BnF Gallica

De orbe novo : les huit décades / de Pierre Martyr Anghiera ; trad. du latin, avec notes et commentaires, par Paul [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Anghiera, Pietro Martire d' (1457-1526). Auteur du texte. De orbe novo : les huit décades / de Pierre Martyr Anghiera ; trad. du latin, avec notes et commentaires, par Paul Gaffarel,.... 1907.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Collection de Conventure

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

Depuis le XIII^e^ jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle.

21

DE ORBE NOVO

17598

DE

PIERRE MARTYR ANGHIERA

LES HUIT DÉCADES

TRADUITES DU LATIN, AVEC NOTES ET COMMENTAIRES

PAR

PAUL GAFFAREL

Doyen honoraire, Professeur de l'Université d'Aix-Marseille.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

M.DCCCC.VII

35292.

RECUEIL DE VOYAGES

ET DE

DOCUMENTS

pour servir

A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

Depuis le XIII^e^ jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle.

PUBLIÉ

Sous la direction de MM. CH. SCHEFER, membre de l'Institut,
et HENRI CORDIER

XXI

DE ORBE NOVO

Par PIERRE MARTYR ANGHIERA

310
uuu

Salle 1
Casier R
4 48
4° G. 201

LA ROCHELLE, IMPRIMERIE NOUVELLE NOEL TEXIER

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE
Depuis le XIII^e^ jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle.

DE ORBE NOVO

DE

PIERRE MARTYR ANGHIERA

LES HUIT DÉCADES

TRADUITES DU LATIN, AVEC NOTES ET COMMENTAIRES

PAR

PAUL GAFFAREL

Doyen honoraire, Professeur de l'Université d'Aix-Marseille.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R. F.
GÉOGR.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

M.DCCCC.VII

INTRODUCTION

Pierre Martyr Anghiera, plus connu sous le nom latin de Petrus Martyr Anglerius, naquit à Arona, sur le lac Majeur, le 2 février 1455, et mourut à Grenade, en Espagne, en 1526. Le hasard des circonstances le mit en relations avec les plus grands personnages et spécialement avec les plus illustres navigateurs de son temps. Successivement investi d'importantes fonctions, chargé à diverses reprises de missions confidentielles et très au courant de la politique contemporaine, ami de Colomb, de Gama, de Vespucci, de Cortés, de Magellan, ses œuvres historiques et sa correspondance présentent la valeur et l'intérêt d'un document original.

Nous ne voulons ni écrire la biographie de Pierre Martyr, ni donner une étude d'ensemble sur ses ouvrages. Ce travail a été fait et bien fait.[1] Nous

1. Harrisse, *Bibliotheca americana vetustissima*, 1866. — Hermann Schumacher, *Petrus Martyr, Der geschichtschreiber der Weltmeeres*, 1879. — Heinrich Heidenheimer, *Petrus Martyr Anglerius und sein opus epistolarium*, 1881. — Mariéjol, *Pierre Martyr d'Anghiera, sa vie et ses œuvres*, 1887.

avons déjà [1] traduit les lettres qu'il adressait à ses protecteurs au sujet des entreprises maritimes des Espagnols et des Portugais. Ce modeste essai a été bien accueilli. On l'a cité avec honneur dans des ouvrages qui font autorité dans la science. Nous avons pensé qu'on réserverait la même faveur au plus connu de ses livres, les *Décades* assez mal nommées, puisqu'il n'y a jamais eu que huit et non dix Décades ou le *De Orbe Novo.*[2] Nous espérons que ceux de nos lecteurs qui

1. Gaffarel et Louvot, *Lettres de Pierre Martyr relatives aux découvertes maritimes des Portugais et des Espagnols* (*Revue de Géographie*, 1885).

2. *P. Martyris Angli* (sic) *mediolanensis opera. Legatio Babylonica. Oceani Decas. Poemata. Epigrammata.* Cum privilegio. Impressum Hispali cum summa diligencia per Jacobum Corumberger Alemanum, anno millesimo quingentesimo XI, mense vero aprili, in fol. (74 ff. n. c. gothique). Ne contient que la première des Décades.

De Orbe novo Petri Martyris ab Angleria mediolanensis protonotarii Cæsaris senatoris Decades. Cum privilegio imperiali. Compluti, apud Michaelem d'Eguia, anno MDXXX, in-fol. (2 ff. n. c.; III + CXIII ff., 3 ff. n. c.)

De Orbe novo Decades octo. Compluti apud Michaelem de Eguia, 1530, in-fol. (Comprend les 8 décades). Réimprimé à Paris en 1536, in-fol.; Anvers, 1537 et à Bâle.

De Orbe novo... Decades VIII, annotationibus illustratæ, labore et industria Rich. Hakluyti cum indice. Parisiis, Guillaume Auvray, 1587, in-8°; Cologne, 1574, seulement 3 décades.

De Orbe novo Decades. Cura et diligentia Antonii Nebrissensis fuerunt hæ tres protonotari Petri Martyris decades impressæ in contubernio Arnaldi Guillelmi in illustri oppido Carpetanæ provinciæ, Compluto quod vulgariter dicitur Alcala. Factum est nonis novembris, an 1516, in-fol. 2 ff. prél., 64 ff. non signés; sign. à 2, IIII; 50 blancs, plus autres ff. contenant *vocabula barbara.*

Il n'y a que 3 décades; elles ont été réimprimées à Paris et à Bâle.

De Orbe novo Petri Martyris Anglerii, regio rerum indicarum senatu, Decades octo, quas scripsit ab anno 1493 ad 1526, præmissis quæcumque ex ipsius de re eadem epistolis excerpere licuit. Editio, paucorum quidem exemplarium, innumeris expurgata mendis, cura et studio. D. Joachim Torres Asensio, prælati domestici suæ sanctitatis, et canonici theologi cathedralis Matritensis. Matritii, typis viduæ et filiæ Gomez Fuentenebro, anno 1892, 2 vol. in-8°.

n'ignorent pas avec quel intérêt passionné les savants Européens et Américains recherchent tout ce qui se rapporte à l'histoire des grandes découvertes du XVI[e] siècle, nous sauront gré de ne pas avoir reculé devant les difficultés de cette traduction.

PAUL GAFFAREL.

DE ORBE NOVO

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE GÉOGR.

PREMIÈRE DÉCADE

CHAPITRE PREMIER

Pierre Martyr, protonotaire apostolique, conseiller royal, au vicomte Ascanio Sforza, [1] *cardinal, vice-chancelier.*

C'était un usage, dans l'aimable antiquité, de ranger au nombre des dieux les héros dont le génie et la grandeur d'âme découvraient des terres jusqu'alors inconnues; mais nous qui ne rendons hommage qu'à un Dieu unique, en trois personnes, et qui ne pouvons par conséquent adorer les découvreurs de pays nouveaux, ils ne nous reste qu'à les admirer. Nous devons également admirer les rois, sous l'inspiration et les auspices des-

1. Ascanio Sforza, fils du duc François, naquit à Crémone le 23 mars 1455. Nommé cardinal en 1484, évêque de Pesaro, de Crémone et de Novare, il eut à gouverner comme légat le pratrimoine de saint Pierre. Tant que régna Charles VIII, il fut considéré comme chef du parti français dans le sacré collège. Avec Louis XII qui avait juré la ruine des Sforza, il devint notre ennemi le plus acharné. Livré par un traître aux Vénitiens, et par ceux-ci à Louis XII, il

quels les découvreurs ont pu exécuter leurs desseins. Louons-les donc les uns et les autres, et exaltons-les dans la mesure de nos forces.

Ecoutez maintenant ce qu'on raconte des îles de la mer Occidentale récemment découvertes et des auteurs de ces découvertes. Aussi bien vous m'exprimiez dans vos lettres le désir de le savoir. Je veux, pour ne faire de tort à personne, commencer par les origines.

Un certain [1] Christophe Colomb, un Génois, proposa aux rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, de trouver, en partant de l'extrémité de nos terres occidentales, les îles qui avoisinent l'Inde. Il demandait des vaisseaux et ce qui est nécessaire à la navigation, et promettait non seulement de propager le christianisme, mais aussi de rapporter fidèlement, et au delà de toute prévision, beaucoup de perles, d'aromates et d'or. Il réussit à les persuader, et, sur ses instances, on lui destina, aux [2] frais du trésor royal, trois [3] vaisseaux ; le premier était un vaisseau de charge, ponté, les deux autres des navires marchands non pontés, du genre de ceux que les Espagnols appellent caravelles. Quand tout fut disposé, Colomb partit des rivages d'Espagne

fut enfermé à Pierre-en-Cise, puis à Bourges. Relâché en 1503, à condition de donner sa voix dans le conclave au cardinal d'Ambroise, il vota pour Jules II. Quelques mois plus tard, le 28 mars 1505, il mourait brusquement à Rome de la peste ou du poison. Cf. Fedro, *Oratio funebris As. Sfortiæ*, Catane, 152. — Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, VIII, 176.

1. On aura remarqué cette expression méprisante : *Christophorus Colonus quidam*. Martyr l'emploie encore dans sa correspondance. Voir lettre 130, en date du 14 mai 1493, adressée à Jean Borromée (*Opus epistolarium*, édit. 1670, p. 172) : « Quelques jours se sont écoulés depuis qu'est venu des Antipodes un certain Christophe Colomb, un Génois, qui avait obtenu de mes souverains trois navires pour cette expédition. »

2. Ce n'était pas précisément aux frais du trésor royal que les vaisseaux étaient équipés ; les habitants de Palos avaient été condamnés, à la suite de quelques troubles, à fournir à la couronne, pendant deux ans, deux caravelles armées. Voir Navarrete, *Colection de la viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Espanoles desde del siglo XV* (1825), t. II, p. 16. Le troisième vaisseau fut fourni par les frères Pinzon.

3. Les vaisseaux de Colomb se nommaient la *Gallega* ou *la Santa Maria*, *la Pinta* et *la Nina*. Voir Jal, *Archéologie navale*, II, 237.

vers les calendes de septembre de l'an [1] 1492. Il avait un équipage d'environ 220 hommes. [2]

Les îles Fortunées, ainsi qu'on les nomme, les mêmes que les Espagnols dénomment les Canaries, [3] ont été depuis longtemps découvertes au milieu de l'Océan. Elles sont éloignées de Cadix de douze cent mille pas, ou, si l'on préfère, de trois cents lieues : car d'après les maîtres en l'art de la navigation, chaque lieue marine équivaut à quatre mille pas. L'antiquité a nommé ces îles Fortunées à cause de la douceur de la température dont elles jouissent. Les insulaires n'y souffrent ni de la chaleur de l'été ni des rigueurs de l'hiver. Certains auteurs estiment que les véritables îles Fortunées correspondent à l'archipel que les Portugais ont nommé archipel du Cap-Vert. Si on les désigne aujourd'hui sous le nom de Canaries, c'est qu'elles sont habitées par des hommes nus, et sans la moindre religion. Elles sont situées au midi en dehors des climats européens. Colomb y aborda pour renouveler ses provisions d'eau et reposer ses équipages avant de commencer la partie difficile de son entreprise. [4]

Puisque nous parlons des Canaries, il ne sera pas sans intérêt de rappeler comment elles furent découvertes et civilisées. [5] Depuis bien des siècles elles étaient inconnues ou plutôt oubliées. Ce fut vers l'an 1405 qu'un Français nommé Béthencourt [6] retrouva les sept Canaries. Elles lui furent concédées par dona-

1. Le départ de Palos eut lieu le vendredi 3 août 1492.

2. Le rôle des équipages n'a pas été retrouvé, mais on connaît la liste de matelots qui furent laissés au fort de la Nativité, à Hispaniola. Voir Navarrete, II, 19, 20. D'après Las Casas, il n'y avait sur les trois vaisseaux que 90 hommes, et d'après Oviedo que 120 hommes d'équipage.

3. Sur les Canaries, consulter Barker-Webb et Sabin Berthelot, *Histoire naturelle des Canaries*. —Viera y Clavigo, *Historia general de las islas de Canaria* (1773).

4. Journal de bord de Colomb, conservé par Las Casas, et publié par lui. Cf. Navarrete, ouvr. cité, t. I, p. 1-175. Colomb resta trois semaines aux Canaries, moins pour y renouveler ses provisions que pour remplacer un de ses vaisseaux, *la Pinta*, qui avait brisé son gouvernail.

5. Les Canaries étaient depuis longtemps connues et explorées. Voir d'Avezac, *Notice des découvertes faites au moyen âge dans l'Océan Atlantique, antérieurement aux grandes explorations portugaises du XV^e siècle* (1845).

6. Major, *The Canarian* (1872). — Gravier, *Le Canarien* (1874).

tion de la reine Catherine, régente pendant la minorité de son fils Jean. Béthencourt séjourna quelques années dans l'archipel. Il occupa deux des îles, Lancelote et Fortaventure, et en civilisa les habitants. A sa mort, [1] son héritier [2] vendit aux Espagnols les deux îles en question. Vinrent ensuite Fernand Pedraria et sa femme qui firent une descente dans deux autres Canaries, l'île de Fer et la Gomera. De nos jours la grande Canarie fut conquise par Pedro de Vera, noble Espagnol de Xérès, Palma et Ténériffe par Alonso de Lugo, mais aux frais du trésor royal. La Gomera et l'île de Fer furent réduites, non sans peine, par le même Lugo, qui eut à se débattre contre bien des difficultés, car les insulaires, [3] bien que nus, vivant dans les bois, n'ayant pour armes que des pierres et des bâtons, surprirent un jour ses soldats, et lui en tuèrent près de quatre cents. Il réussit enfin à les battre, et aujourd'hui l'archipel tout entier reconnaît la domination espagnole.

En quittant [4] ces îles et en poussant droit à l'ouest, mais avec une légère déviation au sud-ouest, Colomb navigua trente-trois jours de suite sans voir autre chose que la mer et le ciel. Ses compagnons commencèrent à murmurer en secret, puis ils ne cachèrent plus leur mécontentement, et songèrent à se débarrasser de leur chef. Ils voulaient même le jeter à la mer. [5] Ils se prétendaient trahis par ce Génois qui les conduisait à un endroit d'où jamais ils ne pourraient revenir. Au trentième jour ils réclamaient à grands cris et pleins de fureur pour qu'on les ramenât en arrière et pour qu'on n'avançât pas plus loin. Quant à Colomb, mêlant les promesses aux espérances, il s'efforçait de gagner du temps, calmait les colères, descendait aux

1. La relation originale de la conquête fut publiée en 1830, par Bergeron. Elle est intitulée : *Histoire de la première découverte et conqueste des isles Canaries, faicte en 1402..., escripte du temps mesme par Pierre Bontier et Jehan Le Verrier.*

2. Il se nommait Maciot de Béthencourt.

3. Sur les Guanches et leur civilisation, voir Bory de Saint-Vincent, *Essai sur les îles Fortunées*. — Berthelot, *Antiquités Canariennes*.

4. Colomb quitta les Canaries le 6 septembre, Navarrete, I, p. 157-159.

5. Oviedo, *Histoire naturelle des Indes*, II, 5, Fernand Colomb, *Vie de l'Amiral*, 19 ; Herrera et plusieurs historiens ont parlé de ces révoltes de l'équipage, mais Colomb n'en dit pas un mot dans son journal de bord, empreint d'un caractère absolu de vérité.

prières, et finissait par leur rappeler qu'ils seraient accusés de trahison par les rois d'Espagne, s'ils se livraient contre lui à quelque voie de fait et refusaient d'obéir.

Cette terre tant désirée ils la découvrirent [1] enfin, à leur grande joie. Dans ce premier voyage, Colomb ne reconnut que six îles, [2] mais deux de ces îles étaient de première grandeur. Il nomma l'une Hispaniola et l'autre Joanna. [3] Il n'était pourtant pas bien sûr que Joanna fût une île. En longeant le littoral de ces îles, les Espagnols entendirent des rossignols qui chantaient, au mois de novembre, dans l'épaisseur des bois. Ils trouvèrent de grands fleuves d'eau douce, et des ports naturels où pouvaient s'abriter de grandes flottes. Colomb longea la côte de Joanna en droite ligne dans la direction du nord-ouest pendant près de huit cent mille pas, ou cent quatre-vingt lieues. Aussi pensa-t-il que c'était un continent, puisqu'on n'apercevait dans l'île, aussi loin que pouvait s'étendre le regard, ni bornes, ni signe quelconque de bornes. Il résolut donc de revenir sur ses pas. [4] Aussi bien le gonflement des eaux le força à retourner en arrière. Les côtes de Joanna décrivaient dans la direction du nord de vastes sinuosités, et se redressaient devant lui. Comme on était en hiver, les vents du nord devenaient dangereux pour ses navires. Il prit donc la direction de l'ouest, et gouverna vers l'île qu'il croyait être l'île d'Ophir. [5] Pourtant, si on examine avec soin les traités cosmographiques, on remarquera qu'il s'agit non d'Ophir mais des Antilles et autres archi-

1. La découverte eut lieu dans la nuit du 11 au 12 octobre. Colomb aperçut le premier une lumière dans l'éloignement, et le matelot Rodrigo de Triana signala la terre.

2. Le nombre des îles reconnues fut autrement considérable, puisqu'on voyageait à travers l'archipel des Lucayes.

3. Joanna a conservé son nom indigène de Cuba. Colomb et les contemporains crurent longtemps que ce n'était qu'une presqu'île du continent asiatique.

4. Il ordonna ce changement de direction le 12 novembre. S'il avait continué son voyage seulement deux ou trois jours, il aurait reconnu son erreur, et rencontré la côte opposée du Yucatan.

5. Colomb cherchait l'île Babueca, dont les indigènes lui avaient souvent parlé. Cf. Navarette, I, 204.

pels voisins. Colomb donna à cette île le nom d'Hispaniola.[1]

Résolu à tenter une descente sur le rivage septentrional d'Hispaniola, Colomb s'approchait de la terre, lorsque le plus grand de ses navires donna [2] sur une roche plane et cachée par l'eau, où il s'entr'ouvrit et resta fixé. Heureusement l'écueil était plutôt un haut fond : ce qui permit à l'équipage de ne pas être submergé. Les deux autres navires s'approchèrent en toute hâte, et on put recueillir, sains et saufs, tous les matelots. C'est là que, descendus à terre, les Espagnols découvrirent pour la première fois des insulaires. Voyant venir à eux ces inconnus, les insulaires se réunirent et tous ensemble s'enfuirent au plus profond des forêts, comme de timides lièvres pourchassés par des lévriers. Les Espagnols poursuivirent les fuyards mais ne réussirent à prendre qu'une femme. Ils la ramenèrent sur leurs navires, lui donnèrent en abondance des vivres et du vin, la revêtirent d'habillements, car les deux sexes vivent absolument nus, à l'état de nature, et lui rendirent la liberté. Cette femme, qui connaissait l'endroit où s'étaient cachés les fugitifs, retourna vers eux, leur montra ses ornements, et vanta la libéralité des Espagnols. Tous alors accoururent au rivage, convaincus que les nouveaux débarqués sont des envoyés célestes.[3] Ils se mettent à la nage, et portent aux navires de l'or, dont ils avaient une petite quantité. Ils échangeaient volontiers cet or[4] contre un morceau de poterie ou de verre. Si un Espagnol leur montrait une ai-

1. Haïti fut reconnu le 5 décembre. L'amiral n'y débarqua que le lendemain, et en prit possession au nom de l'Espagne, d'après la formule conservée par le Père Claudio Clemente dans ses *Tabulas Chronológicas de los Descubrimientos*.

2. Cet accident eut lieu le 25 décembre.

3. Ce sont surtout les insulaires des Lucayes qui prirent les Espagnols pour des divinités, Navarrete, I, 173. Voir la description que l'amiral a donnée de ces insulaires dans sa lettre à Luis de Santangel (édition Harrisse, *Vie de Colomb*, t. I, p. 474).

4. On a remarqué que l'or rencontré au premier voyage n'était jamais présenté qu'en petite quantité. Se défier à ce propos des exagérations contemporaines. Ainsi on a prétendu que la coupole de Sainte-Marie Majeure, à Rome, et le plafond de la salle royale du palais de Saragosse avaient été dorés avec l'or rapporté du premier voyage, mais aucun des historiens contemporains ne mentionne le fait.

guille, une sonnette, un fragment de miroir, ou quelque chose de semblable, ils lui donnaient en échange tout l'or qu'il demandait, et tout celui qu'ils portaient sur eux. Lorsque des rapports plus familiers se furent établis, et que les Espagnols purent étudier les usages locaux, ils comprirent par signes et par conjectures que ces insulaires étaient gouvernés par des rois. Descendus de leurs navires, ils furent reçus avec de grands honneurs par ces rois [1] et par tous les autres naturels. Ils s'ingéniaient à leur rendre hommage [2] et à leur témoigner du respect. Lorsque le soleil se coucha, les Espagnols, à l'heure de l'angelus, se mirent à genoux suivant l'usage chrétien. Ils furent aussitôt imités par les insulaires. Ils donnaient à la croix tous les signes d'adoration dont ils voyaient les chrétiens se servir. Quant au navire qui avait touché sur la roche, ils en firent sortir nos hommes et tout ce qu'il contenait, [3] et le transportèrent sur le rivage, en toute hâte et en grande joie, en se servant de leurs barques, [4] qu'ils appellent canots. On aurait dit des parents qui portent secours à des parents; certes chez nous on n'aurait pas agi avec plus de charité. Ces canots sont fabriqués avec un seul tronc d'arbre qu'ils creusent avec des pierres pointues. Ils sont longs mais étroits. Aussi dirons-nous que ces canots sont des monoxyles (faits d'une seule pièce de bois). On prétend qu'on en a vu plusieurs qui pouvaient recevoir jusqu'à quatre-vingts rameurs.

L'usage du fer [5] n'a été signalé nulle part chez les insulaires

1. Celui des caciques haïtiens qui rendit alors le plus de services aux Espagnols se nommait Guaccanagari.

2. Aussi l'amiral écrira-t-il dans son journal de bord, à la date du 25 décembre : « Certifico a Vuestras Altezas que en el mundo creo que no hay mejor gente ne mejor tierra : ellos aman a sus projimos como a si mismos ».

3. Navarrete, I, 260, 261.

4. Les barques des insulaires ont vivement frappé l'attention de Martyr. Il revient à plusieurs reprises sur leur fabrication et toujours insiste sur les étrangetés de leur manœuvre.

5 Les Haïtiens, en effet, en étaient encore à l'âge de la pierre, comme d'ailleurs la plupart des Américains. Quand les Northmans débarquèrent au Vinland vers l'an 1000, les indigènes qu'ils rencontrèrent, les Skrœllings ou Esquimaux, se blessèrent dangereusement en essayant de manier les haches eu-

d'Hispaniola. Aussi leurs maisons, construites avec beaucoup d'ingéniosité, et tout ce qu'ils fabriquent pour leurs besoins, excitaient l'admiration des Espagnols. Il est certain qu'ils se servent, en guise d'instruments, de pierres très dures, qu'ils trouvent dans les cours d'eau, et qu'ils aiguisent.

Les Espagnols ont entendu dire que non loin de ces îles s'étendaient d'autres archipels, habités par des peuplades féroces qui se nourrissent de chair humaine. C'est pour cela que les naturels d'Hispaniola s'enfuirent si précipitamment à notre arrivée. Ils nous l'ont avoué plus tard, ils nous avaient pris pour des Cannibales : [1] tel est le nom qu'ils donnent à ces barbares. Ils les nomment encore Caraïbes. Les îles de ces impies sont situées au midi, à peu près à mi-chemin des autres îles. Quant aux insulaires d'Hispaniola, qui sont d'un naturel doux, ils se plaignent avec raison d'être exposés aux fréquentes attaques des Cannibales, qui débarquent chez eux pour faire du butin, et les poursuivent dans les forêts comme des chasseurs en quête de bêtes fauves. Les Cannibales les prennent tout enfants, et les châtrent, [2] comme nous faisons chez nous des poulets ou des porcs que nous voulons engraisser et attendrir pour nos repas; quand ils ont grandi et se sont engraissés, ils les mangent. Lorsqu'ils tombent plus âgés entre leurs mains, les Cannibales les tuent et les coupent en morceaux. Ils mangent aussitôt les intestins et l'extrémité des membres. Quant aux membres [3] ils les salent,

ropéennes. Voir Saga de Thorfinn Karlsefne dans Rafn, *Antiquitates Americanæ*, p. 151-156.

1. Les petites Antilles étaient, en effet, occupées par des insulaires féroces, anthropophages déterminés, mais que l'amiral ne rencontra que lors de son second voyage.

2. Voir lettre adressée par le Florentin Simone Verde (20 mars 1494) à son correspondant Pierre Nicoli (Harrisse, *C. Colomb*, II, 72) : « Ils trouvèrent dans ces maisons deux filles et deux garçons, âgés d'environ quinze ans, et provenant des îles saccagées. Les garçons avaient le membre viril coupé au ras du pénil. On les engraissait pour les manger. Quant aux femmes, on ne les mange pas, mais on en fait des esclaves. »

3. *Id.* « Le capitaine des caravelles qui sont revenues m'a assuré qu'on avait trouvé dans leurs maisons de la chair humaine qu'on faisait rôtir, ainsi qu'une

ainsi que nous faisons des jambons de porc, que nous gardons en provisions. Ils ne mangent pas les femmes : ce serait pour eux un crime et une infamie. S'ils en prennent qui soient jeunes, ils les gardent et les soignent pour qu'elles aient des enfants. Nous n'agissons pas autrement chez nous avec les poules, les brebis, les juments et autres animaux. Ont-ils, au contraire, capturé de vieilles femmes, ils les traitent en esclaves et les gardent pour les servir. Les habitants de ces îles que, dès maintenant, nous pouvons dire nôtres, tant les hommes que les femmes, lorsqu'ils s'attendent à quelque descente des Cannibales, ne connaissent pas d'autre moyen de salut que la fuite. Bien qu'ils sachent se servir de flèches de roseau très pointues, ils n'ignorent pas que ces armes leur serviraient peu contre la violence et les fureurs de leurs ennemis. Ils reconnaissent tous que dix Cannibales, en bataille rangée, l'emporteraient facilement sur cent d'entre eux.

Nous ne savons pas encore [1] avec précision ce qu'adorent tous ces insulaires : ils rendent pourtant un culte au ciel et aux astres. Pour leurs autres usages le peu de temps dont disposaient les Espagnols et le manque d'interprètes n'ont pas permis de les étudier davantage. Ils mangent des racines qui, pour la grandeur et la forme, ressemblent à nos navets, mais dont le goût se rapproche de celui de nos châtaignes tendres. Ils les nomment *ages*. [2] Ils consomment aussi une autre racine, qu'ils appellent *yucca* et dont ils font du pain. Les *ages* ils les mangent plutôt grillés ou bouillis que convertis en pain. Le *yucca* ils le coupent en morceaux, le compriment, car il est très juteux, le pilent et le cuisent en gâteaux. Le plus singulier c'est que, d'après eux, le suc du *yucca* est plus vénéneux que celui de l'aconit. Dès qu'on en a bu, on meurt ; au contraire, le pain fabriqué avec

tête d'homme sur la braise. » Voir lettre 146 de Pierre Martyr (5 décembre 1494).

1. Colomb avait pourtant pris de nombreux renseignements. Voir à ce propos les lettres de Martyr relatives aux découvertes espagnoles et portugaises, traduites par P. Gaffarel et Louvot (*Revue de Géographie*, 1885).

2. Voir Bernabé Cobo, *Historia del nuevo mundo* (édition X. La Espada), t. I, p. 351-354 et 371-374.

cette pâte est plein de saveur et très salubre. Tous les Espagnols en ont fait l'expérience. Les insulaires fabriquent aussi, et sans grand' peine, du pain avec une sorte de millet, analogue à celui qui existe en grande quantité chez les Milanais et chez les Andalous. Ce millet a un peu plus d'une palme de longueur, se termine en pointe, et a presque l'épaisseur de la partie supérieure du bras. Les grains, très régulièrement espacés par la nature, ressemblent pour la forme et la grosseur aux pois. Quand ils poussent, ils sont blancs. Mûrs, ils deviennent très noirs. Pilés, ils sont plus blancs que la neige. On appelle maïs [1] ce genre de froment.

Les insulaires font cas de l'or. Ils en portent, après l'avoir séparé en très minces lamelles, aux lobes des oreilles ou dans les narines. Lorsque nos compatriotes se furent convaincus qu'ils n'avaient de relations commerciales avec aucun autre peuple, et ne connaissaient d'autres rivages que ceux de leur île, ils commencèrent à leur demander par signes où ils se procuraient cet or. Autant qu'on put le conjecturer, les naturels récoltaient cet or dans les sables de rivières provenant de hautes montagnes. Cette récolte n'était pas bien pénible. Avant de le réduire en lamelles, ils en formaient des lingots. On n'en trouvait pourtant pas dans la partie de l'île où avaient abordé les Espagnols, on s'en aperçut par la suite. Lorsque, en effet, les Espagnols s'éloignèrent de cette localité, étant descendus à terre pour faire de l'eau et pêcher, ils rencontrèrent par hasard un fleuve dont le sable était parsemé de paillettes d'or.

1. Ce passage prouve surabondamment l'origine américaine du maïs. Elle avait été contestée. On avait allégué une prétendue charte d'Incisa, d'août 1204, publiée par Molinari (*Storia d'Incisa*, 1810, t. I, p. 195-199), où il était dit que deux officiers au service de Beaudouin de Montferrat avaient rapporté de Constantinople « bursam unam, plenam de semine, seu granis de colore aureo et partim albo » et que ces grains se nommaient méliga; mais il était question du sorgho et non du maïs. D'ailleurs Riant (*Revue des questions historiques*, charte du maïs, 1877) a prouvé que la charte d'Incisa était fausse. Le maïs, au contraire, est partout signalé en Amérique dès les premiers jours de la conquête. Voir Fernando Colomb, § 27, Bernabé Cobo, ouvr. cité, t. I, p. 340-345. Cf. Raulin, *Origine du maïs* (*Histoire naturelle et souvenirs de voyage*).

A l'exception de trois espèces de lapins, [1] ces îles ne nourrissent aucun quadrupède. On y rencontre des serpents, mais qui ne sont pas dangereux. Les Espagnols y trouvèrent des oies sauvages, des tourterelles, des canards plus grands que les nôtres, au plumage aussi blanc que celui du cygne et à la tête couleur feu. Ils rapportèrent de leur voyage une quarantaine de perroquets, [2] les uns verts, les autres tout jaunes, et ceux-ci ressemblant aux perroquets de l'Inde, avec des colliers de vermillon, tels que Pline les a décrits, mais tous avec un plumage éclatant. Ils ont des ailes vertes ou jaunes, mais entremêlées de plumes azurées ou pourprées : cette variété enchante l'œil. J'ai voulu, très illustre prince, vous donner ces détails sur les perroquets, et pourtant l'opinion [3] de Colomb semble en contradiction avec la grandeur de la sphère et les théories des anciens sur la circumnavigation de l'univers. Les oiseaux et bien d'autres objets rapportés des pays découverts semblent indiquer, soit par le voisinage, soit par les productions, que ces îles appartiennent à l'Inde, surtout quand on se rappelle qu'Aristote [4] à la fin de son *Traité sur le ciel et la terre*, que Sénèque et d'autres savants cosmographes ont toujours affirmé que l'Inde n'est séparée de l'Espagne, du côté de l'Occident, que par une faible distance maritime.

1. Erreur de Martyr. Voir lettre citée de Simone Verde : « On a rapporté des petites bêtes semblables à des loirs blancs et noirs, mais sans queue. »

2. Lettre de Simone Verde. « On trouva aussi.... beaucoup de perroquets, grands et beaux, aux plumes vertes, rouges, noires, et bien d'autres couleurs, avec la queue longue et verte. J'en ai mesuré un et trouvé que, de la tête à la queue, il avait environ une coudée et quart de longueur. Ils ont le bec très long, presque entièrement blanc, les pieds noirs, la voix forte et désagréable. On rapporte que les indigènes les élèvent pour leur plumage dont ils fabriquent des panaches et d'autres ornements très beaux. »

3. Telle était l'opinion de Colomb. Il y a persisté jusqu'à la fin de sa vie. Les pays qu'il avait découverts furent censés faire partie de l'Inde. Ferdinand et Isabelle leur donnèrent même la qualification officielle d'Indes, non seulement dans la ratification des privilèges et des honneurs qu'ils accordèrent à l'amiral lors de son retour, mais dans tous les actes officiels. Voir Navarrete I, 44, 47, 49, 60, 61, 63, 71, 79.

4. Aristote, *De cælo*, II, 74 : « Ceux qui supposent que le pays autour des

Mastic, aloès, coton et autres productions analogues poussent en abondance dans ce pays.[1] On récolte sur les arbres, comme en Chine, des cotons soyeux ; des graines rugueuses de diverses couleurs, plus pénétrantes comme goût que le poivre du Caucase ; des branchages coupés aux arbres, qui rappellent par la forme la cannelle, mais par le goût, par l'odeur, par la moelle et par l'écorce superficielle le gingembre, qui agit fortement sur les sens.

Heureux d'avoir découvert cette terre inconnue, et d'avoir trouvé tous les indices d'un continent[2] jusqu'alors ignoré, Colomb résolut de profiter des vents favorables et du printemps qui s'approchait pour rentrer en Europe. Il laissa trente-huit[3] de ses compagnons au roi dont j'ai parlé, afin qu'ils étudiassent, jusqu'à ce qu'il revînt, et le climat et les lieux. Ce roi était appelé par ses adversaires Guaccanarillo.[4] Après avoir signé avec lui une étroite alliance, Colomb prit toutes les précautions pour assurer la vie, le salut et la protection de ceux qu'il laissait ainsi. Le roi, touché de pitié pour ces exilés volontaires, répandit des larmes abondantes et promit de ne rien négliger pour leur venir en aide. Après s'être bien embrassés les uns et les autres,

colonnes d'Hercule n'est pas éloigné de l'Inde, et qu'il y a qu'une seule mer, ne me paraissent pas beaucoup s'être trompés. » — Sénèque, *Questions naturelles*, V, 56 : « Quantum enim est quod ab ultimis littoribus Hispaniæ usque ad Indos jacet ? Paucissimorum dierum spatium, si navem suus ventus implevit. » — Strabon, I, 3, 13. — Hérodote, I, 202. — Solin, 56. — Cf. Gaffarel, *Les précurseurs de Colomb*, 154-158.

1. Voir lettres de Pierre Martyr au comte de Tendilla et à l'archevêque de Grenade, Talavera (13 septembre 1493), à l'archevêque de Braga, Inghirami (même date).

2. Colomb persuadé de la proximité de l'Asie, ne croyait pas qu'il avait découvert un nouveau monde. Beaucoup de ses contemporains partagèrent son erreur.

3. Navarrete, II, 24 : « Lista de las personas que Colon dejo en la isla Espanola. »

4. Journal de bord de Colomb, Navarrete, I, 245 : « Il y avait dans ses gestes une aisance et une convenance parfaites. Il était très sobre de paroles, et le peu qu'il disait était sérieux et sage. Son conseiller et son précepteur, assis à ses pieds, suivaient attentivement le mouvement de ses lèvres, parlaient avec lui ou entre eux, en lui témoignant un extrême respect. »

Colomb donna le signal du départ pour l'Espagne. Il ramenait avec lui dix [1] insulaires grâce auxquels on a pu transcrire en caractères latins tous les mots de leur langue. C'est ainsi qu'ils nomment le ciel *tueri*, [2] une maison *boa*, l'or *cauni*, un homme vertueux *tayno*, rien *magani*. Tous les autres mots, ils les prononcent aussi distinctement que nous prononçons le latin. Tels sont sur cette première navigation les détails dont il m'a paru convenable de garder le souvenir. Vous les connaissez maintenant.

Ferdinand et Isabelle [3] qui ne cessaient de penser, même pendant leur sommeil, à propager la foi chrétienne, espérant que ces nations si nombreuses et si douces seraient facilement converties à notre religion, éprouvèrent à ces nouvelles une vive émotion. Colomb à son retour [4] fut reçu par eux avec de grands honneurs, comme il le méritait pour ce qu'il avait exécuté. Ils le firent s'asseoir en leur présence, ce qui pour les rois d'Espagne est la preuve la plus grande d'amitié, de reconnaissance, et le signe suprême de gratitude. Ils ordonnent [5] que dorénavant Colomb soit appelé préfet de la mer, ou, en langue espagnole, *Amiral*. Barthélemy Colomb [6] son frère, lui aussi très expert en l'art de la navigation, est par eux honoré du titre de préfet de l'île Hispaniola, ce qu'en langue vulgaire on appelle *Adelantado*. Aussi bien, pour me faire mieux comprendre, je

1. De ces dix Indiens, un mourut pendant la traversée, trois restèrent malades à Palos, les six autres furent présentés à Barcelone au roi et à la reine. Ils reçurent le baptême. Cinq d'entre eux accompagnèrent Colomb dans son second voyage.

2. Sur la langue des Antilles, et spécialement des Caraïbes, on peut consulter le Père Raymond Breton, *Grammaire caraïbe* (1666) ; *Id.*, *Dictionnaire français-caraïbe* (1664) ; — Du Tertre, *Histoire des Antilles* (1654). — Rochefort, *id.* (1658).

3. La reine Isabelle surtout parait avoir songé à la conversion des Indiens. Le roi, plus pratique ou plus égoïste, ne s'occupait que des intérêts matériels.

4. Fameuse entrevue de Barcelone, racontée par Oviedo, qui en fut le témoin oculaire (*Hist. nat. des Indes*, II, 7).

5. Navarrete, II, 67 : « Confirmacion del titulo dado a D. Cristobal Colon de Almirante, Visorey y Gobernador de las islas y tierra firma que habia descubierta y descubriese ».

6. Barthélemy Colomb ne fut nommé adelantado que beaucoup plus tard.

n'emploierai désormais que ces termes usuels d'amiral et d'adelantado, ainsi que tous les termes dont on se sert aujourd'hui pour la navigation : mais revenons à notre récit.

On pensait donc, comme d'ailleurs l'affirmait au début l'amiral Colomb [1] que l'on trouverait dans ces îles les plus grandes de ces richesses, que nous nous efforçons d'atteindre tous tant que nous sommes. Ce sont ces deux motifs qui déterminèrent les deux souverains, ces très respectables époux. Ils ordonnent d'équiper dix-sept vaisseaux [2] pour une seconde expédition, trois navires de charge pontés, douze de ceux qu'on nomme en Espagne caravelles, mais qui n'étaient pas pontés, et deux autres caravelles plus grandes, et sur lesquelles on pouvait, à cause de la hauteur de leurs mâts, adapter des ponts. Le soin d'équiper cette flotte fut par eux confié à Juan de Fonseca, [3] d'illustre naissance, doyen de Séville, homme de génie et d'initiative. D'après ses ordres plus de douze cents soldats à pied, et parmi eux des ouvriers en tous genres et de nombreux artisans reçoivent l'ordre de s'embarquer. On leur promet une solde. Quelques nobles [4] font partie des équipages. L'amiral embarque sur la flotte des juments, des brebis, des vaches et les mâles

1. Consulter sur le second voyage de Colomb : 1° *Récit envoyé par le docteur Chauca au chapitre de Séville.* — 2° *Mémoire confié par Colomb à Antonio de Torrès.* — 3° Nicolo Scillacio, *De insulis meridianis atque Indiæ maris nuper repertis.* — 4° *Lettres de Simone Verde.* — 5° *Lettres* 152, 156, 164 *de Pierre Martyr.* — 6° Las Casas, *Hist. de las Indias*, I, 93-111. — Bernaldes, *Reyes Catolicos*, II, 44.

2. Il existe, conservées dans les archives d'Espagne, cinquante-sept cédules ou lettres relatives à ce second voyage, qui témoignent de la sollicitude des souverains pour le grand acte dont ils attendaient gloire et profit.

3. Fonseca, bien qu'on ait essayé de le réhabiliter, ne fut jamais qu'un envieux de Colomb. Le fils de l'amiral, Fernand, a donné le mot de la situation quand il écrit que l'évêque « porto continuamente mortale odio all' Amiraglio. » Voir pourtant l'éloge emphatique de ses vertus et de sa science par Pierre Martyr (*Décades*, II, 7, 10).

4. On citait parmi eux Alonzo de Hojeda, Juan Ponce de Léon, le futur découvreur des Florides, l'Aragonais Pedro de Margarite, Alvarez de Acosta et Bernal Diaz de Pizo, alguazils de la cour, Juan Aguado, officier de la maison de la reine, Maldonado, ancien ambassadeur à Rome, Juan de Lujar, Sébastien de Olano, etc.

correspondants afin de propager les espèces. Il n'oublie ni légumes, ni froment, ni orge, ni semences analogues, non seulement en guise de provisions, mais aussi pour les semences. Les vignes et les jeunes plants de nos arbres, dont manque cette terre, sont soigneusement emportés. Les Espagnols, en effet, n'ont rencontré dans les îles aucun arbre à eux connu, sauf des pins et des palmiers ; encore ces palmiers étaient-ils fort élevés, d'une grande dureté, élancés et droits, sans doute à cause de la fertilité du sol. Ils produisaient même des fruits inconnus et en grande quantité. Les Espagnols affirment, en effet, qu'il n'y a pas dans tout cet univers de région plus fertile. L'amiral ordonne à tous les ouvriers d'emporter les instruments de leur profession, et, en général, tout ce qui est nécessaire pour fonder à l'étranger une cité nouvelle. Plusieurs des courtisans les plus intimes, mis en goût par l'amour de la nouveauté et séduits par les récits de l'amiral, se décidèrent d'eux-mêmes à prendre part à ce second voyage.

On partit de Cadix [1] par un vent favorable, le septième jour des calendes d'octobre de l'an de grâce 1493. On aborda aux Canaries aux calendes. La dernière des Canaries est celle que les Espagnols nomment l'île de Fer. On n'y trouve aucune eau potable, sauf la rosée produite par un arbre unique [2] situé sur l'éminence la plus élevée de l'île, et tombant goutte à goutte dans un creux fabriqué par main d'homme. C'est de cette île que Colomb se lança en plein Océan, le troisième jour des ides d'octobre. Nous avons appris ces détails quelques jours après son départ. Vous saurez plus tard le reste. Portons-nous bien. De la cour d'Espagne, aux ides de novembre 1493.

1. Le départ eut lieu de Cadix le 25 septembre 1493.

2. Webb et Berthelot, *Histoire naturelle des îles Canaries*. L'arbre dont il est question ne peut être que le dragonnier.

CHAPITRE DEUXIÈME

Au vicomte Ascanio Sforza, cardinal, vice-chancelier.

Vous me renouvelez, très illustre prince, votre désir de connaître tout ce qui a trait aux découvertes espagnoles dans le nouveau monde. Vous m'avez fait savoir que vous aviez pris goût aux détails que je vous ai donnés sur la première navigation. Ecoutez la suite des événemnts.

Medina del Campo [1] est une ville de l'Espagne ultérieure, comme on la nomme en Italie, de la Vieille-Castille, comme on l'appelle ici. Elle est à une distance d'environ quatre cent mille pas de Cadix. La cour y séjournait lorsque, au neuvième jour des calendes d'avril de l'année 1494, des courriers [2] expédiés au roi et à la reine leur apprirent que douze navires revenant des îles étaient arrivés à Cadix après une heureuse traversée. Le chef de l'escadre n'avait rien voulu dire aux courriers pour le roi et la reine, sinon que l'amiral était resté avec cinq navires et neuf cents hommes à Hispaniola, qu'il voulait explorer. Il écrivait qu'il donnerait de vive voix les autres détails.

La veille des nones d'avril, ce chef d'escadre, qui était le frère de la nourrice du premier-né des infantes, arriva à Médina, envoyé par Colomb. Je l'ai interrogé lui et d'autres témoins dignes de foi. Je vais vous répéter ce qu'ils m'ont raconté. J'espère vous être agréable en agissant ainsi. Ce que je tiens de leur bouche, vous allez le connaître à votre tour.

1. Medina del Campo était alors célèbre par ses foires. La ville fut brûlée par les nobles lors de la révolte des Communeros. Elle est bien déchue de sa splendeur.

2. Le chef des douze navires renvoyés par Colomb se nommait Torrès. La nouvelle qu'il apportait des récentes découvertes excita un joyeux étonnement. Voir les deux lettres de Simone Verde à Pietro Nicoli. Elles ont été publiées par Harrisse, *Christophe Colomb*, II, 69-74.

Le troisième jour des ides d'octobre, les Espagnols partirent de l'île de Fer,[1] la plus éloignée de l'Europe des îles Canaries. Avec dix-sept vaisseaux ils prirent la haute mer. Vingt et un jours complets se passèrent avant qu'ils aient atteint une terre quelconque. Poussés par le vent du nord, ils se laissaient porter beaucoup plus au sud-ouest que lors du premier voyage, aussi arrivèrent-ils dans l'archipel des Cannibales ou des Caraïbes, que nous ne connaissions que par les récits des insulaires. La première qu'ils découvrirent était si boisée qu'on ne pouvait pas rencontrer un pouce de terrain nu ou pierreux. Comme la découverte eut lieu un dimanche,[2] l'amiral voulut appeler cette île, l'île du dimanche (La Dominique). On la supposait déserte. On ne s'y arrêta pas. Pendant ces vingt et un jours ils estimaient avoir parcouru huit cent vingt lieues. Ils avaient toujours été poussés vent en arrière par l'aquilon. A quelque distance de la Dominique furent signalées d'autres îles,[3] couvertes d'arbres, dont l'écorce, le tronc, les racines et les feuilles répandaient de suaves odeurs. Ceux qui descendirent à terre pour la visiter n'y rencontrèrent ni hommes ni animaux, sauf des lézards d'une grandeur extraordinaire. On appela cette île Galana. Du haut d'un promontoire on aperçut à l'horizon une montagne. A trente mille pas de cette montagne descendait dans la plaine un fleuve, dont la largeur indiquait l'importance. Ce fut, depuis les Canaries, la première terre habitée[4] qu'on trouva, mais elle était habitée par ces odieux Cannibales, dont on avait seulement

1. L'amiral était arrivé dans l'archipel le 1er octobre. Le 5, il accostait la Gomera pour y renouveler ses provisions, et acheter des bestiaux, ceux d'où sont provenus tous ceux qui ont peuplé le nouveau monde. Cf. Las Casas, I, 83.— Herrera, I, 2, VI. Ce fut seulement le 13 qu'on perdit de vue l'île de Fer.

2. Erreur de Martyr : la première Antille fut découverte le 3 novembre, et nommée la Deseada ou Désirée. Le même jour cinq autres îles étaient en vue. On aborda à deux d'entre elles, à la Dominique et à Marie-Galante.

3. Les autres îles découvertes furent Montserrat (11 novembre), Santa Maria la Redonda (12), Antigoa (13), Saint-Martin (14), Saint-Jean (16), Nevis, etc.

4. Cette île était la Guadeloupe. Alonzo de Hojeda fut envoyé par Colomb en reconnaissance dans l'île. Les indigènes la nommaient alors Carucueira Elle n'était peuplée que de Cannibales.

entendu parler, et qu'on connaît maintenant, grâce à ces interprètes que l'amiral, lors de son premier voyage, avait menés en Espagne. En rôdant à travers l'île on rencontra de très nombreux villages, mais composés seulement de vingt ou trente maisons. Au milieu est une place publique, et les maisons sont disposées en cercle autour de cette place. Puisque j'en suis venu à parler de ces maisons, il ne me semble pas hors de propos de vous les décrire.

Elles sont, paraît-il,[1] toutes en bois et de forme ronde. Avec des troncs d'arbres très élevés, fichés en terre comme des pilotis, ils commencent par construire le tour de l'édifice. Avec d'autres poutres plus courtes placées à l'intérieur, ils soutiennent et empêchent de tomber les poutres extérieures. Les extrémités des plus hautes ils les réunissent en forme de tente militaire, de telle façon que toutes les maisons sont terminées en pointe. Ils les couvrent avec des feuilles de palmiers ou d'autres arbres, ingénieusement entrelacées contre la pluie. Aux courtes poutres de l'intérieur ils suspendent des cordes tressées avec du coton ou avec certaines racines semblables au sparte, et mettent par dessus des couvertures. L'île, en effet, produit du coton que les Espagnols appellent *algodon* et les Italiens *bombasio*. Ils couchent dans ces lits suspendus, ou sur de la paille étendue à terre. Ils ont une sorte d'atrium, entouré par les autres maisons, et s'y rassemblent pour jouer. Ils nomment leurs maisons *boios*. Les Espagnols remarquèrent deux statues de bois, assez informes, dressées sur deux serpents entrelacés; ils s'imaginèrent d'abord que c'étaient les dieux des insulaires, mais ils apprirent plus tard qu'elles étaient ainsi placées en guise d'ornement.[2] Nous avons, en effet, déjà fait remarquer plus haut qu'ils n'adorent, à ce qu'on croit, que le ciel. Pourtant ils fabriquent avec du coton

1. Lettre de Simone Verde : « On me raconte que leurs maisons sont d'un aspect très riant, bien construites, de forme ronde comme des pavillons, entièrement en bois, le toit recouvert de feuilles longues d'une coudée et demie. »

2. Erreur de Martyr. Les statues de bois étaient bien réellement des *zemes*, ou idoles des insulaires. On peut consulter à ce propos Réville, *Religion des Caraïbes* (*Nouvelle Revue*, 1882).

tressé certains masques ressemblant aux prétendus spectres, qu'ils croient voir pendant la nuit. Mais revenons à notre point de départ.

A l'arrivée des Espagnols, les insulaires, femmes et hommes, abandonnèrent leurs maisons et s'enfuirent. Une trentaine d'enfants et de femmes qu'ils avaient capturés dans les îles voisines et qu'ils gardaient soit pour en faire des esclaves, soit pour les manger, cherchèrent un refuge auprès des Espagnols. On trouva dans leurs maisons des poteries de tous genres, des jarres, de grands vaisseaux en terre, des caisses et beaucoup d'ustensiles qui ressemblent aux nôtres; dans leurs marmites bouillaient des perroquets [1] et des oies mêlés à des fragments de chair humaine ; à des broches étaient fixés, pour être rôtis, d'autres fragments humains. En cherchant dans leurs cachettes, les Espagnols trouvèrent des os de bras et de jambes, que les Cannibales mettent soigneusement en réserve pour garnir les pointes de leurs flèches, car ils n'ont pas de fer. Quant aux autres os, après avoir mangé la chair, ils les jettent. Les Espagnols trouvèrent encore une tête de jeune homme fraîchement coupée et encore humide de sang. En explorant l'intérieur de l'île, ils découvrirent sept fleuves, [2] sans parler d'un cours d'eau plus considérable, ressemblant au Guadalquivir qui arrose Cordoue, et plus large que notre Tessin ; ses rives étaient délicieusement ombragées. On donne à cette île le nom de Guadaloupe, à cause de la ressemblance d'une de ses montagnes avec le mont Guadaloupe, célèbre par sa statue miraculeuse de la Vierge immacu-

1. Lettre de Martyr à Pomponio Laeti (5 décembre 1494) : « Nos hommes pénétrèrent dans leurs demeures... aux poutres qui soutenaient le toit étaient suspendus, comme chez nous, des saucissons et des jambons de chair humaine salée. Les Espagnols trouvèrent la tête d'un jeune homme récemment tué, et encore rempli de sang. Dans les chaudières, pour y être bouillis avec des morceaux d'oie et de perroquet, étaient quelques-uns des membres de ce jeune homme ; les autres, piqués sur des broches, étaient disposés pour être rôtis. »

2. Ces prétendus fleuves ne sont que des torrents sans importance. Le Carbet, le Pérou, le Capesterre, le Lamentin, le Moustique, la Grande Plaine, le Baille Argent, etc. Le plus grand de ces cours d'eau est la Grande Rivière à Goyaves.

lée. Les insulaires la nomment Carucueira. C'est la première île habitée par les Caraïbes.

Les Espagnols emportèrent de la Guadeloupe sept perroquets, plus grands que des faisans, et qui ne ressemblent en rien aux autres perroquets. Ils ont, en effet, le ventre et le dos couverts de plumes couleur de pourpre. De leurs épaules tombent des plumes plus longues et de même couleur, comme je l'ai souvent remarqué en Europe pour les chapons qu'élèvent nos paysans. Les plumes de leurs ailes sont de couleurs variées, vertes, azurées, pourpres ou jaunes. Les perroquets sont aussi nombreux dans toutes ces îles que chez nous les moineaux ou autres petits oiseaux. De même que nous gardons pour les engraisser des pies, des grives et autres oiseaux du même genre, ainsi les insulaires, bien que leurs forêts soient pleines de perroquets, en élèvent pour les manger plus tard.

Les femmes captives qui avaient cherché un refuge auprès de nous reçurent, par ordre de l'amiral, de petits présents, et furent priées par signes d'aller chercher les Cannibales; car elles connaissaient le lieu de leur retraite. En effet, elles retournèrent pendant la nuit auprès des hommes, et, le lendemain matin, revinrent avec plusieurs Cannibales, alléchés par l'espoir d'obtenir des présents. Mais ces sauvages,[1] à notre vue, soit qu'ils eussent peur, soit qu'ils eussent conscience de leurs crimes, se regardèrent les uns les autres, firent entendre un sourd murmure, puis, formant soudain une sorte de coin, s'enfuirent promptement vers leurs vallées ombragées. On aurait dit une bande d'oiseaux. Après avoir rassemblé ses hommes[2] qui avaient passé quelques jours dans l'île pour l'explorer, Colomb donna

1. Lettre de Simone Verde : « On essaya d'abord de les attirer par des façons avenantes, ensuite de les séduire en jetant des objets sur le rivage, mais on ne put jamais en prendre un seul, car ils s'emparaient de ces objets avec adresse et s'enfuyaient, et les arbres nombreux qui se trouvaient jusque sur le bord de la mer leur permettaient facilement de se sauver. »

2. Diego Marquez, contrôleur de la marine, et huit hommes étaient descendus à terre sans permission. Ils s'égarèrent. On les attendit pendant huit jours. Hojeda fut envoyé à leur recherche avec quarante hommes. Lorsque enfin ils revinrent, ils étaient exténués, et dans un délabrement piteux.

le signal du départ. Il n'emmenait avec lui aucun Cannibale, mais il fit briser leurs barques creusées dans un seul tronc d'arbre. Le départ eut lieu la veille des ides de novembre.

Pressé par le désir de revoir les hommes de son équipage que, l'année précédente, il avait laissés à Hispaniola pour explorer le pays, Colomb passait chaque jour devant d'autres îles qu'il découvrait à droite et à gauche. En face de lui, droit au nord, apparut une grande île. Ceux des indigènes qui avaient été transportés en Espagne lors du premier voyage, et ceux qui avaient été délivrés de captivité affirmèrent que cette île se nommait Madanina, et qu'elle n'était habitée que par des femmes. Les Espagnols, lors du premier voyage, avaient entendu parler de cette île. [1] Il paraîtrait que les Cannibales allaient, à de certaines époques de l'année, visiter ces femmes, de même que, d'après les traditions antiques, les Thraces passaient dans l'île de Lesbos habitée par des Amazones. Lorsque les enfants sont sevrés, elles envoient les garçons à leurs pères, mais retiennent les filles : ce n'est pas autrement qu'agissaient les Amazones. On prétend que ces femmes connaissent de grands souterrains où elles se cachent, si quelque homme essaye de les visiter avant l'époque convenue. Si on tente de forcer l'entrée de ces souterrains par violence ou par ruse, elles se défendent à coup de flèches, et elles savent les lancer avec beaucoup d'adresse. C'est du moins ce qu'on raconte. Je vous le répète. On ne put aborder à cette île à cause du vent du nord qui en défendait les approches, et on aurait eu besoin du vent du sud-ouest.

On était encore en vue de Madanina, à une distance d'environ 40.000 pas, lorsqu'on passa près d'une autre île qui, d'après la relation des indigènes, était fort peuplée et riche en productions alimentaires de tous genres. Comme cette île était toute hérissée de montagnes, on l'appela Montserrat. Entre autres détails donnés par les insulaires qui étaient à bord, et autant qu'on

1. Cette île était la Martinique. Ce qui a sans doute accrédité la légende de ces pseudo-Amazones, c'est que les femmes Caraïbes n'hésitèrent pas à lutter, à côté de leurs maris, contre les Européens. Voir lettre de Simone Verde : « Ils se défendirent avec acharnement, surtout une femme qui, avec son arc, assomma un matelot, et deux autres furent blessés à coups de flèches. »

put le comprendre par leur langage ou par leurs gestes, les Cannibales de Montserrat se mettaient souvent en chasse afin de prendre des captifs pour les manger, et s'éloignaient jusqu'à plus de mille milles de leurs rivages. Le lendemain les Espagnols découvrirent une autre île. Comme elle était de forme sphérique, Colomb la nomma Santa Maria la Rotonda. Afin de ne pas perdre de temps, il laissa de côté sans s'y arrêter une autre île découverte le jour suivant et qu'il consacra à saint Martin. Le surlendemain, une troisième île était en vue. Les Espagnols estimèrent à cent cinquante mille pas sa largeur d'Orient en Occident. On a su depuis que ces îles étaient d'une beauté et d'une fertilité extraordinaires. On donna à cette dernière le nom de la bienheureuse vierge d'Antigoa. Après avoir passé devant plusieurs autres îles qui suivaient Antigoa, on arriva, à une distance d'environ 40.000 pas, à une île qui surpassait les autres en grandeur. Les indigènes l'appelaient Agay. Colomb lui imposa le nom de Sainte-Croix. Il ordonna de jeter l'ancre, afin de renouveler les provisions d'eau. Il fit débarquer trente hommes du vaisseau qu'il montait, afin d'explorer les lieux. Les hommes trouvèrent quatre chiens sur le rivage. Autant de jeunes gens et de femmes leur tendirent les mains comme des suppliants. [1] On eût dit qu'ils leur demandaient ou à être secourus, ou à être délivrés. Quelle que fût la détermination que nous prendrions à leur égard, ils pensaient que tout vaudrait mieux que leur sort actuel. Les Cannibales s'enfuirent comme ils l'avaient fait à la Guadeloupe et s'enfoncèrent dans les forêts. On passa deux jours à Sainte-Croix : nos trente Espagnols avaient disposé une embuscade et guettaient. Ils virent venir de loin, par l'ouverture où ils étaient en observation, un canot avec huit hommes et autant de femmes. Au signal donné ils se jetèrent sur le canot. A leur approche hommes et femmes lancèrent leurs flèches avec beaucoup de rapidité et d'adresse, sans que les Espagnols aient

1. C'étaient, en effet, des prisonniers des Caraïbes. Voir lettre 146 de Martyr à Pomponio Laeti : « Ils se servent de leurs canots pour débarquer en masse dans les îles voisines peuplées par des indigènes civilisés. Ils tombent à l'improviste sur leurs villages et mangent sur-le-champ les hommes qu'ils font prisonniers. »

eu le temps de se couvrir de leurs boucliers. Un des nôtres, un Gallicien, fut tué par une femme, et un autre reçut une grave blessure d'un coup de flèche que lui lança cette même femme. On s'aperçut que leurs flèches empoisonnées étaient comme enduites d'une sorte de liquide qui se répandait lorsque se brisait la pointe où il était enfermé. Parmi ces sauvages on remarquait une femme à laquelle, autant qu'on peut le conjecturer, les autres obéissaient. Elle était comme leur reine. Elle avait à ses côtés son fils, un jeune homme, robuste, à l'œil farouche et de travers, à la face de lion. Nos hommes pour ne pas rester plus longtemps exposés à leurs flèches préférèrent engager le combat corps à corps. A force de rames ils poussèrent leur barque contre le canot des sauvages, et, du choc, le firent chavirer. Le canot sombra, mais les sauvages se jetèrent à l'eau, et, tout en nageant, continuèrent à lancer leurs flèches avec autant de rapidité et en aussi grand nombre. Arrivés à un rocher à fleur d'eau, ils combattirent encore avec vaillance. Ils furent enfin pris. L'un d'entre eux avait été tué, et le fils de la reine avait reçu deux blessures. Conduits au navire de l'amiral, ils ne renoncèrent pas à leur attitude sauvage et féroce, pas plus que les lions d'Afrique, quand ils se sentent emprisonnés par des filets. Il n'est personne qui les voie sans que ses entrailles frémissent d'horreur, tant la nature et leur cruauté leur ont donné un aspect repoussant et infernal. Je l'affirme d'après ce que j'ai vu et avec moi tous ceux qui ont couru [1] à Madrid pour les examiner ; mais je reprends le récit du voyage.

Les Espagnols s'avançaient chaque jour dans leur voyage. Ils avaient parcouru une distance de 500.000 pas, poussés d'abord par le vent du midi, puis par le vent d'ouest, et enfin par le vent du nord-ouest, lorsqu'ils entrèrent dans une région de l'Océan semée au loin d'îles innombrables et étrangement diffé-

1. Lettre de Simone Verde : « J'ai causé avec l'un d'eux amené sur une des caravelles... leurs traits ne diffèrent pas de ceux des autres indigènes ; mais ils sont plus robustes et plus intelligents, avec la peau plus basanée et plus rude que celle des habitants des autres îles. »

rentes les unes des autres. Les unes, [1] en effet, étaient couvertes de bois et de prairies et présentaient de délicieux ombrages, les autres étaient sèches et stériles. Des pierres et des rochers s'y dressaient en hautes montagnes. Celles-ci étalaient sur leurs rocs nus des couleurs pourprées, celles-là des teintes violettes; d'autres étaient toutes blanches. On pense qu'elles contiennent des métaux et des pierres précieuses. On ne put y aborder. Le mauvais temps s'y opposa et aussi les dangers de la navigation dans ces îles où les plus gros vaisseaux pouvaient se briser contre quelque écueil. L'exploration de ces îles fut donc remise à un autre temps. Comme elles étaient fort nombreuses et pour ainsi dire jetées au hasard, on ne put les compter. Les Espagnols poursuivirent leur voyage. Quelques-uns des navires de l'escadre, qui n'avaient pas besoin de beaucoup de fond, passèrent pourtant à travers ces îles et en reconnurent quarante-six. Les plus gros navires, par crainte des écueils, tinrent la haute mer. On donne à ce semis d'îles le nom d'archipel.

Au large de l'archipel, et au milieu du chemin, se dresse une île que les indigènes nomment Burichena. Colomb la mit sous le patronage de saint Jean. Plusieurs de ceux que nous avions délivrés des mains des Cannibales se disaient natifs de cette île. Ils racontaient qu'elle était très peùplée, cultivée, pourvue de ports et couverte de forêts. Ses habitants détestaient les Cannibales et étaient en guerre ouverte avec eux. Ils n'avaient pas de barques pour se transporter de leur île aux rivages des Cannibales; mais si par hasard ils repoussent une invasion des Cannibales, lorsque ces derniers débarquent pour faire du butin, ce qui peut arriver, car à la guerre il y a des alternatives bonnes ou mauvaises, ils coupent en morceaux leurs prisonniers, les font rôtir, les déchirent à belles dents et les dévorent. Nous avons appris ces détails par les interprètes indigènes, amenés en Espagne lors du premier voyage. Pour ne pas perdre de temps, on passa à côté de Burichena. Pourtant, à la pointe la plus occidentale de l'île, quelques matelots, descendus à terre pour y faire une

1. Des petites Antilles, les unes, en effet, sont calcaires et les autres volcaniques.

provision d'eau trouvèrent, construite à la mode du pays, une belle et grande maison, entourée de douze autres, plus ordinaires, et abandonnées par leurs habitants. Est-ce que ces habitants se transportent à ce moment de l'année dans les montagnes pour éviter la chaleur, et reviennent à la plaine quand la température fraîchit? Ou bien s'enfuient-ils par crainte des Cannibales, on ne le sait pas avec précision. Il n'y a qu'un seul roi pour toute l'île, et on lui obéit avec un empressement extraordinaire. Le rivage méridional de cette île que longèrent les Espagnols a une longueur de 200.000 pas. Pendant la nuit deux femmes et un jeune homme, de ceux qu'on avait délivrés des Cannibales, sautèrent à la mer et regagnèrent en nageant leur île natale.

Quelques jours après on arriva enfin à cette Hispaniola tant désirée. Cinq cents lieues la séparent de la première île des Cannibales. Le malheur voulut que tous les Espagnols qu'on y avait laissés aient été assassinés. Sur le littoral d'Hispaniola est une région que les indigènes appellent Xarama. C'est du Xarama que Colomb avait fait voile, lors de son premier voyage, quand il était revenu en Espagne et qu'il avait ramené les dix indigènes dont j'ai parlé plus haut. Trois d'entre eux seulement survivaient. Les autres avaient succombé au changement de pays, d'air et de nourriture. A peine étions-nous en vue de la côte de Sanctereine, ainsi que l'appela Colomb, dans le Xarama, que l'amiral ordonna de rendre la liberté à un de ces interprètes. Les deux autres parvinrent à se jeter à la mer, et nagèrent jusqu'au rivage. Comme Colomb ne connaissait pas encore la triste fin des trente-huit hommes qu'il avait laissés dans l'île l'année précédente, il ne se préoccupa point de cette fuite, car il pensait que les interprètes ne lui feraient pas défaut et se souciait peu pour ce motif de ceux qui avaient fui. Lorsque les Espagnols se furent rapprochés de l'île, un long canot à plusieurs rames s'avança à leur rencontre. Il n'y avait dans ce canot qu'un seul homme et le frère de Guaccanarillo, ce roi avec lequel l'amiral, en quittant Hispaniola, avait signé un traité, et auquel il avait soigneusement recommandé les matelots que nous laissions. Il portait à l'amiral au nom de son frère et à titre de présent deux statues d'or. Il parla également, comme on le comprit plus tard,

de la mort de nos compatriotes, mais en se servant de sa langue, et comme on n'avait plus d'interprètes, on ne comprit pas ses paroles. Mais quand on arriva au château de bois et aux maisons entourées d'un retranchement qu'on avait construites pour eux, tout était réduit en cendres, et le silence le plus absolu régnait dans ces lieux. L'amiral et ses compagnons furent vivement émus. Pensant que l'un d'entre eux vivait encore, en quoi ils se trompaient, il fit décharger canons et fusils, afin qu'au bruit de cette formidable détonation, au loin répétée par les rivages et les hautes montagnes, quelqu'un des nôtres, s'il s'en trouvait encore caché parmi les insulaires ou dans les retraites des bêtes féroces, comprît à ce signal que nous étions arrivés. Cette précaution fut inutile : tous étaient morts.

L'amiral envoya à Guaccanarillo quelques messagers qui lui firent, autant qu'ils avaient pu le comprendre, le récit suivant. Il y a dans l'île, qui est fort étendue, plusieurs rois plus puissants que Guaccanarillo. Deux d'entre eux, inquiétés par la nouvelle de l'arrivée des Espagnols, rassemblèrent des forces considérables, battirent nos hommes, les égorgèrent et brûlèrent leurs retranchements, leurs maisons et leur mobilier. Quant à Guaccanarillo, il avait essayé de secourir nos hommes, mais avait été dans la lutte blessé par une flèche. Sa jambe était encore enveloppée d'un bandage de coton. C'est pour ce motif qu'il n'avait pu, malgré son vif désir, aller trouver l'amiral.

Il existe, en effet, dans l'île plusieurs souverains, plus ou moins puissants les uns que les autres. C'est ainsi qu'on nous a appris que le fabuleux Énée trouva le Latium divisé entre plusieurs rois, Latinus, Mézence, Turnus, et Tarchon, voisins très rapprochés, et se disputant le territoire; mais les insulaires d'Hispaniola sont, à mon avis, plus heureux que l'étaient les Latins, surtout s'ils se convertissent à la vraie religion. Ils sont, en effet, tout nus, ne connaissent ni poids, ni mesures, ni monnaie, cette source de malheurs. Ils vivent en plein âge d'or, sans lois, sans juges prévaricateurs, sans livres, satisfaits de leur sort, et nullement inquiets de l'avenir. Poutant l'ambition du commande-
ment les agite eux aussi. Ils se font la guerre entre eux; aussi bien, même dans l'âge d'or, y a-t-il jamais eu un moment sans

guerre, et la maxime: « Donne, je ne donnerai pas », n'a-t-elle pas toujours prévalu au milieu des hommes? Mais revenons à notre propos.

Le lendemain, l'amiral envoya à Guaccanarillo un Sévillan nommé Melchior. Il avait déjà été député par le roi et la reine au souverain pontife l'année où ils s'étaient emparés de Malacca. Melchior fit enlever le bandage et n'aperçut ni blessure ni trace de blessure; mais il le trouva au lit, feignant d'être malade, entouré par les lits de sept concubines. C'est ce qui lui fit soupçonner que Guaccanarillo était l'auteur du meurtre de nos compatriotes. Il dissimula pourtant ses soupçons et obtint du roi que le lendemain il se rendrait aux navires pour voir l'amiral. Ainsi fut fait. A peine entré dans les navires, après avoir salué les Espagnols et avoir distribué de l'or aux officiers, il se tourna du côté des femmes que nous avions délivrées des Cannibales, et dirigeant ses yeux à demi ouverts vers l'une d'entre elles, que nous appelions Catherine, lui parla avec une grande douceur, puis avec la permission de l'amiral qu'il demanda avec grâce et urbanité, il admira les chevaux, et tout ce qu'il ne connaissait pas encore, puis partit. Il ne manqua pas de personnes qui conseillèrent à Colomb de le retenir prisonnier, afin de lui faire expier son crime, s'il était prouvé que nos compatriotes avaient été assassinés par ses ordres; mais l'amiral, persuadé que le moment n'était pas venu d'irriter les insulaires, le laissa partir.

Dès le lendemain, le frère de Guaccanarillo, agissant en son nom ou au nom de son frère, se rendit à bord et s'entendit avec les femmes; car, au milieu de la nuit suivante, Catherine, afin de recouvrer la liberté pour elle et pour toutes ses compagnes, céda aux sollicitations de Guaccanarillo ou de son frère, et accomplit une action bien plus héroïque que la Romaine Clélie, lorsqu'elle traversa le Tibre à la nage avec les autres vierges qui servaient avec elle d'otages, après avoir brisé ses liens, et se déroba à la puissance de Porsenna. Clélie, en effet, ne traversa qu'un fleuve et elle avait un cheval; Catherine et sept autres femmes ne se fièrent qu'à leurs bras pour traverser environ 3.000 pas d'une mer, qui même n'était pas tranquille. Telle était, en effet, de l'avis de tous, la distance qui séparait l'escadre du rivage.

Nos matelots se mirent à leur poursuite sur de légères barques, guidés par la même lumière qui, sur le rivage, servait aux femmes pour se diriger. Ils en rattrapèrent trois, mais Catherine et les quatre autres réussirent à s'échapper auprès de Guaccanarillo. Dès qu'il fit jour, les hommes envoyés par l'amiral annoncèrent que Guaccanarillo et les femmes s'étaient enfuis ensemble, sans oublier leur mobilier: ce qui nous confirma dans la présomption que l'assassinat avait été commis avec son consentement. Melchior, dont j'ai déjà parlé, fut envoyé à sa recherche avec trois centuries d'hommes armés. J'appelle centurie une troupe de cent hommes, mais je n'ignore pas que la centurie comptait 128 hommes, et la décurie 15. Dans ses courses il rencontra un défilé tortueux, dominé par cinq hautes collines. On aurait dit le large estuaire d'un fleuve. Ils trouvèrent un port sûr et commode, qu'ils nommèrent Port-Royal. Son entrée est en forme de croissant et si régulièrement dessinée que l'on peut difficilement reconnaître si les navires se sont introduits soit par la droite, soit par la gauche. On ne le sait que lorsqu'ils retournent à l'entrée. Trois gros navires pourtant peuvent s'avancer de front. Ce sont des collines qui tiennent lieu de rivages et qui arrêtent l'action des vents. Au milieu du golfe se dresse un promontoire couvert de forêts, rempli de perroquets et de beaucoup d'autres oiseaux qui y font leurs nids, et remplissent l'air de suaves concerts. Deux fleuves assez importants débouchent dans ce port. Pendant qu'ils exploraient, chacun de leur côté, le pays, voici qu'ils aperçoivent de loin une haute maison. Ils s'en approchent, persuadés qu'elle sert de retraite à Guaccanarillo. A leur rencontre s'avance un homme au front ridé, aux sourcils froncés, escorté par une centaine de guerriers armés d'arcs, de flèches, de lances pointues et de massues. Ils ont l'air menaçant et courent à notre rencontre: « Nous sommes des Taïnos, crient-ils, c'est-à-dire des nobles, et non des Cannibales ». A nos signes pacifiques ils repondent en posant les armes et en quittant leur air féroce. On leur donna à chacun une sonnette de faucon. Ils devinrent aussitôt et si complètement nos amis qu'ils entrèrent sans défiance dans nos navires en se laissant glisser du haut des berges escarpées du fleuve et comblèrent de présents nos compatriotes.

Quand on mesura la grande maison, qui était de forme sphérique, on lui trouva un diamètre de trente-cinq grands pas. Elle était entourée de trente autres maisons ordinaires. Les plafonds étaient lambrissés de roseaux de diverses couleurs, entremêlés avec un grand art. Quand on les interrogea, autant qu'on put se faire comprendre, au sujet de Guaccanarillo, ils répondirent qu'ils n'étaient pas les sujets de Guaccanarillo, mais du chef alors présent. Ils avouaient d'ailleurs qu'ils avaient compris que Guaccanarillo avait quitté le littoral pour s'enfoncer dans la montagne. Après avoir conclu un traité de bonne amitié avec ce *cacique*, [1] tel est le nom qu'ils donnent à leurs rois, les Espagnols retournèrent auprès de l'amiral pour lui rapporter ce qu'ils avaient appris.

Pendant ce temps Colomb avait envoyé quelques officiers, escortés de leurs hommes, exécuter des reconnaissances plus avant dans l'intérieur. Parmi eux se faisaient remarquer Hojeda [2] et Gorvalano, deux jeunes nobles, tous deux pleins de courage. Ils découvrirent l'un trois et l'autre quatre fleuves qui prenaient leurs sources dans les mêmes montagnes. Dans le sable de tous ces fleuves on trouva de l'or, et voici comment, en leur présence, les indigènes qui leur servaient d'escorte le ramassaient. Ils creusaient un trou dans le sable de la profondeur d'un bras, retiraient le sable de ce trou avec la main gauche et de la main droite, sans autre procédé, retiraient les pépites d'or qu'ils remettaient ensuite à nos hommes. Plusieurs d'entre eux racontent qu'ils ont vu de ces pépites grosses comme un pois chiche. J'ai vu de mes yeux un lingot informe, semblable à une pierre fluviale, qu'on a depuis apporté en Espagne et qui pesait neuf onces. C'est Hojeda qui l'avait trouvé. Satisfaits de ce premier examen, ils revinrent en rendre compte à l'amiral. Ce dernier,

1. C'est pour la première fois qu'est signalé ce nom de cacique.

2. Alonso de Hojeda, véritable héros de roman, était né à Cuenca. Page ou écuyer du duc de Medina Cœli, il fit ses premières armes contre les Maures et se signala par des traits de folle bravoure. On peut consulter sur lui Navarrete, III, 163-176, Pizarro, *Varones illustres*, 8, et tous les historiens de la découverte.

comme on me l'a rapporté, avait, en effet, défendu de s'occuper d'autre chose que d'examiner et de reconnaître le pays. Le bruit se répandit que le roi des montagnes où prennent leur source tous ces fleuves, se nommait le cacique Caunaboa, c'est-à-dire le seigneur de la maison d'or, puisque dans leur langue maison se dit *boa*, et or *cauna* et le roi *cacique*, ainsi que je l'ai écrit plus haut.

On ne peut trouver nulle part de poissons d'eau douce plus beaux, meilleurs au goût et moins dangereux. Les eaux de tous ces fleuves sont aussi très saines. Melchior m'a bien raconté que chez les Cannibales, au mois de décembre, les jours durent autant que les nuits ; mais la connaissance de la sphère contredit cette observation. Je sais bien qu'en ce même mois de décembre quelques oiseaux faisaient leurs nids, et d'autres couvaient déjà leurs petits. En outre la chaleur était déjà fort sensible. Lorsque je l'interrogeai plus spécialement sur la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon, il me répondit que, dans le pays des Cannibales, le Chariot tout entier disparaissait sous le pôle arctique et que le Bouvier se couchait. Personne n'est revenu de ce second voyage au témoignage duquel on puisse accorder confiance plutôt qu'à lui ; mais, s'il avait été savant en astronomie, il se serait contenté de dire que le jour est à peu près aussi long que la nuit, car en aucun lieu du monde la nuit pendant le solstice n'équivaut exactement au jour. Aussi bien les Espagnols, en ce voyage, n'arrivèrent jamais à l'équateur. Ils eurent toujours pour guide l'étoile polaire, qu'ils virent constamment à l'horizon. Quant aux compagnons de Melchior, ils n'étaient ni lettrés, ni expérimentés. C'est pour cela que je vous donne peu de détails, et jetés au hasard, comme j'ai pu les recueillir. J'espère pouvoir vous raconter bientôt tout ce que j'aurai appris d'autre. D'ailleurs Colomb, dont je suis l'ami particulier, m'a écrit [1] qu'il me raconterait très au long tout ce que sa bonne fortune lui a fait découvrir.

1. La lettre de Colomb est perdue, mais, dans sa correspondance, Martyr se vante sans cesse de ses bonnes relations avec l'amiral. Voir lettres 142, 164, 168, 177.

L'amiral choisit pour bâtir une ville [1] une hauteur située près d'un port. C'est là qu'en peu de jours furent construites des maisons et une église, aussi bien qu'on put le faire en si peu de temps. Le jour où nous célébrons chez nous la fête des Rois Mages (car vraiment quand il s'agit des pays découverts, on peut parler d'un nouveau monde, tant il est éloigné, et privé de civilisation et de religion), on célébra le saint sacrifice avec treize prêtres. Comme le temps approchait où il avait promis d'envoyer des nouvelles au roi et à la reine, et que, d'un autre côté, la saison était favorable, Colomb pensa qu'il ne fallait pas tarder davantage. Il fit donc partir les douze caravelles, dont nous avons annoncé le retour. Il était fort affligé par l'assassinat de ses compagnons, car, sans leur mort, nous connaîtrions bien des détails sur la nature et les productions d'Hispaniola.

Avant que vous puissiez faire savoir aux pharmaciens, aux droguistes [2] et aux parfumeurs que vous aurez mandés, quelles sont les productions de ce pays, et combien il est exposé à la chaleur, je vous envoie des graines de tous genres, ainsi que de l'écorce et de la moelle de ces arbres qu'on croit être des cannelliers. Si vous désirez goûter soit aux graines, soit aux pépins que vous remarquez dans les graines, soit à l'écorce, ayez soin, très illustre prince, de ne les approcher qu'avec précaution de votre bouche. Ce n'est pas qu'ils soient nuisibles, mais ils sont très pénétrants comme saveur, un peu âpres, et ils piquent la langue, si on les laisse trop longtemps dans la bouche. Au cas où votre langue serait un peu brûlée par cette dégustation, prenez de l'eau et cette saveur pénétrante disparaîtra. Mon messager re-

1. La première ville bâtie par les Européens à Hispaniola fut Isabella, au cap du même nom (19° 57' 30" lat. N. et 73° 20' 24" long. O.). Il n'en reste aujourd'hui que des ruines. D'après la tradition, les premiers colons y vivent encore; on les voit errer dans les rues en ruines, et saluer cérémonieusement les étrangers qui se hasardent dans la cité déserte, mais ils tombent en poussière quand on approche d'eux. Las Casas, *Hist. Ind.*, I, 72. — Herrera, *Hist. Ind.*, I, 2, 12.

2. Martyr avait le tempérament d'un collectionneur. Il a toujours grand soin de demander aux voyageurs des spécimens de plantes ou d'animaux, des ornements, des meubles, etc., et les communique à ses amis.

mettra également à Votre Eminence quelques-uns de ces grains blancs et noirs avec lequel ils fabriquent le pain. Il apporte un morceau du bois qu'ils appellent aloès. Si vous le faites couper, vous sentirez les suaves parfums qu'il exhale. Adieu. En cour d'Espagne, le troisième jour des calendes de mai 1494.

CHAPITRE TROISIÈME

Au cardinal Ludovic d'Aragon.

Vous voulez encore qu'un inhabile Phaéton dirige le char du soleil ; d'une pierre aride vous cherchez à tirer une suave boisson. Un nouveau monde, si je peux m'exprimer ainsi, a été découvert sous les auspices des souverains catholiques, votre oncle Ferdinand et votre tante Isabelle. Ce nouveau monde, jusqu'alors caché, vous m'ordonnez de le décrire, et vous m'envoyez à ce propos une lettre de votre oncle, l'illustre roi Frédéric. [1] Vous recevrez tous les deux cette pierre précieuse, mal enchassée dans du plomb. Mais lorsque vous vous apercevrez que mes belles Néréides de l'Océan sont exposées aux attaques fougueuses bien qu'amicales des érudits, aux calomnies des détracteurs, à la rage des curieux, vous leur avouerez avec candeur que vous m'avez forcé à vous donner tous ces détails, malgré mes occupations pressantes et ma santé. Vous n'ignorez pas, en effet, que j'ai extrait ces récits des premières relations de l'amiral avec autant de rapidité qu'en mettait à écrire sous ma dictée votre secrétaire. Vous insistiez, il est vrai, m'annonçant chaque jour votre départ pour Naples afin d'y accompagner la reine, sœur de notre roi, votre tante paternelle, que vous aviez suivie en

1. Frédéric III d'Aragon, roi de Naples, prince d'Altamura, succéda à son neveu Ferdinand II en 1496. Trahi par Ferdinand le Catholique, et dépossédé de ses forteresses par Gonzalve de Cordoue, il se livra à Louis XII (1501) qui lui donna une pension et le duché d'Anjou, où il mourut en 1504.

Espagne. Aussi m'avez-vous forcé de terminer au jour le jour mes Décades. Vous trouverez que les deux premiers chapitres sont dédiés à un autre qu'à vous. J'avais en effet commencé à les écrire pour les adresser à ce malheureux Ascanio Sforza, [1] votre parent, cardinal et vice-chancelier. Quand il est tombé, j'ai senti tomber moi aussi mon ardeur pour écrire. C'est vous, ce sont les lettres que m'a envoyées votre illustre oncle, le roi Frédéric, qui l'ont réveillée. Goûtez donc ce récit qui n'est pas imaginé, mais conforme à la réalité des choses. Portez-vous bien. Grenade, le neuf des calendes de mai de l'année 1500.

J'ai raconté dans un livre précédent comment l'amiral Colomb, après avoir parcouru les iles des Cannibales, débarqua à Hispaniola, sans avoir perdu un seul vaisseau, le quatrième jour des nones de février de l'année 1493. Ce qu'il a trouvé en explorant cette île, ce qu'il a découvert plus tard dans une île voisine, qu'il croit être un continent, je vais le raconter.

L'île d'Hispaniola est la même, d'après Colomb, que l'Ophir [2] dont il est parlé au troisième livre des Rois. Elle s'étend en largeur sur cinq degrés dans l'hémisphère boréal. Car elle atteint le 27e degré sur la côte septentrionale et le 22e sur la côte méridionale. Sa longueur d'orient en occident dépasse 780.000 pas. Il se trouve pourtant des compagnons de Colomb qui prolongent les deux dimensions de l'île d'orient en occident. Les uns avancent qu'elle est à 49 degrés de Cadix, les autres à une distance plus considérable. On n'a pas encore établi le calcul avec

1. Ascanio Sforza était alors prisonnier de Louis XII. On aura remarqué la désinvolture avec laquelle Martyr parle de sa chute.

2. On sait, en effet, que toute une école d'érudits a prétendu qu'il fallait chercher en Amérique l'Ophir de Salomon. Le géographe Ortelius n'hésitait pas à donner le nom d'Ophir à Haïti dans celle de ses cartes qu'il intitule *Geographia Sacra*. Cette opinion fut soutenue presque jusqu'à nos jours. Voir De Rivero, *Revue des races latines*, t. XIV, p. 192. Colomb, jusqu'à la fin de sa vie, a cru à cette identité. Lors de son quatrième voyage, quand il arrivait sur la côte de Veragua : « Je suis certain, écrivait-il, que les mines d'Ophir sont les mêmes que celles de Veragua » Inutile d'ajouter que Colomb se trompait. Ce n'est pas à l'occident, mais en orient qu'il faut chercher ce pays mystérieux.

précision. L'île ressemble à une feuille de châtaignier. [1] Colomb se décida à bâtir une vilie sur une colline élevée de la côte nord ; attendu que tout près de l'emplacement choisi se dresse une montagne avec des carrières de pierres à bâtir et de la chaux à calciner. Au pied de cette montagne s'étend une vaste plaine d'environ 60.000 pas de longueur, de douze lieues de largeur en moyenne, de six dans la partie la plus resserrée et de vingt dans la partie la plus large. Plusieurs fleuves dont l'eau est salubre arrosent cette plaine. Le plus grand de ces fleuves est navigable. Il se jette à la mer dans un port situé à un demi-stade de la ville. [2]

Vous apprendrez par la suite du récit quelle est la fertilité de cette vallée, et la bonté du sol. Sur les rives du fleuve les Espagnols entourèrent d'enclos les terrains qu'ils voulaient convertir en jardins. Ils y plantèrent toutes sortes de légumes, radis, laitues, choux, salades et autres espèces : seize jours après la semence, les plantes avaient partout poussé. Melons, courges, concombres et autres productions analogues étaient bonnes à cueillir trente-six jours après avoir été semées, et jamais les Espagnols n'en avaient mangées d'aussi bon goût. Pendant toute l'année on peut de la sorte avoir des légumes frais. Des racines de cannes, du suc desquelles on extrait le sucre, mais sans que le suc soit cristallisé, donnaient en quinze jours des cannes hautes d'une coudée. Il en est de même pour les provins et pour les sarments mis en terre. La deuxième année après la plantation on a mangé d'excellents raisins provenant de ces sarments ; mais, à cause de leur grosseur exagérée, les grappes n'étaient pas nombreuses. Un certain paysan sema un pied de froment aux environs des calendes de février, et, ce qui est un vrai miracle, au vu et au su de tous, le troisième jour des calendes d'avril qui tombait cette année la veille de Pâques, il apporta en ville

1. Voici la situation et les dimensions d'Haïti : 17° 43' et 19° 58' lat. N., 70° 45' et 76° 55' long. O. Longueur de l'est à l'ouest, 600 kil., largeur du N. au S., 230 à 27. Superficie, 74.000 kil. carrés.

2. Cette nouvelle ville est Santo Domingo, bâtie à l'embouchure de l'Ozama, par 18° 28' 40" lat. N. et 72° 12' 39" long. O.

une gerbe d'épis mûrs. [1] On peut compter sur deux récoltes de légumes par an. J'ai rapporté ce qu'ont dit sur la fertilité du pays, et cela sans varier d'opinion, tous ceux qui en sont revenus. Je reconnaîtrai pourtant que, d'après certains témoignages, le froment ne pousse pas également bien dans toute la contrée.

Pendant ce temps l'amiral envoya dans diverses directions une trentaine d'hommes explorer la région de Cipangu, qu'on appelle encore Cibao. [2] C'est un pays montueux, couvert de rochers, qui occupe la partie médiane de l'île. Les indigènes montraient par signes qu'on y trouvait de l'or en abondance. Les envoyés de l'amiral revinrent avec des récits merveilleux sur les richesses de la contrée. De ces montagnes sortent quatre [3] grands fleuves qui, recevant dans leurs lits tous les autres cours d'eau, divisent l'île, par un jeu extraordinaire de la nature, en quatre parties presque égales. La première est dirigée droit vers l'orient. Les indigènes la nomment Junua. Une seconde partie, adossée à la précédente, est tournée vers l'occident, c'est l'Attibinico. La troisième vers le nord, c'est l'Iaché, et la quatrième vers le midi, c'est la Naïba.

Voyons maintenant comment fut fondée la ville. Après l'avoir entourée de fossés et de retranchements afin de défendre contre une attaque possible des indigènes, lorsqu'il serait absent, la garnison qu'il y laissait, l'amiral, la veille des ides de mars, se dirigea droit au midi vers la région aurifère avec tous les cavaliers et environ quatre cents fantassins. Il passe un fleuve, traverse la plaine, et franchit la montagne qui bornait la plaine. Il

1. Tous les historiens de la conquête sont d'accord sur cette prodigieuse fertilité. Aussi bien le même phénomène ne se reproduit-il pas dans toutes les terres vierges ?

2. Le Cibao a conservé son nom : c'est un pâté montagneux qui constitue l'ossature principale de l'île. Il va de la presqu'île du môle Saint-Nicolas au cap Macao, sur une longueur de 500 kil. et une largeur de 30. Les principaux pics de la chaine sont le Monte entre los Rios (2.440), le Yaqui (2.955) et surtout la Loma Tina (3.140) et la Loma Rucillo (4.155 m. ?)

3. Ces fleuves se nomment aujourd hui la Yuna, l'Artibonite, le Yaqui, et le Neybo ou Yaqui Chico. Aucun d'eux ne répond à ce qu'on attend d'une région tropicale.

arrive dans une autre vallée [1] que baignaient un fleuve plus grand que le précédent et plusieurs autres sans importance. Son armée s'y engagea avec lui. Après avoir traversé cette vallée, qui nulle part n'était moins élevée que la première, il se heurte à une troisième montagne qui jusqu'alors n'avait pas encore été franchie; il gravit la montagne et descend dans la vallée où commence le Cibao. Cette vallée est arrosée par des fleuves et des ruisseaux qui descendent de toutes les collines. On trouve de l'or dans les sables de leurs lits. Après s'être enfoncé dans l'intérieur de la région aurifère jusqu'à une distance de soixante-douze milles de la ville, Colomb résolut de fonder sur une éminence qui dominait les rives du fleuve un poste fortifié qui permettrait de scruter plus profondément les mystères de cette région. On donna à ce poste le nom de Saint-Thomas.

L'amiral était occupé à construire cette forteresse quand les indigènes, dans l'espoir d'obtenir des sonnettes ou autres colifichets, vinrent le trouver et le retardèrent. Colomb leur fait comprendre qu'il leur donnera très volontiers ce qu'ils demandent, pourvu qu'ils lui apportent de l'or. A cette promesse les indigènes lui tournent le dos, courent à la rive la plus prochaine, et reviennent bientôt les mains chargées d'or. Un vieillard présenta deux pépites d'or pesant presque une once, et ne demanda en échange qu'une sonnette. Voyant que les nôtres admiraient la grandeur de ces pépites, et tout étonné de leur étonnement, il leur faisait comprendre par signes qu'elles n'avaient aucun prix, puis prenant dans ses mains quatre pierres, dont la plus petite était aussi grosse qu'une noix et la plus grande qu'une orange, il leur disait que dans son pays, éloigné d'une demi-journée, on trouvait ça et là des lingots d'or tout aussi considérables. Il ajoutait que ses voisins ne s'occupaient seulement pas de ramasser cet or. On sait aujourd'hui que les insulaires ne font aucun cas de l'or, en tant qu'or; ils ne l'estiment qu'autant que la main

1. Cette vallée est la Vega Real, entre la Sierra de Monte Christi et la Sierra de Cibao. Elle a deux pentes contraires, l'une vers l'est, où elle se termine dans la baie de Samana par le Yuna et l'autre vers l'ouest, où elle devient la vallée du Rio Yaqui.

d'un ouvrier l'a fondu en lui donnant la forme qui leur plaît. Qui donc chez nous fait attention au marbre brut ou à l'ébène non ouvragé ? Assurément personne ; mais si ce marbre est transformé par la main d'un Phidias ou d'un Praxitèle, s'il se présente à nos yeux sous la forme d'une néréide [1] à l'opulente chevelure ou d'une hamadryade au corps élancé, les acheteurs ne manqueront pas. Sans parler de ce vieillard, plusieurs autres indigènes apportèrent des lingots de dix ou douze drachmes, et ils ont eu l'audace de prétendre que, dans la région où ils avaient ramassé leur or, on trouvait quelquefois des lingots aussi gros que la tête d'un enfant qu'ils montraient.

Pendant les quelques jours qu'il passa à Saint-Thomas, l'amiral envoya à la découverte dans un autre canton un jeune noble, nommé Luxan, avec quelques hommes d'escorte. Luxan raconta des choses bien plus extraordinaires, qu'il avait apprises des indigènes, mais il ne rapporta rien de son voyage. Il est probable qu'il agissait ainsi en vertu des ordres de l'amiral. [2] Des aromates, mais différents de ceux dont nous nous servons, remplissent leurs forêts. Ils les récoltent comme ils ramassent l'or, c'est-à-dire qu'ils ne les récoltent qu'autant qu'ils désirent obtenir par voie d'échange quelque chose qui leur plait des habitants des îles voisines ; par exemple des plats longs, des chaises ou autres ustensiles fabriqués par les habitants de ces îles avec un bois noir qui ne pousse pas à Hispaniola. Quand il retourna près de l'amiral, vers les ides de mars, Luxan trouva dans les forêts des raisins sauvages déjà mûrs, et d'un goût excellent ; mais les insulaires n'en font aucun cas. Le pays, bien que très pierreux (car Cibao dans leur langue veut justement dire rocher), est cependant couvert d'arbres et de prairies. On rapporte

1. On aura remarqué combien Martyr est l'homme de son temps et l'influence qu'exerçait à leur insu, sur tous les contemporains, ce goût des choses artistiques, qui est resté comme la note dominante de la Renaissance.

2. L'amiral, en effet, ne cherchait pas alors à récolter, mais simplement à se rendre compte. Il n'avait pas agi autrement lors de son premier voyage. « Que pourra-t-on retirer de cette contrée, écrivait-il, c'est ce que je n'écris pas... c'est plus tard qu'on saura les avantages qu'elle peut procurer. » Navarrete, I, 221.

même que l'herbe des montagnes, qui à proprement parler n'est que du gazon, si on la fauche, repousse plus haute que le froment, après un intervalle de quatre jours. Les pluies sont fréquentes, aussi les ruisseaux et les fleuves roulent-ils des eaux abondantes. Comme on trouve partout de l'or mêlé au sable de leur lit, on conjecture que cet or est détaché des montagnes et transporté par les torrents. Il est prouvé que les naturels sont très paresseux, car en plein hiver ils tremblent de froid sur leurs montagnes, et ne songent même pas à se fabriquer des vêtements, alors que dans leurs bois ils trouveraient du coton en abondance. Dans les vallées ou dans les plaines ils n'ont rien à redouter du froid. Après avoir soigneusement étudié les avenues de la région de Cibao, Colomb retourna, aux calendes d'avril, le lendemain du jour de la Résurrection, à Isabelle. Tel est, en effet, le nom qu'il avait donné à la cité nouvelle.

Après avoir confié le gouvernement d'Isabelle et de l'île tout entière à son frère [1] et à un certain Pedro Margarita, un ancien courtisan, Colomb se prépara à explorer l'île, [2] située seulement à 70 milles d'Hispaniola, qu'il croyait être un continent. Il n'avait pas oublié les instructions royales qui lui prescrivaient de parcourir en toute hâte de nouveaux rivages, crainte de voir un autre souverain le prévenir et prendre possession de ces terres. Aussi bien le roi de Portugal disait bien haut qu'il avait l'intention de découvrir lui aussi des pays inconnus. Il est vrai que le souverain pontife, Alexandre VI, [3] avait envoyé au roi et à la

1. Le frère de l'amiral, Barthélemy, avait été investi par lui des fonctions d'adelantado. Il avait pris très au sérieux ses fonctions, car ce n'était pas un homme ordinaire. Le retour de son frère l'avait rejeté au second plan, mais il était digne de figurer au premier. Voir le portrait que trace de lui Las Casas, *Historia de las Indias*, II, 8.

2. Il s'agit de l'île Cuba, déjà entrevue lors du premier voyage.

3. Allusion à la fameuse bulle d'Alexandre VI, du 4 mai 1493 : « Quibuscumque personis, districtius inhibemus, ne ad insulas ac terras firmas inventas et inveniendas, detectas et detegendas, versus occidentem et meridiem, fabricando et construendo lineam a polo arctico ad polum antarcticum, sive terræ firmæ, insulæ inventæ et inveniendæ sint versus aliam quamcumque partem, quæ linea distet a qualibet insularum, quæ vulgariter nuncupantur de los Azores et Cabo Verde, centum leucis versus occidentem et meridiem, ut præ-

reine d'Espagne des bulles scellées de plomb, par lesquelles il était interdit à tout autre souverain d'aborder ces régions inconnues. Une ligne droite allant du nord au sud avait été tirée, pour éviter tout conflit, d'abord à 100 lieues, puis d'un commun accord à 300 lieues à l'ouest du parallèle des îles du Cap Vert. Ce sont, à ce que je crois, les Hespérides d'autrefois. Elles appartiennent au roi de Portugal. Chaque année, à l'est de cette ligne, les marins portugais ont continué leurs découvertes. Longeant l'Afrique sur leur gauche, ils se dirigeaient vers l'orient à travers les mers éthiopiennes. A l'heure actuelle aucun d'eux [1] ne s'est encore dirigé à l'ouest des Hespérides, vers l'occident ou vers le midi.

L'amiral quitta donc Hispaniola avec trois vaisseaux. [2] Il se dirigeait vers cette contrée que, dans son premier voyage, il avait prise pour une île et appelée Joanna. Il y parvint rapidement, et nomma le premier rivage qu'il rencontra Alpha et Oméga, [3] attendu qu'il pensait que là finissait notre orient quand le soleil se couchait dans cette île, et aussi notre occident, quand il s'y levait.[4] Il est, en effet, prouvé que du côté de l'occident commence l'Inde au delà du Gange et qu'elle se termine du côté de l'orient. Ce n'est pas tout à fait sans raison que les cosmographes ont laissé indécises les limites de l'Inde Gangétique, et il n'en manque point parmi eux qui pensent que les

fertur, pro mercibus habendis, vel quavis alia de causa, accedere præsumant absque vestra et hæredum et successorum vestrorum prædictorum licentia speciali »

1. La tradition d'après laquelle le Portugais Joas Vaz Cortereal aurait abordé l'Amérique dès 1464 n'est, en effet, nullement fondée. Voir Harrisse, *les Cortereal*, *passim*. — Gaffarel, *les Contemporains de Colomb*, p. 239. Ce fut seulement en 1500 que Gaspard Cortereal découvrit la Terra Verde, Terre-Neuve ou le Labrador, et en prit possession au nom du Portugal.

2. Son départ d'Hispaniola eut lieu le 24 avril.

3. Les indigènes nommaient ce port Bayatiquiri. On le nomme à présent pointe Maysi.

4. Telle était, en effet, l'opinion des savants de l'époque. Voir dans la carte du Ptolémée de Ruysch (Rome, 1508) intitulée *Universalior cogniti orbis tabula ex recentibus confecta observationibus*, la mer des Antilles terminée brusquement par une grande île au-delà de laquelle on distingue le continent asiatique.

rivages de l'Espagne ne sont pas très éloignés des rivages de l'Inde. [1]

Les indigènes donnent à ce pays le nom de Cuba. [2] En vue de Cuba, à l'extrémité d'Hispaniola, l'amiral découvrit un port très commode, que forme l'île en se repliant en quelque sorte sur elle-même. Il le nomma port de Saint-Nicolas. Il est éloigné de Cuba à peine de vingt lieues. L'amiral franchit cette distance, et, comme il désirait longer la côte méridionale de Cuba, il prit la direction du couchant. Plus il s'avançait, plus la côte prenait de développement, mais en s'infléchissant au midi. A la gauche de Cuba, au midi, on trouva d'abord une île appelée par les naturels la Jamaïque. [3] Colomb raconte que c'est une île plus longue et plus large que la Sicile. Elle est formée par une seule montagne, [4] qui commence à la fois sur tous les rivages de l'île, et s'élève par degrés insensibles jusqu'au centre; mais les pentes sont si bien ménagées que, quand on la gravit, on se doute à peine qu'on monte. Tant sur le littoral qu'à l'intérieur, la Jamaïque est très fertile et fort peuplée. D'après l'aveu de leurs voisins, les naturels de cette île ont l'intelligence plus pénétrante, sont plus habiles dans les arts mécaniques et plus belliqueux. En effet, toutes les fois que l'amiral voulut opérer des descentes sur quelque point, ils se présentèrent armés et menaçants, et n'hésitèrent pas à engager les hostilités. Toujours battus, ils finirent par traiter avec Colomb.

1. Voir plus haut, p. 15.

2. L'amiral voulait, en effet, compléter la reconnaissance de Cuba, qu'il prenait pour une presqu'île du continent asiatique, et pousser jusqu'au Cathay et aux Indes.

3. La Jamaïque fut découverte le 13 mai. Elle s'appelait Xaymaca « le pays de bois et d'eau ». Elle ne devait recevoir de colons espagnols qu'en 1509. Sa superficie est de 10.860 kil. carrés, un peu plus que notre département de la Gironde. Colomb ne la visita qu'à son voyage de retour. Aussi bien, dans toute cette relation, Martyr n'a tenu aucun compte de la chronologie. Le seul auteur dont on puisse suivre le récit avec confiance est Bernaldez de los Palacios.

4. La Jamaïque est, en effet, très montueuse. Des massifs irréguliers la partagent en deux versants, qui ne communiquent entre eux que par des cols difficiles. Les plus hautes montagnes sont celles de l'extrémité orientale, les Blue Mountainavec la Great Cascade (2.361 m.) et le Cold Ridge (2. 488 m .).

Laissant de côté la Jamaïque, l'amiral, poussé par des vents favorables, navigua soixante-dix jours dans la direction de l'occident. Il se croyait arrivé dans la partie du globe qui nous est opposée, tout près de la Chersonèse d'Or, [1] située par rapport à nous dans l'orient au delà de la Perse. Il pense, en effet, que, sur les douze heures que parcourt le soleil, alors qu'on ignore sa course, il n'en a laissé que deux de côté. On sait que les anciens n'avaient suivi le soleil que dans la moitié de sa course, puisqu'ils ne connaissaient que la partie de la terre située entre Gadès et le Gange ou même jusqu'à la Chersonèse d'Or. Dans cette navigation l'amiral rencontrait des courants marins impétueux comme des torrents, des tourbillons, et des hauts-fonds, sans parler des dangers qu'il courait à cause de la multitude des îles voisines;[2] mais il ne tint aucun compte de ces périls, et résolut de s'avancer jusqu'à ce qu'il se fût assuré si Cuba était une île ou un continent. Il continua donc à longer les rivages [3] de l'île, toujours dans la direction de l'ouest, pendant 222 lieues, suivant son rapport: ce qui équivaut à 300.000 pas. Il donna des noms à sept cents îles et en laissa sur sa gauche plus de trois mille semées sur les flots; mais revenons sur les choses, dignes d'être rappelées, qu'il rencontrait dans cette navigation.

Lorsque l'amiral, examinant avec soin la nature des lieux, longeait la côte de Cuba, il trouva tout d'abord, non loin de l'Alpha et de l'Oméga, un port où [4] auraient pu trouver un

1. Sans doute le Puerto Grande, aujourd'hui Guantanamo.

2. Colomb persista jusqu'à la mort dans son erreur, et on voit que les plus instruits des contemporains la partageaient. Aussi bien la Couronne lui donna en quelque sorte la consécration officielle, en adoptant le nom d'Indes et d'Indiens. Voir Navarrete, I, 44, 47, 60, 61, 63, 71. Voir également la bulle pontificale : *Bula de concession de las Indias descubiertas*, Navarrete, I, 29.

3. Cuba est, en effet, comme bordée par un chapelet d'îles, nommées les Cayes. Elles sont distribuées en plusieurs groupes : Las Doce Leguas, Los Jardines y Jardinillos, etc. La seule grande est l'île de Pinco.

4. La côte méridionale de Cuba, que longeait l'amiral, est en général plate et basse, est sujette à des inondations qui y entretiennent le sol constamment détrempé sur une largeur de plusieurs kilomètres. Aussi les communications entre la mer et l'intérieur, à peu près impossibles au temps des pluies, sont très difficiles même dans les autres mois de l'année.

refuge de nombreux vaisseaux. Son entrée est en forme de faux, resserrée des deux côtés par des promontoires qui arrêtent les vagues. Il est grand et très profond. En parcourant les rivages de ce port il aperçut non loin de la côte deux cabanes et deux feux allumés çà et là. Il fait aussitôt jeter à terre quelques hommes armés pour visiter ces cabanes. La descente s'effectue, mais on ne trouve personne. Pourtant à des broches de bois disposées près du feu étaient suspendus des poissons ; il y en avait environ cent livres, et à côté, deux serpents de huit pieds. Nos hommes étonnés cherchent d'abord à qui parler. Ils ne voient personne. En effet, ceux à qui appartenait le poisson s'étaient à notre arrivée enfuis dans la montagne. Les Espagnols se reposent alors pour manger et goûtent avec plaisir à ces poissons qui ne leur avaient pas coûté grand'peine, mais ils ne touchent pas aux serpents. [1] Ils racontent, en effet, qu'ils ne diffèrent en rien des crocodiles du Nil, sauf pour la grandeur. D'après Pline, en effet, on a trouvé des crocodiles qui avaient jusqu'à dix-huit coudées, tandis que les plus grands à Cuba n'ont que huit pieds. Une fois rassasiés, lorsqu'ils entrèrent dans le bois voisin, ils trouvèrent plusieurs de ces serpents attachés par des cordes aux arbres. Les uns avaient la tête retenue par des cordes, aux autres on avait arraché les dents. Les Espagnols étaient occupés à visiter les alentours du port lorsqu'ils découvrirent environ soixante-dix indigènes qui s'étaient enfuis à notre approche, et cherchaient à se rendre compte de ce que voulait ce peuple inconnu. Nos hommes s'efforcèrent de les attirer à eux par leurs gestes, par leurs signes et par des paroles caressantes. L'un d'entre eux, attiré par les présents qu'on lui montrait de loin, s'approcha, mais il se tint sur une roche voisine. On voyait qu'il avait peur. L'amiral, lors de sa première navigation, avait amené avec lui un insulaire de Guanahani, île voisine de Cuba. Il l'avait nommé Diégo Colomb, et l'avait élevé avec ses enfants. Diégo lui servait d'interprète. Sa langue maternelle se rappro-

1. Ces prétendus serpents sont des iguanes. Voir E. Pichardo, *Geografia de la isla de Cuba* (1855). — Poey, *Memorias sobre la Historia natural de la isla de Cuba* (1851-1854).

chait de la langue de l'insulaire qui avait pris les devants. Il lui adresse la parole. L'insulaire n'a plus peur, vient nous trouver et persuade à ses compagnons de le rejoindre, car ils n'ont rien à redouter. En effet, près de soixante-dix indigènes descendent de leurs rochers et viennent aux navires. Ils se familiarisent, et l'amiral leur fait des cadeaux. C'étaient des pêcheurs, envoyés à la pêche par leur cacique, qui se disposait à recevoir en festin solennel un autre cacique. Ils ne se fâchèrent nullement, quand ils apprirent qu'on avait mangé leurs poissons, mais qu'on n'avait pas touché aux serpents : car ils ne trouvent rien d'aussi délicat à manger que ces serpents. Le menu peuple chez eux en mange moins souvent que chez nous des faisans ou des paons. D'ailleurs ils prendraient cette nuit même autant de poisson que les Espagnols n'en avaient mangé. Quand on leur demanda pourquoi ils se disposaient à cuire le poisson qu'ils devaient porter à leur cacique, ils répondirent que c'était pour le conserver plus frais et le préserver de la corruption. Après s'être promis une amitié mutuelle, chacun va de son côté.

A partir de ce point de la côte cubaine, qu'il avait appelé Alpha et Oméga, Colomb suivit, comme il l'avait résolu, la direction de l'ouest. La partie centrale des rivages du port était couverte d'arbres, mais âpre et montueuse. De ces arbres les uns étaient en fleurs et exhalaient jusqu'en mer de suaves parfums, [1] les autres étaient chargés de fruits. Au delà du port le pays était plus fertile et plus peuplé. Les indigènes étaient aussi plus civilisés et plus amoureux des nouveautés, car, à la vue de nos vaisseaux, ils couraient en foule sur le rivage, offrant à nos hommes le pain dont ils se nourrissent et des gourdes pleines d'eau. Ils les invitaient à descendre à terre. Dans toutes ces îles,

1. Les premiers navigateurs ont tous remarqué les suaves odeurs exhalées jusqu'en pleine mer par les arbres du continent américain. Voir premier voyage de Colomb (8 octobre) : « L'air était doux comme en Andalousie, c'était un plaisir de respirer cet air qui vraiment était embaumé. » Voir Lescarbot, *Histoire de la nouvelle France*, liv. IV, p. 515, édition Tross : « Voici venir de la terre des odeurs en suavité non pareilles apportées d'un vent chaud si abondamment que tout l'orient n'en saurait produire davantage. Nous tendions nos mains comme pour les prendre, tant elles étaient palpables. »

on trouve un arbre à peu près grand comme nos ormes, dont le fruit est une sorte de gourde. Ils se servent de ce fruit pour boire, mais non pour manger, car sa pulpe est plus amère que du fiel, et son écorce égale en dureté la carapace d'une tortue.

Aux ides de mai les guetteurs aperçurent du haut de la hune, au sud-ouest, une incroyable multitude d'îles [1] couvertes de gazons et d'arbres verdoyants fertiles, toutes habitées. Sur la côte du continent débouchait un fleuve navigable, [2] dont les eaux étaient si chaudes qu'on ne pouvait pas y laisser longtemps la main. Le lendemain, ayant aperçu de loin un canot de pêcheurs, et craignant que ces pêcheurs à notre vue ne prissent la fuite, l'amiral ordonna de leur couper la retraite avec une barque ; mais ces hommes attendirent les nôtres sans avoir peur. Apprenez maintenant un nouveau mode de pêche. De même que nous nous servons de chiens français pour poursuivre le lièvre à travers la plaine, de même ces pêcheurs prenaient des poissons avec un poisson dressé pour la pêche. C'est un poisson [3] qui ne ressemble pas à ceux que nous connaissons. Son corps est à peu près celui d'une grosse anguille. Il porte sur le derrière de la tête une peau très résistante, qui a la forme d'une grande bourse. On le tient attaché avec une corde au flanc du navire, en ne lâchant de la corde que ce qui est nécessaire pour que le poisson reste attaché à la barque sans quitter l'eau, car il ne peut souffrir le contact de l'air. A-t-on aperçu un grand poisson ou une tortue, et elles sont plus grosses qu'un large bouclier, on lâche le poisson. A peine se sent-il libre, qu'il attaque, plus rapide qu'une flèche, le poisson ou la tortue par la partie qu'elle sort de la carapace, la couvre de sa peau en forme de bourse et s'attache à sa proie avec tant de force qu'on ne peut l'en détacher, lui vivant, à moins de rouler la corde en peloton et de ramener peu à peu le poisson au-dessus de l'eau,

1. Ces îles, les Çayes, sont aujourd'hui, pour la plupart, désertes et inhabitées.

2. Cuba est sillonnée par un grand nombre de petits fleuves, dont un seul le Cantu, est navigable pour des goëlettes sur le tiers de sa longueur.

3. Le sucet ou remora, appelé encore échénéis. Voir dans Oviedo, *Hist. de las Indias*, XIII, 10, la relation très intéressante de cette sorte de pêche.

car, au premier contact de l'air, il lâche sa proie. Cette proie on la soulève au-dessus de la surface de l'eau, et les pêcheurs se jettent à la mer, autant qu'il en faut pour la soutenir, jusqu'à ce que leurs compagnons restés dans la barque aient réussi à l'embarquer. Aussitôt fait on lâche de la corde, assez pour que le poisson pêcheur puisse rejoindre son poste dans l'eau, et on lui lance avec une autre corde des morceaux du poisson qu'il a pris. Les insulaires lui donnent le nom de *Guaicano* : nos Espagnols l'appelèrent poisson de retour, parce qu'il retourne à la pêche. Quatre tortues prises de cette façon remplissaient presque la barque de ces indigènes. Ils les donnèrent à nos compatriotes, car ils estiment fort la chair des tortues. On leur fit de notre côté quelques présents, et ils en furent très joyeux. Lorsque nos matelots les interrogèrent sur les dimensions de cette terre, ils répondirent qu'elle n'avait pas de fin du côté de l'occident. Ils insistèrent pour que l'amiral descendît à terre ou envoyât saluer en son nom leur cacique. Ils promettaient d'ailleurs que ce cacique, si on allait le trouver, donnerait de nombreux présents. Mais l'amiral, qui ne pouvait retarder l'exécution de son projet, refusa d'accéder à leurs désirs. Les insulaires lui demandèrent son nom, et donnèrent le nom de leur cacique.

L'amiral, continuant sa route, toujours dans la direction de l'ouest, arriva quelques jours plus tard près d'une très haute montagne,[1] remplie d'habitants à cause de sa fertilité. Les indigènes accouraient en foule et apportaient à l'escadre des pains, du coton, des lapins et des oiseaux. Ils demandaient curieusement à l'interprète si cette race ne descendait pas des cieux. Leur roi et plusieurs hommes graves qui l'entouraient faisaient entendre par signes que cette terre n'était pas une île. Descendus dans une autre île voisine, une de celles qui touchaient presque à Cuba, les Espagnols ne purent mettre la main sur aucun habitant. Tous, hommes ou femmes s'étaient enfuis à leur approche. Ils

1. La seule grande montagne de Cuba se trouve à l'est de l'île. On la nomme la Sierra Maestra ou del Cobre. La plus haute cime est le Pico Turquino (2.492 m.). Au pied de ces hautes montagnes s'étendent de belles prairies et des savanes, et parfois, aux abords des côtes, des terrains marécageux.

trouvèrent dans cette île quatre chiens, [1] mais qui n'aboyaient pas ; ils étaient hideux d'aspect. On les mange là-bas, comme nous faisons des chevreaux. Oies, canards, hérons vivent en quantité dans cette île. Entre ces îles et le continent, il y a des courants tellement forts que l'amiral avait peine à virer de bord, et les fonds étaient tellement hauts que la quille des navires rasait parfois le sable. Sur un espace de quarante milles l'eau de ces courants était si blanche et si épaisse qu'on aurait juré de la farine semée sur toute la mer. Ayant enfin regagné le large, l'amiral découvrit, au quatre-vingtième mille, une autre montagne très élevée. Il débarqua pour renouveler ses provisions d'eau et de bois. Au milieu de palmeraies et de pinèdes très touffues, on trouva deux sources naturelles d'eau douce. Alors qu'on était occupé à couper du bois et à remplir les tonneaux, un de nos archers entra dans la forêt pour chasser. Il rencontra tout à coup un indigène, revêtu d'une tunique blanche, [2] si bien qu'il crut au premier abord voir en face de lui un des frères de Sainte-Marie de la Merci, que l'amiral avait emmenés avec lui. Cet indigène fut bientôt suivi par deux autres sortis également de la forêt, puis par une troupe d'environ trente hommes tous vêtus. Notre archer tourna le dos, et poussant des cris s'enfuit le plus rapidement qu'il put vers les navires. Ces gens vêtus de tuniques criaient après lui, et s'efforçaient par tous les moyens de persuasion qui étaient en leur pouvoir de calmer ses craintes. Notre archer ne ralentissait pas pour autant sa fuite. A cette nouvelle, l'amiral très joyeux de rencontrer enfin une nation civilisée, fit aussitôt descendre à terre une

1. Ces chiens muets sont des almiguis (*solenodon paradoxus*), les seuls carnassiers insectivores qu'on ait trouvés aux Antilles, ou des ratons (*ursus lator*). Ces derniers animaux, de la taille d'un blaireau, assez faciles à apprivoiser, sont remarquables par leur singulier instinct de ne rien manger sans l'avoir plongé dans l'eau.

2. C'était sans doute une hallucination de la part de cet Espagnol. Il se pourrait qu'il prit de loin, pour des hommes vêtus de blanc, quelqu'une de ces troupes de grues qu'on rencontra le lendemain. Humboldt (*Histoire de la Géographie du nouveau continent*, IV, 243), rapporte que les habitants d'Angostura furent un jour effrayés par l'apparition d'une bande de soldados (grues ou hérons des tropiques), qu'ils prirent pour une armée d'Indiens sauvages.

troupe d'hommes armés, et lui donna pour instruction de s'avancer, en cas de besoin, jusqu'à quarante milles dans l'intérieur du pays, tant qu'ils auraient retrouvé ces gens revêtus de tuniques ou tout au moins d'autres habitants.

Les Espagnols passèrent la forêt et arrivèrent dans une vaste plaine, couverte d'herbes, où n'apparaissait aucune trace de sentier. Ils cherchèrent à se frayer un passage dans les herbes, mais ils s'égarèrent si bien qu'à peine avancèrent-ils d'un mille.[1] Ces herbes étaient, en effet, aussi hautes que nos blés quand ils sont surmontés d'épis. Harassés de fatigue, ils revinrent sans avoir trouvé de sentier. Le lendemain, l'amiral renvoya une nouvelle troupe de vingt-cinq hommes, et leur recommanda de chercher avec soin quelle race habitait cette terre ; mais, ayant observé non loin du rivage quelques traces de grands animaux, parmi lesquels ils crurent reconnaître des lions,[2] frappés de terreur, ils rebroussèrent chemin. Dans leur marche ils avaient trouvé une forêt remplie de vignes naturelles suspendues à des arbres très élevés, et de beaucoup d'autres arbres produisant des aromates. Ils rapportèrent en Espagne des grappes lourdes et pleines de jus. Quant aux autres fruits qu'ils avaient ramassés, comme ils ne pouvaient aisément se conserver sur les navires, on n'en porta aucun en Espagne. Ils pourrirent tous, et, quand ils furent gâtés, on les jeta à la mer. Les Espagnols ont raconté qu'ils avaient vu dans les taillis de ces bois des troupes de grues deux fois plus grosses que les nôtres.[3]

L'amiral poursuivant sa navigation se dirigea vers d'autres montagnes. Il aperçut sur le rivage deux cabanes où l'on ne trouva qu'un homme. Conduit sur les navires, cet homme, remuant la tête, les mains, et faisant tous les signes qu'il pouvait, laissait entendre que la terre qui s'étend au-delà de ces monta-

1. Sur les savanes de Cuba, et en général sur cette ile on peut consulter Humboldt, *Essai politique sur l'ile de Cuba* (1876) et surtout Ramon de la Sagra, *Historia economica, politica y estadistica de la isla de Cuba* (1831), traduite par Sabin Berthelot en 1844.

2. C'étaient sans doute des traces d'alligators, qui abondent dans ces parages.

3. Ce sont les soldados, que très probablement on prit, la première fois qu'on les aperçut, pour des indigènes vêtus de blanc.

gnes est fort peuplée. Tant que l'amiral longea ce rivage, il rencontra de nombreux canots qui s'avançaient à sa rencontre. De part et d'autre on correspondait par signaux amicaux ; ce Diego, qui, dans les premiers jours du voyage, comprenait la langue des insulaires, ne comprenait pas les derniers venus. On sut, en effet, que les langues [1] variaient avec les provinces de Cuba. Les indigènes faisaient comprendre qu'un puissant souverain [2] habitait à l'intérieur du pays, et que ce souverain portait des vêtements. Tout ce littoral était inondé et comme noyé par les eaux. Les plages étaient fangeuses et remplies d'arbres, comme nos marécages. Quand on descendit à terre pour renouveler la provision d'eau, on trouva des coquillages avec des perles. Mais Colomb ne s'arrêta pas pour autant, car il ne cherchait alors, conformément aux instructions royales, qu'à parcourir autant de mers qu'il pourrait le faire.

Les Espagnols poursuivirent donc leur marche. [3] Des feux étaient allumés sur toutes les hauteurs du littoral, jusqu'à une autre montagne qu'on apercevait à une distance de 80.000 pas. Il n'y avait aucun poste d'observation sur les rochers qui ne fût signalé par quelque fumée. Etaient-ce des feux allumés par les indigènes pour leurs besoins matériels, ou bien, ainsi que cela se pratique en temps de guerre, donnaient-ils le signal par ces fumées à leurs voisins, pour qu'ils se retirassent dans leurs retraites, en se rassemblant en une seule armée pour repousser nos

1. Sur les langues parlées par les insulaires de Cuba, voir La Pezuela, *Diccionario geografico, estadistico, historico de la isla de Cuba* (1862).

2. Bernaldez de los Palacios, § 128: « Ove le llamaban santo e que traica tunica blanca que le crestra por el suelo. » L'amiral avait mal compris les indigènes, mais il partait de l'idée préconçue qu'on était en Asie, et il se rappelait sans doute le mystérieux prêtre Jean qui, si longtemps, figura dans toutes les relations des voyageurs en Orient.

3. La côte que longeaient alors les Espagnols est celle de Xagua. Elle est aujourd'hui presque déserte. « De Balanabo à la Trinité, distante de 50 lieues, il n'existe pas un village, et pourtant, du temps de Colomb, cette terre était habitée jusque sur le bord même de la mer. Lorsqu'on creuse dans le sol, ou que des torrents sillonnent la surface de la terre, on trouve souvent des marteaux de pierre et des vases de cuivre, derniers vestiges des anciens habitants de l'île. » Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, t. II, p. 25.

attaques ; ou bien encore, et c'est plus probable, accouraient-ils pour examiner nos vaisseaux, comme quelque chose de prodigieux, on ne peut rien décider à ce propos. Les rivages commençaient à s'infléchir devant l'amiral et cela dans la direction du midi. La mer était toujours embarrassée d'îles. Les navires, qui souvent avaient touché à cause des écueils étaient entr'ouverts. Câbles, voiles et autres apparaux étaient hors d'usage, les vivres gâtés par les voies d'eau des vaisseaux mal calfatés, le biscuit surtout était pourri par l'humidité. L'amiral se vit forcé de retourner en arrière. La pointe extrême atteinte par lui du pays qu'il croyait un continent fut nommée l'Evangéliste.

Lors du voyage de retour, Colomb passa à travers d'autres îles plus éloignées du continent, et arriva dans une région maritime, où il trouva de grandes tortues en telle quantité [1] que parfois elles retardaient la marche de l'escadre. Il traversa aussi un courant d'eaux blanchâtres, [2] analogue à celui qu'il avait déjà signalé. Comme il craignait de naviguer à travers ces îles, il retourna sur la côte de ce qu'il croyait être un continent. Il n'avait jamais maltraité aucun indigène; aussi ces derniers, hommes et femmes, lui apportaient des présents, le visage joyeux, et n'ayant plus aucune crainte : c'étaient des perroquets, du pain, de l'eau, des lapins, mais surtout des colombes plus grandes que les nôtres, et, d'après le témoignage de l'amiral, meilleures que nos perdrix comme saveur et comme goût. Comme il avait remarqué qu'elles dégageaient, quand on les mangeait, un fumet aromatique, il fit ouvrir l'estomac de quelques-uns de ces oiseaux qu'on venait de tuer et le trouva rempli de fleurs. C'est évidemment ce qui donnait à ces colombes un goût si relevé, car la chair des animaux s'assimile les matières dont ils se nourrissent. Il faut du moins le croire.

1. Colomb était alors sans doute arrivé au milieu de l'archipel de los Jardinos. S'il avait continué seulement deux ou trois jours sa navigation, il aurait découvert que Cuba était une île, et, dès ce voyage, se serait avancé jusqu'au continent opposé, la côte de Yucatan.

2. La couleur de ces eaux était produite par le sable fin ou les particules calcaires que l'agitation des vagues et des courants détache du fond de la mer.

Un jour que, sur le rivage, [1] Colomb assistait à la messe, il vit venir à lui un octogénaire, homme respectacle bien que sans vêtements, accompagné de beaucoup des siens. Ce vieillard, tant que la cérémonie ne fut pas terminée, y assista avec admiration. Il était tout yeux et tout oreilles. Puis il donna à l'amiral une corbeille, qu'il tenait à la main, remplie de fruits indigènes. Enfin s'asseyant auprès de lui, il lui adressa ce discours, par l'intermédiaire de Diego Colomb, qui, se rapprochant de son pays, comprenait de nouveau ce langage.

« Toutes ces terres qui jusqu'alors vous étaient inconnues, vous les avez parcourues, on nous l'a annoncé, et partout vous avez inspiré aux habitants une grande frayeur. Or, je vous avertis et vous préviens que les âmes, quand elles sortent du corps, suivent deux voies : il faut que vous le sachiez. La première est ténébreuse et repoussante ; elle est pour ceux qui sont les ennemis et les tyrans du genre humain. La seconde est agréable et charmante : elle est réservée à ceux qui dans leur vie ont aimé la paix et le repos d'autrui. Si donc vous êtes mortel, et si vous vous souvenez que chacun n'aura que le sort qu'il mérite, vous ne ferez de tort à personne. » L'amiral qui, grâce à son interprète indigène, comprenait ce discours et beaucoup d'autres du même genre, et s'étonnait de rencontrer dans un homme nu un jugement aussi sain, lui répondit : « J'ai connaissance de ce que vous m'avez dit sur les différents chemins et les futures destinées des âmes à la sortie du corps. J'avais cru jusqu'alors que ces mystères n'étaient connus ni de vous ni de vos compatriotes, puisque vous vivez à l'état de nature. » Il lui apprit ensuite qu'il avait été envoyé par le roi et par la reine d'Espagne pour prendre possession de toutes ces parties encore ignorées de l'univers ; que d'ailleurs il combattrait les Cannibales et les autres indigènes coupables de crimes, et qu'il leur infligerait les supplices qu'ils méritaient ; quant aux innocents, il les protégerait et les honorerait à cause de leurs vertus. C'est pour cela que ni lui, ni aucun de ceux dont les intentions étaient pures,

1. Cf. Herrera, *Hist. Ind.*, I, XI, 14. — Fernando Colomb, § 47. — Bernaldez de los Palacios, § 130.

ne devaient éprouver de craintes. Bien mieux, si par hasard lui ou quelque autre homme de bien avait été lésé dans ses intérêts par quelque voisin, il n'avait qu'à le dire. Les paroles de l'amiral firent un tel plaisir au vieillard qu'il annonça qu'il partirait volontiers, bien qu'affaibli par l'âge, en compagnie de Colomb, et il l'aurait fait, si sa femme et ses fils ne s'y fussent opposés. Ce qui lui causa une grande surprise fut de savoir qu'un homme comme Colomb reconnaissait l'autorité d'un souverain, mais sa surprise augmenta lorsque l'interprète lui eut appris quel était le peuple et la puissance des rois, leur opulence, l'appareil de la guerre, combien grandes étaient les villes et fortes les citadelles. Ce respectable vieillard en fut tout attristé, et se jeta aux pieds de Colomb avec sa femme et ses fils, les yeux pleins de larmes, et demanda à plusieurs reprises si la terre qui produisait de tels hommes et en si grand nombre n'était pas le ciel.

Il est prouvé que chez eux la terre appartient à tout le monde, comme le soleil ou l'eau. Ils ne connaissent ni le mien, ni le tien, source de tous les maux. Ils se contentent, en effet, de si peu que dans cette vaste région il reste toujours plus de champs à cultiver qu'on n'en a besoin. C'est le régime de l'âge d'or.[1] Ni fossés, ni murs, ni haies pour enclore leurs domaines. Ils vivent dans des jardins ouverts à tous. Sans lois, sans codes, sans juges, ils agissent naturellement d'après l'équité. Ils estiment méchant et scélérat quiconque se plaît à faire du mal à son prochain. Ils cultivent le maïs, le yucca et les ages, comme nous avons raconté que cela se pratiquait à Hispaniola.

Quittant Cuba pour revenir à Hispaniola, l'amiral rencontra de nouveau[2] la Jamaïque, cette fois sur sa rive méridionale

1. Tous les historiens du XVI^e siècle ont présenté comme réalisant l'âge d'or l'existence des indigènes américains. Voir à ce propos Montaigne, surtout Ronsard et le livre de M. Léon Deschamps, *Histoire de la question coloniale en France*.

2. Avant de retourner sur ses pas, le 12 juin, Colomb prit la singulière précaution de faire rédiger par le notaire royal Perez de Luna une attestation de tous ses officiers et matelots, en vertu de laquelle ils affirmaient qu'ils se croyaient à l'extrémité du continent asiatique, et s'engageaient s'ils se rétractaient, à payer une amende, ou à avoir la langue coupée. Cf. Navarrete, II, 163 :

qu'il longea de l'ouest à l'est. Quand il fut parvenu à l'extrémité orientale de cette île, découvrant au nord et à sa gauche de hautes montagnes, il conjectura que c'était la côte méridionale d'Hispaniola, qu'il n'avait pas encore visitée. Aux calendes de septembre il entra dans le port qu'il avait nommé port de Saint-Nicolas, et répara ses vaisseaux avec l'intention d'aller de nouveau ravager les îles des Cannibales et brûler tous leurs canots. Il ne voulait pas que ces loups rapaces nuisissent encore aux brebis leurs voisines. Ses projets ne purent se réaliser à cause de sa mauvaise santé. [1] Ses veilles prolongées l'avaient fort affaibli. Conduit à demi-mort par ses matelots au port d'Isabella, entouré de ses deux frères et de ses autres amis, il retrouva enfin sa première santé, mais il ne put renouveler ses attaques contre les Cannibales, par suite des troubles qui s'étaient élevés entre les Espagnols qu'il avait laissés à Hispaniola. Je raconterai ces troubles plus loin. Adieu.

CHAPITRE IV

Au cardinal Ludovic d'Aragon, neveu de notre souverain.

L'amiral Colomb, à son retour de ce qu'il croyait être le continent indien, apprit le départ pour l'Espagne, et animés d'un mauvais esprit, du frère Boyl,[2] de Pedro Margarita,[3] un vieil

« Informacion y testimonio de como el almirante fue a reconocer la isla de Cuba quedando persuadido deque era tierra firme. »

1. Dès que l'amiral se vit dans une mer connue et tranquille, l'état de surexcitation dans lequel il avait vécu tomba tout à coup, mais il fut gravement malade et ses compagnons effrayés le ramenèrent presque inanimé à Isabella.

2. Le père Boyl, vicaire apostolique du nouveau monde, paraît n'avoir eu ni le zèle ardent ni le dévouement de tant d'autres missionnaires espagnols. En outre il était en perpétuel conflit d'attribution avec l'amiral et son frère. Le P. Fita a tenté sa réhabilitation (*Mémoires du congrès américaniste de Madrid*, 1881).

3. Pedro de Margarit avait été investi par Colomb du commandement mili-

ami du roi, un noble, et de plusieurs autres de ceux auxquels il avait confié le gouvernement d'Hispaniola. Aussi, pour se justifier auprès des rois, au cas où ils seraient indisposés par les rapports de ses ennemis, et en même temps pour recruter d'autres colons afin de remplacer ceux qui étaient revenus; pour subvenir à la pénurie des vivres, tels que blé, vin, huile et autres aliments dont se nourrissent d'ordinaire les Espagnols, qui ne pouvaient facilement s'habituer à la nourriture des indigènes, il résolut de se rendre à la cour, qui séjournait alors à Burgos, ville célèbre de la Vieille-Castille. Mais je veux raconter en peu de mots ce qu'il fit avant son retour.

Les caciques de l'île s'étaient jusqu'alors contentés de peu, car ils menaient une vie tranquille et paisible. Quand ils s'aperçurent que les Espagnols s'établissaient sur leur sol natal, ils en furent vivement affectés. Aussi ne désiraient-ils rien tant que les déloger, ou les détruire de fond en comble, et faire disparaître leur mémoire. Il est vrai de dire que les gens qui avaient accompagné l'amiral dans cette seconde navigation étaient pour la plupart des indisciplinés, [1] des vagabonds sans le moindre scrupule, ne cherchant qu'à assurer par tous les moyens possibles leur liberté, incapables de se modérer dans leurs injustices, enlevant les femmes des insulaires sous les yeux de leurs parents, de leurs frères, de leurs époux, tout occupés de viols et de rapines: ils avaient profondément troublé les indigènes. Aussi en beaucoup d'endroits tous ceux des nôtres qui avaient été surpris sans défense [2] par les indigènes, avaient été aussitôt égorgés par eux et offerts en quelque sorte comme victimes à leurs dieux.

taire de l'île, mais il avait abusé de son autorité, et, en outre, affectait vis-à-vis des membres de la famille de l'amiral un dédain peu justifié par ses services.

1. Ce blâme doit s'étendre surtout sur les partisans de Margarit et de Boyl; aussi bien ils avaient tellement conscience de leurs méfaits que, bien avant le retour de l'amiral, ils s'emparèrent par surprise de quelques vaisseaux et retournèrent en Espagne.

2. Juatinango, vassal de Guarionex, souverain de la Vega, avait massacré dix Espagnols, et mis le feu à une maison dans laquelle se trouvaient quarante Espagnols malades. Il avait ensuite mis le siège devant le fortin de la Maddalena, défendu à grand'peine par Luis de Arriaga. Cf. Herrera, *Hist. Ind.*, I, 2, XVI.

Colomb, persuadé qu'il devait avant son départ calmer la surexcitation générale, tout en punissant les meurtriers des Espagnols, invita à une entrevue le cacique de cette vallée située au pied des monts Ciguano, que nous avons décrite dans notre précédent chapitre. Ce cacique se nommait Guarionex. Il lui avait plu de donner sa propre sœur comme femme à Diego Colomb, à cet homme élevé dès son enfance auprès de l'amiral, et qui lui avait servi d'interprète dans son exploration de Cuba. Guarionex avait espéré se concilier de la sorte l'amitié plus intime de l'amiral. Il envoya ensuite un de ses officiers à Caunaboa, [1] cacique des monts de Cibao, c'est-à-dire de la région aurifère. Les sujets de ce Caunaboa avaient pendant trente jours retenu assiégés dans la citadelle de Saint-Thomas [2] Hojeda et cinquante soldats, et ils n'auraient jamais levé le siège, s'il n'avaient appris la prochaine arrivée de Colomb en personne à la tête de renforts imposants. Hojeda fut justement l'ambassadeur désigné par l'amiral. Pendant qu'il exécutait son mandat, plusieurs caciques [3] envoyèrent dire de différents côtés à Caunaboa, de ne pas permettre aux chrétiens de s'établir dans l'île, à moins qu'il ne préférât la servitude au commandement ; car, si les chrétiens n'étaient pas tous jusqu'au dernier chassés de l'île, tous les insulaires deviendraient tôt ou tard leurs esclaves. Hojeda de son côté négociait avec Caunaboa, et l'engageait à se rendre en personne auprès de l'amiral, et à contracter avec lui une alliance sérieuse. Les envoyés des caciques s'offraient eux et tout ce qu'ils possédaient pour aider Caunaboa à chasser les Espagnols, mais Hojeda le menaçait de le massacrer et de le détruire, s'il préférait la guerre à la paix avec les chrétiens. Caunaboa était fort indécis.

1. Caunaboa était le plus puissant des caciques haïtiens. Il avait trois vaillants frères pour le seconder, et une nombreuse tribu sous ses ordres. Voir Herrera, ouvr. cit., I, 2, XVI.

2. Sur le siège de Saint-Thomas, voir Oviedo, *Chronica de las Indias*, III, 1.

3. Il y avait alors cinq caciques principaux à Haïti : Guarionex dans la Vega Royale, Guaccanagari dans le Marieu, dans le Maguana ou Cibao Caunaboa, dans le Xaragua Behechio et dans l'Higuey Cotubanama. Cf. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, I, 63. Guaccanagari seul persista dans l'alliance espagnole.

On pouvait le comparer à un écueil au milieu de la mer battu par des flots venus de tous les points de l'horizon. D'ailleurs, la conscience de ses crimes l'inquiétait : n'avait-il pas fait trancher la tête à vingt de nos hommes surpris dans une embuscade ? Si donc il désirait la paix, d'autre part, il redoutait une entrevue avec l'amiral. Après avoir bien médité sa trahison, et décidé, lorsque l'occasion s'en présenterait, de faire périr sous le couvert de la paix Colomb et les siens, il se met en route vers l'amiral, escorté par toute sa maison et par un grand nombre de soldats armés à la mode du pays. Comme on lui demandait pourquoi il menait avec lui une troupe aussi nombreuse, il répondit qu'il n'était pas convenable qu'un aussi grand roi que lui voyageât et sortît de sa maison sans escorte. Mais l'événement tourna tout autrement qu'il avait cru, et il tomba dans le piège qu'il avait tendu. A peine avait-il quitté sa demeure qu'il se repentit de sa détermination ; mais Hojeda [1] fit tant par ses caresses et ses promesses qu'il réussit à le conduire à Colomb. Il est aussitôt pris et jeté dans les fers. Les âmes de nos soldats privés de leurs corps purent se reposer : elles étaient vengées !

Après la prise de Caunaboa et de toute sa maison, l'amiral résolut de parcourir l'île entière. On lui apprit que les insulaires souffraient d'une famine si atroce que plus de 50.000 hommes [2] avaient déjà péri, et qu'il en mourait chaque jour, comme meurent les bestiaux en temps d'épizootie. On sut que ce malheur les frappait par leur faute. En effet, comme ils voyaient que les Espagnols voulaient s'établir dans leur île, ils crurent pouvoir les en chasser, si les vivres provenant de l'île leur faisaient défaut. Ils résolurent donc non seulement de ne plus faire ni semences ni plantations, mais aussi de détruire et d'arracher ce qui était

1. Ce fut Hojeda qui seul réussit à s'emparer du cacique par une ruse singulière. Il l'engagea à se laisser mettre les menottes, le fit monter à cheval, et l'emporta dans la forêt à travers plus de soixante lieues de pays. Hojeda n'avait avec lui qu'une poignée d'hommes. Cet exploit romanesque est raconté tout au long par Herrera, I, 2, XVI, par Pizarro, *Varones illustres del nuevo mundo,* et par Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue.*

2. On ne sait pas au juste quelle était la population de l'île au moment de l'arrivée des Espagnols.

déjà semé des deux espèces de céréales avec lesquelles ils font le pain, dont j'ai parlé au premier livre. Chacun devait agir ainsi dans son canton, mais surtout dans la région montagneuse de Cipangu ou de Cibao; c'était le pays où l'on trouvait de l'or en abondance, et les indigènes n'ignoraient pas que c'était le principal motif qui retenait les Espagnols à Hispaniola. Ce fut alors que l'amiral envoya en reconnaissance sur la côte méridionale de l'île un officier avec une troupe d'hommes armés. Cet officier rapporta que tous les cantons qu'il avait parcourus souffraient tellement de la famine que, pendant six jours, lui et les siens n'avaient rien mangé d'autre que des racines d'herbes et de petites plantes, ou des fruits qui poussent sur les arbres dans la montagne. Guarionex,[1] dont le territoire avait eu moins à souffrir, distribua quelques provisions à nos hommes.

Quelques jours après, afin de diminuer la longueur des voyages, et aussi pour assurer aux nôtres des retraites plus nombreuses, en cas d'attaque soudaine des insulaires, Colomb fit construire une autre citadelle qu'il nomma la Conception. Elle était située entre Isabella et Saint-Thomas aux frontières du territoire de Guarionex, et dans celui de Cibao, sur une éminence arrosée par beaucoup d'eaux salubres qui y sourdaient de terre. Quand ils virent de nouvelles constructions s'élever chaque jour, et notre escadre dans le port déjà abîmée et à moitié rompue, les insulaires commencèrent à perdre tout espoir de liberté, et se demandèrent avec tristesse si jamais les chrétiens évacueraient l'archipel.

Ce fut alors qu'en explorant l'intérieur de la région montagneuse de Cibao, les hommes qui formaient la garnison de Saint-Thomas se procurèrent un lingot d'or massif, façonné par la nature en forme de pierre spongieuse. Il était plus grand que le poing et pesait 20 onces. Il avait été trouvé par un cacique, non pas sur la rive d'un fleuve, mais dans un tertre aride. Je l'ai vu de mes yeux dans un marché de la Vieille-Castille, à

1. Pour mieux enchaîner Guarionex à l'alliance espagnole, Colomb obtint de lui qu'il donnât sa fille en mariage à l'interprète Lucayen, qui lui servait d'interprète, et avait été baptisé sous le nom de Diego Colomb.

Medina del Campo,[1] où la Cour passait alors l'hiver, je l'ai tenu dans mes mains à ma grande admiration, soupesé et manié. J'ai également vu un morceau d'étain natif, qui aurait pu servir à fondre, comme on le fait avec de l'airain de Corinthe, soit des cloches, soit des mortiers de pharmaciens. Il était si lourd que non seulement je ne pouvais le soulever de terre avec mes deux mains, mais même le remuer à droite ou à gauche. On disait que cette masse pesait plus de trois cents livres de huit onces la livre. Elle avait été trouvée dans la cour d'un cacique où elle gisait abandonnée depuis longtemps. Les anciens du pays, bien que, de mémoire d'homme vivant, aucun morceau d'étain n'ait été trouvé dans l'île, savaient pourtant où il y avait une mine de ce métal ; mais on ne put jamais leur arracher ce secret, tant ils étaient déjà dégoutés de notre présence. Ils se décidèrent enfin à l'indiquer, mais toute détruite et comblée par des déblais et de la terre. Il est pourtant plus facile d'extraire ce métal que d'arracher le fer aux mines qui le contiennent. Si des ouvriers et des mineurs dressés à ce travail étaient envoyés à cette mine d'étain, on croit qu'il serait possible de l'exploiter de nouveau.

Non loin du fort de la Conception, et dans les mêmes montagnes, les Espagnols trouvèrent une grande quantité d'ambre. Dans quelques cavernes était distillée une couleur glauque fort recherchée par les peintres. Quand on traversa les forêts, on trouva des bois entiers où ne poussait aucun autre arbre que des arbres de couleur écarlate, dont les marchands italiens, nos compatriotes, appellent le bois verzino,[2] et que les Espagnols nomment brasil. C'est ici, très illustre prince, que vous vous poserez à vous-même une objection, et vous vous direz : « Si les Espagnols ont ramené en Europe quelques navires chargés de ces bois de teinture écarlate, un peu d'or,[3] pas beaucoup de coton, et quelques morceaux d'ambre, pourquoi donc ne se sont-

1. Les foires de Medina del Campo étaient fort réputées. Elles n'existent plus aujourd'hui qu'à l'état de souvenir.

2. Le bois écarlate était depuis longtemps connu sous le nom de brésil ou brazil.

3. En effet, on a beaucoup exagéré la quantité d'or rapportée en Europe par Colomb. Voir Gaffarel, *Les Contemporains de Colomb*, dernier chapitre.

ils pas chargés d'or et de toutes les matières précieuses, que semble produire en abondance la terre que vous décrivez ? » Voici quels ont été leurs motifs : ils dicteront ma réponse. Interrogé à ce propos, Colomb répondit que les Espagnols qu'il avait menés avec lui songeaient plus à dormir et à se reposer qu'à travailler, et qu'ils aimaient encore mieux les séditions et les bouleversements que la paix et le repos. La plus grande partie de ces hommes fit d'ailleurs défection. Or, pour être le maître incontesté de l'ile, il était nécessaire de vaincre et de dompter auparavant les insulaires, et de briser leurs forces. Il est vrai que les Espagnols ont prétendu qu'ils n'avaient pu supporter la cruauté et l'injustice de ses ordres, et qu'ils ont formulé contre lui beaucoup d'accusations. C'est par suite de ces difficultés que l'amiral n'a cherché jusqu'à présent qu'à couvrir la dépense des déboursés. Je ferai néanmoins remarquer qu'en cette même année 1501, dans laquelle je vous écris, les Espagnols ont ramassé en deux mois plus de 1.200 livres d'or. Mais revenons à notre récit ; quand le moment sera venu, je vous décrirai tout au long ce que je n'ai pu qu'effleurer dans cette digression.

L'amiral se rendait bien compte des inquiétudes et de l'émotion qui régnaient chez les insulaires, mais il ne pouvait empêcher les violences et les rapines de ses hommes, toutes les fois qu'ils se trouvaient en contact avec les indigènes. Plusieurs des principaux caciques des provinces frontières se réunirent et prièrent Colomb de défendre aux Espagnols de vaguer dans l'ile, car, sous prétexte de chercher de l'or ou autres productions locales, ils ne respectaient rien et ne ménageaient rien. D'ailleurs, tous les indigènes s'engageaient, depuis l'âge de 14 ans jusqu'à celui de 70 ans, à lui payer par tête, et avec les produits de l'ile, le tribut qu'il voudrait. Ils s'engageaient, en outre, à maintenir ce qu'il aurait résolu. Voici quelles furent les conditions du traité. Les montagnards du Cibao devaient tous les trois mois (et à cause de la lune ils appellent les mois des lunes) apporter à la ville une mesure convenue remplie d'or. Quant à ceux des insulaires qui cultivaient des terres, où poussaient d'eux-mêmes les aromates et le coton, ils devaient en donner

par tête une quantité fixée à l'avance. Ce traité convint aux deux parties, et il aurait été exécuté de part et d'autre comme il avait été convenu, mais la famine cruelle fit tomber toutes ces résolutions. Les indigènes avaient à peine assez de force pour chercher dans les bois de quoi manger : depuis trop longtemps ils se contentaient des racines, des herbes et des fruits de la forêt. Pourtant la plupart des caciques, aidés par leurs sujets, apportèrent une partie du tribut convenu. Ils demandaient en grâce à l'amiral d'avoir pitié de leur misère, et de leur pardonner jusqu'à ce que l'île eût recouvré son ancienne prospérité. Ils s'engageaient à rendre alors le double de ce qui manquait pour le moment. Parmi les montagnards de Cibao, il en est bien peu qui payèrent le tribut. La famine, en effet, les avait atteints plus cruellement que les autres. Ces montagnards par leurs usages et par leur langue ne diffèrent pas plus des gens de la plaine que dans les autres pays les montagnards ne sont différents de ceux qui vivent à la cour ; il existe pourtant entre eux quelques points de ressemblance, bien qu'ils aient le même genre de vie, rude, simple et agreste.

Mais revenons à Caunaboa, qui, on s'en souvient, avait été fait prisonnier. Ce cacique,[1] quand il se vit jeté dans les fers, grinça des dents comme un lion d'Afrique, et se mit à songer, nuit et jour, aux moyens de recouvrer sa liberté. Il engagea donc l'amiral, puisque la région de Cipangu était maintenant en son pouvoir, à y envoyer des garnisons espagnoles qui protégeraient le pays contre les attaques de ses voisins, ses anciens ennemis. Il avait entendu dire, rapportait-il, que la contrée était ravagée par de continuels pillages, et que les propriétés de ses sujets étaient considérées par ses ennemis comme étant du butin. Au fond, c'était un guet-apens qu'il préparait. Il espérait que son frère et ses autres parents restés dans le Cibao, soit par violence, soit par ruse, captureraient autant d'Espagnols qu'il en faudrait

1. Caunaboa ne pardonna jamais à Colomb la trahison qui l'avait fait tomber entre ses mains. Au contraire, il témoigna un profond respect à Hojeda, car il n'y a rien qu'un Indien admire autant qu'un stratagème bien conçu et bien exécuté. Cf. Las Casas, *Hist. Ind.*, I, 102.

pour payer sa rançon. Mais Colomb pénétra le complot. Il envoya Hojeda, mais avec une escorte de soldats suffisante pour briser toute résistance de la part des habitants de Cibao. A peine les Espagnols étaient-ils entrés sur ce territoire, que le frère de Caunaboa rassembla près de cinq mille hommes équipés à leur façon, c'est-à-dire nus, avec des flèches sans pointes de fer, des massues et des épieux. Il réussit à enfermer les Espagnols dans une petite maison[1] et à les y tenir assiégés. Ce chef indigène se montra en cette circonstance véritable homme de guerre. Parvenu à la distance d'un stade il divisa ses hommes en cinq bandes, les dispersa en cercle et leur assigna à chacun un poste différent. Quant à lui il marcha directement à notre rencontre. Quand il eut pris avec soin toutes ses dispositions, il ordonna à ses soldats de s'avancer tous ensemble, et de la même allure, afin de pouvoir engager le combat et d'en venir aux mains en criant tous à la fois. Il espérait qu'ainsi entourés aucun des nôtres ne réussirait à s'échapper. Nos Espagnols, persuadés qu'il valait mieux engager avec eux la bataille que soutenir leur attaque, se précipitent sur la troupe la plus nombreuse qu'ils aperçoivent en pleine campagne. Le terrain était, en effet, plus propice pour les manœuvres de la cavalerie. Les cavaliers commencent leur charge et avec le poitrail de leurs montures renversent les ennemis. Ils sont facilement mis en fuite,[2] et tous ceux qui attendent le choc sont massacrés. Epouvantés, les autres s'enfuient, abandonnent leurs cabanes, et cherchent un refuge dans les montagnes et sur les rochers inabordables. Ils suppliaient qu'on les épargnât, promettant et jurant de subir toutes les conditions qu'on voudrait pourvu qu'on leur permît de vivre avec leurs familles. Le frère de Caunaboa fut enfin pris et ses sujets furent renvoyés chacun chez lui. Après cette victoire, la région fut pacifiée.[3] La vallée au milieu de ces montagnes, où résidait

1. C'était le fort Saint-Thomas, dans lequel Hojeda n'avait pas voulu se laisser bloquer une seconde fois.

2. Consulter sur cette bataille Oviedo, *Chronica de las Indias*, III, 1. — Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, II, 181.

3. La région ne fut pacifiée qu'après une expédition en règle de Colomb contre les Indiens de la Vega, commandés par un des frères de Caunaboa,

Caunaboa, se nomme Magona. Elle est parcourue par des fleuves aurifères, très riche en sources et merveilleusement fertile.

Cette même année, au mois de juin, le vent d'est souleva une effroyable tempête: [1] des trombes vertigineuses montaient jusqu'au ciel, qui déracinaient tous les arbres, même les plus grands, qu'elles rencontraient. Lorsque ce typhon fut arrivé au port d'Isabella, trois navires seulement se tenaient sur leurs ancres. Les câbles qui les retenaient furent brisés. Ils furent à trois ou quatre reprises secoués, sans tempête ni flot de marée, et sombrèrent. On raconte que cette année la mer pénétra plus profondément que d'ordinaire dans les terres, et qu'elle grossit de plus d'une coudée. Les naturels murmuraient que les Espagnols étaient la cause de cette perturbation des éléments et de ces catastrophes. Ces tempêtes, que les Grecs nomment typhons, les naturels les appellent *ouragans*. [2] D'après leur dire, les ouragans sont assez fréquents dans l'île, mais ils n'atteignent jamais ni cette violence ni cette furie. Aucun des insulaires vivants, ni aucun de leurs ancêtres ne se souvenait qu'un pareil trouble atmosphérique, capable de déraciner les plus grands arbres, se fût jamais déchaîné sur l'île. Jamais, d'un autre côté, la mer n'avait été aussi bouleversée, ni les espaces que la mer laisse à découvert en se retirant aussi ravagés. Toutes les fois, en effet, que les plaines confinent aux rivages, on trouve tout près des rivages des prés fleuris ; mais revenons à Caunaboa. Lui et son frère mou-

Manicaotex, et une grande victoire remportée non loin de l'endroit où fut, depuis, bâtie la ville de Santiago (avril 1495). Voir Las Casas, *Hist. Ind.*, I, 104.

1. Sur les raz de marée ou typhons des Antilles, voir Rochefort, *Histoire des Antilles* : « Ce qui est le plus à craindre est une conspiration générale de tous les vents, qui fait le tour du compas en l'espace de vingt-quatre heures, et quelquefois en moins de temps... autrefois on ne l'éprouvoit que de sept en sept ans, et quelquefois plus rarement : mais depuis quelques années elle est venue de deus en deus ans... ceste tempeste, que les insulaires appellent *ouragan*, est si estrange qu'elle brise et déracine les arbres, etc. »

2. On aura remarqué l'origine américaine du mot *ouragan*. Martyr avait été frappé par ce mot, car il le reproduit dans un autre passage des Décades (III, 81 : « Alluvies inaudita typhonibus horrendis comitata, quam ipsi vocarunt furacanum. » Cf. Gaffarel, *Etymologies américaines*.

rurent de douleur en route, alors qu'on les conduisait en Espagne près des souverains.

L'amiral, privé de ses navires détruits par l'ouragan, était comme bloqué à Hispaniola. Il ordonna aussitôt, puisqu'il avait à sa disposition tous les corps de métier, de construire deux caravelles. En attendant l'exécution de ses ordres, il envoya son frère Barthélemy Colomb, l'adelantado de l'île, comme on le nommait en Espagne, avec quelques mineurs et une troupe de soldats aux mines[1] d'or qui, sur l'indication des naturels, avaient été trouvées à 60 lieues d'Isabella, avant d'arriver à Cipangu. On trouva sur leur emplacement des puits creusés depuis longtemps. L'amiral croit avoir retrouvé dans ces mines les antiques trésors que, dans l'Ancien Testament, Salomon, roi de Jérusalem, est dit avoir rencontrés dans le golfe Persique. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Il ne m'appartient pas de le décider. Ces mines s'étendent sur une superficie de six milles. Les mineurs en passant au crible la terre sèche qu'ils avaient ramassée sur plusieurs points, affirmèrent qu'ils avaient récolté une si grande quantité d'or cachée dans cette terre qu'un ouvrier mineur, s'employant à ce travail, pourrait facilement ramasser trois drachmes d'or par jour. Après avoir exploré ces lieux, l'adelantado et les mineurs écrivirent à Colomb pour lui annoncer leur découverte. Aussitôt après, comme les navires étaient alors achevés, Colomb tout joyeux[2] s'y embarqua pour retourner en Espagne. C'était le cinquième jour des ides de mars de l'année 1495. Il avait laissé le gouvernement de la province, avec pleins pouvoirs, à son frère l'adelantado Barthélemy Colomb.[3]

1. Ces mines furent découvertes par Miguel Diaz.

2. Martyr ne parle pas de la mission confiée par les souverains espagnols à un des gentilshommes de leur chambre, Juan Aguado, nommé commissaire extraordinaire et chargé de régler les différends entre l'amiral et ses ennemis. Voir Navarrete.

3. Le départ eut lieu le 10 mars 1496. Sur les péripéties du voyage de retour, voir Bernaldes de los Palacios, § 141. — Fernando Colonib, *Historie*, § 62.

CHAPITRE CINQUIÈME

Au cardinal Louis d'Aragon, neveu de notre roi.

Sur le conseil que lui avait donné l'amiral en partant, l'adelantado Barthélemy[1] Colomb construisit une citadelle dans les mines. Il l'appela la Dorée, parce que, dans la terre qu'on portait pour construire les murs, les valets et les maçons trouvaient de l'or en la tassant. Il passa trois mois à fabriquer les instruments dont on avait besoin pour laver et ramasser l'or, mais la famine l'obligea à renoncer à l'entreprise avant de l'avoir achevée.[2] Soixante milles plus loin, à l'endroit où il se rendit en personne avec la majeure partie de ses soldats, il réussit à se procurer chez les insulaires de cette province une petite provision de ce pain qu'on fabriquait sur place, tant nos affaires étaient alors en mauvais état. Mais il ne put prolonger son séjour. Il laissa donc dix hommes à la garde de la Dorée et leur abandonna la petite provision de pain qui restait. Il leur laissait, en outre, un de ces chiens de chasse qui excellent à prendre le genre de gibier que nous avons dit plus haut ressembler à nos lapins. On les nomme *utias*. Puis il retourna à la Conception. C'était à l'époque où le cacique Guarionex et un de ses voisins nommé Manicavexius devaient apporter le tribut convenu. Il y séjourna tout le mois de juin, et se fit donner par les deux caciques non seulement le tribut dans son intégralité, mais aussi tous les vivres nécessaires à lui et aux quatre cents hommes de son escorte.

1. Barthélemy Colomb n'était adelantado qu'à titre provisoire. Ses pouvoirs furent confirmés par les souverains espagnols seulement le 22 juillet 1497, Navarrete, II, 241. On avait d'abord donné à cette citadelle le nom de Saint-Christophe.

2. Munoz, *Historia del Nuevo Mundo*, VI, 10 : « que pasados mas de catorce meses de su partida no habia complido la palabra de mandar les socorro. »

Vers les calendes de juillet, trois caravelles[1] arrivèrent avec des provisions de bouche, du blé, de l'huile, du vin, des salaisons de porc et de vache. D'après les ordres reçus d'Espagne, on les distribua entre tous les Européens, mais quelques-uns de ces aliments étaient gâtés par l'humidité et la pourriture; on s'en plaignit. Par ces navires avaient été portées à Barthélemy de nouvelles instructions de la part des rois et de l'amiral. Ce dernier, en effet, avait eu de fréquentes entrevues à ce sujet avec les rois, et il ordonnait à son frère de transférer sa résidence sur la côte méridionale de l'île. Cette partie d'Hispaniola était, en effet, plus rapprochée des mines d'or. On lui prescrivait également d'envoyer en Espagne, chargés de liens, les caciques qui seraient convaincus d'avoir assassiné des chrétiens, et ceux de leurs sujets complices du crime. Trois cents insulaires avec leurs caciques furent ainsi pris et transportés en Espagne. Après avoir exploré avec soin la côte, l'adelantado y transporta sa résidence et construisit une citadelle élevée près d'un port très sûr; il la nomma le fort de Saint-Domingue, parce qu'il avait abordé dans cet endroit un jour dominical. Un fleuve[2] dont les eaux sont très salubres et abondent en poissons excellents se jette dans ce port. Ses deux rives étalent de frais ombrages. Les propriétés naturelles de ce fleuve sont extraordinaires. Partout où coulent ses eaux, on trouve toutes les productions agréables et utiles, palmiers, fruits de tous genres. Les arbres inclinaient parfois sur la tête des Espagnols leurs rameaux chargés de fleurs ou de fruits. Aussi n'hésitent-ils pas à proclamer que le sol, à Saint-Domingue, est aussi fertile et même plus riche qu'à Isabella. Aussi bien Barthélemy ne laissa à Isabella que les malades et quelques ingénieurs pour achever la construction qui avait été commencée de deux caravelles. Il fit passer au midi, à Saint-Domingue, tous les autres colons.

Quand la citadelle fut achevée, il y laissa une garnison de vingt hommes, et se prépara à explorer en personne, avec le

1. Ces caravelles étaient commandées par Nino, qui revint aussitôt en Espagne avec un chargement de trois cents esclaves, qui, disait-il, valaient de l'or.

2. Ce fleuve est l'Ozeman.

reste de son monde, les parties occidentales[1] de l'île, qu'on ne connaissait encore que de nom. A trente lieues de Saint-Domingue, c'est-à-dire au quatre-vingt-dixième mille, il rencontra le fleuve Naïba, qui descend des montagnes de Cibao et se dirige vers le midi en coupant l'île en deux parties égales. Il le franchit et envoya deux capitaines, chacun avec une escorte de vingt-cinq soldats, explorer le territoire des caciques, dont les forêts étaient remplies d'arbres de teinture écarlate. Ces hommes se dirigent vers la gauche, trouvent les forêts, y pénètrent, coupent les bois et jettent à terre de magnifiques arbres d'un grand prix, jusqu'alors respectés. Les capitaines emplissent de bois de teinture écarlate toutes les cabanes des indigènes; ils veulent ainsi les mettre à l'abri jusqu'à ce qu'on puisse les embarquer. Pendant ce temps, l'adelantado, qui avait pris à droite, rencontra non loin de la rive du fleuve Naïba un puissant cacique nommé Beuchios Anacauchoa.[2] Il était alors en expédition et cherchait à soumettre les riverains du Naïba, ainsi que plusieurs autres caciques insulaires. La résidence de ce puissant souverain se trouve à l'extrémité occidentale d'Hispaniola. On la nomme Xaragua. C'est un pays montueux et âpre. Il est à trente lieues de distance du fleuve Naïba, mais tous les caciques dont le territoire est intermédiaire lui sont soumis. La contrée tout entière, du Naïba à l'extrémité occidentale, ne produit pas d'or. Anacauchoa, voyant que nos hommes posaient leurs armes et lui faisaient des signes pacifiques, prit un air accueillant, — était-ce par crainte ou par humanité ? on l'ignore, — et leur demanda ce qu'ils voulaient de lui. « Nous désirons, répondit l'adelantado,

1. Le Xaragua comprenait toute la côte occidentale de l'île jusqu'au cap Tiburon, et s'étendait au sud jusqu'à la petite île Beata.

2. La sœur de Beuchios se nommait Anacoana ou fleur d'or. C'était la veuve du redoutable Caonaboa. Quoique les Espagnols eussent causé la ruine de son mari, elle ne paraît pas avoir nourri contre eux des sentiments de vengeance. Elle était réputée dans toute l'île pour sa beauté et san talent à composer des *areytos*, ou ballades que les naturels chantaient en exécutant leurs danses. Cf. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. II, p. 147. — Emile Nau, *Histoire des caciques d'Haïti* (1854). — Herrera (III, 6), la nomme « la insigne Anacoana... muger prudente y entendida .. famosa heroina, etc. »

que tu payes un tribut, de même que les autres caciques, à mon frère l'amiral, qui commande au nom des rois d'Espagne. » — « Comment pouvez-vous me demander un tribut, répondit-il, puisque aucune des nombreuses provinces qui me sont soumises ne produit de l'or? » Il avait, en effet, appris que des étrangers en quête d'or étaient descendus dans l'île et ne se doutait seulement pas que nos hommes pussent demander autre chose que de l'or. « Nous n'avons pas la pensée, continua l'adelantado, d'imposer à qui que ce soit des tributs qui ne pourraient être facilement payés, ou que l'on ne rencontrerait pas dans la contrée : mais nous savons que le pays produit en abondance du coton, du chanvre et autres choses de ce genre. Nous demandons que tu nous donnes une partie de ces productions. » En entendant ces mots, le cacique prend un front joyeux, et, d'un air satisfait, promet de nous donner ce que nous lui demandons en aussi grande quantité que nous voudrons en prendre, puis il disperse son armée, et, après avoir envoyé des courriers à l'avance, sert lui-même de guide à l'adelantado jusqu'à sa résidence, située, comme nous l'avons dit, à une trentaine de lieues. Pendant tout ce trajet, ils traversèrent constamment des territoires de caciques soumis. Aux uns on imposait un tribut de chanvre, car ce chanvre est aussi bon que notre lin pour tisser les voiles de navires ; aux autres du pain, à ceux-ci du coton, selon la diversité des produits.

On arriva enfin à la résidence royale de Xaragua. Avant d'y pénétrer, les insulaires firent, d'après leurs usages, une réception triomphale à leur roi Beuchios-Anacauchoa et à nos hommes.[1] Entre autres spectacles, retenez ces deux traits de mœurs. Ils sont remarquables pour des peuplades nues et incultes. Quand ils s'approchèrent, une trentaine de femmes, toutes épouses du cacique, marchèrent à leur rencontre, d'après les ordres qu'elles avaient reçus, en dansant, en chantant et en poussant des cris. Elles étaient nues à l'exception des parties honteuses, que ces impudiques se contentent de couvrir par une ceinture de coton qui leur tombe sur les cuisses. Quant aux jeunes filles, cheveux

1. Cf. Ramusio, *Raccolte di viaggi*, III, 9.

épars sur leurs épaules, le front seulement ceint d'une bandelette, elles ne couvrent aucune partie de leur corps : figure, poitrine, seins, mains, le corps entier était nu, d'une blancheur un peu brune. Toutes étaient belles. On aurait cru voir ces splendides naïades ou ces nymphes des fontaines tant célébrées par l'antiquité. Tenant en mains des gerbes de palmes qu'elles portaient en exécutant leurs danses, qu'elles accompagnaient de chants, elles fléchirent les genoux, et les présentèrent à l'adelantado. Après être entrés dans le palais du roi, ils s'assirent à un festin préparé avec magnificence et selon leurs usages; ils réparèrent leurs forces. Quand arriva la nuit, chacun fut conduit, suivant son rang, par des serviteurs du cacique dans les maisons qui leur étaient assignées, et c'est dans ces lits suspendus que j'ai décrits ailleurs qu'ils trouvèrent enfin le repos.

Le lendemain nos hommes furent conduits à une maison qui leur servait de théâtre. On y assista à des danses et à des chœurs variés. Ensuite deux grandes troupes armées descendirent à l'improviste dans une large plaine. Le roi les avait mises en mouvement pour le plaisir des yeux et en guise de récréation. C'est ainsi qu'en Espagne on célèbre souvent des jeux troyens, c'est-à-dire des tournois. Les deux armées se rapprochèrent et engagèrent le combat avec autant d'animation que si elles avaient lutté pour défendre leurs richesses, leurs foyers, leurs enfants, l'empire ou la vie. Elles se mêlèrent avec tant d'impétuosité, à coups de javelots et de flèches, que, dans le court espace d'une heure, quatre soldats furent tués et plusieurs blessés. Le combat se serait prolongé, si, à notre prière, le roi n'avait donné le signal de déposer les armes. [1]

Le troisième jour, après avoir conseillé au cacique de planter dorénavant plus de coton sur les rives du fleuve, afin de pouvoir payer plus facilement le tribut imposé à chaque maison, l'adelantado revint à Isabella pour voir les malades et les navires commencés. Près de trois cents de ses hommes avaient succombé [2]

1. Cf. Las Casas, *Hist. Ind.*, I, 113.

2. Si les Espagnols étaient si malheureux, ils ne pouvaient accuser qu'eux-mêmes de leur détresse. Non seulement ils avaient tyrannisé les indigènes,

à diverses maladies; aussi était-il plein d'inquiétude et ne savait-il trop quelle résolution prendre. Tout lui manquait, non seulement pour soigner les malades, mais aussi pour les nécessités de la vie; aucun navire, en effet, n'arrivait d'Espagne. Afin de couper court à ses hésitations, il ordonna de répartir les malades entre les provinces et les citadelles érigées dans ces provinces. Voici quelles étaient ces citadelles en droite ligne d'Isabella à Saint-Domingue, c'est-à-dire du nord au midi : au trente-sixième mille après Isabella avait été construite l'Espérance ; vingt-quatre milles après l'Espérance, Sainte-Catherine ; vingt milles après Sainte-Catherine, Saint-Jacques ; vingt milles après Saint-Jacques a été érigée une place plus forte que les précédentes, car elle se trouvait au pied des monts de Cibao, dans une plaine très grande, fertile et peuplée. On l'appela la Conception. Entre la Conception et Saint-Domingue, l'adelantado bâtit une place plus forte encore. Elle était sur le territoire d'un souverain, auquel obéissaient plusieurs milliers de sujets. Les indigènes appelaient Bonana le village qui sert de résidence au cacique. L'adelantado voulut que la citadelle portât le même nom.

Après avoir distribué ses malades dans les citadelles ou aux environs, dans les maisons des indigènes, Barthélemy partit pour Saint-Domingue, et sur son chemin demanda aux caciques qu'il rencontra les tributs imposés. Il résidait à Saint-Domingue depuis quelques jours, lorsque se répand le bruit que tous les caciques voisins de la Conception sont désespérés de vivre sous notre domination et préparent leur défection. A la première nouvelle, l'adelantado part pour leur pays à marches forcées. Quand il s'en approcha, on sut que Guarionex [1] avait été désigné par tous les autres caciques pour prendre la direction suprême. Il s'était laissé séduire et circonvenir et avait à moitié consenti,

mais encore ils n'avaient pas travaillé la terre et avaient perdu leur temps à chercher de l'or.

1. Deux moines, Romain Pane (un hiéronymite) et Juan Borgonon (un franciscain), avaient entrepris la conversion de Guarionex. Ils se croyaient à la veille de réussir, mais celle des femmes du cacique qu'il préférait ayant été séduite par un Espagnol, il ne voulut plus entendre parler d'une religion qui tolérait de semblables trahisons, Las Casas, *Hist. Ind.*, I, 121.

bien qu'il eût déjà éprouvé et redoutât notre tactique et nos armes. Les caciques avaient résolu de lever à un jour déterminé environ quinze mille hommes, armés à leur façon, et de tenter de nouveau la fortune des combats. L'adelantado, après s'être entendu avec le commandant de la Conception et les autres soldats qu'il avait menés avec lui, se détermine à attaquer les caciques [1] alors qu'ils ne sont pas sur leurs gardes et résident encore dans leurs villages sans avoir rassemblé leurs soldats. Vers chaque cacique sont aussitôt envoyés des capitaines, qui les surprennent dans leur sommeil avant que leurs sujets dispersés se soient réunis, pénètrent dans leurs résidences, que ne protègent ni murs, ni fossés, ni retranchements, les attaquent, les prennent, les chargent de liens, et les conduisent, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre, à l'adelantado. Ce dernier s'était chargé de Guarionex comme étant le plus redoutable de ses adversaires. Il mit la main sur lui, à l'heure convenue avec ses lieutenants. Quatorze caciques furent ainsi cette nuit conduits prisonniers à la Conception. Peu après, deux de ceux qui avaient séduit et entraîné Guarionex et les autres caciques amis d'une révolution furent condamnés à mort. Guarionex et les autres furent relâchés, car l'adelantado [2] craignait que les indigènes, affectés par la mort de leurs caciques, n'abandonnassent leurs champs, ce qui aurait été pour les nôtres, à cause des semailles, le plus grave des dommages. Près de cinq mille de leurs sujets étaient accourus pour obtenir leur mise en liberté. Ils avaient déposé leurs armes. L'air fut ébranlé et la terre frémit des clameurs qu'ils poussèrent jusqu'au ciel. L'adelantado s'adresse alors à Guarionex et aux autres caciques, leur fait des promesses, des cadeaux, des menaces, et les engage à bien prendre garde de ne tenter à l'avenir aucune révolte. Guarionex fit un discours au peuple, où il vanta notre puissance, notre clémence à l'égard des coupables, et notre géné-

1. La conspiration fut découverte par hasard. Les Espagnols enfermés à la Conception la firent connaître à l'adelantado, qui prit ses mesures en conséquence. Cf. Herrera, *Hist. Ind.*, I, 3.

2. Cette habile politique de l'adelantado lui valut de nombreuses sympathies. Sans les troubles excités par Roldan, il est probable qu'il aurait réussi à pacifier l'île entière.

rosité vis-à-vis de ceux qui restaient fidèles. « Apaisez vos esprits, leur dit-il, et à l'avenir ne préparez et ne tramez rien contre les chrétiens; soyez plutôt à leur égard obéissants, obséquieux, serviables, à moins que vous ne préfériez subir des traitements qui vous rendront de plus en plus misérables. » Quand le discours fut achevé, les sujets de Guarionex le prirent sur leurs épaules dans un lit suspendu et le portèrent ainsi jusqu'au village où était sa résidence. Le pays tout entier se trouva pacifié en peu de jours.

Les Espagnols pourtant étaient inquiets et tristes. Ils étaient comme abandonnés sur une terre étrangère. Quinze mois s'étaient écoulés depuis le départ de l'amiral. Les vêtements et les vivres auxquels ils étaient habitués leur faisaient défaut: aussi marchaient-ils tristement, le visage baissé à terre. L'adelantado essayait, ainsi qu'il le pouvait, de leur donner de vaines consolations.

Sur ces entrefaites, Beuchios-Anacauchoa, tel était le nom du roi de cette province occidentale, le Xaragua, dont nous avons parlé plus haut, envoie des messages à l'adelantado pour le prévenir que le coton et les autres tributs que lui et ses sujets devaient payer étaient tout prêts. Barthélemy se prépare donc à partir, exécute le voyage, et est accueilli avec de grands honneurs par le cacique et par sa sœur. Cette femme, autrefois l'épouse de Caunaboa, roi de Cibao, jouissait dans le royaume de son frère d'autant de considération et de crédit que lui-même. Elle était, paraît-il, polie, spirituelle, et pleine de prudence. Instruite par l'exemple de son mari, elle avait persuadé à son frère d'obéir aux chrétiens, de les flatter, de leur plaire. Cette femme s'appelle Anacaona. Trente-deux caciques étaient rassemblés dans le palais d'Anacauchoa. Ils avaient apporté leurs tributs. Sans parler de ce qui était convenu, et afin de se concilier notre bienveillance, ils nous firent de nombreux cadeaux: pains de deux espèces, de racines et de grains; utias, c'est-à-dire lapins, très nombreux dans l'île; poissons, et, pour qu'ils ne fussent ni pourris, ni corrompus, ils les avaient cuits à l'avance; serpents, ceux-là mêmes qu'ils considèrent comme le manger le plus délicat, et qui ressemblent à des crocodiles. Nous les avons

décrits plus haut. On les appelle des *iguanes*.[1] Ils sont spéciaux à Hispaniola. Jusqu'alors aucun des nôtres n'avait osé en goûter, à cause de leur odeur qui inspirait non seulement de la répugnance, mais même des nausées. L'adelantado, attiré par les plaisanteries de la sœur du roi, se décida à mordre un morceau d'iguane. A peine cette chair succulente avait-elle pénétré de son parfum son palais et son estomac qu'il voulut en prendre à pleines bouchées. Désormais les Espagnols ne se contentèrent plus d'en goûter du bout des dents et en y touchant à peine. Ils en devinrent tous gourmands et ne parlaient de rien autre chose que de la suavité exquise de ces serpents. Ils les trouvaient bien supérieurs à nos paons, faisans ou perdrix. Si pourtant on les cuit comme on le fait chez nous des paons et des faisans, qu'on rôtit après les avoir enveloppés de lard, ils perdent leur bon goût. On les vide depuis la gorge jusqu'au ventre, on les lave, on les nettoie avec soin, on les roule en cercle, de façon à ce qu'ils ressemblent à un serpent qui dort replié sur lui-même, et on les met dans une marmite, dont la capacité est juste suffisante pour les recevoir. On met au-dessus un peu d'eau avec du poivre récolté dans l'île, on les serre, on allume sous la marmite un petit feu de bois odorant qui rend très peu de lumière. De leur ventre sort goutte à goutte un jus délicieux comme le nectar. Il n'y a point, raconte-t-on, de mets plus délectable que des œufs d'iguanes cuits à petit feu. Quand ils sont frais et servis chauds, ils sont suaves. Quand on les conserve quelques jours, ils sont encore délicieux. Mais voici assez de recettes culinaires ; passons à d'autres sujets.

L'adelantado fit remplir une cabane avec les tributs de coton que les caciques avaient envoyés, et il reçut d'eux la promesse de recevoir autant de pain qu'il voudrait. Il accepta leurs offres et les remercia. En attendant que le pain fût fabriqué dans les différents cantons et transporté à la résidence de Beuchios-Anacauchoa, roi de Xaragua, il envoya des messages à Isabella pour ordonner en son nom d'amener une des deux caravelles, dont il avait ordonné la construction. Il leur promettait de la renvoyer

1. Ce sont les prétendus serpents déjà signalés par l'amiral à Cuba.

chargée de pain. Les matelots, joyeux, s'empressent de faire le tour de l'île et d'arriver sur les rivages de Xaragua. La sœur de Beuchios-Anacauchoa, cette femme spirituelle, prudente, et de grand sens qu'on appelait Anacaona, la veuve de Caunaboa, dès qu'elle apprit que notre navire venait d'aborder aux rivages de sa patrie, persuade à son frère d'aller avec elle le visiter. Il n'y a, en effet, que six mille pas de distance entre le rivage et la résidence royale. On passa la nuit dans un village qui est au milieu du chemin, et où la reine gardait son trésor. Ce trésor ne consiste pas en or ou en argent, ni en perles, mais en ustensiles et en instruments pour les divers besoins de la vie, par exemple des sièges, des plats longs, des bassins, des chaudrons et des assiettes en bois très noir, brillant et poli ; tous ces objets sont fabriqués avec beaucoup d'art. Votre médecin Jean-Baptiste Élysée, ce savant distingué, pense que ce bois est de l'ébène. C'est à la confection de ces objets que les insulaires consacrent tout ce qu'ils ont d'ingéniosité naturelle. Ce sont des femmes qui les fabriquent dans une des îles qui dépendent d'Anacauchoa, à Ganabara, que vous verrez placée, si vous étudiez une carte, à l'extrémité occidentale d'Hispaniola ; ils représentent sur ces objets les fantômes qu'ils prétendent voir pendant la nuit, des serpents, des hommes, et tout ce qu'ils voient autour d'eux... Que réussiraient-ils donc à fabriquer, très illustre prince, s'ils avaient à leur disposition du fer et de l'acier ! Ils commencent, en effet, par attendrir au moyen du feu la partie interne de ces pièces de bois, puis ils les creusent et les travaillent avec des cailloux trouvés dans les fleuves. Anacaona donna à l'adelantado quatorze sièges et soixante vases en terre pour la table et la cuisine, puis quatre pelotes de coton tissé d'un poids énorme. Le lendemain, quand on fut arrivé au rivage où était situé l'autre village royal, l'adelantado fit approcher une barque de service tout équipée. Le roi, de son côté, ordonna de mettre à la mer deux barques ornées à leur mode, la première pour le transporter lui et ses familiers, la seconde destinée à sa sœur et à ses servantes : mais Anacoana ne voulut s'embarquer que sur le bateau de service, en compagnie de l'adelantado.

Ils approchaient du navire lorsque, à un signal convenu, on

tire le canon. La mer retentit comme lorsque gronde le tonnerre, l'air se remplit de fumée. Les insulaires tremblent, sont épouvantés, croient que cette détonation a mis en pièces la machine terrestre ; mais lorsque, s'étant tournés vers l'adelantado, ils le virent sourire, ils ne furent plus émus. Quand enfin plus près encore du navire résonnèrent les accords des fifres, des flûtes et des tambours, charmés par la douceur des sons, ils s'étonnent, ils admirent. Entrés dans le navire, quand ils l'eurent parcouru de la proue à la poupe, et qu'ils eurent visité avec soin le château d'arrière, le tillac et la cale, le frère et la sœur se regardèrent tous les deux et se turent. Leur étonnement était si profond qu'ils ne trouvaient rien à se dire. Occupés à cet examen, ils se promenaient dans le navire, lorsque l'adelantado ordonna de lever l'ancre, de détacher et de larguer les voiles, et de prendre la haute mer. Leur étonnement redoubla quand ils s'aperçurent que sans rames, sans déploiement de forces humaines, une masse aussi considérable volait si rapidement au-dessus de l'eau. Le vent favorable à cette manœuvre soufflait en effet de terre, mais ce qui les frappa le plus fut de voir qu'à l'aide de ce même vent le navire allait, puis revenait, tantôt à droite, tantôt à gauche, à la volonté du capitaine. Après les manœuvres, quand le navire fut chargé de pain, de racines et des autres présents, l'adelantado se sépara, non sans leur avoir à son tour fait des cadeaux, de Beuchios Anacauchoa, de sa sœur, de ses ministres et serviteurs des deux sexes ; tous étaient sous l'impression de leur visite et stupéfaits. Quant à lui, il reprit la route de terre et revint avec ses soldats à Isabella.

C'est là qu'on apprit qu'un certain Ximénès Roldan, [1] un ancien chef de mineurs et de goujats dont l'amiral avait fait son écuyer, et qu'il avait élevé au rang de chef de la justice, était rempli de mauvaises intentions à l'égard de l'adelantado. On sut en même temps que le cacique Guarionex, ne pouvant supporter plus longtemps l'insolence et les rapines de Roldan et des autres Espagnols laissés à Isabella, s'était, dans l'excès de son

1. Sur la conspiration de Roldan on peut consulter Herrera, déc. I, 3, 1. — Fernando Colomb, *Hist. de l'amiral*, 73.

désespoir, enfui avec ses familiers et un grand nombre de ses sujets jusque dans les montagnes qui, à dix lieues seulement à l'ouest d'Isabella, bordent la côte septentrionale. Ces montagnes et les habitants de ces montagnes portent le même nom : Ciguaia. Le cacique, chef souverain des caciques de la montagne, s'appelle Maiobanexios. Sa résidence se nomme Capronus. Ce sont des montagnes âpres, élevées, inaccessibles, rangées par la nature en formes d'arc, et plongeant jusqu'à la mer leurs extrémités. Entre les deux extrémités de la chaîne s'étale une belle plaine, arrosée par de nombreux fleuves qui prennent leur source dans ces montagnes. Les naturels sont féroces, belliqueux ; on croit qu'ils sont de la même race que les Cannibales. Toutes les fois, en effet, qu'ils descendent de leurs montagnes dans la plaine pour faire la guerre à leurs voisins, ils dévorent tous ceux qu'ils tuent. Guarionex se réfugia donc auprès de ce cacique des montagnes. Il lui apporta en présent beaucoup de ces objets qui manquent aux montagnards. Il lui raconta que les Espagnols ne lui auraient épargné ni mauvais traitements, ni humiliations, ni violences. Ni l'humilité ni la fierté ne lui avaient été du moindre secours auprès des Espagnols. Aussi venait-il à lui en suppliant, avec l'espoir d'être protégé et défendu contre les injustices de ces criminels. Maiobanexios lui promet aide et secours dans la mesure de ses forces.

L'adelantado s'empresse donc de revenir à la Conception. Il fait venir Ximénès Roldan,[1] qui rôdait à travers les villages des insulaires, suivi par ses complices. Il n'était qu'à environ douze milles. Barthélemy, très irrité, lui demande quelles sont ses intentions. Roldan lui répond avec impudence : « L'amiral ton frère est mort. Nous comprenons bien que nos souverains se soucient peu de nous. Si nous t'obéissons, nous mourons de faim, et nous sommes obligés de chercher dans l'île de mauvais aliments. D'ailleurs l'amiral m'a confié à moi aussi bien qu'à toi

1. Roldan avait échoué devant la forteresse de la Conception, défendue par Miguel Ballester, et devant la résidence de Guarionex, protégée par Garcia de Bauantes, mais il tenait campagne dans la Vega Real, et le commandant de la Maddalena, Diego de Escobar, s'était déclaré pour lui, ainsi que Adrien de Valdiviesso, deux des principaux colons.

le gouvernement de l'île; aussi sommes-nous résolus à ne plus t'obéir davantage. » A ces propos Roldan en ajouta d'autres tout aussi déplacés. L'adelantado aurait voulu pouvoir mettre la main sur lui, mais Roldan s'échappa, et il fut suivi par soixante-dix hommes, à la tête desquels il se rendit à l'occident de l'île, dans le Xaragua. Ainsi qu'en témoignait l'adelantado à son frère, ils ne respectèrent plus rien et se mirent à violer, à voler, à massacrer.

Pendant que l'île était ainsi bouleversée, les rois d'Espagne accordaient enfin [1] à l'amiral huit navires. Colomb en faisait aussitôt partir deux de Cadix consacrée à Hercule. Ils étaient chargés de vivres et destinés à l'adelantado. Ces deux navires abordèrent par hasard dans ces contours occidentaux de l'île où se trouvaient Ximénès Roldan et ses complices. Il les séduisit en leur promettant de fraîches jeunes filles au lieu des travaux de la terre, des voluptés au lieu de fatigues, l'abondance à la place de la famine, et du repos au lieu de fatigues et de veilles. Pendant ce temps Guarionex, qui avait assemblé une troupe de partisans, opérait de fréquentes descentes dans la plaine, tuait nos amis et tous les chrétiens qu'il surprenait, ravageait les campagnes, dispersait les laboureurs et détruisait les villages. Quant à Roldan et à ses complices, bien qu'ils n'ignorassent pas que l'amiral allait arriver d'un jour à l'autre, comme ils avaient attiré à eux l'équipage des deux navires envoyés à l'avance, ils ne redoutaient plus rien.

C'est ainsi que le malheureux adelantado, au milieu de ces misères, attendait d'un jour à l'autre l'arrivée de son frère. L'amiral, [2] en effet, quitta le rivage de l'Espagne avec le reste de l'escadre, mais il ne se dirigea pas droit sur Hispaniola. Il prit d'abord la direction du midi. Ce qu'il a fait dans cette nouvelle traversée,

1. Sur les préparatifs de l'expédition, voir Gaffarel, *Les Contemporains de Colomb*, p. 185.

2. On peut consulter sur le troisième voyage de Colomb: 1° *Relation aux rois catholiques et Journal de bord de l'amiral*, résumés par Las Casas ; 2° *Lettre de Colomb à la nourrice de l'infant don Juan* ; 3° *Relation de Bernaldo de Ibarra sur la découverte de la Trinité ;* 4° *Lettre de Simone Verde à Mateo Cini de Florence ;* 5° *Trois lettres d'Angelo Trivigiano à Malipiero ;* 6° *Enquête du fiscal lors du procès de 1515*, Navarrete, III, § 69 ; 7° Oviedo, *Historia general de las Indias*, liv. III, 2, 4.

les mers et les terres qu'il a visitées, les contrées inconnues qu'il a découvertes, je vais le raconter. Quant à la suite des révoltes et des désordres, je l'exposerai tout au long à la fin du livre suivant. Portez-vous bien.

CHAPITRE SIXIÈME

Au cardinal Louis d'Aragon.

Le troisième jour des calendes[1] de juin 1498, Colomb part de Barrameda, port situé à l'embouchure du Guadalquivir, non loin de Cadix. Il avait avec lui huit navires lourdement chargés.[2] Il se détourna de sa route habituelle[3] à travers les Canaries, à cause de certains pirates français qui l'attendaient au passage. Au sept cent vingtième mille à gauche des Fortunées, il rencontra Madère, située à quatre degrés plus au sud que Séville. A Séville, en effet, le pôle s'élève au trente-sixième degré, d'après le rapport des matelots, et à Madère seulement au trente-deuxième. La première station fut donc à Madère. C'est de cette île qu'il envoya directement à Hispaniola cinq[4] de ses navires chargés de vivres; il ne garda pour lui qu'un navire ponté, et deux caravelles marchandes. Il se lança droit au midi, pour atteindre la ligne équinoxiale afin de la suivre dans la direction de l'ouest et de faire

1. 30 mai 1498. L'amiral avait avec lui six et non huit navires. Cf. Herrera, ouvr. cit., I, 3, IX. — Fernand Colomb, ouvr. cit., § 65.

2. Colomb avait eu grand'peine à recruter ses équipages. Il avait fallu l'autoriser à transporter des criminels pour remplacer les engagés volontaires qui ne se présentaient pas. Cf. Navarrete, II, 231, 233, 237.

3. L'amiral voulait ainsi se conformer aux indications de son ami, le négociant catalan Jayme Ferrer, qui lui conseillait de chercher le continent asiatique en prenant la direction du sud-ouest plutôt que celle de l'ouest. Cf. Navarrete, II, 113.

4. Erreur de Martyr. L'amiral ne détacha que trois de ses navires, commandés par Pedro de Arana, Jean-Antoine Colomb et Alonzo Sanchez de Carvajal.

de nouvelles découvertes, en laissant à sa droite et au nord Hispaniola. On rencontra dans ce voyage les treize îles Hespérides.[1] Elles appartiennent aux Portugais, et, sauf une, sont inhabitées. On les appelle les îles du Cap-Vert. Elles ne sont éloignées que de deux journées de navigation de la partie occidentale de l'Ethiopie intérieure. Les Portugais ont donné à l'une d'entre elles le nom de Bona[2] Vista. Chaque année de nombreux lépreux se guérissent de leur maladie en mangeant les tortues de cette île. Comme la température y était fort mauvaise, l'amiral s'éloigna au plus vite de l'archipel, et poussé par l'africus, vent intermédiaire entre le vent du nord et celui de l'ouest, navigua quatre cent quatre-vingt mille pas. Les calmes plats et les ardeurs du soleil, car on était au mois de juin, le firent, d'après son rapport, tellement souffrir que peu s'en fallut que ses navires ne prissent feu. Les cercles[3] des tonneaux craquaient et se rompaient, l'eau s'écoulait. Les hommes ne pouvaient supporter cette chaleur. Le pôle n'était plus alors qu'à la hauteur de cinq degrés. Des huit jours pendant lesquels il eut à supporter ces souffrances, le premier seul fut serein, et les autres nuageux et pluvieux, mais ils n'en furent pas moins étouffants. Aussi se repentit-il plus d'une fois de s'être engagé dans cette région.

Après huit jours passés dans ces angoisses et ces souffrances s'éleva un vent du sud-ouest très propice. L'amiral se laissa porter par ce vent droit vers l'occident, et trouva sous ce parallèle d'autres étoiles dans le ciel, et une température plus agréable. Tous ses hommes, en effet, s'accordent à dire qu'après trois jours de marche dans cette direction l'air s'était rafraîchi. L'amiral affirme que dans la région des calmes plats et des chaleurs torrides son navire avait toujours gravi le dos de la mer, de même qu'en gravissant une haute montagne on semble se rap-

1. L'escadre n'arriva aux îles du Cap Vert que le 22 juin.

2. Bonavista, ou plus exactement Boavista, servait de refuge aux lépreux portugais.

3. Relation de Colomb : « Y entre en tanto ardor y tán grande que crei que se me quemasen los navios y gente, que todo de un golpe vino a tan desordenado, que no habio persona que osasse descender debajo decubierta a remediar la vasija y mantenimientos. »

procher du ciel; et pourtant il n'avait aperçu aucune terre à l'horizon.

Enfin, la veille des calendes de juillet,[1] du haut de la hune du plus grand navire, un guetteur annonça, en poussant des cris de joie, qu'il venait de découvrir trois monts très élevés. Il engage ses compagnons à ne pas perdre courage. Ils étaient, en effet, dans la tristesse, non seulement parce qu'ils avaient été brûlés par le soleil, mais aussi parce que l'eau leur manquait ; les tonneaux qui, à cause de l'extrême chaleur, s'étaient rompus, avaient laissé échapper l'eau par leurs fissures. Pleins de joie, ils s'approchent ; mais, lorsqu'ils furent sur le point d'aborder, ils ne purent toucher terre, et pourtant ils apercevaient dans le voisinage un port qui paraissait d'ailleurs commode, mais la mer était parsemée[2] d'écueils. Du haut des navires, les Espagnols s'aperçurent que le pays était habité et bien cultivé, car ils découvraient des jardins très bien aménagés et des vergers ombragés. Les herbes et les arbres, imprégnés de la rosée du matin, leur envoyaient de suaves exhalaisons.

A vingt milles de là, l'amiral trouva un port assez bien disposé pour abriter les navires, mais aucun cours d'eau ne s'y jetait. Il s'avança donc plus loin et découvrit enfin un port très convenable pour la réparation des vaisseaux, et aussi pour le renouvellement des provisions d'eau et de bois. Il nomma cette terre Punta Arena.[3] Il n'y avait pas trace d'habitation dans les environs du port, mais on trouva de très nombreux vestiges d'animaux, semblables à ceux des chèvres. On trouva même le cadavre d'un de ces animaux, qui ressemblait beaucoup à une chèvre.

1. Ce fut le 31 juillet que le matelot Alonzo Perez Nizzardo signala les trois montagnes de l'île qui fut nommée par Colomb la Trinité, Navarrete, I, 398. L'amiral avait fait vœu de donner ce nom à la première terre qu'on découvrirait. Les chroniqueurs contemporains ont été frappés de la coïncidence qui existait entre le vœu de l'amiral et les trois montagnes de l'île. Voir Fernando Colomb, 565. — Oviedo, III, 3. — Herrera, I, 7.

2. Voir Dauxion-Lavaysse, *Voyage aux îles de Trinitad, Tabago, la Marguerite et diverses parties de Venezuela.*

3. D'après d'autres écrivains, l'amiral aurait nommé ce pays Tierra de Gracia.

Le lendemain, on aperçut de loin un canot qui portait vingt-quatre hommes, tous jeunes, élégants, d'une haute stature. Ils étaient, sans parler d'arcs et de flèches, armés de boucliers, ce qui n'est point la coutume des autres insulaires. Leurs cheveux sont allongés, plats et séparés sur le front, comme à la mode espagnole. Ils couvraient leurs parties honteuses de bandelettes de coton aux couleurs variées ; pour le reste du corps, ils étaient nus.

L'amiral [1] fut d'avis que cette terre se rapprochait plus du ciel que les autres contrées situées sous le même parallèle, et elle s'éloigne des épaisses vapeurs que dégagent les vallées et les marais dans les mêmes proportions que les cimes élevées des hautes montagnes s'écartent des vallées profondes. Bien que Colomb affirme que, dans toute cette navigation, il ait, sans en dévier, suivi les parallèles de l'Ethiopie, il existe cependant entre les naturels des deux continents, à savoir l'Ethiopie et les îles, de grandes différences physiques. Les Ethiopiens, en effet, sont noirs ; ils ont les cheveux crépus et laineux, et non pas épars. Ces indigènes sont, au contraire, blancs. Ils ont les cheveux longs, allongés et blonds. Quelle est la cause de ces grandes différences, je l'ignore. C'est la disposition de la terre plutôt que l'état du ciel qui doit amener cette variété. Aussi bien ne savons-nous pas que la neige tombe et persiste dans les montagnes de la zone torride, et que, dans des contrées septentrionales très éloignées de cette zone, les habitants sont accablés par de grandes chaleurs ?

L'amiral, afin d'attirer les naturels qu'on avait rencontrés, leur fit présenter des miroirs, des vases d'airain polis et brillants, des sonnettes et autres bagatelles de ce genre ; mais plus on les appelait, plus ils craignaient qu'on ne leur tendît un piège, et se retiraient. C'était pourtant avec une admiration sincère que, d'un œil fier, ils regardaient nos hommes, leurs instruments et les navires, mais ils ne quittaient pas leurs rames. L'amiral,

1. L'amiral était, en effet, sur la voie d'une grande découverte cosmographique, le renflement de l'équateur ; mais il ne sut pas dégager la formule scientifique et se perdit dans d'étranges hypothèses.

voyant qu'il ne pouvait les attirer à lui par des cadeaux, ordonne alors de jouer du tambour et des flûtes dans la cale du plus grand navire, de chanter et de danser en chœur. Il espérait que la douceur des chants et de ces sons inconnus les adoucirait, mais les jeunes gens s'imaginaient que les nôtres chantaient ainsi dans la cale pour se préparer au combat. En un clin d'œil, ils laissent les rames, arment de flèches leurs arcs, protègent leurs bras avec des boucliers, et tout prêts à lancer leurs traits, qu'ils dirigent contre nous, attendent pour comprendre la signification de ces chants. Les nôtres, de leur côté, s'approchent peu à peu et tâchent de les entourer; mais les indigènes s'éloignèrent du vaisseau amiral, et, se fiant à leur adresse de rameurs, se rapprochèrent tellement d'un de nos plus petits navires, qu'on pût de la poupe donner au pilote du canot un sayon et à un autre chef un bonnet. Ils font entendre par signes au capitaine du navire qu'il descende à terre, afin de pouvoir s'entendre avec lui plus commodément; mais quand ils voient que ce capitaine se rapproche du vaisseau amiral pour demander l'autorisation de débarquer, soupçonnant une ruse, ils sautent à la hâte dans leur canot, et s'enfuient plus rapides que le vent.

Non loin de cette île, et toujours à l'occident, l'amiral raconte qu'il a trouvé un courant impétueux[1] d'orient en occident. Ce courant était d'une telle force qu'il ne le cédait pas en violence à un vaste torrent tombant du haut d'une montagne. Il avoue n'avoir jamais couru un aussi grave danger, depuis qu'il a commencé à naviguer dans son jeune âge. S'avançant comme il le put à travers ces flots enragés, il découvrit un détroit long de huit milles. On aurait dit l'entrée d'un très grand port. Le courant se précipitait vers ce détroit. Il l'appela la Bouche du Dragon, et donna à l'île opposée à la Bouche du Dragon le nom de

1. Colomb se trouvait alors près de l'embouchure de l'Orénoque, pris entre le courant du fleuve et les vagues de la mer. Il écrit dans son journal : « Tout à coup je vis la mer sous la forme d'une colline aussi haute que le navire avancer lentement du sud vers les caravelles. Au-dessus de cette élévation, un courant arrivait avec un fracas épouvantable. Je ne doutai point que nous ne fussions au moment d'être engloutis, et aujourd'hui encore j'éprouve à ce souvenir un grand saisissement douloureux. »

Margarita.[1] Du détroit sortait un autre courant aussi considérable, mais d'eaux douces qui entraient en lutte avec les eaux salées : en sorte que, entre les deux courants, s'élevait une sorte de combat terrible. L'amiral réussit pourtant à entrer dans un golfe, dont il reconnut que les eaux étaient potables et agréables. L'amiral m'a raconté quelque chose de plus singulier, qui m'a été confirmé par les compagnons de son voyage, tous dignes de foi, lorsque je les ai interrogés avec soin sur les détails de leur navigation ; c'est qu'il a navigué pendant vingt-six lieues, c'est-à-dire pendant cent quatre-vingt mille pas, à travers des eaux toujours douces, et que plus il s'avançait vers l'ouest, plus ces eaux devenaient douces.[2] Il arriva enfin en vue d'une très haute montagne, qui n'était habitée dans sa partie orientale que par une multitude de singes à longue queue. Tout ce côté de la montagne est âpre : c'est pour cela que les hommes ne l'habitent pas. Pourtant ceux qu'on envoya à terre en reconnaissance ont rapporté qu'ils avaient trouvé presque tout le pays cultivé, et les champs ensemencés ; mais nulle part d'habitants ou de cabanes. C'est ainsi que nos paysans s'éloignent souvent des fermes ou des maisons qu'ils habitent pour aller faire des semailles. Sur le revers occidental de la montagne s'étalait une large plaine. Les Espagnols s'en approchent avec plaisir et jettent l'ancre dans un large fleuve.[3]

Dès que les indigènes connurent le débarquement, sur leurs

1. La Margarita est à 25 kil. N. de la côte de Venezuela prise à la péninsule d'Araya. Elle se compose de deux terres réunies par un isthme sablonneux. Elle appartient au Venezuela.

2. Les eaux de l'Orénoque adoucissent, en effet, les eaux de la mer à une distance considérable. Cf. Gumilla, *Orinoco illustrado*, 1741. — Michelena y Rojas, *Exploracion oficial desde el norte de la America del Sur*, 1867. — Robert Schomburgk, *Reisen in Guiana und Orinoko*, 1835-1841. — Sur le nombre et la nomenclature des bouches de l'Orénoque, on peut consulter Humboldt, *Relation historique*, VIII, 379, et Codazzi, *Resumen de la geografia de Venezuela*.

3. Ce fut à cinq lieues au sud-ouest de la pointe Pena, que les compagnons de Colomb foulèrent pour la première fois le sol américain. L'amiral était malade et ne quitta point son bord. Il envoya son capitaine de pavillon, Pedro de Torreros, prendre possession en son nom. Voir les dépositions de cinq témoins oculaires lors du procès de 1515, Navarrete, III, 569.

côtes, d'une race inconnue, ils s'empressèrent autour des nôtres, sans la moindre crainte, et désireux de nous examiner. On apprit d'eux, par signes, que cette terre se nommait Paria,[1] qu'elle était fort grande et que plus elle s'étendait à l'ouest, plus la population augmentait. L'amiral fit monter à son bord quatre indigènes et continua à suivre la direction de l'ouest. Par la douceur de la température, le charme du pays, le grand nombre des habitants qu'on rencontrait chaque jour en voyage, les Espagnols conjecturent que ce pays est fort important. En quoi ils ne se trompaient pas, comme nous le démontrerons, quand le moment sera venu.

Un jour que le soleil n'était pas encore levé, mais que l'aurore était proche, attirés par la suavité de la région, dont les bois leur envoyaient à bord de délicieuses odeurs, ils se rapprochent de terre. Ils y découvrent une multitude d'habitants plus considérable que partout ailleurs ; et, comme nous nous rapprochions encore du rivage, des envoyés vinrent, au nom du cacique de cette terre, prier l'amiral de descendre à terre et de ne rien craindre. Colomb refusa, mais alors, dans le désir de nous voir, ils affluent autour de nos vaisseaux, montés sur leurs barques. La plupart d'entre eux portaient au cou et au bras des colliers et des bracelets d'or et de perles indiennes. Ils en avaient aussi communément que chez nous les femmes ont des bijoux en verre. Interrogés sur la provenance de ces perles, ils répondirent en montrant du doigt le rivage voisin. En tordant et en remuant leurs mains et leurs lèvres, ils paraissaient dire qu'on ne faisait point chez eux grand cas des perles. Ils semblaient même insinuer que, si les Espagnols restaient avec eux, ils leur donneraient des corbeilles pleines de perles. Mais les provisions que l'amiral destinait à Hispaniola commençaient à se gâter. L'amiral résolut de remettre à un autre moment plus favorable cette opération commerciale. Il envoya pourtant à terre deux barques de service, chargées de soldats, qui devaient, par voie

1. D'après Crevaux « le mot *paria* désigne l'arc des sauvages et le bois très dur dont il est formé (*amanoa guianensis*). La côte du Paria doit son nom à ce que les indigènes y trouvaient le bois qui sert à la fabrication des arcs. »

d'échange, rapporter quelques rangs de perles et en même temps examiner tout ce qu'ils pourraient apprendre sur les hommes et les choses.

Les indigènes accueillirent les Espagnols avec empressement et gaieté. Le nombre de ceux qui entouraient nos hommes comme s'ils examinaient une merveille était considérable. Les premiers qui s'avancèrent furent deux personnages importants, car ils étaient suivis par le reste de la foule. Le premier était âgé, le second plus jeune. On suppose que c'étaient le père et son futur successeur. Quand les saluts furent échangés de part et d'autre, les Espagnols furent amenés à une maison ronde, dont est voisine une grande place. On apporte de nombreux sièges en bois très noir, travaillé avec un art étonnant. Quand les chefs espagnols et indigènes se furent assis, s'approchèrent des serviteurs portant les uns des mets, les autres des boissons. Ils ne mangent que des fruits, mais ils sont d'une grande variété et diffèrent tout à fait des nôtres. Quant aux boissons, il y en a de blanches et de rouges. On ne les extrait pas de raisins, mais de divers fruits que l'on comprime. Elles ne sont point désagréables. Quand les Espagnols eurent pris un repas près du vieux chef, le plus jeune les conduisit dans son habitation privée. Hommes et femmes s'y pressaient en grand nombre, mais toujours séparés les uns des autres.

Les indigènes des deux sexes ont le corps blanc, comme nous l'avons nous-mêmes, sauf pourtant ceux qui passent leur vie au soleil. Ils sont doux et hospitaliers, et n'ont pas de vêtements ; mais ils couvrent pourtant leurs parties honteuses de bandelettes de coton de diverses couleurs. Ils avaient tous soit un collier, soit des bracelets d'or et de perles, plusieurs portaient à la fois des colliers et des bracelets, comme nos paysans portent des bijoux de verre. Quand on leur demandait d'où provenait l'or qu'ils portaient, ils indiquaient du doigt que c'était dans un pays de montagnes, mais ils paraissaient dissuader nos hommes de s'y rendre, car ils faisaient comprendre par leurs gestes et leurs signes que les habitants de ces montagnes étaient anthropophages. On n'a pas bien compris s'ils voulaient parler de Cannibales ou de bêtes sauvages. Ils étaient fort ennuyés de voir

que nous ne pouvions pas les comprendre et qu'ils ne se faisaient pas comprendre de nous. Quand revinrent à bord, à trois heures de l'après-midi, avec quelques rangs de perles, ceux qu'on avait envoyés à terre, on leva l'ancre. L'amiral ne put prolonger son séjour à cause des provisions dont il était chargé, mais il a l'intention, après avoir arrangé les affaires à Hispaniola, de revenir sous peu de jours. Ce fut un autre qui eut tout le bénéfice de cette belle découverte.

En effet, à la marche de l'amiral s'opposèrent le peu de profondeur de cette mer et les nombreux courants qui, dans leurs assauts répétés, toutes les fois que se levait le vent, endommageaient les vaisseaux un peu grands. Aussi, pour éviter les dangers de ces hauts-fonds, l'amiral envoyait-il en avant, et en quelque sorte en reconnaissance, la plus légère de ses caravelles. Elle n'avait besoin que de peu de fond, et elle essayait le chemin grâce à des coups de sonde répétés. Les autres vaisseaux suivaient. On se trouvait alors dans le Cumana et le Manacapana : ce sont des provinces de la vaste région de Paria. On suivit la côte de ces provinces pendant deux cents milles. Plus loin, à une distance de soixante lieues, commence un autre pays, le Curiana. Comme l'amiral avait déjà parcouru de grands espaces, il conjectura qu'il avait en face de lui une île, et que, s'il continuait à suivre la direction de l'ouest, il ne pourrait jamais reprendre celle du nord pour rejoindre Hispaniola. Ce fut alors qu'il arriva à l'embouchure d'un fleuve qui avait trente coudées de profondeur, et une largeur inusitée : vingt-huit lieues, à ce qu'il prétend. Un peu plus loin, toujours dans la direction de l'occident, mais un peu plus au midi, car il se conformait à la disposition du littoral qu'il longeait, l'amiral pénétra dans une mer d'herbes. Les graines qui surnageaient ressemblaient aux baies du lentisque. L'épaisseur de ces herbes empêchait les navires d'avancer.

L'amiral prétend que, dans toute cette région, le jour a constamment une longueur égale à celle de la nuit. Le pôle Arctique s'y élève, comme dans le Paria, à cinq degrés au-dessus de l'horizon, et tous les rivages de la contrée découverte sont sur le même parallèle. Il donne également sur les différences que pré-

sente le ciel des détails qui me semblent tellement en contradiction avec les théories astronomiques que je veux en dire quelques mots. Il est prouvé, très illustre prince, que cette étoile polaire que nous appelons Tramontane, n'est pas exactement le point de la voûte céleste par lequel passe l'axe terrestre. Pour s'en rendre facilement compte, on n'a, lorsque se lèvent les étoiles, qu'à fixer par une étroite ouverture l'étoile polaire elle-même. Si on la fixe de nouveau par la même ouverture à la dernière veille, lorsque l'aurore chasse les étoiles, on verra qu'elle a changé de place. Mais comment peut-il se faire que, dans ces pays nouvellement découverts, elle s'élève au premier crépuscule de la nuit, et au mois de juin, seulement de cinq degrés au-dessus de l'horizon, et que, lorsque les étoiles disparaissent et que se lève le soleil, elle soit, pour le même observateur, au quinzième degré? Je n'y comprends rien, et j'avoue que les raisons que donne l'amiral ne me plaisent nullement et en aucune façon. D'après ses conjectures, en effet, le globe terrestre n'est pas absolument sphérique, mais, quand il fut créé, une sorte d'éminence se dressa sur sa partie convexe, [1] en sorte qu'il ne ressembla pas à une balle à jouer ou à une pomme, mais plutôt à une poire, et le Paria serait justement cette partie élevée qui se rapproche le plus du ciel. Aussi n'a-t-il cessé d'affirmer que le paradis terrestre est situé au faîte de ces trois montagnes que le guetteur du haut de la hune découvrit de si loin, comme nous l'avons raconté. Quant à cette masse impétueuse d'eaux douces, qui lutte contre le flux de la mer pour sortir du golfe et du détroit dont nous avons parlé, il prétend [2] que ce courant est for-

1. Telle est, en effet, la singulière hypothèse de Colomb. Il attribuait à cette prétendue forme les variations de l'aiguille aimantée et la déviation de l'étoile polaire, qui semblait décrire dans les cieux un cercle considérable quand on la regardait de plus haut et moins obliquement. Navarrete, I, 302, 4, 7, 8, 10. Remarquons néanmoins que, s'il comparait le monde à une poire, c'était à une poire ronde (pelota muy redonda), excepté dans la partie adhérente au pédicule (salvo all dunde tiene el pezon), et il ajoutait que ce renflement du sol procédait de loin et était amené par une progression insensible, ce qui est la vérité.

2. Remarquer que Colomb n'a jamais émis qu'une hypothèse au sujet de l'emplacement du Paradis terrestre. Il a grand soin de dire que « adonde ne

mé par les eaux qui roulent en cascades du haut de ces mêmes montagnes. Mais tout ceci est bien hypothétique. En voilà assez. Revenons à l'histoire dont nous nous sommes écartés.

Se voyant arrêté, contre toute attente, dans ce vaste golfe, et craignant de ne pas trouver de sortie au nord qui lui permit de se diriger vers Hispaniola, l'amiral retourne[1] par le même chemin qu'il avait déjà suivi, et se dirige au nord de cette terre et à l'est vers Hispaniola. Ceux des navigateurs qui, plus tard, ont exploré ce pays avec plus de soin, veulent que ce soit le continent indien,[2] et non Cuba comme le pensait l'amiral. Car il ne manque pas de marins[3] qui prétendent avoir fait le tour de Cuba. Sont-ils dans le vrai, ou bien ne cherchent-ils que l'occasion de satisfaire leur jalousie contre l'auteur d'une si grande découverte, je n'ai pas à me prononcer à ce sujet. Le temps décidera, c'est le seul juge en qui réside la vérité. Aussi bien l'amiral ne discute pas sur la question de savoir si oui ou non le Paria est un continent. Pour lui, il pense que oui. Paria est situé au sud d'Hispaniola, à huit cent quatre-vingt-deux mille pas. Tel est le compte de Colomb. Ce fut le troisième jour des calendes de septembre de l'année 1498 qu'il aborda dans cette île,

puede llegar nadie, salvo por voluntad divina. » Tous les contemporains ont pensé de même. Vespucci écrivait que le paradis, s'il existe quelque part dans le monde, doit se trouver dans ces parages, « se nel mundo e alcun paradiso terrestre. »

1. Dans son voyage de retour, Colomb signala les îles de Tabago, Grenade, Margarita, Cubagua, où il fit ample provision de perles.

2. Colomb avait pourtant la vague intuition de la découverte d'un continent. N'écrivait-il pas aux rois d'Espagne : « Y creo esta tierra ques agora mandaron descubrir Vuestras Altezas sea grandissima. »

3. On a trop oublié les voyageurs contemporains de Colomb. Bon nombre d'entre eux avaient fait d'importantes découvertes. C'est ainsi que, très probablement. on avait déjà reconnu que Cuba était une île. La phrase de Martyr est caractéristique : « Neque enim desunt qui se circuisse Cubam audeant dicere. » Un de ces découvreurs fut sans doute Amerigo Vespucci, qui, de concert avec Yanez Pinzon et Juan Dias de Solis, aurait, dès l'année 1497, visité et par conséquent découvert les côtes du Honduras, du Yucatan, du Mexique, du Texas et de la Floride. Cf. Varnhagen, *Vespucci, son caractère, ses écrits, sa vie et ses navigations*, 1865. — *Id.*, *Le premier voyage de Vespucci définitivement expliqué dans ses détails*, 1862. — Gaffarel, *Les contemporains de Colomb*.

très désireux de revoir ses soldats et son frère qu'il y avait laissés. Mais, ainsi qu'il arrive d'habitude dans les affaires humaines, à toutes ces circonstances favorables, douces, joyeuses, la fortune mêla un germe d'amertume ; et ce sont les discordes intestines qui vinrent gâter tout son bonheur.

CHAPITRE SEPTIÈME

Au cardinal Louis d'Aragon.

A peine débarqué à Hispaniola, l'amiral trouva tout en désordre, au delà de ce qu'on aurait pu craindre, et la situation fort compromise. Roldan, qui avait profité de son absence pour se séparer de son frère, et qu'enorgueillissait la multitude qui s'était déclarée en sa faveur, non seulement résolut de ne pas se rendre auprès du chef qui jadis avait été son maître et l'avait élevé de ses propres mains, mais encore commença à l'accabler d'injures et écrivit aux rois des horreurs contre les deux frères. L'amiral, de son côté, dépêcha des messages aux rois pour les informer de la révolte et les prier en même temps de vouloir bien lui envoyer des soldats qui l'aideraient à comprimer la révolte et à punir les coupables en proportion de leurs délits. Roldan et ses complices se plaignaient gravement de Colomb et de l'adelantado. C'étaient, d'après eux, des hommes injustes, des impies, des ennemis du sang espagnol, qu'ils répandaient à profusion. Ils se plaisaient, sous de futiles prétextes, à torturer, à étrangler, à décapiter, à faire mourir de diverses façons; c'étaient des ambitieux, des envieux, des orgueilleux, des tyrans intolérables. Aussi les avaient-ils évités comme on fui des bêtes sauvages qui aiment le sang, et comme on fuit également des ennemis de la royauté. On avait, en effet, découvert que les deux frères ne pensaient et ne songeaient à rien autre chose qu'à usurper le gouvernement des îles. [1] On s'en était aperçu en bien des circons-

1. Cf. Las Casas, *passim*.

tances, mais surtout par ce fait qu'ils ne permettaient à personne, sinon à leurs familiers, d'aller ramasser de l'or dans les mines. L'amiral, de son côté, en demandant aux rois des renforts qui lui permettraient de traiter ces révoltés selon leurs mérites, ajoutait que ces hommes, qui osaient le charger ainsi, étaient couverts de méfaits et de crimes, débauchés, voleurs, séducteurs, ravisseurs, vagabonds. Ils ne respectaient rien, ne tenaient compte de rien, étaient parjures, menteurs, déjà condamnés par les tribunaux ou redoutant d'y comparaître pour leurs nombreux délits. Ils avaient fait bande à part, et mêlant le viol aux rapines, paresseux, gourmands, ne songeant qu'à dormir ou qu'à faire la fête. Ils n'épargnaient personne. Eux qui avaient été menés à Hispaniola pour y faire l'office de mineurs ou de goujats, maintenant ils ne s'éloigneraient pas d'un stade de leur maison en marchant à pied. Ils se font transporter à travers toute l'île, comme s'ils étaient des édiles curules, sur les épaules des malheureux indigènes. En manière de jeu et pour ne pas perdre l'habitude de verser le sang, voici comment ils exercent la force de leurs bras. Ils tirent leurs épées et s'amusent à trancher d'un seul coup la tête d'innocentes victimes. Celui qui avait réussi à jeter à terre le plus rapidement, et d'un seul coup, la tête d'un misérable insulaire était proclamé le plus brave et était le plus honoré. Telles étaient les accusations réciproques qui séparaient l'amiral et les partisans de Roldan, sans parler de beaucoup d'autres imputations.

Pendant ce temps l'amiral, qui voulait arrêter les dangereuses attaques des tribus de Ciguana, révoltées sous le commandement de Guarionex, envoya contre elles son frère l'adelantado avec quatre-vingt-dix fantassins et quelques cavaliers. Il est vrai de dire que près de trois mille insulaires qui avaient eu à souffrir des incursions des gens de Ciguana et étaient leurs ennemis jurés, s'étaient joints aux Espagnols. L'adelantado conduisit sa troupe jusqu'à la rive d'un grand fleuve qui arrose la plaine située entre la mer et les deux extrémités des monts de Ciguana. Nous en avons déjà parlé. On surprit deux espions des ennemis cachés dans les broussailles. L'un d'eux se jeta à la mer, et, traversant le fleuve à son embouchure, parvint à s'enfuir auprès des siens. L'autre fut pris. On sut par lui que six mille naturels

de Ciguana étaient cachés dans la forêt au-delà du fleuve, et qu'ils se disposaient à attaquer les Espagnols quand ils franchiraient le fleuve. C'est pour cela que l'adelantado monta sur la rive opposée, cherchant un gué pour le passage. Il le trouva bientôt dans la grande plaine. Les Espagnols s'apprêtaient à franchir le fleuve lorsque les gens de Ciguana, poussant tous ensemble d'horribles cris, sortent de la forêt en épais bataillons. Leur aspect est redoutable et repoussant. C'est ainsi que marchent au combat les Thraces et les Agathyrses peints et tachetés. Ces indigènes, en effet, se teignent depuis le front jusqu'aux genoux avec des couleurs noires et écarlates, qu'ils tirent de certains fruits semblables à des poires, et qu'ils entretiennent avec grand soin dans leurs jardins. Leur chevelure se hérisse en mille coiffures étranges, car leurs cheveux sont longs et noirs, et, si la nature s'y refuse, ils recourent à l'art. On aurait dit des fantômes qui sortaient des cavernes infernales. Ils s'avancent au devant de nos hommes qui s'efforcent de passer le fleuve, et s'opposent à leur passage en leur jetant des flèches et des bâtons pointus. Telle était la multitude des projectiles qu'elle cachait presque la lumière du soleil, et, si les nôtres n'avaient reçu les coups sur leurs boucliers, l'affaire aurait mal tourné pour eux. Plusieurs hommes furent blessés dans ce premier engagement, mais l'adelantado réussit à franchir le fleuve. Les ennemis prennent la fuite. Les nôtres les poursuivent mais ils n'en tuent qu'un petit nombre, car les insulaires sont très légers à la course. Une fois à l'abri dans la forêt, ils se servaient de leurs arcs pour arrêter aisément nos hommes, car ils sont habitués aux bois et courent nus à travers les broussailles, les buissons et les arbres, comme des sangliers, sans se laisser arrêter par aucun obstacle. Les Espagnols, au contraire, étaient gênés dans ces taillis par leurs boucliers, leurs vêtements, leurs longues lances et leur ignorance des lieux. Après une nuit passée inutilement dans la forêt, l'adelantado, comprenant le lendemain qu'on n'y rencontrerait aucun indigène, suivit le conseil des insulaires, qui étaient les ennemis séculaires des gens de Ciguana, et, sous leur direction, marcha sur les montagnes où le roi Maiobomexios avait sa résidence de Capronus. Au douzième mille, arrivé au village d'un autre caci-

que, que, dans leur terreur, tous ses habitants avaient évacué, il établit son camp. On surprend deux indigènes, et on apprend d'eux que le roi Maiobomexios et dix caciques sont rassemblés à Capronus, et qu'ils ont sous leurs ordres huit mille soldats.

Pendant deux jours il n'y eut entre les deux partis que de légères escarmouches. L'adelantado n'osait pas s'avancer plus loin, avant d'avoir fait une reconnaissance plus complète du pays. Au milieu de la nuit suivante, des éclaireurs furent envoyés sous la conduite des insulaires qui connaissaient le pays. Les gens de Ciguana, du haut de leurs montagnes, découvrirent nos hommes. Ils se préparent au combat en poussant des cris, suivant leur habitude, mais ils n'osent pas sortir de leurs forêts, car ils croient que l'adelantado est là avec toute son armée. Lorsque le lendemain l'adelantado mit son armée en marche, ils tentèrent à deux reprises la fortune des combats. Ils s'élancent avec impétuosité contre les nôtres et en blessent plusieurs avant qu'ils aient pu se couvrir de leurs boucliers ; mais les Espagnols reprennent le dessus, les poursuivent, les taillent en pièces et en prennent un grand nombre. Ils cherchent un refuge dans les forêts, d'où ils ne sortirent plus. Parmi ces captifs l'adelantado en choisit un, lui donna pour compagnon un des insulaires, nos auxiliaires, et les envoya tous deux à Maiobomexios avec ce message :

« Ce n'est pas pour te faire la guerre à toi et à tes sujets, ô Maiobomexios, que l'adelantado est entré en campagne : au contraire, il désire ton amitié, mais il demande avec insistance que Guarionex, qui a cherché un refuge auprès de toi et t'a excité, au grand dommage des tiens, à prendre les armes contre nous soit livré et puni comme il le mérite. Il t'engage donc et te conseille d'abandonner ce cacique. Si tu y consens, l'amiral son frère te rangera au nombre de ses amis, il respectera et protégera ton territoire tout entier. Si tu refuses, il songera à t'en faire repentir. Tout ton royaume sera dévasté par le fer et par le feu. Tout ce que tu possèdes sera détruit. » Maiobomexios, après avoir pris connaissance du message, répondit en ces termes : « Guarionex est un héros orné de toutes les vertus. Tout le monde le sait : c'est pour cela que je trouve bon de le secourir et de le protéger. Quant à vous, vous êtes des hommes violents et per-

fides, qui ne cherchez qu'à verser le sang des innocents. Je ne veux pas entrer en relations ni contracter d'alliance avec des scélérats. »

Quand on lui eut transmis cette réponse, l'adelantado fit brûler le village où il avait établi son camp, et plusieurs autres villages aux environs. Il se rapprocha de Maiobomexios et lui dépêcha de nouveaux messages pour l'inviter à déléguer auprès de lui un de ses conseillers intimes, avec lequel on pourrait s'entendre sur les conditions de la paix. Maiobomexios consent à envoyer un de ses confidents les plus dévoués en compagnie de deux autres chefs. L'adelantado s'entend avec lui et l'engage vivement à ne pas laisser ravager le royaume de Maiobomexios uniquement dans l'intérêt de Guarionex. Il lui conseille de le livrer à moins qu'il ne préfère se perdre lui et les siens et veuille que ses sujets soient traités en ennemis. Au retour du messager, Maiobomexios convoque le peuple et lui expose les négociations. « Il lui faut livrer Guarionex s'écrie-t-on. Que maudit et détesté soit le jour où il est venu troubler notre tranquillité ! » Mais le cacique fait observer que Guarionex est un héros, qu'il lui a rendu service, attendu qu'en venant chercher un refuge près de lui il lui a porté des présents royaux : en outre, n'a-t-il pas appris à la femme du cacique et à lui-même à danser et à former des chœurs : ce qui n'est pas un médiocre mérite. Aussi Maiobomexios est-il résolu à ne jamais abandonner le prince qui a fait appel à sa protection, et auquel il a promis de le défendre. Il aime mieux s'exposer aux plus graves dangers avec lui que mériter le reproche d'avoir trahi son hôte.

Malgré les plaintes du peuple, l'assemblée est dissoute, et le cacique appelle à lui Guarionex, lui promet pour la seconde fois de le secourir et de tenter avec lui la fortune tant qu'il vivra. Il se détermine également à n'informer de rien l'adelantado. Bien plus, il ordonne à son premier envoyé de se porter au chemin par où avaient l'habitude de passer les messagers de l'adelantado, lui confie des soldats dont il est sûr, avec ordre de tuer tous ceux qui viendront, et de ne plus accepter de conférence avec personne.

L'adelantado venait d'expédier deux messagers : un captif de

Ciguana et un des indigènes auxiliaires. On les décapite tous les deux. Barthélemy suivait, escorté seulement par dix fantassins et par quatre cavaliers. Il trouva sur le chemin les cadavres de ses messagers. Aussi dans sa colère résolut-il à ne plus épargner Maiobomexios. Il envahit avec son armée la résidence royale de Capronus. Les caciques fuient de divers côtés et abandonnent leur chef suprême qui se retire avec toute sa famille dans de sauvages montagnes. D'autres gens de Ciguana cherchèrent à s'emparer de Guarionex pour le livrer, puisqu'il était l'auteur de la catastrophe, mais il parvint à s'enfuir, et se cacha presque seul au milieu des rochers dans des montagnes désertes. Cette longue guerre (elle durait, en effet, depuis trois mois), les veillées et les fatigues, ainsi que la pénurie des vivres, avaient fatigué les soldats de l'adelantado. Plusieurs d'entre eux demandèrent l'autorisation de retourner à la Conception où ils possédaient de superbes plantations à la mode indigène. On leur donne congé et ils se retirent.

L'adelantado ne garda auprès de lui que trente compagnons. Ces trois mois de guerre les avaient tous rudement éprouvés. Ils n'avaient pendant tout ce temps rien mangé d'autre que du *cazabi* c'est-à-dire du pain de racines, et encore n'étaient-elles pas toujours à maturité. Ils avaient aussi mangé des *utias,* c'est-à-dire des lapins, qu'ils prenaient à la chasse avec leurs chiens. Pour boisson ils n'avaient que de l'eau, tantôt d'une fraîcheur exquise, tantôt boueuse et marécageuse. En outre, ils étaient presque toujours restés au grand air et dans une sorte de mouvement perpétuel. C'est la nature de la guerre qui l'exigeait ainsi.

Avec sa petite troupe l'adelantado résolut de parcourir à fond les montagnes et de chercher les cachettes où étaient réfugiés Maiobomexios et Guarionex. Par hasard, quelques chasseurs espagnols que la faim avait poussés, faute de mieux, à la poursuite des utias, rencontrent deux des serviteurs de Maiobomexios qui avaient été envoyés par lui dans les villages de son territoire et qui rapportaient du pain donné par les indigènes. On les force à indiquer la retraite de leur maître. Sous leur direction, douze de nos soldats, après s'être teint le corps à la mode des gens de Ciguana, s'emparent par ruse de Maiobomexios, de

sa femme, de ses fils, et les conduisent à la Conception, près de l'amiral. Quant à Guarionex, quelques jours plus tard la faim le chassa des cavernes où il se cachait. Les insulaires, par peur de l'amiral, le dénoncèrent aux chasseurs. Aussitôt informé du lieu de sa retraite, l'amiral envoie pour le prendre, au moment où il essayera de quitter la plaine et de se jeter dans la montagne, une troupe de fantassins. Ils partent, le trouvent et le ramènent. Alors seulement fut pacifiée la région, et tout rentra dans le repos.

Une parente de Maiobomexios, femme d'un cacique dont le territoire était encore intact, avait partagé la mauvaise fortune de Maiobomexios. Tout le monde s'accordait à dire que c'était la plus belle de toutes les femmes que la nature avait créées dans Hispaniola. Son mari en était fort amoureux, comme d'ailleurs elle méritait d'être aimée. Quand elle fut prise par les Espagnols, il fut comme privé de raison et errait à l'aventure dans les déserts, ne sachant à quelle résolution s'arrêter. Il alla enfin trouver l'amiral, s'engagea à se soumettre sans conditions, lui et les siens, pourvu qu'on lui rendît sa femme. On la lui rend, et en même temps qu'elle sont délivrés plusieurs des principaux captifs. C'est alors que ce même cacique, avec cinq mille indigènes portant au lieu d'armes des instruments de culture, alla de lui-même labourer et faire les semailles dans une des plus larges vallées de son territoire. L'amiral le remercia par des cadeaux, et le cacique s'en revint tout joyeux. Cette nouvelle se répandit dans le Ciguana, et les caciques se prirent à espérer qu'on userait de clémence à leur égard. Ils vinrent d'eux-mêmes, et promirent d'obéir dorénavant aux ordres qu'ils recevraient. Ils demandaient qu'on épargnât leur chef et sa famille. En effet, sur la demande des caciques, la femme et les enfants de Maiobomexios sont délivrés, mais on le garde prisonnier.

Pendant que l'amiral[1] administrait ainsi Hispaniola, il ne savait pas ce que ses adversaires machinaient contre lui à la cour

1. Les ennemis de l'amiral étaient nombreux. Il faut citer au premier rang parmi eux l'ordonnateur général de la marine, l'archidiacre, bientôt évêque, Fonseca, et tous les colons qui n'avaient pas réussi au nouveau monde et en

d'Espagne. Les souverains, fatigués de toutes ces querelles, ennuyés surtout de ne recevoir, à cause de ces dissensions et de ces révoltes, qu'une petite quantité d'or et de matières précieuses, désignent un autre gouverneur [1] qui fera une enquête sérieuse, punira les coupables ou les renverra en Espagne. Je ne sais pas trop ce qu'on a découvert, soit contre l'amiral et son frère, soit contre leurs ennemis. Cela seul est certain que Colomb et l'adelantado furent pris, jetés dans les fers, privés de tous leurs biens, et ramenés en Espagne. Vous ne l'ignorez pas, très illustre prince. Il est vrai que, lorsque les souverains apprennent que les deux Colomb venaient d'arriver à Cadix chargés de fers, [2] ils envoient à la hâte des secrétaires avec ordre de les détacher, permettent à leurs enfants d'aller les visiter, et ne cachent pas qu'ils n'approuvent en aucun point ce mauvais traitement.[3] On prétend que le nouveau gouverneur a envoyé aux rois des lettres écrites de la main de l'amiral, mais chiffrées, par lesquelles il rappelait en toute hâte son frère l'adelantado, alors absent, ainsi que ses soldats, et l'engageait à repousser la force par la force, au cas où le gouverneur voudrait user de violence. L'adelantado précéda ses soldats, et le gouverneur mit la main sur

revenaient malades, et « plus jaunes que l'or qu'ils avaient cru trouver. » Cf. Oviedo, ouvr. cit., II, 13. « Quando tomaban a Espana algunos de los que venian en esta demanda del oro, si alla volvian era con la misma color del. »

1. Ce gouverneur fut le fameux Francisco de Bobadilla, commandeur de Calatrava. Il existe à son sujet quatre lettres royales, mais qui paraissent contradictoires. La première (21 mars 1499) est dirigée contre les rebelles ; la seconde (21 mai) notifie à tous les fonctionnaires d'Hispaniola la nomination du gouverneur, la troisième (21 mai) enjoint à Colomb et à son frère de lui remettre tout ce qui appartient au roi ; la quatrième (26 mai) est une lettre de créance, Navarette, II, 262, 263, 266, 267. Il est probable que la deuxième et la troisième lettres n'étaient que conditionnelles, mais le gouverneur, endoctriné par les ennemis de l'amiral, était résolu à sévir.

2. Tous les détails relatifs à l'arrestation se trouvent dans les historiens contemporains, et spécialement dans la lettre de Colomb à la nourrice de l'infant don Juan, Navarrete, III, 413-423.

3. Les souverains espagnols lui écrivirent en outre une lettre affectueuse, lui firent donner la somme relativement considérable de deux mille ducats, et le convoquèrent à une entrevue qui eut lieu le 17 décembre.

lui ainsi que sur son frère avant que leurs partisans ne les eussent rejoints. Ce qu'il adviendra de tout ceci, le temps nous l'apprendra, car il est l'arbitre suprême des événements. Portez-vous bien.

CHAPITRE HUITIÈME

Au cardinal Louis d'Aragon.

Cet immense océan jusqu'alors inconnu que découvrit l'amiral Christophe Colomb, sous les auspices de nos souverains, j'en ai fait comme un collier d'or, et, bien que ce collier soit mal exécuté, à cause de la maladresse de l'artiste, je l'ai jugé digne de votre splendeur, très illustre prince. Recevez maintenant un collier de perles qui, suspendu au précédent, tombera droit sur votre poitrine.

Parmi les capitaines des vaisseaux de l'amiral, il s'en trouvait qui avaient soigneusement étudié la direction des vents. Ils demandèrent au roi la permission de continuer à leurs frais les découvertes,[1] tout en s'engageant à lui abandonner la part qui lui revient, c'est-à-dire le cinquième des produits. Le plus heureux de ces navigateurs fut un certain Pedro Alonso Nunez,[2] qui se dirigea vers le midi. Je commencerai par lui le récit de ces expéditions. Pour arriver tout de suite à la partie essentielle du voyage, ce Nunez n'avait avec lui qu'un seul vaisseau armé à ses frais.[3] D'autres pourtant ont prétendu qu'il avait été

1. Voir la cédule royale du 10 avril 1495, « Real provision preveniendo la que se debia observar en cuanto à los que querian ir a establecerse en las Indias, y en lo tocante a los que deseaban ir a descubrir nuevas tierras. » Cf. Navarrete, II, 1867. A la suite du décret, de nombreux voyages furent entrepris. D'après Gomara, *Historia geral.*, éd. 1553, fol. 50: « Entendiendo cuan grandissimas tierras eran las que Christobal Colon descubria, fueron muchos a continuar el descubrimiento de todas. »

2. On peut rapprocher du récit de Martyr celui d'Oviedo, ouvr. cit., XIX, 1.

3. Nunez ou Nino, compagnon de Colomb dans ses deux premiers voyages,

aidé. Un édit royal lui interdisait de jeter l'ancre à moins de cinquante lieues de tout endroit où aurait abordé l'amiral. [1] Il se dirigea vers le Paria, où, comme nous l'avons dit plus haut, Colomb avait trouvé les naturels, hommes ou femmes, ornés de colliers ou de bracelets en perles. Pour obéir au décret royal, il longea cette côte, laissa derrière lui les provinces de Cumana et de Manacapana, et arriva dans une contrée que ses habitants appellent Curiana. Il y découvrit un port tout à fait semblable à celui de Cadix. Il y pénétra et trouva quelques cases éparses sur le rivage. Il y entra. Ce n'était qu'une agglomération de huit maisons ; mais une cinquantaine d'hommes venus avec leur chef d'un village populeux, éloigné seulement de trois milles, accoururent en toute hâte. Ils étaient nus. Ils demandent à Alonzo Nunez de débarquer sur leur plage. Nunez y consent. Il leur distribue des sonnettes, des aiguilles, des bracelets, des anneaux, des perles de verre et autres brimborions de colporteur dont il avait fait provision. En moins d'une heure il obtient d'eux, par voie d'échange quinze onces de perles, de celles qu'ils portaient au cou et aux bras. Les naturels, embrassant Nunez avec affectation, insistèrent de plus en plus pour qu'il se dirigeât vers le pays. Ils promettaient de lui donner telle quantité de perles qu'il désirerait.

Le lendemain, au lever de l'aurore, les Espagnols s'approchent du village et jettent l'ancre. La population tout entière était accourue et les suppliait de débarquer. Nunez, voyant qu'ils étaient fort nombreux, et qu'il n'avait que trente hommes d'équipage, n'osa pas se fier à eux : il leur fit comprendre par signes et par gestes qu'ils eussent à s'approcher du navire avec leurs barques. Ces barques sont creusées dans un seul tronc de bois,

était pauvre. Il trouva pourtant des bailleurs de fonds, mais à des conditions onéreuses, parmi les négociants de Séville. L'un d'eux, Luis Guerro, lui promit d'équiper une caravelle, mais à condition qu'elle serait commandée par son frère Christobal. Nino fut obligé d'accepter. Le vaisseau ne jaugeait que cinquante tonneaux et portait trente-trois hommes d'équipage.

1. Les Espagnols partis de Palos au commencement de juin 1499 emportaient avec eux les cartes de Colomb, que l'évêque Fonseca leur avait communiquées.

comme les autres, mais plus informes et plus difficiles à manier que celles des Cannibales ou des insulaires d'Hispaniola. On les nomme des *Gallitas*. Ils apportaient tous des guirlandes de perles, et se montraient avides de nos marchandises. Ils donnent aux perles le nom de *tenoras*. Ce sont des hommes doux, simples, innocents, hospitaliers. On s'en aperçut bien après vingt jours de relations. Bientôt les Espagnols ne craignirent plus de s'introduire dans leurs maisons. Ce sont des maisons de bois, couvertes en feuilles de palmier. Ils mangent surtout des coquillages, ceux-là mêmes d'où l'on extrait la perle. Leurs côtes en sont remplies. Ils se nourrissent aussi de la chair des animaux sauvages: car on trouve fréquemment dans le pays des cerfs, des sangliers, des lapins qui par le poil et la couleur ressemblent à nos lièvres, des palombes et des tourterelles. Les femmes élèvent, comme les nôtres des oies et des canards dans l'intérieur des maisons. Des paons volaient dans les bois, mais ils ne sont pas revêtus comme les nôtres de couleurs riches et variées, et le mâle diffère peu de la femelle. Sur les arbustes des marécages se levaient de loin en loin des faisans. Les gens de Curiana sont d'habiles chasseurs. Ils tuent avec leurs flèches et presque à coup sûr toutes les bêtes et tous oiseaux qu'ils visent.

Les Espagnols passèrent en ce pays quelques jours dans l'abondance. Ils donnaient à qui leur apportait un paon quatre aiguilles ou quatre pointes, deux seulement à qui leur apportait un faisan, et une pour une palombe ou une tourterelle, autant pour une oie, ou bien un grain de verre. Avec leurs répliques, leurs arguments, et leurs offres, les indigènes, dans leurs relations commerciales, n'agissaient pas autrement que chez nous les femmes, quand elles discutent avec des colporteurs. Comme ils n'avaient pas de vêtements, les indigènes se demandaient à quoi pouvaient servir les aiguilles, mais les Espagnols satisfirent leur ingénieuse curiosité, car ils leur montrèrent par signes que les aiguilles servent à arracher les épines qui souvent pénètrent dans leur peau, ou bien à nettoyer les dents; aussi commencèrent-ils à en faire grand cas. La couleur et le son des clochettes les attiraient davantage. Ils donnaient beaucoup pour se procurer une clochette.

Dans les forêts, qui sont très épaisses et composées d'arbres variés de grande hauteur, on entendait des maisons indigènes les rauques hurlements de très grands animaux,[1] mais qui ne sont pas féroces, car les naturels vaguent constamment dans les forêts sans autre défense que leurs arcs et leurs flèches, et on ne se souvient pas que l'un d'eux ait été tué par une de ces bêtes. Autant les Espagnols désiraient de cerfs ou de sangliers, autant ils en perçaient de leurs flèches et les leur apportaient. Ils n'ont ni bœufs, ni chèvres, ni brebis. Ils mangent, ainsi que les insulaires d'Hispaniola, du pain de racines et du pain de grains. Ils ont les cheveux noirs, épais, à demi frisés, mais longs. Ils cherchent à enlever aux dents leur blancheur, car ils ont presque toute la journée dans la bouche une herbe qui les noircit, et, quand ils la crachent, ils se lavent la bouche. Les femmes, plus que les hommes, s'occupent des travaux de la terre, les hommes passant leur temps à chasser, à faire la guerre, à conduire des danses et à jouer. Cruches, coupes à anse, marmites et autres ustensiles de divers genres, fabriqués en terre, ils s'en procurent, mais hors de chez eux. Ils tiennent, en effet, assez souvent des marchés, auxquels prennent part tous les proches voisins, apportant chacun les produits de son pays afin de les échanger contre les objets qu'ils ne possèdent pas. Il n'est, en effet, personne qui ne soit enchanté d'acquérir ce qu'il ne trouve pas chez lui, et c'est un sentiment inné dans la nature humaine que d'aimer la nouveauté et de s'y laisser prendre. Ils attachaient à leurs perles des petits oiseaux ou d'autres animaux artistement fabriqués en or, mais pas en or pur.[2] Ils les obtenaient par voie d'échange. Cet or ressemble à l'or allemand avec lequel on frappe les florins. Les hommes enferment leur membre viril et leurs testicules dans une petite courge, qui est fendue comme la partie antérieure de nos hauts-de-chausses, ou bien encore ils se servent d'une coquille marine. La courge est suspendue à une corde attachée sur les reins. On a encore

1. Sans doute les tapirs, que les Espagnols ne connaissaient encore pas.
2. Les Espagnols, d'après les indigènes, donnaient à cet or le nom de *guanin*.

observé dans ce voyage des indigènes qui ramenaient entre leurs jambes le membre viril et liaient le prépuce à la corde.

Les animaux dont nous avons fait mention plus haut, et bien d'autres indices qu'on ne rencontre dans aucune des îles, démontrent que cette terre est un continent. La preuve la plus concluante [1] paraît être que les Espagnols ont longé les côtes du Paria pendant trois mille milles environ, et toujours dans la direction de l'ouest, sans les voir jamais se terminer devant eux. Quand on demanda aux gens de Curiana d'où ils se procuraient leur or, ils répondirent que c'était dans un pays nommé Cauchieta, situé droit à l'occident, à une distance de six soleils, c'est-à-dire de six jours. C'étaient les ouvriers de la région qui donnaient à cet or les formes qu'on avait sous les yeux. Les Espagnols se dirigent vers le Cauchieta, le trouvent et jettent l'ancre près du rivage aux calendes de novembre 1500. Les indigènes accourent sans la moindre peur et apportent de l'or, qui chez eux est à l'état natif. Ils portaient aussi des perles au cou, mais ces perles venaient de Curiana, et ils les avaient obtenues en les échangeant contre de l'or. Aucun d'eux ne voulut céder aux Espagnols ce qui leur appartenait par voie d'échange ; c'est-à-dire que les gens de Curiana gardaient leur or et ceux de Cauchieta leurs perles. Aussi bien on trouva peu d'or dans le Cauchieta. Les Espagnols ont rapporté de ce pays de très jolis singes et une quantité de perroquets aux couleurs variées. Au mois de novembre la température était délicieuse. On ne ressentait aucun froid. Chaque soir disparaissaient dans les deux pays, tellement ils sont rapprochés de l'équateur, les étoiles qui indiquent le pôle nord. On n'a pas pu donner une indication plus précise sur les degrés polaires.

Les naturels ont du bon sens. Ils ne sont pas soupçonneux. Ils passaient toute la nuit, de même que les gens de Curiana, en compagnie de nos hommes, qu'ils allaient trouver avec leurs barques. Ils donnent aux perles le nom de *corixas*. Ils sont jaloux. Si quelques étrangers viennent leur rendre visite, ils font retirer leurs femmes sur les derrières de leurs habitations, d'où elles les

1. Voir Navarrete, III, 14.

examinent comme des prodiges. Le coton est abondant et pousse naturellement dans le Cauchieta, de même que chez nous les arbustes de la forêt. Ils en font des caleçons, dont ils se couvrent les parties honteuses. Les Espagnols ayant continué leurs courses le long du même rivage, rencontrèrent tout à coup environ deux mille hommes armés à la mode du pays et qui les empêchèrent de débarquer. Ils se montrèrent tellement barbares et si féroces qu'il fut impossible d'entamer avec eux la moindre relation, le moindre échange. Nos hommes satisfaits de leurs acquisitions de perles revinrent par le même chemin. Ils passèrent de nouveau une vingtaine de jours dans le Curiana, et y vécurent dans l'abondance.

Il ne me paraît ni déplacé ni inutile à l'histoire de raconter ici ce qui leur arriva quand ils étaient déjà en vue des côtes du Paria. Ils tombèrent par hasard sur une escadre de dix-huit canots chargés de Cannibales, qui étaient en chasse de l'homme. C'était près de la bouche du Dragon et du détroit qui conduit au golfe de Paria, dont j'ai parlé plus haut. Les Cannibales sans se troubler s'approchèrent de notre navire, l'entourèrent et accablèrent nos hommes à coups de flèches et de javelots. Les Espagnols leur répondirent à coups de canon, ce qui les dispersa aussitôt. On se mit à leur poursuite. La barque de service atteignit un de leurs canots, mais ne réussit à prendre qu'un Cannibale, car tous les autres s'étaient enfuis à la nage, et un prisonnier chargé de liens. Cet homme, qu'ils retenaient ainsi en leur pouvoir, éclata en sanglots et fit comprendre par des gestes, des roulement d'yeux et de tête, que six de ses compagnons avaient été cruellement vidés, coupés en morceaux et dévorés par ces scélérats. Le même sort lui était réservé pour le lendemain. On lui fit cadeau du Cannibale. Aussitôt, se jetant sur lui et grinçant des dents, il l'accabla de coups de bâton, de soufflets et de coups de pied. Il croyait que la mort de ses compagnons ne serait suffisamment vengée que lorsqu'il le verrait privé de sentiment et comme marbré de coups de bâton et de coups de poing. Lorsqu'on l'interrogea sur les usages et les mœurs des Cannibales, alors qu'ils sont en expédition dans les territoires étrangers, il répondit que les Cannibales portent toujours sur eux, quel que

soit l'endroit où ils aillent, des palissades disposées à l'avance, qu'ils fichent en terre à l'endroit même où ils campent, et à l'abri desquelles ils passent la nuit. Les Espagnols trouvèrent dans le Curiana la tête d'un Cannibale pendue à la porte d'un des principaux du pays en guise d'étendard ou de casque enlevé à l'ennemi, et c'était pour ce chef un grand honneur.

Sur la côte du Paria est un canton remarquable par des salines d'un genre tout à fait particulier. On le nomme le canton d'Haraia. C'est une vaste plaine où la mer agitée par la tempête apporte au loin ses flots. Quand revient le soleil et que les vagues s'apaisent, ces flots se condensent en masses de sel très blanc. Si les indigènes pouvaient y arriver avant qu'il pleuve, ils chargeraient aisément de sel tous les navires que contient la mer. Mais lorsque tombe la pluie, le sel se dissout et le sable l'absorbe, et il retourne, par les fissures de la terre, à la mer qui l'avait produit. D'autres personnes prétendent que cette plaine n'est pas inondée par la mer, mais par des sources salées, plus amères que l'eau de la mer, qui font jaillir leurs eaux quand mugit la tempête. Les indigènes font grand cas de ces salines. Ils ne se contentent pas de consacrer le sel qui en provient aux mêmes usages que chez nous; ils le moulent en forme de briques et le vendent aux étrangers contre divers objets qu'ils ne possèdent pas.

Les cadavres des principaux [1] du pays sont étendus sur des claies au-dessous desquelles on allume un feu lent, en sorte que les chairs se consument peu à peu, mais les os et la peau restent intacts. On conserve pieusement ces cadavres desséchés. Ils tiennent lieu de Pénates. Les Espagnols racontent qu'ils ont vu là-bas un homme, et dans un autre canton une femme, qu'on desséchait ainsi pour les conserver.

Lorsque les Espagnols se décidèrent à quitter le Curiana pour rentrer en Espagne, le huitième jour des ides de février, ils reconnurent qu'ils avaient quatre-vingt-seize livres de perles, à huit onces la livre, et au prix moyen de cinq sous. Leur voyage de retour, bien qu'il fut plus court que s'ils étaient revenus d'His-

1. C'était l'usage dans toute l'Amérique méridionale.

paniola, dura soixante et un jours. La cause en fut aux courants continuels d'orient en occident, qui non seulement retardaient, mais parfois arrêtaient la marche des navires. Ils arrivèrent enfin chargés de perles comme d'autres le sont de paille. Le chef de l'expédition, Pedro Alonzo Nunez, avait dissimulé une importante quantité de perles précieuses et fait tort aux revenus du roi, qui sont de la cinquième partie de toutes les marchandises. [1] Ses compagnons le dénoncèrent. Fernand de Vega, un savant et un homme d'État, qui était gouverneur de la Gallice, où ils venaient d'aborder, l'arrêta. Il fut longtemps retenu en prison et enfin délivré. Mais, même à l'heure actuelle, il prétend qu'on l'a dépouillé de la part de perles [2] qui lui revenait. Plusieurs de ces perles sont grosses comme des noisettes et ressemblent aux perles d'Orient, mais, comme elles sont mal percées, elles ont moins de prix. Un jour que je déjeunais à Séville, chez l'illustre duc de Médina-Sidonia qui m'avait invité, je vis une de ces perles qu'on lui présenta. Elle pesait plus de cent onces. Sa beauté et son éclat me firent grand plaisir.

Diverses personnes ont prétendu que Nunez n'avait pas trouvé ces perles dans le Curiana, éloigné de plus de cent vingt lieues de la bouche du Dragon, mais dans les petits cantons de Cumana et de Manacapana, voisins de la bouche du Dragon et de l'île Margarita. Ils affirment que le Curiana n'est pas riche en perles. La question n'est pas tranchée. Quant à nous, abordons un autre sujet. Vous savez maintenant quelle peut être pour des séries d'années l'utilité de ces terres nouvellement découvertes et de ces côtes occidentales, puisque, après un examen superficiel, elles ont donné tant de témoignages d'opulence.

1. Cf. Navarrete, III, 78 : « Real cedula para procedar contra los que defraudando del quinto impuesto para S. S. A. A. habian hecho ocultationes de sus rescates en los descubrimientos de Christobal Guerro, vecino de Sevilla. »

2. Ces perles furent vendues le 2 août 1501, et les trésoriers Moralès et Bribiesca répartirent le produit de la vente, 9.438 marcs, entre les matelots. Cf. Navarrete, III, 101. « Apunte de una real cedula en que se manda pagar el valor de perlas tomadas para S. S. A. A. a algunas personas de la nau de Christobal Guerro. »

CHAPITRE NEUVIÈME

Au cardinal Louis d'Aragon.

Vincent Yanez Pinzon et son neveu Arias Pinzon, compagnons de l'amiral Colomb dans sa première navigation, et engagés par lui à titre de capitaines pour conduire les deux plus petits navires, ceux que plus haut nous avons nommés caravelles, désireux de faire de nouvelles expéditions et de découvrir des terres nouvelles, construisirent à leurs frais quatre caravelles dans leur port natal, Palos, ainsi que l'appellent les Espagnols. Palos [1] se trouve sur le bord de l'Océan occidental. Ils demandent l'autorisation du roi, et, vers les calendes de décembre de l'année 1499, sortent du port. Or, Palos [2] est à soixante et douze mille pas de Cadix, et à soixante-quatre milles du port de Séville en Andalousie. Tous les habitants de Palos, sans exception, sont adonnés aux choses de la mer et occupés à de continuelles navigations.

Ils longent les îles Fortunées et se dirigent tout d'abord vers les Hespérides, autrement nommées les îles du Cap Vert, ou bien encore les Gorgades Méduséennes. [3] Ils cinglent droit au midi. A partir de celle des Hespérides que les Portugais, ses possesseurs, nomment île de Saint-Jean, [4] aux ides de janvier,

1. Sur ce voyage de Pinzon consulter Navarrete, III, 82, 102, 113.—Washington Irving, *les Compagnons de Colomb*.— Gaffarel, *Les Contemporains de Colomb*.

2. Palos de la Frontera, à 6 kil. E.-S.-E. de Huelva (Andalousie), district de Moguer, sur la rive gauche du Tinto, qui va se jeter dans le golfe de Cadix par le même estuaire que l'Odiel.

3. Sur les îles du Cap-Vert voir Lopes de Lima, *Ensaios sobre a statistica das possessoes portuguezas*, t. I (1844).

4. Aucune des îles de l'archipel ne porte aujourd'hui le nom de Saint-Jean. Martyr a sans doute confondu avec Saint-Jacques, la plus importante du groupe.

ils sont poussés vent debout par l'africus, ou vent du sud-est, qui tient le milieu entre le vent du sud et celui de l'est. Après avoir parcouru, en se laissant pousser par ce vent, environ trois cents lieues, ils perdirent de vue le pôle arctique. Dès qu'il eut disparu, ils furent assaillis par des vents, des courants, des tourbillons et des tempêtes continuels; pourtant, bien qu'avec beaucoup de dangers, ils firent avec ce même vent deux cent quarante lieues. Le pôle nord continuait à ne plus se montrer. Eux et les anciens poètes, philosophes et cosmographes sont en dissentiment sur la question de savoir si la partie du monde au delà de la ligne équinoxiale est ou n'est pas déserte et inaccessible. Les Espagnols affirment [1] qu'elle est habitée par des peuples nombreux; les auteurs anciens prétendent qu'elle est inhabitable, à cause de la perpendicularité des rayons du soleil. Je dois pourtant reconnaître que, même parmi les anciens, [2] il s'est rencontré des auteurs qui ont cherché à démontrer que cette partie du monde était habitable. Quand je leur ai demandé s'ils avaient vu une étoile polaire au sud, les matelots des Pinzon m'ont répondu qu'ils n'avaient aperçu aucune étoile semblable à l'étoile polaire de notre hémisphère; mais ils ont aperçu des étoiles toutes différentes, [3] et à l'horizon une sorte de vapeur obscure et épaisse qui arrêtait presque la vue. Ils croient que le milieu du globe terrestre se renfle [4] en éminence et qu'on ne peut apercevoir le pôle antarctique qu'après avoir dépassé cette éminence. En tout cas, ils ont vu des constellations entièrement différentes des constellations de notre hémisphère. Tel est leur

1. Ils avaient raison de l'affirmer, et le savaient déjà par expérience, puisque la côte du continent avait été visitée par plusieurs explorateurs.

2. Anaxagore, Pythagore, Philolaüs, Platon, Aristote, Cicéron, Macrobe, Mela, etc., croyaient à l'existence des antipodes. Voir les passages réunis par Gaffarel, *les Précurseurs de Colomb*, 144-147.

3. On savait déjà qu'il existait des constellations en dehors de celles qui brillent dans l'atmosphère boréal. Ainsi la Croix du Sud parait avoir été connue, sans doute sur le rapport des géographes arabes, par Dante (*Purgatoire*, I, 22). Aristote avait déjà écrit (*De Cœlo*, II, 14) qu'on voyait en Egypte des étoiles qui ne brillaient pas dans notre hémisphère.

4. Le renflement de la terre à l'équateur avait été pour la première fois signalé par Colomb.

récit. Recevez-le comme ils me l'ont donné. Ce sont des Daves et non point des Œdipes.

Le septième jour des calendes de février, on aperçoit enfin la terre [1] à l'horizon. Comme l'eau de la mer paraissait trouble, on jette la sonde, et on trouve le fond seulement à seize aunes, ce qu'on nomme communément des brasses. On s'approche, on débarque, et on s'arrête au même endroit deux jours entiers sans découvrir un seul habitant. On découvre pourtant des traces humaines sur le rivage. Les Espagnols, après avoir inscrit sur les arbres et les rochers voisins du rivage leurs noms, celui du roi, et quelques détails sur le débarquement, s'éloignèrent. Non loin de cette première station, guidés par des feux qu'ils virent pendant la nuit, ils rencontrèrent une tribu campée qui dormait en plein air. Ils résolurent de ne pas troubler son repos, jusqu'à ce qu'il fît jour. Quand le soleil se leva, quarante des nôtres prennent les armes et marchent vers les indigènes. A notre rencontre s'avancent trente-deux barbares, armés d'arcs et de javelots. Ils étaient suivis par le reste de la troupe, armé de même. Nos hommes ont raconté que ces indigènes étaient plus grands que des Allemands ou des Hongrois. L'œil de travers et la menace au front, ils examinaient nos compatriotes. Ceux-ci pensèrent qu'ils ne devaient point faire usage de leurs armes. Agissaient-ils ainsi par peur ou pour les empêcher de s'enfuir, je l'ignore. En tout cas ils s'efforcèrent de les attirer par des paroles caressantes et en leur présentant des cadeaux; mais les indigènes, en hommes déterminés à ne pas entrer en relations avec les nôtres, repoussent tout conciliabule, et sont toujours prêts au combat. Ils se contentent de nons écouter parler et de nous voir gesticuler. Les deux partis s'en retournent chacun de leur côté; mais, au milieu de la nuit suivante, les indigènes s'enfuient et abandonnent les lieux qu'ils occupaient.

Les Espagnols ont raconté que c'était une race vagabonde, semblable à ces Scythes qui, sans domiciles fixes, vont, avec leurs femmes et leurs enfants, de pays en pays au moment des

1. La terre fut signalée le 28 janvier 1500. On la nomma Santa Maria de Consolacion : aujourd'hui le cap Saint-Augustin.

récoltes. Nos hommes ont affirmé sous serment que la trace de leurs pas observée sur le sable dénotait des pieds deux fois plus grands que les pieds d'un homme de taille moyenne. [1] Continuant leur navigation, ils arrivent à l'embouchure d'un autre fleuve, mais qui n'était pas assez profond pour pouvoir être remonté par les caravelles. On envoie donc à terre, en reconnaissance, quatre chaloupes garnies de soldats. Sur une éminence voisine du rivage, ils aperçoivent une troupe d'indigènes. Nos hommes les invitent à entrer en relations d'échange en envoyant l'un d'entre eux à leur rencontre. On crut que les indigènes cherchaient à prendre et à emmener avec eux un des nôtres; car ils jettent de loin à notre émissaire un pieu doré long d'une coudée, en échange d'une clochette qu'il leur avait présentée pour les attirer. Au moment où l'Espagnol se baissait pour ramasser ce pieu doré, les indigènes l'entourent en moins de temps qu'il en faut pour le dire et s'efforcent de l'entraîner; mais il se défend contre les assaillants avec son épée et son bouclier et donne à ses compagnons, encore dans les barques, le temps de le secourir. Pour en finir en peu de mots, puisque vous me parlez avec tant d'insistance de votre prochain départ, avec leurs flèches et leurs javelots ils tuèrent huit des nôtres et en blessèrent plusieurs. Ils vinrent attaquer nos barques avec hardiesse jusque sur les rives du fleuve, et du haut de la berge tirèrent à eux le corps même des barques. On les tue à coups de lances et d'épées, comme des brebis, car ils sont nus, mais ils ne cèdent pas pour autant. Ils réussirent même à enlever une de nos barques. Il est vrai qu'elle était vide, et que le pilote avait été transpercé par une flèche et tué. Les autres barques réussirent à s'échapper. Aussi laissa-t-on ces barbares indigènes.

On longea ensuite le même rivage, en prenant la direction du nord-ouest. La perte de leurs compagnons avait attristé les Espagnols. Ils avaient parcouru à peu près quarante lieues,

1. Exagération commune à tous les voyageurs. Qu'on se rappelle les contes fantastiques sur la prétendue taille des Patagons.

quand ils arrivèrent dans une mer [1] dont les eaux étaient si douces qu'on put renouveler les provisions d'eau fraîche. Comme ils cherchaient la cause de ce phénomène, ils découvrirent que des fleuves rapides sortis de hautes montagnes se réunissaient dans cet endroit pour se jeter à la mer. Sur cette mer s'étalent plusieurs îles. Elles sont, dit-on, remarquables par leur fertilité et très peuplées. Les indigènes sont doux et sociables, mais ces qualités ne leur servent à rien, puisqu'ils n'ont aucune des productions que recherchent les Espagnols, de l'or et des pierres précieuses. On en retint comme prisonniers trente-six. Les indigènes donnent à la région tout entière le nom de Mariatambal. Le pays à l'est de ce grand fleuve se nomme Canomorus et à l'ouest Paricora. Les indigènes faisaient comprendre par signes qu'à l'intérieur on trouverait une quantité d'or non médiocre. Les Espagnols continuant leur marche droit au nord, en suivant toutefois les sinuosités du littoral, retrouvèrent l'étoile polaire. Tout ce littoral fait partie du Paria, cette contrée si riche en perles que Colomb découvrit en personne, comme nous l'avons raconté, Colomb, le véritable [2] auteur de ces découvertes. Le littoral reconnu par les Pinzon se continue par la bouche du Dragon, déjà décrite, et par les côtes de Cumana, de Manacapana, de Curiana, de Cauchieta, de Cauchibachoa. Aussi croit-on être arrivé au continent de l'Inde Gangétique. [3] Ces côtes, en effet, se prolongent trop longtemps pour appartenir à une île, et pourtant, quand on le prend dans son ensemble, l'univers entier peut passer pour une île.

A partir de cette extrémité de la terre où les Espagnols perdirent de vue l'étoile polaire jusqu'au Paria, les Espagnols racontent qu'ils ont suivi la direction de l'occident pendant environ trois cents lieues d'un seul trait. Au milieu de cet espace, ils

1. Etait-ce l'embouchure de l'Amazone ? On en douterait, puisque plus loin Martyr parle spécialement du Maragnon.

2. L'expression est d'autant plus remarquable, « hujus tanti inventi authorem », que la plupart des contemporains n'ont pas rendu justice à Colomb.

3. Ruysch, le savant géographe, en était si persuadé que, dans sa carte des régions inconnues aux anciens (Rome, 1516), il continue le dessin de la côte américaine par le dessin de l'Asie transgangétique.

trouvèrent un grand fleuve nommé Maragnon, tellement large que je les soupçonne d'exagération. Lorsque je leur demandai après leur voyage si le fleuve n'était pas plutôt une mer séparant deux continents, ils me répondirent que l'eau à l'embouchure de ce fleuve était douce, et que cette douceur augmentait à mesure qu'on remontait plus haut dans le fleuve. Il est plein d'îles et très poissonneux. N'ont-ils pas osé dire qu'il avait plus de trente lieues de large, [1] et que la masse de ses eaux était telle que la mer cédait à leur impétuosité ! Si pourtant nous nous rappelons ce qu'on raconte des bouches septentrionale et méridionale du Danube, qui, sur une si grande étendue, triomphent des eaux de la mer et peuvent être bues par les matelots, nous cesserons de nous étonner, bien que le fleuve découvert soit représenté comme encore plus grand. Aussi bien, qui empêche la nature d'avoir créé un fleuve plus grand que le Danube, et ne serait-elle pas capable d'en créer un plus grand encore que le Maragnon ? [1] Je pense que c'est le fleuve déjà mentionné par Colomb, lorsqu'il longeait les côtes du Paria.[2] Tous ces problèmes seront plus tard éclaircis. Revenons maintenant aux produits naturels.

Dans la plupart des îles du Paria, les Espagnols trouvèrent des forêts de bois de teinture écarlate. Ils en ont rapporté trois mille livres. C'est le bois que les négociants italiens nomment *verzino* et les négociants espagnols *brazil*. Ils prétendent que les arbres de teinture d'Hispaniola sont de beaucoup supérieurs pour la coloration des laines. Se laissant pousser par l'aquilon, que les matelots espagnols nomment vent du nord-ouest, et les Italiens vent de Grèce, ils naviguent à travers de nombreuses îles désertes à cause des ravages des Cannibales, mais pourtant fertiles, car ils débarquèrent à plusieurs reprises et trouvèrent de nombreuses traces de villages détruits. Çà et là ils aperçurent des indigènes, mais tremblants de peur et fuyant vers les rochers

1. Le Maragnon a en réalité soixante lieues de large à son embouchure, et ses eaux adoucissent les eaux salées de la mer jusqu'à la distance de 200 kilomètres (observation du capitaine Sabine).

2. Grosse erreur de Martyr. Il s'agit de l'Orénoque et nullement du Maragnon.

des montagnes et l'épaisseur des forêts dès qu'ils voyaient apparaître un de nos navires. Ils n'avaient plus de domicile et erraient au hasard parce qu'ils redoutaient les Cannibales. Ils remarquèrent de très grands arbres qui produisaient d'eux-mêmes ce qu'on nomme communément l'écorce de cannelle. On prétend qu'elle a tout autant de force que la cannelle que les pharmaciens vendent pour chasser la fièvre, mais, au moment du voyage, cette cannelle n'avait pas encore mûri. J'aime mieux m'en rapporter à eux et à tous ceux qui ont fait de semblables relations que de me donner du mal pour discuter ce problème. Le gens de Pinzon ont encore prétendu qu'ils avaient trouvé là-bas des arbres si gigantesques que seize hommes se tenant par la main et formant un cercle peuvent à peine les entourer avec leurs bras.

Au milieu de ces arbres vit un animal extraordinaire qui rappelle le renard par son museau, le cercopithèque par sa queue, la chauve-souris par ses oreilles, l'homme par ses mains, le singe par ses pieds. Partout où il va, il emporte avec lui ses petits déjà nés, dans un estomac extérieur, en forme de grande poche. Vous avez vu en même temps que moi un de ces animaux. Il était mort, mais vous l'avez mesuré et vous avez admiré cette poche, ce nouvel estomac, ce remède inventé par la nature pour que ce nouvel animal, en emportant ses petits, réussisse à les protéger soit contre les chasseurs, soit contre d'autres bêtes féroces et rapaces. L'observation a démontré que cet animal ne se sépare jamais de ses petits que lorsqu'ils jouent ou s'allaitent, jusqu'au moment où ils savent trouver leur nourriture. Les Espagnols avaient pris cet animal avec ses petits. Les petits, une fois dans le navire, périrent les uns après les autres. La mère leur survécut quelques mois, mais elle ne put s'habituer au changement de climat et de régime. En voilà assez sur cet animal. Revenons aux auteurs de la découverte.

Les deux Pinzon, l'oncle et le neveu, ont supporté de rudes épreuves pendant ce voyage. Ils avaient déjà parcouru six cents lieues le long du rivage de Paria, et se croyaient au delà du Cathay et des côtes indiennes, plus loin même que le Gange, lorsque, au mois de juillet, ils furent assaillis dans ces parages par une tempête soudaine et si violente que, des quatre cara-

velles qui composaient l'escadre, deux furent englouties sous leurs yeux. La troisième fut comme arrachée à ses ancres et disparut ; la quatrième tint bon, mais fut tellement secouée que toute la membrure fut comme brisée. L'équipage de ce quatrième navire descendit à terre, ayant à peu près perdu tout espoir de conserver le navire. Ils ne savaient à quel parti s'arrêter, et songeaient tantôt à se bâtir une résidence dans le pays, tantôt à égorger toutes les peuplades voisines, pour ne pas être quelque jour massacrés par ces mêmes voisins unis contre eux. Heureusement la chance tourna. La tempête s'apaisa, la caravelle qu'avait éloignée la fureur des éléments revint avec quatre-vingts hommes d'équipage ; celle qui se tenait encore debout sur ses ancres, à leur vue, fut sauvée. C'est avec ces deux vaisseaux qu'ils prirent le chemin d'Espagne et revinrent à Palos, leur ville natale, près de leurs femmes et de leurs enfants, ballottés par les flots et après avoir perdu bien des amis. C'était la veille des calendes d'octobre.

Les compagnons[1] de Pinzon ont rapporté plusieurs échantillons de bois qu'ils croient être du cinnamome et du gingembre ; mais, disent-ils pour s'excuser de ne rien avoir d'autre qui soit précieux, ces épices n'ont pas été confites et ne sont pas bonnes. Baptiste Elysée, philosophe remarquable et médecin distingué, a remarqué entre leurs mains de petites pierres ramassées sur les rivages de la région et pense que ce sont des topazes. Il vous l'a dit en ma présence. Après les Pinzon, et par esprit d'imitation, d'autres Espagnols ont fait d'énormes trajets dans la direction du midi ; mais ils suivaient les traces de leurs devanciers, celles de l'amiral Colomb, et longeaient, à ce que je crois, la côte de Paria. Ces derniers explorateurs y ont récolté de l'écorce de cannelle, et cette substance si précieuse pour faire disparaître, quand on l'enflamme, les lourdeurs de tête, que les Espagnols nom-

1. Les commanditaires de Pinzon saisirent les caravelles et la cargaison. Le capitaine fut obligé de demander l'autorisation de vendre lui-même 350 quintaux de brésil pour payer ses dettes. L'autorisation lui fut accordée (5 décembre 1500). Il n'en fut pas plus riche, puisque le 15 octobre 1501 une ordonnance royale l'autorisait à exporter une certaine quantité de grains, à raison de services rendus et de pertes subies, Navarrete, III, 82, 102.

ment[1] du blanc d'âme. Je n'ai rien appris d'autre digne de vous intéresser; aussi finirai-je ce récit, puisque vous m'importunez encore par l'annonce de votre départ. Cependant, pour terminer ma décade, recevez encore ces détails sur les ridicules superstitions d'Hispaniola. Si ce n'est pas une décade à la Tite-Live, la seule cause en est que l'auteur, votre Martyr, n'a pas reçu, comme il aurait dû la recevoir, d'après la théorie de Pythagore, l'inspiration de Tite-Live. Aussi bien vous saurez ce que vont enfanter ces montagnes en mal d'enfant. Ce ne sont que des rêveries d'insulaires. Elles sont pourtant plus intéressantes, bien que pénibles, que les Histoires Vraies de Lucien, car elles existent réellement à l'état de croyances, tandis que les Histoires ont été inventées par manière de jeu; on peut se moquer de ceux qui y ajouteraient foi.

Les Espagnols ont longtemps résidé à Hispaniola sans se douter que les insulaires adorassent autre chose que les astres et eussent une religion quelconque. J'ai, en effet, rapporté plus haut à diverses reprises que ces insulaires n'adoraient que les astres visibles au ciel. Mais, après une cohabitation de plusieurs années, quand les deux langues se furent rapprochées, plusieurs des nôtres commencèrent à observer chez eux diverses cérémonies et des rites différents. Un ermite, le frère Romain,[2] qui, sur l'ordre de Colomb, s'était rendu chez les caciques pour les instruire des vérités du christianisme et qui résida longtemps auprès d'eux, a composé en langue espagnole un livre sur les rites des insulaires. J'ai entrepris de résumer ce travail, en laissant de côté quelques questions sans grande importance. Le voici; il vous est destiné en entier.

On sait par les idoles auxquelles les insulaires rendent un culte public que des fantômes leur apparaissent pendant la nuit, qui les poussent à de sottes erreurs. Avec du coton tissé et serré ils fabriquent des simulacres d'hommes assis qui ressemblent aux spectres entrevus pendant la nuit que nos peintres dessinent sur

1. Impossible de traduire autrement « quod Hispani animæ album vocant ».

2. Romain Pane a composé un ouvrage intitulé *Nuestra senora de Izamal*, traduit par Brasseur de Bourbourg, dans son édition de Landa.

les murailles. Je vous ai envoyé quatre de ces simulacres. Vous avez pu les étudier et vous rendre compte de leur ressemblance avec les spectres. Vous saurez aussi les décrire au roi sérénissime votre oncle avec plus de fidélité que je ne pourrai le faire en lui écrivant. Les indigènes donnent à ces simulacres le nom de *zémès*. Quand ils sont sur le point de marcher à l'ennemi, ils attachent sur leur front les plus petits de ces simulacres, qui représentent de tout petits démons: aussi sont-ils entourés de ficelles, comme vous l'avez vu. Ils croient que les zémès accordent à leurs vœux la pluie quand ils en ont besoin, ou le soleil, si le soleil leur fait défaut. Ils pensent que les zémès sont les intermédiaires entre eux et le Dieu qu'ils se représentent comme unique, comme éternel, tout-puissant et invisible. Chaque cacique a son zémès, qu'il honore d'un culte particulier. Leurs ancêtres ont donné à l'Être suprême doué d'éternité deux noms : Socanna et Guamaonocon ; mais cet Être suprême a été lui-même mis au monde par une mère qui a cinq noms : Attabeira, Mamona, Guacarapita, Iella, Guimazoa.

Ecoutez maintenant leurs singulières croyances sur l'origine des hommes. Il existe à Hispaniola un canton nommé Caunana où les hommes ont pris naissance dans deux cavernes d'une certaine montagne. La plus grande partie des hommes est issue des ouvertures les plus larges, et la moins considérable, des moins larges de ces cavernes. Telles sont leurs rêveries. Le rocher dans les flancs duquel s'ouvrent les cavernes est le Cauta. La plus grande de ces cavernes s'appelle le Cazibaxagua et la plus petite l'Amaiauna. Avant que les hommes aient eu la permission d'en sortir, racontent-ils avec candeur, chaque nuit les ouvertures des cavernes étaient confiées à la garde d'un homme nommé Machochael. Ce Machochael s'étant écarté, par curiosité, des deux cavernes, fut surpris par le soleil, dont il ne pouvait supporter l'aspect, et changé en pierre. Ne racontent-ils pas, entre autres absurdités, que les hommes étant sortis de la caverne pendant la nuit, parce qu'ils désiraient pêcher, ne purent y rentrer avant le lever du soleil, qu'il leur était défendu de regarder ; ils furent alors transformés en myrobolans ; Hispaniola, en effet, produit en abondance et spontanément ces arbres.

Les indigènes racontent encore qu'un chef, Vagnoniona, fit sortir de la caverne où il tenait enfermée sa famille un serviteur qu'il envoyait à la pêche. Ce serviteur fut pour le même motif, c'est-à-dire parce qu'il fut surpris par le soleil, changé en rossignol. Chaque année, au moment même où il fut transformé en oiseau, il remplit la nuit de ses chants, se plaint de son malheur et implore le secours de son maître Vagnoniona. Telle est l'explication qu'ils donnent des chants du rossignol. Quant à Vagnoniona, qui regrettait et aimait tendrement son serviteur, il laissa tous les hommes dans la caverne, ne fit sortir avec lui que les femmes et les enfants qu'elles allaitaient, et, après avoir conduit les femmes dans une île de ces parages qu'on appelle Mathinio, les y abandonna ; mais il revint avec les enfants. Ces malheureux souffraient de la faim. Arrivés sur la berge d'un fleuve, ils criaient : *toa*, *toa*, comme nos enfants qui disent : maman ! maman ! lorsqu'ils furent changés en grenouilles. C'est pour cela qu'au moment du printemps les grenouilles font entendre les mêmes sons. C'est encore pour cela que dans les cavernes, qu'on rencontre si fréquemment à Hispaniola, les hommes seuls, et non les femmes, cherchent un refuge. Les indigènes racontent que Vagnoniona erre encore à travers l'île, et que, par une grâce spéciale, il reste toujours le même. Il serait descendu vers une belle femme qu'il aurait aperçue au fond de la mer, et aurait obtenu d'elle des cailloux blancs que les insulaires nomment *cibas*, et des coquilles aux reflets fauves comme l'orichalque, qu'ils appellent *guaninos*. Ils en firent des colliers que, jusqu'à ce jour, les caciques ont respectés comme sacrés. Quant aux hommes que nous avons laissés sans femmes dans les cavernes, ils seraient sortis pendant la nuit pour se laver dans les creux remplis par les eaux de pluie. Pendant une de ces nuits, ils aperçurent de loin, rampant parmi les arbres de myrobolan, et aussi nombreux que des bataillons de fourmis, je ne sais quels animaux semblables à des femmes. Ils courent à ces animaux féminins et s'efforcent de les saisir, mais ils leur échappent des mains comme des anguilles. Ils s'assemblent alors en conseil, et, sur l'avis des vieillards, tous ceux d'entre eux qui étaient galeux et lépreux et avaient les mains rudes et calleuses

se chargent de retenir les animaux qu'ils auront capturés. Ces hommes reçoivent alors le nom de *caracaracoles*. Ils partent donc en chasse, mais ne gardent que quatre des animaux capturés ; seulement, quand ils veulent s'en servir en guise de femmes, ils s'aperçoivent qu'ils sont dépourvus des organes sexuels. Ils recourent alors de nouveau à l'expérience des vieillards, et ceux-ci leur répondent de s'adresser à l'oiseau pivert, qui, de son bec acéré, saura ouvrir le chemin nécessaire, pourvu que les caracaracoles, pendant l'opération, maintiennent ces animaux féminins jambes ouvertes. N'admirez-vous pas avec quelle convenance est introduit le pivert ! C'est néanmoins ce pivert qui donna un sexe aux animaux féminins. De la sorte, et par ce beau moyen, Hispaniola eut les femmes dont elle avait besoin et la population qui lui manquait. Pourquoi s'étonner ? La Grèce, si véridique, n'a-t-elle pas écrit dans bien des volumes que les Myrmidons avaient ainsi été procréés par des fourmis ? Tels sont, au milieu de beaucoup d'autres, les contes que, d'un visage calme et serein, de prétendus sages débitent, du haut de leurs tribunes ou de leurs balcons, à une foule stupide et béante.

Voici une autre tradition plus sérieuse sur l'origine de la mer.[1] Jadis vivait dans une île un puissant seigneur nommé Jaïa, qui ensevelit son fils unique, en guise de sépulture, dans une citrouille. Quelques mois plus tard, supportant avec peine la perte de son fils, le même Jaïa alla revoir la citrouille. Il l'entr'ouvrit et en vit sortir de grandes baleines et des monstres marins de taille gigantesque. Aussi raconta-t-il à quelques-uns de ses voisins que la mer était contenue dans cette citrouille. A cette nouvelle, quatre jeunes gens, nés d'une même couche, mais ayant perdu leur mère en venant au monde, veulent s'emparer de la citrouille pour avoir à leur disposition les poissons. Jaïa, qui souvent rendait visite aux dépouilles mortelles de son fils, sur-

1. Sur les traditions des indigènes relatives à l'origine de la mer et des îles, consulter Cogolludo, *Historia de Yucatan*, IV, 6. — Landa, trad. Brasseur de Bourbourg, p. 61, et lettres de Martyr à Pomponio Leti (13 juin 1497, let. 177) et au cardinal de Sainte-Croix, Bernard de Caravajal (27 juillet 1497, let. 180).

vient à l'improviste au moment où les jeunes gens avaient en mains la citrouille. Convaincus de sacrilège et de vol, et très effrayés, ils prennent la fuite, mais laissent tomber la citrouille, qui se rompt sous le poids trop considérable. Par ses fentes se précipite la mer. La vallée se comble. L'immense plaine désséchée, qui formait l'univers, est submergée, et les montagnes seules se dressent au-dessus des eaux : ce sont les îles d'aujourd'hui, telles qu'elles existent encore. Voici, très illustre prince, l'origine de la mer, à laquelle vous ne trouverez rien à redire, et ne vous imaginez pas surtout que l'insulaire qui a transmis cette tradition ne soit pas chez eux entouré de beaucoup de considération. On raconte encore que, dans leur terreur de Jaïa, les quatre frères s'enfuirent de divers côtés et mouraient presque de faim parce qu'ils n'osaient s'arrêter nulle part. Pourtant, comme la faim les prenait, ils frappèrent à la porte d'un boulanger et lui demandèrent du cazabi, c'est-à-dire du pain. Le boulanger cracha avec tant de force sur le premier de ceux qui se présentèrent que sous la violence du choc se forma aussitôt une énorme tumeur dont il faillit mourir. Après avoir délibéré entre eux, ils ouvrirent la tumeur avec une pierre aiguisée. Il sortit de cette tumeur une femme qui, tour à tour, devint l'épouse des quatre frères et leur donna des fils et des filles.

Voici une autre histoire, très illustre prince, encore plus bizarre. Il existe une caverne,[1] nommée Jouanaboina. Elle est située sur le territoire d'un cacique appelé Machinnech. Elle est de la part des insulaires l'objet de plus de respect et de vénération que ne le furent autrefois chez les Grecs les antres de Corinthe, de Cyrrha et de Nysa. Cette caverne est ornée de peintures variées. Aux portes se dressent deux zémès sculptés,

1. Il existe encore des cavernes semblables à Haïti : Voir Descourtilz, *Voyages d'un naturaliste*. Parmi ces grottes on remarque celle de Dubeda, près les Gonaïves, celle de la montagne de Selle, voisine du Port au Prince, celle de Doubou, non loin du Cap Français. Ce sont des excavations naturelles, éclairées par le sommet pour y laisser passer les premiers rayons du soleil. L'intérieur de ces grottes est tapissé d'idoles gravées et incrustées dans le roc sous des formes bizarres et grossières : crapauds ayant une tête au bout de chaque patte, figures humaines monstrueuses, au corps recourbé, se diminuant en

nommés l'un Binthaitelles et l'autre Marohos. Lorsqu'on leur demande pourquoi cette caverne est ainsi vénérée par eux, ils répondent avec gravité et réflexion que c'est parce que le soleil et la lune sortirent de cette caverne pour répandre la lumière dans l'univers. Ils se rendent en pèlerinage vers cette caverne, comme nous allons à Rome et au Vatican, capitale de notre religion, ou à Compostelle, ou à Jérusalem, au Saint-Sépulcre.

Voici un autre genre de superstition: d'après eux les morts errent pendant la nuit et se nourrissent de *guarina*, fruit que nous ne connaissons pas en Europe et qui ressemble au coton. Ils aiment à se mêler aux vivants et à tromper les femmes. Ils empruntent la forme d'un homme et paraissent vouloir jouir des faveurs féminines, mais, au moment d'en venir au fait, ils s'évanouissent dans les airs. Si l'on suppose, quand on sent quelque chose d'étrange dans son lit, que c'est un mort qui est couché près de soi, il n'y a pour s'en assurer qu'à toucher son ventre. Les morts, en effet, peuvent, d'après eux, emprunter tous les membres humains, sauf le nombril. Si donc on reconnaît à l'absence de nombril qu'on a affaire à un revenant, il suffit de le toucher pour qu'il disparaisse aussitôt. Pendant la nuit, et très souvent en chemin et sur les voies publiques, des revenants se présentent ainsi aux vivants. Si le voyageur ne se laisse pas déconcerter, le fantôme s'évanouit. Si, au contraire, il se laisse épouvanter, telle est la terreur qu'ils lui inspirent que plusieurs insulaires, sous cette impression, perdent la tête et tout sang-froid. [1] Lorsque les Espagnols demandèrent aux insulaires qui les avait infestés de cette contagion de croyances absurdes, ils répondirent qu'ils les tenaient de leurs ancêtres, et qu'elles avaient été de temps immémorial conservées par des poésies que personne autre que les fils des caciques n'a le droit d'apprendre. C'est à la mémoire qu'ils se fient pour retenir ces poésies, [2] car ils n'ont pas d'écriture. Aux jours de fêtes, les fils

cône, et terminées par un bouton sphérique, tortues, et autres animaux, surtout des serpents.

1. Les Slaves avaient également cette superstition. Voir Rambaud, *la Russie épique*.

2. Ces poésies indigènes se nommaient *arreytos*. On en a conservé quelques-

des caciques les chantent au peuple comme des cantiques sacrés. Ils n'ont qu'un seul instrument de musique. Il est en bois, concave, et sonore. On le frappe comme on frappe un tambour.

Les propagateurs de ces superstitions sont des augures nommés *bovites*. Ils servent encore de médecins au peuple ignorant. Ce sont des menteurs déterminés. Ce qui donne à ces augures un grand crédit sur le peuple, c'est qu'ils lui ont persuadé que les zémès entrent en conversation avec eux et leur prédisent l'avenir. Si quelque malade recouvre la santé, les bovites lui persuadent qu'il le doit à l'intervention des zémès. Lorsqu'ils entreprennent la guérison d'un personnage, les bovites commencent par jeûner et se purger. Ils avalent une herbe enivrante, et, quand ils l'ont réduite en poussière et absorbée, ils entrent en fureur comme les ménades et disent que les zémès leur apprennent de nombreux secrets. Ils vont trouver le malade, après avoir mis dans leur bouche un os, ou une petite pierre, ou un morceau de viande. Ils font sortir tout le monde, excepté deux ou trois personnes désignées par le malade. L'opérateur commence par passer la main, avec des gestes incohérents, et à trois ou quatre reprises, sur la figure, les lèvres et les narines; il souffle sur le front, sur les tempes, sur le cou, et aspire la respiration du malade. [1] C'est pour cela qu'il prétend ensuite qu'il a cherché le mal jusque dans les veines de celui qui en souffre. Puis, frottant les épaules, les cuisses et les jambes, il écarte les mains et les pieds; si les mains sont resserrées, il les élargit de façon à ce qu'elles présentent la paume ouverte, les secoue vigoureusement, affirme qu'il a mis en fuite la maladie, et que le sujet sera bientôt hors de danger. Enfin le prenant par le dos, il sort de sa bouche, comme un escamoteur, le morceau de viande qu'il y avait introduit au préalable, et se met à crier : « Voilà ce que tu avais mangé au delà de ce qui était

unes : Voir le *Rabinal Achi*, traduit par Brasseur de Bourbourg à la suite de sa *Grammaire quichée*.

1. Ce sont les pratiques du magnétisme. Il est curieux de les trouver aussi nettement indiquées, et dans le nouveau monde. Plusieurs peuplades indigènes, surtout dans l'Amérique méridionale, recourent encore à ces passes étranges. Voir Coudreau, *la France équinoxiale*.

nécessaire ! Maintenant tu te porteras bien, puisque je t'ai enlevé ce que tu avais de trop dans le corps. » Si l'opérateur s'aperçoit que la maladie de son client s'aggrave, il s'en prend au zémès, irrité, prétend-il, de ce qu'on ne lui a pas construit de maison, de ce qu'on l'a traité avec moins de respect qu'il n'aurait fallu, de ce qu'on ne lui a pas consacré les produits d'un champ. Le malade vient-il à mourir, ses proches recourent à des incantations magiques pour qu'il déclare s'il a succombé à la force des choses ou par l'incurie de son médecin, qui n'aurait pas jeûné convenablement ou aurait donné un remède qui ne convenait pas à la maladie. Si le malade est mort par la faute de son médecin, on tire vengeance du médecin. Quant aux pierres et aux os que les bovites sont censés cacher dans leur bouche, les femmes, si elles parviennent à en saisir un fragment, l'enveloppent avec grand respect dans des chiffons et le conservent avec soin. Elles pensent que ces talismans ont une grande influence au moment des couches, et elles les honorent comme des zémès.

Les insulaires rendent hommage à de nombreux zémès, chacun au sien. Les uns en fabriquent de bois, parce que c'est au milieu des arbres et dans les ténèbres de la nuit qu'ils ont reçu l'avertissement des dieux. Les autres l'ont entendu au milieu des rochers, aussi se fabriquent-ils des zémès en marbre. D'autres ne sont qu'en racines, car ils se sont révélés au moment où les insulaires cultivaient leurs ages, ce genre de céréales dont j'ai parlé plus haut. Ne s'imaginent-ils pas que ces derniers zémès veillent à ce que leur pain de farine indigène soit bien cuit ? C'est ainsi que les anciens croyaient que les dryades, les hamadryades, les satyres, les pans et les néréides veillaient sur les fontaines, les forêts et les mers, et attribuaient à chaque espèce, dans la nature, une divinité protectrice. Les insulaires d'Hispaniola pensent de même que les zémès qu'ils invoquent répondent à leurs souhaits. Lorsque les caciques veulent consulter les zémès sur l'issue de la guerre, sur la récolte, sur leur salut, ils entrent dans la maison consacrée aux zémès et absorbent par les narines du *cohobba*. C'est cette herbe enivrante qui jette aussi les bovites dans un état frénétique analogue. Aussitôt ils croient voir les toits de la maison se substituer aux planchers, et les hommes se promener

la tête en bas. Telle est la violence de cette poudre de cohobba que lorsqu'on l'absorbe on perd toute connaissance. Dès que s'apaise l'action du stupéfiant, les bras s'abaissent, la tête se penche, les genoux fléchissent. Le cacique, après être resté quelque temps dans cette attitude, dresse la tête comme s'il cessait de dormir, et, levant les yeux au ciel, commence à balbutier quelques mots confus. Ses principaux courtisans qui l'entouraient, car aucun homme du peuple n'est admis à ces mystères, élèvent la voix et le remercient de ce qu'il a si promptement abandonné les zémès pour retourner vers eux. Ils lui demandent ce qu'il a vu. Alors le cacique, ouvrant la bouche, affirme que pendant tout ce temps il a parlé avec le zémès; et, comme s'il était encore sous un délire prophétique, il leur annonce la victoire ou la défaite, s'il s'agit d'une guerre engagée, ou bien la farine en abondance, la peste ou la santé, en un mot tout ce qui lui vient à la bouche. Étonnez-vous après cela, très illustre prince, de ce souffle apollonien qui jadis transportait de fureur les sibylles. Vous pensiez que cette superstition antique avait fait son temps : vous voyez bien que non.

J'ai parlé de tout ce qui, en général, avait trait aux zémès; mais je crois ne pas devoir passer sous silence certaines particularités. Le cacique Guamaretus avait un zémès nommé Corochotos. Il l'avait attaché à l'endroit le plus élevé de sa maison, mais on raconte que Corochotos en descendait souvent, après avoir rompu ses liens, toutes les fois qu'il voulait ou se livrer à l'amour, ou manger, ou se cacher. Quelquefois il disparaissait pendant quelques jours, montrant ainsi sa colère d'avoir été négligé dans son culte et ses honneurs par le cacique Guamaretus. Un jour, dans la résidence royale de Guamaretus, naquirent des enfants avec deux couronnes. On pense que c'étaient les fils du zémès Corochotos. Guamaretus fut battu par les ennemis en bataille rangée, sa résidence et son palais furent détruits et incendiés, mais Corochotos brisa ses liens et sauta en dehors de la maison qui brûlait; on le trouva à un stade plus loin. Un autre zémès, nommé Épileguanita, était représenté sous la forme d'un quadrupède. Il était en bois. Souvent il quittait le lieu où on l'adorait pour se jeter dans les forêts. Toutes les fois qu'ils

apprenaient sa fuite, ses adorateurs se rassemblaient, et, avec de pieuses supplications, le cherchaient partout. Quand ils l'avaient retrouvé, ils le reportaient pieusement sur leurs épaules dans le sanctuaire qui lui était consacré. Lorsque les chrétiens débarquèrent à Hispaniola, [1] Épileguanita s'enfuit et ne reparut plus; ce fut un funeste pronostic pour les malheurs de la patrie. Ce sont les vieillards qui ont rapporté ces traditions.

Les insulaires adoraient encore un zémès de marbre, avec les attributs du sexe féminin, assisté par deux zémès mâles, qui lui servaient de ministres. Un de ses coadjuteurs, sur l'invitation d'une femme, remplissait l'office d'un héraut, vis-à-vis des autres zémès, qui viennent en aide aux femmes lorsqu'il s'agit d'exciter les vents, les pluies et les nuages. Quant à l'autre zémès on prétend que, sur l'ordre du zémès féminin, il rassemblait les eaux qui tombent du haut des montagnes dans les vallées, et les lâchait, comme des torrents qui ravageaient les campagnes, toutes les fois que les insulaires n'avaient pas rendu à cette idole les honneurs qui lui étaient dus et qu'elle réclamait.

Voici, très illustre prince, un trait digne d'être conservé et par lequel je terminerai mon livre. Les insulaires d'Hispaniola étaient à l'arrivée des Espagnols fort affectés. Jadis deux caciques, et l'un d'eux était le père de ce Guarionex dont nous avons parlé plus haut, s'étaient, quinze jours de suite, abstenus de boire et de manger, afin de consulter les zémès sur l'avenir. Ce jeûne disposa les zémès en leur faveur. Ils leur répondirent que dans quelques années débarquerait à Hispaniola [2] une race d'hommes vêtus, qui bouleverserait les rites et les cérémonies des insulaires et massacrerait tous leurs enfants ou les priverait de la liberté. La jeune génération appliqua la prophétie aux Cannibales. Aussi, dès qu'on apprenait que les Cannibales avaient

1. Comparer au récit de Martyr celui de Charlevoix dans son *Histoire de Saint-Domingue.*

2. Il est curieux de signaler la concordance de toutes les traditions américaines, qu'il s'agisse des Antilles, du Mexique et du Pérou, sur la venue prochaine d'étrangers qui devaient conquérir tous les pays où ils débarqueraient. C'est surtout au Mexique que ces prédictions furent faites avec un caractère de précision très étrange.

débarqué quelque part, on s'empressait de fuir et on n'essayait même pas de leur résister; mais, quand les Espagnols eurent mis le pied dans l'île, ce fut à eux que les insulaires rapportèrent la prophétie, et ils pensèrent que c'était bien la race annoncée. En quoi ils ne se trompaient pas. Tous aujourd'hui sont soumis aux chrétiens, et ceux qui résistèrent ont été exterminés. Quant aux zémès il n'en reste que le souvenir, car on les a tous transportés en Espagne, pour nous apprendre la vanité de ces simulacres et les ruses des démons. Je vous en ai raconté plusieurs que vous connaissez maintenant, très illustre prince. Vous en saurez beaucoup d'autres plus tard, puisque c'est probablement demain que vous partez pour ramener à Naples votre grand'tante, que vous aviez accompagnée jusqu'ici, conformément aux ordres de votre oncle le roi Frédéric. Vous avez le chapeau sur la tête : moi je suis fatigué. Donc, portez-vous bien et gardez bon souvenir de votre dévoué Pierre Martyr, puisque vous l'avez forcé, en vous servant du nom de votre oncle Frédéric, à faire ce choix parmi l'amas considérable de matériaux qui étaient à sa disposition.

CHAPITRE DIXIÈME

A Inigo Lopez Mendoza, comte de Tendilla, vice-roi de Grenade.

Depuis les premiers jours de la découverte, et depuis que Colomb a commencé ses conquêtes sur la mer Océane, j'étais excité, par des lettres que m'envoyaient mes amis et hauts personnages, à faire le récit complet de tout ce qui arriverait. Ils étaient, en effet, comme éperdus d'admiration [1] à la pensée des

1. Les contemporains sont, en effet, unanimes dans l'expression de leur surprise au sujet des découvertes. Martyr, dans sa correspondance, s'est fait à diverses reprises comme l'interprète de l'opinion courante. « Elevez vos esprits, savants, vieillards, écrivait-il au comte de Tendilla et à l'archevêque

découvertes de ces terres et de ces peuples inconnus, qui vivaient sans vêtements, satisfaits de ce que leur fournissait la nature, et un âpre désir les possédait d'être au courant de tout. Ascanio, dont la volonté m'interdisait toute inaction et me forçait de mettre toujours la main à la plume, fut précipité de la haute position qu'il occupait lorsque les Français chassèrent de Milan son frère Ludovic. C'est à lui que j'avais dédié les deux premiers livres de cette décade, sans parler de plusieurs autres traités que j'avais extraits de mes mémoires encore inédits. La fortune me détourna d'écrire, au moment précis où elle priva de sa puissance Ascanio. Battu par la tempête, il cessa ses exhortations, et moi je ne fus plus enflammé par le désir d'étendre mes informations sur les découvertes. Mais, en l'année 1500, lors du séjour de la cour à Grenade, Louis, cardinal d'Aragon, neveu du roi Frédéric, qui avait accompagné à Grenade la reine de Naples, sœur de notre roi Ferdinand, me fit parvenir des lettres à moi adressées par le roi Frédéric en personne. Il m'engageait à ramasser les documents nécessaires pour donner une suite aux deux premiers livres adressés à Ascanio. Lui et le cardinal reconnaissaient, en effet, qu'ils avaient eu à leur disposition les écrits que j'avais adressés au cardinal Ascanio. J'étais alors malade, vous le savez ; pourtant je n'ai pas reculé devant la charge, et j'ai pris la résolution d'écrire. Dans le grand amas de renseignements qui m'ont été fournis sur ma demande par les auteurs des découvertes, j'ai fait un choix des faits les plus dignes d'être conservés. A l'heure actuelle, puisque vous cherchez à vous procurer un exemplaire de mes œuvres complètes, pour le joindre aux nombreux volumes que vous possédez dans votre bibliothèque, j'ai pris la résolution d'ajouter à mes précédents écrits, mais en les résumant, le récit des principaux événements entre les années 1500 et 1510. Si Dieu me prête vie, je les exposerai quelque jour plus au long. J'avais, pour terminer une décade, composé sur les superstitions

de Grenade (13 sept. 1493, let. 133), apprenez une découverte extraordinaire », et au cardinal Ascanio Sforza (let. 134) : « O l'admirable découverte ! Voici que, sous l'empire de mes souverains, ce qui depuis l'origine du monde était resté ignoré commence à se dévoiler, etc. »

des insulaires un livre inachevé ; je veux aujourd'hui vous adresser directement, en vous le dédiant, ce nouveau livre, qui sera intitulé le dixième et qui terminera mon travail, en reliant ainsi les derniers livres. Pour ne pas être forcé de retranscrire si souvent tout l'ouvrage, ou pour ne pas envoyer mon brouillon, je laisserai l'intitulé général de dixième livre; mais ne soyez pas étonné si vous trouvez, en lisant le neuvième, des promesses qui ne seront pas réalisées. Il ne faut pas s'acharner à tenir ses promesses.[1] Arrivons enfin à notre sujet.

Pendant ces dix années, de nombreux[2] explorateurs ont parcouru des rivages variés. En général ils ont suivi les voies tracées par Colomb. C'est, en effet, le littoral du Paria qu'ils ont toujours longé, pensant qu'il correspondait au continent indien. Les uns à l'occident, les autres à l'orient, ils ont rencontré des terres nouvelles, riches en or et en aromates, car ils ont presque tous rapporté des colliers et des parfums qu'ils avaient obtenus soit en donnant en échange nos marchandises, soit par la violence et la guerre. Il faut d'ailleurs reconnaître que, sur quelques points, et bien qu'ils soient nus, les indigènes ont exterminé[3] des bandes entières d'Espagnols. Ces indigènes sont féroces. Ils ont pour armes des flèches empoisonnées et des épieux durcis au feu et très pointus. Animaux, reptiles, insectes, quadrupèdes même différent des nôtres : leurs formes sont variées, étranges, innombrables. Ils ne sont pourtant pas dangereux, à l'exception des lions, des tigres et des crocodiles. Je parle ainsi pour les diverses régions de la terre du Paria, mais non pour les îles, où on ne rencontre même pas un seul animal dangereux. Tout ce qui respire dans les îles est d'une grande douceur, sauf pourtant certains hommes, dont nous avons déjà parlé, les Caraïbes ou Cannibales, qui sont très friands de chair humaine. Les oiseaux sont également d'espèces très variées. Dans beaucoup d'endroits,

1. On aura remarqué l'extrême confusion et les explications embarrassées de Martyr, toutes les fois qu'il se croit obligé d'exposer son plan. Il ne se retrouve vraiment lui-même que lorsque *ad rem venit*.

2. Les principaux de ces explorateurs furent Nino, Pinzon, Lopez, Bastidas, Las Casas, Hojeda, Vespucci, etc. Voir W. Irving, *les Compagnons de Colomb*.

3. Ainsi lors du voyage de Hojeda et Vespucci en 1499.

des chauves souris aussi grosses que des tourterelles voltigeaient à l'entour des Espagnols, aux premières obscurités du crépuscule, et, pleines de fureur, les mordaient si cruellement qu'ils en devenaient enragés, et étaient obligés de leur céder la place, comme si c'eût été des harpies. [1] Une certaine nuit que l'un d'entre eux, descendu à terre, dormait sur le sable, un monstre sorti de la mer le saisit par le milieu du corps, l'enleva malgré la présence de ses compagnons et sauta dans la mer avec sa proie, sans que ce malheureux qui poussait des cris pût être secouru.

Prendre pied dans ce continent et y construire des citadelles est un dessein royal, et il ne manque pas d'Espagnols qui ne reculeraient pas devant la difficulté de conquérir et de soumettre cette terre et supplient le roi de leur en accorder l'autorisation. Le trajet pourtant est bien long et les terres bien vastes. On prétend que soit le continent, soit les îles, le pays découvert est trois fois plus considérable que l'Europe, et on ne compte pas les régions découvertes au midi par les Portugais, et qui sont déjà fort grandes. Certes l'Espagne de nos jours a mérité de fortes louanges [2] pour avoir révélé à la génération actuelle de tels espaces aux antipodes jusqu'alors inconnus, et pour avoir ainsi fourni aux grands écrivains un ample sujet d'études. Je suis fier de leur avoir tracé la voie en recueillant ces détails, sans prétention, comme vous le voyez, non seulement parce que je ne peux habiller plus richement mon sujet, mais aussi parce que je n'ai jamais eu la pensée d'écrire comme un historien de profession. J'ai simplement cherché, par des lettres écrites au courant de la plume, à plaire à certaines personnes, dont il était

1. Ce sont les vampires, ou roussettes, dangereuses, en effet, sur toute la côte vénézuélienne.

2. La nouvelle des découvertes de Colomb fut, en effet, accueillie avec enthousiasme dans l'Europe entière. Voir lettres d'*Hannibal Januarius* à son frère ambassadeur du duc de Ferrare auprès de Ludovic le More (Harrisse, *Colomb*, II, 527) et de Martyr lui-même à *Jean Borromée* (14 mai 1493, lettre 130), à *Mendoza de Tendilla*, et à *l'archevêque de Grenade Talavera* (13 septembre 1493, lettre 133), au *cardinal Ascanio Sforza* (même date, lettre 134) et surtout à *Pomponio Leti* (lettre 152).

difficile de décliner les invitations. Mais assez de digressions et revenons à Hispaniola.

Quand on est habitué à notre pain de blé, le pain que fabriquent les naturels n'est pas assez nourrissant; aussi les forces s'affaiblissaient. C'est pour cela que le roi a récemment rendu un décret pour qu'on semât du blé en divers endroits et en différentes saisons. Les semences ne donnaient, en effet, que des pailles semblables à des roseaux, avec des épis rares, mais bien fournis et gonflés. Il y a dans les pâturages la même cause de faiblesse ; ne s'élevaient-ils pas jusqu'à la hauteur des moissons ? Aussi le bétail engraisse-t-il d'une façon extraordinaire, mais les chairs perdent leur goût: elles n'ont plus de muscles; elles deviennent, si l'on veut, aqueuses. Le contraire a eu lieu pour les porcs. Ils sont devenus salubres et d'une agréable saveur. Cela tient sans doute à certains fruits insulaires qu'ils mangent avec avidité. Dans les marchés on n'achète plus que la chair de porc. Ils se sont propagés très facilement, mais sont devenus sauvages dès qu'ils n'ont plus été dirigés par des porchers. Il n'est pas besoin d'acclimater à Hispaniola une autre espèce de quadrupède ou d'oiseau. D'ailleurs les petits de tous les animaux, à cause de l'abondance des herbages, deviennent à Hispaniola plus gros que ne l'étaient leurs pères. Ils ne se nourrissent pourtant que de gazon, et jamais d'orge ou de tout autre grain. En voilà assez sur Hispaniola : passons à l'île voisine.

Cuba, à cause de sa longueur, passa longtemps pour un continent, mais on a découvert que c'était une île. Ne vous étonnez pas si les insulaires, quand les Espagnols en opéraient la reconnaissance, assuraient qu'elle n'avait pas de fin. Les Cubains, en effet, étaient de pauvres gens satisfaits de peu et ne s'écartant pas de leur territoire. Ils ne se souciaient pas de ce que faisaient leurs voisins. Y avait-il sous les cieux, oui ou non, quelque autre région que celle qu'ils foulaient aux pieds, ils ne le savaient certes pas. Cuba se prolonge d'orient en occident. Elle est beaucoup plus longue qu'Hispaniola, mais du nord au sud beaucoup moins large, contrairement à ce qu'on avait cru d'abord. Proportionnellement à sa longueur elle est très étroite. C'est une terre presque partout fertile et agréable.

Non loin d'Hispaniola, et du côté de l'est, est une île deux fois moins grande. Les Espagnols l'ont mise sous l'invocation de saint Jean. Elle est presque carrée. On y a trouvé de très riches mines d'or, mais comme on s'occupe maintenant des mines d'Hispaniola, on n'a pas encore envoyé d'ouvriers mineurs à Saint-Jean. On commence pourtant à y songer.

De toutes les productions d'Hispaniola on ne songe plus qu'à l'or, et c'est à la récolte de l'or que l'on consacre tous ses soins. Voici comment on procède. [1] A chaque Espagnol industrieux et jouissant de quelque crédit on assigne un ou plusieurs caciques, c'est-à-dire petit roi, accompagné de ses sujets. A certains moments de l'année déterminés par une convention, le cacique, escorté de ses sujets, se rend à la mine de l'Espagnol auquel il a été attribué. Là on leur [2] distribue des instruments pour le travail de l'extraction. On assigne un salaire au cacique et à ses hommes pour leurs aliments. Quand ils quittent la mine pour retourner aux travaux des champs, qu'il faut bien ne pas négliger, crainte de famine, ils rapportent qui un pourpoint, qui une chemise, celui-ci un manteau, celui-là un chapeau. Ces objets d'habillement leur plaisent beaucoup, et dès aujourd'hui ils ne sont plus nus. C'est ainsi que les insulaires se partagent entre les travaux des mines et ceux des champs. On dirait des esclaves. Ils supportent cette contrainte avec impatience, mais ils la supportent. On donne à ces mercenaires d'Hispaniola le nom d'*anaborios*. Le roi ne souffre [3] pas qu'on les traite en esclaves. C'est lui qui les donne ou qui les enlève à sa volonté. Au temps où ils sont appelés par leurs rois, les caciques, de même que les soldats et les goujats sont convoqués par les recruteurs, les insulaires, quand ils le peuvent, s'enfuient dans les bois et les montagnes, et, plutôt que de se soumettre à ces travaux, se

1. Sur les mauvais traitements dont souffrirent les Indiens, l'ouvrage capital à consulter est celui de Las Casas.

2. Ce sont les *repartimientos*, qui ont fait tant de mal à tous les Indiens. Ce système ne fut pas inventé par Colomb, comme on le lui a reproché à tort, mais par les bureaucrates de Séville.

3. La reine Isabelle avait pris les Indiens sous sa protection spéciale, mais, après sa mort, ils furent durement traités et périrent en grand nombre.

contentent d'aliments sauvages qu'ils trouvent dans leurs cachettes. Ils sont dociles et ont tout à fait oublié leurs vieux rites. Ils croient sans raisonner et répètent les mystères qu'on leur a enseignés. Les grands seigneurs espagnols élèvent chez eux les fils des caciques, qui apprennent facilement les éléments de l'instruction et de l'urbanité. Quand ils ont grandi, et surtout si leurs pères sont morts, on les renvoie à Hispaniola, où ils gouvernent leurs compatriotes. Comme ce sont des chrétiens dévoués, ils retiennent dans le devoir et les Espagnols et les insulaires, et, grâce à leurs douces exhortations, conduisent gaiement leurs sujets aux mines.

Quant aux mines d'or, on les trouve dans deux régions différentes. La première est à environ trente milles de la ville dominicaine; on la nomme Saint-Christophe. La seconde est à environ quatre-vingt-dix milles; on la nomme Cibaua. C'est là qu'est le Port-Royal. Tous ces pays produisent de gros revenus, car on y ramasse l'or tantôt à fleur de sol, tantôt au milieu des rochers; ce sont des lingots ou des paillettes, quelquefois petits, mais la plupart du temps d'un poids considérable. Les lingots pèsent trois cents livres, parfois davantage. On en a trouvé un qui pesait trois cent dix livres. On le portait, vous l'avez entendu raconter, sans y avoir touché, au roi d'Espagne. Il était dans le navire sur lequel était monté le gouverneur Bobadilla pour retourner en Espagne. Ce navire était trop chargé d'hommes et d'or; il fut brisé et sombra avec tous ceux qui le montaient. Plus de mille témoins ont vu et touché le lingot. Quand je parle de livres, il ne s'agit pas précisément d'une livre, mais d'un poids égal à un ducat d'or et à quatre onces, ce que les Espagnols nomment un peso ou un castillan d'or. Tout ce que l'on trouve d'or dans les monts Cibaua est transporté de Port-Royal à la place forte de la Conception. Des ateliers disposés à l'avance reçoivent l'or et le fondent en barres. On met de côté ce qui revient au roi, la cinquième partie, et chacun reçoit ce qui lui revient en proportion de son travail. Quant à l'or produit par les mines de Saint-Christophe, il est concentré dans les ateliers de Bonaventura. Chaque année la somme d'or fondu dans ces deux ateliers dépasse trois cent mille livres d'or. Si un Espagnol est convaincu

de fraude pour avoir gardé par devers lui une certaine quantité d'or qu'il n'a pas déclarée aux surveillants royaux, on lui confisque tout ce qu'il possède d'or. De fréquents procès s'élèvent entre eux : si les magistrats insulaires ne suffisent pas pour les régler, la cause est portée en appel devant le conseil royal. Les décisions de ce tribunal sont souveraines dans tous les royaumes qui dépendent de la Castille.

De nos jours, les membres de ce tribunal sont de grands personnages, tous nobles, de sang illustre. Je voudrais les énumérer dans l'ordre où ils siègent quand ils jugent un procès. La première place est à Antonio Roias, archevêque de Grenade, votre parent. C'est un vrai Caton, qui ne saurait pardonner ni à lui-même ni aux siens s'ils avaient commis quelque délit. Grande austérité de vie. Culte de la littérature. Il est le premier du conseil, ou, comme on dit encore, le président. Les autres membres du conseil siègent par ordre de nomination, le plus anciennement nommé étant le premier. Tous sont docteurs, ou désignés, ou décorés de quelque insigne. Les désignés sont ceux que dans leur langue les Espagnols nomment les licenciés en droit. Tous sont nommés par le roi. Le doyen de l'assemblée est Pedro Oropesa. Vient après lui Ludovic Zapato. Au troisième rang est Fernandez Telles ; au quatrième, Garcias Moxica ; au cinquième, Laurent Caravajal ; aux côtés de ce dernier s'assied Toribio Santiago, puis successivement Jean Lopez Palacios Rivas, et Ludovico Polanco. Le siège suivant est occupé par Francisco Vargas, qui est en même temps trésorier royal. Les deux dernières places sont tenues par deux prêtres, Sosa et Cabrero, docteurs en droit canon. Les conseillers ne se prononcent jamais dans une cause criminelle, mais toutes les discussions et tous les procès civils sont de leur ressort. Revenons maintenant à ces terres nouvelles, dont nous nous sommes éloignés.

Ces terres sont très nombreuses, variées, fertiles. Ni Saturne, ni Hercule, ni aucun des héros de l'antiquité, qui partirent à la découverte et à la conquête de terres nouvelles ne l'emportent sur nos contemporains les Espagnols. Voyez combien, grâce à eux, la postérité verra la religion chrétienne étendue au loin, combien, grâce à eux, on pourra voyager au loin à travers les hom-

mes ! Mon sentiment sur ces graves événements, je ne peux d'aucune façon l'exprimer ni par la langue, ni par la plume. C'est pour cela que je termine mon livre sans conclusion, mais en me réservant de rechercher et de réunir les documents, pour les exposer ensuite avec détails dans mes lettres, quand j'en trouverai le loisir.

Ainsi je n'ignore pas que notre amiral[1] Colomb avec quatre vaisseaux, montés par cent soixante-dix hommes à lui fournis par les rois, a parcouru en l'année 1502 le pays situé en face de l'extrémité occidentale de Cuba, à une distance d'environ 130 lieues. Entre Cuba et le continent s'étend une île très riche en arbres fruitiers. Elle s'appelle Guanassa. Il se dirige ensuite vers l'orient en longeant le littoral. Il espérait, en manœuvrant ainsi, retrouver le rivage de Paria, mais son espoir fut déçu. On prétend que ces rivages occidentaux ont été également parcourus par Vincent Janez,[2] dont j'ai déjà parlé ; par Jean Dias Solis de Nebrissa, et par plusieurs autres. Je n'ai point à cet égard de renseignement bien précis. Que Dieu me prête vie, et vous pourrez quelque jour en savoir long à ce sujet. Maintenant portez-vous bien.

1. Pour le quatrième voyage de Colomb et pour son exploration de la côte américaine, on peut consulter la « Lettra rarissima » de Colomb adressée par lui au roi et à la reine, de la Jamaïque, le 7 juillet 1503. Voir également ses lettres à Escobar et au père Gorricio, la relation de Diego Porras, le testament de Mendez, les dépositions de divers témoins lors du procès de 1513 (Navarrete, I, 314, 329, 332 ; II, 277, 296 ; III, 555, 558), les derniers livres de Fernand Colomb.

2. Allusion au voyage entrepris très probablement en 1497 par Vincent Pinzon, Dias de Solis et Amerigo Vespucci. Cf. Vespucci, *Quatuor navigationes*. — Gaffarel, *les Contemporains de Colomb*, p. 163-184.

DEUXIÈME DÉCADE

CE QUE L'ON CROIT ÊTRE UN CONTINENT

Pierre Martyr, milanais, protonotaire apostolique, conseiller royal, adresse au souverain pontife Léon X[1] *la deuxième décade de son ouvrage sur le nouveau monde.*

CHAPITRE PREMIER

Très Saint Père, depuis que Galeazzo Butrigario de Bologne au nom de votre Sainteté, et Jean Accursi de Florence au nom de sa glorieuse République sont venus en Espagne [2] auprès du Roi Catholique, je ne les ai pas quittés, et je me suis attaché à leur plaire à cause de leurs vertus et de leur sagesse. L'un et l'autre se plaisent à la lecture d'auteurs variés: ils sont tombés par hasard sur certains opuscules, sortis de notre laboratoire, et

1. Le pape Léon X (Jean de Médicis) avait été élu en 1513. Il s'était toujours intéressé aux découvertes géographiques. Il aimait à lire aux cardinaux les nouvelles qu'on lui envoyait d'Amérique, et ordonnait à ses nonces d'aiguillonner la paresse des écrivains en position de lui communiquer ces nouvelles.

2. Martyr était en Espagne depuis 1487 ; c'est en qualité de compatriote qu'il s'était fait en quelque sorte le cicerone des deux ambassadeurs italiens.

qui avaient trait aux vastes régions jusqu'alors cachées de l'univers, et aux terres occidentales situées presque aux antipodes et découvertes depuis peu par les Espagnols. La nouveauté de la narration les charma. Cette narration était pourtant sans apprêts. Ils me demandèrent tant en leur nom qu'au nom de Votre Sainteté d'ajouter à mes écrits précédents le récit de tout ce qui s'était passé depuis, et d'en envoyer un exemplaire à Votre Béatitude pour qu'Elle puisse comprendre jusqu'à quel point, de nos jours, et grâce à l'impulsion des rois d'Espagne, le genre humain s'est illustré et l'Eglise militante a pris d'accroissement. Car ces nations nouvelles ressemblent à une table rase : elles adoptent facilement [1] les croyances de notre religion, et, par leurs relations avec nos compatriotes, secouent leur barbarie et leur rusticité native. J'ai cru devoir déférer aux injonctions d'hommes sages et bien vus par Votre Sainteté. Aussi bien, au nom de Votre Béatitude, si je n'avais obéi sur-le-champ, j'aurais commis un crime inexpiable. Les rivages inconnus successivement découverts par les Espagnols, les auteurs des principales expéditions, les lieux de débarquement, les espérances conçues, et les promesses de ces terres nouvelles, je résumerai tout en peu de mots.

Dans la narration [2] de ma décade consacrée à l'océan, qui a été imprimée sans mon aveu, et circule dans la chrétienté, nous avons raconté que le génois Christophe Colomb avait découvert les îles, que nous avons mentionnées : il prit ensuite la direction

1. Martyr se trompait. La conversion des Américains au christianisme ne fut pas si facile. Dans bien des endroits, il fallut procéder à de véritables exterminations.

2. La première édition espagnole de cette première décade date de 1511. Voir Mariéjol, *Pierre Martyr*, p. 192. Cette publication eut lieu sans l'aveu de Martyr. C'est son ami Lucio Marineo qui fut le coupable. Voir Marinei Siculi *Epist. fam.*, V, 31 : « Novum Martyris opus arte exactissima vigilatum meas in manus incidit : furtim statim legere cœpi. . hoc igitur opus furtivum, illustrissime Marchio (Pedro Fajardo) ad te mitto, et ut impressoribus tradas te hortor atque obsecror. » En Italie la première décade avait été imprimée à Venise dès 1504 par Albertino Vercellese da Lisona. — Ange Trevisan, chancelier de la légation vénitienne, avait copié le manuscrit, dont il envoya la traduction à Dominique Malipiero. Cf. Harrisse, *Ch. Colomb*, II, 116-123.

du sud-ouest, à travers d'énormes espaces de terres et de mers, éloignés seulement de quinze degrés de la ligne équinoxiale. Il y rencontra [1] de larges fleuves, de hautes montagnes couvertes de neige et dominant les rivages, ainsi que des ports très tranquilles. Après la mort de Colomb, les souverains se préoccupèrent de prendre possession de ces terres et de leur donner des chrétiens pour habitants, afin que notre religion augmentât d'importance. Les notaires royaux accordèrent donc à tous ceux qui voulurent le tenter la facilité de tenter cette honorable entreprise. Deux hommes [2] se firent remarquer entre tous : Diego Nicuesa de Baëcca, un Andalous, et Alonso Hojeda de Concha. Ils résidaient tous deux à Hispaniola, où nous avons dit que les Espagnols avaient construit une ville et des colonies, lorsque, aux ides de décembre, Alonso Hojeda en sortit le premier, menant sous ses ordres environ 300 soldats. Il poussa à peu près droit au midi, jusqu'à un des ports qu'on avait auparavant découverts, et auquel Colomb avait donné le nom de Carthagène : [3] car il est formé par une île qui brise le choc des vagues, et par son ampleur et ses bords en forme de faux rappelle Carthagène. L'île en avant du port est appelée par les indigènes Codego, de même que les Espagnols nomment Scombria l'île en avant de Carthagène. La région voisine est le Caramairi. Dans ce pays hommes et femmes sont grands et bien formés, quoique nus. Les hommes portent les cheveux coupés jusqu'à l'oreille, les femmes les ont allongés. Les deux sexes sont fort habiles à lancer des flèches. Nos compatriotes trouvèrent dans cette province des arbres qui produisent des fruits

1. Allusion aux découvertes opérées lors des trois derniers voyages de Colomb. On aura remarqué que Martyr pratiquait l'art des coupures. C'est chez lui un système arrêté de résumer et de ne pas copier. Ainsi qu'il l'écrit : « ingens est cartarum volumen... collegi ad te pauca multis ».

2. Washington Irving, *les Compagnons de Colomb*. Trad. Defauconpret. — Gaffarel, *Balboa*, p. 7-9.

3. La ville de Cartagena de las Indias ne fut fondée qu'en 1533 par Heredia. Ce fut la troisième ville bâtie par les Espagnols sur le territoire grenadin. On l'appela d'abord Calamar. Son port, protégé par plusieurs îles (Tierra Bomba, Baru, etc.), communique avec la mer par les passes de Boca Grande, Boca Chica et Pasa Caballos.

doux mais très dangereux, car, lorsqu'on les a mangés, ils engendrent des vers. C'est surtout l'ombre de cet arbre qui est funeste. Si, en effet, on s'endort quelque temps sous ses ombrages, on se réveille avec la tête enflée et presque privé de la vue: mais, pour peu qu'on dorme quelque temps, la cécité disparaît au bout de quelques jours.

Le port de Carthagène est à une distance de 456.000 pas de la partie d'Hispaniola, qu'on nomme Beata. C'est là où l'on fait ses préparatifs quand on cherche à débarquer dans les terres nouvelles. A peine débarqué, Hojeda ne ménagea pas les indigènes. Il tomba sur eux qui étaient sans défense et disséminés.

Ces indigènes lui avaient été concédés par décret royal. [1] Ils s'étaient jadis montrés très cruels à l'égard des chrétiens, et on n'avait jamais pu les faire consentir à recevoir paisiblement des Espagnols sur leur territoire. On ne trouva chez eux que peu d'or et encore n'était-il pas de bonne qualité. Avec cet or les indigènes se fabriquent des lames et des bulles qu'ils attachent sur leur poitrine en guise d'ornement. Hojeda ne se contenta pas de ce pillage et de ces dépouilles: menant avec lui pour le conduire les captifs qu'il venait de faire, il attaqua un village à l'intérieur, distant du rivage de douze mille pas. Les survivants du village maritime s'y étaient réfugiés. C'étaient des hommes nus, mais belliqueux. Ils se servent de boucliers longs et de boucliers échancrés, de longues épées de bois, d'arcs et de flèches, et de pieux soit durcis au feu, soit terminés par des os. En même temps que leurs hôtes, ils se ruèrent en désespérés sur les nôtres. Ils étaient comme surexcités par l'infortune de ceux qui avaient cherché un refuge auprès d'eux, après avoir perdu leurs enfants et leurs femmes, et avoir vu massacrer nombre d'entre eux. Les Espagnols furent battus. Le lieutenant d'Hojeda, Juan de la Cosa, [2] qui le premier avait trouvé de l'or dans le

1. Navarrete, *Viages y descubrimientos*, t. III, 101, 103, 105.

2. Juan de la Cosa était l'ancien pilote de Colomb. Très réputé pour ses connaissances nautiques, il composa la plus ancienne carte qui nous soit parvenue du nouveau monde. Ce précieux monument de la cartographie est aujourd'hui conservé à Madrid. On peut consulter sur Juan de la Cosa un

sable d'Uraba, et avec lui 70 soldats restèrent sur le champ de bataille. Les indigènes, en effet, enduisent leurs flèches des sucs d'une herbe qui donne la mort. Les autres Espagnols, Hojeda tout le premier, tournèrent le dos et s'enfuirent aux navires. Accablés par cette catastrophe, ils passaient tristement leurs jours à Carthagène, lorsqu'ils y virent arriver un autre chef, Diego de Nicuesa, avec cinq navires. Hojeda et Cosa l'avaient, en effet, laissé à Hispaniola, au port de Beata, achevant ses préparatifs. Nicuesa avait sous ses ordres 785 soldats. Si un plus grand nombre de soldats s'étaient attachés à la fortune de Nicuesa, alors qu'ils pouvaient se décider librement entre les deux chefs, c'est qu'il jouissait, à cause de son âge, de plus d'autorité. En outre, le bruit s'était répandu que le Veragua, concédé à Nicuesa, par décret royal, était plus riche en or que l'Uraba concédé à Alonso de Hojeda.

Aussitôt débarqué, Nicuesa s'entendit avec son collègue sur les mesures à prendre. D'un commun accord on résolut, avant toutes choses, de venger les premières victimes. Ils rentrèrent donc en campagne pendant la nuit contre les meurtriers de Cosa et de ses 70 compagnons. A la dernière veille de la nuit, ils surprirent les indigènes, entourèrent de tous côtés leur village qui comptait plus de cent maisons, mais où s'étaient réfugiés les voisins en nombre triple, y mirent le feu et le détruisirent. Leurs maisons sont en bois, recouvertes de feuilles de palmier. Sur une grande multitude d'hommes et de femmes, ils n'épargnèrent que six enfants; tous ceux des autres qui n'avaient pas fui furent égorgés et brûlés avec leur mobilier. Les enfants qu'on avait conservés apprirent que Cosa et les autres Espagnols avaient été coupés en morceaux par les meurtriers, et entièrement dévorés. On croit, en effet, que les gens de Caramairi sont de même origine que les Caribes ou Cannibales, grands mangeurs de chair humaine. On ne trouva que peu d'or au milieu des cendres. C'est, en effet, la soif de l'or, non moins que la convoitise des terres nouvelles, qui excite nos compatriotes à courir

article de Ferdinand Denis dans la *Bibliographie universelle*, et Navarrete, *Viages y descubrimientos*, vol. III et IV.

ces dangers. Aussitôt fait, et après avoir ainsi vengé la mort de Cosa et de ses compagnons, les Espagnols reviennent à Carthagène.

Hojeda qui était arrivé le premier fut aussi le premier à quitter ces lieux avec sa troupe. Il cherchait l'Uraba qui faisait partie de son gouvernement, lorsqu'il rencontra sur son chemin une île nommée la Forte.[1] Elle est à égale distance de l'Uraba et du port de Cartagène. Hojeda y descendit et apprit qu'elle était habitée par de féroces Cannibales. Il s'empara de neuf d'entre eux, deux hommes et sept femmes : les autres s'échappèrent. Il ramassa également 190 drachmes d'or, fondu en colliers de diverses espèces. Enfin il arriva à l'extrémité orientale de l'Uraba, que les indigènes appellent Caribana, car c'est de ce pays[2] que les Caribes insulaires tirent leur origine, et ils en ont gardé le nom. Hojeda s'occupa d'abord, pour se mettre à l'abri, de bâtir un fort et un village protégé par le fort. Ayant appris par les captifs qu'on trouvait à douze milles dans l'intérieur un bourg nommé Tirufi, célèbre par sa mine d'or, il forma le projet de s'en emparer. Les habitants de Tirufi s'étaient préparés à la défense de leurs droits. Hojeda fut repoussé avec perte et non sans honte. Ces indigènes se servent,en effet, à la guerre de flèches empoisonnées. Quelques jours plus tard, pressé par le besoin, il attaqua un autre village, mais reçut à la cuisse un coup de flèche. Plusieurs de ses compagnons ont raconté qu'il fut blessé par un indigène, dont il avait fait la femme prisonnière. L'époux commença par négocier amicalement avec Hojeda au sujet du rachat de sa femme, et s'engagea à livrer à un jour déterminé le poids en or que réclamait Hojeda. Il revint au jour indiqué, mais armé de flèches et de javelots, et sans or. Il était escorté par huit compagnons décidés à mourir pour venger l'injure faite aux gens de Carthagène et aussi l'incendie du village. L'indigène fut immolé par les soldats d'Hojeda, et ne put jouir davantage des caresses d'une femme aimée : mais Hojeda,

1. Sans doute les îles de San Bernado.

2. Opinion très controversée. Les Caribes étaient originaires soit de la Guyane, soit du Venezuela. On a même prétendu que les Antilles étaient leur vraie patrie. Voir Rochefort, *Histoire des Antilles*.

par la violence de l'empoisonnement, voyait chaque jour diminuer ses forces.

Ce fut alors qu'arriva un autre chef, Nicuesa, auquel avait été attribuée comme résidence la province de Veragua, à l'ouest de l'Uraba. Il avait quitté le port de Carthagène le lendemain du départ d'Hojeda pour se rendre au Veragua. Longeant toujours la côte avec les soldats qu'il avait emmenés, il entra dans un golfe que les indigènes nommaient Coiba, et dont le cacique était Careta. Ces gens parlaient une langue tout autre que celle d'Hispaniola et de Carthagène : car, dans ces parages, les dialectes, même de peuples voisins, sont très différents.[1] Ainsi à Hispaniola, un roi se nomme *Cacique,* dans la province de Coiba *Chebim*, ailleurs *Tiba*. Un noble s'appelle à Hispaniola *Taino,* à Coiba *Saccus*, ailleurs *Jura*. Du Coïba Nicuesa passa dans l'Uraba, la province de son allié Hojeda. Quelques jours après, étant monté sur un de ces gros navires marchands que les Espagnols nomment caravelles, il ordonna aux navires de charge de le suivre de loin ; mais il mena encore avec lui deux vaisseaux à double rang de rames, de ceux qu'on nomme brigantins. Et à ce propos j'ai l'intention, dans le reste de ma narration, de donner à ces brigantins, ainsi qu'aux autres espèces de navires et à beaucoup d'autres choses, leurs noms vulgaires. C'est pour me faire plus nettement comprendre. Tant pis pour les dents des critiques qui cherchent à mordre dans les œuvres des écrivains. De jour en jour ne surgit-il pas de nouveaux besoins, qu'il est impossible de traduire avec les mots que nous a laissés la vénérable majesté de l'antiquité ?[2]

Après le départ de Nicuesa, Hojeda fut rejoint par un vais-

1. La variété des langues indigènes est infinie. Consulter à ce propos les savants travaux de M. Adam. Voir dans la *Bibliothèque américaine* de Leclerc l'énumération des principaux ouvrages de linguistique américaine. Ouvrage spécial de Ludewig, *The litteratur of the american aboriginal Languages,* 1858.

2. Martyr, comme on le voit, était partisan des néologismes : mais cette opinion n'était pas la plus répandue. Les Cicéroniens de l'école de Sadolet ou de Bembo ne pardonnèrent pas à l'auteur des Décades cette profession de foi. Voir Feugère, *Erasme*, p. 427. — Charpentier, *Histoire de la renaissance des lettres en Europe,* t. I, p. 366.

seau d'Hispaniola, commandé par Bernardino de Calavera, qui l'avait dérobé par surprise dans l'ile. Il était monté par 60 hommes. Le chef maritime ou, pour mieux dire, l'amiral, pas plus que les gouverneurs, n'avaient donné leur consentement à ce départ. Les vivres que contenait ce navire réparèrent un peu les forces des Espagnols. Aussi bien de jour en jour grossissaient contre Hojeda les murmures de ses compagnons. Ils l'accusaient de leur avoir donné de fausses espérances. Hojeda alléguait pour sa défense qu'il avait laissé à Hispaniola le bachelier Enciso, chef de la justice, qu'il avait choisi, en vertu des pouvoirs qu'il tenait du roi, à cause de sa grande habileté dans les lois. Enciso aurait été chargé de lui amener un navire rempli de vivres, et il s'étonnait de ne pas l'avoir vu venir depuis longtemps. Ces raisons étaient vraies, car, au moment du départ d'Hojeda, Enciso avait à moitié achevé ses préparatifs. Mais ses compagnons, qui s'estimaient joués, ne croyaient pas à la réalité de ses affirmations au sujet d'Enciso. Plusieurs d'entre eux prennent en secret la résolution de s'emparer par surprise de deux brigantins appartenant à Hojeda et de retourner à Hispaniola. Ayant découvert le projet, Hojeda voulut aller au-devant de ce qu'avaient résolu ses compagnons. Il laissa à François Pizarre, un noble,[1] le commandement et la garde de la citadelle qu'il avait fondée, et, avec quelques-uns des siens, monta sur le navire dont nous avons parlé. Il voulait aller à Hispaniola, non seulement pour essayer de guérir sa blessure à la cuisse, mais aussi pour s'informer des causes du retard d'Enciso. Il avait promis à ses compagnons de revenir dans moins de 50 jours. De 300, ils n'étaient plus que 60 environ, les autres étaient morts de faim ou avaient péri sous les coups des indigènes. Pizarre et ses hommes s'étaient[2] engagés par serment à rester à leur poste, à moins qu'il ne revînt pas dans cinquante jours avec des vivres et des renforts. Lorsque le temps convenu fut écoulé, comme

1. Nobili viro, ainsi que l'appelle Martyr. Pizarre n'était pourtant que le fils naturel d'une paysanne et du capitaine Gonzalo Pizarro, qui l'employa d'abord à garder les pourceaux.

2. *Histoire de la conquête du Pérou*, par Prescott. Voir tous les premiers chapitres.

ils étaient pressés par la famine, ils montent sur les brigantins laissés à leur disposition et abandonnent l'Uraba. Ils se trouvaient en pleine mer et naviguaient vers Hispaniola, quand s'éleva une tempête qui fit périr un des brigantins avec tout son équipage. Ceux qui survécurent racontèrent qu'ils virent distinctement un poisson gigantesque, qui faisait le tour du brigantin et, d'un coup de sa queue,[1] brisa en morceaux le gouvernail du navire (ces mers, en effet, nourrissent des monstres marins gigantesques). Privé de cette pièce, et ballotté par la tempête, le brigantin sombra, non loin du rivage de l'île appelée La Forte, à mi-chemin entre l'Uraba et Carthagène. Le brigantin qui avait résisté fut repoussé de l'île par les insulaires, accourus de toutes parts avec leurs arcs et leurs flèches. Poursuivant sa route, il rencontra par hasard le bachelier Enciso entre le port de Carthagène et le pays de Cachibochia, à l'embouchure d'un fleuve que les nôtres ont appelé Boiugatti,[2] maison du chat, parce que c'est là que pour la première fois ils virent un chat et que *Boiu* signifie maison dans la langue d'Hispaniola. Enciso n'avait avec lui qu'un navire chargé de provisions de tout genre, vivres et vêtements, et il était suivi d'un brigantin. C'était ce même chef dont Hojeda attendait avec impatience l'arrivée. Il était parti d'Hispaniola aux ides de septembre, et, quatre jours après son départ, avait reconnu les hautes montagnes que Colomb, le premier découvreur de ces régions, et les Espagnols avaient nommées, à cause de leurs neiges perpétuelles, la Sierra Nevada.[3] Le cinquième jour il passait par la Bouche du Dragon. Ceux qui montaient le brigantin lui dirent qu'Hojeda était retourné à Hispaniola. Enciso les accusa de mensonge, et, usant de son autorité de juge, leur ordonna de retourner dans le pays d'où ils venaient. Ils obéissent et suivent Enciso. Ils l'avaient pourtant

1. Sans doute une baleine ou un cachalot égaré dans ces mers tropicales.

2. N'est-ce point l'origine du mot Bogota, vaste plaine ou savane, que recouvraient, à l'époque de la découverte, les eaux d'un lac ? Bogota était l'ancienne maison de campagne du Zupa des Muyscas. La ville espagnole ne fut fondée qu'en 1538 par Quesada.

3. Le nom a été conservé : c'est la Sierra Nevada de Santa Marta, si bien décrite par Reclus dans le livre qu'il a consacré à cette région.

supplié de leur accorder l'une ou l'autre grâce, à savoir de leur permettre de rentrer à Hispaniola, ou bien de les conduire lui-même à Nicuesa. Ils lui promettaient en échange de bon procédé 2.000 drachmes d'or, car, s'ils manquaient de pain, ils étaient riches en or. Enciso ne voulut rien entendre et affirma qu'il lui était impossible de descendre ailleurs que dans l'Uraba, la province d'Hojeda. Guidé par eux, le juge Enciso se dirigea donc vers l'Uraba.

Mais voici une histoire qui arriva au juge. Peut-être, très Saint-Père, trouverez-vous qu'il convenait d'en garder le souvenir. Enciso jeta l'ancre sur la côte du Caramairiana, dans le port de Carthagène, célèbre par la chasteté et la grâce des femmes et par le courage des deux sexes. Comme il avait besoin de renouveler la provision d'eau et de réparer la chaloupe, qui était endommagée, il fit débarquer quelques-uns de ses hommes. Ils furent aussitôt entourés par une multitude d'indigènes, tous armés, très attentifs à nos travaux, et qui, trois jours durant, tinrent nos hommes assiégés. Pendant tout ce temps, ni les Espagnols, ni les indigènes n'osèrent engager la bataille. Ils restèrent en présence des deux côtés, [1] trois jours de suite, serrant les rangs et les yeux dans les yeux ; mais les Espagnols n'avaient pas cessé pour autant leur travail, et les charpentiers étaient protégés par les soldats. Pendant qu'on hésitait ainsi, deux Espagnols s'écartèrent pour aller remplir une amphore à la bouche du fleuve voisin des deux partis. Plus vite qu'on ne pourrait l'écrire, un chef indigène et dix soldats coururent à eux, et les entourèrent. Ils dirigèrent contre eux leurs flèches, mais ne les lâchèrent pas et se contentèrent de les examiner avec des yeux féroces. L'un des deux Espagnols s'enfuit, mais l'autre resta en place sans trembler, et, par ses invectives, fit revenir son compagnon. Il interpelle les ennemis dans leur langue, qu'il avait apprise en causant avec des captifs enlevés en d'autres temps. Les naturels, surpris d'entendre leur langue dans la bouche d'un étranger, déposent aussitôt leur férocité, et lui répondent des

1. Amerigo Vespucci, dans son voyage, avait déjà remarqué cette attitude des indigènes.

paroles caressantes. Le fantassin leur dit qu'ils ne sont que des étrangers de passage, et s'étonne de les voir repousser du rivage des navires, qui ne font que le longer. Il les accuse d'inhumanité, et les menace de grands malheurs, s'ils ne renoncent à leur dessein, car il leur promet que d'autres étrangers arriveront, plus nombreux que les sables de la mer, qui, les armes à la main, ravageront leur pays : à moins que non seulement ils ne déposent les armes, mais encore n'accueillent avec honneur ceux qui viennent de se montrer sur le rivage. On annonça à Enciso que les deux fantassins étaient au pouvoir des naturels. Aussitôt, soupçonnant une feinte, il fait prendre leurs boucliers à tous ses soldats, à cause des flèches empoisonnées, et les conduit en toute hâte et en ordre de bataille vers ceux qui les retenaient. Mais, à un signal du fantassin qui le priait de s'arrêter, il fit halte, et, pendant ce temps, l'autre fantassin, qu'il avait appelé à lui, lui apprit que tout marchait bien. « Les indigènes désirent la paix, dit-il, puisque nous ne sommes pas ceux qu'ils soupçonnaient (ils faisaient allusion à Hojeda et à Nicuesa), c'est-à-dire ceux qui ont pillé un village sur cette côte, ont enlevé des prisonniers, et à l'intérieur ont détruit et brûlé un autre village. Ils sont arrivés avec la pensée de venger cet outrage, s'ils le pouvaient : mais ils ne veulent pas lancer leurs traits contre des innocents. C'est une impiété, disent-ils, que d'attaquer quelqu'un qui n'attaque pas lui-même. » Les indigènes déposent donc arcs et flèches, et reçoivent amicalement nos compatriotes. Ils leur donnent du poisson salé et du pain. Ils emplissent encore leurs tonneaux d'une certaine cervoise fabriquée avec des fruits et des grains indigènes, qui vaut presque le vin.

Ayant ainsi conclu la paix avec les gens de Caramairi, qui étaient venus en foule sur l'appel de leurs caciques, Enciso part pour l'Uraba, en passant par l'île Forte. Il transportait sur son navire 150 nouveaux soldats, qui devaient remplacer les morts. Il avait encore douze juments, et plusieurs truies, sans parler des étalons et des verrats pour propager ces espèces animales dans la région. Mentionnons encore cinquante canons, et un grand approvisionnement de lances, de boucliers, d'épées et des autres instruments dont on a besoin à la guerre. Mais aucune de ses

prévisions ne se réalisa. Il s'apprêtait à entrer dans le port de Jannia, lorsque le capitaine du navire qui tenait le gouvernail le dirigea sur un bas-fond et des sables. Le malheureux navire fut arrêté par les sables, endommagé par les vagues et s'entr'ouvrit. Tout ce qui se trouvait sur le navire fut perdu. Rien de plus triste à voir. En fait de vivres, on ne sauva que douze tonneaux de farine, quelques fromages, et une toute petite provision de biscuit. Quant aux animaux ils furent tous noyés. Les Espagnols presque nus, et avec une partie de leurs armes, réussirent à se sauver sur le brigantin et sur la chaloupe. C'est ainsi que, passant d'un malheur à un autre, ils en furent réduits à craindre pour leur vie; ils ne songeaient même plus à l'or.

Voici donc les Espagnols encore vivants et bien portants en présence de cette terre, qu'ils avaient tant désirée. Il leur faut avant tout songer à soutenir leurs corps, mais on ne se nourrit pas avec l'air du temps et comme ils n'ont rien à eux, ils prendront à autrui. Dans leur malheur une circonstance heureuse se présenta pour eux. Ils trouvèrent non loin du littoral des bois de palmiers. Entre ces bois et les marécages de la côte erraient en liberté une multitude de sangliers. Pendant quelques jours ils se nourrirent à satiété de la chair de ces sangliers.[1] Ils sont, ont-ils raconté, plus petits que les nôtres. Leur queue est très courte, à tel point qu'on la croirait coupée. Ils diffèrent aussi de nos sangliers par les pattes. Les pieds de derrière n'ont qu'un doigt et pas de sabot. Leur chair est bien plus savoureuse et bien plus saine que la chair de nos sangliers. Ils mangèrent aussi des fruits et des racines de palmiers (on en mange aussi dans l'intérieur de l'Andalousie : c'est ce qu'on nomme des choux-palmistes. C'est avec leurs feuilles qu'on fait à Rome des balais), sans parler des fruits qu'ils trouvèrent dans le pays : mais ces fruits, de même que les prunes qui ne sont pas encore mûres, étaient résistants, petits, et de couleur rouge. Je pense qu'ils étaient du genre de ceux que j'ai mangés au mois d'avril, à Alexandrie [2]

1. Ces sangliers sont les pécaris, très abondants dans la région. Voir Roulin, *Souvenir d'un naturaliste*.

2. Pendant l'ambassade du Caire, legatio Balylonica, dont il fut chargé en 1501.

d'Egypte : ils venaient d'un arbre que les Juifs de là-bas, versés dans la loi de Moïse, prétendaient être le cèdre du Liban. On peut les manger. Ils sont doux, mais non sans une espèce d'amertume. On dirait des sorbes. En place de pêchers, de cerisiers et autres arbres analogues, les indigènes plantent cet arbre fruitier dans leurs jardins, et le soignent avec grand soin quand il leur est apporté du dehors. Il ressemble beaucoup au jujubier par les feuilles, par la grandeur et aussi par le tronc.

Quand les sangliers firent défaut, les Espagnols furent bien obligés de songer à l'avenir. Ils s'enfoncèrent par troupes dans l'intérieur. Or, les gens de cette terre de Caribana sont fort experts dans le maniement des arcs et des flèches. Enciso se mit à la tête d'une centurie : je veux dire une centaine de fantassins, car je n'ignore[1] pas que la centurie se composait de 128 soldats, de même que la décurie en comptait quinze : mais, puisque j'écris l'histoire d'une race nue, ne faut-il pas que, de temps à autre, je me serve d'expressions nues ? Au-devant des nôtres se présentent seulement trois sauvages nus. Sans la moindre peur ils attaquent nos hommes, en percent qnelques-uns de flèches empoisonnées, en tuent quelques autres, et ne s'enfuient, plus rapides que le vent, qu'après avoir épuisé leurs carquois : ils sont, en effet, fort agiles. En fuyant ils accablaient les Espagnols de sanglantes injures. Jamais ils ne lancent une flèche sans qu'elle ne frappe le but. Les Espagnols retournèrent donc à l'endroit qu'ils avaient quitté, très affligés, et songèrent à abandonner le pays. Les indigènes, en effet, avaient détruit la citadelle fondée par Hojeda, et brûlé les trente maisons du village, aussitôt que François Pizarre et ses compagnons, abandonnés par Hojeda, l'avaient évacuée.

En explorant le pays, les Espagnols crurent comprendre que la partie orientale de l'Uraba était plus riche et plus fertile que la partie occidentale. Ils divisent donc leurs forces, et, avec l'aide

1. On aura remarqué cette préoccupation littéraire de Martyr. C'est presque malgré lui qu'il recourt aux termes anciens. S'il n'était retenu par la crainte d'être traité de barbare par les Néo-Cicéroniens, il aurait volontiers fait usage de néologismes.

du brigantin, y transportent la moitié d'entre eux : la seconde moitié restait sur la côte orientale. Le golfe a une longueur de 24.000 pas. Plus il s'entonce dans l'intérieur du continent, plus il se resserre. Plusieurs fleuves ont leur embouchure dans le golfe d'Uraba. Il en est un plus fortuné que le Nil. On le nomme Darien.[1] Les Espagnols se décidèrent à s'établir sur ses rives garnies de gazons et d'arbres fruitiers : pourtant son lit est étroit et ses eaux lentes. Les riverains furent très étonnés en voyant le brigantin chargé de voiles, qui était beaucoup plus grand que leurs barques Après s'être débarrassés de leurs femmes, des hommes qui ne pouvaient combattre et de leur mobilier, ils s'avancèrent contre les nôtres, tout disposés à entrer en lutte, et se rangèrent en bataille sur un tertre élevé. On en compta plus de 500. Les Espagnols, de leur côté, se préparent à combattre, commandés par Enciso, juge au nom de Hojeda ; ils se mettent à genoux, général et soldats, et prient Dieu de leur accorder la victoire. Ils s'engagent par un vœu de faire des présents d'or et d'argent à la statue de la Sainte Vierge que l'on honore à Séville sous le nom de Santa Maria de la Antigoa ; ils lui promettent de se rendre en pèlerins à son sanctuaire, de donner son nom aux villages qu'ils construiront, de construire une église qui lui sera consacrée, ou de convertir en église la résidence du cacique. Puis ils s'engagent par serment à ne pas fuir devant l'ennemi ; au signal donné ils arment joyeusement leurs bras gauches du bouclier, brandissent leurs hallebardes, et, poussant des cris, courent sus à l'ennemi. Les indigènes étaient nus ; ils ne purent supporter longtemps le choc des Espagnols, et s'enfuirent, leur cacique Zemaco tout le premier.

Nos hommes s'emparent aussitôt du village où ils trouvèrent des aliments indigènes en abondance, pour calmer leur faim

1. Darien est le nom général appliqué à toute la partie orientale de l'isthme de Panama entre les golfes de San Miguel et d'Uraba. Le Rio grande del Darien ou Tuyra et le Chuchumaque se jettent, après s'être réunis, dans le golfe de San Miguel par un vaste estuaire constituant un superbe port intérieur, divisé en deux parties, la Palma et la Sabana. On y accède par les trois passes de Boca Grande, Boca Chica et San Isidro. Cf. Gisborne, *The isthmus of Darien*, 1860. — F. Flachat, *Note sur le fleuve de Darien*, 1866.

présente : à savoir du pain de racines, et du pain fait avec des grains ressemblant à du panis, que nous avons décrit dans notre première décade ;[1] et aussi des fruits, qui ne ressemblent en rien aux nôtres, et qu'ils conservent, comme nous conservons des châtaignes et des fruits analogues. Dans ce pays les hommes vont tout nus : les femmes couvrent le milieu du corps avec des tissus de coton qui partent du nombril. Les rigueurs de l'hiver sont inconnues. L'embouchure du fleuve Darien n'est, en effet, éloignée de l'équateur que de huit degrés : aussi la différence de longueur des jours et des nuits est-elle à peine sensible. Bien qu'ignorants en astronomie, les indigènes l'ont remarqué. D'ailleurs peu importe si ces mesures diffèrent ou ne diffèrent pas des mesures qu'ils donnent. En tout cas les différences sont minimes. Le lendemain du jour où ils avaient été postés au rivage, les Espagnols remontèrent le Darien. A un mille environ ils trouvent des roseraies très épaisses, et s'imaginent, ce qui avait lieu en effet, ou bien que les indigènes s'y sont cachés, ou bien qu'ils y ont déposé leurs richesses. Ils fouillent donc avec soin les roseraies, mais en ayant soin, pour ne pas être surpris, de se couvrir avec leurs boucliers. Ils ne trouvèrent personne dans les roseraies, mais elles étaient remplies de mobilier et d'or. C'étaient beaucoup de couvertures tissées avec de la soie et du coton — ce que le peuple en Italie nomme *bonbaso*, et en Espagne *algodon*, — des ustensiles en bois, ou en terre cuite, des garnitures de poitrine en or, ainsi que des colliers, le tout pour une valeur de 102 livres. Ce sont eux-mêmes qui achètent ces colliers d'or, et qui les cisèlent avec un soin infini. Ils se les procurent en échange de leurs productions particulières. En général, un pays riche en céréales ou en coton est dépourvu d'or. Là où l'on trouve au contraire de l'or et d'autres métaux, la contrée est presque toujours montagneuse, couverte de rochers, et infertile ; mais des relations commerciales s'établissent par voie d'échange.

Les Espagnols avaient donc un double sujet de joie : ils espéraient trouver beaucoup d'or, et le hasard les avait conduits dans

1. Voir plus haut, p. 31.

une région agréable et fertile. Ils font aussitôt venir ceux de leurs compagnons qu'ils avaient laissés à l'orient du golfe d'Uraba. Certaines personnes allèguent néanmoins que le climat n'est pas très salubre, parce que le pays est constitué par une vallée profonde entourée de montagnes et de marais.

CHAPITRE DEUXIÈME

Vous savez, très Saint-Père, où résolurent de s'établir les Espagnols qui, sous la direction d'Hojeda, avaient reçu des rois d'Espagne l'autorisation de coloniser les vastes régions de l'Uraba. Laissons donc un peu de côté les colons de l'Uraba, et revenons à Nicuesa, chef désigné de l'immense province de Veragua. J'ai déjà raconté comment Nicuesa, sorti des limites de la juridiction de son ami et associé Hojeda, se dirigea à l'ouest vers le Veragua, avec une caravelle et deux brigantins. Il avait laissé derrière lui, avec ordre de le suivre, les plus grands de ses vaisseaux. Ce fut une funeste inspiration, car, pendant la nuit, Nicuesa perdit de vue ses compagnons, s'avança trop loin, et passa devant les bouches du Veragua, [1] qu'il cherchait. Un des brigantins était commandé par un Catalan, Lopez de Olano, capitaine d'un des plus grands navires. Il apprit des indigènes, en s'avançant à la suite de Nicuesa, que son chef avait laissé de côté, à l'est, le golfe de Veragua. Il vira aussitôt de bord, et marcha à la rencontre de l'autre brigantin, qui, lui aussi, avait fait fausse route pendant la nuit. Il était commandé par Pedro de Umbria. Les deux capitaines, heureux de la rencontre, se demandent que faire, et cherchent à deviner le chemin que peut avoir pris Nicuesa. Après y avoir réfléchi, ils pensent que Nicuesa, le chef de l'expédition, aura eu sur la vraie position du Veragua bien d'autres indications

1. Le Veragua avait été découvert par Colomb, lors de son quatrième voyage. Voir pour les détails de la découverte, Gaffarel, *Les contemporains de Colomb*, p. 347-389. — Carte intéressante du Veragua, dressée en 1620 par Lorenzo del Salto et reproduite par Peralta, *Costa Rica y Colombia*, 1886.

qu'eux-mêmes, qui ne sont que des enrôlés et ne cherchent qu'à retrouver leur commandant. Ils se dirigent donc vers le Veragua. Ils découvrirent à une distance de 16.000 pas le fleuve que Colomb avait appelé dos Lagartos, car on y trouve en abondance ce qu'on nomme en espagnol des lagartos, et en latin des lézards. [1] Ce sont des animaux dangereux pour les hommes et pour les autres animaux, comme sont les crocodiles du Nil. Ils rencontrèrent dans ce fleuve leurs compagnons de route qui avaient jeté l'ancre avec leurs grands vaisseaux, après avoir reçu du chef l'ordre de s'avancer. Très inquiets sur les conséquences de l'erreur de Nicuesa, les chefs des vaisseaux s'entendent entre eux, et prennent la résolution d'adopter les idées des chefs des brigantins, qui, de très près, avaient longé les côtes du Veragua. On partit donc pour le Veragua. Veragua est une dénomination locale, qui s'applique à un fleuve [2] riche en or. Le nom s'est étendu du fleuve à la région. Les gros navires jettent l'ancre aux bouches du fleuve, et déposent à terre toutes les provisions à l'aide des barques de service. Lopez de Olano est nommé gouverneur en place de Nicuesa qu'on croyait perdu.

Sur l'avis de Lopez et des autres officiers, afin d'enlever aux débarqués tout espoir de retour, et de leur inspirer la résolution de coloniser sérieusement, on renonce aux vaisseaux rongés par la vétusté et qui ne peuvent plus servir, et on les laisse démolir par les vagues. Pourtant avec les planches les moins usées et avec des madriers empruntés aux arbres de la région, dont quelques-uns sont très gros et d'une hauteur extraordinaire, on construisit une nouvelle caravelle, destinée à parer aux nécessités imprévues. Une catastrophe se produisit, lorsque le capitaine d'un des brigantins, Pedro de Umbria, trouva le Veragua. Comme il avait l'esprit vif, il résolut de chercher un canton où il s'établirait en son nom personnel, en se séparant de ses associés. Il

1. Ces lézards ne sont autres que des caïmans fort nombreux dans toutes les rivières de l'Amérique centrale On les nomme encore, de l'espagnol, los lagartos, des alligators.

2. Ce fleuve est sans doute un de ceux qui débouchent dans la lagune de Chiriqui. Consulter sur le Veragua, A. Pinart, *Noticias de los Indios del departamento de Veragua*, San Francisco, 1882.

choisit donc douze matelots, et monte la plus grande chaloupe des gros vaisseaux. La marée faisait retentir le rivage d'effroyables mugissements, ainsi qu'on le raconte de Scylla en Sicile, en se brisant contre des rochers qui s'avançaient en mer, à cause du remous des eaux, ce que les Espagnols appellent le ressac, qui s'entrechoquaient entre les rocs. Umbria essaie de résister, mais un tourbillon, semblable à un torrent de la montagne, le rejette en mer et le fait sombrer avec sa barque sous les yeux de ses compagnons. Un seul Espagnol, nageur émérite, parvint à se sauver. Il s'attacha à un écueil qui dépassait un peu les eaux, et y soutint les assauts de la tempête. Lorsque le lendemain la mer fut apaisée et que le reflux eut laissé la plage à sec, il rejoignit les siens. Umbria et les onze autres périrent. Les autres Espagnols n'osèrent pas descendre dans leurs barques : c'est avec les brigantins qu'ils opérèrent leur débarquement. Après quelques jours d'arrêt, ils remontèrent le fleuve, et trouvèrent quelques villages d'indigènes que, dans leur langue, ils nommaient des *Mumu*. Ils commencèrent la construction d'un fort sur le rivage, et, comme le reste du pays paraissait stérile, ensemencèrent comme en Europe une vallée dont le sol se prêtait à la culture.

Les choses se passaient ainsi dans le Veragua lorsque, du haut d'une roche qui servait de belvédère, un des Espagnols, jetant les yeux à l'Occident, s'écria : « Des voiles à l'horizon ! Des voiles ! » Lorsque le vent eut rapproché le navire en vue, on s'aperçut que c'était une barque qui s'avançait à toutes voiles. Les nouveaux venus sont accueillis avec plaisir. C'était une barque dépendant de la caravelle de Nicuesa. Elle ne pouvait contenir que cinq personnes. Elle en contenait alors trois. Ces hommes s'étaient emparés de la barque, parce que Nicuesa refusait de les croire, lorsqu'ils lui affirmaient qu'il avait laissé le Veragua derrière lui à l'Orient. Voyant que Nicuesa et les siens mouraient de faim, ils résolurent de tenter la fortune et de chercher s'ils pourraient eux-mêmes, avec cette barque, découvrir le Veragua. Ils y avaient réussi.

Ils racontèrent que Nicuesa errait au hasard, après avoir perdu sa caravelle dans la tempête, qu'il se trouvait pris entre des

marais salants et des côtes désertes, qu'il manquait de tout, qu'il était malheureux, que depuis 70 jours il ne mangeait que des herbes et des racines, et ne buvait que de l'eau, et encore n'en avait-il pas toujours. Tout cela parce que, pensant toujours au Veragua, il persistait à marcher vers l'Occident. Le pays avait déjà été reconnu par Colomb,[1] ce découvreur de si vastes régions. Il lui avait donné le nom de Gracias a Dios. C'était le Cerabaro des indigènes. Il est coupé en deux par un fleuve que les Espagnols avaient appelé fleuve de Saint-Mathieu, et qui est éloigné d'environ 130.000 pas du Veragua Occidental. De ce fleuve et de plusieurs autres localités je n'indique pas la dénomination indigène, attendu que ceux des explorateurs, qui revinrent en Espagne, l'ignorent eux-mêmes.

Sur le rapport de ces trois matelots, Lopez de Olano, un des deux capitaines de Nicuesa, et son lieutenant en fait de justice, détacha un de ses brigantins qu'il fit conduire par les matelots arrivés dans la barque. On trouve et on ramène Nicuesa. Ce dernier fait enchaîner et jeter en prison Olano nommé gouverneur en attendant son retour. Il l'accusait de trahison, pour avoir usurpé l'autorité de gouverneur, et ne s'être pas suffisamment inquiété, dans la joie du commandement, de la disparition de son chef. Il l'accusait encore de négligence pour avoir tant tardé à envoyer à sa recherche. Aussi bien Nicuesa interpellait tout le monde en termes arrogants. Au bout de quelques jours, il ordonne à tout le monde de faire ses préparatifs de départ. On le prie de ne pas prendre de détermination trop hâtive, et d'attendre au moins qu'on ait récolté ce qu'on a ensemencé. Le temps de la moisson approchait, en effet. Quatre mois s'étaient écoulés depuis qu'on avait fait les semences. Nicuesa s'écrie qu'il ne veut rien attendre, et qu'il faut au plus vite quitter une terre si disgraciée. Il enlève donc tout ce qu'on avait débarqué au golfe de Veragua, et ordonne qu'on fasse voile dans la direction de l'Est.

1. Le pays avait, en effet, été reconnu par Colomb lors de son quatrième voyage, mais il avait été problablement précédé lui-même dans la région par d'autres découvreurs. Voir Gaffarel, *Les contemporains de Colomb*, p. 169-184.

Au seizième mille un jeune génois nommé Gregorio, qui, dès sa tendre enfance, avait été attaché à Colomb, le premier découvreur, reconnut le voisinage d'un port, et, pour donner à ses compagnons la preuve de la vérité de ses affirmations, il annonça qu'on trouverait à moitié cachée dans le sable une ancre, qu'on avait été obligé d'abandonner, et sous un arbre, près du port, une source d'eau claire.

On prend terre. On trouve l'ancre et la source, et l'on rend grâce à l'esprit et à la mémoire de Gregorio, qui, seul parmi les nombreux matelots qui avaient parcouru ces rivages en compagnie de Colomb, s'était souvenu de ces détails. Colomb avait donné à cet endroit le nom de Portobello.[1] Comme la faim pressait, on opéra des débarquements sur plusieurs points: mais la réception des indigènes fut hostile. La faim avait réduit les Espagnols à un tel état d'affaiblissement, qu'ils ne pouvaient plus se battre contre des indigènes, même nus, qui leur opposaient une résistance quelconque. Vingt d'entre eux périrent, frappés de flèches empoisonnées. On résolut de laisser à Portobello la moitié de la troupe. Avec la seconde moitié, Nicuesa continua son chemin vers l'Est. A 28 milles de Portobello, près d'un cap que Colomb avait jadis nommé le Marbre, il résolut de fonder une citadelle. Mais le manque de vivres avait enlevé toutes les forces nécessaires pour ce travail. Nicuesa réussit pourtant à élever une petite tour, pour résister aux premières attaques des indigènes, et la nomma Nombre de Dios, nom de Dieu.[2] Depuis le jour où il avait quitté le Veragua, non seulement dans sa marche à travers des plaines de sable, mais aussi à cause de la famine qu'il endura, alors qu'il construisait la

1. Portobello fut découvert en 1502 par Colomb, mais la ville ne fut fondée qu'en 1584 avec des habitants de Nombre de Dios, détruit par les Indiens du Darien. Elle se trouve dans la République de Colombie à l'embouchure du Rio Cascajol, au fond d'un port, jadis très fréquenté, auquel aboutissait la route pavée construite par les Espagnols pour relier Panama à la mer des Antilles. Ce n'est plus qu'un village insignifiant.

2. Nombre de Dios eut jadis une grande importance. Pendant tout le XVI[e] siècle ce fut la ville la plus considérale de l'Amérique centrale ; mais elle fut détruite par les Indiens du Darien, vers 1584, et sa prospérité passa à Portobello.

tour, il perdit 200 des hommes qui lui restaient encore. Ce fut ainsi que, peu à peu, cette nombreuse troupe de 785 hommes fut réduite au chiffre d'une centaine.

Alors que Nicuesa se débattait de la sorte avec une poignée de misérables contre la mauvaise fortune, on se disputait le commandement dans l'Uraba. Un certain Vasco Nunez Balboa,[1] qui, de l'avis de tous, était un homme d'action plutôt que de conseil, excita les esprits de ses compagnons contre le juge Enciso. « Enciso, disait-il, n'a pas de lettres royales lui conférant la puissance judiciaire. Il a été choisi par Hojeda pour exercer les droits d'un gouverneur, mais cela ne suffit pas. » Il réussit, en effet, à empêcher Enciso de rendre la justice, et les colons de l'Uraba choisirent quelques-uns d'entre eux pour administrer le pays : mais ils ne tardèrent pas à se diviser, surtout quand ne revint pas leur capitaine Hojeda. Ils le croyaient mort des suites de sa blessure, et se disputaient pour savoir s'ils devaient, oui ou non, faire venir Nicuesa en son lieu et place. Ceux qui avaient le plus d'influence au conseil et avaient été les amis de Nicuesa, et qui ne pouvaient supporter l'insolence de Vasco Nunez, pensaient qu'il fallait aller dans toute la contrée à la recherche de Nicuesa : ils avaient entendu dire qu'il avait renoncé au Veragua, à cause de la stérilité du sol. A l'exemple d'Enciso et d'autres naufragés, peut-être errait-il dans quelque retraite ignorée. Il ne fallait donc prendre aucun repos avant de savoir clairement si oui ou non, il vivait encore, ainsi que ses associés. Vasco Nunez, de son côté, qui craignait d'être à l'arrivée de Nicuesa privé de son commandement, traitait d'insensés ceux qui croyaient que Nicuesa vécût encore. D'ailleurs, le fait fût-il démontré, on n'avait pas besoin de lui. Est-ce que tous ses compagnons n'étaient pas capables de gouverner, au même titre que Nicuesa ? Les

1. Vasco Nunez de Balboa était né en 1475 à Xérès de los Caballeros, d'une famille noble, mais pauvre Il avait fait partie de la maison de Puerto Carrero, seigneur de Moguer, puis, en 1500, s'était embarqué avec Rodrigo de la Bastidas et Juan de la Cosa. Installé à Hispaniola, il y mourait de faim, quand il se décida à s'embarquer, mais par surprise, avec Enciso. Il ne fut reçu à bord que parce qu'il passait pour un « egregius digladiator », ainsi que l'a écrit dans ses lettres Pierre Martyr.

esprits se trouvaient ainsi partagés quand survint le capitaine de deux grands vaisseaux, Rodrigo de Colmenarès. Il amenait 60 hommes de renfort, et de nombreuses provisions tant de vivres que de vêtements. Je voudrais donner quelques détails sur la navigation de Colmenarès.

C'est du port de Beata, dans Hispaniola, où s'équipent d'ordinaire les explorateurs du continent, que partit Colmenarès vers les ides d'octobre de l'année 1510. Il prit terre aux nones de novembre dans cette immense contrée du Paria [1] qu'avait découverte Colomb, entre le port de Carthagène et la région de Cachibacoa. Dans son voyage il eut beaucoup à souffrir tant des indigènes que de la mer constamment en fureur. Comme il n'avait plus d'eau à boire, il s'arrêta à l'embouchure d'un fleuve [2] nommé par les indigènes Garia, où pouvaient pénétrer ses navires. Le Garia prenait sa source dans une haute montagne couverte de neige. Les compagnons de Rodrigo affirment qu'ils n'ont jamais vu de cime aussi élevée. Cette remarque doit être vraie, puisqu'il y avait des neiges sur une montagne qui n'est pas éloignée de l'équateur de plus de dix degrés. On envoie donc une chaloupe sur les rives du fleuve Garia, afin de remplir d'eau les tonneaux. Les matelots commençaient leur besogne, lorsqu'ils virent venir à eux un cacique, avec une vingtaine de ses officiers. Il était vêtu d'habits de coton. Chose extraordinaire, une pèlerine lui couvrait les épaules et descendait jusqu'au coude. Elle était retenue par un baudrier. Il portait encore une autre tunique traînante, semblable à un vêtement de femme. Le cacique s'approcha et avertit amicalement nos hommes de ne pas prendre d'eau à cet endroit car elle était de mauvaise qualité. Il montrait tout près de là un autre fleuve, dont les eaux étaient plus salubres. Les Espagnols vont à ce fleuve indiqué par le

1. Tel est le nom qu'on donna tout d'abord aux côtes septentrionales de l'Amérique du Sud. Le Paria correspondait plus exactement au Venezuela actuel.

2. Ce fleuve répondrait il à l'Orénoque, mais en ce cas les Espagnols n'auraient pas vu la montagne où il prend sa source, puisqu'elle n'a été reconnue que de nos jours. Il s'agit plutôt d'un des fleuves côtiers du Venezuela, le Guanipa, le Tocuyo, etc.

cacique ; mais quand ils veulent trouver le fond, ils en sont empêchés par le mauvais état de la mer. Les sables bouillonnaient pour ainsi dire, ce qui indiquait que la mer était pleine d'écueils. Les Espagnols furent donc obligés de revenir au premier fleuve, où, du moins, ils pouvaient jeter l'ancre en sûreté. Ce fut alors que le cacique les fit tomber dans un piège. Nos hommes étaient occupés à remplir leurs tonneaux, quand il fondit sur eux à la tête de 700 hommes, armés à la mode indigène et tout nus. Lui seul, en effet, avec ses courtisans porte des vêtements. Il s'empare de la barque et la brise en mille morceaux. En un clin d'œil quarante-sept Espagnols furent percés de flèches, avant d'avoir pu se garantir avec leurs boucliers. Un seul d'entre eux survécut. Les autres succombèrent à l'atrocité du venin.

On ne connaissait pas encore de remède contre ce genre de poison. Ce n'est que plus tard que les insulaires d'Hispaniola le firent connaître. Il existe, en effet, une herbe à Hispaniola[1] dont le suc, pourvu qu'il soit administré à temps, neutralise le venin des flèches. Sept autres Espagnols échappèrent au massacre ; ils s'étaient réfugiés dans le tronc d'un arbre gigantesque[2] rongé par la vétusté, et s'y cachèrent jusqu'à la nuit, mais ils n'évitèrent pas pour autant les ennemis : car, à la nuit tombante, le navire de Colmenarès partit et les abandonna. On ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

A travers mille aventures dangereuses que je passe sous silence, pour ne pas vous ennuyer, très Saint-Père, si je racontais tout en détail, Colmenarès arriva enfin dans le golfe de l'Uraba. Il jette l'ancre sur la rive orientale qui est stérile, et c'est de là que, quelques jours après, il rejoignit ses compatriotes sur la rive opposée. Le silence général l'avait étonné. Il croyait, en effet, rencontrer ses associés dans ces parages. Ne comprenant rien à cette situation, il se demandait si les Espagnols vivaient

1. Au temps de Rochefort (*Histoire des Antilles*, p. 259) on ne connaissait plus cette herbe, car Rochefort préconise l'orviétan comme remède infaillible aux morsures des serpents.

2. Ces arbres gigantesques, dont il ne reste aujourd'hui que de rares spécimens, se nomment des fignerons. Voir A. Reclus, Voyage aux isthmes de Panama et de Darien (*Tour du Monde*, 1880, II, p. 250, 265).

encore, ou s'ils avaient changé de résidence. Il recourut, pour le savoir, à un excellent moyen. Il fit charger jusqu'à la gueule de boulets et de poudre tous ses canons et mortiers, et ordonna d'allumer des feux pendant la nuit, sur les sommets des montagnes. On met le feu à tous les canons à la fois. D'horribles détonations et mugissements font trembler tout le golfe d'Uraba. Bien qu'éloignés de 24.000 pas, telle est, en effet, la largeur du golfe, les Espagnols entendent le bruit, ils voient les flammes et répondent par des flammes semblables. Guidé par ces lueurs, Colmenarès fit passer ses vaisseaux sur la rive occidentale. Les colons du Darien étaient fort malheureux. Par suite du naufrage du juge Enciso, c'est à grand peine s'ils respiraient encore. Levant leurs bras au ciel, les yeux pleins de larmes à la fois de joie et de tristesse, ils accueillent Colmenarès et ses compagnons avec les applaudissements que comportait leur misérable état. Provisions et vêtements, car ils étaient presque nus, leur sont distribués en abondance. Il ne me reste plus, très Saint-Père, qu'à raconter les divisions intestines qui s'élevèrent au sujet du commandement entre les colons de l'Uraba, quand ils eurent perdu leurs chefs.

CHAPITRE TROISIÈME

Les principaux colons de l'Uraba, et ceux qui préféraient à tout la légalité décident de faire revenir Nicuesa, quel que soit l'endroit où il réside. Comme le juge Enciso s'opposait au retour de Nicuesa, ils lui prennent un brigantin qu'il avait fait construire à ses frais, et, bien malgré lui, et malgré l'avis de Vasco Nunez, l'aventurier, se déterminent à aller à sa recherche, pour qu'il termine le différend soulevé au sujet du commandement. Colmenarès, dont j'ai parlé plus haut, reçoit la mission de chercher Nicuesa dans les parages où, pense-t-on, il erre abandonné. On savait, en effet, qu'il avait quitté la Veragua, à cause de la stérilité du pays. Ils lui donnent pour instructions de le ramener

dès qu'on l'aura retrouvé, et de lui faire espérer qu'on lui sera reconnaissant si, à son arrivée, il réussit à apaiser les dissensions qui les divisent. Colmenarès accepte cette mission. Il était, d'ailleurs, l'ami particulier de Nicuesa, et disait bien haut qu'il était venu porter secours, avec ses approvisionnements, à Nicuesa tout autant qu'aux autres colons de l'Uraba. Il équipe donc un de ses navires, avec le brigantin qu'on avait enlevé à Enciso, et le charge d'une partie des vivres qu'il avait apportés. Longeant avec soin toutes les côtes voisines, il trouva enfin Nicuesa en train de bâtir sa tour sur le cap Marbre. Nicuesa était le plus malheureux des hommes, accablé de maigreur, couvert de haillons; il ne lui restait plus qu'une soixantaine de compagnons des 700 et plus qui s'étaient associés à sa fortune; et encore fallait-il les prendre en pitié comme si tous eussent été morts. Colmenarès réconforte son ami Nicuesa, pleure avec lui, le console doucement, lui fait espérer de prochains succès et un changement de fortune. Il lui rappelle que tout ce qu'il y a de bon parmi les colons de l'Uraba désire son arrivée, car son autorité pourra seule apaiser les discordes soulevées. Nicuesa fit à son ami Colmenarès les remerciements qui convenaient aux circonstances. Ils prennent la mer tous deux ensemble et se dirigent vers l'Uraba.

C'est un sentiment général de l'humanité que de devenir arrogant quand tout vous réussit. Après avoir pleuré et gémi, après s'être répandu en plaintes sur ses malheurs, après avoir remercié son sauveur Colmenarès et s'être roulé à ses pieds, Nicuesa, qui n'avait plus à redouter la famine, commença à parler à la légère, bien avant qu'il eût vu les colons de l'Uraba, sur ses projets de réforme et son intention d'enlever tout l'or en circulation. « Personne ne peut, dit-il, sans l'autorisation de mon collègue Hojeda ou la mienne, conserver de l'or entre les mains. » Ces paroles imprudentes parvinrent aux oreilles des colons de l'Uraba, et excitèrent contre Nicuesa l'indignation des partisans d'Enciso, juge au nom de Hojeda, et de Vasco Nunez. Aussi le repoussent-ils à son arrivée, ou même, d'après ce qu'on a raconté, après qu'il avait débarqué avec 60 compagnons, ils le forcent à revenir sur ses pas, en l'accablant de menaces. Ce

traitement déplut à tous ceux qui étaient animés de bonnes intentions, mais ils redoutaient un soulèvement de la masse excitée par Vasco Nunez, et laissèrent l'iniquité se consommer. Nicuesa est donc forcé de remonter sur le brigantin qui l'avait amené. Il n'avait plus avec lui que 17 de ses 60 compagnons. Ce fut aux calendes de mars de l'année 1511 que Nicuesa prit la mer. Il voulait rentrer à Hispaniola, pour se plaindre de l'usurpation de Vasco Nunez, et de la violence que lui avait faite le juge Enciso. Il avait mal choisi son heure pour s'embarquer. On n'a plus eu de nouvelles du brigantin. [1] On croit que tous ont été noyés et que le brigantin a sombré. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que, de catastrophe en catastrophe, Nicuesa mourut plus misérablement encore qu'il n'avait vécu.

Après la honteuse expulsion de Nicuesa, les colons de l'Uraba consommèrent les provisions apportées par Colmenarès, et bientôt, enragés par la faim, ils furent obligés, comme des loups qui sortent des forêts, de piller les alentours de leur établissement. Sous le commandement de Vasco Nunez se forme une bande d'environ 130 hommes. Vasco l'organise [2] comme une bande de brigands. Tout gonflé de vanité il se choisit des gardes pour le précéder, pour l'accompagner et pour le suivre. Il prend pour compagnon et pour collègue Colmenarès. Il entre en campagne, décidé à enlever tout ce qu'il trouvera sur le territoire des caciques voisins. Il se rend d'abord, en suivant le rivage, dans le canton de Coiba dont nous avons déjà parlé. Il fait venir Careta, cacique de ce canton, dont les Espagnols de passage

1. Les détails les plus complets sur la malheureuse expédition de Nicuesa se trouvent dans le mémoire présenté au roi par Rodrigo de Colmenarès. Voir Navarrete, *Collection de Voyages*, t. III, p. 386-393. Cf. lettre de Balboa au roi Ferdinand (20 janvier 1513), insérée dans la même collection, t. III, p. 258, 375.

1. Balboa tenait à conduire lui-même ces expéditions. Ainsi qu'il l'écrivait au roi Ferdinand : « Si la personne qui gouverne cette terre se décharge sur d'autres et reste à la maison, aucun de ceux qu'il envoie à sa place avec les compagnons ne pourra faire autrement que de commettre beaucoup d'erreurs et courir le risque de se perdre, lui et sa suite... J'ai le droit de parler ainsi, attendu que certaines fois, trois fois au plus, que je ne suis pas allé en campagne avec mes hommes... j'ai constaté que les lieutenants que j'envoyais à ma place ne faisaient pas leur devoir. »

n'avaient jamais eu à se plaindre, et d'un air impérieux,[1] avec un visage chargé de menaces, lui enjoint de fournir des vivres à sa troupe. Le cacique Careta répond que cela est impossible ; qu'il est à diverses reprises venu en aide aux chrétiens, et que, de ce fait, ses ressources sont presque épuisées. D'ailleurs, à la suite de querelles et de guerres, qu'il a depuis longtemps soutenues contre un cacique voisin, nommé Poncha, il est lui-même réduit à la misère. Aucune de ces raisons n'est admise par Vasco l'aventurier. Le misérable Careta voit piller son village. Il est enchaîné, et conduit au Darien avec ses deux femmes, ses fils et toute sa famille. Près du cacique Careta on retrouva trois des compagnons de Nicuesa, qui, lors du passage de Nicuesa à la recherche de Veragua, avaient déserté, alors que les navires étaient à l'ancre, parce qu'ils craignaient de passer en jugement pour certains délits. Quand la flotte remit à la voile, ils se confièrent à Careta. Ce dernier les accueillit très amicalement. Dix-huit mois s'étaient déjà écoulés. Aussi étaient-ils tout nus, comme les autres indigènes,[2] mais gras comme ces chapons que les femmes engraissent dans l'obscurité. Pendant tout ce temps ils avaient, en effet, vécu dans l'abondance à la table du cacique, sans se préoccuper du mien et du tien, du donne-moi je te donnerai : ce qui est la source des trahisons, des violences, et des crimes qui abrègent la vie humaine. Ces Espagnols pour-

1. Balboa, dans une de ses lettres adressée au roi Ferdinand, prétendait, au contraire, qu'il avait toujours bien traité les Indiens : « Surtout j'ai eu soin, partout où je suis allé, que les Indiens de cette terre fussent bien traités, ne consentant à leur faire aucun mal, les traitant avec une grande bonne foi, leur donnant beaucoup de babioles venues de Castille, afin de les attirer à notre amitié. Cette bonne foi a été cause qu'ils m'ont révélé de très grands secrets. »

2. Les Espagnols qui tombèrent isolément entre les mains des Indiens furent bien traités par eux, et s'accoutumèrent à leur nouvelle vie. Lire le très curieux livre de D. Charnay, *la Princesse Indienne*, relatif aux aventures d'un de ces enfants perdus. On sait, d'autre part, que lorsque Cortès débarqua à Cozumel, on lui signala la présence dans le pays d'un Espagnol, le matelot Gonzalo Guerrero, établi depuis longues années, tatoué, ayant le nez et les oreilles percés, et qui refusa de le rejoindre.

tant aimèrent mieux recommencer leur existence pleine de soucis.

Du village de Careta on apporte des vivres aux Espagnols laissés au Darien : car la famine était menaçante, et il s'agissait avant tout dé la conjurer. Est-ce avant ou après que le fait eut lieu, je ne le sais pas bien clairement, en tout cas ce fut après l'expulsion de Nicuesa que des querelles s'élevèrent entre le juge Enciso et Vasco appuyé par ses partisans. Enciso fut pris, jeté en prison, et tout ce qu'il possédait vendu à l'encan. On donnait pour motif son usurpation des pouvoirs judiciaires, qu'il ne tenait pas du roi, mais seulement d'Hojeda, que l'on croyait mort. « Je ne veux pas obéir, disait Vasco, à un homme à qui le roi n'a pas délégué son autorité par diplôme spécial. » A la prière des colons, il se laissa pourtant fléchir, cet insigne coupe-jarret; il se montra plus doux, et épargna les derniers outrages à son prisonnier. Il lui enleva même ses chaînes, et le fit monter sur un navire qui devait le conduire à Hispaniola. Avant que ce navire n'eût pris la mer, tout ce qu'il y avait de bon dans la colonie alla trouver Enciso et le supplia de débarquer. On lui promettait de le réconcilier avec Vasco, et de lui restituer la plénitude de ses pouvoirs de juge. Enciso refusa et partit. Il y a des personnes qui disent tout bas que Dieu et les saints avaient ainsi combiné les événements pour punir Enciso de l'expulsion de Nicuesa, conseillée par lui. N'est-il pas vrai que tous ces découvreurs de terres nouvelles courent à leur perte, et se font à eux-mêmes le plus grand tort par leurs querelles intestines ? N'est-ce pas qu'ils ne se mettent pas à la hauteur, comme on avait le droit de s'y attendre, des grandes choses qu'ils font ?

Sur ces entrefaites, et d'un commun accord, les colons se décident à envoyer quelques-uns d'entre eux à Hispaniola, près du jeune préfet maritime ou amiral, fils et héritier de Colomb, le premier découvreur, vice-roi de l'île,[1] et des autres gouver-

1. Diego Colomb, fils de Christophe et de Dona Moniz de Perestrello, époux de Dona Maria de Toledo, n'était entré en possession de son gouvernement héréditaire qu'en 1509. Voir Harrisse, *Généalogie de la famille Colomb*.

neurs de l'île. On leur demandera des renforts et aussi des lois pour les contrées nouvelles. Ils exposeront la situation réelle, la pénurie où l'on se trouve, les découvertes, et tout ce qu'on espère, pourvu toutefois qu'on envoie des provisions. Vasco Nunez désigne pour remplir cet office un de ses partisans, un certain Valdivia,[1] celui qui avait instruit le procès contre Enciso, et il lui adjoint comme collègue le Catalan Zamudio. Il est convenu que Valdivia reviendra d'Hispaniola avec des provisions, après s'être acquitté de son mandat, et que Zamudio se rendra en Espagne auprès du roi. Tous deux partent en même temps qu'Enciso, mais ce dernier se réservant de faire au roi un rapport en contradiction avec celui de Valdivia et de Zamudio. En effet, Enciso et Zamudio sont venus me trouver à la cour.[2] Je raconterai plus loin ce qu'ils m'ont dit.

Pendant ce temps les misérables[3] colons du Darien rendent la liberté à Careta, cacique de Coiba, et s'engagent même à lui servir d'auxiliaires dans une campagne contre un cacique du continent, voisin de Careta, le cacique Poncha. Careta certifie qu'il nourrira les Espagnols au passage, et qu'il se joindra à eux avec sa famille et ses sujets. Ces indigènes n'ont point pour armes des arcs, ou des flèches empoisonnées, comme nous avons dit qu'en portaient les indigènes au-delà du golfe dans l'est : ils

1. A ne pas confondre avec le Valdivia, qui devait jouer un si grand rôle dans la découverte de l'Amérique méridionale, et dont le trépas héroïque fut célébré par Ercilla dans son *Araucanie*.

2. Preuve nouvelle du soin avec lequel Martyr accueillait tous les renseignements venus d'au-delà la mer. Aussi bien Las Casas, *Histoire de las Indias*, t. II, p. 272, n'a-t-il pas écrit de lui : « A Pedro Martyr se le débe mas credito que à otro ninguno de los que escribieron en latin, porque se hallo en Castilla por aquellos tiempos y hallaba con todos y todos se holgaban de le dar cuenta de la que vien y hallaban, como à hombre de autoridad y el que tenia ciudado de pregustarlo. »

3. Cf. fragment de la lettre de Balboa au roi Ferdinand : « Votre altesse royale saura que, depuis que nous sommes ici, nous avons tellement couru de côté et d'autre à cause de nos besoins pressants que je me demande comment nous avons pu résister à tant de fatigues. Je crois que celles de nos entreprises qui ont réussi ont été plutôt conduites par la main de Dieu que par celle des hommes. »

combattent de près avec de longues épées en bois, car ils n'ont pas de fer, qu'ils appellent *macanas*. Ils se servent aussi de bâtons pointus, durcis au feu, de javelots terminés par des os, et d'autres projectiles. Après avoir fait la semence, aussi complètement que cela fut possible, on entra en campagne contre Poncha. Careta servait de guide et commandait l'avant-garde : mais ce ne fut qu'au bout de quelques mois qui avaient été laissés à Careta pour le temps des semailles et de la moisson. On attaque la résidence de Poncha. Il s'enfuit. Village et dépendances, tout est ravagé. Grâce aux provisions du cacique on n'a rien à redouter de la famine : mais de ces provisions, bien qu'elles fussent considérables, on ne put, à cause de la distance, distraire une partie pour les colons restés au Darien. Il y avait, en effet, entre eux et la résidence de Poncha plus de 100.000 pas, et il fallait tout porter sur ses épaules jusqu'au rivage le plus voisin, où attendaient les navires qui avaient conduit les Espagnols au village de Careta. On trouva quelques livres d'or ciselées en colliers de diverses espèces. Après avoir ruiné Poncha, les Espagnols retournent à leurs navires, résolus à ne pas inquiéter les caciques de l'intérieur, mais à attaquer ceux du littoral.

Or, non loin de Coiba, et dans la même direction, est le pays de Comogra. Son cacique se nomme Comogre. C'est lui que les Espagnols vont attaquer après Poncha. Sa résidence est située au pied des montagnes [1] voisines, sur le versant opposé, dans une plaine fertile de douze lieues d'étendue. Un parent d'un des principaux fonctionnaires de Careta, brouillé avec lui, avait alors cherché un asile auprès de Comogre. Il se nommait Jura. Ce Jura nous servit d'intermédiaire auprès de Comogre, et réussit à nous en faire un ami. Depuis le passage de Nicuesa, Jura était très connu des Espagnols. C'est lui qui, pendant tout leur séjour, avait donné l'hospitalité chez lui aux trois déserteurs de Nicuesa. La paix une fois décidée, les Espagnols se rendirent au palais de Comogre, éloigné du Darien d'une trentaine de lieues,

1. Il s'agit de la grande chaîne qui, du nord au sud, et sous différents noms, traverse l'Amérique centrale.

mais pas en ligne droite, car les montagnes jetées entre forcent à des détours. Comogre avait de diverses femmes sept fils, de belles formes, enfants ou adolescents. Ils n'avaient pas de vêtements. Des poutres [1] assemblées entre elles, et assujetties avec une force singulière constituaient la charpente de son palais. Elle était d'ailleurs consolidée par des murailles de pierres. Les Espagnols comptèrent, comme dimension de ce palais, 150 pas de longueur et 80 de largeur. Les plafonds étaient lambrissés, et les planchers dessinés avec un art exquis. Ils remarquèrent un garde-manger entièrement rempli de provisions naturelles au pays, et une cave garnie de tonneaux en poterie et de quartauts en bois, comme en Espagne ou en Italie. Tous ces récipients étaient remplis d'excellents vins, mais pas de vins fabriqués avec des raisins. Ils n'ont, en effet, pas de vignes : mais ils en fabriquent avec les trois espèces de racines et de grains dont ils se servent pour la confection du pain, et dont nous avons donné les noms dans notre première décade, Jucca, Ages et Maïs; ils en fabriquent aussi avec les fruits du palmier. C'est ainsi que les Allemands, les Flamands, les Anglais, nos montagnards espagnols, basques ou asturiens, et, dans la région des Alpes, les Autrichiens, les Souabes et les Suisses font de la bière avec de l'orge, du froment et des fruits. Les Espagnols racontent qu'ils ont bu chez Comogre des vins blancs et noirs, de goûts divers, et qui imitaient l'hydromel.

Ecoutez maintenant, Souverain Pontife, écoutez quelque chose de plus extraordinaire. Entrés dans les appartements intimes du cacique, les Espagnols trouvent une chambre remplie de cadavres suspendus à des berceaux de coton. [2] Ils demandèrent le motif de ce culte superstitieux. On leur répondit que c'étaient les cadavres des aïeux et des arrière-aïeux de Comogre. Ils prennent

1. Les Espagnols signalèrent des constructions analogues dans presque toute l'Amérique centrale. Voir *les historiens de la Conquête*. Cf. Prescott, *Conquête du Mexique*, I, 6.

2. Ce culte des morts était répandu dans toute l'Amérique centrale et méridionale. On trouve des momies desséchées dans de nombreuses nécropoles. Les découvertes les plus récentes ont été faites à la nécropole d'Ancon. Voir Reiss et Steubel, *Das Todtenfel von Ancon in Peru* (1880-1887).

grand soin de les conserver, et font de ce respect pour les morts un acte religieux. Selon le rang plus ou moins élevé qu'ils ont occupé, on leur met sur le visage un masque avec de l'or et des pierreries. C'est ainsi que les anciens rendaient hommage aux Pénates, très Saint-Père. J'ai raconté, dans ma première décade, comment ils dessèchent ces cadavres en les étendant sur des claies, avec un feu lent placé par dessous, de telle façon que la peau reste seule comme pour retenir les os.

L'aîné des sept fils de Comogre était doué d'une grande sagesse naturelle. Il pensait qu'il fallait user de douceur vis-à-vis de ces vagabonds, et se bien garder de leur donner des prétextes pour exercer des violences contre eux, comme ils l'avaient fait à l'égard des autres voisins. Il envoya donc à Vasco et à Colmenarès, en qualité de chefs, 4.000 drachmes d'or ciselé avec art, et 70 esclaves. Car ils se prennent entre eux et se vendent en échange d'objets dont ils ont besoin ou qu'ils désirent. Ils ne connaissent pas la monnaie. Les Espagnols étaient occupés dans le vestibule de Comogre à peser cet or et une somme à peu près égale qu'ils s'étaient procurée d'ailleurs. Ils voulaient mettre de côté la part attribuée au trésor royal, le quint. Il est, en effet, décidé, par tous les décrets royaux, que la cinquième [1] partie de l'or, de l'argent et des pierres précieuses sera réservée aux agents du roi. Quant au reste, on le partage d'après des règles convenues. Or, des disputes s'élevèrent entre les Espagnols à propos du partage de l'or. L'aîné des fils de Comogre, ce sage jeune homme, était présent. Il asséna un fort coup de poing aux balances, et dispersa dans le vestibule tout l'or qu'elles contenaient, puis, se moquant de nos hommes, leur tint ce discours en termes choisis :

« Qu'est-ce donc, chrétiens ? Serait-ce que vous estimez si haut une si faible quantité d'or ? Et pourtant ces colliers artistement fabriqués, vous voulez les réduire en lingots informes (les Espagnols avaient, en effet, apporté des instruments pour fondre

1. Dans tous les traités passés entre la couronne d'Espagne et les découvreurs, le quint royal est toujours réservé. Voir dans la collection Navarrete plusieurs de ces traités.

l'or). Si vous avez une telle soif d'or, que, pour vous en procurer, vous jetez le trouble parmi des populations paisibles, et leur apportez à la fois malheurs et dommages, si vous cherchez l'or à travers le monde entier, exilés volontaires de votre pays, je vous indiquerai un pays où l'or abonde, et où vous pourrez rassasier la soif qui vous dévore ; mais pour tenter l'entreprise, vous avez besoin de forces plus considérables, car il vous faudra soumettre par la force des armes des souverains puissants, qui défendront avec acharnement leurs domaines. Plus que tous les autres s'opposera à vous le roi Tumanama, dont le royaume est plus riche encore que n'importe quel autre. Son territoire est éloigné du nôtre de six soleils (ils comptent, en effet, les jours par le soleil). En outre, au milieu de la montagne, vous rencontrerez les Caribes : [1] c'est une population fière, qui se nourrit de chair humaine, qui ne s'assujettit à aucune loi, à aucun commandement, et n'a pas de résidence fixe. Ils ont soumis les habitants de la montagne, car ils désiraient entrer en possession des nombreuses mines d'or qui en font la richesse, et ils ont abandonné leur propre pays. Cet or, qu'ils se procurent grâce au travail des misérables montagnards, ils le transforment en feuilles ouvragées, et en divers objets, ceux que vous voyez et d'autres encore, et, par ce moyen, se procurent ce qu'ils veulent. Ils ont, en effet, des ouvriers et des orfèvres qui s'occupent à fabriquer des colliers. Aussi bien nous ne faisons pas plus de cas de l'or brut que d'un bloc d'argile, avant que ce bloc, façonné par la main d'un ouvrier, ne soit transformé en une poterie qui nous plaît et qui nous est nécessaire. Ces Caribes ont aussi des poteries artistement fabriquées. Nous nous les procurons en les échangeant contre les produits de nos récoltes, par exemple nos prisonniers de guerre qu'ils achètent pour les manger, des couvertures et divers objets de mobilier. Nous leur fournissons encore les vivres qui leur manquent, car ils vivent dans les montagnes. C'est donc par les armes seulement qu'on pourra

1. Ces Caribes, que l'on retrouve, à l'époque de la découverte, dans toute l'Amérique centrale, étaient sans doute de la même race que les Caribes insulaires, dont il est fait mention à chaque ligne des lettres de Colomb.

s'ouvrir un chemin dans la montagne. Une fois qu'on aura franchi ces montagnes,[1] et il montrait une chaîne qui s'étendait au sud, on apercevra du haut de la crête une autre mer qui n'a jamais été parcourue par vos petits navires. Il voulait parler des caravelles. Ces peuples sont nus et vivent à notre mode, mais ils savent se servir de voiles et de rames. A partir de la ligne de faîte de partage des eaux, tout le versant méridional de la chaîne produit de l'or en abondance. »

Tel fut son discours, et il ajoutait que le cacique Tumanama en deça de la chaîne et tous les montagnards de l'autre versant avaient des vases de cuisine et d'autres ustensiles d'un usage quotidien tout en or. « L'or chez eux, disait-il, n'a pas plus de valeur que chez vous le fer. » Il savait, en effet, par les rapports des Espagnols, quelle matière servait à la fabrication de nos épées et de nos autres armes. Nos capitaines, émerveillés par le discours de ce jeune homme nu (ils avaient, en effet, pu le comprendre grâce aux trois déserteurs qui pendant dix-huit mois s'étaient engraissés à la cour de Careta), élevèrent leurs résolutions à la hauteur du sujet. Renonçant à toute discussion sur la pesée de l'or, ils se répandirent en plaisanteries et en propos courtois, et commentèrent les paroles et les nouvelles données par le jeune cacique. Ils lui demandèrent en bonne amitié sur quels arguments il s'appuyait pour leur faire ce récit, et ce qu'il faudrait faire, si des renforts étaient amenés. Le fils de Comogre, après avoir réfléchi quelque temps, comme un orateur qui se prépare à quelque grave débat et prépare son corps aux mouvements nécessaires pour entraîner la persuasion, reprend alors la parole, mais toujours en se servant de son langage propre.

« Attendez, chrétiens, nous autres qui sommes nus, aucune convoitise ne nous agite : mais nous sommes ambitieux, et, pour être les maîtres, nous nous faisons la guerre entre nous, et nous cherchons à l'emporter sur nos voisins. De là de fréquents démêlés, de là tous nos malheurs. Nos ancêtres ont fait la guerre ; notre père Comogre l'a faite également avec les caciques ses voisins. Nous avons été vainqueurs et vaincus. De même que

1. Ce sont les Andes.

vous voyez parmi nous des prisonniers faits à la suite d'un succès, par exemple ces soixante et dix captifs que je vous ai donnés ; ainsi nos ennemis ont fait parfois des prisonniers dans nos rangs. Ce sont les chances de la guerre. Voici un de nos familiers, qui a été leur esclave, et qui, pendant longtemps serviteur du cacique, maître de l'autre versant des montagnes, celui qui est riche en or, a traîné plusieurs années une misérable existence. Non seulement cet homme, et beaucoup d'autres comme lui, mais encore des hommes libres envoyés dans ce pays, ou, réciproquement, passant par le nôtre, connaissent tous ces détails, aussi haut que remontent nos souvenirs. Pourtant, pour vous confirmer davantage la réalité de ces renseignements, et pour que vous ne me soupçonniez pas de mensonge, je vous servirai de guide. Liez-moi, et que je sois tout prêt à subir le supplice, vous pourrez même me pendre au premier arbre venu, si vous trouvez que je n'ai pas scrupuleusement dit la vérité. Faites donc venir, oui, faites venir mille soldats, armés en bataille, pour que nous puissions, grâce à eux, et soutenus par les guerriers de mon père Comogre armés à leur façon, briser les forces ennemies. Vous pourrez de la sorte récolter tout l'or que vous désirez, et, pour nous récompenser de vous avoir guidés et secourus, vous nous délivrerez des outrages de l'ennemi, et de cette crainte toujours suspendue sur nos têtes, qui nous empêche de jouir de la paix. » Après avoir prononcé ces paroles, le sage fils de Comogre garda le silence. Quant à nos hommes, la passion du gain et l'espoir de récolter de l'or leur faisaient venir l'eau à la bouche.

CHAPITRE QUATRIÈME

Après une halte de quelques jours, les Espagnols baptisent, [1] sous le nom de Charles, à cause du prince d'Espagne, le cacique Comogre et sa famille, et retournent auprès de leurs compagnons du Darien, non sans laisser au chef indigène l'espoir de lui envoyer les soldats réclamés par son fils, qui permettront de franchir les montagnes, et d'arriver à l'Océan austral. Une fois entrés dans le village où ils avaient fixé leur résidence, ils apprennent que Valdivia [2] est revenu, six mois après son départ : mais avec peu de provisions, car il n'avait avec lui qu'un petit navire. Il rapportait cependant la promesse d'un prompt envoi de vivres et de prochains renforts. L'amiral vice-roi et les autres fonctionnaires d'Hispaniola avouent qu'ils ne se sont pas occupés jusqu'à présent des colons du Darien, parce qu'ils pensaient que le juge Enciso y était déjà parvenu avec un navire chargé.

Ils les engagent à ne pas perdre courage, car, à l'avenir, ils s'efforceront de subvenir à leurs besoins. Pour le moment ils n'avaient pas à leur disposition de navire plus grand que celui qu'on avait prêté à Valdivia pour fournir au plus pressé. Aussi bien la caravelle qu'il avait amenée n'était pas très grande : ce n'était même une caravelle que de nom, à cause de sa forme, mais sans grande capacité. Valdivia n'apportait donc des provisions que pour atténuer un peu les nécessités du moment, mais non pas pour ramener l'abondance. En effet, quelques jours à peine après le retour de Valdivia, recommençaient les souffrances

1. Sur ces baptêmes hâtifs consulter Acosta, *De promulgatione Evangelii apud Indos*.

2. Valdivia avait été envoyé à Hispaniola pour demander à Diego Colomb les renforts nécessaires à l'expédition projetée. Les Espagnols s'habituaient alors aux prodiges. A la nouvelle de la future conquête de nombreux aventuriers accoururent.

de la famine, surtout lorsqu'au mois de novembre, une trombe déchaînée[1] du haut de la montagne, avec accompagnement d'éclairs et de tonnerres effroyables, amena une si grande quantité de déblais que toutes les moissons, qui, sur ce sol fortuné, se trouvaient en bon état, au mois de septembre, avant qu'on ne partît en campagne contre le cacique Comogre, furent ou emportées ou ensevelies. C'étaient des semences de panis, de ce grain qu'on nomme à Hispaniola maïs, et dans l'Uraba hobba. Trois fois par an on peut récolter ce maïs, car dans ce pays on n'a pas à souffrir des rigueurs de l'hiver, à cause du voisinage de l'équateur. Ce pain d'hobba ou de maïs est préférable au pain de froment quand on habite ces régions ; car il est digéré plus facilement, ce qui s'explique naturellement, puisque, au fur et à mesure que le froid diminue, la chaleur n'est plus chassée des extrémités vers le cœur.

Trompés dans leurs espérances au sujet des moissons, et n'ignorant pas que les caciques voisins ont déjà été dépouillés de leurs provisions et de leur or, les Espagnols sont obligés d'aller chercher leur nourriture à l'intérieur. Ils envoient dire en même temps aux fonctionnaires d'Hispaniola quelle est leur détresse, et ce que Comogre leur a révélé au sujet d'un océan austral. Il serait à désirer que le roi d'Espagne envoyât un millier de soldats à l'aide desquels, si on ne peut y arriver par les négociations, on s'ouvrira un passage à travers les montagnes qui séparent les deux mers. Valdivia est envoyé avec ces instructions. On lui confia, pour être remis aux agents financiers du roi résidant à Hispaniola, et comme représentant le quint dû au trésor, 300 livres d'or de huit onces. Cette livre s'appelle en Espagnol marc. Elle se compose de cinquante pièces d'or, nommées des castellans. Un poids de castellans se nomme un peso. La somme totale se montait donc à 15.000 castellans. Le castellan est une monnaie, un peu inférieure au trentième de la livre, mais qui

1. Les trombes d'eau qui parfois se déchaînent dans l'Amérique centrale sont, en effet, effroyables. On les nommait dans la langue du pays des furacanes. Un Dieu spécial, Ulakan, était censé déchaîner ou retenir à son gré les tempêtes. On a reconnu l'étymologie du mot ouragan.

dépasse comme valeur le ducat d'or. C'est une monnaie particulière à la Castille, et qu'on ne frappe que dans cette province. On voit donc, par la somme versée au quint royal, que les Espagnols avaient pris aux caciques 1.500 livres d'or de huit onces chacune. Ils avaient trouvé cet or fabriqué ou ciselé sous diverses formes, colliers, tours de cou, bracelets, petites bulles d'or pour la poitrine, lamelles pour les oreilles ou les narines. Valdivia prend donc la mer sur la petite caravelle qui l'avait déjà amené, et sur laquelle il était revenu : c'était le trois des ides de janvier de l'an 1511 depuis la naissance de Notre Seigneur. Sans parler des instructions de Vasco Nunez et de la somme d'or destinée aux agents royaux, dont nous avons parlé, ses amis lui avaient confié pour porter en Espagne à leurs parents et à leurs proches ce dont chacun avait pu disposer. Je raconterai, quand le moment sera venu, ce qui arriva à Valdivia, mais revenons aux colons de l'Uraba.

Après le départ de Valdivia, ces colons, poussés à bout par la famine, se déterminent à explorer sur tous les points les sinuosités du golfe. L'extrémité la plus reculée de l'ouverture du golfe en est éloignée d'environ 80 milles. Cette extrémité a été appelée par les Espagnols Culata. [1] Vasco en personne s'y rend avec une centaine d'hommes montés sur un brigantin et sur ces barques indigènes creusées dans un tronc d'arbre que les insulaires d'Hispaniola nomment *Canots* et les gens d'Uraba *Uru*. Dans ce fond du golfe tombe un fleuve qui arrive de l'Est. Il est dix fois plus considérable que le Darien. Les Espagnols le remontèrent sur une distance de 30.000 pas, ou si l'on préfère d'un peu plus de neuf lieues, puis, tournant sur la gauche dans la direction du midi, ils se heurtèrent à des villages indigènes qui reconnaissaient pour cacique Dobaiba. De même qu'à Hispaniola les rois sont appelés *caciques*, aussi dans l'Uraba ils se nomment *Chebi*, en appuyant sur la dernière voyelle. On apprit qu'auprès de Dobaiba s'était réfugié Zemaco, cacique du Darien, battu par les nôtres en rase campagne. Dobaiba prit la fuite, conseillé, à ce que l'on

1. L'extrémité méridionale du golfe de Uraba se nomme encore Culata del golfo. Voir A. Reclus, *Voyage au Darien* (*Tour du Monde*, 1880, I, 359).

pense, par Zemaco, et évita ainsi l'attaque des Espagnols. Tout était désert. On trouva cependant des monceaux d'arcs et de flèches, des meubles, des filets et plusieurs barques de pêche. Car ce sont des localités marécageuses et basses qui ne conviennent ni aux semences, ni aux plantations d'arbre. Aussi ne récoltèrent-ils chez eux que peu de ressources en fait de vivres : c'est en échangeant des poissons avec leurs voisins que les indigènes se procurent du pain pour suffire à leurs propres besoins. Dans les maisons abandonnées on ramassa pourtant jusqu'à 7.000 castellans d'or. Ils prirent encore quelques canots, une centaine d'arcs, quelques paquets de flèches et tous les meubles sans parler de deux barques indigènes, ou uru. Des marécages formés par ce fleuve sortent pendant la nuit des chauves-souris, [1] aussi grosses que des tourterelles, qui par leurs cruelles morsures inquiétaient les Espagnols. Quelques-uns de ceux qui ont été mordus certifient le fait. Le juge Enciso, celui qu'on avait chassé, interrogé par moi sur le danger des morsures de ces chauves-souris, m'a raconté qu'il avait été une fois mordu pendant la nuit par un de ces animaux au talon resté découvert à cause de la chaleur, mais que la blessure n'avait pas été plus dangereuse que si elle avait été faite par un autre animal non venimeux. D'autres prétendent que la blessure est mortelle, mais qu'on peut la guérir en la baignant tout de suite dans l'eau de mer. Enciso m'avait aussi parlé de l'efficacité de ce remède. On employait aussi des pointes de feu. De même pour les blessures produites par les flèches empoisonnées des indigènes. Il en avait fait l'expérience dans le Caribana, où plusieurs de ses hommes avaient été blessés.

1. Les chauves-souris ou vampires fréquentent encore ces parages. Elles sont toujours dangereuses. Voir A. Reclus, ouv. cité, p. 386 : « Plusieurs de nos hommes ont été mordus jusqu'à trois fois en une même nuit, elles s'acharnaient surtout sur notre cuisinier, un coolie de l'Inde que nous avions ramassé à la Martinique. Au bout des doigts ou des orteils, et sans que le dormeur se réveille, sans qu'il éprouve même le moindre cauchemar, elles enlèvent un tout petit morceau de chair : ces blessures coulent abondamment... Ces vampires sont tellement redoutés qu'on n'ose élever de bétail dans les régions qu'ils fréquentent. »

Les Espagnols revinrent donc du fond du golfe de l'Uraba, médiocrement satisfaits, puisqu'ils ne remportaient pas de vivres. A leur retour une si terrible tempête se souleva dans cette immense golfe qu'ils furent obligés de jeter à la mer tous les meubles qu'ils avaient enlevés à ces misérables pêcheurs. Quant aux uru, c'est-à-dire aux barques, ils en perdirent quelques-unes avec les hommes qui les montaient. Au même moment que Vasco Nunez explorait l'extrémité méridionale du golfe, Rodrigo Colmenarès, ainsi que c'était convenu, s'enfonçait par le lit de l'autre fleuve vers les montagnes du côté de l'Orient. A environ 40.000 pas, c'est-à-dire à 12 lieues de l'embouchure du fleuve, il rencontra des villages situés sur la berge. Le chef, c'est-à-dire le Chebi de ces villages, s'appelait Turvi. Colmenarès demeurait encore près de ce cacique, lorsque Vasco Nunez, qui, dans l'intervalle, était retourné au Darien, remonta le fleuve à son tour et vint le retrouver. Quand les deux troupes se furent restaurées grâce aux provisions de Turvi, les chefs se déterminent à poursuivre ensemble leur route. A environ 40.000 pas de distance, les Espagnols découvrirent une île formée par le fleuve, où résidaient des pêcheurs. Comme ils y trouvèrent des arbres poussés spontanément qui produisaient de la cannelle, ils l'appelèrent l'île de la Cannelle. Dans cette île étaient une soixantaine de villages,[1] groupés par dix maisons à la fois. Sur le flanc droit de l'île coule un autre fleuve, sur lequel peuvent naviguer les barques indigènes et les brigantins. Les Espagnols le nommèrent Rio Negro. A 15.000 pas de l'embouchure de ce fleuve, ils trouvèrent un village composé de cinq cents maisons éparses. Le Chebi, c'est-à-dire le cacique, s'appelait Abenamcheios. Toutes les maisons furent abandonnées, dès qu'on apprit notre arrivée. Nous poursuivions les fuyards, lorsque, changeant d'avis, ils firent volte-face, et se ruèrent en désespérés sur nos soldats,comme des hommes chassés de leurs foyers domestiques. Ils nous attaquent avec des épées de bois, des épieux durcis au feu, et des javelots allongés, mais pas avec des flèches : car les riverains

1. Plusieurs tribus indigènes ont encore ce mode d'habitation, les Galibis de la Guyane par exemple.

occidentaux du golfe ne se servent pas d'arcs à la guerre. Ces misérables étaient nus : ils furent facilement taillés en pièces. Dans la poursuite le cacique Abenamcheios et quelques-uns de ses principaux officiers furent pris. Un fantassin, qui avait été blessé par le cacique, lui coupa le bras d'un seul coup d'épée. Ce fut contre le gré des officiers. Il y avait encore environ cent cinquante chrétiens réunis. Les chefs en laissèrent dans ce village la moitié, et avec les autres remontent le fleuve, montés sur neuf de ces barques que nous avons appelées Uru.

A 70.000 du Rio Negro et de l'île de la Cannelle, laissant à droite et à gauche plusieurs cours d'eau qui venaient grossir le courant principal, les Espagnols s'engagent dans une autre rivière, sous la conduite d'un chef indigène qui dirigeait les embarcations. Sur la berge de cette rivière, non loin du confluent, le maître de la contrée se nommait Abibeiba. Toute la région est marécageuse : la principale résidence du cacique n'était-elle pas bâtie sur un arbre ! genre d'habitation nouveau et étrange ! mais le pays produit des arbres si élevés, que les indigènes peuvent se construire des maisons entre leurs branches. C'est ce que nous lisons dans différents auteurs au sujet de certaines tribus qui, au moment du flux, cherchaient un refuge dans ces arbres élevés, et, au moment du reflux, se nourrissaient des poissons retenus dans ces arbres. Ils étalent des poutres entre les branches, les assemblent, et construisent une masse si solide qu'elle résiste aux vents les plus violents. Les Espagnols pensent que les indigènes se sont ainsi établis sur les arbres à cause de la fréquence des inondations. Aussi bien ces arbres sont d'une telle hauteur qu'il n'y a pas de bras humains assez forts pour atteindre avec une pierre les maisons ainsi construites. Je ne m'étonne plus de ce qu'ont raconté Pline et d'autres auteurs des arbres de l'Inde,[1] qui sont, à cause de la fertilité du sol et de l'abondance des eaux, d'une telle hauteur, qu'on ne peut les dépasser avec une flèche. D'ailleurs les champs de cette contrée,

1. Malgré les maladresses d'une administration inintelligente, il existe encore quelques-uns de ces arbres dans l'Amérique centrale. On les nomme des figuerons. Voir *Tour du Monde*, 1880, Voyage de A. Reclus.

de l'avis unanime, ne le cèdent pour la richesse de la terre et l'abondance des eaux à aucun des pays qu'éclaire le soleil. Les Espagnols ont mesuré plusieurs de ces arbres : sept à huit d'entre eux debout et étendant les bras pouvaient à peine les embrasser. Les indigènes ont pourtant sur le sol leurs caves pleines de ce vin, dont nous avons parlé. Sans doute la violence des vents ne peut détruire leurs maisons, ni briser les branches, mais, toutes les fois que souffle la tempête, cette masse tout entière est ébranlée, et ils craignent que ces mouvements ne gâtent leur vin. Quant aux autres provisions, elles sont toutes dans les arbres. Par des escaliers, attachés à l'arbre, les serviteurs apportent le vin tout frais au cacique ou aux principaux seigneurs lorsqu'ils déjeunent ou dînent, et ils vont aussi vite que nos domestiques qui, de plain-pied, et d'un buffet près de la table, nous apportent à boire.

Les Espagnols s'approchent de l'arbre d'Abibeiba. Des pourparlers s'engagent. On lui promet la paix et on le prie de descendre. Il refuse, et prie qu'on le laisse vivre à sa guise. Des promesses on passe aux menaces. S'il ne descend pas avec toute sa famille, on coupera l'arbre à sa racine ou on le brûlera. Abibeiba refuse une seconde fois. On commence alors à entamer l'arbre à coups de hache. Quand il voit que des morceaux du tronc se détachent, Abibeiba change de résolution. Il descend, mais seul avec ses deux fils. On discute la question de la paix, et aussi celle de l'or. « Je n'ai pas d'or, dit Abibeiba. Je n'en ai pas besoin, et je ne m'en suis jamais inquiété. » Comme les Espagnols insistaient : « Si telle est votre convoitise, continue Abibeiba, j'irai vous chercher de l'or dans les montagnes voisines, et, quand je l'aurai trouvé, je vous le porterai : car on le récolte dans ces montagnes que vous voyez. » Abibeiba indiqua même le jour où il reviendrait, mais ni au jour fixé, ni plus tard, il ne reparut. Les Espagnols s'en retournèrent donc gorgés des provisions et des vins du cacique, mais sans l'or sur lequel ils avaient compté. Pourtant Abibeiba, ses sujets et ses fils leur donnèrent sur les mines d'or, sur les Caribes ou Cannibales qui se nourrissent de chair humaine, et dont j'ai parlé plus haut, les mêmes renseignements que ceux qu'ils avaient déjà recueillis

chez Comogre. Ils montèrent encore pendant 30.000 pas environ, et arrivèrent jusqu'aux chaumières des Cannibales, mais tout était vide; car les sauvages, redoutant notre voisinage, s'étaient mis à l'abri dans les montagnes et avaient porté sur leurs épaules tout ce qu'ils possédaient.

CHAPITRE CINQUIÈME

Pendant qu'on agissait ainsi sur les rives des fleuves, un de ceux que Vasco et Colmenarès avaient laissés, pour garder le pays, sur le Rio Negro, dans le territoire du cacique Abenamcheios, un officier nommé Raïa, poussé par la faim ou par la fatalité, osa explorer les environs avec neuf compagnons d'armes. Il se rendit dans un village voisin, celui du cacique Abraibes. Raïa et deux de ses compagnons furent massacrés par Abraibes. Les autres s'enfuirent. Quelques jours plus tard Abraibes, prenant en pitié son parent et voisin Abenamcheios, celui qui avait été chassé de sa maison, et auquel, pour se venger, un de nos fantassins avait coupé le bras, lui donna asile; puis il alla trouver Abibeiba, le cacique qui habitait sur un arbre. Lui aussi, chassé de sa résidence, évitant tout contact avec les Espagnols, errait dans les endroits les plus inaccessibles des montagnes et des forêts. Abraibes adressa la parole en ces termes à Abibeiba:

« Qu'est-ce à dire, malheureux Abibeiba? Quelle est donc cette race qui ne nous laisse pas, infortunés que nous sommes, jouir en tranquillité de la paix? Jusques à quand supporterons-nous leur cruauté? Ne vaut-il pas mieux mourir que de supporter les mauvais traitements que vous avez endurés de leur part, toi, et notre voisin Abenamcheios, et Zemaco, Careta, Poncha et les autres caciques nos collègues? Ils prennent en captivité nos épouses et nos fils, et, sous nos yeux, s'emparent comme d'une proie de tout ce que nous possédons. Le souffrirons-nous? Ils ne m'ont pas encore attaqué, mais l'exemple des autres me suffit. Je sais que le moment de ma perte n'est plus éloigné. Unissons

donc nos forces et essayons de lutter contre ceux qui ont expulsé de sa maison et maltraité Abenamcheios. En avant. Quand nous aurons massacré ces premiers agresseurs, les autres craindront sans doute de nous attaquer et, s'ils s'y risquent, leurs forces en seront d'autant diminuées. Quoi qu'il arrive nous serons dans une meilleure situation. »

Après avoir échangé leurs impressions, Abibeiba et Abraibes finissent par s'entendre. Ils prennent jour pour entrer en campagne, mais l'évènement tourna contre leur gré. Par hasard, la nuit même qui précédait le jour fixé pour l'attaque, trente soldats de ceux qui avaient gravi la montagne contre les Cannibales avaient été renvoyés pour secourir le poste laissé au Rio Negro, en cas d'attaque, que d'ailleurs on soupçonnait. Au point du jour les caciques, avec environ cinq cents de leurs sujets, armés suivant leur mode, envahirent le village en poussant de grands cris. Ils ne se doutaient pas du renfort qui était arrivé pendant la nuit. Nos soldats protégés par leurs boucliers s'avancent à leur rencontre, et, d'abord à coups de flèches et de javelots, puis les épées au clair ils se ruent contre les ennemis. Les indigènes, voyant en face d'eux plus d'adversaires qu'ils n'avaient supposé, sont facilement mis en déroute. On en tue le plus grand nombre, comme un troupeau sans direction. Les caciques s'esquivèrent. Tous ceux que l'on prit vivants furent envoyés comme esclaves au Darien. On les fit travailler aux champs et aux récoltes.

Après ces exploits, et le pays étant pacifié, les Espagnols descendent le fleuve et reviennent au Darien. Ils laissent pour garder la province un poste de trente hommes commandés par le décurion Hurtado. Je sais bien [1] que d'après les usages romains un décurion commande à quinze et un centurion à cent vingt-huit hommes : mais j'appellerai centurion et décurion ceux qui

1. Voir plus haut et en des termes à peu près identiques, la preuve des scrupules littéraires de Martyr. On a cependant prétendu qu'il se souciait peu de la forme, et laissait volontiers imprimer tout ce qu'il avait dicté du premier jet (Mariéjol, *Martyr*, p. 219) ; mais pourquoi ces hésitations et ces avertissements ? N'est-ce pas qu'il se défiait des jugements que porteraient sur son style les Cicéroniens de l'entourage du Pape ?

commandent tantôt plus, tantôt moins de cent ou de quinze hommes. D'ailleurs les Espagnols ne se conformaient pas strictement à ces règles, et de mon côté je suis bien obligé de donner aux choses et aux fonctions des dénominations latines. Le décurion Hurtado descendait donc le Rio Negro, pour retourner auprès de Vasco son chef et de ses compagnons. Il était monté dans une de ces grandes barques indigènes avec vingt de ses compagnons, une captive et vingt-quatre esclaves. Tout à coup quatre urus, c'est-à-dire quatre barques creusées dans un tronc d'arbre, l'attaquent sur le flanc, et le font chavirer. Les Espagnols, en effet, descendaient tranquillement le fleuve et ne prévoyaient même pas une semblable attaque. Leur barque est renversée, et tous ceux d'entre eux qu'on peut saisir sont massacrés ou noyés, à l'exception de deux hommes qui saisirent des troncs d'arbres flottants, et se cachant dans les branchages se laissèrent aller au fil de l'eau, trompèrent ainsi les ennemis, et parvinrent à rejoindre leurs compagnons. Avertis du danger par ces deux hommes échappés au massacre, les Espagnols commencent à se méfier de tout. Très inquiets pour eux-mêmes, ils se rappellent que sur le Rio Negro ils n'ont évité pareille catastrophe que parce qu'ils ont reçu un renfort de trente hommes dans la nuit qui précéda l'attaque. Aussi tiennent-ils de fréquents conseils de guerre, et, dans leurs hésitations, ne savent plus à quelle résolution s'arrêter. Après de sages et prudentes investigations, ils apprirent enfin que cinq caciques avaient décidé pour un jour déterminé le massacre des chrétiens. C'étaient Abibeiba, l'habitant de la forêt marécageuse, Zemaco qui avait été chassé et privé de sa résidence par les Espagnols, Abraibes et Abenamcheios, riverains du Rio Negro, et Dabaiba le maître de ces pêcheurs fixés à l'extrémité du golfe qu'on appelait Culata. Si les dieux l'avaient permis, leur dessein aurait été exécuté. Ce fut un vrai miracle et vraiment nous nous devons à nous-mêmes d'examiner avec piété comment le hasard dévoila le projet des caciques. C'est une histoire mémorable : aussi la résumerai-je en quelques mots.

Ce fameux Vasco Nunez, homme d'action plutôt que de conseil, qui, bien qu'insigne coupe-jarret, était devenu le chef des

colons du Darien, possédait, entre les nombreuses femmes[1] indigènes qu'il avait enlevées, une femme d'une beauté remarquable. Un de ses frères, un des officiers les plus familiers du cacique Zemaco, allait souvent lui rendre visite. Lui aussi avait été chassé de son pays, mais, comme il aimait beaucoup sa sœur, il lui fit cet aveu en causant avec elle: « Ma chère sœur, ma chérie, écoute-moi et garde pour toi ce que je te dirai. Les hommes qui nous ont chassés de nos foyers sont d'une telle insolence que les caciques du pays sont déterminés à ne plus les supporter davantage. Cinq caciques, et il les nommait tous les uns après les autres, ont réuni contre les Espagnols une centaine d'urus. Sur terre et sur mer près de cinq mille guerriers marcheront contre eux. Pour nourrir l'armée, des vivres sont amassés dans le village de Tichiri. Les caciques d'un commun accord se sont déjà distribué entre eux leurs têtes et leur avoir. » Cet excellent frère, après avoir tout dévoilé à sa sœur, l'engage à se mettre à l'abri un jour donné. « Qu'elle tâche de faire naître une occasion ; autrement on pourrait la tuer dans la confusion du combat. Le soldat vainqueur ne sait point pardonner à ceux qu'il a renversés. » Et il finit par lui indiquer le jour fixé pour l'entreprise. Les femmes en général gardent le feu plutôt que la gravité de Caton : aussi cette jeune femme, soit qu'elle aimât Vasco, soit que dans sa peur elle ait oublié ses parents, et ses proches, et tous ses voisins, aussi bien que les caciques qu'elle compromit jusqu'à la mort, dénonça la conjuration à son amant, et ne lui dissimula aucun des détails que lui avait confiés son frère imprudent. Aussitôt Vasco fait prier le frère, par l'entremise de cette Fulvie, de revenir. Appelé par sa sœur, il revient sur-le-champ. On le prend, et on le force à déclarer que le cacique Zemaco son maître avait envoyé ces quatre urus pour massacrer nos hommes, et que l'embuscade a été méditée par lui. Zemaco s'est en outre chargé tout particulièrement de se débarrasser de

1. Sur ce rôle des Américaines dans l'histoire des premières découvertes, les témoignages sont unanimes : elles se prirent d'amour pour les Européens et plusieurs d'entre elles leur rendirent de vrais services. Voir plus loin l'histoire de Marina, l'interprète de Cortès.

Vasco. Quarante de ses sujets qu'il avait envoyés en témoignage d'amitié à Vasco pour cultiver et pour semer ses champs avaient reçu l'ordre de le tuer avec leurs instruments aratoires. Vasco avait, en effet, l'habitude d'aller visiter les travailleurs, ainsi que font les bons intendants, pour leur donner du cœur à la besogne. Mais les sujets du cacique n'osèrent point exécuter leur mandat, attendu que Vasco n'alla jamais les trouver sans être à cheval et armé. Il montait une jument, quand il faisait ces visites aux laboureurs, et tenait toujours une lance à la main, ainsi qu'on fait en Espagne. C'est pour cela que, déçu dans son espoir, Zemaco s'était enfin arrêté à ce dernier projet. Il devait lui être bien funeste à lui et aux siens.

Dès que la conjuration fut découverte, Vasco appelle à lui soixante-dix hommes. « Suivez-moi », leur dit-il, et il ne fait savoir à personne ni où il va, ni ce qu'il avait résolu. Il court d'abord à la résidence de Zemaco, éloignée de la sienne d'environ dix mille pas ; mais il apprit que Zemaco s'était enfui auprès de Dabaiba, le cacique des marais de Culata. Son *Sacchos*, c'est-à-dire le principal de ses officiers (ils les appellent en effet sacchos, de même qu'ils nomment les caciques Chebi) est saisi avec tous les autres serviteurs, et tous traînés en captivité. On surprend encore quelques indigènes des deux sexes. A la même heure que Vasco, Colmenarès s'embarquait à la recherche de Zemaco. Il remonta le fleuve avec quatre urus et soixante soldats. C'était le frère de la jeune femme qui servait de guide. Il arrive au village de Tirichi, où avaient été concentrés les approvisionnements pour la nourriture de l'armée. Il s'empare du village et met la main sur toutes les provisions préparées à l'avance, vins de diverses couleurs, comme nous en avons déjà signalés chez Comogre, pains de tout genre, et autres productions indigènes. Le Sacchos de Tirichi, qui avait été en quelque sorte l'intendant de l'armée, est pris avec quatre des principaux officiers ; car ils ne s'attendaient pas à l'arrivée des Espagnols. Le Sacchos est suspendu à un arbre qu'il avait lui-même planté, et percé de flèches à la vue des indigènes. Quant aux officiers, Colmenarès les fait attacher sur des gibets. C'était pour servir d'exemple aux autres.

Cette punition des conjurés remplit la province tout entière d'une telle frayeur qu'il ne se trouva plus personne qui osât lever le doigt contre le débordement de notre colère. Aussi la paix fut-elle assurée. Les autres caciques courbent la tête sous le joug, et on laisse les autres sans les punir. Avec les greniers et les caves bien garnies qu'on avait pris à Tirichi, les Espagnols passèrent quelques jours dans l'abondance.

CHAPITRE SIXIÈME

Les colons furent ensuite convoqués à une assemblée, où, d'un accord unanime, ils résolurent d'envoyer l'un d'entre eux à Hispaniola pour réclamer un juge et des renforts. Le même mandataire se rendrait ensuite en Espagne. Il raconterait d'abord à l'amiral et à ses fonctionnaires, puis au roi, tout ce qui s'était passé, et tâcherait de persuader à ce dernier d'envoyer les mille soldats, dont le fils de Comogre avait dit qu'on avait besoin pour franchir les montagnes qui les séparaient encore de la mer australe. Vasco Nunez rechercha pour lui-même ce mandat, mais il ne put l'obtenir des suffrages de ses compagnons, et ses partisans ne consentirent pas à le laisser partir : non seulement parce qu'ils se seraient crus abandonnés, mais aussi parce qu'ils disaient tout bas que Vasco, une fois parti, ne reviendrait jamais dans une fournaise de catastrophes. Il agirait comme Valdivia et Zamudio, qu'ils avaient fait partir au mois de janvier, et qui pensaient-ils, étaient résolus à ne pas revenir. En quoi on se trompait, comme nous le dirons en son lieu, car ils étaient morts. Les colons votèrent à diverses reprises sans pouvoir s'entendre. Ils choisissent enfin un certain Jean Quevedo, un homme grave, d'âge mûr, agent du trésor royal au Darien. Ils avaient grande confiance en Quevedo pour mener à bonne fin cette affaire. Ils comptaient aussi sur son retour, parce qu'il avait conduit sa femme avec lui dans ces terres nouvelles, et qu'il la laissait entre les mains des colons, comme un gage de

ses intentions, Quevedo une fois élu, divers avis sont énoncés au sujet d'un collègue à lui adjoindre. Il est bien dangereux, disent les uns, de confier aux mains d'un seul homme une affaire d'une telle importance. Ce n'est pas qu'on se défie de Quevedo, mais la vie des hommes est frêle, surtout quand on songe que des personnes habituées à un climat si voisin de l'équateur seraient forcées, en revenant au nord, de s'exposer à de fréquents changements de climat et de nourriture. Il faut donc donner un collègue à Quevedo. Si l'un des deux meurt, l'autre survivra. Si tous les deux échappent à la mort, le roi accordera plus de confiance à leur double rapport. On discuta longtemps à ce sujet. Enfin on se décida à choisir Rodrigo Colmenarès, dont nous avons souvent cité le nom. C'était un homme d'une grande expérience. Dans son enfance et sa jeunesse, il avait voyagé, par terre et par mer, à travers toute l'Europe. Il avait pris part aux guerres d'Italie contre les Français. Ce qui surtout poussa les colons à choisir Colmenarès c'est qu'ils comptaient, en cas de vie, sur son retour. Il avait acheté de grandes propriétés dans le Darien, et avait fait des frais énormes pour les ensemencer. En vendant la récolte sur pied il espérait en échange obtenir de l'or de ses compagnons. Il laissa donc la gestion de ses intérêts à son compagnon de tente, un citoyen de Madrid, le fils unique de mon hôte, un certain Alonso Nunez. Il était juge, et peu s'en fallut qu'il ne fût élu mandataire des colons en place de son camarade Colmenarès. L'élection aurait même été faite, si un des compagnons de Nunez ne l'avait dénoncé comme en possession d'une épouse à Madrid. On craignit que, retenu par les larmes de sa femme, il partit pour ne plus revenir. Colmenarès, au contraire, était libre. Il fut donc adjoint comme collègue de Quevedo, et tous les deux montèrent sur un brigandin, car ils n'avaient pas d'autre navire plus grand à leur disposition, le quatrième jour des calendes de novembre de l'an de grâce 1512.

Pendant leur voyage, ils furent assaillis par de nombreuses tempêtes et jetés par la violence des vents sur la côte occidentale de cette grande île, que l'on prit longtemps pour un conti-

nent, et, que, dans notre première décade, [1] nous avons dit porter le nom de Cuba. Ils étaient en proie aux plus extrêmes besoins, car, depuis trois mois déjà, ils avaient quitté le Darien. Ils sont alors forcés de prendre terre, pour voir si les insulaires pourraient leur donner quelques secours. Par hasard, ils abordèrent sur cette côte de l'île où Valdivia avait pris terre poussé par la tempête. Ah! malheureux colons du Darien, et vous qui attendez Valdivia pour qu'il soulage vos misères ! Hélas! à peine est-il débarqué que lui et ses compagnons, tous jusqu'au dernier, furent massacrés par les Cubains, et la caravelle mise en pièces et abandonnée sur le rivage. A la vue de quelques-unes des planches de cette caravelle, à demi enterrées sous le sable, les Espagnols pleurèrent la mort de Valdivia et de ses compagnons. Ils ne trouvèrent aucun cadavre. Ils avaient été jetés à la mer, ou bien ils avaient servi de pâture aux Cannibales. Car les Cannibales font souvent des descentes à Cuba pour se procurer de la chair humaine. Deux insulaires qu'ils prirent les mirent au courant de la mort de Valdivia, qui avait été causée par le désir de l'or. Ces insulaires avouèrent, en effet, qu'ayant appris par les bavardages d'un des compagnons de Valdivia qu'il avait de l'or, ils avaient, car eux aussi aiment les colliers d'or, formé le projet de l'assassiner. Epouvantés par cette catastrophe, et se sentant d'ailleurs incapables de venger leurs compagnons, les Espagnols se décident à fuir ces terres barbares et l'atroce cruauté de ces indigènes nus. Ils continuent donc leur voyage, tout attristés par le massacre de leurs compagnons et en proie au besoin.

Avant d'avoir dépassé la côte méridionale de Cuba, mille circonstances fâcheuses les arrêtèrent encore. Ils apprirent qu'Hojeda avait débarqué, et que, lui aussi, ballotté par les tempêtes, il avait mené sur ces rivages une déplorable existence. Il avait souffert mille contrariétés, mille genres de souffrances. Presque seul, après avoir perdu ses compagnons, ou après les avoir vus haleter de faim, il avait été transporté à Hispaniola. A peine respirait-il encore, et la gravité de la blessure qu'il avait reçue

1. On venait à peine de s'apercevoir que Cuba était une île et non une presqu'île. Voir première décade, § IV.

d'un indigène de l'Uraba était telle qu'il rendit l'âme. [1] Quand à Enciso, le juge élu, il parcourut les mêmes parages, mais avec plus de bonheur, car il y rencontra des vents favorables. C'est ce qu'il m'a raconté à la Cour. [2] Il m'a dit aussi que les insulaires de Cuba l'avaient accueilli avec bienveillance, surtout les sujets d'un certain cacique nommé le Commandeur. Ce chef, étant sur le point d'être baptisé par des chrétiens de passage, leur demanda comment s'appelait le gouverneur de l'île voisine, Hispaniola. On lui répondit qu'il se nommait le Commandeur. En effet, au moment où il désirait être baptisé, le gouverneur de l'île était un illustre chevalier de l'ordre de Calatrava, [3] et les membres de cette institution prennent le litre de Commandeur. Aussitôt le cacique déclara qu'il voulait être appelé le Commandeur. Ce fut ce commandeur insulaire qui donna l'hospitalité à Enciso quand il débarqua, et lui fournit tout ce dont il avait besoin pour son entretien. Mais voici le moment d'exposer, d'après Enciso, la religion et les croyances des insulaires, ô très Saint-Père, vous de qui nous recevons la religion et les croyances.

Un matelot inconnu, qui était malade, avait été laissé près du cacique le Commandeur par quelques Espagnols qui voyageaient le long de Cuba. Ce matelot fut fort bien accueilli par le cacique et par ses sujets. Il recouvra la santé. Il fut souvent le lieutenant du Commandeur dans ses expéditions, car les insulaires se font fréquemment la guerre entre eux, et il fut toujours vainqueur. C'était un ignorant, mais un homme de cœur, qui honorait d'un culte particulier la bienheureuse Vierge mère de Dieu. Il en portait même toujours sur lui, comme à ses vêtements, une image bien peinte sur papier. Il déclara au Commandeur que c'était à cause de sa piété qu'il avait toujours été vainqueur. Il lui persuada en même temps de renoncer à tous les Zémes [4]

1. Sur les derniers moments de Hojeda, on peut consulter Irving, *les Compagnons de Colomb*, trad. Defauconpret.

2. Preuve nouvelle de l'intérêt avec lequel Martyr écoutait tous les arrivants du nouveau monde. Voir le passage de las Casas, cité plus haut.

3. Il s'agit problablement d'Ovando, un des successeurs immédiats de Colomb.

4. Sur les Zémes et les croyances religieuses des insulaires, consulter la fin de la première décade de Martyr.

qu'ils adoraient, parce que, disait-il, ces fantômes nocturnes sont des ennemis déclarés de nos âmes, et il l'engagea à choisir pour patronne la Vierge, mère de Dieu, si toutefois il désirait que tout lui réussît, en paix comme en guerre. La Vierge, mère de Dieu, ne ferait jamais défaut si d'un cœur pieux on invoquait son saint nom. Le matelot se fit écouter facilement par ces indigènes nus. Il donna au roi qui la lui demandait l'image de la Vierge, et lui consacra une église et un autel. Quant aux Zémes, auxquels leurs pères rendaient un culte, ils furent délaissés. Les Zémes, très Saint-Père, sont des idoles de coton fabriquées à la ressemblance des fantômes nocturnes qu'ils voient familièrement et qui leur parlent : ils sont formés à l'intérieur par du coton énergiquement pressé. J'ai longuement parlé de ces Zémes dans le dixième livre de ma première décade. D'après les instructions du matelot, quand le soleil était sur son déclin, le cacique Commandeur et tous ses sujets des deux sexes allaient chaque jour dans la chapelle dédiée à la Vierge. Ils entraient, fléchissaient les genoux, inclinaient révérencieusement la tête, et les mains jointes saluaient l'image par des invocations répétées : Ave Maria, ave Maria, car il n'est qu'un bien petit nombre d'entre eux qui aient appris la suite des paroles de l'oraison.

Lorsque Enciso et ses compagnons eurent débarqué, les indigènes les prirent par la main et les conduisirent tout joyeux à la chapelle. « Nous allons, disaient-ils vous montrer une merveille », et du doigt ils désignaient l'image sainte entourée comme d'une guirlande de colliers de poteries, de vases remplis de mets et de boissons. Ils font, en effet, ces cadeaux à l'image, en guise d'offrande, comme ils agissaient dans leur ancienne religion, à l'égard des Zémes. Ils prétendent qu'ils offrent ces mets à l'image pour que les provisions ne lui manquent pas, si elle venait à avoir faim. Ils sont, en effet, persuadés que l'image peut souffrir de la faim. Mais voici, chose curieuse à ouïr, le secours qu'ils prétendent avoir reçu de cette image, c'est-à-dire de la bienheureuse Vierge, et, par ma foi, très Saint-Père, on le croirait volontiers. Telle est, en effet, d'après le rapport de nos hommes, la ferveur de piété qui anime ces cœurs simples vis-à-vis de la Vierge, mère de Dieu, qu'ils la forcent, j'ai peine à le dire, à

descendre du ciel pour les assister, quand ils faiblissent dans un combat. Dieu n'a-t-il pas laissé aux hommes, pour mériter sa grâce et celle des habitants du ciel, la piété, l'amour et la charité! La Vierge, de son côté, pourrait-elle jamais abandonner ceux qui invoquent son aide d'un cœur pur? Le Commandeur et tous ses officiers affirmèrent donc à Enciso et à ses compagnons que, dans une bataille, le matelot portait avec lui l'image sainte lorsque, à la vue des deux armées, les Zémes de l'ennemi en présence de l'image de la Vierge détournèrent la tête et tremblèrent. Chaque parti, en effet, porte ses Zémes dans le combat pour être protégé par eux. Et on n'aperçut pas seulement l'image sainte, mais une femme revêtue de beaux habits blancs qui, au fort de l'action, secourait les indigènes contre leurs ennemis. Ceux-ci, de leur côté, ont déclaré qu'en face d'eux leur était apparue une femme, le sceptre en main, le visage menaçant qui encourageait l'armée opposée: aussi, à son aspect, sentaient-ils leurs cœurs frémir d'épouvante. Après que fut parti le matelot, rapatrié par des chrétiens qui depuis avaient débarqué au même endroit, le Commandeur affirmait qu'il s'était conformé exactement à toutes ses prescriptions.

Le Commandeur raconta ensuite qu'un violent débat avait été soulevé avec ses voisins à l'occasion des Zémes. Il s'agissait de savoir quel Zémes était le plus respectable et le plus puissant. A ce sujet il avait livré de fréquentes batailles à ses voisins; mais la bienheureuse Vierge ne lui avait jamais fait défaut. A chaque engagement elle était intervenue, et contre les forces ennemies les plus imposantes sa petite main avait assuré la victoire. On leur demanda quels cris ils poussaient quand ils couraient à l'ennemi. Ils répondirent que, conformément aux instructions du matelot ils n'avaient jamais dit que: Sainte Marie, à notre secours! mais en espagnol. C'était, en effet, la seule langue dont se servait le matelot. Au temps où ils se déchiraient si cruellement entre eux, ils firent un jour la convention suivante. Il ne s'agissait pas de mettre aux prises un nombre déterminé de champions des deux armées, comme le firent souvent les Romains et plusieurs autres peuples de l'antiquité; il ne s'agissait pas non plus de régler le différend à la suite de sages négociations; deux jeunes gens

de chaque nation auraient les mains liées derrière le dos, et les liens seraient formés au gré de celui qui nouerait les cordes; ils seraient conduits dans un endroit bien en vue, et le peuple dont le Zémes serait le plus puissant serait le peuple dont le champion serait le plus vite débarrassé de ses liens. L'accord est conclu. De part et d'autre deux jeunes gens sont liés; les gens du Commandeur lient leur adversaire, et leurs adversaires lient un des hommes du Commandeur. A trois reprises on renouvela l'épreuve, et à trois reprises, après avoir invoqué leurs Zémes, on chercha à débarrasser de leurs liens les jeunes gens. [1] Le champion du Commandeur avait fait entendre son invocation accoutumée : Sainte Marie, à mon secours ! Sainte Marie, à mon secours ! aussitôt apparut la vierge tout en blanc. Elle mit en fuite le démon, et, touchant d'un bâton qu'elle tenait à la main les liens du champion chrétien, non seulement elle le débarrassa sur-le-champ de ses entraves, mais encore chargea son adversaire des liens dont il avait été entouré, de telle sorte que les ennemis trouvèrent non seulement ce jeune indigène délivré, mais encore leur propre champion doublement enchaîné. Les ennemis ne se contentèrent pas de cette première défaite. Ils l'attribuèrent à des prestiges d'origine humaine, et ne crurent pas qu'elle démontrait la supériorité de la divinité. Ils demandèrent donc que quatre hommes, respectables par leur âge et par leurs mœurs, choisis dans les deux nations, se tinssent à côté des jeunes gens qui supporteraient l'épreuve, afin de se rendre compte si, oui ou non, il y avait jonglerie. O naïveté, ô pure candeur de l'âme, ô simplicité bienheureuse, digne de l'âge d'or ! Le Commandeur et ses officiers accueillirent la demande avec la même confiance que l'hémorroïsse demanda la guérison de sa maladie, que Pierre, dont vous occupez la place, très Saint-Père, marcha sans se mouiller sur les flots quand il vit le Seigneur.

La convention est donc acceptée. On lie les jeunes gens. Les huit juges sont présents. Ils restent à la place qu'on leur a assi-

1. Ce sont les mêmes épreuves auxquelles se soumettent encore quelques sectaires ou quelques prestidigitateurs, qui se prétendent aidés par les esprits. Contentons-nous de rappeler le nom des frères Davenport, qui firent tant parler d'eux il y a une trentaine d'années.

gnée. On donne le signal. Chacun invoque son Zémes et l'appelle à son aide. Les deux champions et les juges virent accourir un Zémes pourvu d'une queue, à la bouche énorme, armé de dents et de cornes, à l'image du Zémes fabriqué. Il s'efforce de délier le jeune homme qui défend ses intérêts : mais à la première invocation du Commandeur la Vierge est accourue. Les juges ont les yeux fixés et l'esprit attentif à ce qui va se passer. Elle touche du bâton qu'elle porte d'ordinaire le démon qu'elle met en fuite et fait sauter les liens de son champion sur le corps de son adversaire. Ce miracle frappe d'épouvante les ennemis du Commandeur. Ils reconnaissent que le Zémes de la Vierge est plus puissant que leur propre Zémes. La conséquence de ce fait fut qu'à la nouvelle du débarquement des chrétiens à Cuba, les païens, voisins du Commandeur, ses ennemis acharnés, et qui lui avaient souvent fait la guerre, envoyèrent demander à Enciso de leur accorder des prêtres, qui les baptiseront. Enciso s'empressa de leur en expédier deux qu'il avait avec lui. En un seul jour cent trente des anciens ennemis du Commandeur, aujourd'hui ses amis et ses alliés, reçurent les eaux saintes. Nous avons rapporté plus haut que les poules s'étaient multipliées dans le pays grâce aux soins de nos compatriotes. Tous ceux des indigènes qui recevaient le baptême apportaient aux prêtres soit un coq, soit une poule, mais non pas de chapon, car ils n'ont pas appris à châtrer les poulets pour en faire des chapons. Ils apportaient encore des poissons salés et des gâteaux faits avec de la farine fraîche en même temps que les volailles engraissées. Lorsque les prêtres retournèrent à la côte, six des néophytes les accompagnèrent chargés de ces présents, grâce auxquels on put célébrer la Pâques. Ils étaient partis du Darien deux jours seulement avant le dimanche de Saint-Lazare, et Pâques était arrivé qu'ils en étaient encore à doubler le dernier promontoire de Cuba, celui qui avoisine la partie orientale de Cuba. A la prière du Commandeur, on lui laissa un des Espagnols, mais de son plein gré, et pas pour un autre motif que de lui apprendre à lui et à ses sujets, et à ses voisins, s'ils y consentent, la salutation angélique. Ils pensent, en effet, que plus ils sauront de mots de l'oraison consacrée à la Vierge, plus la Vierge, mère de Dieu, sera bien disposée à leur égard. Enciso y

consentit, puis il continua son voyage jusqu'à Hispaniola dont il était alors rapproché. De là il se rendit auprès du roi, qui résidait alors à Valladolid, où j'ai causé familièrement avec lui. Enciso excita gravement le roi contre l'aventurier Vasco Nunez, et obtint une sentence contre lui. [1]

J'ai voulu, très Saint-Père, vous donner ces détails sur la religion des indigènes. Je les tiens non pas seulement d'Enciso, mais de plusieurs autres personnages de grand crédit. C'est pour que Votre Béatitude soit convaincue de la docilité de cette race, et de la facilité avec laquelle on pourrait les instruire des cérémonies de notre religion. Cette conversion ne peut s'opérer du jour au lendemain. C'est peu à peu qu'ils accepteront tous la loi évangélique, dont vous êtes le directeur, et que vous verrez chaque jour grandir le nombre des brebis de votre troupeau. Mais revenons à l'histoire des capitaines du Darien.

CHAPITRE SEPTIÈME

On peut aller du Darien à Hispaniola en huit jours, et même en moins de temps, pour peu qu'on ait vent arrière. A cause des tempêtes les capitaines eurent grand'peine à parcourir cette distance en cent jours. Ils restèrent quelques jours à Hispaniola, où ils [2] s'acquittèrent de leur mandat vis-à-vis de l'amiral et des fonctionnaires, puis s'embarquèrent sur des navires marchands tout équipés, qui faisaient le service entre Hispaniola et l'Espagne; mais ce ne fut qu'aux calendes de mai de l'année qui suivit leur départ du Darien qu'ils partirent pour la cour. Quevedo et Colmenarès, les deux mandataires des colons du Darien, y arrivèrent au mois de mai de l'année 1513. Comme ils venaient d'un monde opposé, d'un pays habité par des peuples nus, et de terres jusqu'alors inconnues, ils furent reçus avec honneur par

1. Cette sentence fut bientôt rapportée, et la cour d'Espagne, mieux informée, accorda au contraire de nombreux privilèges à Balboa.

2. Il s'agit de Colmenarès et de Quevedo. Voir plus haut, § VI.

Jean de Fonseca. C'est à Fonseca [1] que, dès le début, avait été délégué le soin de régler ces affaires. Pour le récompenser de sa fidélité à l'égard de ses souverains, d'autres pontifes lui ont successivement donné les évêchés de Béja, puis de Cordoue, puis de Palencia et Rosano, et Votre Sainteté vient de l'élever au siège de Burgos. Comme il est premier aumônier et conseiller de la maison du roi, Votre Sainteté vient encore de le nommer commissaire général des indulgences royales et de la croisade contre les Maures. Présentés par l'évêque de Burgos, Quevedo et Colmenarès furent introduits près du roi catholique. Les nouvelles qu'ils apportaient plurent à cause de leur imprévu au roi et à tous les courtisans. Ils ont souvent été mes hôtes. Il suffit de les regarder pour se convaincre de l'inclémence de la température du Darien. Ils sont jaunes, [2] en effet, comme s'ils avaient une maladie de foie, et tout bouffis, mais ils attribuent cet état à la pénurie dont ils ont souffert. Tout ce qu'ils ont fait je l'ai appris de ces capitaines, de Zamudio et d'Enciso, d'un autre bachelier en droit qui s'appelait Baëcia, et avait parcouru ces pays, de Vincent Yanez, [3] capitaine de navire, qui avait pratiqué tous ces rivages, d'Alonso Nunez, et de beaucoup de subalternes qui, sous la direction de ces chefs, ont navigué dans ces contrées. Personne n'est jamais revenu à la cour sans me faire le plaisir, soit de vive voix, soit par écrit, de me raconter ce qu'il avait appris. Il est vrai que de tous ces rapports j'en ai négligé [4] beaucoup qui ne méritaient pas d'être conservés, et je n'ai retenu que ceux qui, à mon sens, pouvaient plaire aux amateurs d'histoire. Dans une telle masse de faits, il en est forcément quelques-uns que je dois passer sous silence, pour que mon récit ne soit

1. Sur Fonseca on peut consulter Harrisse, *Colomb.*

2. Cette décoloration de la peau avait été signalée par tous les historiens de la conquête. Voir Oviedo. Il raconte que les Espagnols qui revenaient d'Amérique avaient la couleur de l'or qu'ils rapportaient dans leurs bourses.

3. Il s'agit de Vincent Yanez Pinzon, qui, en effet, avait déjà parcouru le pays. Voir Gaffarel, *Précurseurs de Colomb*, p. 173-184.

4. Martyr donne ici le secret de sa méthode. Il reconnait qu'il fait un choix dans les relations, et ne conserve le souvenir que de ce qu'il croit important Peut-être est-il à regretter qu'il ait été trop sévère dans son choix, et n'ait pas conservé assez de détails sur les voyageurs contemporains.

pas diffus : mais racontons les événements dont l'arrivée des mandataires fut l'occasion.

Avant que fussent arrivés Cayzedo [1] et Colmenarès, le bruit s'était déjà répandu de la mort dramatique des premiers chefs, Nicuesa et Hojeda, ainsi que de Juan de la Cosa, cet illustre navigateur qui avait reçu le diplôme de pilote royal. On savait que les rares colons survivants du Darien étaient en proie à l'anarchie, qu'ils ne s'inquiétaient nullement de convertir à notre religion les tribus candides de la région, et se souciaient peu d'étudier la nature des terres. Aussi résolut-on d'y envoyer un chef qui enlèverait l'autorité à ceux qui l'avaient usurpée sans l'assentiment du roi, et réparerait les premiers désastres. Cette mission fut confiée à Pedro Arias [2] d'Avila, qui avait reçu en Espagne le surnom de El Galan, à cause de l'habileté qu'il déploya dès sa jeunesse dans les tournois. Quand la nouvelle fut connue à la cour, les mandataires du Darien s'efforcèrent d'enlever le commandement à Pedro Arias. Il y eut à ce propos de nombreuses et pressantes instances auprès du roi; mais le premier aumônier, l'évêque de Burgos, à qui est confié le soin de couper court à de pareilles intrigues, dès qu'il en fut averti, parla au roi en ces termes: « Pedro Arias, ô roi catholique, est un brave. Bien des fois il a risqué sa vie pour votre majesté, et nous savons par une longue expérience qu'il est apte à diriger des soldats; il s'est surtout distingué dans les batailles contre les Africains, où il s'est conduit comme il convient à un vaillant soldat et à un prudent officier. A mon avis il serait indélicat de le déposséder du commandement, en n'écoutant que les convoitises d'autrui. Qu'il parte donc sous d'heureux auspices, ce héros; qu'il parte cet élève dévoué de votre majesté, nourri dès son enfance dans le palais. » Sur l'avis de l'évêque de Burgos le roi confirma donc la nomination de Pedro Arias, et étendit même ses pouvoirs. Douze cents soldats à la solde royale furent levés par l'évêque de Burgos pour être menés par Pedro

1. Martyr avait parlé plus haut de Quevedo et non de Cayzedo. Peut-être le premier imprimeur s'est-il trompé en transcrivant un des deux noms.

2. Voir l'introduction à la traduction de Bernal Diaz par de Hérédia.

Arias. Il partit de la cour avec le plus grand nombre d'entre eux et quitta Valladolid aux environs des calendes d'octobre de l'année 1513. Il se dirigeait vers la ville d'Hispalis, ou de Séville, célèbre par sa nombreuse population et par ses richesses. C'est là que les agents du roi devaient lui remettre le reste de ses soldats, ses provisions, et tout ce qui était nécessaire à une aussi grande entreprise. Le roi, en effet, possède à Séville un hôtel destiné à toutes les affaires d'outre-mer. C'est là qu'affluent les négociants qui vont et qui reviennent. Ils doivent rendre compte des marchandises qu'ils emportent dans ces pays nouveaux, et de l'or qu'ils exportent. On nomme cet hôtel la maison des affaires indiennes. [1]

Pedro Arias trouva à Séville deux mille jeunes soldats en plus de son compte. [2] Il trouva également une grande quantité de vieillards avares. La plupart d'entre eux demandaient à le suivre à leurs frais et sans recevoir de solde royale. Mais pour que les navires destinés à l'expédition ne fussent pas surchagés, et pour que les vivres ne fissent pas défaut, on leur refusa le passage. On veilla aussi à ce qu'aucun étranger, sans la permission du roi, ne fût confondu avec les Espagnols. C'est pour cela que je ne saurais trop m'étonner comment un certain Aloisio Cadamosto, un Vénitien, qui a composé une histoire des Portugais, écrive avec tant d'impudence, en parlant de ce qu'ont fait les Espagnols : « Nous avons fait, nous avons vu, nous avons été », quand il n'a rien fait, ni rien vu, pas plus lui qu'un autre Vénitien. [3] C'est aux trois premiers livres de ma première décade, à ceux que j'adressais au cardinal Ascanio et à Archibald, qui

1. C'est la célèbre Casa de Contractacion, dont il est tant parlé dans les histoires du temps. Voir Mariéjol, *L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle*, p. 108.

2. On remarquait, parmi les volontaires ou enrôlés, Bernal Diaz, le futur historien de Cortès, Oviedo, le futur historien des Indes, Quevedo, un évêque franciscain, le trésorier Alonso de la Fuente, le licencié Gaspard de Espinosa, qui devait remplir les fonctions d'alcade major, etc.

3. Martyr était Milanais, ennemi par conséquent de Venise. C'est la haine nationale qui l'a poussé à écrire cette phrase malencontreuse, car il est au contraire prouvé que les Vénitiens ont beaucoup fait, par leurs explorations et leurs voyages, pour les découvertes géographiques. Voir La Primaudaie, *Histoire du Commerce au moyen âge*.

vivaient à l'époque où se passaient les événements que j'ai racontés, que Cadamosto a emprunté et plagié ce qu'il a écrit. Il pensait que mes œuvres ne paraîtraient jamais en public. Il se peut qu'il les ait rencontrées entre les mains de quelque ambassadeur vénitien.[1] Car l'illustrissime sénat de cette république a délégué auprès des rois catholiques d'éminents personnages auxquels je montrais volontiers mes écrits. Je consentais facilement à ce qu'on en prît des copies. Quoi qu'il en soit, cet excellent Aloisio Cadamosto a cherché à s'attribuer le produit du travail d'autrui. Il a raconté les hauts faits des Portugais : en a-t-il été témoin, comme il le prétend, ou bien a-t-il là encore profité des veilles d'autrui, je n'en sais rien. Grand bien lui fasse !

Donc personne[2] ne monta sur les vaisseaux de Pedro Arias, qui n'ait été agréé comme soldat à la solde du roi par les agents royaux. En dehors des réguliers, on enrôla aussi quelques volontaires, parmi lesquels un jeune homme, nommé Francisco Cotta, mon compatriote, mais grâce à un diplôme royal obtenu par mon entremise qui enjoignait de le faire passer au nouveau monde en qualité d'étranger avec Pedro Arias. Autrement il n'aurait pu partir. Qu'il vienne donc maintenant Cadamosto le Vénitien, et qu'il écrive qu'il a tout vu, alors que moi qui, depuis vingt-six ans, ai vécu, non sans crédit, auprès du roi catholique, j'ai pu à grand peine obtenir une autorisation de passage pour un étranger. Quelques Génois, mais en petit nombre, et à cause de l'Amiral, fils du premier découvreur de ces terres, ont encore obtenu cette autorisation. On n'en a accordé à personne d'autre. Pedro Arias descendit donc le Guadalquivir qui arrose

1. On sait avec quel soin les ambassadeurs vénitiens près des diverses puissances s'informaient de tout ce qui, de près ou de loin, pouvait intéresser leur pays. Voir la préface, par Tommaseo, des relations des ambassadeurs vénitiens, publiées dans la collection des documents inédits de l'histoire de France.

2. Pedro Arias ne devait emmener que 1200 hommes, mais, quand il passa la revue de ses forces à Séville, il se trouva à la tête de 3.000 soldats d'élite. Il en laissa à terre un grand nombre, et, pourtant, plusieurs centaines de volontaires réussirent à s'embarquer pour cette nouvelle expédition des Argonautes.

Séville, et prit la mer dans les premiers jours de l'année 1514.[1] Ce départ eut lieu sous de mauvais auspices. Une si violente tempête se déchaîna contre cette flotte que deux navires furent mis en pièces, et que les autres, pour s'alléger, furent obligés de jeter à la mer une partie de leurs approvisionnements. Les équipages qui survivaient revinrent à la côte d'Espagne. Mais les agents du roi leur vinrent aussitôt en aide, et ils purent repartir. Le pilote nommé par le roi du vaisseau amiral était Jean Vespucci,[2] Florentin, neveu d'Amerigo Vespucci, dont j'ai parlé plus haut. Il avait hérité de son oncle une grande habileté dans l'art de la navigation, et le calcul des positions. Nous avons appris par Hispaniola qne cette traversée avait été heureuse. Un navire marchand, qui cherchait à rallier les îles voisines d'Hispaniola, a, en effet, rencontré la flotte.

Comme Galeazzo Butrigario et Jean Accursi, qui me pressent toujours pour être agréables à Votre Sainteté, ont à leur disposition un courrier qui doit présenter à Votre Béatitude mes Néréides Océaniennes, si grossières qu'elles soient, je vais, afin de ne pas perdre de temps, laisser de côté bien des détails, et ne mentionner que ce qui, à mon avis, vaut la peine d'être enregistré, et que je n'ai pas raconté quand le moment était venu de le faire.

Le capitaine Pedro Arias a une femme nommée Elisabeth Bobadilla. C'est la petite nièce, par son père, de la marquise Bobadilla de Moïa,[3] qui ouvrit les portes de Ségovie à Ferdinand et à Isabelle, lors de l'invasion de la Castille par les Portugais : ce qui leur permit d'abord de résister, puis de prendre l'offen-

1. Sur le départ de cette flotte on peut consulter les premières pages de la très brillante traduction de Bernal Diaz par J. de Hérédia. L'embarquement eut lieu le 12 avril 1514.

2. Giovanni Vespucci, neveu et héritier d'Amerigo, avait été nommé, dès 1512, avec Juan Diaz de Solis, maître de la construction des cartes maritimes, puis pilote mayor. C'est en cette qualité qu'il devait dresser en partie les instructions de Magellan.

3. Voir *Cronica* de Hernando del Pulgar, et Bernaldez, *Historia de los Reyes*.

sive contre les Portugais et de les repousser. Le roi Henri,[1] frère de la reine Isabelle, avait, en effet, ramassé des trésors dans cette ville. Tant qu'elle vécut, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, la marquise de Moïa montra une résolution virile, et c'est par ses conseils que beaucoup de grandes choses furent accomplies en Castille. La femme de Pedro Arias est donc la nièce de cette marquise. Animée d'un courage égal à celui de sa tante, elle adressa la parole en ces termes à son mari, au moment où il se préparait à partir pour ces rivages inconnus, et à braver sur terre et sur mer de réels dangers : « Cher époux, je pense que nous avons été unis depuis notre jeunesse, à la condition de vivre ensemble, sans nous séparer. Où que tu sois conduit par la destinée, soit sur l'Océan si terrible par ses tempêtes, soit à travers les épreuves qui t'attendent sur le continent je dois être ta compagne. Sache-le bien. Je n'ai rien de plus grave à redouter, aucun genre de mort ne peut me menacer que je ne supporte plus facilement que de vivre loin de toi, séparée par une si grande distance. J'aime mieux mourir, être mangée en mer par les poissons, être dévorée sur terre par les Cannibales que me consumer dans un deuil perpétuel et dans un chagrin de tous les instants, attendant non pas mon mari, mais les lettres de mon mari. Voici ma résolution. Elle n'est pas prise au hasard, ni improvisée. Ce n'est pas un emportement féminin qui me l'a inspirée, elle est méditée et réfléchie. Il faut choisir entre ces deux alternatives : ou bien égorge-moi, ou bien accorde-moi ma demande. Les enfants que Dieu nous a donnés (ils en avaient huit : quatre garçons et autant de filles) ne me retarderont pas un moment. Nous leur laisserons nos biens patrimoniaux et des dots qui leur permettront de vivre conformément à leur rang. Je ne m'inquiète de rien autre. » Quand cette dame au cœur viril eut ainsi parlé, son mari, comprenant qu'il ne pourrait ébranler sa proposition, n'osa pas lui refuser sa demande. Elle le suivit donc, comme Ipsicrateia aux cheveux épars suivit Mithridate. Elle aime son mari vivant

1. Le roi Henri IV de Castille, frère d'Isabelle, régna de 1454 à 1474. Cf. Enriquez de Castillo, *Cronica del Rey D. Henrique el Quarto*, 1787.

comme Artémise,[1] cette Carienne d'Halicarnasse, aima Mausole quand il fut mort. Nous avons appris que cette Isabelle Bobadilla, élevée, comme dit le proverbe, sur de la molle plume, a supporté les dangers de l'Océan avec autant de courage que son mari, ou que n'importe lequel des matelots élevés au milieu des flots marins.

Voici maintenant d'autres détails que j'avais réservés : dans ma première décade j'ai parlé, non sans éloges, de Vincent Yanez Pinzon.[2] Il avait été le compagnon du Génois Christophe Colomb, le futur amiral, dans son premier voyage. Plus tard, muni d'un diplôme et d'une autorisation royale, il fit lui seul et à ses frais un nouveau voyage avec un unique navire. L'année qui précéda le départ de Nicuesa et d'Hojeda, il fit une troisième exploration en partant d'Hispaniola. Il longea d'Orient en Occident[3] tout le littoral méridional de Cuba, que beaucoup de personnes prenaient jusqu'alors, à cause de sa longueur, pour un continent, et en fit le tour. Depuis, plusieurs autres ont raconté qu'ils en avaient fait autant. Le même Vincent Yanez, ayant démontré par cette expérience concluante que Cuba était une île, s'avança plus loin, et découvrit d'autres terres à l'ouest de Cuba. Ne pouvant se dégager, il tourna à gauche, et, longeant dans la direction de l'est les rivages de ce continent, il passa à travers les golfes de Veragua, d'Uraba, de Cuchibacoa, et aborda avec son navire à la région que, dans notre première décade, nous avons dit s'appeler le Paria et la bouche du Dragon. Il entra dans un vaste golfe, signalé par Colomb, remarquable par ses eaux douces, l'abondance des poissons et le grand nombre des îles qui le parsèment. Il est situé à l'est du Curiana, à une distance d'environ

1. Cf. Diodore de Sicile, XVI, 36, 45.

2. Ce voyage fut probablement entrepris en 1497. Voir Gaffarel, *Les précurseurs de Colomb*, p. 173-184. — Cf. Varnhagen, *Vespuce et son premier voyage* (1858). — Id., *Le premier voyage d'Amerigo Vespucci définitivement expliqué dans ses détails* (1862). — Canovai, *Dissertazio sopro il primo viaggio di Amerigo Vespucci* (1809).

3. Martyr n'aurait-il pas confondu les deux voyages, celui de 1497 et celui de 1499 exécuté par Pinzon en compagnie de trois des pilotes de Colomb, alors inoccupés, Juan de Umbria, Juan Quintero et Juan de Xerez ?

cent trente milles. Au milieu de ce trajet on traverse le Cumana et le Manacapana. C'est là, et non pas dans le Curiana, que l'on trouve le plus de perles. Une fois certains de l'arrivée des Espagnols, les rois de la contrée qu'on appelle chiacones, de même qu'on les nomme caciques à Hispaniola, envoient en reconnaissance pour savoir quelle est cette nation inconnue, ce qu'elle apporte de nouveau, ce qu'elle désire. Ils font en même temps mettre à la mer leurs barques creusées dans un tronc de bois : ce sont ces barques dont nous avons parlé dans la première décade, celles qu'on nomme *canots* à Hispaniola. Quant aux barques les indigènes les appellent *chicos*. Ce qui les étonna ce fut de voir les voiles tendues du navire ; car ils ne font pas usage de voiles, et, au cas où ils s'en serviraient, ils n'en auraient besoin que de petites à cause de l'étroitesse des barques. Ils s'approchèrent donc du vaisseau en grand nombre, et osèrent, dans leur témérité, lancer des flèches contre nos hommes que défendaient, comme des murailles, les flancs du navire. Ils pensaient les transpercer ou les effrayer. Les nôtres tirèrent le canon contre eux. Effrayés par les détonations et par le massacre qui était la conséquence de chaque heureux coup, ils se mirent en fuite de divers côtés. On les poursuivit avec la barque de service. On en tua quelques-uns. On en prit un plus grand nombre.

A cette nouvelle et au bruit des canons, les caciques, qui redoutaient le pillage de leurs résidences et le massacre de leurs sujets, si les Espagnols descendaient à terre pour se venger, envoient des ambassadeurs à Vincent Yanez. Autant qu'on peut le conjecturer par leurs signes et par leurs gestes, ils demandent la paix. Car nos compatriotes ont rapporté qu'ils ne comprenaient pas un mot de leur langue. Pour mieux prouver leur désir de la paix, les indigènes leur firent de beaux présents : une quantité d'or égale en poids à trois mille de ces pièces que nous avons dit se nommer Castillans, et dans le langage ordinaire pesos, et une tonne de bois, pleine d'encens mâle très précieux, qui pesait environ deux mille six cents livres de huit onces. Ce qui démontra que le pays était riche en encens, car les indigènes du Paria n'ont avec ceux de Saba aucune relation. A vrai dire ils ne connaissent rien en dehors de leurs côtes. Ils donnèrent, en plus

de l'or et de l'encens, des paons qu'on ne rencontre que chez eux ; ils diffèrent sensiblement des nôtres par la variété des couleurs. Les femelles étaient vivantes, car on les réservait pour la propagation de l'espèce : quant aux mâles, ils en donnèrent un grand nombre, mais pour les manger sur-le-champ. De même pour des étoffes de coton fabriquées en guise de tapisserie pour l'ornement des maisons, avec beaucoup de goût et des couleurs variées. A l'extrémité de ces étoffes étaient suspendues des sonnettes d'or, du genre de celles qu'on nomme en Italien *sonaglia*, et en Espagnol *cascavele*. Tant qu'on en voulut, les indigènes donnèrent aussi des perroquets parleurs de diverses couleurs. Ces perroquets sont au Paria aussi nombreux que chez nous les pigeons ou les moineaux.

Tous les indigènes furent trouvés revêtus d'habits de coton qui leur descendaient aux hommes jusqu'aux genoux, aux femmes jusqu'aux mollets : les hommes, à la mode turque, ont, en temps de guerre, un double vêtement de coton soigneusement cousu.

Je nomme coton cette sorte de duvet que j'ai appelé ailleurs, en me servant du mot vulgaire italien, bombyx. J'ai employé d'autres termes analogues que certains Latinistes, qui habitent le golfe Adriatique ou le golfe de Gênes, attribueront à mon ignorance ou à ma négligence, quand mon travail leur tombera entre les mains. C'est ce qui m'est arrivé pour ma décade, qui a été mise sous presse sans mon autorisation. Comme je ne veux être crucifié ni par les uns ni par les autres, qu'ils sachent bien que je suis Insubre et non Latin, que je suis né à Milan, bien loin du Latium, et que j'ai passé ma vie plus loin encore, puisque je réside en Espagne. Qu'ils se le tiennent également pour dit [1] ces puristes Vénitiens ou Génois, qui m'accusent d'impropriétés d'expression, parce que j'ai écrit, comme on parle en Espagne, brigantins, caravelles, amiral et adelantado. Je n'ignore pas, en effet, que celui qui remplit ces fonctions se nomme pour les grécisants

1. Martyr s'excuse à plusieurs reprises d'avoir forgé des mots pour exprimer des idées nouvelles. En quoi il déplaisait, en effet, aux puristes du temps, aux Cicéroniens, comme ils s'intitulaient, mais il avait raison de se conformer aux circonstances.

l'archithalassus, pour les grécisants et latinisants, tantôt le navarque, tantôt le pentarque. Aussi bien, pour toutes les observations du même genre, pourvu que j'aie l'espérance de ne pas déplaire à Votre Sainteté, je me contenterai de raconter simplement ces grandes choses. Laissons donc tout cela de côté, et revenons aux caciques du Paria.

Vincent Yanez ne trouva chez les indigènes du Paria que des chefs nommés seulement pour un an. Leurs compatriotes leur obéissent, qu'il s'agisse de faire la guerre ou de signer la paix. Leurs villages sont construits sur le pourtour de ce vaste golfe. Cinq d'entre eux se présentèrent aux Espagnols avec des présents. J'ai voulu conserver leurs noms en souvenir de leur hospitalité. Chiaconus Chianaochô (car tous leurs chefs portent le nom de Chiaconus), Chiaconus Fintiguanos, Chiaconus Chamailaba, Chiaconus Polomus et Chiaconus Pot. Ce golfe, découvert par l'amiral Colomb, ils le nomment Baie de la Nativité, parce que Colomb y entra le jour de la nativité du Christ, mais il ne fit que passer devant, et ne pénétra point dans l'intérieur. Les Espagnols le nomment simplement la Baie (Bahia). Après s'être entendu avec ces Chiaconus, Vincent Yanez continua son voyage. Il trouva à l'est des pays abandonnés à cause des fréquentes inondations, [1] et, sur d'énormes espaces, des terres marécageuses ; mais il ne renonça pas à son entreprise avant d'avoir atteint la pointe extrême du continent ; si toutefois on peut appeler pointes les coins ou les fronts proéminents, ou les promontoires qui terminent les terres baignées par la mer. Cette pointe semble vouloir aller au-devant de l'Atlas. [2] Elle regarde cette partie de l'Afrique que les Portugais ont appelée le cap de Bonne-Espérance, et qui n'est que la prolongation hérissée du mont Atlas à travers l'Océan. Seulement le cap de Bonne-Espérance est situé à 34 degrés du pôle antarctique, et cette pointe du monde nouveau n'est située

1. Pinzon longeait alors la Guyane ou les côtes voisines de l'embouchure de l'Amazone. Il semble vraiment que Martyr ait décrit ce voyage à rebours ; car Vespucci, dans le récit qu'il a donné, prend exactement le contre-pied du récit de Martyr, c'est-à-dire qu'il commence par la fin.

2. C'est sans doute le cap Saint-Augustin, la pointe la plus orientale de l'Amérique du Sud.

qu'au 7e degré. Je crois qu'il s'agit de ce continent que les auteurs de cosmographie ont dit être la grande Atlantide, mais sans donner de plus amples détails sur sa situation et sur sa nature. Et puisque nous sommes arrivés à ce coin de terre, le premier qu'on rencontre à partir des colonnes d'Hercule, peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de dire quelques mots des motifs qui auraient pu soulever une guerre entre le roi catholique Ferdinand et le roi de Portugal, [1] Emmanuel, s'ils n'avaient été beau-père et gendre. Remarquez que je dis Portugal et non Lusitanie, contrairement à l'opinion de beaucoup de personnes, qui, certes, ne sont pas des ignorants, mais qui pourtant se trompent lourdement. Si c'est, en effet, la Lusitanie que d'éminents cosmographes enferment entre le Douro et la Guadiana, dans quelle partie de la Lusitanie se trouve donc le Portugal ?

CHAPITRE HUITIÈME

Sous le règne de Jean, roi de Portugal, oncle et prédécesseur du roi Emmanuel, aujourd'hui régnant, un grave débat fut soulevé entre Portugais et Castillans au sujet des terres découvertes. Le roi du Portugal prétendait [2] être seul à avoir le droit de naviguer sur l'Océan, attendu que les Portugais les premiers et de toute antiquité avaient osé affronter l'Océan. Les Castillans affirment que tout ce que Dieu a créé sur la terre est, depuis la

1. Allusion à la rivalité entre l'Espagne et Portugal à propos des découvertes maritimes.

2. Les prétentions des Portugais étaient grandes. Voici ce qu'écrit à ce sujet le capitaine français Jean Parmentier dont Ramusio a conservé la relation, mais sans le nommer, dans sa *Raccolta di Viaggi*, t. III, p. 352. « Bien que ce peuple soit le plus petit de tout le globe, il ne lui semble pas assez grand pour satisfaire sa cupidité. Il faut que les Portugais aient bu de la poussière du cœur du roi Alexandre pour montrer une ambition si démesurée. Ils croient tenir dans un poing serré ce qu'ils ne pourraient embrasser avec les deux, et il semble que Dieu ne fit que pour eux la terre et la mer et que les autres nations ne sont pas dignes de naviguer. »

création du monde, la propriété commune des hommes. Il est donc permis de prendre possession de toute terre qui n'est pas habitée par des chrétiens. La discussion à ce sujet fut très confuse ; on convint de s'en remettre à l'arbitrage du souverain pontife. De part et d'autre on promet à l'avance d'accepter sa décision. Les affaires de Castille étaient alors administrées par la grande reine Isabelle, de concert avec son mari, car la Castille formait sa dot. Comme elle était la cousine de Jean, roi de Portugal, on en vint plus vite à cet arrangement. Donc, avec l'assentiment des parties, et en vertu d'une bulle, le souverain pontife Alexandre VI [1] traça du nord au sud une ligne qui commençait à cent lieues en dehors du parallèle de l'archipel du cap Vert. C'était, en effet, sous le pontificat d'Alexandre VI que cette question avait été discutée. Or en deça de cette ligne se trouve la pointe du continent, qu'on appelle le cap Saint-Augustin. Il est donc de par la bulle interdit aux Castillans de mettre le pied sur cette extrémité du continent. [2]

Vincent Yanez revint du cap Saint-Augustin, après avoir récolté de l'or qui lui fut donné par les habitants de la fertile province de Ciamba, et se dirigea vers une haute chaine de montagnes, qu'il voyait s'étendre à l'horizon dans la direction du midi. Il avait fait quelques prisonniers dans le golfe de Paria, qui est bien manifestement dans les limites espagnoles. Il les conduisit à Hispaniola, et les confia au jeune amiral pour qu'ils apprissent notre langue. Ils pourraient dans la suite tenir lieu d'interprètes,

1. La fameuse bulle d'Alexandre VI, dite de démarcation, est du 4 mai 1493. En voici les termes : « Quibuscumque personis... distinctius inhibemus ne ad insulas et terras firmas inventas, et inveniendas, detectas et detegendas, versus Occidentem et Meridiem, fabricando et instruendo lineam a polo arctico ad polum antarcticum, sive terræ firmæ, insulæ inventæ et inveniendæ sint versus aliam quamcumque partem, quæ linea distat a qualibet insularum quæ vulgariter nuncupantur de los Azores et Cabo Verde centum leucis versus Occidentem et Meridiem, et præfertur, pro mercibus habendis, vel quavis alia de causa ; accedere præsumant absque vestra ac hæredum et successorum vestrorum prædictorum licentia speciali. »

2. Le débat diplomatique entre les deux cours ne fut tranché que par les traités de Tordesillas (7 juin 1494) et de Setubal (4 sept. 1494). Cf. Resende, *Vida del Rey Dom Ioham II*.

quand on explorerait les parties inconnues. Quant à Pinzon, il se rendit à la cour, et demanda au roi l'autorisation de prendre le titre de gouverneur de l'île de Saint-Jean, qui n'est éloignée que de vingt-cinq lieues d'Hispaniola. Il se fondait sur ce que, le premier, il avait établi la présence de l'or dans cette île. Nous avons dit dans la première décade que les indigènes nommaient cette île Borrichena. Le gouverneur de Borrichena était un certain Christophe, fils du comte de Camigua, un Portugais. Il fut, ainsi que tous les chrétiens de l'île, sauf l'évêque et ses domestiques qui parvinrent à s'échapper, mais en abandonnant l'église et les vases sacrés, massacré par les Cannibales des îles voisines.

Sur la demande du roi, Votre Sainteté Apostolique a, en effet, très Saint-Père, érigé dans ce pays cinq nouveaux évêchés. A Saint-Domingo, capitale d'Hispaniola, fut nommé le frère Garcias de Padilla, moine franciscain. Dans la place forte de la Conception, ce fut le docteur Pierre Suarez de Deza, et à l'île de Saint-Jean, [1] le licencié Alonzo Mauso, tous deux attachés à la règle de Saint-Pierre. Le quatrième, à Cuba, fut le frère Bernardès de Mesa, un noble, né à Tolède, un orateur, un dominicain. Le cinquième a reçu de votre Sainteté les huiles consacrées pour administrer le Darien. Il se nomme Jean Cabedo. C'est un franciscain, un brillant orateur. [2]

Les Caribes seront prochainement punis. On marchera contre eux. Voici surtout pourquoi. Après avoir exécuté ce premier massacre, ils revinrent quelques mois plus tard de l'île voisine de Sainte-Croix, égorgèrent un cacique qui était notre allié, avec toute sa famille, le mangèrent, et détruisirent de fond en comble son village. Ils donnaient pour prétexte que ce cacique avait violé les lois de l'hospitalité à l'encontre de sept Caribes, constructeurs de navires, qui avaient été laissés à Saint-Jean pour construire quelques canots : attendu qu'à Saint-Jean on trouve

1. C'est l'ile de Puerto-Rico.

2. Le livre capital sur l'introduction du christianisme en Amérique est celui de Saenz de Aguirre, *Collectio maxima conciliorum omnium Hispaniæ et novi orbis* (1693). On y trouve la plupart des bulles pontificales relatives à la création des évêchés d'Amérique. Cf. Navarrete, ouvr. cité, t. II, p. 389, 390. — La Fuente, *Historia ecclesiastica de la Espana* (1873-75).

des arbres très élevés et qui conviennent mieux pour la fabrication des canots que les arbres de leur île de Saint-Jean. Les Caribes étaient encore dans l'île, lorsque quelques Espagnols, qui arrivaient d'Hispaniola, les rencontrèrent par hasard. Lorsque les interprètes leur eurent fait connaître ce nouveau crime, ils voulurent en demander raison aux Caribes, mais ces derniers, l'arc tendu, leurs flèches empoisonnées dirigées contre nous, les yeux hagards et menaçants, font savoir aux Espagnols qu'ils n'ont qu'à se tenir tranquilles, s'ils ne veulent pas qu'un malheur leur arrive. Les nôtres, qui avaient peur des flèches empoisonnées, et qui d'ailleurs n'étaient pas prêts à combattre, font des signes de paix. Lorsqu'ils demandèrent aux Caribes pourquoi ils avaient détruit le village, et où se trouvaient le cacique et sa famille, ils répondirent qu'ils avaient détruit le village, coupé en morceaux et mangé le cacique et sa famille par vengeance du meurtre des sept ouvriers. Ils avaient ramassé les os des victimes et comptaient les apporter aux veuves et aux enfants des ouvriers, afin qu'ils comprissent que les cadavres de leurs maris, de leurs pères, n'étaient pas restés sans vengeance. En effet, ils montrèrent aux Espagnols des monceaux d'ossements. Épouvantés par ce crime, et obligés de dissimuler leurs sentiments, les nôtres se turent et n'osèrent adresser aux Caribes ni plaintes ni reproches. Chaque jour arrivent des histoires semblables que je passe sous silence pour ne pas souiller par ces abominables récits les oreilles de Votre Sainteté.

Mais, ô très Saint-Père, nous nous sommes assez éloignés du Veragua et de l'Uraba, premières matières que je voulais traiter. Ne parlerons-nous pas de l'immensité des fleuves de l'Uraba ? de leur profondeur ? de leurs productions, ou des productions des pays baignés par eux ? Ne dirai-je rien de l'étendue du continent de l'est à l'ouest, et de sa largeur du sud au nord ? ni de tout ce que l'on raconte sur les régions qui ne sont pas encore connues ? Nullement, très Saint-Père. Revenons donc dans l'Uraba, et commençons par indiquer les noms nouveaux imposés aux provinces. Aussi bien n'est-il pas permis de les appeler provinces, puisqu'elles sont éloignées, qu'elles ont été conquises, qu'elles obéissent à des chrétiens.

CHAPITRE NEUVIÈME

On résolut de nommer le Veragua Castille d'or[1] et l'Uraba Nouvelle Andalousie.[2] De même qu'Hispaniola fut choisie, entre beaucoup d'iles où on avait conduit des colons, pour être comme la capitale des îles, ainsi ces immenses régions du Paria furent divisées en deux parties, Uraba et Veragua, avec deux stations, où pourraient se réfugier comme dans des ports tous ceux qui erraient dans les pays, et où ils trouveraient l'occasion de se reposer et de subvenir à leurs besoins. Tout ce qu'on avait semé ou planté dans l'Uraba poussait à merveille. N'est-ce pas un fait digne d'admiration, très Saint-Père? On avait apporté d'Europe des graines de tout genre ainsi que des boutures, des greffes, des surgeons à enter, et même des provins de quelques arbres, sans parler des volailles et des quadrupèdes que j'ai mentionnés. O prodigieuse fertilité. On avait semé des concombres et autres légumes analogues: moins de vingt jours après on pouvait en faire la récolte. Choux, bettes, laitues, salades et autres cultures maraîchères étaient prêtes au bout de dix jours. On cueillit des courges et des melons vingt-huit jours après les avoir semés. Quant aux boutures et aux greffes de nos arbres plantés en pépinières ou dans des trous, quant aux surgeons entés dans des troncs d'arbres qui ressemblaient à ceux d'Espagne, ils ont donné des fruits aussi vite qu'à Hispaniola, ainsi que nous l'avons déjà raconté.

Les habitants du Darien ont des arbres fruitiers de divers genres, dont le goût varié et la bonne qualité s'accommodent

1. Le nom n'a pas été conservé. Le Veragua est aujourd'hui un des départements de la République de Costa Rica.

2. La nouvelle Andalousie est aujourd'hui la province de Cumana dans le Venezuela. Elle était peuplée en 1875 de 98.250 habitants et divisée en neuf cantons.

aux besoins de l'homme. Je voudrais décrire les plus remarquables :

Le *Guaiana*[1] produit des fruits de l'espèce du citron, tout à fait semblables à ceux qu'on appelle communément limons : leur saveur est âpre, mais ils sont doux au goût. Ils ont en grand nombre des amandes de pins, et des régimes variés de palmiers, plus grands que ceux que nous connaissons, mais qui ne sont pas comestibles à cause de leur saveur âpre. Quant aux choux palmistes, que l'on mange et dont on utilise les feuilles pour en faire des balais, il est certain qu'ils poussent là-bas spontanément et partout. Le *Guaranana* est un arbre plus haut que l'oranger. Son fruit est gros, à peu près comme un citron. Il existe un autre arbre, à peu près semblable au châtaignier. Son fruit est plus grand que la figue. Il est doux au goût et salubre. Le *Mameis* produit un fruit de la grandeur d'une orange, mais aussi suave au goût que le meilleur des melons. Le *Guaranala* donne un fruit plus petit que les précédents, mais d'une odeur aromatique et d'un goût exquis. L'*Hovos* est reconnaissable par ses fruits qui ressemblent par la forme et par la saveur à ceux du prunier, mais qui sont un peu plus grands. On est à peu près certain que c'est le myrobolan. A Hispaniola cet arbre pousse en telle abondance que les porcs s'engraissent de ses fruits. A l'époque de la maturité, il est inutile de chercher à les retenir ou de les faire garder par un porcher : ils échappent à sa houlette et gagnent les forêts où poussent ces arbres. De là vient qu'on trouve à Hispaniola une grande quantité de porcs sauvages. Aussi prétend-on que la chair de porc à Hispaniola a plus de goût et est plus saine que la chair du mouton. Personne d'ailleurs n'ignore que les aliments variés donnent aux chairs destinées à la consommation une consistance et une saveur tout autres. Le très invincible roi Ferdinand raconte qu'il a mangé un autre fruit venant de ces contrées, qui est raboteux, semblable à un pignon de pin par la forme et la couleur, mais pas plus résistant qu'un melon. Il l'emporte par la saveur sur tous

1. Cf. Oviedo, *Historia general e natural de las Indias occidentales*.— Bernabé Cobo, *Historia del nuevo mundo*, édition La Espada.

les fruits des jardins. [1] Il ne provient pas, en effet, d'un arbre, mais d'une plante qui ressemble à l'artichaut ou à l'acanthe. C'est ce fruit que préfère le roi. Je n'ai pas mangé de ces fruits, car il n'y en avait qu'un qui s'était conservé sans se gâter, les autres avaient été moisis par une longue navigation. Ceux des Espagnols qui en ont mangé, quand ils sont cueillis frais et sur la terre où ils ont poussé parlent avec admiration de leur goût exquis.

On tire également de la terre des racines qui y poussent naturellement. Les indigènes les nomment des patates. [2] Quand je les ai vues, je les ai prises pour des navets milanais ou pour de gros champignons. Quelle que soit la façon dont on les mange, rôties ou bouillies, ces patates, quand elles sont amollies par la cuisson, ne le cèdent à aucune friandise, et, à vrai dire, à aucun aliment. Leur peau est plus résistante que celle des champignons ou des navets, elle est de couleur terreuse : l'intérieur est tout blanc. On les sème et on les cultive dans les jardins, comme on le fait pour le yucca, dont nous avons parlé dans la première décade. On les mange même crues. Elles ont alors le goût de la châtaigne verte, mais sont un peu plus douces. Nous avons parlé d'arbres, de légumes et de végétaux; arrivons à ce qui respire.

Les sauvages forêts [3] de ce pays nourrissent, sans parler des tigres, des lions, et des autres animaux que nous connaissons déjà, ou du moins qui ont été décrits par d'illustres écrivains, plusieurs monstres. Il est surtout un animal que la nature s'est complu à créer pour en faire un prodige. [4] Il est gros comme un bœuf. Il a une trompe comme un éléphant, mais ce n'est pas un

1. Il s'agit de l'ananas. Voir la description de l'ananas donnée par nos compatriotes Léry (*Voyage au Brésil*) et Thevet (*Singularitez de la France antarctique*).

2. La patate ou batata, qui paraît être la pomme de terre, a été décrite par Bernard Cobo, dans son *Historia del nuevo mundo*, t. I, p. 355, édition La Espada.

3. Les jaguars correspondent aux tigres. Quant aux lions, ils manquent totalement en Amérique.

4. L'animal décrit par Martyr est le tapir.

éléphant. Il a la robe d'un bœuf, mais ce n'est pas un bœuf, des sabots comme un cheval, et ce n'est pas un cheval, des oreilles comme un éléphant mais moins larges et tombantes, plus larges pourtant que les oreilles de tous les autres animaux. Quant à l'animal qui porte avec lui ses petits dans une poche sous son ventre, [1] et que nul écrivain, à ce que je crois, n'a connu, et qui se nourrit des fruits qu'il enlève ça et là aux arbres, j'en ai assez parlé dans la décade, qui sans doute est parvenue aux mains de votre Sainteté, avant qu'elle n'eût atteint ce faîte de grandeur. Ce fut lorsqu'on me la déroba pour l'imprimer.

Il me reste maintenant à parler des fleuves de l'Uraba. [2] Le Darien se jette dans le golfe de l'Uraba. Son lit est étroit, à peine si les canots indigènes peuvent y naviguer. Il baigne le village où les Espagnols ont fixé leur résidence. A l'extrémité du golfe, dont Vasco opéra la reconnaissance, on a trouvé un fleuve [3] large de vingt-quatre stades, ou une lieue, d'une profondeur extraordinaire, plus de deux cents coudées, et qui se jette dans le golfe par plusieurs embouchures. De même que le Danube se jette dans la mer Noire, et que le Nil arrose l'Egypte, ainsi ce fleuve arrive dans le golfe d'Uraba. On l'appelle à cause de sa grandeur le Rio Grande. Il nourrit un grand nombre de gros crocodiles. C'est ce qui arrive dans le Nil, nous le savons, moi surtout qui ai remonté et descendu ce fleuve quand j'allai trouver le Soudan. [4] Après tout je ne sais pas trop quelle opinion me former sur le Nil, après avoir lu les écrits de tant d'hommes remarquables par leur science et leur crédit. On pré-

1. L'unan ou paresseux. Il est pour la première fois décrit tout au long par Thevet, *Cosmographie universelle*.

2. Trois grandes artères recueillent les eaux qui arrosent le Darien actuel, la Bayana qui se jette dans le Pacifique à l'endroit où l'isthme est le plus resserré, la Chucunaque et la Tuyra ou Rio grande del Darien. Ce ne sont pas les fleuves dont parle Martyr. L'Uruba, dit encore Darien du Nord, est un golfe de la mer des Antilles, qui s'ouvre entre le cap Tiburon et la pointe de Caribana.

3. Sans doute le Rio Atrato.

4. Martyr a raconté ce voyage dans son livre intitulé *De legatione Babylonica*.

tend, en effet, qu'il y a deux Nils [1] prenant leur source soit dans les montagnes du Soleil et de la Lune, soit dans les cimes hérissées de l'Ethiopie : ce sont ces cours d'eaux, quelle que soit leur source, qui modifient la nature du sol qu'ils arrosent. L'un des deux coule au nord et tombe dans la mer d'Egypte, l'autre a son embouchure dans l'Océan méridional. Quoi donc conclure ? Nous ne sommes pas embarrassés pour le Nil d'Egypte. Quant à l'autre Nil méridional, les Portugais qui s'avancent au-delà de la ligne équinoxiale dans le pays des Nègres et à Mélinde, l'ont découvert dans leurs étonnantes explorations. Ils affirment qu'il prend sa source dans les monts de la Lune, et que c'est un autre Nil, attendu qu'on y voit des crocodiles, et que les crocodiles ne vivent que dans les cours d'eau appartenant au bassin du Nil. [2] Les Portugais ont donné à ce fleuve le nom de Sénégal. Il passe à travers le pays des Nègres. Sur sa rive septentrionale le pays est splendide, sur sa rive méridionale ce ne sont que sables et déserts. [3] De loin en loin on y voit des crocodiles. Que dirons-nous donc de ce troisième, et, il faut bien l'avouer, de ce quatrième Nil ? Car ce sont bien des crocodiles, ces animaux couverts d'écailles aussi dures que celles de la tortue, que les Espagnols, sous la conduite de Colomb, ont trouvés dans ce fleuve, auquel, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ils ont donné le nom de fleuve dos Lagartos (des lézards). Avancerons-nous que ces Nils prennent leur source dans les montagnes de la Lune ? assurément non, très Saint-Père. D'autres eaux que celles du Nil peuvent donc donner naissance à des crocodiles. Nos jeunes explorateurs en ont fourni la preuve. Car ces fleuves ne sortent pas des monts de la Lune, et ne peuvent avoir la même origine, quelles que soient leurs dérivations, que le Nil égyptien ou le Nil de Négritie ou de Mélinde, car ils descendent

1. Cf. Berlioux, *Doctrina Ptolemæi ab injuria recentiorum vindicata sive Nitus superior et Niger verus ab antiquis explorati*.

2. Le Sénégal fut, en effet, retrouvé en 1439 par le portugais F. Denis.

3. Au contraire la rive droite du Sénégal, la septentrionale, confine aux déserts, et la gauche, la méridionale, sert de limite à d'admirables pays. Cf. Gaffarel, *Le Sénégal et le Soudan français*. Il est probable que Martyr confond ici le Sénégal et le Niger : alors son observation devient juste.

de ces montagnes dont nous avons parlé, et qui sont jetées entre l'océan septentrional et une autre mer australe, sans qu'il y ait entre ces deux océans une grande distance.

Dans les marécages du Darien et dans les terres couvertes par les eaux après les inondations vivent des faisans, des paons, mais sans couleurs variées, et beaucoup d'autres oiseaux qui ne ressemblent pas aux nôtres. Ils sont bons à manger, et charment l'oreille de ceux qui les écoutent par des concerts variés, mais les Espagnols sont de mauvais chasseurs d'oiseaux, et ne les poursuivent que négligemment. D'innombrables variétés de perroquets, appartenant à la même espèce, bavardent dans ces lieux marécageux. Quelques-uns de ces perroquets sont aussi gros que des chapons, d'autres ne dépassent pas la taille d'un moineau. Je me suis suffisamment expliqué sur ces variétés de perroquets dans ma première décade. Lorsque pour la première fois Colomb parcourut cet immense pays, il en rapporta à la cour un grand nombre,[1] de toute espèce. Tout le monde put les examiner. Chaque jour on en rapporte encore.

Reste un sujet, très Saint-Père, tout à fait digne de l'histoire, mais j'aimerais mieux le voir tomber entre les mains d'un Cicéron ou d'un Tite-Live qu'entre les miennes. C'est pour moi un motif d'étonnement tel que je me trouve plus embarrassé dans ma description qu'un jeune poulet enveloppé d'étoupe. Nous avons dit que la terre qui sépare l'océan septentrional de la mer centrale peut, au dire des indigènes, être traversée en six jours. D'un côté le nombre et la grandeur des fleuves, de l'autre l'étroitesse de la terre me tiennent bien indécis. Comment peut-il se faire que de l'extrémité de ces montagnes, qui ne sont séparées de la mer que par trois jours de marche, tombent de si grands fleuves dans l'océan septentrional. Je ne peux le comprendre. Car je suppose que dans la mer australe tombent des fleuves d'égale longueur. Sans doute les fleuves de l'Uraba ne sont pas très importants, si on les compare à d'autres, mais les Espagnols affirment qu'ils ont découvert, alors que Colomb vivait encore,

1. On les admira fort à la fameuse entrevue de Barcelone, en mai 1494. Voir Oviedo, *Hist. de las Indias*, II, 7.

et que depuis ils ont navigué dans un fleuve dont l'embouchure, au moment où il se jette dans la mer, n'est pas moindre de cent milles. Il se trouve [1] au commencement du Paria. Il descend avec une telle impétuosité de hautes montagnes qu'il force la mer, même au moment de la marée, même quand elle est gonflée par la violence des vents, à reculer devant la furie et la masse de ses eaux ; dans un grand espace les eaux de la mer ne sont plus salées, mais bonnes à boire et d'un goût suave. Les indigènes appellent ce fleuve Maragnon, [2] d'autres peuples riverains Mariatambal, Camamoros ou Paricora. [3] Outre les fleuves que j'ai cités plus haut, à savoir le Darien, le Rio Grande Dobaiba, le Veragua, le San Matheo, le Boügatti, le Rio dos Lagartos et le Gaira, on en trouve bien d'autres qui arrosent ces rivages. Or, quand je me demande quelle est l'immensité des cavernes de ces montagnes, si voisines de la côte, si étroites au rapport des indigènes, et comment elles se remplissent pour pouvoir émettre des flots si abondants, diverses solutions se présentent à mon esprit. La première est la grandeur des montagnes. On prétend qu'elles sont très larges. Tel était l'avis de Colomb qui les découvrit. Il avait aussi une autre théorie. Il prétendait que le paradis terrestre était situé à la cime des montagnes qu'on aperçoit du golfe de Paria et de la bouche du Dragon. Il avait fini par se le persuader. Si donc la masse de ces montagnes est considérable, elles doivent renfermer de vastes et gigantesques réservoirs. Soit : mais alors comment ces réservoirs s'emplissent-ils d'eau ? Est-il vrai, comme le pensent beaucoup de personnes, que toutes les eaux douces refluent de la mer dans le continent,

1. Sans doute l'Orénoque, dont la largeur, à son embouchure, est considérable. Voir Codazzi, *Resumen de la geografia de Venezuela*.

2. Pourtant Martyr le nomme Maranon, et ce nom est bien la dénomination indigène de l'Amazone.

3. Ce nom de Maranon est aujourd'hui restreint à la partie supérieure du fleuve appartenant au Pérou. Les noms cités par Martyr sont aujourd'hui oubliés. Les indigènes ne connaissent que le Tunguragua ou Paranatinga, « roi des eaux », le Paranaguassu « grand fleuve », ou le Solimoes. Le nom d'Amazonas n'est usité qu'à partir du confluent avec le Rio Negro. Cf. Markham, *Expeditions into Valley of the Amazons*. — P. Rodriguez, *El Maranon y las Amazonas* (1684).

où elles sont refoulées par la masse effroyable de la mer jusque dans les conduits souterrains de la terre, de même que nous les voyons sourdre de ces mêmes conduits pour descendre ensuite à la mer? Le phénomène trouverait son explication ici plutôt qu'ailleurs; attendu que, si les rapports des indigènes sont vrais, nulle part on ne trouvera deux mers séparées par un si petit espace de terre. D'un côté, à droite, est un grand océan qui regarde le soleil couchant, de l'autre, à gauche, est un autre océan qui regarde le soleil levant, et qui est aussi considérable que le premier, puisqu'on croit qu'il se confond avec l'océan Indien. Si donc la théorie est vraie, ce continent pressé par cette masse d'eau est obligé d'en absorber d'énormes quantités, et, après les avoir absorbées, les rend à la mer par de larges fleuves. Que si, au contraire, nous n'admettons pas que le continent absorbe le trop plein des eaux de la mer, et si nous supposons que toutes les sources sont engendrées par la résolution des nuages en eaux qui s'introduisent goutte à goutte dans les réservoirs des montagnes, nous avouerons que nous sommes de l'avis de ceux qui pensent ainsi, et nous inclinerons la tête, attendu que notre esprit ne répugne pas à cette théorie. Je suis assez d'avis que les nuages se convertissent en eaux, et que ces eaux sont absorbées par les cavernes des montagnes. Car j'ai vu de mes propres yeux en Espagne des pluies se résoudre en gouttes qui tombaient incessamment dans des cavernes, d'où elles sortaient en ruisseaux qui, sur le flanc des collines, arrosaient des vignobles plantés sur les pentes, des bois d'oliviers et d'arbres fruitiers de tout genre.

Une fois entre autres, j'en prends à témoin l'illustrissime Louis d'Aragon, le cardinal qui vous est si fidèlement attaché, et deux évêques italiens, l'un est l'évêque de Boviano, il se nomme Silvio Pandono, l'autre est un archevêque, mais je ne peux me rappeler ni son nom, ni son diocèse. Nous étions ensemble à Grenade qui venait d'être enlevé aux Maures. Afin de nous récréer nous allâmes vers des tertres couverts d'arbres, d'où sortait un ruisseau au doux murmure, courant dans la prairie. Pendant que notre illustrissime Louis poursuit avec son arc les oiseaux volant de branche en branche sur la rive, les deux

évêques et moi formons le projet de faire l'ascension de la colline pour savoir d'où sortait le ruisseau ; car nous n'étions pas éloignés du sommet de ces montagnes. Donc relevant notre soutane et suivant le lit du torrent, nous découvrîmes une caverne remplie par une pluie constante de gouttes. De cette caverne l'eau formée par les gouttes tombait dans un réservoir, creusé à la main dans des rochers situés plus bas, et le ruisseau se formait. On peut encore voir une autre caverne remplie par la rosée dans la célèbre ville de Valladolid, où nous résidons en ce moment. Elle se trouve dans un verger qui n'est pas éloigné de plus d'un stade des murailles de la ville et qui appartient au licencié de Villena, citoyen de Valladolid, très expert dans la science du droit. Il se peut donc que l'air changé en pluies, qui sont absorbées par les petits réservoirs des rochers, donne parfois naissance à des sources, grâce à l'infiltration des eaux dans les tertres, mais je me demande comment la nature a pu produire de telles masses d'eau, quand on songe à la petite quantité produite par ces infiltrations. A mon sens deux causes pourraient s'accorder : la première est la fréquence des pluies, et la seconde la continuité dans ces régions de l'hiver ou de l'automne. Les pays en question sont, en effet, tellement voisins de la ligne équinoxiale que pendant toute l'année on n'aperçoit pas de différence de longueur entre le jour et la nuit, et pendant le printemps et l'automne les pluies sont plus fréquentes que pendant un hiver rigoureux ou un été torride. Un autre motif est que, si réellement la terre est poreuse, et que par ces pores ouverts par les vents s'échappent des vapeurs, qui donnent naissance à des nuages chargés d'eau, il est de toute nécessité que ce continent reçoive des pluies plus abondantes que toute autre terre, puisqu'il est étroit et resserré de deux côtés par deux immenses mers voisines l'une de l'autre. Quoi qu'il en soit, très Saint-Père, je suis bien obligé de croire les relations de tant de personnes qui ont visité ce pays, et il faut bien que je donne ces détails, bien qu'ils paraissent, en grande partie, contraires à la vérité. C'est pour cela que j'ai voulu présenter mes arguments, de crainte que des savants, heureux de trouver l'occasion d'attaquer les écrits d'autrui, ne nous jugent assez dépourvus de juge-

ment pour accepter, sans la moindre critique, toutes les histoires qu'on nous aura débitées.

Quant à cette masse d'eaux douces qui, à leur rencontre avec les eaux salées, s'étalent en une immense embouchure, comme je l'ai raconté, je pense qu'elles sont formées par la rencontre de plusieurs fleuves qui se concentrent en un lac, et non pas en un seul cours d'eau, comme on le prétend : mais comme les montagnes d'où elles coulent sont fort élevées, je crois que leur pente est telle qu'en se brisant sur les eaux calmes un choc se produit, et alors les eaux salées ne peuvent pénétrer dans le golfe. Il se trouvera sans doute des personnes qui s'étonneront de mon admiration et se moqueront de moi en disant : « Qu'a-t-il donc à nous présenter comme un miracle la grandeur des fleuves de cette région ? Est-ce qu'on ne trouve pas en Italie le Pô, que d'illustres écrivains ont appelé le roi des fleuves ? Est-ce que d'autres régions ne sont pas arrosées par d'autres grands fleuves, le Don, le Gange, le Danube, dont les eaux triomphent des eaux de la mer à tel point qu'on peut les boire, car elles sont douces, à quarante mille pas de leur embouchure ? » Je répondrai à leurs objections en ces termes : le Pô a derrière lui le massif des Alpes qui sépare l'Italie de la France, de l'Allemagne et de l'Autriche. Ce sont des montagnes où l'eau ne manque pas. Dans sa longue vallée il reçoit les eaux du Tessin, et de beaucoup d'autres cours d'eaux, et se dirige vers l'Adriatique. Il en est de même pour les autres fleuves. Les fleuves de ce nouveau continent, au contraire, ont un lit plus rempli et tombent de plus près dans l'Océan : tel est du moins le récit que les caciques ont fait à nos compatriotes. Certaines personnes croient que le continent est très resserré sur ce point, mais qu'ailleurs il s'élargit considérablement. Il y a bien un autre motif. Je le tiens pour mauvais, mais je dois le mentionner ici. Ce continent est étroit, mais il s'étend sur une longueur immense d'Orient en Occident. Or, de même qu'on nous raconte que l'Alphée, fleuve d'Elide, se continue par des conduits sous-marins et reparaît en Sicile à la fontaine d'Aréthuse, ainsi, dans les montagnes de ce continent, peut-il exister des cavernes si étendues qu'elles correspondent à d'autres cavernes fort éloignées, et de la sorte grossissent les eaux produites par cette résolution

des nuages en pluie, dont nous avons parlé. Que ceux qui essaient d'expliquer avec leur simple bon sens les choses étrangères, ou que ceux qui se plaisent à critiquer, choisissent la théorie qui leur convient ! Sur ce sujet je ne sais trop qu'ajouter de plus à l'heure actuelle. Quand nous connaîtrons d'autres causes, nous les exposerons naïvement. Mais n'avons-nous pas trop longuement parlé de la largeur de ce continent ? Il est temps d'examiner aussi sa longueur et sa forme.

CHAPITRE DIXIÈME

Ce continent s'avance dans la mer, tout comme l'Italie, mais il ne ressemble pas, comme l'Italie, à une jambe humaine. D'ailleurs pourquoi comparer un petit pygmée à un géant ? La partie du continent qui commence à la pointe orientale tournée vers l'Atlas, et que les Espagnols ont parcourue, est au moins huit fois plus longue que l'Italie, et on n'en a pas encore trouvé l'extrémité du côté de l'Occident. Votre Sainteté voudra peut-être savoir sur quoi je me fonde pour avancer ce chiffre de huit. Dès que j'eus pris la résolution d'obéir aux demandes qu'on m'adressait en votre nom, et de rédiger en latin, moi qui ne suis pas latin, le récit de ces événements, j'ai pris mes précautions pour ne rien avancer qui ne fût soigneusement étudié. Je suis allé trouver l'évêque de Burgos,[1] dont j'ai déjà parlé : c'est à lui que s'adressent tous les navigateurs. Enfermés dans une chambre, nous avons fait passer entre nos mains de nombreux documents relatifs à ces expéditions. Nous avons aussi consulté une sphère terrestre où se trouvaient marquées les découvertes et beaucoup de ces parchemins que les explorateurs nomment cartes de navigation. Une de ces cartes avait été tracée par les Portugais. On prétend qu'Amerigo Vespucci[2] de Florence y avait

1. Juan de Fonseca. Voir plus haut, chap. 7 de la deuxième Décade.

2. Amerigo Vespucci avait, en effet, été nommé piloto mayor le 22 mars 1508 et chargé en cette qualité de dresser les cartes officielles des découvertes.

mis la main. C'est un homme très versé dans cet art, et qui lui-même, sous les auspices et aux frais des Portugais, a dépassé de plusieurs degrés la ligne équinoxiale. Nous avons trouvé d'après cette carte qu'au premier abord le continent était plus large que les caciques de l'Uraba le disaient à nos compatriotes en se guidant sur leurs montagnes. Colomb, lorsqu'il vivait et parcourait ces régions, a commencé une autre carte.[1] Son frère Barthélemy Colomb, l'adelantado d'Hispaniola, a confirmé cette opinion par son propre jugement, car lui aussi a navigué le long de ces côtes. Dès lors tous ceux des Castillans qui croient savoir en quoi consiste l'art de mesurer les terres et les rivages, ont exécuté chacun sa carte de navigation. Les plus estimées de ces cartes[2] sont celles qu'avaient composées le fameux Jean de la Cosa, compagnon d'Hojeda, dont nous avons raconté le meurtre par les gens de Caramaira, près du port de Carthagène, et un autre capitaine de navire, André Moralès. Tous deux, en effet, non seulement avaient une grande pratique de ces régions, car ils en connaissaient les moindres parages aussi bien qu'ils pouvaient connaître les chambres de leurs maisons, mais encore ils passaient pour être très habiles dans la cosmographie navale. Quand toutes ces cartes furent à notre disposition, et sur toutes figurait une échelle où étaient marquées, suivant l'usage espagnol, non pas les milles, mais les lieues, nous nous fîmes apporter des compas, et nous commençâmes à mesurer les rivages. Voici l'ordre que nous suivîmes.

1. On sait que Colomb et son frère étaient très experts dans l'art de composer des cartes. L'amiral se vante quelque part avec ingénuité de ce talent. Il remercie Dieu de le lui avoir donné « ingenio en la anima, y manos para debujar espera, y en ellas los cidades, rios, montanas, islas y puertos, todo en su proprio sitio. » Cf. Las Casas, *Hist. Ind.*. I, 30 : « Algunas dias se sustento con la industria de su buen ingenio y habajo de su manos, haciendo o pintados cartas da marear, las cuales sabia muy bien hacer, vendiendolar a los navigantes. »

2. Une de ces cartes a été conservée. Elle est aujourd'hui à Madrid. Jomard en a donné le fac-simile dans son atlas du moyen âge. Consulter également l'atlas fac-simile de Nordenskiold.

Depuis le Cap, [1] ou, si l'on préfère, depuis la pointe dont nous avons parlé, et qui est en deça de la ligne portugaise, tirée par parallèle des îles du cap Vert, et cent lieues plus loin à l'Occident, dans le pays qui a été visité soit en deça, soit au delà de ladite ligne, nous avons trouvé jusqu'à l'embouchure du fleuve Maragnon 300 lieues. De l'embouchure de ce fleuve à la bouche du Dragon 700 lieues, un peu moins sur certaines cartes, car elles ne sont pas toutes d'accord, les Espagnols comptant tantôt par lieues marines de 4.000 pas, tantôt par lieues terrestres de 3.000 pas. Depuis la bouche du Dragon jusqu'au cap de Cuchibacoa, après lequel le littoral s'infléchit à gauche, nous avons mesuré 3.000 lieues, ou à peu près. Du promontoire de Cuchibacoa jusqu'à la région de Caramaira, où est le port de Carthagène, environ 170 lieues. Du Caramaira à l'île Forte 50 lieues : puis jusqu'à l'entrée de l'Uraba, où est le village de Santa-Maria de la Antigoa, siège actuel de la résidence, seulement 35 lieues. Depuis le Darien dans l'Uraba jusqu'au Veragua, où Nicuesa devait s'établir, si les Dieux n'en avaient décidé autrement, nous avons trouvé une distance de 130 lieues. A partir du Veragua jusqu'à ce fleuve que Colomb avait appelé le Saint-Mathieu, et sur les bords duquel, après avoir brisé sa caravelle, Nicuesa perdit tant de temps et subit de si rudes épreuves, nous n'avons trouvé sur les cartes que 140 lieues, mais plusieurs de ceux qui sont revenus de là-bas m'ont affirmé qu'il y avait une distance bien plus considérable entre le Veragua et le Saint-Mathieu. C'est là, en effet, qu'on place divers fleuves, par exemple l'Aburema, avec une île en avant qu'on appelle le bouclier de Cateba et dont le cacique a été surnommé Face Brûlé, le Zobraba, l'Urida et le Duraba riche en or. [2] On signale également sur cette partie du littoral des ports remarquables, entre autres ceux de Cesabaron et d'Hiébra, pour employer les dénominations indigènes.

Si vous additionnez ensemble tous ces chiffres, très Saint-Père,

1. La pointe, à laquelle fait allusion Martyr, paraît être le cap Saint-Roch, la pointe la plus orientale du Brésil.

2. Toute cette côte n'avait, en effet, été que signalée, et à peine entrevue. Elle ne sera bien connue qu'après la conquête du Mexique.

vous arriverez à un total de 1525 lieues, ou, si l'on préfère, de 570 milles depuis le Cap jusqu'au golfe de Saint-Mathieu, nommé encore golfe des Perdus. Mais ce n'est pas tout. Un certain Juan de Solis, [1] qui est d'origine asturienne, d'Oviedo, mais qui se dit né à Nebrissa, patrie d'illustres savants, affirme qu'à partir du Saint-Mathieu il a continué son chemin vers l'Occident, et qu'il a parcouru un grand nombre de lieues. Seulement le littoral s'infléchit vers le nord : il est par conséquent difficile de donner des chiffres précis. On peut cependant évaluer une distance approximative de 300 lieues. De tout ce qui précède concluez, très Saint-Père, la longueur du continent, qui doit reconnaître votre autorité. Quant à la largeur, nous serons sans doute quelque jour fixés sur ce point.

Disons maintenant quelques mots de la variété des degrés polaires. Ce continent, bien qu'il s'allonge d'Orient en Occident, pourtant est recourbé sur lui-même, et, au Midi, par son extrémité, il est tellement étendu qu'il perd de vue l'étoile polaire, et dépasse la ligne équinoxiale de 7 degrés. Cette extrémité du continent, nous l'avons déjà dit, est sur les limites de la juridiction portugaise. En dehors de cette extrémité, et en remontant vers le Paria, on revoit le pôle arctique. Plus la région s'étend vers l'Occident, plus on se rapproche du pôle. Les Espagnols ont fait divers calculs de position, jusqu'à ce qu'ils fussent établis dans le Darien, et y eussent fixé le siège principal de leurs établissements, car ils ont renoncé au Veragua, où le pôle s'élevait de huit degrés au-dessus de l'horizon. A partir du Veragua le littoral s'infléchit dans la direction du nord jusqu'à la hauteur des colonnes d'Hercule, si toutefois nous prenons nos mesures sur certaines terres que les Espagnols ont découvertes à plus de

1. Juan de Solis, le piloto mayor nommé en 1512, en même temps que Giovanni Vespucci, avait été chargé en 1515 d'une reconnaissance des côtes américaines au sud du Brésil, mais il avait été tué dans ce voyage. Son frère et son neveu, témoins de cette exécution sanglante, s'étaient empressés d'en apporter la nouvelle en Espagne. Cf. Navarrete, *Historia de la Nautica*. Article de Ferdinand Denis dans la *Biographie universelle* de Didot. Puisque la deuxième décade de Martyr est datée de 1514, le voyage auquel il est fait ici allusion doit être bien antérieur, mais il n'a pas laissé de traces dans l'histoire.

325 lieues de la côte nord d'Hispaniola. Parmi ces terres est une île [1] nommée par les uns Boinca, par les autres Aganeo, célèbre par une source d'eau courante, qui rend la jeunesse aux vieillards. Que Votre Sainteté ne croie pas que ce soit un propos jeté en l'air et à la légère. C'est très sérieusement qu'on a raconté cette histoire dans toute la cour, à tel point que le peuple tout entier, et même ceux qu'élèvent au-dessus du peuple leur puissance ou leur fortune, tiennent le fait pour avéré. Que si vous me demandez mon avis à ce sujet, je vous répondrai que je n'accorde pas un tel pouvoir à la nature créatrice et je pense que Dieu s'est réservé cette prérogative, tout aussi bien que celle de scruter les cœurs des hommes, ou de permettre à ceux qui n'ont rien l'accès des richesses. A moins que nous n'ajoutions foi à la fable antique sur le renouvellement d'Eson et sur les fouilles de la Sibylle d'Erythrée.

Nous avons assez parlé de la longueur, de la largeur, des montagnes abruptes et de leurs réservoirs, ainsi que des diverses positions de ce continent: je pense pourtant qu'il ne faut point passer sous silence les malheurs qui ont accablé quelques-uns de nos compatriotes. Quand j'étais enfant mes entrailles frémissaient et j'étais ému de pitié en pensant à l'Achéménide de Virgile, [2] qui, abandonné par Ulysse dans le pays des Cyclopes, se nourrit pendant longtemps, depuis le départ d'Ulysse jusqu'à l'arrivée d'Enée, de baies et de sorbes pierreuses. Ces baies et ces sorbes pierreuses, certes ils les auraient trouvées bien délicates les Espagnols qui, sous la conduite de Nicuesa, s'étaient établis dans le Veragua. Qu'est-il besoin de citer comme un fait extraordinaire l'achat à un prix élevé d'une tête d'âne? Pourquoi parler de faits du même genre, que l'on souffre souvent dans le siège d'une ville? Lorsque Nicuesa se décida à quitter le Veragua, terre stérile et désolée, il débarqua à Porto Bello et sur la côte que l'on appela depuis côte du cap de Marbre. Il espérait y trouver un pays plus fertile: mais une famine si atroce s'abattit sur

1. Cette île prétendue n'est autre que la Floride. Martyr raconte plus loin la légende de la fontaine merveilleuse de Bimini, cette Jouvence américaine qu'on a tant cherchée sans la retrouver. Voir Décades, liv. V.

2. Virgile, *Enéide*.

ses compagnons qu'ils ne reculèrent pas devant la chair de chiens galeux qu'ils avaient emmenés avec eux pour [1] chasser et pour les garder (dans leurs combats avec les indigènes nus, ces chiens leur étaient d'un grand secours) : ils mangèrent même les cadavres d'indigènes massacrés. Il n'y a, en effet, dans ce pays ni arbres à fruits, ni oiseaux, comme dans le Darien, et le pays, par cela même, est dépourvu d'habitants. Quelques-uns d'entre eux convinrent d'acheter un chien émacié, qui lui-même mourait presque de faim, et ils donnent au maître du chien plusieurs pesos d'or, c'est-à-dire plusieurs castillans d'or. Ils dépouillent le chien de sa peau pour le manger, et jettent sa peau toute galeuse, encore attachée aux os de la tête, dans les buissons voisins. Le lendemain un fantassin espagnol trouva cette peau qu'on avait jetée, déjà toute grouillante de vers et à demi empestée. Il l'emporta chez lui. Il enleva les vers, fit cuire la peau dans une marmite, et la mangea quand elle fut cuite. Plusieurs de ses compagnons accoururent avec leurs écuelles pour se partager le bouillon de cette peau : ils offraient chacun un castellan d'or par écuelle de bouillon. Un autre Espagnol trouva deux crapauds. Il les fit cuire ; un malade les acheta pour les manger, et les paya deux chemises de lin tissées d'or qui valaient bien six castellans. Un jour on trouva en plaine le cadavre d'un indigène tué par les Espagnols. Il était déjà en pourriture. Ils le coupèrent secrètement en morceaux qu'ils firent bouillir ou rôtir, et avec cette chair, comme ils l'auraient fait pour la chair d'un paon, calmèrent leur faim. Pendant quelques jours l'un d'entre eux, qui avait quitté le campement pendant la nuit et s'était égaré dans les marais, se contenta d'herbes comme on en trouve dans les marécages. Il put enfin retrouver ses compagnons en se traînant à terre, mais il était à demi mort. Telles sont les souffrances que supportèrent les infortunés colons du

1. Les Espagnols avaient dressé à la chasse des Indiens, surtout dans les forêts d'Hispaniola, une race de lévriers sanguinaires. Quelques-unes de ces bêtes avaient été conduites sur le continent. L'un d'entre eux, Leoncillo, est resté célèbre. Au témoignage d'un contemporain, Oviedo, les Indiens le craignaient plus que vingt hommes armés. On lui donnait, comme à un compagnons sa part de butin en or et en esclaves, et il la méritait.

Veragua. Ils étaient partis plus de 700. Ils étaient à peine 40 quand ils se confondirent avec les colons du Darien. Peu d'entre eux avaient succombé sous les coups des indigènes : c'était la famine qui les avait épuisés et qui leur fit rendre l'âme. C'est avec leur sang qu'ils frayèrent la voie à leurs successeurs pour s'établir dans ces terres nouvelles. Si nous les comparons aux Espagnols de Nicuesa, c'est à des festins nuptiaux qu'ils sont conviés, et ils partent par des chemins sûrs et nouveaux, vers des pays sûrs et inexplorés où ils trouveront des habitants et déjà des moissons.

Nous ignorons encore où le capitaine Pedro Arias, [1] avec la flotte royale, aura abordé. Si je sais que Votre Sainteté l'a pour agréable, je lui ferai connaître avec soin la suite des événements.

De la cour du roi catholique, la veille des nones de décembre de l'an 1514 de la naissance du Christ.

1. Pedro Arias débarqua le 29 juin 1514.

TROISIÈME DÉCADE

Pierre Martyr de Milan, protonotaire apostolique,
conseiller du roi,
à Léon X, souverain pontife, sur le Nouveau Monde.

CHAPITRE PREMIER

J'avais fermé les portes du nouveau monde, très Saint-Père. Il me semblait que je m'étais assez promené dans ces régions, quand je reçus de nouvelles lettres qui me forcèrent à rouvrir ces portes et à reprendre ma plume. Vasco Nunez, après avoir chassé du Darien le capitaine Nicuesa et le juge Enciso, avait usurpé le commandement avec la connivence de ses compagnons: je l'ai raconté plus haut.[1] Nous avons reçu des lettres de lui,[2] nous en avons également reçu de plusieurs de ses compagnons, écrites en style militaire, et qui nous apprennent qu'il a franchi les montagnes qui séparent notre océan d'un autre océan austral jusqu'alors inconnu. Tibère n'écrivait pas de Caprée, à propos de Séjan, avec plus de fierté que Vasco. Je ne veux

1. Voir deuxième décade, *passim*.

2. Deux de ces lettres ont été conservées et reproduites dans le recueil de Navarrete (III, 358-375). Elles ont été traduites en français par Gaffarel, *Nunez de Balboa*, p. 29-61, 113-128.

emprunter à cette correspondance que les faits qui méritent d'être signalés. Non seulement Vasco a réussi à conquérir les bonnes grâces du roi catholique qui était irrité contre lui, mais encore il est en pleine faveur. Lui et la plupart des siens ont été comblés par le roi de privilèges et d'honneurs en récompense de leurs audacieux exploits.[1] Que Votre Sainteté nous prête une oreille attentive ; qu'Elle écoute, le front serein et le cœur joyeux, le récit de ces événements : ce ne sont pas seulement des centuries ou des légions mais des myriades d'hommes que la nation espagnole a domptées et soumises à votre trône sacré, grâce à ses travaux variés et aux mille périls auxquels elle s'est exposée.

Vasco Nunez supportait-il avec peine l'inaction, car c'est un esprit ardent qui ne sait pas rester en place,[2] ou bien craignait-il qu'un nouveau venu lui enlevât l'honneur de l'entreprise, car on croit qu'il avait été averti du commandement confié à Pedro Arias ; ou bien à ces deux motits se joignait-il encore la crainte de savoir le roi irrité de sa conduite passée ? toujours est-il qu'il forma le projet d'envahir,[3] à la tête d'une poignée d'hommes, le pays dont la conquête, d'après le récit du fils du cacique Comogre, exigerait la présence d'au moins mille soldats. Il appela donc à lui quelques vétérans du Darien et la plupart de ceux qui venaient d'arriver d'Hispaniola dans l'espoir de trouver de l'or en abondance. Il forma avec eux une petite troupe de cent quatre-vingt-dix hommes. Ce fut aux calendes de septembre de l'année passée, 1513, qu'il partît. Comme il voulait, tant qu'il

1. Ferdinand avait appris avec satisfaction la découverte et les travaux de Balboa. Il l'en avait récompensé en le nommant adelantado de la mer du Sud et gouverneur des provinces de Panama et de Coyba. En outre Pedro Arias devait dorénavant le consulter sur toutes les affaires importantes.

2. Ainsi qu'il l'écrivait au roi Ferdinand : « Je ne me tiens pas au lit pendant que la troupe va fouiller et courir le pays. Je ferai savoir à V. M. qu'on n'a pas entrepris une expédition dans ce pays, d'un côté ou de l'autre, que je n'aie été en avant comme guide, frayant même les chemins de ma propre main pour ceux qui suivaient. »

3. Balboa avait été averti par son ami, l'alcade Zamudio, de la prochaine arrivée de Pedro Arias: aussi voulut-il brusquer la situation, et se rendre indispensable par les services rendus.

le pourrait, prendre la voie de mer,[1] il s'embarqua sur un brigantin et dix barques du pays, creusées chacune dans un tronc d'arbre. Ce fut dans le pays de son allié Careta, le cacique de Coïba, qu'il prît terre. Il y laisse ses navires, supplie la Divinité de favoriser son entreprise, et se dirige par terre droit sur les montagnes.

Les Espagnols se trouvaient alors dans un pays qui dépendait du cacique Poncha. Ce dernier s'enfuit comme il l'avait déjà fait à diverses reprises. Conseillé par les guides que lui avait fournis Careta, Vasco lui envoie des messagers pour lui promettre des garanties contre ses ennemis, son amitié et de grands avantages. Nos promesses, nos caresses et celles des Caretans touchent le cacique. Il vient trouver les Espagnols et contracte volontiers et gaiement une alliance avec eux. Vasco l'engage à ne plus avoir peur de lui. Tous deux se donnent la main, s'embrassent et se font l'un à l'autre de nombreux présents. Poncha donne de l'or, mais en petite quantité, environ cent dix pesos d'or, qui valent chacun un castillan : il avait, en effet, été dépouillé l'année précédente. Nous l'avons raconté plus haut.[2] Vasco, pour ne pas rester en arrière, lui fit cadeau de perles de verre enfilées en colliers et en bracelets, de miroirs, de clochettes d'étain et d'autres bagatelles européennes de ce genre. Les indigènes estiment fort ces objets, car, en tout lieu, ce qu'on prise le plus est ce qui vient de l'étranger. Vasco le gratifia encore de quelques haches de fer pour fendre les arbres.[3] Il n'y a pas d'instrument que ces indigènes apprécient autant, car ils n'ont ni fer, ni métaux autres que l'or, et il leur est fort difficile, sans instru-

1. Balboa voulait éviter la traversée des lagunes et des marais où se jettent les treize bouches de l'Atrato, car l'expérience lui avait appris les difficultés de la navigation à travers ces plaines inondées, couvertes de palétuviers, et il savait avec quel travail incessant il fallait évoluer sur la vase, couper les herbes et les basses branches.

2. Voir deuxième décade.

3. Cf. Thevet, *Singularitez de la France antarctique*, § XLVII. — Ramusio, *Racolta*, t. III, p. 355 : « On leur donnait des bêches, des couteaux et autres ferrailles car ils estimaient plus un clou qu'un écu. » Ces articles sont mentionnés dans les contrats, passés entre armateurs et capitaines, que le temps a respectés. — Fréville, *Commerce maritime de Rouen*, t. I, *passim*.

ments de fer, de couper du bois, soit pour construire leurs maisons, soit pour creuser leurs canots. C'est avec des pierres tranchantes, qu'ils trouvent dans les cours d'eau, qu'ils font tous leurs travaux de charpente.

Poncha étant désormais notre allié, Vasco, qui n'avait plus rien à craindre sur ses derrières, conduit ses hommes vers la montagne.[1] Poncha lui avait donné des guides et des porteurs, qui marchaient en avant et frayaient la voie. Il fallait, en effet, passer par des défilés inaccessibles, peuplés de bêtes féroces, et gravir des monts escarpés. Les relations entre indigènes sont rares et peu fréquentes. Des hommes nus, et qui n'ont pas d'argent, n'éprouvent que peu de besoins. S'ils font quelque négoce, c'est avec leurs voisins : et ils échangent alors de l'or pour les ornements ou des meubles pour la commodité. Comme les rapports n'existent pour ainsi dire pas, il n'y a pas de chemins frayés entre eux. Leurs éclaireurs connaissent pourtant quelques sentiers cachés, par lesquels ils se glissent pour tendre des embuscades ou voler pendant la nuit, ou bien encore pour se massacrer et se réduire en esclavage les uns après les autres. Grâce aux hommes de Poncha et au travail de nos porteurs, Vasco franchit d'âpres montagnes,[2] passe plusieurs grands fleuves, soit en improvisant des ponts, soit en jetant d'une rive à l'autre des poutres de bois, et il réussit à maintenir sa troupe en bonne santé. Je passe, pour ne pas être taxé de minutie et devenir ennuyeux, le récit de bien des souffrances qu'ils ont endurées,

1. Balboa commença l'ascension de la montagne le 6 septembre. Il quittait la résidence de Poncha le 20 septembre.

2. Même à l'heure actuelle, rien n'est plus difficile que de voyager à pied à travers l'isthme américain. Les pistes d'Indiens ne sont que des sentiers à peine indiqués et toujours envahis par une végétation luxuriante. On ne peut y marcher que le couteau à la main, et encore est-on arrêté par des lianes tranchantes ou des buissons épineux. Voici ce qu'écrivait à ce propos Balboa au roi Ferdinand : « Les marais de ce pays il ne faudrait pas quev otre Altesse Royale s'imaginât qu'ils ne soient pas considérables et que nous les traversons en nous jouant. Souvent il nous arrive d'aller une, deux ou trois lieues à travers les marais et l'eau, tout nus, portant, sur la tête, nos vêtements ramassés dans nos rondaches. Sortis d'un marais nous entrons dans un autre, et cela continue douze ou treize jours. »

de bien des fatigues qu'ils ont supportées, mais je pense qu'il ne faut pas omettre le récit de ce qu'ils firent avec les caciques qu'ils rencontrèrent sur leur passage.

Avant d'arriver au sommet des montagnes, les Espagnols entrèrent dans la province de Quarequa, gouvernée par le cacique du même nom. Il s'avança à notre rencontre, armé comme ils le sont dans ce pays, à savoir d'arcs, de flèches et de machanes ; ce sont de lourdes épées de bois, de forme oblongue, qu'ils brandissent avec les deux mains. Ils ont encore des bâtons brûlés au bout et des traits qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse. Quarequa nous reçut avec orgueil et en ennemi tout disposé à nous disputer le passage avec une grande multitude de soldats. Il demanda où allaient les Espagnols et ce qu'ils voulaient : « Qu'ils retournent sur leurs pas, répondit-il d'un air farouche aux interprètes, s'ils ne veulent être tués jusqu'au dernier. » Aussitôt il s'avance à découvert. Il portait des vêtements, ainsi que ses lieutenants, tandis que le reste de ses hommes étaient nus. Il s'élance contre les Espagnols qui ne veulent pas battre en retraite. L'action ne fut pas longue. Les décharges de nos mousquets leur firent croire que nous avions à notre disposition la foudre et le tonnerre. Ils ne résistèrent pas longtemps aux flèches de nos arbalètes, tournèrent le dos et s'enfuirent. De même que les bouchers coupent en morceaux la chair des bœufs et des moutons pour la mettre en vente sur les étaux, ainsi les Espagnols [1] tranchaient d'un seul coup à celui-ci le train de derrière, à celui-là la cuisse, à tel autre l'épaule. Ils les traitaient comme des animaux privés de raison. Six cents d'entre eux périrent avec leur cacique.

Vasco trouva la résidence de Quarequa souillée d'un vice infâme. Le frère du roi était vêtu comme une femme, et autour de lui plusieurs courtisans vêtus de même partageaient, au dire des voisins, la même passion. Vasco fit déchirer par des chiens une quarantaine d'entre eux. [2] Les Espagnols, en effet, se servent

1. Ce sont les mêmes cruautés dont les Espagnols se rendirent coupables à Haïti et dans les Antilles.

2. Sur l'emploi des chiens par les Espagnols comme auxiliaires contre les

de chiens dans leurs combats contre ces peuplades nues. Les chiens se jettent en furieux sur les indigènes, comme si c'étaient de sauvages sangliers ou des cerfs timides. Les Espagnols les trouvent toujours aussi disposés à partager leurs périls que les habitants de Colophon ou ceux de Castabala, qui dressaient des cohortes de chiens pour la guerre, attendu que dans l'action les chiens étaient toujours au premier rang, et ne refusaient jamais de se battre. Lorsque les indigènes eurent appris avec quelle sévérité nous avions traité ces êtres impudiques, ils se pressèrent autour de Vasco comme s'il eût été Hercule. Ils demandaient à grands cris qu'on fît disparaître tous ceux qu'on soupçonnait d'être adonnés à ce vice et crachaient sur eux : la contagion n'avait d'ailleurs atteint que les courtisans et non le peuple. Levant au ciel leurs yeux et leurs mains, ils laissaient entendre que Dieu avait ce crime en horreur, et que c'était pour le punir qu'il déchaînait la foudre et les éclairs, et permettait de fréquentes inondations qui ravageaient toutes les récoltes. C'était encore la cause de la famine et des maladies.

Les indigènes [1] n'adorent aucune autre divinité que le soleil. Lui seul est le maître, lui seul doit être honoré. Ils se laissent néanmoins instruire ; ils adopteront facilement notre religion, quand de savants maîtres iront la leur enseigner. Il n'y a dans leur langue [2] rien de rude, rien de difficile à rendre. Tous les termes de leur vocabulaire peuvent être écrits et traduits en lettres latines, comme nous l'avons déjà dit pour les insulaires d'Hispaniola. C'est une race belliqueuse, et qui a toujours été peu endurante pour ses voisins. La contrée n'est pas riche en or ni remarquable par sa fertilité. Elle est montagneuse et stérile.

Indiens on peut consulter presque tous les historiens contemporains. Le chien Leoncillo était célèbre. Voir plus haut, p. 219 (note).

1. Sur la religion des indigènes de l'Amérique centrale on peut consulter les nombreuses dissertations de Prescott, dans son *Histoire de la conquête du Mexique*. L'ouvrage capital est celui de Sahagun (traduction Jourdanet), *Histoire de la Nouvelle Espagne*.

2. Cf. Adam et de Charencey, nombreux mémoires sur les dialectes de ces peuples.

Elle est froide à cause de l'escarpement des montagnes. Aussi les principaux de la nation se couvrent-ils de vêtements : mais la masse du peuple se contente de vivre à l'état de nature.

Les Espagnols trouvèrent dans cette province des esclaves nègres.[1] Ils habitent un pays qui n'est qu'à deux journées de marche de Quarequa, c'est seulement dans ce canton que vivent ces nègres : ils sont féroces et cruels. On pense que jadis des nègres d'Ethiopie s'étaient embarqués pour exercer la piraterie, et que, par suite d'un naufrage, ils se fixèrent dans ces montagnes. Les indigènes de Quarequa sont en lutte perpétuelle avec ces nègres. C'est entre eux une alternative de massacres ou de servitudes.

Vasco laissa dans le Quarequa quelques-uns de ses compagnons, qui, n'étant pas encore habitués à cette vie de fatigues excessives et de privations, étaient tombés malades.[2] Il prend des guides dans le pays et marche vers le faîte des montagnes. Entre la résidence de Poncha et l'endroit où l'on peut apercevoir l'autre océan, il n'y a que six jours de marche ordinaire. Vasco ne put exécuter ce trajet qu'en vingt-cinq jours, après bien des aventures et avec de grandes privations. Enfin le septième jour des calendes d'octobre, les guides de Quarequa lui montrent la cime du haut de laquelle se découvre l'autre océan. Vasco la regarde avec avidité. Il ordonne une halte, s'avance seul et arrive le premier sur la cime. Il se jette à terre, fléchit les genoux, lève les mains au ciel et salue l'océan austral. D'après son récit, il rend grâces à Dieu et à tous les saints pour lui avoir réservé une telle gloire, à lui dont le génie était ordinaire, et qui n'avait ni expérience, ni autorité. Après avoir achevé ses prières à la façon des militaires, il appelle de la main ses compagnons et leur montre cette mer, objet de leurs vœux. Il se jette de nouveau à genoux, et prie les médiateurs célestes, particulièrement la Vierge, mère de Dieu, de favoriser la suite de son entreprise et

1. La présence de ces nègres a été constatée par la plupart des conquistadores. Elle ne peut s'expliquer que par la raison donnée par Martyr.

2. Il ne restait plus que soixante-sept Espagnols qui se sentaient assez de force et de courage pour tenter ce dernier effort. Ce fut à leur tête que partit Balboa, le 26 septembre 1513.

de lui permettre de parcourir la région qui s'étend à ses pieds. De même font tous ses compagnons en poussant des cris de joie. Plus fier qu'Annibal montrant à ses soldats l'Italie et la chaîne des Alpes, Vasco promet aux siens de grandes richesses : « Voici donc cet océan si désiré! Voici, ô vous qui avez partagé tant de travaux, voici le pays dont nous ont raconté tant de merveilles le fils de Comogre et les autres indigènes. » En signe de possession, il élève en guise d'autel un amas de pierres. Afin que la postérité ne les accusât pas de mensonge, [1] ils inscrivirent çà et là, à droite et à gauche de la cime, sur l'écorce des arbres, le nom du roi de Castille, et érigèrent des amas de pierres.

Les Espagnols arrivèrent enfin à la résidence d'un cacique qui se nommait Chiapes. Ce dernier prend les armes, et s'avance, en compagnie d'une grande multitude, plein de menaces, et déterminé à interdire non seulement le passage, mais même l'accès de son pays. Les Espagnols, bien que peu nombreux, serrent leurs rangs et marchent à l'ennemi. Ils déchargent leurs fusils et lancent une troupe de ces chiens, qu'on nomme lévriers, contre Chiapes. L'écho des montagnes répète la détonation, la fumée de la poudre semble vomir des flammes, et, quand ils sentent l'odeur du soufre, car le vent la poussait contre eux, ils s'enfuient

1. Voici le procès-verbal de la prise de possession, rédigé séance tenante par le notaire royal André de Valderrabano, et signé par tous les compagnons de Balboa : « Les cavaliers, hidalgos et hommes de bien qui se trouvèrent à la découverte de la mer du Sud, en compagnie du très noble seigneur capitaine Vasco Nunez de Balboa, gouverneur, au nom de leurs Altesses, de la Terre Ferme sont les suivants : premièrement le seigneur Vasco Nunez, ce fut lui qui le premier de tous aperçut la mer et la fit voir aux soussignés : Andrès de Vera, prêtre, Francisco Pizarro, Diégo Albitez, Fabian Perez, Bernardino de Morales, Diégo de Tejerina, Cristobal de Valdebuso, Bernardino de Cieufuegos, Sebastian de Grijalva, Francisco de Avila, Juan de Espinosa, Juan de Velasco, Benito Buran, Andrès de Molina, Antonio de Baracaldo, Pedro de Escobar, Cristobal Doza, Francisco Pesado, Alonso de Guadalupe, Hernando Munoz, Hernando Hidalgo, Robio de Malpartida, Alvarès de Bolano, Alonzo Ruiz, Francisco de Lucena, Martin Ruiz, Pascual de Malpartida, etc., etc. Moi, Andrès de Valderrabano, notaire de leurs Altesses à la cour et dans tous leurs royaumes et seigneuries, j'étais présent et j'assure que tout est vrai. Je dis que ces soixante-six hommes sont les premiers chrétiens qui virent la mer du Sud. J'étais avec eux, et je compte comme l'un d'eux. »

en désordre ou se jettent à terre, épouvantés, persuadés que la foudre a été lancée contre eux. Ainsi couchés à terre ou fuyant en désordre, ils sont abordés par les Espagnols qui, en bon ordre et les rangs serrés, fondent sur eux, puis se dispersent pour en tuer quelques-uns, pour en prendre un plus grand nombre. Ils avaient, en effet, résolu de traiter doucement ces Indiens et d'explorer en amis le pays qu'ils occupaient. Vasco s'installe donc dans la maison de Chiapes, délivre la plupart de ceux qui avaient été faits prisonniers pendant qu'ils fuyaient, et les envoie à la recherche de leur cacique qu'ils engagent à revenir. On lui promet paix, bienveillance et amitié, sinon pour lui et pour les siens la ruine et la destruction de son royaume. Afin que Chiapes soit mieux convaincu, Vasco donne pour compagnons aux gens de Chiapes quelques-uns des indigènes du Quarequa qui avaient servi de guides. De la sorte, à la fois persuadé par les gens du Quarequa qui lui parlèrent en leur nom et au nom de leur cacique, et par ses propres sujets, il se fie à la parole donnée. Il sort de son refuge, et retourne près des Espagnols. De part et d'autre on se donne la main, on contracte amitié, on se lie par des serments réciproques, et on salue l'alliance par des cadeaux. Vasco reçoit de Chiapes quatre cents pesos d'or ciselé : nous avons dit plus haut que chacun de ces pesos valait un peu plus de trente ducats. Chiapes est à son tour gratifié de divers objets de provenance européenne. Grande satisfaction d'un côté comme de l'autre. On se décide à faire une halte de quelques jours, en attendant l'arrivée des Espagnols laissés en arrière.

Aussitôt fait, et après avoir renvoyé, en leur donnant quelques présents, les gens de Quarequa, les Espagnols, sous la conduite de guides Chiapiens [1] et accompagnés par Chiapes en personne, descendent en quatre jours de la cime des montagnes aux rivages tant désirés de l'océan. Leur joie était grande. En

1. Balboa avait envoyé en avant trois détachements de douze hommes chacun, commandés par Martin Alonso, Juan de Escaray et François Pizarre. Alonso arriva le premier sur les bords de la mer, et prit ses compagnons à témoin de ce qu'il était le premier Européen qui se fût embarqué sur ce nouvel océan. Un de ses compagnons, Blaz de Etienza, les somma aussitôt de déclarer qu'il était le second.

présence des notaires royaux, ils prennent possession,[1] au nom du roi de Castille, de toute cette mer et des terres adjacentes. Vasco laissa près de Chiapes une partie de ses hommes, afin de pouvoir plus librement explorer le pays. Il emprunta au cacique neuf de ces barques creusées dans un seul tronc de bois, que les indigènes appellent des culches, et, avec quatre-vingts des siens, conduit par Chiapes, traversa un grand fleuve qui les conduisit sur le territoire d'un autre cacique nommé Coquera. Ce dernier, ainsi que les autres caciques, voulut tout d'abord résister et repousser les Espagnols. Il l'essaya, mais fut vaincu et mis en fuite. Conseillé par les Chiapiens, Coquera revint à nous. Les Chiapiens avaient joué vis-à-vis de lui le rôle d'ambassadeurs. « Ces étrangers, disaient-ils, sont invincibles. Caressez-les, ils sont doux : résistez-leur, ils deviennent durs et cruels. Si vous êtes leur ami, notre cacique et d'autres caciques voisins sont là pour le prouver, ils promettent aide, protection et tranquillité. Si vous refusez leur alliance, prenez garde à la ruine et à la mort. » Coquera se laissa toucher par ces avances et revint à nous. Il donne aux Espagnols six cent cinquante pesos d'or ciselé, et reçoit de Vasco les présents accoutumés. On avait agi de même à l'égard de Poncha.

Après avoir pacifié la région, Vasco revint auprès de Chiapes. Il rallia ses compagnons, prit un peu de repos, et résolut de visiter un grand golfe dans le voisinage. Ce golfe, depuis l'endroit où il pénétrait dans l'intérieur des terres jusqu'au point le plus éloigné que baignaient ses eaux, avait, d'après la déclaration des indigènes, soixante milles de longueur. Il était parsemé d'îles et

1. Balboa n'arriva que le 29 septembre à la tête de 26 soldats, et il prit aussitôt possession de l'Océan suivant la formule consacrée. « Vivent les hauts et puissants monarques don Ferdinand et dona Juana, souverains de Castille, Léon et Aragon, au nom desquels je prends aujourd'hui pour la couronne royale de Castille, possession réelle, corporelle et actuelle de ces mers, terres, côtes, ports et îles du Sud, et de tout ce qui en dépend, ainsi que des royaumes et provinces qui en dépendent et peuvent en dépendre, de quelque manière que ce soit, et en vertu de quelque droit ou titre que ce puisse être, anciens ou modernes, dans les temps passés, présents et à venir, sans aucune contradiction... »

d'écueils. Vasco le nomma golfe de Saint-Michel.[1] Il emprunta à Chiapes les neuf barques avec lesquelles il avait déjà franchi le fleuve, et les monta avec quatre-vingts de ses compagnons, alors en bonne santé. Chiapes essaya de le détourner de cette entreprise. Il lui conseilla de ne se risquer à aucun prix sur le golfe à ce moment de l'année. Pendant trois mois, il est tellement agité par la tempête qu'on ne peut en aucune façon y naviguer. N'a-t-il pas vu, de ses propres yeux, plusieurs culches submergées par des tourbillons enragés? Vasco, qui ne peut supporter de retard, affirme que Dieu et tous les habitants du ciel favorisent son entreprise, qu'il s'agit de travailler pour Dieu, de propager la religion chrétienne, et de trouver des trésors qui seraient comme le nerf de la guerre contre les ennemis de la foi. Après avoir prononcé un brillant discours, il persuade ses compagnons et s'embarque sur les canots de Chiapes. Ce dernier, qui ne voulait laisser aucun doute dans l'esprit de Vasco, lui annonce qu'il est prêt à l'accompagner partout où il voudra bien le conduire, car il ne consentira pas à ce que les Espagnols abandonnent son territoire sans être escortés par lui.

A peine les Espagnols avaient-ils poussé leurs canots du rivage dans la haute mer, qu'ils furent assaillis par une tempête si violente qu'ils ne savaient plus de quel côté se diriger, ni quel refuge trouver. Ils se regardaient les uns les autres, tremblants et épouvantés. Chiapes et les Indiens étaient surtout effrayés, car ils connaissaient tous les périls de cette navigation et avaient assisté à bien des naufrages. Enfin on échappe au danger, et on se réfugie, après avoir attaché les canots aux rochers du rivage, dans une île voisine, mais pendant la nuit, le flux arriva et couvrit l'île presque tout entière. Au moment du flux l'océan austral gonfle tellement que beaucoup de grands rochers, qui émergent à l'heure des basses eaux, sont alors couverts par les vagues. Au contraire, dans l'océan septentrional, tous les riverains s'accordent à dire que la marée s'éloigne du rivage à peine d'une coudée. Les habitants d'Hispaniola et des îles voisines confirment

1. On l'avait, en effet, découvert le 29 septembre, jour de la fête de saint Michel.

le fait. Quand le rivage fut laissé à sec, les Espagnols retournèrent à leurs culches, mais ils furent comme stupéfaits. Tous les canots étaient endommagés et remplis de sable; quelques-uns d'entre eux, bien que creusés dans le tronc d'un seul arbre, étaient fracassés et entr'ouverts. Quant aux cordes qui les retenaient elles avaient été brisées. Il les réparèrent avec de la mousse, des écorces d'arbres, des plantes marines très résistantes, et, comme ils étaient pressés par la nécessité, avec des herbes. Ils retournent donc semblables à des naufragés, et presque morts de faim, car la tempête leur avait enlevé à peu près toutes leurs provisions. Les indigènes racontent que, pendant toute l'année, lors du flux et du reflux, on entend à travers les îles de ce golfe l'océan mugir d'une façon effrayante, mais c'est surtout pendant les trois mois que Chiapes avait signalés et qui correspondent à octobre, novembre et décembre. En effet, on était alors au mois d'octobre, et le cacique déclara que c'était dans la présente lune et les deux lunes suivantes que se déchaînait la tempête.

Après avoir pris quelque repos, Vasco, laissant de côté le territoire d'un cacique sans importance, pénétra dans le pays d'un autre cacique nommé Tumacco, dont la domination s'étendait sur les rivages du golfe. Tumacco prit les armes, comme l'avaient fait ses collègues, mais sa résistance fut tout aussi inutile. Il est vaincu et mis en fuite. Tous ceux de ses sujets qui résistaient sont massacrés. Les autres sont épargnés, car les Espagnols voulaient n'avoir avec ces tribus que des relations pacifiques et amicales. Tumacco avait été blessé. Les envoyés de Chiapes l'engagèrent à revenir et à ne rien craindre. Ni promesses, ni menaces ne l'émeuvent. On lui fait craindre pour lui la mort, pour sa famille l'extermination, pour ses villages la ruine, s'il continue à résister. Le cacique se décide à envoyer son fils aux Espagnols. Vasco lui donna un vêtement et quelques petits cadeaux et le renvoya à son père en l'engageant à l'instruire des ressources et de la valeur des étrangers. Tumacco, touché des égards qu'on avait témoignés à son fils, arriva trois jours après. Pour le moment il n'apportait aucun présent, mais ses familiers, qui avaient reçu ses ordres, donnèrent six cent quatorze pesos d'or, deux cent quarante belles perles et une quantité d'autres

plus petites. Les Espagnols ne se lassaient pas d'admirer ces perles; pourtant elles n'étaient pas de la plus belle eau, car les Indiens ne les enlèvent de leurs coquilles qu'après les avoir fait cuire, pour qu'elles s'ouvrent plus facilement et que leur chair ait plus de goût. La chair de ces animaux est un mets très recherché, réservé aux caciques; elle est plus estimée par eux que ne le sont les perles. Tel est du moins le récit d'un certain Arbolazzo,[1] un Biscayen, un des compagnons de Vasco, qui fut plus tard envoyé à notre souverain avec des huîtres perlières. Il faut ajouter foi aux témoins oculaires.

Tumacco, s'apercevant que les Espagnols attachaient tant de prix aux perles, ordonne à quelques-uns de ses hommes de se préparer à en pêcher. Ils obéissent et reviennent quatre jours après porteurs de douze livres de perles. De part et d'autre, on était fort joyeux et on s'embrassa avec effusion. Balboa se réjouissait des présents qu'il avait reçus et Tumacco se félicitait de notre alliance. Les Espagnols disaient entre eux, comme témoignage de leur satisfaction à cause de ces grandes richesses, qu'ils avalaient leur salive. Le cacique Chiapes les avait accompagnés et assistait à ces entrevues. Lui aussi était fort content, d'abord parce que les Espagnols, sous sa direction, avaient entrepris un voyage profitable, et aussi parce qu'il avait montré combien puissants étaient ses amis à un cacique voisin, qui peut-être ne lui était pas sympathique, et qui, dans tous les cas, était plus puissant que lui. Il pensait que notre alliance lui serait fort utile. Tous ces souverains sans vêtements nourrissent, en effet, les uns contre les autres, des haines inexpiables et sont dévorés d'ambition.

Vasco se vanta d'avoir appris de Tumacco divers secrets sur la richesse de la contrée. Pour le moment, dit-il, il veut les garder pour lui, car le cacique les lui a confiés seul à seul. D'après le récit des Espagnols, Tumacco et Chiapes rapportent

1. Arbolazzo est le compagnon de Balboa qui réussit à détourner la colère du roi Ferdinand, et revint en Amérique non seulement avec le pardon, mais encore avec des récompenses et des titres en faveur du découvreur.

qu'il y a dans le golfe une île [1] plus grande que les autres, gouvernée par un seul cacique. Lorsque la mer est tranquille, ce cacique descend sur leurs territoires avec une flotte imposante de canots, et enlève tout ce qu'il trouve. Cette île est éloignée du rivage d'environ vingt mille pas. Du haut des collines du continent on aperçoit ses côtes; on y trouve, parait-il, des coquilles aussi grosses qu'un éventail, et de l'intérieur de ces coquilles on extrait des perles qui atteignent parfois la grosseur d'une fève ou d'une olive. Cléopâtre aurait désiré en posséder de semblables. Bien que cette île soit assez rapprochée du rivage, elle se prolonge pourtant dans la haute mer en dehors de l'entrée du golfe. Quand il connut ces détails, Vasco fut très heureux d'apprendre qu'il pouvait en faire son profit.

Afin d'attacher davantage les deux caciques à ses intérêts, et pour en faire des alliés plus intimes, Vasco lance contre le maître de l'île de terribles menaces, et le déchire en paroles. Il s'engage par serment à opérer une descente dans l'ile, à battre, à exterminer et à massacrer le cacique. Il ordonne en même temps, pour joindre les actes aux paroles, de préparer les canots. Mais Chiapes et Tumacco l'engagent amicalement et l'exhortent à différer l'entreprise jusqu'au retour du beau temps. Aucun canot ne pouvait tenir la mer à ce moment de l'année. On était alors en novembre; les tempêtes et les ouragans s'y déchaînaient. Ses côtes étaient inhospitalières. On entendait parmi les détroits qui séparent les îles d'horribles frémissements, et les flots mugissaient en s'entrechoquant. Du haut des montagnes, les fleuves, sortis de leur lit, roulaient des blocs de rochers et de grands arbres, et couraient à la mer avec un fracas inusité. Les vents étaient déchaînés et ils endommageaient les maisons. C'étaient les vents du sud et du sud-est qui régnaient alors, en compagnie perpétuelle des tonnerres et des éclairs. Quand le temps était découvert, les nuits étaient très froides; dans le jour, au contraire, la chaleur devenait insupportable. Il ne faut pas s'en étonner. On était tout près de l'équateur, et on n'apercevait plus l'étoile polaire. Or, dans cette région, la lune et les autres

1. La plus grande île de l'archipel das Perlas se nomme ile Rey.

planètes font sentir leur influence glacée pendant la nuit, et pendant le jour, au contraire, c'est le soleil et les autres astres qui dépendent de lui. [1] Tels n'étaient pas les sentiments de l'antiquité. [2] A cause de la perpendicularité des rayons solaires, elle s'imaginait que le cercle équinoxial était dépourvu d'habitants. Seuls étaient d'un avis opposé quelques auteurs, dont les Portugais ont démontré par expérience que les théories étaient fondées. Chaque année, en effet, les Portugais atteignent presque les antipodes Hyperboréens, et font du commerce avec ces peuples. Je dis les antipodes, et pourtant je n'ignore pas qu'il ne manque pas de savants illustres par leur génie et leur science, et même parmi eux quelques saints qui nient l'existence des antipodes. [3] Il n'est pas permis à un seul homme de tout savoir ! Les Portugais ont dépassé, dans l'autre hémisphère, le cinquante-cinquième degré. C'est là qu'au milieu de nébuleuses ils ont remarqué un point, de même que dans la voie lactée, à travers son épaisseur, on aperçoit des lueurs répandues par le ciel. C'est une étoile [4] facile à distinguer, qui ressemble à cette étoile de notre hémisphère, que le vulgaire croit être le pôle, et qu'on appelle en Italie la tramontane et en Espagne le Nord : mais toutes les étoiles voisines de ce pôle ont leur coucher dans l'océan. A l'axe du monde passant par la constellation de la balance, lorsque pour nous se couche le soleil, pour eux il se lève. Dans ce pays règne le printemps quand nous avons l'automne, et l'été quand nous avons l'hiver. Mais laissons de côté cette digression, et revenons à notre sujet.

1. On croyait également à la zone torride, qui rendait toute communication impossible.

2. Cf. Diogène Laerce, VII, 26 ; III, 24. — Aristote, *De cœlo*, II, 14. — Philolaus, édit. Bœckh, p. 115-117. — Cicéron, *République*, VI, 12, 13. — Macrobe, II, 9. — Strabon, I, 4, 6 ; — Pomponius Mela, I, 9.

3. Lactance, *Instit. Div.*, III, 24. — Saint Augustin, *De civitate Dei*, XVI, 9. — Isidore de Séville, *Origines*, IX, 2. — Cosmas Indicopleustes, édit. Charton, II, 1-30. — Cf. Letronne, *Opinions cosmographiques des pères de l'Eglise* (*Revue des Deux-Mondes*, mars 1834).

4. Il s'agit de la constellation connue sous le nom de Croix du Sud.

CHAPITRE DEUXIÈME

Sur l'avis des caciques Chiapes et Tumacco, Vasco résolut de différer son passage dans l'île jusqu'au printemps ou à l'été. Chiapes se proposa pour l'accompagner à cette époque. Vasco résolut, qu'en attendant, les caciques pêcheraient, et exploiteraient, en guise de domaines, les côtes où l'on trouvait des huîtres perlières. Ce sont des plongeurs choisis, appartenant aux caciques, et dressés à ce métier dès leur enfance, qui pêchent ces huîtres comme dans des viviers : mais ce n'est jamais que lorsque la mer est calme et tranquille et la marée basse, afin qu'ils puissent plus facilement plonger. Plus les coquilles sont grosses, plus elles s'enfoncent dans la mer. Les huîtres, de grosseur ordinaire, sont, comme des filles, plus rapprochées de la surface de l'eau ; les petites, comme des petits enfants, se rapprochent encore davantage de la surface. Pour trouver les coquilles le plus profondément cachées, il faut plonger trois fois, et parfois quatre fois la hauteur d'un homme. Pour trouver les filles et les petits enfants on n'enfonce que jusqu'à la cuisse et parfois moins encore. En effet, lorsqu'après de fortes tempêtes la mer est apaisée, on trouve parfois une multitude de ces coquilles arrachées du sable par les vagues et déposées sur le rivage. Celles qu'on ramasse sur le sable ne contiennent que de toutes petites perles. La chair de ces coquillages, de même que celle de nos huîtres, est bonne à manger. On prétend même qu'elle est d'un goût plus fin. Ne serait-ce pas la faim, le meilleur assaisonnement de toute nourriture, qui arrache cet aveu à nos compatriotes ? Les perles sont-elles, comme l'avance Aristote, le cœur des coquillages, ou bien, comme le veut Pline, le produit des intestins et les propres rejetons de ces animaux ? Adhèrent-elles toute leur vie au même rocher, ou bien, sous la conduite de quelques-unes d'entre elles plus âgées, errent-elles en troupe sur la mer ? Cha-

que coquille produit-elle une ou plusieurs perles ? N'y a-t-il qu'une seule production ou cette production se renouvelle-t-elle ? Faut-il un râteau pour les détacher ou les récolte-t-on sans peine ? Les perles entrent-elles d'elles-mêmes et à l'état mou dans la coquille ou bien y durcissent-elles ; autant de problèmes que nous n'avons pas encore résolus. J'espère que je pourrai quelque jour éclaircir mes doutes à ce sujet, puisque nos compatriotes ont entre les mains les moyens d'étudier la question. Dès que je serai informé du débarquement du capitaine Pedro Arias, [1] je lui écrirai pour lui demander qu'il fasse sur ce point une enquête sérieuse et qu'il m'envoie exactement les renseignements recueillis. Je sais qu'il le fera, car il est mon ami. N'est-ce point, en effet, absurde de garder le silence sur une question qui intéresse hommes et femmes, temps anciens ou époque contemporaine, et qui entraîne tant de monde à des désirs immodérés ? L'Espagne pourra désormais satisfaire avec des perles les convoitises des Cléopâtre et des Asopus. On ne s'emportera plus, on ne portera plus envie aux richesses de Stoïdis [2] ou de Ceylan, à celles de l'océan Indien ou de la mer Rouge. Mais revenons à notre sujet.

Vasco résolut de faire explorer par ses nageurs la partie de la mer où Chiapes récoltait ses perles. Ce dernier, pour lui faire plaisir, et bien que le temps fût mauvais et la tempête menaçante, ordonne à trente de ses plongeurs d'aller aussitôt aux viviers. Vasco ne leur adjoignit que six de ses compagnons qui observèrent les pêcheurs sans quitter le rivage, et ne se risquèrent pas à affronter la tempête. Ils partent ensemble. Le rivage où l'on devait pêcher n'était éloigné que de dix milles environ de la résidence de Chiapes. Les plongeurs n'osèrent pas se risquer au fond de la mer à cause des menaces de la tempête. En peu de jours néanmoins ils réussirent à ramasser, avec les coquilles prises à la surface ou rejetées sur le rivage par la violence de l'ouragan, six charges de perles. Ils dégustèrent en véritables gourmands la chair de ces

1. Pedro Arias débarqua en Amérique le 29 juin 1514. La troisième décade fut composée vers 1515.

2. Stoïdis, île voisine de la Macédoine, citée par Pline comme produisant des perles.

animaux. Quant aux perles elles n'étaient pas plus grosses qu'une lentille ou qu'un petit pois chiche, mais d'un bel orient, car on les avait arrachées quand l'animal vivait encore. Pour ne pas être taxés d'exagération au sujet de la grandeur des coquilles, les Espagnols en ont envoyé, en même temps que les perles, quelques spécimens remarquables, bien entendu sans la chair. Nous ne croyons pas qu'on puisse, en un point quelconque, en pêcher d'aussi grosses. Ces coquilles et l'or qu'on a trouvé un peu partout démontrent donc que, dans cette contrée, la nature cache d'immenses trésors. Pourtant on n'a exploré pour ainsi dire que le petit doigt d'un pygmée, puisqu'on ne connaît encore que les environs de l'Uraba. Que sera-ce quand on connaîtra toute la main du géant, quand on aura pénétré dans toutes les parties de cet immense continent et dans ses profondeurs les plus mystérieuses ?

Heureux et satisfait de ces découvertes, Vasco se détermine à revenir, mais par un autre chemin, au Darien et vers ses compagnons, qui exploitent des mines d'or à environ dix milles de leur résidence. Il donne donc congé à Chiapes, et l'engage à ne plus l'escorter et à se bien porter. Ils s'embrassent tous deux, et le cacique a peine à retenir ses larmes. Ils se tendent la main en se séparant. Vasco laisse là ses malades et se met en marche avec ceux de ses hommes qui se portent bien : ce sont des matelots de Chiapes qui servent de guides. La petite troupe traverse un grand fleuve, qui n'était pas guéable, et entre sur le territoire d'un cacique nommé Taocha. Apprenant notre arrivée, le cacique fut très content, car il connaissait déjà la manière d'agir des Espagnols. Il court à leur rencontre, les accueille avec honneur et les salue amicalement. Comme preuve de son affection il donne à Vasco vingt livres, de huit onces chacune, d'or artistement travaillé, et deux cents perles choisies, mais pas très brillantes. On se tendit la main. Taocha reçoit de son côté des présents, et, sur sa prière, furent congédiés les gens de Chiapes, car il ne veut pas être privé du plaisir d'escorter lui-même ses hôtes. En effet, quand les Espagnols quittèrent sa résidence, non seulement il leur donna des guides, mais des esclaves pris à la guerre, qui remplaceraient les bêtes de somme en portant

sur leurs épaules les provisions de route. Il fallait, en effet, traverser des forêts désertes, des montagnes stériles et âpres, remplies de tigres féroces et de lions. Taocha met à la tête de ces esclaves le plus cher de ses fils. Il charge ces esclaves de poissons salés et de pain fait avec du yucca et du maïs; enfin il ordonne à son fils de ne pas s'éloigner de nous, et de ne pas revenir sans l'autorisation de Vasco.

Sous la conduite de ce jeune homme, Vasco pénètre sur le territoire d'un cacique nommé Pacra. C'était un atroce tyran, l'ennemi déclaré de ses voisins qu'il dépassait en puissance. Soit qu'il fût effrayé par la conscience de ses crimes, soit qu'il sentît son impuissance, Pacra s'enfuit. Pendant ce mois de novembre les Espagnols eurent très chaud et souffrirent des tortures de la soif, car on ne trouve que peu d'eau dans cette partie de la montagne. Ils auraient tous succombé si deux de nos Espagnols ne s'étaient hâtés d'aller chercher de l'eau, avec les calebasses et les vases à boire que portaient les gens de Taocha, à une petite source, cachée dans un coin reculé de la forêt, que leur avaient signalée les indigènes. Aucun de ces derniers n'avait osé s'écarter du gros de la troupe, car ils redoutaient l'attaque des bêtes fauves. Sur ces hauteurs, et dans le voisinage de cette source, racontaient les indigènes, les bêtes féroces enlevaient parfois pendant la nuit quelques-uns d'entre eux, même dans leurs cabanes ; aussi avaient-ils grand soin de mettre aux portes des verrous et des fermetures de tout genre. Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos, avant d'aller plus loin, de raconter un fait particulier.

L'année dernière, à ce qu'on raconte, un tigre ravageait le Darien. Il faisait autant de mal que jadis le sanglier enragé de Calydon ou le lion féroce de Némée. Pendant six mois entiers, pas une nuit ne se passa sans qu'il n'eût fait une victime, et égorgé soit une jument, soit une génisse, un chien ou un porc. Passe encore pour les troupeaux ou les bêtes : mais il n'était pas prudent de sortir de chez soi, surtout à l'époque où il nourrissait ses petits, car alors, quand ils réclamaient à manger, le monstre s'attaquait aux hommes, s'il rencontrait sur son chemin des hommes avant des animaux. Sous la pression de la nécessité, on inventa un moyen pour venger tant de sang versé. On étudia

le sentier qu'il prenait d'ordinaire quand il sortait la nuit de sa retraite pour se mettre en quête de proie. On coupa le chemin, on creusa une fosse que l'on couvrit de fascines et de terre. Le trop plein de la terre avait été dispersé. Le tigre, c'était un mâle, ne prenait aucune précaution ; il tomba dans la fosse et resta fixé à des épieux pointus dont on avait garni le fond. Ses rugissements remplissaient le voisinage et les montagnes renvoyaient ses clameurs déchirantes. On le tua à coup de grosses pierres, que des bords de la fosse on jeta sur le monstre fixé aux épieux. Avec sa patte il brisait en mille fragments et déchiquetait les javelots qu'on lançait contre lui. Privé de vie, ne respirant plus, il remplissait de frayeur ceux qui le regardaient. Qu'eût-ce été s'il avait été en liberté et sans blessure ! Un Sévillan, nommé Jean de Ledesma, ami de Vasco et compagnon de ses dangers, a dit avoir mangé de la chair de ce tigre. Il m'a raconté qu'elle n'était en rien inférieure à celle du bœuf. Lorsqu'on demande à ces gens, qui n'ont jamais vu de tigres,[1] pourquoi ils affirment que cet animal était un tigre, ils répondent que c'est parce qu'il est tacheté, féroce, adroit, et qu'il présente les autres caractères que les auteurs attribuent aux tigres. Pourtant la plupart des Espagnols affirment qu'ils ont aussi vu là-bas des léopards tachetés et des panthères. Quand le tigre mâle fut tué, on suivit ses traces dans la montagne, et on trouva l'antre où il se cachait avec sa femelle. La femelle était absente, mais deux petits, encore dans la période de l'allaitement, y reposaient. Les Espagnols les emportent, puis, changeant de résolution, et voulant les emmener en Espagne, quand ils auraient un peu grandi, ils leur mettent au cou des chaînes soigneusement rivées et les reportent dans la caverne pour que leur mère puisse les allaiter. Quelques jours après ils revinrent. Les chaînes étaient restées en place, mais la caverne était vide. On pense que la mère dans sa fureur aura mis les petits en pièces, et les aura emportés pour que personne ne puisse en disposer : car ils ne

1. Ce tigre n'est, en effet, qu'un jaguar. Ces animaux se rencontrent encore assez fréquemment dans la région. Cf. *Tour du Monde*, Voyages dans l'Amérique centrale.

pouvaient en aucune façon se détacher de leurs chaînes s'ils restaient vivants. La peau du tigre qu'on avait tué fut bourrée d'herbes sèches et de chanvre et envoyée à Hispaniola pour être présentée à l'amiral et aux fonctionnaires, auxquels les colons de ces terres nouvelles demandaient des lois et des secours. Ceux qui ont souffert des ravages de ce tigre et qui ont manié sa peau m'ont raconté cette histoire. Je ne suis que leur écho. Revenons à Pacra, dont nous nous sommes écartés.

Vasco ayant pénétré dans le boios, c'est-à-dire dans la maison abandonnée par le cacique, s'efforça de l'attirer à lui. Il lui fit connaître par des envoyés les conditions qu'il avait déjà proposées à d'autres caciques. Pacra refusa longtemps. On lui adressa des menaces. Il se décida enfin à venir en compagnie de trois autres caciques. Il était si difforme, si sale et si hideux, écrit Vasco, qu'on ne peut rien imaginer de plus abominable. La nature s'est contentée de lui donner une forme humaine ; pour le reste c'est une bête brute, sauvage, monstrueuse. Ses mœurs répondent à son attitude et à sa physionomie. Il avait enlevé leurs filles à quatre caciques du voisinage et assouvissait sur elles ses brutales passions. Les chefs ses voisins, en présence de Vasco qu'ils prenaient pour un juge souverain ou pour un Hercule redresseur de torts, se plaignirent des débauches et des crimes de Pacra. Ils lui demandaient de le punir du dernier supplice. Vasco fit, en effet, déchirer par ses chiens de guerre [1] cette bête immonde et les trois autres caciques, qui lui obéissaient, et avaient les mêmes passions que lui, et ordonna de brûler leurs cadavres mis en morceaux. On raconte des choses étonnantes de ces chiens avec lesquels les Espagnols vont au combat. Ils se jettent avec fureur sur les indigènes armés, qu'on leur montre du doigt, comme sur des cerfs timides ou de farouches sangliers.[2] Parfois il arrive qu'on n'a pas besoin d'épées, de flèches ou de javelots pour mettre en déroute les ennemis. On donne le mot d'ordre

1. Cet acte odieux, que rien ne justifiait, Balboa se le reprocha plus tard, et, quand le malheur fondra sur lui, il se regardera comme justement puni de l'exécution du malheureux cacique.

2. Sur les chiens de guerre, voir plus haut, p. 12 et 16.

aux chiens qui sont à l'avant-garde, et les ennemis, au seul aspect de ces redoutables molosses, au bruit inusité de leurs aboiements, s'épouvantent, et, comme stupéfiés par un prodige inouï, quittent les rangs et lâchent pied. Ce n'est pas ce qui arrive quand on se bat contre les indigènes de Caramaira ou contre les Caribes, car ils sont plus braves et s'entendent mieux à la guerre. Ils lancent, plus vite que la foudre, leurs flèches empoisonnées contre les chiens, et en tuent un grand nombre; mais les habitants de ces montagnes ne se servent pas de flèches à la guerre; ils emploient seulement des machanes, c'est-à-dire des épées de bois larges et longues, des traits et des lances brûlés par un bout. Lorsque Pacra vivait encore, on lui demanda où ses serviteurs récoltaient de l'or, mais ni par caresses, ni par menaces, ni par tortures, on ne put lui arracher ce secret. Quand on lui demanda comment il s'était procuré celui qu'il possédait, car il avait donné en cadeau trente livres d'or provenant de son trésor, il répondit que ceux de ses serviteurs, qui, lorsque vivaient ses parents ou de son propre temps, récoltaient cet or dans les montagnes, étaient morts, et que, depuis son adolescence, il ne s'était pas inquiété de chercher de l'or. On ne put lui arracher aucune autre révélation sur ce sujet.

Le traitement rigoureux infligé à Pacra valut à Vasco l'amitié des caciques voisins. C'est pour cela que, lorsqu'il rappela à lui les malades qu'il avait laissés en arrière, un cacique nommé Bononiama, qui se trouvait directement sur leur passage, les reçut avec bienveillance, et leur donna vingt livres d'or fabriqué et des provisions en abondance. Il ne voulut même pas les abandonner avant de les avoir escortés depuis sa résidence jusqu'à celle de Pacra, comme un fidèle dépôt qu'il aurait reçu : « Voici tes compagnons d'armes, très illustre guerrier, dit-il. Tels ils sont arrivés chez moi, tels je te les rends. J'aurais voulu qu'ils fussent encore mieux portants, mais toi et tes compagnons vous dépendez de celui qui lance contre les coupables le tonnerre et les éclairs, de celui qui, dans sa bonté, nous donne, grâce à la clémence de la température, du yucca et du maïs. » Parlant ainsi, il levait les yeux au ciel et laissait entendre qu'il parlait du soleil. « En privant de la vie nos ennemis superbes et vio-

lents, tu nous apportes la tranquillité à nous et à nos maisons. Tu domptes les monstres ; toi et tes compagnons aussi braves que toi, nous pensons que vous êtes des envoyés du ciel, et que, sous la protection de vos machanes, nous pourrons désormais vivre sans trembler. Aussi notre reconnaissance sera-t-elle éternelle envers celui qui nous vaut ces bienfaits et nous apporte ce bonheur. » Tel fut le discours, ou le discours analogue de Bononiama, traduit par des interprètes. Vasco le remercia d'avoir escorté nos hommes et de les avoir bien reçus, et le renvoya chargé de précieux cadeaux.

Vasco écrit que le cacique Bononiama lui a révélé bien des secrets sur l'opulence de la région, [1] mais qu'il ne veut pas en parler dans sa lettre et qu'il les réserve pour plus tard. Je ne comprends pas trop ce que signifient cette exagération et ces réticences. Il paraît promettre beaucoup, et je pense que ses promesses permettent d'espérer qu'on peut s'attendre à de grandes richesses. Aussi bien jamais les Espagnols ne sont entrés dans la maison d'un indigène sans y trouver des cuirasses et des ornements de poitrine en or, des colliers pour les cous et des bracelets également en or. Or, voyons ce qui se passe dans nos maisons : si quelqu'un, pris du désir de récolter du fer, passait avec une troupe d'hommes déterminés en Italie ou en Espagne, quels objets en fer trouverait-il dans les maisons ? Là une poêle à frire, ici un chaudron, ailleurs des trépieds en avant du feu et des broches pour la cuisine. Partout il rencontrerait des ustensiles en fer, et pourrait se procurer une grande quantité de fer. Il supposerait par ce qu'il a trouvé que le fer abonde dans ces pays. Or, les indigènes du nouveau monde ne font pas plus cas de l'or que nous n'estimons le fer brut.

Tous ces détails, très Saint-Père, m'ont été fournis soit par les lettres de Vasco Nunez et de ses compagnons d'armes, soit de vive voix. Ils n'ont obtenu aucun résultat sérieux dans la recherche des mines d'or. Car sur cent quatre-vingt-dix hommes

1. Il est à peu près prouvé que Balboa, dans ce voyage, recueillit de précieuses indications sur les grands royaumes du Sud. Il se réservait d'en tirer parti, et il l'aurait fait s'il n'était pas mort prématurément.

que Vasco avait menés avec lui du Darien, il n'eut jamais sous ses ordres directs que soixante-dix, ou tout plus quatre-vingts, les autres avaient été laissés sur ses derrières dans les demeures des caciques. Ceux qui tombèrent le plus facilement malades furent ceux qui venaient de débarquer d'Hispaniola. Ils ne purent se faire à tant de misères, ni contenter leurs estomacs, habitués à une meilleure alimentation, avec du pain du pays, des herbes sauvages sans sel, le plus souvent avec de l'eau des fleuves, et encore n'était-elle pas toujours salubre. Quant aux vétérans du Darien, ils étaient aguerris coutre tous les maux, et savaient supporter les extrémités de la faim. [1] Aussi Vasco se vantait-il plaisamment d'avoir observé un carême plus long et plus rigoureux que celui que Votre Sainteté ordonne de suivre d'après les décrets de ses prédécesseurs ; car il a continué pendant quatre ans sans discontinuer, et, pendant ce temps, ils se sont contentés des productions de la terre ou des fruits des arbres, et encore quand ils en avaient à leur suffisance. Ils mangeaient rarement des poissons, plus rarement encore de la chair, et ils en arrivèrent à ce point de misère qu'ils furent obligés de manger, en guise de mets recherchés et délicats, des chiens malades, des crapauds nauséabonds, et toute autre nourriture de ce genre, quand ils étaient assez heureux pour en trouver. J'ai raconté plus haut toutes ces misères. J'appelle vétérans du Darien ceux qui, sous la conduite de Nicuesa et d'Hojeda, s'établirent les premiers dans ce pays. Il n'en restait qu'un petit nombre. Mais en voilà assez, et ramenons maintenant Vasco de son heureux voyage à travers les hautes montagnes.

1. Balboa écrivait au roi Ferdinand : « Nous faisons plus de cas des vivres que de l'or. Nous avons, en effet, plus d'or que de santé, et il m'est arrivé plus d'une fois, en plusieurs cantons, de plus me réjouir de trouver une corbeille de maïs qu'une corbeille d'or. Tout cela, je le certifie à V. M., parce que, d'habitude, la nourriture nous a plus manqué que l'or. Je certifie également à Votre Altesse Royale que, si je n'avais pas eu soin d'aller de ma personne, en avant de tous, chercher des vivres pour ceux qui marchaient avec moi et pour ceux qui demeuraient dans cette ville, c'eût été miracle qu'il fût resté quelqu'un de vivant. »

CHAPITRE TROISIÈME

Vasco resta trente jours dans la résidence de Pacra, cherchant à se concilier les indigènes et à pourvoir aux besoins de ses compagnons. Il passa de là, conduits par les sujets de Taocha, sur les bords du fleuve Comogre, qui a donné son nom au pays et au cacique. Il y trouva des montagnes aux flancs ravinés, et si escarpés que, sauf des herbes ou des racines sauvages, qui peuvent servir d'aliment aux bêtes, ou les fruits des arbres, rien ne peut se prêter à l'alimentation humaine. Deux caciques, amis et alliés, habitaient ces cantons disgraciés. Vasco s'empressa de fuir ce pays aussi peu favorisé par les hommes que par la nature, et, comme la faim le pressait, il continua son chemin. De ces deux pauvres caciques l'un se nomme Cotochus et l'autre Ciuriza. Il les prit tous deux pour guides et donna congé aux gens de Taocha. A travers de sauvages forêts et des montagnes inaccessibles, [1] par des marécages et des fondrières bourbeuses, qui cèdent sous vos pas quand on marche sur elles et engloutissent le voyageur qui ne prend pas de précautions, pressé par la famine lui et ses compagnons, il marcha pendant trois jours. Il passa aussi par des lieux que la clémente nature aurait disposés pour les besoins des hommes, mais il n'y avait pas de chemins frayés. Les relations entre indigènes sont, en effet, rares. Ils ne savent que s'entr'égorger dans leurs incursions guerrières ou se réduire en servitude : pour le reste, ils se confinent chacun sur son territoire. Arrivés sur les domaines d'un autre cacique nommé Buchebuéa, ils trouvèrent tout vide et silencieux. Chef et sujets avaient tous fui dans les forêts. Vasco lui dépêcha des émissaires pour le ramener. Il leur recommanda de ne pas user de menaces, mais au contraire de lui promettre sa protection.

1. Voir *Tour du Monde, Voyages dans l'Amérique centrale*, par Wyse, Lachambre, Reclus, etc.

Buchebuéa répond que, s'il s'est enfui, ce n'était point parce qu'il redoutait de mauvais traitements, mais par honte et par tristesse, attendu qu'il ne pouvait recevoir nos compatriotes avec les honneurs qu'ils méritaient, et n'était même pas en situation de leur fournir des vivres. En gage de soumission et d'amitié il nous envoyait volontiers plusieurs vases d'or, et demandait grâce pour le reste. On pense que ce malheureux chef voulait faire entendre qu'il a été dépouillé et traité avec orgueil et cruauté par quelque ennemi, son voisin. Les Espagnols quittent donc son territoire, la bouche ouverte à cause de la faim qu'ils ressentaient, et plus maigres que lorsqu'ils y étaient entrés.

Pendant la marche quelques indigènes nus se présentent sur le flanc de la colonne. Du haut d'une éminence, ils font des signes. Vasco ordonne une halte. On les attend. Les interprètes que les Espagnols avaient avec eux leur demandent ce qu'ils veulent. « Notre cacique Chiorisos, disent-ils, vous salue. Vous êtes des braves, des redresseurs de torts, vous châtiez les méchants; il le sait : aussi, bien qu'il ne vous connaisse que de réputation, il vous respecte et vous honore. Rien ne lui aurait autant plu que de vous avoir pour convives à sa résidence. Il aurait été fier de recevoir de tels hôtes; mais, puisqu'il n'a pas eu cette bonne fortune et que vous le laissez en arrière, il vous envoie en gage d'affection ces petits morceaux d'or. » Et ils présentent à Vasco, avec de courtois sourires, trente patènes d'or pur. Ils en donneront davantage, si quelque jour on vient les trouver. On le leur promet. Le peuple en Espagne appelle patènes[1] à la fois les boules de métal que l'on porte au cou et les ustensiles sacrés dont on couvre les calices quand on s'approche de l'autel. S'agissait-il de plats pour la table ou de boules, je l'ignore absolument. Je suppose pourtant que ce sont des plats à manger, puisqu'ils pesaient quatorze livres de huit onces. Ces indigènes font ensuite savoir qu'ils ont pour ennemi un cacique voisin, riche en or, qui chaque année vient les attaquer. « En sorte que, si vous voulez lui faire la guerre, sa chute vous

1. Patena est, en effet, le mot latin qui désigne la boule d'or ou d'argent que les jeunes patriciens portaient au cou jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

enrichira, et nous, qui sommes vos amis, vous nous délivrerez d'une angoisse de tous les jours. Rien ne sera plus facile, font-ils dire par les interprètes, si vous nous portez secours, et si nous vous servons de guides. » Vasco leur donne bon espoir, et les renvoie contents. En échange de leur cadeau, il leur donne quelques haches de fer, présent qu'ils estiment plus que des monceaux d'or.[1] Ils n'éprouvent pas, en effet, le besoin d'avoir de l'or, puisqu'ils n'ont pas de monnaies, cette source de tous les maux. Le possesseur d'une seule hache se croit plus riche que Crassus. Ces hommes nus croient que les haches peuvent servir à mille usages de la vie courante, tandis que l'or n'est cherché que pour la satisfaction de vains appétits, dont on peut fort bien se passer. Ils ne connaissent pas, en effet, les raffinements de notre gourmandise qui veut que l'on charge les buffets de vases d'or et d'argent variés. Ces indigènes n'ont ni tables, ni nappes, ni serviettes. De temps à autre les caciques peuvent bien orner leurs tables de petits vases d'or, mais leurs sujets prennent de la main droite un morceau de pain de maïs, de la main gauche un fragment de poisson grillé ou quelque fruit, et contentent leur faim. Rarement ils mangent des cannes à sucre. S'il leur faut essuyer leurs doigts salis par quelques mets, ils se servent en guise de linge[2] de la plante des pieds, ou de la peau de la cuisse, ou parfois de leurs testicules. Les indigènes d'Hispaniola n'agissent pas autrement. Il est vrai que souvent ils se plongent dans les fleuves, et se lavent tout le corps.

Les Espagnols chargés d'or, mais très affligés et pouvant à peine souffler à cause de la famine, continuent leur voyage. Ils arrivent sur le territoire du cacique Pocchorosa. Là, pendant trente jours, ils se gorgèrent, épuisés qu'ils étaient, de pain de maïs, qui ressemble au pain de panis milanais. Pocchorosa s'était enfui. Attiré par nos caresses et nos promesses, il revint. De part et d'autre on se fait des cadeaux. Vasco donne à Pocchorosa les présents habituels qui sont bien reçus, et Pocchorosa

1. Voir plus haut, p. 9.
2. On aura remarqué ces serviettes primitives.

offre à Vasco quinze livres d'or fondu et quelques esclaves. Quand on voulut repartir, on apprit qu'il fallait passer par le territoire d'un cacique nommé Tubanama. C'était le même chef que le fils de Comogre avait jadis présenté comme puissant et redoutable à tous ses voisins. La plupart des serviteurs de Comogre avaient été ses esclaves, pris à la guerre. Ils estimaient la puissance de Tubanama d'après leur propre puissance, ainsi que cela arrive d'ordinaire et ignoraient que tous ces caciques, si on les mettait aux prises avec nos soldats commandés par un chef brave et heureux, ne seraient pas plus redoutables que des cousins qui s'attaquent à un éléphant.

En effet, quand on s'approcha de Tubanama, on s'aperçut qu'il ne régnait pas sur les deux versants de la montagne, et qu'il n'était pas si riche en or que le prétendait le jeune Comogre. On s'occupa pourtant de le réduire. Pocchorosa était l'ennemi de Tubanama : aussi donna-t-il avec empressement à Vasco quelques conseils pour le vaincre. Vasco confie ses malades au cacique, et appelle à lui soixante compagnons, bien portants, et au cœur intrépide. Il leur dévoile ses projets. « Le cacique Tubanama, dit-il, s'est vanté à plusieurs reprises, et non sans emphase, d'être l'ennemi de Vasco et de ses compagnons. Il faut de toute nécessité passer par son territoire. Je suis d'avis qu'il convient de l'attaquer, tant qu'il n'est pas sur ses gardes. » Les compagnons de Vasco approuvent son projet, l'engagent à tenter l'entreprise et s'offrent à le suivre. Ils décident de faire d'une seule traite deux étapes, pour enlever à Tubanama le moyen de réunir ses soldats. Aussitôt résolu, aussitôt exécuté.

A la première veille de la nuit, les Espagnols et les gens de Pocchorosa envahissent ensemble la résidence de Tubanama. Ils le surprennent tout éperdu et ne s'attendant à rien. Il avait avec lui deux hommes soumis à ses caprices, et quatre-vingts femmes enlevées par violence et par outrage à divers caciques. Ses sujets et les caciques qui lui obéissaient étaient dispersés dans les villages d'alentour : car ils habitent des maisons éloignées et non pas rapprochées les unes des autres. Ils le font à cause de la violence des vents. Ils sont, en effet, exposés à de nombreux orages d'eau dus aux soudains changements de tem-

pérature et à l'influence des astres qui se combattent quand les jours et les nuits sont d'égale durée. Ils sont, en effet, nous l'avons dit ailleurs, très rapprochés de l'équateur. Leurs maisons sont en bois, couvertes et entourées de pailles, ou de tiges de maïs, ou d'herbes tenaces qu'on trouve dans le pays. A la résidence de Tubanama tenait une autre maison aussi grande que la précédente. Elles avaient toutes deux cent vingt pas de longueur et cinquante de largeur. Ces maisons étaient disposées pour abriter les levées de soldats quand Tubanama partait en guerre.

Le cacique est donc fait prisonnier, et on prend en même temps tout son entourage sardanapalesque. Quand il fut chargé de liens, les hommes de Pocchorosa et tous les caciques voisins l'accablèrent d'outrages, car Tubanama n'était pas moins détesté par les indigènes limitrophes que ce Pacra, dont nous avons parlé dans l'expédition à la mer australe. Vasco, qui dissimulait ses projets, menaçait lui aussi le prisonnier, mais au fond il ne lui voulait aucun mal. « Tu seras puni de tes crimes, tyran, disait-il. Tu t'es souvent vanté auprès des tiens de prendre par les cheveux tous les chrétiens, s'ils venaient ici, et de les noyer dans le fleuve voisin : c'est toi, malheureux, qui seras jeté et noyé dans ce fleuve. » En même temps il ordonne de saisir le prisonnier, mais il avait fait comprendre à ses compagnons qu'il lui pardonnait. Epouvanté, et persuadé que ces menaces étaient sérieuses, le malheureux Tubanama se jette aux genoux de Vasco et implore son pardon. Il affirme par serment qu'il n'a jamais tenu aucun de ces propos. Ce sont peut-être ses caciques, quand ils étaient ivres, qui ont ainsi parlé : car tous ces chefs ne savent pas se modérer, et il les accusait d'insolence dans leur langage. Leurs vins ne sont pas fabriqués avec du raisin (je l'ai déjà fait savoir à Votre Sainteté lorsque je commençai à cultiver ce petit champ), mais ils poussent à l'ivresse. Il se plaignait en pleurant de ses voisins qui avaient imaginé ces inventions pour le perdre, car ils étaient jaloux de lui, parce qu'il était plus puissant qu'eux.

Il promet d'apporter, si on lui pardonne, une grande quantité d'or. Fixant ses mains à sa poitrine il dit qu'il a toujours aimé

et redouté les Espagnols, parce qu'il a appris que leurs machanes, c'est-à-dire leurs épées, étaient plus tranchantes que les siennes, et qu'elles coupaient plus profondément tout ce qu'elles rencontraient. Puis regardant Vasco droit dans les yeux : « Qui donc, dit-il, à moins d'être fou, oserait lever la main contre ton épée, toi qui peux fendre un homme vivant, d'un seul coup, de la tête au nombril, et qui ne te prives pas de le faire ? Ne te laisse donc point persuader, ô le plus brave des vivants, que jamais de ma bouche soit sorti contre toi un semblable propos. » Il parle ainsi et ajoute bien d'autres paroles, sentant autour de son cou le nœud de la mort. Vasco fait semblant de se laisser toucher par ces pleurs et ces prières. Il lui répond d'un air calme, lui pardonne, et le fait mettre en liberté.

On apporte aussitôt des deux maisons trente livres à huit onces chacune d'or pur, sous forme de colliers de femmes. Trois jours après, les caciques dépendant de Tubanama envoient encore soixante livres d'or : c'était la rançon de leurs propos légers. Quand on lui demanda où il se procurait cet or, Tubanama répondit qu'on le trouvait dans des mines fort éloignées. Il laissait entendre qu'il avait été apporté à ses ancêtres par la voie du Comogre qui se jette dans la mer australe, mais les gens de Pocchorosa et ses autres ennemis disaient qu'il avait menti, et que son territoire produisait de l'or en abondance. Tubanama de son côté persistait à dire qu'il ne connaissait aucune mine d'or sur ses domaines. On avait bien, ajoutait-il, trouvé çà et là quelques petites pépites d'or, mais jamais personne ne s'était occupé de les ramasser, attendu qu'on ne pouvait le faire sans un travail long et considérable. Pendant ces discussions, Vasco fut rejoint par les hommes qu'il avait laissés derrière lui chez Pocchorosa. Ils arrivèrent le huitième jour des calendes de janvier, au dernier jour de l'année 1513. Les esclaves que leur avaient prêtés les caciques du midi avaient avec eux des instruments de mineurs qui pouvaient servir à la recherche de l'or. Le jour de la nativité de Notre Seigneur on le passa sans rien faire, mais le lendemain, jour de la fête du bienheureux Etienne, premier martyr, Vasco conduisit quelques mineurs sur un tertre peu éloigné de la résidence de Tubanama, parce que, prétendait-

il, à la couleur de la terre elle devait produire de l'or. On fit un trou d'une palme et demie, et de cette terre qu'on passa au crible on tira quelques grains d'or pas plus grands qu'une lentille. Vasco fit aussitôt enregistrer par un notaire et des témoins, afin d'assurer l'authenticité de la découverte, qu'il avait trouvé, pour employer son expression, un toman d'or. Le toman, d'après le langage des banquiers, contient douze grains. Vasco en déduit cette conséquence que la contrée est riche comme l'alléguaient les caciques voisins, mais il ne put jamais arracher cet aveu à Tubanama. Les uns disent que Tubanama ne faisait aucun cas d'un fragment d'or aussi peu important. Les autres prétendent qu'il s'est obstiné à nier que son pays fût riche en or, par crainte de voir quelque jour les Espagnols essayer de s'en emparer pour satisfaire leurs convoitises d'or. Le cacique ne prévoyait que trop bien l'avenir. Les Espagnols, en effet, ont résolu, pourvu que le roi y consente, de s'établir dans son pays et dans celui de Pocchorosa, et d'y fonder des villes nouvelles, soit pour servir d'asile, comme de riches auberges, à ceux qui se rendent à la mer australe, soit parce que les deux pays sont susceptibles de produire toutes les récoltes et tous les fruits.

Vasco, résolu à quitter ce pays, se fraye en passant une nouvelle route à travers une contrée dont la couleur et dont les cailloux semblaient lui indiquer la présence de l'or. Il fait donc creuser un trou un peu au-dessous de la surface de la terre, et trouve un peso, mais ne pesant pas plus d'un grain. J'ai déjà dit dans mes premiers livres adressés à Votre Sainteté qu'un peso valait un castillan d'or. Enchanté de ce résultat il promet à Tubanama monts et merveilles, pour que le cacique n'inquiète aucun des alliés des Espagnols qui sont dans le voisinage. Il l'engage à ramasser beaucoup d'or. On a prétendu qu'il avait enlevé toutes ses femmes au cacique et qu'il l'avait dépouillé pour brider son insolence. Tubanama lui confia de lui-même son fils, afin que, vivant au milieu de nous, il apprît notre langage, s'habituât à nos mœurs, et se convertît à notre religion. Cette éducation pourrait quelque jour servir à son père et lui concilier notre faveur.

Les immenses fatigues supportées par Vasco, les veilles, les

privations lui avaient alors donné une fièvre violente : aussi quand il quitta ce territoire, fut-il obligé de se faire porter sur les épaules des esclaves. Tous ceux qui étaient gravement malades furent également portés dans des hamacs,[1] c'est-à-dire dans des couvertures de coton. Ceux qui avaient encore quelques forces, mais dont les jambes étaient faibles furent soutenus sous les aisselles, et portés par les indigènes. On arriva enfin dans les états de notre ami Comogre, dont j'ai longuement parlé plus haut. Le vieillard était mort. Il avait été remplacé par celui de ses fils dont nous avons loué la sagesse. Il avait été baptisé et se nommait Charles. Le palais de ce Comogre est situé au pied d'une éminence bien cultivée, dans une plaine fertile, qui s'étend au midi sur une largeur de douze lieues. Les indigènes appellent cette plaine Savana.[2] Après la plaine se dressent de très hautes montagnes, celles qui servent de chaîne de partage entre les deux mers. C'est là, sur un penchant incliné, que prend sa source le fleuve Comogre.[3] Après avoir baigné cette plaine, il traverse un pays montagneux, récolte à travers les vallées tous les cours d'eau qui en sortent, et débouche dans l'océan méridional. Il est environ à une distance d'environ soixante-dix lieues à l'ouest du Darien. Poussant des cris de joie, Charles s'avance en hâte à notre rencontre ; il restaure les Espagnols en leur prodiguant des mets et des boissons suaves, et leur offre une hospitalité magnifique. De part et d'autre on se fait des cadeaux. Le cacique donne à Vasco vingt livres d'or travaillé, de huit onces la livre. Vasco de son côté le gratifie de présents qui lui sont tout aussi agréables : des haches et quelques instruments appro-

1. Le mot hamac est, en effet, d'origine américaine. Voir Léry, *Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, § VIII et *Voyage au Brésil*, XVIII. Cf. Rochefort, *Histoire morale des isles Antilles*, p. 435. « Pour tous meubles nos sauvages n'ont que des lits branlants qu'ils appellent amacs, qui sont de grandes couvertures de coton fort industrieusement tissues, qu'ils prennent par les bouts pour joindre ensemble les deux coins de la largeur. »

2. Encore un mot indigène qui a passé dans le langage courant. Cf. Gaffarel, *Etymologies américaines*, p. 32.

3. Le Comogre répond ou bien au rio Chagres, ou bien au rio Chepo, ou à tout autre fleuve de l'isthme. Impossible d'établir avec plus de précision l'identification.

priés à l'art du charpentier. Il donna encore à Charles, à cause de l'extrémité où il se trouvait réduit, un manteau et une chemise de lui. Charles, grâce à ces présents, se crut élevé au rang de héros parmi ses voisins. Vasco quitte enfin Comogre et tous les siens, non sans les avoir prévenus, s'ils veulent vivre tranquilles, de ne jamais se soustraire à la domination des rois de Castille. Il les engage aussi à donner tous leurs soins à ramasser pour le Tibo, c'est-à-dire pour le roi, une grande quantité d'or. C'est ainsi, ajoute-t-il, qu'ils pourront se protéger eux et leurs descendants contre les attaques de leurs ennemis, et qu'ils se procureront en abondance nos produits. Quand tout fut bien réglé, Vasco continua son chemin vers la résidence de Pancha. Il y rencontra quatre jeunes Espagnols envoyés du Darien pour le prévenir que des navires bien approvisionnés venaient d'arriver à Hispaniola. Vasco avait, en effet, promis qu'il repasserait par ce territoire, de n'importe quelle façon, en revenant de la mer méridionale. Il prend donc avec lui vingt de ses compagnons, ceux qui se portent le moins mal, et, à marches forcées, part pour le Darien. Ses autres compagnons avaient été laissés en arrière et devaient le rejoindre à pied.

Vasco a écrit qu'il était arrivé [1] au Darien le quatorzième jour des calendes de février de l'année 1514; mais sa lettre est datée du Darien le quatrième jour des nones de mars. Il n'avait pu l'expédier plus tôt, aucun navire n'étant disposé à repartir. Il annonce qu'il a envoyé là-bas deux navires pour rallier ceux qu'il avait laissés en arrière. Il se vante d'avoir livré plusieurs batailles mais sans avoir été jamais blessé, et sans avoir perdu dans l'action un seul de ses compagnons. Il n'y a pour ainsi dire aucune page de cette longue lettre, [2] qui ne soit pleine d'actions de grâces pour avoir échappé à tant de dangers et à tant de fatigues. Il n'a rien entrepris, il ne s'est jamais mis en marche sans avoir

1. D'après une autre version, il serait parvenu à Coyba, s'y embarqua le 14 janvier 1514, sur le brigantin, qu'il y avait laissé, et arriva le lendemain à Santa Maria de la Antigoa.

2. Cettre lettre n'a pas été conservée, ou retrouvée. Jamais perte ne fut plus regrettable. On aurait aimé à connaître sur le vif la première impression du Conquistador.

au préalable invoqué les puissances célestes et particulièrement la Vierge, mère de Dieu. C'était un farouche Goliath : il est devenu un Elisée. C'était un Antée : on dirait qu'il a été transformé en Hercule, dompteur de monstres. De téméraire il est devenu obéissant, et tout à fait digne des honneurs et de la bienveillance royale. Tels sont les événements que nous ont fait connaître sa lettre, celles des colons du Darien, et les rapports verbaux de ceux qui en sont revenus.

Peut-être désirez-vous connaître, très Saint-Père, mon sentiment exact sur tous ces événements : rien de plus simple. Tout doit être vrai, comme semble le prouver la façon toute militaire dont Vasco et les siens racontent leurs exploits. L'Espagne n'aura plus besoin de creuser la terre jusqu'a la région des mânes infernaux, ni de se frayer des chemins énormes, ni de fendre les montagnes à force de travail et en s'exposant à mille dangers pour arracher ses richesses à la terre. Elle en trouvera à la surface du sol, dans des trous creusés sans profondeur ; elle en trouvera sur la rive des fleuves desséchés par la chaleur : il suffira de passer légèrement la terre au crible. Quant aux perles, à la première recherche, on en ramassera. Jamais la vénérable antiquité n'obtint un tel bienfait de la nature, les cosmographes sont unanimes à le reconnaître, puisque jamais homme partant du monde connu ne pénétra dans ces régions ignorées. Il est vrai que les indigènes se contentent de rien, ou de peu, et ne sont pas hospitaliers. Il y a plus, nous l'avons surabondamment démontré, ils reçoivent mal ceux qui vont les trouver, et ce n'est qu'après avoir été battus qu'ils consentent à traiter. Les plus féroces sont ces nouveaux anthropophages qui se nourrissent de chair humaine, ces Caribes ou Cannibales, comme on les nomme. Ces rusés chasseurs d'hommes ne songent à aucune autre chose qu'à cette poursuite, et le temps qu'ils ne consacrent pas à cultiver les champs, il le passent à la guerre et à la chasse de l'homme. Ils attendent donc nos compatriotes, comme ils attendraient des sangliers ou des cerfs auxquels ils auraient tendu leurs pièges et leurs filets, et, dans l'espoir de cette proie désirée, se pourlèchent les lèvres. Se jugent-ils trop faibles pour engager la lutte, ils s'enfuient et disparaissent plus vite que le vent. Si l'action s'engage sur

l'eau, hommes et femmes nagent avec autant de facilité que s'ils vivaient toujours dans l'eau et cherchaient leurs moyens d'existence sous les flots.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ces immences espaces soient abandonnés comme inconnus ; mais la religion chrétienne, dont vous êtes le chef, étendra ses bras sur ces immensités. Comme je l'ai dit au début, Votre Sainteté appellera à elle ces myriades d'hommes, comme une poule couvre de ses ailes tous ses poussins.

Revenons maintenant au Veragua, découvert par Colomb, exploré sous de funestes auspices par Diego Nicuesa et aujourd'hui abandonné, et que toutes les autres provinces de cet énorme continent qui sont barbares et sauvages, soient ramenées peu à peu à la civilisation et à la véritable religion.

CHAPITRE QUATRIÈME

J'avais résolu, très Saint-Père, de m'arrêter ici ; mais je suis comme brûlé par un feu intérieur, qui m'engage à continuer mon récit. Le Veragua, je l'ai dit, fut découvert par Colomb. [1] Je croirais le voler, commettre à son égard un crime inexplicable, si je passais sous silence les maux qu'il a supportés, les traverses qu'il a subies et les dangers qu'il a courus dans ce voyage. Ce fut l'an de notre salut 1502, le sixième jour des ides de mai, qu'avec

1. La relation de ce quatrième voyage avait été composée par Colomb. Il avait envoyé de la Dominique aux rois catholiques son journal de bord, et l'avait expédié par quatre voies différentes. Il avait également écrit à l'ambassadeur de la République de Gênes, mais ces journaux de bord et cette lettre ont disparu. Il ne reste de lui qu'une seconde lettre, datée de la Jamaïque, 7 juillet 1503, et adressée au roi et à la reine. Elle est connue sous le nom de Lettera rarissima. Elle est complétée par deux lettres de Colomb à Escobar pour Ovando, et au père Gorricio, par la relation de Diego Porras, par le testament de Mendès, par les dépositions, lors du procès de 1513, de Diego Barranco, Juan de Noya ou Moya, Martin de Arrieran, Pedro de Ledesma, Juan de Quejo. Cf. Navarrete, I, 314, 329, 332 ; II, 277-296 ; III, 555-558.

une escadrille de quatre navires, [1] de cinquante à soixante tonneaux l'un dans l'autre, et montés par cent soixante-dix hommes, qu'il partit de Cadix. Une heureuse navigation le conduisit en cinq jours aux Canaries.

De là, il passa en dix-sept jours dans l'île de Dominique, la patrie des Caribes, puis en cinq jours de la Dominique à Hispaniola, en sorte qu'en vingt-six jours, poussé par des vents et par les courants favorables d'orient en occident, il fit la traversée entre l'Espagne et Hispaniola: or, la distance qui les sépare est, sur le rapport des matelots, de douze cents lieues. A Hispaniola [2] il s'arrêta quelque temps soit de plein gré, soit avec l'assentiment du vice-roi. Poussant droit à l'ouest, il laissa au nord sur sa droite les îles de Cuba et de la Jamaïque, et rencontra au sud de la Jamaïque une île que ses habitants nommaient la Guanassa.[3] Elle est toute verdoyante, et fertile plus qu'on ne saurait le croire. En longeant les rivages de cette île, il rencontra deux de ces barques creusées dans un tronc de bois, dont j'ai déjà parlé. Attachés au cou par des cordes, comme on le fait quand on remonte des fleuves, des esclaves nus les traînaient. Le chef de l'île avec sa femme et ses enfants, tous sans vêtements, se faisait porter dans ces barques. Lorsque les Espagnols descendirent à terre, les esclaves, sur l'ordre de leur maître, leur firent comprendre par gestes orgueilleux qu'ils eussent à lui obéir ; et, comme ils refusaient, ils recouraient aux menaces. Telle est leur simplicité qu'ils n'éprouvaient ni crainte, ni admiration à la vue de nos navires, de notre puissance, de notre nombre. Ils pensaient que les nôtres éprouveraient à l'égard de leur maître les mêmes sentiments de respect qu'eux-mêmes. Les Espagnols comprirent qu'ils avaient devant eux un marchand venant d'un

1. Les quatre navires se nommaient la *Capitane*, le *Saint-Jacques* de Palos, le *Galicien* et la *Biscaïenne*. Ils étaient commandés par Diego Tristan, Porras, Pierre de Torreros et Bartolomeo Fieschi.

2. L'amiral, en s'arrêtant à Hispaniola, violait ses instructions, mais le plus grand de ses navires était mauvais marcheur, et il espérait pouvoir l'échanger contre un des navires du vice-roi Ovando.

3. C'est l'île Guanaya ou Bonacia de la côte du Honduras.

autre pays.[1] Ils ont en effet des marchés. Leurs marchandises étaient des grelots en laiton, des rasoirs, des couteaux et des haches en pierre jaunâtre et diaphane emmanchés dans une sorte de bois brillant et résistant; des ustensiles, des vases de cuisine, des poteries fabriqués avec beaucoup d'art, soit avec du bois, soit avec cette même pierre brillante; surtout des couvertures et divers objets en coton tissés avec de brillantes couleurs. Les Espagnols s'emparèrent du maître, de sa famille et de tout ce qu'ils possédaient ; mais l'amiral ordonna bientôt après de leur rendre la liberté, et leur fit restituer la plus grande partie de leurs affaires, afin de se concilier leur bienveillance.

Ayant pris quelques renseignements sur la terre qui se prolongeait à l'ouest, Colomb se dirige droit à l'occident. A un peu plus de dix milles il découvre une vaste terre, que les indigènes nomment la Quiriquetana, mais qu'il appela le Ciamba. Il fait célébrer le saint sacrifice sur le rivage. Les indigènes étaient nombreux et sans vêtements. Doux et simples, ils venaient à nous sans crainte, pour nous admirer, et apportaient du pain fabriqué par eux et de l'eau fraiche. Quand ils avaient présenté leur cadeau, ils tournaient les talons, baissaient la tête, et se retiraient avec respect. A leurs cadeaux, l'amiral répondit par des cadeaux européens, à savoir des colliers de perles de verre, des miroirs, des aiguilles, des épingles et autres produits qui leur sont étrangers. Cette immense région se divise en deux parties : le Taïa et le Maïa. Toute cette terre est fertile, bien ombragée, et jouit d'une température délicieuse. Elle ne le cède à aucune autre contrée pour la richesse du sol. Le climat est tempéré ; on y trouve soit des montagnes, soit de larges plaines. Partout des arbres, de l'herbe. Printemps ou automne perpétuels. Toute l'année les arbres ont des feuilles et produisent des fruits. Beaucoup de chènaies et de pinèdes. Sept espèces de palmiers, dont les uns portent des dattes et les autres n'ont pas de fruits. Au milieu des arbres poussent d'eux-mêmes des sarments chargés de raisins mûrs. Mais ce sont des vignes sau-

1. Ces hommes étaient des Mexicains. Si Colomb, bien inspiré, les avait écoutés, il aurait dès lors découvert le Mexique.

vages. Aussi bien il y a là-bas une telle abondance de fruits suaves et utiles qu'on ne songe pas à cultiver les vignes. C'est avec le bois de certains palmiers que les indigènes fabriquent leurs machanes, c'est-à-dire leurs épées, et les traits qu'ils lancent. On trouve dans ce pays beaucoup de coton, ainsi que des myrobolans de diverses espèces, ceux que les médecins nomment des embliques et des chebules. Cette terre produit encore du maïs, du yucca, des ages et des patates, comme d'ailleurs tout le continent. Elle nourrit des lions, des tigres, des cerfs, des chevreuils, et autres animaux semblables. Quant aux oiseaux, ils engraissent ceux dont nous avons parlé, et qui ressemblent à des paons femelles pour la couleur, la grandeur, le goût et la saveur. Les Espagnols ont raconté que les indigènes des deux sexes sont de haute taille et de belles proportions. Ils se couvrent les parties honteuses de bandelettes de coton tissées en diverses couleurs. En guise d'ornement ils se teignent en noir et en rouge avec le suc de certains fruits, qu'ils réservent à cet usage dans leurs jardins. C'est ainsi que se comportaient les Agathyrses. Les uns se teignent tout le corps, les autres seulement une partie. D'ordinaire ils se dessinent sur le corps des fleurs, des roses ou des nœuds entrelacés à la fantaisie d'un chacun. Le langage ne ressemble en rien à celui des insulaires voisins. Les eaux étaient torrentueuses et coulaient vers l'occident. Colomb résolut néanmoins de reconnaître cette terre dans la direction de l'orient.[1] Il pensait au Paria, à la bouche du Dragon et autres pays déjà découverts à l'orient, et croyait qu'ils se reliaient à la terre qu'il avait devant lui. En quoi il ne se trompait pas.

L'amiral quitta donc le Quiriquetana le treizième jour des calendes de septembre. A une trentaine de lieues il rencontra un fleuve et puisa dans la mer de l'eau encore douce en dehors de son embouchure. Il n'y avait sur le littoral, ni écueils, ni roches, et partout le fond convenait pour jeter l'ancre, mais le courant contraire de l'océan avait une telle impétuosité que l'amiral en quarante jours s'avança à grand peine de soixante-dix lieues. Il

1. Colomb longeait alors la côte des Mosquitos.

ne pouvait marcher qu'en louvoyant et en virant de bord à chaque instant. De temps à autre, lorsque le soir il voulait s'approcher de la terre pour ne pas naufrager, au milieu des ténèbres de la nuit, sur cette côte inconnue, il était repoussé et rejeté en arrière. Il rapporte que, dans un intervalle de huit lieues, il découvrît trois grands fleuves, aux eaux claires, surles rives desquels poussaient des cannes plus grosses que la cuisse d'un homme. Ils étaient très poissonneux, et abondaient en grosses tortues. Partout on signalait des multitudes de crocodiles qui, sur les immenses plages, buvaient le soleil en ouvrant d'énormes gueules. Il y avait bien d'autres animaux dont l'amiral n'a pas donné les noms. L'aspect de cette terre est très varié, rapporte-t-il. Tantôt elle est rocheuse et se hérisse en promontoires aigus et en roches déchirées. Tantôt la fertilité du sol n'est dépassée par celle d'aucun autre pays. De rivage à rivage diffèrent les noms des chefs et des principaux citoyens. On les nomme ici caciques, comme nous l'avons déjà dit, là Quebi, plus loin Tiba. Les principaux indigènes sont tantôt des Sacchus, tantôt des Jura. Celui qui s'est bien montré en combattant les ennemis et dont la figure est ornée de cicatrices, ils le nomment Cupra et le tiennent pour un héros. Le peuple est appelé chyvis, un homme, home. Quand ils veulent dire : voilà pour toi, homme, ils parlent ainsi : hoppa home.

Un autre fleuve se présenta ; il pouvait recevoir de grands vaisseaux. A son embouchure étaient quatre îles, petites, mais couvertes de fleurs et d'arbres. Colomb les appela les Quatre Temps. Treize lieues plus loin, poussant toujours vers l'orient, malgré les courants contraires, il rencontra douze petites îles. [1] Comme elles produisaient une espèce de fruits, qui ressemblaient à nos limons, il les nomma îles des Limons. A douze lieues de là et toujours dans la même direction, il trouva un grand port, qui pénétrait à une profondeur de trois lieues dans l'intérieur des terres, et qui était un peu moins large ; un grand fleuve [2] s'y jetait : c'est là que se perdit plus tard Nicuesa, alors qu'il

1. Sans doute les îles Limonares, sur la côte des Mosquitos.
2. Probablement la rivière du Désastre.

était à la recherche du Veragua. Nous l'avons déjà raconté. C'est pour cela que des explorateurs plus récents l'ont nommé fleuve des Perdus. Continuant sa course contre les courants de la mer, l'amiral découvrait des montagnes variées, des vallées, des fleuves et des ports. Des effluves suaves s'en dégageaient qui récréaient la nature. Colomb dit qu'aucun de ses hommes ne tomba malade jusqu'à ce qu'il fût arrivé à une région que les indigènes nomment Quicuri.[1] C'est celle qui se termine en pointe, et où l'on trouve le port de Cariai. L'amiral l'appela Myrobolan, parce que ces arbres y poussent spontanément. Au port de Cariai se présentèrent environ deux cents indigènes, armés chacun de trois à quatre traits. Ils sont doux pourtant et hospitaliers, mais ne savaient quelle était cette race inconnue, et se tenaient prêts à la recevoir. Ils demandent une entrevue. On leur fait des signes de paix. Ils vont trouver les nôtres en nageant, proposent des échanges, et demandent à entrer en relation d'affaires. L'amiral ordonne, pour se concilier leur bienveillance, de leur distribuer quelques-unes de nos marchandises, mais à titre gratuit. Ils refusent par signes d'accepter, car on ne pouvait comprendre aucune de leurs paroles. Ils soupçonnaient les nôtres de leur tendre un piège en leur faisant des présents et en refusant de recevoir leurs cadeaux.[2] Tout ce que nous leur avions donné, ils le laissèrent sur le rivage. Telle est la courtoisie de ces gens de Cariai, telle est leur bonté d'âme qu'ils aimaient mieux donner que recevoir. Ils envoyèrent à nos hommes deux jeunes filles, deux vierges, d'une beauté remarquable, et leur firent entendre qu'ils pouvaient les emmener. Ces jeunes filles, comme d'ailleurs les autres femmes, étaient couvertes jusqu'à la ceinture de bandelettes de coton. Telle est, en effet, la coutume des femmes de

1. Colomb arriva le 25 septembre, et s'arrêta entre la petite île de la Huerta (Quiribiri) et le continent, en face du village Cariani.

2. Les indigènes eurent peur des Castillans quand ils comprirent que le notaire de l'escadre rédigeait le procès-verbal de la prise de possession du-pays. Colomb, de son côté, les voyant revenir avec précaution, jetant en l'air une poudre odorante, dont ils poussaient la fumée devant eux, appréhendait quelque sorcellerie. Il écrivit plus tard que ces indigènes étaient de grands enchanteurs. Son grandes fechiceros y muy medrosos.

Cariai. Les hommes, au contraire, vont tout nus. Les femmes coupent leurs cheveux, ou les laissent pousser par derrière, mais se rasent le front, les réunissent par des bandeaux de couleur blanche et les enroulent autour de la tête ainsi que font nos jeunes filles. L'amiral les fit vêtir, leur donna des cadeaux, entre autres un bonnet en laine rouge pour leur père, et les congédia. Mais on retrouva tous ces objets sur le rivage, parce que nous avions encore repoussé leurs cadeaux. Deux hommes pourtant, mais de leur plein gré, partirent avec Colomb, pour apprendre notre langue et pour enseigner la leur.

La marée se fait peu sentir sur cette côte. On le comprit en voyant des arbres plantés en terre non loin du rivage et des berges des fleuves. Tous ceux qui ont visité ces parages sont d'accord sur ce point. Le flux et le reflux sont à peine sensibles, et ne recouvrent qu'une partie du rivage sur le continent et même sur toutes les îles. En vue de la terre, et dans la mer même, raconte Colomb, poussent des arbres [1] qui courbent leurs branches vers la mer, une fois qu'ils se sont élevés au-dessus de l'eau. Des rejetons s'y appliquent, comme des boutures de vigne qui, plantées dans la terre, forment des racines, et deviennent à leur tour des arbres de même espèce toujours verts. Pline a parlé de ces arbres dans le deuxième livre de son Histoire naturelle, mais ces arbres poussent sur un sol aride et non pas dans la mer. On trouve dans la Cariai les mêmes animaux que ceux que nous avons décrits. Il en est un pourtant d'une nature toute différente. Il ressemble à un grand singe, mais il est pourvu d'une queue plus longue et plus forte. Suspendu par la queue et prenant son élan, en se roulant sur lui-même trois ou quatre fois, il saute d'arbre en arbre comme s'il volait. Un de nos archers en perça un de sa flèche. [2] Le singe blessé se jeta à terre et plein de fureur attaqua celui qui l'avait blessé. Le chasseur se défendit avec son épée, coupa un bras du singe, et le prit mal-

1. Ce sont les palétuviers.

2. D'après la version italienne, par Costanzo Baynera de Brescia, de la lettera rarissima, ce serait Colomb lui-même qui aurait blessé l'animal, sans doute un alouate, le Simia Seniculus de Linné. Quant au sanglier, c'est probablement un pecari, animal qu'on ne trouve qu'en Amérique.

gré ses efforts désespérés. Conduit à bord, il s'apprivoisa un peu au contact des hommes. Pendant qu'on le gardait enchaîné, d'autres chasseurs amenèrent des marais du littoral un sanglier. Le désir de manger de la chair fraîche les poussait, en effet, à travers les forêts. On montra au singe le sanglier qui de son côté était furieux. Les deux animaux hérissent leur poil; le singe hors de lui saute sur le sanglier, l'entoure de sa queue, et avec le bras que lui avait laissé le chasseur, son vainqueur, prend à la gorge et étouffe le sanglier. Tels sont les animaux féroces et autres semblables que nourrit cette terre. Les gens du Cariai enveloppent dans des feuilles d'arbres, et gardent, après les avoir desséchés sur des claies, les cadavres des grands et de leurs parents, mais pour le commun du peuple ce sont les forêts et les bois qui servent de sépulcres.

En sortant du Cariai [1] et à une vingtaine de lieues environ, les Espagnols découvrirent un golfe tellement large, qu'il avait, à ce qu'ils pensent, dix lieues de tour. Quatre petites îles fertiles, séparées l'une de l'autre par un petit intervalle, et jetées en avant de ce golfe en font un port sûr. C'est le port situé à l'extrême pointe et que nous avons appelé ailleurs, d'après les indigènes, Cerabaroa, mais c'est un seul des deux côtés du rivage qui porte ce nom, celui qu'on trouve à droite en entrant. A gauche, on le nomme Aburema. Le port est rempli d'îles nombreuses et fertiles. Le fond est excellent pour jeter l'ancre. On l'aperçoit à cause de la clarté des eaux. Les poissons sont très abondants. Les deux terres adjacentes sont égales aux meilleures par la fertilité du sol. Les Espagnols mirent la main sur deux indigènes. Ces derniers portent au cou des colliers d'or qu'ils nomment guanines. Ils sont délicatement travaillés en forme d'aigles, de lions ou d'autres animaux de même espèce, mais on reconnut que cet or n'était pas bien pur. Les deux indigènes du Cariai, que nous avions emmenés, apprirent que ces deux régions du Cerabaroa et de l'Aburema étaient riches en or, et que leurs compatriotes y trouvaient par voie d'échange tout l'or dont ils se servaient

1. Colomb longeait alors le Costa Rica. Il relâcha dans la baie de Carnabaco, dite encore de l'amirauté ou de Carnabaco.

pour s'orner. Ils firent encore savoir que l'on trouvait l'or dans cinq villages du Cerabaroa et de l'Aburema, situés à l'intérieur des terres, mais pas très loin du littoral, car de toute antiquité ils entretiennent des relations commerciales avec les peuples de la région. Voici les noms de ces cinq villages : Chirara, Puren, Chitaza, Juréche, Atonnea. Tous les hommes de la province de Cerabaroa sont entièrement nus, mais ils se peignent le corps de diverses façons. Ils aiment à s'entourer la tête de guirlandes de fleurs, ou de bandeaux faits avec des griffes de lions et de tigres. Les femmes se couvrent les parties honteuses avec une étroite bande de coton.

Quittant ce port et suivant le même rivage, les Espagnols trouvèrent à une distance de dix-huit lieues, sur la rive d'un fleuve qu'ils venaient de découvrir, trois cents hommes nus, qui poussaient des cris, nous menaçaient, et crachaient sur nous soit de l'eau qu'ils prenaient dans la bouche, soit des herbes du littoral. Jetant leurs javelots, brandissant leurs lances et leurs machanes (nous avons dit que c'étaient des épées en bois) ils s'efforçaient d'écarter nos hommes du rivage. Ils étaient peints de différentes façons, les uns sur tout le corps à l'exception de la figure, les autres seulement sur une partie. Ils faisaient entendre qu'ils ne voulaient avec les Espagnols ni paix, ni relations commerciales. L'amiral ordonne de tirer contre eux quelques coups de canon, mais de façon à ne tuer personne, car il se montra toujours résolu à employer les voies pacifiques avec ces nations nouvelles. Effrayés par le fracas du boulet lancé par la bombarde, les indigènes tombent à terre. Ils implorent la paix. Des relations commerciales s'établissent. En échange de leurs guanines d'or, ils obtiennent des perles de verre et autres bagatelles semblables. Ces indigènes ont des tambours et des trompettes marines, dont ils se servent en guerre au moment du combat, pour exciter les courages. Sur cette partie du littoral,[1] on trouve les fleuves Acateba, Quareba, Zobroba, Aiaguitin, Vrida, Duribba, Veragua.

1. L'amiral longeait alors la côte de Veragua. Le 11 octobre il jetait l'ancre à l'embouchure de la Cateba. Le 18 il arrivait en vue d'un village indigène, Cubiga.

Partout on ramasse de l'or. En guise de manteaux à capuchons, ils se servent contre la chaleur et contre la pluie de larges feuilles d'arbres.

L'amiral parcourut ensuite les rivages d'Ebetéré et d'Embigaar. Des fleuves, remarquables par l'abondance des eaux et le grand nombre des poissons, les arrosent. Ce sont le Zahoran et le Cubbigar. C'est là, après une cinquantaine de lieues, que l'on cesse de trouver beaucoup d'or. A une distance de trois lieues seulement se trouve ce rocher, que, nous l'avons déjà raconté dans la relation du malheureux voyage de Nicuesa, les nôtres ont appelé le Penon. D'après les indigènes le pays s'appelle Vibba. C'est encore dans ce trajet, à une distance d'environ six lieues, que Colomb découvrit le port qu'il nomma Beau. [1] Les indigènes donnent au pays le nom de Xaguaguara. Le pays est très peuplé, mais les indigènes sont nus. Le cacique de Xaguaguara se teint en noir et ses sujets en rouge. Aux narines du cacique et de sept de ses principaux serviteurs était suspendue une lame d'or, qui descendait jusqu'aux lèvres. Ils s'imaginent qu'il n'y a pas de plus bel ornement. Les hommes cachent leurs parties honteuses avec une coquille marine et les femmes avec une bandelette de coton. Dans les jardins pousse un fruit semblable à une pomme de pin. [2] Nous avons dit ailleurs qu'il provient d'une plante qui rappelle l'artichaut, mais le fruit n'est pas résistant, et il ne déparerait pas la table d'un roi. J'en ai longuement parlé ailleurs. Les indigènes donnent à l'arbrisseau qui le produit le nom d'Hibuero. De temps à autre on rencontrait des crocodiles. Lorsqu'ils s'enfuyaient ou plongeaient, ils laissaient derrière eux une odeur plus suave que le musc ou le castoreum. Les riverains du Nil m'ont raconté la même chose sur la femelle du crocodile, dont le ventre surtout exhale tous les parfums de l'Arabie.

A partir de ce point [3] l'amiral revint sur ses pas avec son

1. Porto Bello fut découvert le 2 novembre.

2. Il s'agit de l'ananas. D'après Acosta, liv. IV, « ce fruit a l'odeur excellente et est fort savoureux et délicieux au goût. Ils le mangent après l'avoir coupé en morceaux et laissé tremper quelque temps dans l'eau et le sel. » — Cf. Oviedo (VII, 14), qui consacre tout un chapitre aux perfections de l'ananas.

3. Colomb était arrivé au-delà de l'endroit déjà visité par Bastidas et d'au-

escadre. Il ne pouvait, en effet, plus longtemps soutenir la lutte contre les courants ; [1] en outre, de jour en jour ses navires pourrissaient, étaient transpercés par les pointes aiguës des vers engendrés par la chaleur des eaux dans ces parages qui sont situés presque sous l'équateur. Les négociants vénitiens appellent ces vers des bissa. Il en naît une quantité dans les deux ports d'Alexandrie [2] en Egypte. Si les navires restent longtemps sur leurs ancres, ils en compromettent la solidité. Ils sont longs d'une coudée, parfois davantage, et jamais plus gros que le petit doigt. Les matelots d'Espagne donnent à ce fléau le nom de broma. C'est donc parce qu'il redoutait les bromas et qu'il était las de lutter contre les courants, que l'amiral se laissa porter par l'océan dans la direction de l'ouest. Il entra dans le fleuve Hiebra, éloigné de deux lieues de Veragua, attendu qu'il reçoit plus aisément les grands navires ; mais c'est le Veragua, bien que moins important, qui donne son nom au pays, attendu que le maître de la région arrosée par les deux fleuves a sa résidence sur les rives du Veragua. [3] Racontons ce qui leur est ici arrivé d'heureux et de malheureux.

Colomb s'établit sur les rives de l'Hiebra, mais il envoya sur le Veragua son frère Barthélemy Colomb, l'adelantado d'Hispaniola, avec les chaloupes des vaisseaux et soixante-huit hommes. Le cacique du pays s'avança à la rencontre de l'adelantado, en descendant le fleuve sur ses canots. Il était nu mais sans armes.

tres navigateurs. Ayant relié son itinéraire aux leurs, il comprit que le détroit tant cherché n'existait pas, et que le but principal de l'expédition était manqué.

1. Pendant tout le mois de décembre, les Espagnols eurent à lutter contre d'affreuses tempêtes. Colomb a dit que « ojos nunca vieron la mar tan alta, fea y hecha spuma... alli me detenia en la mar fecha sangre, herbiendo como, caldera por gran fuego El cielo jamas fue visto tan espantoso. Un dia con la noche ardio como forno. » Le 13 décembre 1502, l'escadre fut surprise par une trombe et sauvée par miracle. Aussi l'amiral appela-t-il cette partie du littoral la Costa de las Contrastes. Cf. Fernand Colomb, § 94. — Herrera, *Décad.* I, liv. V, § 9.

2. Cf. Martyr, *De legatione Babylonica*.

3. Colomb nomma ce fleuve Béthleem. Il y arriva le 6 janvier 1503, après avoir été près d'un mois à faire les trente lieues qui séparent Puerto Bello de Veragua. Le Béthleem paraît correspondre à la Yebra.

Une nombreuse escorte l'accompagnait. A peine avait-on commencé à échanger quelques mots, que les serviteurs du cacique, [1] de crainte qu'il ne se fatiguât et oubliât la majesté royale en se tenant debout pour négocier, vont chercher une pierre sur la rive voisine, la lavent, la frottent avec soin, et la portent respectueusement à leur maître pour qu'il puisse s'asseoir. Une fois assis, le cacique parut faire entendre par signes aux Espagnols qu'il leur permettait de parcourir les fleuves de son territoire. Le six des ides de février l'adelantado remonta à pied les rives du fleuve Veragua. Il avait laissé les chaloupes en arrière. Il rencontra le Duraba, un autre cours d'eau plus riche en or que l'Hiebra et le Veragua. D'ailleurs dans tous les fleuves de la région on récolte de l'or. Entre les racines des arbres qui tenaient aux rives, entre les rochers et les pierres laissées à sec par les torrents, partout où l'on creusait un trou d'une demi-palme, on trouvait de l'or mêlé à la terre qu'on retirait du trou. C'est pour cela que les Espagnols résolurent de tenter en ces lieux un établissement, mais les indigènes s'y opposèrent, car ils pressentaient leur ruine prochaine. Ils se rassemblent en armes, et poussant des cris horribles se précipitent contre nos hommes qui avaient commencé à bâtir des cabanes. Les Espagnols soutinrent avec peine le premier choc. Les indigènes commencèrent à combattre de loin en lançant des traits, puis ils se rapprochèrent et avec leurs épées de bois, leurs machanes, engagèrent un combat furieux. Chose étonnante, telle était leur colère qu'ils ne se laissaient effrayer ni par les arcs, ni par les arbalètes, ni même par le fracas des canons qu'on tirait des navires. Une première fois ils battirent en retraite, mais revinrent bientôt à la charge, plus acharnés et plus nombreux. Ils aimaient mieux mourir que de voir leur patrie occupée par ces étrangers. Ils les avaient reçus volontiers en qualité d'hôtes, mais ils les repoussaient comme habitants. Plus les nôtres résistaient, plus la multitude des assaillants augmentait. Ils dirigeaient leurs attaques

1. Ce cacique se nommait Quibian. Sur cette partie du voyage, il faut consulter l'intéressante et dramatique *Relacion hecha por Diego Mendez de alguns acontecimientos del ultimo viage del Amirante don Christobal Colon.*

tantôt en face, tantôt sur les flancs, le jour aussi bien que la nuit. Heureusement la flotte à l'ancre sur le rivage assurait par derrière leur sécurité. Ils renoncèrent donc à se maintenir dans cette contrée et regagnèrent leur point de départ.

Ce fut à grand peine qu'ils arrivèrent à la Jamaïque,[1] à cette île située au sud de Cuba et d'Hispaniola, dont elle est voisine. Leurs navires avaient été pour ainsi dire réduits à l'état de cribles par les bromas, pour me servir de ce mot espagnol. Peu s'en fallut qu'ils ne périssent en route.[2] A force de bras, en vidant les eaux de la mer qui pénétraient par de grandes fentes dans les navires, ils parvinrent à sauver leurs vies, et abordèrent épuisés de fatigue à la Jamaïque. Leurs navires sombrèrent. Ils furent bloqués, et, pendant dix mois, vécurent au pouvoir des Barbares, d'une existence plus malheureuse que celle d'Achéménide, dont parle Virgile. Ils furent obligés de se contenter des aliments que produisait la terre, et encore quand il convenait aux indigènes de leur en distribuer. Les haines mortelles, que se portent entre eux les caciques barbares, servirent aux Espagnols. Afin de les avoir pour alliés, les caciques, en effet, toutes les fois qu'ils entraient en campagne, donnaient du pain de racine à tous ces pauvres affamés. Mais qu'il est triste et misérable, très Saint-Père, de gagner ainsi son pain en le mendiant. Votre Sainteté doit bien s'en douter ; surtout lorsqu'on n'a à sa disposition ni vin, ni chair, ni diverses espèces de fromages, ni rien de ce à quoi sont habitués, dès l'enfance, des estomacs d'Européens.

Pressé par la nécessité, l'amiral résolut de tenter la fortune. Il voulut savoir ce que Dieu avait décidé de lui, et recourut à l'intermédiaire de son intendant Diego Mendez,[3] et de deux

1. Sur le séjour à la Jamaïque consulter l'ouvrage de F. Colomb, la relation de Mendez et son testament olographe fait à Valladolid le 15 juin 1536.

2. Le voyage de retour se fit avec de grandes difficultés. Les Espagnols quittèrent le continent à la fin d'avril. Le 10 mai ils étaient en vue des deux îles Tortugas (les Caïmans), le 30 mai au milieu des jardins de la Reine, et ils s'arrêtèrent près de l'une des Cayes. Le 29 juin, Colomb jetait l'ancre à Puerto Bono, puis à San Gloria, et à la Jamaïque, et était forcé d'échouer son navire.

3. En mémoire des services rendus par Mendez, le roi Ferdinand lui permit

insulaires de la Jamaïque, qui connaissaient à fond ces parages. Mendez monte en canot, bien que la mer fût déjà agitée. D'écueil en écueil, de rocher en rocher, ballotté par les vagues à cause de l'exiguité et de la forme de son esquif, Diego parvient néanmoins à l'extrémité d'Hispaniola, éloignée de quarante lieues de la Jamaïque. Comptant sur les récompenses que l'amiral leur a promises, les deux insulaires reviennent joyeux. Quant à Mendez, il se dirige à pied vers Saint-Domingue, capitale de l'île. Il nolise deux bâtiments et va trouver son maître. Tous ensemble, mais privés de forces, et exténués par le besoin, retournent à Hispaniola. [1] Je n'ai pas su ce qui depuis leur était arrivé: mais revenons aux généralités.

Toutes les régions parcourues par Colomb sont, d'après ses lettres, et d'après les relations de tous ses compagnons, couvertes toute l'année d'arbres verts et feuillus, elles sont ombragées, et, ce qui vaut mieux, salubres. Aucun homme de son équipage ne fut jamais malade, et n'eut à supporter ni les rigueurs du froid, ni les chaleurs de l'été dans l'espace de cinquante lieues qui s'étend du grand port de Ceraboro jusqu'aux fleuves Hiebra et Veragua. Les peuples de Ceraboro et tous ceux qui habitent entre l'Hiebra et le Veragua ne s'occupent de la recherche de l'or qu'à des époques déterminées. Ils s'entendent aussi bien à cette besogne, que chez nous les ouvriers occupés aux mines d'argent et de fer. Ils savent par une longue expérience, à l'apparence d'un torrent dont ils ont détourné les eaux, à la couleur de la terre et à d'autres indices de ce genre, quels sont les gisements les plus riches en or. Ils croient, d'après les traditions de leurs ancêtres, qu'une divinité réside dans l'or, aussi se garden-

de porter un canot dans ses armes. Colomb lui promit de le faire nommer alguazil en chef à Hispaniola, mais cette promesse ne fut jamais tenue. Mendez mourut dans la misère. Voir son testament, conservé dans les archives de la maison de Veragua, et reproduit par Navarrete.

1. Ce fut seulement le 28 juin que Colomb et ses compagnons montèrent sur les navires qu'Ovando, le gouverneur d'Hispaniola, leur avait enfin envoyés. Le 5 août il jetait l'ancre sur la côte d'Hispaniola, à la petite île de Beata. Le 18 août il arrivait à Saint-Domingue. Il en repartait le 12 septembre, et, à travers une suite de tempêtes formidables, arrivait enfin à San Lucar le 7 novembre. De là il se rendit à Séville.

ils d'entreprendre la recherche de l'or, sans être purifiés. Ils s'abstiennent des plaisirs charnels et de tout autre plaisir, mangent et boivent le moins qu'ils peuvent, tout le temps que dure la recherche de l'or. Ils pensent que les hommes n'ont, ainsi que les animaux, qu'à vivre et qu'à mourir, aussi n'ont-ils aucune religion. Pourtant ils honorent le soleil, et, quand il se lève au-dessus de l'horizon, le saluent avec respect.

Parlons maintenant des montagnes[1] et de l'aspect que présente le continent. Sur tout le littoral on voit se dresser au loin, dans le midi, de hautes montagnes qui s'allongent en une chaine coutinue de l'est à l'ouest. Nous pensons que cette chaîne sépare les deux mers, dont nous avons longuement parlé ailleurs, et qu'elle forme une barrière qui les empêche de mêler leurs flots. C'est ainsi que l'Italie sépare la mer Tyrrhénienne de la mer Adriatique. Quel que soit leur point de départ, depuis le cap Saint-Augustin qui appartient aux Portugais et est tourné vers l'Atlas, jusqu'à l'Uraba et au port de Ceraboro, et jusqu'aux autres terres occidentales découvertes en ce jour, dans tout le trajet, de près comme de loin, les navigateurs voient se dresser des montagnes. Elles sont tantôt à pente douce, tantôt très élevées, âpres et rocheuses ou bien couvertes d'arbres, d'herbes et bonnes à la culture. C'est ce qui arrive dans le Taurus, et sur les versants de notre Apennin, et aussi dans d'autres montagnes analogues. Là-bas comme ailleurs, de belles vallées séparent les faîtes des montagnes. La partie de la chaîne qui sert de limites au Veragua dépasse, à ce que l'on croit, les nuages par ses cimes. On les aperçoit très rarement, à cause de l'épaisseur presque continuelle des brouillards et des nuages.

L'amiral, le premier explorateur de la région, croit que ces sommets s'élèvent jusqu'à la hauteur de quarante milles. Dans le même pays, dit-il, et au pied de la chaîne est ouvert un chemin qui conduit à la mer australe. Il compare cette situation à celle de Venise par rapport à Gênes, ou à Janua, comme le disent ses habitants qui se vantent d'avoir Janus comme fon-

1. Il s'agit de la Cordillère qui couvre de ses contreforts tout l'isthme central américain.

dateur. L'amiral croit que le continent s'étend à l'ouest, et que c'est là que commence la masse principale des terres. C'est ainsi que nous voyons, après la jambe que forme l'Italie, s'étendre à partir de nos Alpes, le pays des Gaulois, des Germains et des Pannoniens, jusqu'à celui des Sarmates et des Scythes, jusqu'aux monts Riphées et à l'océan Glacial, sans parler de la Thrace et de la Grèce entière, et de toutes les contrées bornées au midi par le cap Malée et l'Hellespont, au nord par le Pont Euxin et le Palus Méotide. L'amiral croit qu'à gauche et dans la direction de l'occident ce continent se continue par l'Inde Gangétique, et qu'à droite et dans la direction du nord il se prolonge jusqu'à l'océan Glacial et au pôle Arctique au-délà du pays des Hyperboréens ; de telle sorte que les deux mers, je veux dire cette mer australe et notre océan, se rapprochent aux angles de ce continent. Il ne pense pas que les eaux le baignent de tous les côtés, comme notre Europe dont l'Hellespont, le Tanaïs, l'océan Glacial, la mer d'Espagne et l'Atlantique entourent les côtés. A mon sens la violence des courants de l'océan dans la direction de l'ouest empêche ce continent d'être isolé, et je crois, comme je l'ai dit plus haut, qu'il se relie aux terres septentrionales. Nous avons assez parlé de longitude, très Saint-Père. Voyons quelles sont les théories relatives à la latitude.

Nous avons dit qu'une faible distance séparait l'océan austral et notre océan Atlantique. L'expérience l'a démontré, lors du voyage entrepris par Vasco Nunez et par ses compagnons. De même que nos Alpes d'Europe ici se resserrent et là s'étalent sur de grands espaces, ainsi, par un dessein analogue de la nature, ce nouveau continent tantôt se prolonge et s'étend au loin, tantôt se rapproche par des vallées que de part et d'autre se creuse la mer, et se rétrécit par de faibles distances. Par exemple dans l'Uraba et le Veragua, il n'y a entre les deux océans que de médiocres intervalles ; au contraire dans la région que baigne le Maragnon s'étendent d'énormes espaces : si toutefois le Maragnon est un fleuve et non pas une mer. Je penche néanmoins pour la première hypothèse, puisque ses eaux sont douces. Ce ne sont pas, en effet, dans d'étroits réservoirs que peuvent s'amasser des torrents assez considérables pour alimenter

une telle quantité d'eau. Il en est de même pour le grand fleuve Dobaïba, qui, au fond du golfe d'Uraba, se jette dans la mer par une embouchure de trois milles de largeur et de quarante ou cinquantes aunes de profondeur. Il faut bien supposer une large terre qui, du haut des montagnes de Dobaïba,[1] épand ce fleuve non du midi mais de l'est. On prétend qu'il est formé par quatre cours d'eau qui tombent des montagnes de Dobaïba. Les Espagnols lui ont donné le nom de Saint-Jean. Il se jette dans le golfe comme le Nil, par sept bouches. Dans ce même pays de l'Uraba le continent se resserre parfois d'une façon étonnante ; on prétend qu'il n'a pas plus de quinze lieues de largeur, mais on ne peut le traverser, à cause des marais et des fondrières que l'on rencontre en chemin. C'est ce que les Espagnols nomment des tremelales, ou des trampales, ou bien encore des cenegales, des sumideros et des zahoudaderos.

Avant de nous avancer plus loin, il ne sera pas inutile de dire d'où ces montagnes tirent leur nom : Dobaïba, d'après les traditions indigènes, était une femme d'un grand esprit et de beaucoup de prudence, qui vivait autrefois. Elle était déjà fort respectée de son vivant. Morte, tous les indigènes de la contrée lui rendirent un culte. C'est elle qui a donné son nom au pays. C'est elle qui envoie la foudre et le tonnerre, et détruit les moissons quand elle est irritée, car ils s'imaginent, comme des enfants, que Dobaïba se met en colère, quand on néglige les sacrifices en son honneur. Ce sont des trompeurs, qui, sous le prétexte de religion, inculquent cette superstition aux malheureux indigènes. Ils espèrent ainsi augmenter le nombre des cadeaux qu'on porte aux autels de la déesse, et dont ils jouissent. Mais en voilà assez sur ce sujet.

On raconte que les marécages de cette partie resserrée du continent nourrissent en grand nombre des crocodiles, des dragons, des chauves-souris et des cousins, tous très redoutables. Quand on veut se diriger vers la mer australe, il faut se détourner du côté des montagnes et éviter le voisinage de ces marais. Certaines

1. Le Dobaïba paraît correspondre au Rio Magdalena, ou peut-être à l'Atrato.

personnes, prétendent qu'une vallée unique, partage en deux les montagnes qui regardent vers la mer australe, ce serait la vallée du fleuve, que les Espagnols ont nommé fleuve des Perdus, à cause de la catastrophe de Nicuesa et de ses compagnons. Il n'est pas très éloigné du Ceraboro, mais, comme les eaux de ce fleuve sont douces, je pense que ceux qui ont mis en avant cette théorie ont raconté des fables. Terminons le chapitre par ce dernier trait.

A droite et à gauche du Darien coulent une vingtaine de fleuves, dont les flots roulent de l'or. Nous reproduisons ce qu'on nous a raconté. Tous sont d'accord sur ce point. Quand on leur demande pourquoi ils ne rapportent pas de là-bas des quantités d'or plus considérables, ils répondent qu'on a besoin de mineurs et que tous ceux qui abordent au nouveau continent ne sont pas habitués à la fatigue. Aussi récolte-t-on beaucoup moins d'or que la richesse du sol ne permet d'en amasser. Il paraît même qu'on trouverait des pierres précieuses. Sans parler de ce que j'ai déjà rapporté au sujet du Cariaï et des environs de Sainte-Marthe, en voici une preuve nouvelle. Un certain André Moralès,[1] un pilote de ces mers, ami et compagnon de Juan de la Cosa, alors qu'il était de ce monde, eut entre les mains un diamant, qu'un jeune indigène du Paria dans le Cumana avait découvert. Il était de la plus grande rareté, et aussi long, comme ils l'ont écrit, que les deux articulations du doigt du milieu. Comme épaisseur, il était aussi gros que la première phalange du pouce, et, des deux côtés, se terminait en pointe. Il présentait huit facettes bien taillées. On l'avait frappé sur une enclume, mais il avait usé les barres et les limes et était resté intact. Ce jeune indigène du Cumana le portait suspendu au cou, et il le vendit à André Moralès, pour cinq perles de verre de couleurs vertes et glauques. La variété des couleurs l'avait séduit. Les Espagnols trouvèrent aussi des topazes sur la plage, mais, comme ils ne pensent qu'à l'or, ils ont négligé ces pierres précieuses. C'est l'or seul dont ils s'occupent, l'or qu'ils recherchent. Aussi bien la majeure partie des Espagnols méprisent ceux qui portent

1, Sur Moralès et Juan de la Cosa consulter Harrisse, *les Cabot*, p. 156, 283.

des bagues et des pierres précieuses;[1] ils regardent presque comme un déshonneur de se parer de pierres précieuses. Le peuple surtout. Quant aux nobles, parfois, pour une cérémonie de noces, ou dans une fête royale, ils aiment à étaler des pierreries sur des colliers d'or et brodent sur leurs costumes des perles mêlées à des diamants; mais ils s'abstiennent dans les autres circonstances. C'est être efféminé que de se parer ainsi, de même que d'exhaler les odeurs et les effluves des parfums d'Arabie. Ils croient adonné à de coupables passions, celui qu'ils rencontrent sentant le musc ou le castoreum. Un fruit cueilli à un arbre fait supposer que l'arbre porte des fruits. Un poisson pêché dans un fleuve, permet d'affirmer que ce fleuve nourrit des poissons. De même un fragment d'or et une seule pierre précieuse laissent croire que la terre où on les a trouvés produit de l'or et des pierres précieuses. Il faut bien le reconnaître. Nous avons déjà raconté ce que les compagnons de Pedro Arias et quelques-uns des fonctionnaires, ont trouvé au port de Sainte-Marthe, dans le pays de Cariaï, lorsqu'ils y ont pénétré avec toute l'escadre. Chaque jour augmentent, poussent, grandissent, mûrissent et sont récoltées des moissons plus belles que les précédentes. Les exploits de Saturne, d'Hercule, et des autres héros exaltés par l'antiquité sont réduits à rien. Si les travaux incessants des Espagnols aboutissent à de nouvelles découvertes, nous y prêterons attention. Que Votre Sainteté se porte bien, et me fasse savoir quel est son avis sur ces accroissements de son siège apostolique, afin de m'encourager dans mes travaux futurs.

1. Ce dédain des Espagnols pour les pierres précieuses n'a eu qu'un temps. Voir les portraits de Velasquez; tous ses personnages sont couverts de diamants ou de perles.

CHAPITRE CINQUIÈME

Tout ce qui, dans le monde sublunaire, donne le jour à quelque chose, très Saint-Père, ou bien ferme la source de la génération aussitôt après l'enfantement, ou bien se repose quelque temps. Il n'en est pas de même pour le nouveau continent. Chaque jour et sans relâche il crée et met au monde de nouveaux produits, et cette production continue fournit aux hommes d'une puissante imagination et amoureux de toutes les nouveautés une ample matière pour repaître leur curiosité. Pourquoi ce préambule, dira Votre Sainteté ? C'est que j'avais à peine fini de mettre en ordre et de rédiger ce qui était arrivé à Vasco Nunez Balboa et à ses compagnons dans leur exploration de l'océan austral, et j'avais envoyé ce récit à Votre Sainteté par Jean Ruffo de Forli, archevêque de Cosènza, et Galeazzo Butrigario, nonces apstoliques, et excitateurs de mon esprit endormi, lorsque arrivèrent de nouvelles lettres de Pedro Arias, dont, l'année précédente, nous avions annoncé le départ pour le nouveau continent avec une une escadre. Le général, les soldats et les navires sont arrivés à bon port. Ces lettres sont signées [1] par Jean Cabedo, nommé par Votre Sainteté, à la demande du roi catholique, évêque de la province du Darien, et en même temps que lui par trois des principaux fonctionnaires envoyés pour administrer ce gouvernement : Alonso de Ponte, Diego Marquès et Juan de Tavira. Que Votre Sainteté veuille donc accepter la relation de ce voyage.

La veille des ides d'avril de l'année 1514, Pedro Arias donna le signal du départ. Il mit à la voile à Saint-Lucar de Barrameda.

1. Ces lettres sont perdues, ou du moins n'ont pas encore été retrouvées. C'est par la lettre de Balboa au roi Ferdinand, en date du 15 octobre 1515, que l'on connaît le détail des premières expéditions de Pedro Arias.

place forte aux bouches du Bœtis, que les Espagnols nomment Guadalquivir. A partir du point où le Bœtis se jette dans l'océan jusqu'aux sept îles Canaries, il y a une distance d'à peu près quatre cent mille pas. Les uns pensent que ces îles correspondent aux Fortunées. Les autres sont d'un avis contraire. Voici les noms modernes de ces îles. Les deux premières que l'on rencontre sont Lanzelota et Fortaventura. Vient par derrière la grande Canarie. [1] Tenerife la suit. Gomera est au nord de Tenerife, et peu éloignée. Palma et l'île de Fer semblent former l'arrière-garde. C'est à Gomera qu'aborda Pedro Arias, le huitième jour après son départ. Sa flotte était de dix-sept vaisseaux, et il menait avec lui quinze cents hommes. On ne lui avait pourtant permis d'enrôler que quinze cents hommes, et encore il avait laissé en arrière plus de deux mille hommes, mécontents et affligés, qui demandaient à s'embarquer à leurs frais, telle était leur convoitise de l'or! tel était leur désir de voir les terres nouvelles! Pedro Arias s'arrêta seize jours à Gomera, pour y faire des provisions de bois et d'eau,et réparer ses navires que la tempête avait fracassés, particulièrement le vaisseau amiral qui avait perdu son gouvernail. L'archipel des Canaries est, en effet, un point de relâche fort commode pour ceux qui naviguent dans l'océan. Il partit des Canaries aux nones de mai, et ne vit plus la terre que le troisième jour des ides de juin : ce fut alors qu'il aborda une des îles des Cannibales, mangeurs de chair humaine, celle qu'on nomme la Dominique. Elle est éloignée de Gomera d'environ huit cents lieues. Il y passa quatre jours, et renouvela ses provisions d'eau et de bois. On ne découvrit ni un homme, ni une trace humaine : sur le rivage, beaucoup de crabes et de grands lézards. On passa ensuite le long de Matinina, de la Guadaloupe et de Marie Galante, dont j'ai longuement parlé dans ma première décade. Pedro Arias traversa aussi sur de longs espaces une mer remplie d'herbes. [2] Ni l'amiral

1. *Histoire des Canaries*, par Chil y Naranjo.

2. Il s'agit de la mer des Sargasses, déjà signalée par les anciens (Aristote, *Meteor.*, II, I, 14. — *De mirabilibus auscultationibus*, p. 106. — Théophraste, *Historia plantarum*, IV, 7. — Avienus, *Ora maritima*, V, 408).

Colomb, qui le premier découvrit ces îles et traversa cette mer couverte d'herbes, ni les Espagnols de Pedro Arias, ne peuvent expliquer l'existence de ces herbes. [1] Les uns pensent que dans ces parages la mer est bourbeuse et que les herbes qui poussent au fond s'élèvent à la surface : phénomène qu'on observe dans les lacs, et même dans les grands fleuves d'eau courante. D'autres croient que les herbes ne naissent pas dans cette mer, mais qu'elles ont été arrachées par la tempête à de nombreux écueils et qu'elles surnagent, mais on ne peut rien préciser, car on ne sait pas encore si elles se fixent à la proue des navires dont elles suivent la marche, ou bien si elles surnagent après avoir été arrachées. Je croirais volontiers qu'elles naissent dans ces parages, autrement les navires les ramasseraient dans leur marche, de même que les balais dans une maison amassent tous les débris, et seraient retardés dans leur course.

Le quatrième jour après le départ de la Dominique, le troisième jour des ides de mars, furent signalées des montagnes couvertes de neige. La mer est entraînée à l'occident par un courant [2] aussi rapide qu'un torrent qui se précipite de la montagne. Les Espagnols pourtant ne suivaient pas exactement la direction de l'occident, ils fléchissaient un peu vers le midi. J'espère pouvoir le démontrer par une des tables de la nouvelle cosmographie que j'ai formé le projet d'écrire, si Dieu me prête vie. De ces montagnes coule le Gaira, fleuve célèbre par le massacre des Espagnols lors du voyage, que j'ai raconté ailleurs, de Rodrigo Colmenares. Beaucoup d'autres fleuves arrosent cette côte. On remarque dans cette province, où se trouve la région de Caramaira, deux ports célèbres; le premier celui de Carthagène, le second celui de Sainte-Marthe. Ce sont les dénominations espagnoles. Un petit canton de la province est le Saturma des indigènes, Le port de Sainte-Marthe est très rapproché des montagnes neigeuses, il se trouve à vrai dire au pied de ces montagnes. Le port de Carthagène est à une cinquantaine de

1. Sur l'origine des Sargasses consulter Leps, *Bulletin de la société de géographie de Paris*, sept. 1865. — Gaffarel, *la Mer des Sargasses* (*Id.*, décembre 1872).

2. Les Espagnols, en effet, se trouvaient en plein Gulf Stream.

lieues plus loin à l'ouest. On écrit des merveilles sur le port de Sainte-Marthe. Ceux qui reviennent en racontent d'autres. Au nombre de ces derniers est Vespucci,[1] neveu d'Amerigo Vespucci de Florence, qui, en mourant, lui a légué sa science dans l'art de la navigation et dans la cosmographie. Ce jeune homme, en effet, a été envoyé par le roi comme pilote du vaisseau amiral, chargé de déterminer les positions astronomiques. La direction du gouvernail a été confiée au principal pilote Juan Serrano, un Castillan qui, souvent, avait parcouru ces régions,[2] J'ai souvent à ma table ce jeune Vespucci, non seulement parce qu'il est doué d'un vrai talent, mais aussi parce que, dans ses courses, il a noté tout ce qu'il observait. Voici, d'après les lettres de Pedro Arias et d'après les récits de Vespucci, ce qui est arrivé.

On croit que les indigènes sont de même race que les Caribes ou Cannibales. Aussi se montrent-ils fiers et cruels. Ils cherchent à repousser de leurs côtes, comme des ennemis, les Espagnols de passage, et les empêcher de débarquer, bien qu'ils le désirent. Ces barbares nus ont une telle force d'âme, un tel courage, qu'ils ont osé attaquer notre escadre réunie, et ont essayé de l'écarter du rivage. Ils entraient dans la mer jusqu'à la poitrine, comme des enragés, sans se laisser effrayer par le nombre et par la grandeur des vaisseaux, et, de là, lançaient contre nous toutes sortes de traits. Les nôtres, protégés par les bordages des navires et par les boucliers, supportaient leur attaque. Deux d'entre eux pourtant furent blessés et périrent. On se décida à tirer contre eux le canon. Les Barbares prirent aussitôt la fuite, effrayés par les détonations et par la violence des projectiles : ils croyaient que nous brandissions la foudre, car ils sont souvent exposés aux orages à cause de la nature de leur sol et du voisinage de hautes montagnes. Bien que les ennemis fussent dispersés et battus, on hésitait à descendre à terre ou à rester sur les vais-

1. Sur Vespucci, le neveu d'Amerigo, on peut consulter Harrisse, *les Cabot*, p. 122, 141, 169, 173, 283, 284, 334. Cosmographe de la Contractacion de Séville depuis le 24 juillet 1512, il fut appelé à succéder à Sébastien Cabot comme examinateur des pilotes, après le départ de ce dernier en 1526.

2. Cf. Harrisse, *les Cabot*, p. 283, 334.

seaux. On tint conseil et les avis furent partagés. La crainte retenait, mais le respect humain poussait à débarquer. On avait peur des flèches empoisonnées que les indigènes lancent avec beaucoup de sûreté. D'un autre côté, il paraissait honteux, indigne et infâme de passer sans débarquer avec une si grande escadre et tant de soldats. Ce fut le respect humain qui l'emporta. On poursuit les indigènes dispersés. Avec des barques légères on met pied à terre. D'après le rapport de Pedro Arias et le récit de Vespucci, le port a trois lieues de pourtour, il est sûr, les eaux sont tellement claires que, par un fond de vingt coudées, on peut compter les cailloux. Deux cours d'eau se jettent dans le port : mais ils ne peuvent recevoir de grands vaisseaux, seulement des canots indigènes. L'abondance, la variété et le bon goût des poissons, aussi bien d'eau douce que d'eau salée, est extraordinaire. On a découvert dans ce port de nombreux bateaux de pêche, c'est-à-dire des barques indigènes, et aussi beaucoup de filets fabriqués très ingénieusement avec des herbes résistantes, usées par le frottement, et tissés avec des cordes de coton filé. Les gens de Caramaira, de Ciriaï et de Saturma sont tous d'habiles pêcheurs. C'est en vendant leurs poissons aux peuples voisins de l'intérieur qu'ils se procurent les produits qui leur font défaut et qu'ils désirent.

Une fois que les barbares furent écartés du rivages, les Espagnols pénétrèrent dans leurs boios, c'est-à-dire dans leurs maisons. A plusieurs reprises les indigènes attaquent nos hommes d'un élan impétueux, et s'efforcent de les exterminer à coups de flèches empoisonnées. Leur rage augmenta, quand ils comprirent que leurs maisons allaient être envahies et dépouillées, surtout quand ils virent que les femmes et la plupart de leurs enfants étaient réduits en captivité. Les meubles de ces maisons étaient fabriqués en joncs qu'on récolte sur la côte, ou en herbes variées, qui ressemblent à des cordes de sparte. On y trouva des nattes tissées de diverses couleurs, et des tapisseries de coton sur lesquelles étaient représentés, avec beaucoup d'art et d'industrie, des lions, des aigles, des tigres, et autres images. Aux portes des maisons et des chambres, au seuil des cabanes étaient suspendues, en guise d'ornement, des coquilles d'escargot, retenues par

de minces cordelettes, pour que le vent les agitât plus facilement. Le bruit produit par ces coquilles entrechoquées les enchante. On m'a rapporté, de divers côtés, des choses surprenantes sur les indigènes. Gonzalès Fernando Oviedo, entre autres, un des fonctionnaires royaux, pourvu du titre de Veedor, se vanta d'avoir pénétré assez profondément dans le pays.[1] Il rencontra un fragment de saphir plus gros qu'un œuf de canne. Sur les collines qu'il parcourut avec une trentaine d'hommes, il prétend avoir vu des gangues d'émeraudes en grand nombre, des chalcédoines, des jaspes, et de gros morceaux d'ambre de montagne. Aux tapisseries tissées avec de l'or, que les Caribes, lorsqu'ils s'enfuirent, laissèrent dans leurs maisons, étaient attachées des pierres précieuses. Oviedo et ses compagnons affirment qu'ils les ont vues. Le pays produit encore des forêts de bois de teinture écarlate. Il est riche en or. On trouva partout sur la côte et sur les rives des cours d'eau des marcassites, qui attestent la présence de l'or. Oviedo raconte encore que dans une contrée qu'on nomme Zenu, située à quatre-vingt-dix milles à l'est du Darien, on se livre à un genre de négoce tout spécial. On trouve, en effet, dans les maisons des indigènes des cruches, des paniers de grandes dimensions, et des corbeilles adroitement fabriquées avec des feuilles d'arbre propres à cet usage. Ces récipients sont remplis de cigales, de grillons, de crabes, de limaçons, de sauterelles dévorant les récoltes, tous desséchés et salés. Quand on leur demanda à quel usage ils destinaient ces provisions, ils répondirent que c'était pour les vendre aux peuples de l'intérieur. C'est par l'échange de ces précieuses bestioles et des poissons salés qu'ils se procurent les produits étrangers qu'ils désirent. Les indigènes vivent disséminés. Leurs maisons ne se touchent pas. C'est une terre Élyséenne qu'habitent les gens du Caramaira : elle est bien plantée, fertile, elle ne souffre ni des rigueurs de de l'hiver ni des ardeurs de l'été. Le jour et la nuit y sont à peu prés d'égale longueur. Les Espagnols, après avoir mis en fuite les barbares, entrèrent dans une vallée large de deux lieues et longue de trois, qui se prolongeait jusqu'à des montagnes gazonnées

1. Oviedo, *Sumario de la natural historia de las Indias*, § LXXXII.

et remplies d'arbres. Au pied de ces montagnes débouchaient à droite et à gauche deux autres vallées arrosées chacune par un fleuve. L'un de ces fleuves est le Gaira. Ils n'ont pas donné de nom à l'autre. On trouva dans ces vallées des jardins cultivés, et des champs arrosés par des rigoles ingénieusement tracées. Ce n'est pas autrement que nos Milanais ou nos Toscans cultivent et arrosent leurs terres. Ces indigènes, de même que les autres, ont pour aliments ordinaires des ages, du yucca, du maïs, des patates et des fruits, ainsi que des poissons. Ils ne mangent que rarement de chair humaine, car ils ne mettent pas souvent la main sur des étrangers. Il est vrai que parfois ils prennent les armes et vont à la chasse sur des territoires voisins, mais ils ne se mangent pas entre eux. Voici pourtant qui est bien triste à entendre : ces immondes mangeurs d'hommes passent pour avoir tué des myriades de leurs semblables pour assouvir leurs passions. Nos compatriotes ont découvert mille îles dignes du paradis, mille régions Elyséennes que ces brigands ont dépeuplées. Aussi, bien qu'agréables et vraiment fortunées, étaient-elles désertes. Votre Sainteté jugera par un seul exemple de la perversité de cette race brutale. Nous avons dit que l'île de Saint-Jean [1] est voisine d'Hispaniola. C'est l'île que les indigènes appelaient Burichena. Or, on raconte que, de notre temps, plus de cinq mille insulaires ont éte enlevés de Burichena pour être mangés, et mangés par les habitants des îles voisines, celles qu'on nomme Sainte-Croix, Hayhay, la Guadaloupe et Queraqueira. Mais en voilà bien assez sur les appétits de ces êtres immondes !

Parlons un peu des racines [2] destinées à devenir les futurs aliments des chrétiens, et à remplacer le pain de froment, les raves et nos autres légumes. Nous avons déja dit plusieurs fois que le yucca était une racine avec laquelle on fabrique un pain très goûté des indigènes, soit des îles, soit du continent. Mais nous n'avons encore parlé ni de sa culture, ni de sa croissance, ni de ses variétés. Quand ils veulent planter du yucca, ils creu-

1. Saint-Jean est la Jamaïque de nos jours. Les insulaires des Antilles, surtout des petites Antilles, étaient les Caraïbes, en effet, presque tous anthropophages.

2. Cf. Oviedo, *Historia general*, et B. Cobo, ouv. cité.

sent la terre à la profondeur du genou et la relèvent en mottes carrées de neuf pieds. Ils enfoncent transversalement dans chacune de ces mottes une douzaine de racines de yucca d'une longueur de six pieds ou environ, de telle façon que toutes les pointes des racines se rencontrent à peu près au centre de la motte. De leurs points de rencontre et de leur extrémité même jaillissent de petites racines grandes comme un cheveu. Peu à peu elles grandissent au point, quand, elles sont mûres, d'être plus épaisses et plus longues qu'un bras et souvent qu'une cuisse humaine. En sorte que ces mottes de terre se convertissent peu à peu en une réunion de racines. Il faut, d'après leur rapport, au moins la moitié d'une année au yucca pour arriver à la maturité. Les indigènes racontent aussi que, si on le laisse plus longtemps en terre, par exemple deux ans, il s'améliore et sert à fabriquer du pain bien supérieur. Une fois arraché, des femmes le broient et l'écrasent sur des pierres disposées à cet usage, de même que chez nous on presse le fromage, ou bien elles l'enferment dans un sac confectionné avec des herbes ou avec des joncs cueillis dans les cours d'eau, mettent sur le sac une lourde pierre, et le suspendent un jour entier, afin que le jus en découle. Ce jus est dangereux, nous l'avons dit en nous occupant des insulaires, mais, si on le cuit, il devient salubre, de même que la partie séreuse de notre lait. Remarquons pourtant que ce jus, d'après ce que l'on rapporte, n'est pas mortel pour les indigènes qui habitent le continent. Il y a de nombreuses variétés de yucca, une entre autres plus suave et plus précieuse qui sert à préparer le pain des caciques. Aussi bien certaines variétés sont réservées aux nobles et certaines autres au peuple. Quand le yucca n'a plus de jus, on l'étend sur des tablettes de poterie, préparées pour cette usage, où on le cuit. C'est ainsi que chez nous on fait le fromage. Ce genre de pain est le plus usité. On le nomme cazabbi. On dit aussi, qu'il y a diverses espèces d'ages et de patates, mais les indigènes emploient les ages et les patates en guise de plats ou de fruits plutôt que pour faire du pain, de même que chez nous, nous mangeons les raves, Ies radis, les champignons, les navets, et d'autres aliments semblables. Les indigènes apprécient surtout les patates, bien préfé-

rables en effet aux champignons à cause de leur suavité et de leur peu de résistance, surtout quand on en rencontre de qualité supérieure. Assez parlé des racines, arrivons maintenant à un autre genre de pain.

Les indigènes ont encore une sorte de froment, presque semblable au millet, mais dont les grains sont plus gros. Ils le réduisent en farine et le pétrissent à la main avec des pierres, quand le yucca leur manque. On en fait du pain, mais plus grossier. On le sème trois fois par an, pourvu que la fertilité de la terre corresponde à l'égalité des saisons. J'en ai longuement parlé dans les chapitres précédents. A l'arrivée des Espagnols on cultivait toutes les racines et les grains de maïs, ainsi que beaucoup de variétés d'arbres fruitiers. Dans le Caramaira et le Saturma existaient des routes larges et droites : on pouvait croire qu'elles avaient été tracées au crayon rouge. On trouve chez eux des aiguières, des coupes à anse, des cruches, des jarres, des plats longs et des assiettes en poterie, ainsi que des amphores de diverses couleurs destinées à garder l'eau fraîche. Quand on leur ordonnait ou d'obéir au roi de Castille et de se convertir à notre religion, ou bien d'émigrer, les indigènes répondaient à coups de flèches empoisonnées. Les Espagnols en prirent quelques-uns auxquels ils rendirent tout de suite la liberté après leur avoir donné des vêtements. Ils en conduisirent d'autres aux navires, et étalèrent devant eux notre grandeur, pour qu'ils en fassent le récit à leurs compatriotes, puis ils les relâchèrent afin de se concilier leur bienveillance. Ils ont constaté dans tous les fleuves l'existence de l'or. Ils ont trouvé çà et là dans les maisons des indigènes des chairs fraîches de cerf ou de sanglier qu'ils ont mangées avec plaisir. Ces indigènes ont aussi de nombreux oiseaux, et ils en nourrissent chez eux soit pour les manger soit pour l'agrément. L'air est salubre. En voici la preuve : ils ont dormi en plein air pendant la nuit sur le bord des fleuves et personne n'a ressenti de lourdeur de tête, ou de douleurs malsaines.

De grosses pelotes de coton filé, des bouquets de plumes de diverses couleurs, dont ils se font des panaches, à la mode de nos cuirassiers, ou des manteaux de cérémonies, furent encore

trouvés par les Espagnols. Ce sont les élégances des indigènes. Grande quantité d'arcs et de flèches. Les cadavres des ancêtres tantôt sont brûlés et les ossements enfouis, tantôt gardés avec respect, et tout entiers, dans les boios, c'est-à-dire dans les maisons, et parfois ornés d'or et de pierreries. On s'aperçut que les ornements de poitrine et les autres colliers des indigènes, qu'ils nomment guanines, étaient fabriqués en laiton plutôt qu'en or et on conjectura qu'ils étaient en relations avec de rusés étrangers, qui leur apportaient ces guanines et leur vendaient, comme si c'était de l'or, du vil métal. D'ailleurs, les Espagnols ne connurent l'artifice que lorsqu'ils fondirent ces prétendus bijoux. Quelques architectes, qui s'étaient un peu éloignés du rivage, rencontrèrent des fragments de marbre blanc. Ils pensent que des étrangers ont autrefois débarqué, qui avaient taillé ce marbre dans les montagnes, et en avaient laissé ces débris dans la plaine. Ce fut là que les Espagnols apprirent que le fleuve Maragnon, [1] descend de montagnes couvertes de neiges et s'augmente dans son cours par le tribut de nombreux cours d'eau qu'il reçoit. S'il est si grand, c'est qu'il arrive de loin et ne se jette dans la mer qu'après avoir parcouru des régions bien pourvues d'eaux.

On donna enfin le signal de la retraite. Neuf cents hommes avaient été débarqués. Tous ensemble poussant des cris de joie, et gardant leurs rangs, reviennent chargés de butin, et tout brillants de panaches, de couronnes, de manteaux et de pèlerines en plumes, ornements militaires des indigènes. On lève l'ancre le seizième jour des calendes de juillet. Les navires, endommagés par de fréquentes tempêtes, avaient été réparés. Le vaisseau amiral avait surtout souffert, car il avait perdu son gouvernail. Nous l'avons déjà raconté. Ils prennent la haute mer pour arriver au port de Carthagène, et, d'après les instructions du roi, ravagent quelques îles, repaires de féroces Cannibales, qu'ils rencon-

1. On est étonné de rencontrer ici le fleuve Maragnon. C'est à peine s'il était alors découvert. D'ailleurs, dans la région décrite par Martyr, les grands fleuves sont l'Orénoque ou la Magdalena, mais nullement le Maragnon.

trent sur leur passage. La rapidité des courants trompa Juan Serrano, premier pilote du vaisseau amiral, et ses collègues: pourtant, ils se vantaient de bien connaître la nature de ces courants. En une seule nuit, et contrairement à l'attente générale, ils firent quarante lieues.

CHAPITRE SIXIÈME

Le moment est venu, très Saint-Père, d'un peu philosopher, et de laisser la cosmographie, pour rechercher les causes des secrets de la nature. Les mers dans ces parages s'écoulent vers l'occident, comme les torrents qui se précipitent de la montagne. Sur ce point, tous sont unanimes. Aussi suis-je fort incertain, lorsque je me demande où vont ces eaux qui, d'un mouvement circulaire et continu, se dirigent d'orient en occident, comme si elles fuyaient, et qui ne doivent jamais retourner à leur point de départ, et comment il se fait, que l'occident n'est pas pour autant comblé par ces eaux, ni l'orient vidé. S'il est vrai que ces eaux se dirigent vers le centre de la terre, ainsi que font tous les corps pesants, et que ce centre, comme l'affirment quelques-uns, se trouve à la ligne équinoxiale, quel est donc le réservoir central capable de recevoir une telle masse d'eaux, et quelle ne sera pas la circonférence remplie d'eau que l'on découvrira! Ceux qui ont exploré ces rivages ne présentent aucune explication vraisemblable. D'autres auteurs pensent qu'il existe un vaste détroit [1] au fond du golfe formé par ce vaste continent, que nous avons dit être huit fois plus grand que l'océan. Ce détroit se trouverait à l'ouest de l'île de Cuba. Il absorberait ces eaux enragées, et les renverrait à l'occident, pour qu'elles revinssent à notre orient. Quelques savants supposent que le golfe,

1. Colomb croyait à l'existence de ce détroit: c'est pour le trouver que, dans son quatrième voyage, il renonçât à longer la côte dans la direction du nord, ce qui l'aurait amené droit au Mexique, et suivit le littoral du Honduras et des Mosquitos.

formé par ce grand continent est une mer fermée, et que les côtes s'infléchissent vers le nord, derrière Cuba : de telle sorte que le continent s'étendrait jusqu'aux terres septentrionales qui sont baignées par la mer glaciale, sous le pôle, et que les côtes se suivraient sans discontinuité. Les eaux, arrêtées par la masse des terres, sont alors entraînées en cercle, comme on le voit dans les fleuves, où les rives opposées amènent des remous. [1] Mais cette théorie n'est pas d'accord avec les faits. Ceux, en effet, qui ont exploré les passages septentrionaux, et se sont ensuite dirigés à l'ouest affirment que les eaux sont toujours entraînées vers l'occident, non plus avec violence, mais d'un mouvement long et continu.

Parmi les explorateurs des régions glaciales, on cite un certain Sebastiani Gabotto, [2] d'origine vénitienne, mais conduit en Angleterre dès son enfance par ses parents. Tel est, en effet, l'usage des Vénitiens, qui, pour les besoins du commerce, sont les hôtes de l'univers entier. Il équipa à ses frais deux vaisseaux en Angleterre même, et se dirigea d'abord, avec trois cents hommes d'équipage, vers le nord, jusqu'à ce qu'il eût trouvé, en plein mois de juillet, d'énormes blocs de glace nageant sur la mer : le jour durait presque vingt-quatre heures, et comme la glace avait fondu, la terre était libre. Ainsi qu'il le raconte, il fut obligé de virer de bord et de prendre la direction de l'ouest, mais en appuyant au midi. Le rivage se recourbait jusqu'à la hauteur en longitude à peu près du détroit de Gibraltar. Cabot ne s'avança dans l'occident que lorsqu'il fut arrivé à peu près à la hauteur de Cuba qu'il trouva à sa gauche. En

1. Martyr se trompait. Il ne connaissait pas le Gulf Stream, et ne pouvait donner la théorie de ce mouvement giratoire qui entraine en demi-cercle les eaux de l'Atlantique.

2. Sur Sebastiani Gabotto on peut consulter Richard Bidle, *A memoire of S. Cabot with a review of the history of maritime discovery*, 1831. — Major, *The true date of the english discovery of the American continent under John and Sebastian Cabot*, 1870. — d'Avezac, *les Navigations terreneuviennes de Jean et Sébastien Cabot*, 1869. — Desimoni, *Intorno a Giovanni Caboto genovese scropitore del Labrador e di altre regione dell'alta America Settentrionale*, 1881. — L'ouvrage capital est celui d'Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot, leur origine et leurs voyages*, 1882.

longeant cette côte, qu'il a appelée côte des Bacallaos, il dit avoir reconnu les mêmes courants maritimes dans la direction de l'occident que les Castillans, lorsque, au midi, ils naviguent dans les régions qui leur appartiennent. Il est donc non seulement vraisemblable mais même nécessaire de conclure qu'entre ces continents jusqu'alors inconnus s'étendent de vastes ouvertures par lesquelles s'écoulent les eaux tombant d'orient en occident. Je pense que ces eaux roulent en cercle tout autour de la terre, d'après l'ordre de la divinité, et qu'elles ne sont pas vomies, puis absorbées par quelque Demogorgon haletant. C'est ce qui donnerait jusqu'à un certain point l'explication du flux et du reflux.

Gabotto appela ces terres, terres de Bacallaos,[1] parce que, dans les mers voisines, il trouva une multitude de poissons, semblables à des thons, que les indigènes désignaient sous ce nom. Ces poissons étaient si nombreux, qu'ils retardaient parfois la marche des navires. Les habitants de ces régions étaient couverts de fourrures; ils paraissaient dénués d'intelligence.[2] Gabotto rapporte qu'il y a dans le pays beaucoup d'ours, et que ces ours se nourrissent de poissons. Ces animaux plongent au milieu des bataillons épais des poissons, en saisissent un, s'attachent avec leurs griffes à ses écailles, le traînent à terre et le dévorent. Aussi ne sont-ils pas redoutables pour les hommes. Il prétend avoir vu en beaucoup d'endroits du laiton entre les mains des indigènes. Gabotto est un familier de ma maison. Je

1. Le nom de bacalhaos paraît être d'origine basque. Il a de bonne heure désigné les morues. La terre de Bacalhaos est ainsi nommée sur les plus anciennes cartes de l'Amérique. Voir Marcel, *Anciennes cartes américaines*.

2. Le voyage ainsi résumé par Martyr eut lieu en 1498. Un ami de Cabot, dont Ramusio a rapporté une conversation (Raccolta, t. I, p. 44) a également raconté ce voyage, mais ne donne aucun détail nouveau. Gomara, dans son *Histoire générale des Indes* (part I, Bacalaos) et Antonio Galvao, dans sa *Tratado que compos o nobre e notavel capitano*, ont aussi raconté cette expédition, mais ils se contredisent pour les dates. Le récit de Martyr reste le plus complet. Il est étonnant que les Anglais n'aient pas conservé une relation détaillée de cette belle entreprise. Elle a dû pourtant exister. Cabot a dû dresser la carte de ses découvertes, puisqu'elles sont indiquées dans la mappemonde de Juan de la Cosa, dressée en 1500.

l'ai quelquefois à ma table. Il a été appelé d'Angleterre [1] par notre roi catholique, après la mort de Henri, roi de ce pays. Il vit à la cour avec nous. Il attend chaque jour qu'on lui fournisse des vaisseaux, grâce auxquels il pourra enfin découvrir ce secret de la nature. [2] Je crois qu'il partira pour cette exploration au mois de mars de l'année prochaine 1516. Si Dieu me prête vie, Votre Sainteté saura par moi ce qui lui est arrivé. Il ne manque point de personnes en Espagne, qui affirment que Gabotto n'a pas découvert le premier la côte des Bacallaos : [3] ils ne lui concèdent que le mérite de s'être avancé un peu à l'ouest. Mais en voilà assez sur la question du détroit et de Gabotto. Revenons aux Espagnols.

Pedro Arias et les siens passèrent le long du port de Carthagène et des îles, [4] peuplées par les Caribes, qu'on nomme îles de Saint-Bernard. Ils laissèrent derrière eux, sans y aborder, tout le pays de Caramaira. Une tempête les jeta sur une île, [5] que nous avons ailleurs nommée l'île Forte : elle est éloignée d'environ cinquante lieues de l'entrée du golfe de l'Uraba. Dans cette île on trouva beaucoup de paniers, fabriqués avec des herbes marines, et remplis de sel : ils étaient dans les cabanes des insulaires. Cette île est, en effet, célèbre par ses salines. C'est en vendant du

1. Le prudent Henri VII Tudor, apprenant que les pays découverts par Cabot se trouvaient dans les limites assignées aux rois d'Espagne et de Portugal, a sans doute reculé devant la perspective d'une guerre, s'il voulait soutenir ses droits : mais Cabot avait entrepris à ses frais deux autres voyages, l'un en 1500 et l'autre en 1501. Il ne se décida à quitter l'Angleterre que parce que le roi parût avoir renoncé à ces lointaines expéditions.

2. Ce fut le 20 octobre 1516 que le roi Ferdinand, qui désirait connaître ce « secreto de la tierra nueva », se décida à nommer Sébastien Cabot capitaine de mer aux appointements de 50 000 maravédis. Il y ajouta le don d'une propriété en Andalousie. Sur le séjour de Cabot en Espagne consulter Harrisse, p. 109-130.

3. La côte des Bacalhaos avait, en effet, été découverte dès le X^e^ siècle par les Scandinaves, retrouvée au XIV^e^ par les Vénitiens et dès la fin du XV^e^ siècle fréquentée par les pêcheurs français, basques, bretons ou normands. Cf. Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique*. t. I, p. 291-356, 401 ; t. II, p. 302-316. — Harrisse, *les Cabot*, appendice.

4. Ces îles, situées dans le golfe de Monosquillo, ont gardé leur nom.

5. Sans doute l'île Zamba, entre Cartagena et Barranquilla.

sel que les insulaires se procurent ce qui leur manque. Un énorme pélican, plus grand qu'un vautour, et remarquable par les dimensions de son gosier, s'abattit sur le vaisseau amiral. C'est cet oiseau qui, d'après le témoignage de quelques écrivains, vivait jadis à l'état domestique dans les marais de Ravenne. Je ne sais s'il en est de même aujourd'hui. Ce pélican se laissa prendre facilement. On le porta de vaisseau en vaisseau, et il finit par mourir. On aperçut de loin, sur la côte, une troupe de vingt oiseaux semblables. Le vaisseau amiral était plus grand que les autres navires. Comme il avait été endommagé et n'était plus utile, on le laissa en arrière. Il rejoindrait l'escadre, quand la mer serait moins forte. Le onzième jour des calendes de juillet la flotte aborda au Darien : le vaisseau amiral arriva quatre jours plus tard, mais on l'avait déchargé. Les colons du Darien, sous la conduite de Vasco Nunez Balboa, dont nous avons ailleurs longuement parlé, s'avancèrent à la rencontre des nouveaux arrivants en chantant le psaume Te Deum laudamus. Chacun d'eux leur donna volontiers l'hospitalité dans l'intérieur de sa maison, bâtie sur le modèle des cabanes indigènes. On peut bien donner à cette contrée le nom de province, puisqu'elle a été conquise, et que tous ses chefs ont été détrônés. Les Espagnols se restaurent donc avec les fruits de la province et du pain frais, soit de racines, soit de maïs. L'escadre apportait avec elle les autres provisions, par exemple des chairs salées, même des poissons salés, et de la farine de froment en tonneaux. Voici donc la flotte royale à l'ancre dans ce pays étrange. Voici les Espagnols établis non seulement dans le tropique du cancer, mais même presque sous l'équateur, et cela contrairement à l'opinion de bien des savants. Les voici qui vont s'arrêter et fonder des colonies. Examinons, maintenant qu'ils sont réunis, les décisions qu'ils prendront.

Le lendemain du débarquement, on assembla quatre cent cinquante des colons du Darien. En public et en secret, par troupes, ou bien homme par homme, on les questionna sur ce qu'avait écrit Vasco, préfet de la mer australe. C'est le magistrat que l'on nomme en espagnol l'adelantado. On reconnut le bien fondé de tout ce qu'il avait appris au roi au sujet de cette mer australe.

D'après l'avis de ce même Vasco, il fallait tout d'abord élever des citadelles sur les territoires de Comogre, de Pocchorosa et de Tubanama, et ces citadelles deviendraient plus tard le siège de colonies. Pour remplir cette mission fut délégué le capitaine Juan Ayora, hidalgo de Cordoue. On lui confia quatre cents hommes, et quatre caravelles avec un petit navire. Ayora [1] débarque en premier lieu dans le port de Comogre, éloigné d'environ vingt-cinq lieues du Darien, d'après les lettres qu'on a reçues. De là il détachera dans la direction de la mer australe cent cinquante de ses hommes qui devront suivre une route plus directe qu'on avait signalée. On disait, en effet, qu'il n'y avait que vingt-six lieues de distance entre le port de Comogre et le golfe de Saint-Michel. Les deux cinquante autres Espagnols resteront à Comogre, afin de venir en aide aux allants et venants. Les cent cinquante hommes destinés à aller à la mer australe emmènent avec eux quelques interprètes, soit des Espagnols qui avaient appris les langues parlées dans les parages de la mer australe, grâce aux esclaves faits par Vasco quand il parcourait la contrée, soit des esclaves qui savaient déjà la langue espagnole. Le port de Pocchorosa n'est éloigné du port de Comogre que de sept lieues. Ayora, le lieutenant de Pedro Arias, devait laisser à Pocchorosa cinquante hommes, et le navire léger, qui servirait de courrier. De même que sur le continent on dispose des relais, ainsi ces navires feront connaître au lieutenant et aux colons du Darien tout ce qui se présentera de nouveau. On voudrait aussi fonder un établissement sur le territoire de Tubanama dont la résidence n'est éloignée que de vingt lieues de celle de Pocchorosa. Sur quatre cents hommes confiés à Ayora, cinquante sont choisis parmi les anciens

1. L'expédition d'Ayora échoua piteusement par la faute des Espagnols qui maltraitèrent sans raison les Indiens. Voir lettre de Balboa au roi Ferdinand (16 octobre 1515) : « Si ce capitaine avait été puni pour ses nombreuses exactions contre des caciques en paix avec nous, les autres capitaines qui depuis ont été chargés de nouvelles expéditions n'auraient pas eu l'audace de commettre tous les excès, tous les crimes dont ils se sont souillés sur le continent, lorsqu'ils ont tué pour les voler caciques et Indiens, lorsqu'ils ont enlevé leurs femmes et leurs filles, et qu'ils ont réduit leurs sujets en esclavage sans cause légitime. »

colons du Darien, gens de grande expérience, qui rempliront le rôle de décurions, dirigeront les nouveaux arrivés et leur serviront de guides.

Ces dispositions une fois prises, on résolut d'en faire part au roi, et, en même temps, de lui annoncer d'une façon certaine qu'il existait aux environs un cacique, nommé Dobaïba, dont le territoire était riche en or, mais avait jusqu'alors été respecté, parce que ce chef passait pour puissant. Ses états étaient situés le long de ce grand fleuve, que nous avons ailleurs mentionné. D'après le bruit général tous les pays soumis à sa domination étaient riches en or. Cinquante lieues séparent le Darien de la résidence de Dobaïba. Les indigènes assurent que dès la frontière on trouve de l'or en abondance. Nous avons raconté ailleurs qu'à trois lieues seulement du Darien les Espagnols possèdent des mines d'or assez importantes, qu'ils exploitent en ce moment. En outre, lorsqu'on creuse le sol, on trouve de l'or en beaucoup d'endroits : mais on croit qu'il est bien plus abondant dans les états de Dobaïba. Dans les premiers livres que j'avais adressés à Votre Sainteté, j'avais bien mentionné ce Dobaïba, mais on s'était trompé : on avait rencontré des pêcheurs du Dobaïba, et on avait cru que le Dobaïba était la région marécageuse où ils avaient été rencontrés. Pedro Arias se décide donc à former une troupe d'élite pour la conduire dans le Dobaïba. On les choisira dans toute l'armée, ils seront dans la force de l'âge, on leur donnera en abondance des traits et des armes de tout genre. Ils iront trouver le cacique, et, s'il refuse notre alliance, le battront et le renverseront. D'ailleurs les Espagnols ne cessent de répéter, comme preuve de l'opulence qu'ils rêvent, que, pour peu qu'on creuse la terre, on y trouve presque partout des pépites d'or. Je ne répète ici que ce qu'ils ont écrit.

On conseille également au roi de fonder une colonie au port de Sainte-Marthe, dans le pays que les indigènes appellent Saturma. Ce sera un port de refuge pour ceux qui arrivent de l'île de la Dominique. En quatre ou cinq jours on pourra se rendre de la Dominique à ce port du Saturma et de Sainte-Marthe au Darien en trois jours. Ceci est pour l'aller. Le retour est bien plus difficile à cause de ce courant, dont nous avons parlé, et

qui est si violent qu'on croirait, au retour, grimper sur des montagnes ardues. La violence de ce courant n'est pas si forte pour ceux qui reviennent de Cuba ou d'Hispaniola en Espagne. Ils ont bien à lutter contre l'impétuosité de l'océan, mais l'amplitude de la mer est telle que les eaux peuvent librement s'étaler. Dans les atterrages du Paria, au contraire, les eaux sont resserrées en sens contraire par le littoral du continent et par les côtes de nombreuses îles voisines. C'est ce qui arrive dans le détroit de Sicile où existe un courant marin, que connaît bien Votre Sainteté, celui que forment les rochers de Charybde et de Scylla, où se rencontrent dans un étroit espace les mers Ionienne, Libyque et Tyrrhénienne. A propos de l'île Guanassa et de l'Iaia, du Maïa, et du Cerabarino, provinces occidentales du Veragua, Colomb, qui le premier signala le fait, a écrit[1] que lorsqu'il longeait ces côtes en cherchant à suivre la direction de l'orient, il rencontrait à l'avant de ses vaisseaux une telle résistance, qu'il ne pouvait parfois pas jeter la sonde ; le courant contraire l'entraînait avant de toucher fond. Il ne pouvait parfois, en un jour entier, et bien qu'ayant vent arrière, avancer d'un seul mille. C'est ce qui force, suivant les marins, quand ils veulent retourner en Espagne, à s'élever d'abord à la hauteur de Cuba ou d'Hispaniola, et à se lancer en pleine mer vers le nord, afin d'être aidés et poussés par les vents du nord, tandis qu'en ligne droite ils ne pourraient s'avancer. Mais nous avons à plusieurs reprises assez parlé des courants océaniens. Le moment est venu de rapporter ce qu'on écrit au sujet du Darien, et de la colonie fondée sur ses rives, que les colons ont nommée Santa Maria de la Antigoa.

L'emplacement est mal choisi, malsain, plus pernicieux que celui de Sardes. Tous les colons sont pâles et ressemblent à des

1. Voici le passage de la lettera rarissima auquel Martyr fait allusion : « Pendant quatre-vingts jours les flots continuèrent leurs assauts, et mes yeux ne virent ni le soleil, ni les étoiles, ni aucune planète ; mes vaisseaux étaient entr'ouverts, mes voiles rompues, les cordages, les chaloupes, les agrès, tout était perdu ; mes matelots, malades et consternés, se livraient aux pieux devoirs de la religion.... J'ai vu beaucoup d'autres tempêtes, mais jamais je n'en ai vu de si longues, ni de si violentes. »

hommes malades de la jaunisse. Ce n'est point la nature du pays qui en est la cause ; car, en beaucoup d'endroits situés sous la même latitude, on jouit d'un climat pur, salubre et agréable, des sources limpides sortent de terre, et les eaux courantes courent entre les rives qui ne sont pas marécageuses. Seulement les indigènes habitent surtout les hauteurs et non les vallées. La colonie, bâtie sur la rive du Darien, est située dans une profonde vallée qu'entourent de tous côtés de hautes collines : en sorte qu'elle reçoit les rayons du soleil à midi presque directement, et que, lorsque le soleil décroît, les rayons lui arrivent de la montagne en face, par derrière, sur les côtés, et rendent le séjour insupportable. Si, en effet, les rayons du soleil sont brûlants, c'est lorsqu'ils sont réfléchis, mais non quand ils arrivent à terre. Par eux-mêmes ils ne sont pas dangereux : comme on peut s'en apercevoir sur les neiges des hautes montagnes, [1] Votre Sainteté ne l'ignore pas. C'est pour cela que, tombant sur les montagnes, les rayons roulent jusqu'au pied de ces montagnes en suivant la pente, comme une grande pierre ronde jetée depuis le sommet. Aussi les vallées absorbent-elles non seulement les rayons qui leur arrivent directement, mais encore ceux qui leur sont envoyés transversalement par les collines et par les montagnes. Si donc la résidence du Darien est insalubre, il ne faut pas en accuser le pays, mais l'emplacement même choisi par la colonie. Ce qui ajoute à l'insalubrité du lieu, c'est qu'il est entouré de marais fangeux et fétides. A vrai dire la ville n'est qu'un marais. Lorsque les esclaves arrosent les planchers des maisons, des gouttes d'eau tombant de leurs mains naissent des crapauds : [2] de même qu'en d'autres endroits j'ai vu, en plein été, des gouttes d'eau se changer en puces. Quel que soit l'endroit où l'on creuse à une profondeur d'une demi-palme, des eaux jaillissent, mais insalubres et corrompues, à cause du fleuve qui se dirige vers la mer par une profonde vallée, et dans un lit marécageux et

1. On aura remarqué la singulière erreur de Martyr. C'est justement sur les glaciers et dans les montagnes couvertes de neige que les ophthalmies et les « coups de soleil » sont les plus fréquents.

2. Nous traduisons sans apprécier. Il est fâcheux que les partisans de la génération spontanée n'aient pas connu ce passage de Martyr.

inerte. Aussi les Espagnols songent-ils à changer de résidence. C'est la nécessité qui les a forcés à s'y établir. Les premiers d'entre eux qui abordèrent en ce pays étaient tellement pressés par la famine qu'ils ne songèrent même pas à changer de place. Pourtant ils sont tourmentés, en ce malheureux emplacement, par les rayons du soleil. Les eaux sont corrompues, l'air empesté, les vapeurs marécageuses ; aussi sont-ils tous malades. Il n'y a même pas de port qui rachète ces désavantages. Trois lieues séparent le village de l'entrée du golfe, et le chemin pour y arriver est difficile, pénible même quand il s'agit de transporter les provisions depuis la mer : mais passons à d'autres détails.

Aussitôt après leur débarquement, il arriva aux Espagnols diverses aventures extraordinaires. Un excellent médecin de Séville, que l'autorité du prélat[1] et aussi le désir de ramasser de l'or empêchèrent de finir paisiblement ses jours dans sa patrie, fut surpris, quand il dormait avec sa femme, par la chute de la foudre. La maison fut brûlée avec tout son mobilier. Stupéfaits, le médecin et son épouse échappèrent à grand peine, mais ils étaient presque nus, ils poussaient des cris et étaient à moitié rôtis. Alors qu'ils étaient sur le rivage un grand crocodile enleva un dogue de huit mois. Semblable à un milan qui fait sa proie d'un poulet, il happa ce misérable chien, qui implorait le secours de son maître en poussant des aboiements prolongés, et ce fut sous les yeux de tous les Espagnols. Pendant la nuit, nos hommes étaient torturés par les morsures des chauves-souris. Si, par malheur, ces bêtes mordaient un homme pendant son sommeil, il perdait son sang et courait risque de la vie. On prétend même que quelques personnes sont mortes des suites de ces blessures. Si les chauves-souris surprennent pendant la nuit un coq ou une poule restée en plein air, elles enfoncent leurs dents dans leur crête et les font périr. Le pays est infesté par des crocodiles, des lions et des tigres, mais on a déjà trouvé diverses façons d'en prendre un grand nombre. On écrit qu'on a trouvé dans des cabanes des indigènes nos alliés des peaux de tigres et de lions tués par eux. Les bœufs, les porcs, les chevaux grandissent plus

1. Sans doute Juan de Fonseca.

vite et deviennent plus forts que les bêtes qui les ont engendrés. Cette croissance tient à la fertilité du sol. Sur la grandeur des arbres, sur les divers fruits de la terre, sur les légumes et sur les plantes que nous avons acclimatées, sur les cerfs, les quadrupèdes sauvages, et les variétés d'oiseaux et de poissons, les relations concordent avec mes récits antérieurs.

Le cacique Careta, maître du pays de Coïba, fut notre hôte pendant trois jours. Il admira nos instruments de musique, les harnachements des chevaux et tout ce qu'il ne connaissait pas. On le congédia avec de beaux cadeaux. Careta apprit aux Espagnols que dans sa province poussait un arbre [1] dont les planches pouvaient servir à la construction des vaisseaux, attendu qu'elles ne sont pas attaquées par les vers marins. Or, on sait que dans les ports du nouveau continent nos navires avaient à souffrir de ce fléau. Ce bois est tellement amer que les vers n'essayent même pas d'y mordre. Il y a un autre arbre spécial à cette terre dont les feuilles, si elles touchent le corps d'un homme nu, soulèvent de grosses cloches. Si on n'y remédie pas sur-le-champ avec de l'eau de mer ou de la salive quand on est à jeun, ces cloches produisent une telle douleur qu'on en meurt. On trouve aussi cet arbre à Hispaniola. On prétend que respirer ce bois est mortel, et qu'on ne peut le porter nulle part sans s'exposer à la mort. Lorsque les insulaires d'Hispaniola essayaient de secouer le joug de la servitude, et qu'ils ne pouvaient y réussir ni en se battant au grand jour, ni en recourant à la ruse, ils voulurent étouffer les Espagnols dans leur sommeil par les fumées de ce bois. [2] Étonnés en voyant ce bois autour d'eux, les Espagnols forcèrent les misérables à avouer leurs intentions et punirent les auteurs de l'entreprise. Aussi bien les indigènes connaissent une herbe

1. Le thuya, l'acajou ou le cyprès.

2. Cf. Thevet, *Singularités de la France antarctique*, § LXXIX, stratagème analogue employé par les Canadiens contre leurs ennemis. « Les attendants se fortifient en leurs loges et cabanes, avec quelques pièces de bois, fagots, ramages, engressez de certaine gresse de loup marin, ou autre poisson : et ce à fin qu'ils empoisonnent leurs ennemis s'ils approchent, mettant le feu dedans, dont il sort une fumée grosse et noire, et dangereuse à sentir pour la puanteur tant excessive qu'elle fait mourir ceux qui la sentent. »

dont l'odeur les soutient, leur sert de remède contre les exhalaisons de ce bois, et leur permet de le manier sans en être incommodés. Ces détails sont futiles. En voilà assez sur ce sujet.

Les Espagnols espèrent trouver [1] dans les îles de l'océan austral des richesses plus grandes encore. Lorsque partit le courrier qui nous a apporté ces nouvelles, Pedro Arias préparait une expédition à l'ile, située au milieu du golfe que nos hommes ont appelé golfe de Saint-Michel. Vasco, à cause du mauvais état de la mer, n'y avait pas abordé. J'en ai longuement parlé en racontant le passage de Vasco à la mer australe. Chaque jour nous nous attendons à recevoir la nouvelle d'exploits qui dépassent les précédents. On a, en effet, conquis plusieurs autres provinces, qui ne seront pas inutiles, nous l'espérons bien, et qu'on ne se lassera pas d'admirer. [2] Juan Dias Solis de Nebrissa, que nous avons déjà mentionné, a été envoyé doubler le cap de Saint-Augustin, à sept degrés au sud de la ligne équinoxiale, qui appartient aux Portugais. Il doit s'avancer au midi, derrière le Paria, le Cumana, le Coquibacoa et les ports de Carthagène et de Sainte-Marthe, afin que notre connaissance du continent soit plus étendue et plus sûre. On a dépêché un autre chef d'escadre avec trois navires, Juan Pons : il doit ravager les îles des Caribes, et réduire en servitude ces immondes insulaires mangeurs d'hommes. Les autres îles voisines, habitées par des hommes doux, seront, de la sorte, délivrées de ce fléau, et on pourra chercher leurs produits et connaître leurs secrets. On a envoyé d'autres explorateurs [3] dans diverses directions. Gaspard de Badajoz visitera l'occident. Francisco Bezerra, par l'extrémité du golfe et Vallejo par l'entrée du même golfe, mais du côté de la rive orientale, chercheront à pénétrer les secrets de cette terre où naguère, mais sous de funestes auspices, avait essayé de s'établir Hojeda. Ils y bâtiront un fort et une ville. Gaspard de Badajoz

1. Cette expédition fut conduite par Gaspar Moralès. Elle ne réussit pas. Cf. lettre de Balboa au roi Ferdinand, du 16 octobre 1515.

2. Cf. Harrisse, *les Cabot*, p. 72, 115, 173, 334.

3. Sur toutes ces expéditions, qui furent en général malheureuses, on peut consulter la lettre de Balboa au roi Ferdinand, du 16 octobre 1515. Cf. Brasseur de Bourbourg, *Histoire de l'Amérique centrale*.

quitta le premier le Darien avec quatre-vingts soldats bien armés; Ludovic, surnommé Mercado, le suivit avec cinquante autres. Bezerra eut sous ses ordres quatre-vingts et Vallejo soixante-dix hommes. Arriveront-ils à bon port, ou tomberont-ils sur des stations peu sûres? La providence du grand architecte est seule à le savoir. Nous autres hommes, nous sommes obligés, pour les connaître, d'attendre que les évènements aient eu lieu. Passons à un autre sujet.

CHAPITRE SEPTIÈME

Pedro Arias, gouverneur de ce que l'on croit être un continent, avait à peine quitté l'Espagne, et était débarqué au Darien avec le plus grand nombre des hommes de sa suite, lorsque je reçus la nouvelle de l'arrivée à la cour, pour y négocier une affaire, d'un certain André Moralès, [1] pilote des vaisseaux qui fréquentent ces rivages nouveaux. Moralès a parcouru avec soin et exactitude ce que l'on suppose être un continent, ainsi que les îles adjacentes, et tout l'intérieur d'Hispaniola. La mission d'explorer Hispaniola lui a été confiée par le frère de Nicolas Ovando, grand commandeur de l'ordre d'Alcantara, gouverneur de l'île. Il a été choisi à cause de la supériorité de ses connaissances, et aussi parce qu'il était plus apte qu'un autre à remplir cette mission. André a de plus composé des itinéraires et des cartes, auxquelles ajoutent confiance tous ceux qui sont au courant de la question. Il est venu me trouver, comme le font d'habitude ceux qui reviennent de l'océan. Examinons les détails jusqu'alors inconnus que j'ai appris de lui et de plusieurs autres. Une description particulière d'Hispaniola servira de préambule à cette narration. Aussi bien Hispaniola n'est-elle pas la tête et le

1. On a conservé des états d'émargement, à la date du 30 août 1515 et du 23 juillet 1516, où figure André Moralès comme pilote de Sa Majesté Ferdinand. Voir collection Munoz, A 102, 103.

marché où se concentrent les dons les plus magnifiques de l'océan ? N'a-t-elle pas autour d'elle mille et encore mille nymphes Néréides, belles, élégantes et riches, qui l'entourent et lui servent de parures, comme à une autre Téthys, leur reine et leur mère ? A propos de ces Néréides, je veux dire des îles jetées autour d'Hispaniola, nous donnerons quelques indications rapides. Puis viendra le tour de l'île des Perles que nos compatriotes ont appelée l'île Riche. Elle est située dans le golfe de Saint-Michel dans la mer australe. On l'a déjà explorée : elle nous a pour le moment fait connaître des merveilles, elle en promet plus encore dans l'avenir. Elle se présente avec ses colliers, ses bracelets et ses couronnes de perles brillantes, dignes de Cléopâtre. Il ne sera pas hors de propos, à la fin de la narration, de dire quelques mots sur les coquillages qui produisent ces perles. Arrivons donc à cette élyséenne Hispaniola [1] et commençons par l'explication de son nom : puis nous parlerons de sa forme, de son air salubre, et nous finirons par la division du territoire.

Nous avons parlé de l'île Matininò dans notre première décade. Matininò se prononce avec un accent sur la dernière syllabe. Pour ne pas revenir si souvent sur le même sujet, Votre Sainteté remarquera le signe dont sont marqués tous les mots indigènes à l'endroit où l'accent se prononce dans ces mots nouveaux. On prétend donc que les premiers habitants d'Hispaniola furent des insulaires de Matininò, chassés de leur patrie par des factions ennemies, et qui y arrivèrent avec leurs canots creusés dans un seul tronc de bois, je veux dire avec leurs barques. C'est ainsi que Dardanus arriva de Corythus, et Teucer de Crète en Asie et dans le canton qui s'appela plus tard la Troade ; c'est ainsi que les Tyriens et les Sidoniens, sous la conduite de la fabuleuse Didon, abordèrent en Afrique. Donc les gens de Mati-

1. A rapprocher de cette description d'Haïti par Martyr la Descritione del isola Spagnola par Porcacchi, *L'Isole pui famose del mondo*, p. 81. — Charlevoix, *Histoire de l'Isle Espagnole ou de Saint-Domingue*. — Moreau de Saint-Mery, *Description espagnole de l'ile de Saint-Domingue, et Description topographique, physique, civile et politique de la partie française de l'ile Saint-Domingue*. — Dessalles, *Histoire générale des Antilles*. — Moreau de Jonnès, *Histoire physique des Antilles*.

ninò, chassés de leurs demeures, s'établirent à Hispaniola, dans cette partie de l'île qu'on nomme Cahonaò, sur les rives d'un fleuve appelé Bahaboni. De même dans l'histoire romaine le Troyen Enée, quand il entra en Italie, s'établit tout d'abord sur les rives du Tibre Latin. A l'embouchure du Bahaboni s'étend une île, où, d'après la tradition, les émigrants bâtirent leur première maison. Ils la nommèrent Camoteia. Dès lors ils la consacrèrent, et l'entourèrent toujours d'un grand respect. Jusqu'à l'arrivée des Espagnols, ils l'honoraient par des cadeaux continuels, de même que nous honorons Jérusalem, berceau de notre religion, que les Mahométans respectent la Mecque ou que les anciens possesseurs des îles Fortunées rendaient un culte à Tyrma, dans la grande Canarie,[1] au sommet d'un roc élevé. Plusieurs d'entre eux, joyeux et chantant des cantiques, se précipitaient du haut de ce roc. Leurs prêtres imposteurs ne leur avaient-ils pas persuadé que les âmes de ceux qui se jetaient du haut de ce roc par amour pour Tyrma étaient bienheureuses et pouvaient compter sur une éternité de délices. Les conquérants des îles Fortunées ont trouvé cet usage encore en vigueur jusqu'à notre époque. Le souvenir de ces sacrifices est resté dans le langage courant, et le roc lui-même a gardé son nom. Au reste j'ai appris dernièrement[2] qu'il existait encore dans ces îles, depuis qu'elles furent colonisées, mais avec l'autorisation des rois de Castille, par le Français Béthancourt, un parti de Béthancourt qui emploie la langue et conserve les usages français ; pourtant les héritiers de Béthancourt, comme je l'ai dit plus haut, avaient vendu aux Castillans les deux îles qu'ils avaient conquises ; mais les colons qui avaient accompagné Béthancourt se construisirent des maisons dans l'archipel, y prospérèrent avec leurs familles et s'y maintinrent. Ils y vivent aujourd'hui, mélangés aux Espagnols, et s'estiment heureux de ne plus avoir à redouter les rigueurs du climat français. Revenons aux gens de Matinino.

Les noms donnés à Hispaniola par ses premiers habitants,

1. Berthelot, *Antiquités canariennes*.
2. Gravier, *le Canarien*, toute l'introduction.

furent d'abord Quizqueia, puis Haïti. [1] Ces noms ne furent pas choisis au hasard, mais ils dérivaient de la nature des choses. Quizqueia dans leur langage veut dire chose grande, plus grande que n'importe quoi. C'est le synonyme d'immensité, d'universalité, de tout, quelque chose d'analogue au Pan des Grecs. Ces insulaires, en effet, croyaient, à cause de la grandeur de l'île, qu'elle était l'univers entier, et que le soleil ne réchauffait de ses rayons aucune autre terre que cette île et toutes les îles voisines. Aussi résolurent-ils de l'appeler Quizqueia. Quant à Haïti, ce mot, dans leur vieux langage, signifie hauteur. S'ils ont donné à l'île entière le nom d'Haïti, c'est par métonymie, prenant la partie pour le tout. Cette île, en effet, sur beaucoup de points, se hérisse en âpres montagnes, en forêts épaisses et profondes, en vallées redoutables et obscures à cause de la hauteur des montagnes. Partout ailleurs elle est fort agréable.

Ici, très Saint-Père, vous me permettrez une digression. Votre Béatitude n'aura pas été sans se demander avec étonnement comment des hommes peu civilisés, et qui n'ont aucune connaissance des lettres, ont gardé depuis si longtemps le souvenir de ces origines: c'est que chez eux, de toute éternité, et surtout dans les maisons des caciques, les bovites, c'est-à-dire les sages, élèvent les fils de ces caciques en exerçant leur mémoire sur les événements passés. [2] Dans cet enseignement, ils se préoccupent surtout de deux ordres d'études. Le premier est d'un intérêt général: il s'agit de l'origine et de la série des événements. Le second est d'un intérêt particulier: il s'agit des grandes actions accomplies en temps de paix ou en temps de guerre par les pères, les grands-pères, les aïeux et tous les ancêtres. A chacune de ces

1. Haïti en caraïbe signifie la Montagneuse. Colomb nomma l'île Hispaniola. Les Français et les Anglais la désignèrent par le nom de sa capitale, Santo Domingo. En 1803 Dessalines reprit le vieux mot Haïti qui s'applique, en géographie, à l'île entière, et, en politique, désigne une des deux républiques indépendantes qu'elle renferme.

2. On aura remarqué que c'est la méthode suivie par beaucoup de religions antiques. C'est ainsi que les Druides ne cultivaient que la mémoire des enfants dont on leur confiait l'éducation. De nos jours, dans la plupart des universités musulmanes, c'est surtout à la mémoire que s'adressent encore les instituteurs.

actions, se rapportent des poésies rédigées en leur langue. [1] Ils les appellent des areitos. De même que chez nous le joueur de guitare, ainsi chez eux des joueurs de tambours, fabriqués à leur mode, accompagnent ces areitos, et conduisent des chœurs en chantant. Les tambours se nomment maguey. Il y a des areitos amoureux ; il y en a d'élégiaques. D'autres excitent au combat, et on les chante chacun sur un air approprié à la circonstance. Ils aiment aussi à danser, mais ils sont bien plus agiles que nous, d'abord parce qu'ils ne s'exercent à rien avec autant de goût qu'à ces danses, et ensuite parce qu'ils sont nus, et que les vêtements ne les embarrassent pas. Certains areitos composés par leurs ancêtres prédisent notre arrivée. [2] Dans ces poésies qui ressemblent à des élégies, ils déplorent leur ruine : « Des Maguacochios, disent-ils, c'est-à-dire des hommes habillés, débarqueront dans l'île. Ils seront armés d'épées qui, d'un seul coup, partagent un homme en deux. Ce sont nos descendants qui subiront leur joug. » Vraiment je ne m'étonne plus de ce que les ancêtres aient ainsi prédit la servitude de leurs descendants, si tout ce qu'on raconte de leurs rapports familiers avec les démons est vrai. Je me suis longuement étendu sur ce sujet au neuvième chapitre de ma première décade, à propos des Zémes, c'est-à-dire des idoles qu'ils adoraient. Depuis qu'on leur a enlevé leurs Zémes, ils reconnaissent aujourd'hui qu'ils n'ont plus d'apparitions. Nos compatriotes pensent que c'est à cause du signe de la croix, dont ils sont tous armés, car ils ont été lavés dans les eaux du baptême.

Tous les insulaires attachent une grande importance à connaître les frontières et les limites des divers états. En général ce sont les mitaines, c'est-à-dire les nobles (tel est, en effet, le nom qu'ils donnent aux nobles) qui veillent à ce travail : aussi sont-ils d'habiles arpenteurs de leurs propriétés et de leurs états. Le

1. Cf. Emile Nau, *Histoire des caciques d'Haïti*, 1855.

2. Dans toute l'Amérique avait été prédite la venue des Européens, aussi bien dans les Antilles qu'au Mexique et au Pérou. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*. — Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. II, p. 543. Singulière prédiction de l'enchanteur Cakchiquel rapportée par Ximenes dans son *Hist. de los Reyes del Quichua*.

peuple n'a d'autre occupation que les semences et les moissons. Ils sont très habiles pêcheurs; toute l'année, en effet, et chaque jour, ils se plongent dans les cours d'eau, et vivent autant dans l'eau que sur terre. Ils ne négligent pas pour autant la chasse. Ils ont, en effet, deux genres de quadrupèdes, comme nous l'avons dit ailleurs, des utias, qui ressemblent à des petits lapins, et des serpents iguanes, que j'ai décrits dans ma première décade. Ils ressemblent à des crocodiles, ont huit pieds de long, vivent à terre et sont d'un goût exquis. Dans toutes les îles vivent d'innombrables oiseaux, pigeons, canards, oies, hérons. Les perroquets sont aussi abondants que chez nous les moineaux. Chaque cacique a ses sujets diversement occupés, ceux-ci à la chasse, ceux-là à la pêche, les autres à l'agriculture. Mais revenons aux noms.

Quizqueia et Haïti, avons-nous dit, sont les anciens noms de l'île. Plusieurs indigènes ont encore appelé l'île entière Cipangu, du nom d'un canton montagneux, riche en or. C'est ainsi que nos poètes ont appelé l'Italie Latium du nom d'une de ses provinces. De même que nos ancêtres appelaient encore l'Italie Ausonie et Hespérie, ainsi ces insulaires ont donné à leur pays les noms de Quizqueia, d'Haïti et de Cipangu. Les Espagnols ont tout d'abord appelé l'île Isabella, du nom de la reine Elisabeth, ou Isabelle en langue espagnole, à cause de la première colonie fondée par eux sur la côte septentrionale de l'île. J'en ai assez parlé dans la première décade. Ils l'ont ensuite appelée Hispaniola, diminutif d'Espagne. Assez parlé des noms, passons à la forme.

Les premiers explorateurs de l'île me l'avaient décrite comme semblable à une feuille de châtaignier, échancrée par un golfe à l'ouest, en face de l'île de Cuba : mais voici que le capitaine André Moralès m'en donne une autre description, un peu différente. Aux deux extrémités, en effet, à l'est et à l'ouest, il représente l'île comme creusée par de grands golfes[1] qui allongent très loin leurs pointes. A l'intérieur du grand golfe, tourné du côté de l'orient, il place des ports vastes et sûrs. Je veillerai à ce que

1. La baie de Samana à l'est, et le golfe des Gonaïves à l'ouest.

quelque jour on envoie à Votre Sainteté un exemplaire de cette carte d'Hispaniola. Car il a composé sa carte de la même façon que les cartes d'Espagne et d'Italie, que Votre Sainteté a souvent examinées, avec leurs montagnes, leurs vallées, leurs fleuves, leurs villes et leurs colonies. Comparons sans rougir, très Saint-Père, comparons Hispaniola à l'Italie, jadis la maîtresse de l'univers. S'il s'agit de la grandeur, Hispaniola [1] sera un peu plus petite que l'Italie. Hispaniola est, en effet, étendue, comme le prétendent les plus récents explorateurs, de cinq cent quarante milles d'orient en occident. L'amiral, comme nous l'avons marqué dans la première décade, en avait exagéré la longueur. Comme largeur Hispaniola par endroits atteint presque trois cents milles ; elle est plus étroite à l'endroit où elle s'allonge en promontoires : mais elle est bien plus favorisée que l'Italie : car, dans la plus grande partie de son étendue, elle jouit d'un climat si tempéré et si agréable [2] qu'elle n'a à souffrir ni des rigueurs du froid, ni des excès de la chaleur. A Hispaniola les deux solstices équivalent presque aux équinoxes. Il n'y a qu'un jour de différence entre le jour et la nuit, selon qu'on habite soit la côte méridionale, soit la côte septentrionale. Il y a pourtant plusieurs cantons de l'île où parfois sévit le froid. [3] Votre Sainteté comprendra que ce froid est causé par la position des montagnes ; je le montrerai plus loin. D'ailleurs le froid n'est jamais assez violent pour que les insulaires aient à souffrir des neiges. C'est un printemps perpétuel, c'est un automne perpétuel qui règnent dans cette île fortunée. Toute l'année les arbres ont des feuilles et les prairies de l'herbe. Tout pousse à Hispaniola d'une façon extraordinaire. J'ai raconté ailleurs comment les légumes mûrissent en seize

1. Haïti, de la pointe Engano au cap Tiburon, compte de l'E. à l'O. 650 kilomètres, et du cap Ysabela au cap Beata, du N. au S. 260 kil. Sa superficie totale est de 77.255 kil. carrés, à peu près onze départements français.

2. Le climat s'est modifié. On compte aujourd'hui quatre saisons à Haïti, deux sèches : de janvier à mars et de juin à septembre, et deux pluvieuses : d'avril à mai, et d'octobre à décembre. Comme les pluies ne tombent jamais toute la journée, elles n'entravent pas les travaux de culture.

3. Sur les hauteurs le climat est sain et vivifiant. Le thermomètre n'y monte guère au-dessus de 24° et descend quelquefois à — 1°.

jours, choux, laitues, salades, radis et autres plantes analogues ; comment il ne faut que trente jours aux courges, aux melons, aux concombres, [1] etc. Nous avons dit, à propos des animaux. que les bœufs amenés d'Espagne devenaient plus gros. On a prétendu, quand on a parlé de cet accroissement des animaux, que les bœufs ressemblaient à des éléphants et les porcs à des mules, mais c'est une exagération. La chair des porcs est bonne au goût et salubre, attendu qu'ils se nourrissent de myrobolans et d'autres fruits insulaires qui poussent spontanément. C'est ainsi qu'en Europe ils mangent les fruits du hêtre, de l'yeuse et du chêne. Les vignes aussi, pour peu qu'on les soigne, grandissent d'une façon extraordinaire. S'il prend fantaisie à quelqu'un de semer du blé dans la montagne, à un endroit exposé au froid, le blé vient à merveille. Il réussit moins dans la plaine, car le sol est trop fertile. Voici quelque chose d'inouï. On affirme et on certifie par serment que les épis dépassent en grandeur un bras, en longueur une palme, et que quelques-uns d'entre eux ont fourni plus de deux mille grains. Le meilleur pain que l'on récolte dans l'île est le pain fabriqué avec du yucca. On le nomme le cazabbi. Il se digère plus facilement. On le sème et on le récolte plus facilement et avec plus d'abondance. Ce qui reste de temps libre, on le consacre à chercher de l'or.

Les quadrupèdes sont si nombreux qu'on importe déjà en Espagne des chevaux et des cuirs de bœufs et d'autres animaux : la fille vient en aide à la mère pour beaucoup de choses. J'ai déjà donné ailleurs de nombreux détails sur les arbres de teinture écarlate, les parfums, la couleur glauque, le mastic, le coton, l'ambre et plusieurs autres productions de cette île. Que peut-on souhaiter sur la terre de plus heureux que de vivre dans un pays où l'on peut voir tant de merveilles et en jouir ? Y a-t-

1. La végétation d'Haïti, même à l'heure actuelle, manifeste la puissance et la richesse de la nature tropicale. Tout y pousse. « Sa fertilité se démontre par ce seul fait qu'à Cuba une caféière négligée pendant trois ou quatre ans seulement est absolument perdue, tandis qu'à Haïti tout le café livré à l'exportation est recueilli sur d'anciennes plantations datant des Français et dont la nature, fort peu secondée par l'indolence des nouveaux propriétaires, fait à peu près seule les frais d'entretien. » H. de Lamothe, *Voyage à Haïti*.

il une existence plus agréable que celle qu'on mène dans un pays où l'on n'est pas forcé de s'enfermer dans des chambres étroites à cause de la gelée qui fait frissonner ou de la chaleur qui accable ? où, pendant l'hiver, il n'est pas nécessaire de se charger le corps de lourds vêtements, ni de se griller les mollets à un feu continuel, ce qui fait vieillir en un clin d'œil, ce qui abat les forces et entraîne mille maladies variées. On dit encore qu'à Hispaniola l'air est salubre. Salubres sont les eaux des fleuves, qui roulent toujours au-dessus de l'or. Il n'y a pas, en effet, de fleuves, pas de montagnes et peu de plaines, qui ne produisent de l'or. Terminons par quelques mots sur la description intérieure de cette île fortunée.

Il y a quatre fleuves [1] à Hispaniola, qui, à partir des montagnes où ils prennent leur source, la divisent en quatre parties à peu près égales. L'un de ces fleuves coule vers l'ouest : c'est le Iunna ; l'autre vers l'occident : c'est l'Attibunicus ; le troisième vers le midi : c'est le Naïba, et le quatrième vers le nord : c'est le Iaccha. Nous l'avons raconté ailleurs. Moralès propose une division nouvelle [2] observée de tout temps par les insulaires. L'île se divisera en cinq parties. Nous donnerons aux petits états de chacune de ces parties leurs noms anciens, et nous énumérerons ce qui est digne d'être remarqué dans chacun de ces états.

Les terres les plus orientales de l'île appartiennent à la province de Caizimu. Elle est ainsi appelée parce que Cimen dans leur langue veut dire front ou commencement. Viennent ensuite les provinces de Huhabo et de Caihabo. La quatrième est celle de Bainoa. L'extrémité occidentale appartient à la province de

1. Ces quatre fleuves correspondent au Yuna (150 kil. de l'O. à l'E.), l'Artibonite (400 kil.) grossi par le Guayayuco et le Rio de Canas, la Neyba ou Yaqui Chico (150 kil.) et au Yaqui (300 kil.). Aucun de ces fleuves ne répond à ce qu'on attend d'une région tropicale Il est vrai que, dans toutes les parties de l'île, on ne peut marcher une demi-journée sans rencontrer une eau courante, limpide et salubre.

2 La division proposée par Moralès correspond à des différences naturelles de configuration du sol, de fertilité des terres, d'abondance des eaux, etc. Elle a été adoptée par Ardouin dans le beau livre qu'il a consacré à sa patrie : *Études sur l'histoire d'Haïti*, 11 vol. in-8°, 1853-1860.

Guaccaiarima, mais l'avant-dernière, celle de Bainoa, est plus étendue dans ses limites que les trois précédentes. Le Caizimu [1] s'étend en longueur depuis le commencement de l'île jusqu'au fleuve Hozama qui arrose la capitale de Saint-Domingue. Au nord il est borné par d'âpres montagnes, [2] qui, à cause de cette âpreté, portent particulièrement le nom d'Haïti. L'Huhabo est enfermé entre les monts d'Haïti et le fleuve Iaciga. La troisième province, le Caihabo, embrasse tous les pays situés entre le Cubaho et le Dahatio jusqu'à l'embouchure du fleuve Iaccha, un des cours d'eau qui divisent l'île en quatre parties égales. Elle atteint les monts Cibao, [3] où l'on trouve beaucoup d'or. C'est là que naît le fleuve Demahus; elle arrive ensuite aux sources du Naïba, le second des quatres fleuves, celui qui est tourné vers le midi, vers l'autre rive du fleuve de Saint-Domingue. Le Bainoa commence aux frontières de Caihabo, et s'étend jusqu'à l'île de Cahini, qui touche presque la côte septentrionale d'Hispaniola, à l'endroit où fut pour la première fois établie une colonie. Le reste de l'île, du côté de l'occident, forme la province de Guaccaiarima. Ils l'appellent ainsi parce que c'est l'extrémité de l'île. Quant à marina c'est un mot qui veut dire pouce. Guaccaiarima équivaut donc à pouce de l'île, Gua est l'article dans leur langue. Il y a peu de noms, surtout les noms des rois, qui ne commencent par cet article gua, tels que Guarionescios, Guaccanarillus. De même pour beaucoup de noms de lieux.

Les cantons du Caizimu sont Higuéi, Guanamà, Reyré, Xaguà, Aramanà, Arabo, Hazoa, Macorrix, Caiacoa, Guaiàgua, Baguanimàho, et les âpres montagnes d'Haïti. Remarquons [4] à ce propos que l'aspiration ne se prononce pas à Hispaniola comme

1. C'est le Hazama, qui n'a qu'une cinquantaine de kilomètres de longueur et ne mérite d'être cité que parce qu'il forme le port de Santo Domingo.

2. Ce sont les montagnes dites aujourd'hui Sierra de Monte Cristi dont le point culminant paraît être la Loma Diego Campo (1.220 m.).

3. La Sierra de Cibao a conservé son nom. Les cimes principales se nomment le Monte entre los Rios (2.410), le Pico de Yaqui (2.955), la Loma Tina (3.140) et la Loma Rucillo (2.155 m.).

4. Cf. Breton (Le Père Raymond), *Grammaire caraïbe; Dictionnaire français-caraïbe et caraïbe-français ; Petit Catéchisme caraïbe.*

chez les Latins. En premier lieu l'aspiration, dans tous leurs mots, produit l'effet d'une consonne. Elle est plus prolongée que chez nous la consonne f., mais on ne l'émet pas en rapprochant la lèvre inférieure des dents supérieures : c'est au contraire en ouvrant la bouche, ha, he, hi, ho, hu, et à pleine poitrine. Je sais que les Juifs et les Arabes prononcent leurs aspirations de la même façon. Les Espagnols font de même pour les mots qu'ils ont empruntés aux Arabes, qui furent longtemps leurs maîtres : et ces mots sont assez nombreux : almahàdda, l'oreiller, almohàza l'étrille, et autres mots semblables, qu'ils prononcent en retenant leur souffle. J'ai insisté sur ce point parce que souvent chez les Latins l'accent ou l'aspiration changent la signification d'un mot. Ainsi hora, qui veut dire une division du jour, ora qui est le pluriel de os, et ora qui a le sens de région, comme dans la phrase Trojæ qui primus ab oris. Pour ce qui regarde l'accent, le sens change suivant l'accentuation, Occīdo ou occĭdo. C'est pour cela que dans la langue de ces indigènes naïfs il faut observer les accents et ne pas négliger l'aspiration. J'ai parlé plus haut de l'accent et de l'article gua.

Les cantons de la province Huhabo sont Xamana, Canabacoa, Cubrabo et plusieurs autres dont je ne connais pas les noms. A la province de Caihabo appartiennent les cantons de Magua et de Cacacubana. Les indigènes de cette province ont une langue toute différente de celle que parlent les autres insulaires. On les nomme les Macoryxes. Dans le canton de Cubana on parle aussi une langue qui ne ressemble pas aux autres. Elle est encore usitée dans le pays de Baiohaigua. Les autres cantons du Caihabo sont Dahaboon, Cybaho, Manabaho, Cotoy, ce dernier situé au milieu de l'île et traversé par le fleuve Nizaus, enfin les monts Mahaitiu, l'Hazua et le Neibaymao. De la quatrième province, le Bainoa, dépendent les cantons de Maguana, Iagohaiucho, Bauruco, Dabiagua, Attibuni qui tire son nom du fleuve, Caunoa, Buiaz, Dahabonici, Maiaguariti, Atiec, Maccazina, Guahabba, Anninici, Marien, Guaricco, Amaguéi, Xaragua, Yaguana, Azzuei, Iacchi, Honorucco, Diagno, Camaie, Neibaimao. Dans la dernière province, celle de Guaccaiarima, on trouve les cantons de Mavicarao, Guahagua, Taquenazabo, Nimaca, petite Bai-

noa, Cahaymi, Iamaizi, Manabaxao, Zavana, Habacoa, Ayqueroa.

Donnons maintenant quelques détails sur les cantons eux-mêmes. Dans la province de Caizimu, le premier golfe [1] qu'on rencontre s'ouvre dans une roche, où il creuse une immense caverne. Elle est située au pied d'une montagne très élevée, à environ deux stades de la mer. Son entrée ressemble aux portes d'un grand temple. Elle est arrondie et énorme. Par ordre du gouverneur, Moralès essaya de pénétrer avec des barques dans cette caverne. Divers cours d'eau s'y donnent rendez-vous, par des chemins inconnus, comme dans un égout. On cessa d'être étonné et de se demander où allaient plusieurs fleuves qui à quatre-vingt-dix milles étaient soudainement absorbés par le sol et ne reparaissaient plus. On pense qu'ils sont en quelque sorte avalés par les abîmes de la montagne rocheuse, et qu'ils continuent leur cours souterrain jusqu'à cette caverne. Moralès y ayant pénétré fut presque noyé. On y trouve, dit-il, des remous, et des tourbillons en lutte constante et beaucoup de trous béants. Sa barque fut renvoyée comme une balle, avec d'horribles mugissements, tantôt par les remous, tantôt par les tourbillons de côté et d'autre. Il se repentit d'être entré, et ne trouvait plus d'issue. Ses compagnons et lui erraient dans l'obscurité, non seulement à cause des ténèbres mêmes de la caverne, qui s'enfonce profondément dans la montagne, mais encore à cause des brouillards perpétuels causés par les eaux, qui sont en lutte constante et se résolvent en vapeurs humides. Moralès compare le bruit de ces eaux à la chute du Nil, quand il sort des monts d'Ethiopie. Il était, ainsi que ses compagnons, tellement assourdi qu'ils n'entendaient plus le son de leurs paroles. Il réussit enfin, tout tremblant, à sortir de la caverne. Il croyait quitter l'enfer et revenir aux cieux.

A environ soixante milles de la capitale Saint-Domingue et presque à l'horizon se dressent de hautes montagnes, [2] au som-

1. Ce golfe est la baie de Samana, magnifique bassin de 1.300 kil. carrés, malheureusement obstrué par des coraux et des bancs de sable. Ses bords sont en partie marécageux et malsains.

1. La Sierra de Monte Cristi. Ce lac est sans doute une mare temporaire, formée par les eaux de pluie. On trouve à l'E. de Santo Domingo les Llanos

met desquelles s'étend un lac inaccessible. Aucun sentier n'y conduit. Personne parmi les colons ne l'avait vu à cause des escarpements de la montagne. Moralès, pour obéir aux ordres du gouverneur, s'y fit conduire par un cacique voisin, et gravit la montagne. Il trouva le lac. Le froid y est vif, raconte-il; et comme preuve de la rigueur de la température il rapporta des fougères et des ronces avec des mûres, plantes qui ne poussent pas dans une région chaude. On appelle ces montagnes Ymizui Hybahaino. Le lac a trois milles de tour. Ses eaux sont douces. Il renferme des poissons de diverses espèces. Plusieurs ruisseaux l'alimentent. Il n'a pas d'émissaire, car il est entouré de tous côtés par des cimes élevées. Disons maintenant quelques mots d'une autre mer Caspienne ou Hyrcanienne, je veux dire une mer située au milieu des terres, et de quelques autres lacs d'eau douce.

CHAPITRE HUITIÈME

La province de Bainoa, trois fois plus étendue que les trois premières provinces de Caizimu, d'Huhabo et de Caihabon, renferme la vallée de Caionani. On trouve dans cette vallée un lac salé, amer, repoussant, semblable à ce que nous lisons sur la Caspienne. Je veux donc l'appeler Caspienne, bien qu'il ne soit pas en Hyrcanie. Dans ce lac sont des abîmes d'où jaillissent les eaux de la mer, et où sont absorbées celles qui viennent des montagnes. On croit que ces cavernes sont si grandes et si profondes, que des poissons de mer, même de grande taille, s'y introduisent et pénètrent par elles dans le lac. On remarque parmi ces poissons le tiburon qui partage un homme en deux d'un coup de dent et le dévore. Les tiburons remontent de la mer dans le fleuve Hozama, qui arrose la capitale de l'île, et

de Santo Domingo (1.600 kil. carrés), hautes terres ondulées, qui conservent dans leurs replis des étangs et des marécages, mais avec des collines très prononcées. C'est là sans doute que s'était engagé Moralès.

mettent en pièces de nombreux indigènes, attendu que pour aucun motif ils ne se dispenseraient de se baigner chaque jour dans le fleuve pour se laver. Divers fleuves tombent dans le lac. Le Guaninicabon est salé: il vient du nord. Le Haccocé arrive du midi, le Guannabo de l'orient et l'Occoa de l'occident. Ces fleuves sont importants et coulent toujours. Une vingtaine d'autres, mais petits, se jettent encore dans cette Caspienne. En outre, tout près du lac, sur la rive septentrionale, pas plus loin qu'à un stade, jaillissent près de deux cents fontaines rangées en cercle sur une longueur d'un stade. Elles ont des eaux fraîches et douces qu'on peut boire. Leur réunion constitue un cours d'eau, qui n'est pas guéable, et qui se jette, avec les autres, dans le lac : mais il faut s'arrêter ici.

Le cacique de la région trouva un jour sa femme qui priait dans une chapelle bâtie par les chrétiens sur son territoire. Il voulut s'unir à elle. L'épouse allégua la sainteté du lieu. Elle parla ainsi : Teitoca, teitoca; ce qui veut dire : tiens-toi tranquille. Techéta cynato guamechyna; ce qui signifie : Dieu serait fort irrité. Le cacique se montra fort irrité de ce téchéta cynato guamechyna. Il répondit en menaçant avec son bras; Guayba, c'est-à-dire : va, cynato machabucha guamechyma; ce qui veut dire : que m'importe la colère de ton Dieu. Et il fit violence à sa femme; mais il devint aussitôt muet, et perdit à moitié l'usage du bras. Plein de repentir et frappé par le miracle, il vécut, le reste de sa vie, comme un religieux. Il ne souffrit pas que la chapelle fût balayée ou ornée par d'autres mains que par les siennes. Ce miracle fit une grande impression sur beaucoup d'indigènes et sur tous les chrétiens, et la chapelle fut par eux respectée et visitée. Quant au cacique, il supporta sans se plaindre et volontiers la punition de son insulte; mais revenons à la Caspienne.

Ce lac salé[1] est agité par des ouragans et des tempêtes : aussi les barques de pêcheurs sont-elles souvent en danger, et même sombrent-elles avec ceux qui les montent. Et jamais on n'a

1. Il s'agit de la lagune de Enriquillo (384 kil. carrés) qui se trouve, ainsi que le lac de Fondo (110 kil. carrés) dans la plaine de Neyba.

retrouvé le cadavre d'un naufragé surnageant sur les eaux ou rejeté sur le rivage, comme il arrive pour ceux qu'engloutit la mer. Ces tempêtes, en effet, préparent aux tiburons de copieux festins. Les indigènes appellent cette Caspienne Haguygabon. Au milieu on remarque une île, nommée Guarizacca. Elle sert de refuge aux pêcheurs. Elle est stérile. Le lac a trente mille pas de longueur, douze et même quinze de largeur.

Dans la même plaine, et tout près du précédent, est un autre lac, dont les eaux sont saumâtres, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas bonnes à boire, mais que, si on était pressé par la nécessité, on pourrait s'en contenter. Il a vingt-cinq milles de longueur, huit, neuf et dix de largeur. Il reçoit beaucoup de fleuves et absorbe leurs eaux. Il n'a pas d'émissaire. Les eaux de la mer y pénètrent également, mais en petite quantité. C'est pour cela que les eaux sont saumâtres. Dans la même province est un troisième lac d'eau douce, nommé Painagua. Il est à l'ouest de la Caspienne, et pas très éloigné. Au nord de cette même Caspienne est un quatrième lac, de peu d'importance, car il ne mesure que quatre milles de largeur et un peu plus d'un mille de longueur. Ses eaux sont potables. On le nomme le petit Guacca. Enfin au sud de la Caspienne est un cinquième lac, presque circulaire, de trois milles de longueur; on le nomme Babbareo. Ses eaux sont douces, comme celles des deux précédents. Comme il n'a pas d'émissaire et que ses eaux ne sont pas absorbées par des gouffres, il envoie, quand il est gonflé par des torrents, le trop plein de ses eaux. Le Babbareo se trouve dans le Xamana, canton de la province de Bainoa. Il y a encore un autre lac près de la Caspienne, au sud-est, le Guanyban. Il a dix milles de longueur et est presque rond. Enfin on trouve dans l'île d'autres petits lacs, que nous passons sous silence, afin de ne pas devenir fastidieux, en insistant trop longtemps sur le même sujet. Encore un détail pourtant sur les lacs : ce sera le dernier. Tous ces lacs sont très poissonneux et nourrissent aussi beaucoup d'oiseaux. Ils sont situés dans une très grande vallée, qui s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur de cent vingt milles, et une largeur, au point le plus étroit, de dix-huit, au point le plus large, de vingt-cinq milles. Les montagnes qui la

bordent sont à gauche, quand on regarde l'ouest, la chaîne des Daiguani, et à droite la chaîne de Caiguam, qui donne son nom à la vallée. Au pied des monts Caiguam, sur le versant septentrional, commence une autre vallée plus longue et plus large que la précédente, car elle s'étend sur une longueur de près de deux cents milles, et sur une largeur de trente au point le plus étendu, de près de vingt au point le plus rétréci. Cette vallée s'appelle tantôt Maguana, tantôt Iguama ou Hathathiei. Puisque j'ai mentionné cette partie de la vallée qu'on nomme Athici, il me faut faire une digression à propos d'un poisson marin miraculeux.

Le cacique de la région, un certain Caramatexios, aimait beaucoup la pêche. Dans ses filets tomba un jeune poisson, de l'espèce de ces poissons gigantesques que les indigènes nomment manati. Je crois que cette espèce de monstre n'est pas connue dans nos mers. Il a quatre pattes. On dirait une tortue : mais il est couvert d'écailles et n'a pas de carapace. Sa peau est si dure qu'il n'a rien à craindre de la flèche. Il est armé de mille piquants. Son dos est lisse. Il a presque la tête d'un bœuf. C'est un amphibie. Il est doux et pas méchant. Comme l'éléphant ou le dauphin, il aime la société de l'homme. Il est d'une grande sensibilité. Le cacique nourrit quelques jours chez lui ce jeune poisson avec du pain de yucca et de millet, et avec des racines que mangent les indigènes. Puis il le jeta, encore petit, dans un lac voisin de sa résidence, comme dans un vivier. Ce lac s'appelait Guaurabo. On le nomma depuis Manati. Pendant vingt-cinq ans ce poisson vécut en liberté dans les eaux du lac, et prit une dimension extraordinaire. Tout ce qu'on raconte sur le lac de Baïes ou sur les dauphins d'Arion ne peut se comparer aux faits et gestes de ce poisson. On lui donna le nom de Matu, c'est-à-dire généreux ou noble. Toutes les fois qu'un des familiers du roi, plus spécialement connu de lui, appelait sur la rive du lac : Matu, Matu, c'est-à-dire généreux, généreux, le poisson, qui n'avait pas perdu le souvenir des bons traitements reçus, levait la tête et se dirigeait sur la rive. Il recevait sa nourriture de la main de l'homme. Si quelqu'un voulait traverser le lac, il faisait un signe, et le poisson s'allongeait pour le recevoir

sur son dos. Un jour il reçut dix hommes à la fois sur son dos et les transporta sains et saufs, jouant des instruments et chantant. Mais si, lorsqu'il levait la tête, il apercevait quelque chrétien, aussitôt il replongeait, et refusait d'obéir. Il avait, en effet, été frappé par un jeune chrétien plein de pétulance, qui avait lancé un trait pointu contre ce poisson doux et presque domestique. Le trait n'avait pas porté à cause de l'épaisseur de la peau, qui est remplie de piquants et toute hérissée : mais le poisson n'avait pas oublié l'attaque. A partir de ce jour, toutes les fois qu'on l'appela par son nom, il regardait tout d'abord avec beaucoup de soin autour de lui s'il n'y avait personne habillé comme le sont les chrétiens. Il aimait à jouer sur le rivage avec les serviteurs du cacique, et surtout avec le jeune cacique qui lui avait autrefois donné à manger. Il était plus gracieux qu'un singe. Ce manati fut longtemps la consolation de l'île tout entière, car, chaque jour, de nombreux indigènes et beaucoup de chrétiens allaient rendre visite à cet animal prodigieux. On dit que les chairs des manatis sont d'un goût excellent. Il y en a beaucoup dans les parages de l'île. On finit par perdre le manati Matu. Il fut emporté à la mer par l'Attibunico, un des quatre fleuves qui divisent l'île en parties égales, à la suite d'une inondation, accompagnée d'horribles typhons : ce que les insulaires nomment un ouragan. L'Attibunicus déborda tellement au-dessus de ses rives qu'il remplit toute la vallée et confondit ses eaux avec celles de tous les lacs. Le bon, l'espiègle, le social Matu suivit le fil du torrent et rejoignit sa vieille mère et les eaux où il avait pris naissance. On ne l'a jamais plus revu. Mais assez de digressions. Décrivons maintenant la vallée.

La vallée d'Atici [1] est bordée par les monts Cibana et Cyguana, qui l'accompagnent jusqu'à la mer dans la direction du sud. Au delà des monts Cibao et dans la direction du nord commence une autre vallée [2] qu'on appelle vallée de Guarionexios attendu que cette vallée appartient toujours de père en fils, et par droit héréditaire, à des caciques nommés Guarionexios. J'ai longue-

1. La plaine de la Vega.
2. La plaine de San Yago.

ment parlé de ce cacique dans mes premiers écrits sur Hispaniola et dans ma première décade. Cette vallée a cent quatre-vingts milles de long de l'est à l'ouest et comme largeur, aux points extrêmes, trente et cinquante milles. Elle commence au canton de Canabocoa, traverse les provinces d'Huhabo et de Caihabo, et se termine dans la province de Bainoa et le canton de Mariena. Elle est bordée par les monts Cibaua, Cahonao et Cazacubuna. Il n'y a pas de province, il n'y a pas de canton qui ne soit remarquable par la majesté des montagnes, par la fertilité des vallées, par les ombrages des collines, par l'abondance des fleuves qui circulent. Sur les penchants de toutes les montagnes et de toutes les collines, dans le lit de tous les fleuves, on trouve de l'or en abondance, et des poissons d'un goût délicieux. Un seul cours d'eau fait exception. Depuis sa source dans les montagnes il est salé et ses eaux sont toujours salées, jusqu'à ce qu'il se jette à la mer. On le nomme le Bahuan : il arrose le Maguana, canton de la province de Bainoa. On pense que ce fleuve s'est ouvert un chemin à travers des terrains gypseux ou des salines souterraines. Il y a, en effet, dans l'île beaucoup de salines. J'en parlerai plus loin tout au long.

Nous avons vu qu'Hispaniola pouvait être divisée en quatre ou en cinq parties, par les fleuves ou par les provinces. On propose encore une autre division. L'île entière pourrait être répartie entre les quatre chaînes des montagnes qui la coupent en deux de l'est à l'ouest. Aussi bien tout est riche à Hispaniola. L'or s'y rencontre partout. C'est des cavernes et des gorges de ces montagnes que sortent, pour se disperser dans l'île, tous les cours d'eau. On y trouve des antres effroyables, çà et là d'obscures vallées, et des rochers arides. Jamais on n'y a signalé d'animal nuisible. Ni lion, ni ours, ni tigre féroce, ni renard insidieux, ni loup vorace. Tout y respire le bonheur, et le respirera bien plus encore, lorsque, très Saint-Père, tous ces milliers d'hommes feront partie des brebis de votre troupeau, quand on aura fait disparaître tous leurs Zémes, ces images des démons.

Si parfois, dans le cours de ma narration, je reviens sur certains détails, et si de temps à autre je me permets des digressions, il ne faudrait pas m'en vouloir, très Saint-Père. Une sorte d'exci-

tation joyeuse de l'esprit, une espèce de souffle Delphique ou Sibyllin m'entraîne quand j'entends, quand j'écris ces choses. Je suis pour ainsi dire forcé de répéter souvent le même détail, surtout quand je comprends combien la grandeur de notre religion y est intéressée. Il est pourtant, au milieu de ces merveilles de fertilité, un point qui ne me chagrine pas médiocrement. Ces indigènes simples et nus étaient habitués à ne pas beaucoup travailler.[1] Or, l'immense fatigue qu'ils éprouvent dans les mines en fait périr un grand nombre, et réduit les autres à un tel désespoir que beaucoup d'entre eux se suicident, ou ne veulent plus avoir d'enfants. On prétend que les femmes enceintes prennent des breuvages pour avorter, quand elles savent qu'elles mettront au monde des esclaves des chrétiens. Bien que par décret royal les insulaires aient été déclarés libres, on les force pourtant à travailler plus qu'il ne convient à des hommes libres. Le nombre de ces infortunés a diminué d'une façon déplorable. Plusieurs personnes prétendent qu'on en avait compté autrefois plus de douze cent mille. Combien sont-ils aujourd'hui, je n'ose le dire, tant je suis épouvanté. Finissons-en avec ce triste sujet et revenons à ce qui fait le charme de cette admirable Hispaniola.

Dans les montagnes de Cibaua, qui sont situées à peu près au milieu de l'île, et dans la province de Caihabo, où nous avons dit qu'on trouvait de l'or natif en plus grande quantité qu'ailleurs, est un canton nommé Cotohi. Il est au milieu des nuages, entouré de tous côtés par des chaînes de montagnes. Ses habitants sont nombreux. Il est formé par un plateau de vingt-cinq milles de long sur quinze de large. Ce plateau est plus élevé

1. A rapprocher de ce plaidoyer en faveur des indigènes le beau livre de Las Casas, *Brevissima relacion de la destruycion de las Indias*. Dès 1508 les colons ne portaient plus qu'à 60.000 le nombre des indigènes. 300.000 de ces malheureux avaient péri dans la même année. En 1517 ils étaient réduits à 14.000 et à 4.000 en 1533. Butet en 1717 parvint à en retrouver 90. Ils avaient tous disparu en 1750. Cependant, d'après Eugène de la Vorchère, consul français, « dans la partie septentrionale d'Haïti la population est presque entièrement caraïbe ». Cf. décret de Ferdinand, en date du 14 avril 1508. — Navarrete, t. III. — Voir les pièces justificatives annexées à l'édition de Las Casas, par Fabié.

que toutes les autres montagnes, en sorte que les cimes qui le dominent paraissent dominer et engendrer les autres montagnes. On distingue quatre saisons sur ce plateau : printemps, été, automne, hiver. Là les herbes se fanent, les arbres perdent leurs feuilles, les pâturages sont desséchés : ce qui n'arrive pas dans les autres cantons de l'île, qui ne connaissent que le printemps et que l'automne. Là poussent des fougères et des herbes au milieu desquelles serpentent des buissons chargés de mûres : preuve irrécusable du froid qui règne dans la région. Pourtant le pays est agréable, et le froid n'est pas rigoureux, car les indigènes n'ont jamais à souffrir ni de sa violence ni des neiges. Comme preuve de la fertilité du sol, on allègue les fougères, dont les tiges sont plus grosses qu'un javelot. Le flanc des montagnes voisines est riche en or. On ne va pas exploiter ces mines d'or, parce qu'il faudrait, à cause du froid, donner des habits aux mineurs, même à ceux qui ont l'habitude du travail. Les indigènes se contentent de peu. Ils sont mous. Ils ne pourraient pas supporter l'hiver, s'ils vivaient au grand air. Deux fleuves parcourent ce plateau. Ils tombent du haut des montagnes qui le bornent. Le premier, le Comoiaixa, roule vers l'occident, et perd son nom quand il se jette dans la Nayba. Le second, le Tirecotus, coule vers l'orient, et apporte le tributde ses eaux au fleuve Iunna. Lorsque je passai par l'île de Candie, en me rendant auprès du Soudan, les Vénitiens me racontèrent qu'il y avait une région semblable au sommet des monts Ida.[1] Cette région était plus fertile que le reste de l'île pour la récolte du froment : mais ces Candiotes, protégés par la difficulté des chemins qui conduisent à ces cimes, firent défection, et maintinrent longtemps leur indépendance à main armée contre le sénat de Venise. Lorsque, las de la guerre, ils se décidèrent à opérer soumission, le sénat voulut que leur pays restât désert. Il fit garder les avenues, pour que personne ne pût y pénétrer sans son assentiment. Ce fut l'année même de mon voyage, en 1502 seulement, qu'on permît de nouveau de cultiver ce canton, mais à des laboureurs incapables de se servir de leurs armes.

1. Martyr, *De legatione Babylonica*.

Un autre canton d'Hispaniola porte encore le nom de Cotoy. Il sépare les provinces d'Huhabo et de Caihabo. Il a des montagnes, des vallées et des plaines ; mais, comme il est stérile, il n'a que peu d'habitants. On y trouve beaucoup d'or ; mais il ne se présente ni en lingots, ni en morceaux : on le ramasse à l'état de masse solide et pure dans les tufs ou dans les failles rocheuses. C'est en brisant les rochers qu'on suit les traces de l'or. On compare une veine d'or à un arbre vivant. [1] Partout où il peut s'insinuer depuis sa racine à travers des passages ouverts et friables, il lance ses rameaux jusqu'à l'extrême sommet de la montagne, et jamais il ne s'arrêtera avant d'être arrivé à la surface du sol. C'est là, une fois qu'il se baigne dans la splendeur de l'atmosphère, qu'il porte en guise de fruits des lingots et des pépites. Ces lingots et ces pépites sont ensuite enlevés par les grandes pluies et entraînés en bas, comme tous les corps pesants, puis disséminés dans l'île entière. Mais on croit qu'il n'est pas produit à l'endroit où on le ramasse, surtout si c'est en plein air, ou dans le lit des fleuves. Quant à la racine de l'arbre d'or, elle tend toujours à se rapprocher du centre de la terre et grandit en proportion. En effet, plus on creuse profondément dans l'interieur des montagnes, plus les morceaux d'or deviennent considérables. Quant aux branches, les unes, et cela dépend de la dimension des passages, sont plus minces qu'un fil, les autres sont aussi grosses qu'un doigt. Il arrive que parfois on rencontre des poches pleines d'or : ce sont les passages par lesquels ont passé les branches de l'arbre d'or. Une fois que ces poches sont remplies par la substance du tronc, la branche cherche par en bas une autre issue pour s'élever à la surface. Souvent elle est arrêtée par la solidité du roc : mais dans les autres fissures elle est en quelque sorte alimentée par la respiration et par la vitalité des racines.

Vous me demanderez, Saint-Père, quelle est la quantité d'or qu'on récolte dans ces îles ? Chaque année, de la seule Hispaniola, on apporte en Espagne de quatre à cinq cent mille ducats

1. On aura remarqué cette singulière théorie de la production aurifère. Elle était conforme aux données de l'alchimie. Voir Hœfer, *Histoire de la chimie*.

d'or. On le sait par le quint du roi qui produit quatre-vingts, quatre-vingt-dix, cent mille castellans d'or et parfois davantage. Je dirai plus loin ce qu'on est en droit d'attendre de Cuba, et de l'île Saint-Jean, également riches en or. Mais nous avons assez parlé de l'or : passons au sel, avec lequel on assaisonne ce qu'on achète avec l'or.

Dans un canton de la province de Bainôa, dans les monts Daiagon, à douze milles du lac salé de la Caspienne, sont des mines de sel gemme, [1] plus brillantes et plus blanches que du cristal. Ce sont des salines de ce genre qui enrichissent tellement la Laletanie, autrement dit la Catalogne, sous le duc de Cardona, le plus grand seigneur du pays. Ceux qui ont pu faire la comparaison estiment que les salines de Bainôa sont plus riches. Il est nécessaire, paraît-il, de recourir à des coins ou à des barres de fer pour détacher le sel de Catalogne. En outre il s'émiette facilement. J'en ai fait l'expérience. Il n'est pas plus dur que de la pierre spongieuse. Le sel de Bainoa est aussi dur que du marbre. Dans la province de Caizimu et sur les territoires d'Iguanamà, de Caiacoà et de Guariàgua jaillissent des sources d'une nature toute particulière. A la surface elles sont douces, puis saumâtres, et au fond amères et salées. On pense que les eaux salées de la mer en alimentent une partie, et que les eaux douces de la surface proviennent des montagnes et sont amenées par des conduits souterrains. Les unes restent au fond, les autres montent à la surface, et les eaux salées ne suffisent pas à corrompre tout à fait les eaux douces. Quant aux eaux intermédiaires, elles sont formées par le mélange des deux autres et tiennent de leurs deux natures. Si on met l'oreille à terre près de l'orifice d'une de ces sources, on comprend si bien que le sol est creux à l'intérieur, qu'on entend venir à trois milles de distance un cavalier et à un mille un piéton. Dans le Guaccaiarima la province la plus occidentale, et dans le canton de Savàna on prétend que vivent des hommes auxquels suffisent des cavernes

1. Les sources salées ou sulfureuses se rencontrent surtout au sud. Les bains de Port à Piment, de Banica, de Mirebalais, de Dalmarie, des Irois, de Tiburon, de Jacmel ont été jadis florissants.

pour habitations et les fruits de la forêt pour aliments. Ils n'ont jamais été civilisés; ils ne sont entrés en relation avec aucune autre race d'hommes. Ni résidence fixe, ni semences, ni culture. Ils vivent comme on dit qu'on vivait dans l'âge d'or. Ils n'ont pas de langage fixe. De temps à autre on les aperçoit, mais on n'a pu en saisir aucun. Si parfois, étant en vue des autres indigènes, ils voient quelqu'un se diriger vers eux, ils courent plus vite qu'un cerf. On les dit plus agiles que des chiens français. Ecoutez, très Saint-Père, le trait fort plaisant d'un de ces sauvages.

Les Espagnols possèdent des champs cultivés, sur la bordure de bois et de forêts épaisses. Quelques-uns d'entre eux, en guise de récréation, étaient allés visiter ces champs cultivés au mois de septembre de l'année 1514. Voici que sort des bois à l'improviste un de ces hommes muets. Tout souriant il enlève, à côté même des chrétiens, un jeune garçon. C'était le fils du maitre du champ. Il l'avait eu d'une femme indigène. Le sauvage s'enfuit, mais fait signe qu'on le suive. Plusieurs Espagnols et plusieurs indigènes nus courent après le ravisseur, mais ne peuvent l'atteindre. Dès que le facétieux sauvage se fut aperçu que les chrétiens avaient renoncé à le poursuivre, il laissa l'enfant à la croisée de deux chemins, dans un endroit par où passaient les porchers qui conduisaient leurs troupeaux au pâturage. Un porcher rencontra, en effet, l'enfant. Il le prit dans ses bras et le rapporta à son père, qui se désolait. Ne croyait-il pas que ce sauvage appartenait à la race des Caraïbes, et ne pleurait-il pas son enfant, comme s'il eût été déjà dévoré!

A Hispaniola on trouve encore sur les écueils marins de la poix plus résistante et plus amère que la poix récoltée sur les arbres. Aussi est-elle fort utile pour protéger les navires contre les morsures de ces vers, qu'on appelle bromas, et dont j'ai longuement parlé ailleurs. Deux arbres produisent aussi de la poix, à savoir les pins et un arbre nommé copéo. Je ne dirai rien des pins, ils poussent partout; mais parlons un peu du copéo. Peu de détails à donner sur la poix et sur le fruit de cet arbre. La poix, en effet, ne se récolte pas autrement que sur les pins; on affirme pourtant qu'on la ramasse goutte à goutte, en

brûlant le bois. Quant au fruit,[1] il est petit comme une prune, et assez bon à manger : mais ce sont les feuilles de l'arbre qu'il importe de signaler comme présentant une propriété toute spéciale. On croit que c'est cet arbre dont les Chaldéens, premiers inventeurs de l'écriture, utilisaient les feuilles pour exprimer leurs sentiments aux absents, avant qu'on n'eût imaginé l'usage du papier. C'est une feuille large d'une palme et presque ronde. Avec une aiguille, une épingle, ou un poinçon de fer ou de bois les Espagnols y tracent des caractères avec autant de facilité que sur du papier. Il faut rire de ce que les Espagnols ont su persuader aux indigènes au sujet de ces feuilles. Ces braves gens s'imaginent que les feuilles parlent à notre commandement. Un insulaire avait été envoyé par un Espagnol de la ville de Saint-Domingue, capitale d'Hispaniola, à un de ses amis qui habitait à l'intérieur de la colonie. On lui avait confié des utias rôtis. Nous avons dit que ce sont des lapins. Pendant la route, soit qu'il eût faim, soit que la gourmandise le poussât, le messager mangea trois utias. Ils ne sont pas plus gros que des rats. L'ami écrivit sur une de ces feuilles ce qu'il avait reçu. « Eh bien, dit alors le maître à son serviteur, on peut se fier à toi, mon fils! Tu as donc été assez gourmand pour manger les utias qu'on t'avait remis. » Tout tremblant et stupéfait l'indigène avoue sa faute, mais il demande à son maître comment il en a été informé. « C'est la feuille que tu m'apportes toi-même, répond l'Espagnol, qui m'a mis au courant. Voici d'ailleurs l'heure à laquelle tu es arrivé près de mon ami, et l'heure à laquelle tu l'as quitté. » C'est ainsi qu'ils s'amusent à tromper ces pauvres insulaires, qui nous prennent pour des dieux, aux ordres desquels les feuilles révèlent ce qu'ils croyaient être secret. Aussi bien le bruit répandu dans l'île que les feuilles parlaient sur un signe des Espagnols retient les insulaires dans le respect de ce qu'on leur confie. Sur les deux côtés de cette feuille, comme sur notre

1. Ce fruit est nommé prune, en espagnol ciruela, par Cortès et B. Diaz. C'est un drupe ovoïde, très parfumé, de saveur aigre-douce, mais il n'a aucun rapport avec le prunier d'Europe. On en faisait du vin dans le Nicaragua, où l'arbre s'appelait Xocot. Cf. Oviedo, liv. VIII, 11, 21. — Du Tertre, *Histoire naturelle des Antilles*, p. 179.

papier, on peut écrire. Elle est plus épaisse qu'un morceau de papier plié en deux, et étonnamment résistante. Tant qu'elle est fraîche, les lettres apparaissent en blanc sur un fond vert. Quand elle se dessèche, elle devient blanche et durcit comme une tablette de bois, et alors les caractères jaunissent : mais elle ne se corrompt jamais, même si l'humidité la pénètre, et les caractères restent indélébiles, à moins qu'on ne la brûle.

Il est un autre arbre nommé Hagua, dont le fruit, quand il n'est pas mûr, distille un suc, qui teint en noir verdâtre tout ce qu'il touche, et d'une façon tellement pénétrante qu'aucun lavage ne peut faire disparaître cette couleur avant une vingtaine de jours. Quand le fruit arrive à la maturité, le suc n'a plus cette force. On le mange et il est bon au goût. On rencontre aussi une herbe dont la fumée fait mourir, comme le bois dont nous avons parlé. Quelques caciques avaient résolu de faire périr des Espagnols ; mais ils n'osaient pas entrer ouvertement en campagne. Ils convinrent de placer dans une maison de nombreuses bottes de cette herbe, et d'incendier la maison, afin que les Espagnols accourus pour éteindre l'incendie respirassent avec cette fumée les germes d'une maladie mortelle, mais le complot fut éventé et les inspirateurs du crime furent punis.

Insérons maintenant, sans méthode, divers renseignements, puisque Votre Sainteté a daigné écrire qu'elle s'intéressait à tout ce qu'on raconte sur le nouveau continent. Nous avons suffisamment raconté comment on sème, comment on cultive, comment on se sert des maïs, ages, yucca, patates et autres racines comestibles. Mais nous n'avons pas dit comment les indigènes ont reconnu les propriétés de ces plantes. Je vais le raconter.

CHAPITRE NEUVIÈME

On dit que les premiers insulaires se sont longtemps contentés de racines, par exemple celles des palmiers ou des magueys. Ce maguey est une herbe qui ressemble à la joubarbe, ou aizoon, que le vulgaire nomme la toujours vive. Les racines de guaiega sont, comme nos champignons, rondes et un peu plus grandes. Ils mangeaient encore des guaieros, qui ressemblent à nos panais; des cibaios qui se rapprochent des noix; des cibaioés et des macoanes qui tous deux rappellent l'oignon, et beaucoup d'autres racines de ce genre. On raconte qu'un bovite, c'est-à-dire un savant vieillard, ayant remarqué, mais bien des années plus tard, sur la rive d'un fleuve, un arbrisseau semblable à la férule, le transplanta et d'une plante sauvage fit une plante cultivée. Les premiers indigènes qui mangèrent le yucca cru mouraient en peu de temps : mais, comme le goût était exquis, on résolut d'en essayer l'usage de diverses façons. Bouillie ou rôtie la plante était moins dangereuse. On finit enfin par comprendre que le suc était vénéneux : on exprima ce suc et avec la farine cuite on fabriqua le cazaby, ce pain qui convient mieux aux estomacs humains que le pain de froment, parce qu'il est plus facile à digérer. Il en fut de même pour les autres aliments et pour le maïs qu'ils choisirent au milieu d'autres productions naturelles. C'est ainsi que Cérès, dans les semences mêlées au limon que charriait le Nil depuis les montagnes d'Ethiopie pendant ses inondations, et qu'il abandonnait dans la plaine lorsqu'il rentrait dans son lit, découvrit le froment, l'orge et d'autres céréales, et en propagea la culture. Aussi l'antiquité lui a-t-elle décerné les honneurs divins pour avoir ainsi indiqué les grains qu'il convient de cultiver.

Il existe de nombreuses variétés d'ages. On les distingue à leurs feuilles et à leurs fleurs. Une de ces espèces est dite guanagnax.

A l'intérieur et à l'extérieur elle est de couleur blanchâtre. Le guaragua est violet à l'extérieur et blanc à l'intérieur. D'autres ages nommés zazaveios sont rouges en dehors et blancs en dedans. Les quinetes sont blanchâtres des deux côtés. Le turma est violacé. L'hobos est jaunâtre. L'atibunieix a la peau violette mais la chair blanche. L'aniguamar a la peau violette et l'intérieur blanc. Le guaccaracca, au contraire, est blanc au dehors et violet au dedans. Il existe beaucoup d'autres espèces, qu'on ne nous a pas encore fait connaître. Je n'ignore pas qu'en les énumérant j'exciterai contre moi les envieux. Ils se moqueront, si mes écrits tombent entre leurs mains, de ce que j'envoie ces menus détails à Votre Sainteté, qui dirige de si grands intérêts, et sur les épaules de laquelle repose le fardeau de tout le monde chrétien. Je voudrais bien savoir de ces envieux si Pline et les autres savants réputés par leur science, lorsqu'ils adressaient aux puissants du jour des détails de ce genre, ne cherchaient à être utiles qu'aux princes, leurs correspondants. Ils mêlaient les renseignements obscurs et les connaissances précises, les grandes et les petites choses, les généralités et les détails, afin que la postérité pût, en même temps que les princes, connaître tout à la fois, et aussi dans l'espoir que ceux qui aiment les détails et s'intéressent aux nouveautés fussent en état de distinguer les pays et les contrées diverses, les productions de la terre, les mœurs des nations et la nature des choses. Riez donc du soin que j'ai pris, ô envieux : moi je rirai non de votre ignorance, de votre envie, de votre paresse, mais de votre déplorable habileté ; j'aurai pitié de vos angoisses, et je vous recommanderai aux couleuvres dont se repaissent les envieux. Si j'ajoute foi à ce que m'ont rapporté de Votre Sainteté Galeazzo Butrigario et Jean Ruffo, aujourd'hui archevêque de Cosenza, nonces de votre siège apostolique, je suis certain que ces détails vous plairont. Ce sont de modestes habits dont j'ai couvert, mais sans chercher à les orner, des choses admirables ; des indications et non des descriptions ; mais vous ne les rejetterez pas. Il me suffira d'avoir veillé, dans votre intérêt, à ce que le souvenir de ces découvertes ne se perdît pas. Aussi bien que chacun prenne la monnaie qui convient à sa bourse. Quand on débite un bœuf ou un porc, il n'en reste rien

sur le soir : celui-ci a choisi l'épaule, celui-là la cuisse, tel autre le cou. Il en est même auquel plaisent les tripes ou les pieds. Mais assez de divagations au sujet des envieux et de leur rage ; montrons plutôt comment les caciques félicitent leurs collègues quand il leur naît un fils, comment ils accordent le commencement et la fin de leur existence, et pourquoi chacun d'eux se gratifie de plusieurs noms.

Lorsqu'un cacique a un enfant, les voisins accourent et entrent dans la chambre de l'accouchée. Le premier arrivé salue le nouveau-né en lui donnant un nom, les autres font de même. « Salut, lampe brillante », dit celui-ci, et cet autre, « salut, toi qui reluis », ou bien « vainqueur des ennemis », « vaillant héros », « plus splendide que l'or », et ainsi de suite. C'est ainsi qu'à Rome on se paraît des titres de ses parents et de ses aïeux, Adiabénique, Parthique, Arménique, Dacique, Germanique. Ainsi font les indigènes en se parant des noms attribués par les caciques. Prenons pour exemple Beuchios Anacauchôa, le maître du pays de Xaragua. J'ai longuement parlé de lui et de sa sœur la prudente Anachàona dans la première décade. Beuchios s'appelait encore Taréigna Hobin, ce qui veut dire prince qui brille comme le laiton, ou bien Starei, ce qui signifie reluisant ; Huiho c'est-à-dire Hauteur, Duheijuiquem, ce qui correspond à riche fleuve. Beuchios a grand soin de mettre en avant tous ces noms et plus de quarante autres, quand il veut donner un ordre à quelqu'un ou qu'il fait connaître ses volontés par un héraut. Si par incurie ou par négligence on omettait un seul de ces noms, le cacique se croirait gravement outragé. Il en est de même pour ses collègues.

Examinons maintenant leurs singulières coutumes en matière testamentaire. C'est le premier né de leur sœur, s'il existe, que les caciques choisissent comme héritier de leurs domaines. Si la sœur aînée n'en a pas, c'est l'enfant de la seconde sœur, ou de la troisième : et leur raison est que cet enfant est bien réellement de leur race. Quant aux fils que leur ont donnés leurs épouses, ils ne les considèrent pas comme légitimes. A défaut des enfants de leurs sœurs, ils choisissent ceux de leurs frères, et à défaut de ces derniers leurs propres enfants. Si enfin ils n'ont pas d'enfants, ils

confient leurs États à celui qui dans toute l'île passe pour le plus puissant, afin qu'il protège leurs sujets contre leurs ennemis héréditaires. Ils prennent autant de femmes qu'ils veulent. On ensevelit avec le cacique celles de ses femmes qui lui étaient le plus chères. Anachanòa, sœur de Beuchios, roi de Xaragua, qui passait pour composer avec tant de talent des areitos, c'est-à-dire des poésies, fit ainsi enterrer vivante, avec deux de ses compagnes, la plus belle des femmes ou concubines de son frère Guanahattabenecheuà. Elle en aurait fait périr davantage, si elle n'avait cédé aux prières de Franciscains porteurs de sandales, qui se trouvaient là par hasard. On n'aurait pas trouvé dans l'île entière une femme aussi belle que Guanahattabenecheuà. On enterra avec elle les colliers et les ornements qu'elle aimait de son vivant. On met dans chaque tombeau une fiole d'eau et un morceau de pain de cazaby.

Dans le Xaragua, royaume du cacique Beuchios, et dans l'Hazua portion du pays de Caihabi, ainsi que dans la vallée qui renferme le lac salé et les lacs d'eau douce, et dans le Yaquin, canton de la province de Bainòa, il pleut rarement. Dans toutes ces contrées il y a des rigoles, creusées depuis longtemps, grâce auxquelles les insulaires irriguent leurs champs avec autant d'habileté que les habitants de Carthage la Neuve, surnommée Spartana, ou que ceux du royaume de Murcie, qui ne reçoivent que rarement les eaux de pluie. Le Maguana sépare la province de Bainòa de celle de Caihabo, et la Savana la sépare du Guaccaiarima. Dans les vallées profondes les indigènes ont plus de pluies qu'ils n'en auraient besoin. Les environs de la capitale Saint-Domingue sont également arrosés plus qu'il ne conviendrait. Partout ailleurs les pluies sont modérées. Les variations de l'atmosphère règnent donc à Hispaniola comme dans beaucoup d'autres pays.

Dans la première décade j'ai énuméré les colonies établies à Hispaniola. Les Espagnols ont, depuis cette époque, fondé de petites villes, Port de la Plata, Port Royal, Lares, Villanova, Azua, Salvateira. Décrivons maintenant celles qui sont connues parmi les innombrables îles voisines. Nous les avons comparées aux Néréides, filles de Téthys, et ornement de leur mère. Je commence par la plus rapprochée. Elle est remarquable par une

autre fontaine d'Aréthuse, mais qui ne sert à rien. A six milles de la côte de l'île mère se dresse un îlot que les Espagnols, négligeant sa dénomination antique, ont appelé l'îlot des deux arbres, car on n'y trouve que deux arbres. Tout près d'eux jaillit une fontaine qui vient d'Hispaniola et traverse la mer par de secrets passages. C'est ainsi que l'Alphée quitte l'Elide, reparaît en Sicile à la fontaine d'Aréthuse. Des feuilles d'hobis, c'est-à-dire de myrobolans, et de beaucoup d'arbres d'Hispaniola, qui sont portées par les eaux de la source, bien qu'il n'y ait pas dans l'île d'arbres de cette espèce, attestent le fait. C'est dans le fleuve Yiamiroà, qui coule dans le canton de Guaccaiarima, tout près de la terre de Savana, que naît la fontaine. L'île n'a pas plus d'un mille de circonférence. Elle sert de marché aux poissons. Droit à l'est notre Téthys est en quelque sorte gardée par l'île de Saint-Jean. [1] Je l'ai décrite ailleurs. Elle est riche en or, et le sol en est presque aussi fertile que celui de sa mère Hispaniola. On a déjà conduit des colons dans cette île, et on s'y occupe de ramasser l'or.

Au nord-ouest les derrières de Téthys sont protégés par la grande Cuba, [2] qu'on a longtemps prise pour un continent à cause de sa longueur. Elle est, en effet, plus longue qu'Hispaniola. Elle est coupée au milieu, de l'est à l'ouest, par le tropique du Cancer. Quant à Hispaniola et aux autres îles situées au midi de Cuba, elles occupent à peu près l'espace intermédiaire entre le tropique et l'équateur, c'est-à-dire la zone que beaucoup d'anciens ont crue déserte à cause des ardeurs du soleil : en quoi ils se trompaient. On prétend qu'on a trouvé à Cuba des mines d'or plus riches qu'à Hispaniola. A l'heure où j'écris, on affirme qu'on a ramassé à Cuba, pour les convertir en lingots, de l'or pour une valeur de cent quatre-vingt mille castillans : ce qui est une grande preuve d'opulence. La Jamaïque est encore plus au sud ; c'est une île heureuse et fertile, d'une fécondité exceptionnelle. On n'y trouve qu'une seule montagne. Elle convient à toutes les

1. Ile de Porto-Rico.

2. Les contemporains de Martyr ont très longtemps pris Cuba pour une presqu'île de l'Asie. Colomb avait contribué à propager cette erreur, car il la partagea longtemps.

cultures, mais ses habitants sont redoutables par leur esprit guerrier. On ne peut en si peu de temps soumettre tout ce dont on a pris possession. Colomb, le premier découvreur, comparait autrefois comme grandeur la Jamaïque à la Sicile. Elle est un peu plus petite, mais pas beaucoup. C'est du moins l'opinion de ceux qui l'ont examinée de plus près. Ils s'accordent d'ailleurs sur son heureuse nature. On croit qu'on n'y trouvera ni or, ni pierres précieuses : mais, au début, ne pensait-on pas la même chose de Cuba ?

L'île de la Guadeloupe, nommée autrefois par les indigènes Caraqueira, au sud d'Hispaniola, est plus rapprochée de l'équateur de quatre degrés. Elle a cent trente-cinq milles de tour. Elle est échancrée par deux golfes qui la séparent presque en deux îles, [1] de même que la grande Bretagne et la Calédonie, aujourd'hui Ecosse. Ses ports sont nombreux. On y récolte cette sorte de gomme que les pharmaciens nomment animen album, et dont les fumées enlèvent le mal de tête. Le fruit de cet arbre ressemble à une carotte. Il a une palme de long. Quand on l'ouvre on y trouve enfermée une farine sucrée. De même que nos paysans gardent pour l'hiver des châtaignes et autres productions de ce genre, ainsi les insulaires conservent les fruits de cet arbre. Quant à l'arbre, on dirait un figuier. Les pommes de pin comestibles et tous les autres aliments, que j'ai longuement étudiés plus haut, poussent encore à la Guadeloupe. Bien plus : on suppose que ce sont les habitants de cette île [2] qui ont porté dans toutes les autres îles les germes de tous ces fruits si suaves. Les Caraïbes, en effet, dans leurs chasses à l'homme, ont parcouru tous les pays voisins : or, ce qu'ils trouvaient d'utile à l'étranger ils le rapportaient chez eux pour le cultiver. Ces insulaires sont intraitables et inhospitaliers : il faut, pour les soumettre, recourir sérieusement à la violence. Les deux sexes se servent de flèches

1. La Guadeloupe forme, en effet, deux îles, Grande Terre et Basse Terre, séparées par la riviere Salée, et par deux golfes, Cul de Sac marin au nord et Petit Cul de Sac marin au sud.

2. Sur les premiers habitants de la Guadeloupe, ou Caraïbes, consulter Réville, *les Caraïbes* (*Nouvelle Revue*, 1884). — Moreau de Jonnès, *Aventures de guerre*.

empoisonnées, et fort habilement. Si parfois les hommes vont au dehors en expédition, les femmes se défendent elles-mêmes et virilement contre les assaillants. De là, sans doute, s'est accréditée l'opinion qu'il y avait dans cet océan des îles peuplées seulement par des femmes. L'amiral Colomb me le fit croire, et je l'ai répété dans ma première décade. On rencontre à la Guadeloupe des montagnes et des plaines fertiles. Elle est arrosée par de beaux cours d'eau. On y trouve du miel sur les arbres et dans les creux des rochers. De même à Palma, une des îles Fortunées, on récolte du miel au milieu des ronces et des buissons épineux.

A l'est de cette île, à une distance de dix-huit milles, la Désirée, comme on l'a récemment nommée, a vingt mille pas de circuit. C'est aussi une île charmante à dix milles de la Guadaloupe. Au midi, s'étend une autre île plane, de trente milles de circonférence, la Galante. Elle a été ainsi nommée[1] à cause de sa beauté, car en espagnol les élégants sont appelés les galants. A neuf milles à l'est de la Guadaloupe sont encore six petites îles,[2] dites de tous les Saints et Barbe. Ce ne sont que des écueils stériles, mais il est nécessaire que les marins en aient connaissance. A trente-cinq milles au nord de la Guadaloupe se dresse l'île dite de Montserrat. Elle a quarante milles de tour, et est dominée par une très haute montagne. L'île nommée Antigoa, à trente milles de la Guadaloupe, a environ quarante milles de tour. L'amiral Diego Colomb, le fils du découvreur, m'a raconté que sa femme que, forcé d'aller à la cour, il avait laissée à Hispaniola, lui avait écrit qu'on venait de trouver, au milieu de cet archipel des Cannibales, une île très riche en or ; mais on n'y est pas encore allé. Sur le flanc gauche d'Hispaniola, au midi, tout près du port de Beata, s'allonge une île appelée Altus Bellus.[3] On raconte des choses étonnantes sur les monstres marins qu'on y rencontre, surtout sur les tortues. Elles sont, dit-on, plus grosses qu'un grand bouclier de poitrine.

1. Erreur de Martyr. L'île fut ainsi nommée d'un des navires de Colomb dans son voyage.

2. L'archipel des Saintes.

3. Ce sont les îles Alta Vela, los Frailes et Beata au sud et au sud-ouest de la pointe de la Beata.

Lorsque arrive pour elles le moment de la reproduction, et que la passion les agite, elles sortent de la mer. Elles creusent un trou profond dans le sable, et y déposent trois ou quatre cents œufs. Quand elles ont épuisé leurs facultés d'enfantement, elles recouvrent le trou avec la quantité de terre suffisante pour cacher les œufs, et retournent à leurs pâturages maritimes, sans plus se soucier de leur descendance. Au jour fixé par la nature pour la naissance de ces animaux, on voit pulluler une foule de tortues venues au monde, sans l'aide de leurs parents, et grâce aux rayons du soleil. On dirait une fourmilière. Ces œufs sont presque aussi gros que des œufs d'oie. On compare comme goût la chair des tortues à celle du veau.

Il y a encore bien d'autres îles, mais elles ne sont pas encore connues, et d'ailleurs il n'est pas nécessaire de passer avec tant de soin cette farine au crible. Qu'il suffise de savoir que nous avons à notre disposition des terres immenses, qui, dans le cours des siècles, recevront nos compatriotes, notre langue, nos mœurs, notre religion. Ce n'est pas du jour au lendemain que les Teucriens ont peuplé l'Asie, les Tyriens la Lybie, les Grecs et les Phéniciens l'Espagne. Je laisse de côté toutes les îles[1] qui protègent au nord Hispaniola. Elles sont riches en pêcheries, et pourraient être cultivées, mais les Espagnols y ont renoncé parce qu'elles étaient pauvres. Et maintenant adieu, Téthys antique, et vous, nymphes humides, ses compagnes. Venez, ô vous dont la couronne est superbe, vous qui êtes l'honneur de l'océan austral, vous qui vous appelez Riche et qui l'êtes en effet.

Dans le livre de lettres, que j'ai envoyé l'année précédente à Votre Sainteté par un de mes serviteurs, et que Votre Sainteté a lu en entier, en présence des cardinaux du Saint-Siège Apostolique et de sa sœur aimée, je racontais que, le jour même où l'Eglise célèbre la fête de l'archange saint Michel, Vasco Nunez Balboa, le chef de ceux qui avaient franchi la haute chaîne des montagnes tournées vers le sud, avait entendu dire qu'en vue de la côte s'étendait une île remarquable par la grandeur de ses

1. L'archipel des Bahama ou Lucayes.

perles, le roi de cette île était riche et puissant, et souvent il faisait la guerre aux caciques dont les États touchaient la côte, surtout à Chiapes et à Tumacco. Nous avons écrit qu'on avait laissé cette île sans l'attaquer, à cause de la fureur des tempêtes, qui, pendant trois mois de l'année, rendent dangereuse cette mer australe. Cette île, nous l'avons maintenant foulée aux pieds. Ce cacique si orgueilleux, nous l'avons adouci. Que Votre Sainteté daigne l'accueillir, lui et toute sa riche principauté, puisqu'il a été admis à recevoir les eaux du baptême. Il ne sera pas hors de propos de rappeler sous les ordres de quel chef et comment cette conquête s'est opérée. Que Votre Béatitude écoute donc, le front serein et d'une oreille bienveillante, le récit de cette entreprise.

CHAPITRE DIXIÈME

A peine débarqué, le gouverneur Pedro Arias confia à un certain Gaspard Moralès la mission d'explorer l'île Riche.[1] Moralès se rend auprès de Chiapes, qu'on nomme encore Chiapeios, et de Tumacco, ces caciques de la mer australe, dont Vasco s'était fait des amis. Les Espagnols sont accueillis comme des amis et avec magnificence. On équipe une flotte pour passer dans l'île. On nomme l'île Riche et non Perle, bien qu'on y rencontre beaucoup de perles, attendu que le nom de Perle fut d'abord donné à une autre île, près de la bouche du Dragon,[2] dans le Paria, et où l'on trouve également des perles en abondance. Moralès ne passe dans l'île Riche qu'avec soixante soldats. On ne peut en transporter davantage à cause de l'exiguité des bateaux, qu'on appelle culches. Le roi de l'île s'avance à

1. Il n'y a pas, à vrai dire, une île, mais bien un archipel, las Perlas, dont les îles principales se nomment San Jose, San Miguel, del Rey, etc. L'archipel est composé de 39 grandes îles, 63 petites et 81 îlots. Cf. Bovallius, *las Perlas arkipelagen*, Stockolm, 1886.

2. L'île a conservé son nom, Margarita, sur la côte de Venezuela.

notre rencontre fier et redoutable. Je n'ai pas appris son nom. La menace à la bouche il marche escorté par un grand nombre des siens en armes. Guazzaciara est leur cri de guerre. Quand ils le poussent, ils lancent en même temps leurs javelots. Ils ne se servent point d'arcs. Guazzaciara veut dire en même temps bataille. On livra donc quatre guazzaciara ou batailles. Les Espagnols furent vainqueurs, à l'aide de leurs auxiliaires, les gens de Chiapes et de Tumacco, ennemis du cacique. Il est vrai qu'ils l'attaquèrent à l'improviste. Le cacique aurait voulu rassembler une armée plus considérable, mais il se laissa persuader par ses voisins du littoral de ne pas prolonger la lutte. Ils le menacèrent, par leur propre exemple et celui d'autrui, de la perte et de la ruine d'un état florissant, et lui montrèrent que notre amitié lui procurerait au contraire, à lui et à ses amis, gloire et utilité. Ils lui rappellent les malheurs arrivés l'année précédente à Poncha, à Pocchorosa, à Quarequa, à Chiapes, à Tumacco et à tous ceux qui avaient voulu se mesurer avec les Espagnols. Le cacique renonça à se battre et vint à notre rencontre. Il conduisit les Espagnols dans son palais. C'est une véritable résidence royale, merveilleusement ornée. A peine arrivés chez lui, il leur fit cadeau d'un panier, très bien travaillé, et rempli de perles. Il contenait cent dix livres de perles, à huit onces la livre. On le combla de joie en lui donnant nos babioles ordinaires, des perles de verre, des miroirs, des sonnettes de laiton, et peut-être quelque hache de fer ; car ces indigènes les apprécient bien plus que des tas d'or. Ils se moquent même de nous qui échangeons contre un peu d'or un objet aussi important et aussi utile. La hache, en effet, sert à mille usages, l'or au contraire ne peut que satisfaire un luxe qui n'est pas indispensable.

Le cacique, joyeux et enchanté de ces échanges, prend par la main le capitaine et ses officiers et les conduit au haut d'une des tours de sa résidence, d'où l'on dominait un immense horizon du côté de la mer. Jetant les yeux autour de lui : « Voici, leur dit-il, [1] la mer à l'infini, et elle ne se termine pas du côté

1. Ce n'était pas la première fois que les Espagnols étaient ainsi avertis de l'existence de vastes terres continentales. Balboa en avait déjà entendu parler,

du soleil », et il indiquait du doigt l'orient, puis se tournant vers le midi et vers l'occident, leur faisait entendre qu'un immense continent, dont on apercevait au loin les vastes montagnes, s'étendait à perte de vue. Puis, regardant plus près de lui : « Ces îles à droite et à gauche, dit-il, qui flanquent des deux côtés notre résidence, nous appartiennent. Toutes elles sont riches, toutes elles sont heureuses, si vous donnez le nom d'heureuses aux terres qui abondent en or et en perles. Ici même il n'y a pas beaucoup d'or, mais les rivages de toutes ces îles sont remplis de perles. Je vous en donnerai tant que vous en désirerez, pourvu que vous restiez mes amis. Je préfère vos produits à mes perles, et je désire en jouir et m'en réjouir. Aussi ne supposez pas que je veuille renoncer à mes relations avec vous. » Telles furent les paroles qu'ils échangèrent, avec beaucoup d'autres semblables. Quand les Espagnols songèrent au départ, le cacique leur promit d'envoyer chaque année comme cadeau au grand roi de Castille cent livres de perles à huit onces la livre. Il s'y engagea volontiers. Il n'y attacha pas d'importance et ne se crut pas pour autant notre tributaire. Il y a dans cette île des cerfs et des lapins en si grande quantité que, sans sortir de leurs maisons, les Espagnols pouvaient en tuer à coups de flèches autant qu'ils voulaient. Ils menèrent dans cette île une vie large et où rien ne leur manqua. La résidence royale n'est éloignée que de six degrés de l'équateur. Le pain de racine et de maïs, le vin de grains ou de fruits est le même que chez Comogre, ou que chez les autres indigènes continentaux ou insulaires. Le cacique, très Saint-Père, fut baptisé avec tous les siens. Ce sont des brebis avec leur pasteur qui grossissent vos troupeaux. Pedro Arias le gouverneur voulut lui donner son nom. Ils se traitèrent en amis, et se retirèrent plus amis qu'au début. Le cacique, afin que les Espagnols revinssent plus facilement sur le continent, leur prêta les culches de ses pêcheurs, c'est-à-dire les barques creusées dans un tronc de bois, et fabriquées à la mode du pays ; et il les accompagna jusqu'au rivage.

Les Espagnols, après avoir mis de côté le quint attribué aux fonctionnaires royaux, partagèrent entre eux les perles qu'ils avaient rapportées. Ils disent qu'elles sont fort précieuses. Voici

une preuve du grand prix que valent les perles de l'île Riche. On en a rapporté plusieurs, blanches et d'un bel orient, qui étaient aussi grosses qu'une noisette et même davantage. Ce qui a rafraîchi ma mémoire, c'est le souvenir d'une perle que, par l'entremise de Barthélemy le Milanais, un de mes parents, le souverain pontife Paul, prédécesseur de Votre Sainteté, acheta à un marchand Vénitien pour quarante-quatre mille ducats. Or, parmi les perles rapportées de l'île Riche, s'en trouvait une égale en grosseur à une noix ordinaire. On la vendit à l'encan. Elle fut achetée au Darien même pour douze cents castillans d'or. Elle finit par arriver entre les mains du gouverneur Pedro Arias. C'est son épouse, dont j'ai déjà parlé à propos de son départ, qui possède maintenant cette perle précieuse. N'est-il pas évident que cette perle devait être précieuse entre toutes, puisqu'elle a été estimée si cher au milieu de cette multitude de perles qu'on achetait non pas une à une, mais à la livre, ou tout au plus à l'once ? Il est probable que ce négociant de Venise n'avait pas acheté si cher en Orient la perle du pape Paul, mais il vivait à une époque où l'on désirait ardemment ces objets, et un gourmand de perles se présenta pour l'avaler. Disons maintenant quelques mots des coquillages qui les contiennent.

Votre Béatitude n'ignore pas qu'Aristote et que Pline, ce dernier, imitateur d'Aristote dans ses théories, n'ont pas été du même avis sur la procréation des perles. Ils ne s'accordent que sur un point, et, pour tous les autres, sont d'avis différent. Ils ne veulent pas reconnaître que les huîtres perlières changent de place dans la mer, [1] et ne remuent en aucune façon, une fois qu'elles sont nées. Il y a au fond de la mer, disent-ils, des prairies où pousse une herbe aromatique comme le thym. Ces prairies, ils affirment les avoir vues. C'est là que naissent, se nourrissent, grandissent ces animaux, et que, semblables aux huîtres, ils engendrent autour d'eux de nombreux descendants et arrière-descendants. Ils ne se contentent pas d'une, de trois, de quatre perles et parfois davantage. Cent vingt perles, en effet,

1. Cette théorie est la vraie. Les huitres naissent et grandissent attachées à leurs bancs.

dans un seul coquillage, ont été trouvées dans les pêcheries du cacique de l'île Riche. Le capitaine Gaspard Moralès et ses compagnons les ont soigneusement comptées. Ce cacique, en effet, fit exécuter une pêche, en notre présence, par ses plongeurs. On peut comparer la matrice des huitres perlières au réceptacle où les poules engendrent de si nombreux œufs. Voici comment les perles sont produites. On les trouvait détachées des lèvres de la matrice dès qu'elles étaient mûres et quittaient le ventre de leur mère. D'autres les suivaient, pour se détacher à leur tour après un court intervalle de temps. Les perles étaient d'abord comme enfermées au milieu du ventre de l'huître, pour s'y nourrir et pour grandir, de même qu'un enfant encore dans le sein de sa mère se nourrit de sa substance. Ce n'est que plus tard qu'elles sortaient de l'asile maternel, où elles se cachaient. Si de temps à autre on aperçoit des huîtres perlières, comme j'ai vu moi-même des huîtres sur divers rivages de l'océan Atlantique, roulées dans le sable et jetées sur la plage, elles ont été arrachées par la tempête au fond de la mer, et ne s'y sont pas portées d'elles-mêmes. Pourquoi la brillante rosée du matin donne aux perles une teinte blanche, et pourquoi un temps troublé les fait jaunir, pour quelle raison elles aiment un ciel serein, et restent immobiles quand il tonne, ces questions et d'autres semblables ne peuvent être examinées avec précision par ces indigènes ignorants. C'est un sujet qui ne peut être traité par des esprits bornés. On dit encore que les plus grosses huîtres perlières se tiennent au fond, les ordinaires dans les eaux moyennes, et les petites à la surface, mais on en donne de mauvaises raisons. Ce n'est pas un mollusque immobile qui raisonne sur le choix de sa demeure. Tout dépend de la résolution, de l'habileté et du souffle des plongeurs. Les huîtres perlières de grande taille ne se promènent pas ; elles sont créées et elles trouvent leur nourriture dans des endroits plus profonds, attendu qu'il n'y a qu'un très petit nombre de plongeurs, et dans de rares circonstances, qui osent, pour les ramasser, s'enfoncer jusqu'au fond. Ils ont peur des polypes, très avides de la chair des huîtres, et qui, pour les chasser, circulent à travers les lieux où elles se tiennent. Ils redoutent également d'autres

monstres marins, et enfin ils ont peur de manquer de respiration dans un trop long séjour sous les eaux. C'est pour cela que les huîtres perlières, qui sont les hôtes de mers profondes, ont tout le temps de grossir. Plus la coquille est grosse, plus elle est vieille, et plus les perles qui sortent d'elle sont de grande dimension; mais on n'en trouve qu'une petite quantité. Celles qui naissent au fond de la mer deviennent, à ce que l'on croit, la nourriture des poissons. Quant on vient de les arracher, elles sont molles. Elles diffèrent aussi des grosses par le tympan. On prétend qu'il n'y a pas de perle qui, en vieillissant, adhère à l'écaille, mais dans l'écaille même se développe une sorte de verrue, ronde et brillante, qu'il suffit de limer pour lui donner de l'éclat. Elle n'est pourtant pas de nature précieuse, et tire sa constitution de l'écaille plutôt que de la perle. Les Espagnols donnent au tympan le nom de pati. On a parfois vu quelques huîtres perlières qui adhéraient aux rochers, mais en petite quantité, et elles n'étaient nullement recherchées. Il faut croire que les huîtres d'Inde, d'Arabie, de la mer Rouge et de Ceylan existent telles que les ont décrites des auteurs célèbres. Il ne faut pas tout à fait rejeter les explications données par des écrivains si éminents, je parle de ceux qui, depuis si longtemps, ne sont point parvenus à s'entendre.

Nous avons assez parlé de ces bêtes marines, et de leurs œufs, que les hommes, par amour du luxe, préfèrent sottement aux œufs de poules ou de canards. Ajoutons quelques détails en dehors du programme. Nous avons plus haut longuement décrit l'entrée du golfe de l'Uraba. Nous avons dit que les diverses contrées que baigne ce golfe maritime étaient étrangement différentes. Je n'ai rien à signaler de nouveau sur le rivage occidental, où les nôtres ont établi leur résidence, aux bords du fleuve Darien. Voici ce que j'ai récemment appris sur le rivage oriental. Tout le pays situé à l'est, depuis le promontoire et le rivage qui s'avance dans la mer et reçoit en face les premiers assauts de la vague jusqu'à la bouche du Dragon et au Paria, s'appelle d'un nom général la terre de Caribana; attendu qu'on y trouve partout des Caribes, ainsi nommés à cause de leur pays; mais il est bon

d'indiquer d'où tirent leur origine ces Caribes, [1] et comment, après avoir abandonné le sol natal, ils se sont ainsi répandus au large, comme une contagion mortelle. A partir du premier rivage qu'on rencontre en venant de la mer, là où nous avons dit qu'Hojeda s'était établi, se trouve dans le Caribana, à environ neuf milles de distance, un village nommé Futeraca. Trois milles plus loin on rencontre le village d'Uraba, qui a donné son nom au golfe. Ce village fut jadis la capitale du royaume. Celui de Féti lui succède six milles plus loin, et ceux de Zeremoe et de Soraché au neuvième et au douzième milles. Les Espagnols trouvèrent ces villages fort peuplés. Tous les indigènes y faisaient la chasse à l'homme. Quand ils n'ont pas d'ennemis à qui faire la guerre, ils tournent contre eux-mêmes leur cruauté, et se battent ou s'exterminent entre eux. C'est de là que le mal a gagné les malheureux habitants du continent et des îles.

Voici un autre fait que je ne crois pas devoir passer sous silence. Un savant jurisconsulte, nommé Coralès, juge au Darien, rapporte qu'il a rencontré un fugitif venant des grandes terres intérieures de l'occident, qui avait demandé asile à un cacique. Cet homme voyant lire le juge sauta de surprise et dit, à l'aide des interprètes qui connaissaient la langue du cacique son hôte : « Vous avez donc vous aussi des livres ? [2] Vous possédez des caractères grâce auxquels vous vous faites comprendre des absents », et il demanda en même temps qu'on lui montrât le livre ouvert, pensant reconnaître les lettres dont on se servait chez lui : mais il reconnut que les lettres n'étaient plus les mêmes. Il disait que chez lui les villes étaient entourées de murs, que ses concitoyens portaient des vêtements, qu'ils étaient gouvernés par des lois. Je n'ai pas appris l'objet de leurs croyances. On sait par l'exemple et par les paroles du fugitif qu'ils sont circoncis et sans prépuce. Eh bien, très Saint-Père, qu'en pensez-vous ? Qu'augurez-vous de l'avenir, vous à la domination duquel le

1. Cf. les théories de Rochefort, dans son *Histoire naturelle et morale des isles Antilles*.—Article de Réville sur les Caraïbes dans la *Nouvelle Revue* (1884).

2 Ce proscrit était certainement un Péruvien, ou un habitant des plateaux, très civilisés, du Cundinamarca. Sur l'écriture des Péruviens, consulter le très intéressant ouvrage de Wiener, *Pérou et Bolivie*.

temps soumettra tous ces pays ? A ces vastes horizons ajoutons quelques traits de moindre importance.

Je crois qu'il ne faut point passer sous silence la navigation de Juan Solis[1] qui, pour explorer la côte méridionale de ce que l'on croit être un continent, partit du port de Lepe sur l'océan, à peu de distance de Cadix, le quatrième jour des ides de septembre de l'année précédente 1515. Il avait trois vaisseaux. Je ne veux pas non plus ne point parler de Juan Ponce,[2] choisi pour soumettre les Caribes ou Cannibales anthropophages, qui sont gourmands de chair humaine ; de Juan Ayora, de Gonzalez de Badajoz, un autre capitaine, de François Bezerra et aussi de Vallejo, déjà cités par moi.

Solis ne fut pas heureux dans sa mission. Il devait doubler le promontoire ou cap de Saint-Augustin, et suivre au delà de l'équateur la côte méridionale de ce que l'on croit être un continent. Nous avons, en effet, indiqué que ce cap est situé sous le septième degré du pôle antarctique. Il s'avança six cents lieues plus loin et s'aperçut que le cap de Saint-Augustin se prolongeait si loin dans le midi au delà de l'équateur, qu'il arriva plus loin que le trentième degré de l'autre hémisphère. Il naviguait donc bien loin derrière la bouche du Dragon et le Paria Espagnol, régions tournées vers le nord et regardant le pôle arctique, lorsqu'il rencontra quelques-uns de ces abominables anthropo-

1. Juan Dias de Solis était né vers 1450 à Lebrixa. Il avait été associé aux entreprises des Pinzon. En 1508, il avait découvert, avec Vincent Pinzon, les bouches de l'Amazone. De retour à Séville, il s'était occupé de cartographie. Le 24 juillet 1512, le roi lui avait confié à lui, et à Juan Vespucci, la direction des cartes nautiques réservées à la marine espagnole.

2. Juan Ponce de Léon, compagnon de Colomb à son second voyage (1493), fut choisi par Ovando pour conquérir et gouverner la province d'Higuey à Haïti. En 1508, il fut nommé gouverneur de Boriquen (Porto Rico), malgré l'opposition de Diego Colomb, et réussit à soumettre ou plutôt à exterminer les insulaires. En 1512, il partit à la recherche de la fontaine de l'éternelle jeunesse, qui se trouvait à Bimini. Il visita avec soin l'archipel des Bahama, et découvrit par hasard la Floride, mais ne put y débarquer, et revint à Porto-Rico A son retour en Espagne, il fut bien accueilli par le roi Ferdinand, qui le nomma adelantado de Bimini et gouverneur de la Floride.

phages [1] Caribes, dont j'ai parlé plus haut. Semblables à d'artificieux renards, ces Caribes paraissaient faire des signes de paix, mais ils se préparaient déjà dans leur for intérieur à quelque joyeux repas, et, dès qu'ils aperçurent ces étrangers, ils firent comme les coureurs de cabarets et commencèrent à avaler leur salive. L'infortuné Solis débarqua avec tous ceux de ses compagnons qu'il put entasser sur la plus grande de ses barques, mais il fut traîtreusement assailli par une multitude d'indigènes, qui, à coups de bâtons, l'assommèrent lui et les siens, en présence du reste de l'équipage. Personne ne put se sauver. Après les avoir tués et coupés en morceaux sur le rivage même, les indigènes, à la vue des autres Espagnols qui de leurs vaisseaux assistaient à cet horrible spectacle, s'apprêtèrent à les manger. [2] Effrayés par ces atrocités, les nôtres n'osèrent pas débarquer et tirer vengeance du meurtre de leur chef et de leurs compagnons. Ils chargèrent leurs navires de bois de teinture rouge. C'est ce bois que les Italiens nomment verzino, les Espagnols brazil, et qui est excellent pour teindre les laines : puis ils revinrent dans leur pays. On m'a donné ces détails par lettre, et je les résume ici. Ce qu'ont fait les autres explorateurs, je vais le raconter un peu plus longuement.

Juan Ponce [3] de son côté subit un grave échec de la part des Caribes de l'île de la Guadaloupe, la plus importantes de toutes les îles Caribes. Quand ils aperçurent les Espagnols encore en pleine mer, les insulaires se cachèrent dans des endroits, d'où ils pouvaient surveiller ceux qui débarqueraient. Ponce avait envoyé à terre des femmes pour laver les chemises et le linge,

1. Ces indigènes appartenaient à la race guerrière des Charruas. Le massacre eut lieu entre Maldonado et Montevideo, aux sources d'un petit cours d'eau qui a conservé le nom du navigateur. Cf. Punes, *Ensayo de la historia civil del Paraguay* (1816).

2. Le propre frère de Solis et un de ses neveux étaient au nombre des témoins de cette exécution sanglante.

3. Parti de Séville en janvier 1515, Ponce, qui avait promis de soumettre les Caraïbes, fut battu par eux, à la Guadaloupe, et tellement humilié par cette défaite, qu'il ne bougea plus de Porto-Rico jusqu'en 1521. Il voulut alors tenter une nouvelle exploration de la Floride, mais il fut grièvement blessé, et revint mourir à Cuba.

et quelques fantassins pour renouveler les provisions d'eau douce, car depuis l'île de Fer dans les Canaries jusqu'à la Guadaloupe, sur une longueur de quatre mille deux cents milles, ils n'avaient aperçu aucune terre. Il n'y a pas d'île dans l'océan sur tout cet espace. Les Caribes les attaquent à l'improviste, s'emparent des femmes, et dispersent les hommes. Un petit nombre d'entre eux parvinrent à se sauver tout tremblants. Ponce n'osa pas attaquer les Caribes. Ils redoutaient les flèches empoisonnées dont ces barbares mangeurs d'hommes savent se servir pour frapper d'un coup sûr tous les buts qu'ils visent. Cet excellent Ponce qui s'était vanté, alors qu'il était à l'abri sous un toit protecteur, d'exterminer les Caribes, fut donc obligé d'abandonner ses laveuses et de tourner le dos aux insulaires. Où il est allé depuis, et quelles sont ses découvertes, je ne l'ai pas encore appris. En sorte que Solis perdit la vie et Ponce l'honneur en exécutant leur mission. En voici un autre qui, la même année, échoua aussi misérablement.

Juan Ayora de Cordoue,[1] un noble, envoyé en qualité de juge, comme nous l'avons dit ailleurs, était plus désireux d'acquérir de l'or que soucieux de bien administrer ou de mériter des éloges. Sous un prétexte quelconque, il dépouilla plusieurs caciques et leur extorqua de l'or contre toute justice. On raconte qu'il les traita si durement que d'amis qu'ils étaient ils devinrent d'implacables adversaires, et, poussés à bout, massacrèrent les Espagnols, tantôt au grand jour, tantôt en les faisant tomber dans des embûches. Là où jadis les relations commerciales étaient tranquilles et les caciques étaient bien disposés, il faut aujourd'hui se battre. Après avoir, à ce qu'on raconte, amassé de la sorte beaucoup d'or, Ayora prit la fuite. Il s'était procuré par surprise un navire. On ne sait pas encore, au moment où j'écris, où il a débarqué. Il ne manque pas de personnes qui croient que le gouverneur Pedro Arias lui-même a fermé les yeux sur ce départ clandestin : attendu que Juan Ayora est le frère de l'historiographe royal, Gonzalez Ayora, un savant, un excellent

1. C'est ce même Ayora dont Balboa a flétri la conduite dans sa lettre au roi Ferdinand (octobre 1515).

capitaine, si bien l'ami du gouverneur qu'on pourrait citer lui et Pedro Arias [1] parmi les couples d'amis si rares que l'on connaît. Je suis lié avec les deux, et même étroitement. Qu'ils me pardonnent donc l'un et l'autre : mais, dans toutes ces agitations d'outre-mer, rien ne m'a autant déplu que la cupidité de ce Juan Ayora, qui a ainsi troublé la paix et désaffectionné les caciques.

Arrivons maintenant aux tragiques aventures de Gonzalez de Badajoz et de ses compagnons. Ils furent heureux au début, mais de bien douloureuses péripéties les accablèrent ensuite. Gonzalez quitta le Darien au mois de mars de l'année précédente 1515, avec quatre-vingts soldats. Il poussa droit à l'occident et ne s'arrêta nulle part avant d'être parvenu à la région que les Espagnols, comme nous l'avons dit plus haut, ont appelée Gracias a Dios. Elle est éloignée du Darien d'environ cent quatre-vingt mille pas, c'est-à-dire soixante lieues. Il y passa quelques jours sans rien faire, parce qu'il ne put attirer à lui aucun cacique, ni par ses prières, ni par ses offres, ni par ses menaces. Il y tenait pourtant beaucoup. Pendant cette halte il fut rejoint par cinquante aventuriers, qui arrivaient du Darien sous la conduite de Louis Mercado. Ils avaient quitté la colonie en mai, et voulaient tenter avec Gonzalez l'exploitation de l'intérieur. A peine réunis, ils formèrent le projet de franchir les montagnes au midi, et de prendre possession de la mer australe déjà découverte. Le plus extraordinaire c'est que, dans un continent aussi étendu en longueur, ils ne trouvèrent jusqu'à la mer australe qu'une distance de cinquante et un milles, ou de dix-sept lieues. En Espagne on ne compte jamais par milles. La lieue terrestre vaut trois milles et la lieue marine quatre milles. Arrivés au sommet de la chaîne et au point de séparation des eaux, ils trouvèrent un cacique nommé Javana. Le pays et le souverain portaient encore le nom de Coïba : nous avons cité

1. Balboa ne croyait pas Pedro Arias susceptible d'éprouver de l'amitié pour qui que ce soit. « C'est un homme, écrivait-il au roi Ferdinand, comme il n'y en a pas dans le monde entier pour être dévoré ainsi par la jalousie et la cupidité. Rien ne l'irrite autant que de voir quelque amitié régner entre les gens de bien. Il aime mieux voir ou entendre les uns médire des autres. »

le même fait à propos de Careta. Seulement comme le pays de Javana produit plus d'or encore, on l'appelle le Coïba riche. En effet, partout où on creusait le sol, soit sur un terrain sec, soit dans le lit des cours d'eau, le sable qu'on retirait contenait de l'or. Javana s'enfuit à notre approche. On ne put le ramener. On se mit alors à ravager tous les alentours de sa résidence, mais on n'y trouva que peu d'or, car le cacique avait emporté dans sa fuite tout ce qu'il possédait. On rencontra aussi des esclaves marqués par de douloureux stigmates. Avec une pointe, soit d'or, soit d'épine, les indigènes creusent des trous sur la figure de ces esclaves, les enduisent avec une sorte de poudre et les humectent avec un suc noir ou rouge. Cette teinture est si tenace qu'elle ne peut jamais disparaître. Les Espagnols amenaient avec eux ces esclaves. Il paraît que le suc est si corrosif et amène une telle douleur que, pendant quelques jours, les esclaves ne peuvent rien manger, tant ils souffrent. Les rois qui ont pris ces esclaves à la guerre et nos compatriotes utilisent leur travail pour la recherche de l'or et le soin à donner aux semences.

A partir de la résidence de Javana, les Espagnols suivirent pendant dix milles la pente des eaux, et entrèrent sur le territoire d'un autre cacique. Ils l'appelèrent le Vieillard, car il était chargé d'années, et ne se préoccupèrent pas seulement de son nom. Sur le territoire de ce cacique, aussi bien dans les terres arides que dans les vallées, partout, on trouva de l'or. Les cours d'eau étaient très abondants, et le sol gras et fertile. Au delà les Espagnols parcoururent pendant cinq jours un pays désert. Ils pensent que c'est la guerre qui a ruiné ces campagnes, car elles sont en grande partie fertiles, mais ne sont ni habitées, ni cultivées. Le cinquième jour ils aperçurent deux indigènes lourdement chargés qui venaient de loin. Ils marchent vers eux et les prennent. Ces hommes portaient sur leurs épaules des sacs pleins de maïs. On comprit par leurs réponses qu'il y avait dans la région deux caciques, l'un sur le bord de la mer, nommé Periqueté, l'autre à l'intérieur, nommé Totonoga. [1] Ce dernier était

1. D'après la suite du récit, Totonoga serait le cacique du littoral et Péri-

aveugle. Ces hommes étaient deux pêcheurs envoyés par leur roi Totonoga à Periqueté avec une charge de poissons qu'ils avaient échangés contre du pain. Ce sont, en effet, les produits naturels qui sont l'objet des échanges, et non pas l'or qui fait tant de victimes. Sous la conduite de ces deux indigènes, les Espagnols arrivent sur le territoire de Totonoga, le cacique du littoral de la mer australe, sur la rive occidentale du golfe de Saint-Michel. Ce cacique leur procure six mille castellans d'or, soit brut, soit travaillé. Parmi les lingots bruts on en trouva un qui pesait deux castellans : ce qui prouve l'abondance de l'or dans la région. Suivant la même côte occidentale, les Espagnols vont trouver le cacique Taracuru, et ils obtiennent de lui huit mille pesos. Nous avons déjà dit qu'un peso correspondrait à un castellan non monnayé. Ils passèrent ensuite sur le territoire de son frère, nommé Pananomé. Ce cacique prit la fuite et ne reparut plus. Ses sujets affirment que la contrée est riche en or. Les Espagnols détruisirent sa résidence. Six lieues plus loin, ils passèrent sur le territoire d'un autre cacique nommé Tabor, puis d'un autre nommé Chéru. Chéru reçut amicalement nos compatriotes et leur donna volontiers quatre mille pesos. Il possède de riches salines et son pays est riche en or. Douze milles plus loin les Espagnols entrèrent sur le territoire d'un cacique nommé Anata. Ils obtinrent de lui quinze mille pesos. Ce cacique les avait enlevés aux caciques voisins qu'il avait battus. Cet or était même brûlé, car on l'avait enlevé dans les maisons incendiées des ennemis. Les caciques se dépouillent et se massacrent entre eux. Ils détruisent et ravagent leurs villages. Leurs guerres sont atroces. Ils les poussent à l'extrême, et, quand ils sont vainqueurs, ne laissent rien subsister.

L'excellent Gonzalez de Badajoz avec ses compagnons se promena ainsi, sans plan arrêté, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur le territoire d'Anata. Il avait ramassé dans ses courses des monceaux d'or, quatre-vingt mille castellans en ceintures, en garnitures de poitrine pour soutenir les seins des femmes, en pendants

queté celui de l'intérieur. Il y a sans doute erreur de transcription dans le livre de Martyr.

d'oreilles, en casques, en colliers et en bracelets. Il les avait acquis soit en les échangeant contre nos marchandises, soit par la violence et par les armes, car la plupart des caciques avaient mis obstacle à notre passage et essayé de nous repousser. Il y avait encore quarante esclaves, qu'ils utilisaient comme bêtes de somme pour porter les provisions de route et les autres bagages, et aussi pour soutenir les malades et tous ceux qu'affaiblissaient les provisions. Les Espagnols traversèrent le pays du cacique Scoria et arrivèrent à la résidence d'un autre cacique nommé Pariza. Ils ne s'attendaient pas à être attaqués. Le cacique les cerne avec une grande multitude d'hommes armés, et les surprend au moment où ils ne sont pas sur leurs gardes et disséminés. Ils n'eurent même pas le temps de prendre leurs armes. Soixante-dix d'entre eux sont blessés ou massacrés. Les autres prennent la fuite. Ils abandonnent tout leur or et tous leurs esclaves. Bien peu d'entre eux revinrent au Darien. Elle aurait été mal fondée, très Saint-Père, l'opinion de tous les sages sur les vicissitudes et l'inconstance des choses humaines, si tout, dans cette expédition, s'était terminé bien et heureusement, mais l'ordre des choses est inéluctable : ceux qui s'occupent d'arracher des racines, tantôt rencontrent la douce réglisse et tantôt l'amère ivraie. Pourtant malheur à Pariza ! Son sommeil ne sera pas longtemps tranquille. On jugera bientôt ce grand crime. Le gouverneur en personne se disposait à entrer en campagne contre lui à la tête de trois cent cinquante soldats, lorsqu'il tomba malade. A sa place, et en qualité de lieutenant, prit le commandement un jurisconsulte habile, le licencié Gaspar Espinosa, juge royal au Darien. A la même époque on envoya à l'île nommée l'île Riche pour lever le tribut de perles imposé au cacique. Nous nous informerons de ce qui est arrivé.

Deux autres chefs marchèrent contre les indigènes qui habitent le pays au delà du golfe. L'un d'entre eux, François Bezerra, traversa le fond du golfe et l'embouchure du fleuve Dabaïba. Il avait sous ses ordres deux officiers et cent cinquante soldats bien armés. Il devait attaquer les Caribes au milieu même du Caribana et se dirigeait contre le village de Turufy. J'en ai déjà parlé lorsque j'ai raconté l'arrivée de Hojeda. Il emportait des instru-

ments de guerre, trois canons qui pouvaient lancer des boulets de plomb plus gros qu'un œuf, quarante archers, et vint-cinq mousquetaires. C'était afin de tirer de loin sur les Caribes, qui se battent à coups de flèches empoisonnées. On ne sait encore ni où a débarqué Bezerra, ni ce qu'il a fait. On craignait au Darien que l'expédition n'eût mal tourné, au moment où partirent les vaisseaux qui revinrent en Espagne.

L'autre chef, nommé Vallejo, opéra dans la partie antérieure du golfe. Il suivit un autre chemin que Bezerra. L'un menaçait le Caribana en face, et l'autre par derrière. Vallejo est revenu, mais des soixante et dix hommes qu'il menait avec lui, il en a laissé au pouvoir des Caribes quarante-huit de blessés. Tel est le récit de ceux qui reviennent du Darien. Je le reproduis.

La veille des ides d'octobre de cette année 1516, Rodrigo Colmenares dont j'ai parlé plus haut, et un certain François Delapuente vinrent me trouver. Ce François était un des officiers de la bande commandée par Gonzalez de Badajoz. Il fut du nombre de ceux qui échappèrent au massacre exécuté par le cacique Pariza. Quant à Colmenares, il quitta le Darien pour revenir en Espagne après l'arrivée des vaincus. Tous deux rapportent, l'un pour l'avoir entendu dire, l'autre pour l'avoir vu, qu'il y a dans la mer australe plusieurs iles, à l'occident du golfe de Saint-Michel et de l'île Riche, où poussent et sont cultivés des arbres produisant des mêmes fruits que ceux que l'on récolte dans le pays de Calicut. Le pays de Calicut, et ceux de Cochin et de Camemor sont, en effet, les marchés où les Portugais se procurent les aromates. Aussi pense-t-on que non loin du golfe de Saint-Michel commence la terre où poussent les aromates. Plusieurs de ceux qui ont exploré ces parages ne demandent que l'autorisation de partir de ce littoral de la mer australe. [1] Ils s'offrent à construire des vaisseaux à leurs frais, pourvu qu'on leur confie la mission de chercher le pays des aromates. Ils pensent qu'il faut construire les navires dans le golfe même de

1. Balboa était un de ceux qui demandaient à chercher les terres ainsi indiquées. Il obtint, en effet, l'autorisation de partir, et, s'il n'avait été arrêté par une mort prématurée, il aurait sans doute découvert et conquis le Pérou avant Pizarre et ses compagnons.

Saint-Michel et qu'on ne doit pas songer à suivre la direction du cap Saint-Augustin, [1] car ce chemin serait trop long, trop difficile, et sujet à trop de périls. D'ailleurs il faudrait s'avancer au delà de quarante degrés dans l'hémisphère austral.

Le même François, qui fut le compagnon des travaux et des périls de Gonzalez, dit, qu'en parcourant ces terres, il a remarqué de véritables troupeaux de cerfs et de sangliers, et qu'il en a pris beaucoup en se conformant à la méthode des indigènes, qui creusent des fosses dans les sentiers suivis par ces animaux et les recouvrent de branches d'arbres. C'est ainsi que les indigènes trompent les quadrupèdes sauvages. Quant aux oiseaux, ils font comme chez nous avec les ramiers. On attache un ramier domestique et privé, qui vole au milieu des arbres. Les oiseaux de son espèce arrivent auprès de lui et sont percés de flèches. Ou bien encore sur un espace dénudé on tend un filet, on jette tout autour de l'appât, et le ramier domestique est au milieu. On fait de même pour les perroquets et d'autres oiseaux. Les perroquets sont si dépourvus d'intelligence que, lorsqu'un d'entre eux jacasse sur un arbre, dans les branches duquel se cache un oiseleur, ils accourent en foule et se laissent facilement prendre. Ils ne sont pas effrayés quand ils voient l'oiseleur, mais attendent pour ainsi dire qu'on leur jette un lacet autour du cou. Ils ne s'enfuient même pas quand l'un d'entre eux est saisi et qu'ils le voient jeter dans la besace que porte le chasseur.

Voici un autre genre de chasse aux oiseaux assez étrange et plaisant à raconter. Nous avons raconté qu'il existait dans les îles, particulièrement à Hispaniola, des lacs et différentes mares d'eaux stagnantes. Au-dessus de ces mares s'agite tout un monde d'oiseaux aquatiques, attendu qu'elles sont couvertes d'herbes, et que cette boue liquide donne naissance à de petits poissons et à mille espèces de grenouilles, de cousins et d'insectes. La chaleur du soleil, en effet, se glisse dans les profondeurs et, par un secret dessein de la Providence, contribue au travail de la corruption et de la génération. Il y a diverses familles d'oiseaux

1. Ce fut pourtant la grande idée que Magellan eut le mérite de faire passer dans la réalité.

nageant sur ces eaux stagnantes : des canards, des oies, des cygnes, des foulques, des mouettes, des plongeurs, et beaucoup d'autres analogues. Nous avons raconté d'autre part qu'on cultive dans les jardins un arbre dont le fruit ressemble à une grosse citrouille. Les indigènes jettent plusieurs de ces citrouilles dans les mares, après les avoir bien bouchées pour que l'eau, introduite par une fente ou par un trou, ne les submerge pas. Ces citrouilles, qui flottent toujours sur l'eau, inspirent de la sécurité aux oiseaux. Le chasseur se couvre la tête, comme d'un casque, d'une de ces grandes citrouilles, percées à la hauteur des yeux. On le dirait sous un masque. Il entre dans la mare avec de l'eau jusqu'au menton, car ils sont habitués dès le berceau à nager dans les fleuves, et ne redoutent nullement de rester dans l'eau. Les oiseaux croient que cette citrouille, qui cache pourtant le chasseur, ressemble aux autres citrouilles qui surnagent, en sorte que le chasseur peut se diriger vers des troupes d'oiseaux nageurs. Il imite avec sa tête les mouvements de la citrouille, suit des petites vagues agitées par le vent, et se rapproche de plus en plus des oiseaux. Avec la main droite qu'il découvre peu à peu il saisit par la patte et sans être aperçu l'oiseau imprévoyant, l'entraîne sous l'eau et le fait disparaître dans une besace préparée à cet effet. Les autres oiseaux s'imaginent que leur compagnon a volontairement plongé, pour chercher sa nourriture, comme ils le font tous, continuent leurs évolutions sans s'inquiéter, et deviennent à leur tour les victimes de l'oiseleur.

J'ai coupé mon récit par cette description des chasses à l'oiseau et des autres chasses afin de détourner par ces paisibles récits l'horreur que vous avez dû éprouver en lisant la narration de tous ces crimes. Je voudrais encore vous parler d'une théorie nouvelle au sujet du courant qui entraîne vers l'occident les eaux du golfe de Paria, et aussi de la façon de récolter l'or dans les mines du Darien. Ce sont des détails qu'on m'a tout récemment fournis. Après ce double rapport qui ne sera nullement tragique, je ferai mes adieux à Votre Sainteté.

Le capitaine André et Oviedo, dont j'ai déjà parlé, vinrent me trouver chez moi à Madrid, ou si l'on préfère, à Mantua Carpetana. Ils eurent une discussion en ma présence au sujet du

courant. [1] Tous deux s'accordent à reconnaître que les possessions espagnoles se continuent sans solution jusqu'aux terres septentrionales, par derrière Cuba et les autres îles, au nord-ouest d'Hispaniola et de Cuba, mais ils ne sont plus du même avis au sujet du courant. André prétend que cette impétuosité des eaux est amortie par la masse des terres de ce que l'on croit être un continent, et qui s'infléchit, comme nous l'avons dit, vers le nord, de telle sorte que, se brisant contre cet obstacle, les eaux tournent en cercle, et se portent vers la côte septentrionale de Cuba et des autres îles, situées en dehors du tropique du Cancer. Là ces eaux qui sortent de détroits resserrés sont comme absorbées par l'immensité de l'océan, et leur impétuosité se trouve atténuée car elles s'étalent sur d'immenses espaces où elles disparaissent.

Pour moi je compare ce courant aux rigoles d'eau qu'on nomme des canaux de moulins. Si en sortant d'une étroite rigole les eaux, bien que rapides, tombent dans un lac, aussitôt elles s'étalent, leur force disparaît, elles s'apaisent; et pourtant elles coulaient tout à l'heure avec bruit, et paraissaient vouloir briser tous les obstacles. On ne sait plus même maintenant quelle est leur direction. J'interrogeai un jour l'amiral Diego Colomb, le fils et l'héritier du premier découvreur. Il avait déjà quatre fois, tant à l'aller qu'au retour, parcouru ces mers. Je lui demandai quel était son sentiment. « Il est difficile de retourner, me répondit-il, par où on est venu. Mais lorsqu'on s'élève au nord en pleine mer, pour revenir en Espagne, le mouvement des eaux qui vous poussent vers l'est est sensible. Je pense qu'il faut en reporter la cause à l'influence ordinaire du flux et du reflux, mais qu'il ne faut pas l'attribuer à ce tournoiement des eaux. Le continent est ouvert. Il doit exister entre les deux masses une porte par où s'échappent à l'ouest ces

1. On aura remarqué avec quelle insistance Martyr parle du grand courant qui contourne le golfe du Mexique. Il est évident que ce phénomène avait frappé les découvreurs espagnols. Ils en avaient cherché la cause, mais n'avaient guère émis que des hypothèses plus ou moins ingénieuses.

eaux torrentueuses; et c'est ainsi que, par l'ordre des cieux, elles circulent dans tout l'univers. »

Oviedo pense comme André que le continent est fermé, mais il ne croit pas que cette bosse occidentale du continent amortisse le courant et le rejette dans les immensités de l'océan. Aussi bien il affirme avoir remarqué avec beaucoup de soin que le courant vers l'occident prend naissance dans la haute mer; et, au contraire, qu'en longeant la côte avec de petits navires, on tombe dans un courant qui entraîne vers l'orient, de telle sorte que, dans le même endroit, on peut se laisser porter dans deux directions opposées. C'est un phénomène que nous pouvons fréquemment observer dans les fleuves. L'opposition des rives y donne naissance à des remous. Si l'on jette dans un fleuve au même endroit soit de la paille, soit des morceaux de bois, ceux qui tomberont au milieu du lit descendront le cours d'eau, ceux, au contraire, qui tomberont dans quelque anse sur le côté, ou bien près d'une berge oblique, remonteront le courant jusqu'à ce que de nouveau ils soient entraînés au milieu même du fleuve. Telles sont leurs opinions. Je les reproduis bien qu'elles diffèrent. Nous n'aurons d'opinion bien assise que lorsque nous connaîtrons la vraie cause du phénomène. On ne peut qu'exposer ces théories diverses jusqu'à ce qu'arrive le jour fixé, et le moment astronomique où l'on découvrira ce secret de la nature. Mais en voilà plus qu'assez sur ce courant pélagique. Quelques mots encore sur les mines d'or du Darien et nous serons délivrés de notre tâche.

Nous avons dit qu'à neuf milles du Darien commençaient des collines et des plaines où l'on trouve de l'or, soit dans le sol, soit dans le lit ou dans les rives des fleuves. Quelqu'un est-il pris de la fièvre de l'or : voici comment on procède d'ordinaire. Des mesures lui assignent un carré de terrain de douze pas. Il le choisit à sa convenance, pourvu que ce soit sur un terrain qui n'a pas encore été occupé, ou qui a été déjà délaissé par ses compagnons. Quand il a fait son choix, il s'enferme avec ses esclaves sur ce terrain, comme dans un temple, dont les augures avec leur bâton sacré ont tracé les limites. Les chrétiens, en effet, recourent au travail des esclaves pour les mines et pour l'agriculture. On peut

garder cette part aussi longtemps qu'on le désire. Si on n'y trouve que peu d'or ou point, on fait une demande pour être mis en possession d'un nouveau carré de douze pas. Alors la part qu'on abandonne rentre dans le domaine commun. Tel est l'ordre observé par les colons du Darien qui recherchent l'or. Je pense qu'il en est de même pour les autres, mais je ne les ai pas tous interrogés.

Parfois tel carré de douze pas a valu à son possesseur une somme de quatre-vingts castellans. Telle est la vie qu'on mène en cherchant à satisfaire cette soif sacrée de l'or, mais plus on s'enrichit à ce travail, plus on désire acquérir. Plus on jette de bois dans le feu, plus il pétille et s'étend. Un hydropique tout gonflé qui pense apaiser sa soif en buvant ne fait que l'exciter davantage.

Je laisse de côté bien des détails sur lesquels je reviendrai plus tard, si j'apprends qu'ils procurent quelque plaisir à Votre Sainteté, accablée par le poids des questions religieuses et au faîte des honneurs auxquels peuvent aspirer les hommes. Ce n'est point en effet pour mon plaisir particulier que j'ai réuni ces renseignements : le désir de plaire à Votre Béatitude m'a poussé à entreprendre ce travail. Puisse la Providence, qui veille sur ce monde, accorder à Votre Sainteté beaucoup d'heureuses années!

QUATRIÈME DÉCADE

A Léon X, souverain pontife,
quatrième décade du même Pierre Martyr d'Anghiera,
Milanais :
Elle vient d'être composée et imprimée.

Très Saint-Père, Œgidius[1] de Viterbe, de la congrégation des moines de Saint Augustin, une des lumières du sacré collège des cardinaux, lorsqu'il quitta l'Espagne après s'être acquitté de sa mission de légat *a latere*, m'ordonna, au nom de Votre Sainteté et en son nom propre, d'ajouter à mes trois décades, depuis longtemps écrites, toutes les merveilles enfantées par l'océan. Ces décades commençaient à l'année 1492 et se terminaient à l'année 1516. J'ai tardé quelque temps parce qu'on rapportait beaucoup de détails inutiles, dont il ne valait pas la peine de garder le souvenir. Dans notre conseil[2] royal des affaires indiennes, on

1. Egidio Antonini, né à Viterbe, mort à Rome en 1532. Devenu général de l'ordre des Augustins en 1507, il fut nommé patriarche de Constantinople, et évêque de Viterbe, Castro, Nepi et Sutri. Élevé à la dignité de cardinal par Léon X en 1517, avec le titre de saint Mathieu, il fut chargé en 1518 d'une mission en Espagne. Il savait le grec, le latin, l'hébreu et le chaldéen. Il a composé divers opuscules théologiques, des dialogues, des lettres et de bons vers latins. Çf. Marteil et Durand, *Amplissima collectio veterum monumentorum*, t. III.

2. Le conseil des affaires indiennes, établi à Séville par Ferdinand le Catholique.

prenait chaque jour connaissance de lettres dépourvues d'intérêt, qu'adressaient des correspondants sans intelligence, et je ne pouvais en extraire que peu de suc. L'un se vantait d'avoir découvert un doigt de la main, l'autre une phalange de ce doigt, et ils se glorifiaient avec plus d'emphase et à pleine bouche d'avoir trouvé des pays nouveaux et fait de grandes choses, plus encore que ceux qui furent les vrais découvreurs de tout le continent. Ils étaient comme la fourmi, qui se croit accablée par une lourde charge quand elle a dérobé sur une aire et à un grand tas un grain de blé, semé par autrui, et le porte à son grenier souterrain. Ce que je nomme un doigt de la main ou des grains de blé, ce sont toutes les îles voisines d'Hispaniola, de Cuba, et de ce que l'on croit être un continent, qui sont éparses dans l'océan. Car ces contrées sont entourées d'îles innombrables, en face, par derrière, sur les flancs. On dirait des poules ayant autour d'elles leurs poussins. Il faut pourtant récompenser chacun suivant sa peine. Remettons donc entre les mains de Votre Sainteté, pour que ses oreilles puissent être charmées, le récit de ce que nous avons appris sur les îles de Yucatan et de Cozumella et sur la grande terre de Hacolucana, dont on ne sait encore si c'est une île ou une dépendance du continent. Je raconterai sans ambages tout ce qui m'a paru digne d'être conservé. Je résumerai ensuite les événements qui se sont succédé dans ce que l'on croit être un continent. Je terminerai par Hispaniola.

CHAPITRE PREMIER

Dans mes premières décades, répandues par l'impression dans le public, on a pu lire que quelques fugitifs,[1] ayant débarqué dans le voisinage du Darien, s'étonnèrent à la vue de nos livres. Ils racontèrent qu'ils avaient autrefois habité un pays dont les habitants se servaient d'instruments analogues, et vivaient en société, soumis à des lois. Ils avaient des palais et des temples

1. Sur les relations qui existèrent peut-être entre les Mexicains et divers

magnifiques, construits en pierres, ainsi que des places et des rues bien disposées où l'on se livrait aux opérations du commerce. Ce sont ces pays que les Espagnols ont découverts. Les auteurs de ces découvertes, et la façon dont elles furent exécutées, Votre Sainteté voudra bien l'écouter attentivement, puisque aussi bien tous ces pays doivent être, aussitôt que connus, soumis à votre domination. Je n'ai, jusqu'à present, que très peu parlé de l'île de Cuba, que Diego Velasquez,[1] gouverneur au nom de l'amiral Colomb, a nommée Fernandina. Elle est située à l'ouest d'Hispaniola, mais assez au nord pour être partagée en deux par le tropique du Cancer, tandis qu'Hispaniola se trouve à quelques degrés et du Tropique et de l'Equateur. On a déjà construit, dans cette île de Cuba,[2] six places fortes. La première a été placée sous le patronage de saint Jacques, protecteur des Espagnes. On y trouve de l'or natif, soit sur les montagnes, soit dans les fleuves. On s'occupe d'extraire cet or.

L'année même où je cessai la publication de mes décades, trois Espagnols,[3] des plus anciens colons de Cuba, François Fernandez de Cordoue, Lopez Ochoa Cayzedo et Christophe Morantes résolurent de partir à la découverte de terres nouvelles.

Européens avant la conquête espagnole, on peut consulter divers mémoires de Beauvois : *Migrations d'Europe en Amérique pendant le moyen âge. — Les Skrœlings*, 1879. — *Origines et fondation du plus ancien évêché du nouveau monde*, 1878. — *La Norambègue*, 1880. — *L'Élysée transatlantique*, 1884.

1. Diego Velasquez, né vers 1465 à Cuellar (Ségovie). Compagnon de Colomb dans son deuxième voyage en 1493, il s'établit à Hispaniola et rendit de grands services au gouverneur Ovando dans la guerre contre la princesse Anacoana (Oviedo, V, 3). En 1509, chargé par Diego Colomb de conquérir Cuba, il pacifia cette île et en fut nommé gouverneur. Il mourut en 1524. Il est, dit-on, enterré à l'église de Notre-Dame de Dolorès à Santiago de Cuba, mais sa pierre tombale est ignorée. Vingt-huit ans après sa mort, en 1552, Gomara écrivait (*Historia de las Indias*, I, 185) ces terribles paroles, qui condamnent sa politique : « Ero Cuba muy poblada de Indios, agora no hay sino Espanoles. »

2. Parmi les plus anciens établissements de l'île, dus à Velasquez, on distingue la Havane, Puerto del Principe, Trinidad, San Salvador et Matanzas, ou le Massacre, ainsi appelé du massacre que les Indiens y firent des Espagnols. Voir Bernal Diaz, *Histoire de la conquête de la nouvelle Espagne*, § 8.

3. L'expédition eut lieu en 1517.

Bernard Iniguez le Gallicien, receveur des finances pour le roi d'Espagne, était également le chef d'un des navires. Les Espagnols sont d'un caractère remuant. Ils cherchent toujours à faire de grandes choses. Trois vaisseaux, du genre de ceux qu'on appelle en Espagne des caravelles, sont donc équipés à leurs frais. Ils prennent [1] la haute mer en partant de l'extrémité occidentale de Cuba, qui a reçu le nom [2] de cap de Saint-Antoine. Le pilote était Antoine Alamino. Il y avait en tout cent dix combattants. Cette extrémité de Cuba est bien disposée pour réparer les navires, et renouveler les provisions de bois et d'eau. Poussés par un vent qui n'est ni le zéphyre, ni l'auster, et que les Espagnols nomment le vent de sud-ouest, ils aperçoivent la terre au sixième [3] jour de la traversée. Ils n'avaient en ces six jours franchi qu'une distance de soixante-six lieues. Ils restaient, en effet, sur leurs ancres, dès que les surprenait le coucher du soleil, car ils craignaient sur cette mer inconnue de se briser contre des écueils, ou de se perdre dans des bas fonds. Ayant donc rencontré une très grande terre, ils débarquent, et sont accueillis avec bienveillance par les indigènes. Ils demandent par signes et par gestes quel est le nom général du pays. On leur répond Yucatan, [4] ce qui veut dire dans leur langue : je ne vous comprends pas. Les Espagnols s'imaginèrent que Yucatan était le nom du pays. C'est à la suite de ce fait imprévu que s'est maintenue et se maintiendra toujours l'appellation de Yucatan. Le nom que donnent les indigènes à cette première terre est Eccampi. Les Espagnols trouvèrent sur le rivage une ville forte, [5] si considérable qu'ils la nommèrent le Caire, à cause du

1. Le départ eut lieu le 8 février 1517. L'expédition a été racontée avec force détails par Bernal Diaz (Ouvr. cité, § I-VI).

2. Ce cap s'appelait encore pointe des Guanataveys, Indiens à demi sauvages.

3. D'après Diaz le voyage dura non pas six jours, mais vingt et un. Martyr a sans doute sur ce point commis une erreur.

4. D'après Bernal Diaz (VI) ce mot viendrait du végétal *yuca* et du mot *tale*, nom d'une montagne sur laquelle il croissait. D'après Waldeck (*Voyage pittoresque*, p. 25) la véritable origine du mot serait *ouyouckatan*, écouter ce qu'ils disent.

5. Bernal Diaz, § II : « Comme nous n'avions vu dans l'île de Cuba aucun pueblo aussi considérable, nous lui donnâmes pour nom le Grand Caire. »

Caire, la capitale de l'Egypte. Maisons garnies de tours, temples magnifiques, rues régulières, places et marchés, tout s'y rencontrait. Les maisons sont construites en pierres, ou bien en briques réunies par de la chaux, et avec un art infini. On arrive jusqu'aux premières cours et aux premières habitations par des escaliers de dix ou douze marches. Les toits ne sont pas en tuiles mais en chaumes ou en bottes d'herbe.

Espagnols et indigènes se firent réciproquement des cadeaux. Les Barbares donnèrent à nos compatriotes des boucles d'or, des colliers d'or admirablement fabriqués, et reçurent d'eux des étoffes de soie, des habits de laine, des perles de verre et des sonnettes de laiton. Ces présents furent bien reçus, parce qu'ils venaient d'étrangers, mais ils n'y attachaient pas un grand prix, attendu qu'avec certaines pierres ils font des objets plus brillants. Ils portent des habits, non de laine, puisqu'ils n'ont pas de troupeaux, mais de mille espèces de coton, teint de diverses couleurs. Les femmes sont couvertes depuis la ceinture jusqu'au talon. Elles enveloppent leur tête et leur poitrine de voiles divers, et veillent pudiquement à ce qu'on ne leur voie ni les jambes, ni les pieds.

Les indigènes fréquentent des temples auxquels conduisent des rues empierrées qui partent de la demeure des principaux d'entre eux. Ils rendent un culte à des idoles. Ils sont, mais pas tous, circoncis. Ils ont des lois. Ils observent une grande loyauté dans leurs marchés, qu'ils exécutent sans échanger de monnaies. On a vu chez eux des croix.[1] Quand on leur demanda, par le ministère des interprètes, quelle était la provenance de cet

1. Voir las Casas, *Apolog. hist.*, § 123. — Icazbalceta, *Documentos para la historia de Mexico*, t. I, p. 306-307. Ce ne sont pas les seules croix, probablement d'origine chrétienne, que l'on ait découvertes au Mexique : Voir La Mota Padilla, *Historia de la Nueva Galicia*, § 36, p 184. — Duran, *Historia de las Indias*, t. II, p. 76. — Sahagun, trad. Jourdanet, p. 791. — Torquemada, *Monarchia indiana*, t. III, p. 134. Toutes les preuves de l'existence de ces croix précolombiennes en Amérique ont été fournies par Beauvois : *Migrations d'Europe en Amérique pendant le moyen âge ; les Gaëls* (Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire, année 1891, p. 131 et suiv.).

emblème, quelques-uns d'entre eux répondirent qu'un homme très beau avait passé chez eux, qui leur avait laissé ce signe en souvenir de lui. Les autres ajoutèrent qu'un homme plus brillant que le soleil était mort sur cette croix. On ne sait rien de certain.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les Espagnols s'arrêtèrent quelques jours dans le pays. Ils s'aperçurent que les indigènes commençaient à être fatigués par leur présence, car les hôtes qui prolongent leur séjour ne sont jamais agréables. Ils font donc leurs provisions et poussent droit à l'occident. Ils longèrent les provinces[1] que les indigènes nomment Corus et Matam, mais en ne prenant sur la route que du bois et de l'eau. Les Barbares du littoral admiraient ces masses flottantes qui nageaient. Pour les voir, hommes et femmes couraient de tous côtés avec leurs enfants. Les Espagnols, du haut de leurs vaisseaux, contemplaient de loin, et non sans étonnement, leurs édifices, surtout les temples, construits tous près de la côte, et semblables à des citadelles. Ils se décidèrent[2] enfin à jeter l'ancre à cent dix lieues plus loin, dans une province nommée Campêche, dont la capitale compte trois mille maisons. Des deux côtés l'accueil fut empressé. Les Barbares, très étonnés, admiraient l'habileté de nos marins, la grandeur des vaisseaux, les voiles, les agrès et tout le reste. Quand ils entendirent la détonation des canons, et sentirent la fumée et l'odeur du soufre, ils crurent que la foudre tombait du ciel. Le cacique reçut les Espagnols dans son palais avec plaisir,[3] et leur donna

1. Ces côtes avaient été déjà entrevues par Solis et par Pinzon en 1506. Voir Herrera, *Hist. gén.*, I, 6, XVII.

2. Bernal Diaz, § III.

3. L'accueil n'aurait pas été si empressé d'après Diaz, § III. Les prêtres ou Tapas auraient même en quelque sorte exorcisé les Espagnols, et ceux-ci n'eurent que le temps de se retirer en bon ordre.

une magnifique hospitalité. Ils prirent part à un somptueux repas, où on leur servit des paons, des volailles grasses, des oiseaux de montagne, de bois et de marais, des perdrix, des cailles, des tourterelles, des canards, des oies, et des bêtes sauvages telles que sangliers, cerfs et lièvres, sans parler de loups, de lions, de tigres et de renards. On les conduisit,[1] avec une escorte royale, dans un large carrefour, situé à côté de la ville. On fit voir à nos compatriotes une plate-forme carrée, élevée sur quatre marches, construite en marbre. Le plancher était en bitume résistant et en mosaïque. Sur ce plancher se dressait la statue d'un homme, entouré de quatre quadrupèdes d'une espèce inconnue, qui, semblables à des chiens enragés, paraissaient vouloir dévorer les entrailles de cet homme de marbre. Un serpent fait en bitume et en petites pierres, long de quarante-sept pieds, large comme un gros bœuf, et dévorant un lion de marbre, était tout près de la statue. Il était couvert de sang fraîchement répandu. Trois poutres fixées au sol et trois autres appuyées obliquement sur des pierres se dressaient dans le voisinage. C'est en ce lieu qu'on châtie les criminels. La preuve en est que les Espagnols virent du sang répandu dans beaucoup de rues, des flèches brisées, et les ossements des victimes jetés dans une cour voisine. Les maisons de Campêche sont construites avec de la chaux et du bitume. Les Espagnols donnèrent au cacique le nom de Lazare, parce qu'ils prirent terre le jour de la fête de ce saint.

Toujours dans la direction de l'occident, les Espagnols allèrent ensuite quinze lieues plus loin. Ils débarquent dans la province d'Aguanil, dont la capitale se nomme Moscobo et le cacique Chiapoton,[2] mot que l'on prononce en appuyant sur la dernière syllabe. Ce cacique, mal disposé pour nos compatriotes, leur

1. D'après Bernal Diaz « ils nous menèrent à des cases très grandes qui étaient les temples de leurs idoles, fort bien construits en chaux et pierre, et les murs en étaient couverts de force figures de serpents et couleuvres, et autres peintures d'idoles à l'entour d'une espèce d'autel tout dégoûtant de sang très frais, et, d'autre part, se voyaient des images en forme de croix, peintes de figures d'Indiens ».

2. Champoton, d'après Diaz, § IV.

tend un piège et les attire dans une embuscade. Ils voulaient renouveler leurs provisions d'eau. On leur dit qu'ils trouveront une source au delà d'une colline, où l'on n'accède que par d'étroits sentiers; mais les indigènes avaient teint leur figure, et portaient leurs arcs et leurs flèches. Les Espagnols éventèrent leur ruse et refusèrent d'aller plus loin; mais ils étaient dispersés et ne prenaient aucune précaution, lorsque plus de mille barbares [1] les attaquent et les renversent. Les nôtres s'enfuient sur le rivage, mais il était marécageux. Ils s'y embourbent, et perdent [2] vingt-deux d'entre eux, tués à coups de flèches. Quant aux autres ils sont presque tous blessés. Le chef de l'expédition, François Fernandez, [3] reçut, dit-on, trente-trois blessures. Presque personne n'échappa sans être frappé; et, si on s'était avancé jusqu'à la colline désignée, ils auraient péri jusqu'au dernier. Les survivants, [4] accablés de tristesse, revinrent à l'île Fernandina, d'où ils étaient partis. Leurs compagnons les reçoivent avec des pleurs et des gémissements et pour ceux qu'on avait abandonnés et pour ceux qui n'étaient que blessés.

CHAPITRE TROISIÈME

A cette nouvelle le gouverneur de Cuba ou Fernandina, Diego Velasquez, arme quatre caravelles, montées par environ trois cents hommes. Il donne pour commandant à cette escadre

1. Diaz, § IV : « Il était clair que pour chacun de nous il y avait trois cents Indiens. »

2. D'après Diaz les Espagnols perdirent cinquante-sept hommes.

3. *Id.*, les Indiens, en effet, « s'appelaient et criaient en leur langue : Al Calochioni ! ce qui veut dire : tuez le capitaine. Et ils lui baillèrent douze coups de flèches. »

4. « En somme nous tous les soldats qui allâmes à ce voyage de découverte y dépensâmes nos biens pour revenir, blessés et pauvres, à Cuba, trop heureux encore d'être revenus, et de ne pas être restés morts avec nos autres compagnons. » Diaz, § IV.

son neveu, Jean Grijalva,[1] et lui adjoint comme lieutenants Alfonse Avila, François Montegio, et le commandeur Pierre Alvarado. Le pilote était ce même Antonio Alamino,[2] qui avait dirigé la précédente flotte. On suit le même chemin, mais en inclinant davantage au midi.[3] A environ soixante et dix lieues on signale des vaisseaux une haute tour, mais pas de terre. En prenant cette tour comme point de repère, on arrive à une île nommée Casumella. Pendant trois lieues au moins, grâce à la brise qui soufflait de l'île, on avait senti de suaves odeurs[4] qui s'en dégageaient. Cette île a quarante-cinq lieues de tour. Elle est plane, très fertile comme sol ; on y trouve de l'or, mais non à l'état natif. On l'y porte d'ailleurs. Miel abondant, fruits, légumes, oiseaux et quadrupèdes. Pour le dire en peu de mots, ces insulaires ont les mêmes usages et les mêmes lois que ceux du Yucatan, mêmes maisons, temples, rues, négoce, habits des hommes et des femmes. Ces habits ne sont pas en laine, mais en coton tissé, que le peuple appelle en Italie bombaso et en Espagne algodon. Les maisons en briques ou en pierres, couvertes de chaume quand manquent les pierres, mais en dalles

1. Sur l'expédition de Grijalva consulter *Itinerario de la Isola de Iuchatan. novamente ritrovata per il signor Juan de Grivalja, per il suo capellano*, dont l'original est perdu, mais dont une traduction italienne a été publiée à Venise en 1552, et une traduction française par Ternaux-Compans, au tome X de sa collection de Mémoires sur l'Amérique. Le chapelain se nommait Juan Diaz. C'était un prêtre brouillon et insoumis. Cortès, plus tard, fut sur le point de le faire pendre. Cf. B. Diaz, I, 57. — Voir las Casas, *Hist. gener. de la Indias*, liv. III, § 113.

2. Les autres pilotes se nommaient Camacho de Triana, et Alvarez, le manchot, de Huelva. B. Diaz, § VIII Quant à Alamino, il avait été le pilote de Colomb dans son dernier voyage.

3. Le départ eut lieu le 5 avril 1518.

4. Les premiers découvreurs ont tous signalé les odeurs suaves qui s'exhalaient du nouveau continent. Colomb les avait remarquées dans son premier voyage. Il se croyait au mois d'avril, en Andalousie. « Il disait vrai, remarque las Casas (*Hist. de la Indias*, I, 36), car on ne saurait croire la suavité que l'on éprouve, lorsqu'on est à moitié chemin de ces Indes, et plus les vaisseaux approchent de la terre, plus ils s'aperçoivent de la douce température de l'air, de la clarté du ciel et de l'odeur embaumée qu'envoient les bocages et les forêts. »

de pierres, quand il y a des carrières à proximité. Dans la plupart des maisons les jambages des portes sont, comme chez nous, en marbre. Les Espagnols remarquèrent de vieilles tours, et des débris de tours détruites qui dénotaient une grande antiquité. On gravissait une de ces tours, comme un temple fameux,[1] par un escalier de quatre-vingts marches. Les insulaires admirèrent nos vaisseaux et notre habileté nautique. Au premier abord, ils n'avaient pas voulu nous recevoir ; ils nous accueillirent bientôt après avec bienveillance. Les Espagnols, sous la direction d'un chef, qui sans doute était un prêtre, montent à la tour, y arborent au sommet un étendard, et en prennent possession au nom du roi de Castille. On donna à l'île le nom de Sainte-Croix, parce qu'on y débarqua le 5 des nones de mai, au jour de la fête de la Sainte-Croix ; son vrai nom est Cozumella. Elle est ainsi nommée du cacique Cozumel, dont les ancêtres, comme il s'en vante, furent les premiers habitants de l'île. On trouva dans la tour des salles remplies de statues de marbre mêlées à des simulacres d'ours en terre cuite. Les insulaires rendaient un culte à ces objets en poussant de grands cris, mais d'une seule note. Ils leur offrent en sacrifice des fumées et de suaves parfums, et les honorent comme des pénates. On célébra la messe dans ces salles. Ils sont circoncis. Le cacique, élégamment revêtu d'un habit de coton, avait tous les doigts d'un pied coupés. C'était un poisson vorace, un tiburo, qui, d'un seul coup de dents, les lui avait enlevées, quand il nageait. Il donna à nos hommes de larges et copieux festins.

Au bout de trois jours, départ droit à l'ouest. On aperçoit de loin des montagnes. C'était le Yucatan, déjà signalé, et qui n'est éloigné de Cozumella que de cinq lieues marines. On longe la côte méridionale du Yucatan, très rapprochée de ce que l'on croit être un continent.[2] On en fait le tour, mais on ne peut

1. Les temples mexicains, ou teocallis, étaient toujours élevés sur une sorte de tertre, naturel ou artificiel, auquel on accédait par des gradins. Voir D. Charnay, *Cités et ruines américaines*. Cf. Gomara, *Cronica*, § 80. — Torribio, *Hist. de los Indios*, I, 4. — Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées de l'Amérique centrale*, III, 655 et suiv.

2. On crut pendant longtemps que le Yucatan était une île.

l'achever à cause des écueils nombreux et des bas fonds sablonneux qui la protègent. Le pilote Alamino ramène alors l'escadre sur la côte septentrionale déjà connue. On retourne à cette ville de Campêche et vers le cacique Lazare, qu'on avait visité l'année précédente. Bon accueil. Invitation pour entrer en ville, mais on se repent d'avoir adressé cette invitation. A un jet de pierre de Campêche les habitants ordonnent aux Espagnols de s'arrêter et de s'en retourner. Ceux-ci demandent l'autorisation de prendre de l'eau avant de partir. On leur désigne un puits sur leurs derrières et on leur fait comprendre qu'ils peuvent y puiser de l'eau, mais pas dans un autre endroit. On passe toute la nuit dans le voisinage de ce puits. Les Barbares défiants établissent leur camp non loin du nôtre. Ils étaient environ trois mille, tous en armes. De part et d'autre on ne dort pas. Les Barbares redoutaient notre attaque contre la ville, et nous craignions une attaque soudaine de leur part : aussi la clameur stridente des trompettes et le bruit des tambours tenaient-ils tout le monde en éveil. Quand parut le jour, les Barbares s'approchèrent et appelèrent[1] les interprètes cubains, dont la langue, si elle n'est pas identique, se rapproche pourtant de la leur. « Voici, dirent-ils, une torche d'encens : nous la mettons entre les deux armées et nous l'enflammons Vous périrez tous, si vous ne vous hâtez de fuir, avant que la torche ne soit consumée. Nous ne voulons pas vous recevoir comme hôtes. » La torche, en effet, s'éteint ou est consumée. Aussitôt ils engagent le combat, tuent un des nôtres, qui s'était mal couvert avec son bouclier contre les flèches, et en blessent beaucoup d'autres. Les Espagnols battent en retraite vers leurs canons, qu'ils avaient laissés près du puits et de là lancent leurs boulets contre les Barbares. Ces derniers se retirent dans leur ville. Les nôtres, excités par leur courage, voulaient les y poursuivre. Grijalva s'y opposa.

Les Espagnols s'avancent ensuite jusqu'à l'extrémité la plus reculée du Yucatan, et trouvent qu'il s'étend de deux cents lieues en longueur d'orient en occident. Ils arrivent à un beau

1. D'après Diaz (§ IV), cet engagement aurait eu lieu lors du voyage de Cordova.

port, qu'ils nomment le port Désiré. [1] De là ils passent à d'autres terres, et débarquent dans une province voisine du Yucatan, à l'ouest. On ne sait si c'est, ou non, une île. On croit pourtant que cette contrée fait partie du continent. On y rencontre un golfe dont on croit que les eaux baignent à la fois les deux régions. Rien n'est encore bien établi. Les indigènes appellent ce pays Collua ou Oloa. On y remarque un grand fleuve, [2] dont le courant adoucit les eaux de la mer et les rend potables pendant deux lieues. On le nomma, à cause du capitaine, le Grijalva. [3] Les indigènes, surpris par la masse de nos vaisseaux couverts de voiles, bordaient les deux rives du fleuve. Ils étaient au nombre d'environ six mille hommes armés de boucliers dorés, d'arcs, de flèches, et aussi de larges épées de bois et de lances brûlées à l'extrémité. Ils étaient disposés à empêcher toute descente et à protéger le rivage. Toute la nuit on resta des deux côtés en présence. Au point du jour, voici environ cent canots pleins d'hommes armés. Nous avons dit ailleurs que les canots sont des barques creusées dans un tronc d'arbre. Les interprètes cubains et ces indigènes s'entendaient assez facilement dans leur langue. Les indigènes proposent la paix. On l'accepte. Un canot s'approche. Les autres ne bougent pas. Le commandant du canot demande ce que nos compatriotes viennent chercher dans un pays étranger. « Nous désirons de l'or, lui répond-on, mais par voie d'échange, et non à titre gracieux, ou par violence. » Le canot s'en retourne et rapporte au cacique la réponse de nos marins. Le cacique, sur notre appel, se fait conduire volontiers à bord. Chose étonnante à raconter, [4] Saint-Père, il appelle son valet de chambre, lui ordonne d'apporter tout ce qu'on trouve dans une chambre à coucher, et de couvrir d'ornements notre capitaine Grijalva. On commence par lui mettre des chaussures dorées, puis des

1. Sans doute aux environs de Carmen, près de la lagune de Terminos.

2. Ce fleuve est problablement le Rio Tabasco, peut-être encore l'Uzumacinta ou le Grijalva.

3. Le Rio Grijalva a conservé son nom.

4. Gomara (*Chronica*, § VI) a donné le pour et le contre de cette négociation. Pour des objets de pacotille les Espagnols obtinrent des bijoux en or d'une valeur de quinze à zeize mille pesos de oro.

jambards, une cuirasse et toutes les parties de l'armure qu'un cuirassier, lorsqu'il s'avance pour combattre, porte d'ordinaire en fer ou en acier, mais elles étaient en or admirablement travaillé, et le cacique en fait hommage à Grijalva. Celui-ci lui donne en échange des vêtements de soie, de lin, de laine, et d'autres objets de provenance espagnole.

Au commencement du Yucatan, lorsqu'ils s'y rendaient en venant de l'île Cozumella, les Espagnols avaient rencontré un canot monté par des pêcheurs. Il y en avait neuf qui pêchaient avec des hameçons d'or. Ils n'avaient pas d'armes et n'étaient pas sur leurs gardes. On les fit prisonniers. Le cacique, qui reconnut l'un d'eux, promit à Grijalva de lui envoyer le lendemain le poids en or de son prisonnier. Grijalva, malgré ses compagnons, refusa le marché et garda son prisonnier, puis il partit pour aller continuer plus loin ses découvertes.

CHAPITRE QUATRIÈME

Environ cent lieues plus loin, toujours dans la direction de l'ouest, les Espagnols découvrent un grand golfe avec trois petites îles. Ils débarquent dans la plus considérable de ces îles. Hélas ! quel horrible forfait, ô Saint-Père. Hélas, que ces hommes sont cruels ! Que Votre Béatitude ne sente pas son cœur se soulever de dégoût ! Les indigènes immolent à leurs dieux des enfants et des jeunes filles. Ils sont circoncis. Les idoles qu'ils adorent sont les unes en marbre, les autres en argile. Au milieu d'elles se dresse un lion, dans la tête duquel on répand le sang des victimes, qui de là coule dans un bassin de marbre. Racontons la cérémonie du sacrifice.[1] Ils n'égorgent pas la victime, mais lui ouvrent la poitrine ; ils en arrachent le cœur, et, avec le sang encore chaud, ils humectent les lèvres de leurs idoles,

1. Sur les sacrifices humains au Mexique, on peut consulter Clavigero, *Storia del Messico*, I, 167. — Sahagun, *Nouvelle Espagne*, II, 2, 5, 24. — Torquemada, *Mon. Ind.*, VII, 19 ; X, 14. — Acosta, V, 9, 21.

puis laissent couler le reste dans le bassin. Ils brûlent ensuite le cœur sans l'avoir dépecé, ainsi que les entrailles, pensant que les dieux aiment la fumée de cette offrande. On remarque parmi ces idoles celle d'un homme qui penche la tête et regarde le bassin de sang, comme s'il agréait l'immolation des victimes. [1] On mange la partie charnue des bras, ainsi que le gras des cuisses et des mollets, surtout si la victime est un ennemi vaincu à la guerre. Les Espagnols découvrirent un ruisseau de sang coagulé, comme ceux qui sortent d'un abattoir. C'est dans les îles voisines qu'on va chercher des misérables pour les immoler ainsi. Nos compatriotes trouvèrent beaucoup de têtes, de cadavres décapités, et de cadavres entiers revêtus de leurs habillements. En parcourant l'île, un des nôtres rencontra deux vases d'albâtre à moitié enterrés, travaillés avec art et remplis de pierres précieuses de diverses couleurs. Une de ces pierres fut envoyée au gouverneur. Elle avait une valeur de deux mille castellans d'or. Les Espagnols nommèrent cette île l'île des Sacrifices.

Il y a sur les côtes du Coluacan diverses autres îles, habitées seulement par des femmes, qui n'ont aucune relation avec les hommes. Quelques personnes pensent qu'elles vivent comme les Amazones. Ceux qui étudient de plus près les choses pensent que ce sont des vierges vouées à Dieu, qui se plaisent dans la solitude, comme nous en avons chez nous, et comme les anciens en avaient en beaucoup d'endroits, telles que les Vestales ou les prêtresses de la Bonne Déesse. A certaines époques de l'année les hommes passent dans ces îles, non pour s'unir à ces religieuses, mais, par esprit de piété, pour cultiver leurs champs et leurs jardins et assurer ainsi leurs moyens d'existence. Le bruit pourtant est répandu qu'il y a d'autres îles où demeurent également des femmes, mais de mauvaises mœurs, qui, dès leur tendre jeunesse, coupent leur mamelle, afin de pouvoir tendre leur arc avec plus d'agilité. [2] Les hommes passent dans ces îles pour s'unir à elles, mais ils n'y restent pas. Je pense que c'est

1. Brasseur de Bourbourg, *Nations civilisées de l'Amérique centrale*, III, 510 et suiv.

2. Cette légende des Amazones se retrouve partout.

une fable. Nos hommes débarquent donc dans le Coluacan, et y font tranquillement leurs affaires commerciales. Le cacique leur fit cadeau d'une marmite d'or, de bracelets, de colliers et de boules, ainsi que de beaucoup de bijoux de divers genres. Les Espagnols lui donnèrent en échange leurs produits qui le rendirent heureux. Ils auraient voulu s'arrêter dans ce pays et y fonder une colonie. Grijalva le leur défendit. En ce temps ils étaient pleins de ressentiment contre leur capitaine.

Le Coluacan est rempli d'édifices garnis de tours. On y trouve quinze très grandes villes, et telle d'entre elles a jusqu'à vingt mille maisons. Toutes ces maisons ne sont pas bâties les unes à côté des autres. Des jardins et des cours les séparent, et souvent à de grandes distances. Il y a dans ces villes des places entourées de murs, où l'on rend la justice, et où l'on tient les marchés. Rues pavées, fours et fourneaux, chaux, briques cuites, ils ont tout cela. Ils ont d'excellents potiers et charpentiers, des artisans et des ouvriers pour tous les métiers mécaniques. Le cacique s'appelle Tavasco et le pays Palmaria. Sa résidence royale se nomme Pontenchiana. Elle compte quinze mille maisons. Lorsque les indigènes reçoivent de nouveaux hôtes, avec lesquels ils veulent vivre en paix, ils se tirent un peu de sang avec un rasoir ou un petit couteau de pierre soit de la langue, soit de la main gauche ou du bras, ou de quelque autre partie du corps. [1] C'est un gage d'amitié, et ils opèrent en présence de leur hôte. Les prêtres vivent dans le célibat et la chasteté. Avant le mariage, personne ne sait ce que sont les relations sexuelles. Agir autrement serait un crime, que la mort seule pourrait expier. Les femmes ont une admirable pureté de mœurs. Chaque personnage puissant peut, après qu'il s'est marié, prendre autant de concubines qu'il lui plaît. [2] La femme mariée, surprise en adultère, est vendue par son mari, mais le seigneur a le droit de la racheter à ses parents. Il est défendu à toute

1. Cette coutume primitive se retrouve dans bien des pays. Voir Hérodote, *Histoires*, livre IV. — Samuel Baker, *Voyage dans le Haut Nil*.

2. Sahagun a décrit, avec force détails, tous ces usages. On ne peut que renvoyer à son ouvrage, *Histoire des choses de la Nouvelle Espagne*, traduit par Jourdanet.

personne non mariée de s'asseoir à la même table qu'une personne mariée, de manger au même plat, de boire dans le même verre, et de se considérer comme l'égale d'une personne mariée. Aux mois d'août et de septembre, ils s'abstiennent pendant trente-cinq jours non pas seulement de la chair, qu'ils aiment beaucoup, des volailles ou du gibier, mais aussi de poissons, ou de tout autre aliment où circule du sang. Ils ne mangent pendant tout ce temps que des fruits et des légumes. Les Espagnols passèrent quelques jours dans l'abondance.

Quand ils partirent, ils suivirent le même rivage et se rendirent auprès d'un autre cacique, auquel ils donnèrent le nom d'Ovando. Dès que ce cacique eut compris que nos compatriotes étaient avides d'or, il leur présenta des barres d'or fondu. Le capitaine lui fit dire par ses interprètes qu'il en désirait une grande quantité. Le lendemain le cacique fit apporter une petite statue d'homme en or, un éventail en or, un masque également en or, très bien travaillé, et des pierres entrelacées. Il y avait aussi beaucoup de boules pour la poitrine, des ornements de divers genres, et des pierres précieuses variées qu'il distribua aux Espagnols. Il les convia à des repas magnifiques et servis avec beaucoup de goût. Comme nos hommes se trouvaient sans abri sur le rivage, leur cacique ordonne de dresser en toute hâte pour eux des berceaux de verdure. Ceux de ses serviteurs qui ne s'empressaient pas de porter des branchages, il les frappait du sceptre qu'il tenait à la main. Les esclaves baissaient la tête et supportaient les coups sans se plaindre. Quand on demandait au cacique où il s'était procuré tant d'or, il montrait du doigt les montagnes voisines et les cours d'eau qui en sortent. Les indigènes sont tellement habitués à nager dans les fleuves et dans les lacs, qu'ils nagent avec autant de facilité qu'ils marchent sur la terre.

Quand il leur prend fantaisie de ramasser de l'or, ils plongent dans un fleuve, et remplissent leurs mains de sable. Puis ils passent ce sable au crible en le portant d'une main à l'autre, et retirent l'or. On prétend qu'en l'espace de deux heures ils remplissent d'or l'intérieur d'un roseau long d'un doigt. On pourrait sur les exhalaisons et les odeurs suaves de ces contrées

donner bien des détails; mais ils exciteraient à la mollesse et à l'oisiveté : mieux vaut les passer sous silence. Ils contribueraient à efféminer les esprits plutôt qu'à les encourager à la vertu. Le cacique avait offert à Grijalva un enfant de douze ans, mais ses parents étaient désolés. Le commandant n'en voulut pas. Par contre, il accepta une jeune fille avec tous ses ornements. Parmi les pierres précieuses données par ce cacique, on en remarqua une qui valait deux mille castellans d'or. Les Espagnols quittent enfin ce pays, chargés d'or et de pierres précieuses.

Le capitaine Grijalva envoie vers son oncle le vice-roi une de ses caravelles. Elle portera à Fernandina, avec les nouvelles de l'expédition, l'or et les pierres récoltées. Les autres navires continuèrent à longer la côte dans la direction de l'occident. Une des caravelles suivait de près le rivage; c'était celle que montait le lieutenant François Montegio. [1] Les deux autres gardaient la haute mer. Les indigènes étonnés par la nouveauté du spectacle crurent à un miracle. Treize canots s'approchent du navire de Montegio. On entre en relations grâce aux interprètes. [2] Après un échange de courtoises salutations les indigènes prient les Espagnols de débarquer, et leur promettent un excellent accueil, s'ils veulent rendre visite à leur cacique. Montegio répond qu'il ne peut accéder à leurs prières, parce que ses compagnons sont trop éloignés, mais il leur donne quelques-uns de ces cadeaux qui leur plaisent tant et les renvoie satisfaits. Les Espagnols prennent ensuite la direction d'une autre ville très peuplée. Les trois caravelles s'approchent ensemble du rivage, mais les indigènes s'opposent à tout débarquement. Avec leurs boucliers, leurs arcs, leurs carquois pleins de flèches, leurs larges épées de bois et leurs lances brûlées au bout, ils s'avancent contre eux, et de loin décochent leurs flèches. Les Espagnols ripostent à coups de canon. Surpris par la détonation, et remplis de frayeur, ils prennent la fuite. Peu après ils demandent à traiter. Les

1. C'est lui qui plus tard se rendit célèbre par la conquête de la péninsule Yucatèque. Cf. Herrera, *Hist. gen.*, II, 3-9.

2. Un de ces interprètes s'appelait Melohérezo. Il devait abandonner les Espagnols, en leur laissant ses vêtements. Cf. Bernal Diaz, I, 32.

vivres commençaient à faire défaut. Les navires étaient endommagés par cette longue traversée. Grijalva se détermine donc à rentrer à Fernandina. Il était satisfait [1] des résultats de l'expédition et de ses découvertes, mais ses compagnons étaient fort mécontents.

CHAPITRE CINQUIÈME

Il nous faut maintenant faire une digression et raconter une nouvelle expédition, puis nous reviendrons à ces terres nouvelles. Le même vice-roi, Diego Velasquez, presque au même moment où il avait équipé cette escadre de quatre caravelles, en avait armé une cinquième, avec un seul brigantin qui marchait de conserve et quarante-cinq soldats. Ces Espagnols usèrent de violence contre les indigènes. Il est vrai que ces indigènes adorent les idoles. Ils sont circoncis et habitent la côte du continent voisin. Les Espagnols rencontrèrent sur leur passage beaucoup de petites îles remarquables par la fertilité du sol et l'abondance des récoltes. On les nomme Guanaxa, Guitilla, Guanagua. Dans une de ces îles [2] ils enlevèrent trois cents indigènes des deux sexes, qui ne leur avaient rien fait. Ils donnèrent à cette île le nom de Santa Marina. Ils entassent leurs prisonniers dans la caravelle et retournent à Fernandina. Quant au brigantin, ils lui confient la mission de continuer cette chasse à

1. Velasquez affecta de se montrer peu satisfait, mais, d'après Herrera, c'était un « hombre de terrible condicion, paro los que le serisan, i aindaban, i qua facilmenta se indignaba contra aquella ». Quant à Grijalva, dédaigné par Velasquez qui ne lui pardonna pas sa timidité, il vécut quelque temps en aventurier dans les îles. Il prit part, comme simple soldat, à l'entreprise de Garay sur Panuco En 1523, las Casas le connut à Santo Domingo, tout à fait misérable. Il rejoignit Pedrarias à Nicaragua, et fut tué dans une révolte d'Indiens à Villahermosa. Cf. Oviedo, XVII, 10. — Las Casas, *Hist. de las Indias*, III, 112.

2. C'est au nord de Cuba, dans l'archipel des Lucayes et sur les nombreux îlots qui encombrent la passe de Bahama, qu'il faut chercher ces îles.

l'homme, avec un équipage de vingt-cinq matelots. Le port où aborda la caravelle se nomme le port des Carènes. Il est éloigné de deux cent quarante lieues de la capitale de Cuba, Saint-Jacques. On sait que cette île s'étend en longueur du côté de l'occident, et qu'elle est coupée à l'intérieur par le tropique du Cancer. La fortune se chargea de venger les prisonniers. Quelques-uns de leurs gardiens étant descendus à terre, il n'en resta que peu à bord de la caravelle. Les insulaires saisissent cette occasion de recouvrer leur liberté. Ils s'emparent des armes des Espagnols, se ruent sur eux, en tuent six, et forcent les autres à sauter à la mer. Maîtres de la caravelle, qu'ils avaient appris à diriger, les insulaires revinrent dans leur pays, mais en premier lieu ils débarquèrent dans une île voisine. Ils y brûlent la caravelle, en ayant soin de garder les armes, et passent sur des barques dans leur contrée natale. Ils surprennent ceux de nos compatriotes qui avaient été laissés avec le brigantin. Sur le rivage se dressait un grand arbre. Ils posent une croix au sommet de cet arbre, et inscrivent en caractères espagnols sur la partie supérieure du tronc : « Nous allons au Darien. » Le Darien est un fleuve sur la rive duquel est bâtie la capitale de ce que l'on suppose être un continent, Santa Maria de la Antigoa.

A la première nouvelle du désastre, le gouverneur de Fernandina envoya en toute hâte deux navires chargés de soldats au secours des Espagnols ainsi abandonnés. C'était une sage résolution, mais tardive. Le malheur était consommé. On aperçoit la croix, on suit le rivage, et on lit les lettres inscrites sur l'arbre. Comme ils n'osèrent pas engager la lutte avec les fugitifs réduits au désespoir et supérieurement armés, ils se retirèrent ; mais non pas sans avoir capturé dans l'île voisine, avec autant de facilité que des lièvres, cinq cents prisonniers des deux sexes. Ils donnèrent pour excuse de cet acte inique que ces indigènes étaient des circoncis. A peine débarqués à Fernandina, ils eurent à subir les mêmes épreuves. Les prisonniers attaquent avec fureur une des deux caravelles, et tuent, en partie, malgré leur énergique résistance, les gardes espagnols. Les autres se jettent à la mer, et gagnent en nageant l'autre caravelle qui n'était pas éloignée. Tous ensemble attaquent alors la caravelle au pouvoir

des indigènes. Pendant quatre heures l'issue de la lutte fut incertaine. Du côté des Barbares, hommes et femmes combattaient avec rage pour recouvrer leur liberté, les Espagnols étaient plus animés encore à la pensée de perdre leur butin. Ce furent eux qui finirent par l'emporter, parce qu'ils maniaient leurs armes avec plus de facilité. Les Barbares vaincus se jettent à la mer. On les reprend avec les chaloupes, mais près de cent d'entre eux avaient succombé, soit dans le combat, soit en se noyant. Il n'y eut que peu d'Espagnols qui périrent. Quant aux prisonniers on les envoya à Saint-Jacques ou aux mines d'or.

Les Espagnols se transportent ensuite à l'une des îles voisines. Elles sont plus nombreuses que dans notre mer Ionienne les Symplégades, que le vulgaire nomme d'un nom général l'Archipel. Ils furent mal reçus, et tous ceux qui descendirent à terre furent ou tués ou blessés. On croit que cette île est celle que découvrit un certain Jean Ponce, [1] capitaine d'une petite escadre, et qu'il abandonna après avoir été battu par les indigènes. Il l'avait appelée la Floride, parce qu'il l'avait découverte le jour de la Résurrection ; or les Espagnols nomment Pâques Fleurie le jour de la Résurrection. Ils prétendent avoir vu vingt-six îles. Colomb les avait autrefois longées. Ce sont comme les filles de Cuba et d'Hispaniola, et les gardiennes [2] de ce que l'on croit être un continent, car les tempêtes venant de l'océan se brisent contre leurs rochers. Les Espagnols trouvèrent dans la plupart de ces îles de l'or natif en grains. Les indigènes portent des colliers de formes variées, des masques de bois doré ou d'or ingénieusement travaillé. Ce sont de très habiles ouvriers. François Chieregato, nonce de Votre Sainteté auprès de notre souverain en Espagne, a rapporté un de ces masques ; vous pourrez voir en l'examinant quelle est leur habileté. Pour fabriquer un rasoir ils s'y prennent d'une singulière façon. Ils les font avec

1. C'est en 1512 que Ponce de Léon avait découvert la Floride en cherchant l'île de Bimini, où, d'après une tradition indienne, se trouvait une eau qui effaçait les rides du visage et donnait aux vieillards une nouvelle jeunesse. Un des îlots des Bahama a conservé le nom de Bimini.

2. Allusion aux îles Lucayes, qui, en effet, furent signalées par Colomb et forment comme une digue aux vents du large.

certaines pierres [1] jaunes, transparentes comme du cristal, et ces rasoirs coupent aussi bien que s'ils étaient de pur acier. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, lorsque le tranchant est émoussé par l'usage, ils ne les aiguisent pas sur une meule, ou avec une pierre, ni avec de la poudre, mais se contentent de les tremper dans l'eau. On trouve chez eux de nombreuses variétés d'instruments, et d'objets élégants. Il serait trop long de les énumérer, et peut-être que Votre Béatitude, occupée comme elle l'est à de si graves intérêts, ne prendrait aucun intérêt à cette description. Je reviens donc à mon point de départ, à l'île de Cozumella, au Yucatan, au Coluacan ou Olloan, contrées riches et vraiment élyséennes, qu'on vient de découvrir, et dont je m'étais écarté. On sait maintenant quelle est l'importance de ces régions.

CHAPITRE SIXIÈME

Les Espagnols nouvellement établis à Cuba équipent, avec l'autorisation du gouverneur, une escadre de dix caravelles montées par cinq cents soldats, et de trois brigantins, semblables à des chevaux harnachés à la légère. Ils comptent utiliser ces brigantins en se risquant sur les bas fonds et sur les rivages protégés par des écueils. Seize chevaux de guerre sont embarqués sur l'escadre. Fernand Cortès, [2] alors juge à Cuba [3] est nommé géné-

1. Sans doute de l'obsidienne, iztli en mexicain. Ces couteaux étaient « aussi tranchants qu'une lame de Tolède », dit *la Relation d'un gentilhomme italien* (Ternaux-Compans, t. X). Une mine d'obsidienne était exploitée au Cerro de los Navajas près d'Atotonilco el Grande (Humboldt, *Essai politique*, t. III, p. 122).

2. Sur les débuts de Cortès consulter Prescott, *Conquête du Mexique*, II, 2. Il donne toutes les références.

3. Cortès s'était procuré avec peine seize chevaux, et ils avaient coûté fort cher, de quatre cents à cinq cents pesos de oro chacun. Leur valeur est établie par les détails particuliers que Bernal Diaz a donnés sur chacun d'eux (§ 23). En fait d'artillerie, il avait dix pièces de campagne, quatre fauconneaux et beaucoup de munitions ; cent dix matelots, cinq cent cinquante-trois soldats,

ral. On lui donne comme lieutenants Alfonse Fernand Portocarrero, François Montegio, Alfonse d'Avila, Alvarado le commandeur de Badajoz, Diego de Ordaz. Ils partent [1] de l'extrémité occidentale de Cuba, poussés par le même vent qui avait conduit déjà François Fernandez et Jean Grijalva. Ils arrivent en vue de l'île des Sacrifices, dont nous avons parlé. Une tempête soudaine et violente les empêcha de prendre terre et les détourna de leur chemin jusqu'à l'île de Cozumella à l'est du Yucatan. [2] Il n'y a qu'un port dans cette île. Ils lui donnèrent le nom de Saint-Jean de la Porte-Latine. On y compte six villes. On n'y boit que de l'eau de puits ou de citernes. Elle n'a pas de fleuves, car elle est plane. Elle n'a que quarante cinq lieues de tour. Les insulaires s'enfuient dans d'épaisses forêts, et abandonnent leurs villes, saisis de terreur. Les Espagnols entrent dans les maisons vides, mangent les aliments qu'ils y rencontrent et trouvent des ornements variés, des tapisseries, des vêtements, et des couvertures de coton indigène, nommées hamacs. Ils découvrent même, très Saint-Père, beaucoup de livres. [3] Nous en parlerons plus bas, ainsi que des objets divers qui ont été apportés à notre nouveau souverain.

Les Espagnols parcourent l'île entière, mais en gardant leurs rangs pour ne pas être surpris. Ils ne rencontrent que peu d'insulaires et une seule femme. [4] Grâce à un interprète de Cuba et à trois Yucatanais qui avaient été enlevés dans une expédition

et près de deux cents Indiens. Alvarado, qui s'illustra par tant d'exploits, n'était parti qu'à contre-cœur. Il était amoureux fou d'une Islena (femme des Canaries) qu'il avait laissée à Cuba. Voir Gomara.

1. Le départ eut lieu le 18 février 1519, et on partit du cap Saint-Antoine.

2. Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, II, 78. — Gomara, *Cronica de Nueva Espana*, 78.

3. Ce sont les fameux manuscrits, que les Espagnols, au début, détruisirent systématiquement comme étant l'œuvre du diable. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un bien petit nombre, et combien précieux !

4. Cette femme devait être la célèbre dona Marina, qui rendit tant de services à Cortès. Elle était alors hermosa como diosa (Camargo, *Histoire de Tlascala*). Cortès en fit sa maîtresse, et en eut un fils. Elle a été célébrée par Morantin dans son poème de *Las Naves de Cortès*. Cf. Diaz, § 37-38. — Gomara, *Cronica*, 25-26. — Clavigero, III, 12-14. — Las Casas, III, 120.

antérieure, ils engagent la femme à faire venir les caciques qui ont fui. Ces insulaires étaient les serviteurs de la femme, qui sert de guide à nos envoyés, et réussit à ramener les caciques. La paix est conclue. Les insulaires rentrent dans leurs maisons avec plaisir et on leur rend beaucoup des objets mobiliers qu'on leur avait pris. Ils sont païens et circoncis. Ils immolent à leurs Zémes des garçons et des jeunes filles. Les Zémes sont des simulacres de fantômes nocturnes auxquels ils rendent un culte. Le pilote Alamino, François Montegio et Portocarrero, qui plus tard furent envoyés au roi avec des présents, ont été interrogés par moi. Je leur ai demandé où les insulaires se procuraient ces garçons et ces filles pour les immoler. Ils me répondirent que c'était dans les îles voisines. On les échangeait contre de l'or ou d'autres marchandises : nulle part, en effet, dans l'immensité de ces terres nouvelles, les indigènes ne se préoccupent de cette monnaie, cause de tant de maux. Il en est de même pour les terres tout récemment trouvées, parmi lesquelles on remarque les deux îles Bia et Segesta. Quand manquent les enfants, on sacrifie des chiens. On nourrit des chiens comestibles, comme chez nous on nourrit des lapins. Ces chiens [1] n'aboient pas. Ils ont le museau d'un renard. On châtre ceux qu'on destine à être mangés. On ne conserve pour propager l'espèce qu'un nombre restreint de mâles : c'est ainsi qu'agissent nos bergers pour leurs troupeaux. Ceux qu'on a châtrés deviennent très gras.

Les Espagnols conseillent [2] aux insulaires de renoncer aux sacrifices humains. Ils leur en démontrent le caractère odieux. Les Barbares demandent alors à quelle loi il faut se conformer. On leur prouve sans peine qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel

1. Cf. Gomara, *Conq. de Mejico*. « Ils ont des chiens à museau de renard, qu'ils châtrent et qu'ils engraissent pour manger : ces chiens n'aboient pas. » — Acosta, *Hist. nat. et moral. da India*, liv. IV.

2. Les deux prêtres attachés à l'expédition étaient le licencié Diaz et le père Bartholomé de Olmedo. Ils déployèrent toute leur éloquence pour convertir les insulaires, mais ne réussirent pas. Il fallut que Cortès recourût aux arguments décisifs, en ordonnant de précipiter les Zémes de leurs piédestaux, et de les remplacer par la Vierge. Cf. Gomara, § 15. — Herrera, *Hist. gener.*, II, 4, VII. — Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, § 78.

et de la terre, dispensateur de tous les biens, qui est unique dans sa substance bien qu'en trois personnes. Ils consentent à la destruction de leurs Zémes, et placent dans le sanctuaire de leur temple une image de la Sainte Vierge peinte par un Espagnol. Ils balaient et nettoient le temple et le pavé du temple. Ils reçurent, pour lui offrir leurs hommages, une croix avec l'image du Dieu fait homme sacrifié pour le salut du genre humain, et placèrent au faîte du temple une grande croix de bois. Ces indigènes apprirent aux nôtres, par l'intermédiaire des interprètes, qu'il y avait dans l'île voisine du Yucatan sept chrétiens qui y avaient été jetés par la tempête. Or il n'y a que cinq lieues qui séparent cette île du Yucatan. Le commandant Cortès envoie pour les délivrer deux caravelles et cinquante hommes. Trois guides de Cozumella les aideront dans leurs recherches. Le chef de l'expédition fut Diego d'Ordaz. Cortès leur fait comprendre l'importance de l'acte qu'ils accompliront, s'ils réussissent à ramener un de ces Espagnols. Il le leur recommande chaudement, car il espère bien que ces hommes lui fourniront les lumières nécessaires sur toute la région.

Le départ a lieu sous de bons auspices.[1] On leur avait fixé six jours pour revenir, mais on les attendit deux jours de plus. Les messagers de Cozumella s'attardaient : on conjectura qu'ils étaient ou tués ou retenus prisonniers. Ils furent donc abandonnés et Ordaz revint à Cozumella près de Cortès. Ce dernier songeait à quitter l'île. Il avait perdu tout espoir de retrouver ces chrétiens si désirés, ainsi que les insulaires de Cozumella qu'on avait abandonnés. Le mauvais état de la mer le retint. Ce retard fut heureux. Voici qu'on voit arriver du Yucatan, du côté de l'ouest, un canot qui ramenait les insulaires et un des

1. D'après Herrera (II, IV, 7) un de ces Espagnols, Gonzalès Guerrero, établi depuis de longues années dans le pays, tatoué, ayant le nez et les oreilles percés, refusa de rejoindre ses compatriotes. Voir le roman curieux de Désiré Charnay, *la Princesse Indienne* (1889). Cf. Bernal Diaz, I, 17. Cortès avait raison de vouloir le repatrier. En 1518, lors de l'expédition de Montejo dans le Yucatan, il trahit et fit massacrer les Espagnols. Il fut tué depuis dans une bataille livrée par Avila, lieutenant de Montejo, au cacique de Chitemal. Oviedo, XXXII, 11.

prisonniers chrétiens. Il avait passé sept ans de sa vie parmi les Yucatanais. Il se nommait Jérôme de Aguilar. Il était d'Astigis [1] en Andalousie. On comprend avec quelle joie ils s'embrassèrent. Aguilar [2] raconte ses malheurs, et le massacre de ses compagnons. On l'écoute attentivement. Je pense qu'il ne sera ni hors de propos, ni désagréable à Votre Béatitude de rapporter comment eut lieu cette catastrophe.

J'ai parlé dans mes premières décades d'un noble, un certain Valdivia, [3] que les colons du Darien, dans le golfe d'Uraba, sur les rivages de ce que l'on croit être un continent, avaient envoyé à Hispaniola auprès de l'amiral Colomb, vice-roi, et du conseil royal, qui s'occupe des intérêts du prétendu continent. Il devait les avertir que les colons souffraient du manque de toutes choses. C'était une funeste mission qu'avait acceptée Valdivia. Il se trouvait à la hauteur de la côte méridionale de la Jamaïque, d'Hispaniola ou de Cuba, lorsque une tempête engagea cet infortuné sur des bas fonds sablonneux. [4] Les Espagnols donnent à ces bas fonds dévorants et aveugles le nom de Scorpions, et ce nom est mérité, car de nombreux navires s'y trouvent perdus et détruits, comme des lézards pris dans les enroulements de la queue des scorpions. La caravelle est brisée en morceaux. A grand'peine Valdivia et trente de ses compagnons parviennent-ils à s'embarquer dans la chaloupe du navire. Ils n'avaient ni rames ni voiles. Ces malheureux sont emportés par le courant maritime. Nous avons, en effet, raconté dans nos décades qu'il existe dans ces parages un courant [5] perpétuel qui entraîne les eaux dans la direction de l'ouest. Ils errèrent ainsi pendant treize jours, ne sachant où ils étaient emportés. Ils ne trouvèrent nulle part rien à manger. Sept d'entre eux moururent de faim et servirent de nourriture aux poissons. Ils tombèrent enfin entre les

1. Ecija en Andalousie.

2. Bernal Diaz, I, 79.

3. Valdivia avait été envoyé par Balboa à Miguel de Passamonta, trésorier d'Hispaniola, et portait avec lui, pour éclairer sa justice, dix mille pesos d'or.

4. Récifs des Alacranes, au nord de la presqu'île de Yucatan.

5. Allusion au Gulf Stream, que les premiers découvreurs signalèrent, en effet, dans la relation de leurs voyages.

mains d'un féroce cacique qui massacra Valdivia et quelques-uns de ses compagnons. Il les immola en l'honneur de ses Zémes, et, après avoir invité ses amis, les mangea. Ces indigènes ne mangent que leurs ennemis ou les étrangers qu'amène le hasard : le reste du temps ils s'abstiennent de chair humaine. Jérôme d'Aguilar et six de ses compagnons avaient été mis de côté pour être mangés trois jours après ; mais, pendant la nuit, ils brisèrent leurs liens et échappèrent à ce cruel tyran. Ils se réfugient près d'un cacique voisin du précédent, et se présentent à lui comme des suppliants. On consent à les recevoir, mais en qualité d'esclaves. [1] Voici quelque chose de bien triste à raconter au sujet de la mère d'Aguilar. Quand elle fut informée du sort de son fils, elle devint subitement folle de douleur. Elle avait vaguement entendu dire que son fils était tombé au pouvoir de Barbares qui se nourrissaient de chair humaine. Voyait-elle des chairs bouillies ou fixées à des broches, elle remplissait de cris sa maison et disait : « Voici les membres de mon fils ! Ne suis-je pas la plus malheureuse des mères ! » Lorsque Aguilar eut reçu la lettre de Cortès que lui remirent les messagers de Cozumella, il apprend au cacique, son maître, qui se nommait Taxmarus, ce que lui apportaient les insulaires. Il donne de nombreux détails sur la puissance de son roi, sur les qualités de ceux qui viennent de débarquer, sur leur courage, sur leur bienveillance à l'égard de leurs amis, leurs rigueurs contre ceux qui repoussent ou dédaignent leurs demandes. Taxmarus prit peur. Il pria son esclave de veiller à ce que les Espagnols ne pénétrassent pas en ennemis sur son territoire. Il voulait au contraire les avoir pour amis. Aguilar promet de lui assurer la paix, et même, en cas de besoin, le secours et la protection des Espagnols contre ses ennemis. Le cacique se décide alors à relâcher Aguilar et lui donne pour l'accompagner trois de ses familiers. Joyeux du retour et de la délivrance d'Aguilar, [2] dont les services

1. Herrera (*Hist. gen.*, II, 4, 6) rapporte avec minutie les tentations, dignes de saint Antoine, dont fut assailli Aguilar pour qu'il renonçât à sa chasteté, mais il sut en triompher.

2. Aguilar rendit, en effet, de grands services comme interprète. Cf. Camargo,

en qualité d'interprète lui seront des plus utiles, Cortès quitte Cozumella. Il nous reste à raconter vers quel pays se dirigea son escadre et ce qui lui arriva.

CHAPITRE SEPTIÈME

Les Espagnols, sous la conduite du pilote Alamino, arrivent à l'embouchure d'un fleuve, [1] déjà signalé par Grijalva. L'embouchure de ce fleuve était obstruée par des sables, comme on prétend que l'est celle du Nil quand soufflent les vents étésiens. Aussi ne put-on le remonter qu'avec des brigantins, bien que, plus haut dans son cours, il soit capable de porter des caravelles. Cortès fait débarquer sur les rivages par les brigantins et les chaloupes des caravelles deux cents soldats. Aguilar offre la paix aux indigènes. Ceux-ci s'informent de ce que veulent ces étrangers. « A manger », répond Jérôme. Il y avait un grand espace sablonneux qui s'étendait devant la ville. Les indigènes font comprendre que les Espagnols doivent s'y rendre. En effet, ils y vont de leur côté le lendemain, et apportent huit de leurs volailles. Elles ressemblent à nos paons, sont de même taille et de même goût, mais de couleur sombre. Ils apportent également du maïs, autant qu'il en faut pour nourrir dix personnes affamées. Ils demandent en même temps que les étrangers s'en retournent au plus vite. Les nôtres s'y refusent. Une grande multitude d'hommes les entoure, et demande de nouveau quelles sont les prétentions de ces navigateurs inconnus. « Nous voulons la paix, leur répond-on par l'intermédiaire d'Aguilar, nous voulons nous procurer à manger en négociant, et aussi de l'or si vous en possédez. — Nous ne voulons, répliquent les Barbares, ni la paix, ni la guerre, mais partez, si vous ne craignez pas d'être massacrés jusqu'au dernier. » Ils promettent alors d'apporter des vivres le lendemain.

Histoire de Tlascala. — B. Diaz, § 29. — Las Casas, *Hist. de las Indias*, III, 115-116.

1. Le Rio Tabasco. Cf. Bernal Diaz, I, 31.

C'était un mensonge. Il y avait déjà trois jours que les nôtres étaient campés sur cette plage et qu'ils y avaient passé la nuit, lorsqu'on leur apporta tout aussi peu de vivres que naguère, en leur intimant, au nom du cacique, l'ordre de se retirer. Les Espagnols répondent qu'ils tiennent à visiter la ville et qu'ils exigent une nourriture plus abondante. Les Barbares refusent et s'en retournent en murmurant des menaces. Nos hommes avaient faim. Ils sont obligés de chercher des vivres. Cortès débarque ses lieutenants [1] avec cent cinquante hommes de renfort, qui, de divers côtés, vont explorer les campagnes qui entourent la ville. Les Barbares attaquent et maltraitent une de ces bandes. Les autres n'étaient pas éloignées. Elles accourent au premier bruit et portent secours à leurs compagnons. Cortès, d'autre part, avait embarqué des canons sur les brigantins et les chaloupes. Il descend sur la plage avec le reste de ses soldats et les seize chevaux. Afin de protéger le rivage et d'empêcher le débarquement, les Barbares [2] accourent tout prêts à combattre, ils lancent sur les nôtres leurs flèches et leurs traits, et en blessent environ une vingtaine, qui n'étaient pas sur leurs gardes. Cortès fait tirer le canon [3] contre les ennemis : ceux-ci sont effrayés par les ravages exercés par les boulets, par le crépitement et l'éruption des flammes. Les Espagnols ayant de l'eau jusqu'aux genoux, se jettent à la mer contre les indigènes en désordre, les poursuivent, et entrent dans la ville en même temps qu'eux. Les Barbares continuent à courir, traversent la ville et abandonnent leurs maisons.

1. Son lieutenant était alors Alonso de Avila.

2. Cortès n'engagea pas le combat sans avoir adressé aux Indiens une sommation dûment enregistrée par le notaire royal. La formule usitée en cette occasion, le requisimento, avait été rédigée par le docteur Palacios Reubios. Mais, comme l'écrit Oviedo (liv. XXIX, § 7) : « Je ne peux que rire de lui et de ses lettres, s'il pensait que les indigènes pouvaient en comprendre un seul mot. » Cf. las Casas (III, 118) : « Voyez le bon sens de cette réquisition, ou, pour mieux dire, la folie et l'insensibilité du conseil royal, qui pouvait trouver un prétexte de guerre dans le refus des Indiens de s'y soumettre. »

3. La direction de l'artillerie avait été confiée à un vieux soldat d'Italie, Mesa. Ordaz prit le commandement des fantassins, et Cortès se réserva celui de la cavalerie. Les canons espagnols assurèrent partout la victoire.

On raconte que cette ville s'étend le long de la rive du fleuve. J'ose à peine dire quelle est sa largeur. Le pilote Alamino parle d'une lieue et demie. Elle compte vingt-cinq mille maisons. Ses compagnons réduisent ce nombre en diminuant sa grandeur. Ils s'accordent pourtant à reconnaître qu'elle est grande et peuplée. Les maisons sont séparées par des jardins. Elles sont bâties en pierres, et revêtues de chaux, par des architectes d'un talent sérieux. On monte par des escaliers de dix à douze degrés dans les parties habitables de ces maisons. Il n'est permis à personne de s'appuyer par des poutres ou des pièces de charpente sur le toit de son voisin. Toutes les maisons sont séparées par un intervalle d'au moins trois pieds. Elles sont pour la plupart recouvertes en chaume, en paille ou en herbes des marais. Plusieurs le sont avec des dalles de pierre. Les Barbares ont reconnu que quarante mille d'entre eux avaient pris part à la bataille. [1] S'ils furent vaincus par une poignée d'hommes, ce fut à cause des chevaux, ce nouvel instrument de guerre qu'ils ignoraient, et des canons. Nos cavaliers, en effet, s'étaient jetés sur les derrières de l'ennemi, et dispersaient leurs bataillons, frappant à gauche et à droite, comme font les bergers pour des brebis en désordre. Etonnés par cette nouveauté, les malheureux hésitaient et ne trouvaient plus l'occasion de se servir de leurs armes. Ils croyaient, ainsi que la fable le raconte des Centaures, [2] que

1. Cette importante bataille eut lieu le 25 mars, dans la plaine de Ceutla. Voir pour les détails B. Diaz, § 33-36. — Herrera, *Hist. general*, II. 4, 11. — Las Casas, III, 119. — Ixtlilxochitl, § 79. D'après la relation officielle, les Espagnols n'auraient eu que deux soldats tués et moins de cent blessés. Aussi Cortès écrivait-il : « Crean Vuestras Reales Altezas por cierto que esta batalla fue vencida mas por voluntad de Dios que por nuestras fuerzas, porque para con quaranta mil hombres de guerra, poca defensa fuera quatrozientos que nosotros eramos. » — B. Diaz, I, 34. « Dans cette bataille il y avait pour chacun de nous tant d'Indiens qu'avec des poignées de terre ils nous auraient enterrés, sauf que la grande miséricorde de Dieu nous aidait en tout »

2. Cf. Paul Jove, *Elogia virorum illustrium :* « Equites unum integrum centaurorum specie animal esse existimarunt. » — B. Diaz, I, 34. « Les Indiens crurent que le cheval et le cavalier ne faisaient qu'un seul corps, car jusqu'alors ils n'avaient jamais vu de chevaux. » Curieuse histoire rapportée par Oviedo, liv. XXXII, 11 : « L'adelantado leur présenta un cheval qui portait des son-

l'homme et le cheval étaient le même animal. Pendant vingt-deux jours, les Espagnols restèrent les maîtres de la ville. Ils y vécurent largement et à couvert, pendant que les Barbares en rase campagne et mourant de faim n'osaient pas les attaquer. Ils choisirent comme citadelle la partie la plus forte de la ville, mais ne se laissèrent aller au sommeil qu'après avoir disposé des patrouilles de nuit ; car ils étaient sur leurs gardes et redoutaient une attaque soudaine des indigènes et de leur cacique Tanosco. Cette ville s'appelle Potanchano, [1] mais à cause de la victoire par eux remportée les Espagnols la nommèrent Vitoria. On raconte des merveilles sur la magnificence, la grandeur et l'élégance des maisons de campagne élevées dans les champs pour que les indigènes s'y reposent. Elles ont comme les nôtres des cours à l'abri du soleil et de somptueux étages. Enfin, grâce aux interprètes et aux prisonniers faits dans la bataille, on décide le cacique et ses principaux fonctionnaires à revenir, et à implorer la paix en suppliants. Ils y consentent. Chacun rentre dans sa maison. On leur accorde la paix à condition [2] que, désormais, renonçant à ces abominables sacrifices humains en l'honneur des morts et des démons odieux, dont ils adorent les idoles, ils élèveront leurs esprits vers le seigneur Jésus, créateur du ciel et de la terre, enfanté par une vierge, et attaché sur la croix pour le salut du genre humain ; ils détruiront leurs idoles, et se reconnaîtront les sujets du roi d'Espagne. Ils promettent tout. On les instruit autant qu'on peut le faire en si peu de temps, et on les renvoie contents après leur avoir distribué quelques cadeaux. Ces indigènes croient que ce sont des envoyés

nettes au poitrail. Leur épouvante fut telle qu'en le voyant les uns s'enfuirent, les autres, plus pusillanimes, se laissèrent choir, pâmés, à terre. Et lorsqu'ils l'entendirent hennir, il y en eut qui n'eurent besoin ni de pilules, ni d'autre meilleure purgation. »

1. Le vrai nom fut Santa Maria de la Vitoria. Cf. Clavigero, *Storia del Messico*, III, 2. Cette ville se dépeupla vers le milieu du XVIII[e] siècle, par suite des fréquentes incursions des Anglais. On fonda depuis une autre petite ville, plus éloignée de la mer, Villa Hermosa, mais la capitale de la province était Tlacotlalpan.

2. Voir Gomara, *Cronica*, § 21, 22. — Las Casas, III, 119. — B. Diaz, I, 35.

des cieux, les hommes qui, si peu nombreux, ont osé livrer bataille à une si grande multitude. Ils donnèrent[1] aux Espagnols quelques objets en or, et vingt femmes comme esclaves. Quand tout fut réglé, nos hommes partent à la découverte d'autres terres en suivant le même rivage.

Ils retrouvent le golfe signalé par Alamino, lors du voyage de Grijalva, et lui donnent le nom de baie[2] de Saint-Jean. Baie en espagnol est la même chose que golfe. Il y avait à un mille du rivage une ville entourée de murs, de cinq cents maisons environ, bâtie sur une colline. Les habitants offrent l'hospitalité à nos hommes et leur proposent la moitié de leur ville, s'ils veulent s'y fixer pour toujours. Il est probable qu'ils étaient effrayés par ce qui était arrivé aux habitants de Potanchano, dont le bruit leur était déjà parvenu, ou qu'ils espéraient que, couverts par de tels héros, ils auraient contre leurs voisins aide et protection, car ils sont, eux aussi, travaillés par cette maladie qui n'a jamais disparu et est en quelque sorte innée à l'humanité : ils ont, comme les autres hommes, la rage de la domination. Les Espagnols refusent de s'arrêter pour toujours, mais ils acceptent une halte.[3] Ils retournent donc au rivage. Le peuple les suit. On dresse pour eux en diligence des berceaux de verdure et des huttes de branchages que l'on recouvre avec soin contre la pluie par des plafonds improvisés. C'est là qu'on établit le camp.

Craignant que l'ennui ne les gagnât, Cortès donna au pilote Alamino et à François Montegio la mission de continuer à explorer le pays dans la direction de l'ouest. Pendant ce temps, les hommes fatigués se reposeront, et ceux qui ont été blessés à Potanchano se soigneront. Cinquante hommes s'embarque-

1. B. Diaz, I, 36. « Le présent ne fut rien, en comparaison de vingt femmes, dont une fort excellente qu'on nomma dona Marina, après qu'elle fut devenue chrétienne. »

2. Dans cette baie se trouve l'île de Saint-Jean, appelée par Grivalja Juan de Ulua. Le nom vient des Culhuas, auxquels appartenait la contrée. — B. Diaz, I, 36.

3. On était au vendredi saint de l'année 1519 (21 avril). La plage où l'on débarquait était l'emplacement de la future Vera-Cruz. — Bernal Diaz, I, 38.

ront sur les deux brigantins ; les autres soldats resteront avec le général. Jusqu'alors, le courant du golfe avait été modéré, mais à peine les Espagnols s'étaient-ils un peu avancés dans l'ouest, qu'ils furent comme emportés par un torrent descendant de la montagne. L'impétuosité des eaux était telle, qu'en très peu de temps, ils furent transportés à cinquante lieues de leurs compagnons. Ils tombent dans un contre-courant, et une vaste étendue de mer s'étale devant eux, qui s'opposait aux flots venant de l'ouest. On aurait dit deux grands fleuves venant de directions opposées, qui se rencontrent. Les eaux venant du midi paraissent opposer de la résistance, comme s'il s'agissait d'ennemis qui veulent envahir le domaine d'autrui, malgré les premiers possesseurs du sol. En face d'eux, à l'horizon, ils aperçoivent une terre, mais il n'y avait rien, ni à gauche, ni à droite. Ils flottaient dans ce terrible remous, et étaient poussés en sens divers par des tourbillons, qui faillirent les engloutir. Ils avaient perdu tout espoir et hésitèrent longtemps. Ils se décident enfin à remonter le courant qui les avait portés. Ils se couvrent de voiles, et emploient même la rame. Ils purent à grand'peine maîtriser le courant et croyaient avoir gagné deux lieues, mais en une seule nuit ils furent ramenés de quatre en arrière. Avec l'aide de Dieu, ils réussirent enfin à l'emporter, mais ils avaient perdu vingt-deux jours dans ce petit trajet maritime. Ils retournent près de leurs compagnons, et racontent ce qu'ils ont fait. Ils croient avoir trouvé l'extrémité de la terre de Coluacan et du continent supposé. Quant à la terre signalée dans le lointain, ils pensent qu'elle fait partie [1] de notre continent, ou se rattache aux plages septentrionales du pays de Baccalaos, dont j'ai longuement parlé dans les décades. La chose est encore douteuse, Saint Père. On l'éclaircira quelque jour. Aussi bien nous racontons ce qu'on nous a rapporté.

Pendant qu'Alamino et François Montegio cherchaient à pénétrer ces secrets, le roi de la contrée, nommé Muteczuma,

1. Il est, en effet, très probable que Montégio et Alamino s'étaient avancés jusque sur le rivage actuel du Texas.

fit porter par un de ses vassaux,[1] qui commandait à la ville fortifiée, dont nous avons parlé, et s'appelait Quitalbitor, beaucoup de cadeaux précieux et admirablement travaillés, en or, en argent, en pierres ornées. On prend la résolution de les envoyer à notre nouveau souverain. On pense aussi, mais sans consulter le gouverneur de Cuba, Diego Velasquez, à fonder une colonie. Les avis sont partagés. Les uns croient qu'on n'a pas le droit d'agir ainsi. Les autres, et c'est le plus grand nombre, séduits par les artifices de Cortès, se rangent à son opinion. C'est ici qu'on raconte beaucoup de choses sur la déloyauté de Cortès. On la discutera tout au long et plus tard. Voici ce qu'on décide. On ne se préoccupera pas du gouverneur, et on portera[2] l'affaire à un tribunal plus élevé, c'est-à-dire au roi. On demande au cacique Quitalbitor des aliments. On désigne, pour fonder la colonie,[3] un endroit choisi dans un canton très fertile, à douze lieues de là. Le commandant Cortès est choisi pour gouverneur. On prétend que ce fut malgré lui. Cortès crée aussitôt des fonctionnaires pour administrer la colonie qu'on va fonder. Portocarrero et Montegio, dont on a suffisamment parlé plus haut, sont désignés pour porter les présents au roi notre empereur. Le pilote Alamino les accompagnera. Quatre grands seigneurs et deux femmes, destinées à les servir d'après les habitudes nationales, partent avec eux.

Ces indigènes sont de couleur basanée. Les deux sexes percent le lobe des oreilles, et y introduisent des pendants d'or. Les hommes percent l'extrémité de la lèvre inférieure jusqu'à la naissance des dents inférieures, de même que nous attachons

1. D'après d'autres historiens, le cacique s'appelait Teuhtile. Cf. pour les détails de l'entrevue, Las Casas, III, 119. — Diaz, 38. — Herrera, II, 5, 4. — Torquemada, *Monarchia Indiana*, IV, 13, 15. — Cortès fit aussi des présents, un fauteuil sculpté et ciselé, un bonnet de velours cramoisi orné d'une médaille à l'effigie de saint Georges, une chemise de batiste brodée, et des objets en verroterie, ainsi qu'un casque doré, appartenant à un de ses soldats et qui ressemblait à celui que les Mexicains mettaient sur la tête de leur Dieu Quetzalcohuatl.

2. B. Diaz, § 42. — Torquemada, *Mon. Ind.*, IV, 18.

3. Cf. B. Diaz, § 48. — Oviedo, XXXIII, 1. — Gomara, *Chronica*, § 37.

des pierres précieuses à des bagues d'or dont nous entourons nos doigts, et dans ce trou des lèvres introduisent une lame d'or, plus grande qu'une bague, et qui le tend en avant. Cette lame est aussi grande qu'un carolus d'argent et épaisse d'un doigt. Je ne me rappelle pas avoir rien vu de plus hideux. Eux pensent qu'il n'y a rien de plus élégant sous le cercle lunaire. Cet exemple démontre la sottise et l'aveuglement de la race humaine. Il nous prouve combien tous nous nous trompons. L'Ethiopien ne pense-t-il pas que la couleur noire est plus belle que la couleur blanche, et le blanc n'est-il pas d'un avis opposé ? Un homme chauve se croit plus beau qu'un homme chevelu. Celui qui a de la barbe se rit de celui qui n'en a pas. Ce sont les passions qui nous poussent, ce n'est pas la raison qui nous conseille. Le genre humain accepte des sottises de ce genre, et chaque pays se régit à sa guise. Comme le dit cet autre, nous choisissons des choses vaines, nous repoussons des choses sûres et certaines. On sait déjà d'où ces indigènes tirent leur or, mais les Espagnols furent étonnés de la provenance de leur argent. Il vient de hautes montagnes.[1] Le sommet de ces montagnes est couvert de neiges perpétuelles, et on n'aperçoit leur crête qu'à de rares moments de l'année, à cause de l'épaisseur des nuages et des brouillards. Il semble donc que les plaines et que les montagnes peu élevées produisent de l'or, et que l'argent se rencontre dans les âpres montagnes et leurs froides vallées. Ils ont aussi du laiton. On trouve chez eux des haches de guerre et des bêches pour creuser la terre : ni fer, ni acier. Examinons maintenant les présents apportés au roi, et commençons par les livres.

1. L'argent mexicain vient, en effet, des hautes montagnes du plateau de l'Anahuac.

CHAPITRE HUITIÈME

Nous avons dit que ces indigènes avaient des livres. Les messagers envoyés du nouveau Colhuacan apportèrent plusieurs de ces livres avec d'autres présents. Les feuilles sur lesquelles on écrit sont en mince écorce d'arbre, [1] celle qu'on trouve dans la première écorce superficielle. On peut la comparer à ces pellicules qu'on rencontre non pas précisément dans le saule ou l'orme, mais dans les feuilles des palmiers comestibles, où des filaments résistants s'entrecroisent sur la partie extérieure, de même que, dans les filets, on voit les ouvertures et les mailles étroites se succéder. Avec du bitume tenace les indigènes enduisent ces membranes. Ils les assouplissent en leur donnant la forme qu'ils désirent, les allongent comme il leur plaît, et, quand elles se sont solidifiées, répandent sur elles soit du plâtre, soit une substance analogue. Je sais que Votre Sainteté a eu entre les mains de ces tablettes [2] sur lesquelles on avait répandu du plâtre passé au tamis comme de la farine. On peut y écrire tout ce qui vient à l'esprit, puis on se sert d'une éponge ou d'un chiffon pour l'effacer, puis on s'en sert de nouveau. Avec les feuilles de figuier les indigènes fabriquent encore de petits livres, que les intendants des grandes maisons portent avec eux quand ils vont au marché. Avec une pointe de métal ils inscri-

1. Cette écorce est celle de l'agave americana ou maguey. Cf. Lorenzana, *Historia de Nueva Espana*. — Humboldt, *Vues des Cordillières*, p. 52. — Bernal Diaz, I, 13.

2. Combien est-il fâcheux que les découvreurs n'aient pas conservé ces précieux manuscrits : ils prirent à tâche de les détruire comme entachés d'idolâtrie. Le premier archevêque de Mexico, Juan de Zumanago, en détruisit « des montagnes. » Cf. Ixtlilxochitl, prologue. — Clavigero, *Storia del Messico*, § 17. Les soldats imitèrent l'exemple du prélat . D'après Bustamente (cruauté des conquérants !) le gouverneur Lorenzo Zavala aurait vendu comme papier de rebut les documents mexicains contenus dans les archives de l'audience de Mexico !

vent leurs acquisitions, puis les font disparaître quand ils les ont reportées sur leurs registres de compte. Ils ne plient pas les feuilles en quatre, mais les étendent en longueur jusqu'à ce qu'elles atteignent plusieurs coudées. Ils leur donnent une forme carrée. Elles ne présentent pas de solution de continuité. Le bitume qui les joint est si tenace et si flexible que, lorsqu'on les réunit dans une enveloppe de bois, on les dirait assemblées par la main d'un habile relieur. Quand le livre[1] se présente tout ouvert, on aperçoit deux côtés couverts de caractères : ce sont deux pages, et il y en a autant de cachées par les deux premières, à moins qu'on ne les étende toutes en longueur. Car, bien qu'il n'y ait qu'un seul feuillet, beaucoup de feuilles sont jointes ensemble. Les caractères diffèrent absolument des nôtres : ce sont des dés, des hameçons, des nœuds, des limes, des étoiles et d'autres signes analogues alignés et tracés, comme nous faisons pour les nôtres. Ils ressemblent presque aux hiéroglyphes égyptiens. On y distingue entre les lignes des représentations d'hommes et d'animaux, surtout de rois et de grands seigneurs. Aussi est-il permis de conjecturer[2] qu'ils renferment les faits et gestes des ancêtres de chaque roi : n'est-ce pas ainsi que de nos jours nous voyons souvent les graveurs, dans des histoires générales, et même dans des récits fabuleux représenter les images de ce qu'on raconte, afin d'inspirer à ceux qui le voient le désir d'acheter l'ouvrage ! Ils exécutent aussi avec beaucoup d'art les enveloppes de bois qui contiennent les feuillets du livre. Quand ces livres sont fermés, ils paraissent ne différer en rien des nôtres. On suppose que les indigènes conservent dans ces livres[3] leurs lois, les rites des sacrifices et des cérémonies, des

1. Les livres mexicains ne furent pas appréciés à leur valeur. D'après Gomara (*Conquista*, p. 322, 323) « on ajouta à ce présent quelques livres écrits en figures, tels qu'en usent les Mexicains, cousus sur remplis et écrits de tous côtés ; mais, comme on n'y entendit rien, on ne les estima point. »

2. La conjecture était juste, mais, moins de cent ans après la conquête, on avait perdu le sens des caractères sacrés. Ixtlilxochitl déclarait qu'il n'y avait plus de son temps que deux personnes, toutes les deux fort âgées, en état de les interpréter. Cf. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*, I, 4.

3. Combien est-il fâcheux que, dans leur intolérance, les Espagnols aient

comptes, quelques observations astronomiques et des préceptes d'agriculture.

Ils commencent [1] l'année au coucher héliaque des Pléïades, et la ferment aux mois lunaires. Ils donnent au mois le nom d'une lune; aussi, quand ils veulent compter par mois, comptent-ils par lunes. La lune, dans leur langue, se nomme Tona. Ils comptent les jours par soleils. Tant de soleils, tant de jours. Le soleil se nomme, dans leur langue, Tanaticus. Est-ce pour une raison inconnue, ou sans motif, mais ils partagent l'année en vingt mois, et donnent à chaque mois une durée de vingt jours.

Les temples où ils se réunissent sont grands.[2] Ils les ornent de tapisseries brodées d'or, et de meubles ornés de pierres précieuses. Chaque jour, au lever du soleil, ils brûlent des parfums dans ces temples et font leurs prières en présence des auteurs de toutes choses. Ce qui est un crime exécrable, tous les habitants de cette contrée dans leurs sacrifices immolent, en guise de victimes, des garçons et des filles. J'ai dit plus haut comment. A l'époque où l'on confie les semences à la terre, et lorsque les épis commencent à se former, le peuple sacrifie à ses idoles, si par hasard les garçons lui font défaut, des esclaves achetés, qu'on a engraissés avec soin, et vêtus d'habits magnifiques.[3] Ils font subir la circoncision à ceux qui doivent être sacrifiés. On fait cette opération pendant vingt jours de l'année. Quand les victimes désignées passent dans une ville, les habitants les saluent respectueusement comme des êtres qui, bientôt, seront au ciel. Ils ont une autre façon singulière d'honorer leurs idoles. Ils leur offrent leur propre sang.[4] L'un s'en tire de la langue, l'autre des

systématiquement détruit ces précieux témoignages de l'antique histoire de l'Amérique ! Mais ce fut pour quelques-uns d'entre eux comme une œuvre pie que de faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler le culte antique. Voir Nunez de la Vega, évêque de Chiapa, *Constitutiones diocesanas*.

1. Sur le calendrier mexicain on peut consulter Brasseur de Bourbourg, *Nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. III, p. 457.

2. *Id.*, I-VI, p. 498. — Sahagun, *Hist. des choses de la Nouvelle Espagne*, tout le livre second.

3. Sahagun, ouvr. cité, *id.*

4. Sahagun, *id.*, appendice du livre second, p. 184. — Récit au sujet du sang qu'on répandait dans le temple et au dehors en l'honneur du démon.

lèvres, celui-ci des oreilles, d'autres de la poitrine, de la cuisse ou des jambes. Quand ils se sont blessés avec un rasoir aigu, ils recueillent leur sang dans leurs mains, le répandent en pluie en le jetant vers le ciel, et en arrosent les pavés du temple. Ils pensent s'attirer ainsi la bienveillance des dieux.

A douze milles à l'ouest de la nouvelle colonie de Villarica est une ville indigène qui compte cinq mille maisons. Son nom ancien est Cempoal, [1] et son nom nouveau Séville. Le cacique avait mis de côté cinq esclaves destinés à être sacrifiés. Les Espagnols leur rendirent la liberté, mais le cacique les supplia de les lui rendre : « Vous préparez ma ruine, leur dit-il, et celle de tout ce royaume, si vous me privez de ces esclaves qui devaient être immolés en sacrifice. Nos dieux irrités, si nous ne leur faisons plus de sacrifices, permettront aux charançons de dévorer toutes nos récoltes, à la grêle de les endommager, à la sécheresse de les brûler, à la pluie torrentielle de les noyer. » Craignant que les habitants de Cempoal, poussés au désespoir, ne fissent défection, les Espagnols pensèrent qu'il fallait consentir à un mal présent moindre que le mal à venir, et, persuadés que le temps n'était pas encore venu de les empêcher d'accomplir leurs antiques cérémonies, ils rendirent les esclaves espérant que les prêtres leur promettraient une gloire éternelle et des jouissances infinies, ainsi que la société des dieux, quand ils seraient délivrés de ces jours de misère. Mais les esclaves n'écoutent qu'avec chagrin ces promesses. Ils auraient préféré la liberté à l'immolation. Les ossements de leurs ennemis pris à la bataille et dépouillés de leur chair sont liés en faisceaux, et suspendus aux pieds de leurs idoles. Ce sont leurs trophées de guerre, avec le nom et les titres des vainqueurs. Voici encore un trait à noter que Votre Sainteté apprendra avec plaisir. Les garçons [2] âgés d'un an et les petites filles sont amenés au temple avec de pieuses cérémonies, et les prêtres, avec de l'eau puisée dans une petite tasse et jetée sur leurs têtes en forme de croix, paraissent les

1. Cempoallan était alors une grande ville. Dès les premiers temps de la conquête elle tomba en décadence ; au commencement du XVII[e] siècle, elle était déserte.— Voir Torquemada, IV, 17.— Gomara, § 32.— B. Diaz, I, 45.

2. Sahagun, ouvr. cité, liv. IV, § 35. Trad. Jourdanet, p. 277-280.

baptiser. On ne comprend point les paroles qu'ils emploient, mais on peut assister à la célébration de l'acte et entendre la formule. Ces indigènes, en effet, ne sont pas comme les Juifs ou comme les Musulmans : ils ne croient pas que leurs temples soient profanés si quelque étranger assiste à leurs cérémonies. J'ai assez parlé de leurs livres, de leurs temples et de leurs rites sacrés ; passons maintenant aux autres cadeaux qui ont été présentés au roi.

CHAPITRE NEUVIÈME

Les Espagnols avaient apporté deux meules à bras,[1] l'une en or, l'autre en argent. Elles étaient massives et de circonférence à peu près égale, environ vingt-huit palmes. La meule d'or pèse trois mille huit cents castellans. On sait que le castellan est une monnaie d'or qui vaut un tiers de plus que le ducat. Au centre, comme un roi assis sur son trône, se dresse l'image d'un homme, haut d'une coudée, vêtu jusqu'au genou et semblable à un Zémes, c'est-à-dire avec les traits que nous prêtons aux fantômes nocturnes. Le fond de la meule est tout garni de branches, de fleurs et de feuilles. La meule d'argent ressemble à la meule d'or. Elle a presque le même poids. Les deux métaux sont purs de tout alliage.[2] On a encore apporté des grains d'or, informes et non fondus, pour indiquer ce qu'est l'or natif. Ils sont gros comme des lentilles et des pois chiches. Deux col-

1. Cette prétendue meule n'est autre qu'une pierre à sacrifices : on en a conservé un certain nombre, mais elles sont en pierre. Voir la collection ethnographique du Trocadéro. Bernal Diaz (I, 39) avait fort admiré ce cadeau. « La première chose qu'il donna fut une roue, en forme de soleil, aussi grande qu'une roue de charrette, fort bien travaillée, toute d'or très fin, qui valait, à ce qu'on a dit, après l'avoir pesée, environ vingt mille pesos d'or. Pour une autre roue plus grande d'argent, figurant la lune avec quantité de rayons et autres images, elle était de grand poids, et valait beaucoup. »

2. B. Diaz, *id.* « Nous tînmes à plus haut prix cet or, qui nous prouvait qu'il y avait de bonnes mines, que s'ils nous avaient donné trente mille pesos. »

liers d'or, dont l'un se compose de huit petites chaînes où sont insérées deux cent trente-deux pierres rouges, qui ne sont pas des rubis, et cent quatre-vingt trois pierres vertes.[1] Les indigènes estiment autant ces dernières que nous apprécions les émeraudes. De l'extrémité du collier pendent vingt-sept grelots d'or entourant quatre figures en pierreries ciselées d'or. A chacun de ces grelots tiennent des pendants d'or. Le second collier est formé par quatre cercles de petites chaînes en or, ornées de cent deux pierres rouges et de cent soixante-douze pierres vertes. Au milieu du collier sont attachées dix grosses pierres précieuses serties dans l'or, auxquelles sont suspendus cent cinquante pendants d'or admirablement travaillés. Douze brodequins de cuir de diverses couleurs, renforcés par de l'or ou de l'argent, ou des pierres précieuses bleues ou vertes. A chacun de ces brodequins sont suspendues des clochettes d'or. Des tiares et des mitres parsemées de pierres variées, surtout de couleur bleue, imitant les saphirs.

Je ne sais comment décrire les aigrettes,[2] les panaches et les éventails de plumes. Si jamais les artistes en cette fabrication sont arrivés au génie, assurément ce sont ces indigènes qui méritent la première place. Ce n'est point tant l'or et les pierres précieuses que j'admire que l'habileté et le goût du travail, surpassant de beaucoup la matière, qui excitaient mon étonnement. J'ai pu étudier mille figures et mille sujets qu'il m'est impossible de décrire. A mon sens, je n'ai jamais rien vu qui, par sa beauté propre, puisse autant réjouir l'œil humain. Beaucoup de leurs oiseaux, d'espèces inconnues, ont des plumes très brillantes. De même que, s'ils les voyaient, ces indigènes admireraient les queues de nos paons et de nos faisans, ainsi nous sommes ravis

1. Ces pierres vertes étaient recherchées dans toute l'Amérique. Les Espagnols les prirent à tort pour des émeraudes. D'après Bernal Diaz, I, 11, les Mexicains nommaient ces pierres chalchihuites. Cf. Sahagun, *Hist. des choses de la Nouvelle Espagne*, II, 8.

2. Ferdinand Denis, *De arte plumaria*. — B. Diaz, I, 39. « Il fit apporter environ trente charges de coton si fine, et brodée de si diverses façons, et tissue de plumes de tant de couleurs, que je n'y veux point mettre la plume, car je ne le saurais décrire. »

d'aise en examinant les plumes, avec lesquelles ils fabriquent leurs éventails et leurs panaches, et donnent à tout ce qu'ils font un caractère d'élégance tout spécial. Ces plumes sont azurées, vertes, jaunes et rouges, blanches, brunes même.

Ils font entrer l'or dans la fabrication de tous leurs instruments. J'ai vu deux casques[1] rapportés de là-bas, tout couverts de pierres bleues. L'un de ces casques est dentelé de clochettes d'or et de plaques d'or soutenant chacune deux grelots d'or. L'autre casque est orné des mêmes pierres et de vingt-cinq clochettes d'or ; sur la cime se dresse un oiseau vert, surmonté d'une crête, dont les pattes, le bec et les yeux sont en or. Chaque clochette est attachée à un lingot d'or, et porte une fourche à trois dents qui se termine par des plumes de couleurs variées, et dont les dents sont en pierres précieuses, reliées avec des fils d'or. Dans le même ordre d'idées, citons encore un grand spectre orné de pierreries, deux anneaux d'or, un anneau de bras, des chaussures en cuir de cerf, cousues avec du fil d'or et reposant sur une semelle blanche, un miroir en pierre brillante d'une teinte semi-azurée et entouré d'or blanc. Signalons encore[2] une pierre transparente en forme de sphinx, un lézard tout cerclé d'or, deux grands coquillages, deux canards en or et de nombreux oiseaux également en or, quatre poissons meuniers en or et une verge en laiton, sans parler des plumes qui partout servent d'ornements, des petits boucliers échancrés, des boucliers ordinaires, de vingt quatre cuirasses pour poitrine en or et de cinq en argent. Un bouclier en cuir orné de plumages variés, au centre duquel est insérée une lame d'or ciselée représentant un Zémes ; tout autour quatre autres lames d'or, disposées en forme de croix, figurent des animaux divers, tels que lions, tigres et loups ; des têtes d'animaux dont l'intérieur est agencé avec des bois pliants et des planchettes, mais qui sont recouvertes avec la peau même de la bête et ornées de clochettes en

1. Au Congrès américaniste de Madrid, en 1881, figuraient plusieurs de ces objets. Ils ont été décrits par Anatole Bamps dans le *Compte rendu de l'Exposition américaine* (Museum de Louvain).

2. La liste complète des présents envoyés à Charles-Quint a été dressée par Gomara, *Hist. princ. de Indias*, *Conquista*, p. 321, 323.

laiton. Que dire encore des peaux d'autres animaux tannées avec soin, des grandes couvertures en coton, teintes en blanc, en noir ou en jaune ? Une de ces couvertures qui doit servir pour le jeu des dés, et ce qui le prouve c'est qu'on a trouvé chez eux des cornets à jouer, est noire d'un côté, et de l'autre blanche et rouge mais d'une même teinte. Une autre, également en coton, est teinte de couleurs différentes. Elle présente au centre une roue noire lançant des rayons, et elle est tout ornée de plumes brillantes. Il me faut encore mentionner deux autres couvertures blanches, des garnitures de lit, des tapisseries, des sayons comme en portent les indigènes, des chemises et des coiffures variées très légères. Il y a bien d'autres objets plaisants à examiner,[1] plutôt qu'ils ne sont précieux. Comme je pense que l'énumération de ces objets, au lieu de plaire à Votre Sainteté, la fatiguerait, je les passe sous silence, de même que les épisodes si variés des voyages, les travaux, la misère, les dangers, les prodiges et tous les malheurs que chacun de nos navigateurs a racontés dans ses journaux de bord, et dont on nous a donné connaissance dans notre conseil royal des affaires indiennnes. Voici pourtant quelques détails que j'ai recueillis entre beaucoup d'autres et que je dois également à des correspondances particulières.

Les Espagnols qui avaient apporté les présents et le capitaine Fernand Cortès, qui avait formé le projet de fonder une nouvelle colonie dans ces pays reculés, furent accusés[2] devant le conseil royal des affaires indiennes d'avoir agi contre le droit et la justice. On leur reprochait de n'avoir pas consulté le gouverneur de Cuba qui leur avait donné une mission en vertu des pouvoirs qu'il tenait du roi, d'avoir agi contrairement à leurs instructions, et d'être venus trouver le roi, sans lui avoir, au préalable, présenté leurs hommages. Aussi le gouverneur Diego

1. Oviedo (XVII, 19) se trouvait à Séville quand il vit les procurateurs de Cortès et les présents, « des joyaux d'or et de beaux panaches et broderies de plumes, présent fort riche de choses dignes d'être vues et de grande valeur. » Cf. Las Casas, *Hist. de las Indias*, III, 121.

2. Portocarrero et Montegio, les envoyés de Cortès, furent, en effet, accusés à leur arrivée en Espagne. Voir Bernal Diaz, I, 56.

Velasquez les traite-t-il par son représentant de voleurs fugitifs ou de coupables de lèse-majesté. Les accusés prétendent qu'ils ont, au contraire, affirmé leurs sentiments d'obéissance en recourant à une justice supérieure, celle du roi : c'est d'ailleurs à leurs frais qu'ils ont équipé la flotte et le gouverneur de Cuba ne leur a rien accordé de plus que ce que fait un négociant pour les marchandises qu'il vend, marchandises que d'ailleurs il a vendues beaucoup trop cher. Velasquez demande qu'ils soient punis de mort. Ses contradicteurs espèrent, au contraire, qu'on les récompensera de leurs fatigues et des périls encourus. Punition ou récompense sont différées. On entendra les deux parties. Telle est la décision prise.

Passons aux colons du Darien dans le golfe d'Uraba, sur le prétendu continent. On sait que le Darien est un fleuve qui se jette sur la rive occidentale du golfe d'Uraba. Les Espagnols ont fondé une colonie sur les bords de ce fleuve, après avoir chassé à main armée le cacique Zemaco. Pour s'acquitter d'un vœu formé au milieu du combat, ils donnèrent à cette colonie le nom de Santa Maria de la Antigoa.[1] Nous avons raconté à la fin de nos décades, que, l'année même où nous avions cessé d'écrire, on avait envoyé douze cents soldats au Darien, sous le commandement de Pedro Arias d'Avila. C'était sur les instances de Vasco Nunez Balboa, le premier découvreur de la mer australe, qui jusqu'alors était restée inconnue, et le premier chef du Darien. A peine débarqué au Darien, et revêtu des pouvoirs les plus étendus, Pedro Arias avait envoyé de côté et d'autre divers capitaines à la tête de bandes de fantassins. Ce qui leur arriva, je le raconterai en peu de mots, car le récit n'en est pas flatteur, bien au contraire. A partir du moment où nous avions arrêté notre narration, on n'a rien fait que tuer et être tué, massacrer et être massacré. Balboa avait été nommé adelantado par le roi catholique : il ne put supporter longtemps la supériorité hiérarchique de Pedro Arias. Ils devinrent ennemis et brouillèrent tout. L'évêque Jean Quevedo, un moine franciscain, essaya de s'interposer. Pedro Arias promit de donner sa fille en

1. Voir troisième décade, p. 63.

mariage à Balboa ; mais les deux chefs ne purent trouver le moyen de s'entendre. Leurs dissentiments s'envenimèrent et bientôt l'inimitié prit un tel caractère que Pedro Arias, à la première occasion que lui fournit Balboa, lui fit faire un procès par ses juges, qui le condamnèrent à la strangulation, lui et cinq autres chefs.[1] Il l'accusait, lui et ses compagnons, d'avoir voulu faire défection dans la mer australe, où il avait construit une escadre de quatre brigantins pour explorer les rivages méridionaux de ce que l'on croyait être un continent. Vasco aurait tenu le langage suivant à ses trois cents compagnons : « Mes braves, vous qui avez partagé mes travaux et mes dangers, est-ce que vous voulez continuer à dépendre d'un autre chef ? Qui d'ailleurs pourrait supporter l'insolence de ce gouverneur ? Attachons-nous à ces rivages que le hasard nous attribue ; de toutes ces provinces élyséennes qui composent ce vaste continent, choisissons-en une où nous pourrons vivre en liberté le reste de notre vie. Qui pourrait nous trouver, et, si on nous trouve, qui pourrait nous attaquer ? » Ces paroles furent dénoncées au gouverneur. Pedro Arias rappela Vasco de la mer australe. Vasco obéit, mais il est enchaîné. Il nie les projets qu'on lui attribue. On cherche des témoins pour le convaincre des méfaits qu'on lui reproche. On incrimine toutes ses paroles depuis le premier jour. Il est condamné à mort et exécuté. Telle fut l'issue des travaux et des périls qu'il avait supportés, et cela au moment même où il se croyait à la veille de conquérir de nouveaux titres de gloire. Quant à sa petite escadre, Pedro Arias en personne s'y embarqua, après avoir laissé sa femme au Darien, pour explorer de nouveaux pays. Nous ne savons pas encore s'il est revenu et s'il a réussi. On a déjà nommé un autre gouverneur pour le remplacer, Lopez Sosa, qui fut longtemps vice-roi des îles Canaries, et qu'on vient de désigner pour le Darien. Quelle sera la colère de Pedro Arias,[2] quand il reviendra, on peut le conjecturer à

1. Sur le procès et la mort de Balboa, voir Gaffarel, *Vasco Nunez de Balboa*, p. 142 et suiv.

2. Balboa l'avait aussi accusé d'avarice sordide. Voir lettre au roi Ferdinand : « Il n'a, pour ce qui concerne l'administration, ni règle, ni énergie, ni dis-

l'avance. Aussi bien il n'a rien fait de vraiment glorieux. On l'accuse soit d'avoir été dès le début trop mou, soit d'avoir montré trop d'indulgence, et pas assez de sévérité pour la punition des fautes commises. Mais le sujet est épuisé. Revenons sur quelques événements que nous avons omis.

CHAPITRE DIXIÈME

J'ai longuement parlé dans mes décades du grand et profond fleuve Dabaiba, que les Espagnols ont nommé le Rio Grande, et qui s'écoule dans la mer, au fond du golfe d'Uraba, par sept embouchures, comme le Nil. Au dire des indigènes les montagnes qui l'entourent sont très riches en or. Afin de pénétrer les secrets de la région, Vasco et d'autres capitaines avaient organisé des bandes et s'étaient embarqués sur des vaisseaux de diverses grandeurs pour remonter le fleuve. Ils naviguèrent sans obstacle pendant quarante, puis cinquante et enfin quatre-vingts lieues ; mais dès lors la chance tourna. O l'étonnante aventure ! Des hommes nus et sans armes attaquent des hommes vêtus et armés, les battent, les tuent presque tous et les blessent tous. Ces indigènes se servent à la guerre de flèches empoisonnées. Dès qu'ils aperçoivent à découvert une partie du corps de leurs ennemis, ils la transpercent d'un coup assuré. Ils ont des javelots qu'en pleine lutte ils jettent en si grand nombre qu'ils dérobent à leurs ennemis, comme par un nuage, la vue du soleil. Ils ont encore de lourdes épées de bois dur, qu'ils manient avec courage quand on en vient aux mains. Vasco lui-même fut par eux couvert de blessures. Aussi le fleuve et la région du Dabaiba furent-ils délaissés et restent-ils inexplorés.

Quelques mots encore sur Hispaniola, la métropole des autres établissements. On y a renforcé le conseil royal de gouvernement. Cinq nouveaux juges y ont été envoyés pour admi-

position. Au vu de tous, il oublierait le service de Votre Altesse et son propre honneur pour un peso d'or qu'il aurait à gagner. »

nistrer les diverses parties de l'île. Bien qu'elle soit riche en or, on a presque renoncé à le chercher faute de mineurs. Les indigènes, en effet, au travail desquels on recourt pour l'extraction de ce métal, ont été réduits à un petit nombre.[1] Des guerres sans pitié en ont fait, au début, périr un grand nombre. La famine en a enlevé davantage, surtout l'année où ils ont arraché les yucca, avec lesquels ils fabriquaient du pain pour les caciques, et n'ont plus semé de maïs, dont ils se servaient pour leur pain ordinaire. Les survivants ont été atteints par les germes de maladies qui jusqu'alors leur étaient inconnues, surtout par la petite vérole qui, l'année précédente, en 1518, fondit sur eux, comme une épizootie sur les bestiaux. Ajoutons encore, pour être véridique, que la recherche de l'or fut pour eux une cause de dépopulation ; ces gens étaient habitués, dès qu'ils avaient ensemencé leurs champs, à jouer, à danser, à prêcher, ou à chasser les utias, c'est-à-dire de petits lapins : voici que sans pitié on les forçait à creuser la terre, à la passer au crible et à recueillir l'or. Aussi le conseil royal a-t-il décidé à l'unanimité de leur rendre la liberté. Ils ne s'occuperont plus que d'agriculture, et s'efforceront de repeupler la contrée. Des esclaves achetés dans d'autres pays seront consacrés au dur labeur des mines. En voilà assez sur cette sinistre maladie de l'or.

Quelques détails encore sur l'étonnante fertilité d'Hispaniola. On vient d'y installer une vingtaine de pressoirs, d'où l'on extrait une grande quantité de sucre. Les cannes à sucre sont dans cette île plus hautes et plus épaisses que partout ailleurs. Elles ont l'épaisseur d'un bras, et la hauteur d'un homme et demi. Le plus extraordinaire est qu'à Valence d'Espagne, où depuis longtemps on récolte chaque année de grandes quantités de sucre, ou dans tous les autres pays producteurs de cannes à sucre, chaque racine donne naissance à cinq, à six, et tout au plus à sept cannes. A Hispaniola on en compte jusqu'à vingt, et parfois jusqu'à trente.

Quadrupèdes en nombre immense. Jusqu'à présent la déplo-

1 Sur la dépopulation d'Haïti et des Antilles voir l'ouvrage capital de Las Casas.

rable maladie de l'or a détourné les Espagnols des soins de la terre, et pourtant les céréales donnent des résultats extraordinaires. A-t-on le soin de semer du blé sur le flanc des collines ou sur les plateaux des montagnes, surtout quand ils sont exposés au nord, on récolte parfois jusqu'à cent grains pour un de semé ; mais dans la plaine ou dans les champs, comme le sol est trop gras et trop humide, c'est la paille surtout qui grandit. Les vignes réussissent dans les mêmes conditions. Quant aux arbres qui produisent la cannelle, et qui proviennent des îles voisines du prétendu continent, j'en ai déjà parlé dans mes précédentes décades. Que pourrais-je ajouter, sinon qu'en peu d'années ils seront devenus si abondants que nous achèterons chez les droguistes une livre au lieu d'une once de cannelle ! Quant aux forêts d'arbres de teinture, aux autres richesses de cette île fortunée, et aux bienfaits dont la nature l'a comblée, j'en ai assez dit à ce sujet dans mes décades. J'ai jugé à propos de rappeler ces détails, parce que j'espère que, grâce à ce souvenir, l'esprit de Votre Béatitude sera un moment détourné des grandes affaires qui l'obsèdent. D'ailleurs on aime à répéter ce qui est bon à entendre. Il faudrait à une matière précieuse de précieux vêtements, des habillements et des tissus d'or et de pierres précieuses, le sujet le comportait. Nous nous sommes contentés d'une modeste cape de moine. Il ne faut en accuser que le très révérend Œgidius de Viterbe, l'éminent cardinal de votre siège apostolique qui m'a ordonné, médiocre artisan que je suis, de fondre de l'or dans mon laboratoire où je restais inactif, et d'en fabriquer des bijoux.

CINQUIÈME DÉCADE

A Adrien VI,[1] *souverain pontife,*
cinquième décade du même Pierre Martyr Anghiera
de Milan.

CHAPITRE PREMIER

J'ai dédié, très saint Père[2] et souverain très clément, la quatrième décade de mon histoire indienne à Léon X, souverain pontife, votre si bienveillant frère et cousin. Dans cet ouvrage nous avons énuméré avec une loyauté et une bonne foi absolue les peuples, les îles et les terres inconnues découvertes de notre temps dans l'océan, jusqu'à l'année 1520 de l'incarnation. Depuis cette époque d'autres lettres[3] sont arrivées, envoyées par Fernand

1. Cette décade est bien dédiée au pape Adrien VI, mais elle est adressée à son successeur Clément VII de Médicis (1523-1534).

2. Clément VII, fils naturel et posthume de Julien de Médicis, avait été légitimé par une bulle de Léon X, son cousin.

3. Les lettres de Cortès ont été publiées à diverses reprises : les meilleures éditions sont celles de Lorenzana, dans son *Historia de Nueva Espana*, 1770, et de Kingsborough dans ses *Antiquities of Mexico*, t. IX, p. 401. Quant aux traductions on cite, en Italien, la *Præclara narratione di Ferdinando Cortese al imperatore*, 1523, en latin la *Præclara Ferdinandi Cortesii de nova maris Oceani Hispania narratio sacra et universalis*, par Pierre Savorgnan de Fréjus, 1524, en

Cortès, commandant de la flotte impériale, au sujet des pays qu'il soumettait à la domination espagnole. Elles contiennent des détails nouveaux, extraordinaires, et, de tout point, étonnants. J'ai reproduit ces détails avec autant de concision et de vérité que j'ai pu, en observant la succession des événements et des temps, dans cette cinquième décade de mes commentaires. Je l'avais dédiée au souverain pontife Adrien [1] votre prédécesseur. Il est mort avant de l'avoir reçue. Vous avez hérité de sa dignité. Vous serez également l'héritier de mes travaux, et vous recevrez dans la suite tout ce que j'écrirai qui soit digne d'être conservé par l'histoire. C'est donc sous votre patronage très clément que je place mon œuvre. Je désire qu'elle paraisse sous vos auspices si favorables, afin que tous les mortels sachent combien, depuis que vous gouvernez les catholiques, le nom chrétien a pris de l'extension ; j'espère et je désire que le Dieu très bon et très grand récompensera votre piété et votre clémence en étendant encore ce nom démesurément. Continuez donc comme vous avez commencé, assurez une paix perpétuelle aux princes chrétiens, surtout à l'Empereur et aux souverains ses ennemis, élevez au-dessus des hérétiques l'étendard de la foi qui apporte le salut, et laissez à la postérité un monument éternel de votre nom et de votre gloire, qu'aucun siècle ne pourra jamais oublier.

Revenons à notre sujet. A la fin du livre précédent nous avons mentionné le tout puissant roi Muteczuma qui, [2] de sa capitale située dans un lac salé et nommée Temistitan, dictait au loin ses lois à un grand nombre de villes et de rois vassaux. Il avait, par l'entremise de deux Espagnols, Montegio et Portocarrero, envoyé à l'empereur Charles, qui résidait alors dans la ville la plus célèbre de l'Espagne, à Valladolid, des cadeaux aussi

allemand la traduction de Stapfern, 1779, en Anglais de G. Folson, 1846, et en français de Flavigny, 1779.

1. Adrien VI (Bœijens d'Utrecht), précepteur de Charles d'Autriche, et nommé pape malgré lui, ne fit que passer sur le trône pontifical (1522-1523). Sa biographie a été composée par M. l'abbé Lepitre.

2. Sur l'histoire de Montezuma voir Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. III.

remarquables par leur richesse que par leur élégance. Je les ai signalés plus haut. [1] Pendant qu'il attendait le retour de ses envoyés, Cortès, qui craignait que le repos n'amollît ses soldats, résolut de continuer l'expédition commencée. Après avoir soumis une très grande cité nommée Potenchia et gouvernée par le cacique Tabasco, comme nous l'avons indiqué dans le précédent livre des décades, et après lui avoir donné le nom de Vitoria, à cause de la victoire qu'il y remporta contre une multitude de Barbares, Cortès fit une pointe à quatre-vingts lieues dans la direction de l'ouest, et fonda une colonie [2] sur le rivage à une lieue d'une autre cité continentale nommée Zempoal, dans le voisinage du fleuve Grijalva, et à une demi-lieue d'une petite citadelle sise sur un tertre assez élevé, qu'on appelait Chianistam. Il donna [3] à l'établissement qu'il fonda le nom de Vera Cruz, attendu qu'il avait pris terre au mois de mai, le jour de la fête de la Croix. Cortès se décida ensuite à savoir ce qu'était en réalité le grand roi [4] Muteczuma dont on lui vantait tellement la puissance, et sa capitale qu'on lui représentait comme si importante. Apprenant les projets de Cortès, les gens de Zempoal, voisins de Muteczuma et conquis par lui, mais ses ennemis acharnés, prirent la résolution d'aller trouver le général espagnol. De même que les Eduens et les Séquanais allèrent tout en pleurs supplier César de les délivrer de l'orgueilleuse tyrannie d'Arioviste, le roi des Germains, ainsi les Zempoalais vinrent se

1. Voir fin de la quatrième décade, § 9.

2. A ne pas confondre avec la Zempoal, située à douze lieues de Mexico. Les ruines de l'ancien quartier général de Cortès existaient encore au XVIII[e] siècle.

3. Bernal Diaz, I, 48. Ce premier établissement, fondé à trois lieues de Cempaola, fut abandonné au bout de trois ans, pour un emplacement voisin de l'embouchure du Rio de l'Antigoa. A la fin du XVI[e] siècle le vice-roi, comte de Monterey, bâtit la ville actuelle, en face de l'îlot de Saint-Jean de Ulua, dans les sables du Chalchinhaucan où avait débarqué Cortès le 21 avril 1519. Cf. Humboldt, *Essai politique sur le royaume de Nouvelle-Espagne*, II, 210.

4. Cortès a toujours nommé Muteczuma l'empereur mexicain. L'historien des Chichimèques, Ixtlilxochitl écrit toujours Mochtenzuma. Sahagun a donné cinq ou six appellations différentes. En langue aztèque ce mot signifie visage sévère.

plaindre de Muteczuma. Leurs plaintes étaient d'autant mieux fondées que, sans parler des autres tributs déjà très lourds qu'ils payaient chaque année, ils étaient encore obligés de fournir des esclaves, et, à leur défaut, leurs propres enfants pour être immolés en guise de victimes aux divinités de l'empereur. Nous avons déjà fait remarquer, et votre Béatitude ne l'ignore pas, que, dans toutes ces contrées, on fait des sacrifices humains. Nous reviendrons plus longuement sur ce sujet.

Les Zempoalais [1] promettent donc de donner à Cortès non seulement des otages qui garantiront leur loyauté mais aussi des auxiliaires dévoués qui marcheront contre leur tyran. Ils espèrent, en effet, qu'aidés par ce puissant dieu, créateur du ciel et de la terre, dont les nôtres leur ont déjà parlé, et qui leur a permis de briser leurs anciennes idoles, ils pourront délivrer leur ville de la sanglante tyrannie qui l'opprime, et rendront peut-être à toute la province la liberté, source de tant de biens ; pourvu que Cortès prenne en pitié leurs infortunes si peu méritées, et s'oppose aux mauvais traitements qu'ils souffrent : et ils ne doutent pas de la victoire ; car ils pensent que Cortès et ses compagnons sont des envoyés du ciel : ne sont-ils pas, en effet, cléments à l'égard des vaincus, redoutables à ceux qui dédaignent leur amitié ? N'ont-ils pas, poignée d'hommes qu'ils étaient, osé attendre de pied ferme l'immense armée des gens de Potenchia ? Les Espagnols, eneffet, ont en cette journée mis en fuite quarante mille soldats. Votre Béatitude a pu s'en convaincre en écoutant les récits des témoins oculaires, et en lisant les lettres envoyées par les principaux officiers — et ils n'étaient pas plus de cinq cents fantassins, avec seize chevaux et quelques canons.

C'est ici le moment de dire quelques mots de cette sorte de gens, dont l'esprit est assez mal tourné pour taxer de fable tout

1. Lettre de Cortès à Charles-Quint. « Instruits de la puissance formidable de V. M., ils m'adressèrent leurs plaintes contre Muteczuma. Ils se soumirent, me demandèrent mon amitié, et me prièrent de leur accorder ma protection... J'ai cru devoir choisir parmi eux plusieurs personnes distinguées et les emmener avec quelques habitants d'un ordre inférieur, qui m'ont été de la plus grande utilité dans mon entreprise.

ce qu'ils jugent impossible d'après leurs propres forces. Ils feront des gestes de dénégation, quand ils apprendront que tant de milliers d'ennemis ont été dispersés par une poignée de soldats. Pour couper court à leurs plaisanteries, rappelons deux choses, l'une empruntée à l'antiquité, l'autre à la nouveauté des événements. N'ont-ils pas lu que César, avec des troupes bien inférieures en nombre, a battu les Helvètes, puis Arioviste, et enfin les bandes innombrables des Germains ? Ne savent-ils pas que Xercès, roi des Perses, passe pour avoir envahi la Grèce à la tête d'une telle multitude, que lorsque ses soldats, après avoir établi leur camp, voulaient prendre leur repas, ils épuisaient un fleuve en buvant, et pourtant, avec seulement douze mille hommes, Thémistocle à Salamine leur infligea une telle défaite que l'empereur put à grand peine s'enfuir avec un seul navire. Quant à nos Espagnols, ce qui les aida dans leurs batailles contre ces barbares ce furent deux modes de combattre qu'ils n'avaient jamais ni vus, ni entendus, et dont le seul aspect les mit en fuite : en premier lieu le bruit des canons et les flammes mêlées d'odeurs sulfureuses qui en sortaient. Ils crurent que c'étaient le tonnerre et la foudre que les nôtres apportaient du ciel. Ils furent en second lieu et presque autant épouvantés par les chevaux car ils pensaient que l'homme et le cheval ne formaient qu'un seul animal, comme la fable le raconte des centaures. D'ailleurs les Espagnols ne réussirent pas toujours. Eux aussi furent souvent éprouvés. Les Barbares exterminèrent parfois quelques-unes de leurs bandes, lorsqu'ils ne voulurent pas les recevoir à titre d'hôtes. Mais reprenons le chemin que nous avions abandonné.

Lorsque les Zempoalais eurent débité leur discours, ce discours fut traduit par Jérôme d'Aguilar, qui, victime de la tempête, aurait été pendant sept ans l'esclave d'un cacique. J'ai longuement parlé de lui dans le précédent livre de mes décades. Cortès quitta ensuite la Vera Cruz. Il y laissait comme garnison cent cinquante soldats, et ne menait avec lui que quinze cavaliers, trois cents fantassins, et quatre cents auxiliaires Zempoalais. Auparavant, et sous le prétexte qu'ils étaient moisis par l'hu-

midité, il donna l'ordre de saborder [1] tous les navires qui avaient débarqué l'expédition. Il avouait lui-même qu'il agissait ainsi pour enlever à ses hommes tout espoir de retraite, voulant se fixer dans ce pays et y préparer un établissement définitif. Les soldats [2] paraissaient pour la plupart ne point partager ces sentiments. Ils craignaient de subir le sort de beaucoup de leurs compagnons qui avaient été massacrés par les Barbares, attendu qu'ils étaient peu nombreux et allaient se heurter à des adversaires en nombre infini, et tous belliqueux et bien armés. En outre, la plupart d'entre eux étaient les confidents et les amis de Jacques Velasquez, vice-gouverneur de l'ile Fernandina, ou Cuba, et ils désiraient, après cette expédition, se retrouver sous les ordres de leur ancien maître. Plusieurs d'entre eux essayèrent de s'emparer d'un brigantin et de rejoindre Velasquez. C'était au moment où Cortès expédiait [3] un navire en Espagne, chargé de présents pour l'Empereur. Ils voulaient le prévenir du départ clandestin de ce navire, et l'engager à le saisir en surveillant tous les passages. Cortès fit arrêter et juger comme coupables de lèse-majesté [4] quatre d'entre eux. Ils se nommaient Jean l'Ecuyer, Jacques Zermegno, Gonzales Umbria, tous les trois matelots, et Alphonse Pegnatès. Après avoir détruit son escadre, et, par cette quadruple exécution, empêché tout projet de retour, Cortès par-

1. Bernal Diaz, I, § 8 rapporte que cette résolution fut prise d'un commun accord par Cortès et ses compagnons ; Juan de Escalante fut chargé de l'exécution. Ce fut encore lui qui ramena les matelots, dont il forma une compagnie. « Quelques-uns d'entre eux devinrent d'excellents soldats. » Voir la seconde lettre de Cortès à l'Empereur, et Las Casas, III, 123.

2. D'après Bernal Diaz, I, 50, il n'y aurait eu que sept soldats qui demandèrent à rentrer à Cuba. Cortès le leur accorda, mais ses autres compagnons s'opposèrent à leur départ.

3. Alonso Hernandez Puertocarrero et Francisco de Montijo furent alors envoyés en Espagne, avec une lettre signée par plusieurs officiers et soldats. B. Diaz, I, 54, en donne l'analyse.

4. Une première révolte, ou du moins une première protestation avait eu lieu, lors de la fondation de la Vera Cruz. Cortès fit jeter aux fers Velasquez de Léon, Diego de Ordas, Escobar le Page, et Pedro Escudero, mais il les relâcha bientôt et s'en fit des amis. Cf. Bernal Diaz, I, 43. Quant aux hommes nommés ici par Martyr, Cortès fit pendre Jean l'Ecuyer, et Zermegno, couper les pieds à Gonzales Umbria et donner deux cents coups de fouet à Pegnatès.

tit, le seize du mois d'août de l'an 1519, pour cette grande cité bâtie dans un lac qu'on nomme Temistitan. Elle est située à environ cent lieues à l'ouest de la Vera Cruz. Trois des principaux chefs de Zempoal le suivaient. Ils se nommaient Truchios, Manexos et Tamaius. La ville de Zempoal et une cité voisine, Zacacami, lui fournirent treize cents hommes, dont on utilisa les services pour le transport des bagages. Ils remplaçaient les bêtes de somme. Telle est l'habitude du pays. Je dois maintenant rapporter ce qui arriva à Cortès pendant le voyage, car il ne faudrait pas omettre ces détails intéressants.

Cortès était sur son départ lorsqu'on lui annonça qu'une escadrille sans maître connu croisait le long du rivage. Il comprit qu'elle était dirigée par François de Garay, vice-roi de l'île de la Jamaïque, qui cherchait de son côté à fonder une nouvelle colonie. Cortès [1] lui envoya des messagers pour lui offrir l'hospitalité dans sa colonie de la Vera-Cruz, et, s'il en avait besoin, des secours. Nous saurons quelque jour si, en agissant ainsi, il avait usé d'artifice. Garay repoussa ses propositions. Il protesta même par l'entremise d'un notaire royal et de témoins, et réclama des limites pour marquer sa juridiction. Cortès s'y refusa. Il fit même saisir et dépouiller le notaire et les témoins envoyés par Garay. On leur enleva même leurs vieux uniformes et on leur en accorda de nouveaux. Garay n'insista pas davantage et s'éloigna avec l'intention de découvrir d'autres terres sur le même rivage. Il avait quitté l'année précédente l'île de la Jamaïque dont on lui avait confié le gouvernement : avec trois caravelles il avait longuement exploré les côtes de cette contrée que Juan Ponce avait appelée Floride et qu'il avait prise pour une île. J'en ai parlé dans mes précedentes décades. Garay n'avait pas été heureux dans son exploration, car il fut deux fois battu par les indigènes et ses compagnons furent en grande partie massacrés. Juan Ponce, le premier découvreur de la Floride,

1. B. Diaz, I, 59. Francisco de Garay, qui s'était fort enrichi en administrant les biens que Ferdinand le Catholique avait dans les îles, avait été nommé, en 1513, lieutenant du second amiral Diego Colomb, duc de Veragua et marquis de la Jamaïque. Cortès, dans sa lettre à Charles-Quint, n'a pas dissimulé les mesures de précaution qu'il prit contre Garay.

avait éprouvé un pareil mécompte. Constamment repoussé par les naturels il avait reçu tant de blessures qu'à peine de retour à Cuba, où il était revenu pour se soigner lui et les siens, il perdit là vie. Garay, après le trépas de Juan Ponce, parcourut les mêmes contrées. Il affirma que la Floride n'était pas une île, mais qu'elle se joignait par un long développement de côtes à la terre de Temistitan.

Dans son voyage, Garay rencontra [1] un fleuve qui se jetait dans l'océan par une immense embouchure et il aperçut, du haut de ses navires, de nombreuses fermes couvertes de chaumes. Les deux rives de ce fleuve appartiennent à un cacique nommé Panuco, qui a donné son nom à la région Panucha. On dit qu'il est vassal du grand roi Muteczuma et qu'il lui paie tribut. Garay n'obtint pas l'autorisation d'ouvrir des relations commerciales : nous le savons grâce à une carte peinte qu'il a rapportée. Cette carte figure un arc. A partir de Temistitan, une ligne se dirige vers le nord jusqu'à la convexité de l'arc, puis elle s'infléchit doucement au midi, de telle sorte que si on la prolonge jusqu'à l'extrémité de cette terre que Juan Ponce avait explorée le premier, sur le flanc septentrional de l'île Fernandina, elle dessinera la corde de l'arc. Garay pense que ces parages ne sont pas utiles à explorer : car on y trouve peu d'or et il n'est pas de bonne qualité. Il aurait désiré fonder une colonie non loin de celle qu'avait établie Cortès sous le nom de la Vera-Cruz, mais ce dernier s'y opposa. Il en fonda même une sur l'emplacement choisi [2] par Garay et la nomma Almeria, en souvenir d'Almeria, port du royaume de Grenade, enlevé aux Maures quelques années auparavant à la suite d'un brillant coup de main.

Quand tout fut réglé, Cortès s'occupa de réaliser son projet. S'étant avancé à quatre jours de marche de Zempoal, il pénétra dans une province nommée Sinonchimalara. [3] Il n'y a dans ce pays qu'une seule ville forte bâtie sur le flanc d'une petite mon-

1. C'est la première fois qu'est signalé le Mississipi, ou tout au moins un des grands fleuves du Texas ou de la Louisiane.

2. D'après Cortès, Garay voulait fonder une ville sur la côte à cinq lieues au-dessous de Nautecal (peut-être Nauhtl, dans le diocèse de Puebla).

3. B. Diaz (II, 2) nomme cette ville Socochima.

tagne et fortifiée par l'art autant que par la nature. Il n'y a pour y arriver qu'une seule voie : ce sont deux échelles difficiles à gravir et qu'on peut enlever à volonté. C'est la demeure et la résidence du cacique de la province, un vassal de Muteczuma. On trouve d'ailleurs dans la plaine de nombreux villages et des fermes en grande quantité, chaque groupe est de trois ou quatre cents maisons, mais toutes maisons de campagne. Au premier danger les nobles cherchent un refuge auprès du cacique. Ce dernier accueillit les Espagnols avec bienveillance dans sa forteresse et leur donna une large hospitalité. Il se disait autorisé à cette réception par Muteczuma. Cortès lui fit savoir qu'il en rendrait compte à Mutezcuma et le remercierait, car il se disposait à le visiter, conformément aux ordres qu'il avait reçus.

En quittant ce cacique, Cortès arriva près d'une montagne[1] très haute, qui fermait l'extrémité de la province. Jamais, a-t-il dit, et ceux qui reviennent de ce pays confirment son rapport, il n'a trouvé de montagne plus élevée en Espagne. Ses hommes lorsqu'ils la franchirent, et c'était au mois d'août, eurent à souffrir du froid excessif produit par les neiges durcies et les glaces perpétuelles. Sur l'autre versant de la montagne on pénétra dans une plaine dont la capitale est Texunaco. Le pays est très fertile. On y trouve des villages et des champs cultivés. Les habitants sont tous sujets de Muteczuma. Au sortir de cette vallée les Espagnols traversèrent pendant deux jours un pays que le manque d'eau rendait stérile et privait d'habitants. Ils eurent à souffrir du froid et de la famine. Ces privations et un orage soudain accompagné d'éclairs et de tonnerre[2] coûtèrent la vie à

1. B. Diaz (II, 3) : « Il soufflait, de la sierra neigeuse qui était sur notre flanc, une bise qui nous faisait trembler de froid, parce que sortant de l'île de Cuba et de la ville Rica et de toute cette côte qui est fort chaude, sans avoir rien pour nous couvrir que nos armes, les gelées nous étaient douloureuses comme à gens peu accoutumés au froid. » D'après Cortès : « Dieu sait ce que nous avons souffert de la faim et de la soif : nous fûmes encore surpris par un ouragan furieux. Je craignais qu'il ne fit périr de froid un grand nombre de mes gens. » Cette montagne paraît être le Cofre de Perote.

2. On suppose qu'il s'agit de la sierra del Agua. Voir Cortès : « Au haut de cette montagne, je vis une petite tour en forme de chapelle. Elle contenait

quelques hommes. On gravit ensuite une montagne moins ardue, au sommet de laquelle était un petit temple consacré aux idoles. Devant les portes de ce temple était amassé un énorme tas de bois. A certaines époques de l'année les habitants offrent aux dieux ces tas de bois avec des victimes. Ils pensent ainsi pouvoir calmer leur irritation. Les Espagnols nomment d'ordinaire ports les défilés des montagnes. Ils donnèrent donc à ce défilé le nom de port des bois. A la descente de cette montagne, on trouve une autre vallée fertile et habitée. Le cacique s'appelait [1] Cacatamino. Sa résidence est bâtie en pierres, grande, distribuée comme nos maisons en cours et en chambres à coucher. Elle est située sur la rive ombragée d'un cours d'eau qui traverse la vallée. Cacatamino reçut les Espagnols avec cordialité. On lui demanda s'il était le vassal de Muteczuma. « Et qui donc ne l'est pas, répondit-il, puisque Muteczuma est le maître de l'univers ? » Pourtant quand on lui demanda ce qu'il pensait de notre souverain, » il est plus puissant encore, reconnut-il, puisque Muteczuma lui-même lui obéit ». On lui demanda s'il avait de l'or : il dit que oui, mais annonça qu'il n'en donnerait à personne sans l'autorisation de Muteczuma. Les Espagnols [2] n'osèrent pas le contraindre à en donner. Ils craignaient d'inspirer de si loin des appréhensions à Muteczuma.

Deux caciques voisins, au bruit de notre arrivée, vinrent rendre visite à Cortès. Ils lui apportèrent chacun un collier d'or, mais qui ne pesait guère et n'était pas de pur métal. L'un de ces caciques résidait à quatre lieues en amont et l'autre à deux lieues en aval du fleuve. Les deux rives de ce fleuve sont bordées de maisons séparées par des jardins et de petites propriétés. La résidence de celui des deux caciques que l'on trouve en remontant le fleuve est moins remarquable par sa grandeur et son élégance que par sa force. Au devant du palais se dresse une cita-

diverses idoles. Elle était environnée de plus de mille chariots de bois coupé et rangé avec méthode. »

1. Cortès le nomme Caltaumi.

2. D'après Cortès : « Je dissimulai pour ne point faire d'éclat et ne point déranger l'exécution de mon projet. Je me retirai en l'assurant que Muteczuma ne tarderait pas à lui adresser l'ordre de me remettre tout ce qu'il possédait. »

delle que protègent et rendent inexpugnables des bastions avancés et des murailles garnies de tours. La ville, [1] dont on n'a pas donné le nom, contient cinq à six mille maisons. Le cacique reçut avec de grands honneurs les Espagnols. C'est encore un vassal de Muteczuma. Au moment même où il recevait l'hospitalité chez ce cacique, Cortès avait envoyé quatre messagers à une ville voisine, nommée Tascalteca. Ils devaient étudier les sentiments de la population et leur demander s'il leur convenait qu'il allât les visiter. Il avait, en effet, appris que les Tascaltecans étaient belliqueux et adversaires déclarés de Muteczuma. Aussi resta-t-il deux jours chez ce cacique pour attendre ses messagers. Muteczuma ne put jamais réduire les Tascaltecans. Jamais ils ne voulurent ou accepter sa loi, ou lui obéir. Ils eurent même soin d'entretenir leurs jeunes gens dans des sentiments de haine perpétuels contre Muteczuma, à tel point que, pondant de longues années, ils furent privés de sel et de coton pour tisser leurs vêtements, car ils étaient entourés de tous côtés par des vassaux de Muteczuma [2] et ne pouvaient se procurer d'ailleurs ces objets de première nécessité. Ils aimaient mieux vivre libres et dénués de tout, plutôt qu'obéir aux ordres de Muteczuma. Il y a dans cette ville beaucoup de nobles, maîtres de domaines à la campagne, qui sont comme les chefs de la république militaire de Tascalteca. Ils ne veulent pas de maîtres. S'il passait par la fantaisie de quelqu'un de vouloir élever la tête, ses concitoyens lui feraient subir un sort plus misérable que celui que les Helvètes [3] firent subir à Orgetorix, lorsqu'il rêva la dictature et conseilla aux principaux Éduens et Sequanes

1. Bernal Diaz (II, 3) la nomme Zotoclan. C'est là que les Espagnols remarquèrent pour la première fois les temples mexicains. « Il me souvient que dans une place où étaient des oratoires, il y avait de si grands tas de crânes d'hommes disposés dans un tel ordre qu'il était facile de les compter et il me semble qu'il y en avait plus de cent mille. Cortès nomme cette localité Yztac-Mastikan. On l'appelle aujourd'hui Yataca-Maxtitlan.

2. Sur la production aurifère de l'ancien Mexique on peut consulter Dahlgren, *Minas historicas de la Republicana Mexicana*, 1884. — Rodriguez Carracido, *Los metalurgicos Espasnoles en America*, 1892. — Ramirez, *Noticia historica de la riqueza minera de Mexico*, 1884.

3. César, *Commentaires*.

d'agir de même. Les Tascaltecans sont justes et aiment la justice. Les Espagnols le surent plus tard. J'aurai occasion de le raconter plus bas.

Cortès attendit donc ses messagers. Mais, comme aucun d'eux ne revenait, il quitta la résidence du cacique, et passa toute une semaine dans cette vallée et ses villages. Ce fut alors que les gens de Zempoal l'engagèrent à se concilier l'amitié des républicains de Tascalteca, car ils lui fourniraient de sérieux secours contre Muteczuma, au cas où il tenterait quelque entreprise contre lui. Cortès se dirige donc vers Tascalteca. Chemin faisant il trouva une autre vallée que fermait un mur partant du pied des deux montagnes latérales. Ce mur [1] était large de vingt pieds et avait comme hauteur la taille d'un homme et d'une moitié d'homme. Il n'y avait dans tout le mur qu'une seule ouverture large de dix pas, mais construite avec des replis nombreux, de telle sorte que les ennemis, s'ils survenaient à l'improviste, ne pussent surprendre les défenseurs encore disséminés. Le mur touchait au territoire des Tascaltecans. Il avait été construit par eux pour qu'ils pussent fermer le passage à travers cette vallée aux soldats de Muteczuma.

Les habitants des vallées situées en arrière, qui escortaient Cortés et lui servaient de guides, l'engagèrent à ne pas traverser le territoire des Tascaltecans. Ce sont des traîtres, lui dirent-ils, qui n'exécutent pas leurs engagements. Ils détestent tous les étrangers. Ils dévorent leurs hôtes, s'ils en ont, et leurs ennemis. Nous vous conduirons vous et vos alliés par des terres qui appartiennent sans interruption à Muteczuma, et, d'après ses ordres, vous y trouverez tout ce que vous désirez. Les chefs des Zempoalais, au contraire, Teuchios, Manexios et Tamaios, et avec eux

1. B. Diaz, II, 13 : « Nous rencontrâmes une puissante fortification construite en pierres, en chaux et en autre ciment si dur qu'elle ne pouvait être entamée qu'avec des pics de fer. » Cortès : « A la sortie du vallon, je trouvai une enceinte de murailles sèches, élevée de neuf à dix pieds, épaisse de vingt, au bout de laquelle il y avait un parapet d'un pied et demi pour placer les combatants. Cette muraille traversait le vallon d'une extrémité de la côte à l'autre. Elle n'avait qu'une issue large de dix pas, où l'enceinte était du double plus épaisse en forme de ravelin. »

les chefs de Zacatama, qui avaient sous leurs ordres mille combattants, s'accordaient à conseiller à Cortès de ne pas ajouter foi aux sujets de Muteczuma. Si on se laissait guider par eux, ils conduiraient les Espagnols par des endroits semés d'embûches et par des passages tout disposés pour des embuscades. Qu'on prenne donc garde aux perfidies des sujets de Muteczuma. D'ailleurs nous nous proposons pour vous conduire à travers le territoire des Tascaltecans, qui vous sera ouvert.

Cortès se laissa [1] persuader par les chefs de Zempoal et de Zacatama, et prit son chemin par le territoire des Tascaltecans. Il s'était mis en tête de la colonne avec ses cavaliers, et envoyait deux d'entre eux en avant afin qu'ils reconnussent le terrain, et, s'ils apercevaient quelque chose de nouveau, pour qu'ils revinssent en arrière et que le gros de la troupe ne fût pas surpris. Les deux cavaliers envoyés à environ quatre lieues en avant aperçurent du haut d'une forte colline des hommes armés qui se cachaient dans la plaine située au-dessous. Cette plaine dépendait déjà du territoire de Tascalteca: à la vue des chevaux les Tascaltecans effrayés par leur aspect inattendu et par cette extraordinaire nouveauté, persuadés d'un autre côté que l'homme et le cheval n'étaient qu'un même animal, prennent la fuite, ou du moins font semblant de prendre la fuite. Nos hommes font des signes de paix, et appellent à eux les fuyards par des gestes et des mouvements de leurs bras. Une quinzaine d'entre eux s'arrêtent, mais les autres étaient disposés en embuscade. Les deux cavaliers envoyés en avant engagent alors leurs camarades à se hâter. Peu de temps après environ quatre mille Tascaltecans sortent de leurs cachettes. Ils sont armés et engagent le combat avec les Espagnols. En un clin d'œil ils tuent deux chevaux à coups de flèches. Nos fantassins surviennent et attaquent les ennemis, qui, surpris par nos flèches et par les balles des mousquets, battent en retraite. Beaucoup d'entre eux sont tués:

1. Un des fonctionnaires de Montezuma, le cacique Olintecle aurait voulu engager les Espagnols par la région de Cholula. Cortès fut bien inspiré quand il écouta les gens de Zempoal et se dirigea par Tlascala.

les Espagnols, au contraire, n'ont personne de tué ni de blessé. [1]

Le lendemain Cortès reçut des envoyés chargés de négocier la paix. Ils amenaient avec eux deux des messagers que le général avait si longtemps attendus. Les Tascaltecans demandent qu'on leur pardonne leur attaque et présentent leurs excuses. Ils ont eu ce jour-là, disent-ils, des soldats étrangers, qu'ils n'ont pu modérer, et l'attaque a eu lieu contrairement aux ordres des chefs du pays. Ils étaient d'ailleurs tout prêts à payer la valeur des chevaux et de tous les autres dommages. Cortès accepta ces excuses. Il s'avança ensuite sur une distance de trois milles, établit son camp sur la rive d'un fleuve, et disposa des sentinelles pour la nuit, car il se défiait des Barbares. Au point du jour il se dirigea vers une ferme voisine. Il y trouva les deux derniers des messagers qu'il avait envoyés pour sonder les dispositions des indigènes. Ces messagers avaient été pris par eux et chargés de liens, mais ils les avaient rompus pendant la nuit et s'étaient échappés. On avait résolu de les immoler. Tel fut leur récit. Pendant cette halte, voici que tout à coup un millier de guerriers, remplissant l'air de cris farouches, jettent de loin sur les Espagnols des javelots et toutes sortes de projectiles. Cortès essaye de les attirer à lui par de caressantes paroles. Elles sont inutiles. Il leur fait dire par ses interprètes de cesser leur attaque. Plus il agissait avec douceur, plus les Barbares redoublaient d'insolence. Ils tournent enfin le dos. Les nôtres les poursuivent, mais ils sont peu à peu conduits vers une embuscade, où se cachaient, d'après le récit de Cortès, près de cent mille hommes. Les Barbares font une manœuvre tournante et nous enveloppent. Le combat s'engage. [2] Il dura depuis le matin jusqu'au soir, sans que rien fût décidé. Les gens de Zempoal, de Zacatama, d'Istacmastitan et les autres auxiliaires de Cortès se

1. Cette première escarmouche est racontée avec force détails par B. Diaz (II, 13) et par Cortès dans sa lettre à l'empereur.

2. Cortès « nous nous battîmes tout le jour au milieu de cent mille hommes qui nous prenaient de tous cotés ; et avec six bouches à feu et cinq ou six escopettes, quarante arbalétriers et les treize cavaliers qui me restaient, nous leur causâmes les plus grandes pertes jusqu'au coucher du soleil, sans éprouver d'autres inconvénients que la fatigue du combat et la faim. »

comportèrent bravement. Ils le faisaient d'ailleurs parce qu'ils y étaient forcés. Ils étaient, en effet, cernés par les Tascaltecans, sans chemin de retraite assuré. Leur salut fut de désespérer de leur salut. S'ils avaient été battus, ils n'auraient servi qu'à procurer avec leurs corps de larges festins aux Tascaltecans. Car les vaincus sont dévorés par les vainqueurs. L'eau était déjà venue à la bouche des Tascaltecans, quand ils avaient appris que des étrangers avaient envahi leur territoire. Ils se fiaient à leur grand nombre et se croyaient assurés de festins. Leurs prévisions ne se réalisèrent pas. Cortès possédait six canons de campagne, autant de fusiliers, une quarantaine d'arquebusiers, et treize cavaliers : tous instruments de guerre inconnus aux Barbares. Aussi finit-il par dissiper cette nuée d'ennemis. Pourtant il était inquiet, et passa toute la nuit sans dormir dans une chapelle rustique consacrée aux idoles [1].

Au premier jour Cortès s'avança dans la plaine avec tous ses cavaliers, une centaine de ses fantassins et trois cents auxiliaires d'Istacmastitan. La place forte d'Istacmastitan avait, en effet, ouvert ses portes au général et lui avait fourni un contingent de trois cents soldats contre Muteczuma. Il prit encore avec lui cinq cents auxiliaires de Zempoal et des pays voisins, et laissa le reste de la troupe à la garde du camp et des bagages. Il parcourut ensuite toute la plaine ennemie, brûla cinq villages, et permit de piller tout ce qu'on rencontra. Il ramena au camp cinq cents prisonniers.

Le lendemain, au point du jour, aux premières lueurs de l'aurore, une multitude si considérable qu'elle semblait couvrir le pays entier, se rua [2] sur le camp espagnol. On l'évalue à cent cinquante mille hommes. Tout près des retranchements la

1. B. Diaz, II, 19 : « D'après ce que nous sûmes plus tard, nous tuâmes aux Indiens dans cette bataille quantité d'hommes et parmi eux huit capitaines... Cette perte les obligea à la retraite qu'ils firent en très bon ordre. Quant à nous, nous n'en fûmes pas fâchés, et nous ne les poursuivimes pas, car nous ne pouvions nous tenir sur nos pieds tant nous étions las. »

2. Cortès : « Ils nous attaquèrent avec tant de courage que quelques-uns d'entre eux entrèrent dans l'intérieur du camp et tombèrent sur les Espagnols l'épée à la main. »

bataille fut furieuse. On dit que le combat dura quatre heures, et que nos hommes coururent de réels dangers. Les Barbares se retirèrent sans avoir réussi dans leur entreprise, mais en couvrant leur retraite. Ce n'étaient pas de timides brebis : chacun d'eux était brave comme un lion. Une fois que les ennemis se furent retirés, Cortès marcha contre ces traîtres qui s'étaient déjà dispersés dans leurs villes. [1] Comme une tigresse qui a ses petits, il ravage, il détruit, il prend, il extermine tout ce qu'il rencontre, et arrive enfin à une ville qui renfermait, à ce qu'on dit, trois mille maisons et même davantage. Il la met tout entière à feu et à sang. Après cette exécution, les indigènes furent saisis de frayeur et leurs chefs envoyèrent des messagers à Cortès. Ils demandent le pardon du passé, et s'engagent pour l'avenir à accepter ses ordres et à se ranger sous la domination du grand roi dont Cortès est le lieutenant. Comme preuve de leurs intentions, ils présentèrent des cadeaux qui, chez eux, ont une valeur honorifique, [2] des aigrettes, des panaches, et des ornements guerriers d'une exécution achevée. Ils fournirent aussi des vivres, je veux dire du pain, et, suivant leur coutume, une quantité de volailles. Car nous avons répété à diverses reprises, et votre Béatitude n'ignore pas que dans ce pays on engraisse des oiseaux, comme nous faisons pour nos poules, qui sont plus grands que nos paons et d'un goût aussi délicat.

1. Cette grande bataille fut livrée le 5 septembre 1519 Voir Diaz, II, 24 : « Dans cette bataille nous enveloppa de toutes parts une telle multitude de guerriers qu'on eût pu comparer leur masse à de vastes prairies de deux lieues de large et de long, au milieu desquelles il y aurait eu quatre cents hommes. »

2. Ces présents ainsi offerts constituaient une promesse de vasselage. La figure des tributs est reproduite en hiéroglyphes dans l'édition des lettres de Cortès par Lorenzana. Voir aussi la grande collection de Kingsborough (t. I, V, VI).

CHAPITRE DEUXIÈME

Cortès reçut et écouta les messagers. Il n'épargna pas ses reproches à leurs maîtres et pourtant se dit tout prêt à leur pardonner leurs méfaits et à leur accorder son amitié, pourvu qu'ils se conduisissent à l'avenir comme des sujets fidèles du roi des Espagnes. Le lendemain, cinquante des plus nobles seigneurs viennent à lui sans armes, et sous prétexte de régler les conditions de l'alliance, étudient les approches du camp. Cortès remarqua la fixité de leur regard et le peu de franchise de leur attitude. Il soupçonna qu'ils étaient venus examiner la situation du camp. Il prend à l'écart un de ces envoyés, le fait interroger par un interprète dont il est sûr et l'engage à avouer la vérité. Promesses et caresses déterminent ce dernier. Il découvre le complot. Le chef de la province, dit-il, Quesitangal [1] est caché dans une embuscade avec de très nombreux soldats et il doit, la nuit suivante, tenter une surprise contre le camp. Il a envoyé, sous prétexte de paix, des messagers qui chercheront l'endroit où il faut donner l'assaut, ou s'approcher plus facilement des cabanes de feuillage, construites par les Espagnols pour ne point passer les nuits en plein air. Une fois introduits dans le camp, les Barbares devaient incendier ces cabanes et, pendant que les nôtres seraient occupés à éteindre le feu, ils les attaqueraient et les massacreraient. Je veux, disait ce chef, recourir à la ruse et aux artifices puisque, tant que nous avons été vaillants au combat, nous avons été si cruellement éprouvés. Cortès, une fois averti, voulut être plus sûr encore du complot ainsi formé. Il prit à l'écart cinq autres messagers, les menaça de sa colère ou leur promit sa bienveillance. Tous, d'un commun accord, firent les mêmes aveux que le premier. Avant que le bruit de l'enquête

1. Il est nommé Xicotenga par Bernal Diaz, II, 50 et Sintegal par Cortès.

se fût répandu, Cortès fit saisir les cinquante messagers sans exception. Il leur fit couper la main droite et les renvoya à leurs maîtres avec ces instructions : « Rapportez à vos chefs qu'il est indigne de guerriers courageux ou de vaillants citoyens de s'abaisser à ces ruses odieuses. Quant à vous, messagers d'iniquité, qui vous êtes présentés en négociateurs et qui n'étiez que des ennemis, soyez punis de votre crime et retournez, après avoir perdu vos mains droites, auprès de ceux qui vous ont choisis comme exécuteurs d'un tel forfait. Dites-leur surtout que nous sommes prêts à les recevoir à n'importe quelle heure. Ils peuvent nous attaquer pendant la nuit ou en plein jour. Ils sauront toujours ce que vaut cette poignée d'hommes qu'ils s'efforcent de détruire. » Les messagers s'en vont, rapportent ce qu'ils ont vu et montrent ce qu'ils ont souffert.

Les Barbares se présentent en masse. Ils étaient divisés en deux corps. Le soir approchait. Cortès jugea qu'il était plus sûr de combattre alors qu'il faisait encore jour, attendu que les Barbares pouvaient alors être effrayés par l'aspect étrange et inattendu des chevaux, ainsi que par la détonation des canons. Si, au contraire, il attendait la nuit, ne s'exposait-il pas à mille dangers lui et ses hommes, qui se trouvaient en pays étranger, et, en cas de manœuvre, ignoraient la disposition du terrain. En effet, à la vue des chevaux, au bruit des canons qui les épouvantent, les Barbares s'enfuient à travers les moissons qui couvraient alors les champs. Ils se dispersent et cherchent à se cacher. Ces moissons consistaient en maïs, nous l'avons souvent dit. Ils laissèrent à Cortès toute liberté d'aller et de venir. Pourtant le général n'osa pas de quelques jours sortir de son camp. C'est qu'il avait appris qu'à une lieue du camp était une cité ennemie où se réunissait au son du cor une foule immense. N'a-t-il pas écrit et ceux qui reviennent de ce pays ne se sont-ils pas accordés pour dire que cette ville de Tascalteca compte vingt mille maisons ? Lorsqu'il se fut assuré par ses espions que les habitants de cette grande ville n'étaient pas sur leurs gardes et ne redoutaient aucune attaque, il l'envahit pendant la seconde veille de la nuit et en surprend les habitants dispersés et endor-

mis.[1] Il occupe d'abord la partie la plus forte de la cité. Au point du jour les principaux chefs viennent le trouver en suppliants et le prient de les épargner. Ils se disent tout prêts à lui obéir et s'engagent à lui fournir en abondance les vivres qui sont à leur disposition.

Lorsque Cortès après cette victoire retourna au camp, il trouva ses compagnons mal disposés à son égard. Ils se plaignaient d'avoir été amenés dans un endroit d'où le retour était impossible et ne voulaient pas s'avancer plus loin. Ils craignaient d'être tués jusqu'au dernier, entourés qu'ils étaient par tant de féroces combattants, ou de mourir de faim ou de froid s'ils évitaient les traits des Barbares. D'ailleurs, on ne savait comment finissaient les guerres et la victoire ne dépendait pas toujours des hommes. Ils prient donc et supplient Cortès de retourner à la côte où les attendent leurs compagnons. S'il ne veut pas déférer à leurs désirs, ils se déclarent prêts à l'abandonner.[2] Cortès, de son côté, avait résolu de pousser jusqu'à Temistitan, la plus importante ville de la région. Pensant qu'il valait mieux recourir à la prudence et aux flatteries qu'à la violence, il tint ce discours à ses hommes : « Qu'est-ce donc, camarades ? Pourquoi ces craintes ? N'est-il pas évident que Dieu nous protège, puisque nous avons, en toute circonstance, été heureux ? Pensez-vous que les hommes que vous voulez chercher sont meilleurs et plus courageux que vous l'êtes ? Ne comprenez-vous pas qu'il dépend de vous d'étendre indéfiniment la religion chrétienne ? Ne savez-vous pas que vous êtes à la veille de conquérir, pour votre roi et pour vous, des royaumes, et quels royaumes ! pourvu que vous montriez de la persévérance ? Ce qui vous reste à faire est peu de chose, et si, par hasard, ce que je ne crains pas, vous succom-

1. B. Diaz (II, 70). Cortès : « Comme je surpris les habitants et qu'ils étaient dans l'impossibilité de résister, je commençais à y faire quelques ravages, lorsque les principaux vinrent me demander pardon. »

2. B. Diaz (II, 4) a raconté tout au long cette pseudo-révolte. Le discours qu'il prête à Cortès ressemble beaucoup à celui de Martyr. Voir Cortès : « J'entendis plusieurs fois de mes oreilles qu'on me comparait, dans divers comités particuliers, à Pedro Carbonero qui savait bien où il était mais qui ignorait les moyens d'en sortir. »

biez, que pourrait-il vous arriver de plus heureux ? Est-il possible de finir plus glorieusement son existence ? Souvenez-vous, d'ailleurs, que vous êtes Espagnols et que les Espagnols ne connaissent pas la crainte et ne font pas cas de la vie dès qu'il s'agit de servir Dieu ou lorsque l'occasion se présente à eux d'acquérir de la gloire. D'un autre côté où irions-nous ? que ferions-nous à la côte où nous languirions dans l'oisiveté ? Prenez donc courage, mes amis, et aidez-moi à réduire ces nations barbares à la loi du Christ et à l'obéissance de notre souverain. Quelle ne sera pas la renommée que vous laisserez dans la postérité à la suite de ces hauts faits, qui n'ont jamais été accomplis par personne de vivant ? De retour dans notre patrie nous serons plus honorés par nos voisins que le fut jamais Hercule en Grèce quand il revint d'Espagne : de ces honneurs la trace s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Nos travaux auront été plus considérables, la récompense en sera plus grande. Réveillez-vous donc, achevez courageusement ce que nous avons commencé et ne doutez plus de la victoire. » Cortès avait été habile dans son discours : ses capitaines se déclarèrent pour lui. Il fut également applaudi par la foule, qui, plus mobile que la vague, marche toujours dans la direction où la pousse le vent et prête ses oreilles et sa langue au dernier qui parle.

Dès que fut apaisée cette sédition militaire, Cortès reçut les messagers du général en chef de la région, nommé Zentegal.[1] Ils venaient implorer leur pardon au sujet des derniers événements et de leur prise d'armes contre nous. « Ne vous étonnez pas, dirent-ils, si nous n'avons jamais voulu de roi, si nous n'avons obéi à personne et si nous aimons tellement la liberté, car nos ancêtres et nous nous avons déjà supporté bien des maux pour ne pas être les sujets de Muteczuma. Par exemple n'avons-nous pas été privés de vêtements de coton et de[2] sel pour assaisonner nos aliments, puisque nous ne pouvions nous les procurer grâce

1. Diaz le nomme Xicotenga, II, 62. « Il était grand, large d'épaules et bien fait ; il avait le visage large, les traits marqués et forts ; il semblait avoir environ trente-cinq ans et l'apparence de sa personne était grave. »

2. Le sel, appelé tequesquit, était du salpêtre. Le grand marché de cette denrée était à Yxtapaluca et Yxtapalapa.

à l'interdiction de Muteczuma ! Si pourtant vous nous recevez dans votre alliance, nous vous promettons d'obéir à vos ordres. » Cortès leur pardonne et leur accorde son alliance. La ville de Tascalteca était à six lieues de distance du camp. Les messagers demandèrent à Cortès de les honorer de leur visite. Cortès refusa longtemps. Il se laissa enfin toucher par les prières des seigneurs et donna son consentement : mais avant de continuer le récit de ce qui arriva dans cette cité, il me faut intercaler un autre événement.

Cortès avait reçu la visite de six des familiers de Muteczuma. Ils étaient porteurs de cadeaux magnifiques : colliers variés et divers habillements brodés d'or valant mille castellans d'or. Ils avaient encore apporté des vêtements de coton teints de couleurs variées. Dès qu'ils eurent appris que Cortès avait résolu de visiter Muteczuma et sa capitale, ils lui[1] demandèrent, au nom de l'empereur, de renoncer à ce projet, car la ville de Temistitan était bâtie au milieu des eaux et, par sa situation même, dépourvue de tout. Si on ne l'approvisionnait du dehors, les vivres manqueraient à une si grande multitude d'hommes. Or, argent, pierres précieuses, et tout ce que demandera Cortès, quoique ce soit, et quel que soit l'endroit où il fixera sa résidence, Muteczuma le lui enverra. Les messagers s'y engagent. « Je ne peux en aucune façon, leur répond Cortès, me rendre à vos désirs, car les instructions de mon souverain m'ordonnent de visiter votre capitale et votre roi, et de tout examiner avec soin pour que je puisse lui rendre un compte exact de ce que j'aurai observé. » Quand cette résolution leur fut communiquée, ils demandèrent à Cortès de leur permettre d'envoyer à Muteczuma l'un d'entre eux, porteur de cette réponse. L'autorisation est accordée. Un des six messagers quitte le camp, et revient dès le sixième jour. Il apporta de la part de Muteczuma dix vases ciselés, d'un poids égal, et d'un travail admirable. Il apporta encore sur les épaules de ses esclaves, car ils ne se servent pas de bêtes de somme, quinze cents habillements, mille fois plus précieux que les premiers. A ce propos ceux dont

1. B. Diaz, II, 58.

l'esprit est faible s'étonneront sans doute, et croiront que mon récit est fabuleux, car ils n'en ont jamais entendu de pareil, et trouveront qu'il dépasse leur portée : mais je leur donnerai satisfaction, lorsque j'aurai à parler des revenus de Muteczuma.

Nous avons depuis assez longtemps laissé de côté les Tascaltecans. Décrivons leur ville et disons quelle était son importance. Tout d'abord, et c'est un sujet que j'ai déjà effleuré, Tascalteca est une république,[1] semi-démocratique, semi-aristocratique, comme l'était la république romaine, avant qu'elle n'eût dégénéré en monarchie despotique. On y admet des grands, on ne veut pas de nobles. Cortès écrit, et ceux qui reviennent de là-bas confirment son appréciation, que Tascalteca est beaucoup plus grande et beaucoup plus peuplée que Grenade, et qu'elle est abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie. On y mange du pain de maïs, des volailles, du gibier, et du poisson de rivière, mais non du poisson de mer. Elle est, en effet, trop éloignée de la mer : plus de cinquante lieues. On y trouve encore des légumes variés. A l'intérieur des murailles de la ville, toutes bâties en pierres, les maisons sont en pierres, hautes, et fortifiées, car les Tascaltecans sont toujours sur leurs gardes, se trouvant en état d'hostilité perpétuelle avec leurs voisins. Ils fréquentent les foires et les marchés. Ils ont des vêtements et portent des chaussures. Les colliers d'or, incrustés de pierreries, leur plaisent beaucoup. Ils font grand cas des aigrettes et des panaches en plumes de diverses couleurs,[2] qui leur servent d'ornements en temps de guerre. Ils mettent partout de l'or. On achète sur les marchés du bois à brûler porté à dos d'homme, ainsi que des poutres pour la charpente, des solives, des planches, des briques, des pierres, de la chaux. Ils ont

1. D'après Cortès, « la constitution de cette république ressemble à celle de Venise, de Gênes et de Pise, parce qu'il n'y a point de chef qui soit revêtu de l'autorité suprême ; beaucoup de caciques résident dans la ville ; les paysans laboureurs sont leurs vassaux, et possèdent néanmoins des portions de terre plus ou moins considérables ; en temps de guerre, ils se réunissent tous, et le capitaine général prend sa disposition. »

2. Leurs aigrettes étaient blanches et rouges. C'étaient les couleurs de Tlascala (B. Diaz, II, 60).

des architectes et des potiers très habiles. Il n'y a pas chez nous de vase d'argile modelé avec plus d'art que les vases qu'ils fabriquent. [1] Des herboristes vendent des plantes médicinales. Ils connaissent l'usage des bains. On sait qu'ils ont une méthode de gouvernement et des lois auxquelles ils obéissent. Toute la province a un circuit de quatre-vingt-dix lieues. La capitale est Tascalteca, mais on y rencontre des places fortes, des bourgs et des villages, sans parler des vallées et des montagnes très fertiles. La population est nombreuse et très belliqueuse, par suite du voisinage et de l'état de guerre perpétuel contre Muteczuma. Une des provinces voisines se nomme Guazuzingo.[2] Elle a le même gouvernement que Tascalteca, c'est-à-dire la forme républicaine. Dans les deux pays haine égale contre les voleurs. Quand on les a surpris, on les conduit chargés de liens sur les places publiques, et ils [3] sont fouettés jusqu'à ce qu'ils meurent. Ils aiment la justice.

Cortès passa vingt jours à Tascalteca. Pendant ce temps les six envoyés de Muteczuma ne le quittèrent pas. Ils s'efforçaient de lui persuader de ne pas devenir l'allié des Tascaltecans, et de ne pas se fier à des hommes rusés et perfides. Les Tascaltecans, de leur côté, affirmaient que les gens de Muteczuma n'étaient que des tyrans, et que, si Cortès se fiait à eux, ils le conduiraient à sa perte. Cortès ne l'avouait pas, mais il était heureux de ces dissentiments, qui ne pouvaient que lui profiter : aussi donnait-il aux deux partis de bonnes paroles. Les messagers de Muteczuma insistaient pour que Cortès quittât la ville des Tascaltecans, et se rendît dans une autre cité, éloignée à peine de cinq lieues, et qui dépendait de Muteczuma. Elle se nommait Chiurutecal. [4] Ils prétendaient qu'on pourrait plus aisé-

1. Cortès : « On y trouve encore toute espèce de faïence, meilleure que celle d'Espagne. »

2. On retrouve ce nom dans Guajozingo, et dans Huitzozingo, ce qui veut dire lieu entouré de saules.

3. D'après Cortès, qui avait surpris un voleur, et l'avait soumis à la justice populaire, les Tlascaltèques ne fouettaient pas, mais assommaient à coups de massue les coupables.

4. C'est la Cholula de B. Diaz, II, 92. Cholula est célèbre par la grande

ment y conclure un traité avec leur souverain. Les Tascaltecans au contraire firent savoir à Cortès qu'on avait disposé des embuscades contre lui et sur le chemin qui conduit à la ville et dans la ville même. Sur le chemin, disaient-ils, on avait en plusieurs endroits coupé la voie pour la rendre impraticable aux chevaux, et on avait tracé d'autres sentiers que par le passé. Dans l'intérieur de la ville on avait intercepté et fortifié plusieurs rues. En outre [1] les habitants avaient amassé sur les terrasses, les petites tours et les fenêtres, qui dominaient les places et les rues, des quantités de pierres, afin d'écraser les Espagnols quand ils se présenteraient. Comme preuve des mauvaises dispositions des gens de Chiurutecal à notre endroit, les Tascaltecans firent remarquer que jamais aucun d'eux n'était venu le trouver, comme l'avaient fait les gens de Guazuzingo, qui pourtant en étaient plus éloignés. Le fait était vrai. Cortès envoya se plaindre à Chiurutecal de l'insulte et de la négligence. Quand [2] on eut reçu son message, on lui envoya une ambassade, mais c'étaient des hommes du peuple, des gens de rien, qui lui dirent que jusqu'alors ils ne s'étaient pas présentés, parce que le général se trouvait en pays ennemi, mais que d'ailleurs ils nourrissaient à son égard les meilleures intentions. Cortès informé de l'outrage qu'ils lui avaient fait en ne lui adressant aucun de leurs principaux citoyens, renvoya avec des menaces ces vulgaires messagers, et leur annonça que, si dans trois jours les chefs de Chiu-

pyramide ou plutôt par le gigantesque tumulus élevé en l'honneur de Quetzalcohuatl.

1. Voici d'après la relation écrite par un gentilhomme de la suite de Cortès (collection Ternaux-Compans) la nomenclature des armes employées par les Mexicains : « Les armes offensives sont les arcs, les flèches, les dards, qu'ils lancent au moyen du mangano, baliste faite avec un bâton. La pointe de leurs flèches est en pierre dure ou bien en arête de poisson acérée. Ils ont des dards garnis de trois pointes qui font trois blessures. Voici comment ils font leurs épées. Ils commencent par fabriquer une épée en bois comme nos épées à deux mains, à cela près que la poignée, qui n'est pas aussi longue que la nôtre, est grosse de trois doigts. Ils pratiquent une rainure à l'endroit tranchant, et y introduisent une pierre dure qui coupe aussi bien qu'une lame de Tolède... Ils ont des frondes avec lesquelles ils tirent de fort loin. »

2. B. Diaz, II, 97.

rutecal n'étaient pas en personne venus le trouver, il irait de son côté, mais en ennemi, et il leur apprendrait ce qu'il leur en coûterait d'avoir excité sa colère, en différant ainsi de rendre hommage au roi d'Espagne, maître souverain de toute la contrée. Ils vinrent et présentèrent leurs excuses. Cortès les accueillit, mais à condition qu'ils ne manqueraient pas à leurs promesses. Ils s'engagèrent à exécuter volontiers les ordres qu'ils recevraient. « Si vous venez nous trouver, ajoutèrent-ils, vous vous convaincrez de la réalité de nos promesses. Vous verrez en même temps que les Tascaltecans ont menti, et que nous sommes prêts à payer le tribut que vous aurez fixé. » Cortès hésita longtemps. Enfin il se décida à tenter la fortune, et, se rendant aux désirs des messagers de Muteczuma, prit le chemin de Chiurutecal.

Apprenant la résolution de Cortès et voyant que leurs conseils demeurent inutiles, les Tascaltecans se promettent de ne supporter en aucune façon que Cortès s'abandonne à la loyauté des gens de Muteczuma, au point de leur donner toute liberté de lui faire du mal. Ils se montrèrent reconnaissants envers l'homme qui a usé à leur égard d'une si grande bienveillance, et qui, après bien des actes d'hostilité a fait d'eux des amis, alors qu'il pouvait les détruire en tirant d'eux une vengeance bien méritée. Ils insistent pour lui donner une garde prétorienne de cent mille combattants. Cortès le leur défendit, mais ce fut en vain. Dès le premier jour il campait en compagnie de cette phalange de près de cent mille hommes sur la rive opposée d'un fleuve qu'il rencontra. Ce fut là qu'après avoir retenu pour sa garde personnelle deux mille d'entre eux, il renvoya les autres après les avoir remerciés, comme ils le méritaient. A notre approche les prêtres de Chiurutecal s'avancèrent au loin pour nous recevoir, et, comme c'est leur coutume, ils étaient précédés de jeunes gens et de jeunes filles qui [1] chantaient et de musiciens qui jouaient du tam-

1. Les anciens Mexicains paraissent ne pas avoir été très avancés dans la pratique des arts musicaux. Ils avaient de grandes trompettes en bambous, et des flûtes en terre cuite. Leur instrument favori était le tambour, teponaztli et tlapanhuehuetl, fabriqué en bois, et qu'on frappait avec des baguettes garnies d'ulli ou gomme élastique. Ces tambours s'entendaient à des distances prodigieuses.

bour et du clairon. Une fois introduits les Espagnols furent logés convenablement, et nourris, mais sans recherche et parcimonieusement. Quant aux obstacles élevés dans les rues et sur les terrasses, ainsi qu'aux pierres amassées dans les maisons, [1] ils se doutèrent de quelque chose, comme les Tascaltecans les en avaient prévenus.

Sur ces entrefaites arrivent de nouveaux messagers de Mutecczuma. Ils ont avec les habitants de Chiurutecal de mystérieux entretiens, et aucun avec Cortès. Quand on leur demanda ce que ces ambassadeurs leur avaient communiqué, les habitants ne surent que dire. Un soupçon traversa l'esprit de Cortès. Il se rappela les avis des Tascaltecans, et, par l'entremise de l'interprète Jérôme de Aguilar, qui connaissait la langue des pays, où il avait été longtemps captif, il fait venir un jeune homme et l'interroge. Voici le résultat de cette enquête. « Les habitants de Chiurutecal, dit il, ont fait sortir à l'approche des Espagnols vieillards, femmes et enfants sans parler de leurs richesses, mais je ne sais pas ce qu'ils méditent. »

On finit par découvrir la trahison, et voici comment. Une femme de Chiurutecal avait reçu chez elle une jeune fille de Zempoal, qui avait suivi son mari ou son amant. [2] Elle s'adressa en ces termes à la femme étrangère qu'elle hébergeait : « Amie, pars avec moi. » — « Pour aller où ? » — « Hors de la ville et loin d'ici. » — « Quel est donc le motif qui te pousse à agir ainsi ? » — « C'est que cette nuit entreront dans la ville un grand nombre de soldats de Muteczuma, et tous ceux qu'ils trouveront dans l'intérieur des murailles ils les massacreront. J'ai pitié de toi, c'est pour cela que je te dévoile le projet. Ne perds pas de temps,

1. Cortès : « J'observai que le grand chemin était barré ; qu'ils en avaient construit un autre rempli de trous, que plusieurs rues étaient barricadées, et je vis plusieurs monceaux de pierres sur les toits. Je me tins en conséquence sur mes gardes. »

2. B. Diaz, II, 110. — En quittant Cozuma pour débarquer à Potouchan, on avait amené à Cortès quatre jeunes filles esclaves. L'une d'elles, belle, intelligente, se convertit au christianisme, et devint dona Marina. Elle devint la femme de Juan Xamarillo, un des compagnons de Cortès, et se signala par son dévouement à la personne du conquistador.

à moins que tu ne veuilles terminer avec tous les autres et par une mort cruelle les tendres années de ton enfance. » La jeune fille dévoile le complot à Aguilar. Cortès aussitôt informé comprend que tout est vrai. Il mande auprès de lui les chefs de la ville et fait prendre les armes à tout son monde ; puis il expose le fait à ses officiers, et leur ordonne de se jeter, au premier signal donné par une escopette, sur les auteurs de la conjuration, qu'il aura réunis pour leur parler dans la cour de sa résidence. Les chefs de Chiurutecal arrivent en effet. Il les charge de chaînes ainsi qu'il était convenu, saute à cheval et sort. Les portes du palais étaient déjà entourées d'hommes en armes. C'étaient les citoyens qui attendaient les soldats qu'on leur avait annoncés et étaient déjà prêts à combattre. Cortès les attaque avant que les renforts ne les aient rejoints. Le combat fut long et acharné. Au dire de Cortès il dura cinq heures. Ces Barbares déloyaux furent enfin vaincus, et Cortès regagna sa résidence. Il appelle à lui les chefs de la ville chargés de chaînes, et leur demande les motifs de leur conduite. « Ce sont les envoyés de Muteczuma qui nous ont trompés, répondirent-ils, et tout cela a eu lieu malgré nous. Pardonnez-nous, et nous vous promettons d'être à l'avenir vos sujets dévoués, et de ne plus obéir à Muteczuma. »

Les auxiliaires de Zempoal et de Tascalteca firent preuve de vaillance en ce jour, car ils détestaient la tyrannie de Muteczuma. Cortès accorda son pardon aux chefs de Chiurutecal. Il leur ordonna seulement de faire rentrer femmes et enfants, et de ramener ce qu'ils avaient fait sortir. Ainsi fut fait. Tous les habitants rentrèrent chez eux. Cortès s'occupa ensuite de réconcilier les gens de Tascalteca et ceux de Chiurutecal. Il désira qu'ils fussent unis par une solide amitié, eux qui jusqu'alors n'étaient ennemis et ne se poursuivaient d'une haine réciproque et capitale que par la volonté de Muteczuma. Cette ville de Chiurutecal est bâtie dans une plaine fertile. On compte dans l'intérieur des murs vingt mille maisons construites en pierres et en chaux, et autant dans les faubourgs. C'était autrefois une république. Muteczuma l'avait soumise et réduite au vasselage. Chiurutecal et Tascalteca nous obéirent sans peine. Les habitants

de la première de ces villes sont plus riches et mieux vêtus que leurs voisins de Tascalteca. Par des canaux bien disposés ils irriguent la plus grande partie de leur territoire. Les murailles de la ville sont bien garnies de tours. Cortès[1] écrit que du haut d'un temple élevé il a compté quatre cents de ces tours, et bien davantage dans les carrefours de la cité : ces dernières servent toutes de temples. On trouve dans la région des terres bien disposées pour l'élève du bétail, et c'est la seule contrée où il en ait rencontré, car partout ailleurs la population est si dense, que, dans les campagnes, on trouve à grand peine de la place pour les semences.

Après ces événements, Cortès appelle à lui les messagers de Muteczuma, et leur adresse des reproches au sujet de la déloyauté de leur maître. Agir ainsi par ruse et tendre des embûches à l'aide d'autrui est indigne d'un grand prince, tel qu'on se figurait que devait être Muteczuma. La parole qu'il avait autrefois donnée, il ne la gardera plus à l'avenir, puisque Muteczuma a agi traîtreusement et contre son serment. Les ambassadeurs, à moitié morts de peur, affirment que leur maître n'a jamais eu telle pensée, et qu'il n'a jamais été au courant de rien. Le temps prouvera ce qu'ils avancent. Muteczuma n'a jamais trahi sa parole. Ce sont les habitants de Chiurutecal qui, pour se défendre contre la colère de Cortès, ont inventé cette prétendue trahison. Les ambassadeurs demandent en même temps au général la permission d'envoyer l'un d'entre eux à Muteczuma pour lui faire part de ce qui vient d'arriver. Cortès lui donne cette autorisation. Il revint au bout de quelques jours, porteur de cadeaux dignes d'un roi : dix plats d'or, et, comme c'est leur coutume, quinze cents habillements de coton. J'ai déjà dit ailleurs que, pour apaiser quelques esprits timorés,

1. B. Diaz, II, 118 : « Cette cité de Cholula avait environ cent tours fort hautes, cues et sanctuaires où se tenaient les idoles. Le grand temple avait un préau pour le service et était plus élevé que celui de Mexico. Il y avait dans ce grand temple une idole énorme, dont j'ai oublié le nom, et qui était tenue en extrême dévotion par les Indiens. » Cortès se sert toujours du mot mosquita (mosquée) pour désigner les temples mexicains. L'expression exacte lui manquait.

j'exposerai plus loin comment il se fait que ce roi possède dans son trésor tant d'habillements. L'ambassadeur apportait[1] encore beaucoup de choses bonnes à manger, surtout du vin à l'usage du roi et des seigneurs. Ce vin ne ressemble pas à celui dont s'abreuve le peuple. Car il existe des genres de boisson très variés ; la plus répandue, celle qui est pour le peuple, est fabriquée avec du maïs, les autres, qui sont bien meilleures, avec certaines fèves,[2] qu'on emploie encore en guise de monnaie. Je reviendrai plus bas sur ces fèves.

Muteczuma fit dire à Cortès par cet ambassadeur et par de nouveaux messagers qu'il lui adressa que les gens de Chiurutecal avaient menti en lui attribuant ces projets, et qu'ils ne les avaient imaginés que pour s'excuser. D'ailleurs l'avenir démontrerait qu'il était son véritable ami, et qu'il n'avait pas l'habitude de recourir à la ruse pour gouverner. Néanmoins il lui demandait aussi pour la seconde fois[3] de renoncer à son projet de lui rendre visite dans sa capitale. Il redoutait la famine. Cette capitale est bâtie au milieux des eaux : par sa situation même elle ne produit rien. Ses habitants, par leurs relations commerciales avec leurs voisins, ont bien ce qui leur est nécessaire, mais, si des hôtes surviennent, ils se trouvent dans la gêne et le besoin.

Cortès déclara qu'il ne pouvait accéder à ce désir, car son

1. Cortès : « Muteczuma m'envoya dix plats d'or, cinquante pièces d'étoffes, un grand nombre de poules et une forte provision de la boisson composée de maïs, d'eau et de sucre, dont ils font usage et qu'ils appellent panica ou atole. »

2. Ce sont les fèves de cacao, avec lesquelles on fabriquait le chocolat. Les amandes de cacao servaient de monnaie parmi les Indiens. On lit dans la relation d'un gentilhomme (Ternaux-Compans, p. 93) : « Ces arbres sont extrêmement estimés, parce que leurs semences sont la principale monnaie du pays. Chacun équivaut à un demi-marchetto de Venise ; c'est la monnaie la plus commune mais elle est fort incommode. » Cf. Oviedo, VIII, 30 : « A Nicaragua un esclave vaut cent amandes. » Les courtisanes sont payées huit ou dix amandes, suivant le prix convenu. D'après Humboldt, qui écrivait en 1808 (*Essai politique sur la nouvelle Espagne*, III, 36), « encore aujourd'hui le cacao sert de billon à Mexico. Un sol est représenté par six grains ». Cf. Hernandez, *De Historia plantarum*, II. — Jourdanet, traduction de Sahagun, note IV, p. 866.

2. B. Diaz, II, 127.

souverain lui avait, dans ses instructions, ordonné le contraire. A peine lui eut-on signifié la résolution de Cortès, que Mutezuma lui envoya d'autres messagers pour lui annoncer qu'il l'attendrait et veillerait à ce que rien ne lui manquât. Il lui envoya même plusieurs de ses plus importants fonctionnaires pour lui servir d'escorte. Cortès se met donc en route dans la direction de la cité de Temistitan, très désireux de la visiter.

A une distance de huit lieues les Espagnols découvrirent une montagne [1] qui, pendant l'été, est couverte de cendres. Ses deux sommets étaient dégarnis. On la nomme le Popocatepeque, ce qui veut dire la montagne fumeuse. Popoca dans leur langue signifie fumée, Tepeque montagne. De la cime du Popocatepeque sort constamment de la fumée ; elle monte droit au ciel, et la vapeur qu'elle dégage est aussi épaisse qu'une obscure nuée. Le nuage de fumée est aussi fort qu'une grande maison. Il s'élève dans les airs avec une telle impétuosité que, bien que l'air soit ébranlé par des vents violents, la fumée ne dévie pas de la première direction. Ce phénomène étonna Cortès. Il envoya, avec des guides indigènes, dix de ses plus courageux compagnons pour se rendre compte, dans la mesure du possible, des causes de cette bizarrerie de la nature. On lui obéit, on gravit la montagne et on s'approche autant qu'on le peut. La couche de cendre était trop épaisse. On ne put arriver à la cime du mont, mais on s'en approcha tellement qu'on entendit le rugissement de la flamme qui sortait, et le frissonnement effrayant et formidable de la fumée, sans parler des tremblements qui agitent toujours la montagne, et la secouent comme si elle allait tomber en morceaux. Deux Espagnols, [2] plus hardis que leurs compagnons, résolurent, malgré l'avis contraire des indigènes, d'arriver au

1. Voir la description du Popocatepelt dans la *Vue des Cordillères* par Humboldt.

2. Bernal Diaz a raconté l'ascension de Diego de Ordas et de ses deux compagnons : « Toute la sierra et montagne sur laquelle est situé le volcan tremblait. Pendant une heure ils restèrent tranquilles sans avancer d'un pas, après quoi s'étant aperçus que la grande flamme avait cessé et qu'il ne lançait plus autant de cendre et de fumée, ils montèrent jusqu'à la bouche du volcan qui est très ronde et large d'un quart de lieue, II, 87.

sommet. Ils grimpèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la vaste ouverture d'où s'échappait la fumée. Ils disent que cette ouverture a une lieue et demie de circuit. Effrayés par le crépitement des flammes en furie, ils revinrent sur leurs pas, et ce fut heureux pour eux, car ils échappèrent à l'action des flammes qui, pendant leur ascension, s'étaient quelque peu apaisées ; mais, au bout de très peu de temps, elles revinrent avec plus de furie, et en même temps furent lancées en l'air de nombreuses pierres. Si par bonheur ils n'avaient trouvé sur leur chemin un creux, où ils se réfugièrent, tant que dura cette pluie de pierres, car la montagne ne lance ainsi des pierres que par intervalles, c'en était fait d'eux. Les indigènes furent tellement émerveillés de cet exploit, qu'ils se pressèrent autour de ces deux Espagnols pour les admirer et leur porter des présents comme à des demi-dieux.[1] Voici encore un point, très Saint-Père, qu'il ne faut point passer sous silence. Les indigènes pensent que les rois qui pendant leur vie ont mal gouverné sont renfermés, mais pour un temps seulement, au milieu des flammes de la montagne, ils s'y purifient des souillures de leurs crimes, et n'ont pour compagnons que de méchants démons.

Après cette excursion, les envoyés de Muteczuma firent passer Cortès par le chemin que les Tascaltecans l'avaient engagé à ne pas suivre. Cette route,[2] en effet, présente des passages incommodes, des fossés et des lagunes avec des ponts étroits où une armée pourrait être facilement détruite parce que les soldats ne pourraient se concentrer pour les franchir. Cortès s'engagea dans un autre chemin plus long et plus difficile, car il traverse des terrains pierreux. Les Espagnols passèrent par les parties basses des vallées que surmontaient de hautes montagnes d'où s'échappait de la fumée. A peine sortis de ces vallées, et parvenus au sommet de hautes collines, ils aperçurent à leurs pieds une plaine immense. C'est la plaine de Colua où est bâtie la grande

1. Charles-Quint donna à la famille de Ordas pour armoiries un volcan en éruption (B. Diaz, II, 88).

2. Cortès : « Il y avait sur ce chemin tant de gorges, de défilés, de ponts et de mauvais pas qu'ils auraient pu exécuter leurs desseins en toute sûreté. »

cité lacustre de Temistitan.[1] On trouve dans cette plaine deux lacs,[2] un lac salé, sur lequel est construite la ville et qui passe pour avoir soixante lieues de tour, et un lac d'eau douce, dont je parlerai plus loin et tout au long. On demanda aux ambassadeurs de Muteczuma, qui escortaient nos hommes, pourquoi ils avaient essayé de faire prendre à l'armée une autre direction. Ils répondirent qu'ils n'ignoraient pas que l'autre chemin était plus commode, mais qu'ils avaient conseillé de le prendre parce que autrement il fallait traverser pendant tout un jour le territoire de Guazuzingo et que les provisions leur feraient peut-être défaut. C'est ici le lieu de remarquer que Guazuzingo et Tascalteca, deux républiques, étaient liées par des traités et par la haine qu'elles portaient à Muteczuma. L'une et l'autre étaient pauvres, parce que, cernées par un ennemi aussi redoutable, elles n'avaient de relation commerciale avec aucune autre nation.

Aussi, réduits pour vivre aux productions locales, les habitants vivaient-ils misérablement, mais ils ne se courbaient devant la volonté d'aucun souverain. Comme ils espéraient qu'avec l'aide de Cortès, ils pourraient aisément sortir de leur territoire, ils devinrent ses alliés et lui donnèrent, en témoignage de leurs bonnes intentions, quelques esclaves et des habillements mais de peu de valeur. Ils lui donnèrent, en outre, et largement, des vivres suffisants pour une journée.

On était déjà à la fin du mois d'août et on venait à peine de franchir les défilés de ces montagnes lorsqu'on arriva à une maison de campagne où Muteczuma aimait à passer l'été.[3] Cette maison était assez grande pour que toute l'armée pût y recevoir l'hospitalité assez commodément pendant une nuit. Lorsqu'il en fit le recensement, il trouva, sans parler de ses trois cents Espagnols, plus de quatre mille auxiliaires de Zempoal, de Tascalteca, de Gazuzingo et de Chiurutecal. Mais, ainsi que je l'ai déjà

1. Le vrai nom de la capitale du Mexique était Tenotchitlan, littéralement « le nopal sur une pierre ».

2. Il existe en réalité plusieurs lacs dans la vallée de Mexico : ce sont les lacs de Zumpango, Xaltocan au nord, Xochimilco et Chalco au sud, et Texcoco au centre.

3. B. Diaz, II, 131.

fait entendre, pour ne pas effaroucher des esprits faibles et étroits, ce qui faisait sa force était moins la multitude des combattants que les canons et les chevaux qu'on ne connaissait pas. Les provisions ne firent pas défaut, car les intendants de Muteczuma, quelle que fût la route suivie par nos hommes, pourvoyaient largement à leurs besoins. Les Espagnols souffrirent pourtant du froid, à cause du voisinage de hautes montagnes et furent obligés d'allumer de grands feux. En ce jour Cortès reçut la visite du frère de Muteczuma accompagné de nombreux seigneurs. Ils lui apportèrent en présent, au nom de Muteczuma, de superbes colliers d'une valeur de trois mille castellans d'or, mais ils le prièrent de revenir sur ses pas et de s'arrêter où bon lui semblerait. Muteczuma s'engageait d'ailleurs à payer à Cortès le tribut que ce dernier lui fixerait, pourvu qu'il renonçât à visiter une ville bâtie dans l'eau où nécessairement une telle multitude d'hommes serait exposée à la famine, car le pays ne produisait rien par lui-même. Il ne renoncerait en aucun temps et pour aucun motif à se considérer comme le sujet du roi au nom duquel Cortès était envoyé. A ces demandes répétées de Muteczuma Cortès répondit, aussi doucement que possible, qu'il aurait été tout disposé à satisfaire le désir exprimé par un aussi grand souverain, mais que les instructions de son propre roi le lui défendaient. Aussi bien il ne fallait pas s'imaginer que sa présence les incommoderait : elle serait, au contraire, utile et honorable pour eux. S'il persistait dans son intention, c'est qu'il ne pouvait faire autrement. Si son séjour devait être, plus tard, désagréable à Muteczuma, il s'en retournerait aussitôt après avoir signé un traité et réglé les affaires, ce qui se fera plus clairememt et plus commodément quand ils se trouveront en présence que par l'entremise de messagers envoyés de part et d'autre. Pendant ces négociations, les indigènes, sur le rapport de Cortès, n'avaient pas cessé un seul instant de préparer des embûches, et, toute la nuit, les forêts de la montagne qui dominait la résidence avaient été remplies d'hommes armés, mais il avait pris toutes ses précautions, de façon à déjouer leur perfidie et leurs ruses.

Poursuivant sa marche vers la cité lacustre, Cortès rencontra une autre ville bâtie dans la plaine et qui comptait vingt mille

maisons. On la nomme Amaquemeca,[1] elle est la capitale de la province de Chialco. Son cacique, vassal de Muteczuma, donna à nos hommes, pendant deux jours, une hospitalité large et abondante. Il leur fit cadeau de colliers d'or d'une valeur de trois mille castellans, comme l'avait déjà fait un de ses collègues, et de quarante esclaves. Quatre lieues plus loin, Cortès arriva sur les bords d'un lac d'eau douce ou du moins d'eau peu salée. Sur les bords de ce lac, moitié dans l'eau, moitié à terre, est bâtie une ville.[2] Tout près se dresse une haute montagne. Ce fut là que Cortès rencontra douze seigneurs dont le premier était porté dans une litière et à dos d'homme. Il n'avait que vingt-cinq ans.[3] Quand il descendit de la litière, les hommes de l'escorte se précipitèrent pour enlever les balayures, les cailloux et jusqu'à la paille qui se trouvait sur le chemin par où il allait saluer Cortès. Quand il eut salué le général au nom de Muteczuma, il le pria de ne pas accuser son souverain d'incurie ou de négligence s'il n'était pas venu en personne à sa rencontre, mais il était malade. Quant à lui on l'avait envoyé pour accompagner Cortès. Ce dernier leur donna de bonnes paroles et leur fit quelques légers cadeaux. Ils s'en retournèrent joyeux.

Cortès s'avança derrière eux et découvrit une autre ville de quinze cents maisons, bâtie dans un lac d'eau douce. On ne va à cette île et on n'en revient qu'avec des barques. Ce sont des barques, creusées dans un tronc d'arbre, qui ressemblent aux canots des insulaires. Ils donnent à ces petites embarcations le nom d'*acales*. Quand il se fut avancé au milieu du lac, Cortès remarqua une chaussée, élevée[4] d'une lance au dessus de l'eau, qui

1. Il faut lire Amecameca, à deux lieues de Tlalmanalco.

2. Sans doute la ville d'Ayatlo près de laquelle se dresse le Cerro Xatepec. Aussi bien la topographie a été singulièrement modifiée depuis le XVI[e] siècle. Voir la carte des environs de Mexico, publiée par le D[r] Jourdanet dans sa traduction de B. Diaz et la carte dressée en 1862, par la commission dite de la vallée.

3. C'était le neveu de Muteczuma, le cacique Caramatzin. B. Diaz, II, 140, a raconté avec force détails cette entrevue.

4. B. Diaz et ses compagnons étaient en quelque sorte en extase (II, 141) : « Lorsque nous vîmes tant de cités et de bourgs bâtis dans l'eau et sur la terre

conduisait à une autre ville d'environ deux mille maisons. Il fut reçu avec beaucoup d'honneurs. Les habitants demandaient qu'il y passât la nuit, mais les nobles de l'escorte s'y opposèrent et le conduisirent, le soir même, à une autre ville beaucoup plus considérable, bâtie sur le bord du lac salé et qu'on nomme Iztapalapa.[1] Elle est gouvernée par le frère[2] de Muteczuma et est située à trois lieues de la ville précédente, appelée Tacatepla, à trois lieues d'Iztapalapa et dans une autre direction est la ville de Coluacan, qui donne son nom à la province de Colua. Aussi les Espagnols, qui depuis longtemps avaient entendu parler de cette ville, avaient-ils d'abord donné le nom de Colua au pays tout entier. A Iztapalapa on compte environ huit mille maisons et pour la plupart importantes.[3] A peu près autant à Coluacan. Le cacique de Coluacan se trouvait alors près du frère de Muteczuma et il fit, de son côté, de précieux cadeaux à Cortès. On raconte que le palais du cacique d'Iztapalapa est bâti en pierres reliées par de la chaux et très remarquable. L'art des charpentiers s'y est aussi donné carrière. On y trouve des planchers vraiment royaux. Les appartements intérieurs et les chambres à coucher décorés de tapisseries ne sauraient être trop vantés. Il y a encore dans cette résidence des jardins[4] avec

ferme, d'autres grandes villes et cette chaussée si bien nivelée qui allait tout droit à Mexico, nous restâmes ébahis d'admiration. Nous disions que cela ressemblait aux demeures enchantées décrites dans le livre d'Amadis, à cause des grandes tours, des temples et des édifices bâtis dans l'eau. Quelques-uns même de nos soldats demandaient si cette vision n'était pas un rêve. »

1. Yztapalapa conserve le nom qu'elle avait au temps de Cortès. Il y existe encore des traces de son ancienne grandeur.

2. Il se nommait le cacique Coadlavaca : c'est lui qui devait succéder immédiatement à Muteczuma.

3. « Que les palais où ils nous logèrent étaient grands, en fine pierre bien taillée, boisés de cèdres et d'autres bons bois odoriférants, avec de vastes préaux et des chambres tendues de tapisseries de coton, choses belles à voir ! » B. Diaz, II, 142.

4. B. Diaz, II, 142 : « Nous allâmes au courtil et jardin. Il était vraiment fort admirable à visiter et à parcourir tant que je ne pouvais me rassasier de le regarder et de remarquer la diversité des arbres et de leurs odeurs variées et les promenoirs pleins de roses et de fleurs et la quantité des arbres fruitiers et des rosiers du pays et un étang d'eau douce. »

des arbres et des légumes variés, des herbes et des fleurs qui exhalent de suaves odeurs : sans parler d'immenses étangs où foisonnent diverses espèces de poissons et où nagent toutes les familles d'oiseaux aquatiques. On peut descendre jusqu'au fond de ces étangs par des escaliers de marbre amené de loin. On raconte des merveilles sur les promenoirs défendus par des haies de roseaux qui empêchent de pénétrer librement jusqu'aux espaces découverts ou aux arbres fruitiers. Ces haies sont disposées de façon à plaire de mille façons différentes, de même que chez les plus délicats de nos cardinaux et en beaucoup d'autres lieux on en trouve en myrte, en romarin ou en buis. Cortès donne sur ce point des détails minutieux, mais qui me déplaisent par leur proxilité même : et laissons de côté tout ceci et conduisons Cortès, ce héros, dans la ville de Temistitan et dans les bras de Muteczuma, qui n'était pas pour autant désireux de l'embrasser.

CHAPITRE TROISIÈME

On va d'Iztapalapa[1] à Temistitan, capitale du grand roi Muteczuma, par une chaussée artificielle, construite à grands frais, et qui s'élève à la hauteur de deux lances au-dessus de l'eau. Cette chaussée remplit l'office d'un pont. Car Iztapalapa est bâtie moitié sur l'eau, moitié à terre. Sur un des côtés de la chaussée sont situées deux villes, en partie bâties dans l'eau. Sur l'autre côté se présente d'abord une ville nommée Messiqual-

1. Au temps de Cortès les deux lacs de Texcuco et de Chalco communiquaient. La grande chaussée qui commençait à Iztapalapa, traversait Mexico et se terminait à Tapoyaca. Elle avait, en ligne droite, 22 kilomètres. Deux autres chaussées, perpendiculaires à la première, celles de Coyohancan et de Tacuba reliaient au continent Mexico, située alors dans une île. De nos jours le lac de Texcuco est à moitié comblé et séparé de la lagune de Chalco : Mexico est dans l'intérieur des terres. Voir la carte du docteur Jourdanet et surtout Franc. de Garay, *Elle valle de Mexico*, 1888 ; — Sophus Ruge, *Progrès de la cartographie américaine jusqu'en* 1570 (Smithsonian Report, 1894).

cingo, puis une seconde, Coluacana, dont j'ai parlé auparavant. La troisième s'appelle Vuichilabusco [1]. On dit qu'il y a dans la première de ces villes plus de trois mille maisons, six mille dans la seconde, et quatre mille dans la troisième. Elles sont ornées de temples magnifiques, garnis de tours, et consacrés aux idoles. Toutes les villes qui touchent la chaussée s'adonnent à la fabrication du sel, dont se servent tous les peuples de l'empire. On amène par des canaux l'eau du lac salé sur un terrain où elle se condense. Une fois condensée, on la fait cuire, on la réduit en gâteaux ou en pains, et on la porte dans les foires et les marchés pour l'échanger contre des produits étrangers. Il n'y avait que les sujets de Muteczuma qui avaient le droit de goûter à ce sel. Ceux qui ne reconnaissaient pas son autorité en étaient privés. C'est pour cela que les Tascaltecans, les gens de Guazuzingo et plusieurs autres mangeaient leurs aliments sans sel, car ils étaient, comme nous l'avons dit, les ennemis de Muteczuma. Il y a d'autres chaussées qui servent de pont pour réunir les cités bâties sur terre et les villes lacustres. Ces chaussées se rejoignent comme autant de rues. A la chaussée qui part d'Iztapalapa se raccorde une [2] autre chaussée qui aboutit au flanc de la première. Au point de rencontre des deux chaussées s'élève un fort garni de deux tours inexpugnables : puis il n'y a plus qu'une seule chaussée jusqu'à Temistitan. Sur ces chaussées ou ponts sont disposés par intervalles des petits ponts en charpente ; ils sont mobiles, et on les enlève, dès qu'il y a quelque menace de guerre. Je pense que ces interruptions ont été pratiquées pour assurer le service des droits à payer. N'est-ce pas ainsi que dans beaucoup d'autres endroits, et pour le même motif, nous voyons que, même en pleine paix, on ferme les portes des villes pendant la nuit ? Les ponts une fois enlevés, les eaux peuvent circuler, et s'ouvrir un passage. D'après ce que l'on raconte, on observe dans ces lacs le phénomène du flux et du reflux : ce qui est vraiment extraordinaire, Saint-Père, à mon avis du

1. Sans doute Huitzilipochas de Bernal Diaz. Cortès nomme ces trois villes Mesicalcingo, Huchilohuchico et Nzciaca.

2. C'est la chaussée de Coyohacan.

moins et d'après l'opinion de ceux qui croient que jamais phénomène semblable ne peut se produire, attendu qu'ils n'ont lu nulle part la mention d'étrangetés analogues. Cette cité lacustre, ou si l'on préfère, l'emplacement de ce lac salé est distant de plus de soixante et dix lieues de la mer. Deux chaînes de hautes montagnes, et deux grandes vallées séparant ces montagnes sont jetées entre la mer et ce lac, et pourtant, si on n'a pas menti, le lac est sujet, comme la mer, au flux et au reflux ; mais personne n'a pu constater l'entrée ni la sortie de la mer dans ce lac. Au moment du flux, et par l'étranglement de deux collines, l'eau salée est rejetée dans le lac d'eau douce ; au moment du reflux, l'eau douce retourne dans le lac salé, mais l'eau douce n'est jamais assez amère pour ne pas pouvoir être bue, et l'eau salée ne cesse jamais d'être salée. Voilà assez de détails sur les lacs, les chaussées, les ponts et les châteaux forts.

Les Espagnols étaient heureux de contempler ce qu'ils désiraient voir depuis longtemps. Les plus prudents parmi les habitants de Temistitan n'éprouvaient précisément pas les mêmes sentiments, car ils redoutaient que leurs hôtes ne troublassent leur repos élyséen. Le peuple pensait tout autrement, car il ne connaît rien de plus agréable que d'avoir du nouveau devant les yeux, et ne s'inquiète pas de l'avenir. C'est pour cela qu'à deux marches de la capitale s'avancèrent à la rencontre de Cortès un millier d'hommes, ornés de leurs habits de fête. Chacun d'eux salua Cortès d'après l'usage national. Cet usage consiste à toucher la terre de la main droite, puis, en signe d'obéissance, à embrasser la partie du sol touchée par leur main. Ces nobles appartenaient tous à la cour. Derrière eux s'avançait le souverain tant désiré. Enfin il arrive. La chaussée, comme je l'ai déjà dit, est longue d'une lieue et demie, d'autres disent deux lieues. Elle est si droite, qu'il serait impossible de tracer sur le papier une raie plus droite. Si quelqu'un doué d'une bonne vue regardait devant lui, il pourrait, à partir du château d'où Cortès partit pour aller vers Muteczuma, apercevoir l'entrée de la ville. Le roi s'avançait au milieu de la chaussée, le reste du cortège marchait sur les côtés, en gardant soigneusement les distances. Tous étaient nu-pieds. Deux princes soutenaient

Muteczuma sous les bras. L'un était son frère, le cacique d'Iztapalapa, et l'autre un des plus grands seigneurs. Ce n'était pas que Muteczuma eût besoin de cet aide, mais leur coutume est telle de rendre hommage à leurs souverains. Il faut que le prince paraisse soutenu par les grands.

A l'approche de Muteczuma, Cortès sauta à bas du cheval qu'il montait. Il marcha vers le roi pour l'embrasser, mais les grands s'y opposèrent, car chez eux c'est un sacrilège que de toucher le souverain. Ceux qui marchaient à côté formèrent les rangs, et à tour de rôle, par ordre de préséance, vinrent rendre l'hommage habituel à Cortès : puis ils regagnèrent leur place, sans qu'il y eût de confusion. Après cet échange de salutations empressées, Cortès se tourna vers le roi, et détachant de son cou un collier de peu de prix qu'il portait le mit au cou du roi. [1] Il était fait en partie en perles de verre de diverses couleurs, en partie d'un alliage d'or et de cuivre. Ce cadeau fit néanmoins plaisir à Muteczuma, qui lui donna en échange deux autres colliers ornés de pierres précieuses, auxquels étaient suspendues des coquilles et des écrevisses en or. Après avoir reçu tous ceux qui s'étaient avancés à la rencontre de Cortès, tout le monde se dirige vers cette grande ville dont on ne peut parler qu'avec étonnement. On retourne dans le même ordre que pour aller : c'est-à-dire que le cortège suivait les côtés de cette admirable chaussée, et que le milieu était réservé à Muteczuma et aux Espagnols. Chose horrible à voir et lamentable à rapporter ! Sur les deux côtés de la chaussée, mais extérieurement, se dressaient, bâties dans le lac avec magnificence, de nombreuses tours, qui tenaient lieu de temples. Çà et là sur ces tours étaient immolés, en guise de victimes, soit des esclaves achetés, soit des indigènes donnés en guise d'impôts et pour cette destination. C'est une horreur inexprimable! La plupart de ceux qui en furent instruits ont avoué qu'en passant près de ces tours leurs entrailles tressaillaient.

1. D'après B. Diaz (II, 144), « Cortès tira un collier qu'il tenait préparé de ces pierres transparentes que j'ai déjà dit se nommer marcassites, diversement colorées et veinées à l'intérieur. Elles étaient enfilées à des cordons d'or, avec du musc, pour leur donner bonne odeur. »

On arriva enfin à un grand palais, [1] vieille résidence des ancêtres de Muteczuma, ornée avec un luxe royal. Muteczuma introduisit Cortès dans la cour, le fit monter sur un trône, et partit pour un autre palais. Il fit donner à ses compagnons un repas abondant et magnifique, et prescrivit que chacun d'eux recevrait toutes les douceurs de l'hospitalité. Quelques heures après ce repas Muteczuma retourna près de Cortès. Il amenait avec lui ses chambellans et ses domestiques de confiance, chargés de vêtements de coton brodés d'or et teints de couleurs vives. C'est incroyable à raconter, mais nous dirons plus loin pourquoi le fait est vrai : les témoins oculaires affirment qu'il y avait six mille vêtements. Cortès a donné le même chiffre. On apporta en même temps de nombreux présents en or et en argent. On avait disposé près du siège de Cortès un autre siège en bois, orné comme le précédent. Muteczuma s'y assit et, appelant auprès de lui tous les grands seigneurs du royaume, tint ce discours qui fut recueilli par des interprètes que comprenait Jérôme d'Aguilar : [2]

« Hommes illustres par votre courage et par votre clémence à l'égard des suppliants, je souhaite et j'espère que votre arrivée dans nos murs sera heureuse pour tous. Soyez les bienvenus dans ce pays ! » Puis se tournant vers les grands seigneurs : « Nous avons appris par les relations de nos ancêtres, dit-il, que nous sommes des étrangers en ce pays. A une époque que ne se rappelle aucun homme vivant, un grand prince, monté sur une flotte, conduisit nos ancêtres en cette terre. On ne sait pas s'il arriva de lui-même ou poussé par la tempête. Il laissa ses compagnons et retourna dans sa patrie. Quand il partit, il aurait voulu ramener avec lui ceux qu'il avait conduits, mais ses hommes avaient bâti des maisons, s'étaient unis aux femmes indigènes, en avaient eu des enfants, et jouissaient d'un établissement stable

1. C'était le palais d'Axayaca, père de Montezuma. D'après B. Diaz (II, 148), « on y avait accommodé pour notre capitaine de grandes estrades et des salles fort bien tendues de tapisseries du pays, et, pour chacun de nous, des lits de nattes, surmontés de petits pavillons... Tous ces palais étaient fort brillants, blanchis à la chaux, balayés et ornés de ramée. »

2. B. Diaz, II, 150. — Cortès a reproduit le même discours, mais en d'autres termes.

et pacifique. Nos ancêtres ne voulurent pas retourner, et n'écoutèrent plus ses ordres. Ils avaient déjà choisi parmi eux un conseil, et des chefs du peuple aux avis duquel ils se rangeaient. Aussi rapporte-t-on que ce prince partit avec des paroles de menace. Personne jusqu'à ces derniers temps ne s'est encore présenté pour revendiquer les droits de ce premier prince. Aussi je vous prie et vous conseille, ô grands de mes royaumes, d'accorder au général de ce puissant souverain la même obéissance qu'à moi-même, et de lui payer, tels qu'il les demandera, les tributs que vous me devez. » Puis se tournant vers Cortès, il ajouta ces paroles: « De ce que je viens de dire il résulte que le souverain, qui vous a envoyés ici, tire son origine de ce prince: venez donc à nous sous de bons auspices. Reposez-vous de vos fatigues qui ont été considérables, je le sais, depuis le jour où vous avez abordé ces terres, et réparez vos forces épuisées. Tout ce que nous possédons vous appartient. Pour toi leur chef, qui as été envoyé pour cela, qui que tu sois, reçois l'obéissance de tous les royaumes qui me sont soumis. Quant à ce qui s'est passé à Zempoal, à Tascaltecan et à Guazuzingo, cela me regarde. Il ne faut considérer ces attaques que comme inspirées par des sentiments hostiles. La suite des temps démontrera que tous ces révoltés en ont menti. N'ont-ils pas imaginé de dire que mes palais étaient en or et en fleurs, que mes meubles étaient en or, et que j'étais non pas un homme mais un Dieu? Mes palais sont en pierre, mes fleurs sont des herbes fluviales, mon mobilier est recouvert d'étoffes de coton. Tu le vois bien toi-même. Il est vrai que j'ai dans mon trésor beaucoup de colliers d'or: ils sont à toi. Sers-t-en comme tu le voudras, au nom de notre puissant souverain. Quant à ma prétendue divinité, et à mon immortalité, voici mes bras, voici mes jambes. Sont-ils en chair et en os? Tu le vois bien ». Parlant ainsi il découvrait en pleurant ses bras et ses jambes.

Quand il eut fini son discours, Cortès le consola et lui donna de bonnes paroles. Puis Muteczuma se retira. Son visage respirait-il la joie, son cœur était-il satisfait? que ceux qui ont goûté le pouvoir et subissent un collègue donnent leur sentiment! Que ceux qui d'un cœur joyeux ont reçu des hôtes imposés par

violence disent ce qu'ils pensent ! Aussi bien il était facile de remarquer ces impressions désagréables sur le visage de ceux des grands qui avaient été convoqués à l'assemblée, et qui, les yeux fixés à terre, avaient entendu ce discours. Les yeux pleins de larmes, éclatant en soupirs et en sanglots, ils écoutèrent les discours et restèrent longtemps silencieux et hésitants. Ils promirent enfin d'obéir aux ordres de Muteczuma : mais une résolution si importante et si soudaine ne pouvait s'accomplir sans jeter de la perturbation dans les esprits. Quand le conseil fut dissous, chacun revint vers les siens. Mais en voilà assez sur ce sujet. Racontons maintenant quelles furent les conséquences de cette entrevue : mauvaises et déplorables pour Muteczuma, pour ses vassaux et pour ses fonctionnaires : je l'exposerai plus loin. Excellentes au contraire pour l'accroissement de la religion : car nous espérons bien que ces sacrifices sanguinaires seront quelque jour abolis, et que ces peuples embrasseront la doctrine du Christ.

Les six premiers jours furent tranquilles. Tous les jours suivants furent marqués par des catastrophes telles, que jamais peuple ou souverain n'en éprouva de plus lamentables. En effet, six jours à peine s'étaient écoulés que Cortès, soit que le hasard l'ait voulu, soit qu'il ait cherché à profiter de l'occasion, annonça qu'il avait reçu depuis peu des lettres du commandant de la citadelle qu'il avait laissé à la garde de la colonie de Vera Cruz. Ce commandant lui annonçait que Coalcopoca, cacique de la province où Cortès avait fondé une colonie nommée Almeria, venait de commettre un acte abominable, et qu'on ne pouvait pas laisser sans vengeance. Coalcopoca, en effet, lui avait envoyé des messagers pour l'avertir qu'il n'était pas encore venu le saluer, ni prêter le serment d'obéissance dû à un aussi grand roi que celui dont Cortès vantait la puissance et à ses compagnons, parce qu'il lui fallait traverser le territoire de peuples ennemis, dont il redoutait les attaques. Il lui demandait donc de lui envoyer quelques Espagnols pour l'escorter pendant le voyage, espérant que ses ennemis n'oseraient rien entreprendre contre lui, s'il était escorté par des Espagnols. Le commandant ne se défia pas du messager. Il envoya vers Coalcopoca quatre Espagnols pour l'escorter d'abord sur le territoire ami, puis en pays

ennemi. A peine arrivés sur les limites du cacique, ces Espagnols furent attaqués. Deux d'entre eux furent tués par ces bandits, les deux autres échappèrent mais couverts de blessures. Le commandant espagnol,[1] persuadé que cet assassinat avait été exécuté par ordre de Coalcopoca, marcha contre lui pour le punir. Il n'amenait avec lui que deux cavaliers et avec eux des mousquetaires, quelques canons et des fantassins, en tout cinquante Espagnols, mais il avait aussi appelé à son aide les voisins de Coalcopoca, ses ennemis. Avec eux il attaque la ville du cacique, qui oppose une résistance désespérée. Pendant l'assaut furent tués sept Espagnols et un bien plus grand nombre d'auxiliaires. La ville fut enfin prise et livrée au pillage ; beaucoup de ses défenseurs furent massacrés ou faits prisonniers. Coalcopoca prit la fuite et échappa à la poursuite.

Cortès s'empara aussitôt de ce prétexte, et résolut de renverser du trône le misérable Muteczuma.[2] Il craignait ou que la fortune ne lui devint contraire, ou que Muteczuma ne se lassât enfin de l'insolence des Espagnols, qu'il ne parvenait à réprimer, alors qu'ils étaient en repos et gorgés de tout. Cortès redoutait encore de réduire au désespoir par la longueur et l'incommodité de son séjour les hôtes qui l'avaient reçu. Il va donc trouver Muteczuma. « On m'a écrit, dit-il, et on m'a dit que Coalcopoca, votre vassal, a machiné cette trahison contre le commandant de la Vera Cruz, non pas seulement à votre connaissance, mais encore d'après vos ordres. Je ne l'ai pas cru : néanmoins, pour enlever tout soupçon de l'esprit de mon souverain, aux oreilles duquel la nouvelle de ce guet-apens est arrivée, il est

1. Il se nommait Juan de Escalante. Avec lui furent tués six soldats et un cheval. Voir Bernal Diaz, II, 193 : « En écoutant ces nouvelles Dieu sait quel fut notre ennui. C'était notre première défaite dans la nouvelle Espagne... Nous, ces vainqueurs de toutes les batailles, tomber brusquement, par ce cruel accident, du haut de notre ancien renom, à l'état d'hommes pouvant être vaincus, et sentir ces Indiens perdre toute vergogne à notre égard. »

2. D'après Ixtlilxochitl (*Cruautés horribles des conquérants du Mexique*, § 8), Montezuma aurait été arrêté au bout de quatre jours et sans le moindre prétexte. Cortès, dans sa lettre à Charles-Quint, dit expressément qu'il crut, « selon les indices qui lui venaient du pays, et pour le bien de la couronne, devoir s'assurer de Montezuma. »

nécessaire que vous vous rendiez dans le palais où je réside, afin que je puisse écrire que vous êtes entre mes mains. D'ailleurs, il ne sera rien changé au gouvernement de la ville et du royaume ». Muteczuma se rendait compte du déclin rapide de son autorité : il obéit pourtant et ordonna de faire approcher la litière qui le transportera près de Cortès. A cette nouvelle extraordinaire, le peuple murmure et commence à s'agiter. Muteczuma fait aussitôt signe de déposer les armes et de garder le silence. Il persuade à tout le monde qu'il agit ainsi de son propre mouvement. Les larmes aux yeux, grands et serviteurs accompagnèrent leur maître.

Quelques jours plus tard, Cortès pria Muteczuma de faire venir pour les punir Coalcopoca et ceux qui avaient pris part à la trahison, afin de pouvoir établir son innocence auprès de son grand souverain. Muteczuma obéit encore. Il appelle à lui quelques-uns de ses fidèles serviteurs, et leur confie, comme preuve suprême de sa volonté, son sceau secret. Il ajoute même à leurs instructions l'ordre de s'adresser aux peuples vassaux du voisinage, de les appeler aux armes et de s'emparer par force des coupables, au cas où ils refuseraient de venir. Le cacique Coalcopoca, [1] un de ses fils et quinze seigneurs se rendirent à l'invitation. Ils déclarèrent tout d'abord qu'ils avaient agi sans l'assentiment de Muteczuma. Cortès ordonna de construire sur une grande place un gigantesque bûcher, et d'y brûler, en présence de Muteczuma et de tous les habitants de la capitale, Coalcopoca, son fils et ses autres complices, en punition du crime de haute trahison. Quand ils se virent conduire au dernier supplice, les condamnés avouèrent qu'ils n'avaient fait qu'exécuter les ordres de Muteczuma.

Cortès, qui ne cherchait qu'un prétexte pour s'emparer de l'empire, fait charger de liens Muteczuma, [2] qui était en son pouvoir, et l'accable de reproches menaçants. L'infortuné souverain, stupéfait de cet étrange retour des choses d'ici, et rempli

1. Diaz, II, 205, le nomme Quetzalpopoca.

2. *Id.* « La sentence fut immédiatement exécutée. Afin d'éviter tout empêchement, Cortès ordonna, pendant qu'on les brûlerait, de mettre les fers aux pieds de Montezuma. Tandis qu'on l'enchaînait, il poussait des rugissements, et, si auparavant il était craintif, il le fut dès lors bien davantage. »

d'épouvante, perdit tout courage. On le délia pourtant, mais non sans l'accuser du crime commis. Muteczuma déclara qu'il avait mérité un châtiment. Il ressemblait à un agneau soumis. Il semblait obéir à des injonctions beaucoup plus dures que les règles de grammaire dictées aux petits enfants, et supportait tout avec patience pour empêcher un soulèvement de ses sujets et de ses grands. N'importe quel joug lui paraissait moins lourd à subir qu'une révolte de son peuple. On aurait cru qu'il voulait imiter Dioclétien qui aima mieux prendre du poison que saisir de nouveau les rênes de l'empire qu'il avait abdiqué.

Cortès adressa ensuite la parole à Muteczuma : « J'espère, dit-il, que vous observerez la parole et le serment d'obéissance, ainsi que les traités que vous avez signés avec le puissant roi d'Espagne. Vous pouvez d'ailleurs, pour mieux affirmer votre volonté, retourner au palais où se déployait jadis toute la pompe royale. Je vous l'offre. » Muteczuma refusa. « En aucune façon, répondit-il, cela ne peut se faire. Je serais excité par mes grands, et tourmenté par leurs instances. Ils sont tous disposés à provoquer un soulèvement. Ils grincent des dents, je le vois et le sais ; ils sont surtout irrités de ce que je vous ai reçu, ainsi que vos compagnons, et cette foule d'auxiliaires qui sont nos ennemis. Je serai plus tranquille et plus en sûreté au milieu de vous, que si je me trouvais exposé à l'agitation des miens. »

Muteczuma allait de temps en temps se promener dans les résidences de plaisir, qu'il avait fait construire à grands frais et dont je parlerai plus au long.[1] Pendant quelques jours lui et Cortès vécurent sous le même toit, l'un, Cortès en qualité d'hôte, et l'autre, Muteczuma à titre de maître de maison ; ceci était pour la journée, mais dès qu'approchait le soir, Muteczuma ne se rendait pas à l'antique palais de ses ancêtres, mais gagnait la résidence de Cortès. Quand il descendait de sa litière il faisait de nombreux cadeaux à ses compagnons et en même temps aux Espagnols,[2] mais voulait s'asseoir à la table des Espagnols qu'il appelait et

1. Il en possédait sept. On les désignait sous le nom de *tecpan*.

2. Sur les bonnes relations qui existèrent entre Montezuma et les Espagnols, voir B. Diaz, II, 201, et la lettre de Cortès.

auxquels il adressait la parole d'un air souriant et avec des mots aimables.

Sur ces entrefaites Cortès demanda à Muteczuma de lui indiquer les mines d'or d'où ses ancêtres et lui-même tiraient de l'or. Le souverain répondit qu'il ne demandait pas mieux, et ordonna de faire venir sans retard tous les ouvriers experts en la matière. On les expédie de divers côtés avec des Espagnols [1] désignés par Cortès pour lui faire un rapport sur ce qu'ils verront. Ils se dirigent d'abord vers les mines d'or situées dans une province nommée Zuzulla. [2] Cette mine se trouve à quatre-vingts lieues de la capitale Temistitan. Les Espagnols ramassèrent sans peine de l'or dans trois cours d'eau, car ils n'avaient pas apporté avec eux d'instruments pour opérer le triage des sables. Aussi bien les indigènes ne font pas autrement cas de l'or. Ils se contentent de le chercher en extrayant du sable dans les cours d'eau et en prenant les pépites d'or qu'ils distinguent au milieu des cailloux. Tout le pays entre la capitale et la mine d'or est, d'après leur rapport, rempli de cités splendides. D'autres Espagnols furent envoyés dans un pays nommé Tamaculappa, dont les habitants sont plus riches et mieux habillés que ceux de Zuzulla, car leur terrain est plus fertile.

Il en fit partir d'autres pour la province de Manilaltepech qui est plus rapprochée de la mer, à une distance de soixante lieues du lac royal. On y trouva de l'or dans un grand fleuve. D'autres se dirigèrent vers un pays montagneux nommé Tenis. Ses habitants sont de fiers guerriers : ils ont pour combattre des lances de trente coudées. Le cacique du pays, un certain Coatelimacco, ne reconnaît pas l'autorité de Muteczuma. Il fit savoir aux Espagnols qu'ils pouvaient entrer dans son territoire, mais qu'il ne le permettrait pas aux sujets de Muteczuma. En effet, Coatelimacco reçut amicalement les Espagnols et les traita avec magnificence. Le pays de Tenis est arrosé par huit cours d'eau qui tous produisent de l'or. Le cacique envoya des ambassadeurs à

1. Gonzalo de Umbria, Diego de Ordas, Pizarre furent désignés pour cette recherche, qui ne donna que des résultats médiocres. Voir Diaz, II, 237-246.

2. Il s'agit de la province d'Oaxaca, qui fit plus tard partie de l'apanage de Cortès.

Cortès pour se mettre à sa disposition lui et les siens. Quelques Espagnols enfin furent envoyés dans la province de Tachintebech. Ils y découvrirent deux fleuves où l'on récoltait de l'or, et remarquèrent que la contrée était propice à l'établissement d'une colonie. Cortès, une fois certain de la fertilité du Tachintebech, demanda à Muteczuma, au nom de son puissant souverain, l'autorisation d'y bâtir une résidence, où pourraient trouver un refuge les Espagnols qui partiraient à la recherche de l'or. Le roi y consentit, et ordonna à ses architectes de ne pas perdre de temps. Ses ordres furent exécutés avec une telle diligence qu'en moins de deux mois fut construite une résidence qui pouvait abriter n'importe quel chef et toute sa famille, sans que rien manquât. Au moment où s'élevait la maison, on semait en un clin d'œil, pour parler comme le vulgaire, des grains de ce maïs avec lequel ils fabriquent du pain. On en sema de très nombreuses mesures, et en même temps des fèves et beaucoup d'autres légumes, sans parler de deux mille pieds de ces arbres, dont les amandes servent de monnaie, ce que je décrirai plus loin. Je sais bien que les faibles d'esprit m'accuseront de fantaisie parce que je parle d'arbres produisant de la monnaie. A la maison déjà très grande, et en dehors, furent ajoutées trois autres maisons destinées aux serviteurs. De grandes mares d'eau douce furent disposées, où l'on nourrissait des poissons et diverses espèces d'oiseaux aquatiques, surtout des canards. Du premier jour on en amena cinq cents, car on utilise leurs plumes, dont on fabrique des étoffes de diverses façons. Chaque année on arrache leurs plumes au commencement du printemps. On ajouta des volailles, plus grandes que nos paons et d'un goût aussi délicat. Il y en avait, tant pour les manger que pour propager l'espèce, quinze cents: sans parler de tous les instruments nécessaires pour cultiver les champs et soigner l'agriculture. Cortès écrit que cette résidence construite si rapidement vaudrait, si on pouvait la vendre, plus de vingt mille castellans d'or. Il ajoute que dans toute l'Espagne on ne trouverait pas un aussi beau domaine. Je raconte ce qu'on m'a raconté.

Lorsque ensuite on demanda à Muteczuma où se trouvait un port, capable de recevoir nos vaisseaux, il répondit qu'il n'en

savait rien, parce qu'il ne s'était jamais préoccupé des affaires maritimes. Il proposa d'ailleurs à Cortès une peinture du littoral, [1] où ce dernier pourrait choisir l'emplacement qui lui conviendrait. En effet, il envoya, en même temps que les Espagnols, des maîtres experts en la matière pour inspecter les lieux. Dans la province de Guazacalco, le cacique, qui était l'ennemi de Muteczuma, voulut bien recevoir les Espagnols, mais refusa d'admettre les sujets de Muteczuma. Il avait entendu parler de notre puissance et de nos vertus guerrières depuis la soumission des gens de Potenchiana. Depuis lors, disait-il, il avait désiré devenir notre ami : aussi les Espagnols étaient-ils les bienvenus. Il leur indiqua l'embouchure d'un grand fleuve, qui, en effet, est très profond et peut recevoir les plus grands navires. Il prit même l'initiative de proposer la fondation d'une colonie, et, d'après l'usage local, ses sujets bâtirent six maisons sur la rive de ce fleuve. Il promit monts et merveilles dès qu'on aurait besoin de lui. Il invita même les Espagnols à séjourner à poste fixe sur son territoire et leur proposa, s'ils consentaient à y résider, sa propre capitale. En signe de l'alliance qu'il désirait, il fit des cadeaux, peu somptueux il est vrai, et envoya des messagers à Cortès pour lui offrir son vasselage. Mais revenons à l'histoire de Muteczuma.

Muteczuma était donc prisonnier, ou pour parler moins crûment, il était retenu dans une captivité déguisée lorsque Catamazin, maître de la province d'Hacoluacan, dont la capitale se nomme Tescuco, regimba contre l'aiguillon. C'était un sujet et un parent de Muteczuma. Il déclara qu'il ne voulait plus obéir ni à Cortès, ni à Muteczuma, et releva superbement la tête contre l'un et contre l'autre. C'est le maître de quatre villes (aussi appelle-t-on le pays Nahautecal, car Nahau signifie quatre et Tecal, le maître), mais soumises à Muteczuma. Votre Béatitude sait bien ce qui arrive dans nos royaumes européens : en Allemagne avec les empereurs, en Espagne et en Gaule avec les rois; certains princes, tout en obéissant aux empereurs et aux rois, exercent les droits souverains dans leurs propres états. La

1. On désignait ces peintures sous le nom de *lienzos*.

capitale de cette province, Tescuco, compte trente mille maisons. Elle est remarquable par ses murailles, ses temples magnifiques et ses maisons. Les autres villes comptent trois ou quatre mille feux. On ne parle pas des fermes, des villages, des bourgs, tous riches et fortunés grâce à la fertilité du sol. Lorsque des messagers l'invitèrent, au nom de Cortès, à déposer les armes, il répondit d'un air arrogant : « Eh quoi ! vous pensez donc que nous avons l'âme assez basse pour courber notre front devant vous, des étrangers. » Il chargea en même temps de graves reproches le roi Muteczuma, qui avait été assez faible pour accepter notre domination. « Vous saurez qui je suis, ajouta-t-il, si vous approchez. Venez quand vous voudrez, » et parlant ainsi, il brandissait le bras.

Quand on lui rapporta ces insultes, Cortès voulut attaquer sur-le-champ Catamazin. Muteczuma pensa qu'il fallait agir autrement. « Un massacre aura lieu, dit-il, si on en vient aux mains, car Catamazin est puissant et il a sous ses ordres de vaillants soldats. La victoire sera douteuse, et, même si nous la remportons, elle coûtera cher. Mieux vaut recourir aux artifices et à la ruse. Laissez-moi ce soin. C'est sans grand'peine que j'abaisserai l'orgueil de Catamazin. » Il fait donc venir auprès de lui ceux de ses nobles qui sont à son service immédiat et leur annonce qu'il veut punir la téméraire insolence de son vassal. Ces chefs vivaient dans la familiarité de Muteczuma et de Catamazin. Il leur ordonna donc de suborner les serviteurs immédiats de ce dernier, de l'entraîner s'il refuse et même de le tuer s'ils croient que ce meurtre est nécessaire. Les préparatifs durèrent longtemps. L'histoire en serait longue à raconter. Il me suffira d'en indiquer l'issue. Les chefs exécutèrent habilement les ordres de leur maître. Ils s'approchèrent en barques, pendant la nuit, et saisirent, au milieu même de sa résidence, située sur les bords du lac salé, Catamazin qui n'avait pris aucune précaution et ne redoutait rien. Ils le conduisirent à Temistitan. Muteczuma le livra à Cortès qui le chargea de liens et d'entraves, et nomma pour le remplacer son frère Cacuscazino, tout dévoué à Muteczuma. Ce changement était réclamé par les habitants de ces villes, qui se plaignaient d'être administrés avec trop de dureté

par Catamazin. Son propre frère n'osait pas vivre à ses côtés, car il redoutait son obstination et ses emportements.

Quelques jours plus tard, Cortès engagea Muteczuma à envoyer des messagers aux divers princes, qui, après avoir écouté son discours sur l'obéissance à tenir vis-à-vis du grand roi des Espagnes, étaient retournés dans leurs provinces. Ils devaient demander à chacun d'eux une part de leur fortune, destinée au grand roi des Espagnes, qui avait entrepris une immense construction, encore inachevée, et était inquiet sur la réussite de son projet. Muteczuma accepta cette demande. Il choisit parmi ses principaux confidents ceux qu'il connaissait le mieux, et qui étaient le plus au courant des secrets de la royauté, et en envoya deux ou trois à chacun de ses grands vassaux. Cortès leur adjoignit autant d'Espagnols. Telle était la terreur qui régnait parmi ces princes qu'au seul nom de l'Espagne aucun d'eux n'osait protester, ni même avoir de sentiment autre que l'obéissance. Toutes ces ambassades s'enfoncèrent de divers côtés à cinquante, soixante, quatre-vingts et même plus de cent lieues. Les demandes furent exposées, et les cadeaux accordés. La quantité d'or fut si considérable que Cortès, après avoir fait fondre tout cet or en lingots, écrit que le quint dû au roi atteignit la somme de trente-quatre mille castellans. Or, votre Béatitude n'ignore pas que le castellan est une monnaie qui vaut un ducat et un tiers de ducat. Sans parler de l'or fondu, les Espagnols rapportèrent de nombreux colliers très précieux, [1] de grand poids et de grande valeur, fabriqués avec art, et pour lesquels la fabrication etait supérieure à la matière, car il y a chez ces peuples des ouvriers très industrieux, surtout pour les objets en or et en argent. Votre Béatitude le sait bien puisque, avant son exaltation au trône pontifical, elle a vu chez moi plusieurs de ces objets fabriqués. Cortès dit aussi qu'on lui a apporté une quantité extraordinaire de pierres précieuses. Pour l'argent, la part du quint qui revient au roi dépassa cent livres de huit onces, ce que les Espagnols appellent des

1. D'après Cortès, « tout ce que Montezuma a vu sur la terre ou tiré du fond de la mer a été par ses ordres imité en or, en argent, en pierreries et en plumes. Il a fait exécuter encore sur mes dessins des figures, des crucifix, des médailles, des bijoux et des colliers à l'européenne. »

marcs. Quant aux meubles ornés de coton, aux tapisseries, aux vêtements, aux ornements des lits, on rapporte des détails incroyables. Il faut pourtant les croire, puisqu'un homme tel que Cortès a osé les écrire à l'Empereur et à notre conseil des affaires indiennes. Encore ajoute-t-il qu'il en omet beaucoup, crainte de paraître fastidieux en énumérant ces merveilles. Ceux qui reviennent de ce pays sont unanimes dans leurs dépositions. Pour les cadeaux que Cortès a reçus du roi Muteczuma, ils sont si admirables et par leur valeur intrinsèque et par leur fabrication que mieux vaut ne pas les décrire avant de les avoir vus. Les premiers qui furent envoyés nous les avons examinés, en compagnie de votre Béatitude, dans la fameuse cité de Valladolid, et nous les avons décrits dans la quatrième décade. Cortès écrit qu'il enverra sous peu de jours plusieurs de ces cadeaux, mais que les premiers qui sont arrivés sont de beaucoup inférieurs en nombre, en qualité et en valeur.

Le général se reposait, et, dans cette succession d'événements si considérables et si heureux, ne savait plus que faire. Songeant à la puissance de Muteczuma, à la grandeur de l'empire, à l'ordre, à la convenance, à la richesse de l'administration, il avouait qu'il ne savait plus de quel côté se tourner, ni par où commencer son rapport.[1] Il s'est pourtant décidé à commencer par décrire la province où sont situés les deux lacs, l'immense cité de Temistitan, et beaucoup d'autres villes. La province s'appelle le Mexique. Elle est bordée par de hautes montagnes. C'est dans cette plaine que se trouvent, comme je l'ai déjà dit, les deux lacs, l'un d'eau douce et l'autre d'eau salée. On raconte que cette plaine, qui a soixante-dix lieues de tour, est en grande partie occupée par les lacs. La cité de Temistitan, capitale du grand roi Muteczuma, est placée au centre du lac salé.[2] Quel

1. Ainsi que l'écrivait Cortès à Charles-Quint : « Nous voyons tous les jours des choses si surprenantes qu'à peine pouvons-nous en croire nos propres yeux. Il ne serait donc pas étonnant que je n'obtinsse pas une grande créance dans les pays éloignés, quoiqu'il soit de mon devoir de dire à mon prince et à mon maître la vérité sans altération. »

2. Sur le Mexique à l'époque de la conquête on a publié dans ces dernières années d'importants ouvrages. Voici les principaux : Icazbalceta, *Bibliographia*

que soit l'endroit où on l'aborde, elle est séparée du continent par un intervalle de une lieue et demie ou deux lieues. Jour et nuit le lac est sillonné par des barques qui vont et reviennent.

On pénètre aussi dans la ville par quatre ponts de pierre, disposés aux quatre côtés. Ils sont en grande partie continus et massifs, par intervalles ouverts et coupés : on dirait des portes. On jette sur ces portes des poutres de bois. De la sorte les eaux circulent librement au moment du flux et du reflux, et on peut aussi lever ces ponts sans difficulté, en cas de danger soudain. Ces ponts ont une largeur de deux lances. Nous avons décrit l'un de ces ponts à propos de l'entrevue de Muteczuma et de Cortès. Les autres lui ressemblent. Le long de l'un de ces ponts, mais sans être arrêté par lui, se dirige vers la ville un aqueduc, qui fournit à tous les habitants de l'eau potable. Çà et là sont disposés des emplacements pour les percepteurs royaux qui, à l'aide de petits bateaux, vont vendre de l'eau par toute la ville. Car on paie dans ce pays pour boire de l'eau. Cet aqueduc est divisé en deux rigoles. Quand l'une de ces rigoles se couvre de mauvaises herbes amenées par l'eau qui coule, on dirige l'eau dans la seconde rigole, jusqu'à ce que la première soit nettoyée, de telle sorte que l'une ou l'autre soit toujours propre et que les habitants puissent boire de l'eau toujours pure. On dit que cet aqueduc est aussi large qu'un bœuf. Que dire des nombreux ponts qu'on rencontre dans la ville, et à l'aide desquels les voisins communiquent entre eux ? Ils sont tous en bois, assez larges pour que dix hommes de front les traversent à la fois. On prétend qu'ils sont innombrables, et il faut bien le croire, car la plupart des rues sont des canaux. On y trouve pourtant d'autres rues bâties sur le sol, comme on peut en voir dans notre fameuse république de Venise. Il paraît que d'autres villes sont bâties sur les deux lacs, moitié sur la rive, moitié dans l'eau, toujours à l'instar de Venise. Quant à Temistitan, on y compte environ

mexicana del siglo XVI (1886).— Orozco y Berra, *Historia antigua y de la conquista de Mexico* (1880).— A. Chavaro, *Historia antigua y de la conquista* (1884). — Bandelier, *Sources for ab original history of Spanish América* (1876). — L. de Rosny, *Documents écrits de l'antiquité américaine* (1882).

soixante mille maisons, et, si tout ce qu'on raconte est vrai, il faut bien avouer que la chose est possible. Les places sont très grandes, l'une d'entre elles surtout,[1] qui est entourée de portiques. C'est sur cette place que se concentrent les marchandises et que se réunissent les négociants de tous genres. Les boutiques de louage où l'on vend tout ce que l'on désire pour le vêtement, l'alimentation, et les ornements tant civils que militaires, sont très commodes. Chaque jour on peut compter sur les foires et marchés soixante mille vendeurs et acheteurs. Ils apportent sur des barques les productions de leur pays à Temistitan, et rapportent chez eux ce qui leur manque. C'est ainsi que chez nous la gent rustique, montée sur des petits ânes ou sur d'autres bêtes de somme, ou bien encore en charrette, vient de ses villages ou de ses fermes dans les villes voisines, et apporte les produits de son travail: je veux dire du bois, des fourrages, du vin, du blé, de l'orge, des volailles, et, sur le soir, rapporte au domicile ce dont elle a besoin ou ce qu'elle désire. Il y a encore à Temistitan un usage très commode pour les négociants et les étrangers.[2] Il n'y a pas de place, pas de croisée de deux ou trois rues, pas de carrefour où ne soient installés des aubergistes. On trouve chez eux à tout moment de la journée des viandes bouillies ou rôties, oiseaux ou quadrupèdes. Ils ne mangent ni bœufs, ni chèvres, ni moutons. Les chairs d'un usage général sont celles de petits chiens, qu'ils engraissaient pour les manger après les avoir châtrés, de cerfs, de sangliers. Ce sont d'excellents chasseurs. Ce pays produit encore des lièvres, des lapins, des tourterelles, des grives, des gelinottes et des faisans. Comme oiseaux domestiques, des oies et des canards. Les indigènes élèvent aussi dans leurs maisons une quantité de paons, que nous appelons des

1. Cortès affirmait que cette place était plus grande que la ville de Salamanque.

2. Sur les mœurs et usages des anciens Mexicains on peut consulter A. Bastian, *Die Culturlœnder der Alten Americana* (1878).— F. Ratzel, *Die Culturvœlker der Alten und neuen Welt* (1888).— Brinton, *Essays of an americanist*, (1890). — Castillo et Barecna, *Antropologia Mexicana* (1885). — L. Falliès, *Etude historique et philosophique sur les civilisations des populations primitives de l'Amérique* (1872-1874).

poules. Il les élèvent comme nos ménagères font pour les poulets. J'ai déjà dit quelque part que ces animaux ressemblaient à nos paons femelles pour la grosseur et la couleur des plumes, mais je n'ai nulle part décrit leurs habitudes.

Les femelles pondent vingt et parfois trente œufs, de telle sorte que le troupeau va toujours en augmentant de nombre. Les mâles sont toujours amoureux, aussi dit-on que leur chair est assez médiocre. Ils sont toujours à s'étaler devant leurs femelles, comme font chez nous les paons, et passent leurs journées à étendre leur queue en forme de roue devant les objets de leur amour.

Ils se promènent devant elles, toujours comme font nos paons, et, de temps en temps, à intervalles égaux, après avoir fait quatre pas ou un peu plus, frémissent comme un malade pris d'une grosse fièvre, quand ses dents claquent de froid. Ils montrent comme ils veulent les plumes de diverses couleurs qu'ils portent au cou, tantôt verdâtres, tantôt vertes ou pourprées, selon les mouvements qu'ils font. On dirait un galant qui cherche à plaire à son amie. Voici un fait d'expérience qui m'a été rapporté par un prêtre, un certain Benoît Martin qui a beaucoup voyagé dans le pays. A mon sens il est peu croyable. Ce prêtre m'a raconté qu'il avait nourri des troupes considérables de ces paons et qu'il s'était occupé tout spécialement de la reproduction. Or, le mâle est retenu par certains obstacles aux pattes, de telle sorte qu'il peut à grand peine se rapprocher de la femelle pour s'unir à elle. Il faut que quelqu'un qui lui soit familier tienne la femelle dans ses mains. La femelle ne craint pas, dit-il, d'être ainsi tenue et le mâle n'a pas peur du voisinage de l'homme. Il accourt dès qu'il voit que la poule qu'il préfère est prise et s'unit à elle alors qu'elle est encore retenue. Tel est son récit. Ses compagnons disent que cela n'arrive que rarement. Les œufs que produisent ces paons, ainsi que ceux des oies et des canards, sont en quantité considérable. On les mange soit à la coque, soit accommodés de diverses façons, soit mélangés avec des pâtes.

On trouve chez eux des poissons en abondance, tant dans le lac que dans les cours d'eau : mais pas de poissons de mer à cause de la trop grande distance qui les en sépare. Les négociants

achètent ces poissons crus, bouillis ou rôtis, à leur choix. Quant aux fruits ils ont des cerises, des prunes et des pommes de diverses espèces comme chez nous, mais aussi beaucoup d'autres que nous ne connaissons pas. Pour satisfaire des appétits déréglés on vend en vie des oiseaux de proie de tout genre, ou bien leur peau intérieurement garnie de coton de telle sorte que ceux qui les regardent les croient vivants.

Dans chaque rue sont des ouvriers spéciaux. Les herboristes et les vendeurs de remèdes pour la santé du corps sont fort estimés. Je passe sous silence les nombreuses espèces de légumes, les laitues, les raiforts, les cressons, les aulx, les oignons et bien d'autres choses. Ils récoltent du miel et de la cire dans certains arbres. Les abeilles leur en fournissent aussi comme chez nous. Mais en voilà assez sur les volailles, les quadrupèdes, les poissons, les objets d'alimentation ou de gourmandise. Il est plus curieux d'apprendre avec quelle monnaie on achète ces objets. Votre Béatitude le sait déjà. Je l'ai raconté ailleurs.

CHAPITRE QUATRIÈME

Le fruit de certains arbres, qui ressemblent à nos amandiers, et qu'ils nomment cacaos, sert aux indigènes de monnaie courante.[1] Je l'ai déjà dit.

L'utilité de ces fruits est double. Ils servent de monnaie, et avec la fève on fabrique une boisson. La fève, en effet, n'est pas bonne à manger. Elle est un peu amère, quoique assez tendre, comme peut l'être une amande dépouillée de son écorce. Quand on la broie, on s'en sert pour cette boisson. On jette dans l'eau une poignée de la poudre obtenue, on la bat pendant quelque temps, et on obtient un breuvage digne des rois. O l'heureuse

1. Colmeiro, *Primeras noticias acerca de la vegetation americana, y resumen de las expeditiones botanicas de los Espanoles* (1893).— Cf. Antonio de Léon, *Question moral si el chocolate quebranta el ajuno eclesiastico* (1636). — Colmenero Ledesma (trad. René Moreau), *Du Chocolate* (1643).

monnaie qui non seulement fournit au genre humain une boisson utile et délectable, mais encore empêche ceux qui la possèdent de se livrer à l'infernale avarice, puisqu'on ne peut ni l'amasser, ni la garder longtemps. Il y a encore d'autres breuvages dans le pays. De même que dans la patrie de Votre Béatitude le peuple se sert également de bière et de cidre. Ainsi on mélange et on cuit dans des grands vases en bois ou dans des cruches des grains de maïs, des fruits et quelques herbes. Les auberges où l'on débite ces boissons sont situées près des boutiques où l'on donne à manger. Avant de quitter l'Espagne, Votre Béatitude connaissait déjà tous ces détails, jusqu'alors ignorés, sur cette monnaie : mais nous ne savions pas encore comment l'arbre qui la produit se plante, est cultivé et grandit. Nous le savons maintenant tout au long. On ne plante ces arbres que dans peu d'endroits, car ils ont besoin d'un climat à la fois chaud et humide, et d'un sol relativement fertile. Il y a des caciques qui ne paient leurs impôts qu'avec les fruits de ces arbres. C'est en les vendant qu'ils acquièrent ce qui leur manque, à savoir des esclaves, des vêtements et tout ce qui sert à l'ornement et à d'autres usages. Les négociants vont les trouver et leur procurent diverses marchandises. Ils apportent une quantité de ces fruits, qu'ils dispersent ensuite dans les autres provinces. Ces fèves circulent avec tant de facilité que tous les peuples voisins peuvent jouir des avantages qu'elles présentent. C'est d'ailleurs ce qui arrive dans le reste de l'univers. Les aromates, l'or, l'argent, l'acier, le fer, le plomb ou d'autres métaux, produits naturellement par le sol, permettent d'acheter les marchandises étrangères. Les négociants se rendent dans les pays qui ne produisent pas ces matières, ou qui, par suite de la paresse humaine, passent pour ne pas les produire et en rapportent ce qu'ils supposent être agréable aux voisins. De la sorte les produits variés de la nature sont partout répandus. Telle est l'existence humaine, et c'est ainsi qu'il faut parler : mais exposons la méthode de culture pour les cacaoyers. On les plante sous l'abri d'un arbre, qui les protège des ardeurs du soleil ou contre les dangers du brouillard, de même qu'un enfant s'abrite dans le sein de sa nourrice. A peine le cacaoyer a-t-il commencé à grandir, à peine peut-il étendre ses racines,

et, bien fortifié, jouir du bon air et des rayons du soleil, que l'on coupe et on arrache l'arbre nourricier. Assez parlé de la monnaie. Si des esprits faibles ou vulgaires ne veulent pas ajouter foi à ces détails qu'on ne les force pas à les croire, je vous en prie.

On vend encore sur les places et les marchés de Temistitan tout ce qui est nécessaire à la construction et à l'ornement des maisons, poutres, solives, bois combustibles, chaux, plâtres, briques et pierres taillées. On vend encore des vases d'argile de diverses espèces, cruches, coupes à anse, cratères, assiettes, plats longs, chaudrons, poêles à frire, bassins, tasses, et tous les ustensiles fabriqués à la main. Il n'y a dans le pays ni acier, ni fer, mais beaucoup d'or, d'argent et d'étain, de plomb et de laiton. [1] Soit qu'on désire du métal brut ou fondu, ou frappé, ou fabriqué en pièces d'orfèvrerie on en trouvera de tout prêt. Tout ce qui s'offre à la vue des artistes, telle est leur habileté qu'ils le forgent et le façonnent avec tant d'art [2] qu'ils imitent la nature. Il n'y a pas un seul oiseau, pas une seule figure ou forme de quadrupède dont Muteczuma ne possède la représentation, tellement exacte et si vivante qu'ils paraissent animés à qui les regarde de loin. Aussi bien Votre Béatitude ne l'ignore pas. Elle a vu quelques spécimens de cette industrie dans les présents qu'on avait apportés en Espagne, et qu'Elle examina avant de se rendre à Rome.

Voici un autre détail [3] qu'il ne faut point passer sous silence. Il existe sur un des côtés de la plus grande place une maison de

1. Ed. Seler, *Orfèvrerie, joaillerie et plumasserie chez les anciens Mexicains* (Congrès américaniste de Paris, 1890). — Zelia Nutall, *Coiffures et ouvrages en plumes du Mexique* (*id.*). — Dr Hamy, *Galerie américaine du musée d'ethnographie au Trocadéro* (1897). — Reynolds, *The metal art of ancient Mexico* (1887). — Maz Wickmann, *Ueber die Metalle bei den Altmexicanischen Kultur vollkern* (1885). — Blake, *The metals of the Aztec* (1888).

2. Ces représentations métalliques étaient si exactes que plus tard le fameux naturaliste Hernandez se contenta de les faire copier par ses dessinateurs, et elles figurent ainsi dans son ouvrage.

3. G. de Flaquer, *Civilizacion de los antiguos pueblos Mexicanos* (1890). — Grossi, *Droit, morale, anthropophagie, sacrifices humains, crémation* (Congrès américaniste de Berlin, 1890).

justice. C'est là que siègent sans distinction dix à douze vieillards désignés pour décider sur toutes les affaires qui se présentent. Ils sont assistés par des serviteurs ; ce sont des licteurs armés d'un bâton qui exécutent leurs ordres. Là se trouvent encore des édiles qui règlent les comptes et les mesures. On ne sait pas encore s'ils se servent de poids. Ce point est encore à signaler. J'ai raconté que tout se trouvait en abondance dans cette ville bâtie au milieu d'un lac salé et pourtant ses habitants n'ont à leur disposition ni bêtes de somme, ni mulets, ni ânes, ni bœufs à atteler à des voitures ou à des charrettes. On se demandera par conséquent, et non sans raison, comment s'opèrent les transports et surtout les transports de grosses poutres, de pierres pour bâtir les édifices et autres matériaux analogues. Eh bien, apprenez que tout se porte à dos d'esclaves.

On trouvera encore très extraordinaire que, manquant de fer et d'acier, ils fabriquent tout ce qu'ils entreprennent avec tant de fini et d'élégance. Sachez donc qu'ils se servent de pierres pour tout façonner et diviser. Aux premiers jours de ces étonnantes découvertes exécutées par le préfet maritime, ou pour lui donner son titre espagnol, par l'amiral Christophe Colomb, j'ai eu entre les mains une pierre venant de ce pays, et que l'amiral en personne m'avait donnée. C'était une pierre[1] de couleur vert émeraude, encastrée et liée dans un bois très résistant. J'ai frappé moi-même et de toutes mes forces des barres de fer : il y avait sur ces barres des marques bien visibles, mais la pierre était intacte et ne présentait aucune lésion. C'est avec ces pierres qu'ils fabriquent les instruments nécessaires à l'art du lapidaire, à celui du charpentier, de l'argentier et de l'orfèvre.

Quelques temps après Cortès qui craignait, ce qui certes pouvait arriver avec la fragilité et les vicissitudes des événements, un changement dans les dispositions des indigènes et qui redoutait que les habitants de Temistitan, même contre la volonté de Muteczuma, ne se révoltassent, soit qu'ils se fatiguassent de l'hospitalité prolongée qu'ils donnaient aux Espagnols, soit qu'ils saisissent n'importe quelle occasion pour prendre les armes, se

1. Sans doute de l'obsidienne.

voyant d'un autre côté comme bloqué par des eaux et des ponts faciles à couper, construisit dans le lac salé quatre petites galères à deux rangs de rames, de celles qu'on nomme brigantins. Il espérait en cas de nécessité pouvoir, à l'aide de ces brigantins, conduire à terre une vingtaine de ses compagnons et les chevaux. Une fois que les brigantins furent achevés, se jugeant dès lors en sûreté grâce à eux, il résolut d'étudier les curiosités de cette capitale, qui ne sont certes pas à dédaigner.

Sa première visite fut pour les temples. Muteczuma l'accompagnait. De même qu'il y a chez nous, dans chaque quartier, ce qu'on appelle une paroisse, de même que nos églises sont consacrées à des saints particuliers, ainsi il y a chez eux des temples dédiés à des idoles spéciales au quartier. Que votre Béatitude écoute ces détails sur le temple [1] le plus considérable et les idoles qui tiennent le premier rang. Ce temple est de forme carrée. [2] De chaque côté s'ouvre une grande porte à laquelle aboutissent en ligne droite ces quatre magnifiques chaussées qui unissent la ville au continent, comme autant de ponts. La surface occupée par le temple équivaut à celle d'une ville de cinq cents habitants. Il est entouré par de hautes murailles de pierre, construites avec art. Sur ces murailles on distingue de nombreuses tours. Il se dresse comme une forte citadelle. [3] Quatre

1. Voir la description de Bernal Diaz (II, 174) : « Nous parvinmes aux vastes préaux et enceintes du grand temple. Ces préaux faisaient en avant du temple un pourpris, à ce qu'il me semble plus spacieux que la place de Salamanque, et enclos de deux murs de chaux et de pierre. Cet emplacement était tout dallé de larges carreaux de pierre blanche et très lisse. Là où il n'était point pavé, le sol était recouvert d'un enduit de chaux bien poli... Lorsque nous fûmes montés au sommet du grand temple, nous vîmes, dans une petite place qui s'ouvrait en haut, un espace comme une allée, où étaient disposées de larges pierres où l'on plaçait, pour les sacrifier, les misérables Indiens, etc. »

2. Ce grand temple, commencé par Montezuma Ilhuacomina I, ne fut terminé que sous le règne de son fils Ahuitzal, qui le fit inaugurer en 1486 par d'abominables sacrifices, auxquels il prit une part directe. Couvert du costume qu'on attribuait aux Dieux il ne s'arrêta que lorsque son bras fut las de frapper. Voir Tezozomoc, *Histoire du Mexique*.

3. Sur les monuments de Mexico on peut consulter Antonio Penafiel, *Monumentos del arte mexicano antiguo*. — D. Charnay, *Les anciennes villes du nouveau*

de ces tours sont plus grandes et beaucoup plus spacieuses que les autres, car on y trouve des cours et des chambres pour le logement des prêtres. On monte aux premières salles par des escaliers de marbre de cinquante marches. C'est là qu'habitent les prêtres qui remplissent l'office de sacrificateurs. C'est là encore que sont enfermés, à l'âge de sept ans, les fils des principaux de la cité. Ils n'en sortent jamais et ne s'en éloignent pas d'un pas avant d'être devenus nubiles et aptes au mariage pour lequel on les élève. Pendant tout ce temps ils ne coupent pas leurs cheveux, vivent avec simplicité, s'abstiennent à certains jours de l'année des aliments qui donnent du sang, et par des jeûnes fréquents affaiblissent leur corps, pour qu'il ne prenne pas le dessus et n'enchaîne la raison par des liens qu'elle doit briser. Ils sont vêtus de noir. D'après Cortès une de ces tours est plus haute [1] que le clocher de Séville qui est si élevé. « Nulle part, ajoute-t-il, je n'ai vu de monuments plus considérables, plus beaux et exécutés avec un art aussi parfait. » Le général en a-t-il vu hors de l'Espagne, c'est ce qu'on viendra me demander, si on veut pousser plus loin la curiosité.

Quant aux idoles, ce qu'en rapportent ceux qui arrivent de ce pays est effroyable [2] à raconter. Je laisse de côté la statue de

monde. — *Anales del museo nacional de Mexico* (Orozco y Berra, *Dedicace du grand temple de Mexico*). — Sanchez, *De la destruction des monuments indigènes.*

1. Lorsqu'on eut placé au sommet de ce temple le cuanchicalli, ou autel sculpté qui devait couronner l'édifice, le monument eut 160 toises d'élévation. Cf. Tezozomoc, *Histoire du Mexique*. Le clocher dont parle Martyr est la fameuse Giraldo.

2. B. Diaz, II, 177 : « Sur ces autels se dressaient deux masses, comme des géants, monstrueuses de taille et de grosseur. Le premier à main droite était, à ce qu'ils disaient, Huichilobos, leur dieu de la guerre. Il avait la trogne et le visage fort larges, les yeux difformes et épouvantables, et tant de pierres précieuses, d'or, de perles et de semences de perles appliqués à l'aide d'une colle que son corps et sa tête en étaient constellés. De grandes couleuvres d'or et de pierreries ceignaient son flanc. D'une main il avait un arc et de l'autre des flèches. Une petite idole se tenait de son côté, on disait que c'était son page... D'autre part, à main gauche, se dressait une autre puissante masse, de la hauteur du Huichilobos. Elle avait la face comme d'un ours et les yeux qui reluisaient, étant faits de certains miroirs qu'ils nomment Tezcat... Le Tezcatepuca était Dieu des enfers et avait charge des Mexicains. Son corps

marbre de Vuichilabuchichi, le plus grand de leurs dieux, toujours en compagnie de trois statues humaines, qui ne le cèdent en rien au colosse de Rhodes : mais lorsque, dans une intention pieuse, quelqu'un veut dédier une statue à une autre divinité, il s'efforce d'amasser une quantité de tous les grains qui se mangent, suffisante pour fabriquer une statue de la grandeur qu'il a rêvée : ces grains sont écrasés et réduits en farine. Oh le crime épouvantable ! Oh l'horrible barbarie ! Alors, à côté de cette farine et avant qu'on ne la pétrisse, on égorge des enfants, des jeunes filles et des esclaves en assez grande quantité pour que le sang versé remplace l'eau tiède qui est nécessaire pour former une pâte. Alors tant que cette pâte est humide et molle, mais pourtant assez résistante, le sculpteur et le directeur de cette œuvre odieuse, aidé par les sacrificateurs infernaux, s'en sert comme le potier de l'argile, comme le marchand de cire de la cire, et compose son œuvre, sans éprouver de dégoût.[1] J'ai raconté ailleurs, si j'ai bonne mémoire, qu'on n'immole pas les victimes en leur ouvrant la gorge, mais on leur enfonce un couteau à travers les côtes les plus rapprochées du cœur, et, alors que les infortunés vivent encore et peuvent se rendre compte de leur sort déplorable, on leur arrache le cœur qu'on offre aux dieux. Avec le sang recueilli près du cœur on enduit les lèvres des idoles : quant au cœur on le brûle, et c'est ainsi qu'ils pensent apaiser la colère de la divinité. Les prêtres ont du moins persuadé le peuple de cette absurdité. On me demandera sans doute, et on aura raison de me demander ce qu'on fait des membres et de la chair des malheureuses victimes. Oh l'abominable haut-le-cœur ! la dégoûtante nausée ! De même que les Juifs de l'ancienne loi mangeaient jadis les agneaux qu'ils avaient immolés, ainsi les

était ceint de figures de petits diablotins ayant des serpents en guise de queues. » 800 victimes humaines furent immolées par Montezuma lors de l'inauguration du temple du Coatlan Tezozomoc dit que l'autel pyramidal semblait couvert d'un tapis cramoisi.

1. Il y avait aussi des statues taillées dans les matières les plus dures. D'autres en bois léger et destinées à être brûlées se nommaient *quixococualtia*. Les Franciscains à eux seuls détruisirent, au début de la conquête, plus de 20 200 de ces idoles. Cf. Tezozomoc, *Histoire du Mexique*, t. I, p. 189.

indigènes dévorent ces chairs humaines. Ils laissent seulement de côté les mains, les pieds et les entrailles. Remarquons que, suivant les besoins, ils fabriquent diverses effigies de dieux, aujourd'hui quand il faut demander la victoire, demain pour la santé, ou pour tout autre motif: mais revenons à la promenade de Cortès dans ce grand temple.

On trouvait dans les cours dont nous avons parlé plus haut de nombreuses statues des grands dieux, et aussi des sanctuaires obscurs, où l'on ne pénétrait que par d'étroites ouvertures, et dont l'accès n'était permis qu'aux prêtres. Les grandes cours consacrées aux grands dieux étaient réservées à la sépulture des princes. Les cours moins importantes et plus retirées servaient à ensevelir les nobles. Chaque année, et selon les ressources de chaque famille, on célébrait des sacrifices humains. C'est ainsi que chez nous les pauvres offrent à la divinité une petite chandelle, et les riches une grosse torche ; plusieurs se contentent de brûler de l'encens, d'autres songent à fonder des églises. Nous pensons que l'encens et la cire suffisent pour nous rendre favorables le Christ et les saints, pourvu toutefois que nos intentions soient pures. Il arriva que dans cette promenade de Cortès et de Muteczuma à travers les cours ouvertes du grand temple quelques-uns des familiers du général pénétrèrent, malgré la résistance des gardiens, dans les sanctuaires étroits et obscurs. Ils s'aperçurent [1] à la clarté des torches que les murs étaient teints en rouge. Ils veulent se rendre compte du fait, et, avec la pointe de leurs poignards, frottent le mur. Horreur ! non seulement les murs étaient arrosés par le sang des victimes humaines, mais, par terre il y avait des flaques de sang de deux doigts de hauteur. Quelle nausée pour l'estomac ! Des ciselures de leurs poignards s'exhalait une odeur intolérable. Elle provenait du sang corrompu recouvert par le sang récemment versé.

Au milieu de tant d'horreurs voici du moins qui nous réjouira. Cortès ordonna de renverser toutes les idoles qui étaient dans

1. B. Diaz (II, 118) : « Les murailles de ces oratoires étaient si baignées et si noires de croûtes de sang, et pareillement le sol, que le tout puait horriblement... Tout était plein de sang, les murs aussi bien que l'autel, et la puanteur était si forte que nous avions hâte de sortir de là. »

la cour, puis de les briser, et d'en jeter les morceaux, après les avoir réduits en miettes, tout le long des marches du temple. Il n'épargna qu'un colosse de marbre, qui était trop grand, et ne pouvait être aisément mis en morceaux. Muteczuma assistait à cette scène qui le troubla profondément.

Tous les courtisans qui l'entouraient en furent épouvantés et se répandirent en plaintes : « Malheureux et misérables que nous sommes, dirent-ils. Les Dieux sont irrités contre nous. Ils nous priveront des biens de la terre qui servent à notre alimentation. Nous mourrons de faim. Toutes les maladies fondront sur nous, comme il arrive à ceux contre lesquels les Dieux sont mal disposés. Si nos ennemis nous attaquent, nous ne serons plus à l'abri : nous aurons encore à redouter les révoltes du peuple, qui, s'il apprend ce sacrilège, se soulèvera et sera furieux. »[1] — « Est-il possible, répond Cortès, de rêver quelque chose de plus monstrueux et de plus absurde ? Vous pensez donc que ce sont des Dieux ces êtres que vous façonnez par les mains de vos serviteurs ! L'œuvre de vos serviteurs est donc supérieure à votre dignité d'hommes ! O Muteczuma, ce que votre ouvrier, ce que peut-être quelque vil esclave a fabriqué de ses mains est donc plus honorable que votre majesté ! Quel est donc votre aveuglement, ou plutôt votre folle crédulité ? C'est donc à cause de ces idoles insensibles que chaque année vous immolez tant de victimes humaines ! Vous croyez donc qu'ils pensent, ces êtres qui ne voient ni n'entendent ! C'est celui, celui qui seul a créé le ciel et la terre, c'est ce Dieu qu'il faut adorer. Ce Dieu dont procède tout ce qu'il y a de bon a horreur de vos sacrifices. D'ailleurs il a été expressément ordonné par notre roi, qui, d'après vous-même tire son origine de celui qui conduisit vos ancêtres en ce pays, de frapper avec le glaive quiconque aura fait périr un homme ou une femme. »

Dès que Cortès eut fait connaître sa volonté par ses interprètes, Muteczuma, pâle d'effroi, le visage et le cœur tremblants, lui

1. Sur les antiques croyances des Mexicains on peut consulter : Brinton, *The Myths of the new Wordl* (1876). — *Id.*, *American Hero-Myths* (1882). — Réville, *Histoire des religions* (1885).

répondit : « N'oubliez pas, ô Cortès, que si nous avons jusqu'à ce jour pratiqué et célébré ces cérémonies, c'est qu'elles nous ont été enseignées par nos ancêtres. Que si maintenant vous nous apprenez que nous sommes dans une profonde erreur et que nous déplaisons à votre souverain, nous sommes heureux de le savoir, mais nous voudrions aussi que le peuple en fût convaincu. Ces rites, nos ancêtres, abandonnés à eux-mêmes, les ont peut-être trouvés observés par les indigènes qui vivaient en ce temps-là. Pour ce qui nous regarde, nous nous sommes conformés aux usages de nos grands-pères et de leurs femmes ; et il ne faut pas vous étonner si nous avons commis ces graves erreurs, en admettant que ce soient des erreurs. Donnez des ordres : de tout cœur nous chercherons à les exécuter. » Lorsqu'il eût entendu ces paroles, Cortès répéta qu'il n'y avait qu'un Dieu, en trois personnes, un dans son essence, qui créa le ciel et la terre, le soleil et la lune, ainsi que toutes les étoiles semées autour de la terre pour l'orner : aussi tuer des hommes est-il à ses yeux un acte odieux, puisqu'il a formé avec la même matière et les esclaves, et tous ceux qui ont figure humaine comme moi, comme vous, comme ceux qui m'écoutent. Ce Dieu est né du sein d'une vierge, au milieu de nous, il a souffert pour le salut du genre humain. Quelque jour des sages que nous attendons vous le démontreront plus amplement à vous et aux vôtres. La marque de ce Dieu et le signe de la victoire est l'image de la croix. Il faut que le roi porte cette croix, ainsi que l'image de la vierge mère, ayant un enfant sur sa poitrine. En parlant ainsi, Cortès, qui de jurisconsulte s'improvisait théologien, présentait à l'adoration des assistants une croix et une image de la vierge. C'est ainsi que furent détruits ces odieux vestiges de l'idolâtrie et que Muteczuma ordonna que ses serviteurs balayassent en sa présence les cours du temple et en frottassent les murs, de telle façon que nulle part ne restât trace de ces taches de sang. Mais en voilà assez sur l'abominable religion des gens de Temistitan : passons aux maisons et aux palais des seigneurs et des riches.

Cortès affirme qu'il n'a jamais vu en Espagne palais royal ou demeure princière qui ne soit moins belle que soixante et dix des palais de cette ville. Ces édifices sont bâtis en pierres et en

marbre et décorés avec toutes les ressources de l'architecture : ce ne sont que pavés variés, portes de jaspe ou de marbre blanc et transparent qui entourent des cours, ou bien de vastes portiques exposés au soleil. Il faut croire, ajoute-t-il, toutes les merveilles qu'on raconte sur ces pays. De nombreux royaumes dépendent, [1] en effet, de Muteczuma et dans les diverses provinces de ces royaumes vivent un grand nombre de seigneurs qui ressemblent aux ducs, aux comtes, aux marquis et aux autres nobles soumis à l'autorité de l'Empereur.

Or, à certains moments de l'année, tous ces nobles, d'après un vieil usage, [2] se rendent à la cour de Muteczuma, et ils le voudraient qu'ils ne pourraient faire autrement. Chacun d'eux est bien résolu à l'emporter sur ses collègues par la splendeur de sa résidence. Je comparerais volontiers leur séjour auprès de Muteczuma à celui que font les cardinaux à Rome auprès du Pape : mais ce n'est pas tout à fait la même chose. Lorsque les cardinaux font bâtir, ils ne songent qu'à eux et nullement à leur successeur, tandis que ces vassaux de Muteczuma se préoccupent longtemps à l'avance de leur postérité. Ils envoient leurs propres fils, surtout leurs aînés, auprès de Muteczuma, pour y être élevés. Le nombre de ces enfants est si considérable que chaque jour on peut voir plus de cinq cents d'entre eux se promenant dans les cours et sur les terrasses du palais, et, pendant ce temps, et jusqu'à l'heure du repos leurs domestiques et leurs clients sont si nombreux qu'ils remplissent trois grandes cours intérieures, et les places en avant des portes du palais. Tous sont nourris aux frais de Muteczuma. Pendant tout le jour il y a table ouverte et tout le monde a le droit de demander à boire aux gardes des celliers. Personne ne voit le roi, avant qu'il ne sorte de ses appartements intérieurs pour dîner ou pour souper, et ne pénètre alors dans une grande cour, si vaste que, d'après Cortès, il n'en existe nulle part d'aussi étendue. Quand il s'est assis, trois cents

1. Garcia Cubas, *Atlas pintorescoe historico de los Estados unidos Mexicanos*, 1885. — C. Duro, *Cartografia espanola, indice general*, 1881. — Orosco y Berra, *Materiales para una cartografia mexicana*, 1871.

2. Voir Brinton, *Rôle des tributs dus à Montezuma* (transactions of the American philosophical Society, 1893).

jeunes gens revêtus des ornements du palais s'avancent avec des plats variés montés sur des réchauds, pour que les mets ne refroidissent pas en hiver. Ces jeunes gens ne s'approchent pas de la table, car elle est protégée par une barrière. Une seule personne est à l'intérieur, qui prend les plats des mains des jeunes gens, et les présente au souverain. Muteczuma, de sa main propre, distribue des parts de ces plats à six vieillards très respectés, qui se tiennent à sa droite. C'est un vieil usage. Tant qu'il mange, tout le monde a les pieds nus. Les pavés sont couverts de nattes. Si par hasard Muteczuma adresse la parole à l'un des assistants, la personne interpellée s'avance le corps incliné, le visage fixé à terre, et ne relève pas la tête avant de s'être retirée en rampant. Il lui est interdit de se retourner. Défense de regarder le roi en face.[1] Les familiers et les domestiques, aussi bien que les plus grands seigneurs, n'écoutent ses paroles que les yeux baissés et le visage tourné à gauche ou à droite : aussi a-t-on fait à Cortès un reproche de ce qu'il ait permis aux Espagnols appelés par ce souverain de le regarder en face. « Ce n'est pas notre habitude, répondit-il, et notre roi, qui se sait mortel, et qui pourtant est bien puissant, ne s'estime pas au point d'exiger tant de respect et d'adoration ». Cette réponse fut approuvée.

En présence de Muteczuma, et quelle que soit la position qu'il prenne, toute cette multitude garde un silence si profond qu'on croirait que personne n'ose respirer. A chaque repas, dîner ou souper, le souverain se lave à deux reprises et s'essuie avec des linges très blancs. Il ne se sert jamais deux fois du même linge. Tout ce qu'il emploie doit n'avoir pas servi. Il en est de même pour ses vêtements.

Quand il sort de son lit, il prend l'habillement qu'il portera jusqu'à son dîner. Il en revêt un second quand il rentre dans ses appartements intérieurs, puis un troisième quand il ressort pour souper, et un quatrième après le souper. Il garde ce dernier

1. Cortès : « quand les seigneurs qu'il envoyait chercher se présentaient devant lui, ils baissaient le corps et les yeux, ils levaient la tête et lui parlaient sans le regarder en face, par égard et par respect ; je dis par respect, parce que quelques seigneurs reprenaient les Espagnols de ce qu'ils me parlaient sans honnêteté, sans s'incliner, et me regardant en face. »

jusqu'à la fin du jour. Tous ces détails sur ce triple changement de costume m'ont été fournis de vive voix par des Espagnols revenus de ce pays. Ils s'accordent tous sur ce fait et disent que ces vêtements, après avoir servi une fois, sont entassés dans le trésor du souverain, et ne doivent plus jamais lui servir. Je dirai plus loin en quelle étoffe, très légère, sont fabriqués ces vêtements : en tout cas on n'aura plus à s'étonner si j'ai, plus haut, parlé si souvent de vêtements donnés en cadeau. Que si, en effet, on compte les années et les jours de ces années, pendant lesquels Muteczuma a joui des douceurs de la paix, et si on y ajoute le nombre de fois qu'il change de vêtements par jour, on cessera de s'étonner. Les lecteurs demanderont sans doute, et non sans raison, pourquoi Muteczuma amasse une telle quantité de vêtements : qu'ils sachent donc que ce souverain a l'habitude de donner à ses serviteurs ou à ceux de ses soldats les plus vaillants qui vont à la guerre ou en reviennent une partie de ses vêtements en guise de récompense ou pour augmenter leur solde. C'est ainsi que César Auguste, le maître du monde, autrement puissant que Muteczuma, ne donnait comme récompense à ceux qui s'étaient distingués par quelque haut fait qu'une misérable portion de pain et il le fit jusqu'à ce que Virgile lui eût fait comprendre que cette minime distribution de pain démontrait qu'il était fils d'un boulanger. On a sans doute écrit que cette plaisanterie ne déplut pas à César : il faut pourtant croire qu'il eut honte d'être ainsi deviné, car il promit à Virgile que dorénavant ses cadeaux seraient dignes d'un grand roi et non du fils d'un boulanger.

Muteczuma boit et mange dans des vases de terre, bien qu'il possède en grande quantité des ustensiles ciselés en or, argent et en pierres précieuses, mais tous les vases de terre qui lui ont une fois servi, bassins, assiettes, plats longs, cruches, et autres du même genre, ne lui sont plus jamais présentés.

Disons maintenant quelques mots des palais et des maisons de campagne. Chaque seigneur, en effet, sans parler de ses résidences à la ville, possède dans la campagne de belles maisons de plaisance, dont dépendent des jardins, des vergers, et des parcs où poussent toutes les sortes d'herbes, de roses et de fleurs

embaumées. On déploie beaucoup d'art pour le nettoyage de ces parcs et leur clôture par des haies de roseaux, de telle façon qu'on ne puisse s'introduire dans ces plantations pour les détruire ou les piller. Dans tous ces jardins il y a des étangs où l'on trouve en abondance des bandes variées de poissons, et sur la surface desquels s'ébat une multitude d'oiseaux aquatiques. Si chaque seigneur dispose de semblables maisons, n'est-il pas juste que Muteczuma, leur chef suprême, ne leur cède en rien ? Or, il y a trois grands palais qui lui servent de retraite et où il supporte les chaleurs de l'été. Dans le premier il a réuni en grand nombre des hommes monstrueux, nains, boiteux, albinos, hommes à un seule jambe ou à deux têtes. Des serviteurs leur sont affectés. [1] Le second palais est réservé aux oiseaux de proie : c'est là que sont gardés vautours et aigles ainsi que les autres variétés d'éperviers et d'oiseaux qui se nourrissent de chair. A chaque oiseau est assignée une cage ouverte au-dessus d'une cour, avec deux barreaux, l'un au dehors pour prendre le soleil, l'autre au dedans pour se reposer. Chaque cage est séparée de sa voisine par une haie résistante. La cour tout entière est couverte, mais à une grande hauteur, d'une sorte de filet en bois de telle sorte que les oiseaux peuvent jouir du grand air et voler sans avoir rien à craindre, chacun dans l'espace qui lui est attribué. Les oiseaux ont à leur service non pas seulement des serviteurs qui leur donnent à manger, mais aussi un grand nombre de chirurgiens payés, qui savent reconnaître et guérir les diverses maladies auxquelles sont sujets les oiseaux. Quant aux oiseaux aquatiques, tous ceux qui résident sur les bords de la mer sont enfermés près d'étangs d'eau salée : ceux, au contraire, qui fréquentent les eaux douces ont à leur disposition des étangs d'eau douce, et, à certaines époques de l'année, on vide les eaux, on nettoie avec soin les piscines, et on y introduit des eaux fraîches. A chaque espèce d'oiseaux sont distribués par des serviteurs spéciaux les poissons, les plantes et les grains de maïs qui leur conviennent. Ce sont les économes et les inten-

1. Voir sur cette ménagerie un article du *Magasin Pittoresque*, t. XVII, p. 335 et 402.

dants de Muteczuma qui leur fournissent ces aliments. Autour de ces étangs sont disposés d'amples portiques soutenus par des pilastres de marbre, d'albâtre et de jaspe. Il existe cncore des terrasses du haut desquelles Muteczuma peut assister aux jeux et aux combats des oiseaux, surtout au moment où ils prennent leur repas. Le troisième palais est une ménagerie de lions, de tigres, de loups, de renards, et autres fauves : on y trouve encore des enclos et des chambres pour les paons, dont j'ai déjà parlé, et qui servent de nourriture à ces animaux féroces.

Il y a dans chacun de ces palais des demeures toutes préparées. Si donc le roi prend fantaisie d'y passer la nuit avec ses serviteurs, il le peut aisément. Tel est le récit qu'on nous a fait et que nous rapportons. Aussi bien nous ajoutons foi à ce qu'on écrit et à ce qu'on raconte, d'abord parce que nous supposons que personne n'aurait l'audace d'altérer la vérité, et aussi parce que nous avons appris à croire que tout ce qui est possible et non miraculeux peut arriver. D'ailleurs on a passé sous silence bien des détails pour ne point lasser par de trop longues narrations l'attention de l'Empereur et de la Cour.

Pendant que les Espagnols, se livraient à ces recherches, des ambassadeurs, accompagnés par quelques-uns des nôtres, avaient été envoyés dans les diverses provinces qui composent l'empire de Muteczuma. Ils étaient chargés, au nom de leur souverain, d'annoncer aux seigneurs de ces provinces qu'ils devaient obéir au puissant roi d'Espagne, et aux chefs qui le représentaient. Du côté de l'orient et jusqu'aux limites du Yucatan [1] (on croit, en effet, que le Yucatan, la première terre qu'on rencontre en venant de Cuba, est une île, mais le fait n'en est pas encore prouvé), on dit que s'étend un territoire large trois fois comme l'Espagne. Depuis la ville de Potenchiana, autrement nommée Victoria, jusqu'à Temistitan on compte, en effet, plus de cent lieues d'intervalle, et autant entre la ville de Potenchiana et le Yucatan jusqu'au golfe nommé golfe de

1. Sur les découvertes du Yucatan on peut consulter *Trois lettres sur la découverte de Yucatan et les merveilles de ce pays, écrites par les compagnons de l'expédition sous Juan de Grijalva*, 1510. — C. Duro, *Primeras noticias de Yucatan*. — Cogolludo, *La historia de Yucatan*, 1687.

Figueras, que l'on a signalé depuis longtemps. Du côté de l'occident, on trouva une grande ville nommée Cumatava. Elle est située à environ deux cents lieues de Temistitan. Le cacique de cette ville, dont j'ignore le nom, et tous les peuples intermédiaires, ainsi que les régions orientales jusqu'au pays de Potenchiana, étaient vassaux de Muteczuma, à l'exception de quelques républiques dont j'ai suffisamment parlé. Les uns et les autres sont maintenant nos sujets.

Cortès avait souvent engagé Muteczuma à rentrer dans son ancienne résidence. Ce dernier refusa. « Il importe, disait-il, de ne pas nous séparer. Mes grands vassaux, je vous l'ai répété, préfèrent leurs intérêts particuliers à notre amitié. Ils me demanderont avec instance de soulever le peuple et de vous faire la guerre. Aussi, en restant ensemble, serons-nous plus à couvert contre leur insolente ambition. » Muteczuma pourtant prenait plaisir à retourner [1] parfois dans son ancien palais, mais le soir il se faisait toujours porter en litière auprès de Cortès.

Quand il allait ou revenait, personne ne le regardait en face. Tel était le respect qu'il inspirait que personne ne s'estimait digne d'un de ses regards. C'est une vieille superstition répandue parmi les indigènes.

Mais quoi ? mais quoi ? et, pour la troisième fois, mais quoi ? La fortune comme une caressante nourrice, nous avait souri : sa roue a tourné et les caresses se sont changées en soufflets de marâtre. Cortès était donc entré dans la cité des lacs le huitième jour de septembre de l'année 1519, il y avait très tranquillement passé l'hiver et la majeure partie du printemps de l'année suivante jusqu'au mois de mai. A ce moment Diego Velasquez, gouverneur de Cuba ou Fernandina, équipait une flotte dirigée contre Cortès, attendu que, sans le consulter et malgré lui, comme je l'ai raconté plus haut, Cortès avait pris la résolution de débarquer et de fonder des colonies dans cette région. Je parlerai tout à l'heure de cette flotte : je m'attache pour le moment au seul Cortès. Pendant qu'il passait ainsi le temps auprès

1. Bernal Diaz (II, p. 218-220) raconte une de ces promenades de Muteczuma à l'une de ses anciennes résidences.

de Muteczuma, attendant de jour en jour, et non sans impatience, le retour des ambassadeurs qu'il avait envoyés avec des présents près de l'Empereur, Monteggio et Portocarrero, voici que les indigènes du littoral lui firent savoir qu'on avait aperçu des vaisseaux dans la haute mer. Cortès s'imagina d'abord que c'était le navire de ses envoyés et fut tout joyeux, mais sa joie se changea soudain en tristesse. Je laisserai ici de côté beaucoup de détails. Les Grecs et les Juifs, qui n'ont jamais déployé leur activité que sur un théâtre étroit, les auraient intercalés dans leurs histoires, si leurs concitoyens en avaient été les héros ; mais nous, dans ce vaste ensemble d'événements, nous en omettons un grand nombre. En résumé, c'était la flotte de Diego Velasquez qu'on signalait ainsi. Elle se composait de dix huit vaisseaux, tant caravelles armées d'un éperon que brigantins à deux rangs de rames. Elle était montée par huit cents fantassins, quatre-vingts cavaliers et avait soixante-dix canons. On en parlera [1] plus loin. Velasquez donna pour commandant à cette flotte un jeune homme nommé Pamphile Narvaez. Cortès lui adressa aussitôt des envoyés pour le prier d'agir en ami et de ne pas troubler de si heureux débuts. Pamphile répondit que l'Empereur lui avait donné comme instructions de se considérer comme le général en chef de toute la région. Il enjoignait donc à Cortès d'abandonner son commandement et de venir à lui en suppliant et sans armes, pour rendre compte de sa conduite et accepter la décision qu'il prendrait à son égard, soit lui, soit Diego Velasquez qui l'envoyait. Cortès répondit qu'il s'inclinerait devant les lettres patentes de l'Empereur, mais il demandait qu'on les communiquât au magistrat qu'il avait désigné pour administrer la colonie de la Vera-Cruz. Que s'il a prétendu à faux que ces lettres étaient en sa possession, Narvaez n'a qu'à sortir de la province où il a résolu de débarquer et surtout qu'il se garde bien dans sa course de ravager le territoire qu'il occupera, car il est de l'intérêt du roi, il le comprendra bien lui-même, de ne pas troubler par son débarquement une entre-

1. Toute cette partie de l'histoire de la conquête a été racontée avec force détails par Cortès. Cf. Prescott, *Histoire du Mexique*.

prise si bien commencée. Les Barbares redresseront la tête et feront défection, eux qui sont déjà vaincus et obéissent à l'Empereur dont ils révèrent le nom, pour peu qu'ils comprennent que les Espagnols sont en désaccord et obéissent à des mobiles différents.

CHAPITRE CINQUIÈME

Les représentants des deux [1] partis discutèrent longtemps, mais ne décidèrent rien. Narvaez se refusait à toute concession. Pendant ce temps Muteczuma reçut de quelques-uns de ses sujets des tablettes d'écorce sur lesquelles étaient figurés les vaisseaux espagnols, chacun avec ses canons et ses chevaux, sans parler de quatre-vingts mousquetaires et de cent vingt archers qui avaient débarqué. Aussi Cortès à cette nouvelle, ne sachant encore quelle décision prendre, était-il fort inquiet. S'il ne tenait pas compte du débarquement, il s'exposait à voir grandir l'autorité d'un ennemi déclaré, non seulement dans l'esprit des Espagnols mais aussi dans celui des Barbares. D'un autre côté, il était dur de renoncer à une telle entreprise, car il se doutait bien, ce qui arriva en effet, de la prochaine révolte des Barbares. Il jugea plus sage de se rendre en personne auprès de Narvaez, espérant qu'on aurait égard à l'autorité dont il était investi, lorsqu'il rendait la justice à Cuba, et était le supérieur de Narvaez et des nouveaux venus. Il laissa une garnison dans le palais où résidait Muteczuma et lui adresssa le discours suivant : « Muteczuma, mon roi, voici l'occasion d'assurer votre bonheur à venir. Si notre roi est assuré de votre fidélité dans ces circonstances, tous les événements futurs seront pour vous heureux et agréables. Je pars pour m'informer moi-même; donnez vos soins à ce que, pendant mon absence, aucun fait nouveau ne se produise. Je recommande à votre bonne foi les Espagnols que

1. Les partisans de Fernand Cortès d'un côté et ceux de Narvaez de l'autre.

je laisse à votre service. » Muteczuma promit tout ce qu'on lui demandait, et assura qu'il traiterait les Espagnols comme ses parents. « Partez sous de bons auspices, ajouta-t-il, et annoncez-moi si ces hommes ont débarqué avec des intentions hostiles. Je donnerai des ordres pour qu'ils soient battus et chassés de mon territoire. » Cortès après avoir laissé une garnison [1] à Temistitan, et donné à Muteczuma et à son fils quelques cadeaux qui leur plurent, partit donc contre Narvaez. Ce dernier s'était fixé à Zempoal, dont il avait fait déclarer les habitants contre Cortès. Il était résolu à ne rien ménager dans sa marche. Cortès marcha droit contre lui. Négligeant toute autre formalité, il fait venir son alguazil [2] (c'est-à-dire l'exécuteur des ordres de justice, celui qu'en latin on appelle le miles), l'envoie en avant avec quatre-vingts fantassins, et lui ordonne, en vertu de ses pouvoirs judiciaires, de le saisir au corps. Il s'apprête à le suivre avec le reste de ses hommes, cent soixante-dix fantassins. Il n'amenait donc contre Narvaez que deux cent cinquante hommes, et encore ce dernier, averti par des espions, se tenait-il sur ses gardes. Narvaez s'était fortifié dans une des hautes tours du temple de Zempoal, et avait disposé ses huit canons sur les marches de l'escalier. Moins heureux que le Troyen Hector, il n'en est pas moins cerné avec ses huit cents soldats, assiégé et pris. Nous pensons que ses soldats n'ont pas osé résister à Cortès qui les avait épouvantés lorsqu'il rendait la justice à Cuba. Nous pensons plutôt que leurs chefs avaient été achetés par Cortès, au moment où, sous prétexte de négocier, ils laissaient leurs épées dans le fourreau. Aussi bien on dirige à ce propos [3] contre Cortès plusieurs insinuations, que l'on éclaircira plus tard.

Quoi qu'il en soit, comme Narvaez opposait quelque résistance, il eut un œil crevé, et c'est ainsi que, jouissant auparavant de ses deux yeux, il fut éborgné et amené prisonnier avec

1. La garnison était commandée par Pedro de Alvarado.

2. Appariteur, huissier.

3. Cortès avait sans doute eu recours aux négociations, et c'était son droit mais il avait surtout employé la force ouverte. On se demande comment Martyr, qui avait en main la lettre de Cortès à Charles-Quint, n'en a pas fait meilleur usage.

les officiers qui lui étaient restés fidèles. Ces officiers étaient en petit nombre. Narvaez avait été accompagné par le licencié Ayllon, jurisconsulte éminent, un des principaux fonctionnaires d'Hispaniola. Au nom du conseil de gouvernement d'Hispaniola, qui a une autorité souveraine dans toutes ces régions, Ayllon avait ordonné à Velasquez de ne pas envoyer sa flotte contre Cortès, pour ne pas être l'occasion d'un grand malheur. L'autorité royale seule, disait-il, et non pas les armes devaient décider le litige. Il était arrivé près de Narvaez avec les mêmes intentions, et s'était efforcé par tous les moyens possibles de détourner de leur entreprise les auteurs du projet.[1] Non seulement Narvaez Terentianus ne suivit pas le conseil, mais encore il jeta le conseiller dans les fers, et le fit partir pour Cuba auprès de Velasquez, le directeur de l'expédition. L'habileté du licencié fut si grande que non seulement il gagna à sa cause les matelots, mais encore les décida à conduire ses propres gardiens à Hispaniola. Tellles sont les surprises que réserve la fortune: mais ce sont là les petits côtés de l'histoire. Arrivons au récit de graves événements.

Tous ceux qui s'étaient embarqués avec Narvaez reconnurent Cortès pour leur nouveau chef. Ce dernier envoya aussitôt des navires à la Vera Cruz pour annoncer son succès à la garnison, et, avec le reste de la troupe, prit le chemin de Temistitan. Il avait envoyé à l'avance un messager pour annoncer à Muteczuma et aux autres Espagnols l'heureuse issue de l'entreprise. Le messager fut en route couvert de blessures et n'échappa qu'à grand peine en gémissant: « Tout est en révolution à Temistitan, dit-il, les Barbares ont fait défection, ils ont brûlé les quatre brigantins, dont nous avons parlé plus haut, et qui assuraient la retraite de nos hommes, notre garnison est assiégée et réduite aux dernières extrémités, on la serre de près par le fer et par le feu. Tous les approvisionnements sont interceptés. Tout serait perdu sans la résistance de Muteczuma, mais ses sujets commencent à ne plus lui obéir. » Cortès s'approche

1. Paracer del lic. Ayllon al adelantado Diego Velasquez (Isla Fernandina, 1520). – Relacion del lic. Ayllon (Santo-Domingo, 30 août 1520).

aussitôt de la rive du lac salé, et envoie sur un canot creusé dans un tronc d'arbre quelques hommes tenter une reconnaissance. Un autre canot s'avance à leur rencontre. Il était monté par un messager de Muteczuma et un des Espagnols de la garnison assiégée. On met Cortès au courant de la dangereuse situation, et on l'assure que tout s'est passé en dehors de Muteczuma ; mais il faut ne pas perdre de temps. Si Cortès ne tarde pas à arriver, Muteczuma espère que la révolte s'apaisera bientôt. Le général s'embarque aussitôt sur quelques canots, accourt au secours de la garnison et de l'empereur que terrifie cette sédition. C'était le huitième jour des calendes de juillet. Les ponts de bois qui, de distance en distance, étaient jetés sur les chaussées de pierres, étaient tous enlevés, les rues étaient coupées par des barricades. Cortès attribua tout d'abord ces précautions à la peur, mais il se trompait du tout au tout. Les indigènes étaient résolus à mourir plutôt que de supporter plus longtemps de tels hôtes. Ne retenaient-ils pas leur roi prisonnier sous prétexte de le protéger ? N'occupaient-ils pas leur ville ? Les ennemis héréditaires, les gens de Tlascala, de Guazuzingo, et bien d'autres, ne les gardent-ils pas auprès d'eux comme un outrage perpétuel, et ne les nourrissent-ils pas à leurs frais ? Ne consomment-ils pas tous les approvisionnements, si difficiles dans une ville entourée par les eaux et privée de toute ressource par la nature ? Se font-ils faute de les abreuver d'injures ? Ne les accablent-ils pas d'impôts ? S'ils apprennent l'existence de quelque objet précieux, ne veulent-ils pas l'acquérir, et ne s'efforcent-ils pas de l'extorquer par la violence ou par la ruse ? Enfin n'ont-ils pas brisé les statues des dieux, et bouleversé les rites sacrés et les cérémonies antiques ? C'est pour ces motifs que les grands de la cité, et avec eux les vassaux de l'extérieur, admis dans la familiarité du roi, et qui faisaient donner auprès de lui l'éducation à leurs enfants et à leurs proches dès l'âge le plus tendre, résolurent dans leur fureur de faire disparaître ces étrangers, comme les laboureurs arrachent les chardons de leurs champs. Malgré la volonté de Muteczuma, bien plus, malgré son opposition, ils [1]

1. Martyr, pas plus d'ailleurs que Cortès, ne fait allusion à la sanglante

s'étaient déterminés à assiéger le palais, à égorger la garnison ou à la réduire par la famine. Aussi les Espagnols étaient-ils réduits aux dernières extrémités, lorsque arriva Cortès, dont la présence rendit quelque espoir à leurs esprits chancelants, et au moment où tout semblait perdu.

Les Espagnols s'étaient fortifiés dans le palais comme dans une citadelle, mais une des hautes tours du temple, entourée d'un bosquet de pins, dominait le palais. Du haut de cette tour et du bosquet de pins les indigènes lançaient des pierres et des projectiles qui faisaient beaucoup de mal à nos hommes. Dès qu'ils apprirent que Cortès était arrivé avec des troupes de secours et qu'il avait rejoint les siens, ils redoublèrent de rage et d'acharnement dans le combat. On aurait dit une noire nuée de pierres et de javelots. Flèches et projectiles de tous genres étaient si nombreux, qu'ils cachaient la vue du ciel. Quant aux cris qu'ils poussaient jusqu'aux astres, ils troublaient l'atmosphère, tant était considérable le nombre des combattants et leur obstination ! Contre ceux qui combattaient en plaine, Cortès fit sortir de la citadelle un de ses officiers avec deux cents soldats. Ils opérèrent une trouée dans les rangs ennemis, mais furent bientôt entourés par une immense multitude et ne purent s'avancer plus loin. Le retour à la citadelle fut même difficile. Il fallut s'ouvrir un passage le fer à la main, et, dans cette retraite, l'officier fut gravement blessé et perdit quatre des siens. Cortès, d'un autre côté, se précipite sur ceux qui lui sont opposés, mais sans grand résultat, car les Barbares, aussitôt qu'ils avaient lancé pierres et javelots, cherchaient un refuge dans ces petites tours, nommées par les Espagnols azotéas, qui sont en grand nombre dans la ville. On combattit longtemps et avec fureur. Cortès fut enfin obligé de battre en retraite dans la citadelle, et il n'y réussit qu'avec peine ; beaucoup de ses alliés furent tués à coups de pierres ou de projectiles variés.

Dès qu'il fut rentré dans la citadelle, les Barbares en recommencèrent le siège. De tous les côtés à la fois ils cherchent à y

exécution des chefs mexicains, ordonnée par Alvarado, lors de la fameuse fête de Texcatl, qui eut lieu le 19 mai 1521.

pénétrer ou à la détruire. Ils tournent leurs efforts contre les portes qu'ils cherchent à brûler. Les défenseurs, avec leurs canons ou leurs mousquets, ou bien à coups de flèches, transpercent bon nombre des assiégeants, mais ceux qui survivent, tant leur haine est profonde, marchent, s'il le faut, sur les cadavres de leurs camarades et retournent au combat. Il parait qu'on se battit depuis l'aurore jusqu'au soir. La fatigue de nos hommes était intolérable, car ils étaient obligés de rester toute la journée sous les armes ; les assiégeants, au contraire, se fatiguaient moins, car tous les quarts d'heure à la place des hommes fatigués, tués ou blessés se présentaient des troupes fraîches, et elles arrivaient au combat avec autant d'empressement que les soldats qui se retiraient étaient épuisés par la lutte, tant la haine qu'ils éprouvaient à notre égard avait faussé leur jugement. Ils s'exhortaient entre eux et s'encourageaient à chasser de leurs foyers des hôtes si dangereux : mieux valait tous mourir que de ne pas secouer ce joug odieux en combattant, mieux valait perdre l'âme et sauver la liberté de la patrie. C'est ainsi que, pendant toute la journée, semblables à des loups autour d'une bergerie, les Barbares soutenaient la lutte. Sur le soir le combat cessait, mais pendant toute la nuit ils criaient tellement que tout le monde était devenu sourd dans le voisinage. Même dans l'intérieur de la citadelle, on ne pouvait s'entendre parler, tant le retentissement des cris était effrayant. Lorsque, en ce premier jour, les Barbares se furent retirés, Cortès fit établir le compte des blessés : on en trouva quatre-vingts.

Le lendemain, le huitième jour des calendes de juillet, les Barbares arrivent plus furieux que jamais. Une lutte acharnée s'engage. Cortès avait couvert son front par treize canons de campagne, des mousquetaires et des archers. Bien que chaque boulet jetât par terre dix à douze d'entre les assaillants, bien que leurs membres épars volassent en l'air, chose stupéfiante, ils ne reculaient pas. Comme les Allemands ou les Suisses, ils resserraient les rangs de l'attaque, partout où les boulets avaient opéré une trouée. Le surlendemain, poussé à bout par le manque de vivres, Cortès résolut de tenter la fortune en rase campagne. Les Espagnols sortent de la citadelle, comme des lions furieux

que presse la faim. Ils se ruent sur les ennemis, en tuent un grand nombre, et s'emparent de quelques-unes des maisons voisines de la citadelle. Ils reprirent aussi quelques-uns des ponts de bois jetés au-dessus des rues, mais sur le soir ils étaient tout aussi affamés, et, quand ils rentrèrent, Cortès et cinquante de ses compagnons étaient blessés. Comme de jour en jour augmentaient les besoins, et que le manque de pain se faisait toujours sentir, les Espagnols se virent réduits à chercher le moyen de faire plus de mal encore aux ennemis, pour les forcer à la paix. Cortès fit donc construire pendant la nuit trois machines de guerre: c'étaient des appareils en bois, en forme de petite maison carrée, ce qu'en art militaire on nomme des tortues. Vingt soldats pouvaient s'y tenir. On met ces machines sur des roues et on les fait sortir. Elles étaient remplies d'hommes armés de mousquets et d'archers. Des valets d'armée suivaient par derrière, avec des haches et des bèches, afin de détruire les maisons et de bouleverser les barricades, mais, du haut des petites tours qui dominaient chaque rue, on jeta sur les tortues une telle quantité de pierres et de traits, que les couvertures de ces machines furent brisées, et qu'il fallut rentrer à la débandade dans la citadelle.

Pendant ce temps l'infortuné Muteczuma, qui était toujours en notre pouvoir, demanda à être conduit en présence des combattants. Il promettait de s'efforcer de faire cesser le siège. Par un malheureux hasard il fut conduit à un étage découvert sur le point où les combattants étaient le plus nombreux. Une telle tempête de pierres accueillit les Espagnols que personne ne mit en avant son visage qu'il ne se retirât blessé. Ce fut là que périt Muteczuma, ce tout puissant souverain. C'était un homme bien doué par la nature, et d'une grande prudence. Sa fin fut lamentable, si on songe à sa grandeur et à sa situation heureuse. Une pierre jetée par ses sujets le frappa, le troisième jour de la bataille, et lui fit rendre l'âme. [1] Ainsi disparut ce maître de tant de royaumes, si redouté par les peuples. Les Espagnols donnèrent son corps à ses sujets pour qu'il reçût les honneurs de

1. D'après Ixlilxochitl Montezuma avait été frappé par les Espagnols d'un coup d'épée dans le bas-ventre.

la sépulture. On ne sait pas ce qu'ils en firent. [1] Pour le moment on ne leur laissait plus que le moyen de penser à une seule chose, sauver leur vie.

CHAPITRE SIXIÈME

Le lendemain, Cortès, après avoir convoqué à l'endroit où était arrivé le fatal accident de Muteczuma les chefs de la cité qui commandaient les Barbares, et les parents du souverain au nombre desquels se trouvait son frère, le maître d'Astapalappa, leur adressa un discours : « Je vous engage et vous exhorte à préférer la paix à la guerre. Si vous persistez dans vos résolutions, je détruirai jusque dans ses fondements cette illustre et noble cité votre capitale, où vous avez vu le jour. J'ai pitié des malheurs qui fondront sur vous, vous que je considérais comme mes amis ». On lui répondit que ses propositions n'étaient pas accueillies. « Nous ne voulons pas vous avoir pour ami, mais nous vous tenons pour ennemi déclaré. Vous nous offrez la paix : nous la repoussons ; tant que vous n'aurez pas rendu la liberté à notre pays, en l'évacuant avec vos troupes ». Cortès les avertit de nouveau des graves dommages et des catastrophes auxquels ils s'exposaient. « Nous aimons mieux, tous tant que nous sommes, mourir en braves, répondirent-ils, plutôt que de supporter un joug aussi odieux. Songez donc à vous retirer, et ne placez point votre espoir dans de vaines paroles. La mort sera pour nous très agréable, si nous réussissons à écarter la servitude de la tête de nos enfants et de nos descendants ». Cortès riposte en leur exposant tout ce qu'ont souffert les nations qui n'ont pas voulu de son amitié, et leur promet une amnistie complète pour le passé. « Ni amitié, ni amnistie, répondent-ils. Aussi bien nous sommes assurés de vous faire périr jusqu'au dernier, soit par la faim, soit en combattant. Voyez plutôt com-

1. Tezozomoc affirme que Monteczuma fut enterré à Chapultepec.

bien ce sera facile, puisque nous sommes une multitude de désespérés, qui désirons la mort et nous soucions peu de voir périr des milliers d'entre nous. Il nous suffira d'acheter par la mort de mille de nous la mort d'un seul des vôtres. C'est notre résolution unanime et définitive. Retournez donc d'où vous venez, et prenez cette détermination alors qu'il est encore temps pour vous et pour les vôtres. Nous vous prions et vous supplions de nous laisser vivre librement et conformément aux usages que nous tenons de nos ancêtres ». Cortès, ainsi que tous ses compagnons, était à la veille de mourir de faim, s'il ne réussissait pas à s'ouvrir un chemin à travers les rangs ennemis, car il était, par le manque de vivres, réduit à l'extrémité. La nécessité le força à faire preuve de grandeur d'âme. Il soupçonnait, en effet, s'il se décidait à partir comme on le lui demandait, qu'on le surprendrait au passage des ponts qu'on aurait coupés. Rien, en effet, n'était plus aisé que de jeter ou d'enlever ces ponts de bois. Ce qui augmentait sa défiance c'est qu'il n'ignorait pas que les grands de la cité étaient informés des trésors considérables qu'il avait amassés, et en convoitaient la possession. Rien de surprenant. De l'aveu des Espagnols, Cortès avait alors, en son pouvoir, ramassé sur toutes les provinces, une somme qui représentait, en or, en argent, ou en pierres précieuses, une valeur de sept cent cinquante mille ducats. Aussi résolut-il de se préparer à la lutte, et de tenter la nuit suivante la fortune des combats. Il ordonna de réparer ces tortues dont nous avons parlé, et fit une sortie au point du jour pour détruire ces petites tours du haut desquelles les assiégeants faisaient tant de mal à nos hommes en jetant des pierres et autres projectiles. Il voulait ensuite s'y établir, s'il le pouvait. Ces tortues étaient posées sur des roues intérieures qui les faisaient manœuvrer. Par derrière marchaient trois canons, dont les flancs étaient protégés par des soldats armés de boucliers et d'escopettes. Trois mille auxiliaires de Tascalteca et de Guazuzingo les suivaient. Du haut de la première tour qui fut attaquée, on lança sur les Espagnols une telle quantité de traits et de pierres, qu'on ne put se servir du canon. Un des nôtres fut tué, plusieurs blessés. Il fallut tristement battre en retraite dans la citadelle. Du haut de la tour d'un temple, qui

dominait la citadelle, nous éprouvions de grands dommages. On résolut de la prendre d'assaut. Plus de cent degrés de marbre conduisent au sommet de cette tour. Les Barbares qui la défendaient firent rouler les Espagnols sur les degrés. De là grand découragement chez les assiégés et, chez les assaillants très fiers de leur succès, redoublement d'audace et d'acharnement dans le siège. Dans cet extrême péril, et, voyant la mort prochaine s'il ne parvenait à prendre d'assaut cette tour, car ses soldats ne pouvaient, à cause de la position dominante de l'ennemi, mettre à découvert même un doigt, Cortès saisit un bouclier et sort de la citadelle. Les plus courageux le suivent, et se couvrent également de leurs boucliers. On attaque la tour. On était résolu à la prendre d'assaut ou à périr dans cet engagement suprême. Personne n'ignorait qu'il s'agissait de perdre ou de conserver la vie, mais la fortune sourit aux audacieux. Pendant que les ennemis s'efforcent de protéger les degrés, les Espagnols cherchent à les gravir. La lutte fut acharnée. Les nôtres l'emportent enfin et arrivent au but de leurs désirs. Ils s'emparent de la tour et forcent tout d'abord ses défenseurs à l'abandonner. Lorsqu'on avait précipité les idoles du haut des temples, les Espagnols avaient placé sur cette tour une statue de la Sainte Vierge. Les ennemis l'avaient fait disparaître. Cortès fit incendier cette tour et trois tours voisines: de telle sorte que les projectiles n'arrivassent plus jusqu'à la citadelle. La perte de ces positions diminua l'ardeur des Barbares. Dès la nuit suivante, les Espagnols firent une sortie dans une des rues voisines de la citadelle, mirent le feu à trois cents maisons, et, une autre nuit, ils détruisirent tous les édifices qui incommodaient la place. C'est ainsi que massacrant ou détruisant, mais non sans recevoir mainte blessure, on combattit jour et nuit dans les rues et sur les ponts. De part et d'autre la lutte fut acharnée.

Les maîtres de la ville firent semblant d'avoir peur, et envoyèrent des députés à Cortès pour traiter de la paix. Ils sont prêts à obéir, affirment-ils, si on accorde le pardon du passé. Cortès répond qu'il accepte. A ce moment était retenu à la citadelle un prêtre de grand crédit. Les Barbares demandent qu'on le délivre et qu'il serve de négociateur. Le prêtre est aussitôt rendu à la

liberté et le crédule Cortès croit que tout est fini. Il s'asseyait pour prendre un repas, lorsque tout à coup arrivent de nombreux messagers annonçant que les ponts sont occupés par des soldats en armes. Cortès avait fait combler certains espaces, autrefois occupés par des ponts en bois, de telle sorte que, si on enlevait les ponts, les chevaux pussent librement manœuvrer sur ce terrain solide. Or, on lui apprend que sur les côtés de ces espaces on a enlevé la terre et les autres matériaux, que les ponts sont de nouveau impraticables, et les ouvertures béantes, c'est-à-dire que non seulement les chevaux mais même les fantassins n'ont plus le passage libre. Cortès quitte aussitôt la table, et lance ses cavaliers sur l'ennemi, qu'il frappe et massacre à une grande distance de la citadelle. Mal lui en prit de s'être ainsi écarté. Quand il revenait de la bataille, il trouva devant lui des rangs pressés d'assaillants, sur l'eau des barques, à droite, à gauche, en face des ennemis. Par derrière ceux qui venaient d'être battus et qui revenaient avec fureur au combat. Tous les ponts occupés. Quant aux petites tours elles étaient remplies de Barbares occupés à lancer des projectiles. Aussi beaucoup d'entre les Espagnols furent-ils frappés de flèches ou de pierres. Cortès lui-même reçut une grave blessure à la tête. Bien peu d'entre ses compagnons se retirèrent sains et saufs, et encore étaient-ils si fatigués qu'ils ne pouvaient plus lever les bras. Une fois rentrés dans la citadelle, ils ne trouvèrent pas de vivres suffisants à leur rendre des forces, à peine quelques bouchées de pain de maïs d'un goût détestable, et de l'eau pour boisson. Quant au vin ou à la viande, il n'y fallait pas songer. Aussi les Espagnols découragés demandèrent-ils à Cortès de les ramener dès le lendemain au combat, puisqu'ils n'avaient plus qu'à choisir entre la mort en face de l'ennemi ou les tortures de la faim.

Cortès écouta les supplications de ses hommes. Comprenant que tout était perdu, il se résolut à partir. Il fit préparer quelques poutres pour remplacer les ponts de pierre qui feraient défaut. Résolu à opérer sa sortie pendant la nuit, il partage le trésor de sept cent mille ducats. Il donne à l'intendant et au trésorier royal ainsi qu'aux autres fonctionnaires le quint qui revenait au souverain, avec mission de veiller sur ce dépôt. Il fait porter par

les chevaux le reste de la somme. Il mène avec lui comme otages un fils et deux filles de Muteczuma, ainsi que plusieurs chefs pris les armes à la main. C'était à cause d'eux, et aussi pour le renversement des idoles divines, que s'était opéré ce soulèvement populaire. Cortès dispose la marche, choisit ses aides et ses soutiens, règle tous les détails, et se met en mouvement au milieu du silence de la nuit. En un clin d'œil le bruit se répand dans toute la cité que Cortès et ses compagnons prennent la fuite. Aussitôt accourent des flots de combattants; on pousse des cris jusqu'au ciel. Nos malheureux compatriotes sont accablés de pierres et de javelots. Les premiers rangs parviennent à s'échapper. Ceux qui suivaient et l'arrière-garde éprouvent des pertes cruelles. On a fait beaucoup de narrations de cette bataille. [1] Votre Sainteté saura en peu de mots ce qui s'est passé: les Barbares ont tué beaucoup d'hommes et de chevaux. Ils combattaient avec rage parce que nos soldats emmenaient avec eux les fils de leur souverain et les principaux de la cité, sans parler des trésors. Toutes les richesses, tous les objets mobiliers qu'emportaient les Espagnols, à l'exception de la petite partie échue en partage à l'avant-garde, furent partagés comme butin par les ennemis. Tel était leur acharnement dans le combat, qu'ils tuèrent sans distinction, au milieu de la lutte, les enfants de Muteczuma et les seigneurs de la cité, en même temps que les nombreux esclaves qui nous accompagnaient. Si parfois les cavaliers qui survivaient essayaient quelque retour offensif, les Barbares qu'ils rencontraient les premiers se jetaient à l'eau en toute hâte: car ils nagent avec autant de facilité que les crocodiles ou les phoques marchent à terre, puis ils se glissaient le long de la chaussée, sortaient de l'eau et retournaient au combat. C'est ainsi que les Espagnols battus et dispersés évacuèrent la région des lacs. Ceux qui réussirent à s'échapper s'arrêtèrent dans une plaine sur le territoire d'une ville nommée Tacuma. Cortès fit halte sur un des tertres qui dominaient la plaine, afin de recueillir les débris de son armée en déroute. Il passa la nuit en plein air ; car il n'osa pas se fier

1: C'est la fameuse *noche triste*. Le récit le plus exact a été donné par Cortès lui-même. Cf. Bernal Diaz, p. 128.

aux gens de Tacuma, dont il entendait les murmures et aux conciliabules desquels il assistait. Quand il eut réuni les restes de ses malheureuses troupes, il en fit le compte. Cent cinquante Espagnols étaient restés en arrière et avaient été massacrés. Parmi les auxiliaires de Tascalteca, de Guazuzingo et des voisins près de deux mille manquaient à l'appel. On avait perdu quarante-deux chevaux. Aucun des fils de Muteczuma ou des seigneurs prisonniers n'avait été épargné. De même aucun esclave. Tous avaient été égorgés sous nos yeux.

Les Temistitanais vainqueurs s'étaient acharnés à notre poursuite jusqu'en vue de Tacuma. Une large plaine s'étendait près de cette ville. Elle fut remplie pendant la nuit par tous les barbares de la contrée qui avaient appelé à leur aide les gens de Temistitan : mais ils n'osèrent pas nous attaquer pendant la nuit et attendirent le jour. Une fois que Cortès se fut assuré de leur résolution par ses éclaireurs, et quand il se fut rendu compte de la multitude amassée contre lui, il recourut à un stratagème. Il fit allumer des feux sur divers points, de façon à faire croire aux assaillants que nous les attendions de pied ferme pour combattre au jour ; mais, dès la seconde veille, il ordonna de lever les étendards et de battre en retraite comme on le pourra. Un des auxiliaires de Tascalteca avait pris la fuite, et Cortès en était tout soucieux, car il ne connaissait pas la direction à prendre, et se trouvait contraint à partir. Par bonheur le chef des auxiliaires offrit ses services. Il se rappelait que jadis il avait parcouru ce pays. On se met donc en route sous sa direction. Ceux qui étaient gravement blessés montaient à cheval ou se faisaient traîner ou attacher à la queue de ces animaux. Ceux qui ne pouvaient se battre, mais étaient capables de se tenir sur leurs jambes, blessés ou malades, furent envoyés en avant. L'arrière-garde, où Cortès se tenait en personne avec les cavaliers et le petit nombre de soldats qui n'étaient pas blessés, s'était à peine éloignée de mille pas de la position qu'elle occupait pendant la nuit, et le jour commençait à luire, lorsque accourut une multitude d'ennemis. Ils se pressent et atteignent nos derniers rangs. [1]

1. C'est la fameuse bataille d'Otumba.

Lorsqu'ils inquiétaient par trop vivement la retraite, nos cavaliers se précipitaient sur eux, en tuaient un grand nombre, puis rejoignaient l'armée dans son mouvement en arrière. Ils nous poursuivirent, sans cesser un instant de combattre, pendant deux lieues. Il ne fut pas possible de pousser plus loin, à cause de l'acharnement des ennemis. Ce qui surtout incommodait les Espagnols, c'est qu'ils n'avaient emporté aucune provision de Temistitan, et qu'ils avaient à se défendre contre les gens du pays. Tous ceux d'entre eux qui se trouvaient près de la route suivie s'élançaient loin de leurs maisons en poussant des cris, comme font les bergers quand ils surprennent un loup près de l'étable, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont bien sûrs que la bête féroce s'est éloignée.

Au milieu de ces périls, on arriva enfin à Tascalteca. On se trouvait en pays ami. Dans cette seconde bataille livrée après la sortie de Temistitan les ennemis blessèrent quatre chevaux à coups de flèches. Un de ces chevaux fut mangé, et, comme le raconte Cortès, [1] lui et ses compagnons se régalèrent de sa chair, qu'ils dévorèrent avec avidité. Pendant cinq jours ils n'avaient pu soutenir leur misérable vie qu'avec des grains de maïs brûlé, et encore pas à leur suffisance. Je laisse de côté bien des détails qui me permettent d'affirmer que le légendaire Hercule de Grèce, avec ses douze travaux, et que pas un homme vivant n'a affronté, sans perdre la vie, tant de souffrances, tant de dangers dans les combats, et une telle faim. De tous les contemporains les Espagnols seuls sont capables d'endurer de si redoutables épreuves. [2] Cette race espagnole est organisée par la nature de façon à supporter plus aisément que toute autre des travaux de tout genre, la faim, la soif, le chaud et le froid, les veilles prolongées et les campements en plein air, si la nécessité l'exige.

Ce fut le sixième jour après cette sortie qui ressemblait à une fuite que Cortès arriva dans une ville qui dépendait des Tascal-

1. Cortès : « nous nous consolâmes de la perte de cette jument, en mangeant la bête jusqu'à la peau ; nous n'avions pas même à suffisance du blé de Turquie cuit ou grillé ; nous avions souvent été obligés de manger les herbes que nous trouvions à la campagne. »

2. Cet éloge du peuple espagnol, fait par un Italien, était certes bien mérité.

tecans et se nommait Guazilipa.[1] Elle compte, d'après son rapport, quatre mille maisons. Il n'y entra qu'avec défiance, car il craignait, ce qui arrive si souvent dans les affaires humaines, que la fortune n'eût modifié leurs sentiments, et qu'ils ne fussent devenus ennemis au lieu d'amis : mais ils restèrent fidèles à leurs promesses. Quatre lieues séparent Guazilipa de Tascalteca. A la nouvelle de notre défaite et du désastre qu'ils avaient éprouvé, ainsi que de notre retraite sur leur territoire, les habitants de Tascalteca députèrent à Cortès deux des seigneurs de la cité.[2] L'un d'eux était magistrat civil, et l'autre général. D'autres envoyés arrivèrent à Guazuzingo, république alliée de Tascalteca. Ils prodiguèrent des consolations à nos hommes, les rassurèrent, leur promirent une prochaine vengeance, et leur offrirent pour arriver à ce résultat toutes les ressources dont ils disposaient. « Pour le moment, dirent-ils, reposez-vous de tant de fatigues, et songez à vos alliés. Le massacre des Espagnols et de tous ceux de nos concitoyens qui ont péri à vos côtés sera bientôt vengé. Les gens de Temistitan en seront punis. Nous vous le promettons. » Cortès hésitait. Ces promesses l'encouragèrent. Il se rendit à Tascalteca, comme le lui demandaient les envoyés. Quant aux gens de Guazuzingo, il leur distribua quelques présents, toujours agréables parce que ce sont des objets étrangers, et les renvoya chez eux pleins d'ardeur. Les Espagnols furent accueillis avec empressement. Ils purent se reposer dans des lits, et reprendre des forces en mangeant. Lorsqu'il s'était rendu auprès de Mutezuma, Cortès avait laissé à Tascalteca un peu d'or et d'argent. Le dépôt était intact, et l'alliance fidèlement observée. Mais ce fut en pure perte. Ces valeurs qui, sans compter les pierres précieuses, représentaient une somme de vingt et un mille castellans d'or, furent enfermées dans des caisses et expédiées à la Vera Cruz. Cortès les avait fait escorter par cinq cavaliers et quarante-quatre fantassins. Quand ces hommes s'engagèrent sur le territoire de Colua, province vassale de Temistitan, ils furent

1. Le Galipan de Cortès, aujourd'hui Huegothlipan.
2. Ils se nommaient Magiscatzin et Sintegal.

tous pris, immolés aux dieux du pays, et dévorés. Quant au trésor, les gens de Colua se le partagèrent entre eux.

Cortès s'arrêta vingt jours à Tascalteca, pour y soigner ses blessés, et ranimer ses compagnons épuisés. Il envoya ensuite un second convoi à la Vera Cruz. Son envoyé revint, et annonça que tout allait bien. Cette nouvelle fit grand plaisir à Cortès. Ses compagnons auraient désiré qu'il les ramenât dans cette colonie. Une fois concentrés ils pensaient pouvoir résister plus facilement aux embûches et à la perfidie des indigènes. Cortès refusa [1] de battre en retraite, puisqu'il avait trouvé les Tascaltecans et les gens de Guazuzingo si dévoués à l'alliance. Il réussit à persuader à ses compagnons qu'il fallait tirer vengeance des crimes commis à Temistitan. Vers les calendes de juillet de l'année 1520, l'armée se met donc en marche. Tout près de Tascalteca est une grande ville nommée Tepeaca. Ces deux cités se poursuivent d'une haine mutuelle. Les gens de Tepeaca avaient surpris, immolé et dévoré douze Espagnols qui traversaient leur territoire. Cortès marcha contre eux secondé par de puissants renforts de Tascalteca, de Chiurutecal et de Guazuzingo. On sut par des éclaireurs que, de leur côté, les gens de Tepeaca avaient reçu des secours de Temistitan. Pour être bref et résumer le fait en peu de mots, ceux qui recevaient et ceux qui étaient reçus furent vaincus. La ville se rendit à discrétion. Ses habitants promirent par serment d'obéir aux ordres de Cortès, et donnèrent des otages comme gage d'obéissance. Nos instruments de guerre, nos canons, et nos chevaux, toutes choses qu'ils n'avaient jamais vues, et dont ils n'avaient pas entendu parler, les avaient subitement découragés, mais ce qui surtout servit à Cortès, ce fut la concentration des trois peuples nos alliés. Dans cette province de Tepeaca il choisit un emplacement pour fonder une nouvelle

1. Voici les raisons que donne Cortès : « Pour moi je me déterminai à continuer la guerre, voyant que si nous montrions peu de courage aux gens du pays et particulièrement à nos alliés, ce serait une raison de plus pour qu'ils nous tournassent le dos beaucoup plus tôt ; me rappelant d'ailleurs que la fortune seconde toujours les entreprenants, et que notre confiance en Dieu opérerait des miracles en notre faveur... »

colonie et y bâtit une citadelle qu'il nomma Segura la Frontera : [1] mais il était bien résolu à ne pas accorder sa confiance aux habitants de Tepeaca, non seulement parce qu'il était à prévoir qu'ils écouteraient les conseils de Temistitan, et se révolteraient, et aussi parce que Tepeaca coupe les communications entre la Vera Cruz et les peuples nos alliés.

Sur ces entrefaites Cortès reçut des envoyés de la Vera Cruz qui lui annoncèrent que le roi Panuco avait de son côté mis en fuite les troupes de Garaï envoyées vers ce grand fleuve pour y fonder une colonie. Les soldats qui avaient été dispersés et avaient réussi à s'échapper venaient d'aborder à la Vera Cruz. Après la défaite de Tepeaca, dont le bruit se répandit à travers les nations voisines, le peuple fut agité par divers sentiments. Il y a dans la montagne une ville nommée Guaccachiulla, qui envoya secrètement parler à Cortès et se mit à sa disposition pour agir contre les indigènes de la province Colua, amis de Temistitan et dont ils avaient à se plaindre pour de nombreux outrages et assauts. N'allaient-ils pas jusqu'à leur enlever leurs femmes. Guaccachiulla [2] est en deçà de la montagne, et ce sont les indigènes de la province de Colua situés au delà de la montagne dont ils sont les ennemis. On annonça à Cortès que dans les cantons au delà de la montagne étaient rangés en embuscade trente mille soldats qui avaient appris que les Espagnols approchaient des montagnes avec l'intention de passer sur le territoire de Colua. Cortès ne prit avec lui que deux cents fantassins, seulement treize cavaliers, trois mille auxiliaires et des canons, puis il marcha contre Guaccachiulla. Les chefs de l'embuscade se reposaient à poings fermés dans cette ville. Ils furent tous pris ou tués. La ville de Guaccachiulla est munie de fortes murailles garnies de tours, et protégée par des montagnes. Le terrain est fertile. Elle compte environ six mille maisons construites en pierres et en chaux. Deux fleuves arrosent la plaine où elle est située.

Une autre ville est éloignée de quatre lieues de Guaccachiulla.

1. Bernal Diaz, § 130.
2. Le Guacahula de Cortès.

Ses habitants proposèrent à Cortès de se soumettre, mais leur cacique s'enfuit avec les gens de Colua et ne voulut pas rendre hommage, quand on le lui demanda. Cortès le remplaça par son frère et promit aux habitants qu'il ne reviendrait pas sur sa décision.

Quelques jours après il se rendit, mais par un autre chemin à une autre cité, nommée Izzucca, qui est aussi à quatre lieues de Guaccachiulla. Il apprit qu'une grande armée de Coluans l'attendait sur le chemin, non loin des frontières de cette ville. On parlait de cent vingt mille hommes, qui se croyaient assurés d'interdire aux nôtres l'entrée de leur territoire. A l'intérieur de la ville se tenaient six mille défenseurs. Les autres étaient dispersés par groupes dans les villages et les bourgs. Les femmes et les hommes incapables de se battre avaient été renvoyés, avec les objets précieux, dans les forêts et les montagnes. Izzucca était redoutable par sa situation et par les ouvrages qui la protégeaient. Mais je me fatigue à énumérer toutes ces villes fortifiées. Il me suffira de dire que cette cité fut prise d'assaut, et que la plus grande partie de ses défenseurs, qui craignaient d'être tournés, sautèrent du haut des murailles et s'enfuirent vers le fleuve voisin. La ville une fois prise, Cortès fit grâce au peuple, mais ordonna qu'on fit rentrer tous les fugitifs avec leurs richesses. Ils revinrent en toute hâte chacun chez eux et la ville fut de nouveau peuplée. Deux messagers furent députés au cacique qui s'était enfui avec les gens de Temistitan et de Colua. On le rappelait. Il refusa et préféra l'exil. Ce cacique avait un frère bâtard plus âgé que lui, et un petit fils de dix ans. Comme cet enfant était légitime, Cortès le nomma roi mais en lui donnant pour tuteur son grand oncle, auquel il adjoignit comme collègues trois habitants de Guaccachiulla, réputés pour leur crédit et leur loyauté. Ces conseillers devaient administrer les états de leur pupille, jusqu'à ce qu'il eût grandi et pût gouverner en personne. Cette ville d'Izzucca compte trois mille maisons et plus de cent temples surmontés de tours et consacrés aux faux Dieu. On immole dans ces temples des victimes humaines. Cortès les a comptés du haut d'une éminence. Il fit brûler toutes ces tours avec les statues qu'elles abritaient, et prescrivit de

ne plus y célébrer aucune cérémonie. Dieu, qui a créé le ciel et la terre, disait-il, a horreur des homicides. Que les hommes tuent des hommes, ceci répugne à la divinité et à la nature. Izzucca est dominée par une citadelle et entourée par des collines qui la protègent contre le souffle pénétrant de la bise : aussi la température est-elle chaude. Le coton y pousse en abondance. Le terrain est bien arrosé. Pendant l'été des canaux d'irrigation entretiennent la fraîcheur dans toutes les campagnes. Les fruits sont nombreux et les légumes ne manquent pas. Les bourgs et les villages sont en grand nombre.

Après l'occupation de Guaccachiulla et la prise d'Izzucca, le bruit se répandit au loin que la fortune avait encore une fois tourné, et qu'elle se montrait aux Espagnols non plus comme une marâtre mais comme une tendre mère. Ainsi qu'il arrive quand tourne sa roue, les indigènes se détournèrent des gens de Temistitan et revinrent à nous avec empressement. De toutes parts arrivent des messagers qui offrent leur soumission. « S'ils n'ont pas encore osé rendre au puissant souverain, dont les Espagnols vantent la force, l'hommage qui lui est dû, c'est, disent-ils, qu'ils redoutaient la vengeance des gens de Colua et des grands seigneurs de Temistitan, mais maintenant que nous sommes assurés, grâce à votre protection, de ne plus avoir à craindre la tyrannie des caciques voisins, nous venons vous apporter l'expression de nos désirs. »

Mais il est temps de finir cette narration déjà trop longue. Quelques captifs apprirent à Cortès qu'à Temistitan après la mort de Muteczuma, avait été [1] nommé roi son frère Hastapallapa, mais après trois mois de règne, il avait succombé à une maladie honteuse et on lui avait donné comme successeur un fils de sa sœur, nommé Guatimozin, attendu que des trois fils de Muteczuma le premier avait été tué sur les ponts lors de notre retraite, le second était fou et le troisième paralytique. Guatimozin avait donné tous ses soins à ramasser un grand nombre d'armes, sur-

1. Le successeur de Montezuma fut son frère Ciotlahuatzin, mais il fut emporté par la petite vérole après quarante jours de règne. Les Mexicains élurent à sa place Cuanhtomotzin, fils du roi Ahuitzotzin, de la branche de Tlalco.

tout des lances très longues, avec lesquelles il espérait qu'on pourrait frapper de loin les chevaux : car ils n'ont peur que de l'attaque des chevaux. Le nouveau souverain s'attendait à un retour offensif de Cortès, car il comprenait que tous les pays voisins faisaient défection, et demandaient des secours aux Espagnols contre lui. En quoi il ne se trompait pas. Cortès, en effet, avait ordonné de construire treize de ces bateaux à deux rangs de rames qu'on nomme des brigantins, afin de ravager le pays baigné par le grand lac salé. Il espérait que Temistitan, privée de ressources, et sans aqueducs pour l'eau potable, serait réduite à la nécessité d'accepter le joug du roi d'Espagne. Il envoya en outre à Hispaniola quatre navires, pour en ramener des chevaux, et des mousquetaires en nombre suffisant, avec beaucoup de poudre.

Cortès écrit que cette région avec ses fleuves, ses montagnes et ses vallées fécondes en arbres fruitiers ressemble à l'Espagne. [1] Aussi demanda-t-il à l'empereur de confirmer le nom qu'il avait donné au pays. Il l'avait nommé, du moins tout ce qu'il avait décrit, Nouvelle Espagne. Il demande aussi à la fin de son rapport, fort important, qu'il plaise à Sa Majesté de lui envoyer un homme éminent par ses vertus et son expérience qui parcourra le pays conquis, et lui racontera ce qu'il a vu. Cette [2] lettre est datée du trente octobre 1520 et a été écrite à la citadelle fondée par lui et nommée Segura de la Frontera.

1. Cortès : « Par tous les rapports que j'ai trouvés entre ces pays et l'Espagne, tant pour l'étendue que pour le climat, la fertilité, etc., j'ai cru qu'il convenait de l'appeler Nouvelle Espagne, au nom de Votre Majesté. J'ose la supplier de lui conserver ce nom. »

2. Voici le titre exact de cette lettre : Segunda carta de relacion embiada a Sa majestad el Emperador por el capitan general de la Nueva-Espana, llamado Fernan Cortès, en la cual hace relacion de las provincias y tierras, sui cuento que se han nuevamente descubierto en el Yucatan, 1 vol. in-fol., goth. Crouberger, Sevilla, 1522.

CHAPITRE SEPTIÈME

Au souverain pontife Adrien sur le tour du Monde.

Tous ces récits étaient composés : ils attendaient dans ma galerie : mais les secrétaires faisaient défaut, car nous étions séparés par de larges espaces et les chemins n'étaient pas sûrs. Voici que l'océan engendre de nouvelles merveilles, et de récents miracles. Je terminerai donc ce travail par deux appendices, qui seront plus importants que tout ce qui précédaît : tout d'abord je parlerai du tour du monde, et de la découverte des îles qui produisent les aromates, c'est un événement extraordinaire et difficile à croire. Je dirai en second lieu par quels moyens, par quelles ruses, par quelle force d'âme et par quel courage, Fernand Cortès aidé par les Tascaltecans, et les habitants de Guazuzingo et autres voisins, ennemis de Muteczuma, reprit la grande cité de Temistitan, détruisit sa puissance, et la ruina presque de fond en comble : ce qui augmenta singulièrement le nombre des états soumis à Votre Sainteté, et surtout l'étendue des royaumes de la grande Castille. Je commencerai par le tour du monde et la description du pays des aromates : mais il me faudra reprendre le récit d'un peu haut.

C'est à Barcelone, alors que l'empereur présidait les états de Catalogne, et que Votre Sainteté dirigeait les affaires dans notre conseil impérial de l'Inde que, s'il vous en souvient, lut donnée au Portugais Fernand Magellan, qui avait abandonné le service du Portugal, la mission de visiter l'archipel des Moluques, où poussent les aromates. Magellan avait, en effet, résidé sept ans [1]

1. Sur les premières années de Magellan on peut consulter l'article Magellan de la *Biographie universelle Michaud*, par Rossel et la *Notice sur Magellan* insérée dans le volume III des *Voyageurs anciens et modernes*, par Edouard Charton.

à Cochin, à Cananor, à Calicut, dans la Chersonèse que l'on appelle encore Malacca, et connaissait la position de ces îles. Elles ne sont pas très éloignées par mer de la Chersonèse, c'est-à-dire de Malacca, et des autres marchés. Notre conseil, celui même que présidait Votre Sainteté, confia [1] donc cette mission à Magellan, qui partit de Barrameda, port de la Bétique sur l'Océan, le vingt septembre de l'année 1519. Il conduisait [2] cinq navires : le vaisseau amiral se nommait la *Trinité*, et les autres le *Saint-Antoine*, la *Victoire*, la *Conception* et le *Saint-Jacques*. Ils étaient montés par deux cent trente-sept hommes d'équipage. Il n'y eut que deux [3] de ces navires qui revinrent en Espagne. L'un d'eux, après avoir abandonné le vaisseau amiral, retourna sans avoir rien fait. Le second, trois années après son départ d'Espagne (ce fut, en effet, le 6 septembre 1522 qu'il revint au même port d'où il était parti), reparut chargé de bois précieux et d'aromates. Quant aux hommes d'équipage bien peu survécurent et l'amiral lui-même périt dans une des îles de l'archipel, à Matam, tué par les insulaires. Nous le raconterons plus loin. Il existe entre Cas-

1. Navarrete, *Collection de los viages y descubrimientos*, etc., t. IV, p. 113. Memorial presentado al rey por Magellanes y Falero sobre et descubrimiento de la islas del Maluco, y las mercedes que pedian se les concediesen, p. 116.— Capitulacion y asiento que S. S. M. M. mandaron toman con Magellanes y Falero sobre el descubrimiento de la Especeria, p. 121. — Titulo de capitanes de la Armada a Magellanes y a Falero, p. 124. — Carta escrita al Emperador por Magallanes sobre asuntos relativos al apresto de la Armada para el descubrimento de la Especeria.

2. La *Trinidad* jaugeait 120 tonneaux, le *Saint-Antoine*, commandant Carthagena, 120 tonneaux, la *Conception*, commandant Quesada, 90, la *Victoria*, commandant Mendoza, 85, et le *Santiago*, commandant Serrano, 75. Le détail complet de l'armement, avec les rôles d'équipage et l'énumération minutieuse des articles composant le chargement a été inséré dans le tome IV de Navarrete, p. 162. Relacion del coste que tuvo la armada de Magallanes, p. 182. — Relacion de los bastimentos quelleva la armada. — Sur les 237 hommes d'équipage on comptait plusieurs français : Jean-Baptiste de Montpellier, Petit Jean d'Angers, Jacques de Lorraine, Roger Dupret et Simon de La Rochelle, Etienne Villon de Troyes, Mahuri de Narbonne, Barthélemy Orior de Saint-Malo, Ripart et Truzas de Normandie, Pierre de Bordeaux, Laurent Caurat et Jean Breton du Croisic.

3. Le premier de ces navires fut le *Saint-Antoine* et le second la *Trinidad*.

tillans et Portugais une haine [1] invétérée. Magellan, sous divers prétextes cherchés par lui, fit périr en diverses occasions plusieurs Castillans, qui lui refusaient obéissance. Je le dirai quand le moment sera venu. Pour le moment je ne m'attache qu'au récit du voyage.

On toucha d'abord aux îles Fortunées, puis on arriva en vue de l'archipel des Gorgades, que leur maître actuel, le roi de Portugal, nomme les îles du Cap Vert. [2] On se dirigea ensuite vers la droite, tournant le dos à notre continent, vers ce grand promontoire que les Castillans ont nommé cap de Saint-Augustin, et les Portugais, peu de temps après, cap de Sainte-Marie. Ce promontoire est situé à cinq degrés au delà de la ligne équinoxiale. On s'enfonça ensuite dans le sud jusqu'au golfe où, comme nous l'avons raconté dans une décade précédente, le capitaine [3] Solis, qui visitait ces rivages avec notre flotte, fut tué par les indigènes avec quelques-uns de ses compagnons et mangé par eux. Ce golfe est situé à trente-huit degrés au sud de la ligne équinoxiale. On lui a donné le nom de baie de Sainte-Marie : parfois on l'appelle encore Baïa.

Quelques hommes envoyés par Magellan remontèrent le fleuve qui se jetait dans le golfe. Ils menaient avec eux un des navires et une chaloupe. Ils aperçurent trois hommes [4] à demi sauvages, tout nus, qui dépassaient [5] de deux coudées la stature humaine.

1. On était à peine sur les côtes de Guinée que des conflits s'élevaient déjà entre Magellan et Juan de Carthagena. Voir la *Relacion du Voyage de Magellan*, par Pigafetta (édition Amoretti).

2. Cet archipel fut découvert dès l'année 1456. Cf. Lopez de Lima, *Ensaios sobre a statistica das possessoes portuguezas*, 1844.

3. Solis fut massacré par les Quérandis, de la grande famille des Charruas, qui l'arrêtèrent au moyen d'une arme terrible, désignée depuis par les Espagnols sous le nom de bolas.

4. Ce sont les Patagons ainsi nommés à cause de leurs chaussures en peaux qui donnent à leurs pieds la figure d'une patte d'ours. Patagon en espagnol signifie littéralement qui a de grands pieds. On applique souvent ce mot aux gens mal chaussés.

5. Pigafetta a singulièrement exagéré la grandeur des Patagons. Ni Mestre Bautista le Génois, ni Francisco Albo le pilote espagnol, dont on possède les journaux, n'ont vu les Patagons si gigantesques que le chevalier africain. La

L'un d'entre eux, se fiant à nous, entra dans la chaloupe. Nos Espagnols pensèrent que, si on le traitait bien, il attirerait vers la flotte ses compagnons. On lui donna donc à boire, à manger, on l'habilla et on le laissa partir ; mais on ne le revit ni lui, ni aucun des siens. On découvrit pourtant des arbres entaillés avec nos haches. Une croix avait été dressée sur le sommet d'un autre arbre ; mais nulle part on ne trouva de traces de nos compatriotes. Ce fleuve est gigantesque. On en raconte des merveilles, comme de ce Maragnon, situé au nord dans la région du Paria, et dont j'ai déjà parlé. On le remonta une vingtaine de lieues, et il avait encore dix-sept lieues de largeur d'une rive à l'autre. Son embouchure est immense, il est vrai que beaucoup d'autres fleuves viennent grossir son cours. Les eaux de la mer sont douces très loin au large. Lorsque les Espagnols quittèrent ce golfe ils trouvèrent, au sud, quelques degrés plus loin, une courbure très marquée du continent vers l'ouest, et un autre grand golfe auquel ils donnèrent le nom de Saint-Julien.[1] Il y avait dans ce golfe un port très sûr. L'amiral ordonna d'y jeter l'ancre. A ce moment, le soleil montait vers nous et abandonnait ces terres. Le froid devint très vif lorsque le soleil traversa la constellation du Bélier. C'est ce qui arrive chez nous quand il passe au milieu de la constellation de la Balance. Dans ce port, et plus de quatre mois de suite, au moment où nous jouissions de l'été, nos hommes furent retenus par le froid et par la tempête sous des huttes et des chaumières qu'ils avaient dressées sur le rivage. C'est, en effet, aux calendes d'avril qu'ils pénétrèrent dans ce port et ils n'en sortirent que le neuf des calendes de septembre. Ce fut encore pendant ce séjour que Magellan usa

véritable mesure (moyenne de 1 m. 72 cent.) a été donnée par Orbigny, *l'Homme américain*, t. II, p. 67. Cette évaluation paraît d'autant plus concluante que d'Orbigny a vécu de longs mois parmi les Patagons Tehuelches.

1. C'est dans ce havre de Saint-Julien que Magellan eut à surmonter la révolte de Quesada, de Mendoza et de Carthagena. Il n'en triompha qu'avec peine. Cf. Navarrete, t. III, p. 189. Informacion que mando tomar Magallanes en el puerto de S. Julian sobre el atentado que cometio Gaspar de Quesada, capitan de la nao Conception.

de sévérité à l'égard du capitaine Juan Carthagena. [1] C'était un confident de l'évêque de Burgos qui, du consentement royal, avait été donné à Magellan comme collègue et nommé le second chef de l'expédition. Sous prétexte de conspiration ourdie contre lui pour le faire périr, il le débarqua, en compagnie d'un prêtre, et ne leur donna à tous deux qu'un peu de biscuit et seulement une épée. Il n'aurait pas mieux demandé que de punir de mort la pensée qu'ils avaient eue de le faire périr, mais il redouta le ressentiment déjà excité contre lui des Castillans, et n'osa prendre cette responsabilité. Cet acte a été présenté de diverses facons, pour tous les autres événements les relations concordent. D'après les uns, Magellan était dans son droit en agissant ainsi ; il ne l'était pas d'après les autres, et, s'il se montra si sévère, ce fut à cause des vieilles haines qui germaient entre Espagnols et Portugais.

On put, dans cette halte, examiner les demeures des indigènes. [2] Ce sont des sauvages, sans force. Ils n'ont que des peaux comme vêtements. Ils sont nomades, sans résidence fixe, sans lois. D'une très haute stature. On les nomme Patagons. On partit du port de Saint-Julien au moment où le soleil revenait à l'horizon : ce fut le 9 septembre 1521. On prit d'abord la direction du pôle antarctique et cela pendant quatorze autres degrés. Il faut ici revenir un peu en arrière. Lorsque Magellan était encore enfant, [3] il avait vaguement entendu parler en Portugais de l'existence dans ces parages d'un détroit, mais dont l'entrée était difficile à trouver, aussi ne savait-il où il devait s'engager. Le hasard lui donna ce que le raisonnement lui refusait. Une tempête s'éleva, si terrible, qu'elle souleva un des navires [4] et le jeta

1. Voir à ce propos l'extrait du voyage de Sébastien del Cano, publié par Navarrete, et (t. IV, p. 249) Relacion escrita por Maximiliano Transilvano de como, por quien, y en que tiempo fueron descubiertas las islas Molucas...

2. Pigafetta a décrit tout au long leurs mœurs et leurs coutumes. Cf Thevet, *Cosmographie*, t. II.

3. Sur la prétendue notion que Martin Behaim aurait eue de ce passage soixante ans auparavant, on peut consulter Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la Géographie du nouveau continent*, p. 397.

4. C'est le *San Iago* qui fut ainsi brisé.

tout entier sur les rochers du voisinage. L'équipage fut sauvé, mais le navire fut brisé en morceaux par les vagues. Voici un des cinq navires de la flotte déjà perdu. A ce moment, vers la gauche s'étendait l'immensité de l'océan, sur la droite se dressaient des montagnes couvertes de neige. Un des navires, dont le tirant d'eau était plus faible et qui cherchait un abri, fut poussé par la fureur des vagues très près de la côte. Il aperçut une étroite ouverture. Il y pénétra et découvrit un golfe large de quatre lieues et long de six, d'après les mesures espagnoles. Le navire revient sur ses pas et annonce qu'il a trouvé le passage. Je passe ici beaucoup de détails : voici en général ce qu'il faut savoir. [1] On prétend que par endroits on peut avec une fronde jeter des pierres sur les montagnes qui, des deux côtés, forment le détroit. Le pays est désert. Sur les deux rives se dressent des montagnes plantées de cèdres. Quand on eut traversé ce premier paysage, on rencontra un autre détroit un peu plus large, mais toujours étroit, puis un troisième et un quatrième, au delà duquel s'ouvrait un autre golfe. De même [2] que dans les cartes d'Europe nous remarquons vers l'Hellespont deux étroits passages qui donnent accès à une mer intérieure, de même dans ce détroit se trouvent trois passages donnant accès à des mers intérieures, mais plus considérables. Tous ces détroits sont pleins de petites îles ; aussi les Espagnols ne naviguaient-ils dans ces parages qu'avec la crainte de tomber sur des écueils. Pourtant la mer était partout très profonde.

Au milieu du voyage les Espagnols jetèrent l'ancre dans une mer de forme carrée. Ils n'y trouvèrent rien de remarquable, mais

1. Ces renseignements manquent de précision. Aussi bien Pigafetta et les historiens contemporains de la découverte se sont contentés d'indications générales. La description scientifique du détroit n'a été faite que beaucoup plus tard. Cf. Ed. Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, t. IV, p. 355.

2 Ce sont les détroits qu'on nomme d'un nom général détroit de Magellan. Quant aux îles, les principales sont : Terre de Feu, Clarence, Santa Inès, Désolation, Londonderry, Boste, Wollatson et Horn. Cf. Burney, *A chronologicas history of the Voyages and discoveries in the South Sea*, 1813. — de Barmon, *Esquisse d'un Voyage au détroit de Magellan*, 1862. — Guerrero Vergara, *Los descubridores del Estrecho de Magellanes*, 1880.

ce fut là que resta un des quatres navires, celui qui portait le nom de *Saint-Antoine*.[1] Les vaisseaux de conserve croyaient qu'il continuerait le voyage, mais il resta et revint en arrière. Il est revenu depuis longtemps et a chargé Magellan de tristes accusations. Nous pensons qu'une telle désobéissance ne restera pas impunie. Il n'y eut donc plus que trois navires pour continuer la marche en avant. Ils avaient pénétré dans le détroit le vingt et un octobre ; ils en sortirent le cinquième jour des calendes de décembre. Pendant tout ce temps les jours avaient été très longs et les nuits fort courtes : ce qui se comprend étant donnée la forme de la sphère terrestre. Après avoir traversé le détroit, les Espagnols entrèrent dans une autre mer, un vaste océan : c'est l'océan qui est opposé à notre continent, il communique avec cette mer que j'ai appelée la mer australe dans mes décades, et qui fut pour la première fois signalée par Vasco Nunez, alors que le guidaient les fils du cacique Comogre. Les Espagnols racontent qu'ils ont navigué[2] trois mois et vingt jours sur cet immense océan, et n'ont vu pendant tout ce temps que le ciel et de l'eau salée. Ils ont beaucoup souffert et du manque de vivres et de la chaleur intense. Pendant de longs jours ils n'ont eu à manger qu'une poignée de riz, autant que pouvait en contenir la main, sans aucune parcelle d'autre nourriture. Quant à l'eau potable, elle faisait tellement défaut que, pour cuire le riz, ils étaient obligés de l'additionner d'un tiers d'eau de mer et, quand on voulait la boire pure, il fallait fermer les yeux, car elle était toute verte, et boucher les narines, tant elle sentait mauvais. En

1. Cf. Navarrete, t. IV, p. 201. Carta del Contador Juan Lopez de Recalde al obispo de Burgos dandole cuenta de la llegada al puerto de las Muelas de la nao S. Antonio, una de las de la armada de Magallanes, de la que se separo en el Estrecho.

2. Pigafetta : « Nous naviguâmes dans la mer Pacifique trois mois et vingt jours sans goûter aucune nourriture fraîche. Le biscuit que nous mangions n'était plus du pain, mais une poussière mêlée de vers qui en avaient dévoré toute la substance, et qui, de plus, était d'une puanteur insupportable, étant imprégné d'urine de souris... Souvent même nous avons été réduits à nous nourrir de sciure de bois, et les souris même, si dégoûtantes pour l'homme, étaient devenues un met si recherché qu'on les payait jusqu'à un demi-ducat la pièce. »

voguant sur cette immense mer dans la direction du nord-ouest, ils repassèrent la ligne équatoriale et découvrirent tout auprès deux îles sans ressources. Ils les nommèrent les îles Infortunées,[1] car elles étaient désertes et stériles. Ils passèrent ensuite à travers une multitude d'îles, qu'ils appelèrent l'archipel, à cause de leur ressemblance avec nos Cyclades dans la mer Ionienne. Ils débarquèrent sur la plupart de ces îles qui étaient séparées les unes des autres par des espaces resserrés sur une longueur de cinq cents lieues. Ils leur donnèrent le nom d'îles des Larrons[2] et ne voulurent pas du nom indigène. C'est parce que les insulaires, bien qu'animés de sentiments pacifiques à notre égard, dérobaient tout ce qu'ils pouvaient prendre. Ils ressemblaient à cette race de voleurs que les Italiens appellent Zingari, et qui se prétendent à tort Egyptiens. Entre autres objets qu'ils avaient volés, ils s'emparèrent d'une barque dont les nôtres s'étaient servis pour débarquer. A peine avaient-ils tourné le dos, qu'ils la firent disparaître, mais ils furent obligés de la ramener après avoir perdu plusieurs des leurs. Ces insulaires sont nus et à demi abrutis. Chez eux pousse un arbre qui porte des cocos.

La plus grande de leurs îles se nomme Burnéo.[3] Les Espagnols affirment, sans hésitation, qu'elle a deux cent cinquante quatre lieues de tour. Dans un des ports de cette île grandit un arbre[4] dont les feuilles, quand elles tombent à terre, rampent comme des vers. Je pense qu'il existe entre la face et le revers de la feuille un souffle vital qui la gonfle et la met en mouvement,

1. Il est difficile de déterminer la position des îles Infortunées. Elles appartiennent peut-être à l'archipel de Taïti. L'amiral Rossel pensait que l'une correspond à Pitcairn et l'autre à l'île des Chiens.

2. L'archipel des Larrons fut appelé pendant tout le XVI[e] siècle îles des Voiles, à cause du grand nombre d'embarcations qui y passaient. Au temps de Philippe IV d'Espagne on les appela Mariannes, en l'honneur de sa femme Marie-Anne de Habsbourg. D'après Rossel, les îles des Larrons ne correspondraient pas aux Mariannes, mais bien aux Mulgraves.

3. Bornéo ne fut visitée par les Espagnols qu'après la mort de Magellan. Martyr ne s'est pas conformé ici à l'ordre chronologique. Les Espagnols arrivèrent en vue de la côte du N.-E., le 8 juillet 1521. Ils abordèrent à Bourneh ou Brouni, dont le nom fut appliqué à l'île entière.

4. Il s'agit sans doute du rotang à tige flexible, véritable parasite grimpant.

comme une brise de peu de durée. Deux religions sont en honneur dans ces contrées : le paganisme et le mahométisme ; mais elles s'accordent entre elles. Dans cette île passent des troupeaux de bœufs et de buffles, ainsi que de chèvres. On y trouve de la volaille en abondance, mais pas un mouton. Ni blé, ni orge, ni vin, mais beaucoup de riz. Le riz leur tient lieu de pain, et ils font avec le riz des plats variés. Le roi de Burnéo et les Espagnols se firent des présents réciproques : le roi envoya ses cadeaux aux nôtres par deux éléphants, et le lendemain il leur envoya des mets variés, que portèrent sur leurs épaules trente-deux nobles. La capitale de ce prince compte vingt-cinq mille maisons, mais elles sont construites en bois, sauf le palais royal qui est en pierres.

Autour de Burnéo sont jetées beaucoup de petites îles ; on en remarque deux : Zubo[1] et Matan, cette dernière ainsi nommée à cause de la principale de ses villes, Matan. Magellan se fit un ami du petit roi de Zubo, car il lui donna des cadeaux qui furent bien agréés par suite de leur nouveauté, et parce qu'on n'en connaissait pas l'usage. Il baptisa ce souverain et le déclara vassal de l'Empereur. Laissant à Zubo ses navires, Magellan passa dans l'île de Matan qu'on voyait à l'horizon, seulement à quatre lieues de distance. Il s'était embarqué sur leurs chaloupes et sur leurs bateaux indigènes creusés dans un tronc d'arbre. Il voulut persuader au roi de Matan, grâce à ses interprètes, de se soumettre au grand roi d'Espagne et à celui de Zubo, et de payer tribut au premier de ces souverains. Le roi répondit qu'il voulait bien obéir au roi d'Espagne, mais non à celui de Zubo. Magellan fit alors piller et brûler une citadelle, voisine de la résidence royale. Elle comptait environ cinquante maisons. Magellan revint ensuite à Zubo, chargé en guise de butin d'objets comestibles, qui manquaient à Zubo, et de meubles variés, mais des insulaires, ennemis des gens de Matan, lui en dérobèrent la plus grande partie.

Huit jours après le capitaine revint avec le même appareil, et sans ses vaisseaux. Il voulait s'emparer de la capitale même de

1. Pigafetta a raconté avec force détails le séjour des Espagnols à Zébu, une des Philippines, entre Bohol et Negros.

l'île : ce fut un malheur pour lui que de débarquer à Matan. [1] Non seulement le roi refusa de lui obéir, mais encore s'avança à sa rencontre avec ses sujets tous en armes. Sans parler des javelots indigènes en roseaux et en bois brulé, ses soldats avaient de longues lances en fer, car les marchands de la Sérique et de la Chine sont en relations avec ces insulaires. Magellan fut tué [2] avec sept de ses compagnons, et vingt-deux autres furent blessés. C'est ainsi que ce brave Portugais assouvit sa soif d'aromates. Les Espagnols échappés au massacre retournèrent à Zubo et furent invités par le souverain de l'île. Jean Serrano, le chef des pilotes de l'océan, dont j'ai parlé dans les premières décades, et qui commandait alors un des navires, le capitaine de l'autre navire et dix de leurs compagnons acceptèrent l'invitation. Pendant ce temps environ quarante autres matelots erraient dans l'île. Au moment du repas une troupe d'assassins au service du roi les attaqua à l'improviste et les massacra, à l'exception des chefs qui furent traînés au rivage, dépouillés de leurs vêtements. Les insulaires espéraient que les matelots restés sur les navires débarqueraient pour les prendre, mais les hommes qui étaient à la garde des bâtiments [3] n'osèrent pas s'approcher. Ils abandonnèrent leurs compagnons et mirent à la voile. J'ai demandé à

1. Matan ou Mactan n'a guère que quatre lieues de tour et une demi-lieue de large. Elle ne renfermait alors que quatre à cinq cents habitants répartis dans quelques villages, mais les insulaires reçurent de nombreux renforts, et purent résister.

2. D'après Pigafetta, « lorsque Magellan tomba et qu'il se vit accablé par les ennemis, il se tourna plusieurs fois vers nous pour voir si nous avions pu nous sauver. Comme il n'y avait aucun d'entre nous qui ne fût blessé, et que nous nous trouvions tous hors d'état de le secourir ou de le venger, nous nous rendîmes sur le champ à nos chaloupes, qui étaient sur le point de partir. C'est donc à notre capitaine que nous dûmes notre salut, parce qu'au moment où il périt tous les insulaires se portèrent à l'endroit où il était tombé ». La date de cette mort funeste est le 27 avril 1521.

3. Serrano fut traîné sur le rivage, il supplia ses compagnons de le racheter. Jean Carvalho, le nouveau commandant, refusa. D'après Pigafetta, « voyant enfin que ses plaintes étaient inutiles, il se livra aux imprécations, et pria Dieu qu'au jour du jugement universel il fît rendre compte de son âme à Jean Carvalho son compère, mais on ne l'écouta pas et nous partîmes, sans que nous ayons eu depuis aucune nouvelle de sa vie ou de sa mort.

ceux d'entre eux qui revinrent en Espagne et particulièrement à un jeune Génois, Martin de Judicis, [1] témoin de tous ces événements, pour quel crime le roi de Zubo s'était décidé à commettre une aussi vilaine action. Les Espagnols pensaient que c'était à cause des femmes, car ces insulaires [2] sont jaloux.

A mon avis ce sont là les îles dont beaucoup d'auteurs ont parlé, mais de bien des façons différentes. D'après les uns il y en aurait mille, trois mille et plus encore d'après les autres. [3] Elles ne sont pas éloignées des rivages indiens. Parmi les îles qui entourent Burneo, il en est une dans laquelle sont bâties les deux villes de Butara et de Calega. Les Espagnols y reçurent un bon accueil. De cette île, ils en découvrirent une autre que les habitants de Calega leur montrèrent du doigt en leur disant, ce qui fut confirmé par les habitants de Butara, qu'il y avait tant d'or dans les sables de la mer qu'il suffisait de passer ces sables dans un crible pour récolter des pépites d'or, de la grosseur d'une noisette et d'un fruit plus petit; quant aux autres pépites, on n'y faisait pas attention. A l'horizon de cette dernière île on en découvre une nouvelle avec deux villes fameuses, Vindanao [4] tournée vers le sud et Chipico [5] vers le nord. La terre méridionale produit de la cinnamome et la terre septentrionale de l'or. Nos Espagnols s'y procurèrent par voie d'échange divers objets. Dans ces îles, je l'ai déjà dit, les négociants de la Sérique, de la Chine et des autres pays de l'Inde viennent souvent faire le commerce : ils vont y chercher de l'or, des pierres précieuses, et divers autres objets, et rapportent des toiles, des vêtements,

1. Martin de Judibicus Genoves, ainsi qu'il est dénommé sur la liste d'embarquement (Navarrete, IV, p. 19), faisait partie de l'quipage de la *Concepcion*.

2. Il est plus probable qu'ils avaient été trahis par un Malais, acheté à Malacca par Magellan, Henrique, et qui lui servait d'interprète. Cet Henrique, menacé des étrivières après la mort de Magellan, par Duarte Barbosa, jura de se venger. Il fit au roi de Zebu un tableau épouvantable de la rapacité des Européens, et amena ainsi la catastrophe.

3. Sur toutes ces iles on peut consulter l'ouvrage de Mallat, *les Philippines*.

4. Mindanao ou Maguidanao signifie l'île des lacs, car elle en contient plusieurs. Après Luçon c'est l'île la plus considérable de l'archipel.

5. Chipico correspond à la baie de Chipit.

ce qui sert à orner et à décorer, ainsi que des armes de guerre.

En vue de ces îles se trouvaient les Moluques[1] si désirées. On les trouve à cent soixante-quinze lieues de l'équateur, à dix degrés d'après leur compte, mais j'avoue ne rien comprendre à leurs calculs. Les anciens philosophes évaluaient le degré à soixante milles romains, et dans chaque mille ils comptaient mille pas. Les Espagnols prétendent que la lieue est de quatre milles sur mer et seulement de trois sur terre. Si nous acceptons l'évaluation des marins de cette nation, il y a quinze lieues par degré, et, contre l'opinion courante, ils affirment que le degré est de soixante-dix lieues et demie. Comprenne qui voudra : pour moi j'y renonce.

Revenons aux Moluques.[2] Les Espagnols y débarquèrent enfin. On en compte cinq principales. Elles sont situées sous l'équateur ou tout près. Elles n'ont pas plus de six lieues de tour chacune. Par un caprice de la nature elles sont toutes dominées par une montagne élevée. Le giroflier y pousse et y grandit naturellement. Cinq d'entre elles, du côté du sud, sont enfermées par la grande terre de Gilolo.[3] Le giroflier pousse également à Gilolo, mais il est d'une saveur âcre et à demi sauvage, ainsi qu'il arrive aux châtaigniers et aux oliviers non greffés. Dans toutes les petites îles, au contraire, les girofliers sont aromatiques. Il est curieux de savoir d'où vient à ces arbres, au jugement des insulaires, leur saveur aromatique. Ils prétendent que chaque jour et à trois reprises différentes, de grand matin, à midi et sur le soir s'élève une nuée, ils affirment même que cette nuée vient du ciel, et qu'elle s'étend sur le sommet

1. Cf. Argensola, *Conquista de las islas Molucas*, 1609. — Rosenberg, *Der Malagische Archipel*, 1878.

2. Les cinq Moluques sont ainsi énumérées par Pigafetta : Tarenate, Tador, Mutir, Machian, Bochian. Elles se nomment aujourd'hui Ternate, Tidor, Tawali, Maujan, Batjan. En réalité il faut encore joindre au groupe des Moluques, Morotai, Gilolo, Gœaritji, Obi major, Mandioli, etc.

3. Gilolo est encore connue sous le nom du Halmaherra ou grande terre. Elle présente une superficie de 172 myriamètres. Sur Gilolo on peut consulter : Temminck, *l'Inde Archipélagique*, 1849. — Russel Wallace, *The Malay Archipelago* ; — Hamy, *les Alfourous de Gilolo*. — Werner, *Expédition du Siboga*.

des collines où poussent les girofliers. On ne peut à ce moment apercevoir la cime de ces arbres. Au bout de peu de temps la nuée se dissipe, et les girofliers, arbres qui ressemblent aux lauriers, sont fécondés par ce nuage: ils en donnent comme preuve que jamais la nuée ne descend dans les parties basses de l'île et que les girofliers transplantés des collines ne grandissent jamais et donnent des fruits sans saveur.

Dans chacune des Moluques est une plaine réservée à la culture du riz. Les Espagnols débarquèrent dans l'une d'elles. Ils furent reçus par le roi avec bienveillance et fort honorablement. Ils n'avaient plus alors que deux navires. Ils avaient mis en pièces le troisième, parce que, après le meurtre du commandant et ce sinistre repas, l'équipage n'était plus assez nombreux pour le gouverner. La *Trinité* et la *Victoire* furent seuls conservées. Ces insulaires sont presque nus. Ils ne se servent que de petits tabliers en écorce d'arbres, dont ils voilent leurs parties honteuses. Le roi de cette île raconta aux nôtres qu'il les avait reçus avec plaisir en qualité d'hôtes, parce que, peu de mois auparavant, il avait aperçu dans le cercle de la lune des étrangers qui arrivaient par mer et dont la ressemblance avec les Espagnols était absolue. Nos hommes pensent que ces îles sont à cinq mille lieues d'Haïti, c'est-à-dire à vingt mille milles d'après la mesure italienne. Je crois qu'ils se trompent. Ils ont raconté que les insulaires étaient heureux, bien que ne connaissant l'usage ni de notre pain, ni du vin, ni de la chair des bœufs et des moutons, mais le riz leur suffit, car ils le préparent de mille façons différentes. Ils ont encore un autre pain, en usage chez le peuple, et qui est fabriqué avec de la moelle déjà vieille provenant de palmiers tombés de vétusté. Il arrive, en effet, dans les bois épais situés sur les montagnes et loin des habitations humaines que de grands arbres tombent parfois, frappés par la violence des ouragans, ou ne trouvant plus à leurs racines de terre pour les alimenter, car, avec la suite des temps, et au fur et à mesure que grandissent les arbres, ils ont besoin à leurs racines de plus de vigueur que la terre ne peut leur en fournir pour les élever dans les airs. Il arrive donc que dans les forêts tombent, pourrissent, se couvrent de mousses et sont rangés de

nombreux arbres. Cette moelle des palmiers, avec laquelle les insulaires font du pain, n'a pas d'autre origine. Ils partagent cette moelle en carrés, la réduisent en farine, la font sécher, puis la pilent et la cuisent. Ils en font des gâteaux épais de forme carrée. J'ai voulu en goûter. Rien n'est plus âpre, de plus mauvais goût. Ce pain ne doit être mangé que par des misérables, qui, privés de champs, n'ont pas la ressource de s'alimenter avec du riz. D'ailleurs n'ai-je pas vu, dans des cantons et des villages situés sur la montagne, les montagnards se nourrir d'un pain à peine moins insipide, de couleur presque noire, fabriqué avec une graine que l'on nomme centeno (seigle) en Espagnol, ou bien encore avec du mil, ou du panis, ou des matières pires encore ? N'est-ce pas la règle pour l'inconstante Fortune qu'un petit nombre soit rassasié, et que beaucoup aient faim, que les plaisirs et la délicatesse de la table soient réservés à une infime minorité ? On finit pourtant par vivre, car la nature se contente de peu, et on s'habitue à se suffire avec presque rien. Ils donnent tous leurs soins à l'élevage des chèvres et à la basse-cour. Ils ont des cannes sucrées, semblables à celles dont on extrait le sucre ; sans parler des pommes puniques, que les Italiens et les Espagnols nomment des grenades, des pommes médiques et de toutes les espèces de citrons. De ces fruits les Espagnols distinguent les limes, les limons, les oranges, les citronnelles, les cédrats et les citrons. Parmi les herbes qui poussent au bord des fontaines, pourquoi ne pas citer le cresson alénois, si tant est qu'en Espagne on ne lui donne simplement et sans périphrase que le nom de berro, et en Italie celui de cresson ? Que dire de cette substance vénéneuse qui pousse encore au milieu des herbes et qui provoque des vomissements ? Les Espagnols la nomment anapelo (aconit). Si on interroge un de ceux qui ne veulent, en dehors de ce qui est latin, rien conserver parmi leurs trésors intellectuels, et si on lui demande, étant donné que ce mot manque en latin et qu'on peut facilement l'emprunter à une langue étrangère, s'il est permis de se servir de ce mot, il remuera le nez d'un air dédaigneux, prononcera à voix basse qu'il vaut mieux nommer cette plante étrangle-loup. Je ne suis pas de cet avis et me passerai de la permission de ces raffinés. Donc on trouve en abon-

dance, aux îles Moluques, oranges, limons, citronnelles, cédrats, citrons, grenades et légumes. Ce n'est pas sans motif que j'ai parlé du cresson, autrement dit berro, et de l'anapelo: car, il y a quelques jours, tout au commencement du repas nous mangions de cette herbe accommodée à l'huile et au vinaigre lorsque mon ami Fernandez Rodrigo, aux bons offices duquel a parfois recouru l'Empereur, grâce à la recommandation de Votre Sainteté, rencontra de l'anapelo, qui produisit sur lui le même effet que s'il avait mangé de la ciguë ou tout autre poison. Il tomba à demi mort, et il fallut le traiter tout de suite par la thériaque et le contre poison de Mithridate. Anapelo n'est-il donc pas un mot de haut goût et bien formé, au lieu que la périphrase étrangle-loup n'a aucune signification ?

Les insulaires font du vin, non pas avec des raisins, puisqu'ils ne poussent pas aux Moluques, mais avec des fruits de diverses espèces. Un de ces fruits est plus spécialement employé. Chez eux comme dans notre continent pousse un arbre qui ressemble au palmier,[1] mais qui en diffère étrangement par ses produits. Sur cet arbre on distingue une douzaine de grappes, parfois davantage, jamais plus de vingt. A chaque grappe sont suspendus des fruits, comme dans une grappe de raisin, mais ils sont revêtus d'écorces. Chacun de ces fruits, quand il est dépouillé de son écorce, ressemble à un petit melon de forme oblongue, mais l'écorce qui lui sert de carapace est aussi dure que l'écaille de la tortue. On appelle ces fruits des cocos. Plusieurs enveloppes leur servent de tuniques. Elles sont plus nombreuses que celles qui entourent les palmiers comestibles, et reliées entre elles par des fils entrelacés. Il faut autant de travail pour les sortir de cette enveloppe que pour décortiquer les palmiers. Une fois ouverts les cocos sont bons à manger, et de plus sont remplis d'un suc délicieux. A l'écorce intérieure adhère une matière spongieuse, large de deux doigts, qui ressemble par sa blancheur et son peu de résistance à du beurre ou à de la graisse, mais qui est d'un goût plus délicat. Quand on détache cette masse de l'écorce intérieure, elle est fort bonne à manger. Si on la laisse

1. On a compris qu'il s'agissait du cocotier.

quelques jours dans son écorce, elle se liquéfie, et se convertit en huile bien préférable à l'huile d'olive et excellente pour les malades. Ce n'est pas le seul service que rende cet arbre. On perce le tronc, à l'endroit où les feuilles jaillissent du sommet. Goutte à goutte découle dans des vases préparés à cet effet une liqueur bonne à boire, excellente au goût et très salubre.

Les insulaires s'occupent encore de la pêche, car leurs mers foisonnent de poissons variés. On en remarque un qui est un véritable monstre. Il a un peu moins d'une coudée. Il a un gros ventre, sur son dos se dressent non pas des écailles mais un cuir très résistant. Son museau est celui d'un porc. Son front est armé de deux cornes osseuses. Son dos est double, élevé, osseux.

Le roi, sur le territoire duquel les Espagnols avaient débarqué, s'imagina qu'ils avaient été amenés près de lui par quelque secours divin. Il leur demanda ce qu'ils voulaient, ce qu'ils désiraient. « Des épices, répondirent-ils ». « Prenez ce que nous avons ». Puis il convoque ses sujets insulaires, et leur ordonne de montrer à nos hommes tout ce qu'ils possèdent en girofliers. Permission leur est donnée d'en emporter, moyennant une légitime rétribution. En effet, quand les girofles sont mûrs, les insulaires en amassent des tas dans leurs maisons, et attendent les marchands. Il en est ainsi de toutes les productions.[1] Ces girofles sont ensuite apportés aux marchés de Calicut, de Cochin, de Cananor et de Malacca sur de grands navires qu'on appelle des jonques. Il en est de même pour le poivre, le gingembre, la cinnamome, et toutes ces autres délicatesses si peu nécessaires et qui efféminent les hommes. Dans les cinq îles Moluques, aucune autre épice ne pousse que le girofle ; elles ne sont pourtant pas éloignées des îles qui produisent les autres épices. Ce

1. On connaissait déjà les épices en Europe, avant la mémorable expédition de Gama. Voir d'après le *Menagier de Paris*, traité de morale et d'économie domestiques, édit. Pichon, 1846, quels étaient les prix des plus connus d'entre les épices à la fin du XIV[e] siècle : « Une livre de gingembre coulombin, 11 sols ; un quarteron de gingembre mesche (espèce brune), 5 sols ; demi-livre cannelle battue, 5 sols ; un quarteron clou et graine, 6 sols ; demi-quarteron poivre long, 4 sols : demi-quarteron garingal (racine de galango ?), 5 sols ; demi-quarteron macis, 2 sols 4 deniers. »

sont les insulaires des Moluques qui rapportèrent ce fait aux Espagnols, et ils en eurent la confirmation par un acte de piraterie qu'ils commirent. En effet, quand ils eurent quitté la grande île de Burnéo, et les autres îles qui l'entourent (ce fut justement dans une de ces îles que fut massacré l'amiral Magellan) pour se rendre aux Moluques, ils tombèrent par hasard sur un de ces grands navires indigènes qu'on nomme des jonques. Ce navire n'était pas en état de défense. Il était rempli de marchandises, entre autres de toutes sortes d'épices autres que des girofles, mais en petite quantité; seulement de qualité excellente, car elles étaient fraîchement récoltées. Ces navires n'osent pas se risquer à de longues traversées, car ils ne sont pas construits avec assez d'art, pour pouvoir, comme les nôtres, affronter les tempêtes, et les matelots qui les montent n'ont pas assez d'expérience pour naviguer autrement que vent arrière. La jonque portait dans une île vosine une cargaison de produits indigènes : riz, cocos, poules, oies, et de nombreux objets comestibles. On y trouvait aussi un peu d'or en grain. Les Espagnols firent bonne chère avec cette aubaine imprévue, mais ce fut au détriment d'innocents qui n'avaient pas soupçonné leur passage. Ils résolurent donc de charger de girofles les deux navires qui leur restaient, et comme on n'en trouva pas assez pour les remplir dans l'île où ils avaient débarqué, le roi leur hôte visita les îles voisines qui sont à l'horizon. Des cinq Moluques, en effet, il y en a quatre qui sont en vue les unes des autres. La cinquième est à une distance que n'atteint pas la vue humaine, mais pas beaucoup plus. [1] Voici donc les deux navires remplis de girofles tout récemment cueillis. Les Espagnols avaient même emporté des branches chargées de fruits. Ce fut un bonheur pour tous les courtisans de voir ces branches et de sentir les fruits encore attachés au tronc nourricier. Aussi bien l'odeur des girofles fraîches ne diffère pas beaucoup de celle des girofles que vendent les pharmaciens. On m'a donné beaucoup de ces branches. J'en ai distribué un grand nombre et j'en ai envoyé de divers côtés. Il m'en reste encore quelques-unes que je mets en réserve jusqu'à

1. Peut-être l'île d'Obi Major, ou même Ceram.

ce que je sache si Votre Sainteté en a déjà quelqu'une en sa possession. Maintenant que les deux navires sont chargés de giroflles, racontons la suite du voyage.

Un des deux navires, la *Trinité*, était rongé de pourriture, et percé à jour par ces vers que les Vénitiens nomment bissi et les Espagnols broma. Leurs ravages étaient tels que l'eau entrait dans la membrure et la cale du bâtiment, comme dans un crible. On n'osa pas le risquer à une navigation aussi longue sans l'avoir réparé. La *Trinité* resta donc. Nous ne savons pas encore aujourd'hui si elle existe ou non. En sorte que sur cinq navires deux seulement sont revenus : La *Victoire* l'année même où j'écris, et le *Saint-Antoine* l'année précédente. Quant aux hommes des équipages, bien peu ont survécu. Il me reste à raconter le voyage de retour de la *Victoire*, car c'est par un autre chemin qu'elle est revenue à son point de départ. Le voyage a duré trois ans moins quelques jours. Par une série de malheurs tous les chefs sont restés en chemin. Mais ce qui est tout à fait étrange, et ce qui n'avait encore jamais été essayé depuis le commencement du monde, ce navire a suivi tout un parallèle et fait le tour de la terre. Si c'était un Grec qui avait accompli cet acte inouï, que n'auraient pas écrit les Grecs à ce propos ! Le navire des Argonautes qui d'après la tradition fut porté au ciel (et on l'a raconté sérieusement et sans dérision), qu'a-t-il donc fait ? Si nous y réfléchissons un tant soit peu, il est parti de la ville d'Argos pour s'avancer dans le Pont-Euxin jusqu'auprès d'Œtes et de Médée; qu'a fait sa cargaison de héros, Hercule, Thésée, Jason, on l'ignore : et on ne sait pas encore ce qu'était au juste la fameuse toison d'or. Quant à la distance qui sépare la Grèce du Pont-Euxin, les enfants l'apprennent dans les plus basses classes. Elle est plus petite que l'ongle d'un géant. Cherchons maintenant à faire comprendre comment les Espagnols ont fait le tour du monde ; car c'est difficile à croire. Voici pourtant une preuve : Que Votre Sainteté se fasse apporter une sphère terrestre, où soient figurés les divers continents. Qu'elle parte des colonnes d'Hercule, autrement nommées détroit de Gibraltar. En continuant à gauche on rencontrera d'abord les îles Fortunées vulgairement appelées Canaries. Entre ces îles et la côte

africaine, si on pousse droit au midi, on trouve d'autres îles, appartenant aux Portugais, et appelées par eux archipel du Cap Vert. Ce sont les Gorgades Meduséennes des Latins. Prêtons maintenant une grande attention, car c'est ici qu'il faut commencer à admirer. A la gauche de ces îles occidentales les Portugais passent la ligne équatoriale, traversent le tropique du Capricorne et s'avancent jusqu'à la pointe extrême des monts de la Lune. On la nomme cap de Bonne Espérance. C'est l'appellation commune. Depuis l'équateur jusqu'à ce point on compte les uns vingt-quatre, les autres vingt-deux degrés. Après avoir doublé ce promontoire, ils prennent la direction de l'Orient, passent devant l'entrée de la mer Rouge et du golfe Persique, devant les bouches de l'Indus et du Gange, jusqu'à la Chersonèse d'or à laquelle ils ont donné le nom de Malacca. Voici déjà parcourue la moitié du cercle terrestre. Des vingt-quatre heures que d'après les calculs des cosmographes le soleil met à faire son tour, en voici douze de passées. Mesurons maintenant la seconde moitié qui reste, et pour cela revenons aux îles Gorgades.

Notre escadre de cinq navires a laissé cet archipel à gauche, et a pris la direction opposée, tournant le dos aux navires portugais. Elle laissait derrière elle la terre, que nous appelons notre continent, et dont l'extrémité appartient au Portugal. Elle s'est avancée, ainsi que nous l'avons déjà raconté, jusqu'à plus de cinquante degrés vers le pôle antarctique ; je ne précise pas le chiffre, car les évaluations diffèrent, mais peu. Les Espagnols suivirent le soleil couchant, comme les Portugais avaient suivi le soleil levant, et arrivèrent à l'est des îles Moluques, qui ne sont pas très éloignées du pays où Ptolémée place Cattigara et le grand golfe ; c'est la porte ouverte vers la Chine. Que dirai-je de Cattigara et du grand golfe ? Les Espagnols prétendent qu'ils n'ont pas rencontré ces pays à la place assignée par Ptolémée ; mais je n'insiste pas sur ce point : j'en reparlerai peut-être plus au long. Revenons au tour du monde. Voici donc un autre chemin vers la Chersonèse d'or, tout à fait opposé à celui qu'avaient découvert les Portugais. C'est par le premier chemin, en passant en vue de la Chersonèse d'or et en suivant les traces des Portugais que la *Victoria*, cette reine des Argonautes, est revenue.

Quand elle arriva en vue des îles du cap Vert, elle était dépourvue de tout. On détacha une barque, montée par treize hommes, pour demander aux Portugais, mais en les payant, de l'eau potable et des vivres. Mais les fonctionnaires,[1] qui s'imaginent qu'on leur arrache l'œil droit, si quelque prince, autre que le leur, tire quelque revenu des épices, retinrent la barque et l'équipage. C'était une violation du traité conclu, lors de la division du monde par le pape Alexandre VI. Les officiers royaux de l'archipel essayèrent même de s'emparer du navire, ce qui était bien facile, mais les Espagnols se doutèrent de l'arrestation de leurs compagnons, et, avant que les vaisseaux portugais ne les eussent attaqués, ils levèrent l'ancre et s'enfuirent, laissant leurs treize compagnons entre les mains des ennemis. De soixante qui s'étaient embarqué aux Moluques, ils n'étaient plus que trente et un.[2] Reconnaissons que le roi de Portugal ordonna plus tard de relâcher ces treize prisonniers.

Leurs plaintes, les dangers qu'ils ont courus, la faim, la soif, les veilles, la fatigue extrême qu'ils éprouvèrent en pompant jour et nuit l'eau qui entrait dans le navire à portes ouvertes, si je voulais tout raconter, mon récit serait trop long. Qu'il me suffise de rappeler ce navire plus troué que le crible le mieux conditionné, et ces dix-huit hommes plus fatigués que le plus fourbu des chevaux. Ils ont tellement navigué qu'ils prétendent[3] avoir parcouru, en se portant tantôt sur un point, tantôt sur un autre,

1. Les Portugais avaient été exaspérés en apprenant l'expédition de Magellan. Le roi avait envoyé une escadre, sous le commandement de Lopez de Sigueira, aux Moluques contre les Espagnols. Sigueira avait été obligé de s'arrêter en chemin et de guerroyer contre les Turcs dans la mer Rouge, mais il avait néanmoins détaché de son escadre contre les Espagnols un navire commandé par Francesco Faria. Ces détails furent communiqués aux intéressés par le Portugais Alonso de Lorosa. Ils étaient parfaitement authentiques. Ainsi s'explique le mauvais accueil aux îles du Cap Vert.

2. Navarrete (IV, 96) a dressé la liste des survivants. Ils n'étaient plus que dix-huit. Martyr n'a même pas cité le nom de leur capitaine, Sébastien El Cano.

3. Pigafetta : « du temps de notre départ de la baie de San Lucar jusqu'à celui de notre retour, nous comptâmes au delà de 14460 : c'était le tour du monde entier en courant toujours de l'est à l'ouest. »

quatorze mille lieues, et pourtant le tour de la terre comporte moins de huit mille lieues, mais personne d'eux ne connaissait la direction exacte pour arriver par un autre chemin que les Portugais à ces îles tant désirées.

On songe à profiter d'une entreprise si bien commencée. Ce qui sera résolu, la convention que l'on signera avec les Portugais qui se prétendent grandement lésés par ce voyage, je vous le ferai savoir. Les Portugais affirment que les Moluques se trouvent dans les limites qui leur ont été assignées, lors du partage établi par le souverain pontife Alexandre VI entre le roi de Castille et de Portugal.[1] Ils font remarquer que villages, campagnes ou fermes apportent leurs produits aux marchés de Malacca, de Calicut et de Cochin, et que partout les paysans apportent aux villes et aux forteresses pour les vendre les objets qu'ils produisent et cultivent. Nous prétendons, au contraire, que les Moluques ont été usurpées par les Portugais, attendu qu'elles se trouvent en dehors de la ligne partant d'un pôle à l'autre et séparant l'orient de l'occident. Aussi bien vous connaissez parfaitement la question, puisqu'elle a été plus d'une fois discutée devant vous.

Il me reste à mentionner un fait qui frappera d'étonnement les lecteurs, surtout ceux qui s'imaginent avoir la connaissance parfaite des phénomènes célestes. Quand la Victoria arriva aux îles du Cap Vert, les matelots croyaient être au mercredi et c'était un jeudi. Ils avaient donc perdu un jour dans leur voyage et pendant cette absence de trois années. Je leur ai dit : « Vos prêtres vous ont donc trompés, puisqu'ils ont oublié ce jour dans leurs cérémonies, ou dans la récitation de leurs heures. »

1. A propos de cette contestation entre le Portugal et l'Espagne lire dans Navarrete (IV, 301), à la date du 4 février 1523, instruccion del royal doctor Cabrera y al protonotario Barroso, sus embajadores, para tratar con el-rey de Portugal sobre la capitulacion del ano de 1464. — Cf. à la date du 18 décembre 1523, nouvelle instruction de Charles V. — Mémoires de Diego Colomb (p. 333), de Duran, Sébastien Cabot et Jean Vespucci (p. 339). — Capitulacion hecha en Zaragoza entre los embajadores de Espana y Portugal sobre la transaccion y venta que el emperador Carlos V hizo al rey de Portugal de las islas del Moluco.

Ils me répondirent : « A quoi pensez-vous ? Supposez-vous donc que tous, et particulièrement ceux qui avaient du cœur et de l'expérience, aient pu tomber dans une telle erreur ? Il arrive souvent que l'on tient un compte exact des jours et des mois, en outre beaucoup d'entre eux avaient des livres d'heures et savaient très bien ce qu'il fallait réciter chaque jour. On ne se trompait pas surtout pour les heures de la Sainte Vierge, aux pieds de laquelle nous nous prosternions à chaque moment, pour implorer son assistance. Beaucoup d'entre eux passaient leur temps à réciter ces heures et les offices des morts. Cherchez donc ailleurs une explication. Il est certain que nous avons perdu un jour. » Les uns donnaient une raison, ceux-ci une autre, mais ils s'accordaient tous sur ce point : ils avaient perdu un jour. « Mes amis, ai-je ajouté, souvenez-vous que l'année qui a suivi votre départ, l'année 1520, fut une année bissextile, c'est peut-être ce qui vous a trompés. » Ils ont affirmé qu'ils avaient compté cette année vingt-neuf jours au mois de février qui est d'ordinaire plus court, et qu'ils n'avaient pas négligé la bissextile des calendes de mars la même année. Les dix-huit hommes qui sont revenus de l'expédition sont à peu près tous ignorants, mais, interrogés successivement, ils n'ont pas varié dans leurs réponses.

Très surpris par cette concordance je suis allé trouver Gaspar Contarino, ambassadeur auprès de l'Empereur de l'illustre république de Venise. C'est un grand savant et en beaucoup de matières. Nous avons discuté de diverses façons ce fait jusqu'alors inobservé, et nous avons pensé que telle en était peut-être la cause. [1] Le navire espagnol, en quittant les îles Gorgades, a marché droit à l'occident, c'est-à-dire dans la direction que prend aussi le soleil. Il a donc suivi le soleil, et chaque jour a été plus long eu égard au chemin parcouru. En conséquence lorsque a été achevé le tour du monde, que le soleil accomplit en vingt-quatre heures du levant au couchant, le navire avait gagné un

1. G. Contarini (1483-1552), nommé cardinal par le pape Paul II, chargé de nombreuses missions diplomatiques, auteur du *De immortalitate animæ* dans lequel il réfute son maître Pomponazzo. On lui doit encore *Conciliorum magis illustrium Summa*, et *De magistratibus et republica Venetorum*, libri V, 1543.

jour entier, c'est-à-dire un jour de moins que ceux qui, dans le même espace de temps, étaient restés à la même place.[1] Que si une escadre portugaise, naviguant dans la direction du levant, continuait son chemin toujours dans la même direction, et en suivant ce chemin qui vient d'être découvert et pour la première fois signalé, quand elle reviendrait aux Gorgades, il est hors de doute qu'en faisant le tour du monde elle aurait, au contraire, perdu un peu chaque jour, et que, par conséquent, elle aurait à compter un jour de plus. Si, le même jour, une escadre espagnole et une escadre portugaise étaient parties des Gorgades, en se tournant le dos, c'est-à-dire l'une vers l'occident et l'autre vers l'orient, et si, au bout du même temps et par des chemins différents, elles étaient revenues aux Gorgades, supposons qu'aux Gorgades le jour fût un jeudi, les Espagnols qui auraient gagné un jour tout entier se croiraient au mercredi, et les Portugais, qui, au contraire, auraient perdu un jour, verraient briller le vendredi. Que les philosophes discutent ce problème avec des arguments plus profonds. Pour le moment je donne mon avis et rien de plus.

J'ai assez parlé du tour du monde, des îles où poussent les épices, de ce jour perdu et des terres nouvelles. Je reviens à l'histoire de Temistitan. Je la résumerai aussi succinctement que possible, car ce gros travail me fatigue et m'alourdit. La vieillesse arrive. Votre Sainteté m'a déjà vu presque tombé dans ses griffes rapaces. D'un vol rapide elle s'efforce de me pousser dans les bras dévorants de sa sœur décrépite, et pourtant j'aurais aimé à me promener plus doucement dans les sentiers de ce bosquet.

1. D'après Pigafetta : « Pour voir si nos journaux avaient été tenus exactement, nous fîmes demander à terre quel jour de la semaine c'était, on répondit que c'étaitjeudi, ce qui nous surprit, parce que, suivant nos journaux, nous n'étions qu'au mercredi. Nous ne pouvions nous persuader de nous être tous trompés d'un jour. J'en fus moi-même plus étonné que les autres parce que, ayant toujours été assez bien portant pour tenir mon journal, j'avais sans interruption marqué les jours de la semaine, et les quantièmes du mois. Nous apprîmes ensuite qu'il n'y avait point d'erreur dans notre calcul parce que, ayant toujours voyagé vers l'ouest en suivant le cours du soleil, et étant revenus au même point, nous devions avoir gagné vingt-quatre heures sur ceux qui étaient restés en place. Il ne faut qu'y réfléchir pour en être convaincu. »

CHAPITRE HUITIÈME

J'ai déjà raconté comment les Espagnols, chassés de la cité lacustre de Temistitan, commencèrent à se relever de ce grand désastre, grâce aux secours que leur fournirent les peuples voisins et ennemis de cette ville. Rapprochons-nous d'un seul coup de la banlieue de Temistitan et laissons de côté les événements intermédiaires. Il est une ville de huit mille maisons, mais qui se prolonge par d'immenses faubourgs depuis le lac jusqu'à dix-huit lieues de Tascalteca. On la nomme Tazcuco. [1] C'est à Tazcuco que Cortès établit son camp à la tête d'une armée nombreuse. Les habitants de cette ville n'osèrent pas s'y opposer. L'exemple des voisins les avaient instruits et ils craignaient d'être livrés au pillage. Cortès avait laissé à Tascalteca des constructeurs [2] chargés de fabriquer des vaisseaux. Pendant qu'il réduisait les environs avec son armée, on construisait pour lui, comme nous l'avons indiqué, treize brigantins; mais, dès qu'il se fut établi à Tazcuco, il ordonna de transporter dans cette ville la charpente des brigantins. Ce sont les gens de Tascalteca et de Guazuzingo qui les charrièrent sur leurs épaules, et ils firent cette besogne sans répugnance. [3] Ils détestent si fort les Temistitanais qu'ils regardent comme un plaisir tout effort tendant à la perte de leurs ennemis. C'est un acte que les Romains eux-mêmes, [4] alors que leurs affaires étaient au plus haut point de

1. Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, § 91.

2. Ces brigantins avaient été construits sous l'habile direction de Martin Lopez, aidé par trois ou quatre charpentiers espagnols.

3. Troisième lettre de Cortès (Lorenzana), p. 207.

4. *Id.* « Que era cosa maravillosa de ver, y assi me parece que es de oir, llevar trece fustas diez y ocho legas por tierra. » Cf. transport semblable par Hannibal lors du siège de Tarente (Polybe, liv. VIII) et encore à Tarente par Gonzalve de Cordoue. Un exemple analogue à celui de Balboa qui essaya de

prospérité, n'auraient pas trouvé facile. De Tazcuco se jette dans le lac un petit fleuve, dont les deux rives sont bordées de maisons, séparées par des jardins. En attendant que la charpente des brigantins fut achevée, que les rames et tous les apparaux fussent assemblés, Cortès fit creuser depuis Tazcuco jusqu'au lac un canal long de trois milles Italiens, profond de quatre hauteurs d'hommes et flanqué de digues fortifiées, où les brigantins pouvaient flotter. En cinquante jours, avec huit mille travailleurs indigènes continuellement occupés, il acheva ce travail et conduisit les brigantins dans le lac; mais avant que ce double travail de construction ne fût achevé, il détruisit et brûla la plupart des villes, [1] aussi bien lacustres que continentales, dont les habitants l'avaient assailli dans sa fuite, et déjà les Temistitanais n'osaient plus sortir en rase campagne pour engager la lutte avec nos soldats. Lorsque les treize brigantins, quand fut achevée cette étonnante opération, furent amenés dans le lac, les Temistitanais comprirent que l'heure de leur extermination approchait. La nécessité pourtant releva leur courage. Dès qu'ils surent que les brigantins avaient pénétré dans le lac, tout aussitôt s'approcha d'eux une immense multitude de barques chargées d'hommes armés. Quand la victoire fut remportée, les habitants racontèrent que ces barques étaient au nombre de cinq mille. [2] Au fur et à mesure qu'elles approchaient des brigantins, ces barques étaient dispersées par les décharges des canons placés à la proue et sur les flancs des navires. On aurait dit de légers nuages fuyant devant la tempête. Grâce aux brigantins, et une fois que le lac fut dégagé, on pressa vivement la ville. En quelques

transporter quatre brigantins à travers les vingt-deux lieues de l'isthme de Darien (Herrera, II, liv. II, § 11).

1. Entre autres : Iztapalapan (3e lettre de Cortès, Lorenzana, p. 195) ; Azcapozalco (Bernal Diaz, § 141) ; Tacuba (Cortès, p. 210) ; Huaztepec (B. Diaz, § 142) ; Iacapichtla (Cortès, p. 214) ; Cuernavaca (B. Diaz, § 145) ; Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, § 93 ; Xochimilco (Oviedo, *Hist. de las Indias*, III, 21).

2. D'après Cortès (Lettre III, Lorenzana, p. 24), il n'y avait que cinq cents bateaux. B. Diaz (§ 150) donne le chiffre de quatre mille, mais il n'était pas présent à l'action.

jours, Cortès lui enleva toutes ses conduites d'eau douce: ce fut Christophe de Olid qui rompit les aqueducs; et pour que d'aucun côté les assiégés ne pussent être ravitaillés, Cortès entoura la ville avec trois armées. [1] La première partait de Tazcuco et se dirigeait sur Astapalappa, mais cette ville fut détruite de fond en comble, non seulement parce qu'elle était plus puissante que les autres, mais encore parce qu'elle était la vieille résidence du frère de Muteczuma, qui était alors roi. Cortès se chargea de diriger cette armée, qui, d'après son rapport, comptait plus de soixante mille hommes, car de toutes les provinces accouraient à lui plus d'auxiliaires qu'il n'en demandait. Les uns étaient attirés par l'espoir du butin, les autres par l'amour de la liberté. Le pont dont j'ai parlé plus haut et qui va directement d'Astapalappa à Temistitan, fut occupé par Cortès. Après de nombreux combats où l'ennemi était toujours battu, grâce à la vaillance de ses hommes, à l'élan des chevaux, aux canons qu'on tirait en face ou sur les flancs, grâce encore aux brigantins, les Espagnols s'emparèrent du pont près du château où, comme nous l'avons raconté, Muteczuma s'était porté à la rencontre de nos hommes. Nous avons décrit ce château, flanqué de deux tours, et protégeant deux ponts qui se réunissent sous ses voûtes. C'est là que Cortès établit son camp. Il se trouvait ainsi au point de rencontre des deux ponts. Pour garder l'autre grand pont, du côté du nord, Cortès fit établir un autre camp sur le point opposé. Il en donna le commandement à Gonzalez Sandoval. C'était le chevalier chargé de la justice que les Espagnols nomment alguazil. La troisième armée, placée sur un autre flanc de la ville, était dirigée par Pierre Alvarado. On raconte que les trois armées réunies comptaient cent vingt mille combattants.

Ainsi entourée d'ennemis, la malheureuse cité souffrait toutes sortes de privations. Elle avait tout autant à se plaindre de l'ambition de quelques-uns de ses enfants qui, dans leur fièvre de commandement, l'avaient entraînée dans cette catastrophe, qu'elle

1. Les trois armées furent commandées par Olid, par Sandoval et par Alvarado. Cortès s'était réservé la direction suprême.

avait à redouter les ennemis. Le peuple aurait assez facilement accepté notre joug, sans la résistance du fils de la sœur de Muteczuma qui avait usurpé l'empire et sans l'exaltation de sentiment des nobles. Pendant soixante et dix jours, sans trêve ni merci, de tous les côtés, en face ou par derrière, Temistitan fut assiégée. Tous les jours, alors que sur le soir nos hommes rentraient au camp, ils laissaient dans les rues de la ville après chaque combat cinq cents, mille [1] ou plus encore de cadavres. Plus le massacre était grand, plus était copieux et joyeux le festin auquel se livraient les gens de Guazuzingo et de Tascalteca, ainsi que les autres auxiliaires indigènes, qui ont l'habitude d'ensevelir dans leurs ventres ceux de leurs ennemis qui sont tombés dans l'action. Des nôtres, au contraire, un petit nombre [2] seulement périssait. La plus grande partie des habitants de Temistitan fut donc enlevée soit par le glaive, soit par le manque de vivres. Lorsque nos hommes entraient à la suite d'un combat dans les rues de la ville, ils y trouvaient des tas de morts qui avaient succombé à la famine ou à la soif. Ils détruisirent sur plusieurs points divers palais, dont ils avaient chassé les défenseurs. Un jour, sur des ponts, Cortès fut entouré et pris par les ennemis, mais il fut sauvé par un de ses familiers, François Olea, qui, d'un seul coup de son épée, trancha les deux mains de celui qui tenait et serrait son maître, mais ce fut pour perdre la vie [3] après qu'il eut donné son cheval à Cortès.

1. Cortès (Lettre troisième, Lorenzana, p. 298) évalue les pertes de l'ennemi dans les trois assauts à 67.000 et à 50.000 le chiffre de ceux qui moururent de faim ou de maladie. Ixlilchochitl parle de 250.000 victimes, Bernal Diaz (§ 156) et Oviedo (*Historia de las Indias*, XXX, 30) disent qu'il mourut plus de monde au siège de Mexico qu'à la destruction de Jérusalem. Tous ces calculs sont discutables, car ils reposent sur des données hypothétiques.

2. Martyr ne parle que des victoires, mais les Espagnols subirent aussi des défaites, particulièrement le jour où, entraînés trop loin par la fougue inconsidérée du trésorier Alderete, ils furent rejetés avec perte dans les canaux. Cortès aurait été fait prisonnier sans le dévouement d'un de ses compagnons, Christoval de Olea, aidé par Lerma et par un chef Tlascalan. Cf. Bernal Diaz, § 152-204.

3. Celui qui donna son cheval à Cortès ne fut pas Olea, mais son chambellan Guzman, qui, d'ailleurs, paya de la vie cet acte de dévouement.

On indiqua enfin aux Espagnols l'endroit où se cachaient le roi avec ses serviteurs et les principaux chefs. Aussitôt informé, Cortès avec ses brigantins attaque et prend[1] une flottille de barques, que venaient de lui signaler les espions, et sur laquelle était monté le roi pour se réfugier daus un coin caché de la lagune. Conduit en la présence de Cortès, le roi touchant le poignard dont était armé le général espagnol : « Voici, dit-il, le fer dont tu peux et dont tu dois me frapper. J'ai fait mon devoir Il me serait pénible et odieux de prolonger ma vie. » Cortès le consola, en l'assurant qu'il avait agi comme devait agir un souverain magnanime. Néanmoins, il le ramena avec lui sur la terre ferme et le fit garder avec soin. Quand ces batailles eurent réduit à l'impuissance la grande Temistitan et après que ses habitants furent presque tous détruits, Cortès courba tous ces peuples sous le vasselage de l'Empereur.

Je suis entré en relations avec deux de ces hommes que les Espagnols nomment hidalgos. Ils ont pris une part importante à tous ces événements, soit en parcourant les provinces cachées, soit en se battant. Ils se nomment Diego Ordaz et Benevides. Ils m'ont dit que Cortès avait fait choix pour Temistitan d'un roi, appartenant à la famille royale, et lui avait ordonné de résider dans cette ville, pour que cette capitale dépeuplée reprit des forces sous la protection d'un souverain : autrement une cité si considérable aurait été déserte et inculte. Quant à lui, comme il ne supportait pas le repos, il envoya des messagers pour s'informer de nouvelles terres. A l'horizon, du côté du sud, se dressaient de hautes montagnes. Il ordonne de chercher[2] ce qu'il y a derrière ces montagnes. On lui apprend que sur le revers méridional de la chaîne s'étend une autre mer, celle dont

1. Guatimozin fut pris par le capitaine d'un brigantin, Garcie Holguin. D'après Humboldt, le lieu où il fut pris, et qui fait aujourd'hui partie de la terre ferme, est situé entre le Garita del Peravillo, la place de San-Yago de Tlatelolco et le ponte d'Amaxac. Cf. Troisième lettre de Cortès (Lorenzana, p. 299), Oviedo, *Histoire des Indiens*, XXXIII, 30 et Prescott, III, 146.

2. Cortès avait ordonné d'équiper une flotte à Zacatula sur le Pacifique. Les matériaux furent transportés depuis Villa Rica, à travers le pays ; mais les brigantins furent incendiés sur le chantier.

j'ai parlé dans mes précédentes décades, et qui fut découverte par Vasco Nunez, lorsqu'il partit du Darien. On trouve dans cette région six villes dont la moindre est plus considérable que notre célèbre municipe de Valladolid. Elles se nomment [1] Teph, Mechuacan, Guaxaca, Fuesco, Tequantepech. On n'indique pas le nom de la sixième. On écrit dans une lettre particulière jointe au rapport sur les affaires de Temistitan qu'on a appris [2] que les îles où poussent les épices et qui produisent de l'or et de l'argent ne sont pas éloignées de la côte. Quant aux villes situées dans la lagune ou sur les bords de la lagune, voici leurs noms : Saltucar, Tenavica, Temistitan, Scapuzalco, Tamba, Chapultepech, les deux Culuacan, Guichilobusco, Suchimilco, Quitagna, Astapalappa, Mesechiche, Coluacan, Tezusco. Benevides est tout récemment revenu de ces contrées. Il avait été chargé par Cortès de conduire un des deux navires qui apportent des présents choisis par le général comme bien plus précieux et bien plus élégants que ceux qui ont été amenés et présentés à sa majesté impériale, l'année où elle quitta l'Espagne pour se rendre en Belgique et que Votre Sainteté a examinés. On estime que leur valeur est de deux cent mille ducats. [3] Mais les deux navires où ils sont déposés ne sont pas encore arrivés. Ils se sont arrêtés dans les îles Cassitérides, que les Portugais, leurs possesseurs, nomment îles Açores. Ils craignaient de tomber entre les mains des pirates français, ainsi qu'il était arrivé l'année précédente à un autre navire venant d'Hispaniola et de Cuba avec soixante-douze mille ducats d'or, six cents livres de perles précieuses et deux mille rubes de sucre. Le rube s'appelle en espagnol arroba.

1. Tepatitlan, Michoacan, Oaxaca, Taxco et Tehuantepec.

2. Cortès, en effet, croyait à l'existence d'un détroit qui permettrait de passer rapidement de l'Atlantique au Pacifique. Ainsi qu'il l'écrivait à l'empereur Charles V (Lettre quatrième, Lorenzana, 385) : « Votre majesté peut être certaine que, sachant combien lui tient au cœur la découverte de ce grand secret d'un détroit, je subordonnerai tous mes intérêts et tous mes projets, dont plusieurs sont d'une haute importance, à l'accomplissement de ce grand objet. »

3. Le butin pris à Mexico, or et pierreries, ne dépassa pas d'après la relation de Cortès lui-même (Lettre troisième, Lorenzana, p. 301), cent trente mille castellans d'or. Il est probable que les Aztèques avaient envoyé hors de la capitale, ou enterré, ou jeté dans le lac la majeure partie de leurs richesses.

Il pèse vingt-cinq livres de six onces. En outre, chaque homme de l'équipage avait par devers lui un petit trésor. Tout est tombé entre les mains des pirates. On a envoyé une flotte de guerre aux Cassitérides pour convoyer ces deux navires. Au moment où j'écris ils ne sont pas encore ramenés.

Il y avait dans ces navires, sur le rapport de Benevides, trois tigres élevés dès leur enfance en cage. Ces cages étaient en bois épais. Il y avait deux de ces animaux sur un des navires, et le troisième sur l'autre. Il arriva que sur le navire où il y en avait deux, les secousses de la tempête ébranlèrent les barreaux de l'une des cages, et permirent à l'un des tigres de sortir. Cette bête féroce une fois libre sauta sur le navire aussi furieuse que si jamais elle n'avait vu d'homme. C'était pendant la nuit. Elle court ça et là et renverse sept hommes. A l'un elle enlève le bras, à l'autre la jambe, à celui-ci les épaules. Elle en tue deux, et, en bondissant, saisit un malheureux qui fuyait sur la mâture : il était à demi-mort, mais ses compagnons vinrent à son aide et il fut sauvé. Tous les matelots accourent armés de haches, d'épées, et de toutes sortes d'instruments. La bête est couverte de blessures et forcée de se jeter à la mer. Quant à l'autre tigre, comme on redoutait un accident semblable, il fut tué dans sa cage. Benevides croit qu'on amène le troisième dans l'autre navire. Aussi bien il y a dans les montagnes de la région une grande quantité de tigres, de lions [1] et d'animaux féroces. Quand on demanda à Benevides ce qu'ils mangeaient : des cerfs, répondit-il, des chevreuils, des daims, des lièvres, des lapins, et beaucoup d'autres animaux non féroces, qui vivent dans la contrée. Les capitaines laissés à la garde de ces vaisseaux sont de vaillants soldats qui se sont distingués dans la conquête : Alfonse d'Avila et Antoine Quinones. [2] Ce sont eux qui apportent au roi la part qui lui revient. La part de Cortès est administrée par Jean Ribera, son secrétaire et son compagnon depuis le début de l'expédition.

1. A proprement parler des pumas.

2. Quinones, capitaine de la garde de Cortès, l'avait sauvé lors de l'assaut malheureux de Mexico, en le forçant à tourner le dos à la brèche et à s'enfuir (Oviedo, *Hist. de las Indias*, XXX, 26). Diego Ordas, l'homme du Popocatepelt, faisait également partie de la députation.

Sur l'avis de notre conseil royal des Indes l'empereur a confirmé[1] Cortès dans le commandement de la contrée, qu'il a nommée Nouvelle Espagne. Quant à Diego Velasquez on l'a destitué de son commandement de Cuba, ou peut s'en faut, car on a déclaré qu'il avait outrepassé ses pouvoirs en envoyant des soldats contre Cortès, malgré la défense du conseil d'Hispaniola. On a récemment appris qu'on avait aperçu quinze navires de pirates français[2] qui croisaient sur l'océan dans l'espoir de surprendre les navires espagnols, comme ils l'avaient fait l'année précédente, mais la tempête les a jetés sur la côte d'Afrique et en a submergé le plus grand nombre.

CHAPITRE NEUVIÈME

Me voici arrivé jusqu'au dernier des renseignements que Cortès, que ses compagnons d'armes, que les magistrats royaux, le trésorier, l'intendant et le distributeur (celui qu'on nomme en Espagnol le facteur) ont donnés soit par écrit dans leurs rapports, soit de vive voix à leur retour: encore ai-je laissé de côté bien des détails, car je craignais d'ennuyer en racontant trop de petits faits. Il me faut rapporter diverses nouvelles, arrivées du Darien avec la correspondance de Pedro Arias, gouverneur du continent et par l'entremise de son fils aîné, qui vient de revenir en Europe, Diego Arias. Je n'oublierai pas non plus divers événements qui se sont récemment passés à Hispaniola et à Cuba Fernandina.

1. Cortès n'avait d'abord rencontré que des ennemis à la cour de Madrid. Le régent Adrien d'Utrecht, mal conseillé par l'évêque Fonseca, avait même envoyé le Veedor Christoval de Tapia arrêter et mettre en jugement Cortès au milieu même de ses conquêtes, mais Tapia renonça de lui-même à sa mission. Fonseca, infatigable dans sa haine, recommença le procès. Bien soutenu par son père Martin Cortès et par le duc de Béjar, Cortès finit par obtenir gain de cause. Le 15 octobre 1522 était signé en sa faveur à Valladolid le nombramiento de governador y capitan general y justicia major de Nueva España Cf. Bernal Diaz, § 168.

2. Gaffarel, *Le corsaire Fleury* (Société de Géographie de Rouen, 1902).

On a fondé cinq colonies dans ce que l'on croit être un continent: la première, sur le rivage septentrional, est Santa Maria la Antigua. On l'appelle encore Darien, car elle est bâtie, ainsi que je l'ai mentionné dans mes premières décades, sur les rives du fleuve Darien. Pourquoi les Espagnols se sont-ils établis à cet endroit, pourquoi lui ont-ils imposé ce nom, alors qu'il portait déjà celui de Zemaco, le cacique de la contrée, je l'ai suffisamment [1] expliqué. Le second établissement se nomme Acla, il est situé à l'ouest du Darien. A quarante lieues à l'ouest d'Acla est une autre colonie bâtie sur la côte. On la nomme Nom de Dieu, [2] à cause du port que Colomb, le premier découvreur de la région, avait ainsi appelé. Sur les rivages de la mer australe, Panama et Natan ont conservé leurs dénominiations indigènes: ce sont les résidences les plus éloignées.

Le continent s'étend au loin, surtout dans la direction du grand fleuve Maragnon, dont j'ai assez longuement parlé dans mes premières décades, alors que recherchant les causes qui avaient pu réunir une telle masse d'eau dans le lit d'un seul fleuve, je disais, entre autres raisons, que la terre s'étendait probablement très loin du nord au sud, et que de nombreux cours d'eau y prenaient naissance, qui se réunissaient ensuite dans un seul fleuve pour déboucher dans l'océan septentrional. Il se trouve, très Saint-Père, que je n'ai pas été mauvais prophète. Depuis ces rivages septentrionaux, rendus fameux par le cours du Maragnon, dans la contrée où les souverains, comme je l'ai dit, se nomment Chacones, le continent se prolonge au sud jusqu'à ce détroit qu'on trouve à cinquante-quatre degrés au delà de l'équateur: d'autres disent seulement cinquante-deux degrés. J'en ai parlé dans ma digression relative [3] à la recherche des îles qui produisent des épices. Dans le voisinage de ce détroit l'hiver à cause de sa rigueur retint enfermée pendant presque cinq mois l'escadre de cinq vaisseaux. C'était pendant notre sai-

1. Voir deuxième décade, chapitres I et II.

2. Nombre de Dios est aujourd'hui détruit. A ne pas confondre avec Nombre de Dios dans l'état de Durango (Mexique Central).

3. Voir plus haut, p. 129.

son d'été, je l'ai dit en son lieu, lorsque le soleil s'éloigne d'eux et se rapproche de nous. Aussi ne s'étonne-t-on plus de la prodigieuse grandeur du Maragnon.

Comment se fait-il que ce continent si large par endroits se resserre en d'autres par des isthmes étroits? C'est surtout à la colonie qu'on nomme Nom de Dieu. Elle n'est qu'à soixante et dix lieues de la mer australe et du port de Panama; mais elle en est séparée par des montagnes sans route, et inaccessibles à cause d'énormes rochers et de très épaisses forêts de tout temps inviolées. Aussi ces lieux déserts sont-ils fréquentés par des léopards, des tigres, des lions, des ours, des singes de toute espèce et d'autres monstres. On raconte sur ces animaux féroces des choses extraordinaires. Il paraît que les tigres n'ont pas plus peur de rencontrer des voyageurs, que s'ils étaient des petits chiens. Tombent-ils sur un voyageur isolé; il n'y a aucun moyen de salut: il est lacéré en mille morceaux et dévoré. On redoute surtout les tigres, qui sont beaucoup plus féroces que les lions. Il y a dans ce pays de nombreuses vallées très fertiles, et des coteaux montagneux qui, partout ailleurs, seraient fréquentés par de nombreux habitants, et que rend désertes la cruauté des bêtes féroces.

A propos des singes il y aurait à raconter bien des traits plaisants, mais ils sont aussi dangereux à travers ces montagnes que le gouverneur Pedro Arias a traversées, et qu'il rend de jour en jour plus accessibles en brisant rochers contre rochers, et en brûlant d'épaisses forêts. Les chefs des singes (car les singes se présentent toujours en troupes: seuls ils n'auraient pas assez de hardiesse), dès qu'ils se rendent compte de l'approche d'une de nos bandes, se rassemblent en grande multitude de diverses espèces, poussent des cris horribles, sautent d'arbre en arbre, suivent nos hommes partout où ils vont, les amusent par mille bouffonneries et gestes; surtout les singes à longue queue. Lorsqu'ils atteignent presque le tronc des arbres, dès qu'ils voient qu'on prépare ou qu'on dirige contre eux les flèches ou les armes à feu, dont ils connaisent la puissance, ils retournent plus rapides que le vent à la cime des arbres, font entendre des plaintes enragées, et grincent des dents. Telle est leur adresse qu'ils

savent éviter les flèches dirigées contre eux, et les saisir à la volée, comme si on les leur présentait de la main à la main: mais ils ne savent pas éviter les projectiles lancés par les armes à feu; c'est avec ces projectiles qu'on a tué plusieurs singes, surtout des jeunes qui ne sont pas aussi prudents. Toutes les les fois qu'ils voient un des leurs blessé tomber à terre, et être pris par nos hommes, ils frémissent et gémissent si fort que l'air est rempli de leurs plaintes. Ils font plus de bruit que mille lions qui rugissent, que mille tigres qui miaulent. Voici un trait assez curieux à signaler. Chaque singe, lorsqu'il grimpe à un arbre, emporte avec lui tout ce que sa main peut contenir de pierres, et aussi sa bouche; et du haut des branches, quand les Espagnols s'arrêtent pour leur lancer des flèches ou leur tirer des coups d'arquebuse, ils se battent avec eux à coups de pierres. Un jour un de nos archers avait dirigé son trait contre une vieille guenon à queue très grosse. L'animal feignit de ne pas l'apercevoir: elle fermait l'œil à moitié: mais à peine le trait était-il parti, qu'elle le blessa grièvement à la figure avec une pierre et lui brisa les dents: mais la malheureuse bête fut punie de son stratagème. Au moment où tombait la pierre, montait la flèche qui la tua. Elle fut mangée avec grand plaisir. N'auraient-ils pas mangé des crapauds, ou pire encore, tant la faim les faisait souffrir! Mais en voilà assez sur les animaux à quatre pattes: passons aux bipèdes, car les indigènes bipèdes ne valent guère mieux que les quadrupèdes.

A la frontière de la colonie de Natan, vers le sud, est un roi puissant et magnanime nommé Urraco. Jamais le gouverneur Pedro Arias ne put réussir à s'en faire un ami: aussi annonce-t-il qu'il se dispose à partir en campagne contre lui. Urraco, fort de son autorité et de sa puissance, n'a-t-il pas répondu avec hauteur aux envoyés chargés de discuter avec lui les conditions de la paix? N'ose-t-il pas inquiéter par ses incursions le territoire des chrétiens qui habitent la colonie de Natan? Les armes de ces indigènes sont des javelots d'espèces variées, avec lesquels ils combattent de loin, et de larges épées de bois durcies au feu, avec lesquelles ils combattent de près. Ils ont encore des arcs avec des flèches en os ou en bois. On trouve dans le pays,

en grande abondance, ces fruits de coco dont j'ai parlé plus haut : c'est surtout sur le rivage austral, là où le flux de la mer baigne d'énormes espaces. On prétend que telle de ces plages, large de deux lieues, tour à tour est couverte par l'eau ou desséchée. C'est là que naissent et que grandissent d'eux-mêmes les arbres en question. Certains auteurs pensent que les germes de ces arbres sont apportés de régions inconnues par les vagues, sans doute de ces régions de l'Inde dont ils sont originaires. On dit encore qu'ils ont été apportés à Cuba et à Hispaniola, ainsi que je l'ai raconté quelque part à propos des canneliers, puis des îles sur le continent, et qu'enfin ils ont pénétré jusqu'à ces contrées méridionales. Il existe dans les îles un autre arbre merveilleux, je ne crois pas qu'on le rencontre sur le continent. Ses feuilles servent à écrire : ce n'est pas le même que j'ai mentionné dans les décades. Il en diffère au contraire beaucoup. Je le décrirai, quand je parlerai des îles. Reprenons pour le moment l'histoire du continent.

En partant de la colonie de Panama, sur la mer australe, avec des navires construits dans cette mer, les Espagnols descendirent si bas vers l'Occident, qu'ils croient être arrivés jusque sur les derrières du Yucatan. La preuve qu'en donnent Gil Gonzalez, capitaine de cette flotte, et ses compagnons, c'est qu'ils ont rencontré des indigènes habillés de la même façon, avec des lèvres percées, et portant des colliers d'or et d'argent ornés de pierres précieuses, pareils en un mot à ceux que j'ai décrits dans ma quatrième décade adressée au pape Léon, lorsque j'ai parlé de l'histoire du Yucatan et des présents venus de ce pays. D'après leur rapport, ils ont trouvé sur leur droite l'océan si furieux qu'ils croient à l'existence de quelque détroit non découvert entre le continent et le Yucatan, mais ils n'ont pas osé se risquer à l'impétuosité des eaux, car les navires, depuis le long temps qu'ils tenaient la mer, étaient à demi pourris et percés à jour par les vers. Aussi bien ils ont promis de revenir quand les navires seraient réparés.

Gil Gonzalez a raconté à Pedro Arias, et ses compagnons ont confirmé son récit, que, lors de ce voyage, à environ cent lieues de la colonie de Panama, on avait trouvé une grande étendue de

mer de couleur noire. Dans cette mer nageaient des poissons grands comme des dauphins et chantant mélodieusement, ainsi qu'on le raconte des Sirènes. Comme elles, ils invitaient au sommeil. C'est ici que les hommes à esprit étroit pousseront des cris d'étonnement. La chose est impossible, diront-ils. Je leur répondrai en peu de mots : Ne lisons-nous pas que le golfe Erythréen est de couleur rouge, et n'est-ce pas cette couleur qui lui a donné son nom ? D'où provient cette couleur ? De la nature de l'eau ou des sables rouges et des rochers rouges du rivage qui la réfléchissent ? La nature a-t-elle donc si peu de puissance qu'elle ne puisse également créer des sables noirs et des rochers noirs, qui donnent à l'eau ces teintes noirâtres ? Quant au chant de ces poissons, je croirais volontiers, moi aussi, que c'est une fable : elle est pourtant rapportée par des hommes dignes de foi. Ce qui leur servira d'excuse c'est qu'on a dit aussi que les tritons avaient de la voix. Or, on les a parfois entendus, et on en a même trouvé de morts jetés par la tempête sur le rivage de la mer qui baigne l'Espagne à l'occident. La grenouille ne fait-elle pas entendre ses croassements sous l'eau ? Quoi d'étonnant si d'autres poissons ont aussi de la voix, qu'on n'avait jusqu'alors jamais entendus ? Que tout le monde garde ses croyances : pour moi je crois à la toute puissance de la nature.

Les crocodiles sont nombreux dans tous les fleuves du continent. Dangereux dans l'eau, ils ne le sont pas beaucoup à terre, comme sont ceux du Nil. Les Espagnols en ont trouvé un mort qui avait quarante-deux pieds de long, et une gueule de sept pieds. Le fils de Pedro Arias, qui est revenu ici, dit qu'on a aussi trouvé des arbres dont les planches, quand on s'en sert pour les vaisseaux, sont à l'abri de cette peste des vers rongeurs. Il dit aussi que ce bois, [1] lorsqu'on le brûle pour la cuisine, s'enflamme à grand'peine, tant il est imprégné d'humidité.

Quelques mots maintenant sur les avantages du pays. Il s'y rencontre de nombreuses mines d'or ; mais je voudrais que Pedro

1. Cet arbre est le Maguey ou agave americana. Tous les ouvrages mexicains, composés en caractères hiéroglyphiques, étaient écrits sur des feuilles de Maguey.

Arias n'en sût rien, pas plus lui que tous ceux qui cherchent de l'or au détriment des malheureux indigènes. Nous avons souvent en présence de Votre Sainteté,[1] dans notre conseil des affaires Indiennes, agité la question : elle est maintenant résolue. Les Indiens seront libres et pourront travailler à leurs champs et aux industries chrétiennes. Si pourtant quelques-uns d'entre eux, dans l'espoir d'obtenir de nous un salaire, se présentent comme ouvriers volontaires, on pourra les utiliser comme mercenaires. En voilà assez sur le continent : quelques mots sur les îles.

Rien de changé à Hispaniola. C'est là que réside le conseil qui dicte ses ordonnances à toutes les autres colonies. Toutes les productions prennent de jour en jour, dans cette île, un grand accroissement. On y trouve une grande quantité de chevaux, de porcs, et de bœufs. Il en est de même pour les autres îles. Une jument y est fécondée dix mois après sa naissance et à peine a-t-elle mis au monde un poulain qu'elle subit et désire les approches du mâle. Le pain des indigènes est fabriqué avec du yucca et du maïs. On s'en contente. On importe dans l'archipel des vins d'Andalousie, et pourtant il y a des vignes en plusieurs endroits, mais elles se développent si vite qu'elles perdent leur force en pampres et en feuilles, et non en grappes. En outre elles meurent quelques années après la plantation. Il en est de même pour le blé[2] qui pousse aussi haut que les roseaux et dont les épis sont énormes, mais les grains, d'ordinaire, disparaissent avant leur maturité. Les fabriques de sucre augmentent de nombre d'année en d'année.

Parlons maintenant de cet arbre qui produit du parchemin dans les deux îles. Il ressemble tout à fait au palmier, et ses feuilles sont tellement larges que n'importe laquelle, étendue sur la tête d'un homme, le protège contre la pluie, aussi bien que s'il avait jeté sur son dos une couverture de laine. Voici maintenant quelque chose d'extraordinaire. Les feuilles de cet arbre adhèrent

1. Cette question avait été agitée dès le temps d'Isabelle. Elle fut tranchée par le débat retentissant de Las Casas. Voir *Brevissima relacion de la destruycion de las Indias*, édit. Fabié, II, 209-409.

2. Voir Bernabé Cobo, *Historia del nuevo mundo*, édition La Espada.

au tronc comme celles du palmier. Quand on arrache une de ces feuilles de la racine qui l'attache au tronc, et cette opération se fait facilement à l'aide d'un couteau, on trouve dans l'intérieur de la tige une sorte de peau blanche semblable à la pellicule de l'œuf qui recouvre l'albumine. On détache cette peau, ainsi qu'on dépouille de sa peau un agneau égorgé, et on l'enlève tout entière, comme on enlèverait la peau d'un agneau ou d'une chèvre. On s'en sert, comme on se servirait de la peau des animaux, et, paraît-il, elle est aussi résistante. On débite pourtant en morceaux ces feuillets, selon qu'on en a besoin pour écrire. Cette arbre se nomme Yagua. Son fruit ressemble à celui de l'olivier. Il engraisse les porcs, mais convient moins aux hommes. J'ai raconté ailleurs comment on se sert encore pour écrire d'une autre feuille, qui ne ressemble pas à cette pellicule.

Il y a encore un autre arbre qui pousse dans les faîtes des rochers. Une terre grasse ne lui convient pas. On le nomme le Pythahaya. Son fruit est aigre et doux. Il a le goût de cette poire punique qu'on nomme la grenade. Comme grosseur il ressemble à l'orange. Il est de couleur rouge à l'intérieur comme à l'extérieur. On trouve encore dans les îles l'arbre Mamésa que j'ai déjà décrit dans les décades, et dont le fruit n'est pas plus grand qu'un petit melon : mais sur le continent il est plus gros. Il y a dans ce fruit seulement trois pépins, de la grosseur d'une noix : ils sont destinés à la propagation de l'espèce.

Quelques mots sur le poivre qu'on récolte dans les îles et sur le continent. On rencontre, en effet, des forêts où pousse le poivre. Je dis poivre, mais ce n'est pas du poivre. Il a bien la force et l'arome du poivre, et est tout autant recherché. Les indigènes le nomment Axi. [1] Il esr plus haut qu'un pavot. On ramasse des graines sur cet arbuste, comme sur un genévrier ou un sapin, mais elles ne sont pas tout à fait aussi grosses. On distingue deux espèces de ces grains, cinq d'après les autres. Il y en a un qui est long comme la moitié d'un doigt ; sa saveur est plus âcre et plus mordante que celle du poivre. Un autre est de forme ronde, il n'a pas plus de goût que le poivre. Son écorce, sa

1. Bernabé Cobo, ouv. cité, p. 371.

peau et ses pépins présentent une saveur chaude et un peu aigre. Un troisième grain ne pique pas la langue, mais il est aromatique. Si on s'en servait, on n'aurait pas besoin du poivre du Caucase. Le poivre doux se nomme Boniatur et le poivre piquant Caribe, c'est-à-dire âpre et fort ; c'est pour cela que les Cannibales portent encore le nom de Caribes, parce qu'ils se disent âpres et forts.

On signale dans ces îles un autre arbre nommé Guchon, dont le suc, quand il touche un homme, le pénètre, comme s'il absorbait un poison. Si on a le malheur de regarder fixement cet arbre, on perd la vue et on grossit comme si on était hydropique. Remarquons encore deux autres arbres, dont les feuilles et le bois, quand on les brûle, sont mortels. Il suffit d'approcher d'une maison une bûche de ce bois à peine allumée. La fumée suffit pour faire périr. Un autre arbre est également vénéneux : il n'y a qu'à respirer par le nez la fumée de ses feuilles.

Voici un crime atroce qui m'a été raconté par un prêtre qui a six fois traversé le vaste océan en venant du continent, de Cuba et d'Hispaniola ; trois fois à l'aller et trois fois au retour. Il se nomme Benoît Martinez. C'est un homme assez éloquent. C'est lui qui, le premier, apporta à Barcelone la nouvelle de la découverte du Yucatan et des terres adjacentes. D'après lui, un certain Madronez, citoyen d'Albacete en Murcie, avait reçu, d'après l'ancien usage qui voulait qu'on travaillât sous le fouet aux mines d'or, un cacique et ses sujets comme travailleurs non volontaires. C'était à un endroit nommé Saint-Jacques. On ne tarda pas à y trouver une mine d'or, et le cacique avec ses mineurs ramassa rapidement pour son maître temporaire une somme de neuf mille castellans d'or. Nous avons, dès le premier jour, décidé dans notre conseil royal que, à tous les indigènes qui termineraient leur travail, on accorderait comme récompense quelque objet de fabrication européenne, un chapeau, un pourpoint, une chemise, des braies, un miroir, ou toute autre chose de ce genre. Le cacique espéra que sa gratification serait d'autant plus considérable que la somme avait été recueillie rapidement. Madronez se montra plus avare qu'il n'aurait convenu. Le cacique en fut tellement furieux qu'il réunit dans sa maison

tous les mineurs, au nombre de quatre-vingt-quinze, et leur tint ce langage : « Mes amis, mes compagnons, pourquoi désirer vivre plus longtemps dans cette atroce servitude ? Il nous faut rejoindre la demeure éternelle de nos ancêtres. Nous y serons au moins à l'abri des souffrances intolérables que nous font subir les ingrats au pouvoir desquels nous sommes. Partez les premiers, je vous suivrai. » Parlant ainsi, il avait préparé dans ses mains des paquets de ces herbes odorantes, dont la fumée tue. Il les enflamme et en donne à chacun une portion pour les respirer. Ses ordres furent exécutés. Le cacique et un de ses parents, un homme sagace, s'étaient réservé la dernière place pour absorber la fumée. Le pavé de la chambre était déjà couvert de cadavres. Les deux survivants se disputèrent pour savoir celui des deux qui, le premier, absorberait la mort. Le cacique insista pour que son compagnon prit l'initiative. Ce dernier ne voulut pas prendre les devants, mais promit de suivre son maître. Le cacique finit par se décider, mais son compagnon, qui aimait la tant douce vie, n'imita ni son chef, ni ses compagnons et ne voulut pas mourir comme eux. Il sortit de la chambre et découvrit aux Espagnols ce qui s'était passé.

Presque à la même époque, dans la province qu'on appelle du Prince, fut commis un acte plus odieux encore. Un des préteurs urbains, un nommé Olando, avait en son pouvoir une jeune cubaine, fille d'un cacique. Elle était enceinte de ses œuvres, mais il la soupçonnait d'avoir un amant. Afin de l'épouvanter, mais non pour la tuer, il la fit attacher sur deux broches de bois, et approcher du feu, puis il ordonna à ses serviteurs de la tourner. L'atrocité du fait et la nouveauté du supplice terrifièrent la jeune fille qui rendit l'âme. Le cacique, son père, à cette nouvelle, prit avec lui trente hommes, envahit la maison du préteur qui était absent, tua la femme qu'il avait épousée après le crime, les servantes attachées au service de cette femme et tous ses domestiques jusqu'au dernier, puis il s'enferma dans la maison, y mit le feu et se brûla lui, ses auxiliaires, les cadavres de la famille du préteur et tout ce qu'il possédait.

On raconte sur une autre jeune fille une histoire plus effrayante. Elle avait été violée par un Espagnol nommée Muliones.

Elle rentre chez elle, raconte ce qui lui est arrivé, et annonce à ses parents que, pour expier ce crime, elle se tuera. Elle ne veut entendre aucune consolation, et absorbe du suc de yucca. Quant il est cru, ce suc est un poison. Il ne remplace le lait que lorsqu'il est cuit; mais le poison n'eut pas assez de force pour la faire périr. Le lendemain elle annonce qu'elle va se laver au fleuve voisin. Les indigènes, en effet, ont l'habitude de s'y laver deux fois par jour. Ce fut là qu'elle trouva un cruel moyen de se venger. Elle courba et brisa jusqu'à la hauteur de sa tête un petit arbre en bordure sur le rivage. Elle l'aiguisa en pointe autant qu'elle put, puis se soulevant sur un arbre voisin un peu plus élevé, elle s'enfonça la pointe dans l'endroit où elle avait reçu l'outrage, et resta embrochée comme un animal qu'on veut faire rôtir dans le foyer d'une cuisine.

Quelques jours après, une autre jeune fille voulut également mettre un terme aux souffrances de son existence. Elle choisit pour compagne une servante de ce prêtre, qui était du même âge qu'elle, et lui persuada de l'imiter et d'aller rejoindre ses ancêtres dans la région où elles pourraient vivre paisiblement. Elles attachèrent leurs ceintures aux branches d'un arbre, firent un nœud coulant qu'elles passsèrent à leur cou et se laissèrent choir. Elles réalisèrent ainsi leurs espérances. On raconte, à ce sujet, bien des traits semblables. Je voudrais terminer ce récit par une histoire de géant qui, semblable à quelque Atlas formidable, me servira de conclusion et confirmera ce que j'avance.

Diego Ordaz ,[1] dont j'ai parlé plus haut, a parcouru plusieurs cantons ignorés dans cette région et a soumis plusieurs caciques, entre autres celui du pays où poussent les arbres, dont les fruits servent de monnaie. C'est lui qui nous a fait connaître la production de cet arbre et les soins qu'on lui donne. Je l'ai déjà relaté. Or, il a trouvé dans le sanctuaire d'un temple l'os de la cuisse d'un géant, qui avait été coupé et était à demi rongé de vétusté. Cet os fut apporté à Vittoria, peu de temps après que

1. A consulter sur Diego Ordaz, Las Casas, *Hist. de las Indias*, liv. III, § 119-122. — Pizarro y Orellana, *Varones illustres*, p. 76. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, XXXIII, 5.

Votre Sainteté a quitté cette ville pour se rendre à Rome, par le licencié Ayllon, un des plus savants jurisconsultes qui font partie du sénat d'Hispaniola. J'ai conservé cet os quelques jours chez moi. Il mesure en longueur, depuis le col jusqu'à la rotule, cinq coudées. Sa largeur est en proportion. Envoyés par Cortès dans les montagnes du sud, quelques-uns de ces hommes ont plus tard découvert le pays habité par ces géants. En témoignage de leur découverte, ils ont rapporté plusieurs côtes enlevées aux cadavres.

Tous les autres événements dont nous sommes témoins, Votre Sainteté les connaît avec exactitude et de première main, grâce aux envoyés de l'Empereur ; aussi n'exigerez-vous pas que je vous raconte les malheurs qui accablent les princes de la Chrétienté, occupés qu'ils sont à repousser les Mahométans et à s'entredéchirer par haines religieuses. Qu'il me soit donc permis de souhaiter bonne santé à Votre Sainteté, au pied de laquelle je me prosterne pour déposer mes très humbles hommages.

CHAPITRE DIXIÈME

Les têtes de l'hydre, quand elles étaient coupées, renaissaient. De même pour moi : à peine ai-je fini [1] un récit, que plusieurs autres se présentent. Je croyais en avoir enfin fini avec les affaires de Temistitan, mais voici qu'un nouvel envoyé est survenu, et je suis obligé d'ouvrir de nouveau la porte. Sur l'un des deux navires, [2] chargés de présents par Cortès et qui attendaient aux Açores, est arrivé un confident intime du général Il se nomme Jean Ribera. L'autre navire est resté à cause des pirates français qu'il redoute. Il attend des navires de secours. Il porte le trésor,

1. Tout ceci est déjà indiqué à la fin du chapitre VIII.

2. Les navires avaient été saisis par ordre de Juan de Fonseca, mais Charles-Quint ordonna au prélat de ne plus se mêler des affaires du Mexique, et fit lever les scellés mis sur les caravelles, qui purent reprendre la mer.

qui, sans parler du quint dû au fisc royal, se compose d'une partie de ce que Cortès a acquis à ses risques et périls, et de ce qui appartient à ses principaux lieutenants. Ils en font hommage au roi. Ribera a pour instructions de présenter à l'Empereur, au nom de son maître, les cadeaux qu'il lui envoie; quant aux autres cadeaux, deux des [1] officiers, qui, comme nous l'avons dit, sont restés aux Açores, les présenteront au nom de leurs collègues. Ce Ribera connaît la langue de Temistitan. Rien d'important n'a été exécuté pendant toute la guerre qu'il n'y ait pris part. Il est toujours resté aux côtés de son maître. Il n'a été envoyé par lui que bien des jours après le départ de ses compagnons. Il pourra nous rendre de tout ce qui s'est passé un compte plus exact.

On l'a interrogé d'abord sur l'origine de Temistitan, sur la signification de ce nom, sur la ruine et la situation actuelle de la ville, sur les ressources de Cortès, et sur beaucoup d'autres points. Il dit que Temistitan a été bâtie au milieu du lac Salé, sur un rocher qu'on y découvrit. C'est ce que l'on rapporte aussi de la très illustre cité de Venise, qui fut construite sur une colline que l'on remarque sur la côte de l'Adriatique. Temistitan devait servir de refuge contre les attaques des ennemis. Son nom vient de trois noms réunis entre eux. On appelle tem tout ce qui paraît d'origine divine, nucil un fruit et titan ce qui est situé dans l'eau. De là Temistitan, c'est-à-dire un fruit divin qui pousse dans l'eau. En effet, les premiers qui débarquèrent sur cet écueil y trouvèrent un arbre chargé de fruits exquis et nourrissants, un peu plus grands que nos pommes, qui leur fournit l'alimentation dont ils avaient besoin. C'est pour cela qu'en témoignage de reconnaissance ils portent brodée sur leurs étendards l'image de cet arbre qui ressemble à un mûrier, [2] bien que ses feuilles soient beaucoup plus vertes. Les Tascaltecans portent sur leurs enseignes deux mains jointes pilant un gâteau, car ils se vantent d'avoir dans leurs champs plus de céréales que tous leurs autres voisins, et c'est même l'origine du nom de leur

1. Alonso d'Avila et Quinones.
2. C'est le nopal.

cité, car tescal dans leur langage veut dire gâteau de pain, et teca maîtresse : Tascalteca équivaut donc à maîtresse du pain. Il en est de même pour les habitants de la montagne que nos hommes ont appelée le mont Vulcain, je parle de cette montagne qui vomit de la fumée. Sur leurs enseignes figure une montagne fumante, et ils la nomment Popocatepech, car popoca veut dire fumée et tepech montagne. Du côté de l'Orient et séparé du Popocatepech par un petit intervalle, se dresse un autre mont [1] qui toute l'année est couvert de neige. D'autres montagnes à cause de leur hauteur sont aussi couvertes de neige. Signalons encore le mont Cachutepech, où abondent les lapins, car cachu signifie lapin, et Cachutepech le mont des lapins. Un temple des dieux se dit teucale, de teu Dieu et cale habitation. C'est ainsi que les indigènes désignent chaque chose par ce qu'elle représente: nous reviendrons plus tard et avec plus de soin sur ce sujet.

Ribera rapporte que la ville a été pour la plus grande partie ruinée par le fer et par le feu, et qu'un petit nombre des principaux citoyens a survécu. Comme il n'y avait dans le voisinage aucun bourg ni aucun village qu'ait épargné la fureur des combats, Cortès ordonna de relever [2] ces ruines, et surtout les palais royaux, entre autres la résidence de Muteczuma, tellement vaste, au rapport de tous, que personne, une fois entré, ne pouvait s'y reconnaître sans guide, à moins d'y être né et d'y avoir été élevé. C'est ce que l'on raconte des détours du fabuleux labyrinthe de Minos. Cortès a tenu à ce qu'on réparât tout d'abord ces palais. Quant aux maisons de plaisir où, comme je l'ai raconté, on nourrissait diverses espèces de quadrupèdes, de bêtes féroces et d'oiseaux, elles étaient construites dans l'intérieur de la ville et au milieu des eaux, et non sur la terre ferme, comme diverses personnes l'avaient dit. De même pour les vergers et les bosquets. Les gémissements et les plaintes [3] des lions, des tigres, des ours

1. Sans doute le mont d'Orizaba.

2 Sur la reconstruction de Mexico on peut consulter Herrera, *Hist. gén.*, III, 4, 8. — Clavigero, *Storia del Messico*, t. I, p. 271.

3. Attenant à la résidence de Monteczuma s'élevait le palais des oiseaux, élégante volière où l'on avait réuni tous les oiseaux qui peuplaient les forêts

et des loups, quand ils brûlaient en même temps que les maisons, et les déplorables catastrophes qui ont assailli les indigènes, Ribera les a racontés. Les maisons de plaisance seront rebâties un jour ou l'autre. Elles étaient construites en pierre depuis les fondations, et bordées de créneaux, comme dans une citadelle. Quant aux maisons du peuple, elles étaient, elles aussi, bâties en pierre, mais seulement jusqu'à hauteur de ceinture, à cause des inondations du lac et des cours d'eau qui se jettent dans le lac. Au-dessus de ces fondations solides ils élèvent avec des briques ou cuites ou simplement séchées au soleil, et mêlées à des poutres, le reste de leurs demeures. En général elles n'ont qu'un étage. A cause de l'humidité du sol, ils résident peu au rez-de-chaussée. Les toits ne sont pas en tuiles, mais en une sorte de terre bitumineuse qui absorbe plus commodément les rayons du soleil, mais qui doit s'user plus vite, à ce que l'on suppose. Voici comment ils traitent les grosses poutres et les pièces de charpente dont ils ont besoin pour construire leurs maisons. Les flancs des montagnes sont là-bas couverts de citronniers. On sait que les Romains, quand ils renoncèrent à la continence pour devenir débauchés et hommes de plaisir, se servaient de citronniers pour leurs tables à manger et leurs bois de lit, attendu que cet arbre est toujours en fermentation et n'a rien à redouter des vers et de la carie: en outre ses planches sont de couleurs variées. On trouve encore dans les forêts de la région des pins mêlés aux citronniers. Les indigènes avec leurs haches de laiton et des cognées bien aiguisées jettent à terre les arbres, et les dégrossissent en faisant disparaître les petits morceaux. Le transport en sera d'autant plus facile. Aussi bien il ne leur manque pas de plantes à l'aide desquelles ils fabriquent des ficelles, des cordes et des câbles, comme avec de la sparte ou du chanvre. Ils percent la poutre sur une de ses faces, y insèrent un câble, et la font tirer par des esclaves, comme si c'étaient des bœufs soumis au joug. En guise de roues, ils disposent sur le chemin

mexicaines. Cortès la fit incendier lors du premier assaut, et les Aztèques contemplèrent avec horreur la destruction de ce monument du luxe et de la splendeur de leurs rois. Cf. Ixlilxochitl, § 32.

des troncs d'arbre arrondis, soit qu'il s'agisse de monter ou de descendre.[1] Des charpentiers surveillent le travail, mais ce sont les esclaves qui font la grosse besogne. Tous les matériaux de construction, et tout ce qui sert aux usages de la vie courante est apporté de la même façon, car ils n'ont ni bœufs, ni ânes, ni aucun animal qui peut servir de bête de somme. On rapporte, à propos de ces pièces de bois, des choses incroyables. Je n'oserais pas les reproduire si des témoins oculaires autorisés, et appelés par nous en plein conseil, n'avaient attesté qu'ils les avaient mesurées; et ces témoins étaient nombreux. Or à Tezcuco on signale une de ces poutres longue de cent vingt pieds et aussi épaisse qu'un gros bœuf. Elle soutenait presque tout l'édifice. On assure qu'on l'a vue et personne ne soutient le contraire. Cet exemple ne donne-t-il pas une haute idée de leur industrie ?

Quant à la monnaie de cacao, elle est toujours la même, et, paraît-il, il est inutile de la changer. Pour les forces[2] qui sont à la disposition de Cortès pour la défense de cet immense empire, elles consistent en quarante canons, deux cents cavaliers et treize cents fantassins. De ces fantassins, deux cent cinquante sont occupés à faire manœuvrer les treize brigantins. Ils circulent nuit et jour sur le lac, sous les ordres d'un lieutenant à ce désigné. Les autres soldats sont employés à parcourir des pays encore inconnus. C'est ainsi qu'on a visité les montagnes qui séparent la plaine de Temistitan des régions du sud : elles s'étendent très loin de l'Orient à l'Occident, sur une longueur de cinq cents lieues, rapportent ceux qui s'y sont aventurés. Elles sont riches en productions alimentaires, couvertes de bois, et remplies de cités illustres. Recueillis dans ces montagnes et dans les divers fleuves qui en découlent pour arroser la plaine de Temistitan, Jean Ribera apporte des morceaux d'or de forme variée, gros comme des lentilles ou des pois, ainsi que des perles

1. Le transport des treize brigantins de Cortès sur le lac de Mexico dut présenter de tout autres difficultés.

2. On ne sait à quel moment rapporter cette évaluation des forces de Cortès. Il ne s'agit, bien entendu, que des Européens. Avec ses alliés indigènes, Cortès avait sous ses ordres une véritable armée.

qui proviennent des côtes du sud. Il les présente comme des dépouilles de guerre enlevées à Muteczuma, ou à ses lieutenants voluptueux, ou à d'autres ennemis.

Ribera était chez moi lorsque vinrent me trouver le révérend protonotaire Caracciolo, [1] légat de Votre Sainteté, avec l'ambassadeur de Venise, Gaspard Contarini, et le représentant du duc de Milan, le jeune Thomas Maino, neveu de l'illustre Jason Maino. [2] Ils me rendaient visite, parce qu'ils désiraient entendre et voir des choses nouvelles. Ils ont moins admiré la quantité de l'or et sa pureté originelle (car il est tellement pur qu'on pourrait sans le moindre alliage en fabriquer des ducats), que le nombre et la forme des récipients remplis d'or, que les diverses nations avaient envoyés pour contenir leurs tributs. La preuve que ces récipients servent à contenir cet or, c'est qu'à chaque vase ou à chaque panier est attaché le nom du pays tributaire. Chacun de ces récipients pesait huit, neuf ou dix drachmes d'or. Ce qu'on nous a montré est la meilleure preuve de ce qui est revenu, pour sa part, à chacun des compagnons de Cortès : C'est, en effet, Ribera qui est seul possesseur de ce qu'il nous a montré. Dans le navire qui n'est pas encore arrivé est entassé le trésor destiné à l'Empereur. On dit qu'il s'élève à la somme de trente-deux mille ducats d'or fondu et coulé en barres. Que si maintenant on fondait toutes les bagues, colliers, boucliers, casques et autres ornements qu'on rapporte en même temps, on arriverait à un total de cent cinquante mille ducats. Mais je ne sais quel bruit s'est répandu que les pirates français ont flairé ces navires : puissent-ils arriver à bon port ! [3]

Décrivons ce que Ribera a pour sa part apporté : c'est une fai-

1. Marino Carraciolo, 1469-1538, nommé par Léon X protonotaire apostolique et par Paul III, cardinal. Charles-Quint lui confia diverses missions diplomatiques. Il mourut gouverneur de Milan.

2. Jason Maino, célèbre jurisconsulte italien, qui disposa dans un cadre méthodique les idées des savants du moyen âge sur l'ensemble du droit romain. On a de lui un traité *De Actionibus*, 1483, des *Commentaires sur le Digeste*, etc. Ses œuvres ont été réunies en 9 vol. in-folio, Turin, 1576.

3. Ce souhait ne se réalisa pas. Le corsaire français Florin ou plutôt Fleury attaqua les navires espagnols à dix lieues du cap Saint-Vincent, tua Quinones dans l'action, fit Avila prisonnier et s'empara de tout le butin.

ble annonce de ce qui doit arriver. Il nous a montré des perles aussi pures que celles que le luxe des hommes nomme perles orientales. Beaucoup d'entre elles sont plus grosses qu'une forte noisette, mais, pour la plupart, elles ne sont pas translucides, car on les arrache des coquillages, qui les produisent, après les avoir fait bouillir. Nous en avons pourtant remarqué quelques-unes de translucides. Ce n'est rien encore. Les colliers et les bagues sont curieux à examiner. Il n'y a pas de quadrupède, pas d'oiseau, pas de poisson que les artistes indigènes, une fois qu'ils les ont vus, ne reproduisent sur le vif. Nous admirions cette exactitude de représentation. Que dire des petits vases, des pendants d'oreilles, des colliers, des bracelets, tous en or, mais dont l'exécution était bien supérieure à la matière ? Que dire des cimiers, des crêtes, des boucliers et des casques travaillés à jour avec tant de délicatesse qu'ils faisaient illusion, tant ils étaient légers ? Nous avons été surtout charmés par deux miroirs d'une grande beauté. Le premier était entouré d'un cercle d'or, d'une palme de circonférence et encastré dans un bois vert. L'autre n'était pas aussi grand. Ribera rapporte qu'on trouve dans ces contrées une pierre de telle nature qu'en la polissant on peut en faire d'excellents miroirs. Nous avons tous reconnu qu'aucun de nos miroirs ne reproduit avec plus de fidélité les visages humains.

Nous admirâmes encore un masque fabriqué avec art. Sa contexture intérieure [1] était de bois : mais il était recouvert de toutes petites pierres, jointes avec un art si parfait qu'on ne pouvait avec l'ongle découvrir leur point de jonction. Elles paraissaient à l'œil nu ne former qu'une seule pierre, et appartenaient à cette espèce de pierre avec laquelle on fabrique des miroirs. Ses oreilles sont en or ; d'une tempe à l'autre s'étendent deux raies vertes en émeraudes, deux autres raies couleur de safran partent de la bouche qui est entr'ouverte et dont on aperçoit les dents en os. De chaque mâchoire se détachent deux dents naturelles qui sor-

1. Des masques analogues existent au musée de Berlin. Cf. Catalogue des objets déposés à l'exposition américaine de Madrid en 1881, par Anatole Bamps. On peut consulter sur ces mosaïques : L. Pigorini, Academia dei Lincei, 1885. — R. Audrac, Internationales Archiv. für Ethnologie, Leide, 1888.

tent des lèvres. Ces masques sont posés sur le visage des Dieux, toutes les fois que le prince est malade, et on ne les enlève que lorsqu'il se rétablit, ou s'il meurt.

Ribera sortit ensuite d'un grand coffre divers vêtements. Les gens de ce pays ne connaissent pour se vêtir que trois matières, le coton, les plumes d'oiseaux et les poils de lapin. Ils mêlent les plumes aux poils, les disposent sur la trame du coton, et les travaillent avec tant d'ingéniosité que nous n'avons pu nous rendre compte de leurs procédés de fabrication. Aucune difficulté pour les étoffes de coton. De même que nous ourdissons et tissons le lin, la laine ou la soie, ainsi font-ils pour le coton. Quant à la forme des habillements elle prête à rire : ainsi ils appellent veste ce dont ils se couvrent le corps, mais qui ne ressemble ni de près ni de loin à nos vestes. C'est une couverture carrée, semblable à celle que parfois en ma présence Votre Sainteté jetait sur ses épaules : elle dégageait la tête, mais protégeait les vêtements ; ni les cheveux ni toute autre saleté ne pouvaient grâce à elle tomber sur eux. Ils jettent cette couverture sur leur cou, la nouent près de la gorge aux deux coins ou aux quatre coins, et la laissent tomber. Aussi le corps n'est-il couvert que jusqu'aux jambes. Une fois que j'ai connu ces vêtements, j'ai cessé de m'étonner de ce qu'on en ait donné un si grand nombre à Cortès, ainsi que je l'ai indiqué plus haut. En effet, ils n'ont pas grande valeur, et beaucoup d'entre eux tiennent peu de place. Les indigènes portent encore des hauts-de-chausse d'où pendent des babioles de plumes de diverses couleurs, destinées à servir d'ornements. A partir du genou ils sont découverts Pourtant beaucoup d'entre eux portent des chaussures qui en grande partie sont faites en plumes. Ils mêlent des plumes [1] à la trame du coton, et avec beaucoup d'habileté se servent de poils de lapin : c'est avec ces poils qu'ils se fabriquent leurs vêtements d'hiver et leurs couvertures pour la nuit. Pour le reste ils sont nus, et, sauf en

1. Seler, *Ornements en plumes et insignes militaires des anciens Mexicains* (Zeitschrift fur Ethnologie, Berlin, 1891). — Uhle, *Explication de la parure mexicaine en plumes du Musée de Vienne* (*id.*).

cas de froid, ont toujours un de leurs bras à l'air libre. Tous sont de couleur basanée.

La terre, bien que parfois elle ressente les atteintes du froid, n'en souffrira que médiocrement, car le pays, à ce que l'on raconte, ne s'étend que du dix-neuvième au vingt-deuxième degré dans la direction du pôle arctique. Vòici pourtant ce que j'ai trouvé représenté sur les cartes dont Ribera a porté ici un grand nombre. Du côté du nord s'étendent des montagnes, à égale distance les unes des autres, et séparées par de très fertiles vallées. A travers leurs défilés se déchaîne jusque dans la plaine la violence des vents du nord. Aussi toute la partie de Temistitan qui regarde le nord est-elle protégée contre la force des tourbillons par de larges levées de poutres fichées dans le sol et de gros rochers. J'ai constaté le même fait à Venise, où, pour empêcher les vagues de l'Adriatique de fracasser les maisons, on a construit une levée de ce genre. Ce rivage se nomme le Lido. Du côté du midi, au contraire, se dressent tout près de hautes montagnes qui ne permettent pas aux vents du midi d'apporter de la chaleur. Il ne manque pourtant pas de vents du nord, mais ils règnent dans l'atmosphère supérieure, dans une région plus élevée que les vents du midi qui soufflent de bas en haut. C'est pour cela que tout près de la plaine on voit des montagnes avec des neiges éternelles. On voit aussi des volcans. Une des cartes que nous avons examinées est longue de trente pieds, [1] et un peu moins large. Elle est peinte sur une étoffe de coton blanc. On y voit figurées toute la plaine et les provinces soit vassales, soit ennemies de Muteczuma : sans parler des hautes montagnes qui de tous les côtés entourent la plaine. Sur la carte sont aussi représentées les chaînes côtières du midi dont les habitants racontent que, dans le voisinage du littoral, on trouve les îles, que nous avons décrites plus haut, et qui produisent en abondance des épices, de l'or, et des pierres précieuses.

Ici, très Saint-Père, je me permettrai une digression. Quand on nous lut cette partie des rapports, la plupart d'entre nous

1. Les peintres mexicains chargés d'exécuter ces cartes se nommaient Tlacula, et formaient une classe privilégiée exempte de certains impôts.

firent des gestes de dénégation et assurèrent que rien n'était moins fondé, attendu que ces rapports mettaient en avant quelque chose de douteux. N'est-ce pas ce qui arrive souvent, lorsqu'on ne connaît un fait que d'après le dire des Barbares ! Il faut qu'il soit confirmé par la réalité. Reconnaissons que mes collègues n'avaient pas tort. Ils se souvenaient de trois choses qui étaient arrivées dans notre nouveau continent, et dont la réalité n'avait pas répondu aux espérances. J'en ai parlé dans mes premières décades, mais en faisant toutes mes réserves sur ce point. Il s'agit en premier lieu du fils du cacique Comogre, qui commandait à sept autres caciques. Il avait accusé les Espagnols de faire trop de cas de l'or, et leur avait promis de les en rassasier, pourvu qu'ils appelassent à eux une troupe de renfort, grâce à laquelle ils pourraient pénétrer dans des montagnes qu'il leur montrait, montagnes au pouvoir de caciques guerriers, défenseurs déterminés de leurs droits. Sur le versant de ces montagnes qui est tourné du côté du midi, les Espagnols découvrirent une autre mer tournée vers le pôle antarctique, et les habitants de la contrée étaient fort riches. On passa les montagnes, on découvrit l'océan austral, mais on s'aperçut que la puissance de ces rois était bien moindre [1] que la renommée ne le supposait. Il en fut de même pour le fleuve Dabaiba, dont j'ai suffisamment parlé. Ce sont pourtant ces deux rapports qui poussèrent le roi Catholique à envoyer dans ce pays Pedro Arias et douze cents soldats. C'était les envoyer à la boucherie. Presque tous périrent et presque sans la moindre utilité. Je l'ai raconté plus haut.

Voici un troisième fait, analogue aux précédents, et qui devrait engager nos compatriotes à être moins crédules. Une longue expérience a déjà démontré que tous les indigènes, dans l'espoir d'éloigner les Espagnols de leur territoire, leur demandent ce qu'ils désirent. A peine avaient-ils compris que nous désirions de l'or et des vivres, qu'ils désignaient aussitôt des localités très éloignées, et parlaient avec emphase de tout ce qu'ils trouveraient en bien plus grande abondance que chez eux sur le territoire de tel ou tel cacique, et ils désignaient des caciques par leurs noms.

1. On ne connaissait pas encore les merveilles du pays des Incas.

A peine arrivés auprès d'eux, les Espagnols comprenaient qu'on les avait joués. Donc ce n'est pas sans raison que l'on suppose entaché d'exagération tout ce que l'on rapporte sur ces pays éloignés. Néanmoins, en pensant à ce cas précis, je me suis dit qu'un aussi grand homme que Cortès devait avoir eu, pour avancer le fait, des raisons décisives et déterminantes, et voici les arguments que j'ai soutenus en présence de Mercurio[1] de Gattinara, grand chancelier, Fernando de Vega, grand commandeur, le sieur de la Roche, un Belge, savant docteur, favori de l'Empereur, fils du grand chancelier Philippe, et du grand trésorier le licencié Vargas, qui a été introduit au conseil des Indes après le départ de Votre Sainteté : je rougirai de ranger ce fait parmi les miracles ou parmi les problèmes de la nature. Que l'on songe que les Moluques où poussent les épices sont en partie situées sous l'équateur. Si on les considère dans leur ensemble, ces îles n'occupent dans l'univers qu'une place peu considérable. Or, le cercle équatorial fait le tour du globe. Pourquoi donc d'autres terres ne pourraient-elles pas exister ailleurs aussi bien qu'aux Moluques, également favorisées par le climat, et que la puissance des rayons solaires dote de l'énergie nécessaire pour la production des épices ? Et ces terres pourquoi ne seraient-elles pas restées inconnues jusqu'à nos jours, si la divine providence l'a ainsi résolu ? Aussi bien ne savons-nous pas que sur l'océan et sur le continent d'énormes espaces sont restés jusqu'à ce jour ignorés ? Les rivages méridionaux de l'empire de Temistitan ne sont guère éloignés de plus de douze degrés de l'équateur. Quoi d'étonnant si nous découvrons aujourd'hui ce qui jadis était inconnu, et si ces découvertes ont lieu pour augmenter la fortune de notre Empereur qui fut élève de Votre Sainteté. C'est ce que je voudrais répéter à tous ceux qui sont résolus à ne croire que ce qu'ils peuvent comprendre, et je voudrais le dire au nom de Votre Sainteté, qui non seulement a recherché avec sagacité les secrets

1. Arborio de Gattinara (1465-1580), d'abord conseiller à la cour du duc de Savoie, puis président du parlement de Bourgogne, conseiller ambassadeur de l'empereur Maximilien, et chancelier de Charles-Quint. C'est lui qui rédigea le traité de Cambrai, et conclut à Bologne entre les princes italiens un arrangement que Granvelle cite comme un chef-d'œuvre de politique.

de la nature, l'universelle nourrice, mais encore a étudié les problèmes divins. Je suis d'ailleurs touché par un autre argument. Cortès qui a fait de si grandes choses, je ne pense pas qu'il ait été assez dépourvu de bon sens pour entreprendre, à ses frais et les yeux fermés, une entreprise aussi considérable que la construction dans la mer australe de quatre navires équipés pour la découverte de ces terres, s'il n'avait eu à ce sujet quelque certitude ou tout au moins quelque vraisemblance. Mais revenons à Ribera, son confident.

Dans ces montagnes, raconte-t-il d'après les indigènes, résident des hommes sauvages, velus comme des ours, qui vivent dans des cavernes et se contentent de racines ou de gibier. Après la grande carte dont nous parlions, on nous en a montré une un peu plus [1] petite, mais qui nous a tout autant intéressés. Elle représentait la ville de Temistitan peinte par les indigènes avec ses temples, ses ponts et son lac. Je fis ensuite amener en notre présence, car nous étions assis sur une terrasse ouverte, un jeune esclave indigène que Ribera avait amené comme domestique. Il s'était équipé dans ma chambre. Dans la main droite il portait une épée de bois toute simple, sans les pierres qui d'ordinaire ornent cette arme. Les épées de guerre, en effet, sont par eux creusées sur les deux tranchants : ils remplissent les trous avec des pierres pointues et les assujettissent avec du bitume très résistant ; en sorte que ces épées dans la bataille sont à peu près aussi résistantes que les nôtres. Quant aux pierres, ce sont les mêmes que celles avec lesquelles ils fabriquent les rasoirs. J'en ai parlé plus haut. De l'autre main il se couvrait d'un bouclier fait à leur mode, c'est-à-dire avec de l'osier résistant, recouvert d'or. A l'extrémité inférieure de ce bouclier sont attachées des franges de plumes qui volent : elles sont là pour l'ornement. Elles ont plus d'une coudée de long. L'intérieur du bouclier était bordé avec une peau de tigre, à l'extérieur

1. Le plan de Mexico avait été dressé par les ingénieurs de Montezuma, Pinotetl et Chihuacoatl (voir Tezozome, *Histoire du Mexique*). Il a été reproduit par Beulloch, par Savorgnano, et surtout par Ortelius dans son *Theatrum orbis terrarum*.

le centre était en or, et le champ de plumes de diverses couleurs, assez semblables à nos soies gréges. L'esclave s'avança donc armé de son épée. Il avait un vêtement de plumes tissées, mi-partie bleues, mi-partie rouges. Il portait des hauts-de-chausses de coton. Entre ses cuisses était suspendu un mouchoir. Des bottes étaient attachées au vêtement, comme lorsqu'on enlève une cuirasse sans avoir détaché les liens qui retiennent les bottes. Il marchait sur de belles sandales. On le vit alors faire le simulacre de la bataille, tantôt se ruant sur les ennemis, tantôt battant en retraite : puis il commença à entrer en lutte avec un autre esclave, qui servait avec lui et avait été dressé à cet exercice. Il le saisit par les cheveux, de même qu'ils font pour ceux de leurs ennemis qu'il prennent les armes à la main, et l'entraîna pour l'immoler. Après l'avoir étendu à terre, il feignit de lui ouvrir la poitrine, du côté du cœur, avec un couteau. Après lui avoir arraché le cœur, il retirait avec ses deux mains le sang qui s'échappait de sa blessure, et de cette rosée sanglante aspergeait son épée et son bouclier. Tels sont leurs usages à l'égard des captifs. Quant au cœur, après avoir allumé du feu avec deux bâtons frottés l'un contre l'autre et disposés à cet effet, car il faut que le feu soit tout nouvellement enflammé et n'ait pas servi à d'autre usage, il le brûla. Ne croient-t-ils pas que la fumée de ce sacrifice plaît aux dieux protecteurs de la guerre ! Le reste du corps est coupé en morceaux, les gestes de l'esclave le faisaient bien voir, mais le ventre et les entrailles sont respectés, sans doute par crainte de la corruption. La tête de l'ennemi ainsi immolé est dépouillée de son cuir, enchâssée dans l'or, et chaque vainqueur la garde en guise de trophée. On fait même fabriquer en or autant de petites têtes, avec des bouches entr'ouvertes, qu'il a été constaté qu'on a tué ou immolé d'ennemis, et on les porte suspendues au cou. On pense que les membres sont mangés. Ribera affirme qu'il sait que tous les principaux vassaux de Muteczuma ont l'habitude de se nourrir de chair humaine. Aussi soupçonne-t-il que Muteczuma en fait autant : néanmoins il s'en est toujours abstenu en leur présence, sans doute après que les Espagnols lui ont fait compren-

dre combien il était odieux et déplaisant à la divinité de tuer un homme, à plus forte raison de le manger.

Lorsque l'esclave eut achevé cette cérémonie simulée, et pendant que nous pressions Ribera par nos demandes sur les usages et sur la grandeur de ces terres, on fit entrer l'esclave dans une chambre et on le revêtit d'habits de fête. Il se présenta donc à nous sous un autre costume, tenant à la main gauche un jouet en or avec mille ornements variés, et à la main droite un collier de grelots qu'il secouait, en levant joyeusement ou en abaissant son jouet d'or. Il chantait en même temps un air de sa patrie et dansait dans la chambre où nous étions assis pour le regarder. Le plus curieux fut de le voir quand il figura les salutations, dont on honore là-bas les souverains lorsqu'on leur apporte des présents. On s'approche et, d'une voix[1] tremblante, le visage baissé, sans jamais regarder le roi en face, humblement prosterné, on lui parle à peu près en ces termes : « Roi des rois, maître des cieux et de la terre, au nom de notre cité ou de notre place forte, nous vous apportons ce témoignage de notre obéissance. Choisissez ce qui vous convient le mieux : voulez-vous que nous vous construisions un palais et que nous vous apportions des pierres, des poutres, des pièces de charpente, ou préférez-vous que nous cultivions vos propriétés ? Nous sommes vos esclaves. Nous avons été fort maltraités par les ennemis nos voisins, car nous soutenions vos intérêts, mais nous avons tout supporté sans murmure, car nous voulions rester obéissants et fidèles. C'est ce qui a causé nos malheurs. »

Nous étions encore tout occupés à interroger Ribera, quand, pour la troisième fois, se présenta l'esclave. Il faisait alors le personnage d'un ivrogne. Jamais rôle ne fut tenu avec plus de vérité. Lorsque les indigènes croient avoir obtenu des Dieux ce qu'ils leur demandaient, ils s'assemblent au nombre de deux à trois mille, se gorgent du suc d'une herbe qui enivre, et alors on les voit tout nus courir dans les rues et les places de la ville, cherchant les murailles pour s'y appuyer et demandant à ceux qu'ils rencontrent le chemin de leur maison; les uns crachent, les

1. Sahagun, *Histoire de la Nouvelle Espagne*, traduction Jourdanet.

autres vomissent, ou, plus souvent encore, tombent. Mais en voilà assez sur cet esclave.

Ribera avait entendu vaguement parler d'une région habitée seulement par des femmes du côté des montagnes qui sont dirigées vers le nord, mais rien n'est moins certain. Ce qui porterait à croire au bien fondé de ce rapport, c'est que ce pays se nomme Yguatlan, or Ygua dans leur langage signifie femme et lan maître : aussi croit-on que c'est le pays des femmes. Pendant que l'esclave se préparait à ces diverses représentations, Ribera nous donna comme preuve de la puissance de Muteczuma le grand nombre des interprètes et des envoyés des diverses provinces, qui résidaient à la cour à poste fixe pour y représenter leurs maîtres. C'est ainsi que nous avons chez nous des comtes, des marquis et des ducs, qui forment l'entourage de l'Empereur.

Bien qu'il s'agisse de choses frivoles, il ne sera pas hors de propos de dire quelques mots de leurs jeux. On sait qu'ils ont des cornets de dés, puisqu'on les voit figurés sur leurs couvertures, mais le jeu qu'ils préfèrent, eux et les habitants de nos îles, est avant tout le jeu de la paume. Leurs paumes sont fabriquées avec le suc d'une herbe rampante à travers les arbres. On dirait des houblons qui grimpent dans les haies. [1] Ils cuisent le suc de ces gerbes, qui durcit au feu. Ils en font des tas, et chacun les façonne à sa fantaisie en leur donnant la forme qu'on veut. On prétend que ce sont les racines de ces herbes qui, une fois cuites, leur donnent du poids : en tout cas, je ne sais comment ces paumes solides sont tellement élastiques que quand elles touchent la terre, lancées même avec peu de force, elles bondissent en l'air et font des sauts à peine croyables. Les indigènes sont très adroits à cet exercice. Ils reçoivent la paume sur leurs épaules, leurs coudes, leurs têtes, rarement dans leurs mains, parfois sur leurs fesses, quand l'adversaire les envoie quand ils ont le dos tourné. Quand ils jouent à la paume ils se mettent nus, comme des lutteurs.

En guise de chandelles et de torches, ils brûlent de la moelle de pin, et n'emploient ni suif, ni graisse, ni huile. Ils ne se ser-

1. Première indication du caoutchouc.

vent pas non plus pour cet usage de la cire, bien qu'ils connaissent la cire et le miel, mais depuis notre arrivée ils ont appris à le faire. Dans les palais du roi et des grands, on conserve, pendant toute la nuit, trois feux allumés. Ils sont alimentés par des copeaux de bois, et des serviteurs sont, chacun à son tour, désignés pour cet office, qui jettent continuellement du bois sur le foyer, et entretiennent de la flamme sur un haut candélabre en laiton. Un de ces candélabres est placé dans le vestibule du palais, un second dans la première cour qui sert de salle d'attente aux courtisans, et le troisième dans la chambre à coucher du souverain. Si l'on veut aller quelque part, chacun prend à la main une torche, comme nous prenons une chandelle. Dans les îles on emploie la graisse des tortues pour alimenter les lanternes. On s'en sert comme nous nous servons du suif.

Les gens du commun se contentent d'une seule épouse, mais les seigneurs peuvent entretenir autant de concubines que bon leur plaît. Les princes seuls se couchent sur des lits, les autres sur des jonchées de fleurs jetées sur le pavé, ou sur des tapis de coton, et ils se contentent de quelques couvertures de coton, dont ils étendent sur eux une partie et s'enveloppent de l'autre. Ribera nous a montré bon nombre de ces couvertures. Ils ne connaissent que des nombres et des mesures, mais pas de poids. J'ai dit plus haut qu'ils avaient des livres. On en a apporté ici un certain nombre. Ribera affirme que ces livres [1] n'ont pas été composés pour être lus, mais que ce sont des recueils variés de

1. Ces livres existaient. Ils étaient composés en caractères hiéroglyphiques qui ont trouvé d'habiles interprètes dans le XVII[e] et le XVIII[e] siècles. Ixlilxochitl, l'auteur de l'histoire des Chichimèques, était un excellent déchiffreur. Un certain Borunda possédait également la connaissance de ces signes mystérieux. Son ouvrage vient d'être publié à Rome (1898), par le duc de Loubat. Il est intitulé : *Clave general de geroglificos americanos*. Cf. J.-M. Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains*, 1860. — Madier de Montjau, *Manuscrits figuratifs de l'ancien Mexique*, 1875. — Jules Pipart, *Eléments phonétiques dans les écritures figuratives des anciens Mexicains*, 1878. — Zella Nutall, *Analyse des inscriptions et des peintures mexicaines*, 1886. — Ed. Seler, *Caractère des inscriptions antiques et mayas* (Revue d'ethnographie, 1889).

modèles que les ouvriers s'efforcent de copier pour fabriquer des bijoux, ou des couvertures, ou des vêtements et les orner de figures. C'est ce que font les cordonnières en Espagne, ainsi que toutes celles qui avec de fines aiguilles cousent sur des étoffes de lin des lacets de soie, des roses, des fleurs et beaucoup de dessins, qui font plaisir à voir. Elles ont toutes sur des toiles qui leur appartiennent des modèles spéciaux, qui servent à l'instruction des jeunes apprenties. Mais je ne sais trop que croire à cause de la variété qu'on remarque dans ces livres. Je pense, en effet, que ce sont des livres, [1] et que ces caractères et ces dessins présentent un sens. N'ai-je pas vu à Rome sur des obélisques des caractères qui passent pour être des lettres, et ne lisons-nous pas que les Chaldéens ont eu jadis une écriture analogue?

Je me rappelle avoir écrit plus haut que, sur la demande de Cortès, Muteczuma avait fait construire par ses architectes un palais situé près de la mer, à soixante lieues de la capitale. On y avait planté deux mille cacaoyers, et confié à la terre de nombreuses mesures de maïs. Des oies, des canards et des paons domestiques y avaient été amenés, et on avait construit trois fermes pour les dépendances de la résidence. Mais lorsque les Espagnols furent chassés de Temistitan, les Barbares massacrèrent tous ceux de nos compatriotes qui y avaient été laissés et emportèrent tout.

Voici, d'après Ribera, les avantages que présentent pour l'alimentation l'eau potable et l'eau salée du lac. Les poissons qui fréquentent l'eau salée sont plus petits et moins savoureux. Lorsque le

1. Plusieurs de ces livres existent encore et ont été reproduits en tout ou en partie. Voici les principaux : L. de Rosny, *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique, Codex Tellerianus*, 1873. — Orozco y Berra, *Anales del Museo nacional de Mexico*, 1879-1882, *Codex Mendoza* ; *Id.*, 1886, *Mappes Tlotzin, Quinatzin, Tepechpan* ; *Id.*, 1888, *Tonalmatt* ou calendrier rituel. — Rayon, *Pintura del Gobernador, alcades y regidores de Mexico*, 1878. — Penafiel (ouvr. cité), 1890, *Codex mixtec-zapotec de Gracida et Codex zapotec de Sanchez-Solis*.— G. Raynaud, *Monuments précolombiens*, 1894. — E. Boban, *Catalogue de la collection Aubin-Goupil*, 1891. — Chavero, *Antiguidades Mexicanos*. — Duc de Loubat, *Codex Borgianus*. — Aubin, *Histoire de la nation mexicaine depuis le dèpart d'Aztlan jusqu'à l'arrivée des conquérants espagnols*, 1893. — Brasseur de Bourbourg, *Manuscrit Troano*, 1869-70.

courant d'eau salée tombe dans l'eau douce, les poissons élevés dans l'eau salée retournent dans cette eau dès qu'ils ont goûté l'eau douce, et réciproquement les poissons élevés dans l'eau douce s'y maintiennent, dès qu'ils ont goûté l'eau salée. Ribera nous a appris comment se sont modifiés les rites antiques, comment les indigènes se sont accommodés de ce subit changement dans leurs cérémonies. Il nous a énuméré les idoles que les vainqueurs avaient détruites, et fait part de l'interdiction des sacrifices humains. Ils étaient animés de bonnes dispositions et persuadés que, pour obtenir les faveurs célestes, il ne fallait plus tuer ses semblables. Ribera croit néanmoins que le temps n'est pas encore venu de changer du jour au lendemain des usages transmis par les ancêtres. Le bon résultat acquis sera que ni les Tascaltecans, ni les gens de Guazuzingo, ni nos autres alliés n'oseront se livrer publiquement à ces boucheries de chair humaine. On ne sait trop s'ils s'en abstiendront en secret. Il faut espérer que peu à peu disparaîtront ces vieilles cérémonies. On demande des prêtres, des cloches, des ornements sacrés. Tous ces envois seront faits, et plusieurs centaines de milliers de néophytes s'inclineront devant le trône de Votre Sainteté.

SIXIÈME DÉCADE

A l'archevêque de Cosenza[1] *pour être offerte au Souverain Pontife.*

CHAPITRE PREMIER

Avant que vous ne retourniez à Rome, après avoir terminé la mission en Espagne, si utile et si honorable, que vous ont confiée deux papes, au moment où l'Espagne était privée de son souverain qui était allé chercher la couronne impériale qu'on lui avait offerte, vous n'ignorez pas, je le pense, que, parmi les nobles Espagnols qui, dans le nouveau monde, explorent les côtes méridionales du continent, se sont distingués Ægidius Gonzalez, qu'on nomme communément Gil Gonzalez, et le jurisconsulte Espinosa,[2] licencié. Dans ma troisième décade, com-

1. Giovanni Ruffo de Forli, archevêque de Cosenza, légat apostolique, protecteur de Martyr auprès du pape Léon X. Dès le 10 octobre 1493, Martyr était avec lui en relations épistolaires, mais la correspondance ne devint régulière qu'à partir de 1509. Voir Martyr, *Opus Epistolarium*, lettres 736, 763, 771, 797, 800, 802, 806, 809, 811.

2. Espinosa avait été envoyé à la découverte par Pedro Arias, gouverneur du Darien. Gil Gonzalez ne se mit en route que trois ans plus tard, en janvier 1523. Cf. Peralta, *Costa Rica, Nicaragua y Panama en el siglo XVI, su historia y sus limites*, 1883.

posée sur l'invitation du pape Léon X, j'ai déjà, en votre présence, beaucoup écrit sur Espinosa. Voici maintenant que nous recevons, après deux ans d'intervalle, une lettre de Gil Gonzalez, datée d'Hispaniola, la capitale de ces régions, la veille des nones de mars 1524.

Gil Gonzalez rapporte qu'il a débarqué à Hispaniola avec cent douze mille castellans d'or, et qu'il est revenu à Panama l'autre année, au 15 juillet 1523. Nous avons de lui un gros volume de rapports, où il raconte en détail tout ce qui lui est arrivé dans ce grand et long voyage. Il s'étend avec prolixité sur l'exécution des ordres qu'il avait reçus de l'Empereur, car il a souffert beaucoup, il a été exposé à des périls, et même à de douloureuses extrémités dans cette traversée. Les plaintes et les reproches ne manquent pas dans ce rapport au sujet de Pedro Arias, gouverneur général des pays que nous désignons sous la dénomination unique de Castille d'Or. Gil Gonzalez demande avec insistance à ne plus dépendre de lui. Il se fonde entre autres choses sur ce qu'il est issu d'une race plus noble, comme s'il y avait une différence entre le dernier goujat et les descendants d'Hector pour ceux que choisissent les rois pour accomplir des entreprises aussi glorieuses et aussi grandes ; surtout en Espagne où l'on pense que c'est comme la prérogative des nobles de vivre oisifs et sans fonctions, sauf en temps de guerre, et encore s'il s'agit de commander et non d'administrer.

Vous m'avez écrit de Rome, le neuf mai, une lettre qui m'a été remise par votre fidèle Jean Paul Olivieri. Vous m'apprenez entre autres nouvelles que le souverain pontife Clément prend à la lecture des événements d'outre mer autant de plaisir que son oncle Léon ou son prédécesseur Adrien, qui m'avaient enjoint par leurs brefs de composer pour eux le récit de ces événements. J'ai fait un choix parmi ces nouvelles, mais il n'est pas destiné à Sa Sainteté. Si pourtant, à l'exemple de son oncle Léon et de son successeur Adrien, le souverain pontife m'engage à écrire, je lui obéirai volontiers ; mais je m'abstiendrai, car je ne veux pas être taxé d'outrecuidance par des juges sévères. Donc, suivant mon habitude, je laisserai de côté dans ces lettres les détails inutiles, et je résumerai ce qui me paraît mériter d'être connu.

Et je ne changerai rien à ma détermination, bien que vous m'instruisiez au début de votre mission que, sur le conseil de Jean de Grenade, évêque élu de Vienne, on ait traduit en Allemagne, [1] et mot à mot, de l'espagnol en latin, toutes les lettres adressées à notre conseil des affaires Indiennes et à l'Empereur en personne par Fernand Cortez, ce conquérant d'immenses régions dans le Yucatan et le Temistitan : car vous n'ignorez pas que j'ai extrait de ces lettres et d'autres relations tout ce qui m'avait paru digne d'être noté au passage.

Arrivons donc à notre sujet, et commençons par énumérer les colonies fondées. De la sorte, quand nous connaîtrons l'ancienne géographie, nous saisirons plus facilement l'ensemble des pays explorés par Gil Gonzalez. J'ai suffisamment parlé de l'immensité de ce pays, qui dépasse en longueur trois fois l'Europe entière, et dont on n'a pas trouvé la fin. Je l'ai décrit sous le nom de continent supposé dans celles de mes décades qui ont été imprimées et qui courent l'Europe. Quand nous avons parlé de la largeur du fleuve Maragnon, nous avons dit que ce continent était baigné par deux mers, l'une qui est notre mer occidentale et qui borde les rivages septentrionaux de ce continent, et l'autre qui est une mer méridionale. Ces prémisses une fois posées, Sa Sainteté saura que les Espagnols ont fondé six colonies [2] sur les flancs du continent nouveau. Il y en a trois dans la mer septentrionale : la première, sur les bords du fleuve Darien, dans le golfe d'Uraba, se nomme Santa Maria la Antigua ; la seconde, à vingt lieues du Darien, Acla ; la troisième, nommée Nombre de Dios, sur le territoire du cacique Careta, à

1. La première traduction des lettres de Cortès fut faite par l'italien Savorgnano : La præclara narratione di Fernando Cortese al Imperatore, 1 vol. in-4, Venezia, 1523. La seconde, celle à laquelle fait allusion P. Martyr, fut faite en Allemagne. Præclara Ferdinandi Cortesii de nova maris oceani Hyspania narratio sacr. et univ. Carolo, Romanorum imperatori, anno Domini MDXX, transmissa, in qua continentur plurima scitu et admiratione digna, per doctorem Petrum Savorgnanum Foro-Juliensem, reverendissimi D. Joann. de Revelles episcopi Vienensis secretarium, ex hyspano idiomate in latinum versa, 1 vol. petit in-f°, Nuremberg, Arthémius.

2. Tous ces détails ont déjà été donnés à la fin de la cinquième décade.

trente-sept d'Acla. On en trouve également trois sur les côtes de la mer méridionale. On a laissé à la première son nom indigène, Panama, avec a long. A trente et une lieues de Panama est la seconde, Nata, et la troisième a été fondée à soixante-quinze lieues de Nata : on la nomme Chiriqui.

CHAPITRE DEUXIÈME

Entre le port de la colonie située sur la mer septentrionale qu'on nomme Nombre de Dios et la colonie de Panama située sur la mer méridionale, s'étendent des montagnes couvertes de forêts jusqu'alors inviolées, impraticables à cause des rocs élevés qui les parsèment, et qui s'élèvent jusqu'au ciel. Avec l'aide du gouverneur Pedro Arias les habitants résolurent de réunir par une route ces deux établissements. Entre les deux mers il n'existe, en effet, qu'un espace de terrain de soixante-dix lieues, ou de cinquante milles. Partout ailleurs le pays est fort large, tellement large que, depuis l'embouchure du fleuve Maragnon qui, venant du nord, tombe au sud dans l'océan, il se prolonge jusqu'au quarante-quatrième degré au delà de l'Equateur. Je suppose que vous avez déjà lu ce détail dans la décade [1] que j'avais adressée au pape Adrien qui vient de mourir, et que je vous ai envoyée pour que vous la présentiez à son successeur, bien qu'elle fût dédiée à un autre qu'à lui, le pape étant mort avant d'avoir agréé l'hommage du livre. Dans cette décade je parlais longuement des îles qui produisent les épices et qu'on a découvertes en suivant ce nouveau chemin. On a donc tracé cette route à travers l'isthme aux frais du roi et des colons, et ces frais n'ont pas été médiocres. Il a fallu briser les rochers, et chasser les bêtes fauves de leurs repaires dans les forêts. Cette route sera accessible à deux voitures de front. On a voulu faci-

1. C'est la cinquième décade.

liter la recherche des secrets de ces deux immenses mers : mais le travail n'est pas encore achevé.

C'est de l'île que j'avais appelée la Riche dans mes premières décades, et que l'on nomme aujourd'hui l'île des Perles, puisqu'on y trouve des perles en abondance, île située à l'horizon de la colonie de Panama, que partit Ægidius Gonzalez le vingt et un janvier de l'année de notre salut quinze cent vingt-trois. Il n'avait avec lui que quatre petits navires. C'était bien peu ! Il prit la direction de l'occident pour obéir aux ordres de l'Empereur et aux instructions de notre conseil royal. On lui avait enjoint de visiter avec le plus grand soin les côtes occidentales qui n'avaient pas encore été étudiées, afin de savoir s'il n'existait pas entre l'extrémité déjà connue du continent et le commencement du Yucatan quelque détroit séparant ces immensités. Pour le dire tout de suite les Espagnols ne trouvèrent pas le détroit. Je laisse de côté beaucoup de longueurs et force détails, et j'arrive rapidement aux résultats du voyage. Gonzalez écrit que pendant six cent quarante lieues, environ deux mille milles, il a parcouru des pays inconnus et découvert de nouveaux royaumes dans la direction de l'occident. Le voyage a duré près de dix-sept mois. Au bout de ce temps, comme ses navires étaient endommagés, et percés à jour par ces petits vers que les Espagnols nomment broma, il fut obligé, les vivres lui faisant défaut, de continuer sa route par terre. Il s'enfonça dans l'intérieur à une distance de deux cent quarante lieues, avec une escorte d'environ cent hommes, demandant sur son passage du pain pour lui et ses compagnons à tous les caciques. Il obtint d'eux à titre de cadeau cent douze mille pesos d'or. Le peso dépasse le drachme d'un quart. Vous l'avez nécessairement appris pendant les quatorze années de votre séjour en Espagne. Gonzalez raconte que plus de trente-deux mille indigènes des deux sexes ont reçu de bon gré les eaux du baptême, grâce aux néophytes qu'il menait avec lui. Il aurait continué sa navigation jusqu'à ce qu'il rencontrât dans le pays situé par derrière le Yucatan les mêmes mœurs et la même langue que dans cette région. Des cent douze mille pesos apportés en Espagne par le trésorier Cerezeda, qu'il avait chargé de cette mission,

la part attribuée à l'Empereur consiste d'une part en dix-sept mille pesos d'or mélangé, au titre de douze ou treize pour cent, et, d'autre part, en quinze mille trois cent soixante pesos.

Quant aux mauvaises haches dont les indigènes se servent, en guise de haches de fer ou d'acier, pour abattre les arbres, Ribera, au témoignage d'essayeurs de la garantie désignés à cet office, affirme que chacune d'elles vaut un peu plus de la moitié d'un ducat d'or. N'est-il pas vraiment étrange d'avoir découvert un pays où les instruments des menuisiers et des laboureurs sont tous fabriqués en or, en or au titre inférieur il est vrai. Ribera annonce encore qu'il a envoyé six mille quatre-vingt-six pesos en sonnettes fabriquées avec de l'or, et qu'ils aiment beaucoup à agiter. Au dire des experts ces sonnettes ne renferment que très peu d'or. Nos hommes pensent que c'est pour obtenir des sons plus doux et plus aigus que l'on met si peu d'or dans la matière de ces sonnettes, car vous n'ignorez pas que, plus l'or est pur, plus il rend un son mat.

En revenant sur les détails de l'expédition, Ribera a raconté que le passage des fleuves et la fréquence des pluies (c'était au moment de l'hiver, mais, comme ils étaient près de l'équateur, ils n'eurent pas à souffrir du froid) amenèrent pour lui et ses compagnons diverses maladies, qui les empêchaient d'exécuter de longues marches. Passant, à l'aide de barques indigènes creusées dans un seul tronc d'arbre, à une île inconnue longue de dix lieues et large de six, comme l'ont affirmé en même temps que lui ses compagnons, il reçut de la part du cacique un accueil empressé. La résidence de ce cacique avait été construite sur une colline élevée, avec des poutres de bois. Elle était défendue contre la pluie par du chaume et des herbes. Elle avait la forme d'un toit de campagne. Dans cette île et non loin de la résidence du cacique coule un grand fleuve qui se divise en deux bras. Au temps même où Ribera, bloqué par les eaux, était arrêté près de ce cacique, le fleuve grossit tellement qu'il inonda l'île presque tout entière. On eut dans la résidence royale de l'eau jusqu'à la ceinture. La fureur des flots ébranla les fondements des poteaux qui soutenaient la maison, et elle serait tombée, si les poutres jointes l'une à l'autre n'eussent par leur

assemblage retenu la masse. Ils s'ouvrirent à coups de hache une issue pour s'enfuir, et cherchèrent un refuge au haut des branches des arbres. C'est là que lui, ses compagnons et ses hôtes, passèrent deux jours, jusqu'à ce que les eaux eussent regagné leur lit, quand cessèrent les pluies.

Ribera raconte encore divers épisodes de son expédition, mais je suppose que vous en savez assez, surtout si vous avez l'intention de raconter tous ces détails au très Saint Clément, que l'immensité des affaires pontificales doit tenir toujours très occupé, et à d'importants sujets. Qu'il me suffise de dire que l'inondation avait détruit tous les objets de consommation, et que, pressé par la nécessité, Ribera partit encore par terre, dans la direction de l'occident, pour ramasser des vivres ; mais il ne perdait jamais de vue le rivage, et il arriva enfin à un port déjà connu, et désigné par nos hommes sous le nom de port de Saint-Vincent. Il y trouva ses compagnons qui y avaient débarqué quand il les quitta, pour réparer leurs navires et leurs tonneaux. La chose était ainsi convenue entre eux.

CHAPITRE TROISIÈME

Après avoir salué ses compagnons comme l'exigeaient les circonstances, Ribera décida rapidement ce que chacun devait faire. Il ordonne de débarquer quatre chevaux qu'on avait amenés : quant aux matelots ils se dirigeront vers l'occident, mais sans se presser. A cause des écueils et des bas-fonds sablonneux ils ne se serviront pas de voiles pendant la nuit, car ils devront se frayer un chemin à travers des parages encore inconnus. Pour lui, avec ses quatre chevaux et une centaine de fantassins, il continue sa route par terre, et rencontre un cacique nommé Nicoiano. Accueil empressé de Nicoiano, qui donne en présent quatorze mille pesos d'or. Nos hommes lui font comprendre qu'au-dessus du soleil dont les indigènes font leur Dieu existe un autre créateur du ciel et de la terre, qui a tiré du néant le

soleil lui-même, la lune et les autres astres qui sont en vue, qui les gouverne par sa sagesse, et récompense les hommes selon leurs mérites. Aussi le cacique voulut-il recevoir le baptême avec toute sa famille. Un millier d'indigènes des deux sexes suivirent l'exemple de leur souverain et furent baptisés. Ribera resta environ soixante-dix jours auprès de Nicoiano, et, quand il partit, le cacique était si bien instruit qu'il put lui adresser dans sa langue ces paroles qui furent comprises par les interprètes du voisinage : « Puisque je ne dois plus adresser la parole à ces statues de Dieux qui me viennent de mes ancêtres, et que je ne leur demanderai plus rien, emporte-les avec toi ». Et, parlant ainsi, il tendait à Ægidius Gonzalez six statues d'or, hautes d'une coudée, vénérables monuments de la foi de ses ancêtres. Ce dernier apprit encore qu'à une cinquantaine de lieues du palais de Nicoiano existait un autre royaume, dont le cacique se nommait Nicoragua.[1] Quand il fut arrivé à un jour de marche de la résidence de Nicoragua, il lui envoya des messagers qui lui firent la même communication que nous faisons à tous les autres caciques avant de les attaquer, à savoir qu'ils aient à se convertir au Christianisme et acceptent l'autorité et les lois du grand roi d'Espagne: sinon guerre et hostilités contre eux. Dès le lendemain quatre des principaux vassaux de Nicoragua s'avancèrent à notre rencontre, et annoncèrent, au nom du cacique, qu'ils voulaient le baptême et la paix. Nous nons rendons chez Nicoragua, et non seulement lui mais encore plus de neuf mille de ses sujets reçoivent les eaux saintes du baptême. Nicoragua donna à Ægidius Gonzalez quinze mille pesos d'or sous la forme de colliers variés. De son côté Ribera fit des présents : il donna au cacique un pourpoint de soie, une chemise de lin et un chapeau rouge. Deux croix furent dressées dans ce territoire, la première dans le temple même des indigènes et la seconde en dehors des maisons du village.

1. Colomb avait, dès 1502, longé la côte orientale du Nicaragua. Gil Gonzalez entra en relations avec le cacique Aztèque qui habitait l'isthme de Rivas, mais il ne put conquérir le territoire des Diriones, et dut rebrousser chemin vers Panama.

Conservant toujours la direction de l'occident, Ribera se rendit ensuite dans une autre région, située à six lieues de là. Il y trouva six villages, chacun d'environ dix mille maisons. Pendant le séjour qu'il fit dans ce pays pour en visiter les villages, le bruit de son arrivée se répandit. Un cacique nommé Diriangen, dont les états se trouvaient encore plus à l'occident, vint nous trouver. Il était escorté par vingt femmes et cinq cents hommes. Dix porte-étendards et cinq joueurs de trompettes le précédaient. Quand il s'approcha de Gonzalez, qui l'attendait dans un appareil royal, assis sur un trône, les trompettes sonnèrent, puis elles cessèrent et les étendards s'inclinèrent devant lui. Chacun des soldats de l'escorte portait un ou deux de ces oiseaux domestiques, semblables à des paons, qui remplissent le même rôle que chez nous les poules. Ici, avec votre permission, je ferai une digression.[1] Il m'arrive souvent de répéter les mêmes détails, et de vous servir, moi paysan mal dégrossi, à vous qui êtes un Esculape, des remèdes que vous connaissez. En effet, la plupart des faits que j'avance vous sont très familiers, et vous les avez lus tout au long dans mes décades. Mais, comme je suppose que ces décades tomberont entre les mains de personnes désireuses de s'instruire, et qui non seulement ne connaissent pas ces détails, mais encore ne peuvent recourir à vos explications, je les répète. De la sorte, grâce à vous, elles sauront ce qu'elles désirent. Ne m'accusez donc pas, puisque vous devez être utile au plus grand nombre.

Le cacique Diriangen fit apporter par ses serviteurs plus de deux cents haches dorées, dont chacune pesait dix-huit pesos, ou un peu plus. Les interprètes qu'Ægidius avait rassemblés autour de lui et qui comprenaient notre langue lui demandèrent pour quel motif il était venu nous trouver. « Je voulais, répondit-il, entrer en relations avec cette race nouvelle, dont on racontait la visite dans ces pays. Tout ce qu'ils désirent, je suis prêt à le leur accorder ». — « Faites-vous chrétiens, » lui dirent les inter-

1. On aura remarqué la fréquente répétition de ces précautions littéraires. Plus il avance en âge, plus Martyr use de ces artifices de rhétorique, sans doute pour cacher ses défaillances de style et de composition.

prêtes, et on leur énuméra les diverses conditions que d'ordinaire on imposait aux autres caciques, et, ajoutèrent-ils « déclarez-vous les vassaux du grand roi d'Espagne. » — « Nous acceptons les deux propositions, et nous reviendrons dans trois jours pour les exécuter. Nous vous le promettons. » Puis il s'en alla.

CHAPITRE QUATRIÈME

Pendant le séjour des Espagnols auprès de Nicoragua, survinrent divers événements, dont il est bon de conserver le souvenir. Ils m'ont été racontés, sans parler de ce que j'ai extrait des lettres d'Ægidius, par le questeur royal, ou si l'on préfère, par le trésorier de ce chef, qui a pris une grande part à ses travaux, et se nomme Andrés Cerezeda. Il m'en a même, quand il partit, laissé le récit par écrit. Notre général Ægidius et le cacique Nicoragua profitèrent de leurs loisirs pour s'épancher dans diverses conversations [1]. Ils communiquaient entre eux par un interprète, instruit par Ægidius, et qui avait vu le jour non loin du territoire de Nicoragua. Cet interprète avait une connaissance suffisante des deux langues. Nicoragua demanda à son interlocuteur ce qu'on pensait dans le royaume de ce puissant souverain, dont il se reconnaissait le vassal, du cataclysme, qui, d'après la vieille tradition [2] de ses ancêtres, avait englouti la terre entière avec tous les hommes et tous les animaux. « Nous avons la même croyance, répondit Ægidius. » — « Pensez-vous

1. Le Nicaragua a conservé de nombreux souvenirs de la civilisation indigène avant l'arrivée des Espagnols, surtout dans la région entre les deux lacs de Managua et de Nicaragua. Ce sont surtout des objets relatifs au culte, idoles, pierres de sacrifice, poteries, etc. Cf. Bovallius, *Nicaraguan Antiquities*, 1886. — Squier, *Nicaragua, its peuple, scenery, monuments and the proposed interoceanic canal*, 1852.

2. P. Lévy, *Le Nicaragua, légendes et notes* (Société de géographie de Paris), 1871. — *Id.*, *Notes ethnologiques et anthropologiques sur le Nicaragua* (*Id.*), 1871.

que survienne un nouveau cataclysme ? » — « Nullement : mais de même que les crimes des hommes, et surtout leurs unions illicites, ont été une première fois châtiés par ce débordement des eaux, qui fit périr, à peu d'exceptions près, tout ce qui respirait, ainsi, après un espace de temps que les hommes ne peuvent concevoir, il arrivera que des feux lancés du ciel réduiront l'univers en cendre. » Ce récit frappa d'étonnement les auditeurs. Nicoragua, se tournant alors vers l'interprète, lui demanda d'un air à demi effrayé si cette race d'hommes, dont on ne saurait trop admirer la sagacité, descendait du ciel. — « Oui, répondit l'interprète, elle descend du ciel. » — « Mais, continua le cacique avec une naïve candeur, en vient-elle directement, ou bien après avoir décrit des cercles ou des arcs ? » — « Pour cela je l'ignore », répondit l'interprète qui était né dans le même pays que Nicoragua, ou du moins dans une région voisine. — « Demandez encore à votre maître si quelque jour la terre sera bouleversée par un tremblement soudain. » — « C'est un secret, répliqua Ægidius, réservé à la connaissance de celui qui seul a créé le ciel, la terre et les hommes. »

La destruction générale de la race humaine, les endroits où se rendent les âmes dégagées de leur prison corporelle, le moment fixé pour la lutte des feux destructeurs, l'époque à laquelle cesseront de briller le soleil, la lune et les autres étoiles, les mouvements, la quantité, la distance et l'influence des astres, et beaucoup d'autres questions de ce genre furent posées par le cacique. Ægidius est un savant, qui aime à traduire des ouvrages latins en langue vulgaire ; mais son érudition ne lui permet pas de donner d'autre réponse au cacique que la suivante : la connaissance de ces mystères est réservée à la divine providence. Le cacique lui adresse encore diverses questions au sujet des vents, de la cause du chaud et du froid, de la différence entre la nuit et le jour, et pourtant cette différence est chez eux à peine sensible à cause de leur voisinage de l'équateur. A la plupart de ces demandes Ægidius répondit, autant que le lui permettait l'étendue de ses connaissances : pour les autres il en remit la solution à l'intelligence divine. Descendant ensuite aux choses de la terre, Nicoragua et ses courtisans demandèrent s'il était

permis, sans encourir de reproche, de boire, de manger, d'aimer, de jouer, de chanter, de danser, de s'exercer aux armes. Voici ce qu'on leur répondit : « Il est nécessaire de manger et de boire, mais il faut en ces matières éviter l'excès, car tout ce que l'on absorbe au delà de ce que commande la nécessité affaiblit l'intelligence et diminue les forces du corps, ce n'est pas autrement que l'on développe le germe des vices, des disputes et des haines. Aimer est aussi permis, mais il ne faut aimer qu'une seule femme, et lui être uni par les liens du mariage. Si vous voulez plaire au Dieu qui a tout créé, vous devrez vous abstenir de tout autre genre de débauche. Il n'est défendu ni de chanter, ni de se livrer à des jeux honnêtes, ni de danser, mais quand le moment de ces distractions est arrivé. »

Comme les indigènes ne demandaient rien au sujet des cérémonies, et des sacrifices humains, Ribera mit de lui-même l'entretien sur ce sujet, et affirma que ce genre de sacrifice déplaisait fort à la divinité. Son maître, le puissant roi d'Espagne, avait d'ailleurs prescrit par une loi que quiconque frapperait un homme avec l'épée serait à son tour frappé par l'épée. Quant à ces statues, que vous arrosez de sang humain, ce sont les images de démons qui vous abusent. Ils ont été à cause de leur orgueil chassés de leurs demeures célestes et précipités dans les cavernes infernales. Ils en sortent pendant la nuit, se montrent surtout aux hommes innocents, et leur persuadent grâce à leurs maléfices de faire justement ce qu'ils devraient éviter. C'est en les écoutant que nos âmes sont détournées de l'amour de leur créateur, qui voudrait bien les ramener à lui pour l'exercice de la charité et des autres vertus. Dans le cas contraire, au lieu des éternelles délices qui leur seraient réservées après leur séparation d'avec le corps, les âmes, sous la conduite de ces démons, éprouveraient comme eux les tortures éternelles et des souffrances sans nom.

CHAPITRE CINQUIÈME

C'est en ces termes ou en termes à peu près identiques qu'Ægidius, semblable à un orateur dans sa chaire, répondit du mieux qu'il put aux questions de Nicoragua. C'était l'interprète qui lui servait de truchement. Nicoragua approuva toutes ces réponses, et s'informa en même temps de ce qu'il devait faire pour que lui et les siens fussent agréés par ce Dieu, l'unique auteur de toutes choses. Voici d'après le trésorier Cerezeda quelle fut à cette demande du cacique la réponse de Ribera : « Ce n'est pas avec des victimes humaines, ce n'est pas en versant du sang que vous plairez à celui qui nous a créés nous et toutes choses. Il n'aime qu'un cœur enflammé d'amour pour lui. Les secrets de notre âme lui sont connus, et il n'aime que ce qui vient de l'âme. Il ne se repaît ni de chair, ni de sang. Rien n'excite autant sa colère que de voir assassiner des hommes, par lesquels il voudrait être loué et glorifié. C'est à vos ennemis et aux siens, aux démons jetés dans l'enfer, et dont vous honorez ici les images, que plaisent ces abominables sacrifices. Ce qui leur plaît encore ce sont tous les crimes grâce auxquels, quand vous quittez la terre, ils vous entraînent avec eux dans la ruine éternelle. Chassez donc de vos foyers et de vos temples ces vains et dangereux simulacres. Embrassez cette croix, dont le Christ, l'homme Dieu, a arrosé l'image de son sang pour le salut du genre humain compromis ; et vous pourrez vous promettre une existence heureuse et pour vos âmes une éternité de félicités. Le créateur de l'univers n'aime pas non plus la guerre : il lui préfère la paix entre voisins, car il ordonne d'aimer son prochain comme soi-même. Si pourtant on vous attaque, lorsque vous menez une vie tranquille, il est permis à tout le monde de repousser l'injustice et de se défendre soi et les siens. Provoquer n'importe qui

par ambition ou par cupidité est interdit. Rien n'est plus opposé aux bonnes mœurs et à la volonté divine. »

Pendant ce discours, Nicoragua et ceux de ses courtisans qui étaient présents étaient comme suspendus à ses paroles et l'écoutaient bouche béante. Ils approuvèrent toutes ses propositions, mais, pour ce qui avait trait à la guerre, firent une moue significative. « Où devons-nous jeter, dirent-ils, nos javelots, nos casques d'or, nos arcs et nos flèches, nos ornements guerriers, et ces étendards, signes glorieux de la valeur ? Faudra-t-il les abandonner aux femmes ? Tisserons-nous et filerons-nous comme elles, ou cultiverons-nous la terre comme des paysans ? » Ægidius n'osa pas revenir sur ce sujet, car il s'était aperçu que leur émotion était grande; mais quand ils l'interrogèrent sur le mystère adorable de la croix et son utilité : « Demandez quoi que ce soit d'un cœur pur et sincère, leur répondit-il en tournant les yeux vers la croix, et en vous rappelant avec piété ce que le Christ y a souffert, et vous l'obtiendrez, si toutefois votre demande est juste. Est-ce la paix, la victoire contre de fiers ennemis, l'abondance des récoltes, la douceur de la température, la santé, sont-ce d'autres désirs de ce genre, ils seront réalisés. » J'ai déjà rapporté qu'Ægidius avait ordonné l'érection de deux croix, la première dans un temple, la seconde sur un haut tumulus artificiel, construit en briques. Le jour où l'on porta la croix pour la dresser sur le tumulus, les prêtres, d'après le récit de Cerezeda, se mirent en tête de la procession, accompagnés d'Ægidius et de ses hommes : venaient ensuite le cacique et tous ses sujets. Lorsque la croix commença à être dressée les trompettes sonnèrent et les tambours battirent; quand elle fut consolidée, Ægidius gravit le premier les degrés qui conduisaient à ses pieds : la tête découverte et le genou en terre, il fit sa prière sans prononcer un mot, et embrassant les pieds du crucifix les baisa. Le cacique et après lui tous les assistants firent de même. Ce fut ainsi que ces indigènes furent initiés à nos cérémonies. Quant à la distribution des jours, Ægidius leur fit savoir que, six jours de suite, ils se livreraient à la culture et aux autres travaux et industries, mais qu'ils devaient le septième jour se reposer et prier. Ce septième jour fut fixé au dimanche. Il ne jugea

pas utile de leur indiquer la longue série des fêtes qui pourraient les gêner.

Je n'ajouterai plus qu'un détail qui a été omis par Ægidius dans son rapport, mais que Cerezeda n'a pas oublié. Tous ces indigènes sont imberbes. Ils ont en horreur les hommes barbus et en ont peur. C'est pour ce motif qu'Ægidius, qui avait dans sa troupe vingt-cinq jeunes gens encore sans barbe à cause de leur âge, leur improvisa des barbes avec leurs propres cheveux. Il voulait, en effet, augmenter dans sa troupe le nombre des porteurs de barbe, afin de terrifier les indigènes, s'il était forcé, et c'est ce qui arriva, d'entrer en lutte avec eux. Cerezeda nous a encore fait savoir qu'Ægidius lui avait écrit qu'il venait de mettre à la voile avec deux cent cinquante fantassins et soixante-dix cavaliers enrôlés à Hispaniola. Il s'était embarqué vers les ides de mars de cette année 1524, et cherchait le secret tant désiré du détroit. Mais les nouvelles de cette entreprise ne sont pas encore parvenues à notre conseil. Je vous les transmettrai, dès que je les aurai reçues. Il est temps de finir ce récit, et de décrire les horribles coutumes, dignes des Lestrygons, de ces peuples, ainsi que leurs maisons et leurs temples. J'ajouterai quelques mots sur l'emplacement et la construction de ces édifices.

Les résidences [1] des caciques ont cent pas de longueur et quinze de largeur. Elles sont ouvertes sur la façade et fermées par derrière. Dans ces résidences les planchers s'élèvent à la moitié de la hauteur d'un homme, dans les autres maisons ils sont à ras de terre. Les maisons sont soutenues par des pièces de charpente et couvertes en paille. Elles n'ont qu'un toit sans plafond. De même pour les temples. Ce sont des édifices considérables, bâtis au-dessus de petits caveaux souterrains et obscurs, dans lesquels les familles nobles enterrent leurs Dieux protecteurs. Les temples servent aussi d'arsenaux. C'est là que, sans parler des étendards où figurent leurs idoles, sont conservés

1. Bulletin de la société de géographie de Paris, XIII, 235, *Découverte de monuments dans les îles du lac Nicaragua*. — *Id.*, XIV, 193, *Temple de l'île de Zapatero*.

pendant la paix leurs armes de guerre, arcs, carquois, cuirasses dorées, casques dorés, larges épées de bois avec lesquelles ils combattent de près, et projectiles de tous genres, ainsi que les ornements de guerre. Les images des dieux que leur ont laissées les ancêtres et qui leur sont particulières, ils les honorent en leur offrant, chacun selon ses ressources, des victimes humaines, et leur adressent pour exprimer leurs vœux des discours composés par leurs prêtres pour la circonstance.

CHAPITRE SIXIÈME

Les résidences des caciques, du côté de la façade, et selon la disposition et la grandeur du village, sont protégées par de grandes places. S'il y a dans le village de nombreuses maisons, on y trouve aussi de petites places, où les voisins de la résidence peuvent se rassembler pour leurs affaires commerciales. Tout autour de la place royale sont bâties les maisons des nobles : au milieu se dresse une maison, où demeurent les orfèvres. Dans ce pays on fabrique avec l'or des colliers de diverses formes, ou bien on le réduit en petites plaques ou en lingots, selon le désir de ceux qui le possèdent, puis on lui donne les formes que l'on veut, et non sans habileté.

En avant des temples des dieux, dans les campagnes, ont été construits divers monticules [1] en briques crues reliées par une sorte de bitume. Ils ressemblent à des tribunes et servent à divers usages. On y monte par huit, parfois douze ou quinze degrés. Le sommet de l'édifice est disposé de diverses façons selon la qualité des mystères qu'on y célèbre. Dix hommes peuvent s'y tenir. Au milieu de l'un de ces monticules se dresse

1. Ce sont les *teocallis* mexicains. Les pierres à sacrifice se rencontrent encore assez communément, mais la plupart des objets antiques sont livrés à la déprédation. La plus belle collection est celle de M. Menier. On n'a pu la transporter en Europe à cause de la fragilité des objets qui la composent.

une pierre de marbre, qui a la longueur et la largeur d'un homme couché. Cette pierre sinistre est l'autel où sont sacrifiées les victimes humaines. Le jour fixé pour le sacrifice, à la vue du peuple, et en présence du prince qui monte sur un autre monticule pour surveiller la cérémonie, un sacrificateur, que tous peuvent entendre, grimpe sur cette pierre et s'acquitte des fonctions de héraut. Il brandit un couteau de pierre, qu'il porte à la main, et apprend à la foule si les victimes qu'on va immoler sont des prisonniers de guerre ou des prisonniers domestiques. (Les indigènes possèdent, en effet, dans toute la région des pierres excellentes pour la fabrication des haches, des épées et des rasoirs. Nous nous en procurons autant que nous voulons. Le cardinal Ascanio ne l'ignorait pas). Il existe, en effet, chez eux deux espèces de victimes humaines ; les unes ont été prises pendant la guerre, les autres sont nourries à l'intérieur des maisons. Chaque cacique, chaque noble nourrit chez lui, selon ses ressources, et cela depuis l'enfance, des hommes destinés à être immolés. Ces infortunés n'ignorent pas la destinée qui leur est réservée. Ils savent pourquoi on leur donne une nourriture choisie, et ils n'en sont point affligés pour autant, attendu que dès leur jeune âge, ils vivent dans la persuasion d'aller au ciel en quittant la vie. Aussi errent-ils librement à travers les villages, reçus avec honneur par tout le monde comme s'ils étaient déjà des héros. On leur donne tout ce qu'ils demandent soit comme nourriture, soit comme ornements, et ceux qui leur donnent croient que le jour où ils ont fait ces cadeaux est un jour heureux pour eux.

Ces victimes de provenances diverses sont immolées de différentes façons. Les uns et les autres sont étendus le long de la pierre du sacrifice. On leur ouvre également la poitrine avec un couteau pour en arracher le cœur, et on observe les mêmes cérémonies pour s'oindre de leur sang les lèvres et la barbe, mais, quand il s'agit d'une victime prise sur l'ennemi, le sacrificateur qui a rempli l'office de héraut fait trois fois le tour du malheureux étendu sur la pierre, tenant en main son couteau et faisant entendre des chants lugubres ; puis il lui ouvre la poitrine, et le coupe en morceaux. Voici comment il distribue ces

morceaux : au cacique sont donnés les mains et les pieds ; aux prêtres, à leurs femmes et à leurs enfants, car il leur est permis d'en avoir, le cœur ; aux nobles, les cuisses, et le reste, divisé en petits morceaux, au peuple. Quant à la tête, on la suspend, en guise de trophée, aux branches de certains petits arbres, peu éloignés de la scène de l'immolation, et qui sont entretenus pour cet office. Chaque cacique fait cultiver dans un jardin voisin de sa résidence des arbres spéciaux, portant chacun le nom d'une des contrées ennemies, et aux branches desquelles on suspend les têtes des prisonniers faits à la guerre et immolés. N'est-ce pas ainsi que nos généraux, en témoignage de cette insigne folie qu'ils nomment la victoire, suspendent aux murs des églises des casques, des étendards et autres trophées de ce genre ? Aussi bien dans ce repas quiconque n'aurait pas une portion, tant petite qu'elle soit, de victime humaine, serait persuadé que l'année tournerait mal pour lui.

Quant aux victimes domestiques, on les immole avec le même appareil, mais on traite autrement leurs cadavres. On honore chacune des parties de leur corps. On en enterre une partie, pieds, mains et entrailles, après les avoir déposés dans un vase d'argile, aux portes des temples. Quant à l'autre partie et au cœur on les brûle non loin de ces arbres qui figurent l'ennemi, après avoir construit un grand bûcher, et on disperse leurs cendres au milieu de celles des premières victimes éparses dans la campagne. Les prêtres assistent à la cérémonie et manifestent leur joie par des chants harmonieux.

CHAPITRE SEPTIÈME

Aussitôt que le peuple a vu les prêtres, avec leurs formules ordinaires, frotter de sang les lèvres des idoles, il expose ses vœux et ses prières, et demande la fertilité des champs et l'abondance des récoltes, la salubrité de la température, la paix, ou, si l'on doit combattre, la victoire. Chacun demande pour lui,

selon ce qu'il redoute, l'éloignement des hannetons, des sauterelles, de l'inondation, de la sécheresse, des bêtes féroces et de tous les malheurs. Il y a d'autres sacrifices. Le cacique, les prêtres et les nobles versent encore leur propre sang, mais ce n'est en l'honneur que d'un seul Dieu. Ce Dieu, dont l'image est suspendue à une lance haute de trois coudées, est apporté en grande pompe et en plein jour par des vieillards autorisés, qui le font sortir du temple, où, le reste de l'année, on le garde religieusement. Il ressemble aux divinités infernales que l'on peint sur les murs pour effrayer. En tête du cortège marchent des prêtres le front ceint d'un bandeau ; le peuple suit portant des bannières de mille couleurs, tissées en coton, et sur lesquelles sont brodées les images des divinités. Des épaules des prêtres, voilées d'étoffes variées, pendent jusqu'aux mollets des courroies plus épaisses qu'un doigt, et dentelées, à l'extrémité desquelles sont suspendues des poches où ils portent des rasoirs en pierre aiguë, et des sachets de poudre fabriquée avec des herbes desséchées. Le cacique et les principaux nobles, chacun à son rang, accompagnent les prêtres. Vient ensuite une multitude confuse de populaire : mais personne ne manque. Tout homme pouvant se tenir debout doit assister à cette fête de la superstition. Quand le cortège est arrivé à l'endroit désigné à l'avance, on jonche d'abord le sol d'herbes odorantes ou on étend des couvertures pour que l'idole ne touche point terre. On s'arrête, mais les prêtres continuent à soutenir l'idole, et la saluent de leurs chants et de leurs hymnes accoutumés. Tout autour les jeunes gens font des danses sacrées, mènent des chœurs, et se livrent à différents jeux, où ils démontrent leur agilité en lançant des javelots ou en secouant leurs boucliers.

Au signal donné par les prêtres, chacun prend un rasoir, et se taillade la langue [1] en tournant les yeux vers la divinité. Les uns la percent, les autres la coupent de façon à répandre beaucoup de sang. Alors chacun de frotter de ce sang les lèvres et la

1. Des cérémonies analogues sont encore, à l'heure actuelle, pratiquées par des peuples, même civilisés, ainsi par certains sujets de la Russie. Voir *Tour du monde*, *Voyage en Caucasie*.

barbe de cette odieuse idole, comme nous l'avons décrit pour les premiers sacrifices : puis on jette de cette poudre d'herbe sur les blessures qu'on vient de se faire. Telle est la vertu de cette poudre que les cicatrices se ferment en quelques heures, et que jamais on ne retrouve la trace des coupures. Quand tout est fini, les prêtres abaissent un peu l'idole. Le cacique, puis les nobles et enfin le peuple lui adressent la parole, pour lui dévoiler les troubles de leur esprit, ou la supplier d'exaucer tous leurs désirs et tous leurs vœux : mais on ne lui parle qu'en tremblant de respect, tout doucement, et la tête inclinée. Après cette jonglerie sacerdotale, chacun rentre chez soi.

Pendant que les Espagnols passaient leur temps à étudier ces cérémonies, voici venir un éclaireur, puis un second, puis plusieurs autres qui annonçaient l'arrivée de Diriangen et de ses sujets en armes. Le cacique arrivait, en effet, avec l'intention non seulement de reprendre ce qu'il avait donné, mais aussi d'exterminer nos hommes. Il espérait triompher de cette poignée de soldats, et s'emparer de ce qu'ils portaient avec eux, car ces indigènes aiment aussi l'or, non pas qu'ils s'en servent en guise de monnaie mais ils en font des colliers et des ornements. Diriangen était suivi par une forte escorte d'hommes armés. S'il nous avait surpris à l'improviste, il nous aurait tués jusqu'au dernier. Il donna donc le signal de l'attaque, et jusqu'à la nuit le combat est vaillamment soutenu.

CHAPITRE HUITIÈME

Suivent beaucoup de détails, que je néglige, car je craindrais de vous ennuyer, et de vous rendre vous-même importun au souverain pontife et à vos amis. En résumé la petite troupe espagnole mit en déroute la grosse armée des indigènes. Ribera rapporte avec piété que Dieu, qui est le maître des armées, l'assista dans sa terreur, et les tira sains et saufs de ce péril. Comme la fortune avait changé de face, le cacique Nicoiano qui

avait été laissé en arrière, forma un projet analogue pour tuer nos hommes et leur enlever la somme considérable d'or qu'ils portaient avec eux. Ægidius Gonzalès, qui soupçonnait sa trahison, prit ses précautions contre Nicoiano. Il mit en rang ses soldats et leur prescrivit l'ordre de la marche. Les malades et l'or avaient été placés au milieu de la troupe. Avec ses quatre cavaliers, et soixante-dix archers et arquebusiers, il soutint le choc des assaillants et en tua un grand nombre. Toute la nuit il ne dormit pas, mais le lendemain matin quand les indigènes demandèrent la paix, il la leur accorda.

De retour au port de Saint-Vincent, d'où ils étaient partis, les Espagnols trouvèrent les navires qui étaient revenus. En effet, pendant que le capitaine Ægidius faisait œuvre de découvreur dans l'intérieur du pays, les navires avaient reconnu environ trois cents lieues de côtes à l'occident jusqu'alors ignorées. Ils n'étaient rentrés dans le port que pour y réparer de nouveau leurs navires endommagés par ces courses qui avaient duré quelques mois.

Voici la description donnée par Ribera des alentours de la région occupée par Nicoragua. A côté de la résidence même de ce cacique on a trouvé à l'intérieur du pays un lac[1] d'eau douce, tellement étendu qu'on n'a pu en découvrir la fin. Ses eaux sont agitées par un mouvement de flux et de reflux : aussi faut-il pour ces motifs le considérer comme une mer d'eau douce. Il est rempli d'îles.[2] On demanda aux riverains où s'écoulaient ses eaux, et si c'était dans la mer voisine qui n'est éloignée que de trois lieues. Ils répondirent qu'ils ne lui connaissaient aucun émissaire.[3] Se jette-t-il dans la mer australe qui est si rappro-

1. Il y a deux grands lacs au Nicaragua, le Managua dont la superficie est de 1.546 kilomètres carrés, et le Nicaragua dont l'aire est évaluée à 9.500 kil. carrés. Martyr ne parle ici que du Nicaragua. Ses eaux ne sont pas agitées par le flux et le reflux mais par de violentes bourrasques, chubascos ou tornados.

2. Il y a plusieurs centaines d'îles dans le lac, en y comprenant les récifs de lave de los Corales. Les deux plus considérables sont Alta Gracia et Ceiba, la seconde formée par le volcan de Zapatero.

3. Son émissaire est le San Juan, qui déverse annuellement dans l'Atlantique

chée, ou tombe-t-il autre part, Ribera dit qu'il n'en sait rien lui-même. Il conjecture néanmoins, et en cela il s'appuie sur l'opinion de divers pilotes, que cette masse d'eau correspond à l'océan septentrional, et qu'on y pourra découvrir le détroit tant recherché. Si vous voulez savoir quel est mon avis à ce sujet, je dirai pour excuser Ribera, qu'il n'a pas trouvé ce détroit. Aussi non seulement à cause de la nature des eaux du lac qui sont potables, mais aussi par suite de l'ignorance où sont les riverains sur l'existence ou la non existence d'un émissaire, nous resterons forcément dans la même incertitude, et nous ne saurons pas si quelque détroit est ou non jeté entre ces immensités.

CHAPITRE NEUVIÈME

Un moment de halte après ce que je viens d'écrire. Mon secrétaire avait déjà le chapeau sur la tête, mais il attendra. Voici, en effet, qu'est venu me trouver Diego Arias, fils du gouverneur Pedro Arias. Il avait dans sa compagnie ce licencié Espinosa, dont j'ai parlé ailleurs. Espinosa se prétend lésé lui et le gouverneur Pedro Arias par Ægidius Gonzalez, attendu qu'il affirme que ces régions ont été déjà découvertes bien des années auparavant par lui et par Pedro Arias, et que les caciques de la région ont été pacifiés et maintenus par eux dans leurs territoires. La décision que nous prendrons au conseil royal, et que sanctionnera l'Empereur, les personnes qui aiment les nouvelles de ce genre la connaîtront bientôt grâce à vous : mais en voilà assez sur ce sujet. Quand vous en trouverez l'occasion baisez, de ma part, les pieds de notre très saint Clément. Les Espagnols croi-

32 milliards de mètres cubes d'eau. Au rapport des Indiens il aurait eu jadis un autre émissaire vers le Pacifique, dont l'ancien lit serait encore marqué par une dépression. Cf. Félix Belly, *A travers l'Amérique centrale*, 1867. – Calderon y Cerana, *Los grandes lagos Nicaraguenses*, 1882.

ront à la valeur et au mérite de Sa Sainteté, autant qu'Elle croira aux vôtres. Ils pensent, en effet, car ils vous ont longtemps apprécié, que c'est à bon droit que les grands de la terre vous mettent au courant de leurs affaires. C'est au choix que les princes font de leurs ministres qu'on porte souvent sur eux un jugement définitif.

Voici une troisième nouvelle toute fraîche. Puisque le courrier n'est pas encore parti, Sa Sainteté aura, je le pense, quelque plaisir à la connaître. Dans la décade dédiée au pape Adrien, où j'avais donné la description des îles Moluques, où poussent les aromates, j'avais fait allusion au débat soulevé entre Castillans et Portugais au sujet de la découverte de cet archipel. Nous sommes tellement persuadés que cet archipel est compris dans les limites que nous assigna le pape Alexandre, que nous avons fait construire pour une nouvelle expédition, et avec des frais considérables, dans un des ports de la côte de Biscaye, à Bilbao, six navires, équipés de tout ce qui leur était nécessaire. Nous avions résolu de faire partir cette escadre, vers l'équinoxe de printemps, d'un port de Gallicie que vous connaissez, Clunium; ce port avait été désigné pour le commerce des épices, attendu qu'il est plus à la portée de tous les négociants des pays du nord, et qu'ils peuvent y aborber plus facilement qu'à Séville, dans la maison des échanges qui a été fixée pour les marchandises indiennes, ou qu'en Portugal où ils n'arriveraient qu'après de longs détours. De leur côté les Portugais comprenant qu'ils seraient ruinés, si cette entreprise réussissait, ont prié avec instances qu'on ne leur infligeât pas un tel dommage, sans avoir étudié leurs prétentions: ils affirment que les Moluques ont été tout d'abord découvertes et fréquentées par leurs matelots, qu'elles se trouvent dans les limites qui leur ont été assignées à eux et non à l'Empereur, à savoir à trois cent soixante-dix lieues en deça des îles situées en face du cap Vert; ce cap est nommé, par Ptolomée, Risardinum, et nous croyons que ces îles répondent aux Gorgones. L'Empereur qui préfère la justice et la vérité à la fortune, surtout quand il s'agit d'un roi qui est son cousin, et qui, si l'on en croit la rumeur publique, deviendra bientôt

son beau-frère,[1] a fait droit à leur demande et consenti à ce qu'on examinât leurs prétentions. Les navires sont donc arrêtés, les approvisionnements demeurent inutiles, et les officiers et matelots qui avaient été désignés pour cette expédition sont mécontents.

On a décidé que des astronomes, des cosmographes, des marins et des jurisconsultes désignés par les deux parties se réuniraient dans la ville de Pax Augusta, que le vulgaire appelle Badajoz : car c'est la ville frontière du Portugal avec la Castille. Des deux côtés on s'y est rendu. C'est aux calendes d'avril, ou aux environs, qu'on a commencé à ergoter et à discuter. Les Portugais, en gens résolus à ne céder sur aucun point, n'admettent aucune des raisons alléguées par nos négociateurs. Les Espagnols voudraient que cette ligne de trois cent soixante-dix lieues commençât à la plus occidentale des îles Gorgones, à celle qu'on nomme l'île de Saint-Antoine, et ils disent que cette île est située à neuf degrés et demi de longitude du méridien connu des îles Fortunées. Les Portugais de leur côté s'acharnent à avancer que cette ligne doit commencer à la première de ces îles, à l'île du Sel, qui n'est qu'à cinq degrés de longitude du même méridien. Voici le raisonnement des Espagnols. Si entre voisins discutant sur les limites de leurs champs était nommé un arbitre pour trancher le différend, étant donné que Jean possède depuis longtemps un champ bien connu, et que François son voisin doit entrer en possession d'un autre champ à cent pas de distance, il n'y a pas de doute possible. Si, en effet il fallait compter la distance à partir du point où commence la propriété de Jean, Jean n'aurait plus qu'à renoncer à sa terre, puisqu'alors elle serait tout entière comprise dans l'attribution de François. Donc ou bien renoncez aux îles du cap Vert qui jusqu'alors vous ont appartenu, ou bien acceptez la distance qui part de la plus reculée de ces îles. Il faut accepter l'une ou l'autre solution. Le débat fut long. Aucune conclusion ne fut prise.

Si, en effet, les Portugais avaient accepté la décision des plénipo-

1. Charles-Quint épousa, en effet, en 1526, la princesse Isabelle de Portugal, qui donna le jour, en 1527, au futur Philippe II.

tentiaires Castillans, ils auraient dû reconnaître non seulement que les îles Moluques voisines de la Chine et du grand golfe, ainsi que du promontoire des Satyres et de Gilolo, mais encore même que Malacca avaient été depuis longtemps usurpées par eux. En effet, les Castillans affirment que l'autorité de Ptolomée et des autres auteurs qui ne s'accordaient pas sur la longueur des degrés suffit à établir combien sont peu fondées les prétentions de leurs adversaires. Les Portugais ripostent par des arguments de même nature. Notons pourtant que ceux de nos matelots qui sont revenus de cette longue navigation ont reçu du principal souverain de ces îles, celui dans le royaume duquel ils ont chargé de girofles leur navire nommé la *Victoire*, [1] des lettres et des superbes cadeaux, témoignage éclatant de l'obéissance qu'il a jurée. Quant aux Portugais, ils ne montrent aucun traité signé avec l'un quelconque de ces rois. Ils disent pourtant que le nom des Portugais est arrivé dans ces îles, et qu'on y a vu des Portugais. C'est vrai, répondent les nôtres, mais il n'y en a jamais eu qu'un, [2] et c'était un fugitif, qui craignait d'être jugé pour ses crimes : d'ailleurs aucune autre preuve de relations commerciales ne peut être alléguée.

La décision que prendra l'Empereur dans notre conseil royal est encore incertaine. Il est certain que pour les Portugais se voir interdire des pays connus sera très dur, et pour les Espagnols perdre une si belle occasion de fortune ne sera pas agréable. [3] Que Dieu nous vienne en aide ! Portez-vous bien. Burgos, 14 juillet 1524.

1. Voir le *Voyage autour du Monde*, par Magalhaëns et Sébastien El Canot

2 Les Portugais étaient pourtant arrivés aux Moluques dès le commencement du XVIe siècle Albuquerque, le vice-roi de Goa, après s'être emparé de Malacca en 1511, envoya à la découverte trois bâtiments qui arrivèrent à Amboine en 1512, mais la première factorie portugaise ne fut établie qu'en 1521. Cf. Argensola, *Conquista de las Islas Molucas*, 1609.

3. En 1529, Charles-Quint renonça à tous ses droits sur les Moluques moyennant 350.000 ducats Les Portugais ne s'établirent à Amboine qu'en 1580.

CHAPITRE DIXIÈME

De nombreux pirates et les soldats du roi de France avec lequel nous sommes en guerre ont fermé tous les chemins, tant sur mer que sur terre. Telle est la dureté des temps ! Je vous envoie donc cette lettre en double exemplaire, puisque vous désirez connaître les nouvelles de l'autre monde. Afin de régler le différend avec les Portugais dont je vous ai parlé, vingt-quatre négociateurs avaient été choisis, tous hommes d'expérience. [1] Il y en avait un de chaque faculté ; je veux dire six astronomes, six jurisconsultes, six cosmographes, et six marins. Vous n'en connaissez qu'un petit nombre, et Sa Sainteté ne connaît aucun d'eux. Ils sont tous de retour. Ils ont rendu compte à notre conseil, et bientôt rendront compte à l'Empereur de leur actes dans ce congrès. Don Fernando [2] Colomb, le second fils de Christophe Colomb, le découvreur du nouveau monde, qui est fort érudit, et trois jurisconsultes, le licencié Acuna et le licencié Emmanuel, auditeurs le premier du conseil royal et le second de la chancellerie de Valladolid et avec eux le licencié Perisa de la chancellerie de Grenade ont, paraît-il, exposé l'affaire les premiers. On n'a rien fait de plus que ce que j'ai rapporté plus haut. Au jour fixé par l'Empereur qui était le dernier jour de mai, les juges arbitres désignés par l'Espagne ont apporté leur décision [3]

1. Sur le congrès de Badajoz consulter Navarrete, ouv. cité, t. IV, p. 270. Capitulacion entre el Emperador y el Rey de Portugal sobre les limites y possesion del Maluco, p. 326, Cartas del Emperador et los diputados nombrados para tratar en la punra de Badajoz sobre la pertenencia de los Malucos. .

2. Navarrete, *Id.*, p. 332. Paracer que dio D. Hernando Colon sobre la pertenancia de los Malucos, p. 342. Memorial de D. Hernando Colon a los diputados letrados en la junta de Badajoz sobre la demarcacion y proprietad de las islas del Maluco.

3. *Id.*, p. 342, Parecer de los astronomos y pilotos espanoles de la junta de Badajoz sobre la demarcation y proprietad de las islas del Maluco.

sur le pont de Caïa, situé sur un fleuve qui sert de limite à l'Espagne et au Portugal. Les Portugais qui avaient tout à gagner à remettre le prononcé du jugement n'ont pas obtenu qu'on retardât la décision d'un jour ou d'une heure. Elle portait que les îles Moluques sont situées, d'après l'opinion des anciens et des contemporains, à plus de vingt degrés à l'intérieur des limites assignées aux Espagnols. Il en est de même pour Malacca et pour Taprobane, si toutefois Taprobane [1] correspond à l'île que les Portugais nomment Zamatra. Les Portugais rentrèrent chez eux très déconfits et récriminant sur ce qui s'était passé. Ils ne veulent renoncer à aucune de leurs prétentions. Nous avons même appris que leur jeune souverain avait fait partir une grande flotte et qu'ils se promettent tout bas de détruire nos vaisseaux, s'ils les rencontrent dans ces parages. Quant à nous, la veille des calendes de juillet, dans notre conseil des affaires indiennes, nous avons pensé que l'Empereur devait ordonner le départ de notre escadre de six vaisseaux, avant que le prochain mois d'août ne fût terminé ! On ne leur prescrira pas d'engager le combat, s'ils sont attaqués par des forces portugaises plus considérables. L'Empereur n'a-t-il pas à sa disposition, et sur le continent une vengeance toute prête, au cas où sur mer les traités seraient violés ? Le Portugal, en effet, vous ne l'ignorez pas, est comme enclavé dans la Castille, et justement toute la partie du Portugal, qui comprend les villes les plus florissantes, est comme bloquée par Medina del Campo, ville remarquable, par Salamanque, Avila, Ségovie, Toro, l'heureux royaume de Tolède, et beaucoup d'autres régions jetées entre le Guadiana et le Douro. Je l'ai souvent fait remarquer dans mes précédentes décades. Le Portugal ne fut autrefois qu'un comté de la Castille attribué avec le titre royal et par un roi complaisant à l'un de ses petits-fils.

On a encore décidé qu'un certain Etienne Gomez, également expert dans l'art de la navigation chercherait par une nouvelle [2]

1. Tapobrane répond plutôt à Ceylan.

2. C'est le premier indice d'un voyage de découverte, entrepris par les Espagnols, dans le nord-est de l'Amérique. Cf. Novo y Colson, *Viagès Apocrifos*, 1881.

voie, entre la terre de Baccalaos et la Floride qui nous appartiennent depuis longtemps, à se rendre au Cathay.[1] On ne lui confie qu'une seule caravelle, et on ne lui donnera comme instructions que de rechercher si, dans les détours multiples et les vastes sinuosités de notre Océan, se trouve une sortie vers le royaume de celui qu'on nomme communément le grand Khan.

1. Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 71, 73, 76, 170, 200, 282-291, 334.

SEPTIÈME DÉCADE

Au vicomte François Marie Sforza,[1] *duc de Milan*

CHAPITRE PREMIER

Le commencement de mes décades sur le nouveau monde a été présenté à l'oncle de Votre Excellence le Vice-Chancelier Ascanio, qui jadis fut un des plus illustres cardinaux, et ne le cédait à personne en mérite. Il m'avait souvent demandé et ordonné de le mettre au courant de tout ce qui arriverait dans ces pays de l'extrême occident. J'en appelle au témoignage bien probant d'un homme doué de toutes les vertus et d'une grande expérience, Marino Caraccioli,[2] protonotaire apostolique, évêque nommé de Catane, er aujourd'hui ambassadeur de l'empereur Charles auprès de votre personne. Il était secrétaire de votre

1. François Sforza, fils de Ludovic le More, frère de Maximilien, né en 1492, mort en 1535. Ce fut le dernier duc de Milan, et encore était-il le vassal de Charles-Quint plutôt que souverain indépendant. Cf. Giovio, *Vita F. M. Sforziæ ducis*, 1539. — Ratti, *Memoria della famiglia Sforza*.

2. Marino Caraccioli, né en 1469, mort le 28 janvier 1538, grand ami du pape Léon X, qui l'envoya en 1518 en Allemagne pour y déterminer l'électeur de Saxe à lui livrer Luther. Il entra au service de Charles-Quint, qui le nomma évêque de Catane, lui fit avoir du pape Paul III le chapeau de cardinal, et, à la mort du dernier duc de Milan, le nomma gouverneur de cette ville, où il mourut. Cf. Guichardin, *Histoire*, l. XV, XVI, XVII.

oncle, alors que l'océan nous ouvrait ses portes qui, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, étaient restées fermées. C'est lui qui en ce temps recevait mes décades au nom de son maître et qui écrivait les réponses que lui dictait le cardinal. Lorsque Ascanio fut mort, et que je tombai dans la paresse, puisque que personne ne m'excitait plus au travail, le roi Frédéric, avant que la fortune se fut montrée à son égard non plus mère attentive mais marâtre impitoyable, obtint de moi une seconde édition de mon livre: ce fut par l'entremise du cardinal d'Aragon son oncle. Puis ce furent les souverains pontifes Léon X et son successeur Adrien VI qui, par leurs lettres et leurs brefs, me poussèrent au travail. Ils rassemblèrent en un seul corps d'ouvrage les décades dispersées et m'engagèrent à préserver de l'oubli le souvenir de si grandes choses. Quant à vous, très illustre prince, qui êtes né après eux et n'êtes monté que tard sur le trône de vos ancêtres, vous n'aurez que le récit des derniers événements. Puisque votre secrétaire Camille Gillino s'est fait l'interprête de vos désirs auprès de l'Empereur, je laisse de côté les autres souverains pour ne plus adresser mes narrations qu'à Votre Excellence, puisque je suis né[1] dans votre principauté.

Votre Excellence a subi bien des traverses,[2] mais elle a souvent affirmé, et par serment, que la lecture de mes décades serait pour elle un très agréable soulagement. Or, depuis le moment où l'océan dévoila si largement ses secrets, grâce à Cristophe Colomb, jusqu'à ce jour, le récit des événements avait été réuni en un seul volume par Jacques Pierio, protonotaire apostolique, évêque nommé de Catane, lorsqu'il se rendit auprès de vous en

1. Angleria, en effet, n'est pas l'Anghiera des anciens états de Venise, au N.-O. de Legnago sur la rive droite de l'Adige, ni Anghiari de Toscane, à 23 kil. N.-O. d'Arezzo, mais Arona, sur le lac Majeur, dans l'ancien Milanais.

2. François Sforza n'était en effet rentré en possession du Milanais qu'après la bataille de la Bicoque en 1522. Un moment assiégé par les Français à Pizzighetone, et réduit à la dernière extrémité, il n'avait été sauvé que par la bataille de Pavie. Quand il voulut recouvrer son indépendance, Antonio de Leyva le battit, le fit prisonnier et le traita avec la dernière rigueur. Jusqu'à sa mort il ne devait avoir que les apparences de l'autonomie, et le vrai maître du Milanais fut Charles-Quint.

ambassade sur l'ordre de l'Empereur. Ce volume était destiné au pape Adrien. Une partie des récits qu'il contenait avait déjà été répandue dans le public grâce aux imprimeurs : une autre partie avait été copiée par lui sur mon manuscrit. Il se trouve maintenant auprès de Votre Excellence. Demandez-lui ce qui s'est passé, et, s'il ne rend pas un compte fidèle, considérez-le comme un mauvais serviteur : Maintenant que nous avons rapidement résumé tout ce qui précède, passons en revue les merveilles nouvelles qu'a enfantées l'océan. Car notre océan est bien plus fécond que cette truie d'Albe qui, d'après la tradition, mit bas trente petits d'une seule portée, et bien plus magnifique qu'un prince magnifique. Ne fait-il pas, en effet, connaître chaque années de nouvelles terres, de nouvelles nations et de grandes richesses !

Nous avons assez parlé d'Hispaniola, la reine des îles de cette immense contrée, la résidence du conseil souverain, de la Jamaïque, de Cuba qui de son nouveau nom s'appelle Fernandina, et de ces autres îles vraiment elyséennes qui s'allongent sous le tropique du cancer jusqu'à l'équateur. C'est là que les indigènes pendant toute l'année ont des jours et des nuits d'une égale longueur, là où l'été n'est pas accablant, où l'hiver n'exerce aucune rigueur, où toute l'année les arbres ont des feuilles et sont en même temps chargés de fleurs et de fruits, où l'on récolte constamment des légumes, courges, melons, concombres et autres produits du jardinage ; là encore où les bêtes de somme et les troupeaux d'Europe (car dans les îles ne naît aucun quadrupède [1]) se reproduisent en plus grand nombre et avec des proportions plus considérables. Nous avons aussi suffisamment parlé du continent supposé, qui en longueur de l'orient à l'occident est deux fois plus grand que toute l'Europe, et aussi étendu du nord au midi, bien qu'amoindri sur certains points par des isthmes étroits. Ce continent s'étend jusqu'au cinquante cinquième degré vers le pôle arctique, il traverse les deux tropiques, coupe l'équateur, et se prolonge jusqu'au cinquante

1. Singulière erreur. Martyr a sans doute voulu dire qu'aucun quadrupède de grande taille ne naissait dans les Antilles.

quatrième degré vers le pôle antarctique. Lorsque les habitants des îles Orcades jouissent de l'été, les indigènes de ce continent tremblent de froid, et réciproquement. C'est ce que Votre Excellence pourra comprendre en prenant connaissance de ce que j'avais adressé au pape Adrien, et qui fut apporté à Rome, et en même temps d'une petite [1] carte sur parchemin que j'ai communiquée à votre représentant Thomas [2] Maino, quand il a quitté l'Espagne. Vous trouverez sur cette carte la situation exacte de tous ces pays, et des îles qui en dépendent. Passons maintenant à des faits plus récents.

Sur la côte septentrionale d'Hispaniola et de Cuba, que l'on appelle Fernandina à cause du roi Fernand, sont jetées sur les flots des îles fameuses ou peu connues, en tel nombre que moi-même j'ose à peine croire ce qu'on en raconte, et pourtant on me met au courant de toutes les découvertes. Il y a une vingtaine d'années que les Espagnols établis à Hispaniola et à Cuba prétendent avoir exploré quatre cent six [3] de ces îles, et en avoir emmené quarante mille de leurs habitants des deux sexes, qu'ils réduisirent en esclavage, pour apaiser leur soif inextinguible d'or: Nous le raconterons plus bas. On donne à ces îles le nom général de Lucayes et aux insulaires celui de Lucayens. Dans le plus grand nombre de ces îles les arbres qui y poussent spontanément sont tous fort utiles. Leurs feuilles ne tombent jamais. Si la vieillesse les dépouille de quelques-unes, l'arbre n'est pas entièrement dépouillé, car des feuilles nouvelles apparaissent et grandissent avant que les anciennes ne soient flétries. La nature les a gratifiées de deux arbres qui, plus que

1. Cette carte est peut-être celle qui fut insérée dans l'édition de Pierre Martyr publiée à Séville en 1511. Elle a été reproduite par Gaffarel, *Les Contemporains de Colomb*, p. 276.

2. Thomas Maino était le fils du célèbre jurisconsulte Jason Maino qui enseigna le droit à Padoue et surtout à Pavie et dont le plus illustre élève fut Alciat. Ses *opera juridica* ont été imprimées à Turin en 1576 (9 vol. in-8°). Cf. Argelati, *Scriptores mediolanenses*.

3. On compte vingt-neuf Lucayes, dont dix inhabitées, plus 661 cayes ou îlots rocheux, et 2.387 rocs ou récifs. Cf. Thomassy, *Etudes de géographie. Encyclique sur les îles de Bahama* (société de géographie de Paris, 1864). — Bacot, *The Bahamas, a sketch*, 1809.

les autres, méritent d'être cités et décrits. Ils nomment le premier le Jaruma, nous ne savons pas le nom du second. Le Jaruma ressemble à un figuier, du moins par les feuilles. Il est plus haut qu'un peuplier. Il n'est pas résistant comme les autres arbres, mais a plus de consistance qu'un roseau. On dirait plutôt un férule ou un sureau. Son fruit est long d'une demi-coudée. Il est mou comme la figue, a beaucoup de goût, et est excellent pour la guérison des blessures. Ses feuilles ont une merveilleuse propriété. En voici une preuve donnée par quelques personnes autorisées. Deux Espagnols qui se disputaient en vinrent aux mains. L'un des deux adversaires d'un coup d'épée enleva presque l'épaule et le bras de son ennemi, si bien qu'il n'était plus retenu au corps que par la peau de l'aisselle et de la poitrine. C'est alors qu'accourut une vieille insulaire. Elle remit le membre à sa place, et, sans autre remède que des feuilles broyées de cet arbre qu'elle place sur la blessure, réussit en quelques jours à rendre à ce malheureux l'usage de ses membres. Des témoins l'affirment. Que ceux qui cherchent des nœuds sur un roseau s'amusent à soulever des objections. Donc moi je suis résolu à croire que la nature a des pouvoirs plus extraordinaires encore. L'écorce de cet arbre est, dit on, lisse et brillante. Comme elle n'est pas résistante mais remplie de moelle elle est facile à détacher. Ce sera pour moi l'occasion de raconter à Votre Excellence une anecdote intéressante, bien qu'elle ait porté préjudice au héros de l'histoire.

Les Lucayens [1] qu'on a enlevés à leurs foyers sont comme désespérés. Plusieurs d'entre eux sont morts d'épuisement, repoussant toute nourriture et se cachant dans les vallées inaccessibles, les fôrets désertes et les rochers ignorés, d'autres ont d'eux-mêmes mis fin à une vie qui leur était odieuse. Ceux dont l'âme était plus généreuse aimaient mieux vivre avec l'espoir de recouvrer quelque jour leur liberté. La plupart d'entre eux, et leur calcul n'était pas mauvais, toutes les fois qu'ils trouvaient l'occasion de s'enfuir, gagnaient les régions septentrionales

1. Voir le récit du voyage de Vespucci en 1497, le premier de ses cinq. Cf. Gaffarel, *Les Contemporains de Colomb*, p. 162-184.

d'Hispaniola, où ils pouvaient respirer les vents qui soufflaient de leur patrie et contempler le nord. Les bras étendus et la bouche ouverte, on aurait dit qu'ils voulaient absorber l'air natal. Quand la misère les avait réduits à l'épuisement suprême, ils tombaient à terre et mouraient. L'un d'entre eux, qui tenait à la vie plus que ses camarades, avait dans son pays exercé le métier de charpentier pour la construction des maisons. En effet, bien qu'ils n'aient à leur disposition ni fer ni acier, ils ont des haches en pierre et tous les autres instruments nécessaires à cette profession. Cet homme entreprit une tâche presque incroyable. Il coupa une branche maîtresse à un Jaruma, enleva toute la moelle qui le remplissait, le garnit de maïs et de calebasses pleines d'eau, qu'il avait réservées comme provision de route, consolida les deux côtés de l'arbre, et, après avoir jeté cette poutre à la mer, s'y embarque avec un autre homme et une femme, qui étaient ses parents et savaient nager. Tous trois en s'aidant de rames poussent cette poutre dans la direction de leur patrie. L'invention était étonnante, mais elle ne porta point bonheur à ces infortunés. Ils se trouvaient déjà à deux cents milles d'Hispaniola quand ils rencontrèrent un navire qui revenait de Chichora, pays dont nous parlerons plus loin.

Les Espagnols s'emparèrent, malgré leur désespoir, de cette proie. Ils portèrent la poutre creusée à Hispaniola, comme preuve de cette entreprise extraordinaire, et se servirent de leurs misérables provisions. La poutre et l'inventeur de cette barque ont été vus à Hispaniola par plusieurs témoins autorisés : on lui a parlé. Mais en voilà assez sur l'arbre jaruma et à propos de cet arbre.

Il existe un autre arbre, qui ressemble beaucoup à un grenadier. Il n'est pas plus grand, mais son feuillage est plus épais. On ne parle pas de son fruit, mais on raconte des choses étonnantes de son écorce : on la détache du tronc, de même que chaque année on enlève le liège qui sert à fabriquer les sandales, et l'arbre n'en meurt pas pour cela, pas plus qu'il ne cesse de produire des glands. C'est, paraît-il, ce qui arrive pour le cinnamomier. Pour moi je le crois, car j'ai goûté à l'écorce de cet arbre, qui avait été apportée d'Hispaniola. J'en ai même envoyé

un fruit à votre oncle Ascanio Sforza, lorsque Colomb, le premier découvreur de ces régions, de retour de son premier voyage, me fit connaître beaucoup des productions nouvelles qu'il avait trouvées. A la fin [1] du second chapitre de ma première décade vous trouverez mentionné cet arbre. L'écorce a la saveur du cinnamome, l'amertume du gingembre et la suave odeur du girofle. Nous allons, par suite de notre ignorance, chercher à l'étranger des aromates, qui ne nous feraient pas défaut, si nous nous servions de ceux qui poussent spontanément dans nos îles. Aussi bien et sans nul doute on les recherchera quelque jour. C'est la convoitise farouche de l'or qui seule aujourd'hui pousse en avant les Espagnols: tout ce qui n'est pas de l'or même, si ce sont des choses utiles et précieuses, est délaissé et méprisé comme ne pouvant servir à rien. Notre poivre, celui dont j'avais envoyé un spécimen à Ascanio Sforza, pousse là bas partout en abondance, comme chez nous les mauves et les orties. Les insulaires le broient, le répandent sur du pain qu'ils trempent dans l'eau et s'en nourrissent. Il y en a cinq variétés. Il est plus chaud au goût que le poivre du Malabar et celui du Caucase. Cinq grains suffisent là où il faudrait vingt grains de poivre du Malabar ou du Caucase, et avec ces cinq grains le jus des viandes a bien plus de goût qu'avec les vingt autres : mais telle est la sottise humaine qu'on trouve toujours meilleur et plus utile ce qu'on n'acquiert que difficilement.

Ce n'est pas seulement par son écorce que cet arbre mérite d'être signalé. Il émet à la distance de plusieurs stades des parfums odorants et qui raniment les esprits. Ses ombrages sont épais. Il est très répandu dans tout l'archipel. Une telle multitude de colombes bâtissent leurs nids dans ses rameaux que les habitants de la grande île voisine de Bimini et de la terre floridienne passent la mer pour capturer ces oiseaux et en emmènent des vaisseaux chargés. Les forêts sont remplies de vignes sauvages qui serpentent à travers les arbres, c'est ce qui se passe aussi à Hispaniola. Je crois l'avoir déjà dit.

On prétend que les femmes de ces îles Lucayes sont si belles

1. Voir p. 35.

que, charmés par leur beauté, de nombreux habitants des pays voisins ont abandonné leurs foyers, et, par amour pour elles, se sont établis dans leur contrée. Aussi dit-on que les insulaires de l'archipel des Lucayes ont des mœurs plus civilisées que les insulaires plus éloignés de ces régions cultivées de Bimini et de la Floride. Vous apprendrez avec plaisir la mode curieuse des femmes dans leurs habillements. Les hommes, en effet, sont tous nus sauf en temps de guerre ou aux jours de fête, quand ils dansent et font des chœurs : alors, pour être élégants, ils mettent des habits ou des panaches en plumes de couleurs variées. Les femmes, tant qu'elles ne sont pas formées, et avant la souillure menstruelle, n'ont aucun vêtement. Elles couvrent ensuite leurs parties honteuses avec des filets de soie entremêlés d'herbes. Quand arrive le moment critique, les parents, comme s'il s'agissait de les marier, invitent les voisins à des festins, et montrent tous les signes de la joie. C'est la seule partie du corps [1] qui reste couverte tant que les femmes sont nubiles. Ne sont-elles plus vierges, elles adaptent à leurs cuisses, jusqu'à la hauteur du genou, des sortes de caleçons faits en herbes résistantes ou en coton, qui pousse spontanément dans ces contrées. Elles en fabriquent des trames qu'elles cousent, nouent et tissent. Bien que nus, ces indigènes exécutent des couvertures, pour l'ornement de leurs chambres et de ces lits suspendus, qu'ils nomment des hamacs.

Ils ont des rois, et leur obéissent avec un tel respect que si l'un d'entre eux recevait de lui l'ordre de se jeter dans un précipice du haut d'un rocher ou d'une crête, et cela sans donner d'autre raison que l'ordre : « Je veux que tu te jettes en bas », il obéirait tout de suite. Mais voici dans quelles limites se renferme la puissance royale : c'est une chose bonne à savoir. Les rois n'ont à s'occuper que des semailles, de la chasse et de la pêche. Tout ce qui se sème, se plante, se pêche, tout ce qui sert à la chasse, tout ce qui se fabrique d'une façon ou de l'autre s'exécute d'après les ordres du roi. Il partage [2] la besogne comme

1. Voir dans la collection des grands voyages de Th. de Bry les planches, dessinées par Lemoyne, qui accompagnent les relations floridiennes.

2. Les indigènes avaient réalisé l'idéal de la cité communiste, mais les relations espagnoles sont-elles bien véridiques sur ce point ?

bon lui semble entre ses sujets. Les produits de la récolte sont concentrés dans les greniers royaux, puis, tout le cours de l'année, répartis entre chaque famille d'après ses besoins. Le roi est donc, comme la reine des abeilles, l'économe et le répartiteur de ses sujets. Ces indigènes jouissaient donc de l'âge d'or. [1] Ils ne connaissaient ni le mien, ni le tien, ce germe de toutes les discordes. Tant qu'ils ne semaient pas, ou ne récoltaient pas, ils jouaient à la paume, ils chassaient ou pêchaient. Les affaires judiciaires, les procès, les contestations, les disputes entre voisins étaient chose inconnue. La volonté du roi était considérée comme loi. Les mêmes coutumes étaient adoptées dans toutes les îles. En toutes choses on se contentait de peu.

Ils trouvent dans les eaux une sorte de pierre précieuse [2] qu'ils estiment beaucoup. Elle se tire de coquillages rouges. Ils la suspendent à leurs oreilles. Une autre pierre bien plus précieuse s'extrait de gros limaçons dont la chair est bonne à manger. C'est dans la cervelle de chacun de ces limaçons que sont disposés de petits cailloux diaphanes, de couleur rouge et brillants comme des flammes. Ceux qui les ont examinés affirment que leur valeur égale celle de la pierre rouge que le vulgaire nomme rubis. Quant au limaçon, les indigènes l'appellent cahobi, et les pierres cahobici. Ils ont encore chez eux, mais dans la terre, des pierres transparentes, de couleur jaune ou noire. Ils en font des colliers et des bracelets dont ils ornent leurs bras, leurs cous et même leurs jambes, bien qu'ils se promènent tous nus. Ainsi du moins agissaient-ils tant qu'ils résidaient dans l'archipel. Je vais maintenant décrire cet archipel, et parler de leur extermination.

1. Cette croyance à l'âge d'or dont auraient joui les indigènes américains était répandue chez tous les publicistes du XVI[e] siècle. Voir Montaigne, *Essais*, liv. I, § 30.

2. Voir Cobo, ouvr. cité, t. I, tout le livre III. Cf. les *esserguis*, dont il est parlé dans les voyages de Cartier au Canada.

CHAPITRE DEUXIÈME

Nous pensons ou plutôt nous supposons que les Lucayes ont été jadis réunies[1] aux autres grandes îles, et les insulaires eux-mêmes affirment que telle est la tradition que leur ont transmise leurs ancêtres. Mais peu à peu la violence des tempêtes a submergé les terres, et les a séparées les unes des autres par des bras de mer. C'est ce que racontaient les auteurs du détroit de Messine jeté entre l'Italie et la Sicile, la Sicile étant autrefois jointe au continent. Nous savons, en effet, qu'en beaucoup d'endroits le continent a grandi, qu'il s'étend chaque jour et chasse devant lui la mer: c'est ce qu'on voit pour les cités de Ravenne et de Padoue, qui étaient voisines de la mer, et qui en sont maintenant très éloignées. Par contre, la mer empiète souvent sur le continent. Ce qui se passe sous nos yeux nous permet de conjecturer ce qui s'est passé ailleurs. On affirme que ces îles abondaient autrefois en productions variées qui en faisaient la richesse, je dis autrefois, car elles sont maintenant désertes, comme je l'établirai plus loin. Les îles de cet archipel ont de douze à quarante milles de tour. Il n'y en a aucune de plus considérable. Elles ressemblent à ce qu'on raconte des Strophades et des Symplégades de la Méditerranée, qu'on assignait comme résidence aux proscrits de Rome, à Giaro, à Seripho et à beaucoup d'autres petites îles : seulement on reconnaît que les Lucayes étaient jadis très peuplées[2] et qu'elles sont maintenant désertes. Voici

1. Les Lucayes sont des îles madréporiques plates, basses, très étroites par rapport à leur longneur. L'intérieur, entre les murailles de coraux qui en forment les parois, est un sol calcaire, mêlé de sable et de coquilles. Il est peu probable que l'archipel ait jamais été réuni soit aux Antilles, soit au continent, car les rivages surgissent, surtout du côté de la haute mer, d'une profondeur presque perpendiculaire de 3.000 à 4.000 mètres.

2. Sur la destruction des insulaires, cf. Las Casas, œuvres, édit. Fabié, *passim*.

pourquoi : on utilisa le grand nombre des insulaires pour conduire ces misérables aux mines d'or d'Hispaniola et de Fernandina, lorsque les habitants de ces îles manquèrent, épuisés par diverses maladies et par la famine, aussi bien que par le travail excessif, et disparurent au nombre de douze cent mille.

J'ai honte de raconter cette histoire, mais il faut avant tout être véridique. Les Lucayens, il est vrai, tirèrent parfois vengeance de leurs oppresseurs en les massacrant. Je l'ai raconté très au long dans mes premières décades. Semblables à des chasseurs qui poursuivent des bêtes féroces à travers les montagnes et les marécages, et désireux de s'emparer d'indigènes de cet archipel, quelques Espagnols montèrent sur deux navires construits aux frais de sept d'entre eux. Ils partirent du port d'argent, [1] situé sur la côte septentrionale d'Hispaniola et firent voile dans la direction des Lucayes. Il y a trois ans de cela et c'est aujourd'hui seulement que je parle de cette expédition, mais c'est pour obéir à Camille Gillino qui désire que je communique à Votre Excellence, au sujet de ces découvertes, quelques détails encore inédits. Ces Espagnols partirent donc, et visitèrent toutes les Lucayes, mais sans y rencontrer de butin à prendre, attendu que leurs voisins avaient déja exploré cet archipel, et l'avaient systématiquement dépeuplé. Ne voulant point prêter à rire à leurs associés, s'ils rentraient à Hispaniola les mains vides, ils se dirigèrent vers le nord. Plusieurs personnes prétendent qu'ils ont voulu en imposer lorsqu'ils ont allégué qu'ils avaient librement choisi cette direction.

Ils auraient été entraînés par une tempête soudaine, et qui dura deux jours, jusqu'en vue d'une terre que leur signala de loin un haut promontoire, et que nous décrirons plus loin. Quand ils débarquèrent sur le rivage, [2] les indigènes frappés d'étonnement par ce spectacle inattendu crurent à un prodige, car ils ne connaissaient pas les vaisseaux. Tout d'abord, dans leur empressement de voir, ils se présentèrent en foule sur la plage ; mais

1. Puerto de Plata, tout près des ruines d'Isabelle à l'orient du cap Français.

2. Sans doute la côte de Virginie.

quand les Espagnols s'embarquèrent sur leurs chaloupes, ils s'enfuirent plus rapides que le vent et laissèrent la côte déserte. Nos compatriotes les suivirent dans leur fuite Quelques jeunes gens plus agiles et d'un pas plus rapide prennent les devants, s'emparent de deux indigènes dont la fuite était moins prompte, c'étaient un homme et une femme : ils les conduisent sur leurs navires, leur donnent des vêtements, puis les relâchent. Touchés par cette libéralité les indigènes se présentent de nouveau en rangs épais sur la plage. Leur souverain apprenant notre générosité, et voyant pour la première fois ces vêtements inconnus et précieux, car ils n'ont pour se couvrir que des peaux de lions ou d'autres bêtes féroces, envoya vers les Espagnols cinquante de ses serviteurs chargés de vivres, tels qu'ils en consomment. Quand les Espagnols descendirent à terre, il les reçut avec cordialité et respect, et, comme ils manifestaient le désir de visiter les environs, il leur donna des guides et une escorte. Partout où ils se présentaient, les indigènes pleins d'admiration se présentaient à eux avec des présents comme à des divinités qu'on veut adorer : ce qui les frappait le plus c'était de voir les barbes et les vêtements de laine ou de soie de nos compatriotes. Mais quoi ! Les Espagnols finirent par abuser de l'hospitalité ! Quand ils eurent terminé leur exploration, usant de ruse et de mensonges variés ils convoquèrent un jour de nombreux indigènes pour visiter leurs vaisseaux. Les vaisseaux furent promptement remplis. Quand ils les virent bondés d'hommes ou de femmes, ils levèrent l'ancre, tendirent leurs voiles, et emmenèrent en servitude ces infortunés qui se désolaient. C'est ainsi que dans toute la région qui nous était sympathique et en paix, ils semèrent la haine et la guerre, ainsi qu'ils séparèrent des enfants de leurs parents, des femmes de leurs maris. Ce n'est pas tout. Un seul des deux navires revint : on n'a jamais eu de nouvelles de l'autre. Comme il était vieux, il est probable qu'il a sombré avec tous ceux qui le montaient, innocents ou coupables.

Cette spoliation causa beaucoup de peine au conseil royal d'Hispaniola, mais elle resta impunie. On avait bien songé à rapatrier les prisonniers, mais on n'en fit rien, car le rapatrie-

ment était d'une exécution difficile, et d'ailleurs un des deux navires était perdu. Ces détails m'ont été fournis par un vertueux prêtre, très habile en droit, qui s'appelle le bachelier Alvares de Castro. A cause de sa science et de ses vertus il a été nommé doyen de la cathédrale de la Conception à Hispaniola, et en même temps vicaire et inquisiteur, aussi peut-on, en toute confiance, admettre son témoignage. Pline dans sa description de l'île Taprobane, sous le principat de Claude, affirme qu'il faut accepter avec confiance les renseignements qu'il tenait de l'ambassadeur Bachia et de ses trois compagnons envoyés à Rome par ordre exprès du souverain de l'île, en raison du grand renom des Romains. Je n'agis pas autrement toutes les fois que je ne suis pas certain de ce que j'avance, et je cite mes autorités. C'est donc sur son rapport et après mainte enquête sur ce rapt, qu'on sait que les femmes amenées de cette région ont pour vêtements des peaux de lions et les hommes des peaux d'autres bêtes féroces. Ce sont des cœurs candides. Ils ne cèdent à personne en grandeur d'âme. Quand on les débarqua, on les trouva qui, pour satisfaire leur faim, cherchaient dans les tas de fumiers déposés dans les fossés des villes des cadavres en putréfaction de chiens ou d'ânes. La plupart d'entre eux moururent de chagrin, ceux qui survécurent furent répartis entre les colons d'Hispaniola, qui en usèrent à leur gré soit dans leurs maisons, soit aux mines d'or, ou aux travaux des champs. Mais revenons dans la patrie de ces infortunés, dont nous sommes éloignés.

Je crois que ce pays est voisin soit de la terre de Baccalaos découverte par Gabotto, [1] au service de l'Angleterre, il y a de cela vingt six années, soit de la terre de Bacchalais, dont j'ai déjà longuement parlé. Je voudrais maintenant indiquer leur [2] situation astronomique, leurs coutumes religieuses, leurs productions et leurs usages. Ils sont situés, paraît-il, à la même

1. Erreur de Martyr. Cette côte était découverte et fréquentée par les Basques longtemps avant Gabotto. Voir Gaffarel, *Voyages des Français à Terre-Neuve avant Colomb*.

2. Il est probable que Martyr fait ici allusion au vovage de découverte entrepris en 1512 par Juan Ponce de Léon. Cf. Garcilaso de la Vega, *La Florida*, I, § 2.

distance du pôle et sous le même parallèle que la Vandalie Espagnole, qu'on nomme communément Andalousie. L'exploration du pays ne dura que peu de jours. Il s'étend fort au loin dans la même direction que la terre où nos compatriotes jetèrent l'ancre. Les premiers cantons reconnus se nomment Chicorana et Duhâre. Les indigènes du Chicorana ont la peau presque basanée, comme nos paysans brûlés par le soleil d'été. Leurs cheveux sont noirs. Les hommes les laissent pousser jusqu'à la ceinture, les femmes les portent plus longs jusqu'au ventre. Les deux sexes nouent leur chevelure. Ils n'ont pas de barbe. La nature les a-t-elle ainsi créés, ou bien est-ce à dessein, et par quelque médicament, ou bien encore s'épilent-ils comme les gens de Temistitan, nul ne peut le dire. En tout cas ils prennent plaisir à se montrer sans villosité. Il faut que je cite en témoignage une autre personne dont le crédit n'est pas moindre parmi les laïques que celui du doyen Alvarès parmi les prêtres. Elle s'appelle le licencié Lucas Vasquez Ayllon. [1] C'est un citoyen de Tolède, un membre du conseil royal d'Hispaniola, un de ceux aux frais desquels avaient été équipés les deux vaisseaux. Chargé de mission par le conseil d'Hispaniola auprès de notre conseil royal des Indes, il est venu et a demandé avec instance qu'on lui permit de visiter de nouveau ce pays et d'y fonder une colonie. Il a mené avec lui un indigène de Chicorana, qui lui sert de domestique. Il a été baptisé sous le prénom de François et sous le nom, tiré de son pays natal, de Chicorana. Alors qu'Ayllon réglait ici ses affaires, je l'ai eu quelquefois à ma table lui et son domestique François Chicorana. Ce Chicorana n'est pas dépourvu d'intelligence, il comprend facilement, et a appris assez

1. Ayllon occupa de bonne heure de hauts emplois. Il était conseiller au tribunal supérieur de Saint-Domingue, mais, entraîné pour son goût pour les aventures, il partit avec Cortès. Ce dernier l'envoya comme parlementaire à Velasquez qui armait contre lui. Ayllon, ne pouvant le décider, passa au Mexique sur la flotte de Narvaez, mais excita ses méfiances et ne put débarquer. Sa première expédition en Floride eut lieu en 1520. On croit qu'il périt dans une seconde tentative dans le même pays. Cf. Herrera, *Historia de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firma del mar Oceano.* — Navarrete, ouv. cité, III, 69, etc.

bien la langue Espagnole. Les lettres de ses compagnons que le licencié Ayllon en personne m'a communiquées, et les curieux renseignements qui m'ont été fournis de vive voix par Chicorana, me serviront dans la suite du récit. On pourra, comme on voudra, contredire ou accepter ma narration. Un déplorable travers de l'esprit humain consiste à toujours dénigrer et à chercher de mauvaises herbes dans les champs d'autrui, même quand ils ont été fort scrupuleusement nettoyés. Ce travers trouve surtout à s'exercer de la part des imbéciles ou même des riches qui, sans culture littéraire, traînent lourdement leur vie comme des masses inutiles.

Laissant de côté le Chicorana, les Espagnols abordèrent en un autre pays nommé le Duhâre. Ayllon dit que les indigènes sont blancs de peau, et son témoignage est confirmé par le basané François Chicorana ; leurs cheveux sont blonds et pendent jusqu'aux talons. Ils sont gouvernés par un roi d'une taille gigantesque nommé Datha, dont la femme n'ast pas moins grande. Cinq enfants sont nés de leur union. En guise de chevaux le roi grimpe sur les épaules [1] de robustes jeunes gens, qui le portent et le reportent en courant à tous les endroits où il désire aller. Ici je dois avouer que des rapports différents m'ont fait hésiter. Le doyen et Ayllon n'étaient pas d'accord. Ce que l'un avançait sur ces jeunes gens qui servent de chevaux, l'autre le niait. « Je n'ai jamais parlé à personne qui ait vu ces chevaux », avançait le doyen. « Je l'ai entendu raconter par beaucoup de monde », répliquait Ayllon, et François Chicorana, bien qu'il fût présent, ne put trancher le différend. Si je pouvais servir d'arbitre, je dirais, après les recherches que j'ai faites, que ces peuples sont trop barbares et trop peu civilisés pour avoir des chevaux.

Une autre contrée voisine du Duhâre se nomme le Xapida. On y trouve des perles, et une espèce de pierre, très prisée par les indigènes, et semblable aux perles. Dans tous les cantons qu'ils ont parcourus, les Espagnols ont remarqué des troupeaux de

1. Cet usage était répandu dans toute l'Amérique du Nord. Voir à ce propos les relations de voyage de Jacques Cartier.

cerfs, semblables à nos troupeaux de bœufs. Ces cerfs mettent bas dans les maisons des indigènes et y nourrissent leurs petits. Tant que dure le jour, ils errent en liberté dans les bois et y cherchent leur pâture. Sur le soir ils reviennent auprès de leurs petits, qu'on a gardés, se laissent enfermer dans des cours et même traire quand ils ont donné à têter à leurs faons. Les indigènes ne connaissent pas d'autre lait que le lait de biches, et c'est avec ce lait qu'ils fabriquent des fromages. Ils entretiennent une grande variété de volailles, poules, canards, oies et autres semblables. Leur pain est du pain de maïs, comme celui des insulaires. Ils ne connaissaient pas la racine de yucca, avec laquelle on fait le cazabi, qui sert de nourriture aux nobles. Le grain du maïs ressemble beaucoup à votre millet gênois, et comme grandeur il vaut nos pois. Les indigènes cultivent une autre céréale, qu'ils nomment Xathi. On croit que c'est du mil, mais on n'en est pas bien sûr, car il y a bien peu de Castillans qui connaissent le mil, puisque on n'en sème nulle part en Castille.

Ce pays produit aussi diverses espèces de patates, mais de petites variétés. Les patates sont des racines comestibles, comme le sont chez nous les raiforts, les carottes, les panais, les navets et les raves. J'ai parlé avec force détails de ces patates, du yucca et des autres aliments dans mes premières décades.

Les Espagnols parlent encore d'autres régions[1] et pensent qu'elles sont gouvernées par le même roi, la Hitha, le Xamunambé, le Tihe: Dans ce dernier canton les habitants portent un costume sacerdotal qui les distingue. Ils sont regardés comme prêtres et vénérés comme tels par tous leurs voisins. Ils coupent leurs cheveux et ne laissent passer sur leurs tempes que deux bandeaux qu'ils attachent sous le menton. Quand les indigènes partent en guerre contre leurs voisins, suivant la déplorable coutume de l'humanité, ces prêtres sont convoqués par les deux partis, non pour être acteurs, mais simplement témoins de l'engagement. Quand on est sur le point d'en venir aux mains, ils circulent à travers les combattants qui sont assis ou couchés sur

1. Ces régions paraissent correspondre aux côtes de Caroline et de Virginie. Cf. A. Pollard, *The Virginia Tourist*, 1870.

le sol, et les aspergent avec le suc de certaines herbes qu'ils ont broyées dans leurs dents, de même que nos prêtres, au commencement de la messe, aspergent les assistants avec une branche trempée d'eau bénite. Quand cette cérémonie est achevée, on se précipite de part et d'autre sur ses adversaires. Pendant ce temps les prêtres sont laissés à la garde du camp. Quand le combat est terminé, ils soignent les blessés, amis ou ennemis indistinctement, et s'empressent d'ensevelir les cadavres. Dans ce pays on ne se nourrit pas de chair humaine. Les prisonniers de guerre sont réduits à l'état d'esclaves par les vainqueurs.

Les Espagnols ont visité plusieurs cantons de cette vaste contrée. Ils les nomment l'Arambe, le Guacaia, le Qnohathe, le Tazacca, le Tahor. Leurs habitants sont de couleur basanée. On n'y connaît nulle part l'usage des lettres, mais on y a conservé des souvenirs d'une haute antiquité, que l'on célèbre par des rythmes et des chants. La danse et les exercices du corps sont en honneur. On aime avec passion le jeu de la paume, et on y déploie une véritable adresse. Les femmes savent tisser et coudre. Bien qu'elles se couvrent en partie de peaux de bêtes féroces, elles ont à leur disposition du coton, que nos Milanais nomment bombaso, et avec la fibre de certaines herbes résistantes, elles forment des trames. C'est aux mêmes usages que chez nous servent le lin ou le chanvre.

Un autre pays se nomme l'Inzignanin. Les indigènes rapportent que, d'après la relation de leurs ancêtres, y abordèrent un jour des hommes pourvus d'une queue, longue d'une coudée et grosse comme le bras. Cette queue n'était pas mobile comme celle des quadrupèdes, mais ne formait qu'une seule masse, comme nous la voyons chez les poissons ou chez les crocodiles, et présentait la dureté d'un os. Aussi quand ces hommes voulaient s'asseoir, ils avaient besoin de sièges percés, et, quand ces sièges faisaient défaut, il leur fallait creuser un trou d'un peu plus d'une coudée de profondeur pour y introduire leur queue et se reposer. Ils avaient les doigts aussi longs que larges, leur peau était rugueuse et presque écailleuse. Ils ne se nourrissaient que de poissons crus, et, quand ces poissons leur manquèrent, ils moururent jusqu'au dernier, sans laisser aucune descendance. Ces

fables et d'autres sornettes de ce genre ont été transmises aux indigènes par leurs ancêtres et par leurs parents. Passons maintenant à leurs cérémonies et à leurs rites.

CHAPITRE TROISIEME

Les indigènes n'ont pas de temples, ce sont les maisons des souverains qui leur en servent. En voici une preuve. Nous avons dit que dans la province de Duhâre régnait un souverain de taille gigantesque, nommé Datha. Son palais est bâti en pierres [1] alors que toutes les autres maisons sont dressées avec des pièces de charpente, et couvertes en chaume ou avec des herbes. Les Espagnols trouvèrent dans la cour de ce palais deux idoles de la grandeur d'un enfant de trois ans, l'une mâle, l'autre femelle. On les nommait toutes deux Inamahari. C'est dans le palais que les idoles ont leur résidence. Deux fois par an on les exhibe, une première fois au temps des semailles, et on leur demande que les travaux entrepris réussissent et soient menés à bonne fin. Nous parlerons plus loin des moissons. On leur adresse des actions de grâces si le travail a porté des fruits : dans le cas contraire, on les supplie de changer de sentiments et de se montrer moins inexorables l'année suivante.

C'est en grande pompe et avec le concours de tout le peuple que l'on promène les idoles. Il ne sera point inutile de décrire la cérémonie. Dans la nuit qui précède la fête, le roi fait dresser son lit dans la salle où sont déposées les idoles, et dort sous leur garde. Le peuple accourt au point du jour. Le roi en personne porte dans ses bras et serre contre sa poitrine les idoles qu'il montre au peuple du haut de son palais. Lui et elles sont salués

1. On cite, en effet, sur plusieurs points du territoire des Etats-Unis, des restes d'édifices en pierre, qui paraissent remonter à une haute antiquité. Voir les nombreux ouvrages de Norton Horsford et les *Mémoires du Smithsonian Institution*.

avec respect et frayeur par le peuple qui se met à genoux et se jette à terre en poussant de grands cris. Le roi descend ensuite et attache sur la poitrine de deux vieillards d'une vertu éprouvée ces idoles recouvertes d'étoffes de coton artistement travaillées. On les orne encore d'habits de plumes de diverses couleurs, on les promène, et on les accompagne en pleine campagne, avec des hymnes et des cantiques, pendant que dansent les jeunes filles et que sautent les jeunes gens. Tant que dure la procession, il est défendu à qui que ce soit de rester à la maison ou de se trouver ailleurs. Il serait entaché d'hérésie, non seulement celui qui n'assisterait pas, mais encore celui qui accomplirait cette cérémonie avec tiédeur et sans se conformer au rite. Pendant tout le jour les hommes escortent les idoles, pendant toute la nuit les femmes veillent auprès d'elles, montrant tous les signes de la joie et prodiguant les témoignages de respect. Le lendemain on les ramène au palais avec le même appareil qu'on les en a fait sortir. Si le sacrifice s'est accompli avec respect et conformément aux rites, les indigènes pensent obtenir de ces idoles la richesse de leurs champs, la santé de leur corps, la paix ou la victoire s'ils sont obligés de se battre. On leur offre des gâteaux épais, semblables à ces gâteaux que les anciens fabriquaient avec de la farine. Les indigènes sont persuadés que leurs prières au sujet des récoltes seront exaucées surtout si ces gâteaux sont pétris avec des larmes.

On célèbre toutes les années une autre fête dans laquelle on place en pleine campagne une statue en bois grossièrement figurée, qu'on enfonce en terre au dessus d'une haute poutre. On entoure cette première poutre d'autres poutres moins grandes, et le peuple y suspend, chacun selon ses moyens, des présents aux Dieux que, la nuit venue, les principaux citoyens se partagent entre eux ; tout comme font nos prêtres des gâteaux ou des autres offrandes que leur donnent les femmes. Celui qui a offert à la divinité les cadeaux les plus considérables reçoit le plus d'honneurs. A la réception des cadeaux assistent des témoins, qui, de même que nos notaires, font connaître après la cérémonie ce que chacun a donné. Aussi, poussés par l'émulation, tous les voisins s'efforcent-ils de l'emporter sur leurs voisins. Du lever du soleil

jusqu'au soir, on danse autour de la statue en battant des mains ; à peine le crépuscule a-t-il commencé qu'on enlève la statue de la poutre à laquelle elle était fixée, et qu'on la jette à la mer, si on habite près du littoral, ou dans un fleuve si on est riverain d'un fleuve. Puis, on ne la voit plus, et, chaque année, on en fabrique une nouvelle.

Les indigènes célèbrent encore une troisième [1] fête dans laquelle, après avoir déterré un squelette depuis longtemps enfoui, ils dressent dans la campagne, comme s'ils établissaient un camp, une tente noire, mais ils en découvrent l'extrémité, de façon à apercevoir le ciel ; puis, sur une planche qu'ils étendent au milieu de la tente, ils déposent les ossements exhumés. Les femmes seules entourent la tente tout en larmes, et chacune d'elles offre des présents qui sont en rapport avec sa fortune. Dès le lendemain, les ossements sont rapportés au tombeau et dès lors considérés comme sacrés. Dès qu'ils sont ensevelis, ou lorsqu'on se dispose à les ensevelir, le chef des prêtres, du haut d'un tertre où il remplit les fonctions d'orateur, adresse un discours au peuple qui l'entoure. Il fait d'ordinaire l'éloge du défunt, ou parle de l'immortalité de l'âme ou de leur résidence future. Les âmes, dit-il, partent d'abord dans les régions glacées du nord, que recouvrent des neiges perpétuelles. Elles y expient leurs fautes sous les ordres du maître de la région, qui se nomme Mateczunga ; puis elles retournent dans les pays du sud, que gouverne un autre grand souverain nommé Quescuga. Ce Quescuga est boîteux, mais plein de douceur et de générosité. Il entoure les nouveaux arrivants de nombreuses prévenances. Les âmes jouissent auprès de lui de mille délices. Ce ne sont que danses et chants de jeunes filles, embrassements de fils, possession de tout ce qu'on a aimé jadis. Les vieillards rajeunissent, et tous sont du même âge, et ne font que se livrer à la joie et aux plaisirs. Tels sont les récits transmis de vive voix par les ancêtres à leurs

1. Dans ces fêtes et surtout dans ces curieuses traditions, on pourrait, sans trop forcer les analogies, retrouver les traces d'une ancienne prédication du christianisme Cf. Beauvois, *Nombreux mémoires sur les Papae ou prêtres irlandais venus en Amérique avant Colomb.* — Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique*, t. I, *Les précurseurs de Colomb.*

descendants. Ils sont sacrés et on les regarde comme authentiques. Il serait rejeté du commerce de ses semblables, celui qui paraîtrait avoir une autre croyance. Ces indigènes croient encore que nous vivons sous la voute céleste. Ils ne soupçonnent pas l'existence des antipodes.

Ils pensent que la mer a des dieux, et débitent des insanités sur leur compte, tout comme la Grèce, amie des mensonges, parlait des Néréides, et autres dieux marins, Glaucus, Phorcus et autres. Quand le prêtre a fini son discours, il respire la fumée de certaines herbes, la rejette en soufflant et en aspirant, et a la prétention de purifier et d'absoudre ainsi de ses fautes le peuple qui s'en va. Après cette cérémonie, en effet, les indigènes retournent chez eux, persuadés que les inventions de cet imposteur non seulement soulagent leur esprit mais encore contribuent à la santé de leur corps.

Voici encore une autre imposture des prêtres. Quand leur chef est à l'article de la mort, et va rendre l'âme, ils éloignent tous les témoins, entourent son chevet, et font en sorte par leurs artifices cachés qu'il semble vomir des étincelles et des cendres. On dirait des tisons qui sortent d'un feu ardent, ou ces papiers soufrés qu'on jette en l'air pour s'amuser. Ces étincelles courant dans l'air pour bientôt disparaître ressemblent à ces chèvres sauvages bondissantes, que le peuple nomme des étoiles filantes. Au moment où le moribond exhale son dernier souffle, une nuée d'étincelles haute de trois coudées se manifeste avec un grand bruit et se dissipe bientôt. Cette flamme ils la saluent comme si c'était l'âme du défunt, ils lui adressent un dernier adieu, l'accompagnent de leurs plaintes, de leurs larmes, de leurs hurlements funèbres, et sont réellement persuadés qu'elle s'est échappée pour gagner le ciel. Plongés dans le deuil et versant des larmes ils conduisent le cadavre jusqu'à la tombe. Défense aux veuves de contracter une nouvelle union, si leur mari a péri de mort naturelle. Si, au contraire, il a cessé de vivre par suite d'une condamnation, elles peuvent se remarier. Les indigènes aiment que leurs femmes soient chastes, ils détestent l'impudicité, et ont grand soin d'écarter des leurs les femmes compromises. Les seigneurs ont le droit d'avoir deux femmes: les gens

du peuple n'en ont qu'une. Les hommes s'occupent des travaux mécaniques, surtout des ouvrages de charpente et de la préparation des peaux de bêtes féroces. Aux femmes sont réservées les quenouilles, les fuseaux et les aiguilles.

On partage l'année en douze lunes. La justice est rendue par des magistrats. Les criminels et les coupables sont sévèrement punis, surtout les voleurs. Leurs rois sont de taille gigantesque: nous les avons déjà mentionnés. Toutes les provinces que nous avons citées leur paient tribut. Ces tributs se paient tous en nature, car ils ne sont nullement embarrassés par la peste de l'argent, et le commerce a lieu par voie d'échanges. Ils aiment le jeu, surtout le jeu de paume. Ils aiment aussi les cercles de métal garnis d'anneaux mobiles qu'on agite sur les tables, et tirent au but avec des flèches. Pendant la nuit ils s'éclairent avec des torches, et de l'huile tirée de divers fruits. Ils ont pourtant des oliviers. Ils s'invitent réciproquement à dîner. Ils vivent longtemps. Leur vieillesse est robuste. Ils chassent la fièvre sans aucune peine grâce aux sucs des plantes, et guérissent aisément leurs blessures, si toutefois elles ne sont pas mortelles. Ils ont des herbes simples, et en connaissent plusieurs variétés. Lorsque quelqu'un d'entre eux se sent l'estomac chargé de bile, il boit un breuvage composé avec une plante commune, nommée le guahi,[1] ou bien encore mange l'herbe elle-même, et aussitôt il vomit sa bile et se trouve soulagé. C'est la seule médication dont ils usent, et ils ne recourent jamais à des médecins, sauf à des vieilles femmes expérimentées ou à des prêtres versés dans la connaissance des vertus secrètes des plantes. Ils ne pratiquent pas nos délicatesses. Comme ils n'ont à leur disposition ni les parfums de l'Arabie, ni les fumigations, ni les aromates étrangers, ils se contentent de ce que produit leur pays, et vivent gaiement, avec une meilleure santé et une vieillesse plus robuste. Des aliments variés et des plats différents ne servent pas à satisfaire leur gourmandise: ils se contentent de peu. Il est assez risible d'apprendre comment le peuple salue les seigneurs, et comment le roi rend le salut, particulièrement aux seigneurs.

1. Sur le guahi, consulter B. Cobo, *Historia del nuevo mundo*, t. I, p. 411.

Celui qui salue porte, en signe de respect, ses mains jusqu'aux narines, et pousse un mugissement qui ressemble à celui du taureau, puis il étend ses mains vers le front et le devant de la tête. Quant au roi il ne répond rien aux saluts du peuple, et, quand il s'agit d'un seigneur, il se contente de pencher la tête du côté de l'épaule gauche, mais sans dire un mot.

Je passe maintenant à un fait qui paraîtra presque incroyable à Votre Excellence. Vous savez déjà que le maître de ces régions est un tyran de taille gigantesque. Pourquoi lui seul et sa femme atteignent-ils cette taille extraordinaire ? Ce n'est pas un de leurs sujets qui me l'a dit mais j'ai interrogé le licencié Ayllon, dont j'ai parlé plus haut, homme grave et autorisé, qui tenait ce renseignement de ceux qui avaient avec lui contribué aux frais de l'expédition ; j'ai également interrogé son domestique François, auquel ses voisins en avaient parlé. Or ce n'est ni la nature ni la naissance qui a donné à ces princes, comme un don héréditaire, la prérogative de cette taille. Elle leur est attribuée par l'artifice et par la force.

Voici comment : tant qu'ils sont au berceau et entre les mains de leurs nourrices, on appelle près d'eux des personnes expertes en cette matière, qui, par l'application de certaines herbes, amollissent leurs jeunes os. Pendant quelques jours ils frottent avec ces herbes les membres de l'enfant. Les os deviennent mous comme de la cire ; ils les tendent alors et à plusieurs reprises, de telle façon que l'enfant est presque à bout de forces. Ils font ensuite prendre à la nourrice des aliments qui ont une vertu spéciale. L'enfant est enveloppé de chaudes couvertures, la nourrice lui tend son sein, et le ranime avec son lait ainsi doué de propriétés réconfortantes. Après quelques jours de repos, on recommence cette triste besogne d'extension des os. Telle est l'explication d'Ayllon et de son domestique François Chicorana. Le doyen de la Conception, dont j'ai déjà parlé, avait reçu, de la part des Indiens volés sur le navire sauvé, d'autres explications que celles que fournirent à Ayllon ses associés. Elles avaient trait aux médicaments et aux autres moyens dont on se servait pour augmenter la taille. Ce n'était pas à la trituration des os que l'on recourait, mais à une alimentation douée de

propriétés réconfortantes, et provenant surtout d'herbes broyées. On donnait ces aliments surtout à l'âge de la puberté, alors que la nature a une tendance à se développer, et que la nourriture se convertit en chair et en os. Certes le fait est extraordinaire, mais il faut tenir compte de ce que l'on raconte de ces herbes, et, si on parvenait à connaître leurs vertus latentes, je croirais volontiers à leur efficacité. Aussi bien les rois seuls peuvent s'en servir et on le comprend. Il serait coupable de lèse majesté celui qui oserait goûter ces herbes ou se procurer par artifice la recette de cette nourriture, car il paraîtrait vouloir s'égaler aux rois, alors qu'il est admis en quelque sorte et reconnu que le roi ne doit pas avoir la taille de tout le monde, parce qu'il doit regarder de haut et dominer ceux qui s'approchent de lui. Tel est le récit qu'on m'a fait ; je le rapporte pour ce qu'il vaut. Votre Excellence pourra y ajouter foi ou le rejeter.

J'ai assez parlé des cérémonies et des usages de ces indigènes : passons aux présents de la nature agreste. Le pain et les viandes ont été étudiés : quelques mots sur les arbres.

CHAPITRE QUATRIÈME

Des forêts de chênes, de pins et de cyprès, des noisetiers, des amandiers, des vignes sauvages qui serpentent à travers les branches, et dont les raisins noirs ou blancs ne servent pas, quand on les presse, à faire du vin (car ils tirent leur boisson d'autres fruits), tels sont les arbres qui poussent spontanément dans cette contrée. Elle produit encore des figuiers et diverses espèces de plantes à épices. Quand on les greffe, ces arbres s'améliorent, comme chez nous. S'ils n'étaient pas cultivés, ils n'auraient qae la rudesse de la nature. Lss indigènes cultivent des jardins, ont des légumes en abondance et se plaisent à soigner des vergers. Ils ont des arbres même dans leurs jardins. L'un de ces arbres se nomme le corito. Il a un fruit plein de goût et de la grosseur d'un petit melon. Un autre arbre appelé le guacomine porte des

fruits un peu plus gros que des coings, d'une odeur suave et remarquable, et très saine. Ils plantent et entretiennent beaucoup d'autres arbres et diverses plantes, mais j'en parlerai plus loin, car je craindrais en rapportant tout d'une seule haleine d'engendrer la monotonie.

Le licencié et conseiller royal Ayllon est parvenu grâce à nous au but de ses désirs. Nous, et, et sur notre avis, Sa Majesté Impériale, nous l'avons renvoyé en Nouvelle-Espagne, en l'autorisant à construire une flotte qui le transportera dans ces contrées, où il fondera une colonie. Les compagnons ne lui manqueront pas. Toute cette nation espagnole[1] est, en effet, tellement avide de nouveauté que, quel que soit l'endroit où on l'appelle soit d'un signe de tête, soit en sifflant, elle accourt avec empressement, et, dans l'espoir d'une situation meilleure, abandonne le certain pour l'incertain. On peut l'affirmer par tout ce qui s'est déjà passé. Avec quels sentiments les accueilleront des hommes si gravement indisposés par le vol de leurs enfants et de leurs parents, le temps seul nous l'apprendra. Voici à ce propos un fait que je ne dois point passer sous silence. Il s'agit encore des insulaires de Lucayes qu'allaient chercher les colons de Cuba et d'Hispaniola, pour les contraindre au dur travail des mines d'or.

Dès que les Espagnols eurent connaissance des naïves croyances des insulaires au sujet de leurs âmes qui, après l'expiation des fautes, doivent passer des montagnes glacées du nord aux régions du midi, ils s'efforcèrent de leur persuader d'abandonner d'eux-mêmes leur sol natal et de se laisser conduire aux îles méridionales de Cuba et d'Hispaniola. Ils réussirent à les convaincre qu'ils arrivaient eux-mêmes du pays où ils retrouveraient leurs parents et leurs enfants défunts, tous leurs proches ainsi que leurs amis, et jouiraient de toutes les délices au milieu

1. On aura remarqué ces réflexions de Martyr. Les Espagnols, en effet, grisés par la fortune, se considéraient alors comme de race supérieure, et ne reculaient jamais devant d'aventureuses entreprises. Aussi la plupart des conquistadores se comportèrent-ils en héros, mais tous avec je ne sais quoi d'extravagant. Don Quichote, avec sa folle bravoure, est bien le type de l'Espagnol d'alors.

des embrassements de ceux qu'ils avaient aimés. Comme leurs prêtres les avaient déjà pénétrés de ces fausses croyances, et que les Espagnols les confirmaient, ils quittèrent leur patrie, courant après cette vaine espérance. Dès qu'ils eurent compris qu'on avait abusé d'eux, puisqu'ils ne retrouvaient ni leurs parents ni personne de ceux qu'ils désiraient et étaient, au contraire, forcés de subir de lourdes fatigues et d'exécuter de durs travaux, auxquels ils n'étaient pas habitués, ils tombèrent dans le désespoir. Ou bien ils se suicidaient, ou bien ils se décidaient à mourir de faim et périssaient d'épuisement, se refusant à toute raison et même à la violence pour prendre de la nourriture. Je l'ai raconté plus haut. Ainsi périrent ces infortunés Lucayens. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un bien petit nombre soit dans les colonies Espagnoles, soit dans l'archipel même. Je pense néanmoins que les plaintes et les gémissements de ces misérables innocents ont soulevé la colère de la Divinité. Elle a voulu punir de tels massacres, et la perturbation jetée parmi tant de nations ; d'autant plus que les Espagnols allèguent qu'ils n'agissent que pour étendre la religion, et que, sans aucun motif, ils recourent à la cupidité, à l'ambition et à la violence. Les uns sont morts tués par les indigènes, ou percés de flèches empoisonnées, ou noyés, ou frappés de diverses maladies, tel fut le sort des premiers agresseurs, de tous ceux qui avaient suivi une autre voie que celle que leur prescrivaient les instructions royales. [1] En effet, et je peux l'affirmer moi qui chaque jour, de concert avec mes collègues, ai rédigé ces instructions, tout ce qu'on leur avait donné était si bien marqué au coin du juste et de l'équitable qu'on ne peut rien imaginer de plus légitime. Il a été décidé depuis plusieurs années qu'on agirait avec bienveillance, avec douceur, et pacifiquement avec ces nations récemment découvertes et dans toute la force de l'âge ; que les caciques et leurs sujets seraient par la bonté du roi répartis entre les colons, mais qu'on les traiterait comme des tributaires, comme des vassaux,

1. C'est à l'influence de la reine Isabelle que l'on doit ces règlements en faveur des Indiens. Cf. Navarrete, t. II, p. 186, 189, 198, 201, 204, 227, 239, 274, 331, 460.

et nullement comme des esclaves ; qu'on leur donnerait des rations déterminées de viande et de pain pour les soutenir dans leur travail ; tout ce qui leur est nécessaire en fait de vêtements ou d'ornements préférés par eux leur sera attribué, comme à des mercenaires, comme prix de leur travail aux mines pendant le jour. Ordre de leur fournir des abris pour le repos de la nuit, défense de les réveiller avant le lever ou de les faire travailler après le coucher du soleil ; à certaines époques de l'année on les dispensera du travail des mines, et ils s'occuperont de planter les racines du yucca ou les grains du maïs : aux jours de fêtes ils se reposeront ; ils assisteront à la messe, et, quand le saint sacrifice sera achevé, ils pourront se livrer à leurs jeux et à leurs danses accoutumés. Toutes ces instructions ont été méditées par des jurisconsultes prudents et humains, et sanctionnées par des hommes religieux. Mais quoi ! Lorsqu'ils arrivent dans ce monde si éloigné, si lointain, si en dehors de nous, au delà de l'océan qui dans sa course imite les cieux qui tournent, lorsqu'ils se trouvent éloignés de tout juge, nos compatriotes entraînés par la convoitise de l'or, deviennent, au lieu de tendres agneaux, des loups rapaces et ne tiennent plus compte d'aucune des instructions royales. On a beau adresser des reproches, infliger des punitions et des condamnations à beaucoup d'entre eux : plus on est diligent à trancher les têtes de l'hydre, plus nombreuses elles reparaissent. Aussi bien ce proverbe est bien vrai. La faute que commettent beaucoup de personnes reste impunie.

Nous songeons à édicter de nouveaux règlements et à envoyer[1] pour les appliquer de nouveaux administrateurs. L'avenir nous apprendra ce qu'il nous reste à faire. A vrai dire, nous ne savons trop à quel parti nous arrêter. Faut-il déclarer que les indigènes sont libres et qu'on n'a le droit exiger d'eux aucun travail, et

1. Voir les mémoires de Las Casas en faveur des indigènes, *Brevissima relacion de la destruycion de las Indias*, édition Fabié, 1879, t. II, p. 209.— *Carta de Fray Las Casas, dirigida al consejo de Indias, id.*, p. 151. — *Carta al padre Carrauza de Miranda*, p. 591. — *Representacion dirigida al Emperador Carlos V*, p. 629. — *Argumentum apologiae Bartholemei a Casaus adversus Sepuevedam theologum Cordubensem*, p. 539.

faut-il payer ce travail ? Des hommes compétents sont à ce sujet partagés d'opinion, et nous sommes hésitants. Ce sont surtout les moines [1] de l'ordre de Saint-Dominique qui par leurs écrits nous poussent à la résolution contraire. Il vaudrait bien mieux, disent-ils, et ce serait une sécurité pour les indigènes, en même temps qu'on ménagerait le salut de leur corps et de leur âme, les attribuer pour toujours et à titre héréditaire à certains maîtres. Si, en effet, on les réserve [2] pour des offices temporaires, ceux auxquels on les aura confiés d'après la volonté du roi et au nom d'une personne souvent absente, les traiteront comme des mercenaires. Comme ils craignent d'être privés de leurs services au bout de quelques années, ainsi qu'il arrive d'abitude, ils ne prennent aucun souci, et cela malgré les instructions et les lois, des intérêts matériels de ces malheureux, et, pour satisfaire leurs convoitises et celles de leur maître, font travailler dans les mines d'or et jusqu'à ce qu'ils meurent, ces infortunés, sans tenir aucun compte ni du sexe ni de l'âge. Ils ne leur donnent pas assez à manger ; ils ne songent même pas à leur salut s'ils viennent à fléchir sur ce travail exagéré et auquel ils ne sont pas habitués. Au contraire, celui qui sait qu'il peut transmettre ces Indiens à son héritier désigné, non seulement s'efforcera, ainsi qu'il arrive pour tout ce qu'on possède, de les garder en bonne santé, mais encore cherchera à augmenter leur nombre en favorisant les unions et les naissances. Quant à leur donner la liberté il ne faut pas y consentir, et on le prouve par plusieurs exemples. Ces Barbares, en effet, quand ils en ont joui, ont toujours machiné la perte des chrétiens, et ils ont exécuté leurs projets ; et, bien qu'on ait souvent tenté l'expérience, la liberté ne leur a jamais servi qu'à les conduire à leur perte. Ils ne savent plus qu'errer, oisifs et ignorants, et retournent à leurs anciens rites et à leurs abominables cérémonies.

Voici un troisième motif qui prouve que les indigènes, sur-

1. *Proposiciones temerarias, escandalosas y hereticas que note el doctor Sepuelveda en el libro de la conquista de Indias que Fray Bortholome de Las Casas hizo imprimir sin licencia en Sivilla*, 1552, édit. Fabié, t. II, p. 543.

2. C'est la funeste théorie des répartimientos. Elle finit par prévaloir.

tout dans le continent, ne méritent pas la liberté. Dans une partie du continent que l'on nomme la province de Chiribichi, les frères de l'ordre de Saint-Dominique avaient, il y a une douzaines d'années, construit une église. Avec beaucoup de travail et bien des misères ils élevaient les fils des caciques et des principaux seigneurs, et, quand ils grandissaient, s'efforçaient par leurs exhortations, leurs conseils, leurs instructions, leurs caresses mêmes de les attirer à la religion. Ils avaient si bien réussi auprès de ces enfants, qu'ils leur servaient d'enfants de chœur dans les cérémonies, non sans habileté ni sans élégance, et qu'ils connaissaient parfaitement la langue espagnole. Voici maintenant le récit de l'attentat. A peine au sortir de l'enfance, et dès les premiers temps de la puberté, deux de ces jeunes gens que nos moines courageux avaient dépouillés de leur férocité native pour en faire des croyants au Christ et des êtres civilisés, aimèrent mieux s'enfuir ; ils reprirent, comme les loups, leurs vieilles peaux, recommencèrent l'ancienne vie de souillures dans laquelle ils étaient nés, et, après avoir réuni une grande bande de leurs voisins en armes, à laquelle ils servaient de guides, ils assaillirent le couvent dans lequel ils avaient été élevés avec une charité toute paternelle. Quand le couvent fut pris et détruit, ils massacrèrent jusqu'au dernier et leurs maîtres et leurs condisciples.

Parlons franchement. J'ai été vif dans mes accusations contre les Espagnols. Méritent-ils d'être excusés quand ils affirment qu'il ne faut pas donner la liberté aux indigènes, Votre Excellence s'en convaincra en lisant un des documents qui furent présentés à notre conseil des Indes par quelques uns des moines échappés à la catastrophe, car, à ce moment, ils cherchaient des provisions pour leurs compagnons. Nous étions réunis auprès de notre président, lorsque cette pièce nous fut remise. Notre président est Garcias Loaiza [1], un érudit en langue latine, il

1. Garcias de Loayza, né à Talavera en 1479, mort à Madrid en 1546. Dominicain en 1495, profès, recteur, provincial d'Espagne et enfin général de l'ordre. Il fut nommé par Charles-Quint évêque d'Osma, membre du conseil privé, et président du conseil des Indes. Il devint cardinal en 1530, puis évê-

est évêque d'Osma, et, pour employer le langage vulgaire, confesseur de l'Empereur. Il appartient à l'ordre des frères prêcheurs et ses mérites lui ont valu, par élection, la dignité de général de l'ordre à Rome. Je vous communique ce document en langue espagnole. Tous les Latins et tous les Italiens le comprendront facilement à cause de la ressemblance des langues ; et j'ai voulu agir ainsi pour que personne ne m'accuse d'avoir, dans ma traduction, changé le sens des mots ou les intentions du rédacteur. Le frère s'appelle Thomas Ortiz. Ecoutons-le parler de vive voix devant le conseil, et écrire au nom de ses frères : « Enumération des motifs pour lesquels les Indiens ne méritent pas la liberté :

« Ils[1] mangent de la chair humaine dans la terre ferme. Ils sont sodomites plus que n'importe quelle autre nation. Il n'y a pas de justice chez eux. Ils sont tout nus. Ils ne respectent ni l'amour ni la virginité. Ils sont stupides et étourdis. Ils ne respectent pas la vérité, sauf quand elle leur profite ; ils sont inconstants. Ils ne se doutent pas de ce que c'est que la prévoyance. Ils sont très ingrats et amis des nouveautés. Ils se vantent de s'enivrer avec des boissons qu'ils fabriquent avec certaines herbes, des fruits et des grains comme nos bières et cidres. Ils tirent vanité d'autres productions qu'ils récoltent et qu'ils mangent. Ils sont brutaux. Ils sont heureux d'exagérer leurs défauts. Chez eux aucune obéissance, aucune complaisance des jeunes pour les vieux, des fils pour les pères. Ils sont incapables de recevoir des leçons. Les châtiments ne leur servent à rien. Traîtres, cruels, vindicatifs, ne pardonnant à personne, très hostiles à la religion, fainéants, voleurs, abjects et bas dans leurs jugements, ils n'observent ni foi ni loi. Les maris ne gardent aucune fidélité à leurs femmes, ni les femmes à leurs maris. Menteurs, superstitieux, et couards comme des lièvres. Ils mangent des poux,

que de Siguenza et archevêque de Séville. Voir Touron, *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique.*

1. Ce plaidoyer esclavagiste du frère Ortiz est un bien curieux témoignage des sentiments qu'éprouvait la majorité des Espagnols à l'égard de leurs nouveaux sujets. On aura remarqué la puérilité de certaines imputations. Est-ce donc un crime que de ne pas porter de vêtements, ou de s'épiler ?

des araignées et des vers, sans les faire cuire, et partout où ils les trouvent. Ils ne pratiquent aucun des arts, aucune des industries humaines. Quand on leur apprend les mystères de la religion, ils disent que ces choses conviennent aux Castillans, mais qu'elles ne valent rien pour eux et qu'ils ne veulent pas changer leurs coutumes. Ils n'ont pas de barbe, et si parfois elle leur pousse, ils l'arrachent et l'épilent. Ils n'ont aucune pitié pour les malades. Si l'un d'entre eux est gravement malade, ses parents ou ses voisins le prennent et le transportent dans la montagne pour qu'il y meure. Ils mettent sur sa tête un peu de pain et d'eau, puis s'en vont. Plus ils avancent en âge, moins ils s'améliorent. Vers l'âge de dix ou douze ans, on croit qu'ils auront quelque civilité, quelque vertu, mais plus tard ils deviennent de vraies bêtes brutes. Aussi puis-je affirmer que Dieu n'a jamais créé de race plus remplie de vices et de bestialités, sans aucun mélange de bonté et de culture. Nous ne parlons en ce moment que des peuples qui sont condamnables par leurs mauvaises mœurs et coutumes, et les peuples dont il est ici question, nous les connaissons par expérience : surtout le père Pierre de Cordoue notre frère, qui m'a transmis par écrit tous ces renseignements. Aussi, sur ce point comme sur beaucoup d'autres que je sais, car nous les avons vus, partageons-nous son opinion : Les indiens sont plus bêtes que des ânes, et ne veulent en quoi que ce soit prendre de la peine. »

Ce document et d'autres semblables qui nous parviennent tous les jours, et qui sont d'un ordre tout différent, nous les discutons avec soin, non sans remarquer qu'en général, comme nous l'avons dit, les oppresseurs ont été punis de leurs cruautés. Tout d'abord, un grand nombre d'Espagnols ont été les victimes de leurs rivalités au sujet du commandement. J'ai raconté leurs aventures [1] dans mes précédentes décades, quand j'ai parlé des Pinzon, habitants de deux ports de l'Atlantique, Palos et Moguer, en Andalousie, qui en parcourant les vastes rivages du continent et les rives du Maragnon, ce fleuve merveilleux, furent percés

1. Voir Washington Irving, *Les contemporains de Colomb* — Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique*, t. II.

de flèches par les sauvages Cannibales, massacrés et dépecés pour servir à des plats variés. Les Cannibales, qu'on appelle encore les Caribes, sont, en effet, antropophages. J'ai également raconté le désastre de Solis, à qui pareille fin fut réservée, alors qu'il voyageait à l'autre extrémité du continent. A cause de ce désastre lamentable, le nom de Solis a été donné au golfe maritime dans lequel Magellan s'est longtemps arrêté avec son escadre. Tel fut le sort d'Alonso de Hojeda et de Juan de la Cosa qui avec une forte bande de soldats, parcouraient les provinces de Cumana, de Coquibocoa, de Cauchieta et d'Uraba. Ils périrent misérablement. De même, Diego Nicuesa, chef d'environ huit cents soldats, qui les avait perdus et les cherchait sur la côte du Veragua et la côte occidentale du golfe d'Uraba : de même Jean Ponce, le premier découvreur de la Floride, qui fut blessé à mort par des Barbares nus et vint mourir des suites de sa blessure dans l'île de Cuba : de même beaucoup d'autres chefs et d'autres soldats qui périrent sous les coups des Cannibales et leur fournirent l'occasion de larges festins : car il a été démontré que les Caraïbes, avec leurs flottilles de canots se sont à diverses reprises éloignés de leur pays de plusieurs milliers de pas, et sont partis pour faire régulièrement la chasse à l'homme. Les canots sont des barques creusées dans un seul tronc d'arbre ; les Grecs les nomment monoxylon : elles peuvent parfois contenir jusqu'à quatre-vingt rameurs. Enfin, j'ai parlé de Diego Velasquez, vice-roi de Cuba, qu'on appelle encore Fernandina, qui, de ses énormes richesses a été précipité dans la pauvreté et vient de mourir, sans oublier Fernand Cortès, son ennemi mortel.

De tous ces capitaines, le seul qui survivra est Cortès.[1] On croit que dans cette grande ville de Temistitan qu'il a vaincue et ravagée, il garde un trésor évalué à trois cent mille pesos d'or. Or le peso espagnol a une valeur supérieure d'un quart à celle du ducat. Cortès est, en effet, le maître de beaucoup de

1. Cortès ne mourut qu'en 1547, mais il avait perdu, ou tout au moins compromis sa fortune, et avait été disgrâcié. Brusquement rappelé en Espagne et réduit à mendier les faveurs impériales, il était pauvre et presque déconsidéré. Voir Lettres de Cortès. W. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique.*

villes et de seigneurs, qui possèdent de l'or en abondance dans leurs fleuves ou leurs montagnes. Des mines d'argent fort abondantes ne lui manquent pas non plus ; mais peut-être qu'à son propos ce proverbe vulgaire trouvera aussi son application, à savoir, que pour la monnaie, la foi et le bon sens, on en trouve toujours beaucoup moins qu'on ne croit. Nous saurons plus tard la vérité. Jean Ribera, qui connaissait l'ambassadeur Thomas Maino et Guillino, qui fut dès sa jeunesse le représentant de Cortès auprès de l'Empereur, et partagea tous ses périls, assure que son maître garde par devers lui trois mille pesos qu'il veut envoyer à son souverain ; mais, comme il a été informé de la capture par les pirates français [1] de plusieurs navires chargés il n'ose les faire partir. Il existe encore sur le continent, à Hispaniola, à Cuba, et à la Jamaïque de grandes quantités d'or, d'argent, de sucre et d'écorce de canelle qui a poussé dans les îles : on signale encore des récoltes toutes prêtes de bois jaune ou rouge, excellent pour la teinture des laines, que les Italiens nomment verzino et les Espagnols brazil. Il y a dans Hispaniola des forêts épaisses de ces arbres, comme chez nous des pinèdes ou des chesnaies. Au sujet de la protection de ces navires nous avons recherché dans notre conseil des affaires Indiennes quelles mesures nous pouvions prendre. Nous avons décidé, et l'Empereur sur notre conseil a résolu et ordonné à tous les navires en charge de se rendre à Hispaniola, la plus importante de nos possessions maritimes. C'est de cette île que partira une forte escadre, composée de tous les navires, qui se seront réunis, et pourront se défendre contre les attaques des pirates, s'ils en rencontrent. Ce qu'il adviendra de cette escadre, la divine providence le réserve dans son arsenal. On prétend [2] que Cortès a fait fondre en or deux canons qui peuvent lancer des boulets de fer de la grosseur de ces petites boules dont on se sert pour jouer à la paume : mais je crois qu'il ne l'a fait que par ostentation, car l'or à mon sens

1. Sur les déprédations des corsaires français, voir Gaffarel, *Le corsaire Fleury* (société de géographie de Rouen, 1903).— *Id.*, *Jean Ango* (*Id.*, 1888).

2. Ces canons étaient des couleuvrines non pas en or, mais en argent et en or. L'une de ces couleuvrines fut nommée *Phéniz*. Voir Bernal Diaz, ouvr. cité, p. 159.

ne résisterait pas à la violence d'une explosion. Peut-être encore a-t-on imaginé cette histoire pour lui faire du tort car les exploits de ce héros sont à chaque instant présentés sous un faux jour par ses envieux.

CHAPITRE CINQUIÈME

J'étais occupé à écrire ce qui précède, quand j'ai appris que quatre navires venant des Indes avaient abordé à nos rivages espagnols. Nous n'avons pas encore connaissance des richesses qu'ils contiennent. Le conseil royal d'Hispaniola a fait parvenir à l'Empereur un rapport au sujet d'un épisode fâcheux et lamentable, qui vient de se passer, et encore craint-on que cette affaire n'empire. J'ai déjà longuement parlé de François Garay,[1] gouverneur de la Jamaïque, dans les lettres que j'avais adressées au pape Adrien et qui furent portées à Rome par Jacques Pierio. François Garay avait déjà essayé à deux reprises de fonder une colonie sur les rives du fleuve Panuco, qui a donné son nom au pays, au cacique, et à toutes les régions voisines, qui sont limitrophes des contrées dépendantes de Temistitan. Les deux fois il avait été repoussé par les indigènes qui pourtant sont presque nus. L'année précèdente il renouvela sa tentative avec onze vaisseaux montés par plus de sept cents fantassins et beaucoup de cavaliers. Il avait été investi de lettres royales qui l'autorisaient à fonder la colonie qu'il avait en vue sur les rives de ce fleuve. Le Panuco est un fleuve au large lit qui peut recevoir de gros navires, et qui tient lieu de port, car toute la région soumise à Temistitan manque de ports, et ne présente

1. Francisco de Garay, gouverneur de la Jamaïque, après Jean de Esquivel, Ferrea et Camargo, s'était fort enrichi dans l'administration des biens du roi Ferdinand, quand il fut nommé en 1513 lieutenant du second amiral, Diego Colomb. Ses tentatives sur Panuco, qui contrariaient les desseins de Cortès, lui coûtèrent la fortune et la vie. Cf. Bernal Diaz, § 60, 162, 168.— Oviedo, liv. XVIII, § 1.

aux vaisseaux que des abris défectueux. Garay et ses compagnons réussirent à débarquer, mais une violente tempête les avait inquiétés sur mer, et la mauvaise fortune les avait poussés sur le littoral. En abordant il perdit deux de ses navires et trouva les rives du fleuve occupées par les soldats de Cortès. Une colonie y avait été fondée, et des magistrats nommés, avec l'assentiment du cacique de Panuco pour administrer le peuple. Cortès affirme, en effet, que ces pays dépendent de son gouvernement de Temistitan, et que le fleuve Pánuco est compris dans les limites de la nouvelle Espagne, ainsi qu'il a nommé la région, et que l'Empereur a confirmé cette dénomination. Garay va trouver les Espagnols ses compatriotes établis en ce lieu, et les interpelle. Il leur montre les lettres patentes royales qui lui assignent comme emplacement de la colonie les rives du Panuco. Il leur apprend qu'il n'est pas venu pour une autre motif. « Obéissez donc aux ordres du roi, soumettez-vous, je vous le conseille. Je vous en prie, acceptez mon autorité et non celle de Cortès, recevez de moi les lois et les règlements qui sont nécessaires pour assurer une bonne et tranquille administration, exécutez mes ordres. » Toutes ces paroles furent inutiles. A peine eurent-ils entendu ces paroles étudiées, que, sans préparation, mais aussi sans hésitation, les colons répondirent : « Cortès a résolu de fonder cette colonie sur un territoire qui dépendait autrefois de Temistitan, et qui se trouve dans les limites de la Nouvelle Espagne telles que les a tracées l'Empereur. Nous serions donc à bon droit accusés de trahison si nous faisions défection et si nous vous écoutions. » Garay cite et exhibe pour la seconde fois les lettres royales. On lui répond qu'elles sont apocryphes, qu'il les a obtenues de l'Empereur en abusant de son ignorance. Elles ont été accordées grâce à la partialité de l'évêque de Burgos, président du conseil des affaires indiennes, ennemi particulier de Cortès, à cause de Jacques Velasquez, vice-roi de Cuba, l'ami et l'ancien familier de son frère Fonseca, l'adversaire déclaré de Cortès. (En effet, je me suis assez étendu sur leur rivalité dans les récits qui ont trait à ces deux capitaines, et qui remplissent un gros volume). Comme les colons s'obstinaient, Garay les accuse de lèse-majesté, s'ils n'obéissent pas aux ordres du roi.

Les colons répondent qu'ils mettront ces lettres sur leur tête, ainsi qu'on le fait en Espagne, et qu'ils accepteront comme ils le doivent les ordres royaux : quant à les exécuter, ils consulteront soit le roi, soit le conseil des affaires indiennes. Lorsque l'Empereur Roi aura entendu les deux parties, il prendra la décision qui convient le mieux à ses intérêts. Pourtant les colons pensent que l'Empereur aurait donné des ordres différents, s'il s'était douté des dangers extrêmes que peut entraîner cette nouveauté. Si, en effet, les Barbares qu'ont vient de battre supposent qu'il existe quelque différend entre les chrétiens, ils en profiteront pour secouer le joug.

On finit par se décider à envoyer des députés à Cortès. On les nomme, ils partent, et annoncent au général ce qui arrive. Celui-ci enjoint à deux de ses capitaines d'aller trouver Garay et de lui persuader de venir le trouver à Temistitan, dans cette grande cité lacustre qui est la capitale d'un puissant empire, et se trouve à la distance d'environ soixante lieues de Panuco. Les capitaines arrivent près de Garay et réussissent à le convaincre. Il se décide à partir, car il se reconnaissait l'inférieur de Cortès. Ce dernier prend pour gendre son fils, auquel il donne une de ses filles naturelles.[1] Pendant ce temps, on ne sait si ce fut à l'instigation de Cortès, ou si les indigènes prirent les armes spontanément, toujours est-il qu'ils attaquèrent et massacrèrent les troupes de Garay. Les membres du conseil d'Hispaniola, qui ont écrit des lettres particulières à leurs amis, ne se prononcent pas sur ce point. Aussi bien peu importe en la circonstance. Les sept cents hommes de Garay n'en furent pas moins battus, deux cent cinquante d'entre eux furent tués, et on prétend que Garay fut au nombre des victimes : mais on ne sait pas encore s'il se trouvait auprès de Cortès ou ailleurs quand il périt, ou s'il succomba à la fièvre, ou si la bonté et la clémente prévoyance de Cortès le délivrèrent de toutes les angoisses des préoccupations humaines, et laissèrent ce dernier jouir seul des douceurs de la tyrannie. Nous n'avons, en effet, aucun rapport sur ces événements ni de Cortès ni des magistrats de la région; nous

1. Elle se nommait dona Catalina. Voir Bernal Diaz, § 162.

savons seulement par des lettres envoyées par le conseil d'Hispaniola à l'Empereur et à notre propre conseil qu'un certain Christophe Olid avait débarqué à l'extrémité occidentale de Cuba, du côté où cette île regarde le Yucatan. Cet Olid [1] est un lieutenant de Cortès. Il avait sous ses ordres trois cents soldats et cent cinquante cavaliers. Sa flotte était imposante. Il aurait voulu trouver à Cuba même cent autres recrues, et, avec ses compagnons, il annonçait son attention d'explorer les pays qui s'étendent entre le Yucatan, car on ne sait pas encore si le Yucatan est une île, et le continent, et d'y fonder une colonie. C'est par un notaire de Cuba que les conseillers ont été informés de cet événement, et qu'ils ont appris en même temps les diverses versions sur la mort de Garay. Il est vrai que les conseillers croient aussi que tous ces bruits ne sont pas fondés, et qu'ils ont été répandus dans le public par Olid qui voulait attirer à lui plus aisément, une fois qu'ils auraient perdu tout espoir de passer auprès de Garay, les Espagnols errants qu'il désire emmener avec lui.

Dans un autre passage de leur lettre les conseillers annoncent qu'Ægidius Gonzalez se trouve dans un port d'Hispaniola et se prépare à partir dans la même direction. J'ai raconté la navigation de Gonzalez dans l'océan austral. L'ambassadeur Thomas Maino a porté avec lui un exemplaire de ce récit que l'archevêque de Cosenza a présenté au souverain pontife Clément. Comme tout est disposé pour le départ, il est besoin de prendre ses précautions, afin de pouvoir se rendre compte des intentions de ceux qui veulent explorer les terres avec le consentement et les instructions de l'Empereur. C'est ainsi qu'Ægidius, qui revint de l'océan austral, où il a trouvé une grande mer d'eau douce,

1. Cristoval de Olid fut d'abord un des lieutenants les plus dévoués de Cortès. Il lui rendit d'inappréciables services. Envoyé par lui dans le Honduras, il renoua ses anciennes relations avec Velasquez, le gouverneur de Cuba, et, conseillé par lui, résolut de se rendre indépendant. Cortès envoya contre lui un de ses parents, Las Casas, qui fut d'abord vainqueur, puis perdit sa flotte dans une tempête, et finit par s'emparer du chef rebelle qu'il fit décapiter à Naco. Cf. Bernal Diaz, ouv. cité, § 122-150. — Gomara, *Hispania victrix*, § 130. — Lorenzana, *Hist. de la Nueva Espana*, p. 128, 239.

semée d'iles, a résolu de tourner ses recherches vers le nord, dans l'espoir que le hasard lui fera découvrir ce détroit si désiré. C'est pour cela qu'il est arrivé à Hispaniola avec des trésors placés en son nom, et qu'il a laissé son escadre dans la mer australe, car il veut en construire une nouvelle qu'il conduira dans la mer septentrionale. Il pense que la masse des eaux s'écoule par un fleuve navigable, qui doit être situé entre le Yucatan et le continent. C'est ainsi que le Tessin sort du lac Majeur, le Mincio du lac de Garde, l'Adda du lac de Côme et le Rhône du Léman, et portent à la mer les eaux qu'ils ont reçues. Or, on n'ignore pas que Pedrarias, gouverneur du continent, décidé à occuper la même province, a rassemblé une troupe considérable de fantassins et de cavaliers, et s'apprête à prendre le même chemin. Le conseil d'Hispaniola s'est opposé au départ d'Ægidius Gonzalez, espérant empêcher une rencontre et un choc entre Olid, Pedrarias et Ægidius. Il a même envoyé des courriers extraordinaires à Pedrarias, à Fernand Cortès et à Olid, et les a menacés de les punir comme coupables de lèse-majesté, s'ils en venaient aux mains au cas où ils se rencontreraient. Quiconque contreviendrait à cet ordre serait avec ignominie déchu de ses fonctions. Notre conseil a approuvé cette décision du conseil d'Hispaniola. Je vous mettrai au courant de ce qui arrivera.

Les explorateurs sont possédés d'une telle rage de découvrir le détroit, qu'ils s'exposent à mille dangers. Aussi bien celui qui le découvrira, si tant est qu'on le découvre, est sûr d'obtenir la faveur impériale sans parler d'une grande autorité. Si, en effet, on découvrait un passage entre l'océan austral et la mer du nord,[1] la route serait moins longue vers les îles qui produisent les aromates et les pierres précieuses, et le débat institué avec le Portugal, dont j'ai parlé dans mes premières décades, n'aurait pas de raison d'être. Peu d'espoir de trouver le détroit. Nous penchons néanmoins vers l'avis d'Ægidius, à savoir qu'on peut découvrir un fleuve réceptacle des eaux douces, et se jetant à la

1. Ce programme d'exploration correspond à la réalité même des faits. Tout fait prévoit que le futur canal interocéanique empruntera le cours du San Juan, émissaire du lac de Nicaragua.

mer vers le nord, car on sait qu'aucun fleuve ne porte les eaux de ce lac vers la mer australe. Or, si le fait est confirmé, on aura trouvé un chemin commode entre les deux océans, attendu que les rives du lac tournées vers la mer australe ne sont séparées de ses rivages que par une langue de terre qui n'a pas plus de trois lieues de large. C'est par là, d'après Ægidius, qu'on pourra ouvrir un chemin commode aux charrettes et aux voitures de tous genres et qu'on arrivera le plus rapidement au cercle équinoxial.

CHAPITRE SIXIÈME

Je crois encore, très illustre prince, et je peux m'appuyer sur de sérieux arguments, que beaucoup d'années ne se passeront pas avant qu'on n'ait découvert d'autres îles, soit sous l'équateur, soit en deçà ou au delà de cette ligne, de même qu'on a découvert les Moluques et les autres îles décrites dans mes précédents ouvrages. Si c'est, en effet, la vertu des rayons solaires qui, en tombant sur un terrain favorable et bien disposé à recevoir ce présent des cieux, communique aux arbres du pays situés sous l'équateur leur goût aromatique, si, en outre, d'autres îles voisines sont riches en sables aurifères, qui donc oserait accuser la nature fécondante d'un tel oubli, qui lui infligerait un tel outrage, que d'affirmer que dans ce petit espace occupé par les Moluques, (on dirait vraiment le petit doigt d'un géant si on le compare à l'immensité du globe tout entier), elle a épuisé sa force, et que de ses entrailles elle n'a pu faire sortir qu'un enfant si petit ? Voici les raisons tirées de mon propre fonds que j'ai présentées à mes collègues du conseil des affaires indiennes, et j'y ai joint un exemple pour mieux me faire comprendre. Il me semble que j'ai déjà donné ces raisons au pape Adrien, mais je ne m'en souviens pas très bien, car j'approche de soixante-dix ans, et ma mémoire a été affaiblie par l'âge et par les soucis. D'ailleurs la répétition de ces arguments n'est pas d'ordinaire pour déplaire,

bien qu'on les ait déjà vus ailleurs, et en quelque sorte hors de leur champ.

J'ai donc pendant dix ans,[1] lors des pontificats de Sixte IV et d'Innocent VIII, goûté de la vie romaine, soit à Rome, soit dans ses environs. Au bruit de la guerre contre les Grenadins, je me suis rendu en Espagne, et, en quittant Rome, je parcourus le reste de l'Italie, je passai par la partie de la France située au delà des Alpes et baignée par notre mer. Pendant les trente-sept années que j'ai vécues en Espagne, où me retenaient les bienveillantes promesses, l'accueil honorable et l'intimité de Ferdinand et d'Isabelle, j'ai parcouru ce pays en entier. A quoi bon ces précautions oratoires tirées de si loin, direz-vous, très illustre prince? Eh bien, en parcourant l'Espagne, je rencontrais tantôt des forêts de chênes, tantôt des forêts de pins, séparées par des montagnes ou par des plaines, par des fleuves ou par des marais, puis se présentaient à moi de vastes espaces occupés par d'autres essences d'arbres qui y poussaient d'eux-mêmes, et je rencontrais enfin des forêts de pins et de chênes semblables aux précédentes, des fleuves, des lacs, des plaines pareilles aux premières. C'était la nature du sol qui seule était la cause de cette variété. De même, très illustre prince, en deçà et au delà et sous l'équateur, depuis le tropique du Cancer jusqu'à celui du Capricorne (c'est-à-dire dans l'espace que la majeure partie des philosophes ont à tort considérée comme dévorée par les ardeurs du soleil qui y tombe à pic, et pour cette cause déserte), s'étendaient d'énormes espaces de terres et de mers : c'est là, en effet, la partie la plus étendue de la sphère terrestre; elle embrasse dans sa plus grande longueur l'univers tout entier. Ce cercle équatorial est donc le plus grand des cercles terrestres. Par conséquent, si, dans le petit espace de terre dont j'ai parlé, l'action fécondante de la nature est telle que dans une seule partie de la même région, et dans une autre jouissant du même climat, on rencontre les mêmes productions, qui donc mettrait en doute, pour ce qui regarde les aromates, que la puissance céleste ait pu donner à

1. On se demande pourquoi ce retour sur sa vie passée. Pour la biographie de Martyr consulter l'ouvrage de Mariéjol.

d'autres îles qu'aux Moluques et aux terres voisines la faculté de produire les mêmes aromates, par exemple aux pays situés sous l'équateur, et à ceux qui s'étendent directement au nord et au sud de cette ligne équatoriale ?

Un de mes collègues du conseil a haussé les épaules. Il voulait, en réfutant mes arguments, paraître plus sage : « Pourtant, a-t-il dit, aucun des anciens n'a mentionné ces phénomènes. S'ils existaient comme vous le dites, ou bien nous les connaîtrions, ou bien quelqu'autre nation ne les ignorerait pas. »

Cette objection tirée de l'ignorance de l'antiquité, surtout de la philosophie, et qui ne reposait que sur une expérience défectueuse, je l'ai facilement réfutée, avec l'approbation du grand chancelier, [1] qui est l'ami si dévoué de Votre Excellence, et de mes autres collègues. « Il ne faut pas s'étonner, ai-je répondu, si l'on connaît au loin les Moluques et les îles voisines, et pas du tout les autres contrées. Les Moluques sont en quelque sorte encore de l'Inde Transgangétique : ce sont comme des faubourgs de la Chine, du grand golfe de Cattigara et d'autres terres bien connues. Elles ne sont pas très éloignées du golfe Persique, et de l'Arabie mal à propos surnommée Arabie heureuse. Peu à peu ces peuples étrangers les ont connues, puis, à partir du moment où commença le luxe à Rome, elles se sont pour ainsi dire glissées jusqu'à nous, et ce n'est pas sans de grands inconvénients pour nous, car les esprits s'amollissent, les hommes s'efféminent, et les vertus s'affaiblissent quand on se laisse gagner par les voluptés de ces odeurs, de ces parfums, de ces aromates. Quant aux autres îles encore inconnues, il est facile de montrer pourquoi jusqu'à ce jour elles n'ont pas été découvertes ; c'est qu'elles sont voisines de ces continents qui, par le dessein de la divine Providence, sont restés cachés jusqu'à notre époque. Que si on se fait ces réflexions bien légitimes, si tant est que ces terres sont comme les palais de l'univers,

1. Le grand chancelier était alors Arborio de Gattinara (Mercurin). Né à Verceil en 1465, mort à Inspruck, 5 juin 1530, chancelier d'Espagne après la mort de l'empereur Maximilien. Il prépara les grands traités de l'époque (Cambrai, Bologne, etc.). Devenu veuf, il fut nommé cardinal en 1529. Cf. Aubery, *Histoire des cardinaux*.

puisque ces îles sont rapprochées ou voisines des palais, est-il étonnant, alors que les palais n'étaient pas encore découverts, qu'on n'ait point exploré les cours ou pénétré dans les appartements intérieurs ? Or, nous n'avons trouvé ces palais que lorsque nous avons découvert ces immensités si énormes, qu'elles dépassent trois fois l'Europe en étendue. Encore ne comptons-nous qu'à partir de l'extrémité du continent, ce qu'on nomme le cap de Saint-Augustin, que nous n'avons connu que de nos jours, jusqu'au fleuve Panuco, éloigné d'environ soixante lieues de la grande cité lacuste de Temistitan. Je l'ai plus loin et longuement démontré. On peut donc être assuré que l'on trouvera les autres parties de ces palais.

Peut-être ne sommes-nous pas éloignés du but de nos désirs. Nous espérons, en effet, que Sébastien Cabot,[1] le découvreur de la terre de Baccalaos, aux prières duquel nous venons de condescendre, à notre conseil royal des Indes, en lui accordant vers les calendes de septembre, l'autorisation d'entreprendre un voyage d'exploration, reviendra plus vite et sous de meilleurs auspices que le navire la *Victoire*, qui, seul de cinq vaisseaux, rentra en Espagne, avec une cargaison de girofles et après avoir fait le tour du monde. J'ai raconté cette histoire en son temps. Cabot avait demandé que le trésor impérial lui équipât une flotte de quatre navires munis de tous leurs apparaux et garnis de canons. Il disait avoir trouvé à Hispalis, autrement dit Séville, le grand port où s'expédient les navires pour l'Inde, des associés, qui alléchés par l'espoir d'un gain énorme, lui avaient d'eux-mêmes proposé, pour l'approvisionnement et les autres dépenses de l'escadre, une somme de dix mille ducats. Aux ides de septembre nous avons renvoyé Cabot pour qu'il réglât ses affaires avec ses associés. Chacun d'eux aura une part proportionnelle des bénéfices, si, comme on l'espère, l'entreprise réussit. Il me reste, très illustre prince, à démontrer par quelque argument vraisemblable pourquoi j'ai eu raison de dire que Cabot reviendrait plus vite que n'est revenu le vaisseau la *Victoire,* et pourquoi nous pensons que l'expédition sera plus

1. Voir plus haut, troisième décade, chapitre VI, page 286.

heureuse : autrement vous m'accuseriez de présomption, si je paraissais vouloir prophétiser.

Cabot doit partir au mois d'août prochain, en 1525.[1] Son départ n'aura pas lieu plus tôt, car on ne peut pas avant cette époque préparer ce qui est nécessaire pour une si grande entreprise, et, à cause de la raison, il ne faut pas commencer le voyage avant cette époque ; car il convient de se diriger vers l'équateur, lorsque chez nous l'été va finir et les jours diminuer de longueur. Il doit, en effet, non seulement traverser le tropique du Cancer et l'équateur, mais se diriger en droite ligne à travers le tropique du Capricorne vers le pôle antarctique, jusqu'au cinquante-quatrième degré, là où s'ouvre le détroit de Magellan ; mais cette voie a été frayée grâce à d'autres dépenses et à la mort de beaucoup de personnes. Lui, Cabot, n'aura pas à courir de côté et d'autre, ni à s'arrêter ou à revenir sur ses pas, comme dut le faire Magellan qui, pendant trois années, supporta dans ses courses bien des fatigues cruelles et de dures calamités. De son escadre de cinq navires il en perdit quatre : la plupart de ses compagnons et lui-même succombèrent. Je me suis étendu sur ce sujet dans le récit du voyage autour du monde que j'ai dédié au pape Adrien. Aussi Cabot sera-t-il moins long dans son voyage, puisque les régions qu'il parcourra, et qui si longtemps demeurèrent ignorées, sont aujourd'hui très connues. Je dois cependant résumer les arguments qui me permettent d'espérer que Cabot partira sous de meilleurs auspices et sera plus heureux. Au moment de l'année où les peuples septentrionaux ont les jours les plus courts, Cabot jouira des jours les plus longs. Aussi longera-t-il avec facilité les côtes jusqu'à ce que, après avoir traversé le détroit sinueux de Magellan, voisin de la constellation d'Argo, il dirigera la proue de ses navires à droite, derrière le nouveau continent, dont j'ai tant parlé dans mes premières décades adressées à votre oncle Ascanio, et aux papes Léon et Adrien ; il traversera de nouveau le tropique du Capricorne, et reviendra vers l'équateur. Dans cette traversée

1. L'ouvrage le plus important à consulter sur Cabot est celui de Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot, leur origine et leurs voyages*, 1882.

il découvrira des îles innombrables, répandues dans les immensités de l'océan. [1]

Apprenez maintenant pourquoi nous espérons que Cabot récoltera de grandes richesses. Les vaisseaux de Magellan, une fois qu'ils eurent traversé le détroit qu'ils cherchaient non sans avoir perdu beaucoup de monde, négligèrent toutes les îles qu'ils avaient découvertes à gauche et à droite, ainsi que celles qu'ils voyaient de loin, et continuaient leur course dans la direction des Moluques. Ils ne se souciaient que d'arriver aux Moluques. Toutes les autres îles qu'ils trouvaient sur leur passage, ils passaient devant dans leur course agitée. Dans plusieurs d'entre elles pourtant on débarquait pour renouveler les provisions de bois et d'eau, et se procurer par le négoce ce dont on avait besoin pour vivre, mais le séjour n'était jamais bien long. Magellan profitait néanmoins de cet arrêt du mieux qu'il pouvait pour se renseigner par signes et par gestes sur la production de chacune des îles où il abordait, et il apprenait que dans beaucoup d'endroits on trouvait des sables mélangés d'or. Dans d'autres endroits on lui signalait l'existence de précieux arbustes de cinnamome, semblables à des grenades : On m'a donné des fragments de ces précieuses écorces, Maino et Guillino en sont témoins. Il recueillit aussi divers renseignements sur de grandes perles et d'autres pierres précieuses. Il se réservait de visiter et d'examiner ces îles à une autre époque ; il ne songeait alors et n'aspirait qu'aux seules Moluques ; mais, pendant qu'il roulait dans son esprit de grandes pensées, une cruelle destinée en fit la victime d'une nation barbare presque nue. Je l'ai raconté quand je devais le faire. Si donc pendant ce voyage et cette rapide navigation, que jusqu'alors n'avait exécutée aucun homme, on a recueilli des renseignements si précieux sur l'excellence de ces îles, que ne faut-il pas espérer des relations commerciales qu'on ouvrira, mais cette fois en prenant son temps, avec les insulaires ? Il faut, en effet, agir avec douceur, sans violence, sans le moindre

1. Les Espagnols songeaient ainsi à prendre possession des îles de l'Océan Pacifique, mais ils n'en soupçonnaient pas l'immensité.

outrage, et ces peuples se laisseront prendre aux caresses et aux présents.

Quand aux dix mille ducats que les associés de Cabot doivent lui fournir pour son entreprise, il faudra les dépenser d'abord pour se procurer des vivres pendant deux ans, puis pour payer la solde de cent cinquante hommes d'équipage, et on consacrera le reste à acheter les marchandises que l'on sait devoir plaire aux insulaires. De la sorte les productions naturelles dont ils font peu de cas ils les échangeront volontiers contre celles de nos marchandises qu'ils ne connaissent pas. Ils n'ont pas, en effet, l'usage de cette monnaie qui cause tant de malheurs, et chaque nation considère comme objets précieux ceux qui lui sont étrangers. Quand on aura parcouru et soigneusement examiné ces îles, on longera toute la côte australe du nouveau continent, et on débarquera aux colonies de Panama et de Nata, établissements qui ont été créés à l'extrémité de la Castille d'or. Puis, quel que soit le gouverneur qui alors administrera la province continentale qu'on nomme la Castille d'or, il nous préviendra du succès de l'entreprise.

On songe, en effet, à renouveler la plupart des gouverneurs, surtout ceux qui n'ont pas conquis la province qu'ils administrent, car on redoute qu'un long exercice du pouvoir ne les rende insolents. Quant aux gouverneurs qui ont conquis le pays où ils sont, on leur réserve un autre traitement. Nous prierons Dieu que Cabot réussisse et mène à bonne fin son entreprise, dès que nous apprendrons le départ de son escadre.

CHAPITRE SEPTIÈME

Avant que ne parte Cabot, une autre flotte doit se rendre aux Moluques, afin d'en confirmer la possession à l'Espagne. Il ne sera pas inutile pour la circonstance d'être devenu l'allié du roi de Portugal [1]. L'Empereur, en effet, lui a donné en mariage sa

1. Jean III, fils d'Emmanuel le Fortuné, né en 1502, roi de 1521 à 1557. Il

sœur posthume, la princesse Catherine, âgée de dix-sept ans, la plus belle et la plus sage des jeunes filles. Le bruit s'est répandu bien mal à propos que l'Empereur avait résolu, de concert avec le roi de Portugal, de lui abandonner, sous prétexte de dot, un domaine aussi considérable et aussi riche, et pourtant le roi se plaint comme d'un événement qui sera funeste et fatal à son petit royaume, jadis simple comté dépendant de la Castille, de ne plus avoir de relations commerciales avec les Moluques. [1] Mais l'Empereur, qui est fort avisé, pense qu'il faut bien se garder de causer un tel préjudice à ses provinces de Castille, qui sont comme le nerf de toute sa puissance. J'ai assez parlé des Lucayes, du Chicora, du Duharea, des tropiques, de l'équinoxe et d'autres choses semblables. Passons à d'autres détails, qui m'ont été rapportés par Guillino et qui sont plus intéressants.

Je parlerai tout d'abord d'un phénomène naturel très extraordinaire, et à ce propos je dirai en premier lieu ce qu'on en raconte, puis quelle est à ce sujet l'opinion des philosophes, enfin ce que moi-même j'en pense dans mon faible esprit : c'est ainsi que je procède pour tout ce qui est difficile à admettre. Dans mes premières décades qui ont été imprimées et courent le monde, j'ai parlé d'une fontaine ,[2] dont les eaux ont une vertu cachée si extraordinaire que, lorsque les vieillards s'y baignent ou qu'ils les boivent, ils retrouvent la jeunesse. C'est à l'exemple d'Aristote et de notre Pline que je prends sur moi de noter et d'enregistrer dans mes livres, ce que des hommes,

épousa le 5 février 1525 l'infante dona Catarina, fille de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle. Cette princesse exerça sur l'esprit de son mari une influence que nul historien ne lui a contestée.

1. Les Portugais, maîtres de Malacca dès 1511, touchèrent à Amboine en 1512, mais ils ne s'y établirent qu'en 1521, et leur première factorerie fut temporaire. En 1529 Charles-Quint abandonna tous ses droits sur l'archipel moyennant 350.000 ducats. Cf. Argensola, *Conquista de las islas Molucas*, 1609. — Forrest, *Voyage aux Moluques*, 1780.

2. La fontaine de Bimini en Floride, signalée par les premiers découvreurs, passait pour donner l'éternelle jeunesse à ceux qui buvaient ses eaux. On n'a pas fixé son emplacement. Certains auteurs ont cru la retrouver dans une des Lucayes, Bimini, baignée à l'ouest par les eaux du Gulf-Stream.

dont le crédit est sérieux, n'ont pas craint d'avancer. Aristote, en effet, dans son Histoire Naturelle, ne décrit pas seulement les animaux qu'il a vus, mais ceux que lui fit connaître Alexandre le Grand qui les recherchait pour lui à grands frais. De même Pline ramassa vingt-deux mille notes sur des faits dignes de remarque, en les cherchant dans les rapports oraux et dans les écrits d'autres personnes. Pour moi, ceux dont j'invoque le témoignage dans mon travail (sans parler des absents dont je cite les lettres, et de ceux qui viennent et reviennent en me faisant des rapports oraux) sont le Doyen dont j'ai déjà parlé, le jurisconsulte Ayllon, et, en troisième lieu, le licencié Figueroa, envoyé à Hispaniola pour présider le conseil, demander des comptes de leur administration à tous les magistrats, remettre dans le droit chemin ceux qui en avaient dévié, encourager ceux qui marchaient droit, récompenser les bons et punir les méchants. Tous les trois sont d'accord : ils ont entendu parler des vertus réconfortantes de cette source, et ont ajouté foi aux récits qu'on leur en faisait ; mais ils ne l'ont pas vue, et n'en ont pas éprouvé les propriétés, car les habitants de la Floride [1] ont des ongles acérés et sont d'énergiques défenseurs de leurs droits. Ils ne veulent recevoir personne en qualité d'hôte, surtout ceux qui ont l'intention de les priver de leur liberté et d'occuper leur territoire national. Les Espagnols amenés d'Hispaniola par leurs vaisseaux, ou plus directement de Cuba, ont à diverses reprises essayé de les soumettre et de débarquer sur leurs rivages, mais autant de fois ils ont pénétré dans le pays, autant de fois ils en ont été repoussés, battus, massacrés par les indigènes qui, bien que nus, combattent avec des armes variées et des flèches empoisonnées.

Le Doyen m'a donné la preuve de ce que j'avance : Il a un domestique surnommé Antoine-le-Barbu, parce qu'on l'a trouvé seul muni de barbe au milieu des siens. Cet Antoine raconta qu'il avait un père déjà accablé par la vieillesse. Il quitta son île natale, voisine de la Floride, sur le bruit des vertus de cette source, et avec l'espoir de prolonger sa vie. Il avait préparé les provisions nécessaires pour la route. C'est ainsi que se comportent

1. Garcilaso de la Vega, *Histoire de la Floride*, *passim*.

ceux qui de Rome ou de Naples vont aux bains de Pouzzoles dans l'espoir de recouvrer la santé. Il partit donc vers cette fontaine désirée. Il alla, fit un séjour, et y but pendant quelque temps, en suivant le régime que lui indiquèrent les baigneurs, et revint avec des forces nouvelles et une virilité renouvelée, car il se maria de nouveau et eut des fils. En témoignage de cette guérison, Antoine présente plusieurs de ses compatriotes des Lucayes qui affirment qu'ils ont connu cet homme presque appesanti par la vieillesse et la décrépitude, puis comme régénéré, fort et robuste.

Je ne me dissimule pas que tous les philosophes, et surtout les médecins ne croient pas à des faits de cette nature. Ils pensent qu'on ne peut en aucun cas reprendre, quand on a été malade, son état antérieur [1]. Aussi bien celui qui ne veut croire que ce qui est bien prouvé, bien établi, n'aura qu'à leur demander la cause de beaucoup de choses qu'ils avancent. Entre autres assertions et arguments des philosophes et des anciens sages, se peut-il que la nature, bien entendu en laissant de côté les miracles, ait tant de force pour nous renouveler ? N'accordons aucune attention aux préparations de Médée, qui, d'après la tradition grecque, rendit la jeunesse à son beau-père Eson ; ne pensons pas aux sortilèges de Circé qui changea en bêtes et rendit leur première forme aux compagnons d'Ulysse ; ne nous arrêtons qu'aux exemples que nous donnent les animaux, et nous pourrons démontrer, au sujet de ce phénomène extraordinaire et impossible d'après le sentiment de beaucoup de personnes, que des personnages aussi autorisés n'ont pas parlé en l'air. Que dire de l'aigle qui recommence son existence, de la couleuvre qui se dépouille de sa vieille enveloppe, la laisse dans les buissons ou

1. Suit une phrase inintelligible : soit que le texte ait été altéré, soit que l'auteur fasse allusion à des théories médicales que nous ne comprenons plus. Aussi bien voici cette phrase : Explosi vel diminuti saltem in senescente sunt radicalis humorus aquosus et aereus vapores, fateor, terrestri vero qui dominatur, frigido sicco, datum est sibi et potus cujuscumque substantiam in sui naturam tetricam et tristem convertere, non ego quod in dies magis usque ad sui corruptionem, hebetudo illa pessundata, calore naturali languescente coalescat, assentior.

bien aux aspérités des rochers et aux déchirures des pierres, et recouvre une seconde jeunesse ? Que dire du cerf qui, après avoir flairé un aspic, se cache tant que dure le mauvais temps, à l'intérieur des murs de clôture ou des haies, et reste invisible jusqu'à ce que la violence du poison ait rendu sa chair aussi molle que si elle était cuite ? Il change alors entièrement de peau, prend une chair nouvelle et renouvelle son sang. Telle est du moins l'histoire qu'on raconte. Que dire des corneilles et des corbeaux qui s'abstiennent de boire au moment du solstice, tant que durent les effluves embrasées de la canicule, comme si un instinct naturel leur apprenait qu'en ces jours les eaux des sources et des fleuves sont insalubres, car elles jaillissent alors des flancs de la terre malade. Il se présente d'autres phénomènes aussi extraordinaires au sujet desquels certains écrivains recommandables ont légué à la postérité de nombreuses légendes. Si donc tout ceci est vrai, si la nature, cette étonnante ouvrière, se plaît à se montrer si magnifique et si puissante à l'égard d'animaux muets qui ne comprennent pas sa supériorité et ne lui en témoignent aucune reconnaissance, qu'y a-t-il d'étonnant si, dans un ordre supérieur, elle crée et nourrit dans son sein fécond des phénomènes analogues ? Nous voyons que différents effets sont produits par les eaux qui se glissent à travers les paysages variés de la terre, et en tirent des couleurs, des odeurs, des goûts et des qualités, et même des pesanteurs d'ordre différent : de même nous savons que les racines des arbres, leurs troncs, leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits guérissent diverses maladies.

Mais voici assez et trop de digressions sur ce sujet. Que chacun en prenne et en laisse ce que bon lui semblera : car j'ai composé ces écrits comme je l'ai pu, mais en les mettant sous le patronage du nom de votre Excellence, et ils partiront bientôt pour Rome, où ils sont demandés par de hauts personnages. Je voudrais encore mentionner divers autres phénomènes qui ne sont pas impossibles à croire, mais pourtant bien extraordinaires, et qui étaient restés cachés à tous les Européens et à tous les habitants du monde jusqu'alors connu. Dans l'île Fernandina, ou Cuba, on signale une fontaine d'où coule de la poix.[1] Nous avons vu de

1. Troisième décade, ch. IX, p. 318.

cette poix qu'on avait apportée à l'Empereur. Elle est plus molle que la poix qui sort des arbres, mais elle peut servir à enduire et à teindre les carènes des navires, et aux autres usages ordinaires. La nouveauté du fait m'avait fait hésiter quelque peu, mais je cesse de m'étonner parce que je trouve, pour quelque chose de différent, la preuve du phénomène. Ainsi, sans parler du sel qu'on a tiré des montagnes, des mines et de la mer, ne voyons-nous pas, comme cela arrive dans tous les royaumes de Castille, que les eaux qui coulent le long des montagnes et sont retenues dans des trous où le soleil les échauffe se convertissent en sel épais : qui donc s'étonnera si, par un même dessein de la nature, les eaux de cette fontaine portées en temps de crue jusqu'à de petites fosses ou des réceptacles situés en contre bas, ou bien s'étalant dans la plaine, se condensent et se solidifient en poix sous l'action d'un soleil dévorant ?

Voici un autre phénomène qu'il ne faut pas omettre. Dans cette même île de Fernandina se dresse une montagne qui produit des pierres rondes, mais si rondes que n'importe quel ouvrier ne pourrait en fabriquer de plus régulières. Ces boules de pierre sont aussi lourdes que des boulets de métal, et elles peuvent servir aux princes dans les batailles pour assouvir leur folle rage. Le licencié Figueroa, dont j'ai parlé comme du magistrat chargé de demander à tous les fonctionnaires d'Hispaniola les comptes de leur administration, a rapporté plusieurs de ces boules, et les a présentées à l'Empereur. Nous les avons tous examinées. Il est certain que de cette montagne sortent des projectiles qu'on peut utiliser pour les mousquets aussi bien que pour les canons et les couleuvrines. Je me sers des mots vulgaires, car on ne trouve pas dans le vieux langage latin d'expression qui convienne et il est bien permis de donner de nouveaux vêtements à toutes les nouveautés. J'espère que ceux qui ne sont pas de cet avis me pardonneront. Les boules de pierre apportées par Figueroa, et que nous avons vues, ne sont pas plus petites qu'une noisette, ni plus grandes qu'une paume à jouer. Petites ou grandes la nature les crée également. Afin de savoir si cette substance pierreuse était associée à quelque métal, nous avons présenté une de ces boules à un forgeron pour qu'il la brisât. Or, telle est sa

force de résistance que le marteau et l'enclume ont failli être brisés avant que la boule ne fut coupée en morceaux. On a constaté l'existence de veines métalliques, mais on n'a pas recherché quel était ce métal. Ces boules sont conservées dans le trésor impérial. Divers autres faits assez curieux se présentent encore à mon esprit. Je pense que Votre Excellence, ainsi que ceux de ses courtisans qui aiment à lire, surtout ceux qui sont désœuvrés, auront quelque plaisir à les connaître.

CHAPITRE HUITIÈME

Dans mes premières[1] décades, j'ai parlé d'une vaste caverne maritime qui se trouve à Hispaniola dans la province de Guaccaiarima, et qui s'étend à plusieurs stades dans l'intérieur de hautes montagnes, et du côté de l'occident. On navigue dans l'intérieur de cette caverne. A son extrémité toujours ténébreuse, car les rayons du soleil n'y pénètrent qu'à peine et au moment du couchant, on entend le fracas des eaux qui tombent en cascade: aussi les personnes qui y pénètrent sentent-elles leurs entrailles tressaillir d'épouvante. Voici, d'après la tradition antique, ce que les insulaires pensent du mystère de cette caverne: l'histoire est plaisante à entendre. Ils s'imaginent que l'île est vivante, qu'elle souffle et respire, qu'elle mange ce qu'elle digère. Ils la comparent à une bête monstrueuse du sexe féminin. Or, cette caverne correspondrait aux parties naturelles de la femme, et en même temps à l'anus par lequel elle se débarrasserait de ses excréments, et se délivrerait de ses impuretés. Ce qui le prouve c'est le nom donné à la région à cause de la caverne. Guacca signifie, en effet, région ou voisinage et Tarima derrière ou endroit où s'accumulent les immondices. N'est-ce pas l'occasion de se rappeler ce qu'on racontait du fabuleux Démogorgon, respirant dans les entrailles de la terre, et produisant, d'après les croyances antiques, le flux et le reflux de la

1. Voir troisième décade, ch. VII, p. 304.

mer ? Mais il est bon de mêler à ces légendes un peu de vérité.

J'ai souvent raconté dans mes premières décades adressées à Ascanio et aux papes Léon et Adrien comment Hispaniola abondait en productions de tous genres, et quelle était l'abondance des matières précieuses qu'on y rencontrait. Chaque jour on y découvre un nombre croissant de substances médicinales. J'ai déjà suffisamment parlé de l'arbre [1] dont les branches coupées en morceaux et pulvérisées rendent une boisson que l'on fait chauffer et qui fait disparaître des os et des moelles la triste maladie des bubons : Des morceaux de ce bois sont déjà dispersés dans toute l'Europe et permettent d'éprouver sa vertu. A Hispaniola poussent encore des épices parfumées d'espèces nombreuses, venant aussi bien des plantes que des arbres, et une grande quantité de gommes variées, parmi lesquelles on remarque celle que les pharmaciens nomment du blanc d'âme, et qui est excellente contre les lourdeurs de tête et le vertige. Certains arbres distillent encore une sorte de liqueur huileuse. Un savant italien nommé Codrus, [2] qui a obtenu la permission de visiter ces pays pour y étudier les secrets de la nature (car on ne permet à aucun étranger de s'y rendre) a persuadé aux Espagnols que cette liqueur avait les vertus du baume.

Passons maintenant au poisson chasseur. Ce poisson m'a jadis quelque peu fait mettre en colère. Dans mes premières décades, [3] adressées au cardinal Ascanio, parmi d'autres merveilles, j'ai dit, si j'ai bonne mémoire, que les indigènes avaient un poisson qu'ils avaient dressé à chasser les autres poissons. De même que nous prenons des quadrupèdes avec d'autres quadrupèdes, des oiseaux avec d'autres oiseaux, ainsi ces indigènes sont habitués à prendre des poissons avec d'autres poissons. Sur ce point et sur

1. Il s'agit du bois de gaiac que l'on croyait être un spécifique certain contre la siphylis.

2. Allusion probable à Antonio Urceo, surnommé Codrus, né à Ruliera en 1446, et mort à Bologne en 1500. Son père avait acquis quelques biens en vendant des drogues et des parfums. Ses œuvres ont été l'objet de quatre éditions. Bologne, 1502 ; Venise, 1506 ; Paris, 1515 ; Bâle, 1540. Cf. Bianchini, sa vie à la tête des œuvres.

3. Première décade, ch. III, p. 48.

d'autres faits de ce genre diverses personnes portées à la médisance m'ont tourné en ridicule, à Rome, au temps du pape Léon. Ce n'est que lorsque revint à Rome, après avoir été pendant quatorze années légat en Espagne au nom des papes Jules et Léon, Jean Rufo de Forli, archevêque de Cosenza, qui était au courant de tout ce que j'écrivais, qu'il ferma la bouche par son témoignage à beaucoup de railleurs, et me rendit ma réputation de véracité. Aussi bien j'eus moi-même, tout d'abord, de la peine à le croire ; mais j'ai pris mes informations auprès d'hommes dignes de foi que j'ai déjà cités et auprès de beaucoup d'autres depuis. Or, tout le monde m'a affirmé avoir vu les pêcheurs se servir de ces poissons, aussi communément que nous chassons le lièvre avec des chiens français, ou que nous poursuivons avec des molosses un sanglier acculé dans sa bauge.

Ce poisson,[1] disent-ils, est agréable au goût. Il a la forme d'une anguille et n'est pas plus grand. Il attaque les poissons plus volumineux que lui ou des tortues plus larges qu'un bouclier : on dirait une belette qui se rue sur un pigeon ou sur quelque autre animal plus grand encore, saute sur son cou et ne le lâche que quand il est mort. Les pêcheurs attachent donc ce poisson dans les flancs de leur barque et le retiennent avec une petite corde. C'est au fond de la barque que se tient le poisson, car il ne faut pas l'exposer au brillant du jour qu'il redoute. Le plus extraordinaire c'est qu'il porte derrière la tête une sorte de bourse très résistante. Dès que le pêcheur aperçoit un autre poisson qui nage auprès de la barque, il donne le signal de l'attaque et lâche la petite corde. Semblable à un chien débarrassé de ses chaînes, le poisson fond sur sa proie, et, tournant la tête, jette cette bourse de peau au dessus du cou de la victime si c'est un gros poisson. Si, au contraire, c'est une tortue, il s'attache à l'endroit où la tortue sort de sa carapace, et jamais il ne lâchera prise jusqu'à ce que le pêcheur tire à lui la petite corde et le rapproche des flancs de la barque. S'agit-il d'un grand poisson (car les pêcheurs ne se soucient pas des petits), les pêcheurs jettent sur lui des crochets résistants, et le tirent à l'air ; c'est alors seulement que le poisson pêcheur lâche sa proie. S'agit-il, au con-

1. Ce poisson est le remora. Cf. *Tour du Monde*, 1880, 410.

traire d'une tortue, les pêcheurs se jettent à la mer, et soulèvent l'animal sur leurs épaules pour le mettre à la portée de leurs compagnons. Quand la proie est dans la barque, le poisson retourne à l'endroit qui lui est assigné, et n'en bouge pas, à moins qu'on ne lui donne un morceau de l'animal, comme on donne un morceau de caille au faucon, ou qu'on ne le lâche de nouveau contre un autre poisson. J'ai longuement parlé dans un autre endroit de l'éducation que lui donne son maître. Les Espagnols appellent ce poisson reverso (qui se retourne) parce que c'est en se retournant qu'il attaque et saisit sa proie avec sa peau en forme de bourse.

Quant à l'île Matatino,[1] à propos de laquelle je n'ai pas dit qu'elle était habitée seulement par des femmes semblables aux Amazones, mais à propos de laquelle j'ai rapporté ce qu'on m'avait raconté, les témoignages, alors comme aujourd'hui, sont encore hésitants. Alfonse Argoglia, secrétaire de l'Empereur en Castille, et intendant des revenus de la très illustre Marguerite,[2] tante de l'Empereur, a parcouru ces contrées. Il affirme que l'histoire est authentique. Le même Doyen m'a rapporté divers autres détails qu'il est bon de connaître et qui ont été depuis souvent confirmés. A environ sept cent milles d'Hispaniola, tout près du continent on trouve une île nommée la Marguerite (La Perle) parce qu'on y récolte une grande quantité d'huîtres perlières. A trente milles de la Marguerite, sur le continent opposé, s'ouvre un golfe[3] disposé en forme d'arc. On dirait un croissant de lune ou un fer de mule. Les Espagnols appellent anchons les

1. Première décade. ch. II, p. 25. — Troisième décade, ch. VII, p. 297.

2. Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien et de Marie de Bourgogne, née à Bruxelles, 10 janvier 1480, morte à Malines, 1er décembre 1530, sœur de Philippe le Beau, père de Charles-Quint. Nommée gouvernante des Pays-Bas en 1507, et chargée de l'éducation de son neveu Charles, elle joua un grand rôle dans toutes les affaires contemporaines. Epouse malheureuse de Philippe de Savoie, protectrice éclairée des artistes et des savants, elle passa pour avoir détesté la France. Cf. Cornelius Graphœus, *Fata Margaritæ archiducissæ* (dans les notions et extraits des manuscrits de Bourgogne par de Reiffenberg). — Leglay, *Correspondance de Marguerite*, 1839. — Altmeyer, *Vie de Marguerite d'Autriche* (*Revue Belge*, 1830).

3. C'est le golfe de Cumana ou d'Araya.

golfes ainsi dessinés. Ce golfe a environ trente milles de tour. Deux particularités le distinguent. Voici la première. Tout ce qui sur ses rives est baigné par la marée ou par la tempête se couvre d'une couche de sel : pourtant les marées ne sont pas bien fortes dans toutes celles de ces provinces qui sont tournées vers le nord. Il n'en est pas de même de celles qui sont tournées vers le midi. La seconde particularité est l'énorme quantité et l'entassement des poissons, surtout des meuniers et des mulets rassemblés dans ses eaux, à tel point que leur nombre empêche les navires de s'ouvrir facilement un passage dans le golfe, et que les pêcheurs qui tombent dans une de ces bandes sont retardés. Quand ils jettent leurs filets, ils n'ont qu'à pousser la bande vers le rivage. Alors on se divise en trois groupes. Les uns entrent dans la mer, près du rivage, jusqu'au genou, prennent les poissons à la main et les tendent à des opérateurs qui restent dans les barques. Ceux-ci vident les poissons et les font passer à un troisième groupe d'associés qui salent les poissons avec des amas de sel tiré du rivage même et préparé à l'avance. Alors on les expose au soleil sur la grève sablonneuse, mais on ne les y laisse qu'un jour, attendu que les rayons du soleil sont d'une extrême intensité, non seulement parce que l'équateur n'est pas éloigné, et que la grève est entourée de montagnes qui renvoient dans tous les sens la chaleur de l'astre, mais encore parce que le soleil frappe et échauffe plus profondément le sable qu'une terre grasse et fertile. Quand les poissons sont desséchés, on en charge les navires bord à bord. On les couvre encore de sel. Libre à un chacun de prendre tant qu'il voudra des poissons ou du sel. Aussi les indigènes fournissent-ils en abondance de ces poissons salés à tous les pays d'alentour. A Hispaniola elle même, qui est comme la mère nourricière de la région, on ne mange pas d'autres poissons salés, surtout de cette sorte. Quant aux perles[1] j'ai très longuement raconté dans mes premières décades comment elles naissent, comment elles grandissent, comment on se les procure.

Les hommes autorisés, qui viennent souvent chez moi pour

1. Troisième décade, ch. I, p. 233, ch. II, p. 236.

causer de celles de leurs affaires qu'ils ont à régler dans notre conseil, racontent encore qu'il existe à Hispaniola, [1] et à la Conception, capitale de l'île, deux petits cours d'eau, que, sauf en temps de crue causée par des pluies extraordinaires, on passe à gué. L'un de ces cours d'eau se nomme le Bahi, et l'autre le Zate. Telles sont du moins les vieilles appellations locales. Quant aux Espagnols, à cause des propriétés dont je vais parler, ils les nomment à partir du moment où ils mêlent leurs eaux, le fleuve de la Convalescence. A cause de cette immense étendue de mer que l'on parcourt depuis le détroit de Gadès jusqu'au commencement d'Hispaniola, pendant un peu moins de cinq mille milles, sans voir autre chose que le ciel et l'eau, et de même à cause du changement de la nourriture, de la boisson, surtout de l'air (Hispaniola et la Jamaïque sont, en effet, situées à plusieurs degrés au-delà du tropique du Cancer dans la direction de l'équateur, Cuba est sur la ligne même du tropique, c'est-à-dire que ce sont des pays que les philosophes ont jugés inhabitables sauf de rares exceptions à cause des ardeurs du soleil), les nouveaux arrivés contractent d'ordinaire diverses maladies, mais ceux qui recourent aux eaux confondues dans un seul lit du Bahi et du Zate, lorsqu'ils les boivent ou s'y baignent, quinze jours leur suffisent pour être débarrassés de toute indisposition. En quinze jours sont également guéries toutes les maladies des nerfs et de la moelle, toutes les fièvres qui brûlent, toutes les inflammations de poitrine ; mais si on prolongeait la cure, on gagnerait la dyssenterie. C'est pour cela que les personnes qui cherchent à retirer de l'or dans les sables de ces cours d'eau (car on trouve de l'or dans tous les cours d'eau, et il n'y a pas un coin de terre où on ne puisse en récolter) n'osent pas y envoyer leurs travailleurs l'après-midi. Ils ne leur permettent pas non plus de se baigner dans ces eaux et d'en boire, bien qu'elles soient douces et de bon goût, car elles provoquent facilement des flux de ventre surtout chez ceux qui se portent bien.

Les mêmes vogageurs racontent qu'à l'extrémité septentrionale

1. Sur la géographie d'Hispaniola au temps de la conquête, voir Martyr, troisième décade, ch. 7, p. 302, 325.

de la région de Guaiccaiarima, à Hispaniola, s'étendent non loin de la côte, plusieurs petites îles, qui jadis, à ce que l'on croit, n'en formaient qu'une seule. L'une de ces îles est remarquable par ses pêcheries. On la nomme Iablaque ; il faut allonger la pénultième quand on prononce ce mot. Entre ces îles la mer n'est pas profonde, mais, de loin en loin, on remarque comme des puits profonds et des vastes abîmes. Ces puits sont remplis toute l'année de poissons variés. Ils y sont comme entassés dans des réserves. De même que le maître d'une aire remplie de blé peut en extraire du froment, ainsi n'importe qui peut, sans grande peine, remplir de ces poissons son navire bord à bord.

Quelques détails amusants sur certains oiseaux de mer plus grands que des aigles et des vautours : il me semble d'après les récits qu'on m'en fait qu'il s'agit de pélicans. [1] Ces oiseaux ont une bouche si énorme qu'un soldat qui, pour se préserver de l'un qui se jetait sur lui, s'était garanti avec son manteau militaire vit, avec tous ses camarades, son manteau disparaître tout entier dans la gorge de l'animal, et, lorsqu'il fut tué, put l'en retirer intact. D'une seule bouchée, cet oiseau engloutit des poissons de cinq livres et même davantage. Voici comment il s'y prend quand il veut manger du poisson et le poursuit nageant entre deux eaux. Tout d'abord il ne se plonge pas dans l'eau, comme les autres oiseaux de mer. comme les oies, les canards et les plongeons. A l'exemple des milans et autres oiseaux de proie, il s'élève très haut dans les airs en décrivant des cercles, attendant que le poisson étonné par le bruit, se montre à la surface des flots. La bande de ces oiseaux qui volent en rond est, en effet, nombreuse, et de temps à autre ils se laissent tomber avec tant de force sur leur proie qu'il entrent dans la mer à la profondeur d'un demi-bras. Les poissons étonnés par le fracas des ailes ne bougent plus et se laissent prendre.

Il arrive parfois que deux oiseaux saisissent le même poisson. Rien de plus amusant que d'examiner la bataille qui s'engage entre eux, soit qu'on se trouve à bord, soit qu'on reste sur le rivage, aucun des oiseaux ne lâche sa proie ; elle finit par se

1. Il s'agit de l'albatros.

séparer en morceaux, et alors chacun emporte sa part. Leur bec a une demi palme de longueur. Il est plus recourbé que celui de n'importe quel autre oiseau de proie. Leur cou est plus long et leurs ailes ont plus d'envergure que celles des aigles et des vautours, mais ils sont tellement maigres que leur corps vaut à peine celui d'un pigeon. C'est pour soutenir le poids de leur énorme bec que la nature prévoyante leur a donné ces grandes ailes : ils n'en avaient pas besoin pour un corps aussi mince. Les Espagnols nomment ces oiseaux des alcatraz.

On trouve encore dans ces pays beaucoup d'autres oiseaux qui nous sont inconnus : Les plus remarquables par la variété de leur plumage et de leur corps sont les perroquets. [1] Les uns sont aussi grands et même plus grands que nos coqs ; d'autres sont à peine de la taille du passereau. Les bandes de perroquets sont là bas aussi nombreuses que chez nous les bandes de corneilles et de geais. Les perroquets servent de nourriture, comme chez nous les grives et les tourterelles. Les indigènes gardent dans leurs maisons et pour leur amusement des perroquets, qui tiennent lieu de nos chardonnerets et de nos pies. Mais voici un autre cadeau de la nature que je ne dois point passer sous silence.

CHAPITRE NEUVIÈME

Hispaniola est riche en ports. Dans un de ces ports on a fondé la colonie de Zanana, [2] ainsi nommée parce qu'elle a été établie dans une sanane, c'est-à-dire dans une plaine marécageuse, couvertes d'herbes, propre à l'élevage des bœufs et des chevaux. Sanane est le nom qu'on donne en Espagne aux plaines de ce

1. Les perroquets se trouvent dans l'Amérique méridionale. On commençait à rechercher leurs plumes. On les aimait encore à cause de leur bavardage. Cf. Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, t. I, p. 173, 213. — Thevet, *La France antarctique*, § 48.

2. Le vrai nom est Savana.

genre. La nouvelle colonie a droit d'être fière du cours d'eau qui la traverse. A certaines époques de l'année il reçoit dans son lit des quantités de pluies telles que la plaine, bien que fort grande, en est couverte, et que sans les obstacles de collines ou de limites qui les arrêtent, les eaux iraient librement jusqu'au port. Or, pendant l'inondation, une si énorme quantité d'anguilles est portée par les eaux, que lorsqu'elles retournent dans leur lit, les anguilles sont arrêtées, comme elles le seraient dans un terrain sec, par les joncs marécageux et les roseaux épais qui poussent naturellement. Dès qu'on le sait dans l'île, les matelots, avec le consentement des voisins, s'ils sont en bons rapports avec eux, chargent leurs navires de ces poissons : que si, lors de l'inondation précédente, ainsi que cela peut se présenter d'après les irrégularités de la température, les chercheurs d'anguilles ne se sont pas présentés, ou s'ils se sont présentés trop tôt, et ne pouvant subir de retard sont partis, les insulaires qui craignent que la masse de ces anguilles en pourrissant ne corrompe l'air, lâchent des troupeaux de porcs dans la plaine, et leur fournissent de larges repas. Le nombre des porcs est considérable dans ces îles: ils proviennent de quelques-uns qui y ont été amenés. Chaque année, par une grâce de la nature, et souvent deux fois, tous les quadrupèdes mettent bas et nourrissent leur portée. Au bout de dix mois les génisses et les juments donnent naissance à un et souvent à deux petits, et qui vivent plus longtemps, à ce que l'on assure, que dans nos climats. En voici un exemple concluant. Ce même Doyen, au témoignage duquel j'ai souvent recouru, avait amené à Hispaniola, il y a vingt-six ans, une vache vivante. Chaque année, d'après le rapport des voisins, elle enfanta un veau. Ce Doyen qui est en ce moment encore auprès de moi, s'est vanté d'avoir grâce à cette seule vache, à ses petits et à leur descendance, formé un troupeau de plus de huit cents têtes. On raconte la même chose de tous les oiseaux. A peine sortis de leurs nids, à peine formés, il cherchent à se reproduire.

Un autre point sur lequel notre Doyen mérite des louanges c'est que parmi les colons de la Conception, siège de son décanat,il fut un des premiers à propager le cannelier : un autre que

lui en apporta les surgeons, c'est lui qui les planta le premier. Dès lors ces arbres qui sont de la grandeur d'un mûrier se sont reproduits avec une telle abondance à Hispaniola, à Cuba et à la Jamaïque (c'est de cette île que l'Empereur vient récemment de me conférer la riche cure avec le titre d'abbé) que sous peu d'années je pense qu'une livre de cannelle ne vaudra pas plus cher que les pharmaciens n'en vendent aujourd'hui une once. Par malheur dans les choses humaines il n'y a rien de doux sans quelque amertume : Attirées par l'odeur suave de ces arbres, des fourmis accourent en si grand nombre qu'elles dévorent tout ce qui est sucré dans le voisinage de ces arbres, et elles portent ainsi aux habitants de graves préjudices. Les gousses du cannelier sont si longues qu'on dirait des fourreaux de sabre. On raconte à ce sujet quelque chose de singulier. Lorsque soufflent les vents, surtout à l'époque de la maturation, elles font un tel bruit en s'entrechoquant les unes contre les autres, que l'on croirait entendre mille bandes d'oies et de canards luttant ensemble. Ce choc des gousses, selon la qualité du suc encore aigre ou bien mûr, et selon le poids des graines et de la moelle de la gousse, produit des sons variés et qui ne sont pas désagréables.

J'ai à revenir et longuement sur un arbre, [1] que j'appellerai plutôt une tige, puisque, de même que l'artichaut il n'est pas solide, mais rempli de moelle, et pourtant il s'élève à la hauteur d'un laurier. J'en ai parlé déjà, mais brièvement, dans mes premières décades. Ceux qui en possèdent disent que ce sont des platanes, mais ils en diffèrent du tout au tout. Ils n'ont même avec le platane aucune ressemblance. Le platane est, en effet, un arbre résistant, à branches étendues, plus feuillu que les autres arbres, stérile, haut, droit, vivace : il est probable que Votre Excellence l'a déjà entendu dire. L'arbre dont je parle, au contraire, n'a pas de résistance, il produit des fruits, mais peu de feuilles, il est languissant, frêle, n'a qu'une tige et pas de branches ; il se contente de quelques feuilles qui au sommet ont un demi bras de longueur et deux palmes de largeur, en bas ressemblent tout à fait aux feuilles élancées et pointues du

1. Il s'agit des bananiers.

roseau. Lorsque la rigueur de l'hiver les frappe, ces arbres baissent la tête vers la terre comme entraînés par leur poids. Leur existence est si précaire que le neuvième ou au plus tard le dixième mois après leur naissance, ils s'affaiblissent et meurent. Leur croissance est rapide. Quand ils sont mûrs, quelques grappes sortent de leur tige. A chacune de ces grappes sont suspendus une trentaine de fruits, quelquefois davantage. Ces fruits dans les îles atteignent la grosseur d'un concombre de nos jardins, sur le continent ils sont plus développés et grandissent davantage. Quand ils ne sont pas mûrs ils sont verts, mûrs ils sont d'une éclatante blancheur. La pulpe en est molle comme du beurre frais et en rappelle tout à fait le goût. Elle déplait la première fois, mais devient très agréable quand on s'y habitue. La pomme que mangea Adam, le premier homme créé dont nous descendons tous, et qui fut la cause de la perte du genre humain, on dit communément que c'était une pomme d'Egypte. Or, les marchands étrangers qui achètent les aromates et les essences inutiles, les parfums d'Arabie qui effeminent et les diamants qui sont si futiles, appellent ces fruits qu'ils trouvent en Egypte des mura. Pour moi je ne sais quel nom donner en latin à ces arbres ou à ces légumes. J'ai consulté divers auteurs latins et je me suis adressé à ceux de nos contemporains qui passent pour le mieux connaître cette langue, aucun d'eux ne m'a satisfait. Pline mentionne bien un certain fruit misca. Un savant qui connaît ses auteurs m'a bien dit que je devrais appeler ce fruit misca, puisqu'il n'y a qu'une légère différence entre misca et murra : mais je ne partage pas sa manière de voir, attendu que Pline affirme qu'on fait du vin avec le misca, tandis qu'avec le mura c'est impossible. J'ai vu beaucoup de ces fruits, j'en ai même mangé, à Alexandrie d'Egypte, alors que j'y remplissais une mission [1] auprès du Soudan, au nom de nos maîtres Ferdinand et Isabelle ; or, je suis loin de penser qu'on puisse extraire du vin de ces fruits.

Il faut dire maintenant de quel pays cette plante a pour ainsi dire émigré dans les régions occupées par les colons Espagnols,

1. Voir Martyr, *De legatione Babylonica libri tres*.

et quels sont ses inconvénients. C'est de cette partie de l'Ethiopie qu'on nomme la Guinée et où elle pousse spontanément et comme dans sa contrée natale, que cette plante a été tout d'abord apportée. Quand on la sème, elle prend un tel développement qu'on se repent d'ordinaire de l'avoir plantée et cultivée dans ses propriétés. Dès qu'elle a été semée quelque part, elle rend le sol impropre à d'autres productions : c'est tout le contraire des lupins qui engraissent la terre par l'entrecroisement de leurs herbes. Plus féconde que la fougère des montagnes, elle pousse et étend si loin ses racines que le champ qui l'a reçue une fois ne peut plus en être débarrassée ni par la charrue ni par le hoyau. De chaque radicelle mince comme un cheveu, et qui se cache dans les glèbes, sort par une perpétuelle reproduction un grand nombre de rejetons qui, une fois issus d'une tige commune, se nourrissent si bien aux dépens de leur mère, qu'ils épuisent toute sa force, et la conduisent à une mort hâtive. C'est d'ailleurs ce qui arrive aux rejetons eux-mêmes qui meurent dès qu'ils ont donné leur fruit, comme s'ils étaient ainsi punis de leur impiété à l'égard de leur mère. Cette plante est d'ailleurs si fragile que, bien qu'aussi grosse que la cuisse d'un homme et aussi haute qu'un laurier, elle est jetée à terre par un simple coup d'épée ou de bâton, comme une tige de férule ou d'artichaut.

A Hispaniola, dans les domaines d'un vieux souverain nommé Moccorix, qui a donné son nom au pays, on trouve un autre arbre, grand comme un large mûrier, et qui porte du coton à l'extrémité de ses branches. Ce coton est tout aussi utile que celui que l'on tire des plantes que l'on sème chaque année. De même qu'en Chine, un autre arbre porte de la laine dont on peut se servir pour le filage et le tissage, mais on ne l'utilise guère, parce que la laine qui provient des moutons est de beaucoup supérieure. D'ailleurs, jusqu'à ce jour, on manque d'ouvriers habitués à tisser la laine ; ce n'est que peu à peu que grandiront les industries, en même temps qu'augmentera la population.

Je n'oublierai pas de rappeler que la nature fournit aux habitants de cette région des cordes et des câbles tout faits. Voici

comment. Aux racines de presque tous les arbres, pullule une certaine herbe qui ressemble à la verveine. On l'appelle bezuco [1]. De même que les poids de senteur, elle rampe le long du tronc de l'arbre protecteur, plus tenace que le lierre, arrive jusqu'aux plus hautes branches, et alors se recourbe et répand sur lui une telle quantité de petites branches, qu'elle le couvre comme d'une mantille ou d'un parasol et le protège contre la chaleur. Pour lier des fagots quelque gros qu'ils soient, pour supporter de lourdes charges, pour assembler les poutres et les planches d'une maison, ce bezuco est excellent. Les assemblages réunis par le bezuco sont plus solides que ceux qui sont fabriqués avec des clous de fer, car les pluies ne le corrompent jamais, le soleil ne le dessèche pas, et lorsque les maisons, qui là bas sont toutes en bois, sont secouées par la fureur des typhons, le bezuco plie mais ne rompt pas. Les indigènes donnent le nom d'ouragans [2] à ces tourbillons enragés de vent qui déracinaient jadis les grands arbres et souvent détruisaient les maisons. Celles des maisons dont les matériaux étaient rejoints par des clous, voyaient ces clous arrachés et tombaient par terre ; celles, au contraire, que retenaient simplement les nœuds du bezuco étaient secouées et remuaient, mais les nœuds tenaient bon et elles reprenaient leur première stabilité. Hispaniola était autrefois ravagée par ces tempêtes que nous appelons des typhons. Quand ils soufflaient, on voyait souvent apparaître des démons infernaux. Ce terrible fléau a, paraît-il, cessé depuis que le sacrement de l'Eucharistie est distribué dans l'île, et on n'a plus aperçu ces démons qui aiment à se montrer familièrement aux anciens pendant la nuit. C'est pour cela que les insulaires fabriquent leurs Zémes, [3] c'est à dire les idoles qu'ils adoraient, avec du bois et du coton étroitement comprimé, jusqu'à ce qu'il ait acquis la dureté d'une pierre. Ils ressemblaient à ces fantômes que nos peintres dessinent sur les murailles pour effrayer les hommes et les détourner du crime. Colomb, le premier découvreur des secrets de l'Océan, avait

1. Ce sont les lianes si nombreuses en Amérique et parfois si encombrantes.

2. Le mot ouragan est en effet d'origine américaine. Voir Martyr, deuxième décade. — Gaffarel, *Etymologies américaines*.

3. Voir première décade, ch. IX, p. 116.

apporté divers Zémes ; j'en ai envoyé deux avec divers autres objets à votre oncle, le cardinal Ascanio, au temps où sa fortune était brillante. On peut prendre autant de bezuco qu'on en a besoin pour n'importe quel travail, on dirait une corde qui n'a pas de fin : mais en voilà assez sur cette plante. Occupons-nous d'une autre merveille de la nature.

A Hispaniola et dans les autres îles océaniques on trouve des endroits marécageux, excellents pour l'élève du bétail. Les colonies fondées sur le bord de ces endroits marécageux sont infestées par diverses espèces de cousins produits par la chaleur humide, et ils ne se contentent pas d'attaquer les hommes pendant la nuit, comme dans les autres pays. C'est pour celà que les indigènes ne donnent pas de hauteur à leurs maisons, n'ont dans ces maisons que des portes à peine suffisantes pour laisser passer un homme, et aucune fenêtre. On espère de la sorte boucher tout passage aux cousins. Les indigènes se privent encore pour ce motif d'allumer des torches, attendu que l'instinct des cousins les porte à suivre la lumière : cependant ils parviennent à entrer. C'est un fléau dont la nature a gratifié les insulaires. Il est vrai qu'elle a placé à côté le remède, de même qu'elle nous a donné les chats pour nous débarrasser de l'immonde engeance des rats. Ce sont de gracieux chasseurs de cousins, utiles encore à bien d'autres usages, et qu'on appelle des cucuios. Ce sont des vers ailés, inoffensifs, un peu plus petits que des papillons, et qui ressembleraient plutôt à des scarabées, attendu que leurs ailes sont protégées par une enveloppe résistante, sous laquelle il les ramènent quand ils cessent de voler. A cet animal, de même qu'aux mouches lumineuses que nous voyons briller pendant la nuit, ou à certains vers luisants qu'on trouve dans l'épaisseur des haies, la nature, mère prévoyante, a donné quatre foyers lumineux, deux à la place des yeux, et deux autres cachés dans les entrailles, sous la carapace, et qu'ils ne découvrent que lorsque, ainsi que les scarabées, ils sortent leurs petites ailes de leur fourreau et se mettent à voler. Chaque cucuio porte donc en quelque sorte avec lui quatre lanternes. On apprendra avec plaisir comment on réussit à se garantir contre le fléau de ces cousins, qui vous piquent de leurs dards aigus, et sont en certains

endroits à peine plus petits que les abeilles. Sait-on que des cousins, bêtes dangereuses, se sont introduits dans votre maison, ou veut-on qu'ils n'y pénètrent pas, on songe à se procurer des cucuios, et voici par quel artifice : c'est la nécessité, la meilleure des ouvrières, qui a enseigné ce moyen. Aux premières ombres de la nuit, quand on veut s'en procurer, on sort de sa maison, tenant en main un tison enflammé, on monte sur une hutte voisine d'où les cucuios peuvent vous apercevoir, puis on les appelle à haute voix en agitant le tison, cucuio ! cucuio ! et l'écho repète cucuio. Des gens naïfs s'imaginent que charmés par ce bruit les cucuios accourent à l'appel. Ils arrivent, en effet, rapidement et en rangs pressés. Je pense plutôt que ce qui les attire c'est la lueur du tison, attendu que des bataillons de cousins accourent aussi à la lumière, et que les cucuios les dévorent sur place, comme pourraient faire des martinets et des hirondelles. Quand les cucuios sont en nombre suffisant, le chasseur jette le tison qu'il avait à la main. Les cucuios suivent la direction des feux, et tombent à terre, où il est dès lors aussi facile de les prendre qu'à un voyageur de prendre, s'il le désire, un scarabée qui se promènerait les ailes repliées sous le fourreau. On prétend il est vrai que ce n'est pas ainsi qu'on se procure des cucuios. Les chasseurs auraient des branches feuillues ou des morceaux de lin avec lesquels ils frapperaient les insectes volant en l'air et les jetteraient sur le sol, où ils gisent engourdis et se laissent prendre. On dit encore qu'ils se laissent prendre comme les oiseaux sur lesquels on étend des rameaux de feuilles ou de linges. Quoiqu'il en soit, dès que le chasseur a fait provision de ces cucuios qui vont chasser à leur tour, il retourne chez lui, s'enferme étroitement et donne la liberté à ses captifs. Aussitôt le cucuio se précipite dans la chambre et vole tout autour cherchant les cousins. On dirait qu'ils montent la garde autour des hamacs et de la figure des dormeurs, que les cousins ont l'habitude d'attaquer, et qu'ils prennent à tâche de leur permettre de goûter le repos. Ce n'est pas le seul service que rend le cucuio : en voici un autre assez singulier. Autant d'yeux ouvre cet insecte, autant de lumières il met à la disposition de son hôte. C'est à la clarté de ces cucuios volant que les indigènes tissent, cousent,

filent et même dansent. Ne s'imaginent-ils pas que les cucuios, charmés par les mélodies des chanteurs et par leurs mouvements pendant la danse, se livrent eux-mêmes en volant à des mouvements rythmiques. En effet, à cause des circuits variés des cousins qu'ils pourchassent les cucuios, forcément, exécutent dans leur vol des tours et des retours. C'est à cette clarté que projette l'insecte, tant qu'il n'est pas rassasié, qu'on peut lire ou écrire. Quand les cousins sont avalés et digérés et que la faim du cucuio s'apaise, la lumière qu'il a en lui commence à s'affaiblir. Dès que les indigènes s'aperçoivent qu'elle diminue, ils ouvrent leur porte pour que l'insecte recouvre sa liberté et cherche ailleurs sa pâture. Par manière de plaisanterie et pour faire peur à ceux qui redoutent les ombres, il arrive parfois que quelques plaisants se frottent la figure avec la chair d'un cucuio mort, et vont, pendant la nuit, avec le visage en flammes au devant de leurs voisins et leur demandent où ils vont : c'est ainsi que chez nous les jeunes gens qui veulent rire mettent sur leur figure un masque à bouche béante et bien garnie de dents, et cherchent à faire peur aux enfants ou aux femmelettes qu'un rien suffit pour effrayer. Leur figure est tout illuminée par les chairs du cucuio. On dirait une flamme qui brille : mais ce pouvoir éclairant ne tarde pas à languir et à s'éteindre : car cette humeur brillante est contenue dans une substance bien petite.

Voici encore un autre avantage bien extraordinaire que l'on doit au cucuio. Les indigènes, que nous destinons à cet office, marchent plus volontiers pendant la nuit, lorsqu'ils attachent aux pouces de leurs pieds deux cucuios. Le voyageur s'avance alors avec autant de facilité, que s'il portait avec lui autant de lanternes que les cucuios jettent de feux. Il en porte encore un à la main, qui l'aide à chercher des utias. On sait que les utias sont une espèce de lapins un peu plus grands que les rats. Jusqu'à notre arrivée les indigènes ne connaissaient que cette sorte de quadrupède, et ils la mangeaient. Ils se livrent également à la pêche en se faisant aider par les cucuios. Aussi bien ils aiment avec passion cet exercice, et le pratiquent dès le berceau. Les deux sexes, en effet, sont aussi bien habitués à nager qu'à marcher à pied sec : ce n'est pas étonnant quand on songe au mode

d'accouchement des femmes. A peine se doutent-elles des approches de la délivrance qu'elles se rendent au bois voisin, saisissent à deux mains les branches d'un arbre, enfantent sans l'aide d'une sage-femme, et portent elles-mêmes en courant jusqu'au cours d'eau voisin l'enfant qui vient de naître. Là la mère se lave et se relave, elle et son enfant, se frotte, se plonge dans l'eau, et, sans faire entendre une plainte, sans bruit, retourne chez elle et commence l'allaitement. Les jours suivants elle continue à se laver fréquemment, elle et son enfant. Les mêmes habitudes se retrouvent partout. On a encore prétendu que dans d'autres pays les femmes, sur le point d'accoucher, se rendent au bord de l'eau, ouvrent les jambes et attendent que le nouveau né tombe dans l'eau.

J'écrivais ces détails sur les intéressants cucuios, un peu avant l'heure de midi, lorsque j'ai reçu la visite inattendue de Camille Guillino (qui est mon commensal habituel, non pas seulement parce qu'il est le ministre de Votre Excellence, mais à cause de son caractère que j'apprécie) et du chambellan de l'Empereur Jacques Canizarès. Ce dernier, tout-à-fait au début de ces affaires, était parti, en compagnie de quelques courtisans des souverains Ferdinand et Isabelle, jeunes gens désireux de nouveautés; il était du nombre de ceux qui suivirent Colomb en personne sur la seconde escadre de dix-sept navires qu'il conduisait au nouveau monde. J'ai raconté ce voyage dans celle de mes décades qui est dédiée au cardinal Ascanio. Une fois à table ce Canizarès me raconta en présence de Guillino beaucoup d'histoires. Etant venu à parler des cucuios, il m'affirma qu'ayant débarqué dans une des îles des Cannibales, et étant obligé d'attendre sur la plage à cause des profondes ténèbres de la nuit, il fut le premier à découvrir un de ces cucuios qui sortit du bois voisin, et répandit au-dessus de leurs têtes une telle clarté que tous les voisins purent se voir et se reconnaître en détail. Il avança aussi sous la foi du serment que la clarté aurait été suffisante pour permettre de lire. Un Sévillan de grand crédit, nommé P. Fernandez de las Varas, un des premiers colons d'Hispaniola, le premier de ceux qui bâtirent dans l'île une maison en pierres depuis les fondations, affirme également qu'il a lu des lettres

latines à la lumière d'un cucuio. Je n'omettrai pas ce que le même de las Varas m'a raconté au sujet de certaines couleuvres petites et minces, de couleur verte et très dangereuses. Ces bêtes, dit-il, rampent en toute hâte jusque sur les arbres voisins des chemins, quand elles se doutent qu'un voyageur va y passer ; elles se suspendent par la queue aux branches et attaquent à l'improviste le voyageur en se détachant de l'arbre. Elles sautent à sa figure et cherchent à frapper les yeux. Elles semblent n'être attirées que par l'éclat de la vue : mais bien peu de personnes se laissent encore surprendre : une longue expérience a, en effet, appris à se défier, au passage, du voisinage des arbres suspects. Las Varas, cet homme éminent, raconte qu'il fut un jour surpris par un de ces serpents qui sauta sur lui et l'aurait mordu, si, comme son guide indigène le lui avait appris, il n'avait avec la main gauche arrêté l'animal dans sa descente. On dit que son dard est très pénétrant.

Il paraît encore qu'il faut ajouter foi [1] à tout ce que l'on raconte sur ces îles où vivent seules des femmes armées d'arcs et qui s'opposent à toute descente sur leurs rivages. A certaines époques de l'année passent dans l'île des Cannibales pour les féconder. Dès qu'elles sont enceintes, elles repoussent les caresses des hommes. Elles renvoient les enfants mâles, mais gardent les filles. J'ai déjà parlé de ceci dans mes premières décades, et on ne l'a cru qu'à moitié. J'avais rapporté un peu plus haut que le secrétaire Alphonse Argoglio s'était accordé dans son récit avec Canizares. Il m'avait fait connaître un détail intéressant, mais que j'avais passé sous silence, parce que j'étais arrivé à parler longuement des cérémonies religieuses des insulaires. Ce n'est pas, en effet, la première fois qu'un cavalier parvient à faire sauter une barrière à son cheval, et le même souffle de vent ne permet pas aux navires de traverser la mer entière.

1. Sur les prétendues Amazones d'Amérique, voir première décade, p. 25.

CHAPITRE DIXIÈME

Alors que les Caciques étaient puissants, ils convoquaient, à des jours déterminés et par l'intermédiaire de messagers et de hérauts, leurs sujets pour la célébration de fêtes religieuses. Ornés selon leur mode, et peints de diverses couleurs avec le suc des herbes, comme faisaient jadis les Agathyrses,[1] tous les hommes se présentaient, surtout les jeunes gens. Quant aux femmes elles étaient nues, sans fard et sans peinture, à l'exception de celles qui avaient connu un homme et qui couvraient seulement leurs parties honteuses d'une sorte de ceinture. Les deux sexes chargeaient leurs bras, leurs cuisses, leurs mollets et leurs talons de coquilles d'escargots qui remplaçaient des grelots, et, en se choquant les unes contre les autres, produisaient un bruit agréable. Ils ornaient leurs têtes de guirlandes mêlées de fleurs et d'herbes, mais pour le reste du corps étaient nus. Ainsi chargés de coquilles ils frappaient la terre du pied, dansaient, sautaient, conduisaient des chœurs et saluaient avec respect le cacique qui, assis sur le seuil de sa résidence, accueillait les nouveaux venus en frappant un tambour avec une baguette. Lorsque le moment était venu de sacrifier au Zémes, je veux dire à l'idole qui ressemble aux démons comme on les peint chez nous, afin d'être plus agréables à la divinité s'ils étaient purifiés, ils enfonçaient le bâton, que chacun en ces jours de fête porte à la main, dans la gorge jusqu'à l'épiglotte, où si l'on préfère, jusqu'à la luette, vomissaient et se nettoyaient le corps jusqu'à en perdre le souffle. Puis on entrait dans la résidence du cacique; on s'asseyait en présence de l'idole royale, en cercle, comme au théâtre, ou si l'on préfère comme dans les allées du laby-

1. Les Agathyrses, peuple de Scythie. Cf. Hérodote, IV, 49, 100, 102, 103, 129.

rinthe, en ramenant les pieds sous le corps à la façon des tailleurs: puis, la tête inclinée et tout tremblant de piété et de crainte on tournait les yeux vers le Zémes, et on le priait de vouloir bien agréer le prochain sacrifice. Puis, à voix basse, on adresse ses vœux à la divinité. Les Bovites se tiennent debout pres du Zémes: ce sont les prêtres et les médecins, qui, par l'extérieur, ne ressemblent pas aux autres assistants.

Pendant que s'accomplissaient ces cérémonies [1] dans le vestibule du cacique joueur de tambour, les femmes, dans un autre local, s'occupaient de préparer les gâteaux qui seraient offerts en sacrifice. A un signal donné par les Bovites, elles venaient en procession, chantant des hymnes qu'on nomme areitos, et dans des corbeilles artistement tressées apportaient des gâteaux. Elles étaient alors enguirlandées de fleurs variées. Elles entraient et commençaient à circuler autour des hommes toujours assis. Ceux-ci se levaient comme s'ils sautaient, et, en même temps que les femmes, exaltaient dans leurs areitos la puissance de leur Zémes, et rappelaient en chantant les hauts faits des ancêtres de leur cacique. Ils remerciaient ensuite le Zémes des bienfaits passés, le suppliaient d'exaucer leurs vœux, et, fléchissant le genou, offraient à la divinité leurs gâteaux. Les Bovites les recevaient, les bénissaient, et les partageaient en autaut de fragments qu'il y avait d'assistants. Chacun emportait chez soi ce fragment sans l'abîmer, et le gardait toute l'année comme une chose sacrée. D'après l'opinion des Bovites toute maison qui n'aurait pas eu un fragment de ce gâteau devait être malheureuse, et exposée à tous les périls de la foudre et des ouragans.

Apprenez maintenant quelque chose de bien ridicule. De cette divinité taillée dans le bois ou bourrée de coton on implorait des oracles, bouche béante, après lui avoir offert des sacrifices. C'est ainsi que se comportait la naïve antiquité, à l'égard d'Apollon. Si, par hasard, abusés par quelque démon enfermé

1. Sur ces fêtes indiennes on peut consulter Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue* ; Rochefort, *Histoire des Antilles*, etc. A l'heure actuelle plusieurs de ces cérémonies sont encore pratiquées par les indigènes de l'Amérique du Sud, surtout en Guyane. Voir *Voyages de Crevaux* (*Tour du Monde*).

par l'idole ou par les Bovites, ils s'imaginaient que les Zémes leur répondaient ils interprétaient cette réponse d'après les explications des Bovites, poussaient des cris de joie, dansaient et chantaient vivement, puis se retiraient. Le reste du jour ils le passaient en plein air à s'amuser et à conduire des chœurs. Si, au contraire, aucune voix ne se faisait eutendre, tristes, la tête baissée, persuadés que le Zémes leur en voulait, ils s'en allaient et prenaient ce silence pour l'indice de grands malheurs. Ils s'attendaient à des maladies et à d'autres catastrophes, et, si la guerre était menaçante, à une défaite assurée. Hommes et femmes laissaient leurs cheveux épars, soupiraient, fondaient en larmes, se dépouillaient de tout ornement, et s'imposaient des jeûnes et des privations jusqu'au point de tomber dans le dernier épuisement, et cela tant qu'ils ne croyaient pas à de meilleurs sentiments de la part du Zémes.

Tel est le récit de Jacques Canizarès et de ses compagnons de fatigues. A mon avis, très illustre prince, vous penserez que ces Barbares sont trompés par leurs Bovites, c'est-à-dire par leurs prêtres et leurs médecins, qui recourent à des arts magiques et à je ne sais quels prestiges. Ils sont, en effet, très disposés à croire aux augures grâce à leurs ancêtres, auxquels les divinités infernales se montraient fréquemment pendant la nuit, et dictaient des oracles. J'ai traité ce sujet dans mes premières décades. [1] Sur le nouveau continent les indigènes accomplissent d'autres cérémonies tout aussi vaines mais qui méritent d'être rapportées. Le grand fleuve Dabaiba, semblable au Nil qui se jette dans la mer d'Egypte par plusieurs embouchures, est plus grand que le Nil et se jette dans le golfe d'Uraba de la Castille d'or. J'ai dit quels étaient ses riverains. Je voudrais rapporter quelques-unes de leurs coutumes, que j'ignorais jusqu'alors et que m'ont récemment fait connaître les colons du Darien. Dabaiba est à la fois le nom du fleuve et d'une divinité. Le sanctuaire de cette divinité est à environ quarante lieues du Darien. A certains moments de l'année, et venant de pays bien plus éloignés les caciques envoient à ce sanctuaire des esclaves qu'on y sacrifie. De grandes réunions populaires ont également lieu de temps à

1. Première décade, ch. IX, p. 115-124.

autre. On étrangle, puis on brûle les esclaves en présence de l'idole, car on s'imagine que l'odeur de ces flammes lui est agréable, comme nous croyons que nos saints aiment la lumière de la cire ou la fumée de l'encens. D'après de bien vieilles traditions, les divinités irritées auraient jadis desséché fleuves et sources. La plus grande partie des indigènes auraient alors péri de soif et de faim. Les survivants, abandonnant les régions montagneuses, seraient alors descendus près du rivage de la mer, et y auraient creusé des puits sur la plage pour remplacer les sources. C'est pour cela que les caciques et ceux qui n'ont pas perdu le souvenir de ce temps d'épreuves entretiennent dans leurs maisons,par piété et par respect, des prêtres et des sanctuaires entourés de murailles, que l'on balaie et que l'on lave chaque jour, en s'efforçant de n'y laisser ni humidité, ni moisissure, pas même d'herbe, ni le moindre débris. Lorsque le cacique songe à demander à son Zémes particulier soit du soleil, soit de la pluie, soit quelque autre chose de semblable, dont on a besoin dans la région, il monte avec ses prêtres sur une estrade placée dans sa chapelle domestique, et aucun d'eux n'en descendra avant que la divinité qu'on implore n'ait exaucé leurs vœux : aussi redoublent-ils de prières qu'ils croient efficaces et de jeûnes sévères ; ils supplient l'idole pour qu'elle accomplisse leurs désirs, et la conjurent de ne pas les oublier. Lorsque les Espagnols qui sont sur les lieux leur demandent à quelle divinité ils adressent leurs supplications, ils répondent que c'est à celle qui créa le ciel, le soleil, la lune, toutes les choses invisibles, et de qui procède tout ce qui est bon. Quant à Dabaiba, qui est la divinité universellement adorée dans le pays, ils prétendent qu'elle a donné le jour à ce créateur. Tout le temps que le cacique et ses compagnons passent dans le temple en prières, le peuple, qui se croit obligé à cette pénitence, le passe dans un jeûne rigoureux de quatre jours. Pendant ces quatre jours on ne boit pas et on ne mange rien. Pour que cette privation exagérée n'affaiblisse pas l'estomac, on n'absorbe au cinquième jour qu'une boisson dans laquelle on a délayé de la farine de maïs, et peu à peu les forces reviennent. Mais peut-être ne sera-t-il pas inutile de connaître le mode de convocation aux cérémonies, et les instruments dont on se sert.

Pressés par la convoitise de l'or, une forte bande d'Espagnols en armes partit un jour pour explorer les rives du fleuve Dabaiba. Ils taillèrent en pièces le cacique[1] qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, et lui prirent environ quatorze mille pesos d'or. Cet or était réparti en divers objets artistement travaillés; on trouva entre autres trois trompettes en or, et autant de cloches en or. Une de ces cloches pesait six cents pesos; les autres étaient moins lourdes. On demanda aux indigènes à quoi servaient ces trompettes et ces cloches: ils répondirent que les éclats de la trompette excitaient à la joie et aux jeux les jours de fête, et que le battement des cloches convoquait le peuple aux cérémonies. Le battant des cloches paraissait fabriqué comme le sont les nôtres, mais il était si brillant, si diaphane, qu'au premier aspect, et n'eut été sa longueur, on aurait pensé qu'il était fabriqué avec des perles ou des coquilles d'huîtres perlières: on sut plus tard qu'il l'était avec des os de poissons. Bien que l'or que l'on frappe n'ait qu'un son mat, les indigènes affirment que ces cloches rendaient des sons suaves et doux qui charmaient les oreilles. Les battants des cloches quand on les agite ne touchent que l'extrémité de l'instrument. C'est ce qui arrive aussi chez nous. On trouva dans le butin treize cents grelots en or dont le bruit était fort agréable, ainsi que cela se passe en Europe. On trouva également des chausses en or, dans lesquelles les nobles enferment leurs parties honteuses, et qu'ils attachent derrière le dos avec une cordelette. Leurs prêtres doivent s'abstenir de tout luxe: si l'un d'entre eux était convaincu d'avoir violé les lois de la chasteté, il serait ou lapidé ou brûlé, car ils croient que la chasteté plaît par dessus tout à ce Dieu créateur. Lorsqu'ils jeûnent ou quand ils prient, ils ont la figure lavée et frottée: en tout autre temps ils se peignent le corps. Leurs mains et leurs yeux sont dirigés vers le ciel. Ce n'est pas seulement des femmes de mauvaise vie et de tout acte vénérien, c'est de leurs épouses elles-mêmes qu'ils s'abstiennent en ce temps.

Les indigènes sont si simples qu'ils ne savent pas comment nommer l'âme, et ne se rendent pas compte de sa puissance.

1. Gaffarel, *Nunez de Balboa*.

Quand on leur demande quel est ce je ne sais quoi d'invisible et d'incompréhensible, qui donne le mouvement aux hommes et aux animaux, ils s'étonnent et balbutient. Ils affirment pourtant qu'il existe quelque chose après l'existence terrestre.

Ce quelque chose, après la traversée que nous exécutons sur la terre, si on a vécu sans souillure, si on a réussi à préserver de toute atteinte le corps qui vous a été confié, jouira quelque part de la félicité éternelle. Que si au contraire on s'est laissé emporter par quelque passion honteuse, si on a commis un acte de rapine violente ou de fureur enragée, on souffrira mille tortures dans des endroits sinistres, au centre de la terre : quand ils s'expriment de la sorte, les indigènes lèvent les mains au ciel et le montrent du doigt, ou bien ils baissent la main et désignent l'intérieur du sol.

Les cadavres sont enterrés dans des tombeaux. Les femmes suivent le convoi de leur mari. On peut avoir autant de femmes qu'on veut, sauf des proches ou des parentes, à moins qu'elles soient veuves : la cause en est une croyance superstitieuse assez ridicule, mais dont ils sont pénétrés. Ne prétendent-ils pas que cette grande tache, que l'on aperçoit dans la lune, quand elle est dans son plein, représente un homme qui a été jeté dans cet astre humide et gelé, pour y souffrir continuellement de l'humidité et du froid en expiation d'un inceste commis avec sa sœur ? Au dessus des tombeaux ils creusent de petites cavités où ils déposent chaque année un peu de grain de maïs, et quelques unes de leurs boissons habituelles : car ils croient que ces présents ne seront pas inutiles aux mânes de leur parents défunts. Voici par exemple un acte barbare qui dépasse ce qu'on peut rêver de plus barbare. Lorsque vient à mourir une mère qui allaite son enfant, on enterre avec elle cet enfant vivant. Quant aux veuves, elles se remarient avec le frère ou le plus proche parent de leur mari, surtout quand elles ont des enfants. Les indigènes se laissent facilement abuser par leurs prêtres : de là mille pratiques ineptes qu'ils observent religieusement. Leur vie se passe dans la région arrosée par le grand fleuve Dabaiba ; mais voici d'autres détails analogues qui m'ont été dernièrement rapportés par des témoins autorisés qui ont visité les terres australes.

Ces détails, bien que bons à retenir, avaient été laissés de côté par Egidius, Gonzalez et par ses compagnons. En effet, en dehors d'Egidius, plusieurs autres capitaines ont à diverses reprises, ainsi que je l'ai raconté, exploré avec leurs escadres les immensités des régions et les peuples du sud. Or, sans parler de beaucoup d'erreurs qui leur sont particulières, en voici une dont sont atteints les caciques de ces pays : je n'avais jamais lu ni entendu quelque chose de semblable. Les rois et les seigneurs passent donc pour être seuls doués d'âmes immortelles, tous les autres n'ont que des âmes qui meurent avec le corps. Il existe pourtant une exception pour les domestiques indispensables aux princes, et pour ceux d'entre eux qui, à la mort de leurs maîtres, consentent à être enterrés vivants avec eux. Ils sont, en effet, persuadés, et c'est une tradition qui leur vient de leurs ancêtres, que les âmes des rois, une fois dépouillées de leur enveloppe corporelle, jouissent de délices perpétuelles dans des jardins toujours verts, qu'elles mangent, qu'elles boivent, jouent et dansent avec des jeunes filles ou se promènent comme elles faisaient de leur vivant. C'est pour eux un article de foi. C'est pour cela que nombre d'entre eux se jettent à l'envi dans les tombeaux de leurs maîtres. Si les serviteurs du prince négligent de remplir ce devoir, leurs âmes au lieu d'être immortelles seraient périssables. Nous avons déjà signalé la même coutume dans d'autres régions à propos des veuves des caciques. Chaque année les héritiers des caciques et des seigneurs recommencent la pompe funèbre d'après les vieilles coutumes. Voici quel est l'ordre de la cérémonie.

Le cacique ou le seigneur convoque ses sujets et ses voisins sur l'emplacement du tombeau. Chacun apporte du vin, tel qu'on le fabrique là-bas ; mais l'organisateur de la cérémonie se charge d'une masse de victuailles. Hommes et femmes, mais les femmes surtout, passent à veiller toute une première nuit ; elles font entendre de tristes modulations et déplorent dans leurs chants funèbres les malheurs du défunt, surtout s'il est mort à la guerre tué par les ennemis ; car, bien que vivant contents de peu, les Barbares ont entre eux des haines inexpiables.

Ils parlent en termes offensants, et en le couvrant d'insultes

furieuses, de la vie et des mœurs de l'ennnemi vainqueur. Ils l'appellent tyran, cruel traître, et l'accusent d'avoir par ruse et non par courage et par vertu, triomphé de leur maître et ravagé le canton. Telle est, en effet, la coutume de ces Barbares. Bientôt ils apportent un mannequin représentant l'ennemi, feignent d'engager avec lui le combat et le couvrent de blessures : enfin ils le coupent en morceaux, stérile vengeance de la mort de leur maître. Ils se mettent ensuite à boire et à manger jusqu'à l'ivresse, jusqu'à l'indigestion. En effet, avec des herbes enivrantes, ils fabriquent diverses boissons, comme les Flamands font de la bière avec de l'orge et des fruits, et les Galliciens du cidre avec des pommes. Ils se mettent après à danser et à chanter jusqu'à en tomber d'épuisement : c'est alors qu'ils exaltent les vertus de leur maître, qu'ils le félicitent d'avoir été bon, libéral, très dévoué à son peuple, de s'être inquiété, pour le grand avantage des siens, de leur distribuer des semences de grains et toutes sortes de récoltes, (c'est, en effet, le principal souci des caciques), enfin d'avoir été à la guerre un soldat vaillant et un habile général. C'est de nouveau le tour des lamentations. Ils commencent par déplorer la mort en criant à haute voix : « Qui donc t'a enlevé à nous, illustre prince. Hélas ! jour fatal qui nous a privé d'un si grand bonheur ! hélas ! malheureux que nous sommes qui avons perdu un tel père de la patrie ! » Après avoir répété bien haut ces plaintes et d'autres du même genre, ils se tournent ves le cacique régnant et vantent ses mérites, sa bonté et ses autres vertus. Ils l'entourent en sautant et en dansant au hasard comme des furies de carnaval, l'examinent avec respect et l'adorent, en disant qu'ils voient en lui le remède présent et futur des malheurs passés et la consolation de leurs chagrins. Ainsi que font les courtisans, ils le nomment le plus élégant des élégants, le plus beau des très beaux, le plus généreux des très généreux, pieux, bienveillant, en un mot, ils l'accablent de toutes les louanges et de tous les compliments. Au point du jour, ils sortent des maisons, et trouvent avec le simulacre du défunt un navire tout préparé, creusé dans un tronc d'arbre, et pouvant contenir plus de soixante rameurs. On rencontre, en effet, dans ce pays des arbres très élevés, surtout des citronniers qui pous-

sent en grand nombre, et dont j'ai appris dernièrement une excellente qualité que je ne connaissais pas encore. Les planches du citronnier, sans parler de leurs propriétés déjà signalées depuis longtemps, sont incorruptibles, car elles sont amères au goût et ne sont jamais rongées par ce fléau des vers qui, partout où la mer est peu profonde, corrodent et perforent la cale des navires, mieux qu'avec un tourne-vis. Ces vers sont appelés par les Espagnols broma. Ce navire, qui est censé celui du défunt, est rempli de boissons, d'herbes et de fruits qu'il aimait de son vivant; on le charge encore de poissons, de viande et de pain. Les intendants et les dépensiers du cacique le tiennent tout préparé au dehors, au moment où sort de la maison l'organisateur de la cérémonie. Les invités soulèvent le navire sur leurs épaules et le portent autour de la maison. Ils le rapportent ensuite à l'endroit même où ils l'ont pris, et le brûlent avec tout ce qu'il contient. Ils croient que la fumée de cet incendie est très agréable à l'âme du défunt. On voit alors les femmes, qui ont bu d'une façon immodérée, épandre leurs cheveux, découvrir leur parties honteuses, et écumer en marchant tantôt à pas lents, tantôt à pas précipités. Leurs jambes tremblent sous elles. Elles s'arrêtent aux murs, ou tombent d'une chute impudente comme font les bacchantes : ou bien elles arrachent les javelots des mains de leurs maris et les dardent et les entrechoquent ; elles brandissent les lances, et manient les traits et les flèches. Dans leurs courses désordonnées elles ébranlent la demeure : enfin lassées, elles se jettent à terre sans voiler leurs parties honteuses, et dorment tant qu'elles veulent.

Ces cérémonies ont été observées, surtout dans une île de la mer australe nommée Cesucuo. Les Espagnols y ont passé sous la conduite d'Espinosa Voici un autre trait de mœurs, qui n'est pas précisément d'une grande chasteté, mais que je ne veux point passer sous silence. Au moment où les jeunes gens se livrent à ces folies et à ces jeux en chantant leurs areitos, ils se percent le membre viril avec l'épine d'un poisson qu'on nomme en Espagnol et en latin une raie, en grec un bitis, et, continuant à sauter et à trépigner, ils arrosent de leur sang le pavé de la résidence. Grâce à une poudre qu'ils mettent sur la blessure, et qui

a été trouvé par les Bovites, qui s'acquittent à la fois des fonctions de chirurgien, de médecin et de prêtre, ils se guérissent en quatre jours. Les sorciers et les augures sont très prisés dans ce pays. Rien ne s'y commence sans qu'ils ne l'aient inauguré. S'agit-il de chasse ou de pêche, de trouver de l'or dans les mines, ou de récolter des perles dans des coquillages, les indigènes n'oseront pas remuer le pied avant que le maître sorcier Tequerugua (tel est le titre dont ils se parent), n'ait auparavant indiqué que le moment était propice. Il n'y a pas chez eux de degré d'alliance ou de parenté interdit, et les pères s'unissent avec leurs filles, les frères avec leurs sœurs. Les femmes de ceux qui meurent, même si elles ont des enfants, deviennent avec tout le reste la propriété des héritiers, en vertu du droit de succession. On dit qu'ils sont obscènes et passionnés. Une singulière coutume règne dans nos îles, à Hispaniola, à Cuba, à la Jamaïque. La femme en puissance de mari qui aura prodigué ses faveurs et se sera prostituée au plus grand nombre, passe pour la plus généreuse et la plus honorable.

En voici, entre autres, une preuve singulière. Quelques Espagnols, mêlés à des insulaires de la Jamaïque passaient de cette île à Hispaniola. Ils avaient avec eux une très belle femme qui jusqu'à ce jour avait gardé sa virginité, et pratiquait la chasteté. Les Espagnols s'entendirent pour la traiter d'avare et l'accusèrent de ne pas ménager son humeur. Ces jeunes nommes furent si entreprenants et si peu retenus qu'ils firent de cette jeune fille en quelque sorte une femme enragée, et qu'elle se décida à accepter les embrassements de tous ceux qui voulurent d'elle. Elle qui d'abord se refusait à tout embrassement se montra plus que généreuse à l'égard de ceux qui sollicitaient ses faveurs. Dans l'archipel il n'y a pas de pire injure que celle d'être appelé avare. C'est tout le contraire sur bien des points du continent. Les femmes y sont chastes, et les hommes poussent la jalousie jusqu'à étrangler les femmes adultères.

Je terminerai par un prodige extraordinaire la partie de mes récits qui vous est dédiée, très illustre prince. Ce qui reste, ou ce que je pourrai apprendre de nouveau dans la suite, le souverain pontife par un bref sur parchemin qui vient de m'être com-

muniqué, m'enjoint de le lui dédier. Près de la source du fleuve Dabaïba s'étend un pays qu'on nomme Camara, en allongeant la dernière syllabe. On se souvient encore d'une épouvantable tempête, mêlée de tourbillons et de vents, qui surgit tout à coup de l'orient dans cette contrée, arracha jusque dans leurs racines tous les arbres qu'elle rencontra et enleva dans les airs beaucoup de maisons, surtout en bois. Pendant la tempête furent amenés dans le pays deux oiseaux, presque semblables à ces harpies des Strophades célébrées par la poésie : elles avaient la figure, le menton, la bouche, le nez, les dents, les sourcils, les yeux et la physionomie d'une vierge. Un de ces deux oiseaux [1] était si lourd, qu'il ne pouvait se reposer sur aucun arbre sans le briser. On prétend même que, lorsqu'il se posait sur un rocher pour y passer la nuit, la marque de ses griffes restait visible. Bien plus. Il saisissait les passants dans ses serres et les portait pour les dévorer jusque sur le sommet des montagnes, avec autant de facilité que les milans qui s'emparent d'un poulet. L'autre oiseau était moins gros. Sans doute il était issu du premier. Les Espagnols qui sur leurs navires ont remonté le fleuve jusqu'à quatre cent lieues dans l'intérieur ont parlé à plusieurs indigènes qui ont vu le cadavre du plus gros de ces oiseaux : ce sont des hommes dignes de foi, au témoignage desquels j'ai souvent recouru : le jurisconsulte Corral, le chantre Osorio et Spinosa. On apprendra avec intérêt comme les gens de Camara sur le Dabaïba se sont débarrassés de ce redoutable fléau. Comme c'est la nécessité qui excite le génie, les gens de Camara trouvèrent pour tuer cet oiseau un moyen dont l'histoire doit garder le souvenir. Ils coupent un grand morceau de bois et à une de ses extrémités sculptent l'image d'un homme, car ils sont très habiles dans l'art du sculpteur, puis ils traînent cette poutre dans le chemin où passait souvent cet oiseau monstrueux, lorsqu'il descendait de la montagne pour chercher sa proie ; ils profitent d'une nuit claire et de la pleine lune pour creuser un fossé, et y enfoncer la poutre, mais de telle façon que la statue de forme humaine fut seule visible. Tout près du fossé était

1. Ces oiseaux fabuleux ne seraient-ils pas des condors?

une épaisse forêt. Ils s'y mettent en embuscade avec des arcs et des javelots préparés à l'avance. Voici que paraît au lever du soleil ce monstre effrayant. Du haut des airs il se précipite sur cette proie. Il se jette sur la statue, la saisit, la serre et enfonce si bien ses ongles dans le bois qu'il ne peut plus s'envoler: alors les barbares sautent hors de leurs cachettes, et frappent l'oiseau de tant de coups, qu'il en est plus transpercé qu'un crible. Il tomba enfin privé de vie. On l'attache avec des cordes, on le suspend à de longues lances, et on le transporte dans tout le voisinage, afin de dissiper la terreur répandue, et de faire savoir que les chemins étaient libres, par où on ne pouvait plus passer à cause de cet oiseau,

Ceux qui l'avaient tué furent considérés des Dieux et furent traités avec honneur par le peuple, et accablés de présents. C'est ce qui arrive dans beaucoup de pays lorsque les voisins, qui avaient à redouter la présence d'un lion, d'un ours ou d'un loup, font des cadeaux à celui qui a tué la bête féroce. On prétend que les pattes de cet animal étaient plus grosses que la cuisse d'un homme, mais plus courtes, comme cela arrive pour les aigles et les autres oiseaux de proie. L'autre oiseau, une fois que sa mère fut tuée, ne reparut jamais. Puisse Votre Excellence se bien porter et mener une vie tranquille dans la principauté de ses ancêtres.

HUITIÈME DÉCADE

Au Souverain Pontife Clément VII
huitième décade de Pierre Martyr Anghiera de Milan,
protonotaire, membre du Conseil Impérial.

CHAPITRE PREMIER

Très Saint-Père, j'ai reçu le diplôme sur parchemin qui m'a été conféré par Votre Sainteté, scellé selon la coutume avec l'anneau du pêcheur. Il comprend deux parties : la première est un éloge de mon histoire du nouveau monde que j'avais adressée à vos prédécesseurs ; la seconde est un ordre impératif qui m'enjoint de ne pas laisser se perdre dans le gouffre de l'oubli la suite des événements. Mon désir de vous obéir est tel que sur ce point, je ne le nierai point, je mérite des éloges : mais mon insuffisance d'écrivain est si grande qu'il me faudra en cette matière solliciter non de éloges mais mon pardon. La grandeur du sujet que je traite comportait une inspiration cicéronienne, je l'ai souvent affirmé dans mes précédents récits : comme je n'ai à ma disposition ni étoffes de soie ni brocards, je me suis contenté d'humbles vêtements pour couvrir mes gracieuses Néréides, je veux parler de ces îles de l'océan, brillantes comme des perles, et qui depuis l'origine du monde étaient restées cachées.

Avant que les ordres de Votre Sainteté ne m'aient été communiqués, j'avais adressé la plupart de mes écrits d'abord au pape Adrien et vous en aviez pris connaissance, puis au vicomte Francois Sforza, seigneur de mon pays natal, car la fortune l'avait délivré des étreintes du Roi très chrétien, et ses représentants auprès de l'Empereur m'avaient imposé cette tâche. Aujourd'hui que je dois consacrer mes veilles à Votre Sainteté, il m'a semblé indispensable de joindre à ce présent travail un exemplaire de ce que j'ai composé auparavant, bien que ces récits soient dédiés à un autre qu'à vous. N'est-ce pas ainsi que dans l'Eglise les évêques et les cardinaux précèdent le Souverain Pontife ? Eh bien ! la décade dédiée à un duc ouvrira la marche. Tout ce qui suivra et qui sera emprunté aux divers événements, tout ce qui a trait aux incidents de la vie des capitaines, aux quadrupèdes, aux oiseaux, aux insectes, aux arbres, aux herbes, aux cérémonies, aux mœurs et aux sortilèges des indigènes et surtout à la situation de la nouvelle Espagne, et aux escadres qui tiennent la mer, Votre Sainteté l'apprendra, car aucun mortel ne peut impunément se soustraire à ses invitations.

Je raconterai d'abord ce qui est arrivé à François Garay,[1] gouverneur de la Jamaïque, à laquelle on vient d'imposer la dénomination nouvelle de Saint-Jacques, et dont la bonté de l'Empereur m'a récemment conféré le titre d'abbé ; je dirai comment il forma le projet, malgré la volonté de Cortès, de fonder une colonie sur les rives du fleuve Panuco, et y trouva la mort. J'indiquerai ensuite l'endroit où abordèrent Ægidius Gonzalez, qui cherchait dans la direction du Nord ce fameux détroit, dont on voudrait tant trouver l'existence, et Christophe[2] Olid, dont j'ai déjà touché quelques mots dans la décade précédente adressée au duc Sforza. Je n'oublierai pas Pedro Arias, gouverneur de la terre ferme, qui cherchait le même détroit. Puis viendra le

1. Voir plus haut, septième décade, p. 402.
2. Cinquième décade, ch. IX, p. 521 ; Sixième décade, ch. I, p. 547-550 : Septième décade, p. 610.

tour du licencié Marcel Villalobos, membre du conseil des Indes à Hispaniola, et de son intime ami Jacques Garcia Barrameda qui, revenant d'auprès de Cortès, gouverneur de la Nouvelle Espagne, nous a récemment apporté d'importantes nouvelles. Bien d'autres personnages défileront à vos yeux : on remarque parmi eux le frère Thomas Ortiz, un dominicain, homme d'une grande probité, qui a longtemps vécu sur le continent dans le pays de Chiribichi. [1] Nous n'omettrons pas Alvarès Osonio, d'une illustre naissance, prêtre et chantre de la cathédrale du Darien, qui, sous les ordres de Espinosa, a parcouru en personne, à travers mille dangers et mille souffrances, les immensités de l'océan austral, et a passé plusieurs années à explorer la région du Dabaïba. C'est aux rapports très détaillés de ces capitaines et de leurs collègues tous aussi autorisés, quand ils sont absents, c'est à leurs propres dépositions quand ils viennent ici pour leurs affaires, que j'emprunte ces récits, et que je les compose pour obéir aux ordres de trois papes et d'autres princes. Je commencerai par la vie et la mort déplorable de Garay.

Dans mes décades antérieures, adressées au pape Adrien, prédécesseur de votre Sainteté, j'ai dit à plusieurs reprises que de secrets motifs de haine s'étaient élevés entre ce Garay et Fernand Cortès, le conquérant de la Nouvelle Espagne[1] et de beaucoup d'autres grandes provinces : car Garay passait pour vouloir s'établir dans le pays de Panuco, voisin des terres soumises à la juridiction de Cortès. Je crois avoir déjà raconté que ce même Garay avait été deux fois battu, [2] et cruellement, par les sauvages riverains du grand fleuve Panuco, et que deux fois Fernand Cortès l'avait accueilli dans sa fuite, alors qu'il était réduit aux dernières extrémités, et l'avait relevé de son désastre. C'est ce qui est démontré par les lettres de Cortès et par mes propres écrits, qui sont répandus dans tout le monde chrétien. Quatre navires viennent d'arriver des Indes. Grâce aux lettres écrites par les compagnons de ses labeurs et de ses souffrances, et aux dépositions orales de ceux qui sont revenus sur ces vaisseaux,

1. Navarrete, *Collection de voyages*.

2. Bernal Diaz, ouv. cité, § 162. — Martyr, cinquième décade, ch. I, p. 402; — septième décade p. 607.

nous connaissons les malheurs de Garay. Le dix-huitième jour des calendes de juin il partit de la Jamaïque, nommée aujourd'hui île de Saint-Jacques, et dont il avait longtemps été le gouverneur. Il était autorisé par l'Empereur à s'établir sur les rives d'un fleuve connu depuis longtemps, le Panuco,[1] et à y fonder une colonie, dont il rêvait la création. Sa flotte était de onze vaisseaux, six jaugeaient cent-vingt et cent-cinquante tonneaux, deux étaient de ceux qu'on nomme en Espagnol des caravelles, et il y avait aussi deux brigantins. Il avait comme soldats cent quarante quatre cavaliers, trois cents fantassins porteurs d'arcs, deux cents mousquetaires, et deux cents hommes armés d'épées et de boucliers. Il se dirigea d'abord vers Cuba, autrement nommée Fernandina. Cette île est coupée en deux par le tropique du Cancer. La Jamaïque est située plus au sud, dans la zone que les anciens ont, très à tort, appelée la zone torride. Cuba est à peu près deux fois longue comme l'Italie. A son extrémité occidentale, riche en ports, et déterminée par le cap des Courants, Garay débarqua pour prendre de l'eau fraîche, du bois, et du fourrage pour la nourriture des chevaux. Il y passa quelques jours. Comme cette pointe de l'île n'est qu'à une petite distance des premières dépendances de la Nouvelle Espagne, gouvernée au nom de l'Empereur par Fernand Cortès, Garay ne tarda pas à apprendre que ce dernier venait d'établir une colonie sur les rives du Panuco. Aussitôt il assemble ses capitaines, et leur demande conseil sur la décision à prendre. Les uns furent d'avis que mieux valait chercher des terres nouvelles, puisqu'il n'en manquait pas, et ne pas se heurter à l'heureuse fortune de Cortès. Les autres, au contraire, pensèrent qu'il ne fallait pas renoncer à l'entreprise, surtout puisqu'on avait pour soi l'acte formel de l'Empereur, autorisant Garay à donner son nom à la future colonie. Ce fut à ce dernier parti qu'on s'arrêta, et c'était le moins bon. Garay accepta la funeste décision de ses compagnons. Comme il connaissait les dispositions de ses lieutenants, il fit le simulacre de la fondation d'un état, et

1. Le Panuco, formé de deux branches, le Panuco (400 kil.) et le Tamesi ou San Juan (350 kil.) se jette dans le golfe du Mexique près de Tampico.

divisa entre eux les charges, afin de les mieux retenir par l'appât des honneurs qu'il leur offrait. Il nomma donc comme chefs de cette colonie Alphonse Mendoza, neveu de don Alphonse Pacheco, jadis maître des écuyers ; il lui donna comme collègue Fernando Figueroa, natif de Saragosse, et issu d'une bonne famille, et leur adjoignit deux Espagnols de Cuba. Il éleva à la dignité de juges Gonzalès Ovaglio, noble de Salamanque, parent du duc d'Albe, Villagrano, vieil habitué de la maison royale, et Jacques de Cifuentes, un homme du peuple, mais qui avait de l'habileté et de la prudence.

Il choisit aussi parmi les soldats ces hommes d'exécution, qu'on nomme en Espagne des alguazils, ainsi que des préposés aux poids et mesures. Il leur fit à tous prêter serment de l'aider contre Cortès, s'il fallait recourir à la force ou à la violence. Remplis d'illusions comme ils l'étaient, et ne se rendant compte ni du bonheur, ni de la chance, ni des procédés de Cortès, ils mettent à la voile. Ils ne connaissaient pas les malheurs qui leur étaient réservés, et pourtant la fortune leur fournit le moyen d'y échapper. En effet, ils furent assaillis par une tempête venant du midi, qui trompa les pilotes : aussi debarquèrent-ils auprès d'un fleuve plus petit que le Panuco et qu'ils prirent pour le Panuco. Il en était pourtant éloigné de soixante-dix lieues dans la direction du nord où les avait transportés la violence des vents, et faisait partie de la Floride, depuis longtemps signalée. Le vingt-cinq juin, jour où l'Espagne célèbre la fête de son protecteur spécial Saint Jacques, les Espagnols pénètrent dans l'embouchure du fleuve, jettent l'ancre, et, comme ils trouvent des palmiers sur ses rives, le nomment fleuve des palmiers. Gonzalès Docampo, beau-frère de Garay, est chargé de visiter le voisinage : on distrait de la flotte un brigantin qui pouvait aller sur les bas-fonds. Docampo remonte le fleuve l'espace de quinze lieues, et perd trois jours à cette course. Montant plus haut, il reconnut beaucoup d'autres cours d'eau qui se déversaient dans le fleuve, mais, comme il avait toujours l'esprit fixé vers le Panuco, il prétendit, et c'était un mensonge, que le pays n'était pas cultivé, stérile et désert. Or on a su depuis qu'il était populeux, agréable et riche en productions de tout genre. On ajouta confiance à ce rapport mensonger, et le départ vers le Panuco fut résolu.

Comme les chevaux commençaient à souffrir de la faim, on les débarqua avec la plupart des fantassins. Les matelots reçurent l'ordre de ne jamais perdre la côte de vue, comme si l'on pouvait commander aux flots ! Quant à Garay il prit la voie de terre en se dirigeant vers le Panuco. Il marchait en bon ordre pour ne pas être pris au dépourvu par quelque attaque soudaine des indigènes. Les trois premiers jours on ne trouva aucune trace de culture. Le pays était désolé, car il était fangeux et marécageux. On rencontra un autre fleuve navigable, resserré entre de hautes montagnes. On le nomma le Montalto. On le traversa les uns à la nage, les autres sur des pièces de bois qu'on avait rassemblées et réunies. Quand on eut franchi cet obstacle avec beaucoup de peine et de fatigue, on découvrit de loin un gros village. Aussitôt on forma les rangs, et on s'avance à pas comptés, les mousquetaires et les autres soldats munis d'armes portant au loin sont disposés à l'avant-garde. A notre approche les indigènes abandonnent leurs maisons et s'enfuient. Ces maisons étaient remplies de provisions. Aussi Garay peut-il restaurer ses soldats et ses chevaux déjà languissants et épuisés par la fatigue de la route. De tout ce qui restait, on fait des réserves de vivres qu'on emportera.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les sauvages entassent dans leurs greniers deux sortes d'aliments : du pain d'une espèce particulière qu'ils nomment pain de maïs, et qui ressemble au pain de Milan, puis des fruits qui exhalent une odeur à nous inconnue, et sont d'une saveur aigre-douce : ces fruits sont excellents contre la dysenterie, ils produisent le même effet que chez nous les sorbes ou les baies du cornoullier, ils sont de la grosseur d'une orange ou d'un coing. Les indigènes les appellent des guaianas. Au delà du fleuve Montalto, poursuivant leur marche à travers des terres incultes, ils rencontrèrent un grand lac, qui, par une large embouchure, sur aucun point guéable, épanche ses eaux dans la mer voisine. Ils se dirigèrent vers la rive opposée du lac éloignée de trente lieues

de l'embouchure du fleuve, et cherchèrent pour y arriver des gués, car ils avaient appris que plusieurs cours d'eaux se déversaient plus bas dans le lac, mais ils ne le traversèrent qu'avec grand'peine et en s'exposant à de graves périls, et encore en nageant la moitié du temps. Une large plaine s'ouvrait devant eux. Ils découvrirent de loin un gros village. Comme ses habitants ne s'enfuyaient pas saisis d'épouvante, ainsi que l'avaient fait ceux du premier village, Garay fait faire halte et planter les étendards à terre, puis il envoie des inteprètes qu'il avait pris l'année précédente dans le voisinage de cette région et qui savaient déjà l'Espagnol. Les habitants de ce village acceptent la paix et l'alliance qu'il leur offrait : Ils donnent en abondance à nos hommes du pain de maïs, de la volaille et des fruits. Les Espagnols trouvent sur leur route un troisième village, et, comme le bruit s'était répandu qu'ils s'abstenaient de tout pillage, on les reçoit sans hésitation, et on leur fournit des vivres, mais pas assez pour les rassasier. Ce fut alors qu'une révolte faillit éclater, parce que Garay ne voulait point consentir à mettre ce village à sac. Les Espagnols rencontrèrent ensuite sur leur chemin un troisième fleuve mais ils perdirent en le traversant huit de leurs chevaux entraînés par la violence du courant. Ils trouvent au sortir de ce fleuve de vastes marécages infestés par des cousins malfaisants, et remplis de lianes variées, et d'herbes résistantes qui se nouaient aux jambes des voyageurs et les arrêtaient dans leur marche. Dans ma décade adressée au duc Sforza, j'ai longuement parlé de l'obstacle que présentaient ces lianes. Plongés dans l'eau, fantassins jusqu'au ceinturon et cavaliers jusqu'au ventre, et à moitié épuisés, les Espagnols sortirent enfin des marécages et entrèrent dans un pays admirablement fertile et rempli de villages. Garay défendit qu'on usât de violence envers qui que ce fût. Un des serviteurs de Garay, échappé au terrible massacre que nous raconterons plus bas, adressa une longue lettre à Pierre Espinosa, économe de Garay, et aujourd'hui représentant auprès de l'Empereur des intérêts de ses enfants. Cette lettre, écrite en latin, est pleine de détails douloureux : mais voici en quels termes plaisants on y parle par allusion des difficultés de ce voyage : « Nous arrivons au pays de la misère, où ne règne aucun ordre, mais où habitent la fatigue de tous les instants et

toutes les calamités, au pays où la soif, les odieux moustiques, les fétides punaises, les cruelles chauves-souris, les flèches, les lianes qui étranglent, les bourbiers qui vous dévorent et les lacs pleins de boue nous ont bien durement traités. »

Les Espagnols arrivèrent enfin, et ce fut malheureux pour eux, dans le voisinage du Panuco. Garay s'arrêta pour attendre la flotte, car il ne trouvait rien à manger. Aussi soupçonnait-on Cortès d'avoir enlevé tous les vivres, de telle façon que ne pouvant rien se procurer ni pour eux ni pour leurs chevaux, ils devaient ou se retirer ou mourir de faim. Il fallait attendre l'arrivée de la flotte qui portait les provisions nécessaires ; aussi les hommes de Garay se dispersèrent-ils dans les villes et les villages de la contrée pour trouver à vivre, et Garay commença-t-il à se douter des mauvaises dispositions de Cortès à son endroit. Il envoya donc son beau-frère Gonzalès Docampo en avant pour se rendre compte des intentions des colons établis par Cortès. Gonzalès fut-il séduit ou trompé, on l'ignore, mais il revint en affirmant qu'on n'avait rien à craindre, et que tout le monde était disposé à obéir à Garay. Ce dernier accepta comme vrai le rapport de son beau-frère et de ceux qui l'avaient accompagné. Poussé par sa mauvaise destinée, il se rapprocha du Panuco ; mais il nous faut ici recourir à une digression, afin de mieux faire comprendre les événements qui vont suivre.

Sur les rives de ce grand fleuve Panuco, non loin de l'endroit où ses eaux se mêlent à la mer, était une ville [1] importante du même nom que le cours d'eau. D'après ce que rapporte la renommée, cette ville comptait quatorze mille maisons bâties en pierres, beaucoup de palais royaux et des temples magnifiques. Cette ville n'avait pas voulu obéir à Cortès, qui l'avait détruite de fond en comble, puis brûlée, et n'avait pas voulu que dorénavant aucune construction fut élevée sur son emplacement. Il avait fait subir le même traitement à une autre ville [2] qu'on rencontrait en remontant le fleuve, à vingt-cinq milles environ de Panuco, mais plus grande que cette première cité, car on raconte qu'elle comptait vingt mille maisons. Cortès,

1. Panuco était un des principaux établissements aztèques. Les environs, sur une distance considérable, sont couverts de restes anciens.

2. Il s'agit sans doute de Chacuaco, qui paraît avoir été un lieu important.

pour le même refus d'obéissance, la rasa du sol et la brûla. Elle s'appelait Chiglia. Au dessus des ruines de Chiglia, à environ trois milles, dans une belle plaine, mais sur une petite colline qui la dominait, le vainqueur établit une colonie qu'il nomma Saint-Etienne. Les navires de charge peuvent, pendant plusieurs milles, remonter le Panuco. C'étaient les habitants de cette province, qui, par deux fois, avaient mis en fuite Garay. J'ai raconté plus haut et longuement cet épisode. Ils ne purent résister à Cortès, devant qui se brisent tous les obstacles. Il paraît que ce pays est d'une grande fertilité, que non seulement il convient aux moissons et aux autres productions végétales, mais encore qu'il donne naissance à des cerfs, des lièvres, des lapins, des sangliers et beaucoup d'autres bêtes sauvages, ainsi qu'à des oiseaux aquatiques et sylvestres. A l'horizon se dressent de hautes montagnes, par endroits couronnées de neiges.

On prétend qu'au delà de ces montagnes on trouve des villes policées et des places fortes importantes situées dans une immense plaine que ces montagnes séparent des provinces maritimes. Tous ces pays seraient déjà soumis sans l'impatience des Espagnols qui ne peuvent jamais s'accorder entre eux, tant ils se disputent les honneurs. Comment chacun d'eux se déclare l'ennemi de ses compagnons, dans cette mêlée poudreuse d'ambition qui les aveugle, comment personne ne peut supporter paisiblement les ordres d'un collègue, je l'ai raconté avec assez de détails dans les livres qui précèdent[1] lorsque j'ai parlé des querelles qui divisèrent Jacques Velasquez vice roi de Fernandina, c'est-à-dire de Cuba, et Fernand Cortès, puis Fernand Cortès et Pamphile[2] Narvaez ou Grijalva qui a donné son nom à un fleuve dans la province de Yucatan, puis de la défection de Christophe Olid vis-à-vis de Cortès, et de la rivalité de Pedro Arias, gouverneur de la terre ferme, et d'Ægidius Gonzalez,[3] et enfin de cette mêlée générale d'intérêts centradictoires à propos de la recherche du détroit qui doit conduire de l'océan septentrional à l'océan austral. A vrai dire tous les chefs qui là-bas

1. Voir cinquième Décade, ch. IV, p. 465. — *Id.*, ch. V, p. 467.

2. Brasseur de Bourbourg, *Nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. IV, p. 617.

3. Sixième Décade, ch. I, p. 547. — *Id.*, ch. II, p. 550.

exercent au nom du roi quelque autorité sont des rivaux déclarés. J'ai déjà appelé l'attention sur ce point. Je donnerai plus tard d'autres détails sur ces dissenssions intestines; je reviens à Garay dont je me suis écarté.

Lorsque Garay eut débarqué, il ne tarda pas à se rendre compte des ravages exercés dans le pays, et comprit que son beau-frère l'avait abusé au sujet des colons de Saint-Etienne, car il se heurtait partout à des hostilités. Les partisans de Garay allèguent que les officiers de Cortès avaient enlevé dans les villages indigènes tous les vivres qu'ils contenaient afin que, pressés par la faim, ils se retirassent, ou tout au moins se dispersassent dans la contrée pour trouver à manger, car les navires qu'on attendait étaient retenus par les vents contraires. Il y a dans ce pays un gros bourg d'environ quinze mille maisons, nommé Naciapala. Alvarado, un officier de Garay, qui allait y faire du fourrage avec quarante cavaliers, y fut surpris par les gens de Cortès qui l'accusaient d'usurper un sol dont il n'était pas le légitime possesseur, et conduit chargé de liens à la ville de Saint-Etienne qu'ils avaient fondée. En sorte que l'infortuné Garay dut s'arrêter pour attendre sa flotte. N'était-il pas entre Charybde et Scylla ? Les matelots arrivent enfin aux bouches du Panuco. Trois des navires, quatre d'après d'autres rapports, avaient fait naufrage. Deux des officiers de Cortès dans la province, Jacques Docampo le grand juge, et Valegio le chef des soldats, se font conduire en barque au vaisseau amiral, entraînent sans beaucoup de peine les matelots, et font passer aisément le reste de la flotte au pouvoir de Cortès. Les navires remontent le fleuve et arrivent à la colonie de Saint-Etienne.

Sur ces entrefaites, Garay fut informé que la contrée baignée par le fleuve des Palmes était fertile, contrairement au faux rapport de son beau-frère Jacques Docampo, qu'elle était même en beaucoup d'endroits plus riche que le territoire de Panuco. Garay, qui redoutait l'heureuse chance de Cortès, aurait transporté sa colonie dans cette région, s'il n'avait été abusé par la mauvaise volonté obstinée de son beau-frère. Dans la fâcheuse situation où il se trouvait, il ne comprit pas la résolution qu'il fallait prendre, et ne se douta pas que plus il réclamait la province

que l'Empereur lui avait octroyée par lettres patentes, plus il aggravait sa position.

Sur le conseil de Jacques Docampo, il envoya donc des messagers à Cortès : l'un d'eux se nommait Pierre Cano, c'était un des vieux amis de Garay, l'autre Jean Ochoa, c'était un ancien officier de Cortès, réputé par sa connaissance de la contrée. Ils furent tous les deux séduits par Cortès : c'est du moins ce dont se plaignent les partisans de Garay. Pierre Cano retourna près de lui, et Ochoa resta. Il avait été convenu que Garay viendrait trouver Cortès. Je l'ai déjà mentionné lorsque le conseil d'Hispaniola, se faisant l'écho d'un bruit qui courait, transmit cette nouvelle à l'Empereur et à notre conseil des affaires Indiennes. Le malheureux Garay avait comme le pressentiment de sa perte, mais il feignit de partir avec plaisir, et, bien qu'il se fût mis en marche malgré lui, il dissimula ses sentiments, et accepta l'invitation de Cortès, qui d'ailleurs lui était adressée sous la forme d'un ordre. Il alla donc trouver Cortès en compagnie de Jacques Docampo. Cortès résidait alors dans l'immense ville lacustre de Temistitan, qu'on appelle Mexico, et qui est la capitale de nombreux royaumes. La réception fut cordiale : était-elle sincère ? Celui-là seul le saura qui scrute les cœurs.

A la nouvelle de la disgrâce de Garay et du départ du gouverneur, les Barbares attaquent les soldats dispersés dans leurs maisons, et les surprennent errant dans la campagne. Ils en massacrent près de deux cent cinquante, davantage même d'après certains rapports. Aussi firent-ils de somptueux festins, car ils sont anthropophages. A la nouvelle du massacre, Cortès fait partir Sandoval, le plus réputé de ses lieutenants, pour en tirer vengeance. Il lui confie quarante cavaliers et le nombre de fantassins qui était nécessaire. Il paraît que Sandoval coupa en morceaux un grand nombre des assassins, car les Barbares n'osaient même pas lever le doigt soit contre Cortès, soit contre ses lieutenants ; ils avaient peur même de les entendre nommer. Il envoya ensuite à Cortès soixante caciques, car chaque village est pourvu d'un cacique. Cortès ordonne que chacun de ces caciques fasse venir son héritier. L'ordre est exécuté. Tous les caciques sont alors brûlés sur un immense bûcher et leurs héritiers assistent à l'exécution. Cortès les fait ensuite venir et leur demande s'il savait

comment a eu son cours la sentence portée contre leurs parents assassins ; puis, prenant un air sévère, il ajoute qu'il espère que l'exemple suffira et qu'ils ne seront plus soupçonnés de désobéissance. Après les avoir ainsi frappés d'épouvante, il les renvoie chacun dans son territoire, mais à condition de payer un tribut. Tel est le récit que font les uns; d'autres le rapportent avec quelques changements. On sait que les bruits changent avec les voisins, à plus forte raison quand il s'agit de l'autre monde.

Cortès ordonna à un de ses valets de chambre, à un certain Alphonse, surnommé Villanora, autrefois domestique de Garay, mais chassé de sa maison pour avoir débauché une de ses servantes, de lui donner l'hospitalité, et de le traiter avec honneur. Pour mieux affirmer ses sentiments d'amitié, il donna en mariage une de ses filles naturelles au fils légitime de Garay. Dans la nuit de Noël, Cortès et Garay se rendirent ensemble aux offices pour entendre, suivant l'usage, le chant des matines. Au point du jour, et quand la cérémonie fut achevée, ils retournèrent chez eux et trouvèrent un excellent déjeuner qui les attendait. Garay, en sortant de l'église, se plaignit d'avoir été saisi par un vent froid, néanmoins il mangea un peu avec ses compagnons de table ; mais, à peine rentré dans la maison où il recevait l'hospitalité, il se coucha. La maladie augmenta. Trois jours, ou quatre jours après, il rendait l'âme à son créateur. Il ne manque pas de personnes, je l'ai déjà dit, qui se demandent si on n'a pas à son égard exagéré les devoirs de charité en délivrant de la dure prison des soucis un homme qui avait tant souffert, ou bien encore, si on n'a pas voulu prouver la vérité de cet adage : Il ne faut accorder aucune confiance à ceux qui partagent votre pouvoir ; ou de cet autre : Il n'y a pas deux rois dans un seul royaume. On prétend encore qu'il est mort d'un point de côté, d'une pleurésie, comme disent les médecins. Quoi qu'il en soit, Garay mourut, et c'était le meilleur des gouverneurs du nouveau monde. Est-ce pour ce motif ou pour un autre, peu importe, toujours est-il que ses fils, ses parents et ses amis étaient riches, et qu'ils furent précipités dans la pauvreté. Quant à lui, il aurait pu vivre tranquille et longtemps, s'il s'était contenté de son ancien gouvernement de la Jamaïque,

cette île Elyséenne à laquelle on vient de donner le nom de Saint-Jacques. Il y jouissait d'une autorité incontestée, il était aimé de son peuple, mais une ambition tenace le poussa à sa perte. Il devait pourtant bien se douter que Cortès ne supporterait qu'avec peine son voisinage. Si toutefois il avait songé à s'éloigner de cette étoupe enflammée, il aurait pu s'établir sur le fleuve des Palmes, où l'avaient poussé des vents favorables, ou bien encore, s'il avait su saisir l'occasion aux cheveux, vers quelques autres fleuves de Floride, plus éloignés encore, qu'on nomme le fleuve du Saint-Esprit,[1] et où se déversent tous les grands fleuves de la région, après avoir parcouru des pays fertiles et populeux. Mais cela était écrit dans sa destinée. La destinée s'est accomplie.

Puisque je viens de mentionner cette Elyséenne Jamaïque, que gouverna Garay pendant plusieurs années, et puisque je suis uni à cette nymphe si charmante, il n'est que juste que je rende compte de ses grâces et de sa bonté. Voici la preuve de ce que j'avance.

CHAPITRE TROISIÈME

Cette partie du monde éloignée et cachée, dans laquelle Dieu, le créateur de toutes choses, a établi le premier homme après l'avoir formé du limon de la terre, les auteurs de l'ancien et du nouveau testament la nomment le paradis terrestre. Il n'y existe pendant toute l'année aucune différence entre le jour et la nuit. L'été n'y est pas brûlant ni l'hiver rigoureux. L'air est salubre, les fontaines claires, les fleuves limpides. Eh bien ! toutes ces qualités la nature, mère bienfaisante, les a données à mon épouse. Sans parler des arbres fruitiers que nous y avons introduits, la Jamaïque[2] produit d'autres arbres qui lui sont spéciaux, et ne connaissent qu'un printemps et un automne perpétuel. Fleurs

1. Est-ce le Mississipi dont il s'agit ?

2. Cf. Edw. Long, *History of Jamaïca* (1774). — Harvey et Brevin, *Jamaïca in 1806*. — Gardner, *A History of Jamaïca*, 1873.

et feuilles poussent en même temps, et, quant aux fruits, les uns mûrissent alors que les autres sont encore aigres. Dans cette île le sol est toujours couvert d'herbe et les prés de fleurs. Il n'y a nulle part de pays qui jouisse d'un climat plus agréable. Aussi la Jamaïque, mon épouse, est-elle plus heureuse que toutes les autres régions. Sa longueur d'orient en occident est de soixante ou soixante-dix lieues, et sa plus grande largeur de trente lieues.

On rapporte des choses étonnantes sur les productions végétales semées et récoltées par la main des hommes. J'en ai longuement parlé dans mes premières décades, car il me fallait donner à peu près les mêmes détails sur Hispaniola. De même pour les légumes. J'espère pourtant que la répétition de la plupart de ces détails n'excitera point de nausées, surtout de la part de souverains pontifes, sous l'autorité desquels grandissent de jour en jour ces terres nouvelles. Aussi bien le goût des bonnes choses est agréable en tout temps, et il se pourrait que justement ces passages de mes premières décades ne fussent point parvenues à la connaissance de Votre Sainteté. Le pain, sans lequel les autres aliments ne valent rien, se présente sous deux variétés : l'une est fabriquée avec des grains, l'autre avec des racines. On fait chaque année deux et même trois récoltes de grains. Le blé n'existe pas. Une mesure, analogue à l'hémine, du grain qu'ils appellent maïs contient parfois plus de deux cents grains. Le pain fabriqué avec des racines est plus apprécié. On le tire de la racine broyée et séchée du yucca. On en fait des gâteaux, nommés cazzabi, [1] qui peuvent se garder sans moisir pendant deux ans. Il y a dans l'usage de cette racine du yucca un secret de nature très singulier. On entasse cette racine, pour en exprimer le suc, dans des sacs que l'on presse avec de lourdes charges. Ce suc, si on le boit tel qu'il est exprimé, est plus vénéneux que l'aconit, et tue sur le champ; mais, quand il est cuit, il a plus de goût que le lait et est inoffensif.

On trouve encore à la Jamaïque diverses espèces de racines. [2] On les confond sous le nom de patates. J'ai décrit ailleurs huit

1. Voir première Décade, ch. I, p. 13. – Troisième Décade, ch. V, p. 281.
2. Voir deuxième Décade, ch. IX, p. 206.

espèces de ces patates, que l'on distingue par les fleurs, les feuilles et les rejetons. Bouillies elles sont aussi bonnes que rôties, et crues elles n'ont pas mauvais goût. Elles ressemblent aux navets, aux raves, aux raiforts, aux panais et aux carottes de chez nous, mais elles en diffèrent par le goût et par la substance. Au moment où je trace ces lignes, j'ai devant moi une certaine quantité de ces patates qu'on m'a données en cadeau. Je les aurais volontiers partagées avec Votre Sainteté, si l'éloignement ne s'y était opposé. Il est vrai que l'ambassadeur de Votre Sainteté auprès de l'Empereur en a mangé une bonne part. Cet ambassadeur n'est pas un homme ordinaire au jugement de tous les bons Espagnols: c'est l'archevêque de Cosenza.[1] Depuis quatorze années qu'il vit à la cour, il connaît à fond l'histoire du nouveau monde, et pourra quelque jour, si Votre Sainteté le désire, vous la raconter de vive voix. Les grands princes, en effet, aiment assez à prolonger leurs repas par des entretiens de ce genre. Sur la beauté du ciel, les arbres et les fruits, sur les moissons, le pain et les racines, j'en ai dit assez. Quant aux légumes bons à manger à n'importe quel moment de l'année, melons, courges, concombres, et autres produits du sol, j'en ai souvent parlé. Mon affection est sincère assurément mais peut-être exagérée pour la Jamaïque, et j'ai trop allongé les franges des ornements de mon épouse. Disons-lui donc adieu, et revenons à ceux que nous avons laissés en arrière.

Tout récemment s'est rendu auprès de nous un brave soldat nommé Christophe Ferez Hernan. Il avait été longtemps à la Jamaïque l'exécuteur des œuvres de justice, sous les ordres de Garay, un de ces agents que les Espagnols nomment alguazils. Il avait toujours accompagné Garay, et assista à ses derniers moments. D'après lui tout ce qu'on raconte sur les malheurs de Garay et de tous ses soldats est très vrai. Renvoyé à la Jamaïque après le massacre par Pierre Cano, il apporta des lettres confidentielles de Garay à Espinosa, représentant auprès de l'Empereur du capitaine et de ses fils. A la fin de ces lettres Garay lui conseillait, l'exhortait et l'engageait à renoncer à l'Europe, à

1. Voir sixième décade, ch. I, p. 546.

quitter toutes ses occupations, et à revenir dans cette heureuse patrie. On eût dit qu'il l'engageait à quitter des sables désolés pour se rendre dans la plus fortunée des campagnes. Il revenait même avec insistance sur ce point que, s'il voulait suivre son conseil, il deviendrait riche en peu de temps.

L'alguazil Hernan donna d'autres renseignements qui méritent d'être signalés. Le Panuco et la rivière des Palmes se jettent à la mer avec un débit d'eau à peu près égal. Les matelots recueillent dans la mer des eaux douces à neuf milles de l'embouchure de chacun de ces fleuves. Un troisième cours d'eau, le Saint-Esprit, comme l'ont nommé les Espagnols, est plus rapproché de la Floride, mais son lit est plus étroit ; il parcourt néanmoins des régions riches et peuplées. On demanda à l'alguazil si c'était le hasard, ou la violence de la tempête, ou l'exécution d'un plan bien arrêté, qui avait conduit la flotte de Garay à la rivière des Palmes : « Ce sont des vents du sud favorables qui nous ont poussés, répondit-il, et aussi les courants de l'océan », sans doute ce courant impétueux,[1] dont j'ai parlé ailleurs, et qui se dirige vers l'occident en suivant le mouvement des cieux. L'alguazil, pour lui donner son nom espagnol, affirme en outre que les pilotes qui dirigeaient la flotte, trompés par ces causes diverses, ont pris la rivière des Palmes pour le fleuve Panuco, jusqu'à ce que, ayant pénétré dans l'embouchure, ils ne reconnurent plus les rives. Les conseils de s'arrêter en ce lieu, ajouta-t-il, n'ont pas manqué à Garay, pas plus que celui d'y fonder une colonie. Ce sont ses compagnons qui ne l'ont pas voulu. Ils préférèrent occuper les bords déjà explorés du fleuve Panuco, et ses cantons fertiles et connus. Garay avait de funestes pressentiments, et, très à contre cœur, il se conforma à la décision de ses associés, surtout quand ils lui eurent fait remarquer que la région du Panuco lui avait été attribuée par l'Empereur, et devait même, en vertu d'une concession royale, s'appeler pour toujours le Garayana. Alors que les Espagnols avaient jeté l'ancre à l'embouchure de la rivière des Palmes, et attendaient le retour du beau-frère de Garay qui remontait le cours d'eau, la plupart

1. Voir troisième décade, ch. VI, p. 291.

d'entre eux se firent débarquer et visitèrent les rives du fleuve. Ils examinaient la nature du terrain, et la plupart du temps leurs observations étaient nouvelles, mais sans grande importance : en voici pourtant une que je reproduirai.

L'alguazil Hernan trouva dans un champ voisin un quadrupède[1] qui paissait. Il était un peu plus gros qu'un chat, avait le museau d'un renard de couleur argentée, et était à moitié couvert d'écailles : il était équipé comme peut l'être un écuyer, porteur de cuirasse, qui arme son cheval au moment de partir en bataille. C'est une bête qui bouge peu. Apercevait-elle de loin un homme, elle se retirait sur elle-même comme un hérisson ou une tortue. Elle se laissa prendre et fut portée dans les navires où elle vécut avec les autres animaux domestiques, mais lorsque survinrent de graves soucis, le fourrage fit défaut et l'animal abandonné mourut. Cet alguazil décharge Cortès du soupçon d'avoir empoisonné Garay, mais il est bien triste, car il a lui aussi partagé tous ses malheurs. D'après lui Garay aurait succombé à un point de côté, à ce que les médecins nomment une pleurésie. Lorsque ce capitaine et ses tristes compagnons parcouraient la région qui sépare le grand fleuve Panuco de la rivière des Palmes, on demanda aux indigènes ce qui existait au-delà des grandes montagnes qui bornaient l'horizon, et d'où l'on pouvait voir en même temps et leur pays et la mer : ils répondirent qu'au delà de ces montagnes s'étendaient d'immenses plaines et de grandes villes commandées par de belliqueux caciques.

J'étais à Mantua Carpentana, que le peuple nomme Madrid, lorsque l'alguazil avança, par manière de comparaison, que ces grands royaumes étaient séparés par ces montagnes des provinces maritimes, tout comme les provinces de Madrid et de Calatrava sont séparées par une chaine des pays de Valladolid et de Burgos où, comme vous le savez, on trouve de belles villes et d'importantes places fortes, Ségovie, Medina del Campo, Avila, Salamanque et plusieurs autres. L'alguazil connaît également l'Italie : il disait que les Apennins servent de la même façon à séparer

1. Il s'agit sans doute d'un tatou. Voir plus loin même décade, ch. VII.

le Milanais de la Toscane. Quand on lui demanda comment s'habillait Cortès, quelles étaient les règles du cérémonial adopté en sa présence, le titre dont il voulait être salué, les présents qu'il fallait lui offrir, les trésors qu'on croyait qu'il avait amassés, et s'il avait vu cette machine de guerre, cette couleuvrine en or, dont on a déjà tant parlé, voici ce qu'il répondit : Cortès porte d'habitude des vêtements noirs, mais en soie. Aucun orgueil dans son attitude, sauf qu'il aime à s'entourer d'un grand nombre de serviteurs, je veux parler des intendants, dépensiers, secrétaires, valets de chambre, huissiers, chapelains, trésoriers et de tout ce qui d'ordinaire accompagne un grand souverain. Partout où il va, il mène avec lui quatre caciques, qu'il fait monter à cheval. Les magistrats de la ville, et des soldats armés de masses pour exercer la justice le précèdent. Sur son passage, et d'après un vieil usage, tout le monde se prosterne. Il reçoit avec complaisance les saluts, et préfère le titre d'adelantado à celui de gouverneur. L'Empereur lui a, en effet, conféré cette double magistrature. Nos courtisans semblaient croire qu'il ne rendait pas hommage à l'Empereur. Ce soupçon s'était accrédité. D'après l'alguazil il ne repose sur aucun fondement. Ni lui, ni personne n'a jamais remarqué en Cortès le moindre signe de trahison. Bien plus il a préparé pour les envoyer à l'Empereur trois caravelles chargées d'or et d'argent, et sur l'une d'elles était ce fameux canon, ou couleuvrine, que l'alguazil a soigneusement examiné, et dont le calibre est assez fort pour recevoir une orange, mais il ne croit pas qu'il soit tout en or, comme le bruit en avait couru.

CHAPITRE QUATRIÈME

Voici un trait plaisant que je vais raconter. En vertu d'un usage ridicule et naïf, toutes les fois que nos Espagnols passent dans un pays, les Barbares indigènes sortent de leurs villages et s'avancent à leur rencontre ; ils apportent avec eux autant de volailles qu'il y a d'étrangers, et ces volailles ne sont pas plus petites que nos paons ; s'il y a parmi eux des cavaliers, ils croient que les chevaux se nourrissent aussi de chairs et donnent autant

de volailles qu'il y a de montures. D'un autre côté, Votre Sainteté saura combien sont habiles ouvriers ces Barbares soumis par Cortès à la domination de l'Empereur. Tout ce qu'ils voient ils le reproduisent par la peinture, la fonte des métaux ou la sculpture ; aussi paraissent-ils sur ce point ne le céder en rien aux Corinthiens d'autrefois qui savaient reproduire la nature soit avec le marbre, soit avec l'ivoire, soit avec n'importe quelle autre matière.

Sur le rapport de l'alguazil, Cortès aurait eu en sa possession de grands trésors,[1] moindres pourtant que ceux que lui attribue la renommée, car il entretient à ses frais de nombreux capitaines et soldats ; d'ordinaire plus de mille cavaliers et de quatre mille fantassins. Il recourt à leurs services tantôt pour retenir sous le joug les peuples récemment vaincus, tantôt pour découvrir de nouveaux pays. Il aurait même construit des vaisseaux sur cette mer australe qui s'étend à de telles profondeurs, afin de s'avancer vers l'équateur, qui n'est éloigné que de douze degrés des rivages où il est établi, et de parcourir les îles voisines de l'équateur ou situées sous cette ligne. Il espère, en effet, y trouver beaucoup d'or et d'argent et des aromates de nouvelle espèce. Il l'avait du moins tenté autrefois, mais, embarrassé par ses compétiteurs, Jacques Velasquez, vice-roi de Cuba, puis Pamphile Narvaez, et enfin Garay, il passe pour avoir renoncé à son dessein.

Voici comment on recueille les tributs. Un seul exemple instruira de ce qui se passe ailleurs.

Dans le cours de nos récits relatifs à Temistitan et par nous adressés au pontife Léon X, oncle de Votre Sainteté, et à son successeur Adrien, nous avons raconté que le tout-puissant monarque Muteczuma était le suzerain de princes nombreux et variés, maîtres eux-mêmes de grandes cités. Cortès les a subjugués en grande partie,[2] parce qu'ils refusaient de lui obéir, mais il a installé à leurs places, dans leurs royaumes, leurs fils, leurs frères ou d'autres parents de moindre naissance, afin que les peuples, se voyant gouvernés par ces représentants des an-

1. Gaffarel, *Le Corsaire Fleury*.

2. Brasseur de Bourbourg, *Nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. IV, p. 382-385.

ciennes dynasties, supportent le joug plus facilement. De ces cités, la plus rapprochée du lac salé est celle qu'on nomme Tezcuco. [1] C'est un assemblage d'environ vingt mille maisons. Elle est plus blanche qu'un cygne blanc, car toutes les maisons sont enduites de chaux ou de bitume gypseux. Elles sont si brillantes que lorsqu'on les regarde de loin et qu'on n'est pas prévenu, on croit avoir devant soi de petites collines couvertes de neige. Tezcuco est de forme carrée : elle a trois mille pas de longueur et à peu près la même largeur. Cortès lui donna pour chef un tout jeune homme issu de la race des anciens seigneurs. Otumba[2] est une autre ville un peu moins grande que Tezcuco. Cortès lui donna également un chef d'un naturel doux et obéissant, dont il était le parrain et qui fut baptisé sous le nom de Fernand Cortès. Le territoire de ces villes est étendu, fertile, et parcouru par des fleuves dont les sables charrient de l'or. Chacun des caciques, [3] pour être dispensé de la visite des Espagnols sur leur territoire, visite qui ne pourrait se faire sans violence, donne à Cortès chaque année, et après accord, soixante mille pesos d'or. Nous avons dit que le peso, comme valeur, représentait un ducat et quart. Ils fournissent ensuite d'autres productions de la terre, des grains de maïs, des volailles et des bêtes sauvages, dont abondent les montagnes voisines ; tous les seigneurs indigènes sont traités également, c'est-à-dire que chacun paie un tribut selon ses ressources. Cortès laissa la plupart des provinces jouir de la vraie liberté, sans roi, et avec leurs vieilles coutumes. Il ne fit d'exception que pour l'odieux usage des sacrifices humains, au sujet desquels il eut avec Muteczuma de vives contestations. Même ces provinces libres paient certains tributs à Cortès. Une de ces provinces, celle de Guaxaca, est riche en or. Elle est à

1. Texcuco, jadis Acolhuacan, ou ville des ancêtres, ancienne capitale des Chichimèques, sur le lac du même nom.

2. Ancienne capitale des Otomis, qui furent les maitres de l'Anahuac, même avant les Toltèques. C'est à Otumba que Cortès, le 8 juillet 1520, remporta la grande victoire qui répara le désastre de la noche triste. Cf. cinquième décade, ch. VI, p. 479.

3. Zurita, *Rapport sur les différentes classes des chefs de la Nouvelle Espagne*, p. 262.

soixante-dix lieues de distance de la résidence royale des lacs. Le Locpoteca est une autre province soumise aux mêmes usages. La plupart des autres provinces paient leur tribut en or. Cortès a encore réservé pour le fisc certaines mines d'or. Il y fait travailler des captifs de guerre ; quand il les met en liberté, c'est pour se livrer aux travaux de l'agriculture ou aux arts industriels. Voici un fait particulier digne de remarque. La province de Guacinalgo[1] est gouvernée par un roi du même nom. Le prince vint saluer Cortès, accompagné seulement par sa mère, mais il n'avait pas les mains vides. Des esclaves portaient sur leurs épaules trente mille pièces d'or, et il les donna en présent à Cortès. Vous n'apprendrez pas sans plaisir comment il s'y prit pour rendre hommage. Il s'avança presque nu, bien qu'il possède en abondance de précieux vêtements. Il paraît que telle est la coutume. Quand un inférieur aborde un puissant personnage il se présente, en signe d'humilité, mal habillé, la tête inclinée vers la terre, fléchissant les genoux, et ne prend la parole qu'en bégayant.

Il ne sera pas inutile de connaître l'heureuse monnaie dont ils se servent ; je dis l'heureuse monnaie, parce que, pour la conquérir, on déchire à peine les entrailles de la terre, et qu'elle ne retourne pas dans les cachettes souterraines d'où elle est sortie, à cause des convoitises des avares ou de la terreur qu'inspire la guerre, comme il arrive pour la monnaie d'or ou d'argent. C'est une monnaie produite par un arbre. Je l'ai longuement décrite ailleurs. J'ai dit comment on le sème,[2] comment on le transplante, comment on le soigne sous l'ombre protectrice d'un autre grand arbre, jusqu'à ce qu'il grandisse et puisse supporter les chaleurs de l'été ou la violence des ouragans. Cet arbre donne naissance à des fruits semblables à une petite amande. Frais, ils sont d'une saveur amère et on ne peut les manger, mais on en fabrique le breuvage des nobles et des riches. Quand ils sont secs, on les broie en farine, et, quand arrive l'heure du déjeuner ou du dîner, les serviteurs prennent des vases à vin ou à eau, ou des

1. Aujourd'hui Guachinango, à 165 kil. N.-E. de Mexico.

2. C'est le cacaoyer. Voir cinquième décade, ch. IV, p. 450. Cf. *Tour du Monde*, 1878, 4, 18, 34 ; 1878, 139, 166 ; 1879, 276.

coupes à anse, les remplissent d'eau, y versent une quantité de cette farine proportionnelle à la mesure ; ils font passer ce mélange d'un vase dans un autre, et le triturent en levant les bras aussi haut qu'ils peuvent sauf à le faire retomber comme de la pluie qui tombe d'un toit, et ils renouvellent cette opération jusqu'à ce que monte la mousse, et, plus le breuvage est mousseux, meilleur est-il, à ce qu'ils prétendent. Quand le mélange a été agité à peu près pendant une heure, on le laisse un peu reposer, pour que les détritus et les matières plus lourdes se déposent au fond de la coupe ou du vase à vin. Ce breuvage est suave, pas très capiteux ; pourtant ceux qui en boiraient sans modération commenceraient à avoir la tête troublée comme par les fumées de nos vins. Les indigènes donnent à l'arbre et au fruit le même nom, cacao : de même que nous appelons la noisette ou l'amande. Les Espagnols comparent ce breuvage au lait caillé, car on y trouve à la fois à boire et à manger. Ces arbres et ces monnaies ne poussent que dans certaines régions : ils ne reproduisent point dans n'importe quelle terre, quand on les sème et qu'on les transplante. C'est ce qui arrive pour nos fruits. Les citrons et les pommes médiques, qu'on appelle en langage courant des torronias ou des limons, et d'autres fruits analogues ne peuvent, en effet, pousser et profiter que dans un petit nombre d'endroits. Les caciques, et les riches cantons qu'ils gouvernent, paient donc avec du cacao leurs tributs à Cortès, et c'est avec du cacao qu'il paie la solde de ses hommes, qu'il leur fournit des boissons et qu'il achète ce dont il a besoin. On a remarqué que les pays qui conviennent à cette précieuse denrée ne sont pas fertiles en céréales. Aussi des négociants les visitent-ils, et, par voie d'échange, font leurs opérations. Ils apportent des grains de maïs, du coton pour fabriquer des vêtements, et aussi des vêtements. On leur donne du cacao en échange. En voilà assez pour cette monnaie. Si je reviens sur ces détails, très Saint-Père, c'est pour que les personnes qui étudieront ce livre qui vous est dédié, et n'ont pas eu connaissance des décades adressées aux papes Léon et Adrien, soient au courant de tout ceci.

Quelques caciques possèdent sur leur territoire des mines d'ar-

gent.[1] Ils paient leurs tributs en argent. Cortès possède des meubles en argent, et des vases ciselés, artistement travaillés, soit en or, soit en argent. Votre Sainteté peut maintenant se faire une opinion sur Cortès. On prétend qu'il a été fort affecté lorsque, il y a déjà trois ans, des pirates français[2] lui ont enlevé de grands trésors qu'il envoyait à l'Empereur. On remarquait parmi ces objets perdus de merveilleux ornements que les indigènes donnaient dans les temples à leurs dieux, en même temps qu'ils sacrifiaient des victimes humaines. Que dirai-je des diamants et des pierres précieuses ? Il y avait surtout une émeraude, de forme pyramidale à sa base, presque aussi large que la paume de la main droite. Comme on nous l'a dit au conseil royal, et comme on l'a répété à l'Empereur, jamais on n'en a vu de semblable. On prétend que l'amiral de France[3] l'a rachetée pour beaucoup d'argent à celui qui a fait la capture. Quant à l'infortuné capitaine du navire capturé, Alphonse d'Avila, on le traite bien durement. C'est un jeune homme de grande naissance, mais qui n'est pas riche. On le retient dans une prison rigoureuse, et en donnant pour unique raison que l'on supposait que cette émeraude incomparable ainsi que les autres trésors lui avaient été confiés. Aussi pense-t-on, si on veut le racheter, qu'on pourra lui demander vingt mille ducats. Ceux qui se connaissent en pierreries disent que cette émeraude n'a pas de prix, tant elle est transparente, brillante et admirablement pure.

Dans le pays de Temistitan, comme le froid se fait sentir à cause de l'éloignement de la mer et du voisinage de hautes montagnes, bien que le pays soit situé dans la zone torride, à dix-huit degrés de l'équateur, nos céréales poussent quand on les sème. Les épis et les grains y sont même plus gros qu'en Europe. Comme on distingue trois sortes de grains de maïs, le blanc, le jaune et le rouge, les indigènes préfèrent la farine du maïs à celle du froment. Ils la trouvent aussi plus salubre. Dans

1. Sur les mines d'argent au Mexique, consulter Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, III, 292, 311, 331-360, 374, 414 ; — IV, 29, 50, 94.

2. Voir cinquième décade, ch. VIII, p. 517.

3. Philippe de Brion-Chabot, amiral, *Le corsaire Fleury*. Cf. Gaffarel, ouv. cité, p. 17.

les forêts on rencontre des vignes sauvages naturelles, qui produisent des raisins gros et savoureux, mais on n'a pas encore essayé d'en faire du vin. On raconte que Cortès a planté des vignes.[1] Ce qu'il en adviendra nous le saurons avec le temps.

CHAPITRE CINQUIÈME

Sans parler de l'alguazil précité, qui nous a fourni d'amples renseignements pour cette appréciation, voici que tout récemment, est arrivé de la Nouvelle Espagne, conquise par Cortès, un habitant de San Lucar de Barrameda, nommé Jacques Garcia. D'après son récit il aurait quitté le port de la Vera Cruz aux environs des calendes d'avril de l'année 1524, au moment où Garay venait de mourir. Lui aussi décharge Cortès de tout soupçon d'empoisonnement : c'est bien d'un point de côté ou d'une pleurésie que serait mort Garay. Garcia affirme encore que Cortès n'a jamais laissé percer des sentiments de désobéissance à l'égard de l'Empereur, comme certains envieux le prétendent tout bas : au contraire, et nous le savons par Garcia et par d'autres, il affecte à son endroit la plus grande humilité. Il s'efforce en ce moment[2] de relever les ruines faites au moment de la guerre dans la grande cité des lacs : les aqueducs coupés, alors qu'il s'agissait de triompher de l'obstination des assiégés, ont été réparés ; les ponts détruits ont été reconstruits, beaucoup des maisons jetées à bas ont été restaurées, peu à peu la ville reprend son ancienne physionomie. Les marchés et les foires n'ont pas cessé. Les barques vont et reviennent en aussi grand nombre qu'auparavant. La multitude des négociants paraît aussi consi-

1. Cortès ne se contenta pas de planter des vignes. Il fit venir des Antilles toute espèce de bétail, et y transplanta la canne à sucre, ainsi que les volailles, les graines et les fruits d'Europe ou des tropiques, jusqu'alors inconnus au Mexique. Cf. Brasseur de Bourbourg, *Nations civilisées de l'Amérique Centrale* IV, 561. — Cavo, *Los tres siglos de Mexico*, I, § 8.

2. Herrera, *Histoire générale*, troisième décade.

dérable qu'au temps où régnait Muteczuma. C'est un homme du sang royal [1] qui, avec la permission de Cortès, défend les intérêts de ses nationaux, et rend la justice, mais il n'a pas d'attributions étendues. Quand il se trouve au milieu des Espagnols ou en compagnie de Cortès, il revêt un costume espagnol qui lui a été donné par ce dernier, mais quand il est avec les siens, il prend le costume du pays, auquel il est habitué. La cohorte prétorienne de Cortès, celle qui veille à sa propre sûreté et qui, au cas où il s'en élèverait, réprimerait le désordre, se compose de cinq cents cavaliers et de quatre mille fantassins : en outre plusieurs capitaines ont été envoyés avec leurs compagnies, chargés de diverses missions sur le continent ou sur la mer; entre autres Christophe Olid, dont je raconterai ailleurs les faits et gestes; mais il sera bon et intéressant d'apprendre ce qu'a fait sur un point déterminé un capitaine nommé Alvarado.

Nous avons dit quelque part qu'entre le Yucatan où commence la Nouvelle Espagne, ainsi nommée par Cortès avec l'assentiment de l'Empereur, et les immensités du nouveau continent, s'ouvre un vaste golfe qui pourrait bien avoir son issue vers l'extrémité méridionale de ce pays. C'est encore dans ce golfe qu'Egidius Gonzalez d'Avila pense que l'on pourra trouver l'embouchure d'un grand fleuve, par lequel se déverseraient les eaux de cet immense lac d'eau douce, dont j'ai longuement parlé dans celui de mes livres que l'archevêque de Cosenza a présenté à Votre Sainteté, et dans la décade [2] qui précèdait, et que j'avais dédiée au duc Sforza. Le fond de ce golfe est depuis longtemps connu sous le nom de golfe de Figueras. Sur le rapport de nombreux indigènes une ville s'élèverait sur la côte occidentale de ce golfe, aussi considérable que Temistitan, mais à plus de quatre cents lieues dans l'intérieur, et son souverain serait le maître d'un grand royaume. Cortès charge Alvarado [3] d'aller à la recherche de cette ville, et lui donne à commander cinq cents hommes, tant cavaliers que fantassins. Alvarado prend son che-

1. Il s'appelait Tangaxoan. Voir Brasseur de Bourbourg, ouv. cité, t. IV, p. 475.

2. Voir sixième décade, ch. VIII, p. 566. — Septième décade, ch. VI, p. 612.

3. Sur la mission d'Alvarado consulter Brasseur de Bourbourg, *Nations civilisées de l'Amérique Centrale*, t. IV, p. 631-670.

min droit vers l'orient, et se fait seulement précéder par deux des siens, qui connaissaient les langues du pays. Il découvrit de nombreuses terres, tantôt montagnes ou plaines, tantôt marais. En général elles étaient stériles. Laissons de côté les menus faits qui signalèrent son passage, car je ne veux pas me risquer à ennuyer Votre Sainteté par des détails trop minutieux, et d'un seul bond j'arrive à ce qu'il est important de savoir.

Les messagers d'Alvarado, passant d'un royaume dans un autre en compagnie de leurs guides indigènes, revenaient vers le capitaine qui les suivait à quelques lieues en arrière, et lui faisaient leur rapport sur ce qu'ils avaient découvert. Le seul bruit de l'approche des Espagnols mettait partout le calme. Aucun des caciques n'osait tirer l'épée contre eux ou contre nos bataillons. Partout où ils passaient on leur ouvrait les magasins de provisions. On se pressait autour d'eux pour les admirer. C'étaient surtout nos chevaux et notre armement qui stupéfiaient les indigènes, car tous ils sont à peu près nus. Ils venaient en aide à nos hommes en leur fournissant des vivres et des esclaves porteurs, qui remplaçaient les bêtes de somme et portaient leurs bagages. Les prisonniers de guerre sont, en effet, réduits en servitude, comme il arrive entre toutes les nations, pour ne pas dire les rois, qu'affolent la cupidité ou l'ambition. Alvarado s'arrêta sur la frontière même de la région soumise à ce grand roi, et attendit l'arme au pied et en bon ordre, mais il ne voulut pas violer son territoire pour ne point se donner les apparences de l'avoir outragé : car il n'existe pas pour tous les caciques de la région de pire outrage que celui qui consiste à franchir, sans leur assentiment, les limites de leur territoire. En pareil cas il ne reste plus qu'à tirer vengeance de l'injure. C'est la cause des rivalités, des débats et des guerres. Il y avait encore une centaine de lieues jusqu'à la résidence de ce souverain. Alvarado se fait précéder par des messagers et des interprètes tirés des pays voisins. Ils vont trouver le roi, le saluent, et reçoivent de lui un accueil bienveillant, car le bruit de notre arrivée était parvenu jusqu'à ses oreilles. Il demande tout d'abord si ces hommes sont envoyés par le grand Malingé, qu'ils croient envoyé du ciel sur la terre, et qu'ils nomment un héros invincible et tout

puissant. On lui répond que oui: « Etes-vous venus par mer ou par terre, et, si c'est par mer, sur quelles pirogues étiez-vous montés, c'est-à-dire sur quels navires, de grande dimension, aussi considérables que la salle du palais où nous nous trouvons? » Ils n'ont, en effet, comme d'ailleurs tous les indigènes, que des barques de pêche creusées dans un tronc d'arbre. Ce fut alors que le roi fit savoir que, depuis l'année précédente, il avait certaines notions sur nos vaisseaux, Les navires, en effet, que conduisait Ægidius Gonzalez sur les mers situées par derrière le Yucatan, avaient été vus par ceux des sujets de ce cacique qui habitent la côte: ces navires allaient alors toutes voiles dehors. Les indigènes crurent que c'étaient des monstres marins, des bêtes effroyables nouvellement créées, et, frappés de surprise, ils l'avaient fait savoir à leur souverain.

Le roi demanda à l'un des deux envoyés s'il pouvait lui représenter un de nos navires. L'un d'eux le lui promit. Il se nommait Trevigno. Il avait été ouvrier en bois, et habile pilote. Il s'engagea donc à peindre un navire dans la grande salle du palais. Car il existe dans les résidences du roi et des seigneurs des salles construites en pierre et revêtues de chaux. J'en ai déjà parlé à propos de Temistitan. Trevigno peignit donc un énorme navire de charge, du genre de ceux que les Gênois nomment des caraques, avec six mâts et autant de ponts. Le cacique effrayé par cette masse eut comme de longues hésitations.

Il demanda ensuite comment ces vaisseaux combattaient et on lui répondit que chacun d'eux était assez puissant pour triompher sans peine de milliers d'hommes: ce qu'il ne voulait pas croire, et taxait d'impossibilité, d'autant plus qu'il voyait bien qu'aucun Espagnol ne dépassait la stature ordinaire, et n'avait pas l'apparence ou les membres plus robustes que ceux des autres hommes. On lui dit ensuite que nos hommes avaient à leur service des quadrupèdes féroces, plus rapides que le vent, et qui les aidaient à combattre. Le cacique demanda alors à l'un des envoyés de lui figurer un cheval, aussi bien qu'il le pourrait. C'est ce que fit le compagnon de Trevigno, mais il eut soin de donner à son cheval une figure terrible et de le représenter beaucoup plus grand que les coursiers d'airain, fabriqués par

Phidias ou Praxitèle, et qui sont aujourd'hui sur le mont Esquilin, qui appartient à Votre Sainteté. Il posa sur son dos recouvert de ses harnais un cuirassier. Frappé d'admiration le cacique leur demanda ensuite s'ils voulaient bien se charger de battre un de ses ennemis, un voisin qui désolait la frontière, et leur promit en ce cas une armée de cinquante mille auxiliaires.

Les envoyés d'Alvarado lui dirent encore que, pris isolément, les Espagnols ne valaient pas mieux et n'avaient pas plus de force ou de vigueur que les autres hommes, mais que, rangés en troupes, avec leurs chevaux et leurs instruments de guerre, ils ne redoutaient aucune autre armée. Ils promirent de retourner auprès du général qui les avait envoyés et les attendait non loin des frontières du royaume. Le cacique leur ayant demandé quel serait leur rapport, ils répondirent qu'à leur avis le général viendrait à l'aide du cacique et triompherait aisément de leurs ennemis, de leur capitale, et de tout ce qui dépendait d'eux. « Si vous exécutez vos promesses, repartit le cacique, moi et tous mes sujets nous nous rangerons sous l'obéissance de ce grand héros invincible. » Comme gage de son futur vasselage, il se montra si bien disposé à l'endroit de nos envoyés, qu'il leur donna, pour les escorter jusqu'auprès d'Alvarado, cinq mille esclaves chargés de monnaie de cacao, car elle est en usage jusque dans ces pays, et de vivres, ainsi que vingt mille pesos d'or fabriqué en bijoux de diverses espèces. Quand les envoyés retournèrent vers Alvarado, ils le rendirent tout joyeux. Aussi revint-il auprès de Cortès, pour lui rendre compte de ce qui s'était passé : il lui offrit les cadeaux du cacique, qui furent partagés conformément aux usages adoptés. Des deux envoyés d'Alvarado, l'un d'eux qui n'avait pas confiance dans la libéralité des généraux à son égard, déroba pendant la marche quelques pesos d'or. Son compagnon l'engagea à ne pas se déshonorer en manquant à sa parole : mieux valait, disait-il, tout attendre de la générosité de Cortès et d'Alvarado. L'envoyé s'obstina. Son collègue se tut, et dissimula, mais, arrivé près de Cortès, il l'accusa de vol. Le coupable fut publiquement frappé de verges pour l'exemple, et condamné à ne plus jamais reparaître dans la Nouvelle Espagne. Ces événements se passèrent vers la fin de

l'année 1523. Quelques jours après, lorsque les convalescents eurent recouvré la santé, et que les morts furent remplacés, Alvarado reçut de Cortès l'ordre du départ. On l'a vu se mettre en route au bruit des tambours, et au son des clairons.

Ce dernier messager, Jacques Garcia, jadis domestique de l'un des conseillers d'Hispaniola, le jurisconsulte Marcel de Villalobos, avait été envoyé par son ancien maître à notre conseil. Il a obtenu ce qu'il était chargé de demander : à savoir qu'il lui fut permis, à ses frais, de fonder une colonie et de bâtir une citadelle dans l'île de Margarita. [1] Cette île de Margarita est située en face de la bouche du Dragon, non loin de la terre ferme. Elle produit en abondance des perles : c'est de là que lui vient son nom de Margarita. Si Villalobos exécute son dessein, il sera le gouverneur perpétuel de la colonie, et, conformément à la coutume, transmettra ses pouvoirs à ses héritiers, mais en réservant les droits suprêmes de la couronne de Castille. Il ne me reste plus, pour finir l'histoire de la Nouvelle Espagne, qu'un seul fait à rapporter.

CHAPITRE SIXIÈME

Cortès, depuis que le pirate Gaulois nommé Florin s'empara de la flotte chargée des précieux cadeaux que lui et les autres administrateurs de la Nouvelle Espagne,ses compagnons de victoires, adressaient à l'Empereur, n'envoya plus aucune lettre soit à l'Empereur, soit à notre conseil, tant il avait de chagrin et était accablé par la douleur d'une si grande perte, et pourtant bien des Espagnols, et à diverses reprises, revinrent de ces pays : c'est pour cela qu'il fût soupçonné de méditer une défection ; mais voici qu'il semble donner des preuves du contraire et

1. La Margarita appartient aujourd'hui au Venezuela. Elle forme, avec les îles Blánquilla et Hermanos, la province de Nueva-Esparle. Elle est située à 25 kilomètres de la péninsule d'Arayo, dont elle est encore séparée par les îles de Coche et Cubagua. Les pêcheries de perles sont abandonnées. Cf. Dauxion-Lavaysse, *Voyage aux îles de la Trinidad, Margarita, etc.*

cherche à étendre ses conquêtes non pour lui, mais pour Sa Majesté. Si par hasard votre Sainteté était quelque jour embarrassée pour savoir s'il faut lui reprocher les malheurs de Garay, lui demander strictement raison de sa mort, et l'en punir si cette mort est survenue de son fait, qu'elle suspende son jugement comme je l'ai suspendu moi-même. A mon sens, il faudra dissimuler l'instruction d'une aussi grave affaire. Ce n'est pas à un si redoutable éléphant qu'on pourra imposer un frein, si on recourt à ce moyen. Mieux valent, pour guérir une telle blessure, des caresses et de doux traitements que des sévérités qui pourraient l'irriter. Le temps, juge éternel de toutes choses, fera son œuvre. Je crois pourtant qu'un jour ou l'autre Cortès se laissera prendre aux mêmes filets que ceux dans lesquels il a fait tomber Jacques Velasquez, gouverneur de Cuba, qui l'avait envoyé dans ce pays quand il se révolta contre lui, puis Pamphile Narvaez, et récemment Garay, si toutefois ce que l'on rapporte est vrai. Je me suis expliqué à ce sujet. Aussi bien le moment n'est peut-être pas éloigné où il faudra payer cette dette.

On vient, en effet, de nous rapporter de Cuba et de la Jamaïque, et, avec plus de détails, d'Hispaniola, où se concentrent toutes les nouvelles comme dans un foyer commun, que Christophe Olid,[1] envoyé par Cortès à la recherche de ce détroit tant espéré, avait fait défection et agissait de sa propre autorité, après avoir méconnu les ordres de son général. C'est ainsi qu'on raconte le début de cette affaire. Nous lisons encore dans d'autres lettres qu'Ægidius Gonzalez d'Avila, dont j'ai longuement parlé plus haut, a débarqué sur le rivage depuis longtemps connu du golfe de Figueras, où il cherche à découvrir une issue à ce lac d'eau douce qu'il a découvert.

Or, sur ce même rivage, vient d'aborder Olid, et il n'est pas à plus de trente lieues d'Ægidius Gonzalez. On rapporte qu'Ægidius, à la nouvelle de l'arrivée d'Olid, lui a envoyé des messagers chargés de lettres où il lui offrait paix et alliance. On dit encore que Cortès, apprenant la défection d'Olid, a envoyé contre lui des soldats avec ordre de le prendre, et de le conduire près

1. Brasseur de Bourbourg, *Nations civilisées*, etc., t. IV, p. 847.

de lui chargé de chaînes, ou bien de le tuer. Ceux qui connaissent Olid affirment que c'est un soldat courageux et un habile capitaine. Il a contribué, dès le début des opérations et pour une large part, aux succès de la campagne ; mais, comme il arrive d'ordinaire, il avait éveillé les craintes de Cortès, et ce dernier, sous prétexte de l'honorer, l'avait éloigné de lui, du jour où quelques-uns de ses amis l'engagèrent à ne plus accorder la moindre confiance à un homme, auquel il avait adressé des paroles outrageantes. Nous savons d'autre part que Pedrarias, gouverneur de la terre ferme, a rassemblé une grande armée, et se dirige vers le même endroit. Aussi craignons-nous que les rivalités de ces capitaines n'entraînent, comme conséquence, la ruine générale, d'autant plus que ni l'Empereur, ni nous, les conseillers royaux, ne savons à quelle résolution nous arrêter, sinon à celle d'augmenter par de fréquents décrets les attributions du conseil d'Hispaniola ; de la sorte, ce conseil, investi de l'autorité suprême, et employant tour à tour les caresses, les conseils et les menaces, veillera à ce qu'aucune catastrophe n'arrive, à ce que des dissensions n'aient pas lieu, à ce que les esprits s'accordent : autrement on s'exposerait à être accusé de lèse majesté, et tous ceux qui n'obéiraient pas seraient frappés. D'ailleurs les autres seigneurs Espagnols, qui eux aussi sont les maîtres de leurs soldats, ne partageraient pas leur manière de voir, s'ils désobéissaient aux ordres du roi.

Ce n'est pas avec les armes, à notre avis, qu'il faut avoir raison de ces discordes. Si nous soupçonnions dans quelqu'un de ces capitaines des velléités de trahison, un peu d'encre et de parchemin suffirait pour renverser dans la poussière quiconque essayerait de s'élever contre nos décisions. Au cœur de tout Espagnol il réside une grande qualité, et comme un point d'honneur et d'amour propre : ils veulent qu'on les croie fidèles à leur souverain. D'heure en heure nous attendons des navires du nouveau monde. Que si quelque secret se découvre, et fait en quelque sorte explosion, nous appelerons des chirurgiens pour la guérison.

D'autres détails qui méritent d'être consignés ici, m'ont été communiqués par le frère Thomas Ortis et ses compagnons, des dominicains d'une vertu éprouvée. Ils ont habité sept années la

partie du continent, qu'on nomme Chiribichi : [1] c'est une région voisine de la bouche du Dragon et de la province de Paria, que nous avons souvent mentionnée dans nos précédentes décades, lorsque j'ai raconté dans celui de mes livres que j'ai dédié au duc Sforza que les Barbares avaient détruit [2] un couvent et massacré les moines. Le frère Thomas Ortis, en ce moment près de nous, voudrait que, sous sa conduite, douze moines de l'ordre de Saint-Dominique fussent envoyés en Nouvelle Espagne, pour jeter au milieu de ces nations barbares les semences de notre religion. Grâce aux renseignements qui m'ont été fournis par ces frères, j'ai pu, si j'ai bonne mémoire, écrire sur ce sujet à divers princes. Ils racontent que les indigènes se nomment Cannibales ou Caribes, et qu'ils mangent de la chair humaine. Le pays des Caribes est très étendu comme superficie. Il est plus grand que l'Europe. Les indigènes ont des flottes de barques creusées dans des troncs d'arbres. Ils vont à la chasse des hommes à travers la multitude des îles, comme on va dans d'autres pays à travers les forêts et les bois pour tuer des cerfs et des sangliers. Carib dans toutes les langues de la région équivaut à plus fort que les autres. De là l'origine du mot Caribes. Aucun habitant des îles ne prononce ce nom sans éprouver un sentiment de terreur. Les Caribes tirent aussi leur nom de la région de Caribana, à l'est du golfe d'Uraba : c'est là que ces Barbares disséminés dans ces énormes espaces ont à diverses reprises exterminé des bandes entières d'Espagnols. Ils vivent presque nus, ou parfois cachent leurs parties honteuses dans une petite courge d'or : en d'autres endroits, ils attachent leur prépuce, et ne le détachent que lorsqu'ils se livrent à l'amour ou épanchent de l'eau. Quant ils sont oisifs à la maison ils n'ont aucun vêtement. En temps de guerre, ils se couvrent d'ornements variés. Ils sont très agiles ; ils lancent avec sûreté des flèches empoisonnées ; ils vont et viennent plus rapides que le vent et appuyés sur leurs arcs. Ils n'ont pas de barbe : si quelque poil vient à se montrer, ils se l'arrachent les uns aux autres avec de petites pinces, et se coupent les cheveux jusqu'à la hau-

1. Côte actuelle du Venezuela.
2. Septième décade, ch. IV, p. 602.

teur de la moitié de l'oreille. Pour se rendre élégants ils trouent leurs oreilles et leurs narines, que les plus riches ornent avec des bijoux d'or, et les gens du commun avec diverses coquilles d'escargots ou de limaces. Ceux qui se sont procurés de l'or aiment aussi à porter des couronnes d'or. A l'âge de dix ou douze ans, lorsque la puberté commence à les chatouiller, ils pressent pendant toute la journée des feuilles d'arbres, grosses comme une noix, sous chaque mâchoire, et ne prennent plus aucun aliment ni aucune boisson. Avec cette substance ils se noircissent les dents jusqu'à ce qu'elles aient la couleur d'un charbon éteint. Ils appellent dédaigneusement les Espagnols des femmes et des enfants, parce qu'ils se plaisent à avoir des dents blanches, ou bien des bêtes sauvages, parce qu'ils laissent pousser leur barbe et leurs poils. Leurs dents durent jusqu'à la fin de leur vie : ils ne connaissent pas la douleur que font parfois éprouver les molaires. Les dents ne se carient non plus jamais. Quant à ces feuilles, elles sont un peu plus grandes que des feuilles de myrte, molles comme celles du térébinthier : elles produisent, qnand on les touche, l'impression de la laine ou du coton.

Ces indigènes du Chiribichi ne s'adonnent à aucune autre espèce de culture qu'à celle de ces arbres, qu'ils nomment hay : attendu qu'avec leurs feuilles ils se procurent tout ce dont ils ont besoin. A travers les plantations bien rangées de ces arbres ils creusent des fossés et des rigoles, grâce auxquels ils arrosent ce qu'ils ont semé. Chacun enclôt ce qui lui appartient avec une corde de coton, à hauteur de la ceinture : sacrilège est réputé celui qui entre dans le champ de son voisin sans tenir compte de cette corde. Ils tiennent pour certain que le profanateur périra sous peu. Il est bon de faire connaître comment ils s'y prennent pour empêcher que la poudre provenant de ces feuilles ne se corrompe. Avant de réduire en poudre ces feuilles desséchées, ils s'enfoncent dans des forêts situées sur la montagne, où vivent, à cause de l'humidité du sol, beaucoup d'escargots et de limaces. Ils jettent dans un fond disposé à cet effet les coquilles de ces animaux mêlées à un bois spécial, allument un feu violent, et fabriquent de la chaux, qu'ils mélangent à cette poudre. La force de cette chaux est telle que, lorsqu'on la goûte pour la

première fois, les lèvres sont cuites et durcies, comme il arrive aux travailleurs de la terre dont le fréquent usage rend les mains calleuses, ou bien si nous frottions nos lèvres, nous qui n'y sommes pas habitués, avec de la chaux vive. Cette poudre ainsi composée, les indigènes la conservent dans des coufins et des corbeilles tressées artistement avec des joncs de marécage. Ils la gardent jusqu'à l'arrivée des marchands qui se rendent chez eux pour en acquérir par voie d'échange, comme on fait aux foires et aux marchés. Ces marchands leur apportent des graines de maïs, des esclaves, et des colliers fabriqués avec cet or qu'ils nomment du guanin. Ils prennent en échange de cette poudre qu'on utilise dans tous les pays voisins pour les soins de la bouche. Quant aux habitants du Chiribichi, d'heure en heure ils crachent les vieilles feuilles et en prennent de nouvelles.

Il y a dans cette vallée d'autres arbres remarquables par leurs produits. De l'un d'entre eux, quand on l'entaille un petit peu, découle une humeur lactée. Quand on la laisse se reposer, elle se coagule comme fait la résine. Elle est transparente comme de la gomme, et, quand on la brûle répand de délectables odeurs ; d'un autre arbre sort un suc, que l'on recueille de la même manière, mais qui donne la mort, quand on est frappé d'une flèche enduite de ce suc. De différents arbres sort de la glu. On s'en sert pour prendre des oiseaux et pour divers usages. Le garciuna ressemble à nos mûriers, mais son fruit est plus résistant que les mûres d'Europe, quand il est frais et qu'on veut le manger. Si on le trempe auparavant dans l'eau, on en extrait un suc de grande vertu pour les maux de gorge, et qui dissipe les enrouements de la voix. Des branches de cet arbre, quand elles sont desséchées, jaillit du feu, comme lorsqu'on frappe un silex. Les habitants de cette vallée ont encore des citronniers de haute taille. On raconte que ces citrons, quand ils sont conservés dans des coffres, donnent aux vêtements une odeur suave et les préservent des teignes. Du pain que l'on voudrait conserver avec ces citrons deviendrait plus amer que du fiel et immangeable. Par contre des navires construits avec des planches tirées de ces arbres, ne sont jamais attaqués par les vers. Un autre arbre produit du

coton. Il est plus grand qu'un mûrier, mais meurt au bout de dix ans. Dans celui de nos livres qui précède et que nous avons dédié au duc Sforza, nous avons fait[1] remarquer que pareil accident avait été signalé à Hispaniola et dans beaucoup d'autres localités du nouveau monde. Les pères dominicains prétendent que ce coton est plus précieux que celui qui, chaque année, est semé dans notre Europe. Il n'est pas plus haut que les tiges du chanvre. Il pousse à peu près partout, mais est cultivé avec succès en Espagne, surtout dans la campagne d'Andalousie.

Dans la vallée de Chiribichi, pousse spontanément et en grandes quantités un gros arbre qui produit de la canelle. N'oublions pas un autre produit précieux de cette vallée. Les dominicains pensent que des arbres de cinnamome, que ne connaissent pas les indigènes, poussent dans ces cantons ignorés du pays. On a du moins négligé de les utiliser, car les indigènes ne connaissent en fait de condiment que cette espèce de poivre dont j'ai longuement parlé, et qu'ils nomment axi. Ce fruit est si bien spécial à la contrée, qu'on l'y rencontre en aussi grande quantité que chez nous des orties et des mauves. En voici la preuve : un arbre entraîné par une inondation du fleuve fût jeté sur la côté voisine de l'endroit où était bâti le couvent. Les moines le tirèrent sur la plage et s'apprêtèrent à le débiter en morceaux pour l'usage de la cuisine. De chaque bûche s'exhalaient de suaves odeurs. Ils goûtèrent l'écorce et lui trouvèrent un goût bien marqué de cinnamome ; et pourtant ce tronc était à demi gâté par son long séjour dans les eaux et par les chocs qu'il avait subis dans le torrent. Le temps, juge de toutes choses, nous donnera l'explication de ce mystère et de beaucoup d'autres encore cachés. Nous lisons que le créateur suprême a pris six jours pour former et pour disposer les éléments de tout ce qui existe. Nous ne pouvons, nous, pénétrer d'un seul coup tant de secrets. Les dominicains ont encore raconté que les eaux de ce fleuve sont excellentes pour briser et faire évacuer les calculs des reins et de la vessie, mais qu'elles obscurcissent la vue. Ils disent aussi que d'une fontaine sort en abondance la matière de

1. Voir septième décade, ch. I, p. 579.

ce feu inextinguible,[1] que l'on appelle communément le feu des alchimistes, et que les Romains nomment, à ce que je crois, le feu grégeois.

CHAPITRE SEPTIÈME

Voici un fait, digne de remarque, qui prouve que cette vallée produit des plantes aromatiques qui poussent à la volupté : au lever du soleil et quand le temps est clair toute la vallée est remplie de vapeurs extraordinaires, que fait sortir de terre la brise matinale. Si l'on respire trop fortement ces vapeurs, on éprouve des douleurs de tête, et des pesanteurs, comme cela nous arrive en Espagne pour beaucoup d'herbes, surtout pour le basilic et pour le musc, qu'il ne convient pas d'aspirer trop fortement, tandis que leur odeur sentie de loin est suave. En temps de pluie ou quand le ciel est couvert, ces vapeurs se dissipent. Un autre arbre, riverain des cours d'eau, produit des fruits qui, lorsqu'on les a mangés, provoquent l'urine et la font rendre rouge comme du sang. Un autre arbre produit des prunes excellentes, semblables à celles que les Espagnols nomment monacales. Sur les mêmes rives pousse un arbre dont les fruits donnent la mort quand on les mange, et pourtant ils sont doux. Quand ces fruits tombent dans le lit des fleuves, les poissons les mangent, mais tous ceux qui à leur tour mangent de ces poissons sont atteints de diverses maladies étranges. Le frère Thomas Ortis assure qu'il a goûté, mais non mangé, de ces fruits. Ils ont une saveur aigre-douce. Il fut légèrement indisposé. Le remède à ce poison est une gorgée d'huile. L'ombre même de cet arbre fruitier porte à la tête et blesse les yeux. Chiens, chats ou tout autre quadrupède qui en mangerait périrait. D'autres arbres aux formes diverses sont produits par ce sol. De l'un d'entre eux découle un suc, qui, lors-

1. S'agirait-il d'une source de pétrole?

qu'on le réduit, ressemble à du lait fraîchement caillé et devient comestible. D'un autre arbre sort une gomme qui n'est pas plus à dédaigner que le miel rosat. Des herbes même odoriférantes poussent sans culture dans ce pays. Cà et là on peut récolter du basilic. Les bettes atteignent la hauteur d'un homme. Le trèfle dépasse en grandeur le persil. Les euphorbes opiacées lancent des branches plus larges qu'un pouce. Les légumes et les plantes de jardin apportées par les moines réussissent toutes, par exemple les melons, les courges, les concombres, les radis, les carottes, les panais. On y rencontre aussi des plantes qui donnent la mort, entre autres une plante marécageuse, de forme triangulaire, armée de pointes aigues comme les dents d'une scie. Si cette plante vous pique à l'improviste, elle vous arrache des plaintes. Il ne faut pas oublier des herbes marines, qui, arrachées par la force des vents, retardent et souvent arrêtent les vaisseaux.

Dans le pays de Chiribichi on signale également une remarquable variété de quadrupèdes et d'oiseaux propres à la région. Commençons par les animaux les moins utiles et les plus dangereux. Dans mes premiers livres[1] et dans ceux qui les ont suivis, j'ai souvent parlé de certains reptiles à quatre pattes d'un aspect féroce. On les appelle tantôt iguanes, tantôt ivanes. C'est une bête bonne à manger et il ne faut pas en faire fi quand il s'agit de trouver un plat recherché. Ses œufs, pondus et couvés comme ceux du crocodile ou de la tortue, sont d'une alimentation et d'un goût exquis. Les moines dominicains qui pendant sept ans habitèrent cette région eurent beaucoup à se plaindre des iguanes. Une fois que leur couvent fut bâti, comme je l'ai raconté, ils furent chaque nuit cernés par une multitude de ces animaux comme par autant d'ennemis. Ils étaient obligés de sortir de leurs lits non pas pour se défendre contre eux, mais pour les effrayer et les éloigner des fruits, et surtout des melons qu'ils avaient semés et cultivés, et que les iguanes recherchent avec avidité. Les habitants de la vallée vont à la chasse des iguanes, mais pour les manger. Tantôt ils les tuent à coups de flèches, tantôt ils les prennent vivants : ils se contentent alors de jeter

1. Première décade, ch. III, p. 46 ; ch. V, p. 75.

leurs mains sur lecou de l'animal, dont l'aspect est effroyable, surtout quand de sa gueule ouverte il semble sur le point de mordre, mais il demeure inerte, comme une oie qui siffle, et n'ose pas repousser l'attaque. La fécondité de ces animaux est telle qu'on ne peut les détruire entièrement. Ils sortent des grottes et des cavernes maritimes, où ils acquièrent leur développement, et vont en troupes pendant la nuit chercher leur nourriture. Ils se nourrissent encore des débris que laisse la mer sur le rivage au moment du reflux.

Dans ce pays on trouve un autre animal plein de ruse et de férocité.[1] Il est aussi grand qu'un chien français. On ne l'aperçoit que rarement. Lorsque commence le crépuscule, il sort de ses cachettes dans les bois, entre dans les villages, et fait le tour des maisons en pleurant à haute voix. Ceux qui ne sont pas au courant de ses malices croient entendre un enfant qu'on frappe. Avant que l'on eût reçu les leçons de l'expérience, beaucoup de personnes se laissaient tromper : elles sortaient sans précaution du côté où vagissait l'enfant prétendu. La bête féroce était là qui saisissait l'infortuné et, en un clin d'œil, le déchirait en morceaux. La suite des temps et la nécessité, qui réveille les esprits engourdis, indiquèrent un moyen de se préserver contre cette bête dangereuse. Si quelqu'un doit voyager pendant la nuit, il porte avec lui un tison enflammé, et le remue en marchant. Quand elle l'aperçoit, la bête s'enfuit aussi rapidement qu'un homme se sauve devant l'épée d'un furieux. Pendant la journée elle ne se laisse jamais voir.

Les indigènes sont encore infestés par les crocodiles,[2] surtout dans les endroits écartés et marécageux. Ils prennent leurs petits et les mangent, mais ils n'osent s'attaquer aux adultes. Les moines ont mangé du crocodile. Ils le trouvent semblable à de la chair fraîche d'âne, mais d'un goût insipide. Telle est la chair des crocodiles du Nil, comme j'ai eu occasion de l'écrire dans mon livre sur mon ambassade au Caire, adressé au roi Ferdi-

1. Ce sont les jaguars. Ils exercent encore leurs ravages dans toute la région guyanaise. Cf. Coudreau, *Quatre ans dans la Guyane française (Tour du Monde*, 1892).

2. Sur les crocodiles de ces régions, cf. Chaffanjon, *Voyage dans les llanos du Cauro* (*Tour du Monde*, 1888, p. 308).

nand et à la reine Isabelle.[1] Du crocodile femelle sort une odeur qui rappelle celle du musc voluptueux.

Des chats sauvages naissent dans ce pays. Quand ils sont tout petits leur mère les porte en se glissant à travers les arbres. On la tue à coups de flèches, et, quand elle tombe morte, on prend ses petits, que l'on conserve pour l'amusement, comme nous faisons des singes à longue queue ou des guenons : aussi bien, sur le rapport des moines, ils en différent étrangement. Parfois on prend ces animaux en tendant des lacets sur le bord des fontaines. Les indigènes racontent qu'au delà des montagnes qu'ils désignent du doigt vivent des bêtes farouches, dont le visage, les pieds et les mains rappellent la forme humaine :[2] parfois elles se tiennent debout, la tête droite et se promènent. Ceux qui ont entendu ces récits pensent qu'il s'agit d'ours, mais on n'en a point vu. Dans les forêts de la région vit un autre animal plus grand qu'un âne, féroce, ennemi déclaré des chiens qu'il enlève et emporte lorsqu'il les rencontre, comme fait un loup ou un lion pour les troupeaux. Les moines ont ainsi perdu trois de leurs chiens de garde qu'ils enlevèrent dans le vestibule du couvent. La forme des pieds de cet animal ne ressemble pas à celle des autres bêtes. On dirait un soulier de France, large sur le devant, rond, sans séparation, et aux éperons pointus. Cet animal est noir, couvert de poil, il a peur de l'homme. Les indigènes le nomment cappa. On trouve aussi dans le pays des léopards et des lions,[3] mais d'un naturel doux et qui ne sont pas dangereux ; sans parler d'une grande quantité de cerfs, que les chasseurs indigènes tuent à coups de flèches. On signale encore un autre animal, pas plus grand qu'un chien français, et qu'on appelle aranata.[4] Il a la figure d'un homme, une barbe épaisse et

1. Martyr, *De legatione Babylonica*.

2. Sans doute le paresseux, le pergnica de Gandavo (p. 74), le haut ou haüthi de Thévet (*Cosmographie universelle*, p. 940 et planche 941), l'hay de Léry (§ X, p. 168). Cf. deuxième décade, ch. IX, p. 207.

3. Ces prétendus lions sont les tapirs. Cf. Roulin, *Souvenirs de Voyage*, p. 261, 302. — Gandavo, *Terre de Santa-Cruz*, p. 68.

4. Il s'agit des singes, dont les espèces sont très variées dans toute l'Amérique méridionale. Cf. Léry, *Voyage au Brésil*, édit. Gaffarel, t. I, p. 167.

une physionomie grave et respectable. Ses mains, ses pieds et sa face sont ceux d'un homme. Il se nourrit de fruits, il se glisse entre les arbres comme un chat ou un singe, il marche en troupes, et grogne souvent contre ses semblables, à tel point que les premiers moines qui s'installèrent dans la région croyaient que ces animaux étaient des démons, qui, furieux de leur arrivée, cherchaient par leurs cris à les effrayer. L'aranata est très adroit. Il sait éviter les flèches qu'on lance contre lui, il les saisit avec sa main et les renvoie à celui qui les a lancées. Il me semble qu'il appartient à la race des singes ou des guenons. Les moines assurent le contraire. Il existe un autre animal très étrange, tout décharné, qui, en guise d'excrément, produit deux couleuvres. Les moines ont gardé chez eux un de ces animaux, et c'est sur leurs observations qu'on s'appuie. Quand on leur demanda où allaient ces couleuvres, ils répondirent que c'était à la forêt voisine, mais qu'elles vivaient peu de temps. Quant à l'animal il sent aussi mauvais qu'un cadavre exposé à l'air pour être enseveli. Les moines, dégoûtés par cette puanteur, le firent tuer. Il ressemblait à un renard par la tête, à un loup par le poil. On sait que dans le ventre des enfants naissent parfois des vers, et que les vieillards ne sont pas exempts de cette infirmité. On les rend tout vivants avec les excréments : ce sont ces vers que le peuple nomme lombrics. Qui donc nous empêche de croire que pareil fait peut se renouveler ailleurs, surtout quand ce sont des hommes aussi autorisés qui l'affirment ?

Il existe un autre animal[1] qui, par un singulier instinct, cherche sa vie en se nourrissant de fourmis, de même que chez nous le pivert. Il a un museau pointu, long d'une coudée, et, à la place de la bouche, une ouverture allongée, d'où il sort une langue très longue, qu'il introduit dans les fourmilières cachées sur les arbres. Il attire les fournis par les mouvements de sa langue, et la retire dès qu'il la sent remplie de ces insectes : puis

1. Il s'agit du tatou. Cf. Hans Staden, *Voyage au Brésil*, p. 308 : « Le dattu a environ six pouces de haut et neuf de long. Il est couvert par tout le corps d'une espèce d'armure, excepté sous le ventre. Il a le museau très pointu, la queue très longue et se nourrit de fourmis. » Cf. Roulin, *Souvenirs de voyage*, p. 217-224.

il les avale et en fait sa nourriture. L'animal couvert d'écailles, dont j'ai souvent parlé, vit également dans ce pays. Sangliers, hérissons, porcs-épics et belettes d'espèces diverses ne manquent pas.

On trouve encore, et plus qu'on n'en voudrait, des pélicans de variétés nombreuses. J'ai longuement parlé de ces oiseaux dans celle de mes décades[1] qui est dédiée au duc Sforza. Les chauves-souris, de même que les moustiques, attaquent les dormeurs pendant la nuit. Toutes les parties du corps humain qui sont à découvert, la chauve-souris les attaque sans hésitation, les mord en toute hâte, et en aspire le sang. Voici une plaisante histoire, Votre Sainteté en lira le récit, qui eut pour cause la morsure d'une chauve-souris. Un domestique des moines allait mourir. Il était atteint d'une grave pleurésie. Il avait besoin d'une prompte saignée. A deux ou trois reprises le chirurgien essaya d'ouvrir la veine avec son rasoir, mais il ne put réussir à lui tirer une goutte de sang. Aussi le laissa-t-on comme un homme qui allait mourir dans quelques heures, et les moines lui firent leurs derniers adieux et s'occupèrent de son enterrement. Voici qu'une chauve-souris s'approcha du pauvre abandonné, ouvrit la veine d'un de ses pieds qui était découvert, ne se retira qu'après s'être gorgée de sang, et laissa la veine ouverte. Lorsque les moines, au lever du soleil, revinrent vers celui qu'ils avaient laissé, ils le trouvèrent non pas mort, comme ils le pensaient, mais frais et dispos et presque hors de danger. Il entra bientôt en convalescence et reprit ses anciennes occupations. La chauve-souris avait rempli l'office de médecin, c'est elle qu'il fallait remercier. Ces oiseaux font périr sous leurs morsures des chats, des chiens et des poules. Les indigènes les nomment Rere. Je reproduis les noms qu'ils donnent : ces noms sont d'ailleurs peu nombreux.

Leurs corbeaux ne sont pas noirs comme les nôtres, au bec recourbé, et rapaces, mais ils sont lourds dans leur vol, comme les grives familières de l'Espagne, et plus gros qu'une oie. Lorsque le soleil se couche, des effluves odorantes sortent de ces bois : à midi ou quand l'air est lourd, il n'y a plus de senteurs.

1. Martyr, première décade, ch. X, p. 128.

Perdrix, tourterelles, palombes se trouvent dans ce pays en quantité considérable, de même que des passereaux plus petits que nos roitelets. On rapporte des choses étonnantes sur leur industrie dans l'art de bâtir leurs nids, afin de les garantir contre les oiseaux de proie et les autres animaux.

La région voisine du Chiribichi se nomme l'Atata, Elle est remarquable par ses étangs salés; nous l'avons déjà dit. Les Espagnols en exploraient les rivages, lorsque ceux d'entre eux qui avaient les yeux tournés vers la mer, au moment où leurs compagnons jouaient et se reposaient, aperçurent au dessus des flots je ne sais quoi qui surnageait : c'était une tête humaine avec des cheveux et une barbe épaisse et des bras qui s'agitaient. Tant qu'ils se contentèrent de regarder sans ouvrir la bouche, le monstre se promena tranquillement comme s'il admirait le navire, mais les matelots ayant poussé un grand cri pour attirer l'attention de leurs camarades, le bruit effraya le monstre qui plongea, non sans laisser voir la partie de son corps qui était cachée sous l'eau : elle se terminait en queue de poisson et ses battements soulevèrent les flots qui naguère étaient tranquilles. Nous pensons que c'était un Triton, un de ceux que la fabuleuse antiquité nommait les trompettes de Neptune. Près de Cubagua, île célèbre par la pêche des perles, et qui est voisine de l'île Margarita, on a signalé, paraît-il, un autre monstre de la même espèce. Ne rapporte-t-on pas que dans notre océan cantabrique, à certaines époques de l'année, on entend comme des voix virginales et des chants : on pense que ce sont les appels de ces animaux, quand arrive pour eux le moment de la fécondation. Il y a dans ce pays beaucoup d'espèces de poissons, que nous ne connaissons pas: deux surtout sont utiles. On fait rôtir le premier, et on le conserve de même que nous salons pour les manger plus tard de la viande et des poissons. Quant au second, on le fait bouillir, on le pile, on le réduit tantôt en forme de pains, tantôt en boules, puis on l'échange contre d'autres marchandises apportées par les voisins qui n'ont pas cette denrée. Pour prendre les poissons [1]

1. Les indigènes se contentent aujourd'hui d'empoisonner les eaux, avec la racine d'une liane, le barbasco caïcareno. Cf. Chaffanjon, *Voyage à travers les llanos du Cauro* (*Tour du Monde*, 1888, p. 320).

il y a deux méthodes différentes : quand il s'agit d'une pêche générale, à l'endroit où l'on sait que se trouve une quantité de poissons, on rassemble de nombreux jeunes gens, qui se rangent en cercle, tournent en gardant le silence derrière la bande des poissons, comme font parfois les chasseurs de lièvres, puis se jettent tous ensemble à l'eau comme s'ils dansaient, agitent avec dextérité des baguettes qu'ils portent à la main droite, et de la main gauche ouverte, comme s'il s'agissait de ramasser des bestiaux dans un parc, poussent peu à peu les poissons vers les sables du rivage et jettent par corbeilles leur proie sur la plage. Je ne suis pas étonné qu'il en soit ainsi : j'ai observé le même genre de pêche dans le Nil, lorsque je remontais ce fleuve pour me rendre auprès du Soudan, il y a vingt-quatre ans de cela.[1] Comme les navires qui me transportaient moi, mes compagnons et les courtisans que le Soudan avait envoyés à ma rencontre, avaient été obligés de s'arrêter non loin de la berge pour prendre des vivres frais, attendu qu'il était imprudent de descendre à terre à cause des Arabes nomades, un des riverains me conseilla de jeter des morceaux de pain dans le fleuve ; aussitôt s'assembla une multitude de poissons, et ils avaient si peu peur qu'ils se laissaient prendre dans des corbeilles. Ils nageaient en troupes vers les morceaux de pain, comme des monstres affamés qui se ruent sur un objet enduit de miel. On avoit beau en prendre des corbeilles entières : on pouvait renouveler la pêche tant qu'on voulait. Quand on demanda aux riverains comment il se faisait que ces petits poissons fussent si nombreux, nous comprîmes qu'on ne les mangeait pas, parce qu'ils étaient dangereux. On m'engagea même à ne prendre aucun d'eux avec la main : on me montra une arête rouge qu'ils portent sur le dos, et avec laquelle ils cherchent à piquer le pêcheur, comme font les abeilles avec leur dard : mais les gens de Chiribichi n'ont pas à se préoccuper de cet inconvénient, car les poissons ne sont pas dangereux. Quant à l'autre genre de pêche[2], il est plus sûr et plus

1. Martyr, *De legatione Babylonica*.

2. Voir dans le *Tour du Monde*, 1860, 284, la pêche aux flambeaux par les Saulteux.

noble. La nuit on porte au milieu des barques des torches enflammées, on part pour l'endroit où l'on sait par expérience que se réunissent de grandes bandes de poissons et on agite en rond les torches enflammées que l'on sort des barques. Les poissons accourent en foule à la lumière. On en tire tant qu'on veut avec des tridents ou des flèches, puis on les sale ou bien encore on les dessèche à un feu ardent. On les range dans des coffres, et on attend les marchands qui se présentent pour les acheter: mais en voilà assez pour les produits de la mer.

Que dire de la multitude des insectes et des serpents particuliers à la contrée? Dans le Chiribichi les salamandres sont larges comme une main humaine. Leur morsure donne la mort. Elles croassent pendant la nuit, comme les poules qui gloussent quand elles commencent à éprouver le besoin d'être fécondées. On trouve partout des aspics dont la queue est armée d'un dard, et c'est avec ce dard que les indigènes terminent leurs flèches. Les araignées[1] sont de couleurs variées, et intéressantes à examiner. Elles sont deux fois plus grosses que les nôtres. Leur toile est résistante et curieuse à étudier. Tout oiseau plus petit qu'un passereau ou de la grosseur d'un passereau qui s'y laisse prendre, ne peut se dépêtrer. Les moines ont raconté qu'il leur fallait un effort pour triompher de la résistance qu'opposaient ces toiles. Les indigènes mangent des araignées, des grenouilles, des vers et même des poux, sans répugnance, et pourtant leur estomac est si délicat que, si seulement ils aperçoivent quelque chose qui leur répugne, ils vomissent tout ce qu'ils ont absorbé. Il existe quatre espèces de cousins malfaisants. Voici comment on s'en garantit : on s'enterre dans le sable, en se couvrant la figure de feuilles afin de pouvoir respirer. Ce sont les petits cousins qui sont les plus impitoyables. On compte trois espèces d'abeilles : deux, comme les nôtres, déposent leur miel dans des ruches : la troisième, composée d'insectes petits et noirs, fait son miel dans les forêts, mais sans être mélangé avec de la cire. Les petites abeilles sont mangées avec plaisir par les indigènes, crues, frites

1. Sur les araignées de Floride, voir *Tour du Monde*, 1870, p. 406, et sur les mygales chasseresses de Guyane, *Tour du Monde*, 1872, 104.

et parfois bouillies. Deux espèces de guêpes, l'une inoffensive dans les maisons, l'autre dangereuse dans les forêts. Sur certaines plages maritimes naissent d'énormes serpents.[1] Lorsqu'il arrive aux matelots de s'endormir, ils se glissent sur le flanc des navires, y pénètrent, tuent, déchirent et dévorent en un clin d'œil les malheureux qui dorment, comme font les vautours quand ils s'abattent sur les cadavres.

A certaines époques de l'année les pousses des arbres sont endommagées par des hannetons, des chenilles et des sauterelles. Si l'on n'y prête un grand soin, une sorte de charençon se développe dans les grains du maïs, lorsqu'on le fait sécher ou qu'on l'entasse dans les greniers. Il en ronge la moelle en respectant l'écorce : ce qui arrive parfois à nos fèves et à notre blé. Les indigènes aiment à se servir de lanternes comme protection contre les cousins, ainsi que je l'ai dit dans ma décade adressée à Sforza, et aussi pour avoir de la lumière pendant la nuit.

On prétend qu'à certaines époques de l'année les rivages de la mer sont comme teints de sang. Les vieillards interrogés à ce sujet, pensent qu'une grande quantité de poissons ont, au temps du frai, leurs œufs emportés par les eaux, qui contractent alors cette couleur sanglante. Mais ils n'affirment rien. Sur ce point et sur beaucoup d'autres ceux qui aiment à chercher la moelle sur la surface des os pourront croire mon récit ou grincer des dents à cause de la jalousie qu'ils éprouvent. J'ai assez parlé des quadrupèdes, des oiseaux, des insectes, des arbres, des herbes et des essences, ainsi que d'autres choses analogues : bandons notre arc pour raconter la vie et les mœurs des indigènes.

1. Récits sans doute exagérés. Les plus gros serpents d'Amérique, pythons ou soucouriyou de la Guyane, n'attaquent l'homme que pour se défendre. Cf. Coudreau, *Quatre ans dans la Guyane française* (*Tour du Monde* 1892). — Gandavo (*Terre de Santa-Cruz*, p. 77), prétend « qu'il y en a dans l'intérieur d'une taille si énorme qu'ils avalent un cerf entier ou tout autre animal de la même grandeur ». Cf. Biard, *Voyage au Brésil* (*Tour du Monde*, n° 81, pl. 40).

CHAPITRE HUITIÈME

Les gens du Chiribichi sont très superstitieux.[1] Ils aiment les jeux, les chants et le bruit. A l'aube et au crépuscule ils se saluent entre eux avec des instruments variés et des chansons; parfois ils passent huit jours de suite à faire de la musique, à chanter, à exécuter des chœurs, à boire et à manger, et se trémoussent jusqu'aux dernières limites de la fatigue. Leurs chants sont mélancoliques. Ils aiment à se parer de bijoux, à mettre sur leurs têtes des couronnes, à orner leurs cous et leurs jambes de coquillages marins et de coquilles de limaces qui leur tiennent lieu de grelots.[2] Ceux-ci prennent des panaches en plumes de diverses cou-

1. Sur les sauvages de l'Amérique méridionale, répandus dans la région qui correspond au Chiribichi de Martyr, on peut consulter Cassani, *Historia del nuevo Regno de Granada*, 1741.— Gumilla, trad. Eidous, *Histoire naturelle, civile et géographique de l'Orénoque*, 1758. — Oviedo y Banos, *Historia de la conquista, y poblacion de la provincia de Venezuela*, 1723. — Malouet, *Mémoires*, 1797. — Bellin, *Description géographique de la Guyane*, 1763.

2. Coudreau, *Quatre années dans la Guyane française* (*Tour du Monde*, 1892). « Voici le costume : un paquet de sonores graines de onayes à la cheville, des collerettes de plumes blanches et noires s'étalant en éventail sur les reins, dans le dos une planchette portant un oiseau mis en peau. A cette planchette pendent de trois à six queues en plumes blanches artistement tressées qui tombent jusqu'à la hauteur de la cheville, en dessinant une courbe. Dans chaque bracelet de l'avant-bras est passé un bâtonnet surmonté de deux ou trois plumes d'ara. Sur la tête des couronnes de plumes blanches tressées horizontalement. ». Cf. Coudreau, *Id.* « Les trois principales danses des Rocouyennes sont le toulé, le pono et l'acomen. Le toulé commence à six heures du soir et se termine à six heures du matin, sans interruption aucune. Les danseurs, sur une file, tournent en frappant du pied droit, en se balançant sur la jambe droite, et en inclinant le corps du côté droit. Les jeunes gens seuls participent à cette danse... Le toulé n'est qu'une nuit de danse, le pono est tout un événement, mais la danse la plus artistique est l'acomen. Cf. Chaffanjon, *Voyage à travers les llanos du Cauro* (*Tour du Monde*, 1888, p. 324).

leurs ; ceux-là suspendent à leur poitrine des boules d'or, qu'ils appellent guanines, et tous se teignent avec le suc d'herbes variées. Celui qui à nos yeux serait réputé le plus laid passerait chez eux pour le plus élégant. Ils se rassemblent alors et tantôt en forme d'arc, tantôt en coin serré, ou en rond, ils se prennent par la main, se lâchent, et tournent en cercle, en sautant, en dansant, et toujours en s'accompagnant de chants. Ils vont et reviennent donnant à leurs visages des expressions variées, soit qu'ils ferment les lèvres et gardent le silence, soit qu'ils les ouvrent et vocifèrent. Les moines racontent qu'ils les ont vus parfois passer plus de six heures à ces exercices futiles et fatigants, et cela sans prendre le moindre repos.

Lorsqu'ils sont conviés, par la voix d'un héraut, à se rendre à la résidence de quelque cacique important, les domestiques du cacique nettoyent et balayent les chemins. Ils arrachent les herbes, et font disparaître les cailloux, les épines, la paille et tous les autres débris. Si même c'est nécessaire, ils élargissent la route. Les arrivants s'arrêtent à un jet de fronde de la résidence du cacique, se mettent en rang en rase campagne, et, d'après un ordre convenu, frappent les uns contre les autres les javelots ou les flèches dont ils se servent à la guerre, mais sans cesser de chanter et de danser. Puis ils entonnent un chant[1] d'une voix basse et tremblante et s'avancent lentement. Au fur et à mesure qu'ils s'approchent ils élèvent la voix et donnent plus d'intensité à leur chant, mais ce chant est toujours une sorte de refrain, par exemple : le jour est serein, serein est le jour, est le jour serein.

Dans chaque village c'est un d'entre eux qui indique la mesure de la danse et du chant, et l'accord est si parfait qu'on croirait n'entendre, bien qu'ils soient nombreux, qu'une seule voix et n'assister qu'à un seul mouvement. Un des serviteurs de ce chef précède la troupe, mais en marchant à reculons jusqu'au seuil de la résidence. On entre alors dans la maison mais sans

1. Coudreau, ouv. cité : « Ils chantent à mi-voix un air que je connais. Sans effort d'imagination, je vois bien que c'est une imitation de la romance de notre enfance « *Nous n'irons plus aux bois* ». Un seul danseur chante, les autres reprennent en chœur le refrain.

chanter, et seulement en dansant avec retenue, l'un en faisant semblant de pêcher, et l'autre de chasser. Alors s'avance l'un d'eux qui en forme de harangue entame l'éloge du cacique et de ses ancêtres,[1] un autre imite les gestes d'un bouffon, tantôt en roulant les yeux dans leur orbite, tantôt en les tenant immobiles. Quand tout est fini, ils s'assoient par terre les pieds repliés sous eux et gardent le silence. Alors ils se mettent à manger jusqu'à l'indigestion, à boire jusqu'à l'ivresse. Plus on se montre intempérant, plus on passe pour avoir de la force. Les femmes cependant boivent avec plus de retenue, car il leur faut prendre soin de leurs maris couchés à terre par l'ivresse ; car, tant que durent ces bacchanales, une femme est affectée au service et à la garde de chaque homme. On recourt encore aux bons offices des femmes pour porter aux endroits convenus pour les rendez-vous des provisions de boisson et de nourriture. Voici comment les femmes servent à boire aux hommes. Elles commencent à présenter à l'homme qui est assis une coupe dans laquelle elles ont bu. L'homme se lève et tend la coupe à son voisin, qui la fait passer à son voisin, jusqu'à ce que toute la compagnie se soit abreuvée à son tour. Les moines racontent qu'ils ont vu un de ces indigènes tellement gonflé par la boisson qu'il ressemblait à une femme enceinte. Ils ne tardent pas à se quereller, à se plaindre, et à se remémorer les vieilles injures. De là des duels, des provocations et des combats singuliers, de là des inimitiés naissantes, de là le renouvellement d'anciennes vengeances. Lorsque enfin ils peuvent se relever pour rentrer chez eux, ils chantent encore mais sur un ton de tristesse, et les femmes sur un ton plus mélancolique encore.

Ils pratiquent la magie, comme nous le dirons plus bas, et reçoivent sur ce point l'enseignement de maîtres. Ils affirment qu'ils entrent en relations avec les démons et causent avec eux, surtout lorsque leur esprit sommeille sous l'empire de l'ivresse. C'est pour cela que, sans parler des boissons fermentées, ils

1. Coudreau, *id.* « Le chant ne tarde pas à s'animer. On entend des dialogues et des monologues. Tel artiste, dans une improvisation enrouée, vante ses ancêtres, ses succès auprès des femmes, ses hauts faits de chasse Bientôt tous les autres l'imitent rivalisant de fanfaronades. Au petit jour ils sont tous ivres »,

recourent encore aux fumées[1] d'une herbe enivrante qui les prive plus complètement de raison. Ils absorbent aussi le suc de certaines herbes qui excitent le vomissement et leur permettent, en débarrassant leur estomac, de renouveler leur indigestion et leur soûlerie. Les jeunes filles prennent part à ces banquets. Elles enveloppent avec des pelotes de fil et serrent fortement la partie des mollets et des cuisses qui touchent le genou, de telle façon qu'un gonflement se produit. Ne s'imaginent-elles pas que cette sottise les rend plus élégantes aux yeux de leurs amoureux? Quant au reste du corps, elles sont nues. Une fois mariées elles emploient une sorte de caleçon en coton pour cacher leurs parties honteuses.

Ces indigènes ont des instruments de guerre de fabrication variée, grâce auxquels ils s'excitent tantôt à la joie, tantôt à la tristesse et à la fureur. Ils en composent avec de grandes coquilles maritimes sur lesquelles des cordes sont tendues en travers, ou bien ils creusent des flûtes dans les os d'un cerf ou les roseaux d'un fleuve. Ils font aussi de petits tambourins ornés de peintures diverses, soit avec des courges, soit avec un morceau de bois creusé en dedans et plus grand que le bras d'un homme. Presque toutes les nuits ils poussent des cris du haut de la maison la plus élevée du village: on dirait que ce sont des crieurs publics. On leur répond très exactement du village voisin. Quand on leur demande pourquoi ils prenaient ce soin, c'est, répondent-ils, pour que nos ennemis, s'ils survenaient à l'improviste, ne puissent nous surprendre, car ils se déchirent entre eux par des guerres continuelles.

Leurs langues[2] sont difficiles à comprendre, car tous les mots sont syncopés, suivant l'usage qui permet aux poètes de dire

1. *Tour du Monde*, 1881, 129, Fumigation d'un malade Rocouyenne. — *Id.*, 1879, 408, Un piay Rocouyenne.

2. Cf. Buschmann, *Recueil de grammaire américaine* (*Mémoires de l'académie de Berlin*, 1853, 59). — A. Biet, *Voyage de la France équinoxiale*, 1664. — Boyer, *Voyage de Brétigny à l'Amérique occidentale*, 1654. — Pelleprat, *Relation des missions des P. P. de la compagnie de Jésus dans les isles et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale*, 1655. — De Préfontaine, *Maison rustique à l'usage des habitants de Cayenne*, 1763. — Bernard de Nantes, *Katecismo Indico da lin-*

Deum pour Deorum. Ils se lavent tous les jours, avant le lever du soleil s'il fait chaud, après son coucher s'il fait froid. Pour se rendre élégants, ils se frottent avec une sorte d'onguent visqueux, et se couvrent tout le corps avec des plumes d'oiseaux qu'ils attachent par dessus. C'est le châtiment que l'on fait subir en Espagne aux entremetteurs et aux sorcières, lorsque on les tire de prison pour les exposer en public. Les gens du Chiribichi qui sont sur la côte n'ont pas à redouter un excès de froid ou de chaleur, quoiqu'ils soient très rapprochés de l'équateur, à peine au dixième degré du pôle arctique. Le continent qu'ils habitent se prolonge dans la direction du pôle antarctique jusqu'au cinquante-quatrième degré au sud de l'Equateur, dans la région où les jours sont les plus courts quand pour nous ils sont les plus longs, et réciproquement. Parmi les indigènes celui-là passe pour le plus puissant et le plus noble qui possède le plus d'or et de barques creusées dans un tronc d'arbre, ou bien qui a beaucoup de parents, et s'enorgueillit des hauts faits de ses ancêtres ou des siens. Si quelqu'un outrage un de ses compatriotes, qu'il prenne garde à lui, car il ne pardonne jamais, et recourt à la trahison pour se venger. Ils sont vantards outre mesure. Ils aiment à se servir d'arcs et de flèches empoisonnées. Avec le dard qui termine la queue des aspics, avec les têtes de certaines fourmis, avec des poisons qu'ils broient et ces petites pommes dont j'ai parlé ainsi qu'avec le suc que distillent certains arbres ils enduisent leurs flèches: mais il n'est pas permis à tout le monde de composer cette mixture.

Ce sont des vieilles femmes qui sont préposées à cet office.[1] Ils les enferment, quand le moment est venu, et leur fournissent les substances nécessaires pour l'opération. Pendant deux jours

gua Kariris, 1709. — J. de Anchieta, *Arte da grammatica da lingua mas usada na costa do Brasil*, édit. Platzmann, 1874. — Figueira, *Arte da grammatica da lingua do Brazil*, 1795.

1. Sur la préparation des poisons, et spécialement du curare, voir *Tour du Monde*, 1874, II, p. 398; 1880, II, p. 33, 110. — Coudreau, 1881, I, p. 146, 150. *Le strychnos castelneana*, p. 152. — *Le curare fuerte*, 1882, I, p. 302. Ce sont les sauvages Mondrucus qui passent pour fabriquer le curare le plus violent.

les femmes surveillent et cuisent l'onguent : quand il est achevé, on ouvre la maison. Si les femmes se portent bien, et si elles ne sont pas étendues à terre à demi mortes à cause de la force du poison, ils les punissent sévèrement et rejettent l'onguent comme étant sans vertu. Or, la violence du poison est telle que la seule odeur, pendant qu'on le compose, fait presque mourir les ouvrières. Une fois qu'on est blessé par une de ces flèches, on meurt, mais pas sur le coup. Aucun Espagnol n'a encore trouvé de remèdes à ces blessures. Les indigènes en connaissent, mais le reste de l'existence est ensuite bien pénible, car il faut s'abstenir de beaucoup des choses qu'on aime, en premier lieu des plaisirs de l'amour pendant deux ans, puis, pendant toute la vie, de la boisson et des plaisirs de la table, sauf ce qui est nécessaire pour vivre, et de toute fatigue : autrement on meurt sans plus tarder. Nos moines ont vu beaucoup d'indigènes blessés, car ils sont en guerre perpétuelle, mais ils n'assistèrent à la mort que d'une femme (les femmes, en effet, combattent aux côtés de leurs maris) qui ne voulut pas supporter les ennuis du traitement. Aucun de nous ne put leur arracher le secret de cette médication. Ils s'exercent à tirer de l'arc dès leur enfance avec des boules de cire ou de bois au lieu de flèches. Lorsqu'ils naviguent, l'un d'entre eux se tient à la proue de la barque et chante, les rameurs suivent la mesure et lui répondent en agitant leurs rames en cadence.

Les femmes en général sont assez sages dans leur adolescence et leur jeunesse. Quand elles avancent en âge elles sont plus inconstantes. Suivant l'usage commun du sexe qui préfère ce qui est étranger à ce qui est national,[1] elles aiment mieux les chrétiens que leurs compatriotes. On les voit courir, nager, chanter, et faire tous les mouvements avec autant d'adresse que les hommes. Elles accouchent facilement, sans laisser voir qu'elles souffrent. Elles ne se mettent pas au lit et ne s'attendent à aucun ménagement.

1. Amerigo Vespucci avait déjà signalé ce goût des femmes indigènes : « Toutes les fois, écrit-il dans son premier voyage, que poussées par leurs passions elles s'unissent à des chrétiens, elles renoncent à toute pudeur et à toute retenue ».

Elles pressent entre deux coussins, qu'elles appliquent l'un sur le front, l'autre sur l'occiput, la tête de l'enfant qui vient de naître, et elles le serrent jusqu'à ce que l'œil sorte de l'orbite car elles aiment les faces plates. Les jeunes filles quand elles deviennent nubiles sont enfermées par leurs parents deux années de suite dans des chambres obscures, et elles ne sortent pas pendant tout ce temps au grand air, pour ne pas brunir. Tant que dure cette claustration, on ne leur coupe jamais les cheveux. Gardées avec cette sévérité, ces femmes sont recherchées comme épouses. Si elle sont les premières femmes de leurs maris, elles exercent une sorte d'empire sur les autres compagnes que les caciques peuvent prendre en aussi grand nombre qu'il leur plaît. En général on se contente d'une seule femme; quant aux jeunes filles du peuple elles se donnent pour la plupart à qui les demande. Une fois le mariage consommé, l'adultère est interdit. S'il a été commis, ce n'est pas la femme, mais son amant qui est puni. La femme peut-être répudiée. Aux noces des jeunes filles de haute naissance on invite tout le voisinage. Les femmes invitées apportent sur leurs épaules des provisions pour boire et pour manger. Les hommes ont tous des bottes de paille et de chaume pour édifier la maison de la nouvelle mariée. Cette maison on la construit avec des madriers dressés en l'air, et on lui donne la forme d'une tente. Quand la maison est terminée, chacun des époux se pare suivant ses moyens des bijoux accoutumés, et de colliers de pierres variées. Ceux qui n'en ont pas en reçoivent de leurs voisins. La nouvelle mariée s'assied alors en dehors avec les jeunes filles, et l'époux est entouré par les hommes. On danse en rond autour d'eux, jeunes filles autour de la mariée, jeunes gens autour de l'époux. Un tondeur de cheveux s'approche. Il coupe les cheveux du mari jusqu'à la hauteur de l'oreille. Une femme coupe ceux de l'épousée, et ne les lui laisse sur le front que jusqu'à la hauteur du sourcil, mais par derrière les respecte. Puis, quand la nuit arrive, on donne à l'époux la main de sa femme, et on lui permet d'en user à sa fantaisie. Hommes et femmes ont les oreilles trouées. Ils y suspendent des bijoux.[1] Les

1. Sur les bijoux des Rocouyennes, voir *Tour du Monde*, 1878, 407.

hommes prennent leurs repas ensemble, et les femmes ne se mêlent jamais à eux. Elles se livrent aux occupations du ménage et s'y complaisent. Les maris passent leur temps à la guerre, à la chasse, à la pêche et à divers jeux.

Je passe de nombreux détails sur les mœurs des indigènes et leur genre de vie, attendu que dans la décade que j'ai adressée au duc Sforza, je me rappelle les avoir reproduits, lorsque je les ai exposés à notre conseil royal; et je craindrais de m'engager dans des répétitions inutiles. Ma soixante et dixième année commencera au quatrième jour des nones de février de l'année 1526. J'ai tellement usé de ma mémoire qu'elle est presque détruite, à tel point que, lorsque j'ai fini décrire sur un sujet, si l'on me demande comment je l'ai traité, je dois avouer que je n'en sais rien, surtout lorsqu'il s'agit de renseignements qui me proviennent de sources diverses et qui ont trait à des époques différentes. Il me reste pourtant trois sujets à traiter; quand je l'aurai fait, je terminerai mon travail, à moins qu'on ne m'apporte de nouveaux documents. Je voudrais dire comment ces Barbares presque nus et à peine civilisés entendent et pratiquent l'art de la magie, en second lieu décrire les cérémonies de leurs funérailles, et enfin parler de leurs croyances sur la vie future.

Il existe chez eux des professeurs de sciences magiques qu'ils nomment piaces.[1] En présence de ces piaces ils se lèvent, ils les honorent comme des Dieux, ils choisissent parmi leurs enfants quelques-uns d'entre eux, âgés de dix à douze ans, qu'ils supposent voués par la nature à ce ministère, de même que nous dirigeons nos enfants vers les écoles des grammairiens et des rhéteurs, et les envoient dans les profondeurs mystérieuses des bois.[2] Ils mènent une vie plus austère que jadis les disciples de Pythagore, d'après la règle antique, dans les cabanes où ils pas-

1. Le mot piage s'est conservé chez les Rocouyennes de la Guyane. Voir *Tour du Monde*, 1879.

2. Cet usage s'est perpétué en Afrique, dans celles de nos possessions que l'on désigna longtemps sous le nom de rivières du Sud. La confrérie occulte des Simons procède de la sorte à l'éducation des néophytes. Cf. Gaffarel, *Colonies françaises*, p. 89. — Coffinières de Nordeck, *Voyage au pays des Bagas et du Rio Nunez* (*Tour du Monde*, 1886).

saient deux ans, et s'imprègnent de préceptes plus sévères. Ils s'abstiennent de toute nourriture où l'on trouve du sang, ne boivent que de l'eau, ne connaissent pas l'amour et s'abstiennent même d'y penser, vivent isolés de leurs parents, de leurs proches, de leurs amis. Tant que dure la lumière du soleil, ils ne voient pas leurs maîtres, c'est la nuit que les maîtres vont les trouver ; ils ne les appellent pas à eux. Ils leur dictent des incantations magiques, et leur apprennent des secrets pour guérir les malades. Au bout de deux ans, ces enfants rentrent chez eux, mais ils apportent avec eux le témoignage de la science qu'ils ont acquise auprès de leurs maîtres les piaces ; c'est ce qui se passe à Bologne, à Pavie, à Pérouse, pour ceux qui ont gagné le titre de docteur. Personne n'oserait autrement pratiquer l'exercice de la médecine.

Les voisins et les amis ne recourent pas, s'ils sont malades, aux bons offices d'un médecin qu'ils connaissent, ils en font venir des étrangers. Ce sont surtout les caciques qui s'adressent à ces étrangers. Selon la diversité des maladies, on met en œuvre des superstitions variées, et on reçoit des récompenses différentes. S'agit-il d'une légère incommodité, les piaces prennent dans leur bouche certaines herbes, approchent leurs lèvres de l'endroit douloureux, le lèchent et le sucent avec force, et prétendent qu'ils attirent à eux l'humeur, cause du mal, puis ils sortent de la maison avec les deux machoires gonflées, crachent et expectorent à diverses reprises, et affirment que le malade sera bientôt guéri, attendu que ce léchage et cette succion ont fait sortir la maladie de son corps.[1] S'agit-il, au contraire, d'une fièvre ou d'une douleur plus violente, ou le malade paraît-il affecté d'une indisposition sérieuse, les piaces changent de méthode. Ils vont chez le malade, et ont soin de prendre en main un morceau de bois tiré d'un arbre peu commun, mais qu'ils connaissent, et qui provoque le vomissement. Ils jettent ce morceau de bois dans un plat long ou dans un bassin rempli d'eau pour le rendre humide, s'asseoient près du malade et

1. Crevaux, *Voyage en Guyane. Exorcisme chez les Rocouyennes* (*Tour du Monde*, 1880, 95).

affirment que c'est un démon qui l'oppresse. Tous les assistants, proches ou serviteurs croient que c'est vrai, et supplient le piace de tâcher d'apporter le remède. Alors il s'approche du malade, lèche et suce tout son corps, ainsi que je l'ai dit, et fait entendre à voix sourde des incantations. N'affirme-t-il pas qu'en agissant ainsi il force le démon à sortir des moelles du malade et l'attire à lui. Bientôt il prend le morceau de bois, le frotte à la luette du patient, puis l'enfonce jusque dans sa gorge et provoque le vomissement. Il recommence jusqu'à ce que le malade ait rendu tout ce qu'il avait dans le corps. Pendant ce temps il se remue tout essoufflé, tremblant, et couché à terre, il pousse des cris et des soupirs plus forts que les beuglements d'un taureau percé de flèches dans le cirque, il se frappe la poitrine, et de son front, pendant deux heures au moins, la sueur tombe goutte à goutte, comme la pluie d'un toit. Les moines dominicains ont assisté à ce spectacle et se sont démandés avec surprise comment cette agitation ne faisait pas éclater en morceaux le piace. Quand on leur demande pourquoi ils s'imposent cette torture, ils répondent qu'elle est nécessaire pour chasser des moelles du malade à l'aide de ces incantations qui forcent les démons dans leurs retranchements, et pour attirer à eux les démons grâce à ces succions et à ces frictions. Après que le piace s'est ainsi torturé par ces mouvements désordonnés et précipités, il fait entendre un rôt grossier, et vomit une masse épaisse de matière glaireuse, dans l'intérieur de laquelle est roulée une substance très noire et plus résistante. On prend dans la main cette matière nauséabonde ainsi expectorée, on sépare soigneusement la substance noire du reste des débris, et, laissant dans un coin le piace à moitié mort, on va jeter, en poussant des cris, et aussi loin que possible, la matière noire : voici le refrain qu'on répète : maitonoro quian, maitonoro quian, ce qui veut dire : va démon, éloigne-toi ! va démon, éloigne-toi ! Quand tout est fini, on demande au malade le prix de la guérison. Le malade est persuadé qu'il ne tardera pas à être guéri, ses proches et ses serviteurs pensent de même : aussi donne-t-on au piace, et selon la maladie, une quantité de maïs et de provisions. On lui donne encore, si le malade était puissant et si la

maladie était plus grave, de ces boules d'or qu'on suspend à la poitrine.

Retenons bien ceci, à savoir que les moines dominicains, dont le témoignage n'est pas suspect, affirment que très peu des malades ainsi soignés sont morts. Quel est ce mystère, comment peut-on soigner ainsi des malades, je laisse à d'autres de décider sur ce point. Je me contente de répéter ce que je tiens de témoins autorisés. Notons encore que lorsqu'il y a rechute, on recourt à des remèdes et au suc d'herbes variées.

Ils interrogent encore les démons sur l'avenir, et les évoquent par des incantations qu'ils ont apprises, lorsqu'ils étaient enfants, et dans la retraite. Ils leur adressent des questions au sujet de la pluie, de la sécheresse, de la température, des maladies et des contagions, de la paix, de la guerre, des opérations en cours, des voyages, des nouvelles entreprises, du gain et de la perte: ils leur demandent aussi ce qu'il faut penser de l'arrivée de ces chrétiens qu'ils détestent, attendu qu'ils occupent leurs terres, leur imposent des lois, les forcent à adopter de nouveaux rites et de nouvelles mœurs, et à renoncer à leurs goûts habituels. Les piaces qu'on a questionnés sur l'avenir ont, au dire des moines, répondu très exactement. Voici de cette exactitude deux preuves choisies entre beaucoup d'autres, et qui ont été rapportées dans notre conseil. Les moines abandonnés dans la région du Chiribichi attendaient avec anxiété l'arrivée des chrétiens. Ils demandèrent aux piaces si les vaisseaux espérés arriveraient bientôt. Les piaces leur fixèrent le jour de l'arrivée, indiquèrent le chiffre de l'équipage, décrivirent l'extérieur des matelots, et donnèrent maint détail. Tout était vrai. Voici maintenant quelque chose de plus difficile à croire. Plus d'un trimestre à l'avance les piaces annoncent les éclipses de lune, et pourtant ce ne sont pas des savants ni des érudits. Tant que dure l'éclipse, ils jeûnent et sont plongés dans l'affliction, car ils sont persuadés que ce phénomène est l'annonce de quelque malheur: aussi accueillent-ils par de tristes lamentations et par des chants lugubres la disparition de l'astre; les femmes surtout qui se frappent les unes les autres, et les jeunes filles qui se font des entailles aux

bras avec l'arête aigüe d'un poisson en guise de lancette. Tout ce que l'on trouve en ce temps de boisson ou de nourriture préparé à l'avance dans les maisons, on le jette à la mer ou dans le lit des fleuves. Aucun plaisir ne sera pris tant qu'on n'aura pas vu la lune sortir saine et sauve de la lutte qu'elle a engagée. La lumière reparaît-elle, aussitôt on joue et on rit, on chante et on danse joyeusement. Vous n'apprendrez pas sans rire le motif pour lequel, d'après les piaces, les éclipses de lune sont fatales aux peuples criminels: c'est que la lune a été blessée par le soleil irrité: quand la colère de l'astre est apaisée, elle reprend son état primitif. Tel est le conte qu'ils répètent comme on le leur a appris; et pourtant la vraie cause des éclipses est bien connue du démon, puisque, chassé des demeures célestes, il a gardé par devers lui la science des astres.

Lorsque les piaces, à la demande d'un prince ou de quelque ami, veulent évoquer les esprits, ils entrent à la dixième heure de la nuit dans une retraite mystérieuse et n'amènent avec eux qu'un petit nombre de jeunes hommes courageux et intrépides. Le magicien s'assied sur un petit escabeau, à ses pieds les jeunes hommes restent immobiles. Il émet des paroles sans suite, comme faisait dans l'antiquité la Sibylle de Cumes, et enveloppe de mots obscurs les choses claires. Il sonne les grelots qu'il tient à la main, puis d'une voix presque lamentable, et en appuyant sur la dernière syllabe, il prononce ces mots pour évoquer l'esprit: prororuré, prororuré. Il répète souvent ces mots. Si le démon ainsi appelé retarde son arrivée, le sorcier se torture avec plus de force. Les premières paroles prononcées devaient faire venir le démon; s'il n'a point paru, le sorcier change ses incantations, lance des imprécations, et paraît donner des ordres d'un ton irrité. Ils ne font en cela que se conformer aux règles que les anciens leur ont apprises, alors qu'ils étudiaient dans les forêts mystérieuses.

Quand ils comprennent que le démon va venir, ils secouent leurs grelots à coups plus pressés, pour mieux le recevoir. Le démon prend alors possession du piace, et se jette sur lui avec autant de force qu'un homme dans la force de l'âge qui atta-

querait un faible enfant. Il le renverse par terre. Le piace se tord en convulsions et montre tous les signes d'une cruelle souffrance. Un des assistants, le plus audacieux, s'approche du piace ainsi torturé, et fait connaître les ordres du cacique ou de la personne pour laquelle le piace s'est soumis à cette rude épreuve. Le démon répond par les lèvres de l'homme couché à terre. J'ai dit plus haut quel est l'objet ordinaire des questions. Quand on a obtenu la réponse, on demande au piace ce qu'il désire pour sa peine, et s'il pense que le démon se contentera de maïs et d'autres aliments. Tout ce que demande le piace lui est exactement accordé.

A la vue d'une comète, de même que le gardien d'un troupeau à l'approche d'un loup essaie de le détourner en poussant des cris affreux, ainsi les indigènes pensent qu'en vociférant et en frappant sur leurs tambours, ils feront disparaître l'astre fatal. Les moines qui nous ont donné ces détails et d'autres du même genre ont compris que plusieurs de nos collègues hésitaient à les croire sur parole. C'est pour cela que le frère Thomas Ortiz qui connaît jusqu'à la minutie l'histoire et les mœurs du Chiribichi, nous a raconté le fait suivant, pour nous prouver la vérité de ses assertions.

CHAPITRE NEUVIÈME

« Le bienheureux frère Pierre de Cordoue, un saint homme de l'avis de tous, vice provincial des prêcheurs de notre ordre en Andalousie, que son zèle pour la propagation de la foi avait seul entraîné dans ses solitudes, n'ayant d'autre aide que celui de Dieu, résolut de découvrir les secrets des piaces, et de se rendre compte par lui-même si réellement ils prédisaient l'avenir sous une influence démoniaque, et rendaient des oracles comme jadis Apollon à Delphes. Tout était bien vrai. Il assista aux incantations d'un piace. Il était présent quand la cérémonie eut lieu.

Le démon jeta le piace à terre privé de sentiments. On aurait dit un milan qui enlève un lapin. Tout étonné le moine revêtit son étole, et prenant de la main droite de l'eau bénite afin d'asperger le piace, de la main gauche un crucifix, il l'interpella en ces termes : « Si tu es un démon, toi qui accables ainsi cet homme, au nom de cet instrument de salut dont tu connais bien la puissance (et il montra la croix), je te somme de ne pas avoir l'audace de sortir d'ici sans répondre d'abord à ce que je te demanderai. » Pierre de Cordoue affirme qu'il lui adressa plusieurs questions soit en latin, soit en espagnol, et qu'à toutes l'homme qui gisait à terre répondit successivement, non pas en latin ou en espagnol, mais dans sa propre langue, et jamais les réponses ne s'éloignaient des questions. Entre autres demandes le bon moine lui adressa la suivante : « Dis-moi maintenant où vont les âmes des indigènes du Chiribichi lorsqu'elles sortent de leur prison corporelle ? » « Aux flammes et aux feux éternels où nous les conduisons nous-mêmes, afin qu'ils soient punis en même temps que nous de leurs infamies ». Le bruit de cette entrevue se répandit dans tout le pays, mais il ne détourna pas les gens du Chiribichi de leurs mauvaises habitudes, et le frère se plaint de ce qu'ils continuent à se livrer à leurs passions. Le bon Pierre de Cordoue se tourna ensuite vers le piace, toujours à terre et s'écria : « sors du corps de cet homme, esprit immonde ! » A peine avait-il prononcé ces paroles que le piace se dressa subitement sur ses pieds, mais il avait tellement perdu le sens que pendant longtemps il resta comme égaré, et se tenant à peine debout. Dès qu'il put de nouveau se faire entendre, il chargea de ses malédictions et de ses plaintes l'hôte qui venait de s'éloigner, et pendant si longtemps avait pris possession de son corps.

Garcia de Loaysa, lui aussi frère prêcheur de l'ordre des Dominicains, que Votre Sainteté a élevé à la première dignité de son ordre en lui conférant le chapeau rouge, et qui est maintenant le confesseur en titre de sa majesté impériale, évêque d'Osma, et président de notre conseil des Indes, affirme que Pierre de Cordoue est un saint homme et qu'il mérite toute créance. A mon avis il ne sera pas inutile de faire remarquer, puisque notre reli-

gion nous le permet, qu'on reconnaît que diverses personnes ont été possédées par les démons et que le Christ passe pour avoir à diverses reprises chassé des esprits immondes du corps des possédés.[1] Les piaces ont des festins pour eux ; ils dansent et se divertissent entre eux, car ils vivent à l'écart des autres hommes à cause de la gravité de leurs fonctions. Ils ne comprennent pas le sens de leurs incantations : c'est ce qui souvent arrive chez nous. Bien que le latin soit assez rapproché de l'espagnol, il est certain que la plupart des assistants ne comprennent pas ce que chantent nos prêtres. Bien mieux ! A cause de la coupable inconscience de leurs supérieurs, il arrive que beaucoup de prêtres osent dire la messe, en se contentant de prononcer des formules dont ils ne saisissent pas la signification.

Vous apprendrez avec intérêt le mode de leurs funérailles.[2] Les cadavres, particulièrement ceux des nobles, sont étendus sur des claies fabriquées en partie avec des roseaux, et lentement desséchés à un feu d'herbes spéciales. Quand toute l'humidité du corps s'est évaporée, on le conserve dans l'intérieur des maisons où il est suspendu et gardé en guise de Dieu Pénate. Ce même usage se retrouve dans d'autres régions du nouveau continent. J'en ai parlé dans mes premières décades, dédiées au pape Léon, l'oncle de Votre Sainteté. Quant aux cadavres que l'on ne dessèche pas, on les sort des maisons et on les enterre en pleurant et en se frappant la poitrine. Quand la première année de deuil est terminée, on convoque tous les amis d'alentours. Ils se réunissent pour pleurer le défunt. Chacun des invités arrive avec des aliments et des boissons, ou bien il se fait suivre par des esclaves chargés de vivres. Quand la nuit arrive les serviteurs se rendent au tombeau, et déterrent le squelette. Ils poussent de grands cris, éparpillent leurs cheveux et pleurent tous ensemble, puis ils s'assoient en rond, prennent leurs pieds avec leurs mains, inclinent la tête entre leurs jambes, et poussent avec rage des gémissements lamentables en étendant les jambes et en dirigeant vers

1. Bodin, *La démonologie*.
2. Crevaux, *Voyage en Guyane* (*Tour du Monde*, 1879, p. 409).

le ciel leur visage et leurs bras. Toutes les larmes qui coulent de leurs yeux, toutes les humeurs qui sortent de leurs narines, ils n'y font pas attention pour se rendre plus affreux. Plus ils se rendent hideux, mieux ils croient remplir leurs devoirs envers le mort. On brûle ensuite le squelette, à l'exception du crâne, que la plus noble des femmes apporte avec elle pour le conserver dans la maison comme un objet sacré. Les invités retournent chez eux.

Passons maintenant à ce qu'ils croient au sujet de l'âme.[1] Ils pensent que l'âme est immortelle et que, dépouillée de son enveloppe corporelle, elle se rend dans les forêts de la montagne, et y vit éternellement dans les cavernes. Ils lui laissent à boire et à manger, pour qu'elle puisse s'alimenter. Les voix sortant des grottes, et que les Latins nomment écho, ils pensent que ce sont les âmes errantes dans ces lieux et qui répondent. On sait qu'ils rendaient un culte à la croix, mais à une croix légèrement inclinée de cette façon X, ou à une autre croix ainsi encadrée ☒. Ils la déposent sur le front des enfants qui naissent.[2] Ils croient que cet instrument chasse les démons. Si pendant la nuit ils font quelque rêve effrayant, ils saisissent une croix, et prétendent qu'elle purifiera l'endroit. Quand on leur demande d'où ils tiennent ces croyances ainsi que des rites qu'ils ne comprennent pas, ils répondent que ce sont leurs ancêtres qui ont transmis à leurs pères ces usages et ces cérémonies. Que les gens du Chiribichi me pardonnent si je cesse de parler d'eux, comme je m'y étais engagé ; j'avais en effet promis de terminer par eux mon récit, sauf le cas où abonderaient de nouvelles informations. Eh bien ! mieux vaut finir ces importants récits par l'énumération des flottes magnifiques qui sillonnent l'océan : ma main est fatiguée, et j'ai hâte de ne plus écrire. En effet, au moment où je composais ma décade adressée au duc Sforza, et la décade présente dédiée à Votre Sainteté, divers renseignements me parve-

1. Chaffanjon, *Voyage dans les llanos du Cauro* (*Tour du Monde*, 1880, p. 348.)

2. Sur le culte de la croix en Amérique avant l'arrivée des Européens, consulter Beauvois, ouv. cité.

naient, dont j'ai rapporté la plus grande partie, mais dont j'ai réservé l'autre pour une prochaine occasion. J'ai, en effet, diverses occupations qui ne me permettent pas de consacrer tout mon temps à écrire l'histoire des affaires indiennes. Parfois un mois entier se passe sans que je sois libre, c'est pour cela que, lorsque j'ai le temps, tout se presse sur ma plume avec une certaine confusion, et je ne peux garder un ordre quelconque, puisque les documents me sont transmis sans ordre. Parlons donc des flottes.

L'année passée une escadre de quatre navires est revenue d'Hispaniola. Les matelots, alors que le conseil était en séance, ont rapporté ou écrit le récit de ce qui est arrivé à Garay, à Ægidius Gonzalez, à Christophe Olid, à Pedrarias et à Fernand Cortès. C'est ce récit que nous avons reproduit.

Une autre flotte est partie de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir, le cinquième jour des nones de mai de l'an 1525. Elle se composait de vingt-quatre navires qui devaient se rendre d'abord à Hispaniola, où réside le conseil qui traite toutes les affaires océaniques, et de là se disperser dans les diverses provinces du nouveau monde. Dans un de ces navires s'était embarqué mon fidèle Mendegurra, que connaissaient les anciens légats à cette cour, l'archevêque de Cosenza et Viansi.

Il se rend à la Jamaïque, mon île paradisiaque, pour y prendre soin de mes affaires. Il m'a écrit de la Gomera, l'une des îles Fortunées, où d'ordinaire font relâche tous ceux qui veulent traverser l'océan. Il m'annonce que le voyage s'est accompli heureusement, en dix journées ; les navires plus rapides auraient pu faire la traversée plus vite, mais il fallut ralentir la marche pour attendre les vaisseaux de conserve plus lourds, et ne pas les laisser tomber entre les mains des pirates français qui les attendaient depuis longtemps au passage.

Quatre jours plus tard on fera voile pour la pleine mer, et alors chaque navire marchera d'après sa vitesse, et se couvrira de voiles à sa guise, car on n'aura plus rien à redouter des pirates. Nous ne pouvons que souhaiter que ce voyage commencé sous d'heureux auspices se termine bien.

Je ne me souviens pas si j'ai parlé de ces deux autres navires qui ont débarqué aux Cassitérides, ou si l'on préfère aux Açores, îles soumises au Portugal, et qui furent envoyés par Fernand Cortès de la Nouvelle Espagne, la plus reculée de nos possessions. Aussi bien peu importe que je l'aie dit ou non : il me faut au moins raconter comment ces vaisseaux ont réussi à ne pas être capturés par les pirates qui les attendirent longtemps en croisant autour de l'archipel, comment ils ont échappé à leur poursuite et ce qu'ils apportent. L'un d'entre eux résolut de tenter la fortune en déchargeant sa cargaison. Les Dieux lui sont venus en aide. Il n'a pas rencontré ces brigands et a pu s'échapper. Loup Samaneca, qui tout enfant fut élevé près de moi, et qui, il y a bientôt trois ans, mais avec mon autorisation, partit pour le nouveau monde, en compagnie du secrétaire royal Albornoz, envoyé dans les colonies avec le titre de trésorier du roi, fut chargé par les capitaines des navires de messages pour l'Empereur et le conseil des affaires indiennes. A la première nouvelle, on équipa sur le champ une flotte de six navires, dont quatre de deux cents tonneaux, et les deux autres, caravelles de combat, toutes prêtes à engager la lutte contre les pirates, si on les rencontrait. Le roi de Portugal de son côté joignit à cette escadre quatre autres navires de marche supérieure, et bien garnis de toute espèce d'artillerie. Ils partirent le septième jour des ides de juin, prirent la cargaison qu'on avait déposée, et revinrent sans être inquiétés. A la fin de juillet ils étaient rentrés à Séville. Aussi est-on fort content et remercie-t-on les Dieux. De jour en jour nous attendons les capitaines.

...[1] Il n'y avait que deux navires envoyés par Cortès, et c'étaient de petits navires. S'il y a si peu de navires dans ces pays, la faute en est au peu de ressources du trésor. Ils n'apportent à l'Empereur que soixante dix milles pesos d'or. J'ai dit à

1. Nous avons supprimé ici un passage d'environ une page, dans lequel Martyr entrait dans des considérations peu intéressantes sur les bénéfices ecclésiastiques. Aussi bien il comprenait lui-même qu'il se livrait à une digression inutile, puisqu'il termine par ces mots : Nimis sum evagatus : ad naves vectas redeamus.

plusieurs reprises que le peso valait un peu plus du quart du ducat d'Espagne, mais je ne crois pas qu'il en sera de même pour ces pesos, car ils ne sont pas d'or pur. Ils apportent également un instrument de guerre nommé couleuvrine, qui est en or, mais pas en or pur, du moins d'après le rapport de Loup Samaneca, en ce moment auprès de moi, qui a tenté la fortune sur le premier des deux navires arrivés. Cette couleuvrine pèse vingt-trois quintaux comme on dit en Espagnol ; or, chaque quintal pèse quatre rubos de livres de six onces. Les navires contiennent en outre des pierres précieuses et de nombreux ornements d'une grande richesse.

Il y avait sur le premier navire, celui de Loup Samaneca, un tigre d'une extraordinaire beauté, mais on ne nous l'a point présenté. Quant à Cortès et à son extrême habileté dans l'art de tromper et de séduire, les rapports sont contradictoires ; ce qui paraît certain c'est qu'il possède des masses d'or, de perles et d'argent si considérables qu'on n'a jamais entendu parler de pareilles, on les apporte en cachette, pendant la nuit, à l'insu des magistrats, et par une porte de derrière de son immense résidence. Ce sont les esclaves des caciques qui les font entrer en les portant sur leurs épaules. Nous parlerons plus tard des villes et de leurs magistrats municipaux, des maisons de campagne nombreuses et opulentes, des mines d'or et d'argent, des provinces et de leur grandeur, ainsi que de beaucoup d'autres choses du même genre. Comme on travaille en secret à certaines mesures préventives, il m'est interdit de trop parler. Il faut pour le moment ne rien dire jusqu'à ce que soit complètement ourdie la toile que nous commençons à tisser. Donc laissons tout cela de côté, et parlons un peu des autres escadres.

Dans celle de mes décades que le bachelier Antonio Tamarano, mon représentant, a portée à Votre Sainteté, et qui commence par le mot priusquam, j'ai longuement parlé de l'escadre envoyée à l'archipel des Moluques, où poussent les épices et qui sont situées sous la ligne équatoriale ou du moins tout près. J'ai également parlé de la négociation entamée avec le roi du Portugal dans la ville de Pacensis, vulgairement appelée Badajoz. Les Portugais y furent condamnés, mais ils n'acceptèrent

pas la sentence. L'escadre, dont on avait interrompu l'armement, fut après la rupture des négociations, envoyée à Bilbao en Biscaye, puis au Ferrol, port de Gallicie, le plus sûr de tous les ports et où pourraient s'abriter tous les navires qui courent la mer. C'était aux alentours des calendes de juin de cette année 1525. On la pourvut de tout ce qui était nécessaire pour une longue navigation et aussi pour engager la bataille si elle était forcée à l'accepter. Elle attendit quelques jours sur ses ancres des vents favorables. Elle se compose de sept navires; quatre jaugent deux cent vingt tonneaux, il y a aussi, pour employer les mots de la langue vulgaire, deux caravelles, la septième est ce qu'on nomme en espagnol une patache. Enfin on apporte, par morceaux, les éléments d'un huitième navire que l'on assemblera, dès qu'on sera arrivé au port que l'on désire, dans l'île de Tidor, une des Moluques. C'est dans cette île, comme nous l'avons raconté dans le livre sur le tour du monde, adressé au pape Adrien, que l'un des deux navires qui avaient été épargnés, résida quelque temps, avec cinquante hommes d'équipage. Dès qu'on sera arrivé, on veut avec les deux navires qui n'ont besoin que d'un faible tirant d'eau explorer l'archipel et examiner avec soin toutes les terres situées sous la ligne équinoxiale, ou bien au-delà et en-deçà de cette même ligne. Tant que cette escadre est restée à son port d'attache, le roi de Portugal, beau-frère et cousin de l'Empereur, n'a pas cessé de prier et de supplier pour qu'on ne lui inflige pas une si grande perte : mais comme l'Empereur ne voulait pas s'aliéner la Castille, qui est comme le cœur de l'Empire et de tous ses royaumes, il ne consentit pas à accéder à cette demande. Ce fut donc contre le sentiment et contre les désirs des Portugais que l'escadre mit à la voile, poussée par des vents favorables, au jour de la fête de Saint Jacques, patron de l'Espagne. Quand on leva l'ancre, les trompettes sonnèrent, les tambours battirent, et les canons furent déchargés en signe de joie, aussi le ciel semblait-il prêt à tomber et les montagnes tremblaient.[1] Le soir du jour qui précéda celui du départ, le chef

1. Sur le voyage de Garcia Loaysa aux Moluques, consulter Navarrete, t. V, p. 196-401.

de l'escadre, le frère Garcia Loaysa, chevalier de Saint-Jean, celui qui, quatre ans auparavant, avait été envoyé en ambassade par l'Empereur au grand Turc, prêta serment entre les mains du comte Fernand de Andrado, gouverneur de Gallice, celui qui autrefois avait battu en Calabre le général français Aubigny, [1] et du vice-roi de la Gallice. Les autres capitaines prêtèrent serment à l'amiral, les soldats et les domestiques aux capitaines. Loaysa reçut ensuite des mains d'Andrado et du vice-roi, en grande pompe, et aux applaudissements de tous les assistants, l'étendard royal qui venait d'être béni. Il les laissa à terre et profita pour partir des vents qui soufflaient en poupe. Les Espagnols ont promis, pour se conformer aux ordres de l'Empereur, d'écrire quand ils seront arrivés aux Canaries et se dirigeront vers le midi, à notre Conseil, dont ils dépendent. Garcia Loaysa conduit en personne le vaisseau amiral ; le commandant du second navire est Sébastien El Cano, qui amena en Espagne la *Vitoria* chargée de muscades, et fut obligé d'abandonner son autre navire tout fracassé par les tempêtes; les commandants du troisième et du quatrième vaisseau sont Pierre de Vera et Rodrigo de Acuna, [2] ce dernier d'une illustre naissance; l'un et l'autre ont déjà été maintes fois chefs d'escadres, ils se sont distingués par leurs exploits et une grande réputation. Le cinquième navire est commandé par don Georges Manrique, frère du duc de Najara. Il est plus jeune et de moindre expérience que ses collègues, mais de meilleure naissance. Il a pourtant consenti à occuper un poste moindre, car il a pensé non sans raison qu'il fallait s'incliner devant d'autres chefs plus exercés. Le commandant du sixième

1. Stewart d'Aubigny, maréchal de France, mort en 1544, passa les Alpes avec Charles VIII, et fit toutes les guerres d'Italie avec Louis XII et François Ier. Il fut vainqueur à Seminara, dans les Calabres, mais affaibli par ce succès et bientôt obligé de battre en retraite avec Gilbert de Montpensier (1495). C'est à cette prétendue victoire de Seminara que fait allusion Martyr.

2. Navarette, t. V, p. 211. Titulo de capitan de la cuarta nao de la armada de Loaysa à D. Rodrigo de Acuna. — *Id.*, p. 234. Carta de Acuna à un senor de estos reinos sobre algunos acontecimientos del viage de Loaysa. — *Id.*, p. 238, 240.

navire est un noble de Cordoue nommé Hozes. C'est encore un noble qui dirige le dernier navire, la petite patache.

Avant de nous séparer de cette escadre, il reste à parler d'un fait de grande importance, et dont il est bon de connaître les causes. Quel est donc le motif qui a poussé l'Empereur et les membres de son conseil à armer dans un port de Gallice cette flotte destinée au pays des aromates, et ce au grand détriment de cette noble cité de Séville, où jusqu'à ce jour se sont traitées les affaires indiennes ? Ce port de Gallice, sans parler de la sécurité qu'il offre aux navires, est en outre situé à l'extrémité de l'Espagne la plus rapprochée et la plus directe vers la Grande-Bretagne, voisine des frontières de France, et très commode pour les négociants du nord en quête d'aromates. Il ne faut pas non plus passer sous silence deux formidables dangers que, grâce à ce port, peuvent éviter les matelots. La partie de l'océan qui sépare ce port de l'embouchure du Guadalquivir, que l'on remonte jusqu'à Séville, est tellement battue par les tempêtes, que de simples zéphyrs, dans les parages du promontoire sacré ou aux alentours, jettent ou brisent les navires sur les rochers plus cruellement que s'ils se heurtaient aux écueils de Scylla ou aux tourbillons de Charybde. L'autre danger vient des pirates. Il existe sur ces rivages resserrés entre d'âpres montagnes de nombreuses vallées désertes, qui, à cause de leur stérilité, ne peuvent être peuplées. Ces vallées servent de cachettes aux pirates. Avertis par les guetteurs qu'ils ont installés sur le haut des montagnes, ils attaquent les navires au passage. C'est pour cela qu'on a pris la décision d'armer l'escadre dans ce port.

Le chemin suivi par l'escadre sera le même que celui que suivit le portugais Fernand Magellan, lorsqu'il fit le tour du monde, en parcourant ce que les philosophes nomment la zone torride, et s'avança dans l'hémisphère antarctique au delà du tropique du Capricorne. Dans cette direction s'engagea également une autre escadre commandée par Sébastien Cabot, un italien. J'ai parlé de lui et de Magellan dans le livre sur le tour du monde dédié au pape Adrien, et dans la décade précédente adressée au duc Sforza. On prépare encore dans le Guadalquivir deux autres escadres. Elles iront d'abord à Hispaniola et aux

autres îles, Saint-Jean, Cuba autrement nommé Fernandina, et la Jamaïque, où j'ai mon bénéfice, et à laquelle on a donné le nouveau nom de Saint-Jacques. De là elles se diviseront et se rendront au nouveau continent et à la Nouvelle Espagne conquise par Fernand Cortès. J'ai promis de parler quelque jour de la grandeur et des ressources de cette dernière possession. Donc pour le moment il y a autant de flottes sillonnant les vagues de l'océan, autant de navires allant au nouveau monde et en revenant, qu'il y a de marchands venant d'Italie aux foires de Lyon, ou de France et d'Allemagne aux foires d'Anvers en Belgique.

Je voudrais bien, très Saint-Père, pouvoir m'introduire dans l'intérieur de vos appartements, et, par quelque fente, me rendre compte de la joie qui de votre cœur passera sur votre visage quand vous aurez pour la première fois connaissance de ces découvertes, quand on vous donnera ces détails si curieux sur les pays jusqu'alors inconnus, quand vous saurez qu'ils ont été donnés spirituellement, comme des présents de noce, à l'Eglise, l'épouse du Christ, et que la nature est inépuisable dans ses largesses grâce à la bonté divine : aussi bien, s'il reste encore des secrets à découvrir, préparez-vous à en prendre connaissance vous et l'Empereur. Votre Sainteté se contentera de ce qu'on lui présente maintenant, comme au commencement du repas. Je lui souhaite une vie heureuse. De la ville de Tolède en Carpétanie et de la Cour Impériale, le treize des calendes de l'année 1525.

CHAPITRE DIXIÈME

Notre océan, d'heure en heure, enfante de nouveaux produits. L'illustre nonce de Votre Sainteté, Balthasar Castiglione, [1] hommæ doué de toutes sortes de vertus et de grâces, a eu entre les mains les deux décades que j'adressais au Pape et au duc de

1. Baltazar Castiglione né le 6 décembre 1478 à Casatico, près Mantoue, mort le 2 février 1529 à Tolède. Homme d'Etat et écrivain, d'abord factotum

Milan. Il m'a demandé l'autorisation de les envoyer lui-même à Votre Sainteté. J'ai déféré à son désir: mais il est tombé gravement malade et n'a pas pu, comme il l'aurait voulu, s'occuper de ses affaires, bien qu'elles fussent peu nombreuses. Aussi, pendant tout le temps de sa maladie, n'a-t-il expédié aucun secrétaire auquel il pouvait confier, pour qu'elles ne fussent point perdues, les dépêches de Votre Sainteté, et en même temps mes ouvrages. Ce retard m'a permis d'ajouter quelques détails en appendice.

Trois navires sont arrivés du nouveau monde. Ils venaient de la Nouvelle Espagne, soumise au gouvernement de Fernand Cortès, que j'ai souvent nommé! L'un de ces navires était une caravelle. Les nouvelles qu'il apportait étaient déplorables; mais pour mieux faire comprendre la suite des événements, je dois commencer par parler des lettres arrivées avec les deux navires que j'ai mentionnés plus haut. De ces lettres il faut distinguer celles qui ont un caractère général, et celles qui sont privées. Il existe d'abord un grand rapport, d'un intérêt général, composé par Cortès et par ses officiers, son intendant, son trésorier, son facteur. [1] On y parle longuement de la nature des terres, des envois faits à l'Empereur, du petit nombre des navires qu'on rencontre dans le pays, et ce dernier détail est donné comme excuse de la petite quantité des pierres précieuses et de l'or envoyés en Espagne. Cortès insiste sur ses énormes dépenses, et se plaint de sa pauvreté et des dettes qu'il a contractées. Il rappelle les vaisseaux qu'il a construits sur le rivage de la mer australe, à l'aide desquels il espérait pouvoir atteindre la ligne équatoriale, qui n'est pas éloignée de plus de deux degrés, car les peuples de la côte lui avaient appris que près du rivage s'étendaient des îles qui produisaient des aromates, de l'or et des pierres pré-

des ducs d'Urbin, grand ami des papes Léon X et Clément VII, Charles-Quint disait de lui en apprenant sa mort : « Io vos digo que es muerto uno de los majores caballeros del mundo. » Castiglione est l'auteur du *Cortegiano*, manuel du courtisan accompli. On cite aussi ses poésies en latin et en italien et ses lettres. Cf. Serassi, *Vita del Castiglione*, 1780. — Chasles, *Revue des Deux-Mondes*, 1842, p. 567.

1. Allusion aux lettres adressées par Cortès à Charles-Quint. Edit. Lorenzana.

cieuses. Il s'est longuement étendu sur ces divers points, et n'a pas ménagé ses plaintes à propos de ces navires qui avaient été brûlés avec leur équipement et de la jalousie de ses adversaires qui l'avaient empêché de poursuivre l'entreprise commencée. D'ailleurs Cortès s'engage, pourvu que les perturbateurs le laissent tranquille, à réparer ces pertes. Il énumère les mines d'or et d'argent, nombreuses et variées, qui ont été récemment découvertes, les maladies qui nécessitent de nouveaux remèdes, la contribution de soixante-trois mille pesos d'or qu'il a été obligé d'imposer, malgré l'avis des magistrats, sous le prétexte de lever une nouvelle armée, les généraux qu'il a nommés pour conquérir de côté et d'autre de nouvelles provinces, et bien d'autres choses semblables.

Quant aux lettres secrètes et particulières elles ont été rédigées par le compteur royal, le secrétaire Albornoz, et en caractères inconnus, ce qu'on appelle vulgairement des chiffres, que l'on avait communiqués à Albornoz lorsqu'il partit : car en ce temps on avait des soupçons sur les intentions de Cortès. Ces lettres sont pleines d'attaques contre les ruses de Cortès, contre sa brûlante avarice, et sa tyrannie à moitié dévoilée. Sont-elles fondées, ou bien, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, ont-elles été rédigées pour faire plaisir à certaines personnes, le temps seul nous l'apprendra. On a, en effet, déjà choisi des hommes [1] sérieux qui doivent partir pour faire une enquête. Lorsque tous ces mystères seront dévoilés, je le ferai savoir à Votre Sainteté : mais revenons à Cortès.

La désobéissance de Christophe Olid, dont j'ai longuement parlé dans mes précédents livres, inspira de tels sentiments de fureur à Cortès, qu'il déclara ne pas vouloir vivre davantage, si le rebelle restait impuni. La colère gonfla ses narines et sa gorge ;

1. Cortès avait excité contre lui beaucoup de jalousies et de haines. Fonseca, évêque de Burgos, ami dévoué de Velasquez, avait même réussi à le présenter comme un usurpateur de la puissance royale. Cristoval de Tapia avait été envoyé au Mexique revêtu d'une commission qui l'autorisait à destituer Cortès, à se saisir de sa personne, et à infirmer tous ses actes ; mais Tapia se laissa circonvenir et repartit pour l'Espagne sans avoir accompli son mandat. Cf. Brasseur de Bourbourg, *Nations civilisées de l'Amérique centrale*, IV, 555.

il donna à diverses reprises des signes de dérangement d'esprit, et se laissa aller à des paroles sans suite. Olid, au témoignage général était alors éloigné de lui de plus de cinq cents lieues, à l'est du lac salé de Temistitan. Pour le rejoindre, il fallait passer par des chemins presque inaccessibles. Il s'était établi dans un golfe depuis longtemps découvert et qu'on nomme golfe de Figueras. Il espérait trouver le passage qu'on cherchait avec tant d'acharnement. C'est à ce propos que trois capitaines qui avaient débarqué dans le pays s'entretuèrent réciproquement: je parlerai plus loin de ces déplorables combats; pour le moment je ne veux pas me séparer de Cortès. Ce dernier leva donc une armée. A cette nouvelle les magistrats royaux lui présentent des observations d'abord bienveillantes, et l'engagent à ne pas prendre une décision qui offre de si nombreux inconvénients, dès qu'il s'agit d'une guerre entre Espagnols. Ils le prient de ne pas être la cause d'un si grand malheur pour les chrétiens, et de ne pas risquer la situation en s'exposant à un tel danger; car ils sont asssurés pour le moment que tout sera ruiné, si Cortès abandonne, sans y laisser de soldats, la capitale de l'empire, le pays de Temistitan, qui n'a été soumis que récemment, et qui pleure encore le massacre de ses anciens souverains, et la perte de ses pénates, de ses amis et de ses proches. Quant à Cortès s'il part en personne, lui dont le nom seul inspirait une sorte de terreur à toutes ces nations, n'est-il pas à craindre, s'il lui arrive, ce qu'à Dieu ne plaise, quelque malheur, que tout ne soit ruiné? C'est l'Empereur qui se chargera de punir Olid, et sans nul doute Olid sera châtié de sa défection. Tels étaient leurs discours, et ils les répétèrent, mais tout fut inutile. En leur nom et au nom de l'Empereur les magistrats revinrent à la charge et prièrent Cortès de renoncer à son projet. Il leur promit, et même s'engagea par serment à ne point marcher en personne contre Olid, mais contre quelques caciques rebelles, et qui n'étaient pas éloignés, mais il ne tint pas sa promesse, et, par marches forcées, courut vers l'est, toujours enflammé de fureur contre Olid. Il rencontra sur son chemin de grandes lagunes sur le rivage de la mer, ou des marécages dans des vallées, ou bien encore d'âpres montagnes.

Partout où il passait il ordonnait aux indigènes de construire des ponts, de dessécher des marais, d'abaisser les montagnes. Personne n'osait refuser. Avec le feu, avec le fer, il ravageait le territoire de ceux qui ne pensaient pas comme lui, il s'ouvrait un passage à travers tout ce qui s'opposait à sa marche. Il avait inspiré une telle terreur aux indigènes après la défaite d'un aussi puissant souverain que Mutecczuma et la conquête de son vaste empire qu'ils croyaient que Cortès, si la fantaisie l'en prenait, pouvait détruire le ciel. Il amenait avec lui beaucoup de bagages et de chevaux, et c'était une méthode de guerre qu'ignoraient ces nations. Il conduisait comme auxiliaires les voisins de ceux dont il parcourait les territoires et les royaumes, et qui jadis avaient été leurs ennemis. Il avait d'autre part expédié à l'avance et par terre deux capitaines, l'un Pedro Alvarado partant de la côte australe, et l'autre un certain Godoï de la côte septentrionale. Ces deux capitaines avaient adressé des rapports à Cortès, rapports qui sont entre nos mains, sur ces nouveaux et vastes pays, sur les tribus belliqueuses qui les habitaient, sur des villes bâties dans des lacs, sur des montagnes et des plaines. Le père de Cortès qui est auprès de nous, a reçu à ce sujet un volume de la part de son fils, et l'a fait imprimer en espagnol. Il court maintenant sur les bancs et les balcons des places publiques. Quant aux forces de mer, à trois grands navires, et à beaucoup d'officiers de grande naissance, Cortès avait nommé pour les commander le capitaine François de Las Casas. J'en ai déjà parlé, et j'en parlerai plus tard, mais en revenant sur le passé; l'ordre de mon récit l'exige. A ce chef des forces de mer Cortès avait donné pour instruction de s'emparer, si faire se pouvait, d'Olid. C'est ce qui arriva. Je le raconterai quand le moment sera venu.

Les choses en étaient là lorsque quittèrent le pays de Temistitan ces deux navires, qui ont depuis quelque temps abordé en Espagne avec soixante et dix mille pesos d'or et deux tigres. L'un de ces animaux à cause de l'ébranlement du navire et de la fatigue est mort à Séville: l'autre est encore ici. Il s'est apprivoisé. C'est une femelle. On peut encore voir cette couleuvrine, dont on a tant parlé. En réalité elle n'est pas fabriquée,

comme on en avait répandu le bruit, rien qu'avec de l'or, mais elle est fort curieuse à examiner. Les ornements, et les armes de guerre en or et en pierres précieuses, les bijoux travaillés avec un art exquis, et qui furent envoyés soit par Colomb, soit par les autres conquérants de la contrée, tout le monde a pu les voir. Ceux qui sont venus ici, en compagnie du Révérendissime légat de Votre Sainteté, les lui décriront quelque jour de vive voix : mais en voilà assez sur ces deux navires : parlons maintenant de la caravelle qui, seule sur sept navires, a réussi à sortir du port de Médellin,[1] station navale de la Nouvelle Espagne.

Tout d'abord, pourquoi Cortès a-t-il résolu de nommer ainsi ce port ? Nous allons le dire. Médellin est une place forte bien connue de Castille. Cortès y naquit. Il a voulu à cause de son pays d'origine, que l'endroit qu'il avait désigné pour servir d'entrepôt à toutes ces contrées, portât le nom de Médellin. On s'est conformé à son désir. C'est encore lui qui a donné à toute la contrée le nom de Nouvelle Espagne, et a demandé à l'Empereur de confirmer cette dénomination. Il y avait donc dans le port de Médellin sept navires de commerce, sur le point de revenir en Espagne avec leur chargement complet. A ce propos des dissensions s'élevèrent entre les magistrats royaux. Les uns voulaient qu'on envoyât sur ces navires à l'Empereur l'or et les pierres précieuses qu'on avait amassés (l'Empereur en effet en a grand besoin à cause des guerres qu'il a à soutenir), attendu qu'il fallait profiter de l'occasion, qui se présente bien rarement, de cette réunion de navires. Aussi bien on avait depuis longtemps promis à l'Empereur, par l'intermédiaire de Jean Ribero, secrétaire de Cortès, deux cent mille pesos d'or, pourvu qu'on expédiât des navires pour emporter cette somme. Leurs collègues furent d'un avis opposé. Il fallait attendre, disaient-ils, l'arrivée du gouverneur Cortès, et ne rien changer aux usages reçus tant qu'il serait absent. On finit par courir aux armes. Par le plus grand des hasards survint François de Las Casas, le commandant des forces maritimes de Cortès, tout fier d'avoir fait étrangler

1. San Miguel de Medellin, à 22 kil. de la Vera Cruz, à la jonction des rios Atoyac et Jamapa.

Olid. Il se prononça en faveur des partisans de Cortès contre ceux du roi. Il paraît que le trésorier Albornoz eut un cheval blessé sous lui, fut blessé et jeté en prison. Les vainqueurs courent au rivage, saisissent les capitaines des sept navires, enlèvent, pour qu'ils ne puissent partir, les agrès et les gouvernails, et déchargent les navires. Le commandant de la caravelle qui a réussi à aborder en Espagne, furieux de ce désastre, attend une occasion favorable et retourne à son navire. Bien que privé de voiles et de presque tous les autres instruments maritimes, il prit sur lui de tenter un acte digne d'éloge. Il avait jeté dans un coin, comme hors d'usage et inutiles, de vieilles voiles, à demi déchirées. Avec ces haillons criblés de trous et une toile neuve large de quelques cannes, il improvise une voile de fortune. Sans mot dire à ceux qui exerçaient contre lui une telle violence, il lève les ancres, cargue ses voiles, et, aidé par un vent d'est favorable, il arrive en Espagne après une navigation plus rapide que jamais n'en a exécutée un navire revenant de ces extrémités de l'océan. Le capitaine de ce navire n'avait avec lui aucune lettre, aucune instruction, provenant d'un des colons, mais les récits de ses matelots étaient si concordants qu'on a cru ce qu'ils racontaient. Ils ont prétendu qu'ils croyaient Cortès tué, avec toute son escorte, par les indigènes dont il avait résolu de traverser les territoires pour donner cours à sa colère. Voici comment. Il aurait laissé derrière lui la plupart de ses lieutenants, en leur donnant pour instructions de se préparer à le suivre : mais quand ils marchèrent sur ses traces, ils trouvèrent les ponts brisés, et toutes les communications rompues derrière lui. Le bruit s'était même répandu que, dans certains marécages couverts d'algues maritimes qui entraînées par les marées et par les tempêtes poussent à terre et parmi des buissons voisins, on aurait trouvé des squelettes d'hommes et de chevaux. Tels sont les détails, apportés par la caravelle qui a réussi à s'esquiver sur Cortès et sur les fonctionnaires royaux en dissension les uns avec les autres.

Quant aux quatre capitaines qui d'un souffle haletant aspirent à découvrir le passage tant désiré, voici ce que les matelots ont

appris sur leur compte ; mais il faut reprendre ce récit d'un peu plus haut.

Si Votre Sainteté a bonne mémoire, très Saint-Père, après la mort du pape Adrien, un vénérable jurisconsulte, Antonio Tamarano vous a présenté en mon nom la décade commençant par le mot *priusquam*, et il m'a fait savoir que vous aviez agréé l'hommage de ce livre. Or, dans le cours du récit,[1] j'avais parlé du noble Ægidius Gonzalez d'Avila, celui qu'on appelle communément Gilgonzalez d'Avila. J'avais dit comment il découvrit un amas d'eaux douces si considérable qu'il appela ce lac une mer d'eaux douces ; les rives de ce lac fréquentées par une nombreuse population, l'abondance des pluies, les cérémonies, les mœurs et les rites sacrés de ces nations, les mines d'or, les préliminaires de la paix et des conventions, la guerre, les batailles acharnées contre les souverains de Nicoragua et de Diriangène, et le retour de Gilgonzalez à Hispaniola où il leva une troupe de soldats et de cavaliers et la conduisit au golfe qu'on nomme golfe de Figueras, et qui sépare en deux parties les rivages du continent, de même que la mer Adriatique semble séparer l'Italie de l'Illyrie et du reste de la Grèce, tout cela je l'ai raconté. On sait comment il pensait qu'un fleuve navigable absorbant cette masse d'eau se jetait dans ce golfe, de même que le Tessin sert d'émissaire au lac Majeur ou le Mincio au lac de Garde. J'ai longuement écrit à ce sujet et sur ces questions. Je ne dois pas oublier de dire quelle est l'origine du nom donné à ce golfe dont il est tant parlé aujourd'hui. Les premiers découvreurs lui ont donné le nom de Figueras parce que, dans leur voyage d'exploration, ils ont trouvé des bois d'arbres qui ressemblaient beaucoup aux figuiers par leurs feuilles, mais non par leur tronc. Ce tronc est, en effet, solide, et celui du figuier est poreux. Or, comme les figuiers se nomment figueras en espagnol, on a donné le même nom à ces arbres. Les indigènes fabriquent avec les troncs et les grosses branches des figuiers des vases qu'on dirait faits au tour, et qui servent à l'ornement des buffets et aux usages de la table, ce sont des plats longs et des chaudrons, des coupes,

1. Voir sixième décade, p. 546.

des cratères, des assiettes, et autres ustensiles de ce genre qui servent à la vie courante et sont artistement travaillés. Ægidius Gonzalez, ou si l'on préfère Gilgonzalez, se rendit par terre au lac qu'il avait découvert. Il ne trouva pas l'émissaire des eaux qu'il cherchait. Dans le royaume du cacique Nicoragua, qu'il avait quitté en fort bons termes, il rencontra un lieutenant de Pedro Arias, gouverneur de la Castille d'or, nommé François Fernandez. Ce dernier s'était emparé du pays et y avait fondé une colonie. Voici en peu de mots ce qui arriva. Des conversations et des colloques on en vint bientôt aux combats. Gilgonzalez se plaint de ce qu'on ait usé de violence à son égard, et de ce qu'on l'ait frustré de ce qu'il a découvert. Les matelots en question racontent que trois engagements ont eu lieu, que huit soldats ont péri dans le conflit, que beaucoup ont été blessés et trente chevaux tués. C'est ainsi que les Espagnols, ne pouvant supporter d'avoir des associés, s'entretuent, dès qu'ils se rencontrent. Il paraîtrait, d'après le dire des matelots, que Gilgonzalez aurait enlevé à François Fernandez deux cent mille pesos d'or, mais d'or pas bien pur. D'après Pedro Arias le gouverneur qui nous a envoyé du continent un gros rouleau de dépêches, Gilgonzalez, dont il se plaint d'ailleurs gravement, n'aurait enlevé à son lieutenant que cent trente mille pesos.

Cette somme avait été ramassée aux dépens des caciques voisins. Etait-ce malgré eux, était-ce par l'échange contre nos marchandises, nous n'avons pas à discuter ici cette question. Aussi bien peu importe ; nous avons de plus graves intérêts à surveiller.

Tels étaient donc les débats qui avaient été soulevés entre les Espagnols, lorsque Ægidius Gonzalez rencontra Christophe Olid envoyé en mission par Cortès, qui, de son côté et non loin de cet endroit, avait fondé une colonie, qu'il avait nommée le Triomphe de la Sainte-Croix. Olid mit la main sur Gilgonzalez. Il avait donné ce nom au nouvel établissement parce que après de nombreux naufrages, dont il a longuement écrit la narration, il avait échappé à la rage des tempêtes et pris terre le jour même où l'Eglise Romaine célèbre l'anniversaire de la victoire remportée par l'Empereur Hérodius contre

les Perses.[1] Ecoutez maintenant ce jeu bizarre de la fortune. Survient un quatrième capitaine, François de las Casas, envoyé par Cortès contre Olid. Ce dernier marche à la rencontre de son confrère, et de son ancien collègue auprès de Cortès. Un combat naval s'engage. François perce à coups de canons et engloutit avec son équipage un des navires d'Olid, mais il est obligé de prendre la haute mer, et Olid revient à terre. Or, le golfe est exposé à des vents violents du Nord et agités par de fréquentes tempêtes. En outre il se prolonge entre de hautes montagnes. Aussi quelques jours plus tard, balayé par la fureur des vents, ayant perdu la plus grande partie de ses hommes, de ses chevaux et de ses navires, François tomba entre les mains d'Olid. Ce dernier était son ennemi acharné ; il s'empressa de le déclarer prisonnier. Voici donc deux chefs plus importants que ne l'était Olid qui sont entre ses mains. Il enferma ses hôtes involontaires ; il les considérait comme faisant partie du butin, mais ce butin devait le perdre. Las Casas et Gilgonzalez conviennent en effet de tuer Olid : ils séduisent ses domestiques, et leur font promettre de ne pas venir au secours de ce traître, qu'ils veulent attaquer, et qui a entraîné tant d'innocents dans le crime de lèse-majesté. Une nuit donc qu'ils étaient réunis sous prétexte de prendre un repas, ils s'emparent des couteaux qui étaient disposés pour le service de la table, et se jettent sur leur hôte détesté. Les domestiques, après avoir servi le repas de leur maître, étaient occupés à manger. Olid est percé de coups, mais non tué. Il réussit à s'enfuir, et cherche un refuge dans des chaumières indigènes qu'il connaissait. On fait savoir par le crieur public que quiconque aura donné asile au traître Olid, ou n'aura pas dénoncé sa cachette s'il la connaît, sera puni de mort. On promet une récompense à qui le livrera. Il est, en effet, livré par les siens. On dresse contre lui, par la voix du héraut, un acte d'accusation de trahison, et il est étranglé. Telle fut la fin d'Olid,[2] telle est, si

1. Erreur de Martyr. Il a confondu Hérodius et Héraclius. Le vainqueur des Perses fut, en effet, l'empereur Héraclius.Cf. Drapeyron, *Héraclius*, p. 241-267.

2. Brasseur de Bourbourg *Nations civilisées*, etc., t. IV, p. 618, 847.

je ne me trompe, celle qui sous peu est réservée à ses autres collègues.

Que Votre Sainteté apprenne maintenant un autre crime, ou plutôt une autre péripétie bizarre de la fortune. François de Las Casas, celui des deux généraux qui commandait la flotte, après avoir fait étrangler Olid, passe pour avoir conduit malgré lui à la ville de Temistitan son compagnon Gilgonzalez, qui se fiait à lui, mais n'avait pas autant de forces à sa disposition. Voici donc quatre généraux qui, par leur folie, ont cueilli des fruits bien amers dans le golfe de Figueras, et, par leur ambition, par leur cupidité, ont poussé à la ruine et leurs propres personnes, et beaucoup de provinces. paisiblement soumises à l'Empereur. On prétend avoir vu à Temistitan Gilgonzalez entre les mains de François de Las Casas. Il est vrai qu'on affirme aussi le contraire. Tels sont les bruits contradictoires que l'on répand au sujet de Gilgonzalez.

J'avais terminé et achevé le livre qui contient deux décades lorsque nous avons reçu du conseil d'Hispaniola la nouvelle de l'arrivée de deux convois de navires ; le premier était de quatre et le second de sept. De la Nouvelle Espagne n'est encore arrivé que ce vaisseau qui s'est esquivé. Enfin nous avons lu au conseil un nombre considérable de dépêches envoyées par Pedro Arias, le gouverneur de la Castille d'or. Il y parle longuement de ses faits et gestes, des durs travaux entrepris par lui et par ses compagnons, du prochain départ du trésorier royal de la région qui emportera avec lui une somme d'or dont il ne fixe pas le chiffre, d'un chemin qu'il a commencé, et qui permettra de passer facilement d'une mer à l'autre, et de connaître dans leurs détails les îles placées sous l'équateur ; il n'y aura, en effet, à peu près que seize lieues qui sépareront le port nommé Nombre de Dios de la colonie de Panama, remarquable par l'excellence de son port, et qui n'est éloignée que de six degrés et demi de la ligne équinoxiale, où, pendant toute l'année, les jours durent autant que les nuits. J'ai, dans les décades précédentes, assez parlé des débuts de toutes ces entreprises. Dans un autre chapitre Pedro Arias [1] se

1. Voir plus haut, p. 607.

plaint de la violence exercée contre son lieutenant Ægidius Gonzalez par François Fernandez, et le loue de sa modestie et de son désintéressement. Avis qui n'est point partagé par d'autres personnes. Nous entendrons quelque jour ces accusations des deux parties, et l'on saura alors quelle décision prendre. Pedro Arias donne encore sur bien des faits particuliers de longs détails et des explications, que je ne peux ni ne veux reproduire. Aussi bien elles ne présenteraient aucun intérêt à Votre Sainteté ; il demande très humblement à l'Empereur de lui permettre de revenir près de sa femme et de ses enfants, car il est accablé par la vieillesse et par les infirmités. On a fait droit à sa demande. Il est rappelé et on a nommé à sa place un noble chevalier de Cordoue, appelé Pedro Rios. Ce dernier est en ce moment près de nous et se prépare à partir.

Dans les précédents chapitres, lorsque je racontais l'histoire des malheurs de François Garay, de l'arrivée d'Olid à Cuba, où il prépara son expédition au golfe de Figueras, d'Ægidius Gonzalez et de ses préparatifs pour se rendre au même endroit, et enfin des projets de Pedro Arias, j'avais dit en même temps que notre conseil n'avait pu prendre aucune mesure préventive, sauf celle qui consistait à donner tout pouvoir au conseil d'Hispaniola, et à ordonner que les voisins fissent tous leurs efforts pour que la rivalité de ces capitaines ne les entraînât pas à quelque catastrophe, ce que l'on redoutait fort. Après avoir pris connaissance de nos instructions et de celles de l'Empereur, les conseillers d'Hispaniola investirent de cette mission l'un d'entre eux, un honnête homme, procureur du fisc dans la colonie, le bachelier Moreno. Son départ fut retardé. Tout était déjà fini. Il trouva partout la plus grande confusion. Son rapport ne diffère de ce que nous avons raconté que par quelques détails. Au moins ces discordes civiles nous ont-elles appris bien des points curieux. C'est ainsi que, dans ses longs entretiens avec Moreno, François Fernandez lui dit que, dans le voisinage de ce grand lac, il avait rencontré une cascade d'eaux douces qui s'écoulaient dans le golte ; c'est ainsi que nous savons que le Nil sort des hautes montagnes d'Ethiopie pour tomber dans le Nil, et de là, après avoir arrosé l'Egypte, s'écoule dans la Méditerranée. Si le fait est vrai, mais

il n'est pas encore prouvé, il serait inutile de chercher ce grand fleuve navigable, absorbant les eaux du lac dont les rives sont si peuplées, et qu'Ægidius Gonzalez a si longtemps voulu trouver.

Quant à la défaite et au prétendu massacre de Cortès et de ses compagnons, Moreno, à son retour, a rapporté que dans le pays qu'il venait de visiter, il n'en avait pas entendu parler ; d'ailleurs ce pays est à plus de cinq cents lieues de la province de Temistitan ; mais, alors qu'il se trouvait à l'ancre à la Havane, port de Cuba, Diego Ordaz vint le trouver. C'est un des lieutenants, et non pas le plus méprisable, de Cortès. [1] Il racontait qu'il venait s'informer si l'on avait appris quelque chose de Cortès ; car, à Temistitan, la capitale, on ne savait pas s'il vivait ou non ; et on l'ignore encore.

Afin de porter remède à un si grand malheur, on délégua un homme de sang noble, le jurisconsulte Louis Ponce de Léon, qui fut longtemps magistrat de la province de Carpétanie, dont la capitale est la ville de Tolède, où nous résidons en ce moment avec l'Empereur ; il fut choisi à cause de la grande intégrité et de la prudence avec laquelle il avait exercé ses fonctions ; c'est un homme modeste mais d'une intelligence remarquable, aussi espérons-nous que grâce à sa prévoyance le navire impérial, ballotté, par la tempête, reviendra tranquillement au port sous d'heureux auspices. On lui a donné comme instructions, au cas où il trouvera Cortès encore en vie, de le combler de flatterie, et de le ramener au sentiment de la véritable obéissance. Aussi bien Cortès ne s'en est jamais écarté ouvertement, car le nom de l'Empereur est toujours prononcé avec respect et par ses lèvres et dans ses lettres ; mais dans son for intérieur, comme on l'a déjà dit, je ne sais quels soupçons ont été formés sur sa conduite par suite des conjectures et des accusations qu'on a lancées contre lui. C'est un homme au cœur élevé qui a toujours recherché de nouvelles prérogatives. Depuis longtemps il a été pourvu des titres de gouverneur et d'adelantado des immenses régions que l'on comprend sous le nom de Nouvelle Espagne. Il avait der-

1. Cinquième décade, chapitre IX, p. 528.

nièrement réclamé l'insigne de chevalier de Saint-Jacques. Ponce l'apporte avec lui pour le lui conférer. Son départ est proche. L'Empereur lui a déjà donné congé. Il doit s'éloigner avec une flotte de vingt-deux navires. Si Ponce au contraire arrive lorsque Cortès aura rejoint ses ancêtres, il faudra adopter une autre politique. Certes, aucun autre capitaine n'osera relever la tête, et, pourvu que les indigènes ne fassent pas défection, tout marchera bien et tout sera mis aux pieds de Votre Sainteté.

Dans cette grande cité des lacs, qui commence à reprendre l'apparence d'une ville, on a reconstruit cinquante mille maisons, et édifié trente-sept églises dans lesquelles les indigènes, mêlés aux Espagnols, assistent avec beaucoup de piété aux cérémonies chrétiennes, ils ont renoncé à leurs rites antiques et aux odieux sacrifices humains; ils en ont même horreur. Cette heureuse moisson grandira étonnamment, grâce à la ferveur apostolique de huit frères franciscains chaussés, qui se sont chargés d'instruire les indigènes; à moins toutefois que nos dissensions intestines ne s'opposent à ces progrès. Mais en voici assez sur ce sujet. Revenons à Etienne Gomez dont j'avais parlé [1] à la fin de mon livre commençant par le mot *priusquam*. J'avais dit qu'on l'avait envoyé avec une caravelle à la recherche d'un détroit qui doit exister entre la Floride et la terre des Baccalaos. Gomez n'a trouvé ni le détroit, ni le Cathay, comme il avait promis de le faire, et il est revenu dix mois après son départ. J'ai toujours pensé que les suppositions de ce brave homme n'était pas fondées, et je l'ai dit ouvertement; il ne manquait pas de partisans. Il a pourtant découvert des pays agréables et utiles, qui répondent exactement à nos parallèles et à nos degrés polaires. Le licencié Ayllon, un des membres du conseil d'Hispaniola, a exploré avec deux navires, accompagné de ses amis et de ses domestiques, les mêmes contrées. Ce sont les pays au nord d'Hispaniola, de Cuba et des îles Lucayes; ils ne sont pas éloignés de la terre des Baccalaos, du Chicora et du Duraba, dont j'ai longuement parlé plus haut. Après avoir décrit les mœurs et les coutumes de ces nations, après avoir énuméré les ports excellents et les fleuves

1. Voir plus haut, p. 572.

immenses, les Espagnols disent qu'ils ont rencontré des plaines plantées d'yeuses, de chênes, d'oliviers, de raisins sauvages serpentant autour des arbres dans les forêts, et toutes les essences qui passent en Europe ; ce n'est pas dans un simple résumé, mais dans un volumineux entassement de lettres qu'ils ont donné ces détails. Mais qu'avons-nous besoin de ce que l'on trouve facilement dans toute l'Europe ? C'est au sud, et non vers le nord glacé que doivent se diriger tous ceux qui sont en quête de la fortune, car sous l'équateur tout est riche.

Votre Sainteté apprendra à propos ce ce voyage un trait risible, et un bruit singulier qui s'est dissipé rapidement. Etienne Gomez n'avait donc rien trouvé de ce qu'il pensait découvrir. Pour ne pas revenir les mains vides, et contrairement à nos instructions qui prescrivent de ne faire violence à aucun indigène, il remplit son navire d'indigènes des deux sexes, tous innocents et à demi-nus, qui se contentent de huttes pour demeures. A peine était-il arrivé au port d'où il était parti, qu'un individu apprenant l'arrivée du navire, et du navire chargé d'esclaves, monta à cheval sans plus ample information et courut vers nous, en disant tout essoufflé : « Etienne Gomez revient avec un navire chargé de clous de girofles et de pierres précieuses. » Il espérait obtenir de nous quelque belle gratification. Sans faire attention à la sottise de cet homme, tous ceux qui s'étaient prononcés en faveur de Gomez se répandirent à la cour en poussant des cris de joie. Ils proclamaient bien haut que Gomez avait apporté non des esclaves (esclavos) mais des clous (clavos) ; ils enlevaient ainsi le commencement du mot. En Espagnol, en effet, les serfs sont appelés esclavos et les clous de girofle clavos : mais lorsque plus tard on apprit cette transformation d'esclavos en clavos, tout le monde se moqua des partisans de Gomez et de leur exaltation joyeuse. Si on s'était souvenu que ces émanations célestes qui se communiquent à des substances terrestres disposées pour les recevoir ne peuvent créer ces odeurs aromatiques que dans les pays situés sous l'équateur ou voisins de l'équateur, on se serait rappelé que Gomez, dans les dix mois que dura son voyage, n'avait pas pu trouver des girofliers.

J'étais occupé à écrire cet appendice, lorsque tourna la roue

de la fortune, suivant le mode accoutumé, tant il est vrai qu'elle n'accorde jamais une once de miel à qui que ce soit sans jeter dans le même plat autant de fiel, et parfois davantage. Les rues de l'illustre cité de Tolède retentissaient des sonneries de trompettes, des batteries de tambours, et des concerts de flûtes en l'honneur des fiançailles et du renouvellement de l'alliance avec le roi de Portugal, déjà beau-frère et cousin de l'Empereur, par suite de l'acceptation comme époux de sa sœur nubile, et du renvoi de la jeune princesse anglaise — ce à quoi tenaient beaucoup tous les Castillans — quand on apprit tout à coup une grave et déplorable nouvelle, qui remplit de dégoût le cœur de l'Empereur et de tous les Castillans. Dans mon livre sur le tour du monde dédié au pape Adrien, j'avais dit que le navire qui voguait de conserve avec la *Victoire* et se nommait la *Trinité*, était endommagé et était resté à l'île de Tidor, une des Moluques qui produisent les épices. Soixante-dix hommes montaient ce navire.

Sans parler de leurs officiers, je connais tous leurs noms à cause des comptes que nous avons entre les mains. La *Trinité* avait été réparée.[1] On l'avait chargée de girofles et de pierres précieuses, et elle revenait en Europe quand elle rencontra une flotte Portugaise. Le chef de cette flotte, un certain Georges de Brito la surprit, et la conduisit vaincue à Malacca, que l'on croit être la Chersonèse d'or. Il eut soin de la dépouiller de tout ce qu'elle portait. Le plus triste à raconter, c'est le triste sort réservé aux matelots du navire. La mer se déchaîna contre eux avec tant de fureur, que, ballottés par de continuelles tempêtes, ils périrent presque tous de faim et de fatigue. Quant à Georges de Brito, on raconte qu'après la prise de la *Trinité*, il est allé s'emparer de nos îles Moluques, qui sont au nombre de sept, et construire dans l'une d'entre elles une citadelle. Il aurait aussi mis la main sur tout ce qu'on avait laissé dans ces îles pour les besoins du commerce. Le produit de ces deux pillages dépasse la

1. Cf. Navarrete, ouv. cité, p. 355. Declaraciones que dieron en Valladolid Espinosa, Mafio, y Fancaldo sobre los acontecimientos de la nao Trinidad en las Malucas.

valeur de deux cent mille ducats. Tel est du moins le rapport des matelots et des officiers qui ont survécu et sont revenus avec la *Vitoria*. Christophe de Haro était, sous le nom de facteur, le directeur général de cette entreprise pour l'achat des épices. C'est un homme auquel notre conseil accorda une grande confiance. Il m'a donné le nom des cinq navires qui voguaient de conserve avec la *Vitoria*, celui de tous les matelots et des moindres serviteurs qui les montaient. Il a démontré devant notre conseil assemblé pour l'écouter pourquoi il avait assigné cette valeur à nos pertes; en effet, il a indiqué avec détails combien il y avait d'épices à bord de la *Trinité*, et combien on avait laissé de marchandises pour les acheter soit à Machiana, appartenant au roi Zabazutta, et une des sept qui produisent les épices, soit à Tidor qui dépend d'un autre roi voisin, et dans la possession de son fils, des intendants et des principaux seigneurs des deux souverains. C'est à Jean de Campo qui restait dans l'archipel qu'on avait confié ces marchandises. Quant aux marchandises, Haro a énuméré la quantité de lames d'acier et de cuivre, de toiles de chanvre ou de lin de tous genres, de poix, de vif argent, d'huile minérale, de solimain, de couleur d'or pour les peintures, de corail, d'ombrelles rouges, de chapeaux, de miroirs, de perles de verre, de sonnettes, de cuillers, de sièges dignes d'un roi ; sans parler des armes avec les munitions nécessaires, qu'on laissait pour les échanger aux fonctionnaires royaux restant dans l'archipel, l'intendant et le trésorier, à charge par eux d'acheter des épices pour en charger nos navires, quand ils reviendraient.

On ne sait encore la décision que prendra l'Empereur. Je pense qu'il ne la fera pas connaître avant quelques jours, à cause du renouvellement de l'alliance avec le Portugal. [1] Bien que deux jumeaux soient venus au monde, il serait bien pénible de laisser une telle insulte impunie. Je crois que l'affaire se réglera d'abord par les voies de douceur et en négociant ; mais j'entends aussi annoncer une nouvelle qui ne plaira pas au roi de Portu-

1. Navarrete, ouv. cité, IV, p. 389. Capitulacion hecha en Zaragoza entre les embajadores de Espana y Portugal sobre la transaccion y venta que el Emperador Carlos V hizo al Rey de Portugal de las Islas del Maluco.

gal. L'Empereur, malgré son bon vouloir, ne pourra pas cacher son mécontentement, lorsque les possesseurs des cargaisons s'adresseront à lui pour lui demander vengeance. Refuser la justice à ses ennemis serait un acte déshonnête. Comment peut-on ne pas l'accorder à ses propres sujets ! On dit que les vétérans portugais ne cachent pas leur crainte de voir le royaume détruit à cause de ces attaques téméraires. Ils sont aussi par trop arrogants à l'égard des Castillans ! Sans les productions de la Castille ne mourraient-ils pas de faim, et ce royaume qu'a-t-il été à l'origine, sinon un petit comté de la Castille ? Aussi les Castillans écument-ils de rage. Ils voudraient que l'Empereur s'efforçât de faire rentrer le Portugal sous la domination de la Castille. Le roi Philippe, père de l'Empereur, eut un jour la pensée de le faire, et il ne se cacha pas à ce sujet. C'est le temps qui décidera quelle sentence il faut porter. En attendant, je souhaite bonne santé à Votre Sainteté dont je baise humblement les pieds.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. GÉNOIS

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. GÉOGR.

INTRODUCTION . . . . . Pages 1-3

PREMIÈRE DÉCADE 5-133

CHAPITRE I 5-19

Dédicace au cardinal Ascanio Sforza, 5. — Christophe Colomb, 6. — Les Canaries, 7-8. — Découverte d'Hispaniola et de Joanna, 9. — Premières relations avec les indigènes, 10-11. — Les Caraïbes, ou Cannibales, 12-13. — Ages et Yucca, 13. — Or, 14. — Animaux divers, 15. — Le cacique Guacanarillo, 16. — Retour de Colomb en Espagne, 18. — Préparatifs pour une seconde expédition, 18-19.

CHAPITRE II 20-36

Nouvelles maritimes, 20. — Découverte de la Dominique et de la Guadeloupe, 21. — Maisons indigènes, 22. — Anthropophagie, 23. — Les perroquets, 24. — Madanina et les Amazones, 25. — Montserrat, 26. — Saint-Martin, 26. — Antigoa, 26. — Sainte-Croix, 26. — Bataille contre les Caraïbes, 27. — Découverte de Buricheina ou Saint-Jean, 28. — Débarquement à Hispaniola, 29. — Les caciques, 31. — Alonso de Hojeda envoyé en reconnaissance, 33. — Le climat, 34. — Fondation d'Isabella, 35. — Productions locales, 35.

CHAPITRE III 36-56

Au cardinal Ludovic d'Aragon, 36. — Description d'Hispaniola, 38. — Grande fertilité du sol, 38. — Le Cibao, 39. — Les mines d'or, 40. — Mission de Luxan, 41. — La bulle d'Alexandre VI, 42.

— Voyage à Joanna, 43. — Découverte de la Jamaïque, 44. — Reconnaissance du littoral de Cuba, 45. — Les iguanes, 46. — L'interprète Diego, 47. — Les Cayes, 48. — La pêche au remora, 48. — Exploration de Cuba, 49. — Les almiguis et les soldados, 50. — Fruits de Cuba, 51. — Voyage de retour, 52. — Bon accueil des insulaires, 53. — Leurs croyances religieuses, 54. — L'âge d'or, 55. — Rentrée à Isabella, 56.

CHAPITRE IV 56-66

Au cardinal Ludovic d'Aragon, 56. — Révolte des insulaires d'Hispaniola, 57. — Punition du cacique Caunaboa, 58. — Mortalité des insulaires, 59. — Fondation de la Conception, 60. — Or et étain natifs, 61. — Bois de teinture, 61. — Violences des Espagnols, 62. — Traité de paix, 62. — Siège du fort Saint-Thomas, et victoire d'Hojeda, 64. — L'ouragan, 65. — Exploration de Barthélemy Colomb, 66. — Retour de Cristophe Colomb en Espagne, 66.

CHAPITRE V 67-80

Fondation de la Dorée, 67. — Fondation de Saint-Domingue, 68. — Exploration du Xaragua, 69. — Le cacique Anacauchoa, 70. — Grande fête indigène, 71. — Les citadelles à Hispaniola. 72. — Révolte de Guarionex, 72. — La princesse Anacaona et les iguanes, 75. — Le trésor d'Anacaona, 76. — Visite des caciques, 76. — Révolte de Guarionex et de Maiobomexios, 78. — Défection de Roldan, 79. — Retour de Cristophe Colomb, 80.

CHAPITRE VI 80-91

Troisième voyage de Colomb, 80. — Le Cap Vert. 81. — Calme plat, 81. — Découverte de la Trinité. 82. — Hypothèse de Colomb sur le renflement de l'Equateur, 83. — Hostilité des indigènes, 84. — La Bouche du Dragon, 85. — Débarquement sur la Terre Ferme, 86. — Les indigènes et les perles, 86. — Bonne réception, 87. — Mœurs indigènes, 87. — Le Cumana, le Manacapana, le Curiana, 88. — Déviation de la Tramontane, et hypothèse de Colomb, 89. — Retour à Hispaniola, 90.

CHAPITRE VII 91-99

L'anarchie à Hispaniola, 91. — Grande victoire de Barthélemy Colomb, 92. — Négociations avec Maiobomexios, 95. — Les

caciques révoltés sont poursuivis à travers la montagne, 96. — Capitulation de Maiobomexios, 97. — Intrigues contre Colomb, 98. — Arrivée de Bobadilla à Hispaniola, 98. — Colomb et son frère sont jetés dans les fers et renvoyés en Europe, 99.

CHAPITRE VIII 99-106

Voyage de Pedro Alonso Nunez, 99. — Découverte du Curiana, 100. — Mœurs des indigènes, 101. — Productions locales, 102. — Découverte du Cauchieta, 103. — Bataille contre les Cannibales, 104. — Les salines d'Haraia, 105. — Les perles de la Margarita. 106.

CHAPITRE IX 107-125

Voyage de Vincent et d'Arias Pinzon, 107. — Découverte de constellations inconnues, 108. — Mauvais accueil des indigènes, 109. — Premières hostilités, 110. — Découverte du Mariatambal, 111. — Le Maragnon, 112. — Le Brazil, 112. — Animaux étranges, 113. — Retour de Pinzon, 114. — Productions indigènes, 114. — Croyances des insulaires d'Hispaniola, 115. — Les Zémes, 116. — L'origine des hommes, 116. — La légende de Vagnoniona, 117. — Les Caracaracoles, 118. — L'origine de la mer, 119. — La caverne Machinnech, 119. — Incubes et succubes, 120. — Les Bovites, 124. — Les Zémes particuliers, 122. — Le Cohobba, 122. — Le Zémes Corochotos, 123. — L'arrivée des Espagnols est prédite par les Zémes, 124.

CHAPITRE X 125-133

A Lopez Mendoza de Tendilla, 125. — Les indigènes du Paria, 127. — Les roussettes, 128. — Eloge de l'Espagne, 128. — Acclimatation des plantes et des animaux de l'Europe, 129. — Cuba est une île, 129. — Saint-Jean, 130. — Recherche de l'or à Hispaniola, 130. — Les Anaborios, 130. — Les mines d'or de Saint Christophe et de Cibao, 131. — Le conseil royal de Castille, 132. — Quatrième voyage de Colomb, 133.

DEUXIÈME DÉCADE 134-220

CHAPITRE I. 134-149

Au souverain pontife Léon X, 134. — Voyage d'Alonso de Hojeda, 136. — Le port de Carthagène et l'Uraba, 136. — Défaite

d'Hojeda et mort de Juan de la Cosa, 137. — Arrivée de Nicuesa, 138. — Vengeances Espagnoles, 138. — Hojeda dans le Caribana, 139. — Nicuesa dans l'Uraba, 140. — Hojeda va chercher des renforts à Hispaniola, 141. — Arrivée d'Enciso, 142. — Alliance avec les indigènes de Caramairi, 144. — Naufrage d'Enciso, 145. — Les sangliers de l'Uraba, 145. — Résistance des indigènes de l'Uraba, 146. — Le Darien, 147. — Défaite du cacique Zemaco, 148. — Richesses de la contrée, 148.

CHAPITRE II 149-157

Nicuesa dans le Veragua, 149. — Voyage de Lopez de Olano, 150. — Naufrage de Pedro de Umbria, 151. — Nicuesa évacue le Veragua, 152. — Gregorio retrouve Portobello, 153. — Fondation de Nombre de Dios, 153. — Balboa méconnait l'autorité d'Enciso, 154. — Voyage de Colmenarès, 155. — Les flèches empoisonnées des indigènes, 156. — Arrivée de Colmenarès au Darien, 157.

CHAPITRE III 157-168

A la recherche de Nicuesa, 157. — Il est retronvé par Colmenarès, mais obligé de se rembarquer, et disparaît, 158. — Balboa et Colmenarès s'emparent du cacique Careta, 160. — Enciso est arrêté et expulsé, 161. — Mission de Valdivia et de Zamudio, 162. — Expédition contre le cacique Poncha, 163. — Alliance avec le cacique Comogre, 163. — Le palais de Comogre, 164. — La chambre funéraire, 164. — Les révélations du fils de Comogre, 165. — La première indication de l'Océan Pacifique, 167.

CHAPITRE IV 169-176

Baptême de Comogre, 169. — Retour de Valdivia, 169. — Le pain d'Hobba, 170. — Valdivia envoyé en Espagne, 171. — Le cacique Dobaiba, 171. — Les chauves-souris, 172. — L'île de la Cannelle et le Rio Negro, 173. — Le cacique Abenamcheios, 173. — L'arbre du cacique Abibeiba, 174.

CHAPITRE V 176-181

Massacre de Raïa, 176. — Défaite des caciques Abibeiba et Abraibes, 177. — Massacre de Hurtado, 178. — La coalition des cinq caciques, 178. — La maîtresse de Balboa découvre le complot, 179. — Punition des conjurés, 180.

CHAPITRE VI 181-189

Mission de Quevedo et de Colmenarès, 181. — Massacre de Valdivia, 183. — Mort d'Hojeda, 183. — Retour d'Enciso en Espagne, 184. — La conversion du Commandeur, 184. — L'image de la Vierge, 185. — Les Zémes et la Vierge, 187. — Le jugement de Dieu, 188. — Facilité de la conversion des indigènes, 189.

CHAPITRE VII 189-200

Arrivée en Espagne de Quevedo et de Colmenarès, 190. — Relations de Martyr avec les découvreurs, 190. — Mission de Pedro Arias d'Avila, 191. — Préparatifs de l'expédition, 192. — Critique de l'œuvre du Vénitien Cadamosto, 193. — Jean Vespucci, 194. — Dévouement d'Elisabeth Bobadilla, 194. — Voyage et découvertes de Vincent Vanez Pinzon, 196. — Les Chiacones du Paria, 197. — Les paons et les perroquets, 198. — Le coton, 198. — Scrupules littéraires de Martyr, 198. — Bahia, 199. — Le cap Saint-Augustin, 199. — Différends entre les rois d'Espagne et de Portugal, 200.

CHAPITRE VIII 200-203

Débat diplomatique entre l'Espagne et le Portugal, 200. — Pinzon à Saint-Jean, 202. — Création d'évêchés, 202. — Ravages des Caraïbes, 209.

CHAPITRE IX 204-214

La Castille d'or et la Nouvelle Andalousie, 204. — Arbres et légumes du Darien, 205. — La patate, 206. — Le tapir et le paresseux, 207. — Fleuves du Darien, 207. — Les deux Nils, 208. — Oiseaux indigènes, 209. — D'où viennent les eaux des fleuves, 209. — Le Paradis terrestre, 210. — Sources des fleuves Espagnols, 212.

CHAPITRE X 214-221

Etendue du nouveau Continent, 214. — Cartes de Vespucci, de Barthélemy Colomb, de Juan de la Cosa, 215. — Mesure du Nouveau Continent, 216. — Variété des degrés polaires, 217. — Nicuesa et ses compagnons souffrent de la famine, 220.

TROISIÈME DÉCADE 221-348

CHAPITRE I. 221-235

Grands services rendus par Balboa, 221. — Les projets de Balboa, 222. — Alliance avec le cacique Poncha, 223. — Difficultés du voyage, 224. — Opposition du cacique Quarequa, 225. — Punition du cacique, 225. — Croyances des indigènes, 227. — Esclaves nègres, 227. — Découverte de l'Océan, 227. — Prise de possession, 228. — Le cacique Chiapes, 229. — Le cacique Coquera, 231. — Golfe de Saint-Michel, 231. — Terrible tempête, 232. — Le cacique Tumacco, 232. — Pêcheries de perles, 233. — L'archipel des Perles, 234. — L'étoile polaire et les Antipodes, 235.

CHAPITRE II 236-244

Les perles de l'Océan, 236. — Les pêcheurs de perles, 238. — Le cacique Taocha, 238. — Le cacique Pacra, 241. — Le tigre du Darien, 240. — Punition de Pacra, 241. — Les lévriers de guerre, 241. — Le cacique Bononiama, 242. — Abondance de l'or, 243. — Les vétérans du Darien, 244.

CHAPITRE III 245-255

Voyage de retour de Balboa, 245. — Le cacique Buchébuca, 245. — Pauvreté des indigènes, 247. — Le cacique Pocchorosa, 247. — Le cacique Tubanama, 248. — Alliance avec Tubanama, 250. — Recherche des mines d'or, 251. — Retour dans les Etats de Comogre, 252. — Arrivée de Balboa au Darien, 253. — Eloge de Balboa, 254.

CHAPITRE IV 255-273

Quatrième voyage de Christophe Colomb, 255. — Arrivée sur la côte de Honduras, 256. — Les indigènes du Quiriquetana, 257. — Difficultés de la navigation, 258. — Le Cariai, 258. — Les palétuviers, 261. — Animaux du pays, 261. — Le Cerabaroa, 262. — Le Veragua, 263 — Porto Bello, 264. — L'ananas, 264. — Ravages des tarets, 265. — Exploration du Veragua par Barthélemy Colomb, 266. — Séjour à la Jamaïque, 267. — Mission de Diego Mendez, 268. — Climat du Veragua, 268. — Les montagnes, 269. — Le détroit, 271. — Les marais du Dabaïba, 271. — Le diamant d'André Moralès, 272.

CHAPITRE V 274-284

Nouvelles maritimes, 274. — Voyage de Pedro Arias, 275. — La mer des Sargasses, 276. — Sainte-Marthe, 276. — Vespucci, 277. — Attaques des Caraïbes, 277. — Richesses de la contrée, 278. — Pratiques anthropophagiques, 280. — Le yucca, 281. — Productions et industries locales, 282. — Arrivée à Carthagène, 284.

CHAPITRE VI 284-296

Existe-t-il un détroit ? 284. — Le courant du golfe, 285. — Sebastiani Gabotto et la terre des Bacallaos, 286. — Arrivée de Pedro Arias au Darien, 288. — Mission de Jean Ayora, 289. — Le cacique Dabaïba, 290. — Le courant du golfe, 291. — Santa Maria de la Antigoa, 291. — Insalubrité du pays, 292. — Divers accidents, 293. — L'arbre incorruptible, 294. — Voyages de Juan Dias de Solis, Juan Pons, Gaspard de Badajoz, Becerra et Valejo, 295.

CHAPITRE VII 296-308

Mission de Moralès, 296. — L'ile Matinio, 297. — La Tyrma des Canaries, 298. — Quizqueia et Haïti, 299. — Traditions indigènes, 299 — Les areïtos, 300. — Occupations des indigènes, 301. — Les noms d'Hispaniola, 301. — Description géographique d'Hispaniola, 302. — Climat et productions, 303. — Les fleuves, 304. — Provinces de Huhabo et Caihabo, 306. — La caverne de Caizimu, 307. — Le lac d'Ymizui, 308.

CHAPITRE VIII 308-320

Province de Bainoa, 309. — Le miracle de Teitoca, 309. — La Caspienne d'Haguygabon, 310. — Les lacs de la province, 310. — Le manati apprivoisé, 311. — La vallée d'Atici, 312. — Richesses de la contrée, 313. — La dépopulation de l'île, 314. — Le plateau de Cotohi, 314. — La formation de l'or, 316. — Les salines d'Hispaniola, 317. — Les sauvages de l'intérieur, 318. — La poix et le copéo, 318. — Le papier des insulaires, 319. — L'Hagua et les herbes nuisibles, 320.

CHAPITRE IX 321-329

Alimentation des insulaires, 321. — Légumes comestibles, 321. — Digression littéraire, 322. — Les noms de famille, 323. — Usages

testamentaires, 323. — Les irrigations, 324. — Villes Espagnoles, 325. — Cuba et la Jamaïque, 325. — La Guadeloupe et ses productions, 327. — La Désirade, Marie Galante, les Saintes, 327. — Les tortues et leurs œufs, 328. — Pays découverts et pays à découvrir, 328.

CHAPITRE X 329-348

Moralès à l'île Riche, 329. — Le cacique apprend aux Espagnols l'existence de vastes terres continentales, 330. — La perle de Pedro Arias, 332. — Théorie de la formation des perles, 333. — La terre de Caribana, 334. — Les livres indigènes, 335. — Voyage de Juan Solis, 336. — Échec de Juan Ponce, 337. — Défection de Juan Ayora, 338. — Exploration de Gonzalez de Badajoz, 339. — Massacre de ses compagnons, 342. — Exploration de Vallejo, 343. — Projets de conquête vers la mer australe, 343. — Les chasses des indigènes, 344. — Chasse à la citrouille, 345. — Le courant du golfe, 346. — Opinion de Diego Colomb, 346. — Opinion d'Oviedo, 347. — Comment on exploite les mines d'or, 347.

QUATRIÈME DÉCADE 348-395

Dédicace au pape Léon X 348

CHAPITRE I 350-354

Nouveaux pays découverts, 350. — Découverte du Yucatan, 352. — Mœurs des indigènes, 353. — Les croix, 353.

CHAPITRE II. 354-356

La province de Campêche, 354. — Echec des Espagnols, 355.

CHAPITRE III 356-361

Expédition de Grijalva, 357. — L'île Cozumella, 357. — Les indigènes déclarent la guerre, 359. — Exploration de la contrée, 359. — Abondance de l'or, 360.

CHAPITRE IV 361-366

Sacrifices humains, 361. — Amazones, 362. — Le Coluacan, 363. — La capitale Pontenchiana, 363. — Mœurs des indigènes, 364. —

Les richesses du cacique Ovando, 364. — Le voyage de Montegio, 365. — Retour de Grijalva, 366.

CHAPITRE V 366-369

Massacre des Espagnols, 367. — Résistance des insulaires des Lucayes, 368. — La Floride, 368. — Instruments en pierre, 369.

CHAPITRE VI 369-375

Expédition de Fernand Cortès, 370. — Débarquement à Cozumella, 371. — Sacrifices humains, 371. — Conversion des insulaires, 372. — Les Chrétiens perdus, 372. — Jérome de Aguilar, 373. — Mission de Valdivia, 373. — Délivrance d'Aguilar, 374.

CHAPITRE VII. 375-382

Débarquement de Cortès, 375. — Attaque des indigènes, 376. — Bataille de Centla. 377. — La terreur des chevaux, 378. — La ville de Potanchano ou Vitoria, 378.—La baie de Saint-Jean, 379. — Le voyage d'Alamino, 380. — Premières relations avec Mutecczuma, 381. — Extérieur des indigènes, 382.

CHAPITRE VIII. 383-387

Les livres indigènes, 383. — Le calendrier, 385. — Les temples, 385. — La ville de Cempoal, 386.

CHAPITRE IX 387-393

Les cadeaux Mexicains, 388. — Ouvrages en plumes, 388. — Objets d'orfèvrerie, 389. — Peaux et couvertures, 390. — Velasquez accuse Cortès, 390. — Rivalité de Pedro Arias et de Balboa, 392.

CHAPITRE X 393-394

Attaque des indigènes du Dabaiba, 393. — Dépopulation d'Hispaniola, 394. — Fertilité de l'île, 394.

CINQUIÈME DÉCADE 396-545

CHAPITRE I. 396-411

Dédicace au pape Adrien VI, 396. — Fondation de la Vera Cruz, 398.

— Alliance avec les Zempoalais, 399. — Succès extraordinaires, 400. — Cortès fait détruire ses vaisseaux, 401. — Départ dans la direction de Temistitan, 402. — Voyage de Garay, 402. — Fondation d'Almeria, 403. — Le chemin des échelles, 404. — A travers la Sierra, 405. — La République militaire de Tascalteca, 406. — Fortifications indigènes, 407. — Premier engagement, 409. — L'embuscade des Tascaltecans, 409. — Grande bataille et victoire de Cortès, 410.

CHAPITRE II 412-430

Trahison des Tascaltecans, 412. — Nouvelle bataille, 414. — Découragement des Espagnols, 415. — Message de Zentegal, 416. —Arrivée des courriers de Muteczuma, 416.—Arrivée à Tascalteca et description de la ville, 417. — Alliance avec les Tascaltecans, 418. — Marche sur Chiurutecal, 420. — Trahison découverte, 421. — La ville de Chiurutecal, 422. — Nouvelle ambassade et cadeaux de Muteczuma, 424. — Négociations, 424. — Le Popocatepeque, 425. — Le plateau de Temistitan, 426. — Maison de campagne de Muteczuma, 427. — Visite du frère de l'Empereur, 428. — Les villes lacustres, 428. — Iztapalapa, son palais et ses jardins, 430.

CHAPITRE III 431-450

La grande chaussée de Temistitan, 431. — Bonne réception des habitants, 433. — Première entrevue de Muteczuma et de Cortès, 434. — Discours de Muteczuma à ses courtisans, 435. — Soumission des Mexicains, 436. — Guet-à-pens de Caolcopoca, 438. — Cortès s'empare de Muteczuma, 439. — Punition de Caolcopoca, 439. — Muteczuma gardé à vue, 440. — Les mines d'or, 441. — La résidence de Tachintebeck, 442. — Le cacique de Guazacalco, 443. — Révolte de Catamazin, 444. — Prise de Catamazin, 444. — Ambassades aux caciques et cadeaux reçus, 445. — Le Mexique, 446. — Description de Temistitan, 447. — Le marché, 448. — Les paons et leur élevage, 449. — Poissons, 449. — Ouvriers spéciaux, 450.

CHAPITRE IV 450-466

La monnaie de cacao, 450. — Culture du cacao, 451. — Les pièces d'orfèvrerie, 452. — La maison de justice, 453. — Les outils de

pierre, 453. — Construction de brigantins, 454. — Le grand temple de Temistitan, 454. — Les idoles, 456. — Sacrifices humains, 457. — Idoles renversées, 457. — Craintes des Mexicains, 458 — Conversion au catholicisme, 459. — Les palais impériaux, 460. — Relations des caciques et de l'Empereur, 460. — L'étiquette impériale, 462. — Les palais d'été et les parcs, 463. — Soumission des provinces, 464. — Pressentiments de l'Empereur, 465. — La flotte de Velasquez est signalée, 465. — Sommation de Narvaez, 466.

CHAPITRE V 467-474

Cortès se décide à marcher contre Narvaez, 467. — Habileté d'Ayllon, 469. — Révolte de Temistitan, 469. — Les Espagnols sont assiégées dans le palais, 471. — Combats dans les rues, 472. — Mort de l'Empereur, 473.

CHAPITRE VI 474-486

Les propositions de paix de Cortès sont repoussées, 474. — Combat acharné, 475. — Défaite des Espagnols, 477. — Retraite désastreuse, la nuit triste, 478. — Bataille d'Otumba, 479. — La famine menace les Espagnols, 480. — Bon accueil des Tascaltecans, 480. — Arrivée à Tepeaca, 482. — Fondation de Segura la Frontera, 483. — Embuscade de Guaccachiulla, 483. — Prise d'Izzuca, 484. — Soumission générale, 485. — Résistance de Guatimozin, 486.

CHAPITRE VII 484-509

Au pape Adrien, 487. — Préparatifs du voyage de Magellan, 488. Arrivée à Bahia, 489. — La Plata et la baie de Saint-Julien, 490. — Révolte de Juan Carthagena, 491. — Les Patagons, 491. — Découverte du détroit, 492. — Le grand Océan, 493. — Archipel des Larrons, 494. — Bornéo, 494. — L'île de Zubo, 495. — Mort de Magellan, 496. — Assassinat de Serrano, 496. — Mindanao, 497. — Les Moluques, 498. — Le giroflier, 498. — Le pain des Moluques, 499. — Les fruits, 500. — L'anapelo, 500. — Le coco, 501. — Les épices, 502. — Les jonques, 503. — Voyage de retour de la *Victoire*, 504. — Jalousies portugaises, 506. — Le tour du monde et le jour perdu, 509.

CHAPITRE VIII. 510-517

Le camp de Tezcuco, 510. — Siège de Temistitan par Cortès. 512. Souffrances des assiégés, 513. — Prise de Guatimozin, 514. — Les projets de Cortès, 515. — Les tigres captifs, 516. — Les pirates français, 517.

CHAPITRE IX . . . . . 517-528.

Nouvelles du Darien, 517. — Les cinq colonies du Darien, 518. — Le Maragnon, 518. — Animaux féroces dans l'isthme de Panama, 519. — Les singes, 520. — Le cacique Urraco, 520. — Voyage de Gil Gonzalez, 521. — Mémoire, 522. — Les crocodiles, 522. — Fertilité d'Hispaniola, 523. — Le Yagua, 524. — Le Pythahaya. 524. — Le poivre, 524. — Le guchon, 525. — Madronez et le suicide du cacique, 525. — Les crimes d'Olando, 526. — Nombreux suicides des indigènes, 527. — Les géants de Diego Ordaz, 528.

CHAPITRE X 528-545

Arrivée en Espagne de Ribera, 528. — Origine de Temistitan, 529. — Etymologies américaines, 530. — Les palais et les maisons de Temistitan, 531. — L'or Mexicain, 533. — Les bijoux et les curiosités de Ribera, 534. — Vêtements mexicains, 535. — Climat mexicain, 536. — Crédulité des Espagnols, 537. — Exagération mais réalité des rapports indigènes, 538. — Le plan de Temistitan, 539. — L'Aztèque de Ribera, et ses diverses transformations, 541. — Les jeux mexicains, 542. — L'éclairage, 543. — Les livres mexicains, 544. — Les plantations, 544. — Poissons salés et poissons d'eau douce, 544.

SIXIÈME DÉCADE 546-573

CHAPITRE I. 546-549

A l'archevêque de Cosenza, 546. — Rapport de Gil Gonzalez, 547. — Comment Martyr travaille, 547. — Les six colonies fondées, 548.

CHAPITRE II 549-552

Route tracée à travers l'isthme, 549. — Voyage de Gil Gonza-

lez, 550. — Les haches des indigènes, 551. — Ribera surpris par l'inondation, 551.

CHAPITRE III 552-555

Ribera chez Nicoiano, 552. — Le cacique Nicoragua, 553. — Le cacique Diriangen, 554.

CHAPITRE IV 555-557

Conversion de Nicoragua, 555. — Entretiens sur la religion, 557.

CHAPITRE V 558-561

Homélie de Ribera, 558. — Conversion des indigènes, 559. — Les indigènes sont imberbes, 560. — Maisons et temples, 560.

CHAPITRE VI 561-563

Villages indigènes, 561. — Les teocallis, 561. — Sacrifices humains, 563.

CHAPITRE VII 563-565

Fêtes et processions des indigènes, 563. — Blessures volontaires, 564. — Attaque de Diriangen, 565.

CHAPITRE VIII. 565-567

Trahison de Nicoiano, 566. — Le lac de Nicoragua, 566.

CHAPITRE IX 567-570

Plaintes d'Espinosa, 567. — Préparatifs d'une expédition aux Moluques, 568. — Conférence de Badajoz, 569.

CHAPITRE X 571-573

Clôture de la conférence de Badajoz, 571. — Expédition d'Etienne Gomez à la terre des Bacallaos, 572.

SEPTIÈME DÉCADE 574-652

CHAPITRE I. 574-582

A François Sforza, 574. — Description résumée du nouveau monde, 575. — Envoi d'une carte, 577. — Les Lucayes, 577. — Le Jaruma, 578. — Désespoir des captifs Lucayens, 579. —

Arbre étrange, 579. — Poivre, 580. — Beauté des Lucayennes, 581. — Les rois des Lucayens, 581. — Le Cahobi, 582.

CHAPITRE II 583-591

Formation des Lucayes, 583. — Les captifs Lucayens, 585. — Rapport d'Alvarès de Castro, 586. — Le Chicorana et le Dahare, 587. — Vasquez Ayllon et son serviteur François, 587. — Le roi Datha, 588. — Le Xapida, 588. — Productions indigènes, 589. — Les prêtres du Tihe, 589. — L'Arambe, le Guacaia, le Qnoathe, le Tazacca, le Tahor, 590. — Les hommes à queue de l'Inziguanin, 590.

CHAPITRE III 591-597

Le palais de Datha, 591. — Les processions des idoles, 591. — La fête en pleine campagne, 592. — La fête des ossements, 593. — Cérémonies à la mort des caciques, 594. — La médecine indigène, 595. — Divers procédés pour augmenter la taille, 596.

CHAPITRE IV 597-607

Les forêts, 597. — La mission d'Ayllon, 598. — Les Lucayens faits prisonniers par trahison, 599. — Mesures en faveur des indigènes, 599. — Sévérité des Dominicains à l'endroit des indigènes, 601. — Attentat contre les moines du Chiribichi, 602. — Réquisitoire de Thomas Ortiz contre les indigènes, 603. — Rivalités entre capitaines Espagnols, 605. — Les trésors du nouveau monde, 606.

CHAPITRE V 607-612

Mission de Garay au Panuco, 607. — Ses démêlés avec Cortès, 608. — Dispersion de l'armée de Garay, 609. — Défection d'Olid, 610. Voyage de Gil Gonzalez, 611. — Recherche d'un détroit entre les deux océans, 612.

CHAPITRE VI 612-618

Probabilité de nouvelles découvertes, 612. — Expédition projetée de Sébastien Cabot, 615. — Chances de succès, 616.

CHAPITRE VII 618-624

Alliance avec le Portugal, 618. — La fontaine de l'éternelle

jeunesse, 620. — Témoignage d'Antoine le Barbu, 620. — La santé peut-elle être renouvelée, 622. — Fontaine de poix, 623. — Les pierres rondes de Fernandina, 623.

CHAPITRE VIII 624-631

La caverne de Guaccaiarima, 624. — Le bois de gaiac, 625. — Le poisson chasseur, 626. — Les amazones de Matatino, 627. — Les poissons salés du golfe de Cumana, 627. — Le Bahi et le Zate, 629. — L'albatros, 630. — Les perroquets, 631.

CHAPITRE IX 631-641

Fondation de Zanana, 631. — Les anguilles et les porcs d'Haïti, 632. — Les bananiers, 633. — L'arbre à coton, 635. — Le bezuco, 636. — Les moustiques et les cucuios, 637. — Les lanternes vivantes, 639. — Témoignages des voyageurs, 640. — Les Amazones, 641.

CHAPITRE X 642-653

Cérémonies religieuses des indigènes, 642. — Les areïtos, 643. — Partage des gâteaux sacrés, 643. — Les oracles, 644. — Usages des tribus de la Castille d'or, 645. — Les cloches du Dabaïba, 646. — Croyances indigènes, 647. — Tombeaux, 647. — Cérémonies funéraires, 649. — Le vaisseau symbolique, 650. — Sorciers, 651. Chasteté relative des femmes, 651. — Oiseaux fabuleux du Camara, 682.

HUITIÈME DÉCADE 653-738

CHAPITRE I 653-659

Au Pape Clément VII. — Intentions de Martyr, 655. — Rivalité de Cortès et de Garay, 656. — Projets ambitieux de Garay, 658.

CHAPITRE II 659-666

L'expédition de Garay, 660. — Reconnaissance de Docampo, 661. — Rivalité des chefs espagnols, 662. — Découragement de Garay, 664. — La vengeance de Sandoval, 664. — Mort de Garay, 665.

CHAPITRE III 667-671

Eloge de la Jamaïque, 666. — Productions du nouveau monde, 667. — Patates, 668. — Rapport de l'alguazil Ferez Hernan, 668. — Cortès et l'étiquette, 671.

CHAPITRE IV 671-676

Contributions volontaires des indigènes, 671. — Les ressources de Cortès, 672. — Les caciques vassaux, 673. — La ville de Tezcuco, 673. — Les tributs, 674. — Le cacao et la boisson de cacao, 674. — L'émeraude de Cortès, 676. — Plantations nouvelles, 676.

CHAPITRE V 677-682

Rapport de Jacques Garcia, 677. — Le golfe de Figueras, 678. — Mission d'Alvarado, 678. — Les peintures de Trevigno, 680. — Soumission des caciques, 681. — Villalobos à la Margarita, 681.

CHAPITRE VI 682-688

Silence de Cortès, 682. — Bruits de défection, 683. — Rivalités des chefs espagnols, 684. — Mission des Dominicains, 685. — Mœurs des Caribes du Chiribichi, 685. — Poudre incorruptible. 686. — Productions végétales, 687. — Le cannelier, 688.

CHAPITRE VII 689-698

Arbres et fruits, 689. — Les iguanes, 690. — Jaguars, 691. — Crocodiles, 691. — Tapirs, 692. — Singes, 692. — Tatous, 693. — Chauves-souris, 694. — Oiseaux, 694. — Le Triton de l'Atata, 695. — Pêches sur le Nil et à la côte de Chiribichi, 696. — Insectes et serpents, 697. — Les eaux rouges, 698.

CHAPITRE VIII. 699-711

Les fêtes au Chiribichi, 699 — Danses et chants, 700. — La fumée enivrante, 701. — Instruments de musique, 702. — Langues indigènes, 702. — Climat, 703. — Fabrication du poison pour les flèches, 703. — Mœurs des femmes, 704. — Cérémonies matrimoniales, 705. — Fatigue de Martyr, 706. — Les Piaces, 706. — Superstitions locales, 709. — Cérémonies magiques, 710.

CHAPITRE IX 711-721

Relation de Pierre de Cordoue, 711. — La possession démoniaque, 713. — Funérailles indigènes, 713. — Croyances religieuses, 714. — Arrivée en Europe de deux escadres, 715. — Rapport de Loup Semaneca, 716. — Armement préparé pour les Moluques, 717. — Départ de Loaysa et d'El Cano, 719. — Les ports de Gallice, 720. — Nombreuses expéditions, 721.

CHAPITRE X 721-737

Balthazar Castiglione, 721. — Mauvaises nouvelles du Mexique, 722. — Lettres d'Albornoz, 723. — Défection d'Olid, 724. — Fureur de Cortès, 724. — Entrée en campagne contre Olid, 725. — Fondation de Medellin, 726. — Bruit de la mort de Cortès, 727. — Voyage de Gil Gonzalez, 728. — Il rencontre Olid, 729. — Arrivée de François de Las Casas, 730. — Mort d'Olid. 731. — Gil Gonzalez à Mexico, 731. — Rapport de Pedro Arias, 731. — Son rappel, 732. — Mission de Moreno, 733. — Mission de Ponce de Léon, 733. — Mission des frères Franciscains, 734. — Gomez à la Floride, 734. — Les esclavos et les clavos, 735. — Georges de Brito attaque la flotte espagnole des Moluques, 736. — Punition probable des Portugais, 737.

TABLE DES MATIÉRES 739-755

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F GÉOGR.

IMPRIMÉ

sur les presses de Noël Texier et Fils

A LA ROCHELLE

RECUEIL

DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS

POUR SERVIR

à l'histoire de la Géographie depuis le XIII^e^ jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle,

Publié sous la direction de

MM. Ch. SCHEFER, de l'Institut, et H. CORDIER

La Société de Géographie a décerné le prix Jomard à l'Éditeur de cette collection.

I. Jean et Sébastien Cabot, par H. Harrisse . . . . . 25 fr.

II. Le Voyage de la Saincte Cyté de Hiérusalem, publié par Ch. Schefer . . . . . 16 »

III. Les Corte Real, par H. Harrisse . . . . . 40 »

III bis. Gaspard Corte Real, par H. Harrisse . . . . . 4 »

IV. Les Navigations de Jean et Raoul Parmentier, par Ch. Schefer. 16 »

V. Le Voyage et Itinéraire d'Outremer de Jean Thenault, par Ch. Schefer . . . . . 25 »

VI-VII. Christophe Colomb, par H. Harrisse, 2 vol. . . . . 125 »

VIII. Le Voyage de Monsieur d'Aramon, par Ch. Schefer . . . . . 20 »

IX. Les Voyages de Varthema, par Ch. Schefer. . . . . 30 »

X. Voyages en Asie d'Odoric de Pordenone, par H. Cordier . . . . 60 »

XI. Le Voyage de la Terre-Sainte, de Denis Possot, par Ch. Schefer. 30 »

XII. Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Broquière, par Ch. Schefer . . . . . 30 »

XIII-XIV-XV. Léon l'Africain, par Ch. Schefer, 3 vol. . . . . 75 »

XVI. Voyage dans le Levant de Du Fresne Canaye, par Hauser . 25 »

XVII. Jérome Maurand. Itinéraire d'Antibes a Constantinople, par L. Dorez . . . . . 30 »

XVIII. La Lettre et la Carte de Toscanelli (1274), par H. Vignaud. 16 »

XIX. Manuscrit Ramirez. Histoire de l'Origine des Indiens, par D. Charnay . . . . . 16 »

XX. La Cosmographie d'Alfonse de Saintonge, par G. Musset . . . 32 »

XXI. De Orbe Novo, de Pierre Martyr Anghiera, par Paul Gaffarel . 40 »

La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04426234 4